LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

SEPTIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1900

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

LA ROUTE DE L'EXIL

— 18 MARS – 21 MAI 1815 —

18 mars. — Toute la maison militaire, qui forme un total de plus de trois mille cavaliers, a passé au Champ de Mars la revue du duc de Raguse. Ce dernier a été investi par le roi du commandement général de sa maison militaire, et le duc de Gramont a remis entre mes mains le commandement des escadrons de guerre de la compagnie.

Je suis profondément heureux de cette marque de confiance et flatté du grand honneur qui m'est fait. En de pareils moments on ne saurait trop payer de sa personne, et l'on ne doit pas craindre les responsabilités, quelque graves qu'elles puissent être. L'inquiétude ne fait que croître; j'ai su de source certaine aujourd'hui que M. de Vitrolles a fait emballer les diamants de la couronne; c'est M. Hue, premier valet de chambre, qui les a emportés en Angleterre. Des caissons d'artillerie sont partis aussi pour les frontières de Belgique remplis de tous les fonds qu'on avait de disponibles; cela monte à une somme considérable, car on n'y a mis que de l'or. — L'affollement est général, la Bourse baisse toujours, et la rente est maintenant à 68 francs.

19 mars. — Je monte à cheval avec ma compagnie à huit heures du matin, le roi ayant annoncé qu'il nous passerait

en revue à midi, mais c'est à cinq heures du soir seulement que Sa Majesté est arrivée. Le roi est passé, selon sa coutume, au grand galop dans sa calèche devant le front des troupes, puis est rentré au château. On a beaucoup crié : « Vive le roi ! » et Sa Majesté paraissait contente et satisfaite. On lui a fait le plus chaleureux accueil, mais c'était chose prévue, car personne n'a jamais songé à suspecter la fidélité des compagnies nobles.

C'était aujourd'hui le dimanche des Rameaux, et le temps qui s'était éclairci dans l'après-midi avait invité un grand nombre de gens à sortir de chez eux pour venir aux nouvelles; aussi le roi à son retour a-t-il trouvé les alentours des Tuileries remplis de monde. On a annoncé depuis le matin, à diverses reprises, que le maréchal Ney a abandonné la cause de Bonaparte. Cet espoir avait redonné du courage à beaucoup; mais vers le soir la nouvelle a été démentie. On dit que, pendant la revue, des dépêches alarmantes, qu'on cache, sont arrivées; j'ai su du reste de divers côtés que la situation empire de plus en plus. Napoléon est entré à Auxerre, de tous côtés les soldats arborent la cocarde tricolore et sortent les aigles qu'ils tenaient cachées dans leurs sacs. Un grand nombre de ceux qui ne l'ont pas encore ne dissimulent pas leur sympathie pour l'ex-empereur; et peu à peu les fleurs de lys disparaissent des shakos. Assurément on ne veut aucun mal au roi, mais on ne tirera pas sur « le Père la Violette », comme on se plaît à l'appeler, et, si elles se trouvent en contact, on risque fort de voir les troupes restées fidèles se joindre aux soldats passés à Bonaparte. Les nouvelles des casernes ne sont guère rassurantes; les troupes sont encore retenues par le sentiment du devoir, mais elles n'ont certainement ni entraînement ni enthousiasme.

La Chambre s'est réunie en comité secret; chacun fait ses préparatifs pour être prêt à quitter Paris si les événements se précipitent.

Le bruit du départ de Sa Majesté court avec tant de persistance que le *Moniteur*, ce matin, s'est cru obligé de le démentir. En voyant stationner les voitures dans la cour, beaucoup s'imaginaient que le moment était arrivé, d'autant plus qu'il y a au château nombre d'allées et venues; cependant, vers sept heures ce soir, on a rentré les carrosses et cela

a rassuré la foule qui s'est dispersée à l'heure du dîner. Les symptômes inquiétants se multiplient, la garde nationale a remplacé les troupes de ligne dans tous les postes des Tuileries, qui sont doublés partout, et nous avons été avertis de nous tenir prêts à partir pour Saint-Denis si cela devient nécessaire. Nous attendons les événements. Tout le monde est encore dans l'ignorance des projets du roi.

19 mars, à neuf heures du soir. — Ce soir, l'ordre a eu lieu comme à l'ordinaire, et tout était calme autour du château, quoique les appartements des Tuileries fussent remplis de monde; les curieux et les fidèles, tout ce qui avait la possibilité d'entrer, se trouvait là venant aux nouvelles. On dit tout bas que Napoléon s'approche de Paris et qu'il sera demain à Fontainebleau; le départ est imminent maintenant, cela ne fait plus de doute; je le tiens du prince de Poix, capitaine des gardes de service, mais aucun ordre n'est encore donné. Toute la journée les compagnies sont restées consignées, ainsi que les mousquetaires, avec les chevaux bridés et scellés, attendant des instructions qui ne sont pas venues.

Le comte de Virieu, sous-lieutenant des gardes du corps, vient de rentrer à l'École militaire avec ses hommes. Les nouvelles qu'il apporte sont désastreuses. Un détachement composé de dix gardes bien montés et choisis dans chaque compagnie avait été mis sous ses ordres, pour aller, avec une partie des escadrons de guerre de la maison du roi, se joindre aux troupes de toutes armes réunies sous les ordres de monseigneur le duc de Berry, à son quartier général. Après s'être rendu au poste qui lui était désigné, M. de Virieu voulut pousser une reconnaissance sur la route d'Auxerre; mais ce matin, au pont de Montereau, un brigadier, M. de Javel, détaché aux fourrages avec deux gardes du corps, a été brusquement attaqué par le 6e lanciers et fait prisonnier. Tout ce régiment, en effet, en apprenant la marche de Napoléon, a forcé le détachement des gardes à rétrograder et s'est emparé de Montereau. Virieu alors est revenu à l'École militaire, et il est convaincu que, après son départ, les troupes du camp de Villejuif ont dû prendre la cocarde tricolore. Après ce qui vient de se passer, on peut s'attendre à tout.

20 mars. — Nous sommes à Noailles. Hier soir, à onze heures et demie, est arrivé tout à coup l'ordre de départ. Toute la maison militaire s'est réunie au Champ de Mars sous les ordres du duc de Raguse, on s'est formé précipitamment en bataille, et à minuit nous nous sommes mis en marche par une pluie torrentielle. Nous sommes partis par le pont d'Iéna, avons tourné à droite pour gagner les Champs-Élysées, et sommes sortis de Paris par le rond-point de l'Arc-de-Triomphe. Nous suivons ensuite les boulevards extérieurs et nous nous dirigeons sur Saint-Denis en passant par la route de la Révolte. A la Chapelle, nous trouvons l'infanterie de la maison du roi et les Cent Suisses partis en avant. Les escadrons montés, gardes du corps, gendarmes, chevau-légers, mousquetaires gris et noirs, forment un total considérable de chevaux, auxquels vient s'ajouter l'artillerie qui se compose de douze bouches à feu commandées par Casimir de Mortemart. Nous passons par Beaumont et arrivons à Noailles où nous couchons; Monsieur et monseigneur le duc de Berry nous accompagnent et y passent également la nuit. Le temps est affreux, et la pluie et le vent qui font rage au milieu de l'obscurité ajoutent encore au tragique de ce départ. Le roi s'est décidé brusquement à se mettre en route hier soir, à minuit, et s'est dirigé sur Lille, mais on ignore si, de Beauvais, il a pris la route d'Abbeville; personne n'avait été prévenu, paraît-il, mais tous les ministres ont quitté Paris dans la nuit. Je n'ai pu aller dire adieu à Amélie [1]. Pendant une longue halte que nous avons faite aux Champs-Elysées, je ne sais trop pourquoi, je lui ai écrit, à la lueur d'une lanterne qui s'éteignait à chaque instant, deux mots au crayon sur un bout de papier tout trempé de pluie, que je ne sais si elle pourra déchiffrer; la pauvre petite va être malade d'inquiétude.

21 mars. — Nous arrivons à Beauvais où nous faisons une halte; nous couchons à Gravilliers où nous parvenons la nuit. Je loge chez un apothicaire. Je touche seize mille francs pour la compagnie. Il est probable, hélas! que nous ne recevrons pas d'autre argent d'ici longtemps. Nous avançons à marches for-

1. Amélie de Fromont, vicomtesse de Reiset.

cées, aussi beaucoup de gardes ne peuvent suivre. Le départ s'est fait fort en désordre, il arrive à chaque instant des retardataires qui nous rejoignent ici à grand'peine ; la plupart sont démontés et traînent leurs chevaux par la bride ; la pluie qui continue à tomber augmente encore le désarroi : c'est un spectacle navrant. Le chaleureux dévouement qui nous anime tous peut seul nous soutenir. A la maison militaire se sont ajoutées les troupes des volontaires qui sont en nombre considérable et que Louis de la Rochejacquelein a sous ses ordres. Ces hommes de tout âge, dont quelques-uns sont presque des enfants, sont peu habitués aux longues marches, beaucoup n'ont jamais porté ni un sabre ni un fusil, mais ils supportent tout sans se plaindre. Cependant, malgré leur courage et leur endurance, la plupart ne sont pas de force ; on a dû prendre trente voitures qui suivent la colonne et transportent les équipages et les malades. Ces voitures sont régulièrement payées à chaque étape ; cela permettra d'aller plus vite, mais malgré tout la marche s'en trouve toujours retardée. Naturellement il ne faut plus compter sur les troupes qui devaient se réunir à nous et avaient ordre de se replier sur Paris. Comme nous l'avait fait craindre Virieu, toutes ont passé à Bonaparte ; même les équipages du duc de Berry, qui venaient de Villejust, ont été arrêtés en route et entièrement pillés. Il est arrivé seulement un bataillon de volontaires de l'École de droit qui est venu nous rejoindre ; il s'est bravement conduit à Vincennes, qu'il était chargé de défendre ; il ne s'est retiré que drapeau blanc déployé, aux cris de : « Vive le roi ! » et après avoir signé une capitulation honorable. Presque tous les régiments, à l'exception des régiments suisses, ont fait défection.

22 mars. — La pluie continue de tomber sans relâche. Nous faisons halte en plein champ. J'ai de vives inquiétudes au Pont-Saint-Remy ; heureusement ce n'est qu'une fausse alerte. Je distribue de l'argent et je continue ma route sur Abbeville. La cavalerie du général Exelmans nous serre de près et la marche de notre colonne se trouve fortement retardée par les hommes démontés qui suivent et la batterie qu'escortent les Cent Suisses. J'entre à Abbeville à la tête de ma compagnie ; nous y sommes accueillis par les cris de : « Vive le roi ! »

Notre surprise est grande de ne plus y trouver Sa Majesté, qui devait y attendre sa maison et que nous croyions rejoindre pour lui servir d'escorte. Le roi avait bien couché à Abbeville, mais, ayant sur nous deux étapes d'avance depuis le départ, il a craint que sa maison ne tardât trop à se rallier pour qu'elle pût l'atteindre ici ; il a avancé le dîner et est parti pour Lille ce soir, quelques heures avant notre arrivée ; il suit le chemin le plus court, qui passe par Hesdin et Béthune. Lille est la ville dont le roi portait le nom avant son avènement au trône, c'est de bon augure et on espère qu'il y sera en sûreté. Le roi était fort calme ; il craint du reste les émotions, qui sont préjudiciables à sa santé. Jusqu'ici il a témoigné, paraît-il, d'une admirable présence d'esprit sur toutes choses : la fermeté de son attitude, son sang-froid, qui ne se démentent point, relèvent le courage de ceux qui l'entourent ; il a logé chez le sous-préfet, a dîné de fort bon appétit et s'est couché à son heure habituelle. Malgré les cruels soucis qui doivent l'agiter, il a voulu montrer la plus grande liberté d'esprit, il a feint de s'intéresser au menu du repas qui lui a été servi, et a complimenté M. de Verville sur la finesse d'un vin qu'on lui a présenté. On croirait, dit-on, à le voir si tranquille, qu'il est toujours aux Tuileries.

23 *mars*. — Nous partons d'Abbeville avant le jour. Nous nous arrêtons au milieu des terres labourées où nous pataugeons dans une boue épaisse et noire. Il pleut toujours. La terre, détrempée par l'eau, s'enfonce sous les pieds des hommes et des chevaux et se change en un immense marécage ; la marche devient de plus en plus pénible et fatigante. Je tâche de remonter le moral de mes hommes qui commencent à se laisser abattre. Enfin nous arrivons à Saint-Pol, où l'on nous fait un accueil enthousiaste. Sa Majesté y est restée quelques instants cette nuit pendant qu'on attendait le relais et qu'on changeait les chevaux. En peu de minutes le bruit de sa venue s'est répandu dans la ville, et les habitants se sont rendus aussitôt en si grand nombre auprès de lui qu'on a craint que le roi ne fût étouffé. On se précipitait au-devant de sa personne, on embrassait ses genoux, et ceux qui ne pouvaient l'atteindre baisaient pieusement les pans de son habit. Il paraît

qu'on a dû placer à ses côtés deux gardes qui ont dégainé. C'est dans la très modeste chambre d'une maison voisine de la poste que le roi s'était arrêté pour se reposer; la population l'a envahie en un instant et ne se lassait point de considérer avec attendrissement son malheureux souverain. Il y a encore des gens de cœur!

24 mars. — J'arrive à Béthune où je suis acclamé avec la compagnie. Le roi a traversé la ville à cinq heures du matin et s'est arrêté sur la place pour changer les chevaux. Malgré l'heure matinale, la ville entière se pressait autour de lui.

Pendant que j'étais en train de rafraîchir, nous avons eu une seconde alerte beaucoup plus sérieuse que celle de la veille. Le 3e régiment de lanciers de monseigneur le duc de Berry, qui a passé à l'Empereur, a paru brusquement aux portes de la ville dont on lui a refusé l'entrée. Tandis que toutes les troupes de la maison militaire couraient aux armes pour leur barrer le passage, les lanciers prenaient l'offensive et se formaient en bataille. Prévenu de ce qui se passe, le duc de Berry paraît, il franchit les portes, et s'avance seul vers le colonel auquel il reproche durement d'abandonner son drapeau et de renier la croix de Saint-Louis que lui-même lui a récemment attachée sur la poitrine. Mais le colonel reste impassible, et le prince n'est pas plus heureux en s'adressant aux simples soldats qu'il presse inutilement de crier : « Vive le roi ! » Enfin, hors de lui, en proie à la plus violente colère, le prince les menace, et leur ordonne de se retirer. Le colonel hésite un instant, puis il commande par quatre et se porte en arrière, pendant que le duc de Berry rentre dans la ville dont les portes se referment. Par sa présence d'esprit, monseigneur le duc de Berry a évité une collision terrible, mais rien ne dit que les lanciers ne reviendront pas à la charge cette nuit, et cette fois en plus grand nombre. Les troupes de ligne saisiraient avec empressement l'occasion d'en venir aux mains avec la maison militaire, toute l'armée en général ayant en haine les compagnies nobles, qu'elle jalouse en raison de leur situation privilégiée. Elle ne pardonne point à la maison rouge de se recruter presque uniquement parmi les représentants des anciennes familles de noblesse et ne peut

admettre des corps où les simples soldats ont le rang d'officier. Outre l'animosité politique, il y aurait donc la jalousie et les vengeances particulières qui se donneraient libre cours.

Tout cela a décidé Monsieur à se diriger sans retard sur Lille, où un courrier lui a appris la présence du roi. Sa Majesté y est arrivée le 22, à midi, et a donné l'ordre que sa maison militaire vînt le rejoindre au plus tôt. Nous nous sommes donc mis en route, avec tout ce qui est en état de marcher, par la route la plus courte. Le duc de Raguse a décidé de s'éloigner des garnisons frontières et nous prenons constamment les chemins de traverse pour éviter la rencontre de détachements hostiles. Nous nous dirigeons sur Estaires, mais les chemins sont si mauvais que nos chevaux enfoncent dans la boue jusqu'au ventre et ont peine à s'en tirer; d'ailleurs hommes et chevaux sont épuisés par ces cinq jours de marche et absolument rendus par ces fatigues incessantes. Cette pluie continuelle contribue encore à abattre le moral et le physique. Les routes sont noyées. Enfin, avec des difficultés infinies, nous arrivons à Estaires à dix heures du soir pour nous reposer quelques heures, après avoir laissé beaucoup de monde en arrière.

25 et 26 mars. — A une heure du matin tout est de nouveau changé. Monsieur a reçu des nouvelles et apprend que le roi, ne se trouvant plus en sûreté à Lille, a quitté la ville hier soir pour se diriger vers la Belgique. Il faut donc se résigner à changer de direction, car il y a impossibilité à faire entrer dans la place la maison militaire, vu le mauvais esprit des troupes, qui s'opposeraient sûrement à sa venue. Les princes veulent rejoindre le roi et gagner la frontière, qui n'est distante que de deux lieues. Les gardes du corps suffisamment montés vont seuls protéger leur retraite, car les bouches à feu ont été emmenées jusqu'à Armentières, mais n'ont pu aller plus loin, et la plus grande partie des troupes à pied est restée à Béthune avec le gros des fourgons et des bagages. Nous repartons tristement. La route est de plus en plus effroyable, nous suivons toujours des chemins de traverse défoncés et boueux qui se changent à chaque pas en fondrières dangereuses, où nombre de chevaux s'embourbent sans qu'il soit possible

de les en tirer. Les voitures, les fourgons particuliers des princes et le peu d'artillerie amené jusque-là est définitivement abandonné. On se heurte à chaque instant à des troncs d'arbres couchés de distance en distance au travers de la route pour consolider le terrain, et qui flottent dans une boue liquide au milieu de ces dangereux obstacles. La pluie, le vent font rage, et l'obscurité complète rend la marche encore plus pénible et périlleuse. Le désordre et le désarroi s'accentuent encore. Je tâche de remonter le moral de mes pauvres gardes et de les encourager en leur donnant moi-même l'exemple ; mais ils lisent sur mon visage mon anxiété et mon chagrin. Découragés par les privations et l'incertitude, ils se demandent avec inquiétude où tendent ces marches et ces contre-marches, vers un but qu'on n'atteint jamais, que la défection des garnisons voisines rend à chaque instant plus périlleuses, et s'inquiètent à juste titre du sort qui va leur être réservé. Je les adjure quand même de faire jusqu'au bout leur devoir, et enfin, au petit jour, nous débouchons près de Neuve-Église, sur la route pavée qui forme la frontière de Belgique. Nous suivons ensuite la chaussée où chaque corps doit se réunir et se grouper. Je cherche alors à rallier mes hommes, et j'arrive à rassembler à peu près tout mon monde ; j'y parviens non sans peine : pourtant, mes hommes étant mieux montés peut-être, ma compagnie n'a pas de trop grands vides.

Enfin les princes arrivent, et, après une longue conférence, nous annoncent qu'ils se voient contraints de prendre congé de nous. Chaque commandant de troupes est appelé ; Monsieur leur parle en sanglotant, les remercie au nom du roi et les charge de témoigner à la troupe sa douleur et son désespoir d'être obligé de les quitter sans employer le zèle d'aussi braves gens ; mais des considérations supérieures arrêtent le roi, qui veut éviter toute effusion de sang. Sa Majesté doit être en sûreté maintenant au delà de la frontière, où l'a escortée le 12e cuirassiers, et il y a tout lieu d'espérer que son exil ne sera pas long. Son Altesse Royale ajoute encore qu'il voudrait pouvoir nous emmener tous, mais que ses modestes ressources ne lui permettent pas d'entretenir des troupes et surtout un aussi nombreux corps d'armée ; faire un choix entre nous lui serait impossible ; il lui faut donc se résigner à nous licencier

tous, et il va avoir la douleur de se séparer de nous. Il engage alors chacun à retourner dans sa famille, « sûr, ajoute-t-il, que pas un ne manquera à l'appel lorsque le moment sera venu d'employer leur dévouement ». Il nous excite au courage et à la résignation, et nous dit qu'il a le ferme espoir que tout cela finira promptement. « Il en est parmi vous, cependant, ajoute-t-il, que des motifs particuliers forcent impérieusement à s'expatrier et à suivre mon sort et celui de Sa Majesté ; ceux-là sont sûrs de trouver bon accueil et d'être traités aussi bien que possible. »

Le tour de ma compagnie arrive, je m'approche du prince qui me donne sa main à baiser : je sollicite en pleurant la grâce de l'accompagner : « Je connais votre dévouement, mon cher Reiset, me répond Monsieur, et je sais combien vous nous êtes attaché ; mais la compagnie de Gramont vous est confiée et vous nous êtes plus utile en restant encore ; quand vous aurez rempli votre pénible devoir, venez nous rejoindre ; les fidèles tels que vous seront toujours les bienvenus. »

Lorsqu'il a fini de parler, les larmes coulent, et chacun se regarde en se serrant la main, sans pouvoir prononcer un mot. Enfin les princes prennent le chemin de Neuve-Église pour aller à Ypres, la ville la plus proche, et de là rejoindre le roi. Un petit nombre des nôtres suivent ; tous le voudraient, mais les princes s'y opposent d'eux-mêmes ; environ trois cents gardes du corps et mousquetaires seulement les accompagnent, choisis avec soin parmi les mieux montés.

Chacun suit alors son chemin tristement ; on arrive à Niep sans avoir détourné les yeux. Je monte chez le général de Lauriston[1], qui, depuis la mort de Nansouty, est capitaine des mousquetaires gris, et se trouve chargé du licenciement.

1. Jacques-Alexandre-Bernard Law, marquis de Lauriston, né à Pondichéry en 1768, petit-fils du fameux Law. Entré au service avant la Révolution, il fut promu général dès l'année 1800. Il se distingua non seulement sur les champs de bataille, mais dans plusieurs missions diplomatiques importantes. Ce fut lui qui fut chargé de négocier le mariage de l'impératrice Marie-Louise, et qui remplaça Caulaincourt en Russie comme ambassadeur. Fait prisonnier à la bataille de Leipzig, il rentra en France à la Restauration et fut nommé capitaine des mousquetaires gris. Après avoir suivi le roi jusqu'à la frontière en 1815, il se retira dans sa terre de Richemont pendant les Cent jours et fut créé pair de France à la rentrée du roi. Il devint successivement ministre de la maison du roi, maréchal de France et grand-croix de la Légion d'honneur. Il mourut en 1828.

Nous échangeons quelques mots, suffoqués par notre émotion réciproque, et il me raconte qu'il s'est engagé publiquement par serment à ne plus jamais servir sous d'autre drapeau que celui du roi.

Mes larmes coulent encore ; un grenadier à cheval de la garde, ancien dragon de mon régiment, me rencontre et me dit : « Mon général, permettez-moi de vous prendre la main. » Je la lui donne, il la mouille de ses larmes sans pouvoir parler. Mais son silence est expressif.

Nous nous reposons une journée, la consternation est peinte sur tous les visages, chacun est accablé de fatigue et de chagrin.

27 mars. — Nous partons de bonne heure pour Béthune où doit avoir lieu notre licenciement. Sur la route, j'aperçois venant à nous un régiment de cuirassiers, je distingue de loin leur cocarde tricolore et je tremble que, personne ne voulant céder le pas, une collision ne se produise. Je m'avance alors en avant de ma compagnie et, pour prévenir toute manifestation hostile : « Monsieur, lui dis-je brièvement, chacun prend sa droite. » Chacun, alors, sans autre explication, exécute le mouvement commandé. Heureusement la route est large. Nous sommes couverts de boue, avec des uniformes souillés et déchirés, et des chevaux harassés, mais nous nous redressons quand même tandis que défilent les cuirassiers dont la superbe tenue ne nous paraît pas enviable. Notre fière contenance en impose au régiment qui s'éloigne; pas un cri n'est proféré et on garde de part et d'autre le silence le plus complet.

Nous arrivons à Béthune dans la matinée. M. Denniée est chargé par Bonaparte de faire prendre nos chevaux; nous les rendons à deux régiments de chasseurs, et mes hommes ne conservent que leurs armes et leurs porte-manteaux. L'opération se fait avec la plus grande peine; les gardes du corps, les volontaires, les mousquetaires semblent ne pouvoir se résigner à livrer leurs montures; des scènes navrantes ont lieu. Quelques-uns, poussés par le chagrin, se laissent aller à la colère la plus vive et s'emportent contre le colonel de Lauriston qu'ils rendent responsable de cette mesure rigoureuse. On en entend même s'écrier qu'on les a vendus à Bonaparte; j'inter-

viens pour faire cesser ces violences, et je tâche de calmer ces malheureux dont je comprends si bien la peine! On est contraint de fermer les portes de la ville, car un grand nombre veulent s'échapper. Quelques-uns y réussissent et se dirigent vers la frontière pour rejoindre les princes individuellement ou par petits groupes, avec leurs étendards auxquels ils ont juré fidélité. D'autres, au contraire, gardent une attitude menaçante, parlent d'assassiner Bonaparte et se répandent contre lui en imprécations.

Cependant le licenciement continue, les armes sont déposées chez le commandant de place, et les chevaux des gardes du corps, au nombre de cinq cents, sont dirigés avec leurs selles et leurs brides sur Arras. Le général Teste[1] avait quitté la ville, le 26, à midi, sur l'ordre du comte d'Erlon, pour se rendre à Béthune et y opérer le désarmement des gardes du corps, des gardes de la porte, des auxiliaires et des Cent Suisses. Dans la même journée toutes les troupes d'infanterie restées à Béthune, et comprenant la maison rouge presque tout entière, avaient été réunies sur la place, et on leur avait lu les adieux des princes, donnant lieu aux mêmes scènes de désespoir. Quant à l'artillerie des gardes du corps commandée par le général Digeon, on l'a envoyée directement d'Armentières à Lille avec les fourgons. Le général de Lauriston procède aux dernières opérations du licenciement des quatre compagnies, il distribue leurs passeports aux officiers, dont une partie se dirige sur Albert, petite ville située loin des routes que suivent les troupes. Deux petits corps sont ainsi formés, l'un de cent hommes à pied, l'autre de cent hommes montés. Beaucoup de gardes déclarent que leurs chevaux sont leur propriété personnelle et le général de Lauriston les autorise à les emmener. Enfin, je vise les feuilles de route qu'on vient de délivrer et chacun, étant libre, prend la direction qui lui convient.

28 mars. — Les officiers déjeunent tous ensemble une

1. François-Antoine, baron Teste, né dans le Gard en 1775, et volontaire à dix-sept ans, devint général en 1805. Il fit avec honneur presque toutes les campagnes de l'Empire et joua un rôle particulièrement glorieux pendant la campagne de Russie et celle de 1813. A la Restauration, il obtint le commandement d'une subdivision à Arras, mais se rallia en 1815 à Napoléon dont il commanda l'arrière-garde après Waterloo. A la seconde Restauration, il fut mis en disponibilité.

dernière fois et nous partons ensuite. A Trinquette, nous rejoignons la route de Saint-Pol à Arras, nous déjeunons à la poste, et nous nous séparons, après nous être fait nos adieux le cœur navré. MM. de Pellan[1], de Lajarte, de Lagarde, d'Ombideau et de la Salette me suivent et nous allons par la traverse coucher à Bagnières au delà de Fresneut; nous y sommes bien mal, empilés tous les six dans une pauvre chambre et un mauvais cabinet. Pourtant nous remercions avec effusion le brave curé qui, au risque de se compromettre, a voulu nous recevoir dans son modeste presbytère et nous a accueillis de son mieux.

29 mars. — Nous partons à neuf heures en passant par Saint-Riquet, et nous arrivons à Aly et de là à Long, où nous sommes à trois heures de l'après-midi; nous allons au château de M. de Gaubert, qui nous donne des renseignements sur notre route. Nous rencontrons à chaque instant des troupes passées à Bonaparte qui se rendent à la frontière; nous nous rangeons sur les côtés de la route pour les laisser passer; la plupart semblent animés envers nous de sentiments peu bienveillants, les officiers cependant sont convenables, et l'un d'eux réprimande vertement quelques soldats qui semblent nous tourner en dérision. M. de Pellan nous quitte pour aller plus loin avec trois de ces messieurs. Je reste seul avec M. de la Salette; nous logeons dans une auberge où nos chevaux sont très bien, mais où l'on ne nous donne qu'un méchant grabat. M. de Gaubert nous a appris les nouvelles. Le roi est parti pour Ostende dans la journée du 23 mars, vers trois heures de l'après-midi, et le soir même toutes les troupes de la garnison de Lille ont arboré la cocarde tricolore. Le duc d'Orléans, jugeant qu'il n'y avait désormais plus rien à faire ni à tenter, et rassuré en même temps de savoir le roi en sûreté, s'est décidé à quitter Lille la même nuit et à aller en Angleterre rejoindre sa femme et ses enfants. Il a fait en somme ce qui

1. Jean-Louis-Marie, comte de Pellan, né à Guérande le 26 juin 1753, lieutenant-adjudant-major; le chevalier d'Ombidau de Grouseilles, sous-lieutenant; Aubin-Louis-Joseph Joubert de la Salette, brigadier; Étienne Petitjean de Lagarde, garde, et M. de Lajarte, également garde, servaient tous à la compagnie Gramont.

était en son pouvoir et on ne peut lui décerner que des éloges; c'est l'esprit déplorable des troupes qui a rendu la position du roi impossible à Lille, et le duc de Trévise était si peu sûr des soldats que pour garder, rue de Tournai, l'hôtel de la Préfecture où devait descendre Sa Majesté, il avait mis comme factionnaires des officiers au lieu de simples soldats.

Il est extrêmement malheureux que les troupes aient été ramenées du camp de Péronne dans la ville, car, sans leur présence, la maison militaire eût pu rejoindre le roi et lui former une garde suffisante pour sa sûreté. La population, elle, était on ne peut mieux disposée; lorsque le roi est entré à Lille, c'était jour de marché, et les habitants des campagnes aussi bien que ceux de la ville l'avaient accueilli avec acclamations. Le maréchal Macdonald a accompagné le roi jusqu'à la frontière, à Menin, avec le 23e cuirassiers qui lui servait d'escorte; puis, sur le désir de Sa Majesté, qui a pensé que sa présence en France pourrait être utile, il a rebroussé chemin. En remerciement de sa fidélité et de son dévouement, le roi lui a remis une tabatière avec son portrait entouré de diamants. Le comte de Brigode, chez lequel il a logé pendant son séjour, a reçu le collier de commandeur de la Légion d'honneur. Pourrait-on croire que, au milieu du désarroi général, dans ces circonstances tragiques, le prince de Condé, qui était venu rejoindre le roi, a poussé l'aberration jusqu'à s'informer si Sa Majesté ferait le lendemain, jeudi saint, la cérémonie du lavement des pieds à douze pauvres, comme c'était l'antique usage des rois de France!! Le roi l'a regardé sans répondre et s'est contenté de hausser les épaules. Le pauvre prince n'a plus toujours les idées nettes et ne jouit plus par moments de toutes ses facultés, c'est sa seule excuse.

Il paraît que Sa Majesté avait quitté Paris si vite que l'on n'avait eu que le temps de jeter à la hâte un seul rechange dans un porte-manteau; dans l'affolement du départ le porte-manteau a été perdu ou volé et le roi s'est trouvé sans chemises ni chaussures. On a couru toute la ville pour trouver des pantoufles assez larges pour soulager Sa Majesté, que la goutte tourmente, et dont les pauvres pieds ne peuvent supporter que des chaussures molles et d'une ampleur démesurée.

30 mars. — Je pars avec La Salette pour Oisemont et nous rejoignons la grand'route. Avant de descendre la côte qui mène à Blangy, nous rencontrons une grande berline dans laquelle se trouve madame de Vaudreuil qui rejoint les princes. Elle me reconnaît et s'arrête pour me parler, me dit qu'elle gagne la frontière et s'informe de ce que je vais faire. Je lui explique que je rentre en France pour assurer la sécurité de ma femme et de mes enfants et m'entendre avec mon frère, puis que mon premier soin sera de venir rejoindre les princes. Elle me souhaite bonne chance, bon courage, et s'éloigne. Elle a eu le temps cependant de me donner quelques nouvelles de Paris : elles sont navrantes; depuis cinq jours, Napoléon est aux Tuileries où il parle et agit en souverain; il est entré dans Paris le soir même du départ du roi; la moitié de la France est déjà de nouveau soumise à son autorité. Nous laissons nos chevaux à Blangy, en recommandant à nos domestiques de prendre la route de Saint-Germain pour y demeurer jusqu'à ce que je leur envoie des ordres. C'est Jean qui est chargé de la conduite.

Les moyens de transport sont rares et les communications difficiles ; nous partons cependant en poste et en carriole pour Rouen, mais à Foucarmont il n'y a plus aucune espèce de voiture, ni carriole, ni charrette ; nous partons alors à franc étrier sur de très mauvais chevaux. Je suis mortellement inquiet de tous les miens dont je n'ai pas de nouvelles et qui ne savent rien de mon sort, je brûle le pavé et pars en avant, laissant en arrière La Salette, dont la monture ne peut me suivre. J'arrive à Neufchâtel, où je m'occupe de moyens de transport pour pouvoir repartir dès le lendemain matin.

31 mars au matin. — Je parviens à trouver une mauvaise carriole à prix d'or. La Salette a réussi, malgré sa monture, à me rejoindre dans la nuit, aussi je ne veux pas perdre une minute; avant le jour, à quatre heures du matin, nous nous mettons en route pour Rouen où nous arrivons chez mon frère[1]. Je ne trouve à la recette générale que ma belle-sœur

1. Jacques de Reiset, receveur général des finances du département du Haut-Rhin, puis du Mont-Tonnerre et de la Seine-Inférieure, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur (1771-1836).

Colette, fort inquiète, et j'apprends que Jacques est à Paris. Il devait revenir hier soir, je me décide à l'attendre. Nous sommes inquiets de ce retard, quoique sa situation de receveur général des finances doive le mettre en dehors des événements politiques.

31 mars, quatre heures. — Il est près de quatre heures. Jacques n'est pas encore arrivé; je tiens pourtant absolument à le voir et à le consulter, surtout à son retour de Paris où il aura vu Amélie et où il pourra m'informer de tout ce qui doit me guider dans ma conduite. Je reste donc jusqu'à demain à cinq heures du matin et partirai pour Paris par Saint-Germain. Il me tarde d'embrasser ma femme et mes enfants, et je suis bien impatienté d'être obligé d'éloigner de deux jours ce plaisir-là. Heureusement, mon frère Lolo[1] les a vus il y a trois jours, et tous allaient bien.

1er avril. — Nous partons pour Paris par la diligence sans avoir vu arriver Jacques. En arrivant je cours à son hôtel et j'apprends qu'il est parti il y a quelques heures pour rentrer à Rouen. Il était resté à Paris une demi-journée de plus dans l'espoir de me voir arriver. Mais il a pris un autre chemin, et nous nous sommes croisés en route. J'apprends par une lettre de M. d'Aigremont[2] que mes chevaux ont été arrêtés à Amiens, et je doute fort que je puisse parvenir à me les faire rendre. C'est en vertu des ordres donnés par le chef de bataillon Rey, aide de camp de Bonaparte, que cela a eu lieu. Mes deux domestiques, pris de peur, sont partis sans rien dire à personne, et M. d'Aigremont a fait placer mes chevaux dans le quartier du 5e de lanciers, où ils sont soignés.

Il me dit qu'il n'a pas trouvé de meilleur moyen de me les conserver, car ils auraient indubitablement été enlevés sur la route par les traînards des corps qui prennent tout ce qu'ils

1. Louis de Reiset, capitaine de dragons, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur (1799-1852).

2. Le baron d'Aigremont, maréchal de camp, embrassa tout jeune la carrière militaire et combattit glorieusement à Wagram, après avoir pris part aux principales campagnes de la Révolution et de l'Empire. Sa belle conduite en Espagne lui valut le grade de général. Il se rallia en 1814 à Louis XVIII, qui lui donna la croix de Saint-Louis.

rencontrent. Le petit chariot qui m'appartient a été également mis à l'abri. M. d'Aigremont me dit bien de me pourvoir à Paris d'un ordre pour pouvoir les faire reprendre, mais c'est précisément ce que je ne veux et ne puis faire.

3 avril. — Je n'ose faire aucune démarche pour réclamer mes chevaux, j'évite d'attirer l'attention sur moi, et je me dissimule le plus que je puis. Le 30 mars, Napoléon a donné l'ordre de faire le dépouillement de tous les officiers de la Maison, et d'arrêter tous ceux qui pourraient être dangereux. Voilà deux nuits que je découche pour éviter de signer un serment à Bonaparte. Mon frère m'écrit ce matin, il m'engage à venir chez lui à Rouen avec Amélie et les enfants pour y attendre les événements; mais je ne puis accepter son offre, je crains qu'on ne vienne m'y poursuivre et qu'on ne me force à signer ce que ma conscience réprouve, et ce que je suis décidé à ne pas tenir.

Le roi, qui en abandonnant Lille s'était dirigé vers Ostende, avait eu l'intention de se retirer à Dunkerque, mais, devant la rapidité des événements, il a abandonné cette idée, et il est parti pour Gand le 31 mars.

4 avril. — La duchesse d'Angoulême a dû quitter Bordeaux le 1er avril. Depuis le 10 mars, date à laquelle cette héroïque princesse a reçu la nouvelle du débarquement de Napoléon, elle a constamment lutté pour la défense de la royauté, et elle a montré une présence d'esprit et une activité infatigables. Les habitants n'ont pas cessé de témoigner de leurs sentiments royalistes par des démonstrations enthousiastes ; le 5 mars, elle était arrivée en gondole sur la Gironde avec le duc d'Angoulême et, lorsqu'elle était montée en voiture, vingt jeunes gens et vingt jeunes filles vêtus de blanc s'étaient attelés au carrosse pour le traîner eux-mêmes à travers les rues jonchées de fleurs. Quel contraste entre cette entrée triomphale, et ce départ hâtif vingt-six jours plus tard dans la nuit noire, au milieu des éléments déchaînés, avec la crainte incessante de tomber entre les mains des troupes en révolte ! La garnison, en effet, qui d'abord avait manifesté quelque tiédeur, est devenue peu à peu tout à fait hostile ;

c'est en vain que la princesse est allée elle-même dans chaque caserne pour lui rappeler ses serments. Le général Clauzel[1] est entré à Bordeaux, et la duchesse d'Angoulême a dû s'éloigner en toute hâte pour ne pas devenir sa prisonnière. Lorsqu'elle s'est embarquée à Pauillac sur le petit bâtiment qui devait la conduire en Angleterre, ses fidèles lui ont demandé comme dernière grâce avant de la quitter quelque chose qui lui eût appartenu, de quelque peu de valeur que ce pût être. Elle leur a distribué les fleurs et les rubans qui ornaient sa coiffure, et ils se les sont pieusement partagés.

Voilà donc passée à l'Empereur la première ville qui ait arboré l'an dernier le drapeau blanc, et qui, il n'y a pas un mois, en célébrait l'anniversaire!

Quant au général Clauzel, il y a quelques mois seulement qu'il a été nommé par le roi grand-croix de la Légion d'honneur, inspecteur général d'infanterie, et qu'il a fait à Toulouse au duc d'Angoulême une réception fastueuse.

De pareilles trahisons sont écœurantes.

5 avril. — Il paraît que Sa Majesté a connu la résolution du congrès de Vienne dans la nuit qui a précédé son départ de Lille; cette nouvelle de l'armement de toute l'Europe contre Bonaparte a grandement satisfait le roi. Comment, en effet, pouvoir supposer qu'il pourrait résister à d'aussi grandes forces au milieu des divisions qui partagent la France, et qu'il a maintenant à se défendre non seulement contre le dedans, mais encore contre le dehors?

6 avril. — Le duc de Gaëte a repris le portefeuille des finances; on ne peut le lui reprocher, puisque, l'an dernier, il s'est retiré à l'écart et, depuis, n'a guère quitté Vic-sur-Aisne;

1. Bertrand, comte Clauzel, né en 1772 à Mirepoix (Ariège), mort en 1842. Engagé volontaire en 1791, il conquit rapidement tous ses grades et fit preuve des plus grandes capacités. Louis XVIII l'avait nommé inspecteur général d'infanterie, chevalier de Saint-Louis et grand officier de la Légion d'honneur, mais Clauzel, oubliant ses nouveaux serments, se rallia à l'Empereur. Compris par le roi dans l'ordonnance de 1815 à la deuxième Restauration, il se réfugia en Amérique d'où il ne revint qu'après l'amnistie de 1820. Député de Rethel en 1827, puis gouverneur général de l'Algérie en 1830, il fut nommé maréchal de France par le roi Louis-Philippe.

il est revenu d'un air modeste avec sa poudre, sa queue et sa coiffure à l'oiseau royal, et, s'il n'était si singulièrement entouré, on pourrait croire qu'il n'a jamais quitté la place; mais quels singuliers collaborateurs on lui a donnés : Carnot à l'intérieur, le duc d'Otrante à la police, le maréchal Davout à la guerre, le duc Decrès à la marine et Caulaincourt aux affaires étrangères!

Le duc de Bourbon avait été envoyé le 13 mars comme gouverneur général des divisions militaires de l'Ouest; il se flattait que la Vendée, le Maine et l'Anjou se lèveraient au premier appel, mais c'était, hélas! de pures illusions; le 26, il a dû quitter pendant la nuit Beaupréau où il s'était réfugié, il a gagné les Sables-d'Olonne et s'est embarqué pour Santander.

7 avril. — On espère encore du gouvernement provisoire installé à Toulouse par le duc d'Angoulême avec M. de Damas et M. de Vitrolles; malheureusement, si la population l'accueille avec enthousiasme, les troupes continuent à lui témoigner la même froideur. Il paraît qu'à Nîmes l'argent qu'il a distribué aux soldats leur a servi à boire à la santé de l'Empereur et que des colonels ont refusé pour leurs officiers les croix que le prince leur offrait.

Le 29 mars, pourtant, il est entré à Montélimar; son armée est déjà nombreuse et se renforce tous les jours de volontaires qui sont très nombreux dans le Midi; la basse classe donne beaucoup, et le peuple, qui est très religieux, est en même temps très royaliste. Le prince espère arriver à reprendre Lyon, que Bonaparte a laissé très dégarni de troupes. On donne le nom de Miquelets à ces jeunes volontaires qui sont très convaincus, mais très exaltés, et qui inspirent une grande frayeur. Presque partout ailleurs les nouvelles sont désastreuses : le maréchal Suchet a proclamé l'Empire à Strasbourg et le duc de Bellune a dû s'enfuir en Belgique, tout son corps d'armée ayant passé à Napoléon. En Bretagne, lorsque le duc de la Trémoille est allé à Rennes sur l'ordre du duc de Bourbon pour y lever des volontaires, il n'a trouvé que des troupes et une population appelant l'Empereur de tous leurs vœux.

8 avril. — Depuis plusieurs jours je cherche un asile où je puisse être en sûreté avec ma femme et mes enfants; je me trouve trop exposé en restant chez moi, quelque précaution que je prenne pour rester ignoré. On m'a indiqué hier une maison de campagne avec un grand jardin dans le département de Seine-et-Marne, qui semblerait nous convenir, car l'endroit est des plus isolés. Je puis faire mon deuil de mes chevaux; par un ordre daté d'avant-hier, Bonaparte les a fait prendre tous sans vouloir admettre que personne de la Maison eût le droit de les conserver. Il a exprimé son mécontentement du petit nombre de chevaux rentrés.

10 avril. — J'ai loué hier la maison en question à raison de mille francs par an, dont j'ai payé la moitié d'avance. Cette petite habitation se trouve à Brou, entre Chelles et Lagny; nous partons aujourd'hui. Je n'ai pas voulu chercher plus longtemps et me suis empressé de prendre ce qu'on m'avait indiqué, car le temps pressait, et chaque quart d'heure écoulé était un retard pernicieux. Nous aurons l'avantage d'être dans un pays tranquille, chez de très braves gens et dans un département dont nous connaissons le préfet. Mon propriétaire s'appelle M. Guibert; je crois n'avoir rien à craindre de lui. Il me restera toujours la ressource de m'adresser au duc de Gaëte si je me trouve dans une trop mauvaise position, et d'ailleurs je crois pouvoir compter aussi sur le ministre de la police. Je me fais adresser mes lettres chez M. Michel, place Vendôme, qui les remettra à ma belle-mère[1], rue de Vendôme, n° 17. Elle me les fera parvenir. On ne peut lire dans l'avenir et il est impossible aujourd'hui de former des conjectures, mais après ce que nous avons vu, il peut arriver ce que l'on imagine de plus incroyable.

11 avril. — Le duc d'Angoulême, qui avait eu un brillant succès le 2 avril à Loriol et était entré le même jour à Valence, a éprouvé un revers trois jours plus tard; la plus grande partie de ses troupes a passé à l'ennemi et il a dû évacuer la ville. Nous sommes ici parfaitement, le site est délicieux et mes enfants

1. Henriette Bénédictine du Liège, comtesse de Fromont.

tout heureux. Nous le serions aussi si nous étions dans une position ordinaire.

13 avril. — Nous vivons tout à fait retirés et l'économie la plus stricte préside à tous mes arrangements. Satisfait de voir les miens en sûreté et d'être inconnu ici, je sors le moins possible pour ne pas éveiller l'attention. Le décret du 25 mars paru au *Moniteur* exile à trente lieues de Paris les officiers de la maison civile et militaire du roi et ceux des volontaires royaux ; heureusement, personne ne nous connaît. Les enfants et Amélie vont bien ; mais je souffre cruellement de la privation de nouvelles, qui me parviennent difficilement.

Je viens d'apprendre qu'une dépêche arrivée de Lyon il y a trois jours annonçait que le duc d'Angoulême avait été battu par Grouchy qui l'a fait prisonnier. Les derniers espoirs s'évanouissent.

15 avril. — On fait courir sur Carnot un triolet fort réussi, à propos du titre que lui a imposé l'Empereur :

Connaissez-vous monsieur Carnot?
C'est un républicain farouche;
L'Égalité, voilà son lot.
Connaissez-vous monsieur Carnot?
Mais on l'apaise par un mot,
Un seul mot lui ferme la bouche;
Appelez-le : comte Carnot.

Le lendemain, en effet, de sa nomination au ministère de l'intérieur, il a reçu, à son vif mécontentement, le titre de comte, qui ne cadre guère avec ses idées égalitaires et dont il sent tout le ridicule. Depuis qu'il est au pouvoir, il a pourvu de préfectures et de situations importantes dans l'administration publique nombre de gens sans aveu, dont le seul titre à les mériter est d'avoir pondu d'indignes pamphlets ou de violentes diatribes contre le roi et les princes.

Il paraît qu'aux Tuileries l'Empereur a remonté sa maison comme par le passé : il y a messe en musique tous les dimanches et représentation théâtrale toutes les semaines. Tout l'ancien personnel impérial a repris sa place ; le roi Joseph est arrivé le 23 mars, il est logé au Palais-Royal ; le roi

Jérôme le 27. Lucien également est venu, mais il est déjà reparti. On attend Madame Mère et le cardinal Fesch, il n'y a que l'impératrice et le roi de Rome qui ne s'annoncent pas.

16 avril. — La princesse Louise de Condé est, paraît-il, arrivée à Londres après une véritable odyssée. Dans la nuit du 19 au 20 mars un exprès de M. de Blacas est venu la réveiller et lui apprendre le départ subit du roi. Surprise au milieu de la nuit, la pauvre princesse, qui vit absolument retirée du monde, n'a pas pu se décider à partir et à prendre les mesures nécessaires; le matin, au petit jour, elle est sortie du petit pavillon qu'elle habite, et s'est trouvée rue de Babylone sur le trottoir à cinq heures du matin, avec mademoiselle de Rosière. Ce n'est pas cette ancienne religieuse, qui n'a guère plus d'expérience qu'elle des choses de ce monde, qui a pu lui être d'une grande utilité. Enfin toutes les deux, après de longues hésitations, se sont réfugiées chez de braves gens qui ont consenti à les cacher et leur ont facilité les moyens de fuite. Il est probable au reste qu'on n'eût guère songé à les inquiéter, et que ces deux pauvres femmes, qui ont passé la moitié de leur vie dans des couvents, ne portaient guère d'ombrage à l'Empereur. Il faut ajouter que la princesse est fort étrange et que sa vie n'a été qu'une longue suite d'aventures extraordinaires. Elle a essayé de nombre de couvents dont aucun ne lui a plu et qu'elle a tous successivement abandonnés. Enfin lorsqu'elle est rentrée en France, en 1814, c'est chez sa belle-sœur, la duchesse de Bourbon, qu'elle s'est installée. L'idée a semblé bizarre, étant donnés les rapports difficiles qui existent entre le duc et la duchesse de Bourbon. On l'eût certainement laissée aussi tranquille que la duchesse douairière d'Orléans, qui s'est cassé la jambe au moment où elle montait en voiture pour s'éloigner de Paris.

Depuis que je suis de retour, je suis en butte aux obsessions incessantes de plusieurs de mes amis qui voudraient me voir reprendre la situation que j'occupais avant le départ du roi. On me repète sans cesse que je suis dégagé du lien que j'avais contracté, par celui même pour lequel je l'avais formé, et que le roi, en quittant la France, a délié de son serment l'armée tout entière ; j'ai rempli mon devoir autant qu'il

m'a été possible ou permis de le faire, mais je n'estime point que le licenciement m'ait rendu ma liberté d'action.

On a beau me répéter qu'il est bien différent d'avoir aidé à la réussite de l'entreprise de Napoléon ou de se soumettre aux événements acquis, je ne me laisse pas convaincre, et c'est en vain que l'on me répète que même en changeant de maître on sert toujours sa patrie. Je croirais m'avilir et manquer à l'honneur en écoutant de pareilles suggestions, et mon plus vif désir est d'aller rejoindre les princes. Si j'ai servi mon pays pendant la République et l'Empire, j'ai toujours soigneusement borné mes services à mon état, et c'est à la pointe de mon épée que j'ai gagné tous mes grades. Ma liberté de conviction reste donc entière, car ni moi ni aucun des miens n'avons pris part à aucun mouvement politique. Grâce à Dieu, ma belle-mère et tous nos parents à Paris pensent comme moi et ne me reprocheront pas en sacrifiant ma personne de sacrifier aussi ma famille. La résistance ne sera pas pardonnée, mais je fais bien volontiers le sacrifice de mon avenir et de notre fortune pour rester fidèle à ma foi.

18 avril. — Avant-hier dimanche, Napoléon a passé la revue de la garde nationale; cette revue avait été remise déjà à plusieurs reprises tant les hommes faisaient défaut, mais l'enthousiasme n'a pas augmenté, paraît-il, et les douze légions n'étaient rien moins que nombreuses; on n'y voyait guère, m'a-t-on dit, que des employés du gouvernement qui craignaient une disgrâce en s'abstenant de paraître. Il y avait même des compagnies composées tout au plus de six ou sept hommes. Bonaparte a passé au galop devant le front des troupes qui ont ensuite défilé devant lui, mais il y a eu peu d'acclamations, bien que Napoléon ait annoncé qu'il rendait les décorations accordées par le roi. On a remarqué son air sombre et maussade. Cela ne ressemble guère à l'accueil fait au roi à la dernière revue du 9 mars.

20 avril. — Le duc d'Angoulême s'est embarqué le 16 avril à Cette, avec une suite de dix-sept personnes, sur un vaisseau suédois qui l'a transporté en Espagne; après avoir remporté quelques succès et espéré ramener à la bonne cause le Midi

tout entier, il s'est vu peu à peu abandonner successivement par toutes ses troupes et il est resté seul avec le comte d'Ambrugeac, qui a montré une fidélité inaltérable.

Il faut rendre cette justice à Grouchy, qu'il a agi avec le prince avec une courtoisie trop rare, hélas! dans l'affreux temps où nous vivons. C'est grâce à lui qu'après avoir avoir capitulé il a pu gagner Cette. On a même été jusqu'à dire que Grouchy a outrepassé ses instructions en laissant le prince s'embarquer. C'est la ruine définitive de nos dernières espérances. Cette prise d'armes a duré en tout vingt-cinq jours et le duc d'Angoulême y a déployé une bravoure et une énergie incontestables. Le prince et sa noble femme se sont montrés dignes l'un de l'autre. Marseille, qui avait tenu bon jusqu'à présent et était restée la dernière ville fidèle, vient de se soumettre à son tour en apprenant la retraite du duc d'Angoulême. Cent coups de canon tirés aux Invalides ont annoncé le 16, aux habitants de Paris, la soumission à Napoléon de la dernière ville de France restée fidèle à son roi.

21 avril. — On m'a dit aujourd'hui que l'Empereur a été fort mécontent qu'on ait laissé s'embarquer le duc d'Angoulême. Il avait, prétend-on, le singulier projet de le faire prisonnier pour l'échanger avec l'impératrice Marie-Louise. Napoléon souffre cruellement de ne pas l'avoir près de lui, et plus encore de l'éloignement de son fils; il suppose, ce qui est vraisemblable, qu'on ne leur permet pas de venir le rejoindre. Il se rend compte, en outre, de tout le tort que leur absence fait à sa cause, et quelle force leur présence apporterait au rétablissement de l'Empire.

Pour remédier à ce fâcheux état de choses, on s'est avisé d'un plaisant stratagème qui a, fort heureusement, piteusement échoué. Le gouvernement a fait faire des affiches annonçant le retour de Marie-Louise et de son fils. On y racontait qu'elle avait couché à Rambouillet, puis fait son entrée à Paris, où un peuple en délire avait dételé sa voiture et l'avait traînée en triomphe. Les affiches en question, bien entendu, n'étaient destinées qu'aux départements éloignés, ceux du Midi principalement; mais, par suite d'une erreur, on en a envoyé un paquet à Rambouillet, où le maire, se conformant exactement

à ses instructions, a affiché le tout sur les murs de la ville. Lorsque, en haut lieu, on s'est aperçu de la méprise, on a fait arracher les affiches, mais l'effet était produit et il a été désastreux pour le gouvernement.

25 avril. — Non seulement les puissances étrangères continuent à ne vouloir entretenir aucuns rapports diplomatiques avec Bonaparte, mais elles font ouvertement leurs préparatifs de guerre. Celui-ci de son côté ne reste pas inactif. On organise six régiments de tirailleurs et six de voltigeurs ; de plus, tous les hommes en congé absolu sont rappelés sous les drapeaux.

27 avril. — Ma belle-mère m'apprend qu'on est venu chez moi à Paris me faire des offres pressantes de service ; pas un instant je n'hésite à les refuser ; je tiendrai avec fidélité les engagements que j'ai pris. J'ai pu faire répondre que j'étais alité, souffrant, et à la campagne loin de Paris.

Mon frère Louis a été sollicité par une députation de la ville de Rouen pour prendre le commandement de la garde nationale. Il a refusé.

29 avril. — Le rappel sous les drapeaux excite un enthousiasme fort modéré ; beaucoup des hommes rappelés refusent de partir, et ils sont en si grand nombre que la gendarmerie ne pourra pas avoir grande action contre eux.

2 mai. — La convention de la Palud signée par le duc d'Angoulême avait assuré aux volontaires royaux la protection des autorités pour retourner chez eux ; les malheureux qui s'y étaient fiés ont tous été attaqués. Les habitants des campagnes et des bourgs de certaines parties du Midi ont été indignes pour ces malheureux miquelets qui regagnaient leurs foyers avec la feuille de route qu'on leur avait délivrée. Ces pauvres gens, qu'on avait logés et accueillis quand ils étaient armés et vainqueurs, ont été insultés et repoussés partout quand ils sont revenus battus et sans armes. On leur a fait payer bien cher leurs vantardises et leurs rodomontades qui n'étaient pourtant pas bien effrayantes. Pour se venger de

quelques-uns, braillards ou pillards peut-être, on a traqué ces misérables comme des bêtes fauves après les avoir poursuivis à coups de fourche. Leur scapulaire cousu sur leur poitrine, la fleur de lys rouge qui décorait leurs pauvres vêtements les faisaient facilement reconnaître à défaut de cocarde blanche; au Pont-Saint-Esprit on en a noyé dans le Rhône et aux portes de Nîmes on en a massacré un grand nombre; il en a été de même dans les Alpes et dans les Cévennes. Toutes ces bandes se composaient pour la plupart d'hommes sans éducation aux instincts grossiers, mais presque tous étaient honnêtes et courageux. En se voyant traiter d'une façon si affreuse, ils ont déclaré qu'ils voulaient servir le roi malgré lui et qu'ils se feraient justice eux-mêmes puisqu'on ne la leur faisait pas. Ces malheureux, au cerveau exalté et mystique en même temps, faisaient leurs prières en commun et s'entraînaient en chantant en chœur des complaintes, dont l'une, qu'on m'a procurée, me semble touchante; en voici deux couplets :

Loin de la belle France,
Un roi puissant languit;
Son serviteur gémit
De sa cruelle absence!

— Si d'Angoulême était ici,
Mon cœur n'aurait plus de souci!

O France, ô ma patrie!
Que devient ton honneur
Quand on te sacrifie
Au Corse usurpateur!

Pour une cause impie
On veut armer nos bras.
Préférons le trépas
A cette ignominie.

— Louis, tu veux notre foi!
Crions toujours : Vive le roi!

Dans ces moments de crise,
Quel que soit notre sort,
Voici notre devise :
Les Bourbons ou la mort!

3 mai. — Voici ce que m'écrit de Colmar ma sœur Mimi[1] : « Le général Rapp[2] est venu nous voir et nous a demandé de tes nouvelles avec tout l'intérêt possible; nous lui avons dit avec un peu d'embarras que tu étais fort souffrant en ce moment que tu nous mandais qu'à peine si ton bras blessé te permettait de nous écrire quelques lignes et que tu désirais rester à l'écart sans nous expliquer autrement. — Oui, oui, je vois bien qu'il s'entête, a-t-il répondu, c'est un brave garçon que Tony, un homme d'honneur, et qui, lorsqu'il le voudra, sera avantageusement placé; sa fidélité est louable, sans doute, mais il faut savoir se soumettre aux événements. Dites-lui de ma part que l'Empereur sait rendre justice à ceux qui ont fait leur devoir jusqu'au bout. Dites-lui qu'il se hâte, d'ailleurs le roi lui-même a licencié toute l'armée, cela ne le met-il pas à l'aise? — J'ai gardé le silence, et il n'est plus revenu sur ce sujet; il nous a beaucoup parlé de toute la famille et a dit les choses du monde les plus obligeantes à maman pour elle et pour chacun de ses enfants. »

6 mai. — Bonaparte a quitté les Tuileries depuis quelques jours pour s'installer à l'Élysée; on s'étonne de ce changement. Cela ne l'empêche pas de se rendre à la messe en musique le dimanche aux Tuileries où il y a réception et audience. Malgré tout cet appareil, les mauvais symptômes qu'on remarque depuis quelque temps s'accentuent, et l'opinion fait tous les jours de nouveaux progrès contre lui. L'enthousiasme des premiers temps, d'abord si grand, s'affaiblit maintenant peu à peu d'une façon incontestable; la principale cause est l'effroi que cause la perspective de la guerre. Napoléon a beau affirmer que la paix ne sera pas troublée, les décrets pour rappeler les hommes en congé, la mobilisation de la garde nationale et les préparatifs qu'on fait partout sont la meilleure preuve que la guerre est inévitable, et qu'il s'y attend.

1. Marianne Jeanne de Reiset, née en 1768, morte en 1853, fiancée à Kléber, puis mariée au chevalier de Schiélé, secrétaire du roi, commissaire des guerres, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur.

2. Le général comte Rapp, né à Colmar en 1772, dans une situation des plus modestes, avait de grandes obligations à la famille de Reiset, qui l'avait fait instruire et lui avait félicité ses débuts, lorsqu'il s'était engagé à seize ans.

De plus il est bien certain que les trois quarts des maires sont opposés à l'Empereur et que beaucoup de préfets et sous-préfets maintenus par le roi ne témoignent pas d'un grand enthousiasme. Quant au clergé, il est tout acquis au roi. Il y a un changement notable dans l'attitude de la population dans beaucoup de provinces. Ma sœur Stackler m'écrit d'Alsace que, dans les villes et les campagnes, les prêtres tonnent contre l'usurpateur et menacent de l'enfer les paysans qui obéissent au décret sur la garde nationale ; j'ai su également que l'évêque de Soissons, que j'ai vu maintes fois chez ma belle-mère à Vic-sur-Aisne, a écrit au ministre qu'il ne reconnaissait pas d'autre souverain que Louis XVIII. Cela est vraiment de bon augure.

16 mai. — Il a paru, il y a deux jours, un décret de Bonaparte annulant tous les grades accordés depuis le 11 avril 1814 aux officiers servant dans la maison du roi. Il décide qu'ils reprendront leur situation précédente et seront employés en cette qualité. Ceux qui refuseraient seront destitués par le seul fait de leur non-acceptation. Cette mesure est absolument inique.

20 mai. — On revient à la charge pour me forcer à reprendre du service ; les offres deviennent des ordres des plus impératifs, et les conseils se changent en menaces. Après le décret du 14, je devais m'y attendre ; si je n'avais été si souffrant, il y a longtemps que je me serais mis en route.

21 mai. — Je décide mon départ ; je n'ai que trop tardé, mais il est difficile de passer en Belgique en raison des corps français stationnés sur les frontières. J'estime cependant que je peux mettre environ cinq jours au plus. Je me munis d'une somme ronde en louis d'or que je porterai constamment sur moi cousue dans une ceinture. Cette précaution est bonne à prendre, car l'argent est rare ici comme là-bas, et je ne veux être à charge à personne. Il me tarde d'être auprès du roi et des princes dont j'aurais voulu ne point me séparer.

VICOMTE DE REISET

LA BECQUÉE[1]

V

L'ONCLE A LA MODE DE BRETAGNE

Par l'effet d'une grâce merveilleuse, que Dieu n'accorda jamais qu'à l'extrême jeunesse ou à grand-père Fantin, dans ce voyage qui ressemblait à un exil, je voyais tout en rose. Langeais! l'oncle Goislard, ou mieux : « l'oncle à la mode de Bretagne » ! c'étaient des mots qui, depuis les genoux de ma nourrice, tintaient des airs de fête à mes oreilles. On m'avait appris que Langeais était au bord d'un fleuve dix fois plus large que nos rivières, et possédait un château du moyen âge, avec des créneaux, des meneaux, des douves, et tout ce qui s'ensuit. A Langeais, Félicie et grand'mère avaient été jeunes, et cette seule circonstance en faisait un pays de Cocagne. En outre, je comptais n'y voir que des dames « outrageusement décolletées », ce qui ne touchait que ma curiosité, mais très vivement. Tout cela ne fleurait-il pas le conte de fées? Et j'étais assis, les yeux bêtes à force de rêves, sur ma banquette de seconde classe, vis-à-vis de ma pauvre grand'mère, chassée par son gendre, encore une fois humiliée, et s'en venant heurter de front, — pour le salut de Félicie, notre commune providence, — le chimérique auteur d'humiliations sans nombre.

A l'arrêt du train, grand-père Fantin amenuisait ses petits

1. Voir la *Revue* du 15 octobre.

yeux et souriait d'un favori à l'autre, même avant que de nous voir. Notre surprise fut de trouver là Philibert.

— Comment! lui dit sa mère, toi, ici?

— On m'a fait venir.

— Oui, oui, — interrompit Casimir, — nous hébergeons ce gaillard-là, depuis trois semaines. Il prend du ventre.

Il ajouta, à l'oreille de sa femme :

— Je ne désespère pas de lui voir « faire une fin » dans le pays!

Elle demeura tout ébaubie. Il envoya ses yeux de côté, selon sa coutume lorsqu'il annonçait une nouvelle invraisemblable, et dit, en parodiant le militaire :

— 'Fait'ment!

Philibert allait devant, chargé des colis.

Grand'mère, qui était un diplomate plus empressé qu'habile, dit, sans perdre de temps :

— Casimir, voyons : cette affaire de Gruteau, c'est une plaisanterie, j'espère?

— Mais non! ça ne marche pas mal.

Et, indiquant du doigt son fils :

— Il m'a confié ses vingt mille francs.

— Ah! mon Dieu!

Nous venions de tourner dans une longue rue pavée, et, au bout, était le château. Il paraissait énorme et tout gris. Nous nous dirigions vers lui. En continuant notre chemin, nous aurions pu frapper à la grille de la grande porte ogivale, au fond d'une cavité sombre, au delà du fossé; et, en levant les yeux, on n'apercevait que des machicoulis, des fenêtres pointues, des tours, des tours, et de hauts pignons couverts d'ardoises. Je devins fou : j'allais, j'allais... On me rappela :

— Riquet! mais ce n'est pas si loin!

Nous étions déjà chez l'oncle à la mode de Bretagne.

On toucha une grosse boucle de cuivre poli qui faisait marteau contre la porte cochère, et, au milieu de l'un des battants peints en vert, une petite porte s'ouvrit. Je remarquai aussitôt une grande étendue de sable bien ratissé, des orangers en caisse, et des marronniers dont le feuillage jaune et roux empêchait de voir loin, sauf par une voûte ménagée à même la montagne d'ombrage, et qui semblait creusée dans

de l'or. Et, au fin bout de ce tunnel, on distinguait, toutes petites, comme si on les eût regardées par une lorgnette à l'envers, des cloches à melons étincelant au soleil.

Mademoiselle Bringuet, la gouvernante, vint à nous, un trousseau de clefs à la main. Elle s'informa avec beaucoup de politesse de notre santé, de celle de madame Planté et de celle de toute la famille; et elle donna des ordres concernant les bagages.

Elle nous invita à entrer dans une salle à manger qui sentait les prunes et le pain frais.

— Prenez-vous votre collation tout de suite? demanda-t-elle, ou bien préférez-vous commencer par un brin de toilette?

Grand'mère objecta qu'elle dirait volontiers bonjour à l'oncle Goislard.

Nous marchâmes, tous à la queue leu leu, par de longs corridors. Ils étaient ornés de gravures. Je vis aussi une horloge qui ressemblait à celle du « bout du monde », mais en plus beau. Enfin, mademoiselle Bringuet nous fit signe : « Attention! pas de bruit! »

Elle poussa une porte, puis une double porte, rejeta la tête vers nous et dit :

— Il ne dort pas; entrez.

Tout au bout d'une pièce quatre fois grande comme le salon de Courance, et entièrement garnie de tableaux et de tapisseries, nous vîmes, par-dessus une table encombrée de gros livres, une tête rose et blanche. A mesure que nous approchions, les yeux, d'un très joli bleu, s'animèrent, et la bouche bredouilla des paroles difficiles à saisir.

Je fus étonné de voir un monsieur si vieux et si propre. Il était rasé de près; sa longue redingote s'ouvrait sur un gilet de piqué; il portait le ruban de la Légion d'honneur. Ses cheveux tombaient de chaque côté de sa figure comme les rideaux blancs d'un berceau; et, de fait, il était si soigné et si frais qu'il ressemblait un peu à un bébé.

Il voulait absolument se mettre debout pour nous recevoir. Mademoiselle Bringuet lui appliqua les deux mains sur les épaules en disant :

— Non! non! ce n'est pas le moment de faire la belle jambe; il faut ménager vos forces.

Mais il devint rouge, il se fâchait; il parla nettement :

— Sacrédié! dit-il, on me fait bien lever pour madame Leduc!

Grand'mère lui tendit les mains, l'embrassa, le radoucit. Il s'attendrit en regardant la vieille bonne femme qu'elle était devenue, car ils ne s'étaient pas rencontrés depuis longtemps. On lui dit, en me poussant entre ses jambes :

— Voilà le petit.

Toutes les fois qu'on me présentait à quelqu'un, on levait les yeux au ciel, où l'on semblait voir celle qui aurait dû être près de moi.

Quand on prononça le nom de Félicie, il se retourna, et dit à mademoiselle Bringuet de lui apporter un crayon que Pajou le fils avait fait d'elle en 1830, et qui était accroché à gauche de la cheminée.

A l'aspect de cette figure charmante, entre deux énormes manches à gigot, et sous la haute coiffure à la girafe, tout le monde hocha la tête : « Non, non, ce n'est plus cela, Félicie... » L'oncle Goislard soupira, puis il éleva sa main droite un peu branlante, et joignit le pouce et l'index comme s'il recueillait dans l'espace une pincée de poudre impalpable :

— Elle a été exquise! dit-il.

Ces ressouvenirs, entre gens déchus, étaient d'une mélancolie qui ne manquait pas de grâce. Grand-père Fantin ne comprit pas qu'il en rompait le charme en se mettant à chantonner sur un ton badin :

Ah! combien je regrette
Et ma jambe bien faite,
Et mon bras si dodu!...

On nous reconduisit à la salle à manger, tout en nous annonçant que nous aurions le plaisir de voir madame Leduc dans la soirée. Je courus au jardin dès qu'il me fut possible, afin de passer sous le tunnel qui semblait creusé dans une montagne d'or. Philibert m'accompagna. Les choses étaient beaucoup plus simples qu'elles ne m'avaient paru à mon entrée par la porte cochère.

Sous la voûte des marronniers, à mi-chemin, il y avait deux

bancs qui se faisaient vis-à-vis. Je m'assis sur l'un et sur l'autre, pour prendre possession des lieux. Le vent agita les feuilles sèches ; Philibert et moi, nous courûmes avec elles jusqu'aux cloches à melons, en frappant dans nos mains. Mon oncle paraissait beaucoup mieux qu'à son dernier voyage à Courance. Je lui dis :

— N'est-ce pas que, quand tu es à Courance, tante Félicie te fait peur ?

Il me regarda en riant :

— Et l'oncle Goislard, à toi, il ne te fait pas peur ?

— Il n'a pas l'air méchant, mais il est décoré.

— Eh bien ?

— Est-ce que c'est qu'il a fait la guerre ?

— Non. Il n'est jamais sorti de chez lui.

— Alors, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Rien.

— Alors, pourquoi est-il décoré ?

— Parce qu'il a toujours été bien avec tout le monde.

— Ah !... Mais, au moins, il faut être bien pendant très très longtemps ?

— Tu vois : quatre-vingts ans, à peu près.

— Ça doit être difficile.

— Je te crois !

Au potager, le vieux domestique, Cadoudal, marchait, entre deux arrosoirs ébouriffés de pluie scintillante, aussi attentif que s'il eût tenu à bout de bras des crinolines de cristal. Il enjamba la bordure de buis, posa d'un même coup les deux arrosoirs sur le sable et ôta son chapeau en me regardant tout droit, car il nous avait vus sans lever les yeux.

— Alors, dit-il, c'est ça le jeune monsieur qui est le neveu de ma'me Planté, anciennement mam'selle Gillot ?

Et il dirigea son regard au loin, en recueillant sur le dos de la main les grosses perles de sueur de son front qui ruisselait comme les pommes d'arrosage. Puis, il fit claquer sa langue :

— Nom de d'là ! mam'selle Gillot, si je me la rappelle ! Je me la rappelle comme le nom de mon père !... Tenez ! la v'là qui descend l'escalier avec sa gentille petite frimousse, et qui appelle la mère Ribotteau, la cuisinière : « Céles-

tine! combien donc que vous avez payé la friture? » Et Célestine qui répond par le soupirail : « Mais, mademoiselle, c'est rapport à la crue de la Loire... » Et puis, est-ce que je sais? Des bêtises, quoi! Ah dame! fallait pas lui faire prendre une pièce de cent sous pour un écu de six livres. Bougre! celui-là qui l'a eue, avec sa dot, n'a pas fait un mauvais coup!...

Il souleva ses arrosoirs, et ajouta :

— C'est égal, elle ne doit plus être fraîche, à l'heure qu'il est!...

Et cela le fit rire; il s'en allait vers la pompe en riant tout haut et dodelinant de la tête.

Au bout du jardin, était un belvédère composé d'une terrasse établie sur quatre piliers de bois. Au-dessous, on s'abritait du soleil; en haut, on avait l'agrément de la vue. D'un côté, on contemplait le château, et, au-dessus des grosses tours à toits pointus, sur une petite colline boisée, les ruines sombres et jolies, toutes velues de lierre noir, d'un château plus ancien. De l'autre côté, on eût distingué la Loire, sans la levée construite contre les inondations; on se contentait de voir passer le chemin de fer et de plonger à même dans le jardin de M. Futaine.

— Le jardin de M. Futaine, — me dit Philibert, — a été tracé pour former le prolongement exact de celui où nous sommes. C'est que M. Futaine n'attend que la mort de l'oncle Goislard pour abattre le mur de séparation. En effet, l'oncle a vendu par avance maison et jardin. Mais, comme il s'est réservé le droit d'en user jusqu'à son dernier jour, il aime à venir ici faire la nique à son successeur. L'autre soir, on l'a grimpé jusque-là, et il a hélé de loin M. Futaine : « Et vos arbres, comment vont-ils? — Ils vont bien. — Moi aussi. »

Nous étions sur le belvédère, dans l'espoir de voir passer le train de Nantes, lorsque Cadoudal nous appela, et nous aperçûmes mademoiselle Bringuet qui nous adressait de grands signaux.

— Madame Leduc est arrivée, me dit Philibert; dépêchons-nous.

Nous descendîmes quatre à quatre. Au bas des marches, il me dit :

— Je ne suis pas trop malpropre, au moins ?

Je battis le dos de son veston.

La voiture de madame Leduc était dans la cour, et le cocher, en chapeau haut de forme, commençait à dégarnir le cheval. J'eus une surprise à trouver une petite fille, à peu près de mon âge, qui courait de toutes ses forces après un chat. Elle s'arrêta net pour venir à Philibert, et lui sauta au cou comme une vieille connaissance, en me jetant une œillade de côté. Philibert, la bouche encore enfouie dans ses cheveux, lui demandait :

— Et ta maman ?

— Maman ? dit la petite, ah ! elle avait joliment peur que vous ne soyez parti.

Et, se tournant aussitôt vers moi, elle me tendit la main :

— Est-ce que tu veux être mon petit mari ?

Je sentis que je devenais rouge et prenais mon air niais. Nous étions tous au salon avant que j'eusse répondu un mot.

Cette fois, on avait mis l'oncle Goislard debout. Mademoiselle Bringuet le soutenait par un bras, grand-père Fantin par l'autre. Madame Leduc lui offrait son front qu'il baisait, tout en souriant à la mère de la petite fille, une jeune femme que je trouvai très jolie. Tout le monde parlait en même temps :

— Madame Letermillé, une bonne amie à nous... — A quelle heure avez-vous quitté Chantepie ? — Une poussière aveuglante... — Sept quarts d'heure de voiture, vous pensez ! — Mon Dieu, que voilà une fillette qui a l'air raisonnable !... — Aussi nous ne nous ferons pas prier pour rester quelques jours... — Elle a nom Suzanne. — Hélas ! la santé de Félicie... — Ah ! M. Philibert nous a bien manqué ! — Voyons ce charmant petit garçon...

Le charmant petit garçon n'en menait pas large. Suzanne le poursuivait derrière les dossiers des chaises et, plus vive et plus adroite, se trouvait tout à coup en face de lui pour lui souffler dans le nez :

— Tu ne veux pas être mon petit mari ? Dis pourquoi ? dis pourquoi ?

Je restais stupide. Une idée lui vint :

— Que tu es drôle ! dit-elle. Mais ça n'a aucune impor-

tance! J'en ai un dans toutes les maisons où je vais. A quoi jouons-nous?

La maman m'embrassa. Elle sentait très bon. Quand elle ne regardait pas Philibert, il suivait des yeux son cou découvert, sa gorge forte et les coussins si bien bombés de ses hanches, comme s'il eût craint d'en perdre.

— Où demeures-tu? me demanda Suzanne.

— A Beaumont.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Beaumont? C'est un trou?

— Et toi, où demeures-tu?

— A Vaucottes : c'est un château à grand'maman, tout près de Chantepie, la maison de campagne de madame Leduc. Mais du temps de papa, nous demeurions à Paris, et puis à Biarritz, à Cannes. Tu ne connais pas ces endroits-là, toi... Mais tu sais, si papa avait vécu, nous serions depuis longtemps sur la paille, parce que c'était un panier percé... Toi, c'est ta maman que tu as perdue : est-ce que tu penses encore à elle?

Une petite bonne vint prendre Suzanne. On monta s'habiller pour le dîner. Dans l'escalier, madame Leduc confiait à grand'mère :

— J'arrive ainsi, les trois quarts du temps, le samedi, comme par hasard. Cela me permet de veiller à ce que l'on conduise notre cher vieillard à la messe du dimanche. Croiriez-vous que, si je ne m'en étais mêlée, Casimir — tout aussi bien que cette Bringuet, du reste — le laissait descendre à la tombe sans le réconcilier avec l'Église!

— Hélas! dit grand'mère, je crois que le bonhomme n'a jamais eu beaucoup de religion.

— Mais, à ce compte-là, ma chère, tous ces messieurs mourraient comme des chiens. Dieu merci! notre zèle n'est pas toujours sans récompense, vous en serez témoin : le bon oncle vous édifiera par sa piété.

— Tant mieux!

— Que dites-vous de madame Letermillé?

— Mais... très jolie!

On trouva l'oncle Goislard assis à table, avant ses hôtes, car il n'aimait pas qu'on le vît marcher avec ses béquilles. Pour passer le temps, il avait fait appeler la petite bonne de

madame Letermillé, et il lui demandait son nom en lui appuyant le doigt au menton, ce qui répandit un froid durant quelques minutes. Mais lui, mis en humeur par un minois agréable, entama des histoires de jeunesse. Grand-père Fantin souriait avec indulgence en attendant le moment de placer quelqu'une des siennes qu'il jugeait plus intéressantes.

L'oncle Goislard était né en pleine Terreur, à Saumur, dans une maison située sur la place où fonctionnait la guillotine. Il disait, entre deux cuillerées de potage :

— J'ai tété ma nourrice pendant qu'elle regardait tomber les têtes.

Par la même fenêtre, il avait vu Napoléon, au retour de la guerre d'Espagne :

— Un petit homme vêtu de drap de billard, avec une figure taillée dans du navet.

Il tint un moment sa cuiller en l'air ; il se ramassa sur lui-même, fit de gros yeux, de grosses joues, et devint rouge, pour tâcher de nous redonner, dans sa bouche, le tonnerre de trois mille gorges hurlant à la fois : « Vive l'Empereur ! »

— Mon bon oncle, dit madame Leduc, pourrez-vous bien jamais après cela crier : « Vive la République » ?

— Voilà quarante-trois ans que je suis maire : comme homme public, j'engage chaque année les enfants des écoles à applaudir le gouvernement...

On ne pouvait s'empêcher d'admirer cet homme venu au monde à une heure où nulle âme, libre de choisir son sort, n'eût consenti à y descendre, et qui avait vécu quatre-vingts ans, heureux, dans de petites villes paisibles.

Le lendemain, on le mena à la messe sans qu'il opposât la moindre difficulté. En revenant à la maison, dans sa voiture basse, où grand'mère et moi étions montés avec lui, il parlait des dames qu'il avait reconnues pendant l'office, et il faisait l'éloge du curé :

— C'est un gaillard, disait-il. Il a sauvé quinze personnes en se jetant à la nage, lors de l'inondation de 66. Et il mange comme quatre !

Au pas d'une petite jument grise, qui était douce comme un agneau, Cadoudal nous promena dans la ville et sur la

levée de la Loire. On voyait de longs sables jaunes qui s'étiraient en pâlissant jusqu'à l'horizon, léchés par une eau langoureuse, entre des peupliers fatigués par l'automne. On avait fait sauter le pont durant la guerre, et ces arches, ouvertes au-dessus du lit immense et à demi déserté du fleuve, attristaient encore la lassitude ou l'épuisement du paysage.

— Et ça s'emplit tout d'un coup, disait l'oncle Goislard : l'eau vous arrive au galop, comme de la cavalerie... J'en ai eu chez moi jusqu'au plafond du premier.

Quand nous rentrâmes, grand-père Fantin et madame Leduc tenaient un conciliabule.

— Pardon, fit grand'mère, je suis de trop?

— Mais non! ma bonne, mais pas du tout, au contraire... nous parlions de votre fils...

— S'il est question du complot que vous avez fait pour marier Philibert, je vous avertis que je ne trempe pas les mains là dedans.

Ils tombèrent des nues.

— Comment cela? comment cela? Expliquez-vous, Célina!

— Je m'entends : ça suffit.

— Voyons! est-ce que la jeune femme vous est antipathique?

— S'il était nécessaire de formuler mon opinion sur la jeune femme, je vous dirais que je la trouve un peu jolie pour lui donner le bon Dieu sans confession. Mais il s'agit de Philibert : il a un fil à la patte.

— On vous propose de le couper, dit madame Leduc. La situation de votre fils est humiliante pour la famille, vis-à-vis du monde, et il est lamentable d'en être réduits, avec Philibert, à causer de la pluie ou du beau temps, de peur de nous heurter à une vie privée qui doit nous rester aussi étrangère que celle du Grand lama...

— Lama, lama... dit grand'mère, tout ce que je sais, c'est qu'il adore sa fille.

Casimir tira son trémolo :

— Pauvre petit être! dit-il, Dieu le reprendra comme il l'a donné, sans qu'on l'en prie...

— Non, Casimir, fit madame Leduc, tes paroles ne sont pas chrétiennes. Prions Dieu, au contraire, qu'il laisse la vie

à l'infortunée créature. Mais il y a cent moyens d'arranger les choses. Voyons : la mère, je suppose, malgré sa faute, n'est pas absolument dénuée de sentiments humains ; elle s'estimerait très heureuse de conserver la jouissance de l'enfant, moyennant…

Grand'mère leva la main :

— Philibert ne fera pas ça ! s'écria-t-elle ; on peut dire de lui ce qu'on voudra, mais il est honnête…

— Plaît-il ? dit madame Leduc.

— Je veux dire : il aime sa fille, et il ne fera pas cela. Mais lui, l'avez-vous pressenti, au moins ?

— Philibert ? il est emballé !

— Parlons peu et parlons bien, dit Casimir ; je pose en fait que le garçon est totalement incapable de gagner sa vie.

— Et vous négligeriez une aubaine ?… Voilà une fortune qui se présente…

— Aussi rondelette que la personne, — interrompit Casimir, les yeux réduits à la dimension de petits pois. — Sache, d'ailleurs, une fois pour toutes, ma chère Célina, que la jeune femme est absolument toquée de lui. Il l'amuse, il la fait rire ; ça la change. Voilà cinq ans qu'elle ronge son frein dans son castel de Vaucottes ; elle meurt de l'envie d'aller à Paris ; elle y eût filé vingt fois, n'était sa mère qui la tient prisonnière à cause de sa beauté. Avec une figure comme celle-là, tu comprends, une jeune veuve a tôt fait de voir flamber sa réputation… Disons-le : ici même, la pauvre femme n'échappe pas à la calomnie.

— C'est flatteur !

— Songe, ma bonne, que notre fils n'est pas non plus tout frais baptisé !

Grand'mère était inapte à formuler une idée nette. Elle m'entraîna dans sa chambre, en faisant :

— Tout ça… tout ça…

Elle ôta son chapeau, tourna, vira, hésita.

— Mon petit, dit-elle, va me chercher Philibert.

Je descendis au jardin. Philibert était assis près de madame Letermillé, sur un des bancs du tunnel d'or. Je m'avançai pour m'acquitter de ma commission. Ils causaient. Ils s'interrompirent pour dire, chacun à son tour : « Tiens,

voilà Riquet! » du même ton qu'ils eussent dit : « Voilà les canards... » ou : « Voilà le sifflet du chemin de fer... » J'avais l'amour-propre d'un jeune coq ; je rougis et restai coi. On n'aurait pu ni me faire exécuter un mouvement, ni m'arracher un mot.

Madame Letermillé portait une robe ouverte en carré sur son cou de blonde ; elle croisait les jambes dans une attitude familière, et entrelaçait ses doigts sur le genou en tendant ses bras demi-nus. Elle disait :

— Je m'en doutais ! vous l'épouserez...

— Ce n'est pas elle qui le demande, répondait Philibert ; mais, pour la petite, cela vaudra mieux.

— Avouez que vous l'aimez.

Philibert considéra toute madame Letermillé, de ses cheveux à son cou, à sa belle gorge, à ses bras, à ses jambes croisées, au petit bout de pied pointu qui frétillait au bas de la robe. Puis ses yeux se reportèrent au loin, vers la figure absente.

— Il s'en faut, dit-il, qu'elle ait jamais eu la figure d'une Vénus. Ça a été une demi-journée et une nuit de parfum dans la chambre : un bouquet de violettes d'un sou !... Les grandes ivresses, les mots qui vous sortent de la bouche tout de travers, les yeux de carpe, non, non, toutes ces belles histoires-là, ça n'a jamais été notre affaire.

— Alors?

— Alors? Mais nous avons supporté tout plein d'embêtements bras dessus, bras dessous. C'est ça qui vous entraîne à faire lit commun.

— Le fait est que mon mari et moi, par exemple, qui avions tout pour être heureux...

— Ça n'a pas marché?...

— Ah bien ! ouiche !... Voyez-vous, monsieur Philibert, ce n'était pas l'homme qu'il me fallait.

— Ah !

Madame Letermillé avait désenlacé ses doigts, et, d'une main molle, elle s'appliquait à enlever une poussière imaginaire sur l'étoffe tendue par son genou :

— Moi, j'avais toujours rêvé d'un homme... d'un homme... comment peut-on expliquer cela ? enfin, d'un homme pas comme un autre.

— On prétend qu'on ne rêve que ce qu'on a vu...

— Ou ce qu'on verra.

Philibert eut l'air embarrassé. Il dit :

— Les femmes ont de drôles de goûts.

— Seriez-vous de ceux qui croient que toutes les femmes se ressemblent?

Il leva encore les yeux sur madame Letermillé :

— Il n'y en a pas des tas comme vous!

— Oh! vous dites cela en m'examinant de la tête aux pieds; mais si j'étais laide — supposez que je sois laide — est-ce que vous diriez cela encore?

— Je ne peux pas supposer que vous soyez laide.

— Voilà! vous éludez la question... Oh! les hommes! les hommes! que vous êtes agaçants!

D'un mouvement d'impatience, elle jeta son pied en l'air, puis elle abaissa la jambe, et s'assit à plein sur le banc, en appliquant les deux épaules au dossier incliné. Et elle éleva les bras derrière la nuque, ce qui fit éclore les deux coudes hors des manches.

Elle ouvrit la bouche, un moment, avant de se décider à parler, et je vis tout le petit fer à cheval de ses dents du haut. On entendait les canards de la basse-cour voisine, et, au loin, les cris de Suzanne jouant à lancer la balle sur le belvédère.

— Monsieur Philibert, je vais vous faire mes adieux, savez-vous?

— Vous partez?

— Dame! vous ne pensez pas que je vais continuer à tomber ici tous les quatre matins! Ma mère soutient que je me compromets.

— Avec l'oncle Goislard?

— Il est plus galant que vous! il n'y a pas de quoi rire... Et puis, lui, au moins, est célibataire... A propos, dites donc, vous m'inviterez à la noce, j'espère?

— A quelle noce?

— A la vôtre, parbleu! Est-ce que vous n'y pensez plus?

— Pourquoi me reparlez-vous de cela?

— Moi? Mais pour rien!... Parce que ce sera amusant.

— Vous trouvez?

— Je dis : « Ce sera amusant... » je veux dire : ce sera un mariage... un mariage... original, comme vous, d'ailleurs... Vous auriez pu épouser une duchesse. .

— Grâce au brillant de ma situation, ou de mes habits ?

Il montrait le drap luisant de sa redingote.

— Taisez-vous donc ! Les femmes doivent se jeter à votre cou !

Il ouvrit les bras et dit familièrement :

— Voyons voir ?...

— Bas les pattes ! Voulez-vous bien !... Pour le coup, si maman était là !...

Philibert sembla gêné et ne dit plus rien. Elle croisa les jambes de nouveau et fit gazouiller son pied dans la soie. Elle se redressa brusquement et posa son bras sur celui de Philibert :

— Avouez-le, dit-elle, je vous fais l'effet d'une coquette ?

Il regarda le bras ; il dit :

— Mais non ! mais non !...

— Si ! si ! Parlez-moi franchement.

Il cherchait à formuler son opinion, à ne pas mentir et à ne pas blesser la jeune femme ; il trouva :

— Vous êtes si jolie !

— Pan ! ça y est ! Je l'attendais ! On ne m'en dit jamais d'autre !...

Elle frappa le sol de ses deux talons à la fois, et, le menton entre les mains, les coudes aux genoux, elle trépignait en secouant sa tête blonde :

— Avec mon mari, qui m'horripilait, j'étais insupportable : il aurait dû me battre : il revenait le premier, avec des yeux de carpe, comme vous dites, et les mêmes mots dans la bouche : « Vous êtes si jolie ! » Veuve, j'ai voulu m'envoler, prendre l'air. Taratata ! la famille m'a pincée au collet : « Vous êtes trop jolie pour vivre seule !... » Je vis cloîtrée entre ma mère et ma fille : le pays fourmille d'histoires sur mon compte ! « On ne nous fera pas croire, jolie comme elle est... » J'ai failli me remarier avec un officier habitant Fontainebleau ; l'homme, la ville, tout me plaisait : bernique ! j'étais trop jolie pour une ville de garnison. Monsieur le curé me dit que j'aurai beaucoup de mal à gagner le paradis.

« Pourquoi ? — Ah ! madame... » Je vois venir la phrase et l'arrête. Que je sois bécasse, que je sois méchante, je lis dans les yeux de ces messieurs : « Ça ne compte pas, elle est si jolie !... » Seulement, que je ne sois quelquefois pas plus bête qu'une autre ; que j'aie, moi aussi, par-ci par-là, mes petites qualités, ça ne compte pas davantage : je suis jolie, et c'est assez. Je vous raconte mes misères, et vous ne me plaignez pas, vous non plus. Vous devez avoir raison, puisque, en dépit de tout cela, je ne changerais de figure avec personne. Ah ! monsieur Philibert, voulez-vous que je vous dise mon opinion ? C'est qu'une jolie femme a bien du mérite à ne pas mériter les horreurs qu'on dit d'elle !...

Elle ramena les mains sur ses yeux, et sa tête eut tout à coup les soubresauts de l'agonie d'un poulet auquel on a coupé la gorge. Je compris qu'elle pleurait, que cela devenait sérieux, et qu'il fallait absolument m'en aller. Je revins à la maison tout doucement, sans me retourner, honteux comme le chien qui a volé une côtelette.

J'étais tellement sûr d'être grondé que je restai dans le corridor, au lieu de remonter à la chambre de grand'mère. Je m'assis sur un coffre à bois ; j'aurais préféré me cacher dedans.

La maison était à l'orage. On se disputait partout.

Dans sa chambre, au rez-de-chaussée, l'oncle Goislard criait à tue-tête qu'il ne déjeunerait pas si on ne lui donnait un pantalon blanc.

— Un pantalon blanc ! ripostait mademoiselle Bringuet, mais pour qui ? Est-ce que vous croyez que ces dames font attention à vos guiboles ?

— Taisez-vous ! ou je vous fiche à la porte ! Je veux mon pantalon blanc.

— C'est bon ! Mais je vous enfile par-dessous un caleçon de tricot. Ça vous mettra des mollets là où il vous en manque.

Dans la pièce où nous les avions laissés, madame Leduc et son frère élevaient la voix à qui mieux mieux, et, pendant les intervalles d'un bruit d'assiettes et de cristaux venu de la salle à manger, leur dialogue éclatait en bourrasques,

rappelant le vacarme de l'étude, à Beaumont, les dimanches et les jours de marché :

— ... nouvel emprunt hypothécaire... Si, au lieu de jeter ton argent dans ton moulin de Gruteau...

— Mais, ta propriété de Chantepie est grevée jusqu'à la moelle !

— Une simple avance sur l'héritage...

— D'ailleurs, mon moulin de Gruteau...

— Ton moulin de Gruteau ! mais tu n'as pas la moitié des fonds nécessaires !...

— ... syndicat... solderai totalité...

— Félicie en mourra !

Grand'mère parut au bas de l'escalier ; elle eut tôt fait de m'apercevoir :

— Eh bien, et ton oncle Philibert ?

Je restais assis sur mon coffre à bois, les jambes pendantes, rougissant encore.

— Si nous étions chez nous, je te donnerais une tape, entends-tu ?

Puis elle me dit que je ne serais jamais bon à rien, et qu'elle ne me confierait plus de commissions.

— Allons ! cours vite me chercher ton oncle au jardin et dis-lui que le déjeuner est prêt.

Je dus retourner au jardin. Philibert avait passé un doigt sous la manche courte de la jeune femme et, de ce doigt, il lui caressait le gras du bras ; une petite raie de lumière désignait ce relief de l'étoffe soyeuse et oscillait. Madame Letermillé disait :

— Vous me ferez damner !

En se mettant à table, elle prétendit qu'un coup de vent lui avait versé un tombereau de sable dans les yeux.

Suzanne me chuchota :

— C'est de la frime !...

Dans l'après-midi, Philibert parla à son père :

— Je file à l'anglaise, parce que, si je reste un jour de plus ici, je fais des bêtises.

— Peuh ! mon garçon, c'est encore de ton âge !...

— Dame ! vous me jetez une femme dans les bras. Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ?

Grand-père Fantin, du ton pincé de madame Leduc :

— « Vous me jetez dans les bras!... » Sois respectueux, je te prie.

— Turlututu !

— Philibert !

— Je demande : « Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse? »

Casimir lui tapa sur le ventre du revers de la main :

— Mais, bêta ! que tu passes avec elle chez le notaire !

— Merci.

— Quoi ?

— Pour qui me prends-tu ?

— Pour un nigaud !

Ils se séparèrent. Philibert partit à la suite d'un grand tapage. Tout le monde avait la figure chaude comme lorsqu'on a couru au soleil.

Madame Letermillé se prit d'amitié pour grand'mère, qui fut touchée par son chagrin. Elle acheva de la gagner en me comblant de caresses et lui disant qu'elle serait toute sa vie malheureuse de n'avoir qu'une fille : c'était un petit garçon comme moi qu'elle eût aimé.

— Je n'en aurai jamais un ! Je ne me remarierai pas.

— Qui sait ?

— Votre famille inspire tant de sympathie ! Cela ne se commande pas.

Grand'mère commençait à revenir des préjugés du public envers la jeune veuve.

Madame Letermillé voulut nous emmener à Vaucottes :

— Ah ! par exemple, disait-elle, je veux que vous y veniez avant de passer à Chantepie, parce que, en sortant de chez votre belle-sœur, tout vous paraîtra un peu fade. Il faut avouer qu'il n'y a pas au monde une maîtresse de maison comparable à madame Leduc.

— Elle sait ce que cela lui coûte.

— Elle était née pour épouser un grand seigneur.

— Dites : le marquis de Carabas !

— Avec cela, elle fait beaucoup de bien.

— Oh ! c'est une excellente femme.

Depuis l'échec du projet conjugal qui les avait unis,

madame Leduc et son frère étaient retombés en bisbilles, et les discussions s'envenimaient entre eux. Elle le pinçait par la manche, au sortir de table, et l'entraînait : « Casimir, un mot, je te prie... » Elle lui emboîtait le pas lorsqu'il quittait le salon. Elle guignait sa présence au jardin. Lorsqu'elle le soupçonnait d'y fumer un cigare, elle jetait prestement une mantille sur ses épaules et trottait à sa rencontre.

Un jour, on les vit revenir ainsi, surpris par la pluie, sans cesser de se chamailler. Et pendant que madame Leduc frottait son pied sur les lames du décrottoir, on entendit grand-père Fantin secouer ses lourds talons sur les dalles de brique du corridor, et lancer un mot extraordinaire qui retentit comme un triple soufflet :

— Zut ! zut ! zut !

Madame Leduc ne pénétra point dans le corridor ; elle courut aux écuries, sous l'averse, appelant son cocher. Ne l'ayant point trouvé, elle cria : « Cadoudal ! Cadoudal ! » comme on crie : « Au feu ! au feu ! » Point de Cadoudal.

Elle retroussait d'une main ses jupes et, de l'autre, assujettissait les doubles boudins de ses tempes, que le mouvement ébranlait. On l'aperçut de la cuisine, et l'on alla à elle avec un parapluie. On lui apprit que le cocher et Cadoudal assistaient à une réunion politique. Ils ne revinrent, d'ailleurs, qu'à la nuit, l'un et l'autre complètement ivres.

Madame Leduc annonça à grand'mère qu'elle venait d'essuyer les insultes de Casimir et qu'elle partirait sur l'heure et à pied. Mais, dans son emportement, elle révéla que Casimir avait acheté Gruteau, grâce à un emprunt de quarante mille francs, plus l'argent à lui confié par son fils. Grand'mère fut aux abois. Elle appela sur-le-champ Casimir. Il enfonçait les deux mains dans les poches à ouvertures horizontales de son pantalon ; sa bouche formait un arc paisiblement suspendu à chacun de ses favoris. Il dit qu'il était content de son opération. Grand'mère avoua que son voyage avait pour unique but de l'empêcher : ce serait un désastre ; Félicie en mourrait...

— Elle en mourra ! répéta madame Leduc.

Casimir ne comprenait pas du tout pourquoi on lui cornait sans cesse aux oreilles ce « Félicie en mourra ».

— Félicie, dit-il, est une timorée, qui aurait pu dix fois se payer Gruteau, si elle n'avait eu peur de risquer un écu. Il fallait procéder comme moi ! Cela lui servira de leçon.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait grand'mère, et c'est fait ? c'est signé ?

— J'ai donné procuration ce matin. Je devais en finir pour résister aux obsessions de ma…

Madame Leduc agita sa main en abat-voix, comme sous les noisetiers de Courance. Mais grand-père Fantin continuait :

— Tu pourras dire à Félicie que si je n'avais promptement immobilisé mes vingt mille francs, on me les arrachait du gousset pour les précipiter dans le gouffre de Chantepie…

Madame Leduc se dressa, toute blême :

— Le gouffre de Chantepie !…

Sa tête vacillait ; ses yeux étaient hagards ; elle fit le geste d'implorer le secours du ciel.

Il répéta l'expression, la commenta, en démontra la justesse. A Chantepie, tout était subordonné à l'ostentation. Envers et contre tous, on voulait tenir « son rang ».

— Quel rang ? Que sommes-nous ? D'où sortons-nous ? disait-il. Ton mari, ma chère, gagnait sa vie dans les farines. Notre papa vendait des pierres à moudre le blé. Nos ancêtres en cassaient, probablement, le long des routes, un petit loup de toile à garde-manger sur les paupières. Quand on n'a plus d'argent, on est fichu ; il faut se jeter dans les affaires ou bien à l'eau !

— Casimir, disait grand'mère, songe un peu à qui tu parles.

Madame Leduc se redressa :

— Ah çà, dis donc ! tu te plais à m'écraser là, comme une miette de pain sous le pied, parce que tu es à te goberger à la table de l'oncle Goislard ! Mais j'ai les mêmes droits que toi à la succession de l'oncle Goislard !… Et je te préviens que je ne les abandonnerai pas. Je suis mère de famille, entends-tu ? et je n'abandonnerai pas mes droits !

— Tu me fais rire avec tes droits ! Mais les tiens comme les miens se mesureront aux services rendus…

— C'est pour cela que tu accapares le bonhomme, avec la complicité de ta Bringuet qui m'a tout l'air d'une intrigante.

Eh mais! eh mais! s'il me prenait fantaisie, à moi, de venir réclamer ma part de votre mission de dévouement?

Casimir arrondit les bras en mimant le transport de madame Leduc vers la chambre de l'oncle Goislard.

— A ton aise! ma chère, à ton aise! Il ne tient qu'à toi, dès ce soir, de présenter le pot au valétudinaire...

— Trêve d'obscénités! dit madame Leduc. On croirait, à vous écouter, que les seuls soins physiques soient dus aux pauvres moribonds. A la fin, ma charité se révolte! Et je suis curieuse de savoir qui osera s'opposer à ce que la parente vienne relever la salariée au chevet du vieillard et lui fournir la suprême consolation de paroles issues du cœur!

Grand-père Fantin toucha le bouton de la porte :

— Je vais prévenir que tu nous restes, ma bonne amie. Faut-il donner ton linge au blanchissage?

Ce fut notre départ, à grand'mère et à moi, qui fut décidé, d'abord parce que notre mission diplomatique avait échoué, ensuite, à cause des mauvaises nouvelles de la santé de Félicie. Ses douleurs névralgiques augmentaient; elle subissait de fréquentes crises; elle réclamait sa sœur pour surveiller la maison.

Nous montâmes, un dernier soir, sur le belvédère. On parlait peu, ou par petites phrases sourdes, comme les grondements espacés de l'horizon après l'orage. L'odeur des buis et de la terre se soulevait en fortes bouffées. Au-dessus des marronniers égrenant leurs feuilles d'or, la sombre masse du château aux tours pointues prenait un aspect fantastique dans le ciel. Un train passa, et madame Letermillé soupira :

— C'est le train de Paris.

M. Futaine, que l'on entendait ratisser dans l'ombre, s'approcha de nous, leva la tête, et, n'apercevant pas la silhouette de l'oncle Goislard, demanda si, par hasard, il ne serait point malade.

— Non pas! non pas! Mais la saison s'avance, et nous le mettons au lit de bonne heure pour lui tenir le teint frais.

Par-dessus le mur de séparation, les petites grenouilles des deux jardins destinés à s'unir croisaient leur chant mélancolique.

VI

LA PROPRIÉTAIRE

Et nous voilà sur la route de Courance. Nous n'étions pas fiers. Grand'mère roulait sous son chapeau de sombres pensées qui s'exprimaient tant bien que mal par de gros soupirs. Qu'allait-elle dire à Félicie? Par où commencerait-elle? Quand elle portait des messages tristes ou difficiles, sa coutume était de servir d'un coup tout le paquet, comme font souvent les êtres faibles. Mais il fallait tenir compte de l'état de Félicie et de la gravité particulière des nouvelles.

Je revois sa figure dans notre étroit compartiment de drap bleu. Elle avait un nez épais : celui de Philibert, un peu moins long, un peu plus charnu, des yeux soumis, un beau front, une figure régulière. Elle était mise avec la plus grande simplicité, car elle n'avait jamais d'argent, et taillait elle-même ses robes dans des pièces d'étoffe enroulées sur une planchette de bois, qu'une ou deux fois par an Félicie apportait de Beaumont et lui donnait en disant : « Tiens, voilà! ». Sa peur était de perdre nos billets de chemin de fer qu'elle tenait contre la paume de la main, et surveillait toutes les cinq minutes par l'ouverture de son gant de fil noir.

Et ses yeux malheureux se relevaient vers la portière, un peu pareils par l'hébétement à ces pauvres beaux yeux des bêtes qu'on aperçoit dans les trains de marchandises. Enfin, quand nous fûmes sur le point d'arriver, elle pencha la tête au dehors, reconnut la voiture et me dit :

— Si, par hasard, tante Félicie était venue au-devant de nous, il ne s'agirait pas de faire le petit bavard. Tu diras que tu t'es bien amusé, et ça suffit.

Fridolin, seul, était là avec le break et une quantité de châles. Il nous avertit que madame n'avait pas voulu laisser sortir la calèche, crainte de verser, à la nuit, dans le chemin de Gruteau, où l'on passe à gué la rivière.

— Mais comment va-t-elle? demanda grand'mère.

Il fut long à répondre, comme toujours, et, après une forte aspiration :

— Ce n'est point à moi de dire qu'elle va ou qu'elle ne va pas ; mais M. Léveillé a été demandé l'autre jour en consultation, et il en a fait acheter chez le pharmacien de quoi monter une ambulance !

— Et on ne sait pas ce qu'elle a ?

Il prépara encore sa réponse :

— Ça la prend et ça la quitte. Celui-là qui en dira plus long est plus savant que moi.

La nuit tomba, un peu avant Gruteau, comme l'avait prévu Félicie. Fridolin descendit pour allumer les lanternes. On vit un instant son visage rasé, entre de courts favoris gris, tout seul illuminé au milieu de l'ombre, et vite auréolé de bestioles volantes, tandis qu'on entendait le bruit de l'eau et de la roue du moulin. La jument hésita au contact du sol humide ; Fridolin jura : alors elle frappa de ses quatre fers l'eau courante qui nous entoura en jaillissant assez haut.

— Gare à toi ! dit grand'mère, ne te penche pas !

Un sifflement de courroies sur des poulies qui ronflent ; le grand battement des palettes garnies d'une herbe de velours ; un bruit de sabots rythmant la marche d'un homme chargé qui passe sur de longues planches flexibles ; par une fenêtre éclairée, la vue d'un X en lanières de cuir, dont les jambages courent éperdument en sens inverse : ainsi nous apparut le moulin de Gruteau.

La jument s'ébroua au sortir de l'eau ; Fridolin offrit à la brèche de sa dent une prise d'air puissante et prononça :

— S'il y a quelqu'un d'infaillible, il peut me jeter la pierre, mais on ne m'empêchera point de dire mon idée : c'est que voilà un bon dieu de bâtiment qui fera passer plus d'une nuit blanche à madame.

Si grand'mère eût été perspicace, elle se fût épargné de se mettre l'esprit à la torture afin de découvrir pour sa sœur des formules adoucissantes. Félicie connaissait l'achat de Gruteau. De telles opérations ne demeurent pas vingt-quatre heures ignorées dans un petit pays. C'est à cette nouvelle qu'elle devait la recrudescence de sa maladie nerveuse.

Nous la trouvâmes plutôt alerte qu'affaissée. Elle avait, dans son œil bleu, cette lumière qu'on voyait poindre chaque fois qu'il était possible de constater la justesse de ses prévisions. A peine eut-elle embrassé sa sœur, qu'elle se planta devant elle :

— Qu'est-ce que je t'avais dit?

Elle en savait plus que nous. Ce fut elle qui apprit à grand'mère le nom des bailleurs de fonds : des gens du pays; de tout petits capitalistes, des paysans, qui avaient escompté plutôt la solidarité morale des Planté que la succession Goislard sur laquelle Casimir établissait son crédit. Pidoux y était de deux mille francs. Elle voulait le mettre à la porte; sans Valentine, elle l'eût déjà exécuté. Par bonheur, elle ignorait l'emploi du legs de Philibert. On se garda de la renseigner.

— Quant à Casimir, dit-elle, qu'il ne s'avise pas de remettre les pieds ici !

Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde ne soufflaient mot; mais elles participaient toujours aux ennuis de chacun, très sincèrement. Elles tournaient sur leurs talons, allaient, venaient, touchaient à tout, croyaient se rendre utiles, incapables en réalité de faire quoi que ce fût. On trouva Valentine engraissée. Elle nous dit :

— Tous mes corsages ont craqué.

La maison neuve était fermée, bien entendu, et l'on avait repris l'existence modeste dans la salle commune du vieux pavillon, dit Pavillon pointu, à cause de son toit à pignon. Il était crépi à la chaux et orné, à la manière rustique, de lierre, de vignes vierges, et d'un bouquet de chèvrefeuille fort pesant dans la belle saison, qui arrachait les crampons, fatiguait la muraille et donnait des inquiétudes.

Cette salle, au parquet de bois blanc, contenait un mobilier d'ancien utrecht jaune. Une pendule en zinc doré portait un beau Cupidon adolescent, le carquois riche et l'arc tendu. Les mouches, durant cinquante ans d'ébats, avaient criblé le plafond de taches de rousseur. Un panneau était mangé par d'immenses placards. Une console de marbre noir, à cariatides nubiennes, servait quelquefois de marche-pied pour atteindre une étagère-bibliothèque où l'on puisait rarement.

Une porte-fenêtre donnait sur le jardin, une porte dérobée menait au corridor.

Il y avait aussi un piano que l'on n'ouvrait plus, parce que c'était ma mère qui l'avait touché la dernière.

Et, sur le guéridon de Félicie, se trouvait depuis quelque temps une boîte plate, de forme oblongue, contenant de fines balances à quinine, avec des poids en minces lames de cuivre carrées. Plusieurs fois par jour, elle pesait la farine amère en faisant la grimace, et, à l'aide d'un couteau d'argent, la déposait sur un disque de pain à chanter qu'elle mouillait dans une cuiller et pliait adroitement en forme de petite omelette. Outre ses névralgies, elle souffrait de maux de cœur fréquents, et voulait tenir à sa portée un verre d'eau, du sucre, et de l'eau de mélisse des Carmes.

La première fois que Félicie fit allusion, devant moi, aux affaires intimes de Philibert, ce fut en pesant sa quinine. Quinze jours durant, une sourde tempête avait secoué les bonnets de ces dames et m'avait relégué dans le corridor. Un seul bruit m'en était parvenu : à savoir qu'une « révolution » s'accomplissait encore quelque part. Félicie crut devoir m'annoncer :

— Il faut te dire, mon enfant, que ton oncle Philibert s'est marié, le 15 de ce mois, à Paris.

— Alors, je vais bientôt voir ma petite cousine?

Félicie laissa tomber son couteau d'argent, qui renversa les plateaux et fit vibrer les lamelles de cuivre. Elle regarda grand'mère :

— Ah çà ! dit-elle, tu avais donc parlé au petit? En vérité, il n'y a plus d'enfants !

Grand'mère dit :

— On ne leur apprend rien.

Depuis lors, une association d'idées s'établit, dans l'esprit de Félicie, entre cette pesée de la quinine et le mariage de Philibert. L'habitude en gagna les uns et les autres ; et il arrivait fréquemment qu'en voyant les plateaux balancer au bout de leurs trois fils de soie, quelqu'un dît : « A propos, tu sais, quand Philibert viendra, à Pâques... »

Avant l'année présente, où les événements avaient tout bouleversé, l'usage était que Philibert vînt à Pâques. Il fallait

prévoir qu'il se rétablirait, et chacun était anxieux de savoir ce que Félicie déciderait au sujet de la nouvelle famille. Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde passaient pour très pitoyables: grand'mère n'était que dévouement; on ne doutait pas que l'oncle Planté adoptât le parti que choisirait sa femme. C'est ce parti que tous ignoraient.

Pour le pressentir, on tâtait M. Laballue, qui venait dîner le mercredi. Mais il répondait simplement : « Vous verrez que tout s'arrangera pour le mieux. »

Et ces dames me conseillaient en cachette : « Quand tu te promènes avec tante Félicie, parle-lui donc de ta petite cousine. »

Moi seul, en effet, n'avais pas peur de Félicie, parce que les enfants pénètrent très bien le cœur secret. Peut-être leur instinct les porte-t-il aussi à aimer les forts. Et Félicie était la tête qui dirigeait et protégeait tout le monde. Mais, parce que j'étais plus souvent que les autres avec elle, je savais mieux aussi ses ennuis, et j'évitais de lui être désagréable.

Elle n'interrompait pas ses tournées quotidiennes, malgré sa mauvaise santé. A l'été de la Saint-Martin, elle prenait encore son chapeau de paille monumental, la canne de Sucre d'Orge et un foulard pour me garantir le cou au retour, et nous partions tous les deux, accompagnés ordinairement jusqu'à la petite porte jaune, ou bien jusqu'à la grille, par ces demoiselles et par grand'mère, toutes paresseuses des jambes, et qui agitaient longtemps la main, en signe d'adieu.

On boudait encore Pidoux pour avoir confié ses économies à Casimir, et, quand nous passions sous les noyers gaulés, les filles du métayer, occupées à ramasser les dernières noix poisseuses, se retournaient derrière Félicie et lui adressaient des pieds de nez. Un jour, elle s'en aperçut, fut dans une grande colère, brandit sa canne en criant :

— Vilaine engeance ! vilaine engeance !

D'un coup, toute la marmaille s'enfuit, s'empêtra, s'aplatit pêle-mêle, les galoches en l'air, et hurlant comme si on l'eût saignée.

— Allons-nous-en ! dit Félicie; elles diront à leur père que je les ai battues. Tu vois, mon enfant, quel avantage il y a à entretenir de la tête aux pieds une Pidoux à la maison !

Toutes les sœurs de Valentine étaient jalouses, et Pidoux mécontent qu'on ne lui eût adopté qu'une fille.

Le vent s'élevait à mesure que nous quittions le bas de la vallée. Quand nous atteignîmes la route de corail, Félicie fut obligée de marcher en tournant la tête de côté, afin de ne présenter à la brise que le flanc de son chapeau qui s'emplissait, se soulevait et l'étranglait avec les brides. A notre halte habituelle, sous les sapins d'Épinay, elle s'assit à l'abri d'un tronc énorme.

— Ce sont de fameux arbres, dit-elle. C'est le grand-père Gillot qui les a plantés. Souviens-toi de cela plus tard.

Tout à coup, je la vis se relever :

— Mon petit, regarde là-bas, toi qui vois bien. Est-ce que ce n'est pas encore la mère Fluteau qui sort du taillis avec ses chèvres? Je parie que, depuis le petit jour, elle est en train de manger mon bois!

Et la voilà courant, brandissant sa canne et proférant des malédictions contre la mère Fluteau. Le vent s'engouffre dans la capote du chapeau qu'elle retient comme elle peut; sa robe se retrousse à mi-jambe; elle marche de biais; elle marche à reculons, mais elle avance quand même, dans l'espoir de tomber sur la bonne femme aux chèvres avant qu'elle ait eu le temps de rallier son troupeau.

Cependant, la vieille, qui a reconnu de loin le chapeau, pousse ses trois chèvres au beau milieu de la route communale, en tricotant pacifiquement un bas de laine.

— Ah! je vous y prends encore une fois, vous, la Fluteau! Mais je vous réponds bien que c'est la dernière, et je vous mène carrément devant le juge de paix!

— Hé là!... ma chère dame Planté, vous voilà-t-il dans un état, à cette heure! Vous me prenez, que vous dites?... A quoi donc que vous me prenez?

— Oh! ce n'est pas la peine de chercher à faire la maligne. Vos chèvres sortent du taillis : je les ai vues, de mes yeux vues!

— Hé là!... mon bon Jésus! Faut-il bien se tourner les sangs pour des affaires qui ne sont point! Regardez-les, mes chèvres; elles broutillent l'herbe du bon Dieu qui est à tout le monde, sur la route. Et regardez-le, votre bois : est-il pas encore là, votre bois? on l'a-t-il mangé, votre bois?

— Taisez-vous! je vous dis que vos chèvres sortent du taillis, je les ai vues.

— Vous les avez vues! Ah bien! en voilà une chose qui est trompeuse, la vue, par exemple! il n'y en a pas de plus trompeuse. Tenez, que je vous dise, ma'me Planté : pas plus tard que l'autre soir, est-ce que je ne crois pas voir mon homme monté dans le noyer, tout ras le mur de votre château? Et que je m'écrie : « Veux-tu bien descendre, sacré Fluteau! Attends un peu que je te dénonce à la gendarmerie pour voler les noix de ma'me Planté! »

— Comment! Fluteau me vole mes...

— Attendez donc! que vous êtes donc pressée! Voilà-t-il pas que j'entends une voix de vipère qui me siffle du haut de votre noyer : « Tire-toi, la vieille, et plus vite que ça, ou je te tombe dessus! » Et savez-vous qui c'était, ma'me Planté, voulez-vous que je vous dise qui c'est qui était dans votre noyer?

— Mais certainement.

— Je vous le dirai bien! mais donnant, donnant. Si je vous le dis, vous me laisserez tranquille avec mes chèvres...

— Mais allez donc! allez donc!

— Eh bien, c'était le gars à ma'me François, la servante à M. le curé de la Ville-aux-Dames. Faut point ébruiter ça, ma'me Planté, ça ferait peut-être du tort à la religion. Mais c'est un mauvais sujet, et qui causera plus de dommage que de bien en faisant comme ça la navette de chez M. le curé chez votre vieille tante Gillot...

— Comment! la navette?... comment! la tante Gillot?...

— Oh! ma'me Planté veut me faire jaser! Vous ne seriez pas la seule à ne pas savoir que mam'selle Gillot donne tout ce qu'elle a à monsieur le curé de la Ville-aux-Dames : meubles, linge, vaisselle, bois de chauffage, et tout le fourniment... Je ne parle pas de ses perdreaux, parce que ça, c'est des bêtises, mais ils font tout de même de jolis rôtis à la table de monsieur le curé... Je sais bien que tout ça, c'est en vue de son salut, comme on dit, à cette chère demoiselle. Après ça, me voilà, moi, que je cause, et que je cause... mais je ne garantis rien, non, ma'me Planté, je ne garantis rien.

— C'est bon! dit Félicie.

En rentrant à la maison, elle fut saisie par ses douleurs : elle se tordait sur le canapé d'utrecht, et la chair de ses joues prenait le ton de la paille. Elle voulait aller elle-même chez la tante Gillot, où personne n'avait pénétré depuis des années. Mais elle ne trouva point de répit. Le lendemain, qui était un dimanche, elle sortit, tout habillée pour la messe, tandis que Fridolin attelait la calèche. On l'attendit longtemps. Le vent amena le son des cloches de Beaumont et de la Ville-aux-Dames, avant qu'elle fût rentrée.

Quand elle parut à la petite porte de la cour, sa figure était bouleversée. Elle monta rapidement dans la voiture où nous étions installés et se pencha à la portière :

— Allez, et ne nous faites pas verser.

Puis elle se préoccupa ; elle demanda à sa sœur :

— As-tu bien recommandé à ces demoiselles de ne pas ouvrir la bouche au curé ni à madame François ?

— Oui, oui : ne te fais donc pas tant de mauvais sang !

Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde, par une vieille habitude de modestie, allaient à la messe en carriole, à la Ville-aux-Dames, tandis qu'on nous menait en calèche au chef-lieu de canton.

— Sais-tu ce que j'ai vu chez la tante Gillot ?

Grand'mère ouvrit ses yeux peureux et cependant toujours résignés d'avance.

— J'y ai vu le désert !... On lui a tout pris : on l'a rongée jusqu'à l'os : il lui reste un bois de lit et la paillasse.

— Mon Dieu ! mais c'est abominable !

— Oh ! nous allons avoir tantôt une jolie scène avec le curé !...

— Avec le curé !... Félicie, tu n'y penses pas !

— J'y pense si bien que je fais faire un crochet à la voiture sur la Ville-aux-Dames, aussitôt après la messe de Beaumont. Non, non, je n'entends pas qu'on nous tonde la laine sur le dos : j'en aurai le cœur net ; je saurai ce qui s'est passé.

Au carrefour, en face du bureau de tabac, la voiture fendit l'agglomération des paysans en blouse bleue. Ils se rangeaient sans se presser, n'ouvrant leur masse compacte que sous les pieds du cheval, et portaient la main au chapeau en dardant sur nous de petits yeux vifs.

Félicie et grand'mère adressaient des bonjours à droite et à gauche lorsqu'elles apercevaient quelque personne de connaissance : une dame endimanchée, avec sa fille, qui se faufilaient à travers la foule, s'escrimant à mettre un dernier doigt de gant, la main encombrée du paroissien à tranche d'or ; des fournisseurs sur le pas de leur porte ; des fermières assises entre leurs paniers d'œufs frais et de légumes ; ou des messieurs avec qui l'on était mal, et qui saluaient cependant ces dames d'un geste sec. Et c'étaient des tours de hanche, des inclinaisons d'échine et des œillades tantôt révérencieuses et tantôt familières, renouvelés à la même heure, au même endroit, cinquante-deux fois l'an. Et tout le temps de la messe, d'ailleurs interminable, on échangeait des signes de tête, mesurés et gradués selon la chaleur des relations.

Ce jour-là, après l'office, nous vîmes pour la première fois la créole. Elle passa, en charrette anglaise, à côté d'une longue dame blonde qui conduisait elle-même.

Madame Pergeline la montra à grand'mère en disant :

— La voilà.

— Qui donc ?

— Ah ! si votre gendre était là !...

— Mon gendre ?...

— Je veux dire que M. Nadaud, qui aime la société distinguée, n'aurait pas manqué de lui tirer son coup de chapeau...

Félicie pinça les lèvres en regardant s'éloigner la charrette anglaise, et elle dit :

— On se demande où ces gens-là vont chercher de l'argent pour payer des toilettes aussi ébouriffantes.

— Pour la blonde, dit madame Pergeline, ce sont des gens qui remuent l'or à la pelle. Mais on prétend que celui qui épousera la créole la prendra nue comme le revers de la main.

Et nous remontâmes en voiture pour aller souhaiter le bonjour à mon père, toujours très occupé le dimanche. Je traversais la salle des clercs bondée de paysans, et j'entrais sans frapper. Mon père se tenait souvent debout, consultant son « répertoire », le porte-plume à l'oreille, et j'attendais qu'il prît garde à moi ; quelquefois il était appliqué à former

le mot secret qui ouvrait la caisse, et il tournait de petits disques de cuivre à alphabet circulaire. Il m'embrassait et me disait : « Bonjour! gamin, » et : « A demain soir!... » Car il venait à Courance à jours fixes. Je m'en retournais à la voiture où Félicie, qui s'impatientait vite, me disait régulièrement : « Allons, monsieur le lambin, j'ai cru que tu n'en finirais pas. »

Aujourd'hui, elle avait la fièvre : elle préparait à l'abbé Fombonne « un plat, de sa façon ».

On pénétrait chez le curé de la Ville-aux-Dames par le jardin. Un long fil de fer agitait la sonnette à portée de l'oreille de madame François ; un autre fil touché par elle, de la cuisine, lui permettait d'ouvrir sans se déranger. A peine avait-on mis le pied dans le potager du presbytère, que l'on apercevait de loin, sous un auvent orné de bois découpé, madame François, une main en abat-jour sur ses lunettes bleues, l'autre relevant un tablier d'une blancheur dominicale.

Comme on observe, en province, le moindre manquement aux habitudes, Félicie fit remarquer :

— Madame François n'est pas sous l'auvent...

La porte du salon se trouvant entre-bâillée, nous vîmes mesdemoiselles Victoire et Adélaïde, assises côte à côte sous une lithographie de Notre-Dame de Lourdes. Elles venaient le dimanche se reposer là, en attendant que Pidoux, qui les conduisait, eût terminé ses affaires. A notre entrée, elles prirent une mine si étrange que Félicie ne put s'empêcher de leur demander :

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Mais, rien du tout, Félicie, rien du tout.

— Je suis sûre que vous avez parlé à madame François !

— Parlé? mais de quoi donc, Félicie? Je te jure...

— Ta, ta, ta! vous l'avez avertie des histoires de la mère Fluteau !

Et Félicie frappa du poing sur un guéridon où un jeu de cartes était posé. Les petits rectangles au dos bleu gras volèrent par la pièce.

Ces demoiselles eurent peur ; elles se ratatinèrent sur le canapé.

— Écoute, Félicie, dit mademoiselle Adélaïde, c'est vrai ; nous l'avons avertie parce que nous avons eu pitié d'elle...

— Ce n'est pas vrai ! — s'écria Félicie, accoutumée aux détours qui précèdent la vérité. — Je vais vous dire, moi, comment cela s'est passé : c'est elle qui, en voyant vos têtes de l'autre monde, vous a tiré les vers du nez !

— C'est vrai ! c'est vrai ! — firent-elles, allégées, heureuses au fond. de n'avoir plus rien à dissimuler.

Mais elles s'aplatirent de nouveau, à l'entrée de madame François.

L'accusée arrivait à pas de loup, chaussée de ces bottines de drap mat, à la semelle souple comme la plante d'un pied nu, et qui semblent faire corps avec les vieilles personnes pieuses. Elle referma aussitôt la porte sur elle en éteignant le bruit. Et, pour la première fois, on lui vit ôter ses lunettes bleues. Ses yeux délicats étaient tout roses. Elle croisa les mains sur sa bavette, soigneusement épinglée, dans une attitude empruntée aux images de dévotion ; et elle s'inclina, comme à l'église. Elle releva les yeux sur Félicie, tout droit. Elle était si propre que, dès le premier aspect, on se défendait de lui imputer une mauvaise action.

— Me voilà, madame Planté, dit-elle. Voyons donc, il faut tâcher de nous expliquer toutes les deux pendant que monsieur le curé mange sa côtelette... Alors, c'est à cause de mademoiselle Gillot que vous êtes fâchée comme ça ? Mais, ma chère dame, elle nous a donné tout de la main à la main : il n'y a personne pour m'opposer un démenti.

— C'est ce qui vous trompe ! Moi, je soutiens que vous lui avez tout extorqué morceau par morceau. Mademoiselle Gillot n'a jamais été prodigue de son bien.

— Pardi ! madame Planté, vous n'êtes point sans savoir, aussi bien que moi, que qui ne demande rien n'a rien... C'est-il pas les impies et les francs-maçons qui vont venir nous apporter de quoi entretenir l'église ? Eh ! mon bon Jésus, si je n'allais pas quêter chez l'un chez l'autre, il y aurait bien des chances pour que le bon Dieu et ses saints aillent, comme on dit, sauf votre respect, le derrière tout nu ! Voyons, madame Planté, faut être raisonnable. Voilà trente ans bientôt que je sers chez ces Messieurs ; vous m'en

croirez si vous voulez, c'est la première fois qu'on me fait reproche d'avoir enrichi l'église du bon Dieu. Défunt ce pauvre monsieur le curé de Chaumussay me l'a dit de sa bouche en rendant son dernier soupir : « Madame François, qu'il m'a dit, je ne sais pas comment vous avez fait votre compte ; mais, depuis que vous êtes entrée au presbytère, je n'ai jamais manqué de rien, et j'ai toujours dîné comme un archevêque. Notre-Seigneur vous en donnera la récompense. » Voilà comme il a parlé, monsieur le curé de Chaumussay...

— Il ne s'agit pas du curé de Chaumussay ; il s'agit d'une vieille femme que vous avez dévalisée !

— Si on peut dire ! madame Planté ! C'est-il bien vous que j'entends me parler comme ça ! Mais, je lui aurais corné aux oreilles, à votre vieille tante, que je ne voulais point de ses frusques, elle nous les aurait envoyées par le messager ! Voilà ce qu'elle aurait fait, madame Planté ! Autrement, elle se serait crue damnée pour son éternité.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? C'est vous qui lui avez mis ces idées-là dans la tête !

— Moi ! ma bonne chère dame, moi ! mais je ne suis rien de rien qu'une malheureuse servante ; je n'ai seulement point appris à lire et à écrire : comment donc que j'aurais pu convertir mademoiselle Gillot qui est d'une famille riche, à des idées qu'elle n'avait pas ?... Voyez-vous bien, madame Planté, les paroles de défunt monsieur le curé de Chaumussay sont là : « Madame François, Notre-Seigneur vous en donnera la récompense. » Voilà des paroles. Eh bien ! pourquoi c'est-il qu'il a dit ça, monsieur le curé de Chamussay ? C'est parce que le bon Dieu lui a soufflé au moment de mourir : « Madame François t'a donné tout ce qu'elle avait, oui, tout. Elle avait trois mille francs d'économies, et bien placés, en bons billets, à cinq du cent : elle les a mis dans ton ménage. » Oui, madame, c'est comme si je l'avais entendu qui lui soufflait ça ! Un peu plus, et ce pauvre monsieur le curé n'aurait jamais rien su de ce que j'avais fait pour lui ; non ! si ça n'avait pas été le bon Dieu qui est toujours là à fureter dans les coins pour savoir ce qui s'y passe, il serait mort sans m'en avoir seulement dit merci !... Faut point vous tourmenter, madame Planté : s'il y a une récompense pour moi qui ai mis

mes trois mille francs dans l'Église, il y en aura une pour mademoiselle Gillot. Mais je vous demande bien pardon, voilà monsieur le curé qui tape sur son verre...

Elle tourna sur les talons et disparut. Félicie demeura abasourdie. Mais grand'mère et ces demoiselles avaient été touchées du premier coup par l'accent de vérité qui marquait le discours de madame François :

— Tu vois, c'est une brave femme.

— Comment! une brave femme? s'écria Félicie; mais vous avez donc perdu le sens commun? Une femme qui s'en va flibuster le bien d'autrui pour faire manger des côtelettes à son curé! Et vous trouvez cela superbe, vous? Est-ce que Notre-Seigneur mangeait des côtelettes, lui? est-ce qu'il est mort en remerciant sa bonne de l'avoir fait dîner comme un archevêque, lui? Mais, répondez-moi donc! Mais vous ne voyez donc pas qu'elle vous fait tourner en bourriques, vous comme les autres, avec ses paroles du curé de Chaumussay? Je voudrais vous y voir, à défendre votre bien, vous autres! Ah! vous avez de la chance de n'avoir pas le sou!...

Grand'mère et ces demoiselles restaient muettes : on ne répliquait jamais à Félicie. Elle allait et venait à grands pas dans le salon du presbytère. Devant chaque siège, il y avait un tapis de la largeur d'une assiette, composé de petits hexagones de draps multicolores. Elle les déplaçait, et, grâce à son goût de l'ordre, les replaçait à mesure, du bout du pied, malgré son emportement.

Soudain, elle s'arrêta devant un bureau d'acajou orné de cuivres opulents. Elle rappelait le chien en arrêt. Elle bondit et toucha le meuble si brusquement qu'une des six tasses à café qu'il portait tomba et se brisa. On sursauta; mais Félicie criait :

— Le bureau du grand-père Gillot!

— Félicie, voyons, Félicie! je t'en supplie, ne fais pas de scandale!

— Mais le voilà, le scandale, le voilà! Je vous dis que c'est le bureau du grand-père Gillot! Vous le connaissez bien. Vous n'avez donc plus de sang dans les veines? On vous vole votre mobilier, et vous êtes là, à vous regarder comme des chiens de faïence!

Ces demoiselles n'avaient jamais eu de mobilier. Grand'mère avait vu vendre le sien quatre fois. L'indignation de Félicie ne les gagnait point.

— Mais, hasarda grand'mère, madame François t'a expliqué...

— Il n'y a pas d'explications devant ça! On vous fait avaler tout ce qu'on veut avec des explications. mais devant une pièce à conviction ce n'est plus possible. On nous a volés. Qu'on aille me chercher Pidoux: il va me remporter ce meuble-là, tout de suite, dans sa carriole. chez mademoiselle Gillot.

Et elle touchait de nouveau le bureau de famille: elle en maniait et faisait claquer toutes les poignées de cuivre: elle se cognait les doigts contre sa propriété.

— Vous ne voulez pas aller me chercher Pidoux? Moi. j'y vais.

Elle se précipita vers la porte. Mais elle n'eut pas la peine de l'ouvrir : monsieur le curé entrait.

On vit, dans le jour clair du corridor, sa grosse bedaine, où des miettes de pain étaient encore attenantes; il y en avait un chapelet aux grains blonds dans un des plis de la ceinture remontée jusque sur l'estomac. Tout rayonnait en lui: sa bonne face rouge et réjouie, son large nez gras. ses yeux d'enfant,

Il ouvrit les deux mains de chaque côté du corps, de ce geste accueillant et tendre qu'on prête au bon pasteur. Son regard contenait la plénitude du bonheur et de la bonté. Il souriait comme une mère qui va embrasser ses enfants. Ses cheveux blancs lui dessinaient une espèce d'auréole. Pour tous les gens qui étaient là, assurément, il était Dieu lui-même.

— Madame Planté! — prononça-t-il de sa voix grasse, — madame Planté est chez moi avec toute sa chère famille! Et on ne m'avertit pas! Je mettrai un de ces jours ma gouvernante à la porte, — dit-il, en riant de tout son cœur, — car à supposer que notre saint-père le pape s'avise de venir me faire visite. elle ne me préviendrait pas pendant mon déjeuner!

Le flot de sa bonhomie coulait. Sous une pareille fraîcheur,

quelle colère ne se fût amollie? Félicie, surprise et dépitée, se taisait. Elle ne savait plus que penser ni que dire vis-à-vis de cette puissance presque mystérieuse.

— Me ferez-vous l'honneur de demeurer un petit instant? ajouta-t-il. Vous n'avez pas déjeuné, sans doute, mesdames? Accepteriez-vous un biscuit trempé dans un doigt de vin?

Il allait de l'une à l'autre, innocent jusqu'à l'évidence ; il portait l'odeur de la campagne et de la santé physique; il répandait aussi le parfum de l'espoir céleste. Une heure ne s'était pas écoulée depuis qu'il avait quitté les habits sacerdotaux. Il fit partir, d'une chiquenaude, la blonde guirlande des petites miettes de pain fixée à la ceinture, enfonça sous l'écharpe de soie ses gros doigts ronds et se carra au milieu de ces femmes émues.

Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde, toussaient, caquetaient, disaient des paroles sans suite, dans l'intention de couvrir on ne savait quel mot menaçant. Félicie n'allait-elle pas éclater? Qu'allait-il advenir? Et c'étaient elles et grand'mère, habituellement silencieuses, qui faisaient le plus de bruit.

Le curé leur montra la lithographie de Notre-Dame de Lourdes : un cadeau que venait de lui adresser une de ses paroissiennes. Il toucha un relief en stuc de Saint-Pierre de Rome : un don de madame la comtesse de la Frelandière. Il remarqua la tasse brisée, dont les morceaux gisaient sur le sol.

— Qui est-ce qui a fait ça? s'écria-t-il. Madame François aura encore laissé entrer Minet. Il est impossible de rien conserver, ma parole d'honneur! On vous brise tout jusque dans la main: c'est une dérision...

— Ne vous fâchez pas, monsieur le curé, dit Félicie ; c'est moi qui l'ai cassée, tout à l'heure, en portant la main sur ce bureau... Je suis bien maladroite.

Le curé s'excusa. En ce cas, ce n'était rien du tout, une bagatelle. Cependant, il considérait du coin de l'œil les ruines de la tasse à café :

— Ce service, — dit-il, en abaissant la voix, — me vient, vous ne le croiriez pas, mesdames, d'une famille étrangère et, qui pis est, hérétique! Oui, mesdames, — ajouta-t-il en faisant de gros yeux, — ceci est un présent des richissimes protestants de Beaumont que l'on nomme les Pope. J'ai été très sensible à

cette attention d'une famille infidèle. Qui sait? c'est peut-être le premier pas de la brebis égarée vers le bercail.

— Je suis d'autant plus aux regrets, dit Félicie.

— J'ai placé ce magnifique service, — continua le curé avec une ineffable candeur et une intention flatteuse, — sur le plus beau meuble qui me vienne de mademoiselle Gillot, votre respectable tante ; c'est un parent à vous ! dit-il en riant et tapotant le ventre du bureau.

Tout le monde trembla. Félicie raviva un instant la flamme de ses yeux colères.

— Je trouve, dit-elle, que ma tante Gillot pousse la générosité...

A cent lieues de soupçonner un reproche, le curé l'interrompit :

— Mademoiselle Gillot est une sainte, dit-il ; elle fait pour l'Église ce qu'elle peut... Dieu lui en saura gré.

Ce fut dit si simplement, et d'une figure si garantie de toute arrière-pensée que les plus farouches eussent été désarmés. En vérité, si Félicie lui eût exprimé ses reproches, il n'eût pas compris. Il n'y avait plus qu'à s'en aller.

Le bon curé, le sang au visage, s'exténuait à ramasser les parcelles de la tasse brisée.

— Allons ! — dit Félicie en lui tendant la main, — monsieur le curé, je vois bien qu'il faudra que je répare ma maladresse en vous priant d'accepter un service complet.

Ces demoiselles ne continrent pas leur joie. Elles faillirent embrasser Félicie qui avalait son dépit et leur disait :

— Ah çà ! mais qu'avez-vous?

Madame François se montra à propos pour reconduire ces dames. Elle glissa dans l'oreille de Félicie :

— Vous voyez bien, madame Planté, il ne s'agit que de s'entendre.

Félicie se tapit au fond de la voiture et ne dit rien le long de la route. De temps en temps, elle penchait à la portière sa tête diaphane et ses yeux de poule pourchassée, afin de surveiller la carriole, parce que Pidoux était ivre.

Grand'mère, qui récitait paisiblement son chapelet, s'interrompait pour supplier sa sœur :

— Mais ne te tourmente donc pas tant !

VII

LES FEUILLETS DU CALENDRIER

Cette défaite fut extrêmement pénible à Félicie. Son amour-propre déjà blessé par l'affaire de Gruteau, qui n'en était qu'à ses débuts, se trouva tout à vif pour endurer la nouvelle épreuve. Elle en exagéra l'importance. Elle ne voyait que ruse et spoliation du haut en bas de l'échelle sociale. Dans l'intervalle de ses crises de nerfs, elle se mit à vérifier de vieux comptes. Elle se rappelait tout à coup telle et telle circonstance où l'on avait dû la voler; elle convoqua à plusieurs reprises ses métayers. Ensemble ils exerçaient leur mémoire et exhumaient d'anciens cours de marchés, en regardant en l'air, les yeux vers les taches de rousseur du plafond. Le pire était que l'incident de la Ville-aux-Dames troublait sa foi qui, sans être vive, lui laissait l'espoir d'occuper là-haut, avec l'indulgence de Dieu, un petit coin, — oh! de moindre importance que Courance, probablement, elle n'était pas exigeante, — mais qui serait bien à elle et qu'elle administrerait de façon à édifier le souverain maître... Et, moins elle était certaine de la vie future, plus elle se cramponnait à la présente qu'elle sentait lui échapper par la maladie.

Elle m'enseignait le respect de la terre et l'amour de tout objet qui contribuait à donner à Courance sa physionomie. Elle m'inculquait les vertus conservatrices :

— Mon petit, méfie-toi des idées nouvelles : des fariboles!

Et je me trouvais mal à l'aise pour lui parler de ma petite cousine, comme le voulaient grand'mère et ces demoiselles : car je sentais que, pour Félicie, cette famille de Philibert était une intruse qu'on essayait de pousser à Courance afin de partager la propriété.

Depuis son mariage, Philibert se permettait, dans sa correspondance, de timides allusions aux siens; il écrivait « Adrienne » tout court, pour désigner sa fille; il parlait de

« sa femme », mais avec discrétion. A table, quelquefois, quand cela n'allait pas trop mal, grand'mère se risquait à prononcer : « la petite Adrienne », ou : « la femme de Philibert », et c'était très héroïque de sa part. Elle tâchait d'accoutumer les oreilles, après quoi les esprits suivent aisément. Nous n'étions qu'à l'entrée de l'hiver et Pâques demeurait la date extrême. On avait le temps.

La veille de la Toussaint, en même temps qu'on allumait le premier feu et que l'on serrait dans une armoire le chapeau de paille de Félicie, on disposait un paravent vis-à-vis la porte du corridor. C'était un cérémonial immuable. A l'heure du déjeuner, on entendait frapper à la porte. « Qui est là? » Personne ne répondait. On allait ouvrir, et l'on ne voyait qu'une feuille de paravent en papier jaune, à vignettes, et deux mains rouges. Cela s'avançait gravement, et, par derrière, éclatait tout à coup le rire de Valentine.

Elle déposait l'objet poussiéreux et l'essuyait, en soufflant dessus à grosses joues. Une à une, les quatre feuilles étaient déployées, et l'on renouvelait connaissance avec les drôles de bonshommes qu'elles portaient, ainsi qu'on eût fait avec de vieux amis. On y voyait des compositions grotesques de Gustave Doré, au trait, de la fantaisie la plus extravagante. Quelle joie c'était de retrouver ces bals de la banlieue parisienne au temps de Louis-Philippe, ces foires de village avec un « monsieur le curé » rond comme un tonneau et des pompiers casqués comme dans les vaudevilles! Une scène de bains de mer, « côté des hommes, côté des dames », passait pour très divertissante : un monsieur maigre, affreux et barbu enjambait la corde de séparation et mettait en fuite un essaim de dames effarouchées, dont deux ressemblaient à s'y méprendre à grand'mère et à Félicie. Certains animaux de Grandville avaient acquis, à la longue, l'importance de véritables personnes : des professeurs du Conservatoire figurés par des canards, des moineaux, des merles, dont les becs, large ouverts, laissaient échapper des nuées de triples croches. Deux dames sarcelles excitaient une particulière sympathie : c'étaient des mères franchissant le porche du « temple des Arts » pour y prendre leurs « demoiselles » à la sortie du

cours. A leur déhanchement, à l'attitude penchée de leur cou, on devinait et l'orgueil maternel et les charmes des gracieuses petites qui faisaient l'objet de leur entretien.

J'appris à lire en déchiffrant les légendes du paravent. Félicie me tapait sur les doigts avec son petit couteau à quinine, lorsque je n'épelais pas bien. On s'en rapportait à M. Laballue du soin de parfaire mon éducation, le mercredi.

A quatre heures de l'après-midi, ce jour-là, Félicie commençait à croire qu'elle entendait sa voiture et envoyait Fridolin ouvrir la grille. Grand'mère hochait la tête :

— Tu vois bien que Mirabeau n'aboie pas...

— Mirabeau? il est sourd. Son maître le tuera à le faire engraisser comme une volaille.

Et on prêtait l'oreille; on n'entendait plus rien.

J'appliquais le nez et les deux mains contre la vitre froide de la fenêtre et, jusqu'à ce que la buée fût épaisse, je regardais le ciel gris, la terre et les arbres dénudés, et des moineaux qui venaient, en pépiant, tout près de là, picorer les miettes du déjeuner. Soudain, Mirabeau, qui semblait dormir, allongé devant le feu comme un rôti, se levait brusquement, grommelait, allait à la porte en agitant la queue.

— Cette fois..., disait Félicie.

Et elle était heureuse de revoir son « Sucre d'Orge ».

Leur amitié se perdait dans la nuit des temps, prétendaient grand'mère et ces demoiselles qui en étaient jalouses. Elle provenait de ce que M. Laballue était doux. Lui seul savait recevoir, sans se rebiffer jamais, les vivacités de Félicie. Cette aménité, par un effet contraire, nous exaspérait presque tous.

Quand M. Laballue faisait la lecture après le dîner, l'oncle Planté allumait son bougeoir et s'en allait en grognant dans son pavillon « du bout du monde »; grand'mère prenait son chapelet, ces demoiselles s'endormaient. Il lisait, du même ton onctueux et admiratif, les *Contes à ma fille*, de Bouilly, et *Paul et Virginie*, du Chênedollé ou du Chateaubriand; des vers de Lamartine ou des vers de madame Amable Tastu. Quelquefois, M. Laballue repartait dans la soirée; mais l'hiver, et surtout au temps de la chasse, il couchait et restait

jusqu'au jeudi soir. L'oncle Planté refusait de lui prêter son chien ; c'était le seul acte de protestation qu'il se permît.

L'opposition à Sucre d'Orge s'était atténuée, ces derniers temps, parce qu'on avait beaucoup à obtenir de Félicie, et que l'on comptait la prendre par son grand ami. Peu s'en fallut qu'on ne lui fît la cour. Comme il était sans rancune et très sensible à la flatterie, il se laissait gagner. Ce fut grâce à lui que l'on décida la malade à recourir à un célèbre médecin de Tours nommé Guérineau.

Quelle affaire! C'était la terreur de Félicie qu'un homme habile lui découvrît une affection mortelle. Avec toute son énergie, elle avait une peur terrible de mourir. Et elle aimait à se reposer sur l'ignorance du docteur Léveillé qui se contentait de lui dire : « C'est nerveux », et la gavait de drogues ordinaires. M. Laballue, qui ne prononçait jamais un mot plus haut que l'autre, s'éleva un soir comme un ouragan soudain et dit :

— Votre docteur Léveillé est un âne!

Et, trois mercredis de suite, il développa cette proposition. Lui-même se chargea d'aller à Tours pressentir le docteur Guérineau et finalement l'amena, avec le concours du médecin de Beaumont. On m'avait ordonné de rester à jouer dans la cour, sous le marronnier, le temps que durerait la consultation. Le cheval de M. Léveillé et celui de M. Laballue, non dételés, labouraient le sol, sous l'œil de Fridolin. La Boscotte, la cuisinière ou Valentine venait tour à tour informer le domestique mâle de ce qui se passait à l'intérieur. Elles lui parlaient, la main en cornet sur la bouche. Fridolin recevait ces communications d'un air impassible ; il flattait de la main les naseaux des deux bêtes et aspirait l'air vif du coin de la lèvre. La mère Pidoux, qui était craintive, vint gratter à la petite porte jaune et demanda :

— Croyez-vous qu'elle en réchappe?

Les deux médecins sortirent enfin : ils déposèrent chacun une petite pièce dans la main de Fridolin et montèrent en voiture.

On ne fut pas plus avancé. Le docteur Guérineau n'avait rien ordonné, sinon d'interrompre l'usage des médicaments, Félicie dit qu'il était un charlatan : il ne lui inspirait aucune

confiance, et c'était de l'argent jeté par la fenêtre. Et, à cause de cette visite du médecin de Tours, on vint de quatre lieues à la ronde s'informer de sa santé, ce qui la mit dans tous ses états,

Elle surmonta ses douleurs. L'idée de la déchéance lui était intolérable. Au cœur de l'hiver, elle se montra comme par le passé dans ses métairies. Coiffée d'un chaud bonnet noir, emmitoufflée d'un long châle, à la main son parapluie ou sa canne à corne d'or, elle arpentait les chemins et les sentiers et enfonçait ses galoches dans le purin des cours de ferme.

Parfois, son mal l'arrêtait, et elle s'appuyait du coude contre un noyer, espérant toujours vomir « le crabe qui lui rongeait l'intérieur », puis, les yeux inondés, à la suite d'efforts atroces, elle tirait de sa poche un flacon qui ne la quittait pas, et buvait à même l'eau de mélisse des Carmes,

— Ne te tourmente pas, mon enfant, disait-elle, quand on est vieux, vois-tu, on a ses petites misères... mais il faut accomplir son devoir jusqu'au bout.

Et nous marchions contre la bise, car il s'agissait de savoir si les maçons travaillaient à la grange de Pénilleau, qu'une tempête avait endommagée.

Arrivés à Épinay, elle me disait de rester là, de peur d'abîmer mes souliers; et elle s'avançait toute seule au milieu des travaux. Elle relevait ses jupes ou les ramenait tout à coup entre ses genoux serrés et se plantait sur le sol grémilleux et blondi par la chaux vive. Elle mesurait de l'œil l'ouvrage exécuté depuis la veille, et, du bout de sa canne, donnait des indications, en appelant chaque homme par son nom.

— S'ils ne savaient que je reviendrai demain, ils ne feraient pas œuvre de leurs dix doigts !

Nous retournions souvent à travers champs, par le plus court, parce que le soleil, tout pâle, comme un grand chapeau de paille d'Italie, descendait là-bas, derrière les peupliers nus de Gruteau. Nos pas martelaient la terre gelée. Des vols de corbeaux s'élevaient, à longue distance, en croassant, s'abattaient, pareils à un grain noir qu'un grand semeur invisible, et marchant à pas comptés, eût semé dans le ciel d'hiver.

D'ordinaire, nous rentrions sans sonner, par la petite porte des communs, et nous passions par la cuisine. Un jour, Clarisse et la Boscotte nous y accueillirent avec des yeux embarrassés, et Félicie vit Pidoux qui se tenait tapi près du foyer, touchant la boîte de sel gris. Il tournait son chapeau entre ses mains et il dit :

— C'est moi, que je venais, ma'me Planté, rapport à bien des choses, depuis le temps qu'on ne se cause plus...

Elle le laissa parler, pendant qu'elle changeait de chaussures.

Il fut promptement question du moulin. Elle lui montra la porte.

— C'est pas pour vous fâcher, ma'me Planté; voyons donc! On avait l'habitude de vous demander conseil quand on était dans l'embarras; voilà donc tout changé, à c'te heure?

— Est-ce que vous m'avez demandé conseil quand vous avez été mettre deux mille francs dans la poche de M. Fantin?

— Allons! ma'me Planté, vous voulez rire! Votre beau-frère ou bien vous, voyons! c'est-il pas la même chose?

Elle frappa la table de cuisine d'un grand coup de canne qui ébranla les épaules de tous et fit vibrer les cuivres. Elle savait où le paysan voulait en venir.

— Une fois pour toutes, dit-elle, entendez-le bien : je ne fais honneur qu'à ma signature.

Mais elle pensa que Pidoux pouvait connaître quelque chose de nouveau sur l'affaire; et la curiosité l'emporta. Elle lui permit de s'expliquer.

Il était surtout indigné de ce que le vieil oncle Goislard se portât très bien. L'agent voyer de Beaumont arrivait justement de Langeais et il avait vu le bonhomme passer fort gaillard dans sa petite voiture.

— Ce n'est pas ça que nous avait dit votre beau-frère... Dame! s'il ne se dépêche pas d'hériter, il pourrait bien se trouver mal à l'aise pour payer ses billets à six mois...

— Il a signé des billets à six mois? demanda Félicie.

— Ça se dit. J'aime mieux que ça soit à d'autres qu'à moi, mais c'est tout de même dommage pour le pauvre monde de voir son argent couler à la rivière... sans compter que ça ne fait pas de bien non plus à la famille...

— Que voulez-vous dire?

— Rien, ma'me Planté, rien du tout. Je n'ai point en vue de vous offenser.

Il revenait à son idée fixe : savoir si Félicie laisserait protester les billets. Il reprit :

— Ce n'est pas non plus pour critiquer ce qui se fait à Gruteau pendant que nous sommes là à causer, vous et moi, ma'me Planté ; il n'y a point de danger que je me mêle de ce qui ne me regarde point...

Et il attendait l'effet de ces petites piqûres à la curiosité de Félicie. Elle l'interrogea elle-même :

— Qu'est-ce qui se fait donc à Gruteau?

Il entra dans mille détails. Grand-père Fantin commandait des travaux gigantesques ; il bouleversait le régime des cultures autour du moulin ; il remplaçait la meule de pierre par des cylindres d'acier ; et, entre autres améliorations, voulait irriguer un plateau situé à quelque vingt mètres au-dessus du niveau de la rivière. Dans tout le pays, il était déjà question de la « machine élévatoire ».

— Pour du beau matériel, c'est du beau matériel!... En cas que la chose ne réussisse pas à votre beau-frère, celui-là qui achètera le tout au rabais ne fera pas une mauvaise opération...

Il fixait sur Félicie ses petits yeux brillants, en passant la main sur la râpe d'une barbe de huit jours.

— C'est tout ce que vous aviez à me dire? dit Félicie.

— Pardi! ma'me Planté, j'avais à vous dire sans avoir à vous dire... Une fois qu'on est à causer, on peut aller loin! Il y a bien aussi la question de ma fille Valentine...

— Comment! la question de votre fille Valentine?

— Ma'me Planté ne veut pas me reprocher de m'occuper de mon enfant. La voilà bien instruite et bien éduquée, à c'te heure, c'est-il pas la vérité? Et, pour ce qui est de la fraîcheur, elle en a, et de la tournure, sauf votre respect, à faire fauter un vicaire... Vous pensez bien, ma'me Planté, qu'elle n'est point sans être demandée...

— Qui est-ce qui vous l'a demandée?

— C'est celui-ci et celui-là, pardi! il ne manque point de galants pour une fille dans sa position... Mais, pour ce qui est

d'être prêt à mettre sa signature au bas d'un papier, ça sera-t-il celui-ci, ça sera-t-il celui-là? c'est selon la dot qu'elle aura.

— Vous avez une dot à lui donner?

— Ma'me Planté veut rire!

— Je n'en ai pas l'air.

— Alors, ça sera pour une autre fois, ma'me Planté. On est de revue, n'est-ce pas? Il n'y a point de rivière à passer de chez vous chez nous. N'ayez pas peur, pour cette question-là, je dormons sur les deux oreilles : M. Planté, qui est bien savant, n'est pas sans connaître qu'on paie tout en argent comptant dans le monde où je vivons... On ne lui fait point la malhonnêteté de croire qu'il ne sera pas généreux...

Félicie était assise devant le feu et présentait à la flamme haute ses pieds chaussés de pantoufles. Elle se redressa et chercha de la main sa canne, dont on l'avait débarrassée. Je crois qu'elle en eût fendu le crâne du paysan cynique et finaud. Dans le court moment que dura son geste inutile, elle comprit la nécessité de se taire et de sembler n'avoir pas entendu. Elle gagna la porte comme un automate, blême et frôlant la table et la huche, et elle dit :

— Bonjour, Pidoux.

Les heures de la triste saison tournaient au cadran de bronze, sous le corps gracieux du Cupidon. Quand elles sonnaient, ces dames levaient la tête sans interrompre leur ouvrage, et il se trouvait invariablement quelqu'un pour annoncer le nombre des battements du petit marteau. Le feu de bois sec pétillait; on confiait des châtaignes à la cendre brûlante; tout à coup cela sentait le roussi : on se levait et secouait ses robes; ou bien une châtaigne faisait explosion, et tout le monde se mettait debout. On était sensible au souffle du vent, à la moindre goutte de pluie au dehors; la température était l'objet d'une préoccupation constante, et l'on avait presque des battements de cœur lorsque, le temps s'étant mis à la neige, on épiait, les yeux au ciel sali, la chute tremblotante des premières blancheurs.

Les flammes semblaient s'allonger dans la grande che-

minée, à mesure que le jour baissait. Peu à peu, sur leur ouvrage, les doigts de ces dames s'immobilisaient, et, avant que l'on se décidât à allumer la lampe, il s'écoulait toujours quelques minutes durant lesquelles le foyer nous éclairait tout seul, pareil à un guignol où danseraient des pantins rouges.

Grand'mère, frileuse, tenait les pincettes et, la main gauche posée en guise d'écran devant les yeux, elle tisonnait. Elle était sans rivale dans l'art d'asseoir une bûche de fond contre la montagne de cendres, de disposer en avant la bûche moyenne retenue par la tige de fer, et d'unir le tout au moyen de rondins vite embrasés et dont il convient de relever attentivement et une à une, les parcelles aveuglantes, au fur et à mesure de leurs chutes. Parfois même, et en face d'un feu parfaitement équilibré, maniant son instrument favori, elle pinçait, dans le vide, des tisons imaginaires. C'était lorsqu'elle suivait son rêve. Et alors, il lui arrivait de prononcer tout haut : « J'en connais qui seraient heureux de se chauffer là... » Ce n'était pas compromettant ; cela pouvait s'appliquer à beaucoup. Cela s'appliquait à Philibert et à sa famille. Personne n'en doutait. Elle essayait d'éveiller un écho, à tout hasard, et mesdemoiselles Victoire et Adélaïde, ses complices, louchaient à la dérobée du côté de Félicie.

Les deux vieilles tantes n'approchaient point du feu, hantées sans cesse par l'appréhension de l'incendie. Elles travaillaient, infatigablement, chacune à un coin de la porte-fenêtre. Il fallait les déranger pour passer au dehors ; et, au moindre signe, elles soulevaient leur petite installation et s'aplatissaient, s'effaçaient. Ah ! si elles avaient pu ne tenir point de place !

Un de ces soirs d'hiver, à la tombée du jour, nous reçûmes la visite extraordinaire de l'arrière-grand'tante, mademoiselle Gillot. Elle venait remercier Félicie qui lui avait renouvelé son mobilier, reconstitué son trousseau, rétabli sa provision de bois.

Elle disparaissait tout entière sous un caban noir en usage chez les femmes du pays, et dont l'ample capeline embobelinait sa tête de centenaire. Elle était couverte d'un semis de givre qui fondit rapidement et mouilla tout. Après

l'avoir approchée, chacun s'essuya les mains. On recourut à mille cérémonies pour la contraindre à s'asseoir, car elle avait la timidité des solitaires et se trouvait très incommodée. Quand elle fut sur la chaise, il s'éleva d'elle une vapeur, comme du goulot de la bouillotte.

Elle se nourrissait l'esprit des prônes du curé de la Villeaux-Dames et de la lecture d'almanachs divers. La préoccupation de l'avenir absorbait toutes les facultés de cette malheureuse qui avait achevé sa vie ; elle voyait partout des présages, et ses présages étaient sinistres. A son avis, le ciel était hautement courroucé contre l'homme et résolu à une vengeance exemplaire. Elle nous prédit cent calamités.

A cette heure à demi ténébreuse, on finissait par y croire. Félicie ordonna d'allumer la lampe. Mademoiselle Gillot, qui se couchait avec le jour, se retira, et on n'en fut pas fâché. On la reconduisit jusqu'à la porte de la cuisine, où on l'abandonna aux soins de la Boscotte munie d'une lanterne.

Vers le milieu de décembre, il tomba une grande quantité de neige. Les routes devenues impraticables, nous fûmes quinze jours sans voir mon père, et M. Laballue manqua un mercredi. Mais, lui, huit jours après, venait à pied, à demi gelé. On trouva cela très bien. Félicie dit, en se tournant vers sa sœur :

— Ce n'est pas ton gendre qui en ferait autant!

Et on levait les yeux vers la photographie de la morte, dont on avait placé des agrandissements dans toutes les pièces. On la plaignait comme si le veuf l'eût négligée ou trahie, en témoignant pour la famille moins de zèle que M. Laballue. La calme figure nous regardait de son cadre d'ébène, la lèvre souriante et les yeux graves, telle qu'on l'avait connue. On n'eût pu dire si elle souffrait ou si elle était heureuse. Chacun interprétait son visage à sa guise.

Du moindre geste du malheureux veuf on était jaloux ; on discutait des jours entiers l'opportunité de ses déplacements ; on lui faisait la moue chaque fois que l'on avait vent d'un dîner chez les Pope ; on épiait les personnes qu'il pouvait fréquenter chez M. Clérambourg ; afin de l'éloigner du bureau de tabac, que de maux n'avait-on pas prédits aux fumeurs !

Un soir, M. Laballue affirma à table que l'on connaissait l'amant de la dangereuse buraliste. On tressaillit. Il nomma le receveur de l'enregistrement, petit homme bilieux et vindicatif. C'est une des rares occasions où l'on put voir grand'-mère et Félicie pousser un soupir de soulagement.

En raison du temps que l'on avait passé sans voir mon père, on l'invita, avec quelque cérémonie, à Noël. On l'attendait, malgré le dégel qui laissait les routes en mauvais état. La veille de la fête, il envoya un mot disant que sa jument s'était couronnée en glissant sur le pont. L'accident était vrai ; nous pûmes nous en convaincre à Beaumont, en sortant de la grand'messe. Mon père quitta ses clients pour venir jusqu'à la calèche présenter ses excuses.

— Eh bien, dit Félicie, rien n'est plus simple : je vous envoie chercher ce soir par Fridolin qui vous ramènera.

— Sapristi ! je n'avais pas pensé à ce moyen d'aller dîner chez vous ; sans quoi je n'aurais pas accepté ailleurs...

— Ah ! très bien.

On se regarda de part et d'autre, un peu embarrassés.

— Vous allez vous mouiller les pieds dans le ruisseau, dit Félicie en relevant doucement la glace. A une autre fois !

— C'est cela, c'est cela, à une autre fois.

Félicie fit arrêter la voiture devant le bureau de tabac pour acheter des bougies, des allumettes, un jeu de cartes. Fridolin descendit s'acquitter de ces commissions. On voyait, entre les cigarettes et les pipes, une grande femme brune vêtue d'un peignoir bleu, qui parlait en faisant virer prestement ses petits paquets sanglés en croix d'une ficelle qu'elle coupa net, finalement, sur la lame du porte-bobine. Quand Fridolin ouvrit la portière pour nous passer ses achats, il nous dit, de ce ton solennel qui affectait de couvrir des secrets diplomatiques :

— Paraît qu'il s'en est fallu de peu que madame ne trouve pas à acheter une demi-douzaine de bougies dans la ville, rapport au dîner de la maison Pope.

— Ah ! fit Félicie.

Elle et sa sœur se regardèrent.

Toutes les deux ensemble me demandèrent si j'avais faim. Je savais ce que cela voulait dire : si je n'étais pas trop pressé

de déjeuner, on obliquait à droite au sortir de Beaumont et on allait « là-haut », c'est-à-dire au cimetière.

Nous avançâmes entre les tombes. La boue nous avalait les pieds jusqu'aux chevilles, et refermait d'elle-même ses lèvres gluantes sur la trace de nos pas. De peur que je ne prisse un rhume, grand'mère me permettait de marcher sur les pierres funéraires, et elle me tenait par la main lorsque je sautais de l'une à l'autre. L'endroit où ma mère reposait était entouré d'un petit jardin sablé, et d'une grille de fer, au pied d'un cyprès. Deux places rectangulaires étaient réservées, l'une à grand'mère, l'autre à Félicie, de chaque côté de la dalle de marbre blanc où on lisait difficilement, entre les couronnes à peine défraîchies : « Marie-Félicie-Clémence... dans sa vingt-huitième année... » Arrivées là, les deux sœurs tombaient à genoux ; elles faisaient des signes de croix, elles croyaient prier Dieu ; mais leur âme s'adressait directement à l'être chéri qu'elles n'avaient pas encore complètement désappris d'embrasser. Elles recueillaient dans leur mémoire fidèle sa jolie figure et ses mains ; elles l'appelaient par son nom : « Marie... ma chère Marie... » Elles lui demandaient pardon pour celui qui, ce soir, allait dîner chez les Pope.

Des deux dates de Noël et du jour de l'an que nous envisagions un peu comme des phares dans notre nuit d'hiver, l'une était donc passée sans rompre la monotone tristesse de Courance. On n'y avait gagné qu'un nouveau motif d'inquiétude.

— Quand une année se met à être mauvaise, — disait mademoiselle Adélaïde, — il ne faut rien en espérer de bon. Mais attendons le 1er janvier : il n'y a rien de tel que de changer de calendrier.

Le 1er janvier, mon père vint dès le matin afin de nous consacrer la journée. Il était de bonne humeur ; il apportait des jouets pour moi et des cadeaux pour tout le monde. Il amenait avec lui le facteur rencontré sur la route. Celui-ci nous remit une grosse lettre de Paris où l'on reconnaissait l'écriture de Philibert.

L'enveloppe contenait trois lettres : une de Philibert, une de sa femme, une de sa fille. Jamais ces deux dernières ne

s'étaient permis une relation avec la famille. Nous fûmes tous témoins de l'émotion de Félicie lorsqu'elle distingua d'un coup d'œil ces écritures diverses. Elle ne retint que la lettre de Philibert et en prit connaissance, puis elle replaça le tout dans l'enveloppe et la glissa dans sa poche en disant :

— C'est un peu long ; je finirai cela plus tard.

Personne n'osa lui en demander davantage, mais on fut gêné tout le jour par cet événement dont chacun s'efforçait d'augurer les conséquences. Ces demoiselles et grand'mère s'interrogeaient dans les coins.

— Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— J'ai bien peur que le pauvre garçon n'ait commis une imprudence.

— La lettre de la petite sauvera tout.

Les trois lettres étaient contenues dans une grande enveloppe jaune. Félicie l'avait pliée en deux dans le sens de la longueur, et un bon bout pointait hors de la poche. Il hypnotisait ces dames ; elles le suivaient des yeux quand Félicie changeait de place.

On supposa qu'elle ne voulait point régler l'incident devant mon père. Après avoir tant désiré qu'il vînt, on était presque impatient de son départ. Il dîna et ne se montra point pressé. On l'avait rarement vu si loquace.

Il ne fit aucun mystère de son dîner de Noël ; il disait merveilles de la famille Pope. Le luxe de ces étrangers l'exaltait. Comme notaire, il connaissait leur fortune ; il citait des chiffres énormes, d'un petit air narquois et familier.

— Leur fortune ! leur fortune ! s'écria Félicie, l'avez-vous vue ? en quoi consiste-t-elle ?

— Dans l'exploitation des cornes de bœufs sur les rives du Mississipi.

Félicie et l'oncle Planté se récrièrent. Hormis la terre et la rente, ils ne concevaient pas que l'on pût faire fonds de quelque chose. Mon père, au contraire, s'était promptement « modernisé » au contact des Américains ; il défendait leur cause avec chaleur, vantait leurs mœurs, proclamait leur supériorité, enfin semblait avoir découvert le Pérou. Mais, on sentait trop qu'il se laissait éblouir.

Sa belle-mère lui dit :

— Je vois que les Frelandière sont enfoncés !

Il eut pour les Frelandière un petit geste dédaigneux. Nous sûmes plus tard que, sous le prétexte de ses attaches avec la famille protestante, le marquis lui avait retiré la clientèle du château.

— Tout ce qui reluit n'est pas or, dit l'oncle Planté.

Hélas ! ce n'était pas en vain que mon père était fils de paysans courbés sur le sol plat de la Beauce. Le plus maigre relief lui semblait une montagne : tout chemin de montagne escaladait le ciel. Il avait cru au déjeuner du château : il donnait sa foi aux avances d'un millionnaire qui étonnait le pays.

Vers neuf heures, il serra les mains et m'embrassa. On l'entoura jusqu'à la porte, par où venait un petit vent frisquet. Toutes ces dames se garantirent en enfonçant le cou dans les épaules. Chacun prêta l'oreille au bruit de la voiture descendant l'allée des ormes : on distingua nettement le choc de la grille de fer, le jeu de la serrure sous la main ferme de Fridolin, qui cracha haut, comme toujours. Cela fit dire à Félicie :

— Le vent a tourné.

Grand'mère toussa un peu, et risqua :

— Alors, ça ne va pas trop mal à Paris ?

Félicie comprit ce qu'on réclamait d'elle ; elle avança la lèvre inférieure et fit des yeux qui ne signifiaient rien de bon. Elle vint s'asseoir à la table qu'éclairait la lampe et dit :

— Il faudrait au moins que j'aie mes lunettes.

Ces demoiselles bondirent ; elles tâtonnèrent sur la cheminée, sur la console, sur le canapé, à la recherche des lunettes. Félicie les tira de sa poche en même temps que l'enveloppe jaune. Le cœur battait à toutes ces bonnes femmes.

Félicie lut la lettre de Philibert d'une voix volontairement monotone, comme lorsqu'on veut paraître tout à fait détaché. De temps en temps, elle prenait un petit ton boudeur. Elle relevait les yeux fréquemment au-dessus de ses verres de lunettes pour surveiller la lampe ; sa fine peau blanche et ridée de femme nerveuse et toujours émue semblait agitée par des remous profonds ; et ces ondes couraient et se

contrariaient sous son front, sous ses joues diaphanes, sous ce menton jadis si gracieux, d'après le crayon de Langeais.

Philibert écrivait des choses gentilles, avec l'humour et la libre allure de sa parole. Sa méthode avait consisté toujours à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Il ignorait les expressions amères ; au pire moment de sa détresse, personne ne se souvenait qu'il se fût plaint. Sa lettre rappelait les précédentes : il était question de ses travaux, que la famille ne prenait pourtant guère au sérieux. Mais il en parlait sans se dépiter, avec une sérénité inlassable. Certaines de ses phrases eussent pu paraître d'une ironie féroce : celles où, à l'aide des mots les plus simples, il vous donnait à entendre les pires tristesses de sa condition. Mais non, il n'y pensait pas : il avait la résignation de sa mère. Il disait : « J'ai vendu hier une frimousse de femme au pastel, vue de trois quarts en arrière, avec une nom d'un petit bonhomme de nuque un peu grasse et dorée comme un poulet qui cuit, à faire mourir de joie. J'ai sué dessus pendant un mois. J'ai pleuré devant deux jours ; ça a été mes étrennes. Mon brocanteur m'en a donné cinq louis ; c'est toujours bon à prendre... » On retenait seulement qu'il s'était fait un mois de cent francs, et on haussait les épaules. Il est vrai qu'il n'écrivait pas pour qu'on le comprît, mais pour raconter ce qui était.

Le ton ne différait pas de celui du paragraphe suivant où on lisait : « Nous sommes allés en bateau, dimanche, jusqu'à Suresnes. Ah! le joli soleil d'hiver ! »

A la fin de sa lettre, seulement, il disait :

« Ma femme et ma fille, qui partagent mes sentiments, ont tenu à vous en faire part elles-mêmes, à leur façon. Ce sont deux bons cœurs qui vous aiment. Ma foi, je ne crois pas que cela puisse vous être désagréable. »

Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde soulignaient chaque mot d'un signe de tête approbatif. Elles approuvaient tout confusément, sans être certaines de bien entendre, mais en vertu d'un système; et elles répétaient, chaque fois que la voix de Félicie baissait :

— C'est un brave garçon !

— Comme il est bon ! Comme il est bon !

Grand'mère, tournant le dos à sa sœur, construisait dans le foyer les châteaux de ses rêves et dissimulait l'émoi de sa figure. Félicie s'arrêta un moment, après avoir lu les derniers mots de Philibert. Les deux autres lettres étaient dessous; elle les touchait de ses doigts sans cesse agités. Une feuille de la dernière retombait, où l'on distinguait une écriture enfantine.

Félicie dit :

— Ah bien! moi, je suis fatiguée; lisez donc ça, vous autres.

Et elle tendit les deux lettres à qui voulut les prendre. Ces demoiselles les saisirent, sans trop savoir comment interpréter la décision de Félicie. Elles cherchèrent leurs lunettes. Pendant ce temps, Félicie se leva. Elles se troublèrent; mademoiselle Adélaïde ne trouvait point son étui; mademoiselle Victoire écarquillait les yeux tout grands et n'y voyait goutte. Félicie ouvrit la porte :

— J'ai à parler à la cuisinière. Vous n'avez pas besoin de moi; vous savez lire, je pense.

Tout était perdu. Les deux pauvres demoiselles s'en rejetèrent la responsabilité :

— Tu es là qui te tâtes sur toutes les coutures, aussi! Tu sais bien que ça l'impatiente!

— Je me tâte, je me tâte! Eh bien, et toi qui as tes lunettes sur le nez et qui n'es pas capable de lire un mot! Si tu avais commencé, elle serait restée jusqu'à la fin.

— Mais lisez donc! — fit grand'mère en se retournant brusquement, la joue rougie par la flamme; — lisez donc, sinon elle va être furieuse en rentrant.

La lettre de la femme de Philibert était très insignifiante. On y sentait les efforts de la malheureuse à remplir quatre pages sans prononcer un mot compromettant; des brouillons avaient dû précéder ce texte, et il portait des ratures. La lettre de l'enfant était émouvante. Elle écrivait :

« Il ne faut pas m'en vouloir de mon écriture, madame ma tante de Courance, parce que je ne peux pas me tenir comme les autres pour écrire, et je suis couchée jusqu'à l'âge de quinze ans, à ce que dit notre médecin, Bilboquet, qui est Américain et qui a un bien plus drôle de nom que celui-là,

mais je ne sais pas l'écrire. Papa m'apprend à dessiner tout de même, et il paraît que je serai peintre de plafonds, ce qui rapporte plus d'argent que le reste qui n'en rapporte pas beaucoup. Et alors, je pense que, quand j'aurai une belle couverture qui me cache et une toilette mirobolante, je pourrai aller au Bois sans qu'on s'aperçoive de ce que j'ai... »

On avait tout lu, que Félicie causait encore avec la cuisinière. Lorsqu'elle rentra, son premier regard fut pour la pendule.

— Dix heures! mais qu'est-ce que vous faites là? Il est temps d'aller se coucher.

Elle alluma elle-même les bougies rangées sur la console. Grand'mère et ces demoiselles, émues et désolées, les yeux pleins d'eau, barbotaient et se dépensaient en vains mouvements. Une d'elles osa dire, en tendant les lettres :

— Lis cela avant de t'endormir, Félicie!

Le ton avait une telle éloquence qu'il n'était pas possible de dire davantage. On se coucha encore confiant dans le lendemain. Mais Félicie ne fit plus jamais allusion à cette tentative d'introduction de la famille légitimée. Elle dit seulement à sa sœur :

— Quand tu écriras à ton fils, préviens-moi avant de fermer ta lettre.

C'était pour y glisser un billet de banque.

RENÉ BOYLESVE

(A suivre.)

AU YUNNAN[1]

VII

Yunnan-Sen, 14 juin.

Voyons, mon cher ami, que j'utilise maintenant les loisirs de mon espèce de captivité pour vous rapporter la suite de mes aventures. Je continue mon journal. Vous ne semblez pas fatigué de ce genre de littérature et cette fois j'ai, pour vous distraire, de l'amusant, du tragique et des choses qui peuvent devenir grosses de conséquences politiques.

Pour le moment, je suis séparé du reste des humains. Je ne sais rien de ce qui se passe dans le monde au delà des murailles qui m'abritent (???). En dedans de ces murailles, j'ignore même quels projets sont conçus contre moi. Je suis fixé sur l'esprit qui préside à leur élaboration, mais c'est surtout des moyens que l'on se dispose à employer que j'aimerais à être instruit.

En vous disant récemment mes craintes d'avoir à reprendre les armes, je ne pensais cependant pas que les événements fussent aussi proches. Nous n'avons pas eu plus d'une semaine de répit. Cette fois, c'est de Pékin que me sont venus les avertissements alarmants. M. Pichon me télégraphiait, le 4 juin, que la situation dans le nord devenait au moins aussi menaçante qu'au Yunnan. Les troubles gagnaient jusqu'à l'intérieur de

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

la capitale; il prévoyait la rupture de ses communications avec moi et il me faisait juge de la conduite à tenir pour la sécurité de nos nationaux. C'est la révolte générale, semble-t-il. Ces nouvelles ne parviennent encore ici que sous forme de vagues rumeurs, mais lorsque l'on saura positivement que le gouvernement est sans autorité, qu'il se montre impuissant à protéger les légations, ou qu'il est peut-être même complice, nous n'aurons plus rien à attendre des mandarins. Ceux-ci se préoccupent déjà d'assurer leur fuite; les questions de chemins de fer leur importent peu, vous pouvez le penser.

Déjà, de Mong-Tseu, notre agent m'avisait que la situation est assez critique. Là, on est plus informé des affaires du nord, et notre consulat est de nouveau menacé d'attaque et d'incendie.

Je sentais bien que la position devenait intenable et qu'il fallait songer à assurer la retraite comme m'y engagait M. Pichon; mais je voulais faire bien préciser les choses par le vice-roi, et ne pas être conduit à quitter le poste sans que les raisons en fussent bien accusées. Je fis donc demander à S. E. Ting les explications à ce sujet. Je lui disais que je connaissais fort bien les difficultés politiques contre lesquelles il allait avoir à lutter si la révolte gagnait sa province comme il le redoutait, et je l'assurais que mon rôle n'était pas d'ajouter à ces difficultés. Je lui demandais, en outre, s'il était en état de maintenir l'ordre et quelles dispositions il prenait pour sauvegarder nos établissements et nos nationaux. J'en reçus d'abord une réponse verbale, fort aimable. Il me remerciait par l'organe de son chef d'état-major de mes bons sentiments et m'annonçait une communication officielle à bref délai.

Quel ne fut pas mon étonnement de voir arriver, le lendemain, un long papier au bout duquel se trouvait un ultimatum d'avoir à quitter le Yunnan dans trois jours. Ceux qui tenteront de comprendre quelque chose à la politique chinoise auront vraiment du temps à perdre! A quoi ce fourbe de vice-roi a-t-il obéi? Peut-être que, enchanté au fond de nous voir partir, ayant sans doute lui-même des informations de Pékin qui lui faisaient souhaiter de n'avoir pas, au milieu de difficultés politiques graves, l'embarras de notre présence, il

a voulu se donner vis-à-vis de sa population le bénéfice d'une attitude énergique à l'égard des diables de l'ouest et en profiter pour reprendre un peu d'autorité?

Je lui fis connaître en réponse à sa lettre que nous partirions tous le surlendemain; qu'il eût à nous faire escorter et à prendre ensuite charge de nos maisons durant notre absence.

De ce moment, on voit reparaître l'amabilité et l'empressement. Ce n'est qu'allées et venues de mandarins. On cherche pour nous des moyens de transport, on vient dresser des listes de ce que nous laissons; le préfet lui-même y préside, flanqué de son sous-préfet et d'une armée de scribouillards. On se salue, on se resalue, on se congratule, on consomme des cuves de thé! On échange des compliments, des regrets de se quitter. A chaque visite on se perd dans des considérations nuageuses sur la fraternité des peuples, les bienfaits du chemin de fer; on coupe ces idées élevées par des interrogations sur le prix de sa culotte ou de son chapeau, et puis on repart sur les besoins que les nations ont de se pénétrer. Oh! que le pied vous démange! Enfin, puisque c'est ainsi que l'on est convenu de procéder, je refrène mes envies, mais il faudra que vous m'assuriez que c'est bien de la diplomatie que je pratique là. Quant à son utilité, ne vous donnez pas la peine de me l'expliquer.

Mais il y a mieux encore. Ces gens qui nous sommaient, hier, de quitter leur affreux pays dans les trois jours, ne veulent plus nous laisser partir sans nous donner un dîner d'adieu. Je refuse, bien entendu, cette politesse, trop sujette à caution, et dont la conséquence pratique était de nous retarder de vingt-quatre heures. Je déclare que, mes bagages étant prêts, je ne disposais plus que de mon costume de route, qui m'interdisait de me rendre à de telles solennités. Qu'à cela ne tienne, m'objecte-t-on, le dîner aura lieu chez vous; nous enverrons nos cuisiniers et tout le service à votre demeure. Et comme je déclinais encore cette invitation d'un nouveau genre, on m'avoua que je ne pouvais compter sur les moyens de transport promis. La véritable raison était que l'on avait besoin de nous retenir une journée de plus. Force nous fut donc de subir ces agapes chinoises, dans l'espoir de ne pas retarder davantage le départ, et nous dûmes goûter encore une fois aux

ailerons de requin, aux matelotes de queues de lézards, aux salmis de peaux de pattes de canards, aux fritures de cervelles de poissons, aux champignons d'arbres, aux prunes confites dans du vinaigre alternant avec des bols de lait aux noyeaux d'abricots. Il nous fallut picorer des pépins de citrouilles et ingurgiter des tasses d'eau-de-vie de riz chauffée au bain-marie. Et tout cela en écoutant des inepties écœurantes et d'horripilantes protestations d'amitié.

Ceci remit au 10 juin notre mise en route. Le matin de ce jour, le préfet et le sous-préfet et tous leurs lettrés sont chez moi dès l'aube. Ils achèvent de coller leurs papiers et d'apposer leurs cachets. A tout moment un de ces bureaucrates célestes vient mendier un objet convoité. « Oh! oui, prends! pourvu que tu en finisses. » Enfin! ma maison est complètement sous scellés. Il n'est pas une ouverture, un interstice quelconque qui ne soit orné de deux bandes de papier-soie entre-croisées, couvertes de cachets cabalistiques; des troupes de pouilleux ont déjà envahi les coins demeurés libres; l'aspect européen de ma maison réparée à neuf a disparu en quelques minutes; les murs sont déjà noircis par les feux allumés; les loques et la crasse s'accumulent immédiatement, on s'enlise dans les crachats. Oh! l'ignoble Chine!

Tous nos bagages sont à la débandade dans nos cours, on ne peut circuler et il tombe une pluie féroce! Pour ajouter à l'encombrement, les muletiers apportent les bâts de leurs animaux, mais ils s'en vont sans paraître disposés à charger leurs bêtes.

Nous devions partir à six heures et la matinée se passe sans que la garde promise, ni son chef, le général Sou[1], aient paru.

Tout ce temps était encore mis à profit par les mandarins pour tenter de séparer les missionnaires de nous, leur persuader qu'ils ne devaient pas partir, qu'ils n'avaient rien à redouter. Le vice-roi faisait agir sur le vieil évêque, il lui envoyait des chrétiens chargés de pleurer à ses genoux pour le retenir, il rassemblait lui-même les catholiques de la ville dans son yamen, les exhortait à ne pas permettre le départ

1. Homonyme du général en chef du Kouang-Si.

de leurs missionnaires, à se mettre en travers de la route, à briser même la chaise de leur évêque et à le ramener malgré lui à son évêché. Chacun d'eux sait trop bien que ce ne sont là que des fourberies et que l'on voudrait avant tout conserver des otages; aussi tous résistent à ces sollicitations et tiennent à partir.

Il faut pourtant en finir! Je fais des représentations vives, et les mandarins, comprenant enfin que leurs fumisteries sont sans résultat, envoient vers deux heures et demie les chevaux tout à l'heure introuvables. Sou se présente également suivi de ses hommes. Je constate qu'ils sont surtout armés de parapluies, au lieu des fameux fusils à répétition que l'on m'avait annoncés. Ces guerriers, couverts de papier huilé, paraissent surtout préoccupés de s'abriter des averses. Ils ont cependant derrière leurs chapeaux les queues d'écureuil d'ordonnance, insignes de service. Voilà bien l'appareil du départ. Tout semble indiquer que nous allons nous mettre en route.

Eh bien, tout cela est de la farce. Après nous avoir mis en demeure de quitter la province, on craint les conséquences de cette mesure. On veut maintenant que nous restions et, pour être plus sûr de ne pas nous voir nous éloigner, on va nous retenir par la force.

Les marques d'amitié qu'on nous a prodiguées et qui nous ont retardés n'avaient d'autre but que de permettre de battre le rappel dans la populace, d'armer la garde nationale et de la poster sur notre route. On nous fera assassiner au besoin. Tout est prévu, on a même choisi la victime expiatoire. Le chef de notre escorte, le général Sou, n'est pas prévenu de ce que l'on trame et c'est lui qu'on offrira au besoin en holocauste à la France pour n'avoir pas su nous protéger, tandis qu'on se tournera vers le peuple en lui disant : « Voilà comment nous traitons les Européens. » Depuis cinquante ans, les Chinois jouent la même comédie, et on ne se lasse pas en Europe.

Au dernier moment, les muletiers réclament une avance de paie inusitée. Je préfère ne pas soulever de nouvelles discussions. Je paye et enfin, à trois heures, le convoi s'écoule par la ville, précédant nos chaises.

Je tiens à marcher en tête; mon fusil est entre mes jambes

et mon revolver sous la main; chacun de nous est ainsi équipé et nous commençons à enfiler la ruelle au milieu d'une foule compacte.

Je n'avais pas fait trois cents mètres, et la file de nos vingt et une chaises n'avait pas encore eu le temps de se déployer, que le général Sou accourait effaré vers moi, me pressant de rentrer dans notre enceinte. Il annonce qu'il y a des troubles à la porte du Sud que nous devons franchir et que nous ne pouvons songer à continuer.

Force nous est de retourner sur nos pas. Les coolies ramènent précipitamment nos chaises, et s'enfuient, non sans voler ce qui est à leur portée. Notre convoi a été pillé en un clin d'œil, nos caisses sont éventrées dans la boue. Il ne nous reste rien.

Presque aussitôt la butte qui domine ma maison se couvre d'une populace qui tente de nous envahir et qui nous crible, de haut, de pierres énormes. Nous sommes vite sur la défensive. Chacun de nous prend son poste avec le plus grand calme. Nous ajustons les assaillants qui filent comme des lièvres. Sou arrive sur nos talons et ses soldats se placent dans les environs de notre logis; la plupart sont sans armes, mais les nôtres, que l'on sait derrière, inspirent la prudence aux assaillants qui se répandent de préférence contre celles de nos maisons qui sont évacuées.

Nous revoyons le préfet qui n'a pas abandonné son amabilité obséquieuse. Il veut immédiatement parler de réparations et il m'invite à quitter le réduit que nous avons préparé pour la résistance, afin, dit-il, d'aller m'entretenir dans mon pavillon particulier qui est précisément le plus attaqué en ce moment. Un de mes lettrés, qui s'est montré, ma foi, fort dévoué, me supplie de ne pas m'écarter de mes compagnons. Il sait que le plan est formé de m'enlever ainsi que Beauvais. La promesse a été faite de nous livrer à la populace, dans des cages. Je réponds à cette aimable invitation en montrant au préfet ma carabine, et je lui dis textuellement, en lui faisant admirer une jolie cartouche à balle nickelée : « Regarde, mon ami, comme ceci est « beau à voir » (suivant l'expression chinoise, *ting-Hao-Kan*). Eh bien! chacun de ces joujous peut percer au moins le ventre de trois de tes Chinois. Si ta canaille

arrive à portée et si tu ne sais pas la faire disparaître, je te jure que tu assisteras à quelque chose de bien, sans compter que je mets le feu à tout le quartier avoisinant! »

Et comme chacun renchérissait sur les mérites de son flingot en riant et sans nulle apparence de trouble, le pauvre homme en est resté médusé.

Pendant cette conversation, la foule, hurlant furieusement, se précipite dans une habitation que nous avions occupée; nous entendons craquer les bois, on perçoit le bruit d'une avalanche de tuiles, des coups frappés dans les cloisons qui cèdent. D'autres bandes se ruent sur l'évêché à l'autre bout de la ville; en moins de vingt minutes, paraît-il, il ne restait rien. Pas un objet n'est oublié; les uns emportent même les planches, on déménage le bois à brûler, et jusqu'au fumier! La mission avait précisément une forte réserve d'argent, plus de quarante mille francs! Les caisses contenant les lingots sont éventrées et des batailles terribles se livrent autour. Des gens se fendent la tête pour s'arracher des sacs. On nous prévient que les ornements d'église, les calices, la crosse de l'évêque, enfin tous les objets du culte sont traînés dans les rues, sans qu'aucune autorité intervienne. Ces bandits ne laissent rien; ils emmènent les animaux qui ont quelque valeur et brisent sur les pierres la tête des malheureux chiens des missionnaires. De là, la masse se rue sur la maison d'un Chinois, intendant de l'évêque; on y prend encore une douzaine de mille francs, et on n'y laisse pas un morceau de bois. De notre basse fosse, nous entendons les hurlements et nous pouvons reconnaître de quel côté se portent les assaillants. Chez l'intendant, on tente à deux reprises de mettre le feu, mais les voisins l'éteignent, craignant pour eux. La cure centrale subit le même sort, on n'en laisse que les piliers. Là, les mandarins eux-mêmes disent aux pillards : prenez tout, mais n'incendiez pas. Les maisons de nos employés chinois sont toutes dévastées. La nuit est venue, nous mangeons en hâte les provisions restant du déjeuner, pour reprendre au plus tôt notre poste de combat. Tout à coup une lueur immense éclaire notre trou. Un incendie formidable vient d'être allumé et nous pouvons être certain par l'emplacement du foyer que c'est l'évêché qui brûle; les

flammèches viennent tomber jusque chez nous, poussées par le vent. Le quartier brûle en même temps.

A ce moment, les autorités prennent peur. Elles ne peuvent plus tenir la population. Le vice-roi apprend que toutes les bandes rassemblées marchent sur nous avec l'intention de nous incendier. A présent, elles sont emportées par leurs succès, les gens sont ivres et il est à craindre que la seule vue de nos fusils ne les retienne pas.

Alors seulement les autorités, envoient des mandarins militaires porteurs des planchettes d'ordre, apportant l'autorisation de tirer sur la foule, qu'on entend tout proche et dont la clameur grandit autour de nous.

J'invite tout mon monde au plus grand sang-froid ; je donne pour instructions de nous tenir dans une cour, la moins menacée par les incendies, assez bien placée pour nous permettre d'enfiler les points d'accès par notre feu ; je commande de laisser piller nos habitations et de ne tirer que si nous avons à défendre notre vie. Malgré le désir de chacun, et de moi tout le premier, de mitrailler ces canailles, je fais savoir au général Sou que nous n'interviendrons personnellement qu'à la dernière extrémité, si ses soldats faiblissent. Il en est heureux, car il craignait fort que nous ne commettions quelque erreur et que ses hommes ayant à redouter une méprise de notre part ne lâchent pied.

Vrai, à ce moment, la scène est émouvante. Une lueur immense embrase toute la ville, les contours des pagodes se dessinent crûment sur ce fond, des fusées d'étincelles montent en gerbes, un bourdonnement étrange se prolonge jusque dans les lointains ; à nos portes, des rugissements, des cris suraigus ; sur nos murs les silhouettes bizarres des soldats chinois avec leurs tridents, leur lances et tout l'antique armement. Et dans notre trou, éclairé par l'incendie, vingt et un Français dans les costumes les plus divers, certains avec des moitiés d'uniformes, d'autres en tenue de chasse, les missionnaires, barbus comme des sapeurs, pourvus d'un crin qui n'a pas vu le rasoir depuis dix, vingt et trente ans, en robes chinoises relevées pour la circonstance comme des capotes de fantassins. Chacun a l'arme à la main, baïonnette au canon, prêt à faire feu dans la direction prévue. Tout à coup la fusil-

lade éclate à notre porte et gagne tout autour; un cordon de détonation nous encercle. Ce sont les réguliers qui tirent... à blanc! La masse des assaillants, d'abord étonnée, s'aperçoit vite qu'elle n'a rien à redouter: elle redouble d'audace; l'ordre de tirer à balles est enfin donnée. Oui! mais les hommes n'ont pas pas de balles, il faut en querir!

Les sonneurs de trompe du vice-roi parcourent les rues en poussant des mugissements lugubres et mettent une note de plus dans cette scène tragique. Rien de saisissant comme ces appels de trompe dominant le brouhaha confus d'une populace de cinquante mille individus hurlant comme des bêtes fauves. Ces sonneries annoncent que le tir va devenir meurtrier. Les soldats ont, en effet, reçu quelques cartouches, et les balles commencent à siffler. Le moment nous paraît proche d'entrer en ligne pour appuyer les « braves » du général Sou. Nous armons et on fait aux conscrits les dernières recommandations de prudence pour ne pas nous entre-fusiller.

Mais cette canaille est tellement lâche que quelques projectiles écornant les murs de terre ont suffi pour la faire reculer. Après cette attente énervante, c'est une véritable déception de remettre l'arme au pied et de ne pas livrer bataille. Avec quel bonheur on eût chargé!

La foule s'éloigne, intimidée, et va piller un autre quartier.

Dès lors, on peut prendre un peu de repos et, assis sur nos caisses au milieu de nos chaises dont les brancards entrecroisés forment une barricade, nous devisons. Nous avions sous les yeux un de ces quatrièmes actes d'opéra sur lesquels le rideau tombe, avec les décors embrasés, les clameurs des choristes, les bruits de foule, la fusillade, les éclats des cuivres et des cloches remplacés par des trompes et les gongs. Seulement ici tout est réel. Et quel décor que celui de cette cour chinoise où nous nous tenons, entre nos bâtiments d'habitation à toits retroussés! Le vieil évêque, avec l'insouciance de ses quatre-vingts ans, assis sur un bât de mulet, obéissant impassiblement à nos avis, sa croix au bout de sa chaîne pendue sur sa poitrine, et son anneau pastoral, lançant les reflets des flammes qui dévorent l'évêché, son œuvre à lui, le pauvre homme qui a quitté la France en 1846, et que ces événements, si j'arrive à ramener mon monde au Tonkin,

conduiront peut-être à revoir une terre française qu'il croyait avoir quittée pour jamais. Et l'autre évêque, transformé en soldat, dans le rang avec ses missionnaires, attentifs à suivre nos commandements. Et nos groupes à nous, coiffés de larges feutres qui nous font ressembler aux Boers que nous montrent les journaux illustrés.

La nuit s'achève ainsi, les uns tirant de tout ceci la quintessence philosophique, les autres saisissant le côté comique, d'autres les conséquences pratiques. Certains se livrent aux douceurs du calembour. Un jeune s'écrie : « Tout de même, si nos familles nous voyaient ! »

Pour moi, je n'ai pas ce dernier souci et je puis contempler tout cela avec la plus parfaite sérénité. Je vous l'ai, je crois, déjà écrit dans une autre circonstance. Pour moi, l'idéal consiste à vivre à ma guise, dans la plus complète indépendance, et à ne pas m'enliser dans la banalité. Vivre d'action, et puis, le moment venu, souffler ma chandelle en souhaitant le bonsoir à la compagnie. Aussi, malgré le poids des responsabilités qui pèsent sur moi en ce moment, je ne donnerais pas ma place pour un Empire. Elle pourrait d'ailleurs valoir un Empire, ma place, si j'écoutais certaines suggestions. Je ne suis pas très loin de la situation de Francis Garnier, et, sans les considérations que vous savez...!! Mais j'ai la conscience que le cadeau serait un peu lourd pour mon pays, et, comme je ne tiens pas à devenir un héros de feuilleton, je laisse de côté le plaisir tout personnel que je prendrais à mener une aventure de ce genre, pour me maintenir l'*agent correct*.

C'était tentant, pourtant ! une simple pression de l'index sur une gachette, une petite charge à la baïonnette, pour se donner de l'air, sur des gens qui voulaient notre tête, et cela y était. C'est là ce qui m'amuse précisément, d'avoir tenu et, ma foi, de tenir probablement encore cette situation, et tout ce qui en découlerait, au bout de mon index.

J'ai passé dans cette nuit du 10 juin 1900 des minutes inoubliables. Pendant que la populace déchaînée hurlait à dix mètres de nous, je ne me suis jamais senti plus de calme et de liberté dans mes jugements. L'état d'esprit de mes compagnons était également excellent : tous montraient courage, fer-

meté et bonne humeur. J'avais pris la résolution de ne faire feu que lorsqu'il deviendrait trop stupide de se laisser massacrer sans se faire au moins une bonne litière de ces brigands. Au moment critique, j'avais prévenu mes compagnons que le premier coup de feu ne devait être tiré que par moi. J'ajoutai avec le plus grand sérieux que la politique du gouvernement devait être avant tout pacifique et que la conquête du Yunnan ne pouvait se faire que par des procédés économiques et avec des sentiments amicaux. L'effet de cette déclaration dans un moment comme celui-là eut un succès fou. Un rire homérique me répondit. Je ne vous répéterai pas les quolibets qui partirent en fusée, déchaînés par cet appel à l'économie de nos cartouches et à la pratique de l'amour fraternel. Les missionnaires eux-mêmes se tenaient les côtes. Les soldats chinois préposés à la garde de nos portes n'y comprenaient rien. Ils se demandaient ce que nous pouvions bien avoir dans le corps pour être aussi hilares, alors qu'eux... tremblaient dans leurs culottes.

Le général Sou en secouait son plumet de crins et sa queue de paon. « Il ne faut pas rire comme cela », ne cessait-il de répéter. — Mais si! mais si! lui répondait-on; pourquoi veux-tu, mon bon Sou, que nous nous fassions du mauvais sang?

Maintenant encore c'est là un fait qui le dépasse; il s'écrie constamment : « Vous autres, Français, vous êtes étonnants! Vous vous fâchez souvent pour un rien (le rien, pour lui, c'est la plus énorme fourberie), vous partez... » — et il fait le geste qui indique l'éclatement d'une bombe; — « et puis, quand vous êtes en face de gens qui vont vous écrabouiller, vous riez et vous chantez! » Le brave Sou n'en reviendra jamais. Certains lui affirmaient que nous ne pouvions que rire de toute cette racaille. « Quand tu voudras t'amuser un brin, tu nous laisseras faire; en trois minutes, fini! il n'en reste plus, tout le monde est mort! » Et il répondait : « Le vice-roi devrait comprendre que j'ai raison, quand je lui certifie que j'ai à la fois protégé les Européens et les Chinois, puisque, si je n'avais pas su vous protéger contre la population, vous auriez tiré vous-mêmes et qu'à présent il y aurait des milliers de morts. » Il a sur le cœur la punition du vice-roi qui lui a enlevé son bouton (naturellement pour se disculper lui-même), et

il ajoute : « C'est vraiment trop stupide de servir le gouvernement chinois, vous devriez bien me prendre avec vous au Tonkin. » Il a surtout peur des représailles de la population. Nous achevons la nuit étendus sur nos caisses, nos armes en mains, prêts à nous remettre en garde.

Au matin, le mouvement continue encore. Cette fois, ce sont les missionnaires anglais qui y passent. Je les avais prévenus cependant. Tout d'abord ils m'avaient demandé d'abriter leurs familles chez moi, et je leur avais offert mon hospitalité. Puis ils se sont laissés berner par les mandarins qui leur ont affirmé que nous étions seuls menacés. Ils n'ont plus rien et ils ont été conduits dans le yamen du sous-préfet où ils doivent être bien! Nous apprenons ensuite que le séminaire, qui se trouve à dix lis de la ville, en pleine campagne, a été brûlé : il n'en reste rien; un pauvre vieux gardien chinois y a péri. Enfin les autorités, effrayées des proportions qu'elles ont donné elles-mêmes à ce mouvement, se décident à prendre quelques mesures; on coupe quelques têtes, devant la mission, chez les protestants et à ma propre porte. Les hostilités cessent.

12 juin.

Nous pouvons organiser notre existence. Parqués dans nos cours et dépendances, notre temps s'écoule comme sur un paquebot.

Nous mettons tout en commun; j'espère bien que les Chinois paieront tout : il n'y a même pas la possibilité de tenir des comptes. Il s'agit d'équiper certains d'entre nous, auxquels il reste tout juste la chemise et la veste de toile qu'ils portaient au moment du départ. Les missionnaires sont les plus dépourvus. Heureusement que je ne m'étais pas embarrassé au moment du départ des vêtements déjà fripés. Nous les avons retrouvés en partie et ils font notre bonheur.

13 juin.

Au bout de trois jours, les hauts mandarins commencent à se montrer. Les deux tao-taï provinciaux m'apportent leurs condoléances. Ils ont l'air plutôt ennuyé; mais ils font encore des grâces auxquelles je coupe court. Ah non! par exemple, en voilà assez! Ils parlent déjà d'arranger l'affaire.

Merci, mes bons mandarins, nous verrons cela d'un peu plus loin. Ils veulent des listes de nos pertes, soi-disant pour retrouver ce qu'on nous a volé. « Vous pouvez conserver tout, je ne reprendrai rien de ce qui a été sali et détérioré par votre immonde peuple! »

Je ne réclame que mes collections. Pour moi, c'est un désastre. De mes notes, plans, cartes, collections, clichés de deux ans de voyage, il ne me reste pas un atome.

On m'annonce que mon uniforme est retrouvé : il n'y manque qu'une manche. Gardez-la, mes amis; à vous la première, leur dis-je, à moi la deuxième, et quant à la belle, on vous la jouera, je l'espère, sur un autre terrain.

Évidemment, ils redoutent que la frontière ne soit franchie après notre départ, et leur plan est de mettre obstacle à notre sortie.

Le vice-roi, qui aurait dû se rendre auprès de moi dès le premier moment, se dit empêché par une fluxion. Le fantaï, neveu de Li-Hung-Tchang, a pris froid. Je m'enquiers des protestants anglais et l'on me répond sans broncher qu'ils sont tranquilles et que leurs maisons ne sont nullement touchées. Or, une heure plus tard, l'un de ces missionnaires m'envoyait un billet, me disant qu'ils sont douze réfugiés chez le sous-préfet, et qu'ils voudraient bien se joindre à nous, mais que les mandarins s'y refusent. Il me prie de leur envoyer ce que nous pourrons pour leurs femmes et leurs enfants. Ils sont dépourvus de tout, et ils m'expriment le désir de partir avec nous. Ils s'informent enfin si nos soldats doivent passer la frontière. C'est m'en demander réellement un peu trop! Si les missionnaires anglais m'expriment le désir de me suivre, je pourvoirai à leurs besoins et je les hébergerai au Tonkin, mais je ne veux leur donner aucun conseil.

14 juin.

Visite du vice-roi. Je le reçois en tenue de route, cartouchière sur le ventre; tous mes compagnons, qui sont répandus dans les cours, sont armés de pied en cap, et cela paraît l'intéresser. Je lui explique que mon uniforme étant en ce moment utilisé par ses administrés, il devra m'excuser de mon manque de tenue. « C'est vrai, dit-il, mes mandarins n'ont pas su vous

protéger » (c'est un cliché). — « Oh ! pour cela, Excellence, pas d'inquiétude, » et, frappant de la main mes cartouches, « j'ai ce qu'il faut ». — Il offre de faire rechercher nos bagages, mais je lui fais comprendre que nous n'accepterons rien ; ses mandarins ont invité eux-mêmes la population à s'approprier notre bien et nous ne voudrions pas la désobliger par une restitution. On nous remboursera le tout.

« Si, pourtant, il est une pièce à laquelle je tenais beaucoup et que je vous serais reconnaissant de faire rechercher avec soin. C'est un diplôme signé de votre Empereur et qui venait de me parvenir en signe de bonne amitié. » Le vice-roi s'effondre ! « Comment, même une pièce venue du trône a été pillée ! — Oui, vos gens font bien les choses; et tous les documents du gouvernement français ont été jetés dans la boue et lacérés. » Nouvelle grimace de désespoir, après quoi il me confie qu'il est débordé par les sociétés secrètes et que la politique lui donne bien des inquiétudes. « C'est probablement dans un but politique que votre population a volé dix-huit mille piastres à la mission catholique, dévalisé jusqu'aux briques, aux arbres et aux fumiers du séminaire, etc., etc. » Alors Son Excellence est reprise de sa fluxion qui lui cause une gêne extrême à parler, mais je ne la laisse pas se retirer avant de lui dire nettement que je ne suis pas sa dupe. Il voudrait nous retenir ici dans une prison déguisée et il considère que, tant qu'il nous tiendra, il évitera la guerre. Je lui démontre qu'il ne m'intimidera pas plus à présent qu'autrefois et que la seule chance qu'il a de s'en tirer pacifiquement est de veiller sur notre prochain départ et d'assurer la rentrée de tous les Français sains et saufs au Tonkin. Il est prévenu que nous sommes résolus à nous défendre résolument, qu'il ne nous retiendra pas vivants, car nous nous frayerons un chemin à coups de fusils et de baïonnettes, et alors sa tête et celles de tous ses mandarins répondront des nôtres. — Ce discours n'est guère de son goût. Il jure qu'il fait prendre toutes les précautions pour nous procurer un voyage sans incident. Soit ! mais il faudra que ses dispositions ne nous retardent pas au delà de certaines limites.

En résumé, notre situation est la suivante : nous sommes enfermés dans les murailles d'une ville de quatre-vingt mille

habitants qui voudraient nous massacrer ; nous sommes protégés par des mandarins qui nous considèrent comme la sauvegarde de leurs propres têtes et qui flottent entre la crainte de la population si nous échappons et celle des représailles françaises si nous succombons. Nous avons six cents kilomètres à franchir à travers un pays que l'on a surexcité, et qui est travaillé par les sociétés secrètes. Il nous faut des moyens de transport, le vieil évêque ne peut marcher, non plus que quelques agents fatigués.

Je suis sans communication avec Pékin, et la ligne télégraphique qui nous relie au Tonkin est coupée. Je n'ai plus de chiffre pour dire au ministère ce que je voudrais. J'ai tenté d'envoyer un télégramme par Bahmo en rédigeant une dépêche en espagnol. Aucun lettré de l'entourage du vice-roi ne connaissait cette langue.

J'ai des émissaires sur la route du Tonkin qui essaient de porter des télégrammes au premier poste français. Mais ce n'est pas à deux pas. Mes lettres arriveront peut-être, au moins quelques-unes ; mais d'ici là, que se passera-t-il?

15 juin.

J'apprends par les mandarins que le gouverneur de l'Indo-Chine a déjà massé des troupes à Lao-Kaï. La nouvelle commence à courir la ville, où elle produit une sensation des plus vives.

Ce n'est peut-être pas le moyen de nous tirer d'affaire.

16 juin,

La crainte de la guerre retourne bout pour bout les sentiments de la population ; celle-ci accuse à présent les mandarins de l'avoir excitée, d'avoir préparé le coup et d'avoir mis la province dans un mauvais pas. Les notables déplorent les excès des jours derniers. Le vice-roi ne sait plus où donner de la tête, il ne la sent décidément pas très solide sur ses épaules. C'est une contre-révolution qui semble se préparer et, si elle éclate, nous n'en serons pas en meilleure position ; quelle que soit, en effet, la raison qui soulève les masses chinoises, toujours la populace se tourne contre les Européens.

Il n'est plus douteux que les mandarins ne mettent obstacle

à notre départ. Ils nous gardent comme otages. Je n'en laisse rien percer devant mes compagnons qui, eux, commencent à se prendre aux cheveux pour des questions de popote. Tout est en commun, nos domestiques doivent faire un service général, ce qui n'empêche pas chacun d'intervenir chaque fois que l'un de ses gens est commandé pour l'intérêt public, d'où des discussions interminables. Et je suis encore tenu de trancher ces questions qui menacent de créer des différends graves. Je connais bien cet état d'esprit ; on est sans nouvelles, sans distractions, enfermés dans une enceinte, où l'on se coudoie, où l'on se croise, où l'on s'enjambe à tout moment de la journée. Alors on finit par ne plus pouvoir supporter son voisin, on s'attrape pour un objet déplacé, pour un chien, et même pour rien. Le premier jour d'une situation pareille, c'est splendide d'amabilité, d'empressement, de camaraderie, mais ça ne peut pas durer.

C'est décidément bien la vie de bord avec ses gênes qui développent l'insociabilité. J'ai presque autant de soucis de ce côté que du côté chinois. Quelques prises d'armes de temps à autre seraient presque nécessaires. Pourvu que l'idée ne vienne pas à mes compagnons que nous sommes retenus ici dans une espèce de captivité. Je dépense des trésors d'imagination pour expliquer les retards mis à notre voyage. J'avais rapporté de Hanoï des jeux de cartes et un jacquet, que notre rentrée dans mon yamen a remis entre nos mains. Je fais faire des tournées de whist et des « boîtes », mais le whist n'est peut-être pas le calmant qu'il leur faudrait.

16 juin.

J'en suis encore à attendre la visite du fan-taï annoncée par le vice-roi. C'est avec lui que les conditions de notre départ doivent se discuter. En attendant, pour amuser le tapis, les tao-taï, préfet et sous-préfet se succèdent chez moi. Tous répètent la même chanson : notre éloignement sera la source de gros embarras pour l'autorité provinciale. Depuis plusieurs mois, une infiltration considérable s'est faite, dans la capitale, d'agitateurs venus du Sien-Tchouen. Et on me promet de couper des têtes. Or, je sais à quoi m'en tenir sur ce genre de comédie. Je sais bien qu'on saisira cette occasion pour

décapiter quelques gredins qui pourrissent depuis longtemps dans les prisons, et je ne veux pas me laisser berner en acceptant cette sorte de satisfaction ; je préfère me donner l'avantage de la grandeur d'âme, et j'insiste, au contraire, pour qu'il ne soit pas versé de sang trop précipitamment.

19 juin.

Notre existence n'a pas changé. Mes compagnons commencent à marquer quelque impatience, ils ne s'expliquent pas ces délais en effet inexplicables pour d'autres que Beauvais et moi, qui conversons seuls avec les mandarins. Je ne puis pourtant pas leur dire que l'on négocie les têtes de certains de nous. Car c'est là le fond du débat engagé, en termes d'ailleurs charmants. On me dit fort clairement qu'en abandonnant, par exemple, les missionnaires, je réduirais bien les difficultés.

Les nouvelles du nord commencent à transpirer. Elles viennent par Mong-Tseu et par le Sien-Tchouen. De tous côtés, des massacres d'Européens sont annoncés et les patriotes yunnanais s'invitent à entrer dans le mouvement général et à ne pas se montrer inférieurs à ceux des autres provinces.

Vers le soir de ce jour, à ma profonde surprise, il m'est remis un télégramme. La ligne est rétablie comme par enchantement. La dépêche est signée Delcassé. Ma communication espagnole est parvenue et l'on s'occupe de nous à Paris. Mais j'apprends en même temps les gros événements de Pékin. La légation est coupée elle-même de ses communications et il n'existe plus de gouvernement chinois. Voilà qui est grave et qui tempère grandement ma joie de me sentir relié avec le monde civilisé. Le ministre a pris le seul moyen pratique dans la circonstance, il fait menacer le vice-roi du Yunnan par le représentant de la Chine. C'est là une corde dont je vais jouer vigoureusement. Ting est déjà informé; car le fan-taï, invisible, qui remettait chaque jour sa venue, s'annonce pour le lendemain. Puisque le télégramme m'a été remis, c'est donc qu'il a produit quelque émotion, et je n'attendrai pas à demain, pour frapper l'esprit du vice-roi. Beauvais rédige lui-même, de son meilleur pinceau, une lettre officielle pour lui dire que sa tête et celle de

ses mandarins ne sont pas plus solides que les nôtres. Jamais un scribe chinois n'aurait osé lui débiter ce discours.

20 juin.

Je reçois le fan-taï dans le même appareil militaire que le vice-roi. Li est très embarrassé; il laisse paraître un trouble profond; ses mains tremblent visiblement et il hésite à chaque mot en débitant toute la série des platitudes que les autres nous ont déjà servies. Je le vois revenir sur la nécessité de garder au moins les missionnaires, mais je coupe court à ce scandaleux marchandage et je prie Beauvais de lui traduire, en termes aussi raides que possible, que je suis décidé à emmener tout mon monde sans la moindre exception et qu'à présent je ne souffre plus de délai. Nous partirons tous ensemble ou nous nous ferons tuer ensemble. C'est là un dilemme dans lequel je l'emprisonne. Je lui fais savoir que je n'ignore rien de la situation, ni des projets formés contre nous, ni de sa part personnelle de responsabilité. C'est donc convenu : pour nous retenir à présent, il faudra nous tuer. Je lui donne quarante-huit heures pour nos préparatifs et, lui relisant la dépêche du ministre, je lui notifie que si dans ce délai on n'est pas informé de notre sort à Paris, nos troupes passeront la frontière. Il voudrait encore parler des réparations, mais je lui déclare qu'il ne m'appartient même pas d'en déterminer le principe et que je veux réserver à mon gouvernement sa pleine liberté d'action. Il me supplie alors de retarder jusqu'au 28 de la lune, le 24 juin, afin de prendre ses mesures et, comme j'ai besoin moi-même de ce temps pour organiser notre colonne, j'adopte cette date.

Si vous aviez besoin de quelques exemples des habiles moyens dilatoires de cette fameuse diplomatie chinoise, je pourrais vous en fournir quelques beaux spécimens cueillis dans ces entretiens. Ainsi, tandis que l'on me proposait en somme de livrer une partie de mes nationaux et que je répondais avec indignation, je me voyais sans transition demander si, en France comme en Chine, les diverses provinces usaient de dialectes différents ! ! A un autre moment, alors que je venais de poser nettement cet ultimatum : « ou notre retraite serait favorisée, ou bien j'aurais recours aux armes », on me

disait sur le ton du plus profond intérêt : « Voilà bien longtemps qu'il ne pleut pas, ce temps est bien défavorable à l'agriculture; aussi nous faisons des sacrifices; mais vous qui avez des procédés extraordinaires en toutes choses, ne connaîtriez-vous pas un moyen de faire tomber la pluie? »

Comprenez-vous que l'on puisse devenir enragé, au moins sinophobe?

23 juin.

Les trois jours précédents ont été dépensés, en outre de nos préparatifs, en assauts de gracieusetés avec les autorités. Nous n'avons vu venir que cadeaux et lettres de compliments. *Timeo Mandarinos*, etc... etc..., d'autant plus qu'il me revient de singuliers bruits. Les protestants anglais enfermés chez le sous-préfet, et qui voudraient bien gagner la frontière avec nous, me font passer un billet pour me dire cependant leurs hésitations. On chuchote dans le yamen que nous serons attaqués demain à notre sortie. Le plan que l'on m'annonce par ailleurs est de s'efforcer de nous séparer, et d'en finir avec chacun de nous isolément. Il a dû venir des ordres de Pékin.

J'ai immédiatement fait renouveler aux autorités mes déclarations. Cette fois, nous sortirons pour ne plus rentrer, résolus à en découdre et certains d'être vengés.

Mes dispositions sont prises, notre colonne est organisée militairement. Avec les serviteurs annamites, elle comprend quarante-sept fusils. J'ai détruit les armes non utilisées, en brûlant les crosses et en faussant les canons. J'exige que chacun porte deux cents cartouches, cent piastres en argent et un paquet de pharmacie. Nous nous mettrons en route à quatre heures du matin, alors que la populace cuve encore son opium. Je sens qu'il est grand temps de nous éloigner. La situation doit empirer dans le nord et chaque jour peut la rendre plus périlleuse pour nous. Les mandarins ne cessent de délibérer, et peut-être profiterai-je de leurs divisions.

Je confie ce courrier et quelques autres lettres à un émissaire sûr qui partira tout à l'heure pour le Tonkin.

Allons, mon cher ami, au revoir... ou adieu. Demain, à cette heure, je serai hors des murailles de Yunnan-Sen, en route pour Lao-Kaï, ou bien tout sera fini, car nous sommes résolus à passer coûte que coûte. Si nous sommes attaqués, nous

nous défendrons valeureusement, vous pouvez en être sûr, et, si nous avons le dessous, je me ferai sauter la tête moi-même pour ne pas tomber vivant aux mains de ces sauvages.

VIII

Hanoï, 12 juillet 1900.

Mon cher ami,

Lorsque cette lettre vous parviendra, vous serez depuis un mois déjà rassuré sur notre sort. Aujourd'hui, grâce à l'amabilité de M. Doumer, je suis l'hôte du gouvernement général à Hanoï et le hasard me fait occuper la chambre même que j'habitais, il y a quatorze ans, auprès de mon excellent chef d'alors, M. Bihourd. De mes fenêtres je puis contempler les plantations que je faisais à cette époque pour créer les jardins actuels de cette résidence. Oh, que tout cela a poussé! Tudieu, quelle vigueur! Les boutures de ficus, rapportées de Hué en 1887, dans une minuscule caisse, sur le pont du *Pluvier*, forment un bois d'arbres de vingt mètres de haut, entrelaçant leurs racines aériennes qui pendent des hautes branches comme des chevelures dénouées, soudant leurs troncs et se communiquant leur sève réciproquement par des membranes phénoménales, des formes des plus capricieuses...

Excusez cet élan d'attendrissement en revoyant le lieu où je fis mon premier séjour sur la terre indo-chinoise. J'ai hâte de vous conter la fin de mon aventure chinoise.

Je me suis empressé de vous télégraphier de Long-Po, le premier poste français, notre heureuse arrivée au Tonkin. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle joie nous avons salué le drapeau de ce poste de Long-Po. Personnellement je poussai un soupir de soulagement; dès ce moment je n'avais plus charge d'âmes. Aucun de mes nationaux ne manquait à l'appel; chacun d'eux rentrait dans un état de santé suffisant et je n'avais plus à me préoccuper que de ma seule carcasse, — carcasse est le mot propre. — Je rapporte une ossature complète, mais exigeant un rembourrage sérieux; ces trois voyages exécutés coup sur coup n'ont pas, je vous l'assure, développé

chez moi la fâcheuse obésité, sans compter que toute ma machinerie interne réclame des réparations aussi urgentes que celles de l'unique vêtement que j'ai rapporté de Yunnan-Sen.

Il est d'usage en Chine, lorsqu'un mandarin quitte une ville emportant les regrets de ses administrés, que la population l'arrête à la porte et lui tire ses bottes. On veut sans doute lui marquer ainsi le désir qu'on aurait de le mettre dans l'impossibilité de s'éloigner: et c'est pourquoi les fonctionnaires économes, qui ont conscience d'avoir fait le bonheur du peuple, ont soin de chausser leurs godillots les plus éculés en vue de l'honorifique dévalisation dont ils se sentent dignes. Il faut penser que j'emportais de Yunnan-Sen une fière dose de sympathie, puisque les citoyens de cette ville avaient, en outre de mes bottes, retenu les chaussettes, et toutes les pièces de mes vêtements, tant privés qu'officiels. Malgré la fierté que je ne saurais manquer d'en conserver, une manifestation aussi flatteuse ne laisse pas d'être assez gênante pour qui n'est pas mandarin chinois, et vous imaginerez difficilement les dépenses d'ingéniosité auxquelles j'ai dû me livrer pour parvenir au blanchissage d'une unique chemise durant trois semaines de marche lorsque l'on ne dispose que d'un reste de savon de toilette! J'aurais été vraiment mis dans l'embarras par de nouvelles marques d'amitié qui m'eussent sans doute réduit à la nudité complète. — Mais, trêve de plaisanteries. Je vais vous donner très succinctement le récit de notre exode du Yunnan.

Au moment où je vous expédiais de Yunnan-Sen mon dernier courrier, des bruits peu rassurants circulaient sur les intentions de la population et sur les dispositions des mandarins. Les missionnaires anglais enfermés chez le préfet recueillaient les rumeurs qui couraient dans le yamen et m'en avisaient confidentiellement. Après m'avoir demandé de les joindre à mes nationaux, ils hésitaient à partir maintenant qu'ils avaient connaissance d'attaques préparées sur notre route en trois points qu'ils indiquaient. De Mong-Tseu aussi, il m'était venu la veille des renseignements concordants, mais j'étais résolu à ne pas différer d'un seul jour notre mise en route. Je prévins encore les autorités que je n'ignorais rien de leurs menées, et que je m'ouvrirais le chemin par les armes le lendemain, si je rencontrais de l'opposition.

A neuf heures du soir, les moyens de transport promis n'étaient point arrivés, et le chef de notre escorte, Sou, était appelé subitement à une réunion nouvelle des mandarins. Dans la journée, il m'avait demandé d'un air assez singulier si je n'avais pas peur du lendemain.

Tous mes compagnons dormaient, car je ne les avais prévenus eux-mêmes de l'heure matinale de la sortie qu'au dernier moment, afin qu'aucune indiscrétion ne fût commise par nos gens, et j'avais engagé chacun au repos, après avoir fait distribuer deux cents cartouches par homme, cent piastres et un paquet de pharmacie. C'était là un lourd bagage qui, malgré son poids, ne devait quitter aucun de nous dans aucune circonstance. Le reste de nos munitions non utilisables avait été enterré.

J'attendis Sou, n'augurant rien de bon des motifs de cette conférence nocturne des mandarins; il ne revint qu'après deux heures du matin. Il paraissait soucieux. Je m'étonnai que les coolies et les chevaux qui devaient nous être envoyés dès la veille n'eussent point encore paru. Il me répondit qu'il n'y avait pas de temps de perdu, car le vice-roi avait décidé de ne pas nous mettre en route avant neuf heures. Je compris qu'il y avait encore du nouveau et qu'il fallait redouter quelque fourberie. Aussitôt, je déclarai à Sou que dans une heure je me mettrais en marche. Je lui fis nettement entendre que, de ce moment, son sort était intimement lié au nôtre et que je ne le perdrais pas de vue. Un geste de ma carabine lui expliqua avec éloquence la suite de ma pensée. A ce discours, il m'avoua que des communications étaient venues de Pékin, et qu'en effet les retards du vice-roi étaient bien fâcheux, d'autant plus dangereux même qu'il avait encore convoqué les gardes nationaux en armes pour huit heures du matin. Il n'y avait plus de doute, un autre guet-apens était organisé. J'insistai plus énergiquement pour le départ dans une heure, avant le réveil de la ville, et je revins sur la finale de mon précédent discours. Je le prévins que je marcherais tout derrière lui et qu'au moindre signe de résistance, soit encore que l'on voulût nous détourner de l'itinéraire que nous devions suivre normalement, je n'aurais plus aucune hésitation à user des armes. Devant cet argument, Sou se déclara

prêt à partir, me prévenant que nous éviterions alors la porte du Sud, où les gardes nationaux devaient se réunir, et que nous gagnerions la campagne par la porte de l'Est, pour contourner ensuite la fortification jusqu'à la jonction de la route de Mong-Tseu. Il ajouta qu'une fois en route, il m'apprendrait ce qui avait été décidé dans la réunion des autorités.

Les coolies, qui avaient été parqués dans le yamen de Sou, furent aussitôt amenés par ses soldats. Il fut convenu que le reste de notre misérable bagage ne serait pris par les chevaux de bât qu'à huit heures. Ils n'avaient, en effet, été commandés que pour ce moment, par les soins du préfet.

Le petit jour commençait à peine à poindre lorsque nous quittâmes notre demeure. On entrevoyait les gardes de Sou formant la haie dans les rues adjacentes, et je suivais leur chef, ne le perdant pas de l'œil, la carabine prête. Nous nous enfonçâmes ainsi dans des ruelles noires, longeant la double file des maisons basses, hermétiquement closes, plongées dans un silence absolu. La cité était encore à ce point endormie que les porteurs de certains d'entre nous, non prévenus du changement d'itinéraire convenu entre Sou et moi, continuèrent leur chemin dans la nuit, jusqu'à la porte Sud, sans rencontrer le moindre rassemblement, et purent rejoindre sans encombre la porte Est, ouverte sur les ordres de Sou.

Je me sentis déjà plus à l'aise en débouchant de la voûte noire, de l'autre côté de la muraille. Nous pouvions être attaqués comme on nous l'avait prédit, mais là, au moins, nous avions l'espace devant nous, nous n'avions plus à redouter d'être assaillis dans ces coupe-gorges des ruelles chinoises, où l'on ne passe qu'en file indienne, pour venir aboutir — même après avoir déblayé heureusement le chemin — à une porte de forteresse que l'on eût fermée devant nous.

A quelque distance du faubourg, nous fîmes halte pour resserrer la colonne. Les quelques chaises qui s'étaient un instant séparées par l'erreur des coolies, dans la traversée de la ville, ralliaient et aucun de nos serviteurs indigènes ne manquait à l'appel.

Pendant que nous marchions au travers de l'interminable plaine des Tombeaux, un loup qui circulait entre les innombrables buttes de cette nécropole vint traverser notre route,

passant dans l'intervalle de mes propres coolies de chaise; il s'arrêtait même sur le bord de la piste et semblait prendre intérêt à contempler notre défilé, si peu effrayé qu'il se laissa rendre, par mes chiens, évidemment trompés, les ordinaires politesses que l'on se rend entre chiens bien élevés. — Ajoutez encore ce caractère à ceux que je vous ai déjà donnés de ce pays de la fausseté : où finit le chien et où commence le loup? On peut généraliser et appliquer la même question aux gens, en se demandant comment se distingue l'individu policé et sociable de la brute lâche et féroce aux allures débonnaires et obséquieuses dans ses habits de soie. Quand se convaincra-t-on, en Europe, qu'il faut en Chine avoir une arme toute prête pour le moment où le chien se révélera loup! Je vous donne à méditer ces réflexions philosophiques, qui me sont venues à un moment et dans des lieux assez propices à ce genre d'études.

Puisque je vous ai entretenu de mes animaux, je vous apprendrai encore que notre colonne comprenait deux singes, deux spécimens rares que je destinais au Muséum. Mon cuisinier annamite, qui affectionnait ces animaux autant qu'il avait l'horreur des Célestes, n'avait pas voulu les abandonner aux atrocités de la foule qui avait écartelé de malheureux macaques dans nos autres établissements, et il les avait au dernier moment placés sur un cheval de bât. Ils auront donc une retraite assurée au Jardin des Plantes.

La première étape fut Tcheng-Kong-Hien, petite sous-préfecture dont les habitants sont réputés hostiles et qui nous était indiquée comme lieu de rassemblement des bandes qui devaient se mettre à notre poursuite. Il avait été tout d'abord arrêté que nous éviterions les villes et les gros bourgs; mais, dès le premier jour, force nous était de négliger cette précaution. Nous étions trop nombreux pour que les simples villages pussent nous fournir les ressources nécessaires, surtout aux soldats de l'escorte. Voilà qui vous donnera une idée exacte de la richesse de la contrée. Quatre cents hommes — le yin commandé par Sou représente à peu près trois cents hommes — ne peuvent trouver à se nourrir ailleurs que dans les villes! Nous aurions voulu mettre immédiatement un plus grand écart entre Yunnan-Sen et nous, mais les réguliers mar-

quaient à leur général une telle volonté de s'arrêter que celui-ci n'avait plus qu'à leur obéir; — encore un trait de la discipline chinoise. Nous nous installâmes dans une pagode extérieure, étroitement groupés, et cette première journée s'écoula sans incidents.

Je ne vous referai pas un tableau de cette route déjà deux fois décrite et sur laquelle s'allonge comme un long serpent notre colonne pittoresque, panachée de soldats chinois chargés d'ustensiles les plus divers, embarrassés de leurs immenses étendards; de Tonkinois aux chignons surmontés de chapeaux coniques et vêtus des vêtements hors de service abandonnés par leurs maîtres; d'Européens en bérets, en sombreros, en casques, en vestons de velours, de flanelle ou de cotonnade, armés jusqu'aux dents, quelques-uns portant leurs cartouches en sautoir; de missionnaires mi-partie costumés à la chinoise en robes longues, mi-partie accoutrés des restes de notre propre garde-robe. Tel qui s'en va militairement, l'arme sur l'épaule, balançant des galons de premier soldat sur des manches d'artilleur de marine, est le directeur du séminaire; celui qui vient ensuite, le fusil à la bretelle, fumant fièrement sa pipe de merisier, est un évêque *in partibus infidelium*; tous ont coupé la tresse de cheveux qu'ils avaient laissé grandir, sorte de livrée chinoise, devenue répugnante pour eux.

Le temps s'est maintenu au sec, heureusement. Chacun déjeune en marchant, à son heure, au hasard de l'appétit, mangeant les provisions préparées la veille et dont la distribution se fait au soir comme en campagne. Chaque jour le menu se fait plus maigre et le gîte moins confortable, à mesure que l'on approche de la frontière. Les dispositions de la population sont moins bonnes également à mesure que l'on avance; en plusieurs points on sent qu'elles deviendraient aisément agressives, mais le porte-respect que nous avons tous à l'épaule calme instantanément les esprits.

Le passage délicat était dans les environs de Lin-Ngan-Fou. Mais je dois reconnaître que les mandarins de Mong-Tseu avaient pris des mesures et que nous trouvâmes un nouveau yin de soldats envoyés par le tao-taï.

A Mong-Tseu même, les forces qui avaient bien certainement une autre destination que celle de notre protection,

nous attendaient. On voulait bien évidemment nous prouver que le passage de la frontière par les troupes de l'Indo-Chine ne se ferait pas sans résistance.

Nous défilâmes sur une longueur de plusieurs kilomètres devant une haie de soldats rangés en bordure de l'étroit chemin. Il y avait là près de deux mille hommes; un immense étendard marquait chaque escouade de dix hommes. Vraiment, ce spectacle était bien curieux avec cette multitude de bannières éclatantes flottant au vent et ce cordon interminable de casaques aux bordures multicolores. Je comptai là huit cents fusils tout modernes en bon état et environ quatre cents autres de différents systèmes qui, dans ces terrains montagneux, pouvaient avoir quelque valeur. Le véritable but du voyage de Sou était de venir prendre le commandement de ces troupes auxquelles il amenait le renfort de son bataillon personnel. Il nous quitta à Mong-Tseu, et, sans nous attarder davantage, nous partîmes le lendemain. La route est particulièrement dure dans cette dernière partie du parcours, où l'on gravit péniblement, dans des gorges étranglées et sinueuses, pour franchir, à plus de deux mille mètres, le col de Peï-Ta-Tsi. Là, nous croisâmes les bandes de Mac et de Oueï, pirates cantonais aguerris qui ont longtemps fait le coup de feu contre nos soldats, et qui gardaient les seuls passages menant à ces crêtes inaccessibles qui se dressent au-dessus de la vallée du fleuve Rouge, menaçantes pour notre Tonkin. Il n'y a qu'un avis parmi nous, une expédition difficile et sanglante eût été nécessaire pour venir à notre aide si j'eusse fait appel aux troupes de l'Indo-Chine. et vaincre la résistance des quatre ou cinq mille hommes embusqués dans ces coupe-gorges. Et quelles marches eussent été imposées à nos malheureux soldats, sur de pareils gradins, par cette température mortelle de juillet, lorsque précédemment, sur trois cents hommes franchissant la distance de Lao-Kaï à Long-Po, une soixantaine seulement parvenait en ce point, et pas dans un brillant état!

Depuis l'an passé, les Chinois préparaient la résistance; il ne fallait pas songer à la marche rapide de quelques compagnies en cette saison, et c'est pourquoi, je vous le répète, je me sentais doublement soulagé en déposant mes nationaux

sains et saufs sur la rive française, sans avoir eu recours à une action militaire qui ne nous eût pas sauvés, et qui eût engagé le gouvernement fort loin.

Il est trop certain que la Chine a mérité un châtiment exemplaire ; j'ai la conviction que l'exécution de nos conventions n'aura de garantie que par l'appui de la force, mais c'est au gouvernement qu'il appartient d'en décider l'emploi à son heure et sans la précipitation qui, dans les circonstances actuelles, eût été funeste.

Je vois à présent, par tout ce que j'apprends ici, que les affaires du Yunnan ne sont que la répercussion de celles du nord. A la même date je recevais, comme les légations, un ultimatum d'avoir à quitter le Yunnan. On donnait vingt-quatre heures aux ministres pour gagner Tien-Tsin, et moi, j'avais trois jours pour sortir de ma province. Si je n'avais eu déjà les explications de Sou pour me fixer, je saurais à présent que les mandarins avaient encore résolu le 24 juin d'empêcher notre départ, sur l'ordre de Pékin, arrivé le 23, et l'annonce de l'attaque des légations. C'était là le motif de cette délibération nocturne, où la question de notre massacre fut encore agitée, et la cause de la fourberie du vice-roi qui, en retardant notre départ jusqu'à neuf heures, voulait se donner le temps de préparer la population.

Je vis à présent dans l'angoisse, attendant anxieusement des nouvelles de mon malheureux ministre. Lorsque je le quittai à la fin de mars, sur le quai de Hanoï, c'est sur moi que se portaient ses inquiétudes. La situation de Pékin lui paraissait bien menaçante, mais qui aurait pu croire que les représentants inviolables du monde entier allaient être bombardés dans leurs demeures avec la complicité, sinon même sur l'ordre de la cour (n'en doutez pas), par des gens que l'on persévère en Europe à traiter en civilisés?

A. FRANÇOIS

LE PÈRE
D'UNE REINE DE FRANCE

STANISLAS ET MARIE LESZCZYNSKA[1]

Après avoir promené par l'Europe sa changeante fortune, Stanislas Leszczynski obtint à Vienne, des puissances que sa candidature avait engagées dans la guerre de la Succession de Pologne, la souveraineté viagère de la Lorraine et du Barrois. Sa dure existence prenait fin. Bientôt un arrangement secret est signé à Meudon, qui débarrasse le prince de tout pouvoir effectif dans ses nouveaux États. Les Duchés deviennent dès l'instant une province du royaume. C'est la retraite où pendant vingt-neuf années, de 1737 à 1766, le père de la reine de France, duc-roi nominal, put se consoler de ses romanesques misères et moins regretter ses turbulentes grandeurs.

Lunéville et Commercy, les châteaux de la Malgrange, de Chanteheux, d'Einville et de Jolivet, résidences délicieuses, s'ornent de tous les caprices de l'imagination, se parent des

1. Ces pages feront partie d'une introduction à une édition de lettres inédites de Stanislas Leszczynski à la reine sa fille.

Bibliographie. — Lettres de Stanislas à Marie Leszczynska (*Archives nationales*, K. 141, n° 17 *bis*). — Journal de Durival (Ms. de la *Bibliothèque de Nancy*). — Lettre de la reine Marie Leszczynska et de la duchesse de Luynes au président Hénault, publiées par V. des Diguères. — Abbé Proyart, *Vie de Marie Leckzinska.* — Du même, *Vie du Dauphin, père de Louis XVI.* — Barbier, *Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV.* — Duc de Luynes, *Mémoires.* — Dussieux, *Le Château de Versailles.* — Etc.

splendeurs d'un luxe qu'on voudrait moins superficiel. Le Polonais se pique d'y reproduire le grandiose de Versailles ; il y combine les séductions de Marly ; il s'y amuse aux étrangetés d'un exotisme qui lui rappelle la Turquie où l'entraînait naguère le héroïque entêtement de Charles XII. Dans ce décor, Stanislas, souriant, réunit, héberge, récrée une société nombreuse et brillante de compatriotes, de Français, de Lorrains. Sa petite cour est le rendez-vous des beaux esprits, la villégiature préférée des philosophes en disgrâce, des dames en quête d'intrigues. Cour ouverte à qui paie de son talent, d'une notoriété quelconque. La facilité des mœurs y est grande. La dévotion s'y étale. Le maître donne le ton. S'il n'est pas avec son jésuite, cherchez-le chez sa maîtresse. Il aime la haute chère et ne dédaigne point la plaisanterie de gros sel. Son large rire résonne. Il se mêle aux pimpantes marquises ; il se fait suivre d'abbés à très court collet, qui lui tournent mieux un quatrain qu'ils ne lui récitent une oraison. Stanislas cause volontiers spéculation avec Voltaire. Mais Voltaire sait ce qui réjouit son hôte quand il compose la *Femme qui a raison*, pour son divertissement. A l'angoisse quotidienne succède un badinage perpétuel. Le mendiant, le fugitif, le proscrit sont oubliés. Bien logé, bien renté, dans cette tiède atmosphère, le prince pensionné rattrape le temps perdu. Et par toute la campagne lorraine en lutte avec l'intendant, aux prises avec le fisc en détresse, parvient au laboureur courbé sur son travail ingrat, jusque dans les foyers vides des garçons partis pour la milice, l'écho de rires bruyants, de danses échevelées : c'est la maison du roi de Pologne qui, dans une douce folie, agite, insouciante, ses grelots.

Cependant, en la fièvre de ces fêtes toujours renouvelées, il est, matin et soir, à toute heure, des instants où le duc-roi, soudain, se recueille. Sérieux passager, dont nul ne s'est aperçu peut-être, mais qui a conduit Leszczynski loin de son cortège de courtisans. Stanislas n'était plus au milieu d'eux. Stanislas était à Versailles, à Fontainebleau ou à Compiègne : il songeait à sa fille. « Cent fois par jour, je me transporte en un moment auprès de vous. — Vous êtes un autre moi-même et mes pensées sont autant unies aux vôtres que mon cœur, puisque je ne vis que par vous. » Les visiteurs du palais de

Lunéville comprenaient tout de suite quelle place Marie Leszczynska occupait chez son père. Dans tous les appartements, au panneau d'honneur, se voient ses traits chéris. Un splendide pastel, dans la pièce de parade, représente la reine de France en vestale. Au mur du cabinet du roi, la reine de France, en habit d'hiver, esquisse son mélancolique sourire. Tenant le Dauphin sur ses bras, la reine de France, encore, préside aux assemblées du grand salon. La chambre à coucher de Stanislas est une galerie de peinture. Penchés dans leurs cadres dorés, vingt visages y redisent au prince son passé orageux. Voici starostes et palatins ses ancêtres. Voilà son gendre et ses petits-enfants. Ici deux favorites délaissées. Charles XII, aussi, le protecteur dont l'amitié fut si lourde; et Frédéric de Prusse qui, à Kœnigsberg, consola le vaincu. Mais, entre tous ces tableaux, il en est un devant lequel, maintes fois, les serviteurs ont surpris Leszczynski absorbé, les yeux humides. A lui s'adresse au réveil le premier bonjour du maître. A lui va le dernier regard de Stanislas qui s'endort. Marie, toujours Marie. « Au reste, savez-vous mes délices dont je ne saurais me rassasier ? c'est quand l'ennui me presse, je me mets vis-à-vis de votre beau portrait que vous m'avez donné, et, pendant que j'y suis, je ne pense qu'à ce cher objet. Voilà mon plus doux entretien ; et il me semble que vous entendez tout ce que je dis à ce cher portrait. »

La reine de France entendait. Rares étaient les moments où sa rêverie ne la conduisait pas aux côtés de son père. Durant les loisirs des petits appartements, soit qu'elle peignît quelque image de piété, qu'elle confiât à une presse minuscule d'austères maximes, soit qu'elle laissât errer sa main sur le clavecin ou la vielle, Stanislas était la préoccupation incessante et émue de Marie Leszczynska. C'est de Stanislas que Marie parlait dans l'intimité de ses « honnêtes gens » ; avec « son président », le fidèle Hénault ; avec la « bonne papette », madame de Villars ; avec Nangis, avec Moncrif. Le vieillard était le sujet préféré de ces conversations. Son nom revient invariablement dans les lettres qu'à tout propos et sans propos, la souveraine échange avec ses familiers. Chez la duchesse de Luynes, assise dans le « déli-

cieux fauteuil près de la cheminée», Marie tresse des fils d'or, brode un riche tissu : c'est un cordon d'aube pour l'aumônier du roi de Pologne, une chasuble destinée aux jésuites de Lorraine. Avant que la brocante gagnât les sacristies, plusieurs des nos églises de village conservaient, pâlies, dans leur modeste trésor, de ces soies sur lesquelles, avec bonheur, coururent les doigts agiles de la reine.

Plus heureuse était la fille de Stanislas lorsqu'elle travaillait pour son père lui-même. Elle ne manquait pas, chaque année, de lui confectionner une moelleuse chancelière, d'épais coussins. Marie s'ingéniait aux surprises. Elle comblait Stanislas de gentils cadeaux. Tantôt ce sont des fleurs qu'elle détache d'un bouquet; tantôt un fruit délicat qu'elle partage avec lui : « Je vous rends mille grâces de l'ananas que vous m'avez envoyé. Je me suis jeté dessus par l'endroit que vous l'avez entamé. Il est excellent; mais il le serait bien plus encore si je le mangeais à votre table. »

Sitôt que Marie apprenait l'arrivée d'un seigneur lorrain, d'un voyageur ayant fait route par Lunéville. elle le mandait auprès d'elle, et sa première question était pour s'informer de la santé du duc. Trois fois par semaine, enfin, dans la matinée, la reine venait converser avec son père, et, trois fois, elle ne se possédait pas d'aise en décachetant la réponse. « J'ai eu des nouvelles de mon papa qui se porte très bien, Dieu merci ! » — « J'ai reçu vos deux lettres, reprend Stanislas, je baise la chère petite menotte qui s'est fatiguée à les écrire. » Vive était l'inquiétude lorsqu'à l'heure accoutumée le courrier n'avait pas apporté le billet attendu. Le moindre retard est cent fois déploré. « Forcé de me coucher sans avoir reçu de vos chères nouvelles », écrit un soir le roi de Pologne, « je dormirai sur des épines. »

De ces lettres sans signature, courtes de quelques lignes — une page et demie au plus — toute recherche est bannie. Rien n'avertit, pour la plupart, de quelles mains elles furent tracées. Mais les appellations qu'on s'y prodigue témoignent des liens qui rapprochent les deux correspondants. Stanislas est pour Marie le « bon papa », le « gros papa », l'excellent *tatunio*. *Serdecznie kochany tatuniu!* Mon bien cher petit papa! La formule « le roi mon père » était trop cérémonieuse. La

femme de Louis XV l'emploie peu. Aux étrangers mêmes elle n'hésite point à parler de « son papa ». Et si, pour Stanislas, sa fille doit rester devant les tiers la Reine de France, comme, dans les colloques intimes, l'affection prend sa revanche sur l'étiquette! La souveraine redevient aussitôt pour le prince sa Marie, sa *Maruchna*, sa *Maryneczka*, sa *Moreczka*, surtout, jolis diminutifs qu'il a ciselés pour elle. *Maja jedyna Mareczko*, ô ma chère et unique petite Marie! c'est le salut qu'il lui adresse au début de chaque lettre. Stanislas a définitivement adopté le français; mais, par une exquise attention, il y sertit quelques-uns de ces mots dont autrefois, dans le palais de Posen, on endormait la petite Polonaise. Leszczynski a voulu que, dans sa saveur de terroir, la langue maternelle conservât ces premiers souvenirs. *Moja duszczysko*, mon petit cœur! *Moja kochaneczko*, ma gentille mignonne! ces sons qui, dans la patrie lointaine, ne se murmurent qu'aux oreilles enfantines, à moins qu'aux soirs de printemps ils n'expirent sur les lèvres en fleur des beaux jeunes gens s'égarant dans les prairies de la Vistule, termes tout de caresse, à soixante-trois ans, la reine désabusée en est encore bercée par son père.

En dehors de ces riens où se sous-entendaient tant de choses, des motifs rehaussant à plaisir le thème identique de l'affection, que se disait-on encore au cours de cette correspondance? Dans des phrases dont le décousu ne va pas sans charme, on parlait des événements qui avaient marqué les journées précédentes. La mère et le grand-père s'entretenaient de leurs enfants et de leurs petits-enfants. Fier des progrès des aînés, des promesses que le Dauphin donnait pour le trône, Stanislas s'apitoyait sur les petites misères qui éprouvaient les filles de France. C'est l'accident de Madame Sophie qui le tourmente : en coupant un bâton de chocolat, la princesse s'est entaillé fort avant la cuisse gauche. Plus légitime, la préoccupation de Leszczynski sur la jambe malade du duc de Bourgogne. Pour ce sang épuisé, les bobos de la veille furent trop souvent les deuils du lendemain. C'étaient aussi « les coliques de la chère Victoire », à moins qu'il ne s'agît des dartres malignes du jeune comte de Provence, le futur Louis XVIII.

Maladies et remèdes alimentent ces lettres. C'est la façon, d'ailleurs, du XVIIIe siècle. Cette époque si raffinée condescendait aux détails les plus vulgaires. Elle apparaît étrangement réaliste. Dissertations médicales, recettes pharmaceutiques remplissent les plus aimables correspondances. Tels billets des meilleurs écrivains, d'estimables penseurs, font concurrence aux grimoires des apothicaires. On dirait des extraits de quelque codex. Or, Marie Leszczynska était bourgeoise dans l'âme. Plus que quiconque elle se complaisait à ces développements. Je sais des lettres de la reine de France au Président ou à madame de Luynes que rougirait aujourd'hui de signer la femme du moindre boutiquier de faubourg. Que devait-ce être dès lors entre ce père et cette fille, si troublés d'une sollicitude inquiète, dans des missives où les élans du cœur idéalisaient les platitudes de la plume! Tout s'excuse chez le prince qui demande chaque jour au Seigneur « que la santé de sa chère Mareczka soit égale à la tendresse avec laquelle il l'embrasse ». — « Au nom de Dieu conservez votre chère santé, car je ne tiens qu'à cela dans le monde. » On se contera donc par le détail ses indispositions. D'autant plus fidèlement que la correspondance privée se double de celle des premiers médecins. Lassone et Rönnow sont en rapports suivis. Ils se tiennent au courant de l'état de leurs maîtres, ils s'avertissent, ils se conseillent. Les confesseurs jésuites sont là qui complètent l'incessant échange de dépêches. Police incorruptible, ils déjouent les plus innocentes cachotteries. Gare à Marie si, d'aventure, elle s'est permis de taire quelque incommodité. De gros reproches l'en puniront.

Grippes et rhumatismes sont les tributs que paie la reine aux courants d'air de Versailles et à ces hivers maussades qui, jusqu'au dégel, la jettent dans le marasme. Plus âgé, Stanislas jouit d'une merveilleuse constitution. A peine, de-ci de-là, une pituite bénigne. Par malheur, le roi de Pologne est doué d'une faim formidable. Il en remontre aux Bourbons. A table, il eût battu Louis XV en personne. Ce puissant appétit se compliquait de la bizarrerie des menus. Les conséquences étaient désastreuses. « Mon papa a encore eu une indigestion dont, Dieu merci, il s'est tiré très bien en une heure de temps, écrit Marie à Hénault. Il avait mangé

melon, cornichons, blanc-manger, et par-dessus tout cela des fraises. » Mais le dénouement n'était pas toujours si prompt, ni si facile. Vingt fois, au sortir d'un repas trop copieux, Leszczynski pensa rendre l'âme. Alors courriers sur courriers galopaient vers Lunéville. Puis venaient les aveux de Stanislas confus, l'assurance « par la foi du bon papa » que rien ne saurait être plus salutaire que ces petits accidents; la promesse solennelle, jamais tenue, de se méfier à l'avenir du cucurbitacé favori, d'observer un régime sévère. La saison propice à la saignée ne s'écoulait pas, l'époque fixée pour la potion n'était pas dépassée sans qu'on se fût fait, de part et d'autre, les plus minutieuses recommandations. Préliminaires et résultat de la « médecine » prov quaient des commentaires à rendre jaloux Monsieur Purgon. Il est certain « honnête garçon Maciek », préposé à la garde-robe de Lunéville, qui a les honneurs de cette correspondance royale.

*
* *

Une étreinte annuelle réunissait Stánislas et Marie. Le roi de Pologne se rendait régulièrement à Versailles. Ces voyages avaient d'abord eu lieu au hasard des circonstances comme au gré des caprices, plus volontiers vers le printemps. Puis, l'impatience satisfaite laissant de trop longs regrets, on avait de concert choisi la fin de l'été. Une habitude fut prise. A partir de 1750 Leszczynski y demeura fidèle. Les déplacements irréguliers de la cour de France maintinrent seuls quelque imprévu. Il était rare qu'entre le 15 août et le 8 septembre, Stanislas n'eût pas éprouvé et la satisfaction de serrer sa fille dans ses bras, et le chagrin de lui dire adieu. L'Assomption, en effet, le retenait en Lorraine; la Nativité l'y rappelait. Leszczynski avait voué un culte fervent à Notre-Dame de Bon-Secours. Il n'eût pas manqué, aux fêtes de la Vierge, de venir la prier dans son sanctuaire de Nancy.

Dès qu'une nouvelle année s'ouvrait, le duc-roi la saluait avec émotion. Ne lui réserve-t-elle pas « le plus grand bonheur qui puisse lui arriver », bonheur qui serait parfait si l'époque n'en était pas si longue à attendre? Autour de cette date désirée le prince groupait les promesses de l'avenir,

les mélancolies du passé. « Six mois, dit-il à sa fille, je languis à vous voir et les six autres à me désespérer de vous avoir quittée. » — « Je ne suis pas jeune, avoue-t-il encore ; je voudrais cependant être plus vieux de trois mois pour me rajeunir par le plaisir de vous voir, car, en vérité, hors ce temps-là je ne m'aperçois pas de vivre, en traînant seulement la vie. »

Quelques semaines encore, et Stanislas sera à Versailles. Cette perspective le stimule étrangement. Jusqu'à la fin le monarque y puisa un regain de franche gaieté. Dans la somnolence de sa cour vieillie, lui-même donnera, alors, le signal du réveil. Des fêtes ranimeront le château. Le maître ne veut rien perdre de la joie prochaine. Avec volupté il en savoure les prémices.

Par petites étapes, ayant savamment calculé son temps, voici que le roi de Pologne se met en route. Il s'arrête à la Malgrange. C'est « le premier pas ». Après Nancy commençait le voyage proprement dit. La suite du prince était peu nombreuse. Son cousin Ossolinski, grand-maître de sa maison ; son grand-veneur, le bailli de Thianges ; quelques chambellans et gentilshommes, un officier de ses gardes, souvent un jésuite, l'accompagnaient. Parfois le chancelier-intendant La Galaizière, le véritable administrateur des Duchés, le ministre de France en Lorraine, M. de Lucé, se joignaient à lui. Même au dehors, le souverain nominal ne doit pas oublier en quelles mains, à Meudon, il a pour jamais remis le pouvoir. Un « magasin de cuisine » disposé en phaéton sur le devant, deux grands chariots contenant les provisions précédaient. Au sortir de table Stanislas donnait ses ordres, et le surtout repartait en poste avec un officier de la bouche. Ces dîners, du reste, n'étaient pas fréquents. Durant tout le trajet Leszczynski trouvait des amis, des courtisans qui se disputaient l'honneur de traiter, de loger le père de la reine. Commercy était la seconde station de séjour. Là, il semblait à Stanislas que « ses bras s'allongeaient » ; que, déjà, il pouvait embrasser Marie. On a quitté la Lorraine, dépassé la frontière barroise. Le beau-père de Louis XV arrive : « Que M. Najac mette le pot-au-feu et M. Saussade son café. Il en a grand appétit. » Plus on avance, plus le

duc-roi se montre expansif. L'itinéraire lui semble interminable. Il veut tromper le temps. Le départ a-t-il été fixé la veille pour huit heures, dès cinq heures du matin le prince est sur pied qui réclame son carrosse. Le dîner ne peut en conséquence être prêt. Point de retard ; qu'on serve et sans se mettre en peine « si les viandes sont cuites ou non ».

Sur la terre française n'avaient lieu que de courts arrêts, mais qui se multipliaient à mesure que l'on approchait de la capitale. A Sarry, Stanislas avait coutume de coucher dans la maison de campagne de l'évêque de Châlons ; à Lusancy, chez le maréchal de Bercheny. L'évêque de Meaux se serait offensé si le voyageur n'eût fait halte dans son château de Germiny. L'abbé de Ravanne tenait à le fêter à Villeneuve. A Saint-Ouen, le duc de Gesvres lui préparait de splendides réceptions. Leszczynski se reposait à Athis chez mademoiselle de Charolais. Le banquier Montmartel le retenait à Brunoy ou à Bercy, à moins que son frère Duverney n'eût cette faveur à Mont-Saint-Père. Dans Paris même, la princesse de Talmont, le maréchal de Belle-Isle, la marquise de Mauconseil, ancienne dame d'atours de la reine de Pologne, Catherine Opalinska — pour ne citer que les plus heureux — eussent été fort marris de ne point posséder le roi à l'instant du relai. Pourtant ces hôtes empressés n'étaient jamais assurés de la visite du prince. A personne Stanislas n'épargnait ses plaisanteries. On ne l'attend pas, il survient. On a désespéré de le voir : il se présente. Bagatelle est luxueusement décoré ; madame de Mauconseil n'a rien ménagé pour la magnificence du festin et la variété des réjouissances. Un exprès accourt. Certain grave motif prive la maîtresse de maison de son principal convive. On s'inquiète, on se désole. Et parti est enfin pris de la déception quand, à l'improviste, secouée d'un rire inextinguible, paraît Sa Majesté Polonaise, ravie d'avoir joué un si bon tour.

Quelques lignes d'un laconisme ambigu ont donné à entendre à Marie Leszczynska que l'arrivée de Stanislas est imminente. C'est son dernier billet. Il approche, « le cœur tressaillant de joie ». Toute à l'allégresse du revoir, la femme de Louis XV se prépare à accueillir son père. Elle en informe ses intimes. « Mon papa arrive demain ; jugez si je suis bien

aise ! » Mais, au fait, sera-ce demain ? Non, et « Dieu sait quand, car il attrape toujours ». Pas plus que ses amis, Marie n'était à l'abri des fantaisies du duc-roi. L'expérience qu'elle en avait ne lui permettait pas toujours de les prévenir. Une fois, Stanislas est dans ses bras avant même qu'elle ait su qu'il était en chemin. Pour que le secret fût bien gardé, Leszczynski avait annoncé, en partant de Lunéville, qu'il allait passer quelque temps à la Malgrange. L'année suivante, Marie est tranquille. Son père a consenti à lui indiquer l'heure probable de son arrivée. En vérité, c'est se montrer bien crédule. Au milieu de la nuit, Versailles est réveillé par l'apparition du prince. Pour un autre voyage, encore, on n'avait pu obtenir de l'officier envoyé en avant que cette phrase de son maître : « Partez, que tout soit prêt ; ni vous ni moi ne savons le jour », quand, dans la soirée, parvint à la reine un mot de Stanislas, installé à Trianon. Le maréchal de La Mothe, l'archevêque de Rouen de courir porter la réponse de la souveraine. Trop tard ! Leszczynski, vaincu par la fatigue, a dû se coucher. Il dort. Cette incertitude dérangeait toutes les combinaisons. La réception que la reine eût voulue pour son père était impossible. Il lui déplaisait que Stanislas fît relayer les chevaux de poste à Paris. Elle aurait aimé qu'il quittât la capitale avec les carrosses de la cour. Avant sa parfaite indifférence, Louis XV, aussi, montra quelque humeur d'un tel sans-gêne. L'idée de s'installer à l'avance dans l'appartement réservé à Leszczynski ne lui ayant pas réussi davantage, Marie avait essayé d'une autre tactique. Sitôt qu'elle savait que le duc de Lorraine avait quitté la Malgrange, elle envoyait au-devant de lui plusieurs officiers qui la tenaient au courant de l'itinéraire. Surpris dans ses naïfs calculs, moitié riant, moitié fâché, Stanislas maudissait ces émissaires de l'affection filiale. J'imagine qu'au fond le prince était ravi de tant de sollicitude. Les jolies boutades ou les plaisantes excuses qu'elle vaut à la reine, nous disent assez le prix qu'il y attachait. « Votre courrier dérange ma petite ruse. En partant de la Malgrange, je vous avais fait mander que je n'arriverais que le mercredi, et je comptais arriver mardi... Cela était pour éviter toutes les cérémonies et arriver, dans mon grand incognito, pour ne

jouir en descendant du carrosse que du plaisir de vous voir. Cela se pourrait encore. Ainsi, si vous voulez, dites que je n'arriverai que le mercredi, et en conséquence n'envoyez pas au-devant de moi vos équipages. Mais, comme je me rends sous vos lois, vous ferez ce qu'il vous plaira. » Satisfaite était la femme de Louis XV quand elle prenait ainsi sa revanche. Alors les recommandations de son père ne servaient pas à grand'chose. Les voitures partaient pour Bondy ; la cour était mobilisée ; les gardes française et suisse, prêtes à battre aux champs. Sur sa route, Stanislas rencontrait un dignitaire ; plus près de Versailles, un prince du sang. C'était ensuite le Dauphin, la Dauphine ou quelque autre de ses petits-enfants qui souhaitait la bienvenue à l'aïeul. En 1763, Mesdames Adélaïde et Victoire attendirent leur grand-père dans Paris même. L'entrevue se fit non loin des boulevards, au milieu d'un concours empressé de peuple.

La première fois que le roi de Pologne et sa femme vinrent de Lunéville à Versailles, ils logèrent dans la partie du château occupée par le cardinal de Rohan. En 1740, les cinq pièces du Grand-Trianon appelées aujourd'hui les *Petits appartements* leur furent affectées. Et comme, l'année suivante, Louis XV accorda à Marie Leszczynska cette habitation qui lui plaisait fort, la reine continua d'y recevoir ses parents. Le *Buffet*, le *Cabinet du Repos*, le *Cabinet du Levant*, furent aménagés à leur intention. La vue offerte par le *Salon des Sources* dont deux fenêtres donnaient sur le jardin de ce nom, rappelait au duc de Lorraine ses *Goulottes* de la Malgrange. Là avait habité madame de Maintenon ; là Napoléon Ier établira ses cabinets de travail et de conseil. Cette installation exigeait un certain apparat. Vingt-quatre gardes, commandés par un chef de brigade et un exempt, présentaient les armes. Stanislas n'était pas nourri par la table de la reine. Il amenait avec lui un détachement de sa bouche : officier, contrôleur et cuisinier qui se procuraient le nécessaire à Paris et servaient leur maître à ses dépens.

A Versailles même Stanislas ne passait que l'après-midi. Il s'y rendait au sortir du dîner, pour y demeurer jusqu'au soir, presque constamment avec sa fille. Parfois sept heures

sonnaient qu'il n'avait pas encore songé au retour. Plus rarement, Marie allait à Trianon. On y vit Stanislas, nu-tête, la reconduire jusqu'à son carrosse; puis, ne se décidant pas à la quitter, monter auprès d'elle et l'accompagner au palais, pour revenir, — toujours sans chapeau — dans la voiture des écuyers. Ils s'entretenaient soit dans les petits cabinets de la reine, soit dans l'appartement du comte de Clermont, mis, comme pied-à-terre, à la disposition du roi de Pologne. Ce n'est pas sans difficulté que Marie obtint cet arrangement. On sait la vanité, l'orgueil insupportable de Louis de Bourbon. Le frère de M. le Duc s'avisa, une année, de poser ses conditions. Il demanda s'il lui serait tout au moins loisible de coucher chez soi quand il séjournerait à la cour. C'était froisser la reine dans ses sentiments les plus chers. La fille offensée s'indigna. Vraiment, « elle aimerait mieux répondre à dix mille harangues qu'à cette lettre » ! Clermont dut avouer sa sottise.

Déjà, en 1744, après la mort de la Châteauroux, Louis XV était venu dans les appartements réservés à Leurs Majestés Polonaises, cacher sa honteuse douleur. Lorsque, en 1749, Stanislas, veuf depuis deux ans, arriva à Trianon, cette portion du palais était livrée à une armée d'ouvriers. Le prince vit activer les travaux, multiplier alentour de coûteuses folies. Au voyage suivant, la place est prise. Madame de Pompadour règne. La maîtresse a chassé le beau-père. A cette injure cinglante la reine de France trouva une consolation. Stanislas demeura tout à elle. Il lui rendra désormais visite moins en monarque qu'en père. Les allées et venues sont supprimées. On s'affranchit de l'étiquette. Le roi de Pologne se contente des pièces prêtées par Clermont. Tout est combiné pour prolonger le charme du tête-à-tête.

Marie Leszczynska entendait la messe une heure plus tôt que d'ordinaire. Pas de musique. Le couvert n'était point tenu. A midi la reine mangeait dans le cabinet de son père. Mais c'étaient les officiers de sa bouche qui servaient. Stanislas ne se faisait plus suivre de son personnel et ne déboursait rien. Ainsi tout à la fois Leszczynski recevait Marie et Marie traitait Leszczynski. Naguère, quand la fille et les petits-enfants dînaient à Trianon, la réunion était troublée par les

exigences du protocole, l'affluence des importuns. Ici nul cérémonial. La consigne est formelle. Personne n'assiste à ces repas où les deux convives sont assis, en face l'un de l'autre, à une toute petite table. « L'habile Najac » veillait à ce que le roi de Pologne eût ses mets préférés, de « bons ragoûts ». — « Je les assaisonne du bonheur de me trouver vis-à-vis de vous. Je vous assure que quand je n'y suis pas je perds l'appétit. » De retour en Lorraine, Leszczynski se plaira à reconnaître ces prévenances et le contrôleur de l'office ne sera pas oublié : « A propos de Najac, vous me remerciez du bénéfice que je lui ai donné ; il n'en est pas quitte pour cela, à moins qu'il ne me prépare une bonne soupe à l'oignon au moment heureux de mon arrivée à Versailles. Cela ne sera pas, je crois, une simonie. » Aux pieds de Marie, l'ami commun, le chien de Stanislas, avale avidement sa jatte de lait. Griffon est de tous les voyages. C'est le compagnon inséparable du duc. Plus favorisé que le nain Bébé et le singe Jacquot, il est venu voir la « chère maîtresse » et consoler de ses rhumatismes la « pauvre bête Tintamarre ». Ensuite c'était l'heure charmante du café ; celle que le prince n'évoquait jamais sans attendrissement. Leszczynski célèbre « la bonne grâce » avec laquelle Saussade — un émule de sa veuve Christian — sait lui présenter la boisson parfumée. Mais une légère somnolence envahit Stanislas. Qui devinerait en lui l'ancien compagnon d'armes de Charles XII, le héros de ces aventures qui remplirent le monde, incendièrent l'Europe ? Le monarque a ôté sa perruque. Étendu sur un canapé, il repose. Disons-le tout bas : il ronfle. Sa fille, en souriant, le regarde. L'après-midi est à eux. Pas de jeu chez la reine. Est-il indispensable de le tenir ; sitôt la partie commencée Marie de remettre les tableaux à une de ses dames d'honneur et de s'échapper pour retrouver son père. Vers cinq heures, la femme de Louis XV va se prosterner dans son oratoire ; elle écoute la conférence spirituelle de son directeur, et, si c'est fête, assiste au salut dans la chapelle. A part ces courtes absences dont Stanislas profite pour voir le Dauphin et sa famille, rien jusqu'à l'approche de neuf heures n'interrompt l'intimité.

Avec complaisance, le roi de Pologne rappelle les coups de

la fortune et les périls évités. Il leur oppose la prospérité présente. Ces jours mauvais, Marie Leszczynska les regrette peut-être. Quelquefois la conversation languissait. Comme une gêne descendait entre ces deux êtres qui semblaient n'avoir rien d'étranger l'un pour l'autre. Une question montait aux lèvres de Stanislas qu'il hésitait à formuler. Un sujet s'imposait à la reine qu'il lui répugnait d'effleurer. Malgré les illusions conservées à l'égard de son gendre, en dépit des idées un peu naïves qu'il professait sur les licences royales, Stanislas ne pouvait se dissimuler l'abandon où, depuis 1737, Louis XV laissait la reine. Le vieillard aurait eu mauvaise grâce à blâmer trop durement les désordres du roi. Je suppose qu'il inclinait à l'indulgence. Malgré les hontes qui souillent la pourpre, son œil reste ébloui. Il eût avoué volontiers : qu'importe le front si la couronne de saint Louis y repose. Mais celui qui, dans sa gratitude excessive, se plut à couler en bronze son triste gendre, puis, à Nancy, édifia, autour de cette image, dans une apothéose d'architecture, un des plus harmonieux décors qui soient au monde, a eu, du moins, le tact d'observer certaine réserve. Leszczynski, en sa logique un peu simpliste, s'est arrêté à un curieux compromis. Il y a pour lui deux personnages en Louis XV : le mari de sa fille — et il déplore une conduite qui attriste la reine; le roi de France — et il encense à l'envi celui qui, quoi qu'il advienne, restera son orgueil. Stanislas aimait trop Marie pour ne pas deviner la blessure cachée au plus secret de son cœur. Elle n'est pas seulement la souveraine délaissée, c'est une amante inconsolable. Aussi, dans la correspondance, était-il un membre de la famille dont on ne parlait guère : le chef lui-même. Louis XV apparaissait le maître; il n'était ni l'époux, ni l'allié. Il fallait avoir une grâce à lui demander, ou qu'une maladie mît ses jours en péril, pour qu'on se décidât à tracer son nom. Comme d'un accord tacite, c'était, autour de l'infidèle, la conspiration du silence. Et ceci coûtait au Polonais expansif. Par cela même qu'elle était plus profondément atteinte, qu'elle devait reconnaître que certaines fautes personnelles n'étaient pas sans avoir hâté l'heure des souffrances, Marie, de son côté, ne mettait que plus de pudeur à s'ouvrir à son père. Mais, durant le

voyage de Versailles, les avanies que Louis XV ne ménageait pas au roi de Pologne amenaient fatalement l'explication redoutée. En ne se croyant pas dispensé de multiplier les avances pour ce gendre à qui, disait-il, on n'apprendrait jamais à vivre, Stanislas accentuait l'humeur du prince. De Luynes nous a laissé le détail de plusieurs réceptions. Le mutisme systématique du maître déconcertait les courtisans. C'est la scène de Choisy où le souverain, aux côtés de la Pompadour, daigna à peine saluer son beau-père. C'est un départ affecté à l'instant même où Leszczynski arrive de Lunéville. Les entrevues des deux Majestés se marquaient d'ordinaire par un affront du plus jeune au vieillard.

A remuer toute cette amertume, on pleurait en silence. Sa confession et les baisers de son père soulageaient la reine. Mais combien plus délicat était l'entretien que la chrétienne ne pensait pas être en droit d'éviter. Lorsque son cœur débordait, Marie faisait entendre à Stanislas la voix de la conscience. Avec mille précautions, elle lui reprochait ses écarts. Épouse malheureuse, ses susceptibilités de fille s'avivaient. Elle disait la réputation fâcheuse de la petite cour de Lorraine, les mauvais exemples d'un entourage frivole, les bruits colportés sur le duc lui-même ; le scandale d'une liaison affichée avec la marquise de Boufflers. Et Leszczynski boudait, s'irritait parfois. Un jour, ces gronderies dégénérèrent en éclat, et, aussitôt connu, dans cette atmosphère viciée de Versailles, le sujet de la querelle fit la joie de l'antichambre. Plus souvent une répartie ingénue, une bonne humeur à toute épreuve, une caresse désarmait la reine. Nuages passagers, du reste, que dissipait vite la satisfaction de se trouver réunis.

Stanislas consacrait à sa fille de onze à quinze journées, qu'il coupait par une promenade à l'une des résidences royales, ou par une excursion à Dampierre, chez ces amis dévoués qu'étaient les Luynes. En 1740, Stanislas demeura — exception unique — près d'un mois à la cour de France.

Les adieux étaient interminables. Ils brisaient la reine. D'habitude, Leszczynski les lui évitait en brusquant le départ. Marie attendait un dernier baiser que déjà son père était loin. Au cabaret de Bondy, où l'avaient mené les car-

rosses, tout morose il prenait son repas avant de regagner d'une traite la Lorraine. D'autres années, au contraire, le duc-roi ne déclinait aucune invitation aux environs de Paris et à travers la Champagne. Là tous les raffinements de la vue et du goût étaient prodigués pour distraire l'hôte qu'à l'aller on avait connu si plein d'entrain. Peine perdue. Se dérobant aux flatteries, Stanislas se retirait soudain pour écrire à Marie. « Chaque pas que je fais en avant redouble mes tourments. Je m'enfuis, et vous me suivez. J'emporte toute ma tendresse qui n'échappera jamais de mon cœur. » Alors les infirmités pesaient davantage à Leszczynski. Avec l'âge, cette impression augmenta. Ce sont ces retours qui scandent lugubrement pour le prince la marche du temps. La reine de France était aussi désolée que son père. Jamais son rang ne lui était si à charge : « Mon papa est parti hier; l'univers était ici : il m'a paru toute la journée qu'il n'y avait personne. » A chaque station, Stanislas trouvait un messager; à chaque descente de carrosse, une lettre de sa fille « lui faisait réception ». Marie voulait être informée, jour par jour, des circonstances du voyage.

Leszczynski revoit ses Duchés. Les merveilles favorites de Commercy le laissent insensible. Un vide s'est creusé dans son existence qu'il ne pourra de longtemps remplir. « Je change depuis mon retour de lieu tous les jours... La douleur, ma triste compagne, me suit partout. » Il n'est encore qu'à la Malgrange, et déjà il se remet à compter sur le calendrier. Ne voilà-t-il pas « bientôt huit jours de passés »! Rentré à Lunéville, son premier soin est de contempler le « beau portrait » de sa fille, « en lui adressant tout ce qu'il pense sur le cher original ». — « Mon cœur, il n'y a que vous qui m'occupez, et toute ma consolation depuis que je vous ai quittée est de me répéter, dans mon idée, toutes les bontés dont vous m'avez comblé. »

***

Et la correspondance continuait, vibrante. A certaines dates c'était un redoublement de tendresses. Les anniversaires amenaient des félicitations réciproques, dithyrambiques dans les

lettres de Stanislas. Le 23 juin, Leszczynski ne trouvait pas de termes assez enthousiastes pour congratuler sa fille, d'invocations assez ardentes pour attirer sur elle les bénédictions célestes. Quel billet choisir? Tous, il faudrait les citer. « Me voici au plus grand, au plus aimable, au plus heureux jour de ma vie. C'est celui de votre naissance, jour qui me fait passer tous les moments de ma vie, avec la plus grande douceur que peut goûter un mortel. Je vous en fais mon compliment, ou plutôt à moi-même. » L'affection de Stanislas relevait, on le voit, d'une sorte d'orgueil. Cet amour paternel est poussé aussi loin que possible. Mais comme il ne sait juger et ne dirige pas, il n'est ni le meilleur, ni le véritable. Le prince reste en admiration exclusive devant la reine de France. Tout ce que dit, tout ce que décide l'insignifiante Marie, le transporte, l'émerveille. La souveraine ne trouva pas le guide dont elle avait besoin. Nulle main pour la conduire dans le dédale de Versailles, pour l'empêcher de heurter son inexpérience aux embûches qui l'entourent. La vraie tendresse a ses sévérités et ses reproches. Elle est moins démonstrative qu'efficace. Leszczynski ne le comprit pas. Il n'eut pas charge d'âme. Pour cette tâche délicate la largeur des vues et l'acuité du jugement lui manquaient d'ailleurs. Pardonnons-lui puisqu'une indulgence excessive fit le reste. Une affection sincère, eût-elle ses faiblesses et ses torts, demeure digne de respect. Oui, ce sont des observations, des encouragements qu'il aurait fallu présenter à la reine. Au début, sa coquetterie malhabile appelait les réprimandes. Bientôt une indifférence, coupable pour son rang, eût réclamé quelque stimulant. Sans cesse, au contraire, la femme de Louis XV s'entendait approuver, louer par son père. Le roi de Pologne multipliait les adulations. Des fleurs, toujours des fleurs. Parmi cette ample moisson répandue aux pieds de Marie, beaucoup sembleront incolores et fades. Il en est de rares et d'un parfum délicieux. Ne point les recueillir serait d'un injuste dédain.

Plus les années s'écoulent, plus le père et la fille vivent l'un pour l'autre. Dans leur incessant commerce épistolaire, Stanislas et Marie se sont emprunté peu à peu les expressions préférées. Vers la fin s'accentue sous leur plume un curieux parallélisme du style. D'échanger leurs idées, de se réjouir ou

de s'inquiéter ensemble, le roi de Pologne et la reine de France, opposés par le tempérament et par les goûts, en sont venus à s'identifier sous maints rapports.

Certes, leurs genres de vie différaient. En l'agitation d'une cour adonnée à toutes les jouissances, la reine, repliée sur soi-même, cherchait l'ombre et le calme. Elle s'isolait dans le cercle de quelques intimes. Au château de Lunéville, le duc-roi voulait la multiplicité des plaisirs; il prescrivait une bonne humeur générale. Tandis que l'existence de la femme de Louis XV allait, pour ainsi dire, se rétrécissant, Stanislas réclamait les surprises de la nouveauté. Autour de lui ce furent, aussi longtemps qu'il put, de gais visages, l'illusion de la splendeur et de la jeunesse. Il y avait pourtant chez Stanislas une naïve mais réelle recherche d'imitation. Le monarque imaginait de faire coïncider ses déplacements avec ceux qui, de temps à autre, rompaient pour Marie la monotonie où s'engourdissait son chagrin. Sait-il sa fille à Marly : il va déjeuner à son *Salon* de Chanteheux. Quand la reine abandonne momentanément Versailles, il brûle de s'éloigner de Lunéville.

Sur ses plaisirs, toutefois, il est plus que sobre de renseignements. Avec la perspicacité que lui donne sa tendresse, le prince a l'intuition que sa gaieté se trouve un peu lourde pour la reine. A certaines époques même, Stanislas se sentait comme honteux de sa nonchalance. Les séjours de la cour de France à Compiègne provoquaient d'ordinaire ce revirement. Si la reine aimait cette résidence entre toutes, c'est que le château n'y était qu'un prétexte au couvent. Dans la maison des Carmélites une cellule attendait la femme de Louis XV. Jusqu'à trois fois le jour, Marie se rendait chez « ses mères ». La veille des grandes fêtes ou quand elle communiait, elle ne les quittait pas : « Mon Dieu que l'on y est bien et que tout ce qui agite le monde et le tourmente paraît puéril ! » Parce qu'une paix rafraîchissante l'y enveloppait ainsi tout entière, Stanislas aimait de savoir sa fille à Compiègne. Il n'ignorait pas les méditations auxquelles on s'y livrait. Les réflexions de Marie avaient sur lui comme un retentissement. Alors il aurait eu scrupule de ne pas mettre son âme à l'unisson de celle de la reine. Il entendait ne lui céder en rien pour l'abstinence.

Marie allait dire bonjour à la tourière Toinon ; il irait trouver frère Joseph : « Je vous rends grâce de votre souvenir chez vos chères Carmélites. Je m'en vais faire la parodie chez mes Capucins. » Après quelques visites au monastère-joujou que, pour son édification, trois religieux occupaient en plein parc de la Malgrange, le bon prince s'imaginait avoir scrupuleusement rempli son programme.

Ils s'aimaient trop pour ne pas mêler le spirituel à leur tendresse. Marie s'intéressait aux pratiques de Stanislas. Elle veillait à ce que Leszczynski restât le pénitent fidèle de la Compagnie de Jésus. Adoratrice du Sacré-Cœur, dès que la souveraine a obtenu de Clément XIII l'autorisation d'un culte spécial, elle charge son père de seconder son zèle. Elle veut que la Lorraine et son duc participent sans retard aux faveurs attendues. A Versailles et à Nancy s'élèvent les deux premiers autels sous l'invocation du Sacré-Cœur. Avec quels transports on intercédait l'un pour l'autre ! « Toujours des millions de grâces pour votre souvenir du jour de vos dévotions. Chaque soupir que vous élancez au Seigneur sont autant de revenants-bons pour moi. — Vous voilà dans le jubilé. Un petit soupir pour votre papa. » La Vierge surtout — patronne de la reine — était suppliée d'intervenir dans cette affection. Plus particulièrement Notre-Dame de Bon-Secours. Devant sa statue miraculeuse de Nancy, Stanislas aimait à venir en pèlerinage. Là, sur l'emplacement du vieux sanctuaire de la Victoire, il avait réédifié le temple qu'il lui fallait. Le nouveau Bon-Secours était le cadre que demandait sa piété. La chapelle de Lunéville, sur le plan de celle de Versailles, était trop froide, trop nue. La religiosité du Slave s'y trouvait mal à l'aise. A Nancy, au contraire, le prince avait ses saints familiers : Stanislas de Cracovie, Jean Népomucène. Le style, l'éclat de la décoration, l'ordonnance et la pompe des cérémonies y parlaient à son imagination. Quiconque a visité les églises de Pologne est frappé de s'y retrouver en entrant à Bon-Secours. Sur ces quelques mètres carrés cessait l'exil. Des heures entières le duc y demeurait songeur et prosternait, selon ses termes, « sa chère Marie tout de son long » devant l'image vénérée. Pendant ce temps, la reine de France se rendait chez les Récollets de Versailles.

Elle y priait de même une vierge auxiliatrice : « Vous avez donc aussi la bonne dame de Bon-Secours comme j'ai la mienne, avec cette différence que la vôtre est mieux servie par vous que la mienne par moi. »

Il n'était pas jusqu'au physique qui ne fût complice de ce souci de ressemblance. Des troubles périodiques de la circulation éprouvaient le roi de Pologne depuis sa jeunesse. Pendant le siège de Danzig, Leszczynski avait failli en mourir. La reine de France tenait de son père cette incommodité. Ce fut la cause visible de sa fin. Stanislas et Marie n'ignoraient pas ce détail. Souvent ils en parlaient. « Notre petite maladie », disaient-ils. A la longue une singulière coïncidence en fixa simultanément le retour. Et, de constater cette sympathie de l'organisme, c'était encore pour le père et la fille comme une satisfaction.

*
* *

De nouvelles années ont passé. L'horizon s'assombrit. Tous les déclins s'annoncent. Depuis le décès de son ancien rival au trône de Pologne (5 octobre 1763) et l'élection de Poniatowski, une mélancolie qu'il est impuissant à rejeter enveloppe Stanislas. Le Piast déchu n'avait accepté le repos des Duchés que comme une étape au cours de sa destinée mouvementée. Or, il voit sa carrière se clore. Le transitoire s'affirme l'inéluctable. L'espoir qui le soutenait s'est effondré. Il mourra sans avoir ressaisi son sceptre. Nostalgie de la patrie et nostalgie du trône dévorèrent Leszczynski. Quoique, en la circonstance, ils puissent paraître contradictoires avec l'amour paternel — le retour à Varsovie c'était un définitif adieu à Marie — ces sentiments ne se révèlent pas moins tyranniques. Ils ne dominent pas le premier ; ils fermentent à côté.

Déjà les débuts de la guerre de Sept-Ans avaient mis l'impatience de Stanislas au supplice : créé pour le père comme pour la fille une situation délicate. Que Frédéric II vînt à renverser l'Électeur-roi, et la question d'un successeur en Pologne se posait brûlante. C'est en toute franchise que Leszczynski épanche son humeur contre l'Anglais, qu'il applaudit à nos rares succès sur les forces britanniques. Mais il suit

avec une anxiété complexe les progrès du Hohenzollern. S'il maudit la Prusse quand la France est en deuil, il tressaille en songeant aux propositions que le vainqueur pourrait lui faire. De là des jugements à double portée, des réticences, des indignations trop vives ou des échappées bien complaisantes sur l'avenir. En Stanislas l'ancien roi de Pologne et le beau-père de Louis XV se livrent un cruel combat. Il ne semble pas, toutefois, que Leszczynski se soit entièrement ouvert à sa fille. Quelques allusions sur la possibilité d'offres séduisantes, sur la fidélité de partisans imaginaires : c'est tout. Même à la mort d'Auguste III, tandis que les confidents de Stanislas nous peignent le prince en proie à l'agitation la plus fébrile, que ses papiers mettent en lumière des préoccupations terribles, que lui-même obsède les ministres de son insistance inlassable, c'est à peine si ses lettres à Marie laissent percer le constant désir. La reine, cependant, a deviné. « On suffoque d'événements », conte-t-elle à Hénault. « La mort du roi Auguste en est un très grand... Si on rappelait mon papa, cela serait drôle : cela ne me surprendrait pas ; mais ne faites part à personne de ma réflexion. » Oubliant l'inanité d'un tel rêve, Marie se rencontrait avec le vieillard à la poursuite des mêmes chimères. Au fond l'élévation de Poniatowski, acclamé au camp de Wola le 7 août 1764, soulagea la femme de Louis XV. Mais Stanislas ne se consola ni du silence qu'avait gardé envers lui la Pologne, ni du refus de la France de soutenir une seconde fois sa candidature. Le reste de sa vie en fut empoisonné.

Ces regrets augmentaient le marasme inévitable de l'âge. C'est une autre tristesse s'ajoutant à celles de l'heure présente. La France vaincue et humiliée, les jésuites honnis puis dispersés, les parlements redoublant d'arrogance arrachèrent bien des soupirs à Stanislas et à sa fille. « Vous faites bien de vous épargner la peine de m'apprendre tout ce qui se passe ; je ne le sais et ne le sens que trop... Enfin, on ne peut avoir l'esprit en repos qu'en pensant à tout ce qui fait ma consolation qui est ma chère et unique Mareczka. » Cela était, en effet, suffisant pour dissiper les pires inquiétudes. Plus que jamais Stanislas et Marie ont soif de leur tendresse. D'un geste passionné ils se serrent éperdument. Pour se cla-

mer leur amour, ils trouvent des locutions énergiques, presque farouches. « Je vous aime, vous m'aimez rudement, terriblement... », voilà des mots qui reviendront souvent vers la fin. Mais, en dépit des vides et des larmes, cette affection croissante aura toujours des délicatesses imprévues, des ingéniosités juvéniles. Au bord de la tombe, dans la rancœur de la vie, Stanislas reste en coquetterie réglée avec sa fille.

*
* *

Malgré son robuste tempérament, Leszczynski semblait ne se conserver que par miracle. Chaque été, en disant adieu à son père, Marie se demandait s'il lui serait donné de le revoir. A l'approche de juillet 1765, Stanislas, âgé de quatre-vingt-huit ans, obèse, impotent, presque aveugle, prit comme d'ordinaire ses dispositions pour quitter Lunéville. Mais la reine tremble que le chemin de joie ne soit fatal à son père. Ce qu'il lui cache soigneusement elle le sait par son entourage : le prince est sujet à de fréquents malaises; visiblement il s'affaiblit. Le roi de Pologne ne veut rien entendre. Il a gagné Commercy, quand une nouvelle indisposition répand l'alarme dans les deux cours. A tout prix il faut empêcher que Leszczynski ne poursuive son voyage. Un seul argument aura raison de sa résistance. Marie n'hésite pas. Elle ira en Lorraine.

La reine avait maintes fois regretté que son rang la privât d'alterner ses voyages avec ceux de son père. Elle eût aimé goûter auprès de lui un recueillement que la solitude factice entretenue à Versailles n'assurait pas assez. Pour Stanislas, recevoir celle qui lui inspirait tant de fierté, lui ménager une des réceptions dont il avait le secret, promener son idole d'enchantements en enchantements, à travers ses cinq châteaux, quel rêve souvent caressé! « Venez à Commercy, aux saintes Carmélites près », écrivait un jour le prince. Et comme avec les austérités du couvent Marie appréciait à Compiègne le charme des horizons champêtres, il ajoutait : « Je choisirai les plus beaux moutons et vaches pour les faire passer devant vos fenêtres. » Mais aujourd'hui ce bonheur vient trop tard pour être sans mélange. Leszczynski com-

prend qu'il ne le doit qu'aux infirmités. Il supplie Marie de renoncer à son projet. Il partira après la Nativité. Que la reine réfléchisse : « Ni le froid ni le chaud ne lui font aucun mal, et le plaisir de l'aller voir le garantira de tous les frimats. » L'affection du vieillard le faisait insouciant de périls trop réels. Pendant que le prince s'essayait à la persuasion, ses gens n'étaient pas sans inquiétude. Une correspondance privée, expédiée de Commercy quelques heures après la lettre rassurante du roi de Pologne, nous le montre « fort affaissé depuis trois jours et ne marchant qu'avec une extrême difficulté ». Stanislas n'en défendait pas moins éloquemment sa cause. « Tout ce qui est ici a crié contre le voyage de Versailles : vous jugez bien que je n'ai eu garde d'y inviter mon papa. Pour lui, il n'en est pas content : il m'a mandé qu'il était en état d'aller à Rome. » De la fermeté de Marie Leszczynska dépendait le salut de son père. Après un mois d'un touchant débat, le duc, enfin, s'avoue vaincu.

Le samedi 17 août, Marie quittait Compiègne. Deux jours après elle rencontrait son père, venu au-devant d'elle jusqu'à Saint-Aubin. A six heures du soir, la reine de France et le roi de Pologne entraient à Commercy. Lorrains et Français accoururent pour saluer la souveraine. La ville dressa un arc de triomphe, illumina ses rues. Un jour, la femme de Louis XV se montra sur le perron du château, en descendit et d'un sourire mit le comble à l'orgueil de la foule. La multitude envahit les cours et les parterres, pénétra dans les salons, contempla Leurs Majestés à table. A plusieurs reprises, Stanislas et Marie dînèrent en public ; et ce qui frappa les spectateurs ce fut le même parfait contentement peint sur leur visage. Mais quand Leszczynski et sa fille avaient sacrifié aux exigences populaires et encouragé d'une apparition des cérémonies trop bruyantes, ils demandaient à l'intimité des jouissances plus discrètes. La chaleur était accablante. A travers les jardins tout murmurants de sources et de fontaines, lentement ils promenaient leur ivresse. L'exubérant caprice de Stanislas plus jeune avait asservi à mille fantaisies les arbres et les ondes. Des colonnes de cristal, guidant une eau limpide et parfumée, portaient sur des entablements de bronze des vases d'orangers

et de jasmins. Partout des ponts, des lustres hydrauliques étonnaient le regard, déroutaient l'imagination. Parmi les plantes rares, les statues de dieux, de bizarres pavillons invitaient au repos de leurs frais boudoirs. Tantôt Stanislas et Marie allaient s'égarer à l'ombre de la forêt voisine et là, dans un kiosque oriental dont les fenêtres étaient voilées de stores liquides, la main dans la main, à la cadence perlée de tout ce ruissellement, ils se disaient des choses qu'on ne saura jamais. D'autres fois, on les conduisait pour le souper dans le fantastique édifice qui dressait à la jonction du *Grand Canal* et de la Meuse ses riches façades. Vers la tombée de la nuit, un char à quatre roues, traîné par un cheval marin, s'avançait près des degrés de marbre. Deux hommes cachés dans les flancs du monstre animaient un mystérieux mécanisme. Et la gondole d'or, glissant silencieuse entre des rives étincelantes de lumières et exhaussées de fleurs ramenaient au palais Leszczynski et la reine. « A peine puis-je, mon cher Président, trouver un moment pour vous dire un petit mot. Mon papa est à merveille, grâce à Dieu. Je suis enchantée d'être avec lui. Il est plus aimable que jamais. Commercy est charmant. »

Pourquoi fallut-il que de vagues inquiétudes troublassent ce calme et que, pour rompre l'illusion, les circonstances fussent complices de craintes mal avouées ? Les habitants organisaient pour le 24 une brillante manifestation, quand, tout à coup, la veille, parvint l'annonce de la mort de l'Empereur. Pouvait-on oublier que l'époux de Marie-Thérèse avait régné sur la Lorraine ? Ce fut en refoulant leurs larmes que les anciens sujets de François durent poursuivre les apprêts. Le pays fut plongé dans la consternation. Comme un vent glacial passa sur le château en fête. Ce jour-là Marie se rendit à la *Fontaine royale*, prit trois oiseaux à la pipée ; puis, leur ayant fait laver les ailes, les yeux perdus vers le ciel, elle les regarda s'envoler.

Le 10 septembre, à neuf heures du matin, la souveraine, se dérobant aux caresses de son père, s'éloigna de Commercy. Bientôt l'auguste voyageuse eut une douce émotion. Le duc n'avait pu se résigner à l'adieu. En hâte, par un chemin de traverse, il s'était fait transporter à Saint-Aubin, où

la scène pathétique se renouvela. Dans la maison du sieur Schmidt se fit l'entrevue. L'effusion fut longue, plus touchante encore. Quand Marie quitta Stanislas, chacun autour d'eux eut le pressentiment que la séparation éternelle était consommée. Dès le lendemain, le maître fuyait ces lieux où tout lui disait le vide laissé par l'absente.

Ce n'était pas sans un fin sourire que Stanislas avait fait à Marie les honneurs d'une résidence embellie avec un soin jaloux. A sa fille il en a légué le luxueux mobilier. Dans son testament, il prie son gendre d'accorder aussi à la reine la jouissance du palais préféré. Mais le château s'est fermé pour ne plus s'ouvrir. Insensible au vœu de Leszczynski, Louis XV, dès son décès, prescrira l'abandon des constructions ducales. Dix mois après le départ de Marie, il ne reste de ce magnifique ensemble que les murs dénudés du bâtiment primitif. Au mépris de toute pudeur, violant les dernières volontés d'un père, le roi de France vend à l'encan les merveilles de Commercy. Puis quand, en mémoire de la visite de leur mère, des heureux instants qu'elles-mêmes y avaient goûtés deux années consécutives en se rendant à Plombières, Mesdames Adélaïde et Victoire témoigneront du désir d'habiter quelquefois la demeure de l'aïeul, un incendie, dû peut-être au hasard, mais qu'on déclara bien haut avoir été ordonné et prévu, anéantira dans les jardins ce que la pince du brocanteur et la pioche du terrassier avaient encore respecté.

*
* *

Si, avec le Dauphin, Stanislas avait le meilleur des tendresses de la reine, après Marie le Dauphin était le grand amour de Stanislas. Des utopies communes sur le mode de gouvernement, une même amitié pour la Compagnie de Jésus resserraient, entre le grand-père et le petit-fils, les liens du sang. Déjà pour le roi de Pologne la main novice de l'enfant avait tracé ses premières lignes. Maintenant les deux princes s'écrivaient d'une façon suivie. Ils échangeaient de graves propos où reparaissaient les badinages du début. Or, à peine Stanislas était-il rentré à Commercy, après l'étreinte déchirante de Saint-Aubin, que lui parvenait une de ces missives

dont il se déclare « extasié ». Page toute d'une respectueuse affection et d'une gaieté un peu triste. Le fils de Louis XV disait à Leszczynski ses regrets de n'avoir pu accompagner la reine. Puis, comme le duc-roi avait sollicité pour soi-même quelque emploi dans le régiment *Dauphin*, son interlocuteur lui accordait une sous-lieutenance réformée. La réplique ne s'était pas fait attendre. Un courrier l'avait confiée à Marie avant que la reine fût arrivée à Versailles : « Je reçois depuis votre départ une lettre du cher Dauphin, ou plutôt un billet doux. Je joins ici ma réponse, en vous priant de la remettre par vos menottes et d'y joindre tout ce que mon cœur ressent pour lui. »

Quand la souveraine s'acquitta de cette commission, de bien sinistres appréhensions lui gâtèrent les transports du revoir. La reine de France eut peur. Le voyage de Lorraine aboutissait aux pires angoisses. Il y avait deux ans environ que le Dauphin était languissant. Depuis, il est vrai, sa jeune santé avait paru triompher. Sa famille avait rejeté tout effroi. Sa mère, partant pour Commercy, s'adonnait à la confiance. Mais, pendant le séjour annuel à Compiègne, le prince s'était surmené. Il avait tenu à exercer les troupes campées près de la ville, à diriger des manœuvres. Une rechute survint. Louis avait rapporté à Versailles le germe déclaré d'une affection de poitrine qu'un rhume négligé développa. « Je suis absolument sans fièvre depuis trois jours..., avait-il écrit à son grand-père. Il ne manque qu'un peu de forces, qui seront bien vite recouvrées. » Le recul de l'absence ne fit que mieux constater à la reine les progrès du mal, l'altération qui ravageait le beau et morne visage de son fils. La situation de l'héritier du trône devient dès lors le troublant sujet de la correspondance entre Lunéville et Versailles. Les lettres du roi de Pologne fixent les craintes et les espérances dont s'affolent ou se leurrent, durant plus de trois mois, Stanislas et Marie. Plus facilement encore que sa fille, Leszczynski était prompt à s'alarmer ou à se rassurer tour à tour ; c'est pitié de retrouver sous sa plume le graphique des secousses qui ébranlent sa vieillesse.

La reine tait tout d'abord à son père l'impression du retour, l'évidence du danger. Puis, comme un léger répit

l'abuse à nouveau, elle entretient sans arrière-pensée la quiétude de Stanislas. Sur la demande du malade, le déplacement de Fontainebleau a lieu comme chaque automne. La cour quitte Versailles dans les premiers jours d'octobre. Ce voyage dit à tous que rien n'est perdu. Le grand-père est radieux. Après les lettres de Marie Leszczynska et de Marie-Josèphe, il en reçoit une du Dauphin. Le 16, le jeune homme a voulu affirmer au duc-roi sa convalescence ; la toux diminue, les forces reviennent, le lait d'ânesse est efficace, l'embonpoint naturel reparaît. Mais cet embonpoint que l'on jugeait d'heureux augure, n'était qu'un symptôme morbide. Un second billet apprend la vérité à Lunéville, et Leszczynski de se déclarer « hors de lui-même ». Le 3 novembre, le prince est redevenu tranquille. Il parle déjà de parfait rétablissement. Il s'attend à ce que les mots *très bien* remplacent sur les bulletins le mot *mieux*. Le 13, on administrait le Dauphin. Est-ce le résultat des neuvaines parallèles aux madones de Nancy et de Versailles : revoici plus qu'une lueur d'espoir. Optimisme aussi éphémère que la désolation qui lui succède. Chaque jour Stanislas est partagé entre des sentiments extrêmes. Vingt fois Marie, elle aussi, se rattache aux plus fragiles chances de salut. « Je trouve », lui déclarait son père, le 11 décembre, « que vous faites tort à Fontainebleau en le trouvant si triste. Pour moi, je pense que partout où est ma chère Mareczka c'est un paradis... » Dans ce paradis de Fontainebleau, un fils de France se mourait. Le 2 du même mois, un accident s'était manifesté qui achevait d'épuiser le Dauphin. C'était une forme excessive de l'incommodité héréditaire des Leszczynski, de cette « petite maladie » dont on avait trop plaisanté. Une tumeur sanguine se développait, mettant le comble à la gêne et aux souffrances du patient. Le 13, la chirurgie intervint; mais le soulagement dura peu. La situation empira. Il faut lire dans le journal rédigé pour elle seule, par une épouse éplorée, le récit de cette agonie d'un homme de trente-six ans. Le fils de Louis XV s'en allait avec un admirable courage joint aux plus mesquines préoccupations. Il eut des mots sublimes et des insistances puériles. Gémissant sur les deuils que son départ causera, il s'obstine à refuser toute prière pour sa

guérison et répond tant pis, quand les médecins disent le pouls meilleur. Il n'entretient son entourage que de ses tabatières; puis, dans de magnifiques élans, brûle d'approcher Dieu. Le 20 décembre, Marie Leszczynska pleurait un fils et, trois jours plus tard, la fatale nouvelle frappait d'un coup terrible le vieillard de Lunéville.

*
* *

Jamais l'aube d'une année n'avait lui sans que les vœux empressés de son père n'eussent salué la reine à son réveil. Le 1er janvier 1766 s'écoule. et nulle lettre du prince n'est parvenue à Marie. Dans son palais silencieux, où la notion du temps semble abolie, le duc de Lorraine reste accablé sous l'épreuve. Toute cérémonie est supprimée. En recevant les hommages de ses serviteurs, le monarque se ressaisit enfin : « Je m'aperçois d'avoir été égaré de toute la présence d'esprit par notre commun malheur, ne me souvenant pas d'être au premier jour de l'année pour vous la souhaiter bonne. » Et voici que, tiré de son assoupissement, Stanislas regrette de n'avoir pas, sitôt la catastrophe, en dépit des glaces de l'hiver et de l'âge, été porter ses consolations à sa fille, chercher lui-même auprès d'elle un adoucissement à son chagrin.

Le 3 février, le prince est à la Malgrange. après ses dévotions de Bon-Secours. Dans la matinée, on a célébré, à la Primatiale de Nancy, un service pour son petit-fils. Un incident de protocole en a troublé le recueillement. Abreuvé de déboires, hanté de plus en plus par le fantôme de la mort, le royal aveugle trace au hasard de sa main tremblante, des lignes où il s'efforce de cacher à sa fille l'amertume de ses pensées. Un cri de détresse morale, l'aveu d'une désespérance infinie lui échappe : « Tout ce qui est humain ne fait rien espérer de bon. » Mais, pour terminer sur un sourire, vite il reprend : « Ce qui est du très bon, c'est que je vous aime tendrement et vous embrasse, ma chère et incomparable Mareczka. » A l'heure même où Leszczynski fermait cet ultime billet, la Dauphine, à Versailles, prise du pressentiment de sa propre fin, signait et cachetait son testament.

Le roi de Pologne est rentré à Lunéville. On est au 5 fé-

vrier. La température est rude; le jour qui se lève, blafard. Stanislas a tout d'abord, ainsi que de coutume, tourné vers un portrait chéri son regard désormais voilé. Puis il a prié pour la reine. Maintenant, enveloppé dans la chaude robe de chambre que lui apporta Marie, il offre au feu de la cheminée ses membres grelottants. Dans le cerveau de l'octogénaire, un monde de souvenirs s'agite et gronde que refoule sans cesse l'image de la fille adorée. Mais la flamme du foyer a gagné les vêtements du prince. Éperdu, oublié de ses valets, l'infirme, en cherchant le salut, roule sur le brasier. Le corps est trop usé; les secours trop tardifs. Leszczynski ne survivra pas à ses affreuses blessures.

Durant son long martyre, c'est encore et toujours la reine qui occupe le malheureux vieillard. Il veut qu'on la rassure. A moitié carbonisé, il cherche à l'égayer d'un suprême badinage. Faisant allusion au fatal présent[1], il remarque que c'est par Marie et pour Marie qu'il brûle.

Et cette fille attentive, si bouleversée naguère à la moindre alarme, si affectée du plus léger malaise, demeure calme, presque impassible. Trop bien trompée par le touchant mensonge de Stanislas, par la confiance inopportune surtout qu'entretiennent des serviteurs effrayés de leur négligence, la reine affirme à Hénault que son père « est, grâce à la Providence, très bien. Il n'y a que lui qui ait conservé de la tranquillité et de la gaieté; il n'en a pas perdu un moment de sommeil ni d'appétit depuis, et n'a fait que plaisanter sur son accident. Je lui ai écrit quatre fois depuis pour lui demander en grâce qu'il y eût toujours quelqu'un dans sa chambre. Comme cela n'est pas fort agréable, je crains qu'il n'en fasse rien. » Or, déjà le monarque était descendu dans la complète inconscience qui le conduisait à l'agonie. Le 23, il expirait.

Imprévu, ce nouveau deuil de Marie Leszczynska ne fut que plus cruel. « Pour moi, je suis triste et le serai toute ma vie : je n'ai de consolation que de penser que ceux que je pleure ne voudraient pas revenir dans cette vallée de

1. « Il n'avait jamais porté de robe de chambre », écrit dans ses *Mémoires* (I, 105) l'ex-jésuite Georgel. « La reine, sa fille, lorsqu'elle vint le visiter, lui en fit agréer une bien ouatée, faite par elle-même. Il la portait par sentiment. »

larmes, comme dit le *Salve*. — Un père et un fils! Et quel père, quel fils ! » Pendant que la cour reprend sa vie de dissipation, que Louis XV tombe de la débauche à l'ignominie. deux ans la souveraine languissante achève de se consumer, songeant sans cesse à ces journées de Commercy qui eurent un si terrible lendemain[1]. Une de ses seules joies est de relire la correspondance de son père. La lettre datée de la Malgrange avant le sinistre accident ne l'a plus quittée. « Ses femmes, dit madame Campan, la surprirent souvent baisant un papier qu'elles ont jugé être ce dernier adieu de Stanislas. »

En septembre 1768, l'évêque de Chartres, aumônier de quartier de Sa Majesté, apportait en pompe à Nancy le cœur de la reine. Marie avait voulu que, au lieu d'être conduit au Val-de-Grâce, le symbole de tant d'amour et de tant de souffrances fût confié au sanctuaire où, le 28 septembre 1744, après le renvoi de la Châteauroux et la guérison du Bien-Aimé qu'elle avait été rejoindre à Metz, elle s'était agenouillée, frémissante d'espoir ; où, depuis, son père avait si souvant invoqué pour elle la Vierge consolatrice ; à cette chapelle, enfin, que Leszczynski avait préparée pour sa sépulture si du moins la cathédrale de Cracovie ne recevait pas, à côté des Jagellons et de Sobieski, le Piast déchu et rappelé. Le 23, la relique, enfermée dans une boîte d'argent, était déposée près du cœur même de Stanislas. Les tragiques événements qui allaient bientôt troubler la paix des sépultures, n'épargnèrent pas la crypte de Bon-Secours. Arrachés de leur gaine d'orfèvrerie, mais plus tard recueillis dans un cercueil commun aux restes de la famille polonaise, ces deux cœurs qui si longtemps battirent l'un pour l'autre, reposent aujourd'hui confondus dans la mort, plus étroitement unis que jamais.

PIERRE BOYÉ

1. « Il y a aujourd'hui un an, écrivait-elle à Hénault, que je suis arrivée à Commercy. Hélas! Quelle différence ! »

THACKERAY

Un homme énorme, sauvage, les yeux ruisselants de pleurs; pas un homme fort.

(Carlyle.)

I

Matthew Arnold, dans ses ouvrages critiques, aimait décrire le double courant des lettres anglaises au XIXe siècle. D'une part, des esprits cosmopolites, ou tout au moins européens, tels Byron, Dickens, Mrs. Browning, dont l'influence et le génie ont pénétré partout; d'autre part, une race forte dont Wordsworth, Shelley, Robert Browning, incomprise, peut-être incompréhensible, sauf dans le cercle fermé du génie natal. Les hommes de cette race, tout autant que les premiers, ont subi le contact de l'étranger : témoin leurs voyages, — car même Wordsworth a voyagé, — leur vie passée en grande partie sur les rives italiennes, leur inspiration, souvent d'origine continentale. Cependant, appréciés par quelques esprits curieux de psychologie exotique, ils n'ont jamais su toucher le cœur latin, allemand ou slave.

C'est à cette seconde famille qu'appartient l'éminent moraliste dont je voudrais aujourd'hui étudier la vie. Thackeray est un auteur anglais, pour les Anglais, avec cette aggravation en plus qu'il est un classique : or le classique ne peut être un article d'exportation. Essayons pourtant d'examiner ce génie sincère et beau qui, sans posséder la magnifique humanité d'un Walter Scott, l'éblouissante fantaisie d'un Dickens, a su

regarder en face un pays et une génération pour en tracer un portrait admirable de justesse et de vie. Il a trop écrit; mais, depuis cinquante ans, les quelques livres de lui qui resteront n'ont rien perdu de leur éclat ni de leur solidité. La sobriété, la véracité sont, en effet, des qualités qui résistent au temps. Prenez dans votre bibliothèque un roman de Bulwer Lytton ou de Lever, je dirais presque de Dickens, le grand rival de notre auteur, combien surannées en paraissent la poésie, la facile érudition, l'imagination pathétique ou hilarante! Mais aujourd'hui on relit *Vanity Fair* et *Esmond*, on relit même *Barry Lyndon* et les *Roundabout Papers*, comme on relira toujours les chefs-d'œuvre d'Addison, de Steele, de Fielding, ces classiques illustres dont Thackeray fut, en quelque sorte, le contemporain attardé.

Thackeray naquit à Calcutta, le 18 juillet 1811. Son père était *collector*, disons receveur des finances, pour le district d'Alipur. La famille de sa mère habitait le Bengale depuis bien des années; elle avait donné plus d'un administrateur au gouvernement de lord Clive. La famille Thackeray n'y était pas moins bien représentée : les deux sœurs du jeune *collector* avaient épousé des fonctionnaires de la Compagnie des Indes, et faisaient souche de futurs généraux et colonels; de ses frères, l'un était secrétaire du gouvernement de Madras, plusieurs autres fonctionnaires ou avocats au Bengale, à Madras, un dernier enfin, officier dans l'armée de la Compagnie. Il n'y avait pas moins de neuf jeunes Thackeray distribués dans les divers emplois du gouvernement anglo-indien. Ils avaient de qui tenir : presque tous leurs ascendants étaient entrés avant eux dans la carrière. Car les Thackeray, avec leurs alliés les Becher, les Richmond, les Shakespeare, sont une de ces grandes familles proconsulaires qui, de tout temps, ont fait la fortune coloniale de l'empire britannique.

Les enfants ne supportent pas le climat des Indes. Toutes ces familles avaient quelque parente dévouée, là-bas dans la verte Angleterre, à qui il fallait confier les pauvres bébés pâles qui seraient morts comme des mouches sous le soleil de Madras. Quand sonnèrent les six ans de William Makepeace Thackeray, son père était mort depuis deux ans déjà.

Sa mère allait se remarier avec un officier au service de la Compagnie des Indes, le capitaine Carmichael-Smythe, — que son beau-fils devait rendre célèbre un jour sous le nom du colonel Newcome.

De son vrai père, le petit William ne devait garder qu'un souvenir unique, dont la silhouette raide et l'humour révèlent déjà l'artiste : « Je vois un homme très grand, très maigre, se dressant subitement dans un tub. » Ce grand homme tout nu, ruisselant d'eau, était le pauvre Richmond Thackeray, mort de fièvre dans un port des Indes, en laissant une veuve de vingt-trois ans, très belle, dont la piété, la bonté, la modestie impériale et douce devaient inspirer à son fils la charmante figure de Helen Pendennis.

Un jour, elle amène son enfant à l'escalier riverain, au *ghaut*, de Calcutta, où un bateau l'attend. Le voyage était long alors; on restait six mois en route. On s'arrête à Sainte-Hélène; le domestique indien du petit Thackeray le promène dans l'île, au milieu des roches et des dunes, jusqu'à la barrière d'un jardin. Là, un monsieur va et vient. « Regarde-le bien! dit l'Hindou au petit garçon, regarde-le plutôt deux fois qu'une! C'est Bonaparte! Il mange trois moutons par jour, et tout les petits enfants qu'il peut attraper... » Le vaisseau continue sa route interminable. Enfin voici, à l'horizon, les falaises blanches de l'Angleterre, pays rempli de choses nouvelles. Personne ne paraît y comprendre l'hindoustani.

Les fleurs sont toutes différentes. Pas de tchampak, pas de phulvaris; mais des fleurs dont déjà on connaît très bien les noms par les récits de sa mère : ce sont des coucous, des aubépines, des primevères, des violettes. Il n'y a plus d'hommes noirs; mais tout le monde est de noir habillé, car on porte, avec de vraies larmes, le deuil de la princesse Charlotte. Il y a des chiens et des chats, comme aux Indes, mais point de singes : et « Billy boy » ne se lasse pas de décrire à sa grand'tante le singe qu'il a laissé à Calcutta.

Enfin, las de parler, le bébé de six ans prend un crayon, « Ma foi, écrit la vieille dame, il m'a fort bien dessiné votre maison de Calcutta, et le singe qui regarde par la fenêtre, et Betty, toute noire, sur la terrasse, qui fait sécher des serviettes. » Il conservera toujours le souvenir de la vie anglo-

indienne. Il n'aura qu'à fermer les yeux pour revoir de larges salons, où l'on danse, où l'on danse toujours; puis des feux d'artifice, la nuit; puis encore les énormes idoles, les vastes forêts, les fleuves jaunes, l'innombrable nation de la race vaincue. Le pays qui l'avait vu naître ne devait jamais complètement s'effacer du cœur de Thackeray. Comme Mrs. Browning, il tenait de ses origines coloniales quelque chose d'épanoui, d'abondant, d'artiste, qui donna son arome à la sève vigoureuse du génie anglo-saxon.

Les enfants des Indes sont comme ces arbres fruitiers greffés sur cognassiers, bien moins vigoureux et vivant beaucoup moins longtemps que des poiriers greffés sur « franc »; mais, en revanche, les fruits sont infiniment plus délicats, avec une couleur et une saveur spéciales.

A six ans, déjà le petit Thackeray observe tout, le retient et sait le fixer au besoin par un trait précis. « La cathédrale de Saint-Paul est fort belle, — écrit-il à sa mère, — je ne m'attendais pas à une église aussi considérable. » Je ne sais s'il dessina « St-Paul's » pour sa mère, mais on a conservé un petit crayon du capitaine Carmichael-Smythe, à cheval, en uniforme, dessiné par William pour montrer à son arrière-grand'mère le fiancé de sa mère.

Cette arrière-grand'mère, il ne l'oubliera jamais. Peut-être est-ce à cette empreinte si forte, faite sur une âme toute neuve et fraîche, que nous devons ce tour classique, ce goût de XVIIIe siècle, familier et noble à la fois, qui devaient faire de Thackeray le continuateur des romanciers de la Reine Anne. La vieille madame Becher ne datait, il est vrai, que du milieu du grand siècle. C'était déjà bien assez pour que son seul aspect évoquât toute une époque disparue. C'était la plus jolie douairière de quatre-vingts ans sonnés, encore alerte et fraîche sous son « tour » de cheveux poudrés à frimas et coiffés d'une dentelle; chaussée de charmants petits souliers en velours noir aux hauts talons rouges, pour assurer sa marche elle se sert d'une canne à béquille d'écaille; elle a toujours à la main une bonbonnière, et souvent une tabatière dans son sac brodé. Toute sa vie s'est écoulée dans la même petite ville du Hampshire, dans la grande salle lambrissée où les portraits, peints par sir Joshua Reynolds et par

Coates, rappellent une génération antérieure, mais encore récente. Les fenêtres de cette salle donnent sur les roses trémières et les poiriers du jardin. Et au dedans comme au dehors, cela sent bon, grâce aux vases de Nankin bleu remplis de feuilles de roses séchées et mélangées à la verveine, à la lavande, à la cannelle en poudre.

Ce gros bourg du midi de l'Angleterre était un endroit paresseux, délicieux, vert au possible, toujours tranquille, et pourtant bruissant de papotages discrets. Il n'y avait presque pas d'hommes à Fareham : le *vicar*, le médecin, le notaire et quelques jardiniers. Mais il y avait toute une hiérarchie de femmes. C'était « l'isle de Féminie » dont parlent les vieux auteurs. Tout en haut, madame Duval, la veuve de l'amiral, puis les filles de feu l'amiral Dennet; et puis les mères, les filles, les sœurs, les tantes et les innombrables parentes d'amiraux, commodores, capitaines et lieutenants. Ces dames dînaient à quatre heures. A six heures, elles prenaient le thé, pour se réunir ensuite les unes chez les autres, où elles jouaient à la quadrille jusqu'au coup de dix heures, quand Mary ou Lizzie, la bonne, arrivait les chercher avec la lanterne. Il y avait dans le pays plus d'une chaise à porteurs pour les soirs de pluie. Une société simple et honnête, s'il en fut. Mais, pour entrer dans ces salons modestes, il fallait parfois des luttes héroïques. Le petit Thackeray a pu se dire que l'esprit de caste n'existe pas seulement aux Indes ! Rappelez-vous le soir où Mrs. Tomlinson, veuve d'un docteur en théologie, ne consentit pas à laisser passer avant elle Mrs. Sawyer, femme du médecin. Que de débats enflammés ! Que de précédents cités ! Que de pauvres vanités à jamais saignantes et blessées ! Le petit garçon de huit ans, blotti dans son coin, ne perd pas un mot de l'histoire, s'y intéresse follement et savoure déjà toute l'âpre comédie des inégalités sociales.

Ah ! Mrs. Tomlinson, Mrs. Sawyer, les pâquerettes du cimetière, impartiales, vous couvrent l'une et l'autre ! Et pas une fois, vous ne vous êtes doutées des leçons que vous donniez naguère au futur historiographe de l'honorable confrérie des Snobs. Mais un esprit ouvert apprend partout, même à Fareham, où la vie intellectuelle était peu active. On s'y mettait à plusieurs pour s'abonner au journal de Portsmouth

qui ne paraissait qu'une fois par semaine. On y causait tant que, rarement, on avait le temps de lire, jamais une heure pour penser. — Toutefois, dans ce petit monde féminin, quelques romans traînaient, et William Thackeray les dévorait tous, caché dans le kiosque du jardin, jardin merveilleux, rempli de buissons de chèvrefeuille où nichaient, chaque printemps, des rouges-gorges.

Les plus belles vacances ont une fin. On mit William à l'école chez un odieux tyran qui le battait, qui le houspillait, qui le privait de manger. « Faites, ô mon Dieu, que je voie maman en rêve ! » murmurait « Billy boy », la nuit venue, agenouillé au bord de son lit, car déjà il savait souhaiter un abri dans le rêve... Les tantes s'attendrissent, le placent à Charterhouse, illustre école du centre de Londres : c'est les « Grey Friars » de *Pendennis* et des *Newcomes*. Enfin la mère remariée revient des Indes. « Il ne m'a pas oubliée ! s'écrie-t-elle, en extase devant ce beau garçon de onze ans. A notre première entrevue, il n'a pu dire un mot. Il m'embrassait, et puis de nouveau il m'embrassait ! Je pourrais presque dire mon *Nunc dimittis, Domine !* Il est le vivant portrait de son père. Puisse-t-il lui ressembler en tout, sauf en sa trop courte vie ! Il est grand, fort, vigoureux. Ses yeux se sont foncés, mais ils ont gardé leur charmante expression. Il dessine d'une façon étonnante [1]. »

L'enfant, artiste déjà, n'était pas heureux à l'école, où la somme d'efforts exigée par ses professeurs, tout autant que la brutalité des camarades, dégoûtait son aimable paresse. Il n'avait pas oublié et ne devait jamais oublier le doux farniente des Indes. Il ne comprenait rien aux mathématiques, et, comme beaucoup d'enfants doués d'un esprit original, il n'était pas fort en thème. Le *foot-ball*, le *cricket*, les sports l'ennuyaient tout simplement. Il n'aimait pas non plus se battre, et l'on se bat beaucoup dans les *public schools* d'Angleterre. Pourtant, en dernier ressort, ce jeune géant savait cogner ferme. Dans une lutte restée légendaire, il reçut d'un camarade un coup qui lui brisa l'os nasal : un tout petit nez épaté de Kalmouk se dressera désormais dans le rond visage de Thackeray.

1. Introduction à *Vanity Fair* (*Biographical edition*).

Son caractère ne connaissait pas la rancune, et le vainqueur devint l'ami de toute sa vie. En somme, un bon et gros garçon, qui pourrait paraître faible, n'était une véracité sans tache, un sentiment de l'honneur très haut. Ses camarades l'aimaient, malgré sa fainéantise, à cause de son humeur facile, à cause surtout de ce crayon leste et hardi qui, dans un clin d'œil, vous dessinait des caricatures, des tableaux historiques, des illustrations, que sais-je? « Dis donc, Thackeray, dessine nous Vivaldi mis à la torture dans les cachots de l'Inquisition!... Fais-nous don Quichotte et les moulins à vent!... » Il n'était pas moins adroit à tourner des vers irrésistiblement comiques, ballades, complaintes, parodies burlesques, irrespectueuses. Ces dons faisaient la joie des jeunes mastodontes de Charterhouse; à cause d'eux, on pardonnait à William Thackeray sa froideur pour le *foot-ball* et la boxe.

Quant à lui, il n'était vraiment heureux que quand il se trouvait seul, dans un coin, avec quelque livre, quelque roman surtout, *Ivanhoe* ou les *Mystères d'Udolphe* ou, mieux encore, *Manfroni, le moine manchot*! Délectable terreur! Frissons inoubliables! Fantômes peuplant les coins du dortoir, le soir! Le voilà encore seul dans la salle d'étude, tandis que ses camarades jouent bruyamment dans la cour ensoleillée; sur son pupitre, sont entassés des lexiques latins et des grammaires grecques, mais, par-dessus ces gros tomes qu'il fait semblant de lire, il y a un tout petit livre qu'il lit effectivement, qu'il lit les larmes aux yeux : c'est le *Cœur du Midlothian*. A un moment, il s'arrête et dessine sur une page de sa grammaire l'entrevue des deux sœurs dans la prison d'Édimbourg...

Excellent garçon, doux, indolent, un peu mou, généreux envers les petits et les faibles, ce qui était rare alors, il paraît avoir apporté des Indes plus de raffinement, un cœur plus tendre, un goût pour le beau et le grand plus exigeant que ne l'ont d'habitude les garçons de son âge; mais le besoin du fou rire et la gourmandise le rapprochent d'eux. Le jour historique où Thackeray avala trente-sept tartelettes aux framboises en vidant sa bourse pour en payer autant à ses camarades, on était tout près de l'appeler déjà *Carthusianus Carthusianorum* comme on devait le faire une trentaine d'an-

nées plus tard. S'il faut dire vrai, le grand *Carthusianus* était assez peu content de Charterhouse. Il aimait peu le gros principal, le Dr Russell, qui tonnait tous les jours : « Vous n'êtes qu'un paresseux, monsieur Thackeray ! un prodigue, monsieur! un escamoteur, monsieur ! » Dans ses premiers romans, il décrit, non sans un sursaut de révolte, l'injustice, la tyrannie, la brutalité de cette vie d'école. C'est seulement l'âge approchant, quand tout ce qui rappelle la jeunesse devient cher et comme sacré, qu'il écrira, dans les *Newcomes*, les nobles pages qui assurent, autant que des paroles écrites peuvent l'assurer, la gloire immortelle aux vieux « Grey Friars ».

Les vrais beaux jours, ce sont encore les vacances, et surtout ce jour où la diligence d'Exeter l'emmène chez lui. Depuis 1825, le major (commandant) Carmichael-Smythe s'était rendu acquéreur d'une jolie propriété dans le Devonshire, où il cultivait ses terres et chassait ses perdrix, en bon gentilhomme campagnard. Souvent, aux premières heures du matin, on l'apercevait enveloppé dans sa cape militaire, qui faisait le tour du verger pour voir si la gelée n'avait pas touché aux fruits. Thackeray aimait ce beau-père simple et charmant, véritable chevalier sans peur et sans reproche ; mais la grande affection de ces temps-là, comme de toute sa vie, c'était sa mère, femme d'une rare noblesse de caractère, d'une fierté adoucie par la tendresse chrétienne. C'était en effet une créature de piété sincère, de loyale douceur, dont le seul défaut, disait son fils en riant, « est qu'elle imposait à tous ses amis un dogme nouveau, celui de la divinité de William Makepeace Thackeray ».

Il n'y a pas de pays plus délicieux que ce sud-ouest de l'Angleterre, dont, tout récemment, M. Marcel Prévost nous a peint un merveilleux tableau. Une mollesse mûre de beau fruit, une suavité de rose surchauffée au soleil, une lumière tiède et dorée, un air encore vibrant de la brise marine, un climat où les ardeurs de la Saint-Jean s'unissent à la sérénité de septembre, où à Noël on cueille des fleurs, font éclater une végétation fougueuse, des jardins qui paraissent avoir été créés par un géant amoureux pour plaire à une fée. Des fuchsias monstres, des hortensias de six pieds de haut, ombragent des

camélias fleuris, cultivés en pleine terre. Quand nous aurons dit que le Devonshire est peut-être un peu humide, on connaîtra l'unique serpent de ce Paradis terrestre : le rhumatisme. N'était cette morsure, qui n'irait habiter ces vallons aussi beaux que les fonds des plus belles fresques d'Italie, ces vieilles villes pittoresques où rien n'a changé depuis trois cents ans, ces collines doucement boisées d'où l'on aperçoit une mer toujours bleue, d'un azur digne des côtes de Provence?

Pour Thackeray, ce pays-là n'avait qu'un seul défaut : il fallait parfois le quitter. Jour néfaste, jour d'automne, où l'on allait avec la pauvre maman, non moins émue, jusqu'au bout de la longue avenue qui mène à la route de Londres! Que les minutes passent vite et pourtant s'éternisent, tandis qu'on entend au loin les roues de « la Défiance », la diligence de Londres. Le cor sonne; la voiture s'arrête; le *guard* empoigne la valise : « Il faut bien s'arracher, madame! » Et la mère descend; et un pauvre garçon rentre à l'école avec un déchirement d'âme dont le souvenir va durer autant que sa vie.

Ce cœur aimant, tendre à l'excès, est logé dans un grand corps d'Anglais blond : « Un géant des Cornouailles », dira plus tard Carlyle. Lorsque, à dix-huit ans, il quitte l'école de Charterhouse, il a déjà un mètre quatre-vingt-dix. Sa chevelure abondante encadre un rose et placide visage qui conservera toujours un air bon enfant, et presque un air d'enfant, grâce à ce bouton de nez écrasé sous des yeux gris, gais, fous, mais qui savent quand même regarder de haut ceux qu'ils dédaignent. Le jeune homme se tient bien droit, ne perdant pas un pouce de sa stature, la tête rejetée en arrière, le menton avancé. Bref, dans tout son allure, quelque chose entre un bébé et un *bull-dog*. Puissant, candide, agressif, tel est notre bon géant qu'il ne faut pas prendre pour un ogre : « Les ogres, nous dira-t-il un jour, ne sont pas nécessairement géants. J'en ai connu pas mal qui étaient, au contraire, tout minces, fluets, gentils, tout à fait distingués, avec l'air du meilleur monde. » Ces ogres-là sont très friands de jeunes fils de famille : Thackeray allait en faire l'expérience.

A Cambridge, Thackeray ne se montra guère plus remar-

quable qu'à Charterhouse. Il avait beaucoup de goût; il donnait d'excellents petits dîners avec force vin de champagne; il était gourmet, mais surtout bibliophile; il collectionnait des gravures anciennes et se piquait de se connaître en chevaux. — Ne nous a-t-il pas décrit tout au long les folies et les prétentions de M. Arthur Pendennis? — Jeune, confiant, vaniteux, il se laissa parfois berner par ces flatteurs interlopes, parasites qui, dans tous les mondes possibles, flairent comme une proie le jeune homme riche. Il fit à Cambridge non seulement des dettes, mais encore et surtout des dettes d'honneur. Il y prit le goût du jeu, et il n'y prit pas ses grades. Il n'y avait pourtant pas entièrement perdu son temps : s'il avait négligé ses classiques grecs, il avait lu, relu et s'était assimilé toute l'œuvre de Swift, de Stern, d'Addison, de Steele, de Pope. Il possédait son XVIIIe siècle anglais mieux que le « Senior Tripos » de l'année ne possédait Sophocle, Euripide et Aristote. Et qu'aurait-il pu faire de mieux que de cultiver sa faculté maîtresse, ce don d'imaginer et d'écrire comme pas un Anglais de sa génération?

Il faut dire qu'en 1830 l'Université anglaise était encore bien moins un corps enseignant que ce qu'on appelait au moyen âge une « École de gentillesse », c'est-à-dire une académie de mœurs généreuses, de courtoisie et de sport. Le *school-boy* y devenait le *gentleman*, comme à l'école des pages on apprenait à devenir chevalier. En quittant Cambridge, en ce sens au moins, Thackeray était hors de page, s'il n'était pas bachelier. Et pourtant, ce ne fut pas sans un sentiment de honte cuisante que le jeune homme rentrait à la maison de famille, dépourvu de lauriers, de gloire, avec un portefeuille garni de factures non acquittées.

Un peu pour le consoler, et surtout pour compléter une éducation vraiment libérale, ses parents l'envoyèrent faire un beau voyage. Il passa deux ans à Rome, à Paris, à Dresde, à Weimar enfin, où il fit la connaissance de Goethe. La Residenz y fut hospitalière au jeune Anglais aimable, doué, bien élevé et riche. Il connut tout le beau monde de Weimar et aurait fort bien pu s'y perfectionner dans la langue allemande si les charmantes Weimaroises n'avaient pas si bien su parler anglais. On se réunissait chez toutes les dames de la

cour, et nulle part plus souvent que chez madame de Goethe. « Nous allions y prendre le thé ; soir après soir, nous y passions de longues heures, à causer, à faire de la musique, à lire à haute voix des romans, des vers, et puis des romans encore : français, anglais, allemands, que sais-je? Je m'amusais à faire des caricatures pour les enfants. Je fus bien fier le jour où l'un d'eux me dit que le grand Goethe, lui-même, s'était distrait un instant à les regarder[1]. »

Être un peintre, c'était le rêve de Thackeray ; rêve que ses parents ne partageaient guère. Pour de respectables Anglais de l'an 1831, un peintre était quelque chose entre le tailleur pour dames et le maître de danse. Le major et Mrs. Carmichael-Smythe engageaient fortement le jeune homme à faire son droit. Il consentit enfin à entrer à l'étude de M. Taprell, avocat, et à s'inscrire comme étudiant au *Middle Temple*, l'École de droit anglaise. Il ne s'y surmena pas, et une légende veut que son successeur ait trouvé les buvards, les tiroirs, les livres de l'étude remplis de caricatures. Les jours passaient fort agréablement à lire les vers du jeune Tennyson, à discuter avec Fitzgerald, à préparer l'élection de Charles Buller; mais quant au droit, notre avocat en herbe ne paraît guère s'en être soucié. Finalement, le 18 juillet 1832, il s'écrie : « Voici enfin le jour tant désiré! » C'est son vingt et unième anniversaire : sa majorité. Maître de lui-même et de sa fortune, il fait ses malles et part pour la France. L'art et les lettres l'attirent également ; il hésite, heureux, charmé, ne sachant encore à quel saint se vouer. Et il marche dans la vie s'amusant de tout, agressif, aventureux et tendre, toujours prêt à rire, à risquer sa peau ou sa bourse, jeune prince de la Bohème des arts qui se sent quand même *gentleman* et qui se dit : « Noblesse oblige. »

II

Notre jeune homme, heureux de son sort, sans souci, confiant dans les hommes et l'avenir, se voit donc, à vingt-cinq

1. Lettre de Thackeray à G. H. Lewes, publiée par celui-ci dans sa Vie de Goethe.

ans, à la tête d'une jolie fortune : « cinq cent mille francs », dit sir William Hunter ; « le capital d'un revenu de douze mille francs », assure M. Melville, le biographe de Thackeray. En me fondant sur maint passage des œuvres et des lettres de Thackeray, j'estimerais à une somme entre trois et quatre cent mille francs la fortune du jeune homme. C'est déjà un joli denier pour un aspirant aux lettres. « Jouissons-en », se dit Thackeray qui entra dans sa petite fortune comme Léon X dans son pontificat.

A Londres, comme à Paris, notre héros se voit entouré de rapins et de journalistes qui lui trouvent de l'esprit et qui lui empruntent de l'argent. Ceux-là n'étaient que des pauvres sans fierté. Mais la candeur et la vanité de Thackeray l'exposent à devenir la proie de ces bandits sociaux qui vivent de l'inexpérience d'une jeunesse dorée. Le futur historien du *Capitaine Corbeau et de M. Pigeon* devait apprendre par sa propre expérience la saveur de cette fable : *mutato nomine*, l'histoire devait être la sienne. Les pages les plus âpres, les plus cruelles de Thackeray raconteront les mœurs de ces aigrefins armoriés, élégants, joueurs trop habiles à tenir la banque, escrocs souples et dangereux, déchus d'un monde auquel ils appartiennent par le nom et par la naissance et dont ils gardent encore les habitudes et la tenue. Ce jeune rieur, au clair regard d'enfant, leur était un vrai mouton à tondre, d'autant plus que, pris au piège de leurs belles façons, le pauvre garçon se piquait de fréquenter la meilleure société depuis qu'il se voyait reçu dans leur abjecte compagnie. Il ne pardonnera jamais à ces initiateurs rapaces.

Je ne sais si l'on connaît en France, comme en Angleterre, ces *Mémoires de Yellowplush* où, un peu plus tard, Thackeray allait prendre sa revanche de ceux dont il commença par être la dupe ingénue. Ce sont les mémoires d'un escroc mondain, M. Deuceace, racontés par son valet. Longtemps après la publication de ces pages saturées d'acide et de fiel, qui commencèrent la grande célébrité de Thackeray, le romancier se trouvait un jour à Spa avec un ami. Les deux hommes de lettres, fort connus l'un et l'autre, riches, satisfaits, rencontrèrent à la promenade un vieillard cassé dont la mise sentait la gêne, malgré un reste d'élégance. « Vous voyez cet

homme-là, dit Thackeray : c'est Deuceace! Je ne l'ai pas revu depuis le jour où il vint me prendre dans sa voiture pour me conduire chez un agent de change, dans la Cité. Je n'étais qu'un enfant, mais il fallait bien payer une dette d'honneur : je fis donc vendre mon patrimoine et je la lui payai... Il ne paraît pas qu'il en ait guère tiré profit, le pauvre garçon ! »

Ce n'était heureusement pas son patrimoine tout entier que Thackeray se trouvait devoir à l'ogre : sa soirée chez Deuceace lui avait bien coûté entre trente et cinquante mille francs; mais il en conservait de quoi jeter au vent bien des averses dorées. J'imagine que Deuceace l'avait guéri du jeu : il en parle toujours avec un mépris mordant. Mais il y a plus d'un moyen de se ruiner. Sans parler des femmes, il lui restait encore l'amitié et les belles-lettres. « Je me rappelle bien le jeune Thackeray, — dit un jour le Père Prout à Blanchard Jerrold. — Dans ces temps fort anciens, Thackeray était un jeune dandy de lettres. Il voulait faire grand, montrer toute sa valeur : la belle affaire! Il lui fallait une revue à lui. C'est là un jouet assez coûteux. Il ne marchanda rien. Comme directeur, il ne lui fallait rien de moins que Billy Maginn. L'auguste Billy était perdu de dettes, en prison, et, pour le libérer. Thackeray versa une somme de cinq cents livres sterling. » Le malheureux Maginn était l'Irlandais le plus spirituel, le plus poétique, le plus éloquent et le plus ivrogne qui se puisse rêver. Du reste, un excellent garçon; mais payer ses dettes, lui donner de l'argent, c'était verser dans un tonneau plus insatiable que celui des Danaïdes, — un tonneau de whisky. — Plus d'une fois encore, Thackeray lui vint en aide. Maginn devait mourir, comme il avait eu si longtemps l'habitude de vivre, dans la prison pour dettes, le Clichy de Londres.

Cette revue hebdomadaire dont nous parle le Père Prout, c'est le *National Standard*, « journal littéraire, artistique, dramatique et musical », déjà connu, mais transformé par Thackeray avec son beau-père, en 1833. Il quitte Paris pour en prendre la direction; au bout de quelques mois, il en devient le rédacteur en chef; une semaine ou deux plus tard, il l'achète et rentre à Paris, vers le mois d'octobre, comme correspondant parisien de son propre journal. « C'est un placement idéal, s'écrie-t-il, qui m'assure à la fois un revenu

et une occupation. » Hélas ! Maginn n'était pas le seul qui eût puisé à la bourse de notre héros candide. Le fonds de son journal lui avait été vendu par un camarade de collège, clergyman fort à la mode, dont le lyrisme sentimental avait coutume d'arracher des larmes aux auditrices pieuses de ces sermons religieux et mondains. — C'est le Charles Honeyman de *Pendennis* et des *Newcomes*. — Il se faisait aider dans ses affaires par un certain Sherrick, marchand de vins fins.

Les deux associés durent se lécher les pattes, le jour où ils dévorèrent entre eux le jeune Thackeray. Les ogres triomphants ne pouvaient prévoir la façon dont ce jeune homme aimable devait plus tard se venger d'eux. « Sans doute, j'étais insupportable », avoue Thackeray, dans son avant-dernier roman, *Lovel the Widower;* « sans doute, j'imprimais dans ma revue mes sonnets, mes tragédies, mes poésies lyriques et tout le reste ! Et ces articles satiriques dont l'esprit m'éblouissait; et ces critiques fondées sur l'Encyclopédie et le dictionnaire biographique, dont l'érudition profonde et variée laissait rêveur leur auteur ! Sans doute, je donnais au monde le spectacle d'un fameux imbécile !... Ami lecteur, n'en as-tu jamais fait autant ? »

Le *National Standard* cessa de paraître dès le mois de février 1834. Presque en même temps, une maison de commerce, en faisant faillite aux Indes, emporta une grande partie de la fortune des Carmichael-Smythe. Désormais il fallait songer à gagner le pain quotidien. A peine deux ans plus tôt, notre jeune dandy de lettres avait écrit dans son journal intime : « J'ai de la peine à comprendre ce mélange d'insouciance, de légèreté et de fatalisme avec lesquels certains homme affrontent l'adversité, sans s'effrayer de la misère presque certaine, de la honte trop possible... »

III

Il paraît pourtant avoir bien pris ses pertes d'argent. Son premier mouvement est d'écrire : « Chère mère, nous ne

serons pas moins heureux pauvres que riches, sois-en sûre. » De nouveau, il quitte Londres et les lettres pour Paris et les beaux-arts. Il habite chez sa grand'mère et fait de la peinture dans l'atelier de Gros. Dans un délai de trois ans, il compte gagner sa vie. « La peinture ! voilà l'occupation que je préfère », dit-il à sa mère. Du reste, si les ressources de Thackeray était de beaucoup réduites, il avait encore de quoi affronter sans crainte le lendemain. Et puis, à vingt-trois ans, est-ce qu'on pense au lendemain ? Il allait son chemin, heureux, noble et confiant, dans sa gaieté de rapin qui se sent hidalgo quand même. Que ne pouvait-il espérer ? Il écrit sur son carnet intime : « Bulwer Lytton a une grande réputation, et pourtant, dans ma pensée, constamment je me mesure à lui ! »

Peut-être ces deux années-là, éclatantes de beaux projets, d'art et de jeunesse, furent les plus heureuses de toute la vie de Thackeray. Elles eurent bien leurs déceptions, leurs jours difficiles, dus pour la plupart à l'humeur altière de notre jeune prince en exil, qui ne trouvait plus autant de flatteurs groupés autour de son chevalet. « On m'en veut d'être *gentleman* », s'écriait-il, en secouant sa blonde chevelure. Mais il y a tout de même bien du charme à se sentir supérieur à son entourage, et Thackeray en savourait l'arrogant plaisir.

Ce Paris de Louis-Philippe était hospitalier aux étrangers. Les ci-devant émigrés tenaient à honneur de fêter et d'entourer les amis de leurs anciens hôtes. Dans les mœurs et dans les choses, il y avait une simplicité, une bonhomie qu'on n'imagine plus. Quel étonnement si nous pouvions revoir les rues de ce vieux Paris, pittoresques, irrégulières, aux pavés inégaux, qu'éclairaient, la nuit venue, quelques rares lanternes à l'huile, suspendues par une corde traversant la rue ! Que de jardins il y avait dans le Paris d'alors ! Ils s'étalaient à l'aise dans l'enceinte trop large.

Les sujets de Sa Majesté britannique Guillaume IV affectionnaient surtout le délicieux faubourg de Passy et les rues commodes et tranquilles voisines des Tuileries ou des Champs-Élysées. C'est là qu'on était sûr de rencontrer l'interminable procession des familles anglaises : le père de famille, haut de

taille, rouge de teint et roux de poil, en frac vert bouteille, auguste et bedonnant; sa respectable épouse, un peu hautaine, timide pourtant et rougissant comme ses filles, la taille trop plate dans sa robe trop riche; puis, en rangs pressés, les enfants, petits garçons en jaquette courte, en tuyau de poêle blanc, bébés blonds et roses en robe blanche ceinturée d'azur. Au milieu d'eux se tient la sœur aînée, la jeune Anglaise : dix-huit ans, un sourire d'ange, un air loyal et doux, de grands yeux bleus confiants et purs. Un jour, vers 1835, dans le quartier des Champs-Elysées, William Thackeray rencontra une telle jeune fille. Il entra dans le petit salon de sa grand'mère : elle était assise au piano et chantait d'une voix aussi fraîche, aussi pure, aussi délicieuse que son regard... Vous rappelez-vous comment le capitaine Dobbin s'éprend d'Amelia en l'entendant chanter ?

Le jour vint où il fallut quitter Paris, quitter l'atelier de Gros, s'arracher du voisinage de l'idole. Pour réparer les pertes causées par la faillite du *National Standard*, le major Carmichael-Smythe venait d'acheter un grand journal quotidien qui devait infailliblement faire sa fortune et celle des siens. Thackeray partit bravement pour fonder à Londres le *Constitutional*, journal radical, géré par une compagnie *limited*, — très *limited*, car Thackeray et le major en possédaient toutes les actions : il y en avait six mille, chacune de dix livres sterling. — En revanche, Thackeray obtint le poste de correspondant parisien, aux appointements de dix mille francs, Le jeune homme allait donc retrouver ce charmant Paris de Louis-Philippe où, d'une plume toute neuve et assez gauche encore, il combattrait la politique du roi citoyen. Quel bonheur de revoir les chers ombrages des Champs-Élysées ! Thackeray s'était fort ennuyé à Londres, malgré l'effort passionnant qu'il fallait donner pour fonder le journal. « Quelle différence entre Londres et Paris ! — écrivait-il à sa mère. — Cher Paris où l'on se fait des amis ! A Londres, que plus ou moins j'habite depuis trois ans, je ne connais pas une femme ! Bon ! je vais rentrer à Paris et je me marierai avec quelqu'un ; je me marierai ! Ah ! être marié, aller au prêche, le dimanche, avec madame Thackeray, me promener avec elle à Hyde Park, ou bien au Bois de Boulogne ! Quelle

joie ! Et je vous dirai comment percent les dents de Betty et si le petit John fait toujours des fautes d'orthographe[1] ! »

Sa mère voyait sans doute où il voulait en venir. A Londres, on s'en apercevait bien. « William Thackeray, cet être excellent et facétieux, est amoureux, et veut se marier », écrit le directeur de l'*Edinburgh Review*, Henry Reeve. On est aux premiers jours de 1836. Et Reeve continue : « J'ai dîné hier avec l'objet, une jeune fille très gentille, simple, très jeune fille *(nice, simple, girlish girl)*, une nièce du vieux colonel Shawe qu'on trouve toujours chez les Sterling. » — Isabelle Shawe était non pas la nièce, mais la fille du colonel, un ancien Anglo-Indien, ami des Thackeray d'outremer. Les jeunes gens étaient du même monde ; leur âge, leurs goûts et leurs caractères se convenaient parfaitement.

Donc, en rentrant à Paris, aux premiers jours de 1836, le correspondant parisien du nouveau journal tramait des projets d'avenir. Dès le mois d'août, il épousa miss Shawe, à Paris, à l'ambassade d'Angleterre. Sa femme avait dix-neuf ans, et lui à peine vingt-cinq. Ils s'installèrent dans un petit appartement, rue Saint-Augustin ; et je crois fermement qu'ils goûtèrent le bonheur le plus pur. Cette jeune fille de vingt ans est demeurée toujours l'idéal de Thackeray. Dans ses romans, les vieilles femmes, — exception faite d'Helen Pendennis, — sont atroces. Les femmes du monde sont intelligentes, ambitieuses, d'un effroyable égoïsme, d'une rouerie de diplomate florentin. Il n'y a de vrai, de candide, de pur, que les jeunes femmes un peu nulles, un peu niaises, mais dévouées, aimantes et bonnes. C'est Amelia Sedley, c'est Charlotte Baynes, c'est la jeune Mrs. Hoggarty, créatures aussi tendres que les femmes de Shakespeare, mais sans la douce énergie, la spontanéité forte d'une Imogène ou d'une Juliette.

Sur ce ménage heureux la foudre tomba. Dès le mois de juillet 1837, le *Constitutional* cessa de paraître : un désastre pour Thackeray, qui perdait son emploi en même temps que son capital. Sa femme n'avait pas eu de dot. Le jeune ménage, ruiné du coup, quitta Paris pour Londres, où il s'abrita dans la petite maison des Carmichael-Smythe. C'est

1 *Introduction to Yellowplush Papers (Biographical Edition).*

dans cette maison d'Albion Street que naquit en 1838 leur premier enfant, celle qui est aujourd'hui Mrs. Richmond Ritchie, la délicate romancière.

Dès le mois de novembre, Thackeray entre à la rédaction du *Frasers' Magazine* et « Yellowplush » y voit le jour. Rien ne le rebute, à présent qu'il a une femme et un enfant à nourrir : — dessins comiques, gravures sur bois, comptes rendus, études, nouvelles, il fait de tout. « C'est une sorte de monstre », écrit Carlyle à son frère, « un jeune géant des Cornouailles qui tire le diable par la queue, moitié peintre, moitié correspondant parisien, ayant fait ses études à Cambridge, paraît-il. » Avec une hilarité vigoureuse et franche, notre jeune homme s'amuse à détruire les mille petites prétentions du pays singulièrement prétentieux que fut l'Angleterre des premières années de Victoria. On lui parle de la cour? il est républicain et égalitaire ; de la morale? il est homme à vous citer Jésus-Christ. Ce géant rieur a toujours dans ses poches percées quelque bonne pierre pour jeter à l'idole de la mode, à miss Landon par exemple, ou à Bulwer Lytton. « Qui nous donnera, s'écrie-t-il, un peu de simplicité virile, honnête, pieuse et rieuse ; un art sans prétention et sans orgueil? » Mais il n'a guère le temps de nous le donner lui-même. Il faut, pour vivre, qu'il reprenne le fouet du satiriste. Quelquefois, quand il a une heure à perdre, il met sur le chantier quelque roman pathétique : *The Great Hoggarty Diamond* ou le *Shabby genteel story*. Hélas! un événement bien triste, en bouleversant l'existence de l'auteur, vient interrompre brusquement ces petits romans aimables.

IV

Pendant ces années de gêne et de bonheur, si Thackeray se préoccupait fort peu du lendemain, la jeune femme dut se trouver en face de mille problèmes douloureux qu'elle ne désespérait pas de résoudre à force d'affection et de courage. Sa famille s'augmentait et, avec elle, les soucis. En 1839, elle perdit son second enfant. Sans doute, pendant les longues

heures que son mari passait devant sa table à écrire ou sa planche à graver, la jeune femme, trop seule, se laissait aller à la mélancolie. Au mois de mai 1840, Mrs. Thackeray eut son troisième enfant, une petite fille qui allait vivre et grandir, mais elle ne put se remettre. Sa faiblesse s'aggravait d'idées noires, et même de délire. Les petits n'intéressaient plus la pauvre mère. A la suite de couches, il n'est pas rare qu'une femme souffre de graves désordres nerveux : on était d'autant moins inquiet, dans le cas de Mrs. Thackeray, qu'on la voyait très heureuse en ménage, très jeune, — vingt-trois ans ! — et d'une santé générale qui ne laissait rien à désirer.

Elle est morte cinquante-quatre ans plus tard, en 1894, sans avoir recouvré la lumière de la raison. Dans l'introduction aux *Yellowplush Papers*[1], Mrs. Ritchie cite une lettre du jeune mari à sa femme, écrite de Paris en 1838 : « Deux ans de ménage et pas un seul jour malheureux ! Oh ! je bénis Dieu pour tout ce bonheur qu'il m'a donné ! Ce bonheur est si grand que je tremble devant l'avenir. Mais j'espère, en toute humilité (car quel homme peut se fier à sa propre faiblesse?) que notre amour est assez fort pour résister à n'importe quelle pression extérieure. C'est un don supérieur à toute prospérité, et trop grand pour être diminué par la maladie et la misère. Prions qu'elles ne nous surviennent pas ! Prions comme l'Homme surhumain prie que Son Père ne l'induise pas en tentation. » Hélas! les voilà, la maladie et la misère, combien cruelles, combien tragiques !

Bien des années après, Thackeray devait écrire à sa mère : « Te rappelles-tu ces jours, il y a vingt ans, où j'écrivais le *Shabby genteel story*? Comme je demandais à l'éditeur une somme de 15 livres sterling, dont 13 livres, 10 shillings m'étaient bel et bien dus, avec quel empressement il me la refusa ! Te rappelles-tu ? Et le *Times* qui me donnait cinq livres pour le travail d'une semaine, sans vouloir jamais m'accorder une augmentation bien légère ! Et ma femme était malade alors ! »

Elle ne savait rien de ces cruelles démarches ; elle ne se doutait pas que son mari était à sa dernière guinée ; elle

1. *Biographical Edition.*

n'entendait pas ses fillettes qui pleuraient dans la pièce à côté, ni son mari qui, parfois, sentait son courage s'effondrer sous ce dernier coup. Son délire la ravissait à un monde trop cruel. D'une façon ou d'une autre on trouvait de quoi payer ses douches, ses drogues, ses douceurs, et les notes du médecin et les cures les plus coûteuses.

Thackeray quitta Londres et, après avoir déposé ses deux bébés chez sa grand'mère, il se consacra au traitement de la chère créature. Pendant de longs mois, il l'accompagna partout, de ville d'eaux en ville d'eaux. Mais l'ombre qui enveloppait l'esprit malade ne devait plus se lever. Sensible encore au bien-être, aimant toujours écouter la musique, non sans intérêt pour les passe-temps d'une heure, elle était désormais incapable d'être femme, d'être mère, d'être autre chose qu'une pauvre enfant infirme. Il fallait se rendre à l'évidence. Les Carmichael-Smythe s'établirent à Paris avec les petites filles. Thackeray faisait la navette entre Londres, son atelier, et Paris, son chez lui. Et la pauvre jeune femme fut confiée aux soins d'un docteur Thompson qui habitait la petite ville de Leigh, dans l'Essex.

Il est impossible de lire le dernier roman de Thackeray — celui que la mort ne lui laissa pas le temps d'achever — sans penser à cette tragédie intime. La comtesse de Saverne, elle aussi, devient folle après la naissance de son enfant ; et rarement, dans une œuvre d'imagination, avons-nous rencontré une peinture aussi saisissante de l'aliénation mentale. La longue fièvre, l'habituelle inconscience, les terreurs sans cause, la crainte, parfois la haine, de ce qu'on a le plus aimé, le rire fou, le dédain trop justifié avec lequel la malheureuse patiente accueille les visites des médecins impuissants ; puis des crises de larmes, un désir sauvage de s'en aller « n'importe où, hors du monde », d'échapper aux témoins de sa déchéance ; puis d'autres heures où la raison semble toute proche, mais accompagnée alors d'une dureté de cœur, d'une âpreté qui la rend aussi terrible que l'égarement d'hier, comme si, tour à tour l'esprit et le cœur subissaient l'empire malin d'une puissance mystérieuse ; les nuits agitées, pleines de chansons ; les caprices absurdes d'une imagination malade ; le pauvre sourire détraqué ; les

petites mains brûlantes ; le grand air calme et noble qui ne répond plus aux paroles tour à tour risibles et angoissantes... Ah ! pauvre jeune femme ! Quelle vie fut la vôtre ! Folle dès vingt-trois ans, pendant plus d'un demi-siècle, captive dont personne ne saura briser la Bastille ; que vous expiez durement ce bonheur de quelques mois dont vous étiez si digne par la bonté, le courage et le dévouement !

Lorsque le choc brutal d'une épreuve trop forte a fait éclater le cadre de leur esprit, qui sait dans quel chaos se meuvent nos voisins les fous ? Ce désordre n'exclut pas une part de raison, une connaissance partielle de la réalité. Incapables de se conduire dans la vie, sont-ils aussi incapables, par moments, de sentir, de penser, de se souvenir ? Qu'éprouvent-ils alors, quand ils se voient abandonnés, jetés à la rive, comme des marins sournoisement débarqués sur la côte de quelque îlot désert ?

A peine moins cruel que le sort de sa femme, paraît désormais le destin de Thackeray. Tout autant qu'elle, le voilà réduit à chercher le bonheur parmi les fantômes d'un monde imaginaire. Ardent et tendre, il se voit condamné au foyer désolé du veuf. Affamé de gloire, épris de l'art, du superflu, du beau, aimant ses aises, et son indépendance, il mènera pendant de longues années l'existence humble et médiocre du journaliste sans fortune. « Mes deux dragons, dira-t-il un jour, ont toujours été la dépense excessive et la paresse. » Il passera la meilleure partie de sa vie à tuer sans relâche les deux monstres toujours prêts à renaître de leurs cendres !

Sa femme à Leigh, ses enfants en France, Thackeray reste seul à Londres.

L'éditeur Vizitelly a consigné dans son *Autobiographie* ses impressions d'une visite qu'il lui fit alors : « C'était tout en haut, tout en haut, d'un *lodging house* de Jermyn Street ; J'entre : je vois un jeune homme grand et svelte, entre trente et trente-cinq ans, aux traits agréables et souriants, malgré l'épatement du nez ; il est vêtu d'une robe de chambre qui a bien le cachet de Paris. Il se lève pour me recevoir. Et voici qu'il a l'air plus grand encore, plus grand que nature : car la pièce est basse de plafond et Thackeray mesure six

pieds anglais et au delà... La chambre est tout ce qu'il y a de plus simple : des chaises à fond de paille, un lit à la française en bois peint, ni glaces, ni gravures aux murs nus ; une petite table devant la fenêtre, avec une tasse de chocolat et quelques rôties mêlées aux feuillets d'un manuscrit et plusieurs numéros de *Fraser's Magazine*. Thackeray consentit tout de suite à écrire sur l'art, les livres, l'opéra. Il était si content de son traitement — trois guinées par semaine — qu'il s'écria en riant : « Prenez-moi donc à bail pour toute ma vie ! »

V

Dans ces conditions de gêne et de solitude, le talent de Thackeray se fortifie. Le génie se nourrit de privations, pareil en cela à ces infimes ferments qui ne produisent qu'une végétation abondante aussi longtemps qu'ils s'épanouissent à la lumière du jour ; la plante heureuse dépense pour elle-même toutes ses forces : privez-la d'air et vous la verrez pâlir, s'étioler, s'asphyxier, mais en même temps elle se met à secréter une ivresse pour les autres : l'alcool.

Le vin que produit Thackeray pendant la période de cette mélancolique existence « anaérobie » s'appelle : *Men's Wives*, *Catherine*, *Barry Lyndon*, *The Book of Snobs ;* c'est une boisson de saveur singulièrement âpre et amère. Dans les deux premiers de ces romans, le monde paraît comme un sombre pandémonium où toujours et sans cesse les bons sont victimes des méchants ; où la simplicité se voit traîtreusement surprise par la ruse rapace, où la vertu n'est souvent qu'un masque pour la cruauté et l'égoïsme, où le mariage et l'amour, surtout et partout, sont d'affreuses chaînes liant la bêtise tyrannique et suffisante à l'humble mérite insulté. On dirait que l'auteur exerce contre le mariage une vengeance particulière. Peut-être veut-il se prouver que son lot, à lui, est encore parmi les meilleurs, puisque du moins il possède toujours la liberté avec le tendre souvenir. Que d'exemples il nous donne des innombrables maux du

mariage! C'est le prince Victor, astronome et chimiste, frisant la cinquantaine, uni à une femme de vingt-deux ans, follement coquette, infidèle, amoureuse. « Je n'ai jamais vu de femme qui eût de si charmants défauts. » Cette mésalliance finit dans la honte et dans le sang. C'est lady Lyndon, le très savant bas-bleu, unie à l'escroc cynique Barry Lyndon, qui trahit sa femme riche, la ruine, la séquestre, la maltraite de toutes façons et d'autant plus qu'elle ne cesse d'aimer son jeune bourreau : l'histoire nous en est contée par ce mari indigne, sur un ton uni et courtois, comme la chose du monde la plus naturelle. C'est encore le malheureux Frank Barry, réduit en esclavage par une femme, joli monstre de prétention, d'orgueil et d'élégance fausse. Ou bien, c'est Denis Hoggarty, le plus à plaindre d'eux tous, adorateur obstiné d'une femme vulgaire, laide, bête à faire pleurer, vaniteuse et égoïste. Encore celui-là aurait-il pu être heureux, car il aime. Mais, lasse enfin d'exploiter, de berner, de piétiner ce mari béat, son idole l'abandonne, et il meurt de cette désertion. Mrs. Hoggarty tue son mari non moins efficacement que la terrible Catherine Hayes qui, elle, fait tout bonnement assassiner le sien pour pouvoir rejoindre un amant riche. Ne plaignons pas trop ces martyrs de l'amour. Tout autant que leurs bourreaux, ils sont personnels, intéressés, pleins de vanité et de sottise. Car, dans ce monde imprégné d'une malignité frivole, les bons, comme les méchants, deviennent injustes, jaloux, cruels, dès que leur désir ou que leur intérêt entre en jeu. Les uns comme les autres offrent du cuivre pour acheter de l'or ; ils sont tous convaincus que bienheureux sont ceux qui reçoivent ; ils exigent de leurs semblables un véritable tribut en richesse, en considération, en amour. Croyez-vous qu'ils sont heureux le jour où ils arrivent enfin à posséder leur rêve? Le désir atteint a souvent une saveur mortelle. *Vanitas vanitatum, omnia vanitas !*

« Ne lis donc pas *Barry Lyndon*, disait Thackeray un jour à sa fille aînée : c'est là un livre que tu ne pourrais aimer. » C'est un livre d'une cruauté corrosive et cynique. Swift aurait pu imaginer l'histoire de cet aventurier corrompu, menteur, vil, intelligent et libertin, contée par lui-même sans un mouvement de remords. Barry se moque des hommes parce qu'ils

sont généreux, confiants et faibles; et son rire est atroce. Mais, pour sardonique qu'il paraisse, le rire de l'auteur qui dessine Barry est le rire du moraliste indigné. C'est parce qu'il croit à une bonté, à une simplicité idéales, qu'il se moque des hommes. Et dans son prochain livre, le *Livre des Snobs*, il montre le ridicule et l'odieux de l'orgueil humain.

Un snob, dans l'argot des Universités, c'était alors un être commun, borné, mal élevé. Depuis le livre de Thackeray, le mot a évolué : le snob, désormais, c'est le plat admirateur d'une classe sociale légèrement supérieure à la sienne, où il espère à la longue se faufiler. C'est l'homme qui délaisse ses vieux amis et ses vieilles habitudes pour d'autres qui au fond, peut-être, lui plaisent beaucoup moins. C'est l'homme qui érige en dogme les *obiter dicta* du marquis de Steyne. C'est peut-être bien Smith le jour où il devient Smythe. C'est le noble postiche. C'est l'homme asservi à la mode, à la fausse distinction, au chic. C'est celui qui veut arriver et se voir accepté pour autre chose que ce qu'il est. « C'est celui, dit le romancier, qui platement admire des choses plates. » Sa petite âme tenace, ambitieuse, mesquine, abonde en toute société hiérarchisée: mais, si la race pullule en Angleterre, il ne faut pas supposer pour cela qu'elle soit un produit purement insulaire.

L'autre soir, après avoir lu le *Livre des Snobs*, je prenais dans ma bibliothèque, pour me distraire de ces pages amères, un volume bien différent : *Les Lois de Manou*. Je l'ouvre au hasard et je tombe sur la phrase qui suit : « Le brahmane soucieux de s'allier uniquement aux gens du meilleur monde, en évitant les hommes d'un rang inférieur, peut compter sur la première place au ciel... » Partout, évidemment, la nature humaine est la même! Dans l'Angleterre d'il y a cinquante ans, et surtout aux alentours de la Cour, ces bons brahmanes-là ne furent pas rares. L'étiquette, la cérémonie, les prétentions, la gène secrète des malheureux mortels qui dédaignent d'être riches avec vingt-cinq mille livres de rente, pour paraître en dépenser cent mille, — toute l'absurdité de certaines hiérarchies dans un siècle qui tend vers la démo-

cratie, tout l'attirail des folies et des misérables avarices de ceux qui règlent leur vie sur le luxe des autres, voilà ce qui désormais servira d'objet au rire sincère et viril de William Thackeray.

Cependant les années passent, les souvenirs s'atténuent, les succès se pressent, et notre Timon se réconcilie avec l'existence. Il n'est plus le pauvre diable niché au quatrième étage d'un hôtel garni : il est presque riche. Dès 1848, il a pu louer à Kensington une belle et spacieuse maison que ses enfants et sa grand'mère habitent avec lui. Autour de lui, l'atmosphère de tendresse domestique se renouvelle. Son œuvre s'en ressent, devient plus humaine, plus généreuse, et insensiblement il en adoucit l'âcre vérité.

MARY JAMES DARMESTETER

(*La fin prochainement.*)

APRÈS DINER

I

Après avoir dîné en cinq minutes, mangeant peu et à la hâte, ne buvant que deux gouttes d'eau chaude, donna Rosana traverse en courant l'appartement où règne une douce température, entre dans son boudoir et s'écrie avec un frisson de froid :

— Vite, Fabrice, allumez le feu !

Elle reste droite et immobile, attendant la flambée ; grande et mince, toute blanche dans sa moelleuse robe de chambre aux plis onduleux, on dirait une statue dressée sur un fond d'ancienne tapisserie, au milieu des dorures, des objets d'art, des petits groupes de vieux saxe, aux attitudes languides et voluptueuses.

— Vite!... vite Fabrice!... Brrrr....

Raide et compassé, Fabrice se baisse un instant sous le manteau de la somptueuse cheminée, et la flamme aussitôt s'élance en crépitant, éclaire le salon d'une lueur rougeâtre.

— Madame désire-t-elle quelque chose?

— Servez le café.

Fabrice disparaît comme une ombre.

Donna Rosana donne un coup d'œil à la pendule, puis avance un fauteuil au beau milieu, devant le feu, s'asseoit, s'allonge avec un soupir, et, tandis qu'elle présente les mains à la flamme pour les réchauffer, en même temps que pour se garantir le visage, elle regarde l'heure encore une fois.

« Huit heures... Il ne viendra certainement pas avant huit heures et demie. »

Les yeux clos, elle s'allonge encore, se tourne un peu de côté, appuie la tête sur le haut du fauteuil et retourne ses mains devant la flamme qui les rend diaphanes et roses comme des coquillages et fait scintiller ses bagues.

Tout à coup, elle tressaille et se redresse dans son fauteuil. Elle voulait tâcher de s'endormir, elle voulait feindre d'être calme, indifférente, elle ne le peut pas ; elle ne peut pas feindre, elle ne peut même pas se mentir à elle-même, et alors elle s'abandonne entièrement à la pensée qui la trouble, l'inquiète et barre d'une ride profonde son front clair et poli.

« Cela devait finir... et finir comme cela. Tout doit avoir une fin en ce monde. »

Mais la colère s'apaise doucement, la ride s'efface et le visage toujours pâle de donna Rosana, ce visage que les émotions, la fatigue ou la joie n'enflamment pas de subites rougeurs, mais rendent encore plus pâle, d'une pâleur transparente et ambrée, sourit à peine, avec une amère ironie; et ses grands yeux, noirs comme du charbon et brillants comme des diamants, s'humectent de larmes.

« Cela devait finir... et finir comme cela ! Baste !... en ce monde, tout doit avoir une fin. »

La portière se soulève et Fabrice revient, portant un plateau.

— Mettez du bois au feu, — lui commande donna Rosana sans se retourner; puis, un moment après : — Versez le café et donnez-moi ce petit livre relié en parchemin. Tenez... là, sur le bureau.

Fabrice va prendre le livre, l'apporte et disparaît, toujours sur la pointe des pieds. Dans le petit salon, nul autre bruit que le pétillement du feu qui s'éteint.

Donna Rosana ouvre machinalement le petit volume, et machinalement elle commence à lire :

Amour, fléau du monde, exécrable folie...

Mais soudain elle lève les yeux et regarde encore une fois la pendule.

« Huit heures et demie ! »

Ce jour-là, chez la marquise Hippolyte, Lelio lui avait dit rapidement, à voix basse : « Voulez-vous me permettre de venir vous voir ce soir, rien qu'un instant, mais aussitôt après dîner?... J'ai à vous parler. » Il est huit heures et demie, il ne peut tarder. Et donna Rosana croit déjà entendre la maudite sonnerie électrique du portier, qui lui annonce les visites.

Amour, fléau du monde, exécrable folie.
Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie,
Quand, par tant d'autres nœuds, tu tiens à la douleur...

Mais ses yeux seuls continuent à lire; la pensée de donna Rosana s'éloigne de don Paez et s'arrête obstinément sur le comte Lelio Vigodarzo.

« Savait-il que ce soir, Octave (Octave de San Severo était son mari) ne dînerait pas à la maison? qu'il irait au *Falcone* pour le dîner d'inauguration que s'offraient à eux-mêmes les membres de la *Barcaccia*? Oh! oui, il le savait, Lelio étant l'ami intime d'Octave. Quand Lelio n'était pas avec la femme, il était avec le mari... « Aussitôt après dîner, j'ai à vous parler!... » Aussitôt? Évidemment pour la trouver seule! Et il y avait tant de jours, au contraire, qu'elle faisait tout son possible pour ne se trouver jamais seule avec lui! »

Hélas! d'après certains soupirs, certaines bizarreries, certains accès de jalousie, d'après certaines œillades tantôt furieuses, tantôt par trop expressives, elle a compris que l'instant prévu et redouté approchait.

« *Puis-je* venir *aussitôt* après dîner?... » — « Pourquoi tant de diplomatie, tant de mystère, tant de crainte? Pourquoi demander la permission? Quand on demande la permission de faire une chose permise, c'est que cette chose n'est plus

permise. C'est que la chose devient non plus permise, mais... » Ouf! Elle n'arrive pas à exprimer ce qu'au fond elle trouve si logique; elle fait un geste de dépit et retourne par la pensée là où elle en était restée avec les yeux :

... Je songeais qu'une femme
Qui trahit son amour, Juana, doit avoir l'âme
Faite de ce métal faux dont sont fabriqués
La mauvaise monnaie et les écus marqués.

« *Mon amour,* — pensa donna Rosana en fermant cette fois le volume et en le jetant au loin sur un fauteuil, — *mon amour*, par ma foi, devrait être mon mari; et une femme qui trompe mon mari est encore pire que Juana!... M. Lelio devrait bien savoir cela; alors, quelle idée se fait-il de moi?... Charmante!... Merci bien!... Si je faisais dire, en bas, que je ne reçois pas aujourd'hui?... Demain je me trouverais au même point! Mieux vaut s'expliquer et en finir tout de suite, puisqu'il était écrit que cela devait finir...

» Se réveiller, ouvrir les yeux et ne plus jamais rêver... *Amen!* »

Quel dommage! C'était un si beau rêve, sans trouble et sans inquiétudes! S'aimer toujours et ne se le dire jamais. Le cœur tout pris, toute la journée occupée et la conscience libre. Lire dans les yeux de Lelio la passion la plus ardente à travers un rayon de jalousie et un éclair de colère; mais n'avoir jamais à écouter une déclaration franche, explicite, compromettante, et, par conséquent, n'être jamais obligée d'y répondre. Voir et ne pas voir; comprendre et, au besoin, quand ce serait le cas de se fâcher, pouvoir même ne pas comprendre. Répondre pourtant... mais seulement par signes, rien qu'avec les yeux, tantôt oui, tantôt non; en somme, trouver son idéal ici-bas sans manquer à ses devoirs et sans donner prise à la malignité de la marquise Hippolyte!... Un idéal élégant, sympathique, apprécié par son entourage, à qui pouvoir dédier toutes les heures des si longues journées, la toilette, les visites, les promenades à pied du matin et les promenades en voiture de l'après-midi... un *motif* de vivre, en un mot! Un motif d'aller encore à la chasse, au théâtre, à cette Scala si ennuyeuse, à ce Manzoni si peu élégant, à

ces bals monotones, toujours au milieu des mêmes figures qui se contentent de devenir plus vieilles et plus laides!... Non, non, certes, on n'y sent pas l'âcre et répugnante saveur du péché mais seulement son arome lointain!... C'est peut-être encore un péché, oui; mais si véniel, qu'il ferait sourire son confesseur... et même Octave.

« Tandis que... tout est fini! Mon Dieu, que notre existence est ennuyeuse! Comme tout ce qui doit arriver arrive d'une façon inexorable, à heure fixe, avec une monotone précision! »

En effet, il était près de neuf heures, et à neuf heures le comte Lelio Vigodarzo viendrait sûrement.

« Comment... par quoi débuterait-il?... Hum! donna Rosana croyait déjà l'entendre dire : « C'est plus fort que moi, que ma volonté, que ma raison! Je ne peux plus résister, je ne peux plus dissimuler ni me taire... je vous aime! »

C'est ainsi, sans aucun doute, que finirait Lelio, et, sans aucun doute, elle serait obligée de le mettre à la porte.

« Moi, je ne veux pas faire comme Hippolyte, ah! non... quoique l'a...mi de cœur d'Hippolyte, maintenant admis et accepté, grâce à son tact et à ses relations, lui fasse plus de bien que de mal dans l'opinion publique... Mais Hippolyte, est bien légère et bien évaporée. Elle a besoin d'un ami qui la guide et la retienne. Moi, non. Je saurai toujours me conduire seule, ne serait-ce que pour Octave... Pauvre Octave ! »

Donna Rosana tressaille, fait un bond sur son fauteuil, puis se calme aussitôt : c'est la pendule qui commence à sonner neuf heures.

« Déjà si tard? Ne viendrait-il plus?... A vrai dire, je ne lui ai pas répondu qu'il pouvait venir : je ne lui ai rien répondu. Je l'ai seulement regardé avec étonnement. Peut-être aura-t-il compris et n'a-t-il plus osé venir... Neuf heures? Maintenant je puis faire répondre en bas que je ne reçois plus et dire d'atteler pour aller chez ma tante. »

Pour quelques soirs encore il y avait théâtre à la Scala, au Manzoni, réception chez les Rosi, chez Lina Suardo... Son idéal aurait pu vivre une semaine de plus. Mais soudain son front se plissa, ses yeux sombres lancèrent un éclair.

« Non!... Il pourrait venir à l'improviste, me faire une scène. Il faut s'expliquer, parler franchement, maintenant que je l'attends, que je suis préparée! Il faut en finir. Peut-être ai-je déjà trop tardé!... Hippolyte a parfois certains sourires... Et puis elle a trop soin de nous faire trouver ensemble au théâtre ou à dîner, pour ne pas supposer qu'elle nous fait grand plaisir. Et si Hippolyte a deviné, ils sont déjà trois qui ont deviné : Hippolyte, le mari d'Hippolyte et l'a...mi d'Hippolyte, l'homme parfait... »

Puis Rosana soupira : « Et Octave? Qui sait? Si le hasard voulait qu'il s'aperçût de quelque chose, lui aussi?... Alors, qui sait? Il pourrait survenir des ennuis... Il aurait tout au moins des accès de mauvaise humeur. Il a beau s'étudier pour ne rien laisser voir, et même pour se montrer tout le contraire, au fond... Octave est jaloux.

Donna Rosana se mit à sourire, et continua de se parler à elle-même :

« Comme le monde est fait de curieuses contradictions! Si j'étais la femme de Lelio, j'aurais du plaisir à ce qu'Octave me fît la cour!... Si j'étais la comtesse Vigodarzo, don Octave serait mon idéal, sans aucun doute, et peut-être que moi-même je serais la grande passion de don Octave! Quelles bizarreries, quelles contradictions dans la vie, tandis qu'il serait si simple d'être heureux! »

Toujours allongée devant le feu, elle continue à se plonger dans son nouveau rêve : réunir en un seul homme le réel et l'idéal, le mari et l'a...mi. Au fond, elle et Octave se voulaient du bien. Pourquoi, avec un peu d'effort, ne pourraient-ils pas s'aimer? En fait d'obstacles graves, elle n'en voit qu'un seul : ils sont mari et femme. Toute la poésie dont son cœur et son intelligence ont soif, pourquoi ne pas la demander au cœur et à l'intelligence de son mari? « Quand je me suis trouvée si gravement malade, Octave est resté jour et nuit près de mon lit... Il souriait pour me donner du courage, mais il avait les yeux pleins de larmes. Il est bon ; il cache au fond de son cœur un trésor de bonté, et la bonté n'est-elle pas la plus vraie, la plus haute poésie?... Oui, mais, hélas!... nous sommes mari et femme, quel dommage! »

Et, pour troubler ce beau rêve, donna Rosana entrevit sou-

dain les trois figures ironiques, sarcastiques, d'Hippolyte. du mari d'Hippolyte et de l'a...mi d'Hippolyte, qui se moquaient d'eux et qui provoquaient les moqueries des autres en colportant des histoires imaginaires.

Le mari amoureux de sa femme après trois ans de mariage? Ils finiraient par être tous les deux un sujet de scandale, même pour les jeunes filles.

Pourquoi ne pas lui dire un bel adieu, à ce monde pervers, uniquement composé d'Hippolytes, de maris ridicules et d'a...mis parfaits? Passer la mauvaise saison au bord de la mer, l'été dans la montagne et le reste de l'année à San Severo! S'amuser eux deux, tout seuls, au lieu de s'ennuyer avec ce beau monde-là; et être un peu libres enfin, libres de tout préjugé, de tout respect humain, de toute cérémonie, libres au point de pouvoir s'aimer entre mari et femme!

« Le bonheur. continue toujours à rêver donna Rosana, le vrai bonheur. il n'y en a qu'un : aimer. Pouvoir s'aimer passionnément, de tout son cœur... et avec la conscience en repos. Certes. voilà l'« heureuse fin » de la petite comédie bourgeoise, un peu commune, terre à terre, sans les émotions, les transes, les troubles d'un drame, mais, il n'y a pas à dire, le drame finit presque toujours mal!

» Octave me faire la cour?... Il n'y pense même pas!... Et pourtant, si je voulais réellement lui en donner l'idée... si j'employais dorénavant à faire la conquête d'Octave les moyens qui ont suffi à enflammer Lelio!... si je voulais bien m'y mettre avec résolution!... »

Rosana ouvre les yeux et se reprend à sourire avec une malice gamine qui lui est propre. Elle se dit qu'avec Octave, ce serait même plus facile : elle pourrait pousser la coquetterie... bien plus loin! Rosana s'allonge de nouveau, s'allonge davantage sur son fauteuil en s'étirant les bras avec un soupir, avec un frémissement... puis elle referme les yeux; mais en rêvant, maintenant, elle continue à sourire.

Ce beau rêve n'embrase pas seulement l'imagination de la femme jeune et sensible, mais il en caresse, il en excite les fibres les plus secrètes, et la pénètre tout entière... et Octave s'embellit, se transforme. Ce n'est plus le mari un peu fantasque et maussade, qui tourne systématiquement en dérision

ses sentiments les plus délicats : c'est un ami bien meilleur que « l'autre », c'est un adorateur assidu et rusé, sachant satisfaire sa vanité, mais non s'imposer à son cœur. Octave acquiert maintenant les qualités de l'un et de l'autre ; c'est bien lui, l'inconnu qu'elle attend et qu'elle désire ; c'est l'époux, c'est l'amant passionné et qui la passionne, auquel elle peut s'abandonner tout entière à son tour, sans hésitation, sans restriction, sans crainte et sans remords.

— Amour, amour, mon amour !... murmure donna Rosana.

Puis elle se lève, ouvre de grands yeux et marche à travers la chambre en se pressant le front et en frappant du pied pour tâcher de se calmer.

« Il est presque neuf heures et demie ! Je ne reçois plus ; je vais demander la voiture et me faire conduire chez ma tante. Demain matin, pas de promenade. Dans l'après-midi, je resterai encore à la maison, et, pendant deux ou trois jours, je n'irai pas chez Hippolyte. S'il veut comprendre, il comprendra ; sinon, tant pis pour lui ! »

En achevant cette menace contre le pauvre Lelio, elle étend le bras et appuie presque voluptueusement sur le bouton de la sonnerie électrique ; mais, au même instant, le coup de sonnette de donna Rosana se confond avec celui du portier qui annonce une visite.

— Le voilà ! — s'écrie donna Rosana. — il tombe bien !

Son café est encore là, dans sa tasse ; elle le prend d'un seul trait, tel qu'il est, froid et amer. Puis, quand elle entend Fabrice s'approcher, elle tourne le dos à la porte avec un mouvement de colère, saisit les pincettes et, penchée devant la cheminée, elle frappe à coups redoublés sur un long tison, en faisant jaillir des étincelles jusque sur le tapis. Dans sa pensée, tous ces coups sont à l'adresse du comte Lelio Vigodarzo ; elle enrage de le voir amoureux d'elle, et elle enrage encore plus de se dire que c'est aussi un peu sa faute.

« Que croit-il donc, cet animal ? il croit peut-être avoir des droits ? »

En ce moment, plus que jamais, tous les droits appartiennent à Octave.

II

Fabrice annonçant :

— Monsieur le comte Vigodarzo.

Elle montre le plateau, sans se retourner, et en même temps :

— Emportez cela.

Lelio, un œillet à la boutonnière, ses cheveux noirs bien lustrés et peignés avec soin.

Il s'approche de Rosana d'un pas lent et grave, comme un homme fatal, pour lui donner la main.

Donna Rosana continue à frapper sans se retourner :

— Bonsoir.

Le comte Lelio ne se déconcerte pas; il attend que Fabrice soit parti, puis dit à demi-voix, en hochant la tête :

— Comment?... Vous êtes fâchée?... Pourquoi?...

Donna Rosana donne un dernier coup au tison, jette les pincettes dans un coin et s'allonge devant le feu en s'efforçant de paraître calme, mais en agitant du bout du pied ses volants de dentelle.

Lelio, toujours à demi-voix, après s'être assis à son tour, avec un soupir, dans un angle du canapé, auprès de la cheminée :

— Pardonnez-moi.

— Vous pardonner? Quoi?... mais je ne suis pas fâchée... (Et donna Rosana s'abandonne à un rire sans fin.) Seulement il fait un peu froid, ce soir... vous ne trouvez pas?

— Non, au contraire.

— Et puis, je le regrette, mais je dois aller chez ma tante.

Et donna Rosana continue à parler, à parler, sautant d'une chose à une autre, avec volubilité, presque sans reprendre haleine et toujours à haute voix. Elle est agacée, inquiète, elle ne veut pas laisser au comte Vigodarzo le temps d'entonner son beau discours.

Mais Lelio n'y pense même pas. Il se trouve bien, et reste volontiers silencieux. Commodément assis, plongé dans une

extase mélancolique, c'est une jouissance pour lui de contempler les grâces élégantes de la jeune femme, d'entendre sa belle voix harmonieuse, dans le doux repos qui suit le dîner. dans la tiédeur parfumée de ce petit salon.

Donna Rosana continue encore, mais finit par se fatiguer et ne trouve plus de nouveaux sujets; et alors, pour ne pas rester coite et afin d'éviter un silence dangereux, elle est obligée de s'adresser directement à l'autre :

— Comment se fait-il que vous ne soyez pas allé aussi à ce fameux dîner de la *Barcaccia*?

Lelio cligne les yeux et pince la bouche avec une indicible expression d'ennui et de répugnance; puis, après un instant, parlant comme à regret, il murmure ironiquement, du bout des lèvres :

— Le homard à la Périgord?... Le dernier grand succès de la gastronomie, qu'Octave a rapporté triomphalement de Paris à Milan?... Comme je n'ai ni le courage ni l'estomac de votre mari, je préfère mourir pour une meilleure cause... qu'une indigestion.

— Allons, allons, ne faites pas le sentimental, l'homme ne vivant que de poésie... après son café. On vous cite au club comme une bonne fourchette et comme très habile à composer un menu. Dites-moi plutôt où vous avez dîné aujourd'hui et ce que vous avez mangé de bon?

Donna Rosana, en s'abaissant à une telle prose, espère éloigner et, peut-être, esquiver le danger.

— Chez ma sœur, répond le comte.

Mais aussitôt il rougit visiblement.

On l'attendait, en effet, à dîner chez sa sœur, la marquise Tarvis, mais il n'y est pas allé. Il craignait de se mettre en retard pour sa visite à donna Rosana, qu'il aime passionnément depuis deux jours... Trois ou quatre ducs ou princes romains et napolitains, venus à Milan à l'occasion des courses, ont admiré donna Rosana, la déclarant très belle, très élégante, tout ce qu'il y a de plus parisienne... et l'enthousiasme de ses amis lui a monté la tête, et est arrivé à faire bouillir sa tiède passion tenue jusqu'alors au bain-marie.

Lelio a dîné tout seul à l'Hôtel de Rome (un amoureux

recherche la solitude), se faisant servir un dîner nourrissant, mais léger. La soirée pouvait devenir dramatique ; elle serait certainement très agitée : avec les femmes on ne sait jamais, et il est toujours prudent de faire la part de l'imprévu. Il ne s'est repenti que d'une chose, en traversant les salons trop chauffés du palais San Severo : d'avoir arrosé son dîner avec du champagne sec. Le champagne lui produit un singulier effet, il le rend très sensible. Plus le champagne est sec, et plus les yeux de Lelio s'humectent de larmes.

Rosana!... Rosana!... oh! comme il la presserait tendrement dans ses bras.

Et même, à présent, tandis que donna Rosana lui demande ironiquement, pour se moquer de ses regards passionnés : « Et à dîner, qu'avez-vous mangé de bon? » Lelio ne s'en trouve pas froissé, loin de là.

Même ironique, le sourire de donna Rosana montre une bouche si délicieuse! « Quelles jolies petites dents, sapristi ! »

Lelio ne bouge pas, il la regarde avec des yeux brillants d'une douce tristesse.

— J'ai un conseil à vous demander.

— A moi?

— Oui, à vous. Pippo Sardis, Castelsillia et Nicolino de Rolland partent le premier du mois prochain.

— Pour la Chine?

— Pour leur voyage à travers la Chine, répète Lelio d'une voix grave...

Une pause; puis il reprend :

— Ils resteront absents au moins deux ans. Fabio Spinola devait se joindre à eux; mais, au dernier moment, il réfléchit à la distance, à la durée du voyage, et il se retire sous prétexte que sa mère est souffrante et trop âgée. Pippo Sardis, Castelsillia et Rolland, n'étant plus que trois, m'offrent de prendre la place de Fabio Spinola. Moi... je n'ai pas de mère, je suis seul, je n'ai personne qui me veuille du bien. Dites-moi, vous, si... je dois accepter.

— Vous me le demandez, à moi? Pourquoi à moi?

— Parce que, si vous me dites d'y aller... j'y vais.

— Mais pardon, vous avez une sœur, la marquise Tarvis...

Pourquoi n'allez-vous pas demander conseil à la marquise Tarvis?

Et, tout en parlant, donna Rosana reprend les pincettes et se remet à frapper, à réduire en miettes ce malheureux tison, qui, en fusant, semble gémir sous les coups et crier grâce.

« Ouf! nous y voilà! » se dit-elle.

Mais comment aurait-elle pu prévoir que cette déclaration ferait un tour si extraordinaire?... Par la Chine, rien que cela!

— Vous n'avez personne au monde qui vous veuille du bien? reprend-elle au bout d'un instant. Et la marquise Tarvis? Pauvre marquise! Vous oubliez votre sœur.

— Oh! les sœurs... c'est la même chose que les frères, murmure Lelio en hochant gravement la tête, comme si ces paroles insignifiantes cachaient des idées profondes et douloureuses.

Un long silence, puis il reprend d'un ton d'abord humble, suppliant, mais qui devient peu à peu résolu, impérieux :

— C'est vous seule qui devez décider; me répondre oui ou non. Répondez, je vous en prie, je vous en prie... je vous en supplie! Répondez oui ou non. Dois-je partir? dites, dois-je partir?

— Mais oui! partez! Surtout si vous croyez vous amuser, partez donc! — répond Rosana avec impatience, presque avec colère.

« Dieu! qu'il est assommant! se dit-elle; mais, d'un autre côté, tant qu'il ne s'agit que de la Chine, je ne peux pas me fâcher, je ne peux pas le mettre à la porte!... Ouf! »

Elle va se rasseoir, mais ses petits pieds font sauter toujours plus nerveusement ses volants de dentelle, tant et si bien qu'elle finit par se lever d'un bond pour sonner Fabrice.

Lelio se lève aussi, mais sans s'éloigner du canapé. Il regarde Rosana, étonné, stupéfait; puis, devenant sérieux, il la considère presque avec un air de reproche.

Rosana reste un peu intimidée.

— Il faut absolument que j'aille chez ma tante, je vous l'ai déjà dit.

— Auparavant, vous devez me répondre : oui ou non?

Lelio s'arrête, écoute : c'est le pas du domestique qui se rapproche.

La hâte, l'anxiété redoublent son courage :

— Oui ou non? Si je m'en vais, je pars à cause de vous, par désespoir.

— Quoi?... quoi? ..Je ne comprends pas, — balbutie Rosana à demi-voix; puis, plus effrayée, montrant la porte : — Pour l'amour du ciel!... Fabrice!

— Vous ne comprenez pas? Si, vous avez compris! Vous le saviez depuis longtemps!... Oui ou non? Il faut décider entre la vie et la mort pour moi!... Entre la vie et la mort.

Mais Fabrice entre, et, pour le moment, la décision reste en suspens.

— Dites à Jacques d'atteler, — commande Rosana d'une voix altérée,

— Jacques est allé chercher monsieur.

— C'est bien. Dès qu'il rentrera, vous lui direz de ne pas dételer et vous viendrez m'avertir,

Fabrice s'incline, se retourne pour sortir, mais elle le retient encore.

— Apportez-moi la boîte de cigarettes... Voyez si le feu brûle, mettez-y du bois. Cherchez de plus gros morceaux.

Lelio devine que donna Rosana ne veut pas rester de nouveau seule avec lui : il la voit nerveuse, inquiète, et se réjouit d'avoir parlé.

« Pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt? De quoi avait-il peur? Oh! comme il l'aime!... La serrer dans ses bras!... couvrir de baisers ces grands yeux ardents au milieu de cette figure pâle!... »

Donna Rosana, toujours debout devant la cheminée, incapable de rester en repos, se penche, se relève, se tourne d'un côté et de l'autre, présente à la flamme, tantôt une main, tantôt un pied... et Lelio se sent toujours plus séduit par les charmes de cette belle femme. « Elle semble presque maigre, tant sa svelte élégance est parfaite. Mais au contraire... au contraire... Et quelle grâce dans ses mouvements! »

Lelio est très sûr de ne pas aller en Chine.

« Comment diable lui était venue cette excellente idée de la Chine?... Bah! un éclair de génie! En Chine, non : mais, sa douce émotion le dispose à tous les sacrifices les plus pénibles pour ce trésor de femme! Oui, pourquoi pas? jus-

qu'en Chine, si elle l'avait ordonné, elle, — la chérie, — avec sa voix harmonieuse, si chaude, si pénétrante... si touchante. Son cœur, sa vie, son bonheur sont dans les mains de donna Rosana. Quelles jolies petites mains !... Quels merveilleux petits pieds! Quel... Tout en elle doit être merveilleux!... Mourir même, si elle veut...

» ... Mourir... pour toi, d'amour!...

» Mourir... fermer doucement les yeux au chaud, sans même bouger du coin de ce canapé... La chérie !... »

Et Lelio se plonge dans son extase, jusqu'à ce qu'il soit tiré de son rêve par donna Rosana qui, assise de nouveau dans son fauteuil, balbutie à voix basse :

— Vous avez raison, oui : vous avez raison.

Lelio écarquille les yeux et cherche Fabrice dans le salon : Fabrice s'en est allé, tranquillement, sans que Lelio s'en soit aperçu.

— Oui, vous avez raison, — poursuit Rosana, non plus allongée, mais penchée en avant, courbée, la tête basse, les yeux fixés sur une fleur du tapis, frappant de temps en temps l'une contre l'autre les paumes de ses mains chargées de bagues. — Vous avez raison de me traiter ainsi... de ne pas m'estimer, de me mépriser.

— Oh ! — gémit Lelio immobile sur le canapé.

— J'ai été frivole et méchante... Vous m'avez donné la leçon que je mérite. C'est bien fait; je n'ai pas le droit de me fâcher.

— Oh!

Le gémissement se répète plus long et plus tremblé.

— J'ai eu tort! J'ai cru, peut-être, pouvoir inspirer un sentiment d'amitié, de dévouement sincère, désintéressé, illimité... En somme, j'ai été une sotte de croire possible... ce qui ne l'était pas, et vous... vous m'avez ouvert les yeux.

— Si je vous ai fait de la peine... — répond Lelio en balbutiant; mais il ne peut achever.

Une pause : Rosana continue à frapper de temps en temps les paumes de ses mains, puis elle s'adresse à Lelio, sur un ton plus calme, plus cordial :

— Faisons la paix... J'ai été un peu coquette, et vous...

vous m'avez jugée un peu légèrement. Faisons la paix et soyons amis comme devant. Plus amis même. Nous nous connaissons mieux et nous nous estimons plus. Et... restez à Milan. Seulement, supprimons les promenades matinales et les rendez-vous quotidiens chez Hippolyte. Allons, donnons-nous la main en bons camarades. Voulez-vous ?

Ce disant, elle tend la main et se tourne vers Lelio; mais Lelio demeure immobile, muet, la tête basse, tandis que de grosses larmes silencieuses lui coulent le long des joues et tombent sur le plastron de sa chemise.

Rosana bondit de son siège en soufflant et en tapant des pieds avec dépit. Une autre chose qu'elle n'avait pas prévue! Après la Chine... les larmes!

— Enfin, je n'y comprends rien! — s'écrie-t-elle d'une voix âpre et dédaigneuse. — Que prétendez-vous de moi?

— Rien.

— Ouf!

Cette douleur, ces larmes l'enragent, l'inquiètent, lui font craindre qu'elles n'arrivent à l'émouvoir.

« Quel ennui que cet homme!... Imbécile!... Et pourtant... il pleure, Pour pleurer, un homme (donna Rosana a ce préjugé que l'homme doit être un animal très fort) pour pleurer, il doit souffrir beaucoup !... S'il souffre, tant pis pour lui... Oui, tant pis pour lui ; mais, du reste, c'est aussi un peu ma faute! C'est ma faute! Il souffre... à cause de moi. Pauvre diable! »

Chez certaines femmes nerveuses, trop sensibles et portées à l'analyse, tout devient compliqué et dangereux : la conscience même finit, à la longue, par suggérer plutôt le mal que le bien.

« Allons!... je ne veux pas de cela... en voilà assez! »

Rosana n'ose pas regarder en face Lelio, et un trouble imprévu lui brise un peu la voix.

— Vous me faites beaucoup de peine en agissant ainsi!... je ne me le pardonnerai jamais.

L'autre répond à peine en hochant la tête.

— Non, jamais! Vous pouvez me pardonner parce que vous êtes bon, très bon.... mais moi, je ne me pardonnerai pas.

Ce « bon, très bon » augmente l'émotion de Lelio; ses larmes coulent encore plus abondantes.

— Non, non, — supplie Rosana à demi-voix; — si Fabrice entrait et vous voyait pleurer?... Moi aussi, j'ai les mains gelées!... Je dois avoir une figure bouleversée! Eh bien, écoutez, s'il en est ainsi..., le conseil que vous me demandiez tout à l'heure... partez!

Lelio la regarde : il n'a pas bien compris, ses larmes s'arrêtent un peu.

— Partez... pour quelque temps. Je ne vous dis pas d'aller en Chine. Non, non; vous n'aurez pas besoin d'un long voyage, vous verrez.

Et donna Rosana, cherchant des yeux, maintenant, les yeux de Lelio pour lui donner du courage, sourit avec une finesse insinuante, une douceur quasi maternelle.

— Ce sera une absence très courte, peut-être même de quelques jours seulement, espérons-le. Et, à peine guéri, c'est le mot, n'est-ce pas? à peine guéri, vous reviendrez me voir, et vous trouverez en moi une amie reconnaissante et sincère.

— Si, au moins, vous étiez heureuse!... — soupire Lelio en secouant la tête avec découragement. — Si, dans mon sacrifice, dans mon exil lointain, je pouvais avoir la consolation de vous savoir heureuse!... mais non...

Donna Rosana reste d'abord surprise, puis le regarde en souriant de façon à lui faire comprendre qu'il se trompe beaucoup en la croyant malheureuse.

— Non, non, non! — s'écrie Lelio en hochant la tête avec plus de force. — Vous ne dites pas la vérité. Vous agissez ainsi par un héroïsme de vertu sublime, mais vous ne dites pas la vérité. Vous n'êtes pas heureuse.

Les petits pieds de donna Rosana recommencent à s'agiter sous les dentelles blanches.

— Pardon, comte Lelio; je dois le savoir... et mieux que vous. Du reste, c'est une chose qui ne vous regarde pas.

— Elle me regarde indirectement, parce que c'est ma justification.

Les yeux de Rosana ont un éclair, ses lèvres un frémissement; elle fronce les sourcils sans dire un mot.

Lelio, au contraire, poursuit en gémissant et en soupirant :

— Oh! croyez-moi, donna Rosana. Je ne vous aime pas avec les yeux, je vous aime avec le cœur, je vous aime et je vous ai toujours aimée, non parce que vous êtes belle, très belle... mais parce que vous êtes malheureuse! Ce n'est pas à cause de votre sourire que je vous aime tant, c'est à cause de vos larmes.

— Oui?... Alors, tant mieux. Vous vous êtes trompé, il faut vous guérir bien vite, car, pour votre gouverne, moi, je ne pleure jamais et je déteste les larmes.

— Vous êtes obligée de me répondre ainsi par... par un héroïsme de vertu sublime ; mais je sais fort bien, et la marquise Hippolyte me l'a dit aussi, que vous êtes très malheureuse.

— La marquise est fort aimable : elle vous aura dit cela pour vous faire plaisir ! — s'écrie donna Rosana avec un sourire ironique.

— Oh!... il y a des larmes, les plus amères peut-être, qu'on ne voit pas.

— Mais pour être à même de voir les larmes... qui ne se voient pas... pardonnez-moi, mon cher comte, il faudrait me connaître plus et mieux.

— Oh!... (Lelio, maintenant, a besoin, pour s'exprimer, de tirer ses paroles avec un soupir long comme la corde d'un puits.) Oh! je connais intimement Octave, et cela suffit. Je suis trop l'ami de votre mari pour pouvoir me tromper. Avec cet homme si... vulgaire, et vous si... distinguée! comment pourriez-vous être heureuse?

— Et pourtant je le suis.

— Non.

— Si!... en tout cas, certainement beaucoup plus que ne l'a été mon mari dans le choix de ses amis.

— Est-ce ma faute, à moi, si j'ai commencé par avoir de l'amitié pour lui, et davantage ensuite pour vous?... Du reste, qu'est-ce que je vous demande, moi? Est-ce que je vous demande votre affection en échange de la mienne? Non! Ainsi donc, si je vous fais enrager parce que je ne vous crois pas, veuillez me pardonner. Oh!... (Lelio est repris d'émo-

tion à l'idée de son sacrifice, de son départ...) Pardonnez-moi. C'est la dernière fois que je vous fais enrager; je partirai demain de bonne heure. Seulement, il ne faut pas me dire que vous êtes heureuse.

— Mais...

— Heureuse, non, vous n'êtes pas heureuse, — répète Lelio avec une insistance toujours plus obstinée et réellement étrange chez lui, d'ordinaire si correct. — Écoutez, donna Rosana; ici il fait une chaleur étouffante. Eh bien, si vous me disiez : « Ici on gèle », je vous croirais tout de suite et je serais capable d'avoir froid. Mais heureuse avec Octave, vous?... Non, je connais trop bien Octave; nous sommes trop amis. C'est impossible.

— Ah! ah! ah!

Donna Rosana répond gaiement, en riant; et son rire est tout un trésor de malice et de grâce, est une marque d'amour pour Octave et de cruelle ironie pour le pauvre Vigodarzo. Désormais elle n'est plus agitée, elle n'est plus nerveuse; Lelio ne lui inspire plus ni émoi ni pitié, et, par conséquent, ni crainte ni rage. Mieux que cela, Lelio l'amuse.

En effet, il n'a pas été habile. En général, c'est une erreur d'attaquer le mari pour conquérir la femme : dans le cas présent, avec donna Rosana, l'erreur était pire encore!... Cette sotte et présomptueuse insistance a choqué ses sentiments délicats, et a piqué son orgueil de femme; de sorte que toute impression au sujet du voyage en Chine et des larmes de Lelio étant disparue, il ne lui reste plus d'autre idéal qu'Octave : Octave, l'époux, l'amant caressé, adoré, l'amant de son rêve.

— Ah! ah! ah! vous croyez, mon cher Vigodarzo, que *mon* Octave, à moi, est le même que vous connaissez, que connaissent ses amis... ses bons amis comme vous!... Ah! ah! ah! ni peu ni point. Tandis que tous feignent d'éprouver même ce qu'ils n'éprouvent pas en réalité, *mon* Octave, à moi, feint de ne pas éprouver ce qu'il éprouve en réalité avec tout le transport de la passion. Mais quoi! c'est comme cela qu'il faut faire; moi aussi, je veux qu'on agisse de la sorte. Un mari amoureux de sa femme? (Lelio se tourne, la regarde, sourit légèrement, mais Rosana con-

tinue toujours, sans s'arrêter, avec plus de chaleur, plus d'animation.) C'est comme une femme amoureuse de son mari! En public, dans le monde, il faut feindre tout le contraire, ou l'on devient ridicule. Nous avons tout le temps de nous aimer... à domicile!

— Amoureux, Octave? (Léger sourire ironique de Lelio.)

— Je vous répète que mon mari n'aime pas à faire étalage de ses sentiments; il est trop jaloux et trop fier pour montrer la bonté, la noblesse, la délicatesse, la poésie qu'il renferme en lui-même, et que je puis seule connaître et apprécier.

— Poésie? (Le sourire devient plus visible et plus accentué.) Poésie, cet homme-là?

— Octave, s'il vous plaît.

— Poésie, cet Octave-là? Mais c'est la négation de toute poésie!... Il ne l'apprécie pas, la poésie, il ne la comprend même pas!

— En voilà assez! Je ne vous permets pas de continuer sur ce ton.

— Mais puisqu'il ne vous a pas comprise, vous!... vous qui êtes la plus belle, la plus splendide poésie de la terre! Oh! s'il vous avait comprise, il vous adorerait à genoux humblement, dévotement... tendrement.

— Octave a fait bien plus et beaucoup mieux que m'adorer à genoux. Quand j'ai été si malade, il a veillé nuit et jour à mon chevet. Il a eu pour moi tous les soins, toutes les délicatesses les plus affectueuses. C'était un amoureux sincère, une mère dévouée, c'était tout pour moi. Et combien il a souffert, le pauvre Octave! Parfois, lorsque je me réveillais d'un long assoupissement, je voyais ses yeux las et creusés, qui me contemplaient amoureusement, remplis de larmes. Avec quelle inquiétude, avec quelle angoisse, il écoutait les paroles du médecin! Comme il le regardait!... Et quel cri de joie, quels baisers, la première fois que le docteur sourit à la fin de sa visite!... Et durant toute la convalescence? Octave est toujours resté près de moi, en me tenant la main... Croyez-vous encore, maintenant, qu'Octave ne m'ait pas comprise?... Octave amoureux vous fait-il encore rire?

Rosana a la figure triomphante ; puis elle ajoute avec une lenteur plus langoureuse :

— Voyez-vous ce livre-là ?

Lelio lève la tête, mais ne voit rien. Ému, bouleversé par ce discours si vif et si passionné, par cette voix lente, caressante, mélodieuse, la tête en feu et l'air penaud, il ne voit que ces deux grands yeux noirs qui deviennent toujours plus noirs et toujours plus grands.

— Voyez-vous ce livre-là?

— Lequel ?

Lelio suit l'indication de la main blanche. Sur le fauteuil en face, à l'autre coin de la cheminée, il y a le petit livre relié en parchemin.

— Celui-là?

— Oui. Les poésies de Musset. Pendant ma convalescence, nous les avons lues et relues ensemble, nous les relisions toujours. Et nous en avons appris par cœur bien des pages. Octave, c'est le meilleur des hommes; seulement, il faut bien le connaître, comme moi.

Lelio courbe la tête, mortifié, vaincu ; Octave a appris par cœur les vers de Musset.

— Pardonnez-moi. — bégaye-t-il après un moment de silence. — Vous avez raison, j'ai été injuste pour Octave. Je vous demande pardon.

Et, ce soir-là, Lelio, beaucoup plus sensible que de coutume, éprouve un réel chagrin, un sincère repentir.

Rosana le regarde et reste ébranlée par la sincérité. par l'expression, par le langage de Lelio.

— Vous pardonner? C'est moi qui ai tort. C'est ma faute, à moi. Dans notre vie à toute vapeur, nous sommes distraits, nous perdons la mémoire; nous oublions tout, et c'est là le mal. Moi aussi, j'ai eu le tort d'oublier trop de choses!... Je ne dois donc pas m'en prendre à vous, mais à moi. C'est moi qui ai tort, moi qui suis coupable. J'ai été légère... très légère... trop légère avec vous.

— Oh! — recommence à gémir plus fort Lelio, en lui faisant signe que non, de ne pas continuer parce que cela la chagrine trop.

— Je devais vous faire aimer et estimer Octave. Au con-

traire, par légèreté, c'est moi qui l'ai calomnié devant vous. C'est moi qui suis coupable à votre égard. Je vous ai fait souffrir, je vous ai rendu malheureux, vous qui êtes pourtant si bon!

Lelio n'a même plus la force de murmurer une parole, ni d'interrompre, il ne peut plus se contenir; en entendant ce « si bon », il lui vient un sanglot, et les larmes recommencent à couler plus grosses et plus abondantes.

— J'ai été bien, bien méchante, — continue Rosana d'une voix brisée : — méchante avec Octave, méchante avec vous. Je ne mérite pas d'être aimée! Oui, oui, partez, partez bien loin... Pensez seulement combien je suis méchante.

Soudain, elle fond en larmes.

— Mon Dieu! mon Dieu! — balbutie Lelio, éperdu, désespéré, — ayez pitié de moi!... je ne puis vous voir ainsi!... C'est trop de chagrin!... Vous me rendez fou!

— Voyez: je ne pleure plus, — lui dit Rosana au bout d'un instant, en s'essuyant les yeux et en le regardant avec bonté, presque avec douceur. — Mais à présent, partez. Oui; allez-vous-en. Donnons-nous la main... et allez-vous-en.

Elle lui serre la main, et elle voit que le plastron de Lelio et le revers de son habit sont mouillés.

Lelio est incapable de parler; il s'éloigne de Rosana, et marche à tâtons et en chancelant vers la porte; mais tout à coup il s'arrête, se retourne, la figure bouleversée, pour l'interroger.

— Qu'y a-t-il? (Un appel dans la rue, puis une voiture entre dans la cour.) Qui est-ce?

— Octave! s'écrie vivement Rosana.

— Octave! répond Lelio comme un écho.

— Restez. Vous ne pouvez plus vous en aller sans lui dire bonsoir. Essuyez vos yeux. Attendez-le.

Et Rosana, effrayée, lui essuie bien vite avec son mouchoir les larmes tombées sur son vêtement... Quand on entend marcher dans la pièce voisine, donna Rosana est déjà installée devant le feu, Lelio dans l'angle du canapé, et ils parlent tous les deux, à haute voix, de la Scala et des *Maîtres Chanteurs*.

III

Don Octave, en traversant l'antichambre, donne un coup d'œil oblique à un chapeau et à un pardessus d'homme accrochés au porte-manteau :

« Ah! ah! Lelio n'est pas venu au dîner de la *Barcaccia*, — se dit-il en ricanant, — afin de pouvoir venir plus tôt chez ma femme et la trouver seule! »

Il est jaloux, comme tous les maris ayant une femme qui plaît aussi aux autres; mais par vanité, par mode, par entêtement, plus il souffre, et plus il affecte une cynique indifférence.

« Ah! ah! ma femme qui devait aller chez sa tante!... Parfait!... et elle parle sans cesse de sa franchise! »

Il fait encore quelques pas, s'arrête, en se penchant et en soufflant, et finit par lâcher la boucle de son gilet : il a trop mangé; il est oppressé.

« Ouf! quel ennui d'avoir une femme! C'est la chose la plus assommante et la plus inutile! Mon pauvre Lelio, je te plains! Le cher ami en tient réellement, cette fois-ci!... Maintenant, je ne le vois plus! il m'abandonne, l'ingrat!... Et ma femme aussi commence à se lancer, il paraît, malgré ses affectations et ses scrupules... Mais quel poids ça doit être, ma femme amoureuse!

Et Octave déboutonne un bouton de son gilet.

« Qui sait combien de grimaces, combien d'exagérations. de contradictions... avec ces yeux, avec cette figure toujours hallucinée! Ouf!... Une folle insupportable... Maudit homard!... Ouf!... »

Il s'arrête de nouveau, hausse les épaules et s'éloigne.

« Je n'y vais même pas. Pourquoi faire? »

Et, ayant changé de direction, au lieu d'aller chez Rosana, il entre dans sa chambre.

« Je ne suis pas revenu pour faire une visite à ma femme, mais pour enfiler mon habit et prendre mes cigarettes. »

En réalité, il avait fait cette course pour satisfaire une curiosité qui lui était venue d'elle-même, au commencement du repas, et qui, au dessert, ne lui laissait plus de trêve : savoir si Lelio serait allé chez sa femme aussitôt après dîner, et si sa femme, avec toute sa franchise, serait restée à la maison au lieu de passer la soirée chez sa tante. Pas autre chose. Don Octave, à peine dans sa chambre, cherche ses cigarettes, ses habituelles cigarettes « Sossidi frères », marque violette, mais il ne les trouve pas.

— Ouf!

Il jette par terre, il lance çà et là les boîtes, avec dépit, avec rage, parce qu'il les trouve vides.

Même au club, il n'y en a plus.

« Rosana doit en avoir, elle en a sûrement... Mais comment faire? Et pourtant... cela m'ennuie de troubler les doux entretiens; mais parce que Lelio fait la cour à ma femme, je ne veux pas me passer de cigarettes! Cela, non! ce serait trop!»

Il ne pense plus à rien autre, même pas à mettre son habit. Il va tout droit chez Rosana, et, en traversant l'appartement, il continue à maugréer à haute voix contre la chaleur excessive. « Un mari intelligent doit toujours prévenir de son arrivée », se dit-il, et tout en grommelant et en ricanant, il soulève la portière du salon.

— Je vous demande pardon de vous déranger. Je prends seulement quelques cigarettes et je m'en vais.

— Là, sous la cave à liqueurs, il y en a une boîte, — répond Rosana.

Puis elle se remet à parler musique avec Lelio, pendant qu'Octave, soufflant toujours comme un phoque, remplit lentement son étui de cigarettes; la voix de Rosana, sa loquacité, son rire un peu convulsif et affecté, son enthousiasme pour Wagner lui irritent les nerfs terriblement.

« Wagner! Mais quoi! Wagner... C'est une comédie! un changement de scène improvisé en mon honneur! Ah! ah! Très bien, la femme parfaite! la femme franche! »

Et la rage le dévore de plus en plus : toute sa rage est contre sa femme, non contre Lelio : c'est sa femme qui fait la coquette.

« Sa femme, avec ces yeux de feu... éteint, qui ressemblent

à deux boules de verre noir collées sur cette face pâle... cette figure de papier mâché! C'est sa femme la coquette, la coupable! Lelio est dans son droit. Lui, s'il se trouvait à la place de Lelio, il sent qu'il en ferait tout autant. Comment donc!... Pardieu! »

— Oh! oh! quel saut! — s'écrie-t-il un moment après, en riant très fort, mais en s'adressant à Lelio sans regarder Rosana. — L'année dernière, quand elle se faisait faire la cour par Tosti, il s'agissait bien de Wagner, elle se pâmait pour l'*Idéal*!...

— Pardon, s'il te plaît; je ne me suis jamais fait faire la cour par Tosti ni par personne! — répond donna Rosana en se redressant et devenant subitement très sérieuse.

— Toute la sainte journée, — poursuit Octave, toujours en riant et en s'adressant à Lelio, — je n'avais dans les oreilles que sa voix fausse et pleurarde :

Io ti seguii com' iride di pace...

Et il se met lui-même à chanter et à détonner d'une façon épouvantable.

— Finis! je ne me suis jamais fait faire la cour par personne! répète donna Rosana très pâle et les sourcils froncés.

— Mais finis toi-même, une bonne fois, de te donner l'air d'une femme parfaite; au moins, tu ne seras pas aussi ennuyeuse!

Et don Octave reprend, avec un éclat de rire encore plus blessant :

— Tous tes petits chapeaux, tes toilettes, tes bijoux quand tu te harnaches comme un cheval de carrosse... pour qui les mets-tu?

— Finis! réplique Rosana furieuse, la voix étranglée. Mais Octave, jaloux et rageur, à qui la chaleur et son trop copieux dîner font monter le sang à la tête, continue ses provocations, devient de plus en plus commun et grossier.

— Ce n'est pas pour me plaire à moi, mais pour faire de l'effet, pour plaire aux autres, pour trouver des adorateurs, que tu restes des heures entières, enfermée dans ta chambre, à te friser, à te bichonner, à t'amincir par-ci, à te grossir par-là, et puis à te peindre les yeux, à crier après la coutu-

rière, à faire pleurer la femme de chambre !... N'ai-je pas raison, Lelio?... Tous ces trucs-là ne sont pas pour le mari : on sait bien qu'ils ne peuvent pas le tromper !... Mais pourquoi te fâcher? Pourquoi me faire cette tête-là ? Est-ce que tu veux me manger ?... Tu n'es pas la seule, va ! Tu es comme les autres ; oui, comme les autres.

Et après un ricanement, il se remet à chanter :

Io ti seguii com' iride di pace...

Mais cette fois il doit s'arrêter. Ouf ! Il a trop chaud ; c'est un enfer que ce petit salon ! il est trop gonflé, il étouffe : il déboutonne deux autres boutons ; il n'en peut plus.

Rosana, les yeux fixes et haineux, ne dit pas un mot : Lelio ne bouge pas, il est sur les épines. Quand Octave, riant, lui adresse la parole, il rit aussi, mais il rit jaune, avec la bouche de travers, n'ayant qu'un espoir, c'est qu'après avoir pris ses cigarettes et dépensé son esprit, Octave s'en aille au club. Celui-ci, au contraire, n'a pas l'air d'y songer.

— Il était bon, le dîner ? demande Lelio à Octave, pour dire quelque chose.

— Excellent ! — et il lâche doucement, avec un long soupir, un autre bouton du gilet. — Tu regretteras peut-être, un jour, de n'y être pas venu.

— Et le homard ? — ajoute Lelio, en rougissant légèrement, mais en feignant de n'avoir pas saisi l'idée maligne.

— Ouf ! j'en ai repris trois fois.

Ce disant, Octave souffle par bouffées, grogne, s'emporte contre la chaleur, puis, brusquement, court ouvrir la fenêtre toute grande.

— C'est un four ! un enfer ! on étouffe, vive Dieu !

— Tu deviens fou ! — s'écrie Vigodarzo en se levant d'un bond, mais tout en recevant avec plaisir sur ses joues en feu ce courant d'air vif et glacé.

— Je vous en prie, Lelio, allez fermer, — dit à mi-voix Rosana, sans bouger de son fauteuil, sans s'émouvoir, mais en concentrant toute sa vengeance de femme dans ce nom : « Lelio », et dans le ton d'affectueuse intimité avec lequel elle s'adresse au jeune homme.

La galanterie du pauvre Lelio, si fâcheusement pris entre le

mari et la femme, ne peut hésiter, et, souriant à l'un et à l'autre pour rester d'accord avec les deux, il va fermer la fenêtre.

Il persiste dans son espoir de voir partir le mari ; mais don Octave reste là. Chantonnant toujours avec une odieuse insistance la même phrase de l'*Idéal*, il va d'abord s'asseoir sur le canapé auprès de Lelio ; mais il s'y trouve trop haut, il ne peut pas allonger les jambes. Il essaie alors de se mettre sur la petite chaise en face, mais la lumière de la lampe lui frappe les yeux ; enfin il trouve un fauteuil à demi dans l'ombre, à l'autre coin de la cheminée, et il s'y étale, toujours en soufflant, en grommelant, en déboutonnant et reboutonnant son gilet.

« Ouf! maudit dîner! »

Il a comme un cercle autour de la tête, les yeux lourds... « Maudit dîner! »

Io ti seguii com' iride di pace....

Il se force à chantonner, mais plus bas, avec un rire triste et forcé, tandis que Rosana reste muette et impassible, les yeux méchants fixés sur le feu, et que Lelio se demande, à part lui, comment faire pour dire bonsoir et s'en aller.

— Qu'est-ce qu'il y a? Des bouquins sous les chaises? murmure Octave, en se baissant avec peine et en étendant le bras pour ramasser le petit volume de Musset, qui est tombé du fauteuil.

— Tu vois, Lelio? Tu es un admirateur de ma femme : eh bien, admire aussi comme elle soigne les livres! Et il s'agit de son auteur favori ! Dis-moi la vérité : combien de fois ne t'a-t-elle pas lu, à toi aussi, avec extase, les beaux vers de son poète romanesque... et ivrogne?

Rosana, tressaillant, lui arrache le volume des mains, et dédaigneuse, menaçante, le toise avec un visage bouleversé, étincelant de colère,

— Tu m'as griffé! dit-il d'un air inquiet, en se suçant un doigt pour tourner la chose en plaisanterie.

— Rappelle-toi bien ceci, pour ta gouverne, — s'écrie donna Rosana dès qu'elle peut articuler une parole : — je n'admets pas qu'on se permette devant moi des manières pareilles ni cet esprit... d'après boire.

— Oh! oh! tu veux m'avaler tout cru, après m'avoir griffé?...

— Tu as compris? Et que ce soit dit une fois pour toutes.

— Oh! oh! — répète l'autre en continuant à la regarder et à sourire avec ironie.

Mais son rire est forcé, ses yeux sont vagues et presque hagards. Il marmotte encore à la dérobée quelque allusion, mais ensuite, il s'allonge dans un fauteuil, appuie sa tête et ne souffle plus mot.

Don Octave n'a peur de personne, mais quelquefois, tout de même, il a peur de sa femme, quand elle est bien courroucée.

Toutefois, ce soir-là, il n'est pas seulement intimidé; en présence de la colère de sa femme, il éprouve un sentiment de soulagement, de bien-être, un vif mouvement de satisfaction et de tendresse. Il se dit, en effet : « Ma femme s'est mise en rage; elle est furieuse contre moi comme d'habitude, plus même que d'habitude, cela prouve qu'il n'y a rien de nouveau avec Lelio... Pauvre Lelio!...»

Enfoui dans son fauteuil, Octave l'observe à travers ses paupières demi-closes, et se réjouit en pensant :

« Eh! eh! avec ma Rosana, ton nez doit devenir plus long que celui de Cyrano!... »

Puis, toujours souriant, il s'installe plus commodément :

« Ma Rosana! Combien il y a de temps que je ne l'ai serrée entre mes bras, que je ne lui ai murmuré à l'oreille ces simples mots : « Ma Rosana », qui la font trembler, devenir plus blanche... encore plus blanche... plus pâle... et plus belle. Je ne lui dis plus : « Ma Rosana », uniquement parce que cela lui ferait plaisir de l'entendre... et je n'embrasse plus ses grands yeux noirs... parce que mes baisers lui feraient plaisir. Rien de ce qui lui fait plaisir... au contraire... tout ce qui la dépite. Je suis jaloux, je ne veux pas le montrer, et je me venge à force d'ennuis... Qu'elle est belle, en colère!... Elle a un je ne sais quoi... elle est encore plus pâle... et encore plus belle, Et dire que si je veux... quand je voudrai... je n'ai qu'à prononcer un mot... elle se jette dans mes bras, toujours plus amoureuse... plus ardente... Chérie!... Je n'ai qu'à lui dire : « Chérie! » et ses yeux se remplissent de larmes et me pardonnent... C'est une sen-

sitive... Et moi aussi, je suis amoureux... je l'aime... je suis jaloux et je souffre... parce que les autres la regardent avec admiration... et moi, je voudrais être le seul même à la regarder... Lui dire : « Chérie... pardon ! » et l'emporter bien loin... l'enlever à Lelio... l'enlever à tout le monde... »

Donna Rosana reste toujours muette, immobile, avec des yeux mauvais, les sourcils froncés : sa blessure a été trop profonde... Et devant Lelio... juste ce soir-là, juste en ce moment!... Assez, maintenant, en voilà assez. Elle a pardonné à son mari tant qu'il a été méchant, elle ne lui pardonne plus, maintenant qu'il est devenu grossier. Il pouvait la faire pleurer; il était libre de l'injurier; mais la rendre ridicule, non; il n'avait pas le droit de la rendre ridicule.

Sans faire le moindre mouvement, elle sent fixés sur elle les yeux humbles, amoureusement dévoués de Lelio, et elle souffre cruellement dans son cœur et dans son orgueil.

« Assez, maintenant, en voilà assez... Stupide et grossier ! Et Lelio, Lelio... Que pensera-t-il de moi? Qui sait ce qu'il doit souffrir, à me voir traitée de la sorte, bafouée de cette façon?... Lui qui m'aime, qui part, qui me sacrifie toute sa vie!... Mais que pensera-t-il de moi?... Il croira que j'aie voulu lui mentir et que je l'ai fait par vanité... Qui sait ce qu'il pensera de moi?... Lelio ne me croira plus. Il en a le droit ! Il me croira menteuse et ridicule... ridicule... ! »

Son cœur se serre, et elle se tourne en frémissant du côté de son mari : elle entend partir du coin de la cheminée un murmure, un sifflotement qui augmente peu à peu jusqu'à ressembler à la musique d'un accordéon... C'est monsieur qui ronfle.

— Qu'en pensez-vous? — dit-elle à Lelio, avec une figure défaite et un sourire amer, sardonique sur ses lèvres pincées.

— Le homard!... Pauvre malheureux! il en a repris trois fois. (Aussitôt il se lève et s'avance sur la pointe des pieds, le corps penché, la tête basse, l'air triste, pour prendre congé de donna Rosana.) Et maintenant, adieu! — soupire-t-il, — soyez heureuse!

« Le laisser partir? se demande Rosana. Le quitter ainsi? c'est impossible... Je ne veux pas, il ne faut pas qu'il conserve

de moi une impression aussi désagréable et aussi... ridicule. Il pensera même que j'ai dissimulé avec lui, que j'ai menti : je veux me justifier, par amour-propre et par dignité... »

— Rentrez-vous tout de suite, ou allez-vous au club maintenant? Où allez-vous?

— Je passerai un moment au club. J'ai besoin de parler à Pippo Sardis et à Castelsillia.

— Je vous y conduirai en voiture. C'est sur mon chemin, je vais chez ma tante. Attendez-moi. Dans deux minutes je suis prête,

Donna Rosana s'éloigne en écartant la portière, en claquant la porte sans aucun égard; mais don Octave ne se réveille pas; il cesse à peine de ronfler un instant, puis l'orchestre repart de plus belle.

Lelio ne peut s'empêcher de rire : il a eu tant de peine à se contenir jusque-là! Il attend que Rosana soit éloignée; puis, gai, content, il se plante devant le pauvre mari étendu, endormi, et avec une expression de comique sévérité, élevant et agitant la main en signe de reproche et de menace, il lui fredonne cet air agaçant de l'*Idéal*, qui bourdonne encore dans ses oreilles :

Le homard ! le homard, *mio caro !...*

Tout à coup, il sent près de lui un parfum délicieux; il se retourne : donna Rosana, élégante, svelte, vaporeuse, tient la portière soulevée; jamais sa figure n'a été si pâle, ni ses yeux si noirs.

— Allons! dit-elle à voix basse.

Lelio s'incline sans parler, et traverse l'appartement en suivant l'ombre blanche et parfumée.

Don Octave ne se réveille pas; il continue sa musique. Fabrice a reçu de sa maîtresse l'ordre de le laisser dormir.

*
* *

— Qu'as-tu ce soir?... Es-tu souffrante? — demande un peu plus tard à sa nièce la tante de donna Rosana.

— Ce n'est rien. Un peu de migraine; cela va passer...

Cette migraine, au contraire, a duré longtemps, et la jeune femme a réellement commencé, ce soir-là, à souffrir, à mener

une triste existence et à pleurer toutes ses larmes, qui coulaient chaudes comme le sang d'une blessure.

Lelio, dans la voiture, l'a embrassée sur les yeux, sur la bouche, et lui a dit qu'il ne partirait pas, qu'il ne voulait plus partir jamais.

... Que faire? Que devait-elle faire? Elle se sent profondément malheureuse et découragée... Mais que doit-elle faire?... Que peut-elle faire?... Lelio aussi est tellement malheureux à cause d'elle!

Et voilà comment, à peine arrivé au club, le comte Lelio Vigodarzo se montre plein d'exubérance, et, discutant sur la vertu des femmes, il déclare, fort de sa propre expérience, au milieu des rires les plus fous, que toutes les femmes finissent par céder : — avec les femmes faciles le tout est de savoir rire : avec les difficiles, on doit savoir pleurer.

G. ROVETTA

(Traduction de M. LÉCUYER.)

UNE VENDETTA PROVENÇALE

AU XVIE SIÈCLE[1]

Au moment où s'ouvre le troisième et dernier acte du drame dont nous poursuivons le récit, les protagonistes de cette sanglante tragédie ont disparu et de nouveaux personnages entrent en scène.

Louis de Castellane, le principal auteur du meurtre de Gaucher de Quiqueran, vient de mourir sans postérité. Il vivait encore en 1561 ; il n'existe plus en 1563, sans que nous sachions exactement où et quand il est mort.

Or, ce Louys estoit l'aisné de quatre frères, sçavoir Louys aisné, celuy de la querelle et qui moureust sans enfants, le second et puisné Jean, celuy à qui Viete de Condé, sa mère, fit espouser à l'aage de vingt-deux ans la grecque héritière et veufve de X. de Saint-Martin, dont il n'eust pouint d'enfants, et en secondes nopces ce Jean épousa Catherine d'Oraison, mère de feu madame la marquise dernière de ce nom. Le troisième estoit le protonotaire de Laval et le quatrième et cadet estoit Baptiste de Peires, vaillant gentilhomme et huguenot.

Ainsi, des trois frères de Louis, l'un est d'église et restera en dehors des péripéties meurtrières de la querelle de famille. L'autre, Jean, paraît se préoccuper beaucoup plus de sa

1. Voir la *Revue* du 15 octobre.

sécurité personnelle que de se solidariser avec ses frères. Il a épousé pour son argent une aventurière riche d'un héritage capté et, si ce n'est à son instigation, c'est du moins avec son consentement que sa femme tentera d'amener le plus redoutable ennemi des Castellane à renoncer à sa vengeance à prix d'argent. L'épisode mérite d'être conté.

Magdelaine de Champtercier, nous dit Pierre de Quiqueran, en parlant de sa grand-mère paternelle, avait deux frères dont l'un moureut sans enfents, fort riche et qui espousa une qu'on nomoit Apoulonne, grecque de nation, fort belle garce. Quoique telle, ce monsieur de Saint-Martin l'espousa et fit un testamant solennel en faveur de ses niepces Alix, Pierre et Anne, mais comme ceste grecque estoit une rusée coureuse, elle fit perdre ce testamant et se fit faire héritière à son mari. On dit qu'elle donna pour ceste friponnerie cinq cents écus.

Or ceste grecque fort riche d'un si ample héritage feust mariée à Jean de Castelane, sieur de Laval, second frère de Louys qui reçut le soufflet et qui assassina le baron de Beaujeu.

Elle moureut sans enfants et laissa tous ses biens à ces messieurs de Laval dont la fin a esté en la personne de feu madame la marquise d'Oraison, fame de celuy qui vit encore. Ceste grecque, soit par le sentiment de Viete de Condé, mère de Jean son mari, soit par quelque autre considération, laissa en mourant deux mille escus à Robert, mon grand père, à la charge qu'il ne rechercheroit plus la vengeance du baron de Beaujeu et qu'il vivroit en paix avec ces messieurs de Laval. Ce sont ces deux mille écus que Robert perdit pour avoir tué Peyres, comme nous disons. Feu madame la marquise me l'a dit ainsin.

J'ai retrouvé les actes relatifs à cette singulière donation. Par le premier, daté du 11 novembre 1561, Anne-Louise Napollone, veuve et héritière d'Honoré de Saint-Martin, fait donation entre vifs à Robert de Quiqueran de Beaujeu de la somme de deux mille écus d'or, payables après son décès, « à la charge que le donataire vivra en paix et amitié avec Louis, Baptiste et Jean de Castellane et leurs autres frères et que, s'il survenait quelque inimitié ou excès par le propre fait et moyen dudit Robert de Quiqueran, la donation serait nulle et de nul effet ». Le dernier jour de février 1563, la même Napollone, « ayant été advertie que Robert de Quiqueran de Beaujeu avait pris les armes et avec icelles mis la discorde et

inimitié envers Baptiste de Castellane, sieur de Peyres, frère de Jean de Castellane, son époux », révoqua sa donation. Enfin par un dernier acte du 21 novembre de la même année, elle fait autre et pareille révocation, « voulant que les susdits deux mille écus soient employés à la poursuite du meurtre du sieur de Peyresc, contre Robert de Quiqueran et ses complices ».

Le véritable nom de la dame était Anna Lyenopola. Elle se disait grecque d'origine et née à Venise. Par quelle succession d'aventures cette levantine était-elle venue à Arles, c'est ce que les annalistes du temps ont malheureusement négligé de nous apprendre. Quant à l'homme qui avait souffert que sa femme achetât de ses deniers la sécurité de son mari, il n'est pas téméraire d'avancer que ce ne devait pas être un foudre de guerre.

*
* *

Le dernier des frères de Louis de Castellane était Jean-Baptiste connu sous le nom de Peyresc, du nom de la terre que lui était échue en partage dans la succession paternelle. Celui-là ne peut être taxé de pusillanimité. Ses mortels ennemis eux-mêmes le tiennent pour « un vaillant homme ». A peine au sortir de l'adolescence, il a assisté son frère Louis dans sa vengeance et trempé comme lui ses mains dans le sang de Gaucher de Quiqueran. Englobé dans la sentence capitale portée par le Parlement de Paris, il a dû se cacher pour échapper à la vindicte des lois, et pendant plus de dix ans, il a vécu d'une vie obscure et précaire. Gracié, il vient de revenir à Arles sa patrie, mais il est le seul survivant des meurtriers de Gaucher et c'est lui que vise « l'immortelle vengeance » des Quiqueran. Les Quiqueran sont nombreux, fortement unis, assistés de parents et d'amis, bien vus d'une population au milieu de laquelle leur famille vit depuis des siècles. Peyresc est isolé, ses frères eux-mêmes ne feront rien pour le défendre. Il est huguenot dans un pays profondément catholique; tout l'odieux de l'assassinat d'un bon Arlésien porte sur lui. Sa famille est nouvelle dans la ville et y compte peu d'amis. Entre les Quiqueran et lui, la lutte n'est pas égale. Aussi pour éviter les embûches de ses ennemis, ne

sortira-t-il pas jusqu'à nouvel ordre de l'hôtel paternel et sa mère qui l'habite avec lui dissimulera si bien sa présence que les Quiqueran ignoreront son retour.

Cette mère mérite bien d'arrêter quelques instants nos regards. Elle ne porte pas à un moindre degré qu'Anne de Forbin l'orgueil du nom et du rang de la famille dans laquelle elle est entrée par son mariage. Si la dame de Soliers est le chef effectif de la maison de Quiqueran, la dame de Condet est le chef véritable de la famille de Castellane La Val. C'est de la rivalité de ces deux femmes que procède la lutte entre leurs deux maisons, avec ses funestes péripéties, meurtres, massacres, ruines et finalement extinction des deux familles.

La veuve d'Honoré de Castellane, la mère de ses huit enfants, est désignée, dans les documents contemporains, sous le nom de Louise de Viete, dame de Condet. Les généalogistes ne font aucune mention de la famille à laquelle elle appartenait et qui paraît s'être éteinte en sa personne. C'était une ancienne famille arlésienne, car son nom figure souvent dans les actes des XIVe et XVe siècles, mais elle ne paraît pas avoir joué un rôle marquant. Elle est sommairement nommée dans les papiers de d'Hozier au Cabinet des Titres, où elle figure sous la rubrique *Arles*, avec ses armes (d'argent à la bande de sable, accompagnée de trois annelets de gueules) et cette mention : « *Vieta* — maison fondue dans celle de Laval, dont la marquise d'Oraison. »

Elle était veuve au moment où éclata le conflit de préséance entre Louis de Castellane et Gaucher de Quiqueran, car si son mari avait vécu à cette époque, c'est lui et non son fils qui aurait revendiqué la première place au Conseil de ville. Dès lors, elle gouvernait sa famille : l'autorité qu'elle conserva sur ses fils majeurs nous est la preuve de celle qu'elle devait exercer sur eux, lorsqu'ils étaient plus jeunes. Elle eut donc sa part dans les prétentions de son fils aîné et plus tard dans ses projets de vengeance, et cette part dut être prépondérante. Elle s'associa certainement à toutes les démarches qui furent faites pour obtenir la grâce de ses fils de 1548 à 1559, mais n'ayant pas à la Cour des relations et une influence personnelle, elle ne quitta pas Arles. C'est auprès d'elle que Baptiste de Peyresc vint chercher un asile,

après avoir obtenu sa grâce. Le courage n'exclut pas la prudence. Malgré sa bravoure avérée, il jugea sage de garder la maison pendant quelque temps au moins. Mais l'orgueil de Louise de Viette ne put supporter que son fils eût l'air de se cacher de ses ennemis. Elle insista pour qu'il sortît, pour qu'il se montrât en public, à la grand'messe de la cathédrale, pure bravade, car Peyresc qui était huguenot n'avait que faire d'aller à l'église, et ce fut ainsi qu'elle l'envoya à la mort.

A la différence de Louise de Forbin, chez laquelle nous n'avons pas surpris de défaillances, il semble que le caractère altier de la dame de Condet ait éprouvé des moments de faiblesse. Elle a craint pour ses fils, lorsqu'elle a suggéré à la grecque, sa belle-fille, la donation conditionnelle à Robert de Quiqueran ; elle a craint pour ses filles et pour elle-même, quand, au lendemain du meurtre de son fils, elle a imploré la protection des conseils contre la populace ameutée. Craintes bien naturelles chez une mère, inconséquences communes aux femmes, mais qui ne laissent pas que de contraster avec ses autres actions.

Du côté des Quiqueran, la branche aînée de la famille, descendance d'Antoine, s'est éteinte avec l'unique et chétif rejeton de Gaucher l'assassiné. Vanité des ambitions humaines ! Cette grande fortune d'Antoine, à laquelle Pierre, son second fils, se résignait à renoncer parce que « s'il démembrait sa maison, celle de Laval serait plus puissante », elle est passée aux mains d'une étrangère, Catherine d'Oraison qui l'a portée dans une famille qui n'est même pas provençale, avec cette baronnie de Beaujeu dont les Quiqueran tiraient tant de lustre et qui leur donnait le pas sur les Castellane, et ce n'est que par courtoisie qu'ils gardent le nom de Beaujeu. Pour venger Gaucher, il ne reste plus que des collatéraux, descendants des frères d'Antoine, et par conséquent cousins de la victime du drame d'Abbeville. Pierre va nous renseigner sur cette parenté.

Aimar de Quiqueran dit l'Escuyer de Beaujeu frère d'Anthoine, quoyque destiné pour l'église, se maria à Janette de Cais, très noble famille d'Arles, et cest Aimar est mon bisaïeul, ayant fait notre branche des Quiqueran Beaujeu.

Je n'ay pas trouvé des mémoires de luy. J'ay seulement son livre

de raison ou journalier et nous sommes incertains s'il estoit le puisné où le cadet comme j'ay desja dit. Ils moureut d'une cheute de cheval courant après un lièvre et feu Robert, mon grand-père son fils, lui ressamblait de visage, à ce que la tradition m'en a apris...

Jean de Quiqueran Beaujeu, sieur de Ventabrens et de Saint-Didier estoit frère d'Anthoine et d'Aimar. Au testament de Gaucher, son père, il est apellé à la subsistution, arrivant default d'Anthoine et des siens. Ses sœurs sont appelées à l'exclusion d'Aimar, ce qui a persuadé qu'il devoit estre le second et puisné. Quelques uns le disent et le croient ainsin et d'autres non. Par instruments authentiques, il ne se peult rien tirer de certain. Honoré, mon fils, pour qui j'ai particulièrement dressé ces mémoires, contentez-vous de savoir que Messieurs de Ventabreu ne sont pas nos aisnés et ne laissez pas de les honorer comme s'ils avoient de quoy le preuver, surmontez les en civilité et rendez-vous digne de leurs civilités par votre vertu.

Savourons en passant cette fleur de courtoisie et suivons notre guide dans sa généalogie.

Puisque la branche des barons de Beaujeau finist en la personne d'Anthoine mourant en bas âge et sans suite, il faut remonter aux frères de son grand-père qui estoient Aimar et Jean, et comme nous avons desja dict que Jean, frère d'Anthoine, faisoit la branche de Ventabren, laissons à ces Messieurs le soing d'instruire leurs descendants. Nous disons donc que :

Aimar de Quiqueran appelé l'Escuyer de Beaujeu, fils de Gauchier, baron de Beaujeu et de Sybile de Castellane et frère d'Anthoine, baron de Beaujeu, son aisné, fit nostre branche et se maria à Janette de Cais, comme j'ay desja dict. Duquel mariage (reçu par Jean de Camaret not. d'Arles du 7 febr. 1519) nasquirent trois fils et quatre filles.

Le seul survivant des fils d'Aimar en 1563 est Robert, vaillant gentilhomme, déjà réputé pour sa bravoure et qui deviendra par la suite un des premiers hommes de guerre de son temps. En 1563, il a trente-cinq ans, l'âge de la force unie à la raison. Il est l'honneur de la famille et son chef effectif. C'est lui le vengeur désigné de Gaucher, lui que les Castellane redoutent et dont ils essaient de conjurer l'inimitié à prix d'argent.

Pierre, notre annaliste, est son petit-fils, fier de lui appartenir, et lui consacre dans ses Mémoires des pages trop intéressantes pour que je les omette, mais dont je renvoie

plus loin la reproduction, pour ne pas interrompre par une trop longue digression le récit de la guerre entre les Castellane et les Quiqueran [1].

Les fils de Jean de Quiqueran, messieurs de Ventabren, comme les nomme Pierre, ne sont pas moins ardents à venger Gaucher que leur cousin Robert. Ils sont trois, Hardouin l'aîné qui continuera la branche de Ventabren à Arles, Jean dont la descendance se fixera dans le Comtat Venaissin et formera une branche distincte, la seule qui soit encore représentée de nos jours, et Honoré, chanoine et sacristain de l'église d'Arles. Hardouin a pris femme dans la maison d'Eyguières, une des plus anciennes de Provence, et son beau-frère, Gaucher d'Eyguières, a si bien épousé la querelle des Quiquerans, ses alliés, qu'il jouera un rôle actif dans le dernier acte de la tragédie qui va s'achever. Tous sont dans la force de l'âge. Hardouin, leur aîné, marié en 1535, a pour le moins quarante-huit ans en 1563.

*
* *

Telles étaient les forces respectives des deux partis, au moment où ils allaient en venir aux mains. Les circonstances ne prêtaient que trop aux actes violents. Les huguenots étaient en pleine révolte contre l'autorité royale. La Réforme avait semé la division dans toutes les classes, dans toutes les familles; à Arles, elle ne comptait que fort peu de partisans, bien qu'un des derniers archevêques, Jacques de Batonville, eût ouvertement donné dans les idées nouvelles, au point que le Parlement de Paris l'avait déclaré déchu de tous ses bénéfices en 1559. Les catholiques, outrés des violences commises à Beaucaire par les protestants, étaient profondément irrités contre les dissidents. La violence était dans l'air. C'est dans ces conditions menaçantes pour lui que Jean-Baptiste de

1. Robert avait d'ailleurs manifesté de bonne heure les sentiments qu'il éprouvait pour les meurtriers de son oncle. « Étant enseigne aux gardes, il ouit dire qu'il y avoit un capitaine dans l'armée qui se vantoit de s'estre trouvé à la mort du baron de Beaujeu et ce capitaine se nomoit Roquerol de Gascogne; il estoit pour lors enseigne de la mestre-de-camp, car Honoré des Martins avoit un régiment aussi pour lors. Il fit donc appeler ce capitaine Roquerol et à la veüe de l'armée, il le tua. » (Mémoires de Pierre).

Peyresc commit l'imprudence de revenir à Arles et celle plus grande encore de se montrer, sans être suffisamment accompagné, en un lieu public et au milieu d'une nombreuse réunion. Mal lui en prit, comme va nous le conter Pierre de Quiqueran. Le récit qu'on va lire peut être, à juste titre, soupçonné de partialité, puisqu'il émane d'une des parties intéressées, mais nous le rectifierons et nous le complèterons, à l'aide de témoignages moins suspects.

Monsieur de Mondragon, dont Messieurs de Crose d'aujourd'hui sont les nepveus, estoit gouverneur d'Arles. Viete de Condé persuade Peires, son fils (frère cadet de Louys de Castelane qui avoit assassiné le baron de Beaujeu), de l'accompagner à la grande messe à Saint-Trophine, aïant ce Peires esté caché dans sa maison, sans que Messieurs de Ventabren en eussent rien sceu, ni Robert aussi. Le matin estant venu, Messieurs de Ventabren en feurent advertis, et soit qu'ils creussent assez bien d'eux-mêmes ou soit par d'autres raisons, ils ne le vouleurent ou peurent dire à Robert. Peires accompagne Monsieur de Mondragon et quoy qu'il feust extrêmement vaillant et de l'aage de 22 ans [1], il jugea bien qu'il y auroit du danger à son dessaing, il prend un jacques de maille soubs son pourpoint. Il ne feust pas plus tost arrivé que découvrant Jean de Ventabren (père de Baltezar [2] qui fust tué en Avignon de l'esclat du canon, a l'entrée de Louis XIII, en 1622, en qualité de mestre de l'artillerie et qui a faict la branche des Ventabren du Comtat) il s'avance à lui l'espée à la main, et comme il estoit maillé, Ventabren le chamaille inutilement [3] et Peires blesse au corps Jean de Ventabren dont il mourait huist jours après. Le sacristain de Ventabren quite l'autel où il célébroit la messe pour aler au bruit et au tumulte. Peires fend la presse et tâche de se sauver. Robert, ignorant tout ce qui se passoit dans l'église, à l'entrée qu'il

1. Erreur manifeste. En admettant que Peiresc n'eût que seize ans en 1545, lorsqu'il prit part au meurtre de Gaucher de Quiqueran, il ne pouvait pas avoir moins de 34 ans en 1563.

2. Balthazar de Ventabren mériterait, à lui seul, une étude particulière. Élu à deux reprises premier consul d'Arles, il exerça dans cette ville un pouvoir absolu. Fixé à Cavaillon, dont le pape l'avait nommé gouverneur, il eut l'idée singulière de transférer à Sixte-Quint la souveraineté de la ville d'Arles et fit, dans ce but, un voyage à Rome. Fort bien accueilli par le pape, il fut, à son retour, désavoué par les Arlésiens. Sixte-Quint l'avait nommé commandant de son artillerie dans le Comtat. C'est en faisant ses fonctions qu'il fut tué en 1622, pendant des salves d'artillerie tirées à l'occasion de l'entrée de Louis XIII à Avignon.

3. *Chamailler*, essayer de percer. « Ils brisent les portes avec beaucoup de bruit, ils arrivent dans la grand'rue, chamaillent les portes de la ville... ». (D'Aubigné, *Hist.*, II, 422.)

faict dans l'église, voulant prendre de l'eau béniste voit Peires l'espée sanglante à la main.

Il dégaine pour l'afronter. Ils se joignent et se chamaillent. Robert n'aïant pas preveu ceste rencontre avoit à son costé une espée à flamme à jour dorée et d'ouvrage de Damas. A mesure qu'il porte un coup d'estoc à Peires, il trouve de la résistance et comme telles espées sont soudées et jouintes par la pouinte, son espée s'ouvre et ne faict point d'effect. Cependant Peires mieux armé que Robert luy porte une estocade à la gorge au gousier, qui faillit à luy faire perdre la vie. Cette blessure au gousier, quoyque grande, ne luy osta pas le sens. Il suit Peires hors l'église et estant aux degrés de la porte rancontre fortuitement un serrurier nomé *Bone foy l'Albalestrié* qui avoit un pistolet aux mains.

Robert le lui prand, et comme il estoit excelent pistolier, il vous tue d'un coup de pistolet à la teste Peires qui croiant d'avoir tué Robert s'enfuioit. Mais la foule l'empéchant de passer donna ce loisir à Robert de rancontrer ce pistolet dont il le tua. Cela ne feust pas sitost faict que le long d'Usane, père de celluy d'aujourd'huy, intime ami de Robert, le voïant dans ceste meslée, porta un coup d'espée aux jarrets de Peyrès, ce qui ha fait croire à d'aucuns que Robert ne l'avoit pas tué, mais bien le long d'Usane. Mais Robert le disoit ainsin et tous mes oncles aussi, outre que feu Madame la marquise d'Oraison m'a dict à moy autrefois que ce feust Robert mon grand père qui avoit tué Peyres et que pour l'avoir vérifié en justice, elle avoit faict perdre les deux mille ecus que la grecque avoit laisssés à Robert, parce qu'elle avoit mis au testament ceste clause que mon grand père n'auroit rien à démêler avec Messieurs de Laval. La tradition ajoute beaucoup de choses à tout cella qui sont fausses. Ce que j'en ai dict est la vérité mesme.

Robert estoit vêtu d'un capot de velour bleu doublé de velour jaune et son espée avec la lame à flamme et à jour. Il faillit à mourir de ceste blessure et en demeura enroué le reste de ses jours.

Robert a toujours advoué que Peires estoit un vaillant homme, et feu le Colonel de Crillon[1] désiroit de mourir come Peiresc. En effect s'il eust eu la liberté de franchir les grands degrés de S[t] Trophine et que la foule n'eust donné moïen à Robert de le tuer, il sortoit de son dessain le plus glorieux homme de son tamps. Tout cela arriva environ l'an 1561 ou 1562 et disoit on que Viete de Condé sa mère l'avoir porté à cest hardi dessaing.

J'ai détaché ce récit de la biographie de Robert de Qui-

1. Le brave Crillon dont il est ici question était colonel général de l'infanterie française, d'où le titre que lui donne Pierre de Quiqueran. Né en 1541, Crillon mourut en 1635. On sait qu'il était d'Avignon, et par conséquent voisin d'Arles.

queran que j'ai trouvée dans les Mémoires de son petit-fils. Cette circonstance explique les lacunes considérables qu'il renferme. Pierre de Quiqueran ne s'est occupé que des faits et gestes de son grand-père il a négligé le reste, et c'est sans doute intentionnellement qu'il a passé sous silence le rôle joué dans le meurtre par Honoré de Ventabren, rôle auquel le caractère dont le meurtrier était revêtu donnait une gravité particulière. Mais l'arrêt du Parlement, les actes de la procédure et d'autres témoignages[1] nous permettent de reconstituer à peu près complètement la scène du meurtre.

*
* *

C'est exactement le 21 février 1563 qu'eut lieu cette scène sanglante. Ce ne fut pas un combat limité à trois ou quatre personnes, mais une véritable mêlée confuse à laquelle prirent part de nombreux combattants et où la foule affolée joua elle-même un rôle. D'après une procuration signée par Louise de Condet pour se porter partie civile le 20 mai 1563, l'instruction judiciaire fut ouverte contre neuf personnes, Gaucher d'Eyguières, Honoré et Robert de Quiqueran, Jean Jehan, Antoine Besaudin, Raymond Vachier, Trophime d'Uzane, Louis d'Anthonelle et Paul de Mondragon. Les trois victimes de cette échauffourée, Baptiste de Peyresc, Jean de Quiqueran et le valet Lucety, portent à douze au moins le nombre des combattants. Essayons maintenant de faire la part de chacun des acteurs dans le drame.

C'est un dimanche matin. L'antique vaisseau de Saint-Trophine est plein de fidèles qui sont venus assister à la grand'messe. L'office est commencé. Le sacristain de Quiqueran, revêtu de la chasuble, est à l'autel. Il célèbre la messe, dévotement suivie par les femmes qui se pressent dans la grande nef, aussi bien que par les hommes, très nombreux dans le bas de l'église et dans les petites nefs. On est à une époque de controverse où chacun se pique de pratiquer sérieusement sa religion. Par la grande porte entr'ouverte, un groupe de retardataires fait son entrée. En tête marche le

1. Notamment la version contemporaine des faits que l'abbé Bonnemant rapporte sans en indiquer l'origine. (Bonnemant, *Nobiliaire*. Ms. de la bibliothèque d'Arles).

gouverneur Mondragon, physionomie bien connue de tous. A ses côtés s'avance, la tête haute, un jeune homme à l'air résolu que l'on a quelque peine à reconnaître, tant il y a longtemps qu'on ne l'a vu, mais dont le nom circule bientôt de bouche en bouche : Baptiste de Peyresc. On le contemple avec étonnement et avec crainte : que vient-il faire à l'église, lui, un huguenot avéré? Comme Mondragon, comme tous les gentilshommes et tous les hommes de guerre présents, il porte l'épée au côté. Six hommes le suivent, valets ou clients, également armés.

Le groupe s'est engagé dans la petite nef de droite de l'église. Fendant la presse, il a dépassé les deux premiers piliers de l'église et arrive auprès de la chaire gothique adossée au troisième pilier. Tout à coup un homme se dresse devant Peyresc, l'épée à la main : c'est le capitaine Jean de Quiqueran-Ventabren, que la rumeur gagnant de proche en proche vient d'avertir de la présence de l'ennemi de sa maison. En un clin d'œil, Peyresc a dégainé et les deux adversaires s'attaquent avec furie. Tout est en tumulte autour d'eux. Les suivants de Peyresc ont mis l'épée à la main pour défendre leur maître. Les amis et les parents de Ventabren ont fait de même, mais la nef est étroite et les deux partis ont peine à s'aborder. Peyresc et Ventabren ferraillent quelques instants. La lutte est inégale, car Peyresc a caché sous son pourpoint une cotte de mailles qui arrête l'épée de Ventabren. Celui-ci n'a pas pris la même précaution. Un furieux coup de pointe de Peyresc le transperce : il tombe frappé à mort.

Cependant, au bruit du combat et du tumulte croissant, l'officiant a interrompu la messe. Il se retourne, mais du maître-autel alors placé au fond du chœur gothique enté par le cardinal Allemand sur la basilique romane, il ne peut distinguer ce qui se passe. Il s'informe. Qu'arrive-t-il? « C'est, lui crie-t-on, votre frère le capitaine qui se bat avec Peyresc. » Sans prendre le temps de déposer ses ornements sacerdotaux, il franchit d'un bond les marches de l'autel, traverse le chœur au milieu des chanoines effarés et se jette à corps perdu dans la mêlée. Il arrive auprès des combattants au moment où Jean de Ventabren tombe sous les coups de Peyresc. Furieux, il saisit un pistolet, soit qu'il l'arrache des mains d'un des

assistants, soit plutôt qu'il le tînt caché sous ses vêtements, car tous les Quiqueran sont venus à l'église comme à la bataille, armés jusqu'aux dents, et un prêtre a pu cacher plus facilement un pistolet qu'une épée sous sa robe. Il vise Peyresc à la tête et fait feu, mais Peyresc se jette de côté et évite le coup. Un de ses valets, nommé Lucéty, se jette devant lui pour le couvrir de son corps. D'un second coup de pistolet, le sacristain l'étend raide mort à ses pieds.

Se figure-t-on cette scène inouïe de désordre, les cris aigus des femmes affolées de terreur, les vociférations des hommes, le cliquetis des épées, les coups de pistolet, tout ce fracas doublé par la sonorité des voûtes de l'église, la messe interrompue, l'officiant en chasuble d'or au milieu de la mêlée, les épées au vent, les gens pacifiques s'enfuyant de tous côtés au milieu des chaises renversées ? C'est l'abomination de la désolation dans le lieu saint.

Cependant Peyresc a jugé la situation d'un coup d'œil. Il est seul en face de la multitude de ses ennemis. Ses valets ont lâché pied, épouvantés par la mort de leur camarade. Le gouverneur Mondragon a bien mis l'épée à la main pour défendre l'ami placé sous son insuffisante sauvegarde. Mais il a assez à faire de se défendre lui-même.

Comme un sanglier entouré par une meute furieuse, l'intrépide Peyresc fait retraite à pas lents du côté de la porte, se couvrant de la muraille pour ne pas être frappé par derrière, faisant face à tous les assaillants avec la pointe de sa redoutable épée. Gaucher d'Eyguières, seigneur de Méjanes, beau-frère de l'aîné des Ventabren, parvient à le joindre. Mais un coup d'épée le met bientôt hors de combat. Toujours rompant, toujours bataillant, Peyresc est parvenu auprès du dernier pilier, celui qui supporte le bénitier. Il ne lui reste plus que quelques pas à franchir pour atteindre la porte qui s'est ouverte toute grande sous la poussée des curieux attirés du dehors. S'il peut en passer le seuil, il sera sauvé, car il aura ses coudées franches et l'espace pour lui ; il le croit du moins. Mais voici que surgit entre lui et le salut un nouvel ennemi et le plus redoutable de tous.

Robert de Quiqueran vient de pénétrer dans l'église, ignorant ce qui s'y passe et sans autre but que de remplir ses

devoirs religieux. Ses cousins de Ventabren lui ont laissé ignorer et la présence de Peyresc à Arles et son projet de se montrer à la messe. Sans doute, ils ont voulu se réserver l'honneur et le mérite de se mesurer avec le meurtrier de leur oncle Gaucher et de venger sa mort sur lui. Robert, qui n'avait pas soupçon de ce qui se préparait, est sorti de chez lui sans autre arme qu'une épée de parade, sans autre armure qu'un pourpoint ou capot de velours bleu, doublé de velours jaune, les couleurs de sa livrée et de sa prédilection.

Comme il s'approche du bénitier pour y plonger ses doigts, étonné du bruit et du désordre, il se trouve à l'improviste en face de Peyresc qui le reconnaît et fond sur lui l'épée haute. Robert n'a que le temps de se mettre en garde. Peyresc le presse et Robert s'escrime de son mieux contre lui, mais sa fragile épée se fausse sur la cotte de mailles de son adversaire. Elle n'est plus bonne qu'à parer et ne peut le préserver d'un coup d'estoc dans le cou. La blessure est sérieuse et Robert en demeure un instant saisi. Peyresc en profite pour franchir la porte. Malheureusement les grands degrés qui, du portail de marbre ciselé, descendent à la place de l'église sont encombrés d'une foule confuse où se heurtent les gens qui s'enfuient de l'église et ceux qui se pressent pour y entrer, afin de voir ce qui se passe. Cette barrière vivante coupe la retraite à Peyresc.

Tandis qu'il essaie de la franchir, ses ennemis le rejoignent. Robert de Quiqueran, revenu de son saisissement, l'a suivi. Son épée faussée lui est inutile, mais avisant un homme qui tient un pistolet à la main, il le lui arrache, le décharge sur Peyresc et l'atteint mortellement à la tête. Au même instant, un partisan des Quiqueran, Trophime d'Uzane, qui avait réussi à se glisser derrière leur adversaire, lui coupe traîtreusement les jarrets du tranchant de son épée. Peyresc tombe sans vie et sa mort met fin au combat. Mais les passions populaires sont comme les flots de la mer : une fois soulevées, elles ne s'apaisent que par degrés. De l'église, l'émotion s'était répandue dans la ville. De toutes parts on accourait pour voir les lieux témoins du massacre. Par les soins de ses amis, le corps de Baptiste de Castellane avait été transporté dans sa demeure patrimoniale et Louise de Condet avait vu

ce fils qui était sa joie et que son intraitable orgueil avait envoyé à la mort, rapporté sans vie dans ce somptueux hôtel d'où il était sorti quelques instants auparavant, plein de vigueur et de courage.

La populace assouvit sa fureur sur le cadavre du valet. A l'instigation, dit-on, du sacristain de Ventabren, il fut dépouillé, traîné par les rues et finalement jeté par-dessus les remparts. Huit jours après, il y gisait encore sans sépulture; l'irritation populaire était telle qu'on n'avait pu célébrer les obsèques de Peyresc, de crainte qu'elles ne fissent éclater de nouveaux troubles, et que sa famille était obligée de demeurer étroitement renfermée dans l'hôtel de Laval, pour éviter d'être insultée, peut-être même violentée.

C'est ce qui ressort de la requête présentée le 4 mars au lieutenant criminel du siège [1] et aux consuls, par laquelle Louise de Condet, dame de Laval, ses filles les dames de Oppède, de Beynes et de Calvisson, son gendre, Jean de Murat de Condé, baron de Calvisson, demandent à être mis sous la protection de la justice et supplient les magistrats de veiller à ce que le corps de leur fils et frère puisse être honorablement enseveli dans la sépulture que les Castellane possèdent dans l'église Saint-Trophime [2].

*
* *

Une information judiciaire avait été ouverte contre les auteurs des meurtres de Saint-Trophime et dès le 20 mai suivant, Louise de Condet s'était portée partie civile contre les meurtriers de son fils. Cette information se prolongea pendant plus de deux ans : la justice a toujours eu le pied boiteux. Ce ne fut que le 28 mars 1565 que le parlement de Provence rendit par défaut son arrêt.

Voici le dispositif de ce rigoureux et intéressant arrêt :

Vu par la Court les deffaulx obtenus par damoyselles Loyse de Condé, dame de la Val, Magdelaine, Renée et Marguerite de Castel-

1. Biord, ligueur forcené qui tyrannisa la ville d'Arles en 1590 et 1592 et périt en 1592 (le 16 mars), massacré par les parents des victimes de sa cruauté.

2. Procuration de Louise de Condet, mai 1563.

lane, dames d'Oppède et Cauvisson, demanderesses en réparation de l'homicide commis en la personne de feu Jehan de Castellane, seigneur du Peretz, leur fils et frère respectivement, le procureur du Roy joinct avec elles, à l'encontre de Honoré de Quiqueran, sacristain de l'église Sainct-Trophime d'Arles, Robert de Quiqueran, Loys d'Anthonelle, Jehan Jehan, Trophime Uzane, Renoud Vacher et Antoine Besaudin, adjournés à trois briefs jours et défaillants..,

La Court a condamné et condamne lesdits Honoré et Robert de Quiqueran et chacun d'eulx avoir la teste tranchée par l'exécuteur de la haulte justice de la ville d'Arles en la place qui est au devant l'esglise de Saint-Trophime, et lesdits Jehan Jehan, Uzane, Vacher et Besaudin estre pendus et estranglés en une potence qui pour ce faict sera dressée en ladite place. Et oultre, a ordonné et ordonne qu'en la chapelle ou ledict deffunct a été inhumé sera mis et attaché, un tableau de cuivre auquel sera engravée la forme et manière du dict homicide et le contenu de ce présent arrest en signe de perpétuelle mémoire du faict, en laquelle chapelle sera dict par chacun jour de l'an messe pour le salut de l'âme du deffunct. Pour la fondation et dotation de ceste chapelle, entretainement du luminaire, ornements, livres et autres choses ecclésiastiques nécessaires au dict service, sera prins premierement et avant toutes aultres choses la somme de deux mil livres sur les biens desdicts défaillants et chacun d'iceulx. La présentation de la dicte chapelle sera et appartiendra successivement au fils aisné de ladicte maison de La Val, et à deffault des hoirs mâles, aux filles aisnées descendant de icelle maison, La collation de la dicte chapelle sera et appartiendra à l'Archevesque dudict Arles. Et pour la réparation civile dudict homicide, la Court a condamné et condamne lesdicts Honoré et Robert de Quiqueran et chacun d'eulx en la somme de six mil livres, moitié envers ladicte mère et l'aultre moitié envers lesdictes sœurs et envers le Roy aussy chacun d'eulx en la somme de deux mil livres, et lesdicts Jehan Jehan, Besaudin, Vacher et Uzanne, chacun d'eulx en la somme de deux mil livres par moitié envers les dictes mère et sœurs et envers le Roy chacun d'eulx cinq cens livres.....

Faict en Court de Parlement séant à Aix et publié à la barre le 28 mars mil cinq cens soixante cinq [1].

Il n'existe pas trace, dans les chapelles de Saint-Trophime, de la sépulture des Castellane La Val, non plus que du « tableau de cuivre » mentionné par l'arrêt. C'est que les auteurs de l'homicide n'ont pas été l'objet d'une grâce personnelle, comme Louis et Baptiste de Castellane en 1560,

1. Arrêts à la barre du Parlement de Provence, tome LXXXIV.

l'arrêt a été ultérieurement rayé et annulé par le Roi, ce qui n'en a laissé subsister aucune disposition.

Le texte que je viens de rapporter et que j'ai copié fidèlement dans les archives du Palais de Justice d'Aix, donne lieu à plusieurs remarques. Loys d'Anthonelle, compris parmi les accusés, ne figure pas au nombre des condamnés; il fut mis hors de cour par prétérition. Quatre autres accusés, contre lesquels l'information avait été ouverte, ne furent pas l'objet de poursuites. On n'a certainement pas manqué de remarquer que le premier qui soit atteint par la condamnation, c'est Honoré de Quiqueran. Il est mentionné même avant son cousin Robert, ce qui démontre qu'il était considéré comme le principal coupable et contredit la version de Pierre de Quiqueran, reproduite plus haut, qui passe sous silence tout ce que le sacristain a pu faire depuis qu'il a quitté l'autel. Nous avons vu, d'après une autre version, qu'Honoré fut l'agresseur de Peyresc et le meurtrier de Lucety. Il devait donc être considéré comme plus coupable que Robert qui n'avait fait que se défendre contre l'agression de Peyresc.

* * *

Les arrêts comme celui du Parlement de Provence n'étaient guère que de platoniques manifestations de la justice. Régulièrement, des lettres de grâce du roi venaient en tempérer la sévérité. Il faut arriver jusqu'au terrible cardinal de Richelieu pour voir les combats singuliers effectivement punis de mort. Il en fut de l'arrêt de 1565 comme de celui de 1548 et de celui de 1520.

Les Quiqueran avaient encore à la cour des amis qu'ils mirent en campagne pour obtenir leur grâce. Il entrait d'ailleurs dans la politique de Catherine de Médicis de ménager tour à tour les catholiques et les protestants. Le 12 février 1566, le roi Charles IX, par lettres patentes datées de Moulins, « déclare l'homicide commis à Arles le 21 février 1563, comme commis durant les troubles de Provence, être de ceux qu'il a déclarés abolis et d'abondant, il l'abolit à nouveau, casse, révoque et annule l'arrêt du Parlement de Provence rendu contre Honoré de Quiqueran, Robert de Qui-

queran, Antoine Besaudin et Trophine d'Usane, les restituant et rétablissant en tous leurs biens. »

Il semble qu'à l'exemple du Parlement de Paris, celui de Provence ait eu la velléité de maintenir son arrêt dans toute sa rigueur. Il mit tout au moins une insigne mauvaise volonté à enregistrer les lettres d'abolition. Les intéressés présentèrent successivement jusqu'à quatre requêtes, sans pouvoir obtenir l'entérinement de ces lettres. Il fallut en appeler de nouveau à l'autorité royale. Le 12 mai, Charles IX signa à Saint-Maur-des-Fossés de nouvelles lettres par lesquelles il enjoignait au Parlement d'entériner ses précédentes lettres d'abolition. Cette fois, le Parlement se soumit. Le 19 juin, il rendit un arrêt ordonnant que les demandeurs jouiraient de l'effet des lettres royales du 12 février 1566, suivant la volonté du roi, « sauf aux demoiselles Louise de Condet, dame de Laval, Madeleine, Renée et Marguerite de Castellane, dames d'Oppède, de Beynes et de Calvisson, parties civiles, de se pourvoir sur la requête qu'elles avaient présentée pour être reçues à bailler moyen d'obreption et subreption, contre lesdites lettres, ainsi qu'elles verraient estre à faire ».

Si les dames de Castellane usèrent de la faculté qui leur avait été réservée, leurs poursuites furent suspendues par les troubles de la Ligue. Mais elles n'étaient sans doute pas définitivement abandonnées, car, trente-trois ans plus tard, en 1599, le roi Henri IV jugea nécessaire de prononcer « l'abolition du fait et de la querelle ancienne des maisons de Quiqueran et de Castellane-Laval[1] ».

*
* *

Jean-Baptiste de Castellane était mort en héros. Dans les circonstances les plus critiques, enfermé entre quatre murs, pressé de toutes parts par une foule hostile, attaqué par des adversaires sans nombre, car non seulement les Quiqueran et leurs amis, mais tout le public lui étaient ennemis, il s'était défendu comme un lion et se serait finalement dégagé sans la circonstance fortuite qui lui barra le chemin, au moment

1. Actes du notaire Maurice Vincent, f° 86, cité par Fassin. *Musée*. 1875.

où il semblait sauvé. Avant de succomber sous le nombre et sous la fatalité, il avait tué un de ses assaillants et en avait grièvement blessé deux autres. Sa mort héroïque fit l'admiration générale. Robert de Quiqueran rendait hautement justice à la bravoure extraordinaire de son adversaire malheureux. Cinquante ans plus tard, Pierre de Quiqueran renchérissait sur cet éloge. Crillon, le brave des braves, un bon connaisseur en matière de courage, qui avait vingt-deux ans et résidait à Avignon, au moment de l'échauffourée de Saint-Trophine, souhaitait de mourir aussi glorieusement que Peyresc.

Robert de Quiqueran, l'adversaire heureux de Baptiste de Castellane, ne lui était pas inférieur en vaillance. Il passa la plus grande partie de sa longue existence à guerroyer, par goût autant que par devoir, et mérita d'être compté parmi les meilleurs hommes de guerre de son temps. Chevalier de l'ordre de Saint-Michel à trente-deux ans (en 1560), il commanda plusieurs fois en second les troupes royales en Provence et se signala par de brillants exploits.

La commune opinion estoit qu'il serait mort mareschal de France s'il n'eust préféré son repos et ses inclinations à sa fortune, car i estoit cogneu et estimé des roys et aplaudi autant qu'homme de son tamps, tant pour estre excelant, hardi et expérimanté capitaine que pour estre heureux à ne perdre pas les hommes qu'il conduisait aux hasards. Il n'estait pas homme subtil, mais, au péril, jamais homme n'y vit plus clair et jugeoit merveilleusement bien du dessaing et de la contenance des ennemis quand il les alloit recognoistre. Dans la vérité, c'estoit son talent. Il protestoit à ceux qu'il conduisoit qu'il estoit prest à leur tirer leurs bottes, mais qu'à l'occasion il vouloit estre creu et obéi, dont on ne se trouvait pas mal. (P. de Quiqueran, *Mémoires.)*

Sa réputation était si bien établie que la noblesse de Provence ne voulait marcher que sous son commandement.

En 1584, Henri d'Angoulesme, grand prieur de France[1], avoit assemblé toutes la noblesse de Provence et avoit faict un gros de mille chevaux et de cinq mille hommes de pied... Il feust question de conduire cette grande multitude de noblesse. Monsieur d'Ornano[2],

1. Henri de Valois, comte d'Angoulême, fils naturel d'Henri II, fut nommé gouverneur de Provence le 25 mai 1577.

2. Alphonse d'Ornano, colonel général des Corses, plus tard maréchal de France, mort, comme Henri IV, en 1610.

colonel des Corses, avoit une fort belle compagnie de gendarmes, qui se joignit à cette noblesse dans l'opinion qu'on lui deffereroit la conduite de tant de gentilshommes. Le marquis de Janson, grand père de celluy qui est aujourd'hui, qui estoit l'un des gentilshommes de la troupe, cria d'abord : « Monsieur le colonel, ne vous meslez point avec nous ; nous ne recognoissons pour nostre conducteur que monsieur de Beaujeu », et il se retira. *(Ibid.)*

La droiture et la générosité de son caractère lui avaient valu de bonne heure une grande popularité dans son pays.

Il feust trois fois premier consul d'Arles, en 1577, 1583 et 1590... Il estoit aimé de la populasse à un pouinct qu'à l'estat nouveau[1], en troupe les bourgeois venaient à son logis savoir de luy quels ils pousseroient au consulat, et si j'ose dire, il estoit le roy d'Arles. *(Ibid.)*

A la mort d'Henri III, il embrassa le parti de la Ligue et s'y obstina jusqu'à la fin.

Jamais homme n'eust le pouvoir de lui persuader de quitter la Ligue et de se randre royaliste, quoyque Jean, mon oncle, son fils, eust épousé ce parti. Jean estoit donc pour le Roy, et son père pour messieurs de Guise, estimant qu'il ne faloit pas obéir à un roy huguenot, hapelourde qui en abusa de plus fins que luy. Il estoit si attaché à cest erreur que, sachant que monsieur d'Espernon tenoit Trenquataille[2], et que Jean, son fils, avait une compagnie à Trenquataille, au régiment du baron de Calvisson, à qui monsieur d'Espernon avait donné le commandement de Trenquataille[3], il montait sur une tour de la maison que Monfort possède aujourd'hui, et espioit avec un harquebuse s'il verroit rien son fils, croïant de faire un signalé sacrifice d'amoindrir et affoiblir d'autant le parti contraire. (C'estoit une estrange guerre.) Jean, voïant qu'on tuoit du monde de ceste tour, envoia dire par un trompette qu'il l'abatroit à coup de canon, si on continuoit d'y tirer, ce qui finist[4]. *(Ibid.)*

La Ligue ne fut pourtant pas toujours tendre pour Robert de Quiqueran. En 1591, un factieux qui avait usupé le gouvernement d'Arles, Biord, lieutenant au siège, voulant abattre

1. C'est-à-dire l'expiration annuelle des pouvoirs des consuls.

2. Trinquetaille, faubourg d'Arles situé en face de la ville et sur la rive droite du grand bras du Rhône.

3. Au mois de septembre 1593.

4. La distance de la Tour de Montfort à Trinquetaille était d'environ cent cinquante mètres.

toutes les influences qui pouvaient lutter avec la sienne, fit incarcérer Robert avec deux de ses fils, quinze gentilshommes et cinq bourgeois choisis parmi les principaux, sous le faux prétexte qu'ils étaient d'intelligence avec le duc de Montmorency. Les prisonniers subirent les plus indignes traitements. On craignit, pendant quelques jours, que Biord, qui avait déjà fait ses preuves en fait de cruauté, ne les fît périr.

Tout estoit en pleurs dans la ville, les femmes et parentes des prisonniers fondaient en larmes. Les capucins se mettent en dévotion, suivent les esglises en procession, pieds nus, accompagnés de plusieurs honnestes femmes et filles en mesme estat, couvertes d'un crespe et réclamans la miséricorde de Dieu... Quelques meschantes âmes leur semèrent des espines hors la ville, à un passage estroit. L'on a cru que ce fust par le commandement du lieutenant [1].

L'archevêque menaça de mettre la ville en interdit, de faire fermer les églises, d'interdire à tous les ecclésiastiques de célébrer les offices, d'administrer les sacrements. Le lieutenant effrayé craignit que le peuple ne se soulevât contre lui, et ajourna l'exécution de ses sinistres projets. Il n'en retint pas moins ses prisonniers qui ne furent tirés de leurs cachots et rendus à la liberté que cinquante jours plus tard par le duc de Savoie en personne, lorsque ce prince se transporta d'Aix à Arles.

Malgré cette cruelle épreuve, Robert de Beaujeu n'en persista pas moins dans son attachement à la Ligue jusqu'au jour où le Pape Clément VIII admit Henri IV dans la communion de l'église catholique. Il fut alors le premier à arborer dans Arles la cocarde blanche et à contraindre les consuls à reconnaître l'autorité du roi (16 octobre 1595).

*
* *

Robert de Quiqueran-Beaujeu mourut en 1609, à l'âge de quatre-vingt-un ans, laissant une nombreuse postérité. Ses descendants ne firent pas déshonneur au nom qu'il avait si brillamment porté. On compte parmi eux, Pierre, l'auteur des Mémoires auxquels j'ai empruté le meilleur de ce récit,

1. Mémoires d'Étienne de Chiavari-Cabayssole. *Musée*, 1878.

Honoré, grand-prieur de Saint-Gilles, un autre Honoré, évêque de Castres, écrivain et orateur renommé, Charles-Joseph, évêque de Mirepoix, Paul-Antoine, commandeur de Malte, homme de mer célèbre, etc...

La vendetta entre les deux maisons de Castellane et de Quiqueran avait pris fin bien avant le dernier acteur du drame de 1563. Elle s'était éteinte dans le sang de Baptiste de Castellane et de Jean de Quiqueran, après avoir duré vingt-quatre ans. L'honneur était sauf de part et d'autre et la lassitude prévalut sur la rancune.

De même que s'était éteinte la famille des barons de Beaujeu, la branche de Castellane-Laval ne tarda pas à disparaître à son tour. Des cinq fils d'Honoré de Castellane et de Louise de Condet, Louis, Baptiste, François et Pierre[1] moururent sans postérité. Jean, qui devait continuer la famille, n'ayant pas eu d'enfants de son premier mariage avec la Grecque, convola en secondes noces avec Catherine d'Oraison, fille du vicomte de Cadenet, propre nièce de la veuve de Gaucher de Quiqueran. Il n'eut qu'une fille qui épousa le marquis d'Oraison, son cousin. C'est ainsi que, par un singulier parallélisme, les biens des seigneurs de Laval passèrent aux d'Oraison, tout comme ceux des barons de Beaujeu...

« Ceux qui frapperont de l'épée périront par l'épée[2]. » Jamais cette parole évangélique ne se vérifia mieux que par le destin des deux nobles maisons dont je viens de conter la fin. C'est par cette moralité biblique, bien conforme à l'esprit du temps, qu'il convient de clore le récit qui précède.

COMTE REMACLE

1. Pierre, le protonotaire, jeta le froc aux orties, prit le parti des armes, se maria et mourut sans enfants. Il fut chevalier de l'ordre, comme son frère Jean.

2. Saint Mathieu, XXVI, 52.

SCIENCE ET MŒURS[1]

UN ÉTAT

L'aérostat n'aura d'utilité précise que du jour où il sera dirigeable. Ce jour-là, d'ailleurs, il rattrapera le temps perdu; car il bouleversera les mœurs, il inversera littéralement les conditions de l'existence actuelle. Mais, dès maintenant, l'ascension présente, sur toutes les autres formes de tourisme, le précieux avantage d'offrir au regard des vues d'ensemble. Le voyageur peut jeter, des deux côtés de la route ou du rail, malgré la vitesse, la fatigue, les trépidations et le fracas, de brefs coups d'œil à ras de terre sur le détail pittoresque des sites ; mais emporté, dans la nacelle d'un ballon, d'une allure insensible et rapide, dans une sereine extase, il découvre le pays en larges panoramas, pénètre sa véritable physionomie, se penche sur sa vie, en écoute la clameur lointaine, en sent monter vers lui l'attendrissant mystère.

Un signe force l'attention, dès le premier regard jeté sur cette carte gigantesque ; toutes les lignes en sont tracées par la main des hommes. La mosaïque verte et brune des champs, les routes blanches, les rivières sombres aux bords empierrés, les canaux droits, la voie ferrée au luisant reflet, les bois même, éclaircis de coupes régulières, bordés de murs, de

1. Voir la *Revue* des 15 août et 1er octobre.

fossés ou de chemins, le lacis des rues dans les villages et les villes, partout le trait du dessin trahit l'intervention humaine. Et l'on comprend, à ce spectacle, l'attachement filial des vivants pour ce visage vénérable, où tant de fines rides racontent un long passé de patience et d'efforts.

Ces menus traits écrivent, sur la face de la terre, un peu de son histoire et de son destin. Le regard domine d'abord la cité monstre, toute chaude, toute fumante de vie active ; elle pousse ses toits vers les campagnes, comme des cristallisations gigantesques ; il semble que, du fond de l'horizon, les maisons viennent s'agglomérer à cette formidable masse magnétique, convergent vers ce centre d'influence et de force bienfaisante. Mais déjà paraît la petite ville ; ses dimensions modestes ne lui ont pas permis d'exercer à longue portée cette sorte d'attraction ; elle est même impuissante à retenir ses habitants, à leur offrir les points d'appui et les plaisirs qu'ils vont demander à l'énorme cité ; aussi ne grandit-elle pas : sa taille flotte dans la ceinture de ses vieilles fortifications, qui projettent en plan leur dessin régulier. Puis des villages, des villages encore, engourdis, plus par le malaise croissant d'une exploitation routinière, que par l'exode de quelques-uns vers l'industrie, la concurrence logique du fer à la terre. Les plaines, morcelées, déchiquetées en toutes petites parcelles, peignent bien aux yeux cet émiettement de l'effort ; elles disent cette âpreté du paysan agrippé des ongles à son champ, repoussant encore, de toute la force de son instinct, le rêve des grandes cultures indivises, où la terre généreuse s'arrachera du sein, sous des soins plus intelligents, de plus riches moissons.

Le vaste réseau des voies de communication apparaît jeté sur les campagnes comme un filet aux larges mailles. Les routes claires frappent d'abord la vue ; jamais elles ne s'y dérobent, car elles suivent docilement le mouvement du terrain. Leurs sinuosités racontent les intrigues qui présidèrent à leur naissance : il fallut contourner respectueusement un gros domaine : il fallut desservir une usine éloignée mais influente. Les voitures — autant de petits points noirs immobiles — rappellent les vicissitudes de l'existence pourtant courte encore de ces belles voies : la prospérité première, la solitude

à l'avènement des chemins de fer, le demi-réveil sous les coups de trompe des cyclistes et des chauffeurs. Mais, si elles sont déchues de leur primitive importance, elles constituent encore les véritables liens entre centres voisins, et leurs indications nombreuses, précises, mathématiques, seront encore longtemps bénies du touriste. A grande hauteur, la voie ferrée, où le train se traîne à la vitesse d'une chenille, est moins aisément visible : elle se cache sous une tranchée, passe sous une colline, déconcerte la recherche en franchissant une vallée sur une dentelle de fer, prodigue, tout le long de sa route, ces travaux qui méritent, par leur beauté technique et leur audace, leur nom, étrange au premier abord, d'ouvrages d'art. Enfin l'aéronaute, fût-il amateur, appréhende un troisième réseau, grave obstacle au ballon qui rase le sol : celui des fils télégraphiques et téléphoniques, qui portent désormais instantanément les signes de la pensée jusque dans le moindre village.

Sur ce canevas apparent, s'appuient d'autres trames invisibles aux yeux, mais nécessaires à compléter le dessin de la grande carte nationale. Sur ces calmes étendues, où quelque coup de fusil ou de sifflet, de trompe ou de clairon, révèle seul la vie, fonctionne en effet le mécanisme infiniment compliqué de l'organisme administratif ; des réseaux nombreux, ténus, travaillent cette chair paisible. Pareil au pêcheur qui lance l'épervier de la pointe de son bateau, le pouvoir central jette, du haut de la symbolique nef parisienne, les lourds réseaux de son influence sur toute la surface du pays. On peut imaginer chacun de ces larges filets ministériels, en suivre la trame entre son nœud central et ses points extrêmes : l'Intérieur et ses maires, l'Instruction publique et ses maîtres d'école, la Justice et ses juges de paix, la Guerre et ses soldats, les Finances et ses receveurs, les Travaux publics et ses cantonniers... Recenser toute la hiérarchie qui s'échelonne entre le ministre et ces modestes représentants, représente un jeu de patience qu'excuserait seule l'oisiveté forcée d'un voyage aérien.

Pourtant, afin d'obtenir la physionomie exacte du dessin achevé, il faut superposer ces différents réseaux, comme les

tirages successifs d'une gravure coloriée. Et alors apparaît une anatomie dont le squelette est constitué par les voies de communication et dont les artères principales tendent vers la capitale, une sorte de graphique de la centralisation. Mais ce n'est point une figure nouvelle. Dix siècles de patients efforts ont aggloméré des provinces autour de l'Ile-de-France, bloc grossi par les victoires, trempé par les revers. Il ne dut rester compact qu'au prix d'un continuel effort de concentration. La Révolution fut accusée d'avoir, dans une sorte de mouvement spasmodique, dans la crainte nerveuse du péril étranger et des troubles intérieurs, tiré plus violemment encore les fils du réseau. La nécessité de gouverner à longue distance, parmi des guerres sans fin, exagéra encore cette tendance sous le premier Empire. Et c'est seulement quand ces successifs efforts de centralisation eurent accompli leur œuvre que naquirent les moyens de communication rapide. Il serait injuste de prétendre qu'ils ont accentué le dessin de la trame. Ils en ont plutôt modifié la fibre. Sur un simple signal, le pouvoir central peut instantanément entrer en contact avec un point quelconque du territoire. Aussi peut-il laisser à ses représentants plus d'initiative. Ainsi l'enfant qui retient une balle par un fil de caoutchouc lui laisse l'apparence légère de la liberté et peut, d'un brusque rappel, la reprendre dans sa main. Le réseau, jadis rigide, paraît devenir élastique. Les confédérations récentes, qui ne traînaient pas le poids d'un lourd passé et qui se sont soudées sous l'influence des découvertes modernes, ont pu laisser à leurs différentes villes toute leur énergie propre. Ces souples engins de science seront donc peut-être, contre toute apparence, les outils de cette décentralisation que certains considèrent comme une panacée.

D'ailleurs, d'autres réseaux encore peuvent être évoqués à la surface de cette terre paisible et silencieuse. Mais ceux-là sont tout neufs. Ils ne présentent pas l'aspect des précédents. Leur point central n'est pas nécessairement la capitale. Ils n'offrent pas de fortes nervures convergentes, mais une texture uniforme, répandue sur toute leur zone d'influence. Ce sont les associations de toutes couleurs, les syndicats ouvriers, mixtes, patronaux, les coopératives de consommation, de pro-

duction et de crédit, les sociétés d'épargne, d'assurances et de secours mutuels, les cercles et les clubs sportifs, politiques et savants, groupes d'individualités réunies sous les prétextes les plus disparates, mais toutes décidées à fondre leur intérêt propre dans l'intérêt commun. Elles ne sont pas non plus d'essence nouvelle. Les jurandes, les maîtrises, les corporations, sont de vieux mots qui représentent de vieilles choses. Mais pétrifiées dans les traditions, les abus et les privilèges, elles furent broyées par la Révolution, coulées plus tard dans des moules nouveaux, très divers, modelées sur tous les besoins de la vie, et prirent les engins de communications rapides pour souple armature. Certes, leur texture est encore frêle. Mais elles se développent. Si on superpose à son tour leur réseau sur la carte idéale où s'élancent déjà les forts rayons du pouvoir central, elles recouvrent peu à peu de leurs taches discrètes ce graphique trop despotique. Elles apparaissent comme le remède au-dessus du mal. Leurs zones d'action s'étendent, se réunissent, se fondent, pareilles à ces flaques qui sourdent sur la grève à la marée montante et qui couvrent lentement d'un glacis régulier les rides laissées sur le sable par les reflux passés.

Mais déjà, tandis que se poursuit la course aérienne, et comme pour rendre sensibles ces trames jetées sur le sol national, un brouillard léger, avant-coureur des soirs d'automne, s'étend sur la terre. Tout repérage devient impossible. L'aérostat vogue en plein inconnu, et le rêve s'en autorise pour prolonger ces routes blanches, ces voies à peine distinctes, dans leur course vers les frontières. Elles ne s'y arrêtent pas. Elles sont les signes matériels de l'extension au delà des bornes de la patrie. La mer elle-même ne rompt pas leur élan : le câble plonge bravement au fond de l'Océan et le paquebot emporte au large le panache de fumée du train.

Comme par une double endosmose, un actif courant d'êtres et de pensées s'établit à travers les frontières. De riches étrangers, véritables pionniers de luxe, s'installant de capitale en capitale, ont d'abord donné l'exemple d'un facile internationalisme. Quelques esprits les ont sévèrement traités. Sans doute, les attaches qui retenaient ces cosmopolites à la terre natale devaient être assez frêles. Peut-être même ces racines

ont-elles reçu parfois quelque coup fâcheux qui acheva de les arracher du sol. Ils ont une morale un peu fatiguée d'avoir beaucoup voyagé, un peu blasée d'avoir vu la vérité changer si souvent de face à chaque douane. Mais il ne faut pas juger seulement sur ces inlassables voyageurs le mouvement de pénétration réciproque. D'autres symptômes plus sérieux le révèlent, depuis les séjours de plus en plus fréquents d'adolescents de la bourgeoisie dans des familles étrangères, les caravanes d'excursion pratiquement organisées, jusqu'à ces nombreux touristes qui parcourent consciencieusement le monde avec l'intention de le connaître. Que d'heureuses surprises avoueraient, dans un premier élan de franchise, ceux qui reviennent de ces croisières ! Et le symbole puéril et charmant de ce souci grandissant de l'étranger, ne sont-ce pas ces cartes postales illustrées — filles de la science qui les dessine et les transporte — échangées aujourd'hui entre enfants de tous pays pour leurs collections, leur révélant, mieux que de gros livres, l'existence, au delà des frontières, de nobles monuments et de beaux sites ? Ceux même qui, par raison ou par sentiment, sont jaloux des traits de leur race et s'attachent fortement à l'idée de patrie, seraient mal venus de prendre ombrage de cette diffusion, due aux moyens de communication puissants et prompts. Car c'est une vérité reconnue d'eux-mêmes, que ce contact vigilant avec les voisins, cette alerte direction de l'esprit vers le dehors, tendent à renforcer l'esprit national. Mais, plus encore, doivent s'en féliciter ceux qui souhaitent de voir cette idée d'association s'étendre de la nation aux puissances confédérées, comme elle s'étendit de la famille à la nation, ceux qui regardent les chemins de fer comme les navettes rapides qui tissent sur le sol continental la carte des États-Unis d'Europe.

Ce serait une chaire admirable que la nacelle d'un ballon pour prêcher sur le néant des frontières. Comment, en effet, discerner, parmi le chaos énorme des montagnes ou dans les campagnes paisibles, ces petits poteaux limitrophes ? Rien n'indique, au premier abord, un changement de race, une « bataillère », comme on dit de la perte du Rhône dans le Léman, où les eaux du fleuve et du lac se touchent sans se

mêler. Et les ouvrages de guerre doivent seuls révéler les bornes de la patrie. Sur la frontière maritime, à peine même doivent-ils paraître aux yeux. Un charmant caprice de mode et de bien-être a fait naître sur cette lisière une ligne continue de villas, ourlant ainsi la carte d'Europe, de la Baltique à la mer Noire, d'une ligne très précise de richesse, brodant une frange d'or devant celle du flot. Et les sombres batteries doivent passer inaperçues, maillons de fer dans cette chaîne précieuse. Mais, au lieu des chalets ajourés, de sombres forts jalonnent la frontière de terre. Leurs bétonnages, leurs coupoles d'acier doivent apparaître dans la houle des plaines et des montagnes comme le pont à demi submergé de cuirassés formidables. Des deux côtés de la ligne idéale, ces ouvrages ennemis sont si voisins qu'ils doivent paraître, vus de haut, comme l'œuvre d'un même peuple.

La guerre... Quelle métamorphose soudaine elle imposerait à ce paisible pays, déjà prêt au sommeil sous son manteau de nuit!... La nacelle n'est plus suspendue au ballon libre et capricieux, mais liée à la voiture-treuil d'un parc de génie. Des flammes de bivouac dessinent par les champs dévastés le repos inquiet des armées. Des lumières courent à la recherche des morts et des blessés, se posent comme des feux follets sur ces corps étendus. Des incendies ensanglantent le ciel. Le canon, las de tuer, tonne encore à de longs intervalles... Rêve d'horreur qui peut soudain devenir réalité. Mais là encore, l'outil de science apparaît comme un gage pacifique. Certes, la devise qui indique la préparation de la guerre comme un moyen de paix, est bien vieille, bien paradoxale. Et pourtant, deux simples remarques militent en faveur de cette doctrine rassurante. Au point de vue de la portée : il est certain que les batailles où périrent le plus grand nombre d'hommes furent ces luttes corps à corps dont l'histoire de la Grèce et de Rome nous ont légué les exemples les plus fameux ; à mesure que cette portée, d'abord nulle, augmente, la mortalité des hommes par les armes diminue ; les guerres du premier Empire, avec leurs énormes hécatombes, leur matériel encore défectueux, fournissent un utile repère à ce point de vue entre les luttes primitives et les batailles actuelles. Considère-t-on, en second lieu, non plus

la portée, mais l'efficacité des engins de mort? Deux peuples hésiteront d'autant plus à s'en servir qu'ils auront plus de chances d'être instantanément anéantis : la découverte de l'aviation rendra pour longtemps la guerre impossible. Peut-être faut-il donc chercher une garantie de paix dans cette puissance croissante de l'armement, et surtout dans ce service obligatoire qui draine en un jour, avec l'assentiment du Parlement, dès la mobilisation, tous les hommes de vingt à quarante-cinq ans. Et ces deux cautions, l'une brutale, l'autre égoïste, semblent encore plus sûres que les œuvres généreuses en faveur de la paix, parce qu'elles opposent les uns aux autres des instincts équivalents en qualité comme en violence, d'une part la peur de la mort, de l'autre la folie belliqueuse.

Les préjugés qui ennoblissent la guerre sont enfouis depuis si longtemps dans les âmes, ils ont de si soudaines, de si brusques explosions, que les initiatives pacifiques, officielles ou privées, toujours platoniques, ne peuvent pas encore lutter efficacement contre ces éruptions redoutables. D'ailleurs, ces groupements en faveur de la paix ne semblent pas toujours uniquement animés d'un esprit de conciliation. On sent s'agiter dans leur sein des ambitions, des jalousies, des luttes même entre radicaux et opportunistes... De minces fissures courent ainsi au fronton des plus nobles œuvres, comme pour rappeler ironiquement aux artisans d'une tâche supra-humaine qu'ils sont simplement de faibles hommes.

Il ne faut pas pourtant désespérer, malgré des signes contraires. Déjà, une loi certaine nous montre que le temps et le progrès ont triomphé des épidémies dévastatrices, des disettes, des famines mortelles. Les convulsions intérieures semblent elles-mêmes devenir chaque jour plus problématiques, les coups de main et les coups d'État d'une exécution plus difficile, grâce encore aux communications rapides, à la liberté d'expression des mécontents, à l'impossibilité des longs secrets, des méprises et des ignorances durables. La guerre à son tour pourra donc disparaître, surtout lorsque l'éducation sociale en aura lentement affaibli, puis aboli le virus dans chaque conscience. Aussi cette œuvre éducatrice semble-t-elle à la fois efficace et urgente. Et l'on a pu voir l'un des plus remarquables hommes d'État de ce temps, M. Léon

Bourgeois, consacrer à cette noble tâche une large part de sa prodigieuse activité.

Mais tous, dans ce pays, ne se tournent pas avec autant de confiance vers l'avenir. Mille petits mots, mille petits gestes trahissent, dans la vie normale, l'existence de deux courants de foi contraire. Et si quelque événement public surgit, la masse se prend en deux cristallisations bien distinctes, qui tournent l'une vers l'autre des arêtes hostiles. Sans cesse, un jeu de bascule se produit, où les deux parts d'un peuple se jettent violemment dans les deux plateaux, l'emportant tour à tour. Tout est bon pour servir de couteau à la balance : naguère le sabre d'un factieux ou le glaive de la justice; demain peut-être, le fer d'un outil ou le soc d'une charrue.

Les uns vivent tournés vers le passé. Ils s'y sentent, orgueilleusement, attachés par des traditions. Il leur apparaît, dans le recul du temps, chevaleresque, héroïque et charmant. Ils voudraient le conserver tout entier, en bloc : la famille et la justice à la romaine, les instincts guerriers, les mœurs féodales, les dogmes solides. Ils avaient attaché leurs dures croyances à la voûte bleue du ciel, comme les chevaliers suspendaient leur épée aux voûtes des cathédrales. Et ils souffrent de savoir que l'air seul voile d'un peu d'azur la profondeur infinie du néant. Tout ce qui ébranle les colonnes du vieil édifice les atteint. Ils ont arraché la science de leur esprit avec un geste douloureux, parce que ce dard les avait empoisonnés de doute. Ils sont irrités de toute lumière, parce qu'ils voulaient croire aveuglément. Ils en deviennent ingrats : si la science les sauve de la mort, d'un audacieux coup de scalpel, ils la renient ensuite, comme on rejette un pansement usé. Ils accueillent le progrès avec maussaderie et pourtant ils le suivent, enfants gâtés qui trépignent tandis que leur mère les entraîne.

Les autres se tournent vers l'avenir. Ils croient passionnément à de meilleurs demains. Ils sont continuellement en marche. Le passé leur apparaît comme une suite d'étapes qu'ils ne regrettent pas. Le présent les intéresse. Il trouvent un pittoresque savoureux aux engins nouveaux, à la vie

qu'ils nous donnent. Ils accueillent avec curiosité toutes les découvertes. Car la science les soutient. Ils s'appuient sur elle comme un pèlerin sur son bâton. Elle fortifie leur foi dans le développement continu, indéfini, de l'espèce. Et ils poursuivent leur tâche avec le patient courage de la fourmi qui traîne sa larve à travers les cahots, les reculs, les périls, apporte allègrement son ingénieux effort à l'œuvre commune.

Comme les voyageurs d'un même train, ces deux camps sont emportés de la même allure par la vie moderne. Mais les uns sont assis face au chemin parcouru qu'ils regrettent, les autres face au but qu'ils attendent. Et n'est-elle pas tout entière à l'image d'un train, cette société où, depuis l'abolition des vieux préjugés, triomphe momentanément la seule hiérarchie de l'argent? N'a-t-elle pas aussi ses trois classes, la première ouverte à la richesse et aux faveurs, la deuxième qui envie la première, et la troisième énorme, sombre, silencieuse, encagée dans ses geôles étroites et malsaines, — toutes trois emportées par l'engin de science à vive allure, on ne sait vers quel but?...

MICHEL CORDAY.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LES PRÉLIMINAIRES

DU

DIVORCE IMPÉRIAL

— 1796-1809 —

Par l'appareil légal et par les formules prononcées, ç'a été un mariage que, le 19 ventôse an IV, ont contracté, pardevant Charles-Théodore-François Leclercq, officier public du deuxième arrondissement de Paris, Napoléon Bonaparte et Marie-Joseph-Rose Detascher. Rien n'y a manqué de ce qui, au regard des lois civiles, en établit la validité : la publication a été régulièrement faite la décade précédente ; nulle opposition ne s'est produite ; les futurs conjoints sont majeurs et, à défaut d'actes de naissance, ils ont présenté des actes de notoriété en règle : peu importe que, sur ces actes, Joséphine soit née le 23 juin 1767, alors qu'elle est née le 23 juin 1763, que Napoléon soit né le 5 février 1768, alors qu'il est né le 15 août 1769 ; il n'y a point de doute sur les personnes, et c'est assez. La loi n'exige ni le consentement, ni même la consultation des ascendants lorsqu'il s'agit des majeurs ; elle ne parle même pas de témoins à produire et, si Napoléon est assisté de Paul Barras, membre du Directoire exécutif, et de Jean Lemarois, aide de camp-capitaine ; Joséphine, de Jean-Lambert Tallien et de Étienne-Jacques-Jérôme Calmelet, c'est qu'il leur plaît ainsi. De ce mariage, tout est régulier, et pourtant ce n'est pas un mariage.

Nulle idée haute, qu'elle descende de la Divinité ou qu'elle

émane de la Société, ne le sanctifie ou ne le consacre. Ce n'est plus le pacte solennel que jurent, entre les mains du prêtre et en la présence de Dieu, deux êtres unissant leurs destinées, durant leur existence entière, pour la bonne ou la mauvaise fortune ; pas même l'avertissement de la loi sociale proposant aux désirs de la chair le but de la fondation d'une famille et de la perpétuation de la race : Dieu est absent, et c'est comme une dérision si la Société est requise d'enregistrer des engagements dont l'une des parties au moins rejette les obligations et dénie le principe.

Bonaparte, lui, est de bonne foi. Il a voulu cette cérémonie ; il y tient. Par là, avec le désir passionné qu'il éprouve pour acquérir et pour *stabiliser*, si l'on peut dire, ses acquisitions, pour leur fournir un titre et en établir la possession légale — car, par des côtés, il reste fils d'homme de loi — par là, il croit s'assurer cette maîtresse qu'il craint de ne voir s'échapper et sur qui il constitue ainsi son droit. D'abord, il l'aime avec ses vingt-six ans restés chastes, avec son tempérament vierge, avec l'ardeur de son sang méridional, et c'est la joie de posséder enfin une de ces femmes de Paris, « les seules qui sachent aimer et qui vaillent d'être aimées ». Puis, s'il aime la femme, il aime aussi la vicomtesse, celle qui lui donnera l'entrée dans le monde où il aspire, l'être social qui lui fournira un pied dans la société. Ce n'est pas seulement la maîtresse qu'il épouse, c'est une grande dame, c'est l'ancien régime. Trop neuf pour juger, trop jeune pour comprendre, trop provincial pour savoir, il croit qu'un tel mariage est un mariage et que, ainsi faite, la chose compte. Son impatience n'admet point d'atermoiements ; sa volonté ne reçoit pas de conseils ; son imagination l'emporte à saisir des apparences et à les prendre pour les réalités. D'avis, il n'en demande point et, d'ailleurs, qui lui en donnerait ? Ce qui l'entoure est aussi neuf, aussi jeune, aussi provincial que lui ; comme lui, vient de la Révolution et ne sait que la Révolution. Il n'a pas dans Paris un ami qui puisse le détourner ou le renseigner. Les témoins qu'il prend, c'est l'ancien amant de sa femme et un aide de camp à peine majeur. Est-ce d'eux qu'il recevra des informations ? Sans doute, il a appris d'enfance que, à un mariage, il faut un prêtre, mais c'est là une satis-

faction qui regarde la conscience, et le lien serré par la loi n'en sera pas moins solide si la religion n'y intervient pas. D'ailleurs, le général Vendémiaire peut-il demander des bénédictions nuptiales? Ne le compromettraient-elles pas? Ne lui enlèveraient-elles pas l'appui des jacobins, le seul sur qui il puisse compter? Car il arrive de Toulon, il est l'homme de Robespierre jeune et de Ricord, de Saliceti et de Turreau ; c'est comme tel qu'il a été désigné pour combattre les Sections. Il n'a pas le droit, pas le moyen encore de s'émanciper de ceux qui le protègent. Plus tard, on verra.

Joséphine y tient-elle? En fait-elle une condition? Peut-être hésiterait-il alors ; mais, loin qu'elle le désire, probablement elle ne s'en soucie pas. Nul compte à tenir d'une légende de mariage religieux célébré à Croissy par l'abbé de Pancémont. S'il y avait eu bénédiction par un prêtre — et quel prêtre ! — quel besoin de la réitérer plus tard? Joséphine sait ce qu'elle fait : un mariage civil n'engage point et ne compte pas. Il a suffi, pour le conclure, d'un maire et de quatre témoins ; il n'en faudra pas plus pour le rompre. Un mariage religieux serait de plus de conséquence. Seul, il déclasserait, car, seul, il est un mariage au gré de quelques gens et de ceux-là auxquels Joséphine tient davantage. L'aventure civile, qui d'ailleurs peut rester ignorée ou presque, c'est le mariage de comédie, au plus l'enregistrement d'un concubinage momentané. Joséphine, par surcroît, n'y va que précautions prises. Elle a près d'elle des gens avisés et qui lui ont fait la leçon. Ne possédant rien, ou si peu de chose ! elle n'en adopte pas moins le régime de la séparation de biens. Ainsi, quoi qu'il arrive, elle gardera ce qu'elle a et ce qu'elle gagnera. Ce petit Corse, à qui l'on prête du génie, qui s'en va commander une armée, qui prétend infailliblement conquérir l'Italie, vaut bien Hoche ou Barras. Sans doute, ce n'est pas Ouvrard, mais tout le monde n'a pas la chance ou la beauté de madame Tallien. Ce qu'apportera ce Bonaparte sera de bonne prise et, à défaut d'un financier, Joséphine se contente du général. Mais elle n'est point empressée de se parer de lui avant qu'il ait montré ce qu'il sait faire. Elle a le choix pour ses témoins : parents, amis, les ci-devant constituants qui fréquentent chez elle. Qui prend-elle? Tallien, qui sait garder

d'autres secrets, et Calmelet, son homme d'affaires, le subrogé-tuteur de ses enfants, celui à qui elle confie ses dettes, ses papiers, son argent même — quand elle en a. Si, légalement, elle abdique sa vicomté, pour le public, elle ne retient pas moins le nom, qu'elle croit sonore, de son premier mari. Que Bonaparte cesse de plaire, ou plutôt, qu'il soit malheureux au jeu de conquête, point d'affaires; on repassera devant le citoyen Charles-Théodore-François Leclercq, et la vicomtesse de Beauharnais se retrouvera telle que devant. Le monde ignorera ou feindra d'ignorer qu'il y ait eu mariage, divorce et le reste, et ne l'en accueillera pas moins.

De sa part, nulle idée de devoir, nulle pensée désintéressée, nul rêve d'amour tendre à travers la vie : peut-être, au mieux, une impulsion des sens ; au début, un caprice de raffinée pour un sauvage, l'amusement de servir d'institutrice à cette fougue maladroite ; mais, d'affection, de confiance, d'amour, nulle trace. Elle joue sa chance, en ne mettant au jeu que le moins possible. D'ailleurs, elle n'est ni pire, ni meilleure que la plupart des femmes, et, en donnant ce qu'elle donne, c'est vraisemblablement tout ce qu'elle peut donner. Est-ce sa faute si son cœur lui suffit à peine pour s'aimer et si, rapportant tout à soi, tout autre sentiment que l'égoïsme effleure seulement sa sensibilité? Elle se débat depuis l'enfance dans un dédale de contrariétés et d'infortunes dont elle n'est parvenue jusqu'ici à se tirer que par des expédients. C'est encore un expédient qu'elle trouve, à l'heure où, ruinée, vieillie, déconsidérée, elle n'a plus le droit d'être difficile. Elle se laisse donc faire, et, si elle se garde, c'est que jusqu'ici elle ne s'est point assez gardée.

***

Elle ne calcule pas tout; on pourrait le croire et ce serait injuste. Outre que les sens l'emportent parfois jusqu'à la rendre imprudente et malavisée, elle dépend de ce qu'on nomme *le plaisir* et de cela elle est esclave : le plaisir, c'est le besoin qu'ont les femmes de remuer, de voir, d'être vues, d'organiser des parties, de se montrer à des spectacles, de se trouver hors de chez elles et de rencontrer des êtres. A cela,

Joséphine sacrifiera tout : enfants, famille, l'amour même et, bien plus, les calculs d'avenir. Aux sociétés où manquent une hiérarchie, un centre, une cour et des salons, *la partie* s'impose avec l'obligatoire encanaillement dans les prétendus lieux de plaisir : jardins à musiques et à danses, cafés, restaurants, petits théâtres et promenades de banlieue. N'importe où, avec n'importe qui, on va, pour échapper à soi, voir des lumières et des foules. C'est un amusement, paraît-il, dont on ne saurait se passer dès qu'on en a savouré les délices, quoique, à chaque retour, l'on plaigne son ennui et que l'on gémisse de ne pouvoir se soustraire aux joies qu'on s'est préparées pour le lendemain. Ainsi prise à l'engrenage, la vie s'écoule sans qu'on puisse distraire un jour des frivolités qui en sont devenues l'occupation, le devoir et la raison d'être.

Napoléon parti pour son armée, arrivé à Nice, entré en Piémont, vainqueur à Montenotte, à Millesimo, à Dego, appelant à lui, — et de quels cris d'amour, de quelles supplications de désir ! — la femme qu'il adore, elle, bien plus qu'à « quelque amant », ne peut s'arracher à cette vie que, pour la première fois, elle mène d'un peu haut, non plus en suivante, en dame de compagnie, en invitée de la dernière heure, mais de pair avec les autres femmes, même avec une nuance de supériorité qui, à chaque victoire de là-bas, s'accentue et se rend plus marquée. Jadis, on l'acceptait pardessus le marché, par pitié, pour tenir une chaise, et, comme elle était facile, causante et de bonne façon, point bégueule ni prude, elle ne chômait point ; mais, à présent, c'est à elle que vont les honneurs, c'est pour elle qu'on organise les fêtes, c'est elle qui préside la table, et ce nom, qu'elle avait d'abord refusé, dédaigné, s'auréole de gloire. Ce n'est pas pour s'appeler la citoyenne Bonaparte qu'elle renonce à la vicomté Beauharnais, c'est pour s'ériger en Notre-Dame-des-Victoires. Où en jouir mieux qu'à Paris ? Elle y trouve le plaisir, la popularité, l'aisance — car Bonaparte lui envoie ce qu'il a d'argent — un crédit qui s'étend à chaque bataille — car, au territoire conquis, banquiers et fournisseurs le mesurent — des fêtes à chaque pas, des parties tous les soirs, même, s'il lui plaît, des amants. On dirait qu'à ce dessein Bonaparte envoie des officiers.

Quand enfin, sur les supplications, les menaces, les invectives de ce mari, tous les prétextes épuisés, tous les obstacles levés, contrainte par le Directoire même qui craint que Bonaparte ne quitte tout pour venir retrouver cette maîtresse qu'il préfère presque à la gloire ; lorsque, éperdue en gémissements, elle monte en voiture, ce qu'elle pleure, ce ne sont pas ses enfants qu'elle laisse, ce n'est pas un amant, elle en emmène un à sa suite, c'est Paris, c'est la joie des parties, c'est l'agrément de cette société. Quel agrément ! Elle se lamente d'aller retrouver, en pleine victoire, dans le plus beau pays, un époux, que, légitimement, elle a connu deux jours ! Quel amour ! En vérité, ce Bonaparte n'est-il pas d'une incroyable exigence ! Voici qu'il veut sa femme près de lui, qu'il la veut pour lui et qu'il l'oblige à le rejoindre ! Qu'a-t-elle à faire de ces baisers « chauds comme sous l'Équateur » et de cette fatigante continuité de passion ? Si elle s'en trouva flattée, amusée, comme conquise, bientôt elle s'en lasse, en est excédée. Pas le plus petit mot pour rire, ce Bonaparte, toujours du grandiose, du sublime, du génie et une ardeur des sens qui fatigue. Jamais on ne lui apprendra la volupté : s'enseigne-t-elle ?

Tout naturellement, par une pente fatale, Joséphine va à ce qui lui rappelle le mieux la société qu'elle regrette. Charles, l'adjudant de Leclerc, « un vrai jeune homme », « point de meilleur camarade ni de caractère plus égal », tous les talents qui font la joie des tables d'hôte, calembours et tours de force, une vivacité endiablée dans un petit corps jeté au moule, peau brune, cheveux noirs, yeux ardents, pieds et mains d'enfant ; cette audace qui plaît aux femmes et qui, dans le rire où elles se jettent, prend tout d'elles. Avec cela, point de scrupules et de la tête ; rien d'un soldat, hormis la bravoure immédiate. Avec les fournisseurs, dont il se fait le boute-en-train, il sait, au dessert, amorcer les affaires et porter les paroles utiles. Il est de ces gens qui, faisant métier d'amuser, gardent leur sang-froid et excellent à profiter de la bonne humeur qu'ils font naître. Il distrait Joséphine et il lui sert. Il est ce qu'il faut pour le genre d'amour qu'elle peut donner — celui du moins qu'elle donne avec plaisir. Ces petits hommes n'ont point des gaietés que dans

l'esprit et des calembours que dans les mots. Ils savent divertir des trente-cinq ans curieux et diversifier le plaisir. Point de doute, c'est ici l'amant qui lui convient ; mais elle garde le mari, homme utile, qui, pour elle, conquiert l'Italie. qui lui vaut les *regali* des villes et des princes, qui, pour la première fois, la place en un cadre de luxe qui lui agrée, et par qui l'hôtel de la rue Chantereine se met à la dernière mode. Elle le trompe, ce qui plaît toujours, et elle jouit de la fortune qu'il fait. L'atavisme de son père, grand dépensier sans moyens, vivant et mourant endetté, s'est éveillé chez elle, et la prodigue qu'elle est n'a nul besoin des leçons qu'elle eût pu recevoir au Luxembourg.

C'est donc ainsi en Italie : Joséphine, à Passeriano, à Udine, à Mombello, ne porte point de vanité, même pas d'orgueil. Elle semble peu touchée des hommages qui ne se présentent pas sous forme de diamants, pierres précieuses, antiquités, tableaux et objets d'art. Elle n'a pas l'air de se soucier de ce qu'elle est devenue : elle n'a pas l'air de comprendre : sans doute ne comprend-elle pas. Qu'à chaque jour écoulé, à chaque bataille gagnée, à cette Italie cinq fois conquise, Bonaparte, du petit jacobin, du général d'émeute qu'il était hier, grandisse en héros et en libérateur; qu'il conçoive à présent la réalité de ses ambitions, détermine en sa pensée qu'il est un meneur de peuples, elle ne le voit pas. Même les triomphes à travers la Suisse, la France, Paris, elle les néglige et ne s'en soucie. Comment, sous quel prétexte, par quels mensonges s'attarde-t-elle en Italie? Par quelle grâce d'État fait-elle croire à Bonaparte qu'elle meurt d'envie de voir Rome, alors qu'elle ne pouvait tout à l'heure supporter un monument et qu'elle dépérissait de Paris? N'importe, elle gagne vingt-cinq jours pour M. Charles qu'elle ne quitte qu'à la barrière.

Revenue enfin, elle fait fort bien aux fêtes triomphales qu'on lui dédie — car le mondain de ces choses est pour la toucher. — Mais quelque grâce qu'elle affecte et quelque aménité, on remarque sa mauvaise humeur. Sans doute regrette-t-elle Gênes et M. Charles. Quand son mari court les côtes, cherchant le défaut d'armure de l'Angleterre, elle emploie son temps, reprend ses amis et ne permet point

qu'ils l'oublient. Et lorsque, de Toulon, elle a vu l'*Orient*, portant Bonaparte et sa fortune, s'élever et disparaître sur la haute mer, après un temps très court où elle a peut-être pensé le rejoindre, dès Plombières, la voici reprise par les fêtes, les parties, les sociétés, les compromettantes amitiés, et c'est ensuite la vie commune qu'elle mène avec M. Charles.

Celui-ci, devenu grâce à elle l'associé de la Compagnie Bodin, s'est lancé dans la finance et est en passe de gain. C'est ainsi qu'Ouvrard a débuté, et madame Bonaparte envie toujours les chances de madame Tallien. Pourtant, elle n'a rien à envier : solliciteuse en titre pour la Compagnie Bodin, elle est en affaires avec Ouvrard et avec la Compagnie Flachat. Elle reçoit de toutes mains l'argent qu'elle laisse filer à doigts ouverts et dont M. Charles prend son compte. Prodigue comme elle est, elle a des jours de détresse, des hauts et des bas, mais elle trouve toujours du crédit. Quant à son mari, elle ne s'en soucie que pour toucher la pension qu'il lui fait et jouer de son nom, tant qu'elle le porte. Car, à ce moment, elle paraît toute résolue au divorce, elle est prête à le demander : elle en parle à Barras, à Rewbell, à Gohier, à Réal. Les raisons, d'abord ce Charles à qui elle tient à la façon des femmes mûres collées à la peau de ces petits râblés, bien en chair. Elle prétend l'épouser : c'est une face de la question. L'autre, moins désintéressée, c'est le ferme propos de garder ce qu'elle a reçu du général. Il court de mauvais bruits sur cette armée d'Égypte. On dit Bonaparte prisonnier, on le dit mort. Voilà bien les soldats ! Et elle porte ses bijoux chez des amis, elle s'assure contre les risques et prend ses précautions.

Telle est sa vie depuis quatre ans qu'elle est mariée, quatre ans dont elle a passé douze mois au plus avec Bonaparte[1], et deux années au moins avec M. Charles. Elle ne s'est sans doute souvenue qu'elle était une épouse qu'aux moments où elle trompait son mari; mais à peine a-t-elle cru voir l'ho-

1. Deux jours, du 19 au 21 ventôse; quatorze mois, du 25 messidor IV au 26 brumaire VI, mais combien traversés de batailles, de campagnes, de marches et d'absences; quatre mois et demi du 13 nivôse au 30 floréal VI. C'est dix-huit mois dont il faut déduire plus de six pour les sorties de Milan durant l'Italie et les voyages sur les côtes quand on est rentré.

rizon s'assombrir, qu'elle a prétendu rejeter le nom — le seul lien virtuel qui l'attachât encore à Bonaparte. Elle a résolu le divorce et, si elle ne l'a pas accompli, si elle n'a point engagé, pour le préparer, des démarches irrémédiables, ce n'est point sa faute, c'est le hasard des circonstances.

***

Quant à Bonaparte, il a épousé Joséphine sachant qu'elle a eu des amants, qu'elle en avait un, étant sa maîtresse à lui, quinze jours avant qu'elle l'épousât ; mais, ces choses, il les a abolies, n'en a point tenu compte. Il n'avait alors nul droit sur elle. Même marié, il ne se sent pas encore bien certain qu'il en ait. Il ne commande pas, n'exige pas : il supplie. Il se sent encore inférieur, tant est grand le prestige qu'elle exerce. D'ailleurs, ne craint-il pas, s'il parle haut, de faire quelque chose qui ne soit pas *comme il faut*? Il ne veut point passer pour un malappris, un brutal, un homme qui ne sait pas vivre. Sous ce vernis qu'il s'impose, on sent l'âme fulgurante, on est aveuglé par des éclairs de passion. Vainement il s'efforce de l'entraîner vers lui, de la décider à le rejoindre. Vainement, il aspire à l'avoir, à la posséder ; il souffre, il pleure, il se dessèche d'amour, la pensée ne lui vient pas de la contraindre. Elle, amusée, se dérobe et trouve des prétextes : à chacun qu'elle lui oppose, il est si naïf qu'il l'accepte ; il y croit fermement et, sur ces défaites de convenance dont elle doit bien rire, il s'exalte comme à des vérités révélées. Il ne voit pas, ne croit pas, n'admet pas qu'elle le leurre. Le sentiment qu'il éprouve est à ce point dominateur qu'il ne se demande pas un instant s'il est partagé. Son caractère ne lui permet pas de douter de lui-même, et ce serait en douter qu'imaginer à sa maîtresse une âme différente de la sienne. Aussi bien, va-t-il si loin? Son amour égoïste ne serait-il pas satisfait par la possession et raffine-t-il sur la psychologie? Il veut la femme pour lui, à cause du plaisir qu'il y prendra et des sensations qu'il en tirera, mais il ne l'étudie point. Il ne cherchera jamais — celle-là pas plus qu'aucune autre — à la deviner ni même à la comprendre. Est-ce indifférence ou mépris, est-ce la concep-

tion juste de la vie et, ayant une fois constaté le continuel malentendu entre les deux sexes, est-il assez fort pour avoir renoncé à prétendre de la femme autre chose que ce qu'elle donne sans s'inquiéter de ce qu'elle réserve?

A mesure que le succès le porte, que la victoire fidèle augmente non la confiance qu'il a en soi, mais le prestige qu'il exerce, il se rend plus impérieux et parle plus haut. Ne pouvant rien gagner sur la femme elle-même, il annonce âprement ses volontés à ceux-là qui, à Paris, peuvent agir sur elle. Ce n'est pas entre deux gendarmes qu'elle le rejoint, mais il a mobilisé au moins deux directeurs. Il la retrouve enfin, et tout de l'absence est oublié, tout en lui est satisfait: amour, orgueil, vanité. Chose étonnante : vue de près, Joséphine garde, accroît même son importance aux yeux de Bonaparte. C'est que, chez elle, l'être social est supérieur ; nul pour savoir, comme elle, mentir et charmer. « *C'est une femme paitrie d'esprit et très riche* », écrit un officier d'Italie à son ancien chef. Près de tout le monde, elle réussit : généraux et soldats, diplomates et princes, Italiens et Allemands. Elle déteste Milan, et y fait bonne mine ; elle s'ennuie à périr, et l'on dirait qu'elle ne s'est jamais tant amusée. Elle fait du quartier général une cour, du moins un salon, mais où les distances se prennent sans qu'on s'en doute. Elle a les vertus mondaines par excellence, le tact et la grâce. Dans ce milieu soldatesque, où l'éducation de la plupart est terriblement négligée, elle ne porte point de hauteur, elle ne donne pas de leçons, mais il suffit qu'elle paraisse pour qu'un semblant de politesse s'établisse et que les aventuriers d'hier, passés généraux, se guindent à quelque galanterie. Ils l'ont épaisse, parfois lourde, mais c'est bonne intention, et, lorsqu'elle se manifeste en présents, elle est d'autant mieux accueillie. Ces présents coûtant peu à qui les fait, Joséphine en reçoit beaucoup. C'est le premier objet de discussion avec Bonaparte. En a-t-il d'autres? Soupçonne-t-il qu'il est trompé? Hormis une confuse jalousie qui ne sait sur qui se fixer, il n'a que des inquiétudes. Il faut, pour qu'il prenne l'éveil, l'arrivée de la famille au quartier général et les piquantes allusions où les sœurs se revanchent de l'intruse. Encore n'y croit-il guère, y voit-il le train habituel

des intrigues féminines et des inévitables rivalités. Sans doute, des choses le surprennent, des absences brusques, des fuites soudaines où Joséphine se soustrait à lui. Il s'étonne qu'elle ne trouve pas, à l'attendre, un suffisant plaisir ; mais tout nuage se dissipe dès qu'elle paraît. L'ardeur du désir est toujours. chez lui, presque aussi vive, et, dès qu'elle est satisfaite, il ne s'ingénie point à découvrir les secrets qu'on lui cache. Aussi bien, c'est, vis-à-vis de lui. une égalité constante d'humeur, une exactitude qui lui plaît, une grâce qui l'enchante ; à toute heure, elle est prête à obéir ; elle ne discute ni ne contrarie. Nulle scène, nulle volonté manifestée, nulle exigence, une vie qui se rend docile et s'établit en soumission près de la sienne, sans qu'il ait même à manifester un désir. N'est-ce pas tout ce qu'il faut pour lui plaire ?

Pourtant, il faut le constater, lui qui veut, pour Marianne-Elisa et pour Paulette. un mariage devant le prêtre, qui, à ce dessein, demande les dispenses et combine les engagements. ne songe point à de tels arrangements pour lui-même, et se réserve. Est-ce de Joséphine ou de lui que vient la répugnance à se lier davantage, la volonté de rester libre ? L'occasion est favorable et tout semble disposé pour qu'on la saisisse. Il ne plaît sans doute ni à l'un ni à l'autre ; car, en un tel moment. Joséphine l'eût probablement obtenu si elle l'avait souhaité, et, pourvu que la cérémonie restât inconnue du Directoire, elle n'eût pas été contraire à la politique du général.

Au retour d'Italie, s'il s'étonne un peu du retard que Joséphine met à le rejoindre, les prétextes qu'elle lui a donnés lui paraissent si bons qu'il ne s'inquiète point. « Le temps est affreux. les chemins détestables. » Puis toutes les réceptions à Turin et à Lyon, les fêtes, les présents. Il faut bien qu'elle accepte et qu'elle remercie. Dès qu'elle arrive. c'est oublié : il est tout à elle et voilà un ménage modèle. « J'aime ma femme », dit-il audacieusement, et, comme il peut tout dire, cela ne semble pas même ridicule. Des habitudes reprises avec Barras, des allants et des venants, il ne voit rien. Le voile est épais, mais il ne met aucune complaisance à l'épaissir. Il demeure dans sa sécurité confiante, et, lorsque

chacun sait, lui seul ignore. Il ignore avec ferveur, si l'on peut dire, car il s'encolère aux allusions que tentent ses frères; il rejette avec indignation les calomnies et, pour un peu, se portant garant de la vertu de sa femme, il romprait avec ceux qui osent la mettre en doute.

Mais, en Égypte, tout change. Comme il l'écrit à Joseph, « le voile est entièrement déchiré ». Qui a parlé? Junot s'en est défendu, Berthier aussi, on a dit Bourrienne. Une lettre d'Eugène à sa mère éclaire tout[1] : « Bonaparte, depuis cinq jours, écrit le fils, paraît bien triste, et cela est venu à la suite d'un entretien qu'il a eu avec Julien, Junot et même Berthier; il a été plus affecté que je ne croyais de ces conversations. Tous les mots que j'ai entendus reviennent à ce que Charles est venu dans ta voiture jusqu'à trois postes de Paris, que tu l'as vu à Paris, que tu as été aux Italiens avec lui dans les quatrièmes loges, qu'il t'a donné ton petit chien, que même en ce moment il est près de toi; voilà, en mots entrecoupés, tout ce que j'ai pu entendre. Tu penses bien, maman, que je ne crois pas cela, mais, ce qu'il y a de sûr, c'est que le général en est très affecté. Cependant, il redouble d'amabilité pour moi. Il semble, par ses actions, vouloir dire que les enfants ne sont pas garants des fautes de leur mère. Mais ton fils se plaît à croire tout ce bavardage inventé par tes ennemis. Il ne t'en aime pas moins et n'en désire pas moins t'embrasser. J'espère que, quand tu viendras, tout sera oublié[2]. »

Ainsi, à ce coup, ce sont les deux aides de camp, Julien et Junot, et c'est Berthier qui ont parlé. L'avaient-ils fait déjà à

1. Cette lettre est datée de Giseh, le 6 thermidor. La lettre de Bonaparte à Joseph, publiée dans *Napoléon et sa famille*, I, 237, est datée du 7 : elle part par le même courrier et, comme elle, est prise en mer par la croisière anglaise.

2. Voilà la fin de cette lettre si caractéristique du temps, si démonstrative en ce qui touche les rapports de fils à mère, en un temps de relâchement moral tel que le Directoire ; Eugène, qui renseigne ainsi Joséphine et ensuite s'érige presque en juge, n'a alors que dix-sept ans : « Nous avons eu de bien grandes fatigues à supporter. Nous avons traversé des déserts. Nous avons souffert la soif, la faim et le chaud, mais nous voilà heureusement arrivés victorieux au Caire. Depuis six semaines, point de nouvelles, point de lettres de toi, de ma sœur, de personne! Il ne faut pas nous oublier, maman, il faut penser à tes enfants. Adieu, crois que ton fils sacrifierait mille fois son bonheur au tien.

» E. BEAUHARNAIS. »

bord de l'*Orient*? on peut le penser ; mais alors ils n'avaient pas tracé. A présent encore, aux faits qu'ils allèguent, Bonaparte, quoi qu'il dise, ne prend pas une entière croyance. Il souffre, il s'indigne, mais il doute. Il faut d'autres affirmations, il faut surtout l'éloignement, le temps, la distraction d'une autre femme, pour que l'idée de la séparation s'établisse en son esprit et que, désormais, le divorce lui apparaisse comme la solution nécessaire. S'il avait eu de madame Fourès l'enfant que déjà il souhaitait, qui sait?

Donc, Bonaparte et Joséphine ont, chacun de leur côté, envisagé fermement, celle-ci depuis le mariage même, celui-là depuis Thermidor an VI, l'hypothèse du divorce ; ils en ont réalisé la pensée, ils en ont formulé la résolution. L'acte civil de leur union ne s'est pas un instant présenté à leur esprit comme un contrat indissoluble. Pour elle, il n'était qu'une formalité dont elle se fût fort bien passée ; pour lui, qui y avait tenu, il cessait d'avoir une valeur dès que l'adultère lui était dénoncé. Chez l'un et chez l'autre, à présent, le clou est enfoncé, — rien ne l'arrachera.

***

On sait le retour d'Égypte, les larmes, les supplications, le pardon. En présence de l'ancien amour qui toujours hante sa chair, Bonaparte est faible. Mais, quoiqu'il soit sincère en sa générosité, quoiqu'il abolisse la faute et, réellement, l'amnistie, il ne peut l'oublier et en prend ses avantages. Il n'y reviendra pas, il ne la reprochera jamais, mais il se sent libéré vis-à-vis de sa femme ; il se reconnaît le droit d'aimer où il lui plaît et, à la rencontre, de prendre les femmes qu'il veut. S'il est retenu par l'habitude et aussi par la séduction que cette femme exercera toujours sur lui ; si des inquiétudes lui ont été suggérées au point qu'il se reproche à lui-même autant, sinon plus qu'à elle, l'absence d'enfants ; par suite, s'il redoute une expérience publique qui prouverait authentiquement son impuissance ; il n'est pas moins convaincu que ceci n'est que provisoire et que, quelque jour, tôt ou tard, il faudra en finir. En attendant l'occasion, il fait bonne mine

et, intimement, il ne souhaite peut-être pas qu'elle se présente. Au moins, en néglige-t-il plusieurs que lui offre dès lors sa fortune. On lui parle d'infantes, de princesses d'Allemagne, il laisse dire. Lui-même en fait la confidence à Joséphine : cela n'est donc pas sérieux ; il ne veut pas se compromettre en une alliance royale qu'il trouverait dangereuse pour sa politique. Il ne se sent ni sûr de lui-même, ni affermi dans sa place. Il attend donc et remet ; mais, non plus, il ne veut pas renforcer le lien qui l'attache à sa femme. Quand, rue Chantereine, Consalvi bénit le mariage d'Hortense et, par surcroît, celui de Caroline, le Premier consul ne réclame aucune bénédiction pour lui-même ; si Joséphine y pense, si elle en fait la proposition, elle est repoussée.

Puisque ainsi il n'affirme point son mariage, puisqu'il le laisse pendant et incomplet, alors qu'en toute occasion il déclare, même devant Joséphine, que le mariage religieux est le seul qui compte pour la morale, c'est qu'il veut se réserver la facilité de le rompre, sans autre formalité qu'un acte civil qui n'exigera aucune intervention étrangère et qui ne présentera aucune difficulté. C'est là l'opinion de son ministère, de ses entours, de l'Europe entière, et ce divorce, à chaque instant le bruit en court et le monde l'attend.

Aussi, combien Joséphine le redoute ! Toutes ses pensées l'y portent ; tous ses actes le combattent ; toute sa vie s'use à le prévenir. Pour borner la fortune de Bonaparte, le préserver des tentations du pouvoir suprême et des conséquences qu'il entraîne, tantôt elle s'allie aux royalistes, tantôt elle renseigne les jacobins. Chef héréditaire, Bonaparte voudra des héritiers. Maréchal ou connétable, duc et pair, il n'en a pas besoin. Et puis, le roi que Joséphine aura contribué à restaurer, lui devra bien, en échange, des égards et un appui, et elle se trouvera établie dans tous les honneurs anciens que rêve son imagination. Ayant échoué là, elle se retourne vers ses anciens amis de la Convention, et, pour combattre l'hérédité, elle forge des armes et suscite des cabales. Le mieux, sans doute, serait qu'elle eût un enfant et, pour cela, elle consulte des médecins, suit des traitements et prend des eaux ; mais les magiciens ne font pas de miracles. Alors, elle affirme que

ce n'est point sa faute, elle invoque ses deux enfants Beauharnais; elle s'évertue à accroître, chez Bonaparte, les doutes que, vraisemblablement, elle-même a suggérés. Et pourtant, l'âge qu'elle a pris ne se note pas seulement à ses traits : elle est presque une vieille femme; à peine est-elle une femme; mais elle sait si bien manœuvrer que s'il ne la croit pas entièrement, ses inquiétudes s'accentuent. Ainsi, cette hérédité qu'elle ne peut procurer, dont elle ne saurait indéfiniment retarder la proclamation, la détourne-t-elle sur Louis : elle y sacrifie sa fille, sans une hésitation, ni un scrupule.

Les tempêtes que sa jalousie soulève, les querelles qu'elle cherche à propos des distractions de Bonaparte avec des passantes sur qui son orgueil ne devrait pas s'arrêter, mais qui lui fournissent des armes, la perpétuelle inquiétude où elle se trouve à chaque instant sur « sa position », ont-elles au moins cet effet de la préserver elle-même des tentations anciennes ? On voudrait le croire. A coup sûr, plus de scandales, rien des affichages des temps d'Italie et d'Égypte, mais, point d'intrigue, c'est moins certain. Qu'est-ce cette lettre, écrite à sa plus intime confidente, cette madame de Krény[1] qu'elle charge à toute occasion de ses secrets de ménage : « Bonaparte a décidé à sept heures du soir qu'il irait coucher à Malmaison, ce qui a été exécuté à l'instant même. Me voici, ma chère petite, confinée à la campagne jusqu'à je ne sais quel temps. J'en suis triste à en mourir. Malmaison, qui avait tant d'attraits pour moi, n'est à mes yeux, cette année, qu'un endroit désert et ennuyeux. Je suis partie hier si précipitamment, que je n'ai pas eu le temps de rien faire dire au jardinier qui m'avait promis des fleurs. Comme je

1. Je n'ai pu encore formellement retrouver cette madame de Krény, à qui, le 10 pluviôse an X, Bonaparte fait donner 15000 francs sur l'enregistrement à titre d'indemnité et sur les fonds provenant des biens de sa famille qui sont encore aux mains de la nation. C'est certainement la personne le plus avant, sous le consulat, dans l'intimité de Joséphine. Elle était la maîtresse de Denou qu'elle avait amené rue Chantereine et qui, par elle, obtint de suivre le général en Égypte. Elle se trouvait à Plombières en l'an VI avec Joséphine. Était-elle née Cacqueray ? Était-elle alliée aux Crény, émigrés, reçus chevaliers de Saint-Louis en 1795 et en 1800 ? Certains écrivent son nom Crény, d'autres Crigny; Bonaparte et Joséphine écrivent Krény et c'est ainsi qu'elle signe. Nul doute qu'elle ne fût à ce moment aussi influente dans les bureaux de ministère qu'assidue au rez-de-chaussée des Tuileries, mais, à partir de 1803, elle disparaît brusquement et je ne trouve plus son nom nulle part.

veux absolument lui écrire, faites-moi dire ce qu'il faut que je lui mande. J'ignore ce dont vous êtes convenue avec lui; je désire pourtant lui témoigner mon chagrin, attendu, ma chère petite, qu'il est bien réel. » Voilà un jardinier qu'on traite avec bien des égards, et ces fleurs-là embaument le mystère, surtout enveloppées dans ce post-scriptum : « Je n'ai pas oublié vos cinquante louis; vous les aurez après-demain. »

Que Joséphine eût ou non des intrigues, ce qui importe, c'est que personne n'en a rien su, c'est que personne n'en a parlé, c'est que les salons d'opposition, reformés dès les émigrés rentrés, n'ont rien surpris. Et, comme elle se trouve là, qu'on n'a contre elle aucun grief nouveau, que, malgré les velléités de divorce que peut éprouver le Consul, elle n'en jouit pas moins de l'état public d'épouse légitime, qu'elle est associée à sa vie, et que, en France, où les traditions monarchiques subsistent pleinement, il paraît impossible de séparer l'existence publique du premier magistrat de son existence privée, Joséphine suit pas à pas l'ascension graduelle qui porte Napoléon aux sommets; elle se trouve entraînée par sa fortune, et, sans qu'il y pense, peut-être qu'il le veuille d'abord, elle reçoit et prend une place dans l'État. Puisqu'il y a une madame Bonaparte, il faut bien qu'elle paraisse et qu'on lui adresse des hommages ; comme elle fait au mieux dans un salon et qu'elle attire aux Tuileries ceux-là que Bonaparte tient le plus à conquérir, loin de se repentir de l'avoir mise en vue, il fait d'elle un des ressorts de sa politique, et, comme l'opposition contre elle lui semble une forme d'opposition contre lui-même, il se porte à accentuer davantage les honneurs qu'il exige pour elle et qui, d'abord spontanés et de simple galanterie — comme au voyage de Lyon et à celui de Rouen — deviennent commandés et se règlent par l'étiquette, comme au voyage de Belgique. L'épouse du Premier consul a des dames du palais; l'épouse du Premier consul a des préfets du palais; l'épouse du Premier consul tient cercle; on lui présente les ambassadeurs et les personnages d'importance. De fait, degré par degré, elle a monté les marches du trône, elle n'a plus qu'à s'y asseoir.

Cela fut plus compliqué qu'on n'eût pensé, et peu s'en fallut

qu'au moment même où l'Empire allait s'accomplir, la fortune de Joséphine ne s'écroulât brusquement. Et ce ne fut pas devant les propositions déguisées que, sous une forme ou l'autre, faisaient arriver jusqu'à Napoléon les souverains les plus puissants, non plus, devant les discours des tribuns ou les insinuations des frères, mais sur un caprice pour une femme de la cour, caprice savamment exploité par madame Murat. Joséphine, avec ses humeurs jalouses, est sotte, fait des scènes. Napoléon s'emporte, va jusqu'à signifier le divorce à Eugène et à en préparer les voies. Cela encore tourne court. D'abord, comme il le dit à sa femme, « il n'a pas le courage d'en prendre la dernière résolution » : « Si tu ne fais que m'obéir, je sens que je ne serai jamais assez fort pour t'obliger à me quitter »; puis, le caprice qu'il a eu est passé; enfin, il a regardé dans le jeu de sa sœur et de ses frères ; il sent une machination et, pour la déjouer, brusquement, il décide que Joséphine sera couronnée et sacrée.

Par surcroît, de ce divorce manqué, outre la couronne, outre le sacre, Joséphine tire le mariage religieux. Le Pape arrive à Fontainebleau, elle lui raconte, lui avoue, peut-être, par plus d'habileté, lui confesse qu'elle n'a point reçu la bénédiction nuptiale. Que peut faire le prêtre, ce bénédictin, ce canoniste? En quelle position se trouve-t-il, lui qui a adressé des brefs particuliers d'éloges à sa chère fille en Jésus-Christ *Victoire* Bonaparte, qui a reçu ses lettres, accepté ses présents, sollicité sa bienveillance, et qui apprend soudain que cette chère fille vit en concubinage, qu'elle est en état de péché mortel? Peut-il transiger avec les règles les plus strictes de l'Église, avec la discipline dont il a la garde, peut-il remettre à cette femme, au nom du Dieu dont il est le vicaire, l'anneau et la couronne, la communier de sa main, et, selon les rites, imposer sur elle la triple onction? Il faut, d'abord, qu'elle soit mariée, qu'elle ait réhabilité son union criminelle. La France entière est prête et assemblée; Notre-Dame est décorée; l'Europe est attentive au moindre faux pas. Déjà, l'on a éprouvé assez de retards ruineux du fait du Sacré-Collège et du Pape. A présent, ce ne seraient plus des retards, mais un écroulement et, dans l'universelle risée, le Pape repartant pour Rome. Il faut que Napoléon se marie ou qu'il renonce

à être sacré et couronné. C'est le dilemme où sa femme l'enferme. Jamais contrainte plus efficace et plus certaine. Il cède, mais du moins le mariage sera secret ; il sera célébré par le Grand aumônier en quelque chambre écartée ; nul n'y assistera. Le Pape se contente ainsi, n'entre dans les détails. Fesch lui a demandé tous les pouvoirs dont il pourrait avoir besoin, il n'a rien spécifié expressément. La matière étant délicate, Pie VII n'a point insisté, s'en est rapporté pour les formes au Grand aumônier de France, cardinal de Lyon, primat des Gaules. Seulement, les pouvoirs qu'il a donnés au célébrant n'ont point et ne peuvent avoir d'effet envers l'Empereur, moralement et, peut-on dire, physiquement contraint.

Napoléon, pourtant, paraît prendre son parti du mariage forcé. Les résistances que ses frères opposent à sa politique, les ambitions qu'ils révèlent, la hâte qu'ils portent à s'établir dans la succession impériale l'ont à la fin lassé. Il est brouillé avec Lucien et Jérôme, presque avec Joseph et Louis. Restaurateur de l'empire carolingien, dépendra-t-il donc de ceux qu'il traîne à sa suite, dont la fortune n'est faite que des éclaboussures de sa gloire ? Il se retourne vers les Beauharnais ; ce sont eux qui le fourniront d'héritiers, c'est chez eux qu'il trouvera des successeurs à sa guise. Cela ne se fait pas sans une résistance acharnée des Bonaparte. Ils suscitent Jérôme, ils prétendent relever Lucien, ils réclament, ils cabalent, ils invoquent leurs droits, et ne sont pas sans produire quelque effet. Mais, s'ils obtiennent des trônes, ce n'est que moyennant une sorte de renonciation tacite à la succession même de l'empire. Au système familial qui, jusque-là, a semblé dominer sa politique, Napoléon substitue, au moins adjoint, un autre système, l'adoptif. Ayant comme renoncé à procréer des héritiers, il trouve plus exceptionnel, plus surhumain, d'en instituer avec sa plume, et qui procèdent, hors de toute chair, de sa pensée. Pour cela, la famille de Joséphine — famille au sens le plus large, car les alliés y sont compris — est précieuse. Elle permet, par des alliances, de greffer en des pays qu'on ne saurait raisonnablement annexer, des boutures napoléoniennes qui transformeront les races souveraines. Au travers des événements qui se pressent et l'emportent, couron-

nement de Milan, campagne de l'an XIV, campagne de Moravie, c'est là la pensée dominante : comment, en ce moment, songerait-il au divorce? Puis, c'est la Russie attaquant et la campagne d'Iéna.

Donc, à peu près tranquillement passent pour Joséphine ces deux années 1805 et 1806 : elle y atteint le sommet de sa fortune ; elle y jouit de tous les honneurs et sa destinée paraît fixée ; mais, à la fin de 1806, premier coup de cloche annonçant la déchéance : Napoléon est père et à n'en pas douter. Il a un fils : Léon, né le 13 décembre. Donc il peut en avoir d'autres : le mauvais sort est conjuré. Cinq mois plus tard, le 5 mai 1807, le fils de Louis et d'Hortense, l'enfant sur qui Napoléon a reporté tout le paternel de sa tendresse, qu'il a virtuellement institué l'héritier, pour qui il a combiné les principaux ressorts de ses constitutions, meurt du croup à La Haye. C'est le glas de Joséphine que sonne le bourdon de Notre-Dame. Peut-être l'impression produite par le premier fait n'eût point été si profonde qu'elle déterminât une résolution chez l'Empereur : mais il a dissipé ses doutes et mis fin à ses appréhensions. Jeté en son esprit, il y a fatalement provoqué des idées auxquelles la mort du fils d'Hortense donne leurs directions et qui trouvent à Tilsitt leur terrain de culture. Alors, elles sont mûres et Napoléon envisage pour la première fois non plus seulement l'hypothèse ancienne du divorce, mais le choix d'une nouvelle épouse.

FRÉDÉRIC MASSON

(*A suivre.*)

LA BECQUÉE[1]

VIII

INDULGENCE DE LA CHAIR

Les pauvres femmes s'agitèrent du jour de l'an à Pâques, et Dieu seul connut tout à fait les complots étouffés, les alarmes secrètes, les timides rébellions, et la sombre énergie que couvrit le battement des ailes de leurs bonnets noirs.

Ces scènes se passèrent dans la pièce au meuble d'utrecht, sous le geste du Cupidon et le sourire incertain de la disparue qui semblait nous regarder de très loin. On avait descendu du grenier d'anciens journaux illustrés qui sentaient la poussière, la lavande et la souris confusément. Je suivais, sur leurs images, la campagne d'Italie ou les grimaces des « semaines comiques » de Cham, lorsque le vent tordait les arbres du jardin, soufflait dans le corridor ou faisait trembler tout à coup le paravent de papier jaune.

Grand'mère et ces demoiselles, trop bonnes pour désespérer, caressaient la conviction que toutes les difficultés seraient aplanies; ne sachant par quel moyen, elles tranchaient la question par une date : Pâques. Pâques, c'était le bon Dieu, le printemps, la lumière; les causes justes devaient triompher à Pâques. Elles voyaient très bien Philibert arrivant avec sa femme et sa fille. Elles disposaient les chambres; elles sa-

1. Voir la *Revue* des 15 octobre et 1er novembre.

vaient où l'on mettrait la petite voiture sur laquelle l'enfant passait sa vie étendue. Est-ce que Félicie ouvrirait la maison neuve ? Une fois décidée, elle ne faisait pas les choses à demi.

Le temps coulait et Félicie ne se décidait point. Elle devenait si malade que l'on osait à peine lui parler. A l'époque de carnaval, on piétinait encore sur place. Un événement faillit tout perdre : c'est que Philibert se fâchait.

Lui, si patient et si humble lorsqu'on maltraitait son art, il s'avisa d'être susceptible lorsqu'il s'agit de sa femme et de sa fille. Il regimba parce que la tante n'avait répondu que par un envoi d'argent aux deux lettres du 1er janvier. Trois mois on demeura sans nouvelles de lui ; on ne s'en inquiétait pas trop, car il n'aimait pas écrire. Mais, vers la mi-carême, il avertit qu'il ne viendrait pas à Pâques.

La lettre était adressée à sa mère ; il fallut la cacher à Félicie. Ce furent des mots couverts, des résolutions, des serments, des manœuvres dans les ténèbres. Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde furent informées ; M. Laballue sut la chose ; on la confia même à l'oncle Planté. Que d'allées et venues ! que de colloques dans les coins ! que de « hem ! hem ! » la main sur la bouche, lorsqu'on entendait le pas de la maîtresse de maison ! Tout le monde écrivit à Philibert, chacun de son côté, et à la dérobée ; on me tint la main pour tracer quelques lignes suppliantes au bas d'une page. On affirmait qu'il avait failli tuer sa tante ; on le conjurait d'être indulgent pour elle en raison de sa santé déplorable. Il eut peur et écrivit à Félicie elle-même une lettre très convenable où il annonçait qu'il arriverait la veille de Pâques, « *comme à l'ordinaire* ».

On respira ; il semblait qu'on fût satisfait. Tel est l'avantage des pires maux qu'après les avoir redoutés, on se contente de l'état médiocre dont l'inconvénient semblait d'abord mériter la guerre.

On vit donc venir Philibert seul, sans songer que cela même constituait une défaite irréparable. En effet, si l'on n'accueillait pas la nouvelle famille à la première occasion qui suivait le mariage, y avait-il espoir qu'on le fît jamais ?

Philibert ne manifesta point de rancune à sa tante ; il l'em-

brassa tendrement, sous le marronnier, en descendant de voiture; et il prononça sans acrimonie ses premiers mots :

— Ma femme et ma fille m'ont chargé de tous leurs respects.

Mais il n'évita plus à aucun moment de parler de son intérieur. Les noms de Marceline et d'Adrienne lui étaient aussi fréquents que ceux de Riquet ou de Félicie.

On fut obligé de comprendre ce qu'il avait dû lui en coûter de se taire : car son amour se répandait avec toutes ses paroles. Félicie disait : « Oui, oui », sans ajouter jamais un mot d'encouragement.

Il s'encourageait tout seul. Il profitait du silence pour raconter sa vie passée côte à côte avec Marceline et Adrienne. Bientôt nous connûmes dans tous ses détails le petit « magasin de mercerie », situé au bas de la rue Monsieur-le-Prince, qui les avait, dix ans durant, aidés à vivre.

Ce magasin de mercerie fit mauvais effet. Ces demoiselles elles-mêmes trouvaient qu'il eût mieux valu n'en point parler. Non qu'elles manquassent de modestie ! Elles étaient, toute leur vie, demeurées pauvres et à la charge de tel ou tel parent plus fortuné. Mais jamais l'idée ne leur fût venue qu'elles pussent exercer quelque métier rétribué. Ce préjugé gisait chez ces filles de petits bourgeois aussi profondément que chez d'authentiques duchesses.

Marceline ouvrait les volets à six heures, lavait les carreaux, balayait la boutique, pour vendre six sous de fil dans la matinée. Son enfant devenue malade, elle avait dû se multiplier. Elle avait confectionné des robes, habillé des filles du quartier latin.

— Elles venaient en cheveux, disait Philibert, et voulaient, à midi, une toilette pour aller le soir au théâtre.

— Assez ! s'écria Félicie, nous n'avons pas besoin de tous ces détails...

Il revenait, malgré lui, à ces détails. Il racontait la vérité, sans adresse, donnant libre cours à sa reconnaissance envers sa femme méconnue.

— Je l'ai vue, disait-il, exécuter deux costumes dans sa journée : elle courait au Bon Marché acheter des étoffes, pendant que nous étions à table.

Grand'mère fit observer que madame Besnier, couturière à Beaumont, demanderait quinze jours pour un pareil travail. Et on pensa à la couturière de Beaumont. La femme de Philibert n'était pas autre chose, malgré toute son activité. Et elle habillait des filles. L'auditoire ne s'échauffait point.

— Si tu avais été raisonnable; si tu avais fait comme tout le monde, cela ne serait pas arrivé.

Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde reprochaient à grand'-mère de leur avoir caché cette misère. Grand'mère, qui n'était cependant pas fine, avait flairé que tout cela n'embellissait pas la cause de son fils. Elle s'était contentée de dire : « Je vous assure que sa femme a beaucoup de mérite. » En le répétant tous les jours, tandis que Félicie ne disait rien, elle avait fini par monter les têtes.

Philibert parlait aussi sottement de sa fille. Il croyait lui gagner des admirateurs en rapportant ce goût naturel de la jeune Parisienne pour la toilette, qui réjouissait son esprit artiste. Lorsqu'il disait qu'elle faisait elle-même ses chapeaux, à dix ans et demi, il avait un geste des doigts qui vous dessinait la forme, un peu extravagante pour la province, et le ravissement qu'on lisait dans ses yeux passait pour une coupable excitation à la coquetterie. Il nommait les peintres qui le suppliaient de laisser poser sa fille, tant elle était belle. Lui-même venait d'envoyer au Salon un portrait d'elle, couchée dans une barque et mangeant des cerises. La mère et lui ne rêvaient plus que d'installer la petite voiture dans un coin de la salle où la toile serait exposée.

— Singulière préparation à la première communion! dit Félicie.

Depuis que mesdemoiselles Victoire et Adélaïde étaient retournées insensiblement au parti de Félicie, elles avaient recouvré la paix qui réside du côté du plus fort. Elles éprouvaient un grand soulagement; elles s'épargnaient la peine de penser, de réfléchir, de juger, d'adopter une opinion : elles ressemblaient aux enfants qui ont eu peur, un instant isolés, et se croient sauvés dès qu'ils se sont bouché les yeux dans le giron de leur mère. Elles n'accordaient plus aux récits de Philibert qu'une oreille distraite, un peu gênées

seulement quand l'audition de ses misères devenait touchante et faisait pleurer grand'mère.

Félicie y gagnait, de leur part, un redoublement d'attention et de soins, ce qui n'était pas superflu, car son mal empirait. Il lui laissait si peu de répit qu'elle ne pouvait ni travailler ni lire, et elle s'y reprenait à dix fois pour mettre à jour ses livres de comptes. Le plus pénible était pour elle de se montrer malade devant ses gens. Quand un métayer venait compter et que la douleur la prenait en face de lui, elle tenaillait la table de ses doigts crispés et faisait « hu hu hu » du bout des lèvres, semblant poursuivre ses calculs. Mais, plusieurs fois, nous l'avons vue sortir brusquement par la porte du corridor, derrière le paravent. On n'osait pas la suivre; on ne savait que dire. On entendait respirer l'homme sur les petits sacs d'argent en grosse toile: chaque souffle poussait un peu plus loin l'odeur d'ail qu'il exhalait. Un jour, comme elle tardait à revenir, on la trouva affaissée dans le corridor, sur les marches de l'escalier. Elle se releva brusquement :

— Ce n'est rien, ce n'est rien.

Elle rentra et reprit son addition.

Son aversion pour les médecins désespérait la famille. Elle ne voulait même plus voir le docteur Léveillé. Elle fit venir de l'eau de Lourdes : une caisse. Elle alla à Beaumont, un dimanche matin, avant la première messe, se confessa, communia. Puis elle but pieusement. On parlait beaucoup d'un curé de la Charente qui guérissait. Elle s'informa et pratiqua sa méthode. Elle s'appliquait, le soir, sur l'estomac, des serviettes plongées dans l'eau bouillante. On l'entendait crier; elle se brûlait la peau. Le jour, elle buvait une infusion de feuilles de noyer: une grande bouillotte tenue sans cesse devant le feu, à distance, répandait dans la pièce ce parfum familier des routes de Courance, qui rappelait nos promenades d'été. On sut par les journaux que le curé était poursuivi pour exercice illégal de la médecine : elle cessa aussitôt le traitement, prise de peur. Alors, elle s'abandonna au mal, lui donnant toutefois deux ou trois ans avant qu'il vînt à bout de son corps.

M. Laballue avait épuisé tous les arguments afin de la décider à un voyage à Tours. Ce n'était pas en une séance,

disait-il, qu'un médecin pouvait diagnostiquer la nature de sa maladie. Il connaissait une maison, tenue par des religieuses, excessivement propre, où il était possible de se soumettre à un examen prolongé des praticiens. Par la chirurgie, n'obtenait-on pas aujourd'hui des résultats merveilleux?

Félicie le regardait en dessous :

— Vous, vous savez quelque chose : le docteur Guérineau vous a dit ce que j'ai.

Il jurait ses grands dieux qu'il ne savait rien.

— Parce que, voyez-vous, s'il s'agit de m'ouvrir le ventre, j'aime mieux mourir là, tout de suite. Moi, je ne demande qu'une chose au bon Dieu, c'est de fermer l'œil dans mon lit, chez moi.

Ses doigts, diaphanes comme la chair de ses joues, frémissaient quand elle prononçait : « chez moi ». Son regard, si clair, si précis, s'affolait à l'idée d'être transportée chez des étrangers.

— De quoi vous effrayez-vous? disait Philibert, Milwaukee a fait trois opérations à Adrienne, ce n'est rien du tout.

— C'est celui qu'elle appelle Bilboquet? demanda Félicie.

— La petite ne se gêne pas avec lui, dit Philibert, parce qu'ils sont devenus deux grands amis.

On sourit, à cause du nom du chirurgien, et, en même temps, on se regardait à la dérobée parce que c'était la première fois que Félicie semblait se souvenir de la lettre du jour de l'an.

Elle sortait toujours dans l'après-midi. Sa volonté la portait plutôt que ses jambes. Philibert nous accompagnait.

Le printemps venait à petits pas au-devant de nous ; la campagne était fraîche et pure comme l'aube humide ; un blé jeune et soyeux, qui paraissait né du matin, jouait sous le vent ; dans les chemins bordés de buissons gris encore, les fils de la Vierge vous chatouillaient la figure ; on eût voulu mordre à même et manger les blancheurs roses des arbres en fleurs.

Félicie marchait en s'aidant de la canne à corne d'or ; elle regardait à droite et à gauche ses terres ensemencées ; ses fines narines palpaient l'air nouveau qui allait tirer les germes du sol.

Elle se tourna brusquement vers Philibert, qui ne parlait pas, et elle lui dit à brûle-pourpoint :

— Enfin, *elle* vit, c'est un résultat, cela...

— Qui est-ce qui vit, ma tante ?

— Mais... la petite... ta fille...

— Ma fille ! répéta Philibert.

Il restait la bouche ouverte. Jamais Félicie n'avait spontanément daigné faire allusion à sa fille.

— Alors, tu crois que c'est ton médecin qui l'a sauvée ?

— Milwaukee ? oui.

— Raconte-moi ça.

Il reprit par le menu toutes les phases de la maladie d'Adrienne.

Quand il s'interrompait, Félicie murmurait :

— Il a fait ça !... Et alors, qu'est-ce qu'elle disait, la petite ?... L'important, c'est que ces êtres-là arrivent à vous inspirer confiance... On l'endormait ; et après, est-ce qu'elle souffrait ?... Comme cela, maintenant, vous êtes à tu et à toi avec le médecin ?... Et, à ton avis, toi, elle en reviendra ?...

Il eut le tact de ne pas insister outre mesure, malgré son émotion qu'il contenait difficilement. Félicie le poussait sans cesse. Elle ne voulait point paraître s'intéresser trop au médecin, et parlait surtout d'Adrienne. Il comprenait le jeu de sa tante et n'épargnait aucun éloge du médecin. Mais les deux sujets étaient liés, et Philibert caressait des yeux un horizon nouveau, inespéré.

En rentrant à la maison, ils se turent, ce qui donna à leur conversation l'importance d'un secret. Les femmes sentent vite cela : grand'mère et ces demoiselles les regardaient l'un et l'autre en se demandant ce qu'il y avait. Cependant, même entre eux, Félicie et Philibert dissimulaient et rusaient. A chaque promenade, ils étaient aussi lents à aborder le sujet qu'intimement impatients d'y aboutir, et ils employaient les détours les plus maladroits. Je les écoutais, trop jeune pour sourire du comique de leur embarras, et je me disais : « Ce sera pour la route de corail... Non ?... Alors, ce sera pour les sapins d'Épinay. Pas encore !... Ce sera pour la Chaume ! » Quelquefois, nous arrivions jusqu'au dolmen, à l'heure du retour, avant qu'ils eussent trouvé le joint.

Félicie n'ignorait plus rien de la petite Adrienne ; elle était édifiée sur le compte de Milwaukee, au point de le croire capable de miracles : et ils n'avaient pas encore parlé franchement.

Vers la fin du séjour de Philibert, nous étions assis tous les trois sur le dolmen, après une tournée insignifiante, mais par un temps charmant. Félicie portait pour la première fois son grand chapeau d'été, et les gens de la campagne se le montraient au loin comme l'indice des beaux jours. Elle promenait sur Courance le cadre arrondi que formait pour sa vue cette voûte de paille, et désignait du bout de la canne telle ou telle pièce de terre.

Ces rectangles inégaux, tapissant les terrains ondulés, flattaient les yeux par la variété et la douceur des tons. Les terres fortes et sombres au fond de la vallée, les terres légères et blondes sur les hauteurs, le sens divers des sillons de labour, les pièces défoncées à la charrue profonde, les semis passés à la herse, multipliaient les jeux de la lumière ; le duvet naissant des blés et des avoines, le vert lointain des prés et les arbres fleuris répandaient une gaieté nouvelle.

Félicie se tourna vers Philibert :

— Tu ne dis rien ?

— Il fait si bon !

Quand il était à la campagne, son cœur s'attendrissait pour un parfum qui passait, pour une feuille qui remuait, pour le chant d'un oiseau.

Félicie considéra un moment sa figure aux grands traits agréables. Son nez semblait moins osseux et moins long quand il avait bien mangé quinze jours durant : sa mâchoire et son front trahissaient des désirs immenses, et la douceur un peu fatiguée de ses yeux, une certaine mollesse de désenchantement.

Il reprit, en regardant devant lui :

— Il y a des moments où l'on voudrait avoir de grands bras pour embrasser tout.

— Te voilà toujours avec tes idées ! dit Félicie.

Le soleil argentait la rivière et faisait étinceler sur la côte de Gruteau un nouveau toit d'ardoises. C'étaient les bâtiments destinés à couvrir la « machine élévatoire » de grand-père Fantin. Félicie haussa les épaules et soupira.

On entendait, sous les noyers des chemins, les lents chariots tirés par des bœufs, ou les carrioles plus légères. Félicie suivait chaque attelage :

— C'est le domestique de Pénilleau qui rapporte le linge de lessive... Ça, c'est la charrette du meunier... Voilà cet animal de Pidoux qui revient de Beaumont ; ce n'est pas trop tôt!... Ne te presse pas, va, mon bonhomme!...

Des vols brusques de moineaux nous passaient sur la tête, déchirant l'air calme de petits *cuic cuic* âcres et pointus, puis se plaquaient tout à coup dans un buisson, comme une portée de plomb contre un talus. Les pies jacassaient. Une buée se forma au-dessus de la rivière et des prés, et, de ce nuage, premier signe des fraîcheurs du soir, parut sortir le triste cri des courlis ; il s'approcha, en balançant, d'un bord à l'autre de la vallée, ses appels plaintifs.

Félicie porta vivement sa main au creux de l'estomac, se leva et s'en alla à l'écart. Le bruit de ses efforts douloureux vint jusqu'à nous. C'était toujours le « crabe » qui s'obstinait à ne pas sortir. Elle revint, le mouchoir aux lèvres et les joues animées par la secousse ; elle prit dans sa poche un morceau de sucre enveloppé dans du papier, l'imbiba d'eau de mélisse, l'aspira et le croqua avec une voracité de toute la mâchoire, comme si elle s'accrochait, avec une énergie farouche, à quelque chose qui lui rendait la vie.

Le tumulte des oiseaux s'était élargi : c'était un joli vacarme qui courait les allées de noyers, les haies et la lisière des bois, et dont le parc de Courance, aux arbres touffus, semblait le puissant noyau sonore.

— Oh ! je sais bien ce que j'ai, dit Félicie ; je n'ai pas besoin de médecin pour me l'apprendre... J'ai un cancer à l'estomac.

— Mais non ! mais non !

— Ta, ta, ta, je ne suis pas une enfant !

Philibert trembla qu'elle n'eût renoncé à toute consultation sous le prétexte qu'elle connaissait son mal. Je vis ses yeux qui s'apprêtaient à pleurer encore un rêve évanoui. Il hésitait à parler. Félicie avait quelque chose à dire. Elle attendait qu'une occasion vînt à son aide. Un bon moment de silence s'écoula. Tous les bruits étaient dissipés.

Comme un cri d'oiseau attardé, on entendit, dans la direction du moulin, mais venant des collines lointaines où les rayons du jour se mouraient, le sifflet du chemin de fer. Félicie dit :

— A propos, tu sais que j'ai pris une grave décision ?

— Une décision ?

— Oui. J'irai à Paris.

IX

LES MESSAGERS

Félicie annonça la nouvelle à table.

Je me souviens que l'oncle Planté trempait dans le jus un morceau de pain qu'il allait tendre à Mirabeau ; il le tint en l'air, sous le coup de la surprise : de grosses gouttes en tombaient, une à une, comme d'une éponge.

Ces demoiselles firent une tête si drôle que Philibert ne put s'empêcher de rire, et, sa serviette sur la bouche, il dit :

— Voilà !... J'enlève ma tante !... Nous allons faire, rue Monsieur-le-Prince, une noce à tout casser !

Félicie ne releva ni la liberté de l'expression, ni l'allusion à la reconnaissance implicite du ménage légitimé. On restait stupéfait.

— Vous comprenez, dit-elle, ce n'est plus comme si j'allais confier ma peau au premier médecin venu. Celui-là voit la petite deux fois par semaine, et elle le tutoie. Quand elle lui dira : « Voilà ma vieille bonne femme de tante », il y a des chances pour qu'il ne me traite pas comme une chair d'amphithéâtre...

— Certainement ! dit grand'mère, certainement !

Autour d'elle, chacun se répétait mentalement le « voilà ma vieille bonne femme de tante ». Qui est-ce qui mettait cela dans la bouche de l'enfant que Félicie affectait d'ignorer ? C'était Félicie. Mais, comme elle avait toujours raison, chacun redit, après grand'mère :

— Certainement ! certainement !

Félicie jugea toutefois qu'elle devait étayer sa détermination ; elle rapporta ce qu'elle savait de Milwaukee. Elle donna les détails des opérations, insista sur les exemples d'habileté particulière, trouva des termes pour nous évoquer l'enfant renaissant sous les doigts de fée du savant étranger. Elle prononçait : « Bilboquet », et appelait la petite : « Adrienne », maternellement. Elle se tournait vers son neveu :

— N'est-ce pas, Philibert ?

A la fin du dîner, tout cela paraissait simple et naturel. Chacun, à part soi, croyait avoir mené à bien cette œuvre, même mesdemoiselles Adélaïde et Victoire, qui, ces derniers temps, travaillaient en sens contraire. Elles dirent à grand'mère :

— Puisque Félicie a décidé comme cela, tout est pour le mieux.

On alla se coucher contents.

De ce jour-là, notre humeur refleurit comme la terre sous la saison nouvelle. Le ciel semblait dégagé : on osait parler d'espoir. Félicie donnait le signal. Le docteur au nom exotique lui inspirait une foi complète. Après l'eau de Lourdes et le curé guérisseur, qui n'avaient flatté que la partie anémiée de son esprit, Milwaukee, unissant la science au mystère de son pays d'origine, se présentait à point. — C'était la même femme qui ne pouvait souffrir les étrangers ! — Elle était toute prête à se faire couper en morceaux s'il le fallait. Elle en parlait couramment, courageusement. Les termes affreux du manuel opératoire lui devenaient familiers. M. Laballue, le mercredi, lui lisait la *Gazette des hôpitaux*. Et l'aimable homme, lorsqu'il avait terminé, regardait la future patiente, de ses petits yeux doux, sous ses lunettes, et souriait.

— Ça vous amuse, vous ? disait Félicie.

— Je songe, ma bonne amie, que Milwaukee pourrait bien vous éclater de rire au nez, à propos de toute votre charcuterie, et vous faire sauter vos maux d'estomac d'une petite chiquenaude !

On n'attendait plus qu'une lettre de Paris annonçant le rendez-vous fixé par Milwaukee.

Depuis le beau temps, mon père ne manquait plus de venir le lundi. Il était moins sombre : il avait plus d'entrain.

— Après tout, disait-on, la compagnie de ses Pope lui vaut peut-être mieux que celle de M. Clérambourg !

Étrange effet du ciel rasséréné ! Cet homme, si criminel, durant l'hiver, pour avoir dîné dans une maison heureuse, nous parut, au printemps, mériter des distractions. Une de ces demoiselles fit observer qu'à tout prendre, il avait été très digne depuis son veuvage.

— Et il faut avouer que, pour un homme de son âge, la vie solitaire, à Beaumont, n'a rien de séduisant.

On en tomba d'accord. Quand grand'mère était éloignée de son gendre, elle lui trouvait cent qualités.

— Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne porte pas ses quarante ans.

— Heu ! heu !... Moi, je ne voudrais pas donner cent sous de chaque poil blanc qu'il a aux tempes !

— Oui, mais c'est du crin que ses cheveux ! Il se tient bien ; il n'a pas plus de ventre qu'étant garçon...

— J'entends toujours Adèle, qui faisait son ménage dès cette époque : « Madame ! quand on voit cet homme-là passer dans la rue et qu'il est habillé, on ne peut pas s'empêcher de dire qu'il ne lui manque qu'une femme au bras. »

— Votre gendre se remariera, fit une de ces demoiselles.

On lui imposa silence de toutes parts.

Mais quelque chose mijotait, à quoi personne ne voulait prendre sur soi de risquer une allusion. Valentine m'avait dit en me couchant :

— On vous a trouvé une autre maman.

Les sous-entendus se multipliaient, s'entassaient :

— Un homme livré à lui-même est exposé à un coup de tête...

— La discrétion, c'est très joli ; mais, faute d'un conseil donné à temps, on fait une sottise irréparable !...

— On n'épouse pas une femme, on épouse la famille...

— Une femme peut avoir toutes les vertus et être une affreuse marâtre pour l'enfant de son mari.

— Oh ! si ce n'était pas le petit !...

— Voyez-vous une jeune fille qui trouve un enfant de sept ans dans sa corbeille de mariage ?...

— L'idéal serait une veuve sans enfant.

— Ah! oui; mais voilà!...

— Moi, je dis qu'une veuve qui sait déjà ce que c'est qu'un enfant est plus disposée à en adopter un second...

— Surtout un petit garçon!

— Pourquoi?

— La femme a bien souvent une préférence pour le garçon.

— Principalement, quand elle n'a pas pu en avoir un.

— Ou qu'elle a déjà une fille...

Ce n'était pas encore pour cette fois. On ne prononça aucun nom. Mais, le lendemain, mademoiselle Adélaïde, en tricotant un bas, et même bâillant dans sa main, c'est-à-dire de l'air le plus détaché du monde, hasarda :

— C'est décidément une sérieuse amitié qu'a madame Leduc pour cette petite madame Letermillé?

Personne ne se pressa d'aller plus loin. Grand'mère dit :

— Je crois que c'est justice; la pauvre jeune femme a bien des vertus.

— Je m'en rapporterais à madame Leduc, d'autant plus qu'elle insiste dans ses lettres, d'une façon...

— Ah! tu l'as remarqué?

— Toi aussi?

— A moins qu'on ne soit aveugle!...

Et ce fut tout encore. Valentine me dit, le soir :

— Ça y est!

— Quoi donc?

— Votre maman numéro deux! c'est la dame que vous avez vue à Langeais, qui a une demoiselle de votre âge. Ça fait d'une pierre deux coups : vous allez gagner en même temps une petite sœur.

Je ne soufflais mot; elle me demanda :

— Vous n'êtes pas content?

— Comment est-ce que je l'appellerai?

— Qui?

— Madame Letermillé.

— Vous l'appellerez « maman ».

— Et l'autre, alors, la vraie?

— On ne confondra point; n'ayez pas peur.

— C'est que, dis donc, madame Letermillé sera damnée!

— Pourquoi ça?

— C'est elle qui l'a dit à Philibert pendant qu'il lui passait un doigt sous la manche, au-dessus du coude, là où c'est le plus gras...

— On ne va pas en enfer pour si peu ! Sans doute qu'ils essayaient de voir s'ils pouvaient se marier ensemble. Bientôt ce sera votre papa qui lui fera ça.

— Ah !

Je n'étais pas fâché à l'idée que Suzanne viendrait courir avec moi dans le jardin. Il était beau comme l'année d'avant, alors que je m'y amusais si bien au moment même où maman, la vraie, mourait à Beaumont. Les massifs regorgeaient de lilas et de lauriers fleuris; les cytises répandaient leur pluie d'or et les tamaris délicats leurs fines larmes roses. Chaque année, invariablement, l'oncle Planté disposait de ses mains, sur la pelouse, une corbeille de jacinthes et de tulipes, une de pétunias, une de dahlias et une de géraniums dans une couronne de bégonias.

Fridolin passait et repassait, à heures fixes, avec des arrosoirs lourds qui faisaient saillir les veines au long des bras tendus. Félicie m'apprenait à côtoyer sans avoir peur les ruches d'abeilles. Nous traversions au pas le bourdonnant village : elle s'arrêtait, comme dans ses fermes, à causer sur le pas des portes des petits chalets de paille ; elle parlait avec ces bonnes ouvrières qui la connaissaient et la ménageaient. Puis nous allions, pour elles, jusqu'à la pompe du potager, remplir d'eau deux mortiers à bords plats où elles pouvaient aisément se poser à sec et boire.

Le beau temps nous valait des visites. Un roulement de voiture, hormis le lundi et le mercredi, mettait la maison en émoi. Valentine, les jupes haut troussées, courait jusqu'à mi-chemin de la grille. On la voyait revenir essoufflée, et jetant les noms à tous vents. Alors Félicie allait ou non faire toilette.

Nous reçûmes ainsi la famille Pergeline, qui présentait le fiancé de Georgette. C'était un jeune receveur de l'enregistrement, déjà bedonnant, un peu bouffi de figure, frisé et « jouissant d'un teint rose ». Mon ancienne amie prétendait autrefois, sur la balançoire, qu'elle n'épouserait jamais qu'un grand garçon pâle, au visage coupé d'une longue moustache noire, ou tout au moins châtain foncé. Elle s'accommodait pourtant

de celui-ci. Ils s'asseyaient côte à côte et se touchaient souvent les mains. Ils se regardaient avec des yeux de braise. L'un d'eux commençait à avancer les lèvres en cul-de-poule; était-ce pour rire? Point du tout. De son plus grand sérieux, l'autre répondait par le même signe; et un tout petit bruit de baiser leur échappait. Tout à coup, leurs pensées muettes les faisaient rougir. Au goûter, ils burent et posèrent leurs verres si près l'un de l'autre que le cristal tinta.

C'était la cadette qui se mariait la première. L'aînée dit à ces demoiselles :

— Je comprends, quand on est sur le point de se marier, que l'on se permette des choses plus ou moins convenables; mais ma sœur s'en paie jusque-là!

Elle haussait les épaules :

— Que voulez-vous? maman n'y voit que du feu!

Madame Pergeline décrivait la toilette de la mariée déjà prête et nous invitait à l'aller voir chez elle, exposée dans la pièce où l'on montrait, l'année précédente, l'uniforme du fils tué à l'ennemi.

— Monsieur votre gendre, dit-elle à grand'mère, nous a fait l'honneur d'y jeter un coup d'œil, après la signature du contrat. Quel homme distingué!... Il rajeunit.

— C'est ce que nous disions l'autre jour.

— Le pauvre homme a chèrement payé sa dette, lui aussi...

On soupira; on leva les yeux sur la photographie de la morte. Madame Pergeline trempait un biscuit dans un verre de vin vieux. Elle reprit :

— C'est la vie. On ne peut pas pleurer éternellement.

On ne distinguait pas bien la liaison de son discours; il semblait qu'elle en eût aspiré une portion avec le biscuit. Il y eut un instant d'embarras. Elle se leva en disant :

— D'ailleurs, il y a du mariage dans l'air, cette année. C'est dans l'air... N'est-ce pas, mignonne?

Elle étouffait déjà cette phrase énigmatique contre les joues de la jeune fille. La sœur aînée regardait chacun comme s'il venait de lui marcher sur la robe. On les reconduisit jusqu'à leur voiture.

Une visite inopinée nous arriva un jour, au moment où nous partions, Félicie et moi, pour notre tournée quotidienne.

Nous touchions à la grille, quand, tout en haut de la route de Beaumont, quelque chose pointa.

— Attends, dit Félicie, voyons d'abord ce que c'est.

Cela n'allait pas vite et ne prit forme que peu à peu.

— On dirait deux dames dans une petite voiture de rien du tout...

— Qu'est-ce que tu chantes? dit Félicie ; deux dames, une petite voiture?...

Elle fit la grimace. Elle pensait aux Américaines, que nous avions vues, un dimanche, à Beaumont, se promener en charrette anglaise alors que tout le monde sortait de l'église.

L'attelage descendait en zigzaguant. L'une des personnes frappait à tour de bras sur l'animal.

— A-t-on jamais vu pareille brutalité! dit Félicie ; il n'y a que des Yankees, des sauvages, pour...

— Tante ! tu ne sais pas qui c'est? c'est monsieur le curé de la Ville-aux-Dames avec madame François.

Madame François conduisait. Sa figure était ombragée d'une capeline baleinée, en tissu léger. Les disques bleus de ses conserves brillotaient sous cette petite voûte. Le bout de son nez, fureteur, émergeait tout seul en coupe-vent. M. le curé Fombonne était fortement établi à son côté et occupait presque tout l'espace de l'étroit véhicule. Ses gros doigts étaient croisés au-dessus de sa ceinture soutenue par l'embonpoint de l'abdomen. Dès qu'il reconnut madame Planté, il ôta son chapeau, et l'air mariait ses longs cheveux blancs avec les ailes de la capeline.

On n'avait point vu le curé depuis la scène du presbytère. Le pittoresque de l'équipage nous évita le malaise d'une première rencontre. Le petit âne, qui marchait en rechignant, se décida à trotter quand il fallut faire halte. Il passa devant nous, les oreilles droites, et tricotant des pattes avec un entrain que la gouvernante était impuissante à calmer. Elle se levait de son siège, gesticulait, criait à tue-tête, tandis que le curé, essayant de toucher l'animal par la douceur, l'appelait : « Mon ami, mon bon petit ami !... » Tout cela s'engouffra dans l'allée des ormes, Félicie et moi courant par derrière. Le bruit attira les domestiques, et Fridolin parut sous le marronnier. Il s'avança, avec son flegme ordinaire, et

cueillit l'âne au passage, tel un joueur reçoit la balle contre la paume de la main.

Tout le monde s'extasia devant l'élégance de l'attelage. C'était bel et bien une charrette anglaise, et le harnais du bourriquet portait quatre boucles d'argent.

— Ça ne nous a pas coûté cher, dit madame François, c'est un cadeau.

— Chut! fit le curé, c'est un cadeau du diable!...

Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde, ainsi que grand'mère étaient là. On formait un cercle autour des nouveaux venus.

— Oui... — continua le curé sur un ton de mystère, — c'est ici le présent de... de... devinez, mesdames!...

On était très intrigué. Madame François riait de tout son cœur.

— J'ai failli refuser ce don magnifique, dit le curé : *Timeo Danaos et dona ferentes!* Mais le bon Dieu m'a inspiré une parole qui conciliera, je l'espère, les intérêts de l'Église et la convoitise toute profane d'un pauvre desservant : « Madame, ai-je dit à cette généreuse personne, madame, c'est sur un âne que Notre-Seigneur fit son entrée à Jérusalem... puisse cette gentille petite bête vous conduire un jour à la véritable Église de Dieu! »

On se taisait toujours.

— Mesdames, reprit le curé, j'ai la ferme conviction que je ramènerai dans cette voiture une brebis égarée...

— Je donne ma langue au chat! dit Félicie.

Madame François la pinça à la manche, et, du cintre de sa cornette, jeta sous la voûte du chapeau de paille :

— Les protestants de la tasse à café!... Voyons, madame Planté, vous ne pensez qu'à eux, j'en lèverais la main! mais c'est toujours comme ça quand il s'agit de deviner.

— J'étais à cent lieues de penser à ces...

— Vous seriez donc la seule, dans le pays, à ne point vous occuper d'eux! Le contraire serait bien plus croyable!...

Et elle se mit à rire, la main en écran devant les dents.

Félicie se laissa entraîner par elle, tandis que le curé demeurait dans l'autre groupe, selon une tactique sans doute préméditée.

— Que je vous dise, madame Planté, comment c'est que

nous avons fait la connaissance de ces « Engliches ». Et d'abord, ils ne nous ont pas donné seulement l'âne et la petite voiture, sans compter le service à café, — qui nous en fait deux avec le vôtre, car, soit dit en passant, j'ai bien raccommodé la tasse : — ils nous ont donné cinq mille francs pour la réparation du clocher, sous prétexte que ce M. Pope, comme ils l'appellent, s'occupe des monuments de l'ancien temps ! Mon Dieu ! faut-il en avoir dans ses coffres pour faire des générosités pareilles d'un seul coup !... Telle que vous me voyez, moi, j'ai bien fait cadeau de trois mille francs au bon Dieu, mais j'y ai mis vingt ans !... Enfin, je voulais donc vous raconter, madame Planté, que ce monsieur était venu rôder bien des fois par chez nous, en tirant des photographies de l'église ; même que monsieur le curé m'a dit un jour : « Madame François, envoyez donc Follette mordre un peu les talons à cet ostrogot !... » J'ai envoyé Follette qui s'est mise à aboyer comme si c'était le diable en personne, tant et si bien qu'il s'est en allé avec son ustensile et qu'on ne l'a plus revu de trois mois... Et quand il est revenu, par exemple, c'était avec des dames, toutes mieux attifées les unes que les autres ; et celle qui avait l'air de gouverner ce monde-là, une grande perche, unie comme un manche à balai, avec un chapeau de paille de garçon, tenait sur les bras, en guise de poitrine, sauf votre respect, madame Planté, un petit chien qui était gentil, mais qui était gentil comme un agneau ! « Eh ! que je dis à monsieur le curé en regardant par le rideau de vitrage, pourvu que Follette ne soit pas dehors, et qu'elle n'aille pas manger les chevilles de toute cette belle compagnie ! » Madame Planté ! je n'avais pas fini de parler, que je vois le petit chien sauter et se précipiter, la queue en trompette, au-devant de Follette qui hérissait un poil tout le long de l'échine, droit en l'air, à y brosser ses habits. « Nous voilà perdus ! que je m'écrie. Follette ne va faire qu'une bouchée de ce petit bichon qui vaut peut-être des centaines de francs : avec ce monde-là, est-ce qu'on sait ? — Courez vite, me dit monsieur le curé, courez vite, madame François, pour empêcher un malheur. » — Madame Planté, ce que je vais vous dire vous paraîtra incroyable ; mais c'est la preuve que tout arrive par la permission spéciale du bon

Dieu. Voilà-t-il pas, aussitôt que j'ai mis le nez dehors, toute la société qui se tourne de mon côté; et des clignements d'yeux! et des chuchoteries! et des demoiselles qui se cognent les coudes! et le grand manche à balai qui vient à moi et qui me parle aussi clair que je vous parle, madame Planté. « Madame, qu'elle me dit poliment, c'est bien vous qui êtes chez monsieur le curé? — Mais, oui, madame. — Mon Dieu, madame, qu'elle reprend, que nous sommes donc bien aises de vous voir! nous avons tant entendu parler de vous et de vos mérites! — Je n'en ai guère, madame, que je lui fais. — Si, si! nous le savons. — Mon Dieu, madame, c'est sans doute qu'on vous aura parlé des trois mille francs que j'ai mis de ma poche dans le ménage de défunt monsieur le curé de Chaumussay : on ne peut rien tenir caché dans ces coquins de pays!... » Là-dessus, elle ne fait ni une ni deux, madame Planté : elle me glisse une pièce de vingt francs en or dans la main, en m'appelant par mon nom, comme si nous étions venues au monde porte à porte! « Madame François, qu'elle me dit, notre intention est de faire du bien autour de nous : monsieur le curé n'a-t-il pas des pauvres? — Oh! si fait! madame, que je lui dis, en tournant ma pièce dans le creux de ma main ; c'est-il pour eux que vous me donnez tant d'argent? — Non! non! cela n'est rien; gardez-le : mais ne pourrions-nous pas faire une visite à monsieur le curé? — Eh! mesdames, la porte est toute grande ouverte, entrez donc; je vois bien que c'est le bon Dieu qui vous amène. »

— De ce moment-là, dit Félicie, voilà ces étrangers maîtres chez vous.

— Eh! mon Dieu! qu'est-ce que vous voulez donc, madame Planté? c'est-il bien nécessaire d'être plus royalistes que le roi? Pour dire la vérité, monsieur le curé ne leur a point fait mauvaise figure... Entre nous soit dit, madame Planté, vous qui avez de l'instruction, c'est-il vrai qu'ils ne sont pas baptisés?

Félicie ne s'était jamais posé la question. Provisoirement, elle secoua la tête.

— Eh! là, mon Jésus! c'est-il bien possible, et qu'ils soient en même temps si généreux? et polis! comme il n'y

en a pas, même chez les nobles!... Il fallait les voir — je parle des deux amies, madame Pope avec celle qu'on appelle la Créole... en attendant, — il fallait les voir dans leur petite charrette : vous m'en croirez si vous voulez, même au galop de leur poney, quand elles me croisaient sur la route, pour me parler de la santé de monsieur le curé, elles s'arrêtaient net comme un lièvre qui a reçu le plomb dans les pattes. « Mon Dieu! que je leur dis une fois, mesdames, si monsieur le curé avait seulement une toute petite voiture cent fois moins jolie que la vôtre, pour aller faire sa tournée, il retarderait de dix ans son entrée au Paradis!... » Pas seulement trois jours après que j'avais dit ça, le jour de la Chandeleur, au matin, qu'est-ce que je vois arriver?...

— Je comprends, dit sèchement Félicie; je comprends.

— Eh pardi! madame Planté, vous me laissez réciter mon chapelet, et, quand j'ai le temps, je dirais le rosaire tout entier! Mais je m'aperçois que je vous ennuie à vous raconter des choses que vous savez peut-être bien déjà... M. Nadaud, le papa de ce petit garçon-là, aura eu la langue trop longue...

Félicie suspendit le pas et interrogea madame François du seul étonnement de ses yeux.

— Il n'y a point de mystère, là-dessous, madame Planté. M. Nadaud était en compagnie de ces dames, — comme bien souvent, — quand elles sont venues nous faire leur beau cadeau, même qu'on a convenu, tous ensemble, que la première sortie de monsieur le curé, en voiture, serait pour vous faire visite.

— Comment, « tous ensemble »?... De quoi ces personnes se mêlent-elles en parlant de moi; elles n'ont jamais mis les pieds chez moi!

— A qui le dites-vous, madame Planté? Moi qui sais combien elles paieraient cher pour les y mettre!

Félicie :

— Est-ce qu'elles ont prononcé le chiffre?

— Ah! voyons, madame Planté, si vous prenez la chose du mauvais côté, il n'y aura point moyen de s'entendre. Écoutez-moi donc : on a bien du mal à tenir à distance celui qui est décidé à entrer chez vous.

— Sabre de bois! il se peut que des poules mouillées

soient incapables de tenir les gens en respect. Mais je vous jure...

— Ne jurez point, madame Planté : on s'en repent toujours après. On dit qu'on fera et qu'on ne fera pas, et puis les choses se font toutes seules et par elles-mêmes. Un jour, vous serez à défendre votre grille, et on viendra vous annoncer que toute la compagnie vous attend au salon.

— Elle m'y attendra !...

— Le temps de faire votre toilette, madame Planté !... Je parie la voiture et le bourriquet, que vous irez leur dire bonjour, quand ça ne serait que pour ne pas faire affront au papa de ce petit jeune homme...

— « Au papa !... » Ah çà ! que voulez-vous dire ? Je n'ignore pas que Nadaud fréquente ce monde-là, mais je me plais à reconnaître qu'il a toujours eu le tact de ne pas chercher à me l'imposer.

— Madame Planté, je ne mettrais pas ma main au feu que vous ne vous seriez point aperçue de ses manigances !... Sans être ce qu'on appelle « malin, malin », M. Nadaud connaît les affaires ; et ce n'est point un homme à ne pas entr'ouvrir les portes ou à ne pas les faire pousser devant lui, plutôt que d'être obligé de les défoncer au jour venu...

— J'en ai assez ! dit Félicie, si on vous a payée pour m'apprendre quelque chose, parlez français !

— Allons ! madame Planté ! voilà-t-il pas que nous serions encore fâchées pour des malentendus ! Ce que c'est que de ne point savoir causer : je resterai toute ma vie une bête, faute d'avoir été à l'école !... Mais, puisque vous êtes si curieuse, madame Planté, adressez-vous donc à monsieur le curé. Il en sait plus que moi, là-dessus comme sur autre chose, et puis, au moins, chez ces messieurs prêtres, on est toujours sûr que c'est le Saint-Esprit qui parle par leur bouche.

Nous vîmes vis-à-vis de nous, au tournant d'un massif d'arbres verts, le groupe composé de l'abbé Fombonne, de grand'mère et de ces demoiselles, qui avait fait le tour de la grande pelouse, comme nous, mais en sens inverse. Le premier mouvement des trois femmes fut de rebrousser chemin. Leur figure était décomposée. Monsieur le curé, pour elles, avait dû mettre les pieds dans le plat, cependant qu'on jugeait que Félicie méritait des préparations.

Elle comprit aux visages ce que le discours de madame François avait été impuissant à lui faire entendre.

— Monsieur le curé, dit-elle, vous êtes chargé de m'annoncer une nouvelle qui intéresse vivement la famille; qu'attendez-vous donc ?

— Plût au ciel ! dit le curé, que j'eusse été trouvé digne de servir d'intermédiaire entre deux maisons que Dieu bénit pour leur bienfaisance ! Mon rôle est plus modeste : je m'entretenais simplement avec ces dames d'un projet d'union que tout le pays a fait avant les principaux intéressés, ce qui en montre la convenance... Je suis surpris de l'émotion...

— Qu'est-ce que vous voulez ? dit Félicie, nous sommes un peu sensibles, chez nous... l'affection... les souvenirs... le deuil que nous portons...

— Croyez, madame, — dit le prêtre, en étendant les deux mains, — que je respecte profondément...

— Ah ! s'écria Félicie, je ne sais vraiment pas ce qu'on respecte aujourd'hui. Je ne parle pas des pauvres morts que l'on remplace, aussitôt enterrés, comme on fait d'une paire de chaussures ! Mais quand je vois les ecclésiastiques eux-mêmes faire cause commune avec des aventuriers sans religion, des gens qui ont peut-être assassiné, volé, — qui vous dit le contraire ? avez-vous vu leurs papiers ? — des femmes vêtues comme des drôlesses et qui ont des mœurs de maquignons... eh bien ! c'est plus fort que moi... mon sang se retourne, et je suis tentée de ne plus croire ni à Dieu ni à diable !...

— Madame Planté ! dit le curé, est-il possible que j'entende votre bouche proférer un tel blasphème ?...

— Oui ! c'est possible ! oui, je l'ai dit, et je le répète, et je le répéterai encore ! Je ne crois plus à rien ! à rien !

— Félicie ! Félicie ! par grâce, contiens-toi !

— Elle est malade, monsieur le curé !... Il faut être indulgent !

— C'est la surprise, le chagrin. La pauvre femme était si peu préparée à cette nouvelle !...

— Parfaitement ! parfaitement ! disait le curé.

Grand'mère et ces demoiselles agitaient les bras autour de Félicie, qui voulait parler encore et qui étouffait. Elle porta son mouchoir à ses lèvres ; on dut la soutenir.

Monsieur le curé s'essuyait le front, à l'ombre, son chapeau à la main.

Madame François s'accroupit devant moi, me prit les mains et faillit m'appliquer sur la figure ses grands verres de lunettes bleus, qui me rappelèrent tout à coup ces lentilles par où l'on regarde, dans les baraques foraines, des exécutions de criminels célèbres ou des naufrages.

— Et nous, voyons, monsieur le petit jeune homme, qu'est-ce que nous disons de tout ça ? est-ce que nous n'aimerions pas avoir une maman bien fraîche et bien jolie ?

Je rougis, sans répondre, et détournai la tête, parce que madame François exhalait une petite odeur de moisi.

Mais elle tenait à s'informer :

— Ah ! c'est peut-être bien aussi que notre tante Planté nous avait découvert une maman à son goût ?... Ce n'est pas une bête, notre tante Planté : je parie bien que, du premier coup, elle avait mis la main sur une perle ?...

Je dis, avec une assurance à la Fridolin :

— Ce n'était pas non plus ce qu'il fallait ; mais, au moins, j'aurais eu une petite sœur pour jouer.

— Voyez-vous ça ! dit-elle, à cet âge-là, ça a déjà ses idées sur les personnes !

Le comble de la disgrâce pour Félicie fut de devoir, après sa crise, demander pardon au prêtre :

— Monsieur le curé, j'ai eu la parole un peu vive...

Il fit le geste de l'absoudre.

— Je savais bien, chère madame, que votre nature est foncièrement chrétienne.

— Heu ! heu ! bougonnait Félicie ; on a tant d'occasions de s'indigner !

Il l'exhorta à la patience, à la douceur. Les hommes ne sont-ils pas tous frères, qu'ils proviennent d'un continent ou de l'autre ?

— Pourvu qu'ils paient ! dit Félicie.

Grand'mère et ces demoiselles se redressèrent. Allait-elle repartir ?

Par bonheur, les mots se métamorphosaient dans l'oreille de l'abbé Fombonne, et il n'en percevait que le sens favorable. Il dit qu'en effet l'argent servait à accomplir de

belles et grandes choses. C'était trop l'avis de Félicie; nul argument ne pouvait la frapper davantage. Il le vit bien et en usa. Il la prenait en contradiction avec elle-même; mais, comme elle était sincère, elle baissait le ton. Tous deux, fils de la terre, se rapprochaient par leur goût commun de la richesse. Tout à coup, Félicie s'avisa :

— Mais votre créole n'a pas le sou, au milieu de tous ces millions! Vos Américains cherchent à l'écouler sur le continent, comme leur camelotte!... Qui sait?... un laissé pour compte, peut-être bien? Dame! je vous demande si c'est naturel, quand on a roulé sur le pavé des deux mondes, de venir épouser un notaire de province!... Allez! allez!... Ce niais de Nadaud a donné dans le miroir aux alouettes!

X

COUP SUR COUP

Félicie partit un matin, au grand étonnement du pays qui ne croyait point à ce voyage.

— Plus souvent, disait Pidoux, que ma'me Planté irait à Paris dépenser de l'argent!... Pour ce qui est de se faire ôter son mal avec un couteau, c'est trop chanceux!

On avait fait la malle, précipitamment, la veille, au reçu d'un télégramme de Philibert. Les fenêtres étaient ouvertes sur le jardin peuplé d'ombres; les papillons nocturnes heurtaient l'abat-jour, et toutes sortes de petites bêtes ailées venaient mourir au pied de la lampe. Félicie distribuait ses vêtements à Valentine agenouillée devant la caisse de bois noir, et elle inscrivait chaque objet, comme autrefois l'argenterie au bord du puits perdu. Entre temps, elle confiait à sa sœur :

— Mon testament est chez M. Laballue... comme cela, il n'y aura pas d'indiscrétions.

L'émotion l'étouffait; elle s'épuisait à le dissimuler : de temps en temps, elle allait jusqu'à la fenêtre et s'y penchait, implorant le secours de l'air. Une courte pluie était tombée;

la terre avait de l'odeur; des tampons d'ouate s'effilochaient à passer rapidement sous la lune; suspendue à la nuit par un fil invisible, une chauve-souris. petite loque de velours, oscillait lentement et en mesure.

— Madame, venez donc voir où je mets votre linge fin...

Elle tint à emporter une paire de draps.

— Si je n'en reviens pas, vous comprenez, je ne veux pas être ensevelie dans du linge d'hôpital.

Elle recommanda à Fridolin d'avoir bien soin de donner à boire aux abeilles.

— Que je vous dise : si vous voyez que le chèvrefeuille est trop lourd, n'ayez pas peur de tailler à même; il ne s'agit pas de laisser déchausser la muraille!... Ah! pendant que j'y pense : n'oubliez pas que c'est le cerisier près des framboises qu'il faut cueillir le premier.

A huit heures du matin, nous étions tous réunis sous le marronnier des communs, où Fridolin attelait la calèche. Valentine parut, portant des cartons, un panier, un sac, un parapluie, une ombrelle.

Mademoiselle Victoire, humide de rosée, revenait du jardin avec une gerbe de fleurs :

— Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse de cela?

— Prends donc, prends donc : ça égaie!

On avait le cœur serré, et cela se voyait sur les figures. On ne disait mot, et puis, d'un coup, tout le monde s'élançait à la fois :

— Quel beau temps! c'est encore une chance.

— Oui, mais il ne faut pas se fier à la chaleur : as-tu bien ta couverture?

— Et ta quinine?

— Je parie qu'on n'a pas mis tes pantoufles!

— Tâche d'avoir un coin!

Tout cela n'était que du remplissage; tout cela avait déjà été dit. Mais le silence faisait peur.

Clarisse accourut en essuyant sa main fraîchement rincée, et elle la tendit à sa maîtresse. Félicie la prit :

— Bonjour, ma fille; portez-vous bien!... Et ne les laissez pas mourir de faim!...

Fridolin, sérieux et droit, la main aux naseaux de la jument, dit d'une voix forte :

— Si madame est bien décidée à prendre le train, ce n'est pas le moment de raconter la trahison de Bazaine !

— Allons ! dit Félicie.

Ces demoiselles la baisèrent à grand bruit. L'oncle Planté, timide et bourru, s'approcha.

Félicie vint à son aide :

— On peut bien s'embrasser, une fois dans la vie ! dit-elle.

Ils s'embrassèrent, ce qui fit sourire. Mais l'oncle Planté écrasa deux larmes, de ses gros doigts velus.

Grand'mère et moi montâmes dans la voiture, car nous devions aller jusqu'à la gare. Félicie s'installa. Elle jeta un dernier coup d'œil sur ses bâtiments familiers : l'écurie, l'étable, le toit aux lapins, la boulangerie, le pigeonnier. Elle désigna un pauvre fuchsia au bord d'une fenêtre :

— Faites donc attention ! dit-elle, le fuchsia vous tombera sur la tête, un de ces quatre matins !

Elle aperçut, sous le décrottoir, les chaussures à semelles de bois qu'elle avait mises la veille pour sa dernière promenade, et elle dit encore :

— Rentrez donc mes galoches !

Fridolin nous emportait.

On nous apprit à notre retour, que Pidoux était venu au premier vent du départ de Félicie. Il paraissait très étonné, et, ce voyage ne lui convenant pas, il avait commencé à faire du bruit dans la cuisine.

— Prenez garde, Pidoux ! madame pourrait avoir manqué le train !...

Il était retourné chez lui. Il guettait notre rentrée et fut aussitôt que nous à la maison. Sa colère éclata : il ne craignait plus personne.

Il accusait Félicie d'avoir « vendu le pauvre monde » en s'esquivant juste au moment où les affaires de Gruteau empiraient.

— Faudrait pas venir nous dire qu'elle ne l'a pas fait exprès: c'est d'hier que le premier billet Fantin est arrivé protesté à Beaumont !

— C'est un hasard, dit grand'mère ; si Félicie l'avait su,

elle ne serait pas partie tranquille, quoiqu'elle vous ait répété cent fois que ces affaires ne la regardent pas.

— Elles ne la regardent pas? Eh bien! et vous, êtes-vous ma'me Fantin ou ne l'êtes-vous point?

— Mais, mon pauvre ami!...

— Il n'y a point d'ami!... Je causons affaires!

On dut recourir à l'oncle Planté. Il manquait d'arguments. Il se montra avec son fouet, son chien, ses jurons. Il tonna, fit plus de bruit que le métayer; les aboiements de Mirabeau s'élevèrent sur le tout et le couvrirent. Pidoux repassa la porte, la menace à la bouche.

La cuisinière secouait la tête:

— Il faut que madame soit loin, pour qu'on voie des choses pareilles!...

Mon père arriva à l'improviste. Ce n'était pas son jour. Était-il possible que la tante eût quitté Courance d'une manière si brusque, sans dire adieu? Il n'avait guère été flatté d'apprendre cela par Clérambourg.

— Comment?... par Clérambourg?

— Il sait tout... Si j'avais été prévenu plus tôt, je me serais hâté de faire part à ma tante d'une nouvelle qui doit apporter une certaine modification à ma vie...

Grand'mère le regarda par-dessus ses verres de lunettes:

— Avouez donc que vous accourez vous acquitter de la petite formalité aussitôt que Félicie a les talons dehors...

— Permettez!...

— Vous avez tort de vous effrayer: ma sœur n'est pas un croquemitaine. Si c'est pour sa santé que vous redoutiez l'effet de « la nouvelle », rassurez-vous: elle a essuyé le premier feu. Nous sommes informés.

— Ah!

— Pas par Clérambourg, nous autres, mais par des étrangers aussi... Cela fait compensation.

Il y eut un petit silence embarrassant. Mademoiselle Adélaïde tricotait; sa sœur se levait presque toujours lorsque la conversation devenait difficile. Grand'mère cousait avec une application feinte, et mordait son fil.

— Ma conduite n'a rien d'incorrect. Somme toute, c'est par égard pour vous qui me représentez le passé, les souve-

nirs... toujours très chers, très respectés... que j'ai hésité à vous entretenir de... mes projets, tout au moins avant une certaine période de temps révolue...

On le laissa aller.

— Rien ne pressait, d'ailleurs : cela ne se fera pas encore de sitôt. Le bruit public donne une consistance prématurée à des choses lointaines...

Il s'arrêta. A l'ordinaire, il m'eût dit : « Eh bien ! gamin ? » et il m'eût pris sur son genou. Il n'y songea pas. Il avait l'air de m'annoncer, à moi aussi, « la nouvelle », et, pour la première fois, ma présence le gênait. Ces dames le sentaient bien et je crois qu'elles en éprouvaient un malin plaisir.

Enfin, il se donna du ton :

— J'épouse... dit-il.

— Si nous sortions ? interrompit grand'mère.

On se leva. Le malheureux s'épongea le front avant de franchir le seuil, et il fit au moins vingt pas sur le sable avec sa belle-mère et ses tantes avant de pouvoir ajouter un mot. Grand'mère se retourna pour m'ordonner d'aller jouer. Mais je restai planté là, tout rouge, tout penaud et ayant une grande envie de pleurer à cause de l'embarras atroce où j'avais vu mon père.

M. Laballue vint le mercredi, comme à l'ordinaire ; non pas faute d'être averti du départ de Félicie, mais il eût jugé indécent de s'abstenir.

Ces dames furent sans complaisance : elles avaient cessé de le flatter depuis que ses services ne s'imposaient plus. Le dîner et la soirée furent on ne peut plus pénibles. Cependant M. Laballue se montra courageux et galant jusqu'au bout : il fit la lecture à haute voix, comme s'il s'adressait à son amie absente, et coucha. Il eût pu se venger en nous apprenant une mauvaise nouvelle qu'il savait, mais il ne le fit pas ; et, le lendemain, il monta en voiture en nous disant :

— A mercredi prochain.

La mauvaise nouvelle nous arriva par le facteur qui parla, vingt minutes durant, avant de toucher à son verre de vin et de remettre le courrier à Valentine. Les souscripteurs de grand-père Fantin, impayés, poursuivaient. Le bruit courait la ville et prenait les proportions d'un scandale.

Fridolin aspira de l'air et dit :

— C'est l'écroulement de la maison !

Valentine nous répéta les paroles du facteur et celles de Fridolin. Grand'mère s'assit, et sa figure diminua. Ses paupières fléchirent. Elle sembla avaler quelque chose avec recueillement ; mais ce ne fut pas long. Et elle demanda :

— Il n'y a pas de lettres ?

Si, il y avait deux lettres : une de Félicie, une de Philibert.

« Tranquillise-toi, ma bonne vieille, écrivait Philibert, la tante est arrivée, et il n'y a encore rien de cassé. J'ai été la cueillir à la gare, un peu blette, mais plus émue que fatiguée. Je crois bien qu'elle s'attendait à voir nos trois frimousses derrière les employés de l'octroi, et elle pensait avec terreur aux discours de bienvenue qui devraient s'échanger au débotté. — « Non, non, ma tante, nous faisons la fête à nous deux ce soir. Je vous ai retenu une chambre dans un petit hôtel très propre, près de Saint-Sulpice ; vous y serez chez vous ! » Elle s'est déridée tout de suite ; nous avons soupé en tête à tête. Je l'ai laissée dormir, après avoir convenu que *nous* viendrions lui dire bonjour le lendemain matin.

» Nous voilà, à dix heures tapant, à l'hôtel : elle aura fait la grasse matinée, nous allons la trouver fraîche. « Madame Planté, s'il vous plaît ? — Cette dame est sortie depuis huit heures. » Devine où elle était allée ? A Notre-Dame des Victoires, d'abord, en accomplissement d'un vœu qu'elle avait fait pour le cas où son train la déposerait à Paris sans déraillement : ensuite, et sans perdre de temps, chez les grainetiers du quai. Nous l'attendons. A dix heures vingt, elle débarque, épouvantée des heures de voiture à payer. On l'avertit que nous sommes dans le salon de l'hôtel. On l'entend qui dit : « Mais il faut que j'aille rajuster un peu mon chapeau ! » Je me montre : « Mais non, ma tante, allez-vous pas faire des manières ! » Je lui prends la main : elle tremblait comme la feuille. Ma femme paraît en disant : « Enfin ! enfin ! » Je soulève Adrienne. Quand Félicie voit sa figure, elle est subjuguée, comme tout le monde. J'en étais sûr d'avance. Elle bredouille je ne sais quoi. Mais la petite, elle, ne perd pas la tête ; elle lui dit : « On vous connaît bien, allez, madame

la tante; papa a fait votre portrait et il se cache derrière en contrefaisant votre voix... »

» Félicie dit : « Ah! vraiment... ah! vraiment... — Et moi, dites-moi ce que vous pensez. Est-ce que ça se voit à ma figure que je suis... comme je suis?... Dame! il y a un voyou, une fois, qui m'a appelée la jolie bossue, quand je passais, couchée dans ma voiture! Je ne suis pas mal faite du tout, vous savez! Seulement, pour la force, autant essayer de mettre debout une serviette de table roulée dans son rond. Papa n'a pas voulu que je sorte ce matin avec ma robe neuve... » Et des détails; sur celui-ci sur celui-là; et des interrogations sur les bonnes gens de Courance! et des opinions sur le salon de peinture, sur la démolition des Tuileries, sur la libération du territoire! à mourir de rire. J'en pleurais de joie. Quand je te disais qu'elle est extraordinaire!

» C'est Félicie qui a été intimidée. Elle m'a dit qu'elle ne s'attendait pas à trouver ma femme et ma fille si *éveillées*, et qu'elles doivent la juger ridicule. Elle croyait Marceline une maritorne. Quant au bagout de la petite, elle en est tuée, littéralement.

» En somme, c'est beaucoup plus que je n'osais espérer, et je me frotte les mains. Je te tiendrai au courant.

» Je t'embrasse, ma chère bonne femme...

« Ton fils,

» PHILIBERT. »

« *P.-S.* — « Madame la tante », comme dit la petite, viendra dîner chez nous : on va mettre les petits plats dans les grands. Ma pauvre femme sue sang et eau.

» Dis-moi donc : je reçois coup sur coup deux lettres de mon père qui miaule comme un chat qui a la queue prise dans une porte, et traite son oncle Goislard de vieux grigou. Que se passe-t-il? Je ne comprends pas très bien. A l'entendre, il s'agirait de madame Leduc qui aurait essayé de taper le bonhomme et aurait échoué. — Tant de courroux à cause de sa sœur?

» Mon Dieu! pourvu que ses affaires ne se compliquent pas! Il m'a payé une année d'intérêts d'avance, ce qui me porte à croire que ça marche. Ah! pourquoi, même après tant de

déboires, ne peut-on s'arracher du cœur cette confiance incurable en son père? Cependant, je te jure bien que si j'avais su l'antipathie de Félicie pour cet achat du moulin, j'aurais gardé mon argent. Il serait peut-être mangé à l'heure qu'il est, mais je préférerais en porter le deuil, plutôt que de me sentir pousser une chair de poule à râper du sucre, quand il me vient à l'idée que Félicie peut découvrir qu'il y a des godets à moi sur la machine élévatoire.

» P. »

HOTEL
des
SAINTS GERVAIS ET PROTAIS
3, rue du Cherche-Midi.

« Ma chère Célina,

» J'ai fait un bon voyage et ça ne va pas plus mal. Vous allez recevoir par le chemin de fer trois sacs de chez Vilmorin, l'un de flageolets nains, l'autre de petits pois de Clamart, le troisième de choux-fleurs d'automne. Ils seront adressés en gare à Port-de-Piles; il faudra les aller prendre avec le break, et ce sera une occasion de sortir le petit, qui ne marche pas assez depuis mon départ. Fais-moi le plaisir de dire à Fridolin de me semer cela tout de suite dans les deux plates-bandes libres, à gauche de l'allée d'oseille, et dans le carré qui touche les asperges; les choux-fleurs, le plus près de la pompe.

» Je ne verrai le médecin que demain. Il est nécessaire, paraît-il, que je sois complètement reposée. En attendant, je m'exaspère. Philibert veut que je me promène en voiture; il n'a pas l'air de se douter de ce que ça coûte. Sans compter que, d'après ce qu'il me dit aujourd'hui, l'opération — si elle est inévitable — me reviendra plus cher que l'on n'avait estimé d'abord.

» J'ai vu « le ménage » de près : c'est à faire pitié.

» Ton mari est en correspondance assidue avec son fils. Je ne les avais jamais sus en si bons termes. Philibert parle de la maison Goislard comme s'il y était. Il a une façon de traiter par-dessous la jambe madame Letermillé, qui ne

concorde guère avec l'opinion de madame Leduc. Il est vrai que le pauvre garçon rira de tout, jusqu'à sa dernière bouchée de pain.

» Dis à Planté que je lui ai trouvé des guêtres de chasse. Il pourrait bien se donner la peine d'aller demander à Pénilleau le résultat de son marché de mardi, à Beaumont.

» Il faut que le petit sache au moins jusqu'à Philippe le Bel à mon retour, et le bassin de la Loire tout entier.

» Allons, souhaite le bonjour autour de toi; je ne puis penser à tout, mais reporte-toi aux recommandations que je t'ai mises avant de partir sur un morceau de papier.

» Ta sœur affectionnée,

» FÉLICIE F[e] PLANTÉ. »

Dans l'après-midi, nous vîmes revenir mon père, cette fois-ci homme d'affaires.

— Ah çà! dit-il, mais cela va très mal; je viens d'apprendre par Clérambourg...

— Clérambourg!... Clérambourg!... dit grand'mère, si c'est Clérambourg qui conseille les gens du pays, il leur en fait faire de belles!

— Je vous affirme, au contraire, qu'il s'est épuisé à empêcher l'exécution... Il comptait si bien y réussir qu'il ne m'avait pas averti des menaces.

— Oui, oui; tout cela, c'est du joli. Et si Félicie apprend ce qui se passe?... Et, en somme, que se passe-t-il? Moi, je ne connais rien aux affaires.

— Les créanciers ont obtenu hypothèque sur Gruteau, ils provoquent la mise en vente. J'ai vu le rouleau d'affiches.

— Eh bien! ils vendront, ils se paieront; et puis après?

— Après? mais il y aura les autres, ceux qui ont fait signer des effets à un an, à deux ans, et que le prix de la vente judiciaire ne saurait suffire à désintéresser.

— Eh bien! ceux-là, dites-moi, — n'entrez pas dans vos explications, je n'y comprends goutte, — ceux-là, qu'est-ce qu'ils peuvent contre mon mari?

— Mon Dieu!... votre mari est insolvable.

— Alors? alors?...

Il écarta les bras et les laissa retomber au long du corps en signe de néant.

— Vous êtes sûr qu'ils ne peuvent rien?...

Elle fit le geste d'appréhender son interlocuteur au gilet. Une seule chose effrayait la malheureuse femme, à l'épreuve des désastres de fortune : la terrible contrainte par corps.

Le notaire secoua la tête :

— Non, non! dit-il... abolie.

Elle respira.

Mon père la regardait, comme une enfant, étonné de sa simplicité et de son ignorance, quoiqu'il la connût bien. Il reprit :

— Il reste toutefois un petit point noir : c'est la solidarité morale de la famille. Il est disgracieux...

— Oh! oh! — interrompit-elle, — après les services qu'il a rendus à son vieil oncle Goislard, il est en droit d'escompter une avance...

— Une avance?...

— Sur l'héritage. Voyons, entre nous, le bonhomme a quatre-vingts ans sonnés!... Non, non! ce qui m'inquiète, c'est Félicie... La voyez-vous entre les mains des médecins, à Paris, apprenant cela et s'exagérant les choses?

Mon père répéta : « S'exagérant les choses... » Il marchait en tortillant ses favoris. Il dit :

— C'est agaçant, c'est agaçant!... tout cela tombe bien mal à propos.

Nous descendions l'allée des ormes. Une pelouse, plantée de pommiers, s'étalait à notre gauche jusqu'au mur, où l'on voyait l'oncle Planté, sur une échelle, semant des culs de bouteilles pour éloigner les maraudeurs. Mirabeau, qui était couché non loin de son maître, bondit au roulement d'un véhicule. Il distinguait, au bruit, les voitures devant entrer par la grille, et les carrioles de fermiers ou de fournisseurs, qui suivaient, derrière le mur, le chemin des communs. Il attendit, le poil en brosse. Cela arrivait à fond de train : c'était le boucher.

On vit le sommet de la casquette qui courait comme un rat sur la crête du mur : mais quelque chose de luisant lui était accolé. Au premier saut hors de l'ornière, on reconnut un chapeau haut de forme.

— Une visite!

Au même moment, l'oncle Planté descendait de son échelle, et il restait là, tout benêt, les bras en manches de veste.

Un second cahot : nous fîmes tous :

— Ah ! mon Dieu !

Une face large, rayonnante et rose, un saint sacrement dans une gloire de favoris blancs ; des yeux qui s'amincirent comme ceux d'un enfant qui fait une espièglerie; une bouche en croissant, et une voix de fausset qui lança :

— Coucou !

— Casimir !... soupira grand'mère.

— Coucou ! répétait Casimir, secoué par l'allure endiablée de la voiture.

La tête plongeait ou se relevait, tel un canot que la mer agite, au gré de la profondeur inégale des ornières. Elle sombra derrière les pommiers. Une étroite éclaircie nous la rendit, à cinquante pas de nous...

— Coucou !

L'oncle Planté nous rejoignait. Il regardait sa belle-sœur et mon père, l'air stupide. Ils ne valaient pas mieux.

Grand'mère dit :

— Heureusement que Félicie n'est pas là !

On sonnait à la porte. Sous le marronnier, grand-père Fantin s'avança. Il portait, comme un nourrisson sur le bras, les trois sacs de graines : choux-fleurs, flageolets nains, petits pois de Clamart. Il fit, de sa main libre, un salut à la mousquetaire, envoya ses yeux de côté, et dit :

— C'est moi... Voilà tout ce que j'ai trouvé à la gare.

Il embrassa sa femme en bégayant des phrases sentimentales. Le faible oncle Planté lui donna la main et dit :

— Vous pouvez vous flatter d'avoir de la chance ! Félicie vous aurait mal reçu.

— Comment ! ce que me disait mon conducteur serait vrai ? Félicie n'est pas ici ?

Chacun fit non.

— Je m'explique pourquoi je n'ai trouvé personne à la descente du train : vous n'avez pas reçu ma lettre.

— Quelle lettre ?

— J'ai écrit à Félicie hier, pour lui demander l'hospitalité, vu l'urgence...

— Seigneur Jésus! s'écria grand'mère, elle aura reçu cela à Paris! tu l'as tuée, malheureux, tu l'as tuée!

— Encore! dit Casimir, — se souvenant des « Félicie en mourra » dont on l'avait abreuvé.

Mon père tourmentait sa barbe.

— Voyons! fit-il, tout n'est peut-être pas perdu. Je remonte en voiture et cours à la poste de Beaumont : il est possible qu'on n'ait pas encore réexpédié la lettre. Je dirai que madame Planté est de retour.

— Courez! courez! dit grand'mère; et faites-nous rapporter la nouvelle; vous nous sauvez la vie!

Grand-père Fantin ne s'inquiétait point. Il donna à entendre qu'il avait l'estomac creux. Et il glissait des gauloiseries à mesdemoiselles Victoire et Adélaïde, qui se bousculaient pour le servir et murmuraient : « Quel homme!... quel drôle de corps!... »

Il se faisait fort d'arrêter les poursuites par le seul fait de sa présence chez Félicie.

— C'est ce que j'exposais dans ma lettre à cette chère amie, dit-il : « Le malheur est venu de ce que vous m'avez fermé votre porte; il cessera du jour où j'en aurai repassé le seuil. Question de sympathie à part, c'est une affaire que je vous propose, un mariage de raison, si vous aimez mieux. Vous souffrirez de la persécution de mes ennemis plus que d'une alliance avec moi, et notre alliance étouffera la persécution. »

Ces demoiselles pensaient que cela était très bien dit, mais n'y comprenaient rien du tout; grand'mère pas davantage.

— En somme, qu'est-ce que je demande à Félicie? une seule chose : qu'elle m'abrite sous son toit.

— Autrement dit : à son auberge! — osa lancer l'oncle Planté.

On changea de conversation. Comment allait l'oncle Goislard? et madame Leduc? et cette petite madame Letermillé? et mademoiselle Bringuet?

— Laissons cela! dit-il, j'ai soif d'air pur!

— Hein?

On s'écarta. Qu'allait-on apprendre encore?

— Je m'en doutais, fit grand'mère, il y a eu là-bas du grabuge...

— Tu ne te doutais de rien, dit Casimir.

Il avalait de grandes cuillerées d'œufs au lait.

— Parle, lui dit sa femme.

— De grâce! que l'on me permette de souffler...

On l'installa provisoirement. Il devait mettre en ordre une correspondance volumineuse. Placé « au centre de ses opérations », — la plupart de ses créanciers étaient du pays, — il s'agissait de faire face aux difficultés. Il écrivit jusqu'à l'heure du dîner.

On était sur les épines, parce qu'aucune nouvelle n'arrivait du bureau de poste. On supputait l'heure des levées, le départ de Langeais, l'arrivée à Beaumont, la réexpédition directe sur Paris. Une diligence était chargée du service postal à Beaumont. A la rigueur, on retrouverait peut-être la lettre à la station du chemin de fer, mais les employés la livreraient-ils? Par bonheur, grand-père nous étourdit avec ses histoires, même anciennes. Les repas étaient ordinairement si mornes qu'on lui sut presque gré d'être là. Et il captivait, parce qu'on attendait toujours l'explication de ses paroles mystérieuses.

Vers la fin du dîner, Mirabeau aboya. On eut un petit coup au cœur. On allait savoir si Félicie avait ou non reçu la lettre : l'annonce des événements, de la présence de Casimir à sa table.

On entendit tinter la sonnette de la cour. Puis, plus rien. Le chien avait fui et n'aboyait plus. Grand'mère se leva à demi; sa chaise nous parut produire un grand bruit. Tous ensemble firent :

— Chut!...

Puis quelqu'un dit :

— Écoutez!

— Ce n'est rien.

— Mais si!

— Chut!...

Tout à coup, des chaises déplacées vivement dans la cuisine; une porte intérieure qui grince, mais pas une voix. Enfin, des pas précipités, la porte ouverte brusquement, et

Clarisse, sans lumière, effarée, qui hurle comme si elle avait vu la mort :

— Madame !

Et elle s'efface. On voit s'avancer dans l'ombre la face d'ivoire de Félicie.

Grand'mère et ces demoiselles se signent, croient à une apparition, à la fin du monde. D'instinct, chacun s'est mis debout.

L'exaltation et la colère rendent la figure de Félicie véritablement surhumaine.

Le premier mot qui sort de sa bouche :

— Allez-vous-en !

Cela s'adresse à Casimir. Il salue ; il agite sa serviette ; on l'entend murmurer :

— Mais, ma bonne !...

— Allez-vous-en !

Félicie se rapproche de lui. Elle tient à la main son parapluie et son ombrelle ; elle les élève sur lui :

— Allez-vous-en !

Grand'mère, toute blême, les yeux chavirés soudain dans deux grands trous bistrés, prend son mari par la manche :

— Retire-toi, un instant, dit-elle ; on s'expliquera plus tard : elle est si malade !

Il sort, en disant :

— Je vais prendre un peu l'air.

Alors, Félicie s'assied ; elle allonge sur la nappe sa main encore gantée. Dans le cadre noir de la capote nouée sous le menton, sa tête semble rognée, grattée, réduite aux dimensions d'une bille de billard. Le crâne pousse la peau du front en avant, la tend, à craquer ; les tempes sont vidées ; les joues sont flasques comme du linge de lessive ; les yeux — ce qui n'échappe à personne — ont perdu leur éclat. Une pitié insurmontable nous saisit ; on surprend dans les gorges le petit ronflement étouffé qui annonce la montée des larmes.

C'est elle qui parle la première :

— Le petit n'a pas été malade ?

— Mais non, mais non !... Et toi, ta santé ?... Comment se fait-il ?...

— Moi ? Je suis condamnée, je viens mourir dans mon lit.

Tous protestent. Ils mentent d'un même élan. Elle reprend :

— J'ai vu le médecin. Opération urgente. Tout était prêt. Ce matin, j'ai reçu par la poste une affiche de mise en vente. J'ai pris le train.

— Une affiche!... C'est donc cela!...

— Philibert était là ; il a fait des yeux blancs. Il a dit : « Mes vingt mille francs sont f... ! » Ça lui a échappé.

— Le pauvre garçon avait cela sur le cœur! Il a failli te l'avouer cent fois.

— C'est un crétin. Il s'est fait voler ; c'est bien fait.

On entend des soupirs, des mains croisées comme pour invoquer Dieu qui retombent sur la table. C'est le râle des espérances nées le mois dernier aussi soudainement qu'elles meurent en ce moment même : le relèvement de la santé de Félicie, la rentrée en grâce de Philibert. Quel est l'assassin? Casimir.

Et c'est pour Casimir qu'on implore.

Dans le jardin, il a allumé un cigare; et la petite rondelle de braise ardente passe et repasse sur un fond d'ombre et d'étoiles. Quelles catastrophes nouvelles prépare son génie? En attendant, il faut obtenir pour lui la permission de ne pas coucher dehors.

Il coucha dedans, et fit mieux.

Mon père arriva à bride abattue, ayant à demi crevé son cheval, ouvert lui-même la grille. Il arrêta sa voiture devant la maison et cria :

— J'ai la lettre!

On se regarda. Il descendit, entra, l'enveloppe à la main. Il vit Félicie. Son bras s'abattit, et il fit malgré lui :

— Sacrebleu!

On dut tout expliquer à Félicie. Elle lut la lettre de Casimir et sa colère redoubla :

— Il ne passera pas la nuit chez moi! dit-elle. Puisque Nadaud est là, il va l'emmener avec lui à Beaumont. Il y a un hôtel pour les voyageurs,

Alors commença l'œuvre de charité de grand'mère et de ces demoiselles. Toutes les raisons de sentiment furent épuisées. Mon père y ajouta quelques considérations plus posi-

tives : il craignait surtout le scandale qui résulterait de cette expulsion d'un homme, somme toute, malheureux. Félicie demeurait inflexible. Enfin, on osa faire allusion au motif invoqué par Casimir lui-même dans la lettre dont la lecture avait été si fâcheuse. Et ce fut cet argument qui porta. Félicie posa l'index sur son front, réfléchit et dit :

— Quant à l'abriter sous mon toit, jamais de la vie! Mais, qu'il ait l'air d'être mon hôte, provisoirement, si cela peut aboutir à une transaction avec les créanciers, j'aurais tort de m'y refuser. Il est bien convenu, une fois pour toutes, que je ne m'engage à rien.

Elle était excédée. Sa tête penchait en avant, ce que nous n'avions jamais encore remarqué. Elle avait essayé en vain de prendre un potage. Elle dit qu'elle se sentait la gorge nouée avec une corde de la grosseur du petit doigt.

Grand'mère la pria, en désignant l'homme au cigare, dans l'ombre du jardin :

— Permets-lui d'achever son dîner !

Et elle alla le chercher.

Il n'était point troublé, et dit, en entrant, qu'il faisait un temps superbe. On parla de la saison qui s'annonçait chaude. Les pluies manquaient à Langeais. Si on l'eût écouté, rien n'était plus aisé que d'aménager une prise d'eau dans la Loire même ; mais non ! Et Cadoudal tarissait les pompes ! Les idées potagères lui remirent en mémoire les trois petits sacs de graines trouvés à la gare.

— Alors, dit Félicie, c'est vous qui les avez apportés?

Elle lui avait adressé la parole !

Quand elle sut qu'il avait parcouru à pied, les petits sacs et sa valise à bout de bras, la route de Port-de-Piles jusqu'à la rencontre fortuite du boucher, elle dut le remercier. En plein désastre, il bénéficiait de tout. C'était l'histoire de sa vie entière qui se poursuivait, identique.

Il se fit conduire le lendemain à Beaumont, dans le break de la maison ; il vit son notaire, ses créanciers ; parla, promit, jura, se montra surtout, et montra davantage encore la voiture de madame Planté et Fridolin. En trois journées de démarches, sa faconde, sa mine épanouie et l'adresse qu'il laissait à chacun : « Casimir Fantin, à Courance », avaient

conjuré le danger immédiat. On le voyait arriver, le soir, en triomphateur. L'intérêt de ses récits était en proportion des craintes que l'on avait éprouvées, et on finissait par accorder du mérite au moindre pas qu'il faisait pour se tirer de l'abîme. Mieux que cela : ce genre de préoccupation détournait Félicie de l'obsession de sa maladie, — danger désormais le plus redoutable, car elle se frappait, — et voilà qu'on en savait gré à Casimir.

Cependant, Félicie fit observer qu'à Langeais on paraissait se soucier médiocrement de l'absent : point de nouvelles.

— Peuh! faisait Casimir.

— Mais enfin! dit Félicie, tout votre espoir de salut gît là-bas?

— Hu-hu!...

— Quoi?

— Je dis : Hu-hu!...

— Et moi, je ne comprends pas ce que cela signifie.

— Eh bien! puisque le sort en est jeté, je vais vous conter la chose en deux mots.

La famille était assise à l'ombre des noisetiers, sur des chaises de jardin.

— D'abord, dit-il, c'est la faute de ma sœur. Depuis un an et plus, madame Leduc ébranlait la maison Goislard de ses jérémiades. Entre nous soit dit, c'est une femme à la côte... Que voulez-vous que j'y fasse? Que vouliez-vous qu'y fît le bonhomme Goislard? Chantepie est un trou, un précipice ; sa fortune entière y eût sombré. Il opposait la sourde oreille. On parla plus fort : un jour, il montra qu'il entendait... ne pas souscrire un maravédis. Madame Leduc fut parfaite : elle avait entrepris la conversion religieuse de l'ingrat vieillard; elle la poursuivit avec une patience angélique. On avait obtenu les pratiques extérieures du culte; les liens spirituels se resserrèrent progressivement : le curé dînait trois fois la semaine. On passa aux sacrements : pour Pâques, l'oncle Goislard se confessa. Alors, le curé parla en faveur de madame Leduc. L'oncle appela son notaire, s'enferma avec lui, et, le soir, au dessert, confia au prêtre que sa fortune, jusqu'au dernier liard, était placée en viager.

— C'était une plaisanterie, dit Félicie.

— C'était la pure vérité, dit Casimir.

— Mais, malheureux! qu'allez-vous manger?

Il se leva, prit le dossier de la chaise de rotin, la balança, en regardant le ciel, et il dit :

— « Aux petits des oiseaux, il donne la pâture... »

Ces dames le contemplaient. A la stupéfaction de leur regard, il se mêlait une sorte de respect pour le don merveilleux d'insouciance qu'avait reçu cet homme.

— Enfin, soupira Félicie, il vous reste que le bonhomme est taillé pour gagner la centaine : tant qu'il vivra, vous aurez toujours le couvert...

— Certainement, dit Casimir, certainement!...

On s'en tint là pour cette journée.

Enfin une lettre de madame Leduc arriva. Félicie fit un soubresaut en déchiffrant le timbre.

— Tiens, dit-elle à Casimir, votre sœur est donc à Langeais?

— Mais oui.

— Ah!

Langeais, ce 19 juin.

« Chère Félicie,

» Grâce à Dieu, voici enfin une minute de loisir, et je ne saurais la mieux employer qu'à vous donner une marque nouvelle de ma toujours fidèle et bien affectueuse sympathie. Comment va votre chancelante santé? Vous savez comme elle m'est précieuse. Ah! n'étaient de plus impérieux devoirs, combien volontiers j'eussé été m'en informer moi-même, aux côtés de mon frère courbé sous les épreuves! La Providence en a décidé autrement; elle nous dicte notre conduite à chacun. Soyons les serviteurs aveugles des grandes causes. Obéissons sans murmures!

» J'ai à vous informer d'une petite révolution que j'ai accomplie ici, ou mieux, et pour éviter l'emploi de ce mot démagogique, d'une mesure de salubrité indispensable à la dignité d'une maison rendue sacrée, j'oserai le dire, par la présence d'un vieillard vénérable et qui se prépare à la mort.

» Je ne doute pas que notre chère Célina — qui a été à

même de juger *de visu* — ne vous ait parlé d'une certaine Bringuet, intrigante de profession, sans pudeur comme sans foi, et remplissant, près de notre excellent oncle, les fonctions de gouvernante. Cette créature éhontée, placée entre deux hommes, l'un affaibli par l'âge, et l'autre dont nous connaissons, hélas! le caractère débile, était parvenue — par quels moyens, grand Dieu! je lui fais la charité de ne les point examiner! — à posséder la haute main sur l'ensemble des affaires de la maison. Relations, fournisseurs, maniement de la fortune mobilière, tout y passait. Résultats : un coulage désastreux, la ruine à bref délai et, très probablement, la constitution d'un formidable magot dans le bas de la demoiselle. Combien de fois ai-je dit à Casimir : « Mon ami, ouvre l'œil! » Casimir haussait les épaules, objectait l'ordre apparent, la santé du vieil oncle, le danger de rompre ses habitudes. Bref, un homme pieds et poings liés à cette sirène d'eaux ménagères! Pour elle, pas plus de secrets que pour l'oreiller; les embarras du moulin étaient sa chose. « Casimir, Casimir! cette fille te trahira!... » Il me riait au nez. On méprisait mes avis; et qu'arrivait-il? Il arrivait que le ver, poursuivant son œuvre souterraine, rongeait pour jamais, par sa base, l'espoir de mon imprudent et coupable frère. Au prix de quelle stipulation ténébreuse la domestique a-t-elle exécuté sur la fortune de son maître ce tour de passe-passe qui l'a fait disparaître à la bouche même de l'affamé? Je l'ignore. Mais le tour a été joué. Il n'était que temps. Le bruit du moulin de Gruteau devenait sinistre. Casimir dormait sur les deux oreilles. Mademoiselle Bringuet devait rire en chantonnant : « Meunier, tu dors... » Quand il s'éveilla pour frapper à la caisse, M. Goislard n'avait plus, à lui appartenant, que ses hardes et ses béquilles.

» Mince événement, chère amie, quand on le compare à notre salut! Casimir a eu bien tort de s'en fâcher et de bouder, et surtout de récriminer tout haut, de façon à s'attirer de son oncle l'algarade après laquelle il aura beaucoup de mal à rentrer en grâce, que dis-je? à remettre les pieds à la maison!

» Dieu merci, je suis là. Par ma présence continue, par des soins éclairés, une femme peut beaucoup obtenir; et la

religion, que le cher vieillard embrasse, enseigne l'indulgence et le pardon. Donc, espoir, mais patience! Il faut d'abord laisser se cicatriser la blessure causée par l'exécution de mademoiselle Bringuet.

» Car c'est fait. Et me voici dans la place. La tâche sera ingrate, mais le contentement de la conscience et les joies du cœur sont le vrai, le seul paiement des sacrifices.

» Ma brave et charmante amie madame Letermillé m'a secondée dans l'aride besogne. Je l'aurai souvent, je l'espère; sa grâce et sa beauté déridant le maître de la maison; les jeux de l'enfant avec la soubrette le rajeunissent. Il est convenu que mes enfants et petits-enfants viendront passer les vacances. Inutile d'ajouter que notre vœu le plus cher serait de vous voir vous joindre à eux. Nous donnerons des dîners et nous recevrons, comme du temps de Casimir. Je veux modifier en rien les habitudes de notre vieux parent bien-aimé. Puisse le ciel prolonger de longues années sa vie désormais édifiante, et la vôtre, chère Félicie! Je ne lui demande point d'autre récompense.

» Recevez, chère Félicie, etc.

» Vve LEDUC »

C'était vers la fin du déjeuner. Le Cupidon était assis sur la pointe des deux aiguilles et visait, de sa petite flèche d'or, la photographie aux beaux yeux paisibles. Les stores baissés, de leurs mille raies de lumière et d'ombre, nous composaient l'atmosphère exquise des intérieurs d'été. On entendait sur le toit du pignon pointu le roucoulement des pigeons et, de plus loin, le chant des poules pondeuses, et, de presque partout, cette douce sonorité bienheureuse des choses qui chauffent au soleil. Au bord des tasses à café, les mouches, la tête en bas, pompaient la fine mousse blonde; d'autres, rappelant de vieilles dames aux voiles de crêpe, pénétraient dans le sucrier blanc, comme dans une église neuve, et, là dedans, trafiquaient, se bousculaient, se chevauchaient, parfois expulsaient l'une d'elles tout à coup, pour quelque mystérieux scandale dont les commentaires faisaient bruire les parois de porcelaine.

Félicie lut la lettre sans donner aucun signe d'étonnement,

d'indignation ou de douleur. On voyait, au travers des lunettes, la chair grossie des paupières immobiles; seul, un coin de la lèvre supérieure, à droite, battait, comme un pouls. Elle passa le papier bordé d'un mince filet noir à sa sœur, qui le passa à mademoiselle Adélaïde, et ainsi de suite. Quand chacun en eut pris connaissance, Félicie le jeta à Casimir.

On se leva. Pas une parole n'avait été prononcée; aucune ne le fut, sinon celle-ci, lorsque Casimir voulut ouvrir la bouche :

— Taisez-vous.

Et Félicie, en le regardant, quoiqu'elle fût de sa taille, semblait le regarder tout petit et par terre. Elle ne pouvait plus désormais éprouver de colère contre lui : il était garanti par l'excès même de sa sottise et de sa misère.

Pour tout autre que Casimir, c'était le moment de s'écrier : « Je suis sauvé ! » Mais il n'avait ni malice, ni esprit de calcul. Il se confiait simplement à sa destinée qui n'avait jamais failli à le rasseoir en bonne place, aussitôt touché le fond du gouffre. Tel était l'élan communiqué par le coup de pied reçu à Langeais, que l'expulsé défonçait la porte d'entrée de Courance. Un toit valait l'autre.

RENÉ BOYLESVE

(La fin au prochain numéro.)

WILLIAM MAC KINLEY

I

M. William McKinley est né le 29 janvier 1843, à Niles, petite ville de l'État d'Ohio. Sa famille était d'origine écossaise, mais elle avait émigré en Irlande vers la fin du XVIIe siècle, pour fuir les persécutions religieuses dont les covenantaires étaient l'objet, et c'est d'Irlande que venaient les deux frères, William et James McKinley, qui arrivèrent en Pensylvanie en 1740. Le premier alla se fixer au sud de cette colonie, région presque déserte à cette époque ; un de ses descendants y vivait encore il y a quelques années. L'autre s'établit au nord ; il s'y maria et y fit souche. Ses enfants s'éparpillèrent ; quelques-uns franchirent les Alleghanys, et, en 1810, l'un d'eux se fixa dans l'Ohio. C'est de cette dernière branche que descend le président actuel de l'Union. Lorsque son arrière-grand-père s'établit dans cet État, la population clairsemée qui l'habitait marquait encore, de ce côté, la limite avancée de la civilisation ; quand il naquit, trente ans plus tard, l'Ohio avait cessé, depuis plusieurs années déjà, d'être un État frontière. Le flot des pionniers, roulant sans discontinuer vers l'ouest, s'était avancé jusqu'au delà du Missouri, repoussant ou submergeant les Indiens, possesseurs primitifs de ces immenses territoires. Dans l'État d'Ohio, les agriculteurs avaient remplacé les pionniers de la première heure ; la population était devenue plus

stable, et dans cette société mieux établie, l'industrie faisait son apparition, favorisée par l'existence de gisements de minerai de fer dans la partie orientale de l'État. Le père de M. William McKinley fut un des premiers maîtres de forge de l'Ohio. Malgré le développement rapide de l'industrie métallurgique dans cette région, il n'arriva cependant jamais à la fortune, et le défaut de ressources suffisantes l'empêcha de faire donner à son fils William, son septième enfant, l'instruction qu'il ambitionnait pour lui.

A Poland, où son père était allé se fixer quelques années après sa naissance, William suivit les cours de l'Académie, institution modeste, mais qui avait alors une certaine réputation. A dix-sept ans, son père l'envoya au collège d'Alleghany, en Pensylvanie, pour continuer ses études. Il n'y resta que quelques mois : une maladie l'obligea à rentrer dans sa famille, et une fois rétabli il dut aborder la vie active. Un hiver durant, il enseigna dans une école publique d'un petit village voisin de Poland. Il entra ensuite comme commis au service de l'agent des postes dans cette ville; il occupait cet emploi quand éclata la guerre civile, au printemps de 1861. A l'appel de Lincoln demandant des volontaires pour défendre l'Union menacée, la population des États du Nord répondit avec empressement. Le jeune William s'engagea comme simple soldat dans le régiment fourni par son État. Il demeura à l'armée pendant toute la durée de la guerre, faisant bravement son devoir. Au printemps de 1862, quand son régiment, exercé et entraîné, quitta ses quartiers d'hiver pour entrer en campagne, il était promu sergent. Six mois après, il recevait les galons de lieutenant pour sa brillante conduite au combat d'Antietam, et lorsque les volontaires furent dissous, en juillet 1865, il avait le grade de major.

Il refusa l'offre d'être nommé officier dans l'armée régulière, et préféra au lent avancement du temps de paix les chances d'avenir que pouvait lui offrir la vie civile. De retour à Poland, il entra comme clerc dans l'office du juge Glidden, et, pendant un an, il étudia le droit sous sa direction. Au bout de ce temps, il put, grâce à l'assistance d'une sœur dévouée, aller passer « un terme » à l'école de droit d'Albany, dans l'État de New-York. Ainsi équipé, muni du léger

bagage scientifique et de la courte expérience acquis pendant ces dix-huit mois d'étude, il fut admis au barreau dans l'État d'Ohio, en mars 1867.

Poland ne lui paraissant pas offrir de ressources suffisantes à son activité, le jeune avocat alla s'établir à Canton, et travailla à se créer une clientèle. Les affaires ne vinrent pas si nombreuses qu'elles l'absorbassent entièrement. Il s'intéressa à la politique, et il arriva que celle-ci, de simple passe-temps, devint bientôt l'occupation principale de sa vie.

M. McKinley alla grossir les rangs du parti républicain. Ce parti, élevé en 1856 sur les ruines du parti whig, disloqué par les dissensions intérieures, avait adopté la doctrine de l'interprétation libérale de la Constitution, et favorisait l'extension des pouvoirs du gouvernement fédéral. Les démocrates, au contraire, étaient demeurés fidèles à la vieille doctrine de la prédominance des droits des États. Arrivés au pouvoir en 1860, les républicains avaient organisé la lutte contre les sécessionnistes du Sud, et préservé l'existence de l'Union. Le centre de leur puissance était dans les États industriels du nord, et cette localisation devait influer fortement sur leur politique. C'est à cette circonstance qu'est dû l'attachement de ce parti à la politique protectionniste, et son adhésion, dans ces dernières années, au principe de la « saine monnaie » et de l'étalon d'or. Bien que l'Ohio soit un État républicain, les démocrates y ont cependant la prépondérance dans un certain nombre de comtés. Le comté de Stark, en particulier, dans lequel résidait M. McKinley, était, à l'époque où celui-ci débutait dans la vie politique, une de ces petites citadelles imprenables du parti démocrate en territoire ennemi.

Une question passionnait alors l'opinion publique : les noirs récemment libérés devaient-ils être investis de tous les droits de citoyens américains ; allait-on, notamment, leur donner le droit de vote ? Les blancs du Sud, parmi lesquels se recrutait et se recrute encore la grande masse du parti démocrate, s'élevaient contre cette idée dangereuse de transformer du jour au lendemain les anciens esclaves en électeurs. Le parti républicain, plus par stratégie politique que par sentiment, défendait le vote noir. Il voyait là une matière électorale malléable, susceptible de lui assurer, avec quelque

habileté, la prépondérance dans les États du sud. M. McKinley parla donc en faveur de l'octroi du droit de suffrage aux nègres. En 1869, en reconnaissance de son dévouement au parti, les républicains choisissaient M. McKinley pour candidat aux fonctions d'attorney (procureur) dans le comté de Stark. Ce n'était aux yeux du comité local qu'un acte de simple politesse. Jamais les républicains n'avaient réussi à faire élire dans ce comté adverse un de leurs candidats ; au grand étonnement des politiciens, M. McKinley remporta la victoire sur son concurrent démocrate. Deux ans plus tard, à l'expiration de ses fonctions, il sollicita le renouvellement de son mandat. Moins heureux, cette fois, il ne put se faire réélire.

Ce premier échec ne découragea pas M. McKinley. Il continua à prendre part à toutes les campagnes locales, si fréquentes aux États-Unis, où le plus grand nombre des fonctions publiques sont électives et de courte durée. A se trouver fréquemment en contact avec la foule, il acquit le genre d'éloquence nécessaire pour lui plaire : le ton affirmatif, tranchant ; la phrase volontiers emphatique, qui sonne bien et pèse peu ; la flatterie un peu grosse qui caresse agréablement l'amour-propre des auditeurs. Willam McKinley devint un orateur populaire achalandé. Dans la campagne de 1875 pour l'élection du gouverneur de l'État d'Ohio, campagne qui fut particulièrement vive, il se fit remarquer par les succès qu'il obtint. L'année suivante, il recevait enfin la récompense impatiemment attendue de ses services. Son parti le présentait comme candidat à la Chambre des représentants du Congrès, pour le district électoral dans lequel était compris le comté de Stark.

Dans cette campagne, où son avenir personnel était en jeu, M. McKinley mit toute son ardeur. Il réussit à se faire élire représentant au Congrès. Il devait y siéger sans interruption jusqu'en 1891.

II

Au moment où M. McKinley entra au Congrès, en 1877, les maux de la guerre de Sécession étaient déjà en grande

partie oubliés. Le Sud, après la période de troubles amenée par la suppression brusque de l'esclavage, se relevait rapidement de ses ruines. Dans le Nord, l'industrie se développait avec une merveilleuse rapidité. Le marché intérieur lui offrait des débouchés dont l'accroissement était véritablement prodigieux : à l'augmentation naturelle de la population, s'ajoutait l'arrivée en nombre considérable des immigrants d'Europe. La construction des chemins de fer avait permis la mise en valeur du Far-West, et les métropoles industrielles de l'est pouvaient envoyer aisément leurs produits dans toutes les parties de l'Union. Plus que jamais, les questions économiques appelaient l'attention du monde américain. Au Congrès, les questions constitutionnelles et politiques une fois réglées, les États du sud redevenus membres de l'Union, elles prirent le pas sur toutes les autres et, parmi elles, celle de la politique commerciale devint bientôt prépondérante par les intérêts particuliers considérables qu'elle mettait en jeu.

Depuis l'adoption de la Constitution fédérale, cette question de la politique commerciale a toujours joué un rôle important dans la politique intérieure de l'Union. Elle l'a dû au caractère qu'a pris le développement économique aux États-Unis, par suite de causes naturelles, aggravées par l'existence de l'esclavage dans les États du sud. L'industrie manufacturière, née dans les États de la Nouvelle-Angleterre, est demeurée jusqu'à ces dernières années localisée dans les États du nord et du centre, tandis que dans le Sud les planteurs concentraient leur activité sur deux ou trois cultures seulement, en particulier sur celle du coton, et que dans l'Ouest les *farmers* se livraient uniquement à la culture des céréales et à l'élevage du bétail. De là sont nées des conceptions différentes quant au rôle du gouvernement fédéral en matière douanière.

Les industriels demandèrent de bonne heure l'établissement de droits à l'importation suffisants pour permettre à l'industrie nationale de se développer jusqu'au moment où elle pourrait suffire seule aux besoins du marché intérieur. Les planteurs, et plus tard les farmers, que l'abondance de leurs récoltes obligeait à chercher des débouchés à l'extérieur

et qui n'avaient aucune concurrence étrangère à redouter, réclamaient au contraire une politique douanière libérale. Ils voulaient pouvoir acheter où bon leur semblait et au meilleur marché possible les articles manufacturés dont ils avaient besoin. et ils déniaient au gouvernement fédéral le droit d'user de la taxation pour avantager une classe particulière d'individus. L'exagération des tarifs de 1828 et de 1830, votés sous la pression des industriels du Nord, avait excité à tel point le mécontentement des États du sud, qu'ils firent entendre de sérieuses menaces de sécession. L'Union fut préservée, pour cette fois, grâce aux concessions faites au dernier moment par les protectionnistes. Pendant les trente années suivantes, la politique douanière des États-Unis prit un caractère plus modéré. Mais dès que, en 1861, le départ des représentants des États rebelles du sud laissa aux représentants des États du nord toute liberté pour agir à leur guise au Congrès, un de leurs premiers actes fut l'élévation des droits de douane.

Les besoins financiers du gouvernement fédéral pendant la guerre nécessitèrent un nouveau relèvement du tarif douanier. Les hostilités finies, ces droits furent conservés, augmentant encore la protection accordée aux industries manufacturières. Lorsque les États du sud se trouvèrent de nouveau représentés au Congrès, leurs députés se joignirent à ceux des États de l'ouest pour réclamer la revision des tarifs de la guerre. Les excédents considérables de recettes qui se succédèrent pendant plusieurs années à partir de 1875 mirent leurs adversaires dans une situation difficile. Pouvait-on continuer à taxer les citoyens au delà des sommes nécessaires pour assurer la bonne marche du gouvernement? Comme personne ne songeait à attaquer la légitimité des droits sur l'alcool et sur le tabac, derniers vestiges des droits intérieurs créés pendant la guerre, le seul moyen de diminuer les recettes du Trésor était un remaniement des droits de douane. Sur ce point, tout le monde était d'accord : où les opinions différaient, c'était sur la manière d'exécuter ce remaniement. Le parti républicain, défenseur des intérêts des industriels, prétendait arriver à la réduction des recettes douanières en mettant de nouvelles entraves à l'importation par une aggra-

vation des droits; le parti démocrate voulait abaisser les droits et diminuer le nombre des articles taxés.

M. McKinley avait déjà son siège fait lorsqu'il arriva au Congrès. L'Ohio, grâce aux gisements considérables de charbon qu'il renferme, est, parmi les États de l'Union, un de ceux qui ont le plus bénéficié des progrès rapides de l'industrie américaine. Dès leurs premiers essais, les industriels de cet État ont réclamé l'aide des droits protecteurs; arrivés à la prospérité, ils ont lutté pour les faire maintenir, désireux de conserver cette source supplémentaire de bénéfices. M. McKinley, dès son enfance, a entendu autour de lui vanter les effets du protectionnisme, affirmer sa nécessité. S'affranchir des idées ambiantes est toujours difficile: il ne semble pas que M. McKinley l'ait tenté : il a accepté, sans la discuter, l'opinion de son entourage, et c'est ainsi que la politique protectionniste est devenue pour lui une « conviction profonde » qu'il n'a jamais éprouvé le besoin d'étayer sur une théorie.

M. McKinley se trouva donc amené à s'occuper particulièrement de la question douanière. Le grand champion de la protection à cette époque était William D. Kelley, représentant de l'État de Pensylvanie, membre du parti républicain; il avait la réputation de posséder une connaissance approfondie de tout ce qui avait trait au tarif, à la législation fiscale et aux questions industrielles. Pendant ses deux premiers « termes » au Congrès, M. McKinley fut son lieutenant fidèle; sous sa direction, il apprit à se reconnaître dans les multiples complications du tarif américain, et à évoluer entre les mille intérêts particuliers, souvent contradictoires, auxquels les constructeurs d'un tarif douanier sont dans l'obligation de satisfaire de leur mieux. Il montra de si grandes aptitudes à se diriger dans ce labyrinthe compliqué, et une telle ardeur dans la défense des vrais principes, que Kelley le désigna aux protectionnistes comme leur futur chef, le jour où lui-même quitterait le Congrès.

En décembre 1880, M. McKinley était nommé membre du « Comité des voies et moyens », qui a dans ses attributions l'élaboration du tarif douanier. Il devait y être renommé sans interruption jusqu'à l'époque où il quitta le Congrès.

Il émergeait maintenant de la masse confuse des représentants ordinaires; sa personnalité commençait à se dégager; il pouvait espérer figurer un jour parmi les membres influents de son parti. Il lui fallut dix ans pour réaliser cette ambition.

L'élection présidentielle de 1884 eut pour résultat le succès du candidat démocrate, M. Grover Cleveland. C'était, depuis 1861, le premier représentant de ce parti qui entrait à la Maison Blanche. Doué d'une forte personnalité et d'une volonté énergique, M. Cleveland s'efforça d'utiliser les pouvoirs qu'il tenait de la Constitution pour mettre un terme à la politique dépensière à laquelle le Congrès se laissait entraîner par la situation dangereusement prospère des finances fédérales. Il fit un usage fréquent de son droit de veto pour arrêter des bills où s'épanouissait trop à l'aise la libéralité des représentants. Mais l'important était de mettre un terme à la cause même du mal, de faire cesser ces excédents de recettes qui n'avaient aucune raison d'être. Dans son message de décembre 1887, il invita le Congrès à entreprendre cette œuvre de sagesse, indiquant l'esprit dans lequel elle devait être réalisée.

Laissant de côté toute idée de suppression ou de réduction des droits intérieurs, qui frappent l'alcool et le tabac, M. Cleveland s'attaqua au tarif existant. Il le dénonça comme la base d'une taxation « mauvaise, inégale et illogique », frappant les consommateurs pour le plus grand avantage des industriels, qui pouvaient réaliser grâce à lui des bénéfices considérables. Les répugnances de la population à voir étendre le système des droits intérieurs obligeaient le gouvernement fédéral à tirer des droits de douane un revenu important; cette nécessité n'était-elle pas une garantie suffisante pour l'industrie nationale? Le remaniement du tarif devait avoir pour objet, suivant M. Cleveland, l'abolition de tous droits d'entrée sur les matières premières nécessaires à l'industrie, et une diminution considérable des droits qui frappaient les objets de première nécessité, en particulier les vêtements ordinaires et l'outillage mécanique. Aux plaintes des manufacturiers, il répondait en montrant combien l'industrie américaine était loin de cet état d'enfance qu'elle avait invoqué pendant si longtemps comme raison d'être des droits protec-

teurs. Depuis 1865, elle avait fait des progrès considérables; était-il sage pour elle de limiter ses regards au marché national? Le temps n'était-il pas venu, au contraire, où elle devait se mettre en mesure de faire concurrence aux nations rivales sur les marchés extérieurs?

Les démocrates firent voter à la Chambre des représentants où ils avaient la majorité un bill — le Mills bill — conforme aux déclarations du président, mais ce bill fut arrêté au Sénat, où les républicains étaient en majorité.

La lutte fut bientôt portée du Congrès devant le pays. L'année 1888 était une année d'élection présidentielle; l'élection se fit sur la question douanière. Le parti démocrate fit siennes les déclarations du *tariff-message* de 1887, et choisit une seconde fois M. Cleveland pour son candidat. Les républicains répondirent à leurs adversaires en proclamant de nouveau leur attachement à la politique de la protection. Ce fut l'origine de la fortune politique de M. McKinley. A la session de 1888, il avait été chargé de défendre contre le Mills bill les vues de la minorité protectionniste; ce choix faisait de lui le chef des partisans du protectionnisme.

En cette qualité, il alla prêcher l'évangile de la politique républicaine dans les différents États, s'efforçant de convertir à sa croyance les populations rebelles, et de gagner des votes à son parti. Il s'agissait de vaincre la répugnance des classes ouvrières et agricoles contre ce système, que l'intérêt même que lui portaient les industriels eût suffi à leur rendre suspect. Aux ouvriers, M. McKinley montrait l'intérêt capital qu'ils avaient à la prospérité de l'industrie nationale. En temps de crise, alors que celle-ci est obligée de restreindre sa production, quels sont les premiers atteints, ceux qui souffrent le plus, sinon les ouvriers? Ne sont-ils pas, les premiers, victimes de la concurrence que les articles étrangers viennent faire aux articles américains? Si cette concurrence est possible, n'est-ce pas uniquement parce que l'industriel européen, payant moins cher ses ouvriers, peut arriver à un prix de revient inférieur au prix de revient en Amérique? N'est-ce donc pas, en définitive, le travail qui est le plus intéressé au maintien des droits protecteurs? Abaissez-les, et l'industriel se verra contraint pour continuer la lutte à diminuer à son tour les

salaires, et les ouvriers seront réduits à la médiocre condition de leurs rivaux d'Europe. Si, à la rigueur, le capitaliste peut chercher un emploi plus fructueux pour son argent, ou subir patiemment une diminution de ses dividendes, l'ouvrier ne peut pas attendre pour son souper, et les États-Unis ne veulent pas que les citoyens à qui la Constitution a confié le pouvoir d'élire le Président, les sénateurs et les représentants soient dans un état de dépendance et de pauvreté.

Est-il vrai, d'autre part, que la protection soit nuisible aux intérêts des agriculteurs? En développant l'industrie nationale, la protection n'a-t-elle pas pour effet de créer de nouveaux débouchés aux produits agricoles, et ce marché voisin n'est-il pas préférable aux marchés extérieurs sur lesquels jusqu'à ce jour agriculteurs et planteurs ont dû écouler l'excédent de leurs récoltes, en supportant des frais de transport considérables?

Le système protecteur n'a-t-il pas pour base, en définitive, une des lois les plus sacrées de la nature, la loi de conservation? N'est-il pas naturel, équitable, que le producteur américain soit protégé par tous les moyens constitutionnels possibles contre le producteur étranger dont les produits viennent faire concurrence aux siens? « Ce marché est notre marché naturel. Nous l'avons créé par un siècle de lutte. Nous l'avons fait par une dépense énorme de capital, et au prix d'efforts intellectuels et physiques considérables... Le producteur étranger n'a contribué en rien à la défense ou au développement du pays. Il est exempt de toutes les obligations civiles dans la République. Le seul moyen de l'atteindre est de frapper les produits qu'il envoie sur notre marché. Pourquoi n'en userions-nous pas? » Enfin, argument suprême auquel aucun auditoire populaire américain ne pouvait rester insensible, M. McKinley, célébrant la grandeur et la prospérité des États-Unis, ne manquait pas d'en attribuer l'origine et la cause à la seule pratique du protectionnisme, à l'adhésion fidèle et continue au « système américain ». « Nous sommes à la tête de toutes les nations pour l'industrie agricole, pour l'industrie minière, pour l'industrie manufacturière. Tels sont les trophées que nous devons à vingt-neuf années de politique protectionniste. Quel autre système peut montrer de semblables témoignages de prospérité? Il n'y a pas de pays dans

le monde où l'entreprise individuelle soit si étendue et si variée, où l'esprit inventif de l'homme reçoive autant d'encouragement qu'aux États-Unis. Il n'existe pas de nation où le travail intellectuel ou physique de l'homme reçoive une rémunération analogue à celle qu'il obtient aux États-Unis. Renverser le système protectionniste, c'est arrêter les progrès de la République, c'est réduire les masses à une faible compensation pour leur travail, augmenter le labeur quotidien et réduire les salaires. C'est les rejeter de l'ambition, du courage et de l'espérance, à la dépendance, à la dégradation et au désespoir. »

La campagne de 1888 fut un véritable triomphe pour M. McKinley. Il y acquit la réputation d'un « conquérant de votes » irrésistible, et c'est en grande partie à ses efforts et à son éloquence que fut due l'élection à la présidence du candidat républicain, M. B. Harrison.

Lorsque le 51e Congrès, issu de l'élection de 1888, se réunit en décembre 1889, M. McKinley pouvait aspirer à une situation prépondérante dans la Chambre républicaine que le pays avait envoyée à Washington. Il se porta candidat aux fonctions de *speaker* (président), personnage dont la situation est regardée comme voisine en importance politique de celle du Président. Il fut battu par M. Thomas B. Reed, du Maine, mais celui-ci donna comme compensation à son rival malheureux la présidence du Comité des voies et moyens. M. McKinley se trouva ainsi appelé à présider à la confection d'un tarif douanier conforme à ses doctrines. Son œuvre aboutit à la loi douanière d'octobre 1890, à laquelle le public a donné le nom de tarif McKinley.

La loi de 1890 était l'expression de la politique de protection à outrance. Ses auteurs avaient eu en vue « la protection de tous les produits nationaux » ; aucun article étranger susceptible de concurrencer un article américain ne pouvait désormais entrer sur le territoire de l'Union sans être grevé de droits considérables. Les industriels voyaient élever les droits imposés jusqu'alors sur les produits manufacturés. Aux agriculteurs, on accordait la taxation des laines et des peaux dont l'importation atteint un chiffre élevé, et que leur qualité de matière première avait jusqu'alors fait maintenir sur la liste

des produits admis en franchise. Pour diminuer plus sûrement encore les recettes du trésor, le droit d'entrée sur le sucre était aboli ; c'était une concession aux masses populaires, mais les intérêts des planteurs étaient ménagés par la création de primes à la production, et ceux des raffineurs par le maintien d'un droit suffisant sur les raffinés pour écarter toute concurrence étrangère.

La loi McKinley, telle que l'avait conçue son auteur, n'eût contenu en somme rien d'original : elle n'eût été que l'exagération de la politique déjà familière aux Américains. Telle qu'elle fut finalement votée, cependant, elle contenait une clause nouvelle qui devait recevoir quelques années plus tard un développement considérable. A cette clause, l'apôtre de la protection n'eut que le faible mérite de se rallier lorsqu'elle fut proposée, et il semble même avoir mis à l'accepter une certaine répugnance. La paternité en revient à James G. Blaine, l'homme d'État le plus intelligent et le plus clairvoyant qu'aient eu les États-Unis depuis la guerre de Sécession. Blaine avait depuis longtemps l'ambition de voir les États-Unis nouer des relations étroites avec les républiques de l'Amérique latine. Il ne rêvait rien de moins que de voir la grande république du nord servir de guide à ses jeunes sœurs méridionales, et devenir ainsi la puissance protectrice du Nouveau-Monde presque tout entier. Ce rôle, dont la grandeur devait plaire aisément à l'imagination populaire, ne serait d'ailleurs pas sans bénéfices réels. Le moyen par lequel Blaine se proposait de faire prendre corps à son rêve était un Zollverein américain, dans lequel il était assuré que les Yankees joueraient un rôle prédominant et rémunérateur. Secrétaire d'État du président Harrison, il avait, pour faire aboutir son dessein, invité à Washington, à la fin de 1889, les représentants des États de l'Amérique latine à un grand Congrès Panaméricain. Malgré toute son habileté, Blaine ne put arriver à ses fins : les intérêts économiques des puissances représentées étaient trop opposés pour qu'il fût possible de réaliser une union douanière. Il dut se contenter de l'adoption d'un vœu pour la conclusion de traités de commerce entre les diverses républiques américaines. Or, jaloux de leur indépendance en matière douanière, les États-Unis

avaient toujours repoussé la politique de la réciprocité commerciale. Aux protectionnistes, à ceux surtout de convictions aussi profondes que M. McKinley, cette politique ne pouvait paraître qu'une brèche faite à leur système intangible. M. Blaine rencontra donc dans la Commission des voies et moyens et au Congrès une vive opposition à sa demande de ménager dans le tarif en discussion les moyens de faciliter des arrangements commerciaux avec des nations étrangères. Il fallut toute son autorité et son énergie pour arriver à faire introduire dans le tarif McKinley la clause de réciprocité qui lui donne son seul caractère original, et à la faveur de laquelle il put conclure des conventions douanières avec un certain nombre de républiques américaines et même avec des nations européennes.

Le vote du tarif de 1890 devait être le dernier acte de la carrière de M. McKinley au Congrès. Aux élections de cette année, ses adversaires avaient enfin réussi à le terrasser. Après avoir été réélu sept fois de suite dans le même district, il se voyait évincé par son concurrent démocrate. L'amertume de la défaite était cependant adoucie par le grand nombre de voix qu'il avait encore obtenues : la majorité de son adversaire n'était que de 360 voix, alors que lui-même avait eu des majorités de 1 200 voix et 1 500 voix.

La revanche ne se fit pas attendre. A la convention de juin 1891, le parti républicain choisissait M. McKinley comme candidat au siège du gouvernement de l'État d'Ohio. Après une vigoureuse campagne, il était élu avec 20 000 voix de majorité : candidat pour un second terme, en 1893, il était réélu et obtenait cette fois une majorité de plus de 80 000 voix.

Dans aucun État les fonctions de gouverneur n'offrent, en temps ordinaire, de bien grande responsabilité. La constitution de l'Ohio les réduit à un caractère presque uniquement honorifique. En privant le gouverneur du droit de veto, elle lui enlève toute action directe sur la législation, et ne lui laisse guère qu'à surveiller l'exécution des mesures adoptées par la législature. Le gouverneur n'a d'autre pouvoir que l'autorité morale attachée à ses messages. Dans les siens,

M. McKinley s'attacha principalement aux questions industrielles, si importantes dans son État. Il demanda le vote d'un certain nombre de lois de protection ouvrière, et il s'attacha à faire triompher le principe de l'arbitrage pour le règlement des différends entre patrons et ouvriers. Personnage presque uniquement décoratif en temps ordinaire, le gouverneur voit son rôle subitement grandir dans les périodes de trouble. C'est lui qui est chargé de la police de l'État : il peut convoquer la milice pour maintenir l'ordre, et au besoin demander au président de l'Union de lui donner l'aide des troupes fédérales. De son jugement, de sa prompte décision, dépend souvent le retour rapide de la tranquillité. Un recours intempestif à la force peut propager l'émeute ; un recours en temps opportun, la maintenir et la mâter. Pendant son second terme de gouverneur, M. McKinley eut à faire face à des situations difficiles. Des grèves sérieuses éclatèrent dans les régions minières de Hooking Valley et de Massillon ; il n'hésita pas à faire appel à la milice toutes les fois que la sécurité publique lui parut menacée. Durant les deux dernières années de son administration, il dut, dit-on, avoir recours aux troupes un plus grand nombre de fois que les gouverneurs qui l'avaient précédé pendant les dix années antérieures. Sa popularité ne subit de ce fait aucune atteinte. Il eût vraisemblablement pu être réélu une troisième fois, mais, la coutume voulant qu'un gouverneur ne sollicite pas plus de deux fois le renouvellement de son mandat, il se retira à la fin de 1895.

III

M. McKinley n'avait pas cessé de s'occuper de la politique générale du parti républicain qui avait vu sa situation gravement compromise par le revirement d'opinion survenu en 1892. L'ère de merveilleuse prospérité à laquelle devait donner naissance, suivant ses auteurs, l'adoption du tarif de 1890 ne s'était pas produite. Ni les agriculteurs ni les ouvriers n'en avaient retiré les bénéfices qu'on leur avait promis : le prix des produits agricoles allait toujours dimi-

nuant, les salaires demeuraient stationnaires, tandis que les articles manufacturés avaient subi une hausse sensible dont la répercussion sur les prix de détail atteignait particulièrement les classes pauvres. Ce tarif parut bientôt n'avoir été adopté que pour le seul avantage des industriels, et les électeurs déçus infligèrent, en 1892, un cuisant échec aux républicains. A ces élections, les démocrates obtenaient une majorité à la Chambre et au Sénat, et faisaient élire pour un second « terme » à la présidence leur candidat, M. Grover Cleveland. Pour la première fois depuis trente-cinq ans, ils étaient maîtres du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif.

La campagne avait eu lieu, comme celle de 1888, sur la question douanière. Vainqueurs, les démocrates avaient le devoir de substituer au tarif protectionniste de 1890 un tarif purement fiscal, représentant les idées dont ils s'étaient faits les défenseurs. Le tarif Wilson-Gorman, de 1894, fut le résultat de leurs travaux. Jamais projet de réforme n'avorta plus piteusement. Les intérêts menacés usèrent de toutes les ressources en leur pouvoir pour entraver l'œuvre de leurs adversaires. Les gros industriels, les trusts, celui du sucre notamment, réussirent par leurs largesses à captiver les consciences indécises. De multiples amendements modifièrent le bill primitif au point de le rendre méconnaissable, et le texte final ne refléta plus que si faiblement les principes du tariff-message de 1887, adoptés solennellement par son parti, que M. Cleveland, écœuré et découragé, le laissa devenir loi sans vouloir y apposer sa signature.

Cependant l'échec de 1892 avait alarmé les républicains ; un parti se formait au milieu d'eux qui voulait voir apporter une modération prudente à la politique de protection. Si ces propositions pusillanimes avaient triomphé, c'en était fait de l'avenir politique de M. McKinley : le désaveu de la doctrine qui avait fait sa popularité lui eût fait perdre le rang qu'il occupait dans son parti, il lui eût fallu abandonner l'espoir caressé depuis quelque temps déjà de se voir choisi comme candidat à la présidence en 1896. Son enthousiasme et sa confiance rendirent le courage aux poltrons, et il fut décidé que le parti républicain combattrait encore aux élections de 1894 pour la politique de protection à outrance.

La campagne de 1894 fut menée des deux côtés avec la plus grande vigueur. M. McKinley, dont la fortune était liée au succès de son parti, y déploya une activité extraordinaire. En huit semaines, il parcourut vingt-cinq mille kilomètres, haranguant plus de deux millions d'individus. Il visita seize États et fit, dans trois cents villes, plus de quatre cents discours. Un train spécial avait été mis à sa disposition, et il s'en alla ainsi, apôtre de la bonne parole, faisant parfois jusqu'à vingt stations dans la même journée. La fatigue semblait n'avoir aucune prise sur lui. A Saint-Paul, dans le Minnesota, le même soir, il s'adressa à neuf mille personnes dans l'Auditorium, en harangua, à la sortie, cinq mille qui n'avaient pu trouver place dans la salle, et alla ensuite au Market-Hall où deux mille autres étaient réunies. A Duluth, le lendemain, il parlait, dans l'immense hangar qui sert de remise au chemin de fer, le seul vaisseau assez grand qu'on eût pu trouver, à dix mille auditeurs : hommes d'affaires, ouvriers des docks et des usines, mineurs des régions voisines. A la Nouvelle-Orléans, le Fitzsimmons-Hall, qui contient douze mille places, était déjà bondé, que cinq ou six mille personnes, hommes et femmes, s'écrasaient encore à l'extérieur sans pouvoir entrer. Partout, il soulevait un enthousiasme indescriptible, et des applaudissements frénétiques accueillaient la formule presque invariable : « Notre futur Président », par laquelle le président de la réunion le présentait au public. La crise économique de 1893, qui avait passé comme un cyclone sur l'Union, ébranlant les situations les mieux assises, multipliant les faillites, arrêtant le travail dans les usines, répandant la misère dans les milieux ouvriers, avait fait oublier la déception qui avait suivi l'application du tarif de 1890. La campagne se termina par une défaite écrasante des démocrates. C'était un triomphe personnel pour M. McKinley ; les résultats ne s'en firent pas longtemps attendre.

L'année 1896 était une année d'élection présidentielle. Le 16 juin, la Convention nationale républicaine se réunissait à Saint-Louis pour adopter la *platform* où le parti décide son attitude à l'égard des principales questions à l'ordre du jour, et choisir son candidat à la présidence. Le parti républicain

réaffirma avec de plus de vigueur que jamais son adhésion à la politique protectionniste, « le rempart de l'indépendance industrielle américaine », et promit à tous les produits américains « à ceux des mines et des champs, comme à ceux des manufactures ; au chanvre, à la laine, aussi bien qu'aux lainages, la plus ample protection ». M. McKinley était le candidat logique du parti ; il fut élu au premier vote, à une majorité considérable, candidat du parti républicain à la présidence des États-Unis.

La campagne ne devait cependant pas avoir lieu sur le terrain choisi par les républicains. La question de la protection dut céder le pas à la question monétaire que des incidents imprévus poussèrent au premier plan. Pendant la guerre de Sécession, les États-Unis avaient dû recourir au papier-monnaie. En 1873, avant le retour à la circulation métallique, le Congrès procéda à une refonte complète de la législation monétaire, qui présentait une gênante complexité. Au moment de la constitution de l'Union, les États-Unis avaient adopté le régime bimétalliste, autorisant la libre frappe de l'or et de l'argent. Par suite de l'adoption d'un rapport monétaire entre les deux métaux sensiblement différent du rapport réel, il ne fut frappé qu'un nombre insignifiant de dollars d'argent, et la monnaie blanche n'entra dans la circulation que sous la forme de monnaies divisionnaires à titre réduit. La loi de 1873, se conformant à la situation existant avant la suspension des paiements en espèces, supprima le dollar d'argent et établit en fait l'étalon d'or. Cette mesure ne souleva alors aucune objection, mais le développement de la production du métal-argent qui s'accrut avec une grande rapidité aux États-Unis à partir, précisément, de 1873, donna bientôt naissance à de nouveaux intérêts. Par suite de la fermeture successive des hôtels des monnaies européens à la libre frappe de l'argent, les propriétaires de mines aux États-Unis virent se restreindre leurs débouchés à mesure qu'augmentait leur production. Ils créèrent alors une agitation bimétalliste, demandant le rétablissement du dollar d'argent et le retour à la libre frappe du métal blanc. Ils trouvèrent un appui chez les farmers de l'Ouest, que leur situation de débiteurs vis-à-vis des États de l'est rendait favorables à la *cheap money*, la monnaie bon

marché. Les partisans du métal-argent réussirent à arracher par deux fois au Congrès, en 1878 et en 1890, des lois ordonnant l'achat par le trésor fédéral d'une certaine quantité de métal-argent. Cette imprudente législation monétaire produisit une véritable inflation de monnaie dépréciée et amena la crise violente de 1893, qui ne fut arrêtée que par l'abrogation des lois de 1878 et de 1890.

Jusqu'alors, les deux grands partis politiques avaient évité de se prononcer sur cette question. Ils avaient adopté une attitude expectante, prêchant le bimétallisme international, et se bornant à demander, en attendant sa réalisation, l'emploi des deux métaux aux États-Unis dans la mesure la plus large possible, sans dépasser les limites qui pourraient altérer la parité des valeurs entre eux. Mais, en 1896, cette attitude ne put plus être conservée. A la Convention nationale du parti démocrate, les partisans de la libre frappe de l'argent réussirent à avoir la majorité, et ils firent voter une plate-forme réclamant « la frappe libre et illimitée de l'or et de l'argent au rapport légal de 16 à 1, sans attendre l'aide d'aucune autre nation ». Pour affirmer l'importance que le parti attachait à cette question, ils choisissaient pour leur candidat à la présidence un nouveau venu dans le monde politique, M. William J. Bryan, qui avait soulevé l'enthousiasme de la Convention par son discours passionné en faveur du métal-argent et ses véhémentes apostrophes contre les financiers de l'est auxquels il reprochait de vouloir, pour leur avantage personnel, « crucifier les États-Unis sur une croix d'or ».

Le parti républicain, voyant qu'il n'aurait rien à gagner à une attitude indécise, se prononça pour l'étalon d'or : il répondait ainsi aux désirs des industriels et des financiers qui forment son état-major et une partie considérable de ses troupes. Si l'attitude du parti sur cette question avait été décidée avant la réunion de sa Convention nationale, il est fort possible que M. McKinley n'eût pas été choisi pour candidat à la présidence. Rien ne le désignait spécialement pour représenter son parti dans la lutte sur la question monétaire : en 1878, puis en 1890, il avait voté les compromis qui avaient abouti aux lois Bland et Sherman, et s'était contenté de suivre l'opinion moyenne du parti. Il s'était tou-

jours déclaré favorable au double étalon, quoiqu'il ne crût possible de revenir au monnayage libre et illimité de l'argent aux États-Unis qu'après une entente internationale relativement au bimétallisme. Peut-être est-ce à cette raison qu'il faut attribuer la décision qu'il prit de rester à Canton pendant la campagne électorale. Ce fut le tour du candidat démocrate de couvrir des kilomètres pour aller évangéliser les masses populaires et travailler à les convertir à la foi bimétalliste. M. McKinley ne demeura pas muet cependant durant cette période. Canton devint pour le parti républicain un véritable lieu de pèlerinage. En quatre mois, sept cent cinquante mille fidèles allèrent porter au candidat républicain les vœux et l'assurance de loyauté des électeurs d'une trentaine d'États, et, sans se déplacer, M. McKinley prononça plus de trois cents discours, où il mêla à la défense du protectionisme celle de l'étalon d'or.

La question monétaire produisit une scission dans les deux vieux partis : quelques républicains appartenant aux États de l'ouest allèrent se joindre aux démocrates. Dans le parti démocrate, la scission fut encore plus profonde : un grand nombre de membres de ce parti, citoyens des États de l'est et du centre refusèrent d'accepter le principe de la libre frappe de l'argent, et prêtèrent leur appui à leurs anciens adversaires. Aux élections, les républicains remportèrent une victoire éclatante. M. McKinley était élu par 7 000 000 de voix et recevait 271 votes électoraux, tandis que M. Bryan n'obtenait que 6 500 000 voix et 176 votes électoraux. Tous les États situés dans la région entre l'Atlantique, les rivières Potomac et Ohio et le Missouri, qui renferment à eux seuls plus de 50 p. 100 de la population et plus de 64 p. 100 de la richesse du pays, effrayés par la perspective du trouble financier qu'amènerait l'adoption de la frappe libre de l'argent, avaient voté pour le parti défenseur de la « saine monnaie ».

Le 4 mars 1897, M. McKinley prêtait serment à la Constitution, comme président des États-Unis, et M. Grover Cleveland lui transmettait le pouvoir exécutif.

Rien ne faisait prévoir lorsque M. McKinley entra à la Maison Blanche que sa présidence marquerait le commence-

ment d'une ère nouvelle pour l'histoire des États-Unis. Dans son message d'inauguration, exposé général des vues politiques du Président au peuple américain, il insistait surtout sur les questions de politique intérieure: sur la nécessité de mettre fin aux déficits annuels, ininterrompus depuis 1893, et sur les réformes qu'appelait la législation monétaire. Il ne faisait allusion que d'une manière indirecte à la question cubaine, depuis de si longues années cause de mésintelligence entre les États-Unis et l'Espagne. Dans son dernier message au Congrès, en décembre 1896, M. Cleveland avait déclaré que les États-Unis ne pourraient conserver indéfiniment leur attitude passive devant le conflit qui menaçait de s'éterniser entre l'Espagne et sa colonie, et dont la continuation aurait pour résultat la ruine complète de la perle des Antilles. Plus calme était le langage de son successeur. M. McKinley rappelait combien avait toujours été pacifique la politique extérieure des États-Unis, avec quel soin ils avaient suivi les sages conseils de Washington d'éviter toute intervention dans les affaires intérieures des gouvernements étrangers. Répondant aux sentiments belliqueux de quelques parties de la population, il disait: « Nous n'avons pas besoin de guerres de conquêtes ; nous devons éviter la tentation de toute agression territoriale. On ne doit recourir à la guerre qu'après avoir épuisé tous les moyens possibles de solution pacifique ; la paix est préférable à la guerre dans presque toutes les circonstances. » Rappelant le traité d'arbitrage qui venait d'être signé entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, et qui attendait depuis deux mois déjà sa ratification au Sénat, il déclarait que « l'arbitrage est la véritable méthode de règlement des différends entre nations aussi bien que des différends entre particuliers ». Deux mois plus tard, le Sénat repoussait le traité d'arbitrage anglo-américain conclu sous la présidence de M. Cleveland, et, moins d'un an après, les États-Unis déclaraient la guerre à l'Espagne sans que M. McKinley eût fait le moindre effort pour recourir à la procédure de l'arbitrage dont il avait semblé faire un si grand cas.

Mais, avant de s'inquiéter de la question cubaine, le président eut à s'occuper de rétablir l'équilibre dans les finances

fédérales. Il convoqua donc le Congrès en session extraordinaire dès le 15 mars, pour aviser au moyen d'assurer au trésor le supplément de recettes qui lui étaient nécessaires. Ce moyen, quel pouvait-il être, sinon, ainsi que l'avait indiqué M. McKinley dans son adresse inaugurale, « le rétablissement de cette législation protectionniste qui a toujours été le plus ferme appui du trésor », et à laquelle la population tout entière, au dire du président, venait, par son dernier vote, de donner une fois encore son adhésion. Assurément, le souci de ramener le bon ordre dans les finances fédérales, le désir de voir relever son œuvre personnelle détruite en 1894, sa confiance profonde dans les avantages de la politique protectionniste, expliquent la hâte de M. McKinley à voir le Congrès voter un nouveau tarif douanier conforme à ses vues. Mais, à la vérité, des intérêts égoïstes aussi étaient en jeu, qu'il fallait satisfaire.

Une campagne électorale est chose coûteuse. On a évalué les frais de celle de 1896, pour les deux partis, à soixante-quinze millions de francs au moins. Plus encore qu'en 1888 et 1892, les industriels des États du nord, du centre et les grands trusts avaient contribué en 1896 à alimenter les fonds de guerre du parti républicain. Ils comptaient bien que cette législation protectionniste, dont le parti qu'ils soutenaient était le défenseur, les ferait rentrer et au delà dans leurs débours. La partie gagnée, ils réclamaient le paiement de leur créance : il fallait s'exécuter. La chose ne souleva, d'ailleurs, aucune difficulté, les élections de 1896 ayant donné la majorité aux républicains à la Chambre et au Sénat. Le 24 juillet, le tarif Gorman-Wilson avait vécu ; M. McKinley signait avec empressement le tarif Dingley qui le remplaçait, le plus extravagant qu'aient jamais eu les États-Unis. Il aggravait sur nombre de points la loi de 1890 elle-même, développait encore la taxation des matières premières, et, enfin, par suite des nécessités budgétaires, maintenait le droit d'entrée sur le sucre qui, supprimé en 1890, avait été rétabli en 1894. Par contre, le tarif Dingley reproduisait, en l'étendant, la clause de réciprocité introduite pour la première fois dans la loi douanière de 1890, clause que les démocrates avaient eu le tort d'abroger.

M. McKinley ne s'était rallié à cette clause, nous l'avons

vu, qu'avec une certaine répugnance : en 1897, il demanda au Congrès de l'insérer dans le nouveau tarif. Ce changement d'attitude était le résultat du développement de l'industrie américaine : certaines branches industrielles s'étaient tellement accrues que le marché national était devenu trop étroit pour elles ; il leur fallait maintenant chercher des débouchés à l'étranger. Les autres nations, à l'exception de la Grande-Bretagne, étant protégées, comme les États-Unis, par des barrières douanières, force était bien, si on voulait voir s'abaisser celles-ci, de donner quelque chose en échange. La loi de 1897 autorisa donc le président à signer des arrangements commerciaux et à négocier des traités de commerce, concédant des réductions de droit. M. McKinley a profité largement de la liberté qui lui a été donnée; il a signé des arrangements commerciaux avec la France, le Portugal, l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre, pour ses colonies des Antilles. Il a également conclu un traité de commerce avec la France ; mais ce traité doit, pour entrer en vigueur, être ratifié par le Congrès, et celui-ci ne l'a pas encore examiné.

Le président a mis moins d'empressement à réclamer du Congrès l'amélioration de la législation monétaire. A peine installé, il envoyait en Europe trois missionnaires chargés de faire une dernière tentative pour provoquer une entente relativement au monnayage du métal-argent. La mission Wolcott dut rentrer à Washington sans avoir réussi : il fallait renoncer à l'espoir de réaliser le bimétallisme international. L'agitation argentiste continuait cependant ; pour y mettre un terme et empêcher désormais toute équivoque sur la question monétaire, le Congrès a enfin voté au mois dernier une loi déclarant le dollar-or unité étalon de valeur et donnant au secrétaire du Trésor les moyens financiers nécessaires pour maintenir les diverses espèces de monnaies des États-Unis, monnaies d'argent et monnaies de papier, à une parité de valeur avec cet étalon.

Des événements bien plus importants que ces mesures de législation intérieure avaient, entre le vote de ces deux lois, appelé l'attention sur l'administration de M. McKinley. Au mois de juin 1897, le président avait envoyé au Sénat, en

demandant à ce corps de le ratifier, un traité annexant la République de Hawaï aux États-Unis. Dans son message transmettant le traité, le président se bornait à dire : « Ceci n'est pas une véritable annexion ; ce n'est que la continuation, sous une forme plus étroite, des rapports déjà existants entre deux populations étroitement unies par les liens du sang. » C'était une explication bien sommaire pour justifier l'abandon de la politique traditionnelle des États-Unis. La mesure proposée souleva d'ailleurs une vive opposition.

La proximité des îles Hawaï de leur côte du Pacifique avait amené les États-Unis, dès 1842, à déclarer qu'ils s'opposeraient à l'ingérence, sous une forme quelconque, d'une puissance européenne dans le gouvernement de ces îles. En 1875, un traité de réciprocité commerciale était signé entre les deux pays. Cette dérogation exceptionnelle des États-Unis à leur politique de tarifs autonomes était due à ce fait que le seul article d'exportation des îles était le sucre, et que les plantations sucrières étaient tout entières dans les mains des capitalistes américains. Quelques années plus tard, en 1884, les États-Unis se faisaient donner le droit d'établir une station de charbon et de réparations pour leurs vaisseaux de guerre à Pearl-Harbor, dans l'île de Oahu, le meilleur port de l'archipel. En fait, depuis plus d'un quart de siècle, les États-Unis ont exercé sur ces îles une véritable domination occulte. L'élément américain y avait rapidement acquis une grande prépondérance, non par le nombre de ses représentants, qui forment à peine 3 p. 100 de la population, mais par sa puissance financière, et il aspirait à supplanter le gouvernement indigène. En janvier 1893, une révolution renversait la reine Liliuokalani, qui abdiquait, et un gouvernement provisoire était créé, à la tête duquel se plaçaient les principaux membres de la colonie américaine. M. Harrison, alors président, accepta l'offre que lui fit ce gouvernement d'annexer les îles aux États-Unis, et il conclut avec ses agents un traité en ce sens. Mais le Sénat ne l'avait pas encore ratifié lorsque M. Cleveland, en mars 1893, devint président. Il retira le traité, refusant de poursuivre une semblable politique. Il eût voulu voir rétablir dans l'archipel l'ancien gouvernement, mais le Sénat reconnut, en 1894, la République Hawaïenne.

L'arrivée au pouvoir de M. McKinley ranima l'espoir du parti annexionniste, qui réussit à rallier le nouveau président à ses vues. Celui-ci pouvait invoquer l'intérêt des États-Unis à s'assurer la possession définitive de cet archipel, qui occupe une position stratégique prépondérante dans le Pacifique ; mais, en réalité, des intérêts privés étaient en jeu, qui aspiraient à cette solution et travaillaient à la hâter. Le *sugar trust*, et quelques autres riches capitalistes intéressés dans la culture sucrière, craignaient qu'un revirement d'opinion n'amenât un jour l'abrogation du traité de réciprocité et les privât ainsi d'avantages financiers considérables. L'annexion les mettait à l'abri de cette éventualité ; l'archipel des Hawaï devenu territoire ou État américain, ses produits échapperaient désormais au tarif douanier continental. C'est pourquoi ils repoussaient avec une telle ardeur l'idée d'un simple protectorat, qui eût rencontré moins d'opposition au Sénat.

La session extraordinaire s'acheva sans qu'une solution eût été prise au sujet des Hawaï. La question cubaine demeurait également en suspens, mais, en ce qui la concernait, M. McKinley parut bientôt vouloir se départir de la sage politique qu'il avait préconisée dans son adresse inaugurale. Le général Woodford, nommé par la nouvelle administration ministre à Madrid, fut chargé de demander au gouvernement espagnol de fixer une date à laquelle il pouvait espérer que l'ordre depuis si longtemps troublé à Cuba serait enfin rétabli, et de lui dire nettement que cette date devait être aussi rapprochée que possible. Les consuls américains à Cuba recevaient l'ordre d'informer leur gouvernement de la situation dans l'île. Le gouvernement des États-Unis ne dissimulait plus qu'à peine son intention d'intervenir directement. L'opinion publique, exaspérée par une presse inconsciente ou coupable, demandait de hâter l'intervention américaine en faveur des insurgés cubains. « *Free Cuba* » — Cuba libre — le mot d'ordre des exaltés commençait à faire tourner les têtes. Les masses populaires voyaient dans une guerre contre l'Espagne une croisade sainte entreprise pour rendre à la liberté des milliers d'opprimés trop faibles pour secouer eux-mêmes le joug de maîtres rapaces et cruels. Les nom-

breux financiers, industriels, marchands, dont l'insurrection cubaine lésait les intérêts regardaient ces manifestations comme un moyen d'intimider le gouvernement espagnol. Et derrière ce sentimentalisme respectable et ces intérêts, des manœuvres louches se tramaient, dont les auteurs voyaient dans Cuba libérée un champ favorable à de vastes et lucratives spéculations. L'Espagne ne pouvait cependant se résigner à se déclarer vaincue. A la communication du ministre américain, elle répondit en proposant aux révoltés de sages mesures d'autonomie.

En faisant part au Congrès de ces propositions, dans son message de décembre 1897, M. McKinley déclarait qu'il était « de toute honnêteté de donner à l'Espagne une chance raisonnable de réaliser ses espérances et de prouver l'efficacité du nouvel ordre de choses qu'elle venait d'inaugurer ». La patience du président ne fut pas de longue durée. Dans le courant de janvier, la flotte de l'Atlantique recevait l'ordre de se rendre aux Dry Tortugas, îles situées à l'ouest de la Floride, à proximité de Cuba, et, le 20, le cuirassé *le Maine* était envoyé à la Havane, sous le prétexte d'une visite amicale. Trois semaines après, ce navire était détruit par une explosion épouvantable, qui faisait plus de 250 victimes. Ce déplorable accident mit le comble à l'exaspération de la population américaine. Devant cette tempête, le président faiblit. Le 11 avril, il envoyait un message spécial au Congrès lui demandant de lui donner les moyens « de prendre les mesures nécessaires pour mettre fin aux hostilités entre le gouvernement espagnol et le peuple de Cuba, et assurer dans l'île l'établissement d'un gouvernement stable » et de l'autoriser « à employer dans ce but les forces militaires et navales des États-Unis ». Le Congrès répondit par une résolution conjointe en faveur de la reconnaissance de la république cubaine et demandant à l'Espagne de renoncer à son autorité sur l'île de Cuba. Le 20 avril, le président approuvait cette résolution et la faisait communiquer au ministre d'Espagne à Washington. Celui-ci demandait immédiatement ses passeports. La guerre était virtuellement déclarée.

M. McKinley avait-il entrevu que cette guerre, faite pour rendre Cuba « libre et indépendante », serait en réalité pour

les États-Unis une guerre de conquête et qu'elle allait les lancer dans une voie politique toute nouvelle pour eux? Ses messages n'en laissaient rien paraître, et s'il a prévu ces conséquences et qu'il se soit tu, lourde est la responsabilité qu'il a prise.

La destruction de ses flottes du Pacifique et de l'Atlantique, la reddition de Santiago, obligèrent l'Espagne, après trois mois de lutte, à demander la paix. Le président réclama d'elle, au nom des États-Unis, l'abandon de toute souveraineté sur Cuba, et l'évacuation immédiate de cette île; la cession aux États-Unis de Porto-Rico, et d'une île dans l'archipel des Ladrones. Quant aux Philippines, à l'époque de la signature des conditions préliminaires de paix, — à Washington, le 12 août, — la flotte américaine était devant Manille, mais cette ville n'avait pas encore succombé; il fut décidé que les États-Unis occuperaient la ville, la baie et le port de Manille en attendant la conclusion du traité de paix qui déterminerait l'autorité sous laquelle l'archipel serait placé à l'avenir. Lors de la discussion du traité, cette clause souleva une grave difficulté. Le président enjoignit aux représentants américains de réclamer la cession de ces îles, offrant à l'Espagne, en compensation, une somme de cent millions de francs. L'Espagne protesta, affirmant qu'elle n'avait nullement entendu renoncer à sa souveraineté sur les Philippines. Elle demanda de soumettre à l'arbitrage l'interprétation de l'article contesté : force lui fut d'accepter les conditions des vainqueurs. Le traité de paix signé à Paris le 10 décembre était ratifié par le Sénat américain le 6 février 1899; M. Mac Kinley y apposait sa signature quelques jours après.

A la faveur de la guerre contre l'Espagne les annexionnistes avaient pu enfin triompher de l'opposition qui empêchait de réunir au Sénat le nombre de voix nécessaires pour ratifier le traité d'annexion des Hawaï. Désespérant de réunir la majorité des deux tiers prescrite par la Constitution, ils avaient tourné la difficulté en présentant au Congrès une résolution conjointe reproduisant les termes mêmes du traité déjà voté par le Sénat hawaïen. La résolution n'avait besoin pour être adoptée que de la simple majorité.

Ses auteurs invoquèrent les intérêts de la défense nationale, la folie qu'il y aurait de ne pas s'assurer une station stratégique de cette importance, et ils réussirent à la faire voter par la Chambre et le Sénat. Le 7 juillet 1898, le président la signait : Hawaï était désormais terre américaine.

L'année suivante, la rupture, d'un commun accord, du tridominium anglo-germano-américain sur le groupe des Samoa permit à M. McKinley d'acquérir pour la marine américaine une nouvelle station navale, cette fois dans le Pacifique sud. L'île du Tutuila, qui possède un excellent mouillage, le port de Pago-Pago, utilisé depuis plusieurs années déjà comme dépôt de charbon par les États-Unis, devenaient leur propriété.

Ces nombreuses acquisitions permettaient aux États-Unis d'être à l'avenir maîtres dans le Pacifique. En cas d'hostilités, cependant, l'isthme de Panama, en empêchant le passage rapide de leurs flottes d'un océan à l'autre, serait pour eux une gêne considérable. Elle a été ressentie, quoique à un faible degré, pendant la guerre espagnole. M. McKinley n'a cessé de rappeler au Congrès la nécessité du percement de l'isthme, et il a fait lui-même ce qui était en son pouvoir pour faciliter la construction d'un canal interocéanique. Par un ancien traité qui remonte à 1850, les gouvernements de Washington et de Londres s'étaient engagés réciproquement à ne pas construire sous leur contrôle exclusif de canal dans l'Amérique centrale. Cette sorte de condominium éventuel froissait les Américains, qui voulaient posséder le canal en toute propriété, le considérant comme leur « troisième frontière maritime ». Le président profita des embarras où la guerre du Transvaal mettait l'Angleterre pour obtenir d'elle l'abrogation de cette clause gênante. Le traité Hay-Pauncefote, signé le 4 février 1900, qui remplaçait le traité Clayton-Bulwer, permettait aux États-Unis de construire seuls le canal, stipulant simplement que sa neutralité serait régie par les règles établies pour le canal de Suez. Le président, en envoyant ce traité au Sénat, déclarait qu'il lui paraissait impossible d'obtenir de plus grandes concessions de l'Angleterre. Le Sénat refusa cependant de le ratifier, soutenu en cela par une grande partie de la population qui veut que les

États-Unis ne consentent aucune servitude sur le canal, et proteste contre l'exhumation d'un traité que les modifications survenues depuis 1850 ont rendu caduc.

Ce dernier acte clôt pour le moment l'œuvre de M. Mac Kinley. Le domaine des négociations diplomatiques lui appartient en propre; il s'y est montré actif et audacieux. Au lendemain de la guerre, la population a applaudi aux résultats qu'il avait obtenus, et le Congrès a ratifié toutes ses acquisitions. A ceux qui demandaient, pendant les négociations définitives de la paix avec l'Espagne, l'abandon des Philippines, objectant que la République américaine s'engageait dans une voie dangereuse qui pouvait lui réserver bien des surprises, il a répondu en invoquant la grande notion du devoir. « Notre drapeau a été planté sur les deux hémisphères, et il y flotte, symbole de liberté et de justice, de paix et de progrès. Qui l'enlèvera aux populations qu'il abrite sous ses plis protecteurs? Qui osera l'abaisser?... Jusqu'à présent, nous avons accompli notre devoir. Est-ce maintenant, quand les résultats de la victoire sont écrits dans un traité de paix, que nous nous détournerons timidement des devoirs imposés à notre pays par ses propres actes? » Ces devoirs, quels sont-ils, sinon ceux qu'ont invoqués tous les peuples qui se sont laissé entraîner dans notre siècle par la politique coloniale? Apporter à des populations faibles et déshéritées la protection d'une nation puissante qui les couvre de son égide et les aide à s'élever dans la voie de la civilisation et du progrès : beau prétexte, trop beau, pour être entièrement vrai.

En réalité, M. McKinley impérialiste est le complément logique de M. McKinley protectionniste : dans ces deux rôles, il est toujours le porte-parole des intérêts industriels américains. C'est pour favoriser l'industrie qu'en 1888 il faisait campagne pour un tarif ultra-protectionniste; c'est pour lui assurer de nouveaux débouchés, lorsque certaines de ses branches s'aperçurent que le marché national devenait trop étroit pour elles, qu'il modifia sa politique protectionniste et accepta le principe des arrangements commerciaux; c'est la même idée qui lui a fait planter dans les deux hémisphères le pavillon étoilé. Les États-Unis suivent l'exemple de leur

ancienne métropole. Elle leur a enseigné qu'un peuple qui exporte et veut s'assurer un large marché extérieur doit, avant toutes choses, se rendre maître de la mer. Devenus puissance exportatrice, les États-Unis prennent leurs précautions pour l'avenir. Cuba, les Philippines, ce sont des marchés où l'on pourra toujours s'assurer, d'une manière directe ou indirecte, des avantages commerciaux particuliers. Pearl-Harbor, Guam, Manille, Tutuila, ce sont des stations navales qui permettront de dominer le Pacifique, de jouer un rôle prépondérant dans cette question d'Extrême-Orient qui sera le grand problème politique du xxe siècle, d'exiger des puissances européennes, si elles ont la témérité de dépecer la Chine, qu'elles n'en excluent pas les produits américains et, si cela devient nécessaire, donneront aux États-Unis la possibilité de prendre leur part du gâteau. Porto-Rico est la forteresse qui domine le golfe du Mexique, neutralise la Jamaïque et garde l'entrée du canal interocéanique du côté de l'Atlantique, comme Hawaï en garde l'entrée du côté du Pacifique. Mais avoir des stations navales ne suffit pas; aussi M. McKinley a-t-il poussé à l'accroissement de la marine militaire et demandé maintes fois le vote de subsides pour la marine marchande.

A voir ainsi groupés les résultats de la politique de deux années, et combien ils se complètent harmonieusement, l'idée s'impose que, depuis longtemps déjà, un plan se tramait dans l'ombre, à l'exécution duquel la question cubaine a fourni le prétexte. Grâce à elle, on a pu entraîner la population, vaincre sa répugnance pour la guerre, lui faire accepter comme une simple conséquence une politique de conquête qu'elle eût sûrement repoussée si on la lui avait présentée dans toute sa nudité. M. Cleveland avait opposé son veto à cette politique, refusant de faire le premier pas en annexant Hawaï. L'arrivée de M. McKinley à la présidence, la dictature exercée par le parti républicain grâce à sa majorité dans les deux chambres du Congrès, l'ont rendue possible : on en a hâté la réalisation. Donnera-t-elle les avantages que ses auteurs en espèrent? l'avenir le dira. En attendant, les États-Unis ont à résoudre quelques questions embarrassantes.

Ils ont à pourvoir au gouvernement de leurs nouvelles pos-

sessions, et cela n'est pas sans entraîner des difficultés au point de vue constitutionnel. Les auteurs de la Constitution avaient prévu l'accroissement continental des États-Unis. Ils n'avaient pas pensé qu'ils deviendraient puissance coloniale, et que la noble République qu'ils fondaient aurait un jour, tout comme les vieilles puissances aristocratiques d'Europe, des citoyens et des sujets. Mais la solution de ces difficultés appartient au Congrès; M. McKinley n'a abordé que très prudemment ce sujet dans ses messages, et il a signé sans difficulté les deux bills qui lui ont été soumis en avril et en mai derniers, concernant la situation politique et le gouvernement civil de Porto-Rico et de Hawaï.

Le gouvernement de Hawaï a été organisé comme un territoire, afin de donner satisfaction aux planteurs, qui voient ainsi leur sucre garanti à l'avenir contre toute imposition de droits à son entrée sur le sol des États-Unis. Les citoyens hawaïens sont donc devenus citoyens américains, et le nouveau territoire aura comme les autres un représentant au Congrès. On a conservé pour l'administration intérieure les organes créés par la constitution hawaïenne de 1894. Porto-Rico, au contraire, a été traitée comme une colonie. Le gouvernement sera exercé par un gouverneur, assisté d'un conseil exécutif, dont les membres, de même que le gouverneur, seront nommés par le président, et par une chambre de délégués élus. Les habitants de Porto-Rico seront seulement citoyens de l'île ; ils éliront un commissaire résident, qui représentera à Washington le gouvernement insulaire.

A Cuba, que leurs troupes occupent encore, les États-Unis n'ont pas toujours été d'accord avec les insurgés qu'ils ont aidés à conquérir la liberté, et ceux-ci ont trouvé parfois un peu rude l'amitié de leurs libérateurs. Après deux longues années, cependant, on s'apprête à créer un gouvernement civil, et dans quelques jours se réunira à la Havane une assemblée élue chargée d'élaborer la Constitution cubaine. Le point difficile est de savoir comment seront réglés les rapports futurs entre les États-Unis et l'île, que les premiers persistent à regarder comme leur pupille, et sur laquelle ils entendent bien exercer un protectorat étroit.

Aux Philippines, M. McKinley a déjà envoyé deux com-

missions chargées de se rendre compte sur place des besoins et des ressources de l'archipel. Comme pour Porto-Rico, on projette une forme de gouvernement colonial, mais le Congrès n'en a pas encore abordé la discussion. On continue à se battre dans l'Archipel : les Philippins refusent de se soumettre à ceux qui veulent les asservir après s'être servis d'eux pour détruire l'autorité espagnole, en leur promettant la liberté. La résistance inattendue rencontrée aux Philippines a été pour le président et son entourage la source de grosses préoccupations, et elle a failli coûter à M. McKinley sa réélection à la présidence.

IV

Le 20 juin dernier, la Convention nationale républicaine se réunissait à Philadelphie pour choisir le candidat du parti à l'élection présidentielle de novembre. La candidature de M. McKinley fut adoptée par acclamation. Le parti approuvait sans réserve la politique suivie par lui. Les républicains se refusaient à abandonner les territoires nouvellement conquis.

Quelques jours après, le 5 juillet, le parti démocrate tenait à son tour sa Convention nationale, à Kansas City. La plate-forme adoptée dénonçait avec véhémence l'impérialisme, et M. Bryan était élu une seconde fois candidat du parti.

Les débuts de la campagne furent apathiques; les politiciens, malgré les multiples ressources de leur esprit inventif, ne parvenaient pas à exciter la population. M. McKinley, retenu par le décorum que lui imposent ses fonctions, était réduit au silence; M. Roosevelt, le gouverneur de New-York, candidat à la vice-présidence, l'ancien colonel des fameux *rough-riders* de la guerre cubaine, le remplaçait sur l'estrade populaire, courant à son tour l'Union en tous sens pour gagner les votes des électeurs indécis. Pendant les dernières semaines, cependant, la fièvre électorale saisit la population, surexcitée, grisée par les innombrables discours des orateurs des deux partis, par les mille moyens ingénieux ou grotesques employés pour la séduire, l'hypnotiser, l'emballer en faveur de McKinley ou de Bryan.

L'hésitation des électeurs était bien naturelle. Réélire McKinley, leur disaient sur tous les tons les orateurs démocrates, c'est sanctionner la politique impérialiste, approuver la violation de la Constitution consommée par les républicains, lancer les États-Unis dans une voie pleine de périls. « Nous affirmons, — disait la plate-forme démocrate, — qu'aucune nation ne peut longtemps rester à la fois république et empire, et nous avertissons le peuple américain que l'impérialisme à l'extérieur conduira promptement et inévitablement au despotisme à l'intérieur. »

La défense de M. McKinley sur ce terrain était difficile. Ses partisans ne pouvaient cacher les charges que la politique poursuivie par lui devait faire peser sur le pays. N'avait-il pas dû demander déjà l'augmentation de l'armée permanente, l'accroissement de la marine? Comment soutenir sérieusement qu'on n'avait pas élargi encore, et singulièrement, l'interprétation de la Constitution? On avait abandonné la vieille doctrine que « la Constitution suit le drapeau », pour donner au Congrès une autorité despotique sur des territoires qu'aucun lien ni physique, ni de race ne rattache à l'Union et où l'élément américain ne sera jamais qu'en minorité.

Les républicains se défendaient en invoquant l'exemple des autres nations, la nécessité pour les États-Unis de ne pas demeurer stationnaires, les obligations morales que leur impose envers des peuples faibles leur état de richesse et de haute civilisation. Et ils s'efforçaient de présenter leur politique sous un aspect modeste. On les appelait impérialistes; à coup sûr ce grand mot ne leur était pas applicable : que faisaient-ils, sinon assurer prudemment l'expansion naturelle de l'Union? Sans l'attitude encourageante des démocrates à leur égard, il y a longtemps qu'Aguinaldo et ses partisans auraient mis bas les armes, et que le calme serait rétabli aux Philippines.

Mais la guerre du Transvaal et la question chinoise vinrent causer de nouveaux embarras à M. McKinley. Le gouvernement de M. Krüger avait adressé un appel aux États-Unis pour demander leur intervention auprès de l'Angleterre. En tout autre temps, le président eût parlé sans crainte en faveur de cette poignée de braves luttant jusqu'à la mort pour la

défense de leur liberté, mais il était lié. Pouvait-il froisser le gouvernement anglais dont l'attitude sympathique pendant la guerre espagnole lui avait permis d'exécuter son plan sans encombre? Il dut donc laisser écraser les Boers sans faire entendre une parole de protestation, oubliant, comme les nations d'Europe, l'adhésion qu'il avait donnée au nom de son pays au traité de La Haye. En Chine, peu désireux d'entreprendre une nouvelle expédition, M. McKinley conservait une attitude expectante, et se proposa pour être l'intermédiaire entre la Chine et les puissances européennes, espérant bien que ce rôle d'honnête courtier ne serait pas sans profit.

Heureusement pour M. McKinley, la situation de ses adversaires était également embarrassée. Malgré les objurgations des membres du comité-directeur de son parti, M. Bryan avait exigé la réaffirmation dans la plate-forme de l'adhésion au principe de la libre-frappe de l'argent, et cette attitude effarouchait le monde des affaires qui redoutait de courir une seconde fois l'aventure à laquelle le pays avait heureusement échappé en 1896. Même l'attitude de M. Bryan à l'égard de la politique extérieure n'était pas sans ambiguïté. Il avait demandé aux sénateurs démocrates de n'apporter aucune modification au traité de paix avec l'Espagne, et c'est grâce à son intervention que l'opposition faite aux clauses concernant l'annexion de territoire avait été surmontée. Il n'entendait pas abandonner les îles conquises ; tout ce qu'il voulait, c'était substituer à l'administration directe aux Philippines, le protectorat ; il reconnaissait d'ailleurs la nécessité de retenir une station navale dans ces îles, et faisait choix pour cette station de la baie de Manille. Les électeurs pouvaient se demander si l'entente sur ce point serait aisée avec les Philippins, et si, au fond, la politique extérieure des démocrates différerait autant qu'ils voulaient bien le dire de celle des républicains.

Ces ambiguïtés, autant que la prospérité industrielle et commerciale de ces dernières années, témoignée par l'élévation des prix, l'augmentation des salaires, les chiffres extraordinaires des exportations, ont servi M. McKinley et décidé les électeurs hésitants à se rallier à sa candidature.

Le vote du 6 novembre assure sa réélection. Le chiffre des

suffrages populaires exprimés pour les candidats en présence n'est pas encore connu ; le nombre de voix acquis à M. McKinley dans le collège présidentiel est de 292 voix. C'est vingt et une voix de plus qu'il n'obtenait il y a quatre ans. L'élection présidentielle définitive n'aura lieu qu'en janvier prochain, mais les délégués que les électeurs viennent de choisir recevant, en vertu de la coutume, un mandat impératif, le vote final ne laisse place à aucune surprise. M. McKinley présidera donc pendant quatre années encore aux destinées du peuple américain.

Porter un jugement sur un homme alors que sa carrière n'est pas encore achevée est difficile et embarrassant. L'étude de la vie et des actes de M. McKinley jusqu'à ce jour permet du moins de se former une opinion sur lui. L'homme privé nous échappe, mais ses adversaires, comme ses admirateurs, sont unanimes à reconnaître qu'il est irréprochable. Comme homme politique, M. McKinley ne nous paraît pas avoir une bien grande envergure, et il ne mérite certainement pas le surnom de « Napoléon américain », qu'une vague ressemblance avec le grand conquérant lui a fait donner autrefois. Son succès a été dû à sa fidélité à son parti, d'abord, chose importante en Amérique, où la plus grande discipline est exigée par les chefs, puis, en soutenant une politique ultra-protectionniste, il s'est trouvé défendre des intérêts privés considérables. Il s'est fait inconsciemment, et en croyant de bonne foi ne travailler que pour son pays, le soutien des trusts et des richissimes industriels auxquels sa politique assurait des bénéfices considérables. Ce sont eux qui ont soutenu sa candidature en 1896, qui ont alimenté les coffres du parti républicain cette année pour assurer sa réélection. Un grand industriel de l'Ohio, Marcus A. Hanna, homme nouveau dans la politique, il y a quatre ans, a dirigé du côté républicain les deux dernières campagnes présidentielles. M. McKinley a été le prisonnier de ce groupe, et des indiscrets ont laissé entendre, et la chose paraît fort vraisemblable, que, sous sa présidence, « l'homme à la barre » — *the man at the helm* — recevait la direction à suivre plutôt qu'il ne la donnait lui-même.

Quoi qu'il en soit, sa première présidence marquera une époque dans l'histoire des États-Unis ; son nom sera lié au souvenir de leur avènement comme « puissance mondiale ». Serait-il vrai que cette évolution fût inévitable? Après avoir peuplé les immenses territoires qui s'étendent de l'Atlantique au Pacifique, la nation américaine se devait-elle de porter sur d'autres rivages le drapeau étoilé? Ces intérêts égoïstes que nous avons vus à l'œuvre n'ont-ils agi que comme de simples ferments, se bornant à hâter cette évolution, et à faciliter le développement de ces idées, latentes chez tous les peuples? L'histoire fera-t-elle gloire à M. McKinley d'avoir, en homme d'État prévoyant et sagace, jeté les bases d'une Plus-grande-Amérique? Lui reprochera-t-elle, au contraire, de n'avoir pas eu le courage de s'élever contre des idées dangereuses, d'avoir sacrifié la paix de son pays aux désirs de lucre et d'ambition d'une petite poignée d'hommes? L'avenir répondra à ces questions. Il serait d'autant plus imprudent de vouloir préjuger sa réponse, que, dans les quatre années pendant lesquelles il va encore demeurer à la Maison Blanche, M. McKinley pourra accentuer ou modérer sa politique et en modifier grandement le caractère.

ACHILLE VIALLATE

CHANTS D'AUTOMNE

I

PENSÉES DU SOIR

Accoude-toi ce soir, mon âme, à la fenêtre :
Déjà la nuit s'approche à pas silencieux,
La divine douceur des choses nous pénètre,
Et l'on ne pense plus, mais comme on rêve mieux!

Le soleil, disparu derrière la colline,
Laisse traîner au ciel des reflets orangés,
Et la brise qui naît dans le jour qui décline
Pousse vers l'occident des nuages légers.

L'angélus grave et doux, plein de tendres reproches,
Frissonne longuement dans le cristal de l'air,
Et parfois, se mêlant aux voix pures des cloches,
Des vols blancs de ramiers passent dans le soir clair.

Et, devant la beauté du couchant qui rougeoie,
Tous mes espoirs brisés renaissent plus fiévreux :
Ne vais-je pas enfin connaître un peu de joie?
Mon Dieu! qu'il serait bon de me sentir heureux!

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre : *L'Aube*.

Cette heure a tant de paix, toute cloche qui tremble
Agite de frissons si doux le cœur humain,
Le bonheur aujourd'hui passe si près qu'il semble
Que je pourrais l'atteindre en étendant la main.

Et pourtant je ne sais quel trouble vain m'obsède!
J'entends les eaux chanter et les branches frémir.
Tout palpite. Les fleurs s'ouvrent dans l'ombre tiède :
Mon âme ne peut-elle enfin s'épanouir?

Pour avoir trop souvent, lâchement égoïste,
Laissé mon propre cœur se plaindre dans mes vers,
Faut-il qu'à tout instant désormais je m'attriste
De toute la tristesse éparse en l'univers?

Ou bien, aurais-je tant rêvé l'inaccessible,
Dédaignant la joie humble et simple, qu'à présent
Il entre dans ma vie une part d'impossible,
Et ne saurais-je plus goûter d'un cœur paisible
La tranquille douceur de la nuit qui descend?

II

REGRET D'AVRIL

Voici qu'avril vient de renaître :
D'autres songent à leurs amours ;
Mais quelle est au fond de mon être
Cette voix qui pleure toujours?

D'où vient qu'en tous lieux, à toute heure,
Malgré le printemps et l'été,
Cette voix dolente qui pleure
Et qui s'obstine ait persisté?

Quel est ce regret monotone,
Si vague, si triste, si doux?
Pourquoi cette plainte?... L'automne,
L'automne serait-il en nous?

III

AU CŒUR DE LA FORÊT

J'ai suivi, recherchant l'ombre opaque et la paix,
L'étroit sentier qui fuit sous les chênes épais,
Puis, me trouvant au cœur de la forêt déserte,
Je me suis arrêté dans l'obscurité verte.
Rien ne frissonne. L'air est calme absolument.
Chaque feuille qui tombe est un événement,
Et les rameaux, que nulle brise ne balance,
M'enveloppent de solitude et de silence.
Peu à peu toutefois, dans ce calme profond,
Je distingue le sourd bruissement que font
Les êtres inconnus qui rôdent sous la mousse.
J'aime tout ce qui vit, qui palpite et qui pousse.
Je découvre en mon cœur des respects infinis
Pour les insectes, pour les fleurs et pour les nids
J'entends sourdre la vie, et j'éprouve à l'entendre
Je ne sais quelle joie inexprimable et tendre.
Et que de fois, mon Dieu! me suis-je dit combien
Il serait doux et bon de ne penser à rien,
D'écouter, étendu sous les branches obscures,
Frémir le vague instinct des moindres créatures,
De laisser s'entr'ouvrir mon cœur, de me livrer
Tout entier au bonheur d'être et de respirer,
D'attendre qu'en mon âme une part s'insinue
De toute cette vie inquiète, inconnue
Qui s'éveille et s'émeut dans l'ombre çà et là!...
Et je ressens un peu, ce soir, de tout cela.

IV

L'HEURE GRAVE

Les douces heures ralenties
Sourient et meurent tour à tour.
L'automne passe. L'autre jour,
Les hirondelles sont parties.

Et la gravité du moment
Est bonne à l'âme qui s'oublie,
Et j'aime sa mélancolie
Favorable au recueillement.

J'ai longtemps laissé ma pensée
Flotter sur l'aile du désir;
Mais, ce soir, je veux ressaisir
Toute mon âme dispersée.

Ce soir, la grande paix du ciel
Me verse sa douceur suprême.
Je veux, en rentrant en moi-même,
Rentrer dans l'ordre universel.

Les parfums, les couleurs, les roses
Ont trop souvent su me charmer :
Si j'allais oublier d'aimer
Pour avoir aimé trop de choses !

Aussi je veux m'examiner
Dans la paix de cette heure tendre,
Puisqu'il faut savoir se reprendre
Avant de pouvoir se donner.

V

L'ADIEU

C'est le dernier reflet de l'automne. Demain
La brise effeuillera les roses du chemin.
L'âme obscure des fleurs passe en tiédeurs soufflées,
Et l'adieu du soleil traîne par les allées.
Aussi, viens, lente, lasse et frileuse. Les cieux
Mirent leur clarté pâle au miroir de tes yeux,
Et le charme attendri de ce beau soir te donne
Je ne sais quelle grâce adorable d'automne.
Ne parlons plus. Restons côte à côte. Des voix
Meurent dans le lointain : l'heure rêve ; nos doigts
S'entremêlent un peu tremblants de douces fièvres...
Et je baise ce soir l'automne sur tes lèvres.

VI

RÊVERIE

Dans le calme du soir divin,
Tu rêves, tu rêves sans fin,
Et moi je t'observe en silence.

Parfois au fond de tes yeux gris
Un rayon passe, et tu souris
Toute fraîche d'inconscience.

Tu sembles ne penser à rien.
Oh! reste ainsi. Je sais combien
Les heures d'extase sont brèves...

Et laisse-moi, silencieux,
Regarder fleurir dans tes yeux
Le jardin secret de tes rêves.

VII

PAYSAGE FROID

Là-bas, visible à peine au bord du coteau noir,
Un village s'endort dans le trouble du soir.
Le triste vent d'hiver, traîneur de feuilles mortes,
Pleure le long des murs et fait trembler les portes,
Et les hommes au coin du feu restent blottis,
Sentant que la nature a pitié des petits.
Au dehors, une antique église où des lumières
Meurent, des potagers adossés aux chaumières,
D'étroits jardins, plantés d'arbres nus, que parfois
Entourent humblement des barrières de bois,
De vieux hangars, fermés de planches et de toiles,
Frissonnent vaguement sous le ciel sans étoiles.
Et l'ombre cependant peu à peu s'épaissit.
Elle monte, lugubre et lente ; et comme si
Certains soirs, devinant la détresse où nous sommes,
Les choses partageaient les angoisses des hommes,
Les maisons, que la nuit a l'air de rapprocher,
Se resserrent dans l'ombre autour du vieux clocher.

VIII

VOYAGES

Tristesse des départs! Tristesse des voyages!...
Le train file à travers la nuit. Les paysages
Se succèdent en un déroulement sans fin.
Des arbres fuient: des monts se dressent: un ravin
Se creuse; une forêt bruit, lugubre, immense...
Puis indéfiniment la plaine recommence,
Et, tristes, des étangs s'allongent sous les cieux.

Tout à coup, au milieu d'un champ morne mes yeux
Qu'attire dans la nuit une pâle lumière,
Voient en passant l'intérieur d'une chaumière.
Et cette vision d'êtres dont je surprends
La vie intime émeut mon âme. — Enfants, parents
De retour de l'école ou rentrés des prairies,
Se rassemblent autour des assiettes fleuries.
Je les vois réunis, doux, confiants, heureux,
Oubliant qu'au dehors la nuit plane sur eux.
Je compare leur humble existence à la nôtre,
Et la vie, aperçue ainsi, m'apparaît autre.
J'en découvre si bien le sens grave et sacré
Que plus tard, bien souvent, je me rappellerai
Ces êtres entrevus à travers la fenêtre...
Et je les aimerai toujours sans les connaître.

Et le train fuit. Ici des canaux, des chemins,
Me révèlent l'effort et le travail humains.
Ici des toits moussus, blottis sous la ramée,
Laissent monter encor des rubans de fumée.
De toutes ces maisons, vagues sous le ciel lourd,
Des hommes sortiront demain au petit jour,
Pour faucher la luzerne ou labourer la friche.
Et je songe à la vie obscure, mais si riche,
De tous ceux qui sont nés et qui mourront ici.
Que d'amours, que de deuils dont je n'eus point souci

Comme je suis petit, comme la terre est grande!
Ces vignes, ces vergers, ces blés, je me demande
Qui les sema, qui les planta, qui les tailla...
Et je voudrais pleurer, ce soir, de tout cela.

O tristesse! Départs! Retours! Adieux! Attentes,
La nuit, dans les grands halls, pleins d'ombres palpitantes,
Où des voyageurs las regardent, effarés!
Tristesse de voir fuir les coteaux et les prés,
De se perdre en un coin, d'être une chose morte
Qu'une force invincible, inconsciente, emporte
Vers la ville, là-bas, qui nous guette, Paris!
Tristesse des réveils dans le petit jour gris!
En ai-je assez connu, mon Dieu, de ces voyages?
D'abord, on suit aux cieux la fuite des nuages,
On se redit les vers des poètes aimés,
Puis on reste à rêver longtemps, les yeux fermés.
On revoit le village et la petite gare
D'où l'on partit un jour, si naïf. On compare
L'homme qu'on rêva d'être et celui que l'on est.
Ce soir, tout mon passé se ranime et renaît
Dans la lucidité de ma longue insomnie.
Je me sens seul, perdu dans la nuit infinie,
Je sens que chaque instant m'éloigne encor des miens.
Puis, mon rêve flottant ailleurs, je me souviens
Que d'autres sont heureux dans leur humble chaumière.
Et je revois longtemps la petite lumière...

Quel est le tourbillon qui nous emporte ainsi?
Faut-il donc toujours fuir, sans arrêt, sans merci,
Toujours partir, toujours marcher, sans jamais prendre
Le temps de réfléchir, de vivre et de comprendre?
Dans tous les lieux du monde où j'ai frémi d'émoi
Dois-je laisser un peu de moi-même après moi,
Faut-il que lentement mon cœur se désagrège,
Qu'il s'émiette toujours davantage, et pourrai-je,
Après tant de retours, d'adieux et de départs,
En réunir un jour tous les morceaux épars?

ANDRÉ DUMAS

MONTES LE MATADOR

— Oui! je vais mieux, et le docteur dit que je l'ai échappé belle, une fois de plus, — comme si j'y tenais!... Et, tout le temps qu'a duré la fièvre, vous êtes venu tous les jours me voir, à ce que dit ma nièce, et vous m'avez apporté cette boisson fraîche qui chassait le feu de mes veines et me permettait de dormir. Vous pensiez aussi, je suppose, comme le docteur, que j'allais vous échapper, ah! ah!... et que vous n'entendriez jamais le vieux Montes vous conter ce qu'il sait des courses de taureaux — ce que vous ne savez pas... Ou, peut-être, c'était par bonté? Cependant, pourquoi, vous, étranger et hérétique, seriez-vous bon pour moi? Dieu sait!... Le docteur prétend qu'il ne reste guère de vie dans ma carcasse; vous devez quitter l'Espagne cette semaine, avant la fin de la semaine, avez-vous dit, n'est-ce pas?... Eh bien! alors, je ne vois pas d'inconvénient à vous conter mon histoire.

» Il y a trente ans, j'avais bien souvent envie de la dire, mais je ne connaissais personne à qui me fier. Quand cette marotte fut passée, je me promis que jamais je ne la divulguerais; mais, comme vous allez partir au loin, je veux bien vous la dire, si vous jurez par la Vierge que vous ne la répéterez à personne, du moins jusqu'à ce que je sois mort. Vous allez le jurer, n'est-ce pas, assez facilement? Tout le

monde le ferait! Mais, du moment que vous partez, peu importe... D'ailleurs, vous ne pouvez rien faire maintenant; personne n'y peut rien, nul jamais n'aurait pu rien y faire! Et puis, ils ne voudraient pas vous croire si vous le leur disiez, les imbéciles...

» Mon histoire vous en apprendra plus sur les courses de taureaux que n'en savent Frascuelo, Mazzantini, ou bien — oui! — Lagartijo lui-même... Est-ce qu'il n'y avait pas des Frascuelo et des Mazzantini de mon temps? Des douzaines! Avec de l'entraînement et de la pratique, et en le tenant à l'écart du vin et des femmes, vous aviez un Frascuelo par millier de laboureurs. Mais un Montes ne se trouve pas tous les jours, même en cherchant dans toute l'Espagne... A quoi servirait de se vanter? Je n'ai jamais eu de gloriole quand j'étais à l'œuvre : l'acte accompli parle — plus fort que les mots... Pourtant, je crois que personne n'a jamais pu égaler mon travail, car j'ai lu dans un journal, une fois, le récit d'une chose que j'ai faite souvent, et celui qui l'avait écrit prétendait que c'était incroyable. Ah! ah! incroyable pour les Frascuelo et les Mazzantini et les autres, qui savent tuer un taureau et qu'on appelle *espadas*... Oh! oui, des taureaux si éreintés qu'ils ne peuvent lever la tête... Vous ne vous doutiez pas, quand vous me parliez de Frascuelo et de Mazzantini, que je les connaissais. Je connaissais tout d'eux avant que vous m'en parliez... Je sais ce qu'ils font, bien que je n'aie pas remis les pieds dans une arène depuis plus de trente ans... Bon! je vais vous conter ça, je vais vous conter ça — si j'en ai encore la force.

Le vieillard prononça ces derniers mots à voix basse, comme se parlant à lui-même; puis il se renfonça dans son fauteuil et resta un moment silencieux.

Il me faut dire maintenant quelques mots à mon sujet et parler des circonstances qui m'avaient amené à rechercher Montes.

Je parcourais l'Espagne depuis un certain temps. Dès le premier abord, j'avais éprouvé pour le pays et les habitants une vive sympathie, et nul ne peut aimer l'Espagne et les Espagnols sans s'intéresser aux courses de taureaux, tant ce

genre de sport est caractéristique de ce peuple et, en soi-même, excitant. Je m'étais mis à l'étudier très sérieusement, et, lorsque j'en vins à connaître les meilleurs toréadors, Frascuelo, Mazzantini et Lagartijo, et que je les entendis parler de leurs services, je commençai à comprendre quelle habileté et quel courage, quelle sûreté d'œil, de main et de cœur ces jeux demandent. C'est en m'intéressant aux choses de ce sport que j'appris l'existence de Montes. Il avait laissé un nom si fameux que, trente ans après qu'il eut quitté la scène de ses triomphes, on parlait encore fréquemment de lui. On se le serait rappelé plus avantageusement, sans doute, si les faits qu'on lui attribuait avaient été moins ahurissants. C'est Frascuelo qui m'apprit que Montes vivait encore et qu'il habitait Ronda.

— Montes ? Mais je peux vous renseigner sur Montes. Vous voulez dire le vieil *espada* qui avait, dit-on, coutume de tuer le taureau dès la première charge dans le cirque — comme si quelqu'un pouvait faire ça !... Oui, je peux vous parler de lui. Il a dû être fort habile, car un vieil *aficionado* que je connais jure qu'aucun de nous ne serait digne d'être de sa *cuadrilla*. Toutes ces vieilles gens sont comme ça... et je ne crois pas la moitié de ce qu'ils racontent sur Montes... Je veux bien qu'il ait été assez bon à son époque, mais il y a aujourd'hui des toréadors tout aussi adroits que ceux de jadis. Je me suis trouvé à Ronda, il y a quatre ans, et je suis allé voir Montes. Il habite seul, hors la ville, une jolie petite maison, n'ayant pour prendre soin de lui qu'une femme, une de ses nièces... Vous savez qu'il est né à Ronda. Il n'a pas voulu causer avec moi : il m'a regardé et s'est mis à rire, le vaniteux petit bancroche !

— Vous ne croyez pas, alors, en dépit de ce qu'on dit, qu'il était meilleur que Lagartijo ou Mazzantini, par exemple ?

— Non, je ne le crois pas... Sans doute, il a dû en savoir plus long qu'eux, et ça n'est pas bien difficile, car ni l'un ni l'autre n'en sait bien long... Mazzantini est un bon *matador* parce qu'il est très grand et très fort, ce qui lui donne l'avantage. Pour cela aussi, les femmes l'aiment, et, quand il rate son coup et recommence, on lui pardonne... Il n'en était pas de même à mes débuts. Il y avait encore des *aficionados*

alors, et, si vous faisiez quelque faute, on se mettait à vous bafouer et vous étiez bientôt obligé de quitter l'arène sous les huées. Maintenant, la foule n'y connaît plus rien et elle ne veut plus suivre ceux qui savent... Lagartijo? Oh! il est très vif et très hardi, et les femmes et les enfants aiment ça aussi, mais il est ignorant et il ne connaît rien des taureaux. Quoi! il a été blessé plus souvent dans ses cinq ans que moi dans mes vingt! C'est là une assez jolie preuve... Montes a dû être très habile, car il est de très petite taille et je ne pense pas qu'il ait jamais été d'une grande force physique; de plus, il était boiteux, presque dès le début, m'a-t-on dit. Je ne doute pas qu'il ait pu enseigner leur métier à Mazzantini et à Lagartijo, mais ça ne veut pas dire grand'chose... Il a dû gagner beaucoup d'argent, pour avoir pu vivre retiré depuis lors. Et dans ce temps-là, ou même quand j'ai commencé, on n'était pas payé comme on l'est maintenant.

C'est tout ce que je savais de Montes quand, au printemps de 188..., je me rendis à cheval de Séville à Ronda, et, m'éprenant à première vue de la petite ville, je décidai de m'arrêter quelque temps à l'auberge de Polos. Ronda est bâtie, pour ainsi dire, sur un plateau isolé, fort élevé au-dessus de la mer et entouré de montagnes plus hautes encore. C'est un des lieux les plus singuliers et les plus pittoresques du monde. Une rivière l'encercle presque entièrement et, en maints endroits, les falaises descendent à pic, comme un mur de trois ou quatre cents pieds de haut, du plateau jusqu'au fleuve. Rien de surprenant, par conséquent, si les Maures ont gardé Ronda après avoir perdu jusqu'au dernier pouce de terrain dans le reste de l'Espagne. Mes quartiers ainsi établis à Ronda, je fis, à pied surtout, des excursions quotidiennes dans les montagnes environnantes. Un paysan, avec lequel j'avais causé un instant, et qui m'indiquait un raccourci pour rentrer dans la ville, s'arrêta tout à coup et dit, en indiquant du doigt une petite cabane perchée sur un épaulement de la montagne devant nous :

— De là-bas, vous pourrez voir Ronda... C'est la maison où Montes, le grand *matador*, est né! ajouta-t-il, non sans un peu d'orgueil évidemment.

Ma conversation avec Frascuelo me revint aussitôt en mé–

moire, et je me mis dans la tête de faire la connaissance de Montes et d'avoir quelques entretiens avec lui. Le jour suivant, j'allai à sa maison, située juste hors la ville, en compagnie de l'*alcalde*, qui, après m'avoir présenté, nous quitta. Au premier coup d'œil, l'homme m'intéressa. Il était petit — cinq pieds, trois ou quatre pouces (1^m,60 environ) — bien proportionné et solidement musclé. Il me parut avoir dans les veines du sang maure. Son teint était très sombre et sa peau tannée; les traits accentués, le nez pointu et fureteur, les narines étonnamment mobiles, le bas du visage fermement dessiné et résolu. Sa chevelure et sa moustache épaisse étaient d'un blanc de neige, ce qui, avec les rides profondes du front, du coin des yeux et de la bouche, lui donnait un air d'extrême vieillesse. Il semblait aussi se mouvoir avec une certaine difficulté, sa claudication, comme il me l'a dit plus tard, étant compliquée de rhumatisme. Lorsqu'on regardait ses yeux, cette apparence de vieillesse s'évanouissait. Ils étaient larges et noirs, et plutôt allongés qu'arrondis : rien de merveilleux, aurait-on pu dire au premier abord. Mais, quand il s'animait, ses yeux soudainement devenaient ronds et intensément lumineux. L'effet était saisissant. On aurait cru que toute la puissante vitalité de l'homme s'était réfugiée dans ces globes étincelants et prodigieux : ils rayonnaient de courage, d'énergie et d'intelligence. Puis, dès que son humeur se calmait, la lueur quittait ses yeux qui reprenaient leur aspect ordinaire, tandis que sa vieille petite figure, ridée et ratatinée, revêtait à nouveau son ordinaire expression, rusée, irritable et lasse.

Il y avait tant à lire sur cette face, tant de courage, tant de mélancolie, tant de pénétrante intelligence que, malgré une réception rien moins que flatteuse, je retournai mainte et mainte fois à la petite maison. Un jour, la nièce m'annonça que Montes était dans son lit, et, d'après la description qu'elle me fit de son mal, je supposai qu'il souffrait d'une attaque de malaria. Mon hypothèse fut confirmée par le docteur qui le soignait et que je connaissais. Naturellement, je fis ce que je pus pour le vieillard, et c'est à cause de cela qu'après sa guérison, il me reçut avec bonté, et se décida enfin à me raconter l'histoire de sa vie.

— Autant que je commence par le commencement, dit Montes. Je suis né près d'ici, il y a environ soixante ans... Vous pensiez que j'étais plus vieux que cela. Ne le niez pas. J'ai vu votre surprise!... Mais c'est la vérité : de fait, je ne crois pas avoir encore soixante ans. Mon père était un paysan qui possédait en propre quelques acres de terrain et une chaumière.

— Je sais cela, fis-je, je l'ai aperçue l'autre jour.

— Alors, vous avez pu voir sur le flanc opposé de la colline le pâturage à bestiaux qui était la principale propriété de mon père... C'était un bon, un très bon pâturage... Ma mère était d'une classe plus élevée que mon père : elle était la fille du pharmacien de Ronda; elle savait lire et écrire, et elle lisait, je me rappelle, toutes les fois qu'elle pouvait en trouver l'occasion, ce qui n'était pas fréquent avec ses quatre enfants à soigner — trois filles et un garçon — et la maison à tenir. Nous l'adorions tous : elle était si gentille! Et puis elle nous contait des histoires merveilleuses, Mais je crois que j'étais son favori. Vous savez, j'étais le plus jeune et le seul garçon, et les femmes sont comme ça. Mon père était dur — du moins je l'imaginais — et je le craignais plus que je ne l'aimais; les filles s'accordaient mieux avec lui. Il ne causait jamais avec moi, comme il causait avec elles... Ma mère voulait m'envoyer à l'école et me voir devenir prêtre. Vers l'âge de six ans, elle m'avait appris à lire et à écrire. Mais mon père ne voulait pas en entendre parler. « Si tu m'avais donné trois garçons et une fille, je me souviens qu'il lui dit une fois, tu aurais pu faire ce que tu aurais voulu de celui-ci. Comme il n'y a qu'un garçon, il doit travailler et m'aider. »

» Aussi, quand j'eus mes neuf ans, je commençai à descendre au pâturage et à garder les taureaux tout le long du jour. Car, bien que le troupeau fût petit — vingt têtes environ seulement — il fallait constamment le surveiller. On gardait les vaches dans un enclos tout près de la maison : c'était ma tâche de m'occuper des taureaux dans le pâturage d'en bas. Naturellement, j'avais un petit cheval, car en Espagne on approche difficilement de pareils taureaux et ils ne peuvent être menés par un homme à pied... Je crois que vous ne comprenez pas; mais c'est assez simple. Les taureaux de mon père étaient

de bonne race, sauvages et forts; on les prenait toujours pour le cirque et on lui en donnait de bons prix. Il s'arrangeait généralement, chaque année, pour vendre trois *novillos* et deux taureaux de quatre ans. Et il n'y avait pas de marchandage, pas d'ennui. L'argent était toujours là pour cette qualité d'animaux... Toute la journée j'étais sur mon petit cheval ou prêt à monter dessus, gardant les taureaux. Si l'un d'eux s'éloignait par trop, je devais courir après et le ramener. Mais dans la grande chaleur du jour ils ne bougeaient guère, et je profitais de ces moments-là pour apprendre les leçons que ma mère me donnait.

» Ainsi se passa une couple d'années. Naturellement, pendant ce temps, j'arrivai à connaître passablement nos taureaux. Mais c'est une remarque de mon père qui me révéla d'abord que chaque taureau avait un caractère individuel, et qui me fit les étudier de près... Je devais avoir alors environ douze ans, et, cet été-là, j'en appris plus que dans les deux années précédentes. Mon père, bien qu'il ne m'en laissât rien voir, dut remarquer que j'avais acquis plus d'adresse à manier les taureaux, car, une nuit que j'étais couché, je l'entendis qui disait à ma mère : « Le petit bonhomme est aussi bon que n'importe qui, maintenant. »

» J'éprouvai quelque fierté de sa louange, et, depuis ce temps-là, je me mis en devoir d'apprendre tout ce que je pouvais sur nos taureaux... Peu à peu, je vins à connaître chacun d'eux beaucoup mieux que je ne réussis plus tard à connaître les hommes et les femmes!... Les taureaux, trouvai-je, étaient tout à fait pareils à des hommes, seulement plus simples et meilleurs : certains étaient d'un naturel doux et traitable ; d'autres étaient ombrageux et rusés. Il y en avait un noir qui était sauvage et farouche, mais bon au fond, tandis qu'il y en avait un, presque aussi noir, avec des cornes légères, efflanqué, auquel je ne me fiais jamais. Les autres taureaux ne l'aimaient pas, je le voyais bien, ils avaient tous peur de lui. Il était astucieux et méfiant et ne se mêlait jamais au troupeau ; il allait toujours paître seul, à l'écart, mais il était courageux pourtant. Cela, je le savais aussi bien que ses compagnons.

» Il fut vendu, ce même été, avec le noir, pour le cirque

de Ronda. Un dimanche soir, lorsque mon père et ma sœur aînée revinrent des arènes, — ma mère ne voulait jamais aller voir *los toros*, — ils étaient dans un état de surexcitation extraordinaire et ils commencèrent à raconter à ma mère comment l'un de nos taureaux avait attrapé le *matador* et l'avait lancé en l'air, et comment les *chulos* avaient eu toutes les peines du monde à dégager le *matador*. Alors je m'écriai : « Je sais lequel! c'était Judas. » Car c'est ainsi que je l'avais baptisé, et, quand j'aperçus le regard surpris de mon père, je continuai tout confus : « Oui, le taureau aux cornes blanches. Juan, le noir, n'aurait pas été assez malin. » Mon père répondit seulement : « Le gamin a raison. » Mais ma mère m'attira contre elle et m'embrassa comme si elle avait craint... Pauvre mère! je crois encore maintenant qu'elle prévoyait ou devinait quelque chose de ce qui devait arriver plus tard...

» Ce fut l'été suivant, je pense, que mon père s'aperçut pour la première fois de tout ce que je savais sur les taureaux. Voici dans quelle circonstance. Il avait beaucoup plu au printemps et, par conséquent, le pâturage était maigre, ce qui naturellement rendait les taureaux turbulents. Pendant l'été, le temps fut sans cesse incertain — des périodes de chaleur suivies d'ouragans — si bien que les animaux devinrent fort irritables. Un jour, il y avait de l'orage dans l'air, je me rappelle, ils me donnaient beaucoup de tourment, et cela m'ennuyait, car j'avais envie de lire. J'en étais à un récit très intéressant, dans le livre que ma mère m'avait donné le jour de la vente de nos taureaux. C'était une histoire sur Cervantes... Ah! vous connaissez l'homme, — je veux dire le grand écrivain... mais c'était un grand homme aussi. L'histoire contait que, quand il échappa aux Maures, là-bas, à Alger, et revint à Cadix, une veuve vint le trouver pour savoir s'il avait rencontré son fils qui était aussi prisonnier, et, quand elle apprit que Cervantes avait vu son fils dans les chaînes, elle se lamenta sur les malheurs et la misère qui l'accablaient, tellement qu'à la fin Cervantes lui dit : « Allons, mère, ayez bon espoir, dans un mois votre fils sera ici avec vous. » Puis, le récit continuait : — comment Cervantes retourna en esclavage et combien le dey était heureux de le

ravoir, car il était très capable... Il demanda alors au dey que, puisqu'il était revenu de son plein gré, il voulût bien renvoyer à sa place le fils de la veuve, et le dey y consentit... Ce Cervantes était un homme...

» Eh bien, je lisais cet épisode et j'en croyais jusqu'au dernier mot, comme aujourd'hui encore, — car nul homme d'esprit ordinaire ne saurait inventer une histoire pareille, — et j'étais de plus en plus ému et désirais connaître tout ce qui concernait Cervantes. Je ne pouvais lire que lentement et avec difficulté, et j'avais peur que le soleil ne vînt à se coucher avant que j'arrive à la fin. Tandis que je lisais aussi laborieusement que je le pouvais, mon père descendit à pied et me surprit. Il détestait me voir lire, — je ne sais pas pourquoi, — et il se mit en colère et leva la main sur moi; mais j'évitai le coup en m'éloignant de lui. Il ramassa l'aiguillon et enfourcha mon petit cheval pour ramener un taureau qui s'était écarté. J'ai pensé depuis qu'avant de descendre au pâturage, il avait dû éprouver quelque gros ennui, car, bien qu'il sût parfaitement comment il fallait s'y prendre avec les taureaux, il ne le montra guère alors. Mon cheval était trop faible pour le porter aisément, mais il fit cependant comme s'il avait été bien monté. Ainsi que je l'ai dit, les taureaux étaient affamés et irrités, et mon père aurait dû le voir et ramener le taureau tranquillement et avec une grande patience. Mais non! il ne voulut pas lui permettre de tondre l'herbe un seul instant. A la fin, la bête se tourna contre lui. Mon père abaissa bel et bien l'aiguillon à la hauteur des épaules du taureau, qui continua de même, et le cheval put à peine se garer à temps: En un moment, le taureau avait fait demi-tour et se préparait à une nouvelle attaque, Mon père resta ferme sur le petit cheval et abaissa l'aiguillon. Je savais que c'était inutile et il le savait bien aussi; mais, comme il était en colère, il ne voulait pas céder. Aussitôt je me précipitai au-devant du taureau, l'appelant et montant lentement vers lui, tandis qu'il secouait la tête et piétinait le sol. Il était fort courroucé, mais il faisait parfaitement la différence entre nous et il me laissa m'approcher tout près de lui, sans se jeter sur moi; après quoi, il secoua la tête pour me montrer qu'il était fâché, et se mit bientôt à paître tranquillement. Au bout d'un

instant, je le laissai et revins vers mon père. Il était descendu de cheval et, pâle et tremblant il dit : « Es-tu blessé? — Non, répondis-je en riant, il ne voulait pas me faire de mal. Il a simplement montré sa mauvaise humeur. — Il n'y a pas dans toute l'Espagne, déclara mon père, un seul homme qui aurait pu faire cela! Tu en sais plus long que moi, plus long que n'importe qui! »

» Après cela, il me laissa faire tout ce que je voulais, et les deux années qui suivirent furent fort heureuses. D'abord, eut lieu le mariage de ma seconde sœur; puis vint le tour de l'aînée, et elles furent toutes deux bien mariées. Les taureaux se vendaient à bon prix, et mon père avait moins de besogne, puisque je pouvais m'occuper seul de tout le troupeau... Ce furent deux bonnes années! Ma mère semblait m'aimer de plus en plus chaque jour; elle me louait d'apprendre toutes les leçons qu'elle me donnait, et j'avais de plus en plus le temps d'étudier, à mesure que le troupeau me connaissait mieux... Mon unique chagrin était de n'avoir jamais vu les taureaux dans le cirque. Mais, quand je m'aperçus que mon père m'y aurait conduit volontiers et que c'était ma mère qui ne tenait pas à m'y voir aller, j'en pris mon parti, car je l'aimais tant!... Alors, tout d'un coup, je connus le chagrin. C'était à la fin de l'hiver, quelque semaines avant que j'eusse mes quinze ans, — je suis né en mars, je crois. — En janvier, ma mère avait pris froid, et, comme son état empirait, mon père alla chercher le docteur; puis son père et sa mère vinrent la voir, mais rien n'y fit. En avril, elle mourut... Je pensais que je mourrais aussi.

» Après sa mort, mon père commença à grogner et à se plaindre de la nourriture, du ménage, de tout. Rien de ce que faisait ma sœur n'était bien... Je crois qu'elle finit par se marier, dans le courant de l'été, parce qu'elle ne pouvait supporter ses reproches constants. En tout cas, elle tomba bien mal, sur un propre à rien qui avait deux fois son âge et qui la maltraitait continuellement... Un mois ou deux après cela, mon père, qui devait avoir cinquante ans, se remaria avec une jeune femme, la fille d'un laboureur qui n'avait pas un *douro*... Il me prévint de ses intentions, car la maison, disait-il, avait besoin d'une femme. Je suppose qu'il avait

raison. Mais j'étais trop jeune alors pour me préoccuper de telles choses, et j'avais eu trop d'affection pour ma mère : quand je vis la nouvelle femme de mon père, je ne l'aimai pas, et nous ne fîmes pas bon ménage ensemble...

» Pourtant, avant cela, au commencement de l'été qui suivit la mort de ma mère, j'assistai pour la première fois à une course de taureaux. Mon père voulut m'y emmener, et ma sœur aussi : j'y allai donc. Je n'oublierai jamais ce jour-là. Les *chulos* me firent rire : ils sautillaient tellement et prenaient, si inutilement, tant de soin de leur personne ! Mais les *banderilleros* m'intéressèrent. Leur travail nécessitait de l'adresse et du courage ; cela, je le vis du premier coup. Mais, quand ils eurent planté deux fois les *banderillas*, je sus comment ils faisaient, et j'étais convaincu que je pouvais faire tout aussi bien et mieux. Car le troisième ou le quatrième *banderillero* commit une faute. Il ne savait même pas de quel œil le taureau le regardait, de sorte qu'il s'effraya et ne réussit pas à bien planter les *banderillas* : à vrai dire, l'une resta pendue à l'épaule, et l'autre ne piqua pas. Quant aux *picadores*, ils ne m'intéressèrent pas du tout. Il n'y avait dans leur travail ni adresse ni science. C'était pour la foule, qui aime voir le sang et ne comprend rien. Alors vint le tour de l'*espada*. Ah ! cela me sembla beau ! Il savait son métier, pensais-je d'abord, et son travail exigeait de la science, de la dextérité, du courage, de la force — tout. J'étais vivement surexcité, et, quand le taureau, frappé au cœur, tomba sur les genoux et que le sang jaillit de ses naseaux et de sa bouche, j'applaudis et acclamai jusqu'à extinction de voix. Mais, avant la fin des courses, ce premier jour-là, je vis plus d'un *matador* commettre des erreurs. D'abord je croyais que je me trompais, mais bientôt la suite me donnait raison. Car un *matador* n'attendit même pas que le taureau fût d'aplomb quand il risqua son coup et le manqua... Ah ! je vois que vous ne savez pas ce que ça veux dire, — « le taureau d'aplomb » !

— Mais si, je devine en partie, mais je ne saisis pas exactement le sens. Voulez-vous me l'expliquer?

— Eh bien, c'est très simple. Voyez-vous, aussi longtemps que le taureau se tient un sabot devant l'autre, ses omoplates se touchent presque, comme quand vous rejetez les bras en

arrière et que vous bombez la poitrine : c'est-à-dire, elles ne se rencontrent pas, mais l'espace qui les sépare n'est pas aussi régulier et, par conséquent, pas aussi large que quand les pieds de devant sont d'aplomb. Or, l'espace entre les omoplates n'est à aucun moment trop large, car il faut frapper de toutes vos forces pour que l'épée entame une peau épaisse d'un pouce, et traverse un bon pied de muscles, de tendons et de chair, pour aller jusqu'au cœur. Le coup n'est pas non plus un coup droit. Puis, il y a l'épine dorsale à éviter. Et l'espace qui sépare l'épine dorsale des épais cartilages des omoplates n'a jamais plus d'un pouce et demi, de sorte que si vous réduisez cet espace, ne fût-ce que d'un demi-pouce, vous augmentez considérablement vos difficultés. Et ce n'est pas là votre but !... Eh bien, tout ce que je viens de vous dire, je le devinai du premier coup. Aussi, quand je voyais que les pieds de devant du taureau n'étaient pas absolument d'aplomb, je savais que le *matador* était soit un maladroit, un manœuvre, ou alors très adroit et très fort. Une fois, il donna la preuve qu'il était un maladroit, car son épée glissa sur l'omoplate, et le taureau, relevant la tête, l'attrapa presque avec ses cornes. Alors, je sifflai et conspuai l'homme. Et tous les gens me regardèrent. Ce boucher s'y reprit cinq fois avant de réussir à tuer l'animal, et, à la fin, le plus ignorant même des spectateurs comprit que j'avais eu raison de le siffler. C'était un de vos Mazzantini, je suppose. »

— Non, dis-je. J'ai vu Mazzantini manquer deux fois son coup, mais jamais cinq. Ça, c'est trop !

— Eh bien, repartit tranquillement Montes, à celui qui essaie une fois et rate, il ne devrait jamais plus être permis de rentrer dans le cirque. Mais continuons. Cette première journée m'apprit que je pouvais être un *espada*. Le seul doute qui subsistait dans mon esprit avait trait à la nature des taureaux. Serais-je capable de comprendre de nouveaux taureaux, des taureaux provenant de troupeaux différents et de races différentes, aussi bien que je comprenais les nôtres ?... En rentrant, ce soir-là, je voulus en causer avec mon père; mais il trouvait que les courses avaient été très bonnes, et quand je me hasardai à lui indiquer les fautes qui avaient été commises par les *matadores*, il se mit à rire et, me pre-

nant le bras, il dit : « Il te faudra du biceps, avant que tu puisses tuer un taureau avec une épée — même si on te le tenait solidement attaché. »

» Mon père était très fier de sa taille et de sa force. Ce qu'il me disait paraissait raisonnable, et j'en vins à douter de moi. Alors, il amena la conversation sur ce que gagnaient les *matadores*. On leur donnait, disait-il, une fortune pour chaque journée de course. La paye même des *chulos* me semblait extravagante, et ce qu'un *banderillero* recevait devait être suffisant, selon moi, pour l'enrichir... La nuit, je repensai à tout ce que j'avais vu et entendu, et je m'endormis rêvant que j'étais un *espada*, le meilleur d'Espagne, riche et marié à une jolie fille aux cheveux d'or — comme rêvent les gamins.

» Le jour suivant, j'entrepris de m'exercer avec nos taureaux. D'abord, j'en taquinai un jusqu'à ce qu'il se mît en colère et me courût dessus : alors, comme un *chulo*, je fis un bond de côté. Après que j'eus pratiqué ce jeu plusieurs fois, j'essayai de ne m'écarter que le plus tard possible et seulement juste autant qu'il était nécessaire : car j'eus bientôt découvert le jeu de cornes propre à chacun de nos taureaux. Plus vieux est le taureau et plus lourds deviennent son cou et ses épaules, et, par conséquent, la courbe décrite par un vieux taureau est beaucoup plus petite que celle d'un jeune. Ce même matin, avant d'en finir avec cet exercice, je savais qu'avec nos taureaux, du moins, je pouvais battre tous les *chulos* que j'avais vus le jour précédent. Après cela, je me mis à calmer le taureau, ce qui fut quelque peu difficile, et, dès que j'eus réussi, je revins auprès de mon cheval pour lire et songer.

» Le lendemain, je m'amusai à jouer au *banderillero*, et je m'aperçus aussitôt que ma connaissance de l'animal était d'une importance extrême, car je savais toujours de quel côté bondir pour éviter la charge du taureau. Je savais de quelle façon il voulait frapper, à la manière dont il baissait la tête. Planter parfaitement les *banderillas* eût été pour moi un jeu d'enfant, du moins avec nos taureaux.

» Le travail du *matador* était plus difficile à expérimenter. Je n'avais pas d'épée. D'ailleurs, le taureau que je prétendais

tuer n'était pas assez fatigué et ne voulait pas rester tranquille. Pourtant, je m'obstinai à essayer. Ce jeu avait pour moi une fascination particulière... Quelques jours plus tard, muni d'un semblant de *capa*, j'attirai un taureau loin des autres. Alors je jouai avec lui jusqu'à ce qu'il fût fatigué. D'abord, je fis le *chulo* et j'évitai ses attaques d'un pouce ou deux seulement ; puis le *banderillero* : j'échappai à son coup de cornes et, au même moment, je le frappai au cou avec deux bâtons. Quand il fut fatigué, je m'approchai avec la *capa* et je vis que je pouvais faire de lui ce que je voulais, le tenir courbé ou d'aplomb, à mon gré. Car je sus en un instant que, règle générale, le taureau court sur la *capa* et non sur l'homme qui la tient. Il y a des taureaux, pourtant, qui sont assez malins pour charger l'homme.

» Pendant des semaines, je continuai ces exercices. si bien qu'un jour mon père manifesta sa surprise de l'apparence décharnée et misérable de nos taureaux. Pardi ! le pâturage nous servait de cirque depuis si longtemps !

» Après cela, je me risquai à faire le *matador* — le seul rôle qui avait quelque intérêt pour moi — sans fatiguer au préalable les taureaux. Alors commença une longue série d'expériences nouvelles qui, à force, firent de moi ce que je devins. — un véritable *espada* ; mais il serait difficile de vous les décrire.

» Car l'empire sur les animaux sauvages vient pour ainsi dire à l'homme par sauts et par bonds. Tout d'un coup, on s'aperçoit qu'on peut obliger un taureau à faire quelque chose qu'on n'aurait pu la veille. Tout cela, c'est affaire de connaissance intime de la nature de l'animal. De même que le berger reconnaît, m'a-t-on dit, entre mille, la physionomie d'un de ses moutons, — moi, pourtant je ne peux voir aucune différence entre des têtes de moutons qui sont toutes également stupides, — j'en vins de même à connaître les taureaux, à savoir parfaitement quels étaient la nature et le tempérament de chacun d'eux. C'est justement parce que je ne puis mieux vous expliquer comment j'acquis cette partie de ma science que je vous ai si longuement narré mes premiers pas. Mille autre détails qui m'étaient plus familiers que je n'ai pu vous le dire, se retrouveront à mesure que j'avance-

rai dans mon récit, et vous y croirez ou non, selon que cela vous dira.

— Oh ! répondis-je, vous m'avez expliqué toutes ces choses si nettement et vous avez jeté tant de clarté sur un si grand nombre de points obscurs pour moi que je croirai tout ce que vous me direz.

Le vieux Montes continua, comme s'il n'avait pas entendu ma protestation.

— Les trois années qui suivirent furent pour moi intolérables ; ma belle-mère me rendait mon antipathie avec usure et elle trouvait cent façons de me vexer et de me tourmenter, sans rien faire dont je pusse me plaindre. Au printemps de ma dix-neuvième année, je déclarai à mon père que j'avais l'intention d'aller à Madrid pour devenir *espada*. Quand il vit qu'il ne pouvait me persuader de rester, il me permit de partir. Nous nous quittâmes, et je m'en allai à pied vers Séville.

« Pendant quelques semaines, je m'engageai aux arènes pour des besognes diverses, telles que donner à manger aux taureaux, aider à les séparer et ainsi de suite, et là je fis une connaissance qui devint plus tard un ami. Juan Valdera était de la *cuadrilla* de Girvalda, *matador* du type ordinaire. Juan venait d'Estramadure, et tout d'abord nous pouvions à peine nous comprendre ; mais il était bienveillant et insouciant, et je me pris pour lui d'une vive affection. C'était un bel homme, élancé, fort, élégant, avec des cheveux courts, sombres et ondulés, la moustache brune et de grands yeux noirs. Il m'aimait, je suppose, parce que je l'admirais et parce qu'aussi je ne me lassais jamais de l'entendre raconter ses bonnes fortunes, même avec de grandes dames. Naturellement, je lui fis part de mon désir d'entrer dans le cirque, et il me promit de m'aider à trouver une place à Madrid, où il connaissait maint personnage influent. « Tu pourras t'en tirer avec la *capa* ou même comme *banderillero*, me disait-il avec condescendance, mais tu n'iras jamais plus loin. Tu sais, pour être *espada* comme je le deviendrai, il faut avoir la taille et la force. » Et il cambrait son beau torse en émettant cette opinion.

» J'acquiesçais avec humilité, croyant sans doute que mon père et lui avaient raison, et je me demandais si j'aurais

jamais assez de force pour l'emploi d'*espada*. Bref, je mis de côté un peu d'argent et je réussis à me rendre à Madrid, tard dans la saison, trop tard pour les courses. Méditant mon affaire, je me décidai à chercher de l'ouvrage chez les forgerons, et enfin j'en trouvai. Comme je l'avais pensé, ce travail me fortifia beaucoup, et, au début de ma vingtième année, avec l'aide de Juan, je fus pris à l'essai, un dimanche, comme *chulo*.

II

« Je m'imaginais, continua Montes après une pause, que j'aurais dû être nerveux et agité pour ce premier dimanche, mais je ne le fus pas. J'étais seulement fort désireux de bien faire, afin d'être engagé pour le reste de la saison. Le forgeron, Antonio, chez lequel j'avais travaillé m'avait avancé de l'argent pour mon costume, et Juan m'avait mené chez un tailleur et s'était occupé de tout ; et ma dette envers Antonio et le tailleur me pesait. Bref, ce dimanche-là, ce fut d'abord un insuccès. Je suivis le cortège comme tout le monde ; puis, avec les *chulos*, je pris ma *capa* ; mais, lorsque le taureau s'élança sur moi, au lieu de me sauver comme les autres, j'enroulai la *capa* autour de moi, et, juste au moment où ses cornes allaient me toucher, je m'écartai d'un demi-pas à peine. Les spectateurs m'applaudirent, il est vrai, et je m'imaginais avoir fort bien fait, jusqu'à ce que Juan vînt vers moi et me dit : « Il ne faut pas parader comme ça. D'abord, tu te feras tuer à ce jeu-là, et puis vous autres, avec la *capa*, vous êtes ici pour harceler le taureau, pour le fatiguer afin que nous, les *matadores*, nous puissions le tuer. »

» C'était ma première leçon de jalousie professionnelle. Après cela, je me mis à détaler comme les autres, mais sans grand cœur à l'ouvrage. C'était selon moi inutile et stupide. De plus, d'après l'acrimonie et le dédain de Juan, je me sentais à peu près sûr de ne pas obtenir un engagement durable. Peu à peu, cependant, mon ardeur s'éveilla à mesure que je m'exerçais, et, lorsque entra le cinquième ou sixième taureau, je me résolus à le faire courir. C'était une bonne et

brave bête de taureau : je vis cela du premier coup. Il restait au milieu du cirque, excité, mais nullement en colère malgré toutes les *capas* qu'on agitait autour de lui. Aussitôt que vint mon tour, je courus à sa rencontre, beaucoup plus près de l'animal que les autres n'avaient cru prudent de s'avancer, et je le provoquai en secouant la *capa*. Immédiatement, il se précipita dessus; je le laissai me donner à travers l'arène une longue chasse, à laquelle je mis fin en m'arrêtant et le laissant s'acharner sur la *capa* que je tenais écartée de moi de la longueur à peine de mon bras. Pendant ce temps, je ne me retournai même pas pour lui faire face. Je savais qu'il s'acharnerait sur la *capa*, et non sur moi; mais la foule se leva et m'acclama comme si la chose était extraordinaire. Alors je fus certain que je serais engagé, et j'étais heureux. Seulement, Juan me déclara, quelques minutes après : « Tu te feras tuer, mon garçon, un de ces jours, si tu t'essaies à ce jeu-là. Ta vie sera courte, si tu commences par te fier au taureau. »

» Mais peu m'importait ce qu'il disait. Je croyais que c'était de sa part un avertissement amical et je ne me souciais que d'être engagé d'une façon permanente. Et, comme c'était à prévoir, les courses terminées, le directeur m'envoya chercher. Il fut plein de bienveillance et me demanda où j'avais travaillé auparavant. Je lui dis que c'était mon premier essai. « Ah! dit-il, s'adressant à un gentilhomme qui était avec lui. Je le savais bien, *señor duque*. un pareil courage provient toujours d'un... manque d'expérience, si je puis dire. — Non, répliqua le gentilhomme, que je sus plus tard être le duc de Medina Celi, le meilleur *aficionado* et l'un des hommes les plus nobles d'Espagne. Je n'en suis pas bien sûr. Pourquoi — continua-t-il, s'adressant à moi — êtes-vous resté le dos tourné au taureau? — *Señor*, répondis-je, c'était un brave taureau, nullement furieux. et j'étais certain qu'il s'en prendrait à la *capa* sans faire la moindre attention à moi. — Eh bien, répliqua le duc, si vous savez cela et que vous n'ayez pas peur de risquer votre vie sur votre science, vous irez loin. Il faudra que je cause avec vous, quelque jour, quand j'aurai plus de temps. Vous pouvez venir me voir. Faites passer votre nom. je me souviendrai. »

» Il me fit un signe de tête, salua de la main le directeur et sortit.

» Le directeur me fit signer sur-le-champ un engagement pour la saison et me donna une avance de cent douros sur ma paye. Quelle soirée nous passâmes après cela, Juan, le tailleur, le forgeron et moi! Combien heureux et fier j'étais d'avoir pu acquitter mes dettes et d'avoir encore soixante douros dans ma poche après avoir régalé mes amis! Si Juan ne m'avait pas vexé de temps en temps par la façon dont il parlait de ma témérité, je leur aurais dit tout ce que je savais — mais je me tus. Je leur confiai seulement que j'étais engagé avec un salaire de cent douros par mois. « Penses-tu? fit Juan; allons, dis la vérité... cinquante? — Non, répétai-je, c'est cent. » Et je sortis l'argent. « Eh bien, cela prouve seulement ce que c'est que d'être de petite taille, jeune et imprudent. Et me voilà, moi, avec six ans d'expérience, second dans la *cuadrilla* de Girvalda et je n'ai guère davantage. »

» Pourtant, malgré tous ces petits mécomptes, en dépit même du fait que Juan dut partir de bonne heure pour aller retrouver « une charmante créature », comme il disait, cette soirée fut une des plus heureuses que j'aie jamais passé.

» Pendant la saison d'été, je travaillai tous les dimanches, et ma faveur s'accrut auprès des *Madrileños* et des *Madrileñas*; — avec celles-ci, pourtant, ce n'était pas à la façon de Juan. J'étais timide et jeune; de plus, j'avais dans l'esprit l'image d'une femme et je ne voyais personne qui lui ressemblât. Aussi, je continuai à étudier les taureaux, apprenant tout ce que je pouvais des différentes espèces et les observant dans le cirque. Puis, j'envoyais de l'argent à ma sœur et à mon père, et j'étais heureux.

» L'hiver, je demeurai une grande partie du temps avec Antonio. Chaque jour je travaillais pendant quelques heures pour me fortifier, et il finit, je crois, par savoir que j'avais le désir de devenir *espada*. En tout cas, dès après mes premiers succès avec la *capa*, il fut persuadé que j'arriverais à faire tout ce que je voudrais. Il répétait souvent que Dieu lui avait donné la force, et à moi l'intelligence, et qu'il eût souhaité seulement de pouvoir échanger quelque peu de sa force

contre un peu de mon intelligence. Antonio n'était pas d'un esprit très brillant, mais il avait bon cœur et bon caractère, il était dur à la besogne et ce fut le seul ami que j'aie eu... Que Notre-Dame donne le repos à son âme!

» Au printemps, quand le directeur me fit demander, je lui dis que je désirais être *banderillero*. Il parut surpris, m'expliqua que j'avais réussi avec la *capa* et qu'il valait mieux m'en tenir à cela pour au moins une saison encore. Mais je n'en démordis pas ; alors il me demanda si je m'étais déjà exercé avec les *banderillas*, et où? Le directeur ne voulut jamais croire que je n'avais paru dans aucune arène avant de venir à Madrid. Je l'assurai que je me sentais sûr de pouvoir faire le travail. « De plus, ajoutai-je, j'ai besoin d'un salaire plus élevé », — ce qui n'était pas vrai, mais l'argument lui sembla décisif et il m'engagea à deux cents douros par mois. avec cette condition que, si les spectateurs l'exigeaient, je reprendrais parfois la *capa*.

» Il ne me fallut pas longtemps pour montrer aux *aficionados* de Madrid que je pouvais me servir des *banderillas* aussi bien que de la *capa*. Je les plantais où et quand je voulais. Car je m'aperçus, pendant cette saison, qu'il était facile de diriger à mon gré le taureau. Vous savez comment, avant de lui planter les dards, le *banderillero* doit exciter le taureau à lui courir dessus, cela pour que l'animal baisse bien la tête: il fait quelques pas en courant vers le taureau, en partie afin que la bête ne sache pas à quel moment relever la tête, et en partie afin de se jeter de côté plus facilement quand il est lancé à une bonne vitesse. Eh bien, à maintes reprises, je fis baisser la tête au taureau, et, marchant sur lui, je plantais les *banderillas;* à l'instant où il relevait violemment ses cornes, je m'écartais juste assez pour éviter le coup. C'était là un tour infiniment plus difficile que tout ce que j'avais fait avec la *capa*, et j'assurai ainsi ma réputation parmi les *aficionados* et auprès des *espadas* aussi, mais le troupeau ignorant des spectateurs préférait mon jeu de *capa*. La saison s'écoulait. Je fis maintes fois la fête avec Juan et, de temps à autre, je lui donnai de l'argent, parce que les femmes lui faisaient toujours dépenser plus qu'il n'avait. A partir de ce moment-là aussi, j'envoyai cinquante douros

par mois à ma sœur et autant à mon père, Car, avant la mi-saison, mon salaire fut porté à quatre cents douros par mois et mon nom était toujours mis sur les affiches. De fait, j'étais riche et le favori du public...

» Le temps passait; ma troisième saison à Madrid arriva, et ce fut le commencement de la fin. Personne jamais n'avait été plus content que moi lorsqu'on annonça que *los toros* reprendraient dans une quinzaine. Le dimanche d'ouverture, je suivais insouciant le cortège à côté de Juan, bien que j'eusse pu marcher immédiatement derrière les *espadas* si je l'avais voulu, quand soudain il me poussa du coude et dit : « Regarde là-haut! au second rang; voilà un visage pour toi. » Je levai les yeux et vis une jeune fille qui était le portrait de mes rêves, seulement beaucoup plus beau.

» Sans doute, je dus m'arrêter, car Juan me tira par le bras et dit : « Es-tu fou? Allons, avance. » J'avançai. — le cœur, le cerveau et le corps en vérité fous d'amour. Quel visage! Une chevelure dorée l'encadrait comme les anciens portraits, mais les grands yeux étaient noirs. les lèvres écarlates, et elle portait la mantille comme une reine.

» Je continuai à marcher ainsi qu'en rêve, inconscient de ce qui se passait autour de moi, jusqu'au moment où j'entendis Juan qui disait : « Elle nous observe. Elle a vu que nous l'avions remarquée. Très bien, ma jolie, nous serons bientôt bons amis. — Mais, comment cela? questionnai-je, stupide. — Comment? répliqua-t-il railleur. Je vais simplement envoyer quelqu'un savoir qui elle est, et, alors, tu pourras lui envoyer un *palco* pour dimanche prochain et solliciter de faire sa connaissance... et le tour est joué. Je suppose que c'est sa mère qui est assise derrière elle, continua-t-il; je me demande si l'autre jeune fille qui se trouve à côté d'elle est sa sœur. Elle semble aussi belle que la blonde et plus facile à conquérir, je parie! C'est étonnant comme toutes les timides me gobent! » Et il lança de nouveau quelques œillades.

» Je ne répondis rien et je ne regardai pas non plus du côté où elle était assise; mais, ce jour-là, je travaillai comme jamais encore je n'avais travaillé. Alors, pour la première fois, je fis quelque chose qui, depuis, n'a jamais été refait

par personne. Le premier taureau était une bête pas méchante — je connaissais l'espèce. Aussi, dès que les spectateurs eurent réclamé *El Pequeño*, « le Petit, » — c'était le surnom qu'on m'avait donné, — je pris une *capa* et, lorsque le taureau me poursuivit, je m'arrêtai brusquement, lui fis face et enroulai la *capa* autour de moi. L'animal était à six pas de moi quand mon regard, rencontrant ses yeux, lui fit ralentir sa course ; mais, avant qu'il fût complètement arrêté, ses cornes étaient à moins d'un pied. Le public m'applaudit et m'acclama comme s'il ne devait plus s'arrêter. Alors je levai les yeux. Elle avait dû m'observer, car elle prit la rose rouge de ses cheveux et la lança dans ma direction, en criant : « *Bien! Muy bien, el Pequeño!* »

» Au moment où je ramassai la rose et, l'ayant portée à mes lèvres, la cachai dans ma poitrine, je compris tout ce que la vie peut donner de joie triomphante!... Alors je me mis en tête de montrer tout ce que je pouvais faire, et tout ce que je fis ce jour-là enthousiasma le public. Enfin, je plantai les *banderillas*, debout devant le taureau qui, deux fois, coup sur coup, essaya en vain de me frapper, et la foule me fit une ovation telle que, même lorsque j'eus en saluant rejoint mes camarades, dix minutes s'écoulèrent avant que la course pût reprendre... Je n'avais pas osé jeter un nouveau regard. Non! Je voulais garder dans la mémoire l'expression qu'avait eue son visage au moment où elle m'avait lancé sa rose.

» Cette même après-midi, quand les courses furent terminées, nous nous retrouvâmes. Juan avait arrangé les choses et il parlait avec aisance tour à tour à la mère, à la fille et à la nièce, tandis que je gardais le silence. Nous allâmes tous, je me souviens, à un restaurant de la *Puerta del Sol*, et nous dînâmes ensemble. La mère raconta qu'elle venait du Nord. Alvareda était le nom de leur famille ; sa fille s'appelait Clemencia, et sa nièce Liberata. J'écoutais et j'entendais tout, mais j'ouvrais à peine la bouche, tandis que Juan causait et leur disait tout ce qui le concernait et ce qu'il comptait faire et devenir. Pendant que Clemencia était absorbée par la conversation, je la contemplais à loisir. Juan, je me rappelle, les invita toutes trois pour *los toros* du dimanche suivant,

leur promettant le meilleur *palco* des arènes. Il apprit, aussi, en quel endroit elles habitaient : une petite rue parallèle à l'*Alcala*, et les assura de notre visite pendant la semaine.

» Alors elles se levèrent, et, tout en allant à la porte, Liberata ne quittait pas Juan des yeux, tandis que Clemencia babillait avec lui et le taquinait. « Voilà qui est bien, dit Juan en se tournant vers moi, dès qu'elles furent parties. Je ne sais plus laquelle est la plus tentante, de la nièce ou de Clemencia ! Peut-être la nièce ; elle vous regarde avec des yeux si suppliants ! Et celles qui expriment tant de choses avec leurs yeux sont toujours les meilleures. Je me demande si elles ont de l'argent. On pourrait en trouver de pires qui auraient une bonne dot. — Est-ce là ton opinion ? demandai-je en hésitant. — Oui, répondit-il ; pourquoi ? — Parce que, dans ce cas, laisse-moi Clemencia. Certes, tu pourrais faire sa conquête, si tu voulais. Il n'y aurait pas de différence pour toi, mais pour moi !... Si je ne l'épouse pas, je ne me marierai jamais. — Oh ! oh ! fit-il, comme tu y vas ! Mais je peux faire plus que cela pour toi... Et, d'ailleurs, la nièce me plaît mieux. »

» Ainsi, l'affaire fut décidée entre nous. Maintenant, si je pouvais vous conter tout ce qui est arrivé, je le ferais. Mais beaucoup de choses m'échappèrent alors, dont je me souvins plus tard, et maints faits, qui étaient alors pour moi aussi clairs qu'un coup de cloche, sont devenus maintenant très confus. Je sais seulement que Juan et moi les rencontrions souvent, que Juan faisait la cour à la nièce, et que moi, de temps en temps, j'adressais quelques paroles embarrassées à Clemencia.

» Les uns après les autres, les dimanches passèrent, et nous en vînmes, Clemencia et moi, à nous connaître très bien. Elle ne bavardait pas comme toutes les femmes : je ne l'en aimais que davantage et, quand je m'aperçus qu'elle était très fière, cela me plut ainsi. Elle me charmait. Pourquoi ? Je ne pourrais le dire. Je voyais peu à peu ses défauts, mais ces défauts mêmes me paraissaient séduisants. Son orgueil était immense ! Je me rappelle qu'un dimanche, après les courses, j'entrai par hasard dans un restaurant où je la trouvai installée avec sa mère. J'étais en costume et portais à

la main un gros bouquet de roses qu'une dame m'avait jeté dans l'arène. Aussitôt que je vis Clemencia, j'allai vers elle, et, — vous savez que c'est le privilège des *matadores* en Espagne, même s'ils ne connaissent pas la dame, — détachant une rose du bouquet, je le lui offris comme à la plus belle des belles. Venant des contrées plus réservées du nord, elle ignorait la coutume et parut à peine contente. Quand je lui eus expliqué l'usage, elle s'écria que c'était monstrueux : elle ne permettrait jamais à un simple *matador* de prendre une pareille liberté, à moins qu'elle ne le connût et l'estimât, Juan lui fit en riant quelques remontrances ; je me taisais. Je savais quelles qualités requéraient nos exercices et je ne pensais pas qu'il fût nécessaire de les défendre... Je crois que, pendant cette saison, je finis par m'apercevoir que son nom, Clemencia, ne convenait pas très bien à son caractère. En tout cas, elle avait du courage et de l'orgueil, c'était certain... Presque au début de notre amitié, elle voulut savoir pourquoi je ne devenais pas *espada*. « Un homme sans ambition, prétendit-elle, c'est comme une femme sans beauté. »

» Cette saillie me fit sourire et je lui dis que mon ambition était de bien faire mon travail et que l'avancement viendrait sans doute en temps voulu. Car l'amour que j'avais pour elle semblait avoir tué l'ambition en moi... Mais non ! elle ne pouvait s'estimer satisfaite, bien que Juan lui eût dit que ma position était déjà plus brillante que celle de la plupart des *espadas* : « Il fait avec la *capa* et les *banderillas* des choses qu'aucun *espada* en Espagne n'oserait imiter. Et c'est là une situation suffisamment belle. D'ailleurs, pour être *espada*, il faut la taille et la force. »

» Ces paroles semblèrent la convaincre, mais j'en étais un peu ennuyé, et comme, peu après, nous marchions côte à côte, je lui dis : « Si vous voulez me voir travailler comme *espada*, il ne tient qu'à vous. — Oh ! non, répondit-elle à demi insouciante, si vous ne pouvez pas le faire, ainsi que Juan le prétend,pourquoi essayeriez-vous ? Échouer est pire que manquer d'ambition. — Bien, répondis-je, vous verrez. »

» Puis je pris mon courage à deux mains et je continuai : « Si vous m'aimiez, je deviendrais le premier *espada* du

monde, la saison prochaine. » Elle se tourna vers moi et me regarda curieusement. « Certes, je voudrais bien, si vous le pouviez. — Écoutez, dis-je, je vous aime comme le prêtre aime la Vierge : ordonnez-moi d'être *espada* et je le serai pour l'amour de vous. — C'est ce que tous les hommes disent. Mais l'amour ne rend pas un homme grand et fort. — Non ! pas plus que la taille et la force ne remplacent le cœur et l'esprit. M'aimez-vous ? C'est là toute la question. — J'ai de l'affection pour vous ; quant à vous aimer !... L'amour, dit-on, vient après le mariage. — M'épouseriez-vous ? — Soyez *espada* et revenez me le demander ! » conclut-elle en riant.

» Le lendemain même, j'allai trouver le duc. Les domestiques ne voulurent me laisser entrer qu'en apprenant mon nom et l'invitation que le duc m'avait faite. Il me reçut avec bienveillance. Je lui fis part de ce que je désirais. « Mais, dit-il, vous êtes-vous déjà servi d'une épée ? Sauriez-vous ? Vous comprenez bien que nous ne voulons pas perdre notre meilleur homme de *capa* et de *banderillas*, pour obtenir simplement un *espada* de second ordre. — *Señor duque*, j'ai fait avec les *banderillas* mieux que je n'avais fait avec la *capa* ; croyez-moi, je ferai mieux avec l'*espada* qu'avec les *banderillas*. — Petit démon, je vous crois, répliqua-t-il en riant ; et maintenant, voyons les moyens. Tous les emplois d'*espada* sont occupés ; ce sera difficile... Mais la reine m'a demandé de diriger les courses à partir de juillet et alors je vous laisserai courir la chance. Cela vous va-t-il ? En attendant, continuez à nous étonner avec la *capa* et les *banderillas*, afin qu'on ne puisse pas m'accuser de folie quand je mettrai votre nom en premier sur l'affiche. »

» Je le remerciai du fond du cœur, comme je le lui devais bien, et, après un bout de conversation, je partis pour aller apprendre la nouvelle à Clemencia. « J'en suis contente, dit-elle simplement. A présent, Juan pourra vous aider. » Je la regardai, surpris. « Oui, continua-t-elle avec un peu d'impatience, il est entraîné à cet exercice : il peut, à coup sûr, vous enseigner beaucoup... »

» Je ne répondis pas un mot. Elle était sincère, je le voyais bien, mais elle était du Nord et ne connaissait rien de...

« C'est ainsi que sont les femmes », me dis-je à moi-même. « Sans doute, continua-t-elle, vous êtes adroit avec la *capa* et les *banderillas*, et maintenant, comme le duc l'a dit, il vous faut travailler plus que jamais pour mériter votre chance. » Puis elle me demanda nonchalamment : « Pourriez-vous nous amener le duc et nous le présenter un de ces jours ?... J'aimerais le remercier. »

» Et moi, pensant que cela signifiait nos fiançailles, je fus heureux et je promis. Je me rappelle que je le priai de venir une fois dans la loge et qu'il fut, certes, aimable, mais nullement cordial comme il était toujours quand je me trouvais seul avec lui ; il dit à Clemencia que j'irais très loin, qu'une femme devrait être heureuse de m'avoir pour mari, et ainsi de suite. Au bout d'un instant, il s'en alla. Mais Clemencia fut fâchée après lui et prétendit qu'il prenait des airs, et, en vérité, je ne l'avais pas encore vu si froid ni si réservé, et je ne pouvais, par conséquent, rien dire pour sa défense...

» Bref, pendant tout ce mois de mai, je travaillai comme je ne l'avais jamais fait... Le directeur m'informa que je débuterais comme *espada* le premier dimanche de juillet, et il semblait en être content. Deux ou trois des meilleurs *espadas* vinrent m'annoncer qu'ils avaient appris la nouvelle et qu'ils seraient heureux de m'accueillir parmi eux. Tout cela me stimulait et je faisais de mieux en mieux. Je me procurai les vieilles estampes de Goya, notre grand peintre, — vous savez, celui dont les œuvres sont au Prado ; — je faisais tout ce que les vieux *matadores* avaient fait et j'inventais de nouveaux tours d'adresse. Mais rien ne prenait aussi bien que ma passe avec la *capa*.

» Un dimanche, je me rappelle, je l'avais réussie avec six taureaux, l'un après l'autre, et le peuple ne cessait de m'acclamer et de m'applaudir. Mais le septième était une mauvaise bête, et, naturellement, je n'essayai pas la passe. Ensuite, Clemencia me demanda pourquoi et je lui donnai la raison. Car, vous voyez, je ne savais pas encore que les femmes estiment le plus ce qu'elles comprennent le moins. Le mystère est tout pour elles. Comme si l'explication d'une chose la rendait plus facile !... Un homme gagne des batailles décisives parce qu'il saisit le moment exact et s'en sert : l'explication

est simple, l'exploit est difficile. Il faut avoir le génie de savoir quel est le bon moment, c'est tout. Mais les femmes ne voient pas que seuls les hommes sans talent exagèrent les difficultés de ce qu'ils font. Les grandes personnalités trouvent leur œuvre facile et le disent, et vous constaterez toujours que les femmes font peu de cas des hommes supérieurs et estiment à l'excès les médiocres. Clemencia pensait réellement que je devais apprendre le jeu de l'épée avec Juan. Ah ! les femmes sont d'étranges créatures... Enfin, après ce dimanche-là, elle revint sans cesse à la charge pour que je fisse la passe de la *capa* avec tous les taureaux .« Si vous ne le faites pas, répétait-elle, vous perdrez la chance de devenir *espada.* »

» Quand elle vit que je me contentais de rire sans m'occuper de ce qu'elle débitait, elle s'obstina de plus en plus. « Si le public arrive à savoir que vous ne le pouvez qu'avec certains taureaux, il n'aura qu'une piètre idée de vous. Faites-le avec tous, il ne pourra rien dire. — Non, répondis-je. — Si vous m'aimez, vous ferez ce que je vous demande. »

» Comme je ne me conformais pas à son désir (qui était pure démence), elle affecta une grande froideur à mon égard et se moqua de moi ; puis elle m'importuna de nouveau si bien que je cédai presque. Véritablement, je ne savais pas, à cette époque, jusqu'où je pourrais aller, car chaque jour je paraissais acquérir plus d'autorité sur les taureaux.

» Enfin, un dimanche arriva, le premier de juin, je crois, ou le dernier de mai. Clemencia, avec sa mère et sa cousine, occupait le meilleur *palco* : — le directeur maintenant ne me refusait plus rien... J'avais exécuté la passe de la *capa* avec trois taureaux, l'un après l'autre, lorsque le quatrième entra. Aussitôt qu'il parut, je sus qu'il était mauvais — rusé, je veux dire — et avait la rage noire au cœur. Mes camarades s'écartèrent pour me laisser faire la passe, mais, je ne voulus pas : je me sauvai comme eux, le laissant s'acharner après la *capa*. Le public m'aimait et il m'applaudissait tout autant, s'imaginant que j'étais fatigué. Mais soudain Clemencia cria : « La *capa* sur les épaules !... la passe de la *capa !...* »

» Je levai la tête vers elle : elle se pencha sur le devant du *palco*

et répéta ses paroles. Alors, la fureur me prit, une exaspération contre sa folie et son manque de cœur. Je la saluai, et, me retournant, je provoquai le taureau avec la *capa* : au moment où il s'élançait en baissant les cornes, je jetai la *capa* autour de moi et restai immobile. Je ne regardai même pas l'animal, je savais que c'était inutile. Il m'attrapa ici, à la cuisse, et je fus lancé en l'air. Le choc me fit perdre connaissance. Quand je revins à moi, on m'emportait hors du cirque et tous les spectateurs étaient debout. Du regard, je cherchai son *palco*, et je m'aperçus qu'elle n'était pas debout et qu'elle tenait un mouchoir sur sa figure. D'abord je crus qu'elle pleurait, je fus ému et il me tardait de lui dire : « Qu'importe ! je suis heureux. » Mais elle écarta son mouchoir et je vis qu'elle ne pleurait pas. Il n'y avait pas une larme dans ses yeux. Elle paraissait simplement surprise, choquée, peut-être un peu anxieuse... Elle supposait, sans doute, que je pouvais faire des miracles, ou plutôt elle ne se souciait guère si j'étais blessé ou non...

» Je repris tous mes sens dans mon lit, où je passai un grand mois. Le docteur dit au duc, qui était venu me voir, cette même après-midi, que le choc n'avait pas produit de lésions graves, mais que je resterais boiteux, car les cornes du taureau avaient déchiré les muscles, les détachant de l'os. « C'est un miracle qu'il n'ait pas eu d'hémorragie mortelle ! Maintenant il s'en tirera; mais c'est bien fini de jouer avec les taureaux !... » Pourtant, j'avais plus d'expérience que le docteur, et, sans discuter avec lui, je dis seulement au duc : « *Señor*, une promesse est une promesse ; je suis *espada* dans les courses que vous donnerez en juillet. — Oui, mon pauvre garçon, si vous le désirez et si vous le pouvez... Comment avez-vous pu faire une pareille faute ? — Je n'ai pas commis de faute, *señor* ! — Vous saviez que vous seriez blessé ? » Je fis un signe de tête, il me regarda un moment, puis il leva la main. Il comprenait tout, sûrement, mais il ne m'en dit rien...

» Alors Juan vint me voir dans la soirée, et, le lendemain, ce fut Clemencia et sa mère. Clemencia était peinée, je le vis bien, et elle me demanda de lui pardonner. Comme si j'avais eu quelque chose à pardonner quand elle était là, debout, si svelte et droite, avec son visage comme une fleur et ses yeux

suppliants!... Bientôt je fus capable de me lever et de traîner la jambe en m'aidant d'une béquille... A mesure que j'allais mieux, Clemencia venait moins fréquemment, et, quand elle venait, jamais sa mère ne nous quittait. Je savais ce que cela signifiait! Elle avait enjoint à sa mère de ne jamais s'éloigner: car, encore que la vieille n'estimât personne digne de sa fille, elle aurait eu cependant pitié de moi et nous aurait laissés seuls — quelquefois. Elle avait un cœur de femme... Mais non, pas une fois seuls! Alors je voulus tenacement guérir, afin de leur montrer à tous, me disais-je, qu'un Montes boiteux valait encore mieux que n'importe quel autre. Et mon état s'améliorait, assurait le docteur, avec une rapidité surprenante... Un matin, vers la fin de juin, je dis au domestique du duc — qui m'envoyait tous les jours des fruits et des fleurs — que je désirais beaucoup voir son maître. Et le duc vint me voir, ce même jour.

» Je le remerciai d'abord de toutes ses bontés à mon égard et je lui demandai ensuite : « *Señor*, m'avez-vous affiché comme *espada*? — Non, mais je le puis encore, répliqua-t-il; pourtant, si j'étais à votre place, j'attendrais jusqu'à la saison prochaine! — *Señor duque*, ça presse, dis-je, croyez-moi. Faible comme je le suis, je me servirai de l'épée. » Et il répondit à ma pensée : « Ah! elle se figure que vous ne le pouvez pas, et vous voulez lui prouver le contraire. Je ne prendrais pas cette peine-là, si j'étais vous. Enfin! ne nous abusons pas, ni vous ni moi; nous avons encore trois ou quatre jours devant nous : alors je reviendrai vous voir, et, si vous persistez dans votre intention de courir cette course, c'est accordé, je vous en donne ma parole. »

» Quand il quitta la pièce, j'avais des larmes dans les yeux, mais j'étais content, certes, et plein de confiance. Ils verraient!... A part Antonio le forgeron, quelques personnes que je ne connaissais pas et le domestique du duc, nul n'était venu me voir depuis plus d'une semaine... Trois jours après, j'écrivis au duc pour le prier de remplir sa promesse, et, le lendemain même, Juan, Clemencia et sa mère vinrent ensemble me rendre visite. Ils voulaient savoir ce que cela signifiait : mon nom était en tête de ceux des *espadas* sur les affiches placardées dans tout Madrid et annonçant les courses

pour le dimanche suivant, et le duc avait ajouté au-dessous cette mention : « A la demande spéciale de S. M. la reine ». Je répondis seulement qu'en effet je devais travailler ce jour-là, et je remarquai que Clemencia évitait mon regard.

» Quel jour ce fut! Ce dimanche-là, je veux dire... La reine était dans sa loge avec le duc auprès d'elle, quand notre cortège les salua ; les vastes arènes étaient combles jusqu'aux derniers rangs, et *elle*, elle était dans le meilleur *palco* que j'avais pu obtenir. Mais je m'efforçais de ne pas penser à elle, et véritablement mon cœur semblait mort. Cependant je sais maintenant que même alors je travaillais pour lui plaire... Quand le premier taureau entra et que les hommes commencèrent à le harceler avec la *capa*, le public se mit à me réclamer à grands cris : « *El Pequeño ! El Pequeño ! El Pequeño !* » et il ne voulut pas laisser continuer les exercices... Je m'avançai, boitant, dans mon costume d'*espada*, et pris une *capa* à l'un des hommes ; je provoquai le taureau. et il s'élança sur moi, la bonne bête ; je surpris son regard et je jugeai que ça irait bien, aussi je lançai la *capa* autour de moi et tournai le dos à l'animal. Je vis tous les spectateurs, haletants, se lever, et le duc se pencher un instant sur le rebord du *palco*, puis, quand le taureau se fut arrêté et que les applaudissement éclatèrent, je rendis la *capa*, et, après avoir salué, je regagnai le groupe des *espadas*. Aussitôt, le peuple me baptisa d'un nouveau surnom : *el Cojo* ! « le boiteux ». Et il me fallut revenir saluer à plusieurs reprises, et la reine me jeta un étui à cigarettes en or. Je l'ai encore, le voilà... Pas une fois, je ne levai les yeux vers Clemencia, et pourtant je l'apercevais sans cesse. Elle ne me jeta pas sa rose, ce jour-là!... Alors, vint le moment où il me fallut tuer le taureau. La *muleta* dans la main gauche, je fis quelques pas vers l'animal, l'épée nue dans la main droite, sans supercherie. Je le tenais à l'œil, et il tourna son regard vers moi. « Pauvre bête, pensai-je, tu es plus heureuse que celui qui va te tuer ! » Il baissa la tête et ses grands yeux durs et tristes, et je le frappai droit jusqu'au cœur. Il s'agenouilla à mes pieds et, presque sans un frisson, roula mort par terre. Au moment où je m'éloignai, enveloppant l'épée dans la *muleta*, le peuple retrouva la voix : « Bravo, le boi-

teux, bravo!... » Quand je quittai le cirque, ce jour-là, j'étais le premier *espada* d'Espagne. C'est le duc qui l'avait dit, et il s'y connaissait...

» Le dimanche suivant était la dernière journée de courses de la saison; mais, cette seconde fois, je fis mieux encore que la première, et je fus engagé pour la saison prochaine, comme premier *espada*, avec un salaire de cinquante mille douros. J'en plaçai quarante mille, d'après le conseil du duc: — j'ai vécu sur l'intérêt depuis lors; — et je gardai pour moi les dix autres mille.

III

» J'étais résolu à ne jamais retourner voir Clemencia, et je tins parole pendant quelques semaines. Un jour, Juan m'avertit que Clemencia souffrait de mon absence. « Elle est fière, dit-il, tu le sais bien, fière comme le diable : elle ne viendra pas te trouver et ne t'enverra pas chercher; mais elle t'aime. Il n'y a pas de doute, elle t'aime. Je m'y connais, et je n'ai jamais vu de femme aussi pincée pour un homme. De plus, elles sont pauvres, maintenant, elles ont mangé presque tout ce qu'elles avaient; toi, tu es riche, tu pourrais les aider. »

» Cela me donna à réfléchir. J'étais sûr qu'elle ne m'aimait pas. C'était assez évident! Elle n'avait même pas bon cœur : sans quoi, elle serait venue me consoler et me distraire lorsque j'étais alité et blessé — à cause de sa folle obstination. Non! il ne valait certes pas la peine de souffrir encore pour elle. C'était bien clair... Mais si elle avait besoin de moi, si elle était réellement pauvre!... Oh! cela, je ne pouvais le permettre : j'irais la voir... « En es-tu bien sûr? », demandais-je à Juan. Après qu'il m'eut de nouveau affirmé la chose, je lui dis : « Elles auront ma visite demain! »

» Et, le lendemain, j'y allai. Clemencia me reçut comme d'habitude; elle était trop fière pour me faire remarquer ma longue absence, mais sa mère voulut savoir pourquoi j'étais resté si longtemps sans venir... De ce moment-là, la vieille sembla me témoigner un peu d'affection. Je lui répondis que

j'étais encore souffrant, ce qui était la vérité — et que j'avais eu beaucoup à faire. « Quelque belle dame s'est toquée de vous, sans doute! » dit Clemencia, railleuse, si bien que je ne pus croire qu'elle eût désiré me voir. « Non, répondis-je en la regardant en face, on ne trouve pas l'amour si on ne le cherche pas... quelquefois, pas même alors qu'on le cherche — quand on est petit et boiteux comme moi!... »

» Peu à peu les anciennes relations reprirent d'elles-mêmes. J'étais devenu plus sage, et je l'observais maintenant avec des yeux pénétrants, comme je ne l'avais jamais fait auparavant. Je m'aperçus qu'elle avait changé... que, de quelque façon subtile, elle était devenue différente. Elle était plus aimante avec moi, mais en même temps son caractère s'accentuait plus fortement que jamais. Je me souviens d'avoir remarqué chez elle une particularité qui m'avait échappé jusqu'alors : son admiration des qualités purement physiques de l'homme était maintenant ouvertement avouée. Les soirs où nous allions au théâtre, ce qui nous arrivait souvent, je m'apercevais que les acteurs de belle prestance avaient un attrait pour elle. Jusqu'alors, je ne m'en étais pas aperçu. Elle m'avait paru être plutôt indifférente à l'égard des avantages physiques, à part une sorte de vague goût féminin pour les hommes grands et forts. Mais maintenant elle critiquait leurs formes. Elle avait changé, assurément...

D'où cela venait-il? Je ne pouvais le deviner! Pauvre fou que j'étais! Je ne savais pas alors qu'une femme vraiment bonne ne se soucie que rarement ou jamais des qualités simplement corporelles chez un homme. Depuis peu, elle parlait en excellents termes des hommes de l'Espagne méridionale; avant cela, elle prétendait admirer les femmes du Midi, mais faire peu de cas des hommes. Maintenant elle admirait les hommes aussi; ils avaient, affirmait-elle, le cœur plus chaud, ils avaient en eux plus d'amour et de passion, et ils étaient avec les femmes plus doux que ceux du Nord... J'espérais vaguement qu'elle disait cela à mon intention, que son cœur commençait à battre pour moi, et j'étais heureux et fier, encore que tout cela parût trop beau pour être vrai.

» Un jour d'octobre, je leur fis une visite avec Juan, et nous les trouvâmes occupées à faire leurs malles. Il leur fal-

lait s'en aller, dirent-elles, afin de prendre un appartement moins cher. Juan me regarda, et, sous un prétexte quelconque, je m'arrangeai pour qu'il emmenât Clemencia dans une autre pièce. Alors je parlai à la mère. Clemencia serait bientôt ma femme, comme je l'espérais. En tout cas, je ne pouvais permettre qu'elle manquât de rien. Je lui apporterais mille douros le lendemain, et elles ne devraient plus songer à quitter leur confortable installation... La vieille se mit à pleurer, disant que j'étais bon, que Dieu avait fait peu d'hommes comme cela, et ainsi de suite. Le lendemain, je lui donnai l'argent et cela se passa entre nous, Clemencia n'en sut rien... Je me rappelle que vers cette époque, au début de l'hiver de cette année-là, je commençai à voir plus clairement ses défauts, et je remarquai aussi qu'elle se transformait de bien des façons. Son caractère s'était modifié. Il avait été égal, bien que passionné : il était devenu capricieux et irritable. Elle avait beaucoup changé. Car maintenant elle me laissait l'embrasser sans protester, et quelquefois presque comme si elle n'avait pas senti mes lèvres, tandis qu'auparavant elle en faisait toute une affaire. Si je lui demandais quand nous allions enfin nous marier, elle répondait nonchalamment : « Bientôt, sans doute ! » comme toujours, mais sa manière était tout à fait différente. Une fois même, elle eut un gros soupir en me répondant... Certainement elle était changée. Mais pourquoi ? Je ne pouvais m'en rendre compte. J'observais Clemencia sans aucune méfiance, certes, mais elle restait pour moi quelque peu étrange, — une sorte d'énigme, — depuis qu'elle s'était montrée si cruelle lors de ma blessure. Et, en partie à cause de ce sentiment, en partie à cause de mon grand amour pour elle, je remarquais les moindres choses... Pourtant, je la pressais encore de fixer une date pour notre mariage ; je me figurais qu'aussitôt que nous serions mariés et qu'elle aurait un enfant à soigner et à chérir, tout irait bien pour nous deux. Pauvre fou que j'étais !

» En avril, il fit beau, cette année-là, à Madrid, je me rappelle, — et vous savez combien il y fait froid, sur ce plateau, et combien âpre y est le vent, qui, comme disent les *Madrileños*, ne soufflerait pas une chandelle, mais qui tue

un homme ; — Clemencia commença à pâlir et à devenir nerveuse. Je n'y comprenais rien ; la pitié renforçant l'amour en moi, je la suppliai de me dire quand elle voulait se marier, et, un jour, elle se tourna vers moi et je vis qu'elle était blême en me répondant : « Après la saison, peut-être ! »

» Alors, je fus satisfait, et cessai de l'importuner. De bonne heure, en mai, les courses reprirent : — l'époque de ma splendeur. J'avais recouvré toutes mes forces, et plus que jamais je me sentais sûr de moi-même. De plus, j'éprouvais le besoin d'accomplir quelque haut fait pour mériter mon bonheur, et, à l'une des premières courses, à laquelle assistaient la reine, le duc et Clemencia, je tuai le taureau avec l'épée aussitôt qu'il fût amené et avant qu'il eût été fatigué. Depuis ce jour-là, je fus l'idole du peuple. Je ne pouvais passer dans la rue sans être acclamé, et une foule me suivait partout où j'allais et des nobles m'invitaient chez eux et les dames faisaient grand cas de moi. Mais je ne m'en souciais guère, car, pendant tout ce temps-là, Clemencia était bonne pour moi et j'étais heureux.

» Un jour elle me demanda soudain pour quelle raison je ne faisais pas de Juan un *espada* ; je lui répondis que je lui avais offert la première place dans ma *cuadrilla*, et qu'il n'avait pas accepté. Elle riposta que c'était assez naturel, puisque je l'avais dépassé, mais que je pouvais bien aller trouver le duc pour qu'il fît de lui un *espada*. Je répliquai en riant que le duc ne pouvait pas fabriquer des *espadas*, mais seulement Dieu et leurs parents ! Elle fronça les sourcils et dit qu'elle ne m'aurait jamais cru capable d'une aussi mesquine jalousie. Je lui déclarai sérieusement que je ne pensais pas que Juan pût réussir comme *espada*, que, sans cela, je ferais tout mon possible pour qu'il le devînt. Alors elle mit ses bras autour de mon cou, disant que c'était digne de moi et qu'elle l'annoncerait à Juan. Après cela, je n'avais rien de mieux à faire que l'embrasser... J'en parlai à Juan et il me dit qu'il pensait être capable de travailler au moins aussi bien que Girvalda, et que, si je lui obtenais l'emploi, il n'oublierait jamais ma bonté. J'allai voir le directeur, et lui exposai ce que je désirais. D'abord, il refusa, alléguant que Juan n'avait aucun talent et qu'il ne réussirait qu'à se faire tuer.

Comme j'insistais, il prétendit que tous les *espadas* étaient engagés et argua d'autres excuses de ce genre, si bien qu'à la fin je déclarai que je ne travaillerais plus à moins qu'il ne permît à Juan de courir la chance. Alors il céda, non sans maugréer beaucoup...

» Deux dimanches après cela, Juan entra pour la première fois dans l'arène comme *espada*. Il était parfait dans ce rôle : jamais on ne vit homme de plus superbe tournure et il resplendissait dans son costume bleu brodé d'argent. Sa mère était, ce jour-là, dans la loge de Clemencia. Au moment où les courses allaient commencer, et juste comme nous nous séparions, Clemencia me prit à part et me dit : « Vous veillerez à ce qu'il ait un succès, voulez-vous ? — Oui, bien sûr, répondis-je, ne vous tourmentez pas. Tout ira bien. »

» Et il en fut ainsi, quoique... si elle n'eût pas parlé, je crains fort qu'il n'en eût été autrement. Je me rappelai ma promesse et, quand je vis que le taureau destiné à Juan était vicieux, je demandai à un autre *espada* de le tuer et j'eus ainsi pour Juan un taureau facile, que je pris bien soin de faire fatiguer complètement avant de lui dire que l'instant était venu. Juan n'était pas poltron, — non ! mais il n'avait pas le courage particulier qu'il faut en pareille affaire. L'esprit du *matador* doit s'élever à la hauteur du danger, et l'esprit de Juan ne s'élevait pas du tout. Il était pâle, mais déterminé à faire de son mieux. Je le voyais bien. Aussi je lui dis : « Allons, vas-y ! Ne perds pas de temps, ou il va reprendre haleine : c'est le moment ; je reste près de toi comme si j'étais de ta *cuadrilla*. » Et je restai près de lui, et, si je n'y avais pas été, ça aurait mal tourné pour Juan. Oui, dès le premier jour, ça aurait mal tourné...

» Naturellement, nous passâmes la soirée ensemble. La señora Alvareda prétendit que c'était une véritable *tertulia* ; mais Clemencia restait silencieuse avec ses grands yeux sombres perdus dans ses pensées, et la señorita Liberata et moi nous n'étions guère plus bavards, tandis que Juan parlait pour tout le monde — et pour lui. Autant il avait été déprimé avant l'épreuve, autant maintenant il exultait à l'excès, oubliant tout à la fois non seulement sa nervosité, mais aussi qu'il s'y était pris à deux fois pour abattre le tau-

reau. Il avait raté son premier coup, et, au second coup, bien qu'il eût fait tomber le taureau sur ses genoux, il n'avait pas atteint le cœur. Mais Juan était enchanté: il ne se lassait pas de décrire le taureau et de quelle façon il l'avait frappé, pendant que sa mère l'écoutait avec adoration.

» Il était plus de minuit quand nous quittâmes nos amis, et Juan, tandis que nous retournions vers mon logis, ne parla d'autre chose que du salaire qu'on lui offrirait. J'étais mal à l'aise ; il avait bavardé d'une façon si continue que j'avais à peine pu échanger un mot avec Clemencia, elle avait juste trouvé le temps de me dire qu'elle avait la migraine... Juan voulut monter avec moi : il désirait savoir si j'irais le lendemain trouver le directeur afin de lui obtenir un engagement régulier. A la fin, je me débarrassai de lui, en lui disant que j'étais épuisé de fatigue et qu'il valait beaucoup mieux laisser le directeur venir lui réclamer ses services. Ainsi nous finîmes par nous séparer... Quand il fut parti, je restai quelque temps à me demander pourquoi Clemencia était si pâle... Sûrement aussi, elle maigrissait... Et quelles pensées avaient amené sur sa figure cette expression distraite?

» Le lendemain matin, je m'éveillai tard et j'avais tant à faire que je résolus de remettre à l'après-midi ma visite à Clemencia; mais, dans l'intervalle, le directeur m'avait parlé de Juan comme d'un maladroit, et, quand j'eus pris sa défense, il consentit enfin à l'engager pour les quatre dimanches suivants. C'était là un résultat meilleur que je ne l'espérais et, dès que je fus libre, j'allai annoncer à Juan la bonne nouvelle. Je rencontrai sa mère sur la porte de la rue, où elle causait avec quelques femmes ; elle me suivit dans le *patio* pour me dire que Juan était sorti. « Ça ne fait rien, dis-je indifférent, j'ai de bonnes nouvelles pour lui et je vais monter jusqu'à sa chambre pour l'attendre. — Oh ! non, fit-elle, vous ne pouvez pas, il ne faut pas : Juan serait fâché. »

» Là-dessus, j'éclatai de rire. « Juan serait fâché? Ah ! non ! ça, c'était amusant, quand nous avions vécu ensemble comme deux frères pendant des années, et que nous n'avions pas de secrets l'un pour l'autre !... » Mais elle s'obstina et finit par s'échauffer et s'animer étrangement... Alors je me dis : « Te

voilà bien encore! ces femmes ne comprennent rien. » Aussi je partis, la priant de m'envoyer Juan aussitôt qu'il serait rentré... Elle sembla soudain énormément soulagée et se répandit en excuses... De fait, sa manière avait tellement changé qu'après avoir fait cent pas en descendant la rue, je ne pus m'empêcher de m'en étonner. Soudain mon étonnement se transforma en soupçons : Juan n'était pas sorti... Qui était avec lui que je ne devais pas voir?

» Comme je m'arrêtais involontairement, j'aperçus de l'autre côté de la rue un homme qui me saluait. J'allai à lui et lui dis : « Mon ami, je suis Montes, le *matador*. Est-ce que cette maison est à vous? » Il me répondit que oui et que tout le monde à Madrid me connaissait. « Prêtez-moi, pendant une heure, une chambre au premier étage, lui demandai-je : *cosa de mujer*, — affaire de femme, — vous comprenez? »

» Il me conduisit au premier et me montra une chambre des fenêtres de laquelle j'apercevais l'entrée de la maison de Juan. Je le remerciai, et, quand il m'eut laissé, je m'installai près de la fenêtre, à fumer et à réfléchir... Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier?... Qu'est-ce que Clemencia pouvait bien avoir à faire avec Juan?... Elle avait obtenu de moi qu'il s'essayât comme *espada*... elle m'avait chargé de veiller sur lui... Il était méridional, et elle s'était prise d'affection pour les méridionaux : « Ils étaient passionnés et doux avec les femmes... » Malédiction sur elle!... Puis sa pâleur, ses absences d'esprit!... Je pensais à tout cela, et chaque chose, dans mon souvenir, reprenait sa vraie place, et ce qui avait été mystérieux devenait clair, mais je me refusais encore à accepter l'évidence de la raison. Non! j'attendrais, pour voir! Alors... Bientôt ma tranquillité me revint... Mais les autres pensées reparurent encore, — comme ces mouches qui tourmentent les bêtes pendant l'été, — et de nouveau je les écartai, — et de nouveau elles m'assaillirent.

» Tout à coup, j'aperçus la mère de Juan qui s'avançait dans la rue, s'efforçant de donner à toute son allure un air inattentif... Avec une feinte indifférence, elle regarda de droite et de gauche, comme si elle cherchait quelque commère... Au bout d'un moment, elle se reglissa dans le *patio* avec un

certain mystère dans sa décision soudaine et sa hâte... Alors, sortit une forme que je connaissais bien et qui, d'un pas égal et digne, sans détourner les yeux, descendit la rue... C'était Clemencia, ainsi que mon cœur m'en avait prévenu... Je l'aurais reconnue n'importe où, même si, juste sous la fenêtre d'où je l'épiais, elle n'avait pas rejeté en arrière sa mantille avec cette grâce altière de geste que j'avais admirée cent fois. Comme elle tournait la tête pour se rendre compte si sa mantille la drapait convenablement, j'aperçus sa figure et je remarquai qu'elle était tirée et fixe, comme torturée par la souffrance... Cela me fit rire de contentement... Elle disparut.

» Cinq minutes plus tard, Juan s'avança sur le seuil de la porte, en costume d'*espada*, — il devait dormir avec, maintenant! — et la cigarette aux lèvres... Je me sentis triste et plein de pitié. Nous avions été si bons amis!... Je ne lui avais jamais voulu que du bien!... Et il était un tel sot!... Je comprenais tout; je savais, comme si on me l'avait prouvé, que leur intimité datait de l'époque où j'avais été blessé et alité... Ne me croyant plus capable de rien, et n'ayant jamais eu pour moi d'affection réelle, Clemencia avait alors suivi son inclination et essayé de conquérir Juan. Elle avait réussi assez facilement, mais pas jusqu'à se faire épouser... Plus tard, elle m'obligea à faire de Juan un *espada*, espérant contre tout espoir qu'il l'épouserait quand sa nouvelle position l'aurait rendu riche. Les raisons pour lesquelles il s'était mis à me tromper?... Tout d'abord, l'argent que je donnais à la mère, ce qui le soulagea de la nécessité de les aider; ensuite..., sans mon influence, il ne pouvait espérer devenir *espada*. Ah! les ignobles bêtes!... Soudain la jalousie s'empara de moi, à la pensée de son admiration pour les beaux mâles, et je la vis dans ses bras! La pitié, la tristesse et la colère disparurent, et, en pensant à lui, au moment où, l'allure crâne, il passait sous ma fenêtre, je me mis à rire tout haut. Pauvres petits imbéciles! Moi aussi, je savais tromper!

» Il avait tourné le coin de la rue. Je descendis et remerciai l'homme pour son obligeance. « Puisque vous avez été si aimable, lui dis-je, il faut que vous assistiez aux courses,

dimanche prochain, dans un *palco*. Venez me demander, je n'oublierai pas. »

» Il me remercia avec d'interminables phrases, disant qu'il n'avait jamais manqué un dimanche depuis qu'il m'avait vu travailler avec la *capa*, trois ans auparavant. Je pris congé de lui, en riant, pour rentrer chez moi, où je savais que Juan m'avait précédé.

» Lorsque j'entrai, il se leva pour venir au-devant de moi, avec du doute ou de la crainte dans son attitude. Mais j'eus un rire de bonne humeur, assez gai pour faire illusion, même à un acteur aussi consommé que lui, et je lui appris la nouvelle. « Engagé! m'écriai-je avec une tape amicale sur l'épaule. Le directeur t'engage pour quatre dimanches, quatre! à coup sûr. »

» Ces derniers mots me firent rire plus fort encore — avec jubilation... Pourtant, craignant d'exagérer mon rôle, je m'assis tranquillement et l'écoutai, un certain temps, exprimer sa fatuité satisfaite. Quand il me quitta pour aller trompetter la nouvelle de café en café, il me fallut chasser le mépris que j'avais pour lui en évoquant l'autre image, en me forçant à les voir dans les bras l'un de l'autre. Je repris ainsi tout mon calme et je sortis pour me rendre chez ma fiancée.

» Elle était rentrée et me reçut comme d'habitude, mais avec plus de prévenances qu'elle n'en avait ordinairement pour moi. « Elle éprouve quelque remords de me tromper », me disais-je, lisant dans son âme comme dans un livre ouvert... Je lui annonçai l'engagement de Juan et elle laissa échapper ces mots : « Je voudrais bien avoir su cela plus tôt! »

» Mais je parus ne rien remarquer. Cela m'amusait de voir combien peu fine elle était et combien j'avais été aveugle... Et je me jouai d'elle, comme auparavant elle s'était maintes fois jouée de moi. « Il ira loin, ce Juan, disais-je, il ira loin maintenant qu'il s'est mis en route. Oui, très loin, en peu de temps... » Et je riais en moi-même du double sens de mes paroles, pendant qu'elle tournait vers moi des yeux étonnés. « Ses anciennes amours, continuai-je, se lamenteront de la distance qui bientôt le séparera d'elles. Oh! oui, Juan ira

loin, et il les laissera toutes derrière lui. » Une ombre passa sur sa figure et j'ajoutai bien vite : « Personne ne lui enviera son succès. Il est si beau, si aimable, si généreux, si loyal ! » Alors elle éclata en sanglots : je m'approchai d'elle et lui demandai, comme avec un soupçon : « Eh bien ! mais qu'est-ce que vous avez, Clemencia ? »

Entre ses sanglots, elle me dit qu'elle ne savait pas ce qu'elle avait, qu'elle se sentait toute bouleversée, toute mal à l'aise, nerveuse ; elle avait un grand mal de tête. « Mal de cœur ! » ricanai-je tout bas, et je lui conseillai d'aller s'étendre sur son lit : du repos lui ferait du bien. Je promis de revenir le lendemain. Au moment où je quittais la pièce, elle me rappela et, mettant ses bras autour de mon cou, elle me pria d'être patient avec elle ; elle devait être bien ennuyeuse, mais elle me dédommagerait bientôt... Je la réconfortai, la pauvre sotte, et m'en allai.

Le temps passait. Chaque jour — depuis que je voyais clair — m'apportait quelque nouvel amusement : car, en dépit de leurs feintes, je ne les voyais heureux ni l'un ni l'autre. J'étais au courant de tout... Je devinais que Juan, aimant sa liberté, lui conseillait de me faire des avances, et je jugeais combien mal elle jouait son rôle ! Autrefois, tout cela m'eût échappé. Et je riais de moi-même encore plus que d'eux... Puis je m'amusais aussi de voir que Liberata était devenue méfiante... Elle ne croyait plus aveuglément aux protestations de Juan... De temps en temps, avec une âpreté féminine, elle plantait le couteau de son doute et de sa crainte dans le cœur de Clemencia. « Ne trouvez-vous pas, insinuait-elle, que Clemencia pâlit et maigrit ? C'est l'amour, vous savez. Elle devrait se marier bien vite !... »

» Pendant tout ce temps, elle me maudissait dans son cœur, croyant que j'étais un niais, tandis que je riais de moi-même. Cette comédie me plaisait infiniment, car je tenais les ficelles et je savais que je pouvais baisser le rideau et couper court à ce jeu quand je le voudrais... La mère de Clemencia, elle aussi, s'efforçait parfois de m'amuser, vaquant aux soins de l'intérieur, les yeux troubles, mais l'estomac satisfait des conforts du présent... Elle aussi croyait qu'il valait la peine, de me jeter parfois de la poudre aux yeux,

quand la peur la prenait, — entre les repas. — Cela me plaisait moins! Quand elle essayait de me duper, l'inconcevable stupidité de ma confiance aveugle me devenait une torture...

» Je voyais fort peu la mère de Juan... Pourtant, je l'aimais assez... Elle était honnête, au moins, et la fourberie lui était difficile... Juan était son idole; tout ce qu'il faisait lui semblait parfait, et ce n'était pas sa faute si elle ne s'apercevait pas qu'il était comme un puits corrompu... Juan était tout aussi amical avec moi, sans qu'il restât rien maintenant de son ancienne condescendance... Il ne laissait plus voir son envie par de perpétuelles allusions à ma chance. Depuis qu'il avait été mis à l'épreuve, il semblait m'accorder autant de respect que sa fatuité lui en permettait. Il ne se targuait plus, comme auparavant, de sa taille et de sa force... Une fois, cependant, — c'était, je crois, le vendredi soir, — il complimenta Clemencia de mon grand amour pour elle et fit quelques plaisanteries sur notre mariage. Alors, je compris que le moment était venu de laisser tomber le rideau et d'amener un dénouement.

» Le samedi, j'allai aux arènes et ordonnai qu'on garnît mon *palco* de fleurs. De là, je me rendis chez le duc. Il me reçut comme toujours, avec bienveillance; il remarqua que j'avais l'air souffrant et me demanda si je me ressentais toujours de l'ancienne blessure. « Non, répondis-je, non, *señor duque*, et si je suis venu aujourd'hui, c'est simplement pour vous remercier encore une fois de toutes vos bontés. »

» Après une pause, le duc me dit (je me rappelle chaque mot) : « Montes, il y a quelque chose là-dessous... Voyez-vous, il ne faut jamais adorer une femme : les meilleures n'aiment pas cela, elles sentent, je suppose, qu'elles ne le méritent pas, et, à mesure qu'elles se rapprochent du commun, elles veulent un maître... Mes cheveux ont blanchi à apprendre cela, Montes; une femme peut être belle et cependant n'avoir pas de cœur et... n'être pas bonne. Pourtant un homme serait insensé de refuser des noix parce que celle qui semblait belle était vide. — Vous parlez sagement, *señor duque*, dis-je, et j'ai été bien fou. Je souhaite qu'il ne vous arrive jamais rien de fâcheux, mais la sagesse et la folie aboutissent à la même fin. »

» Après l'avoir quitté, j'allai chez Antonio pour le remercier et je lui remis une enveloppe qu'il ne devait ouvrir que dans huit jours. Cette enveloppe renfermait trois lettres : la première pour lui, la deuxième destinée à la mère de Juan et la troisième à la mère de Clemencia, et chacune contenait trois mille douros. Comme elles m'avaient trompé pour de l'argent, c'est de l'argent qu'elles auraient avec mon mépris. Ensuite, je revins aux arènes, et, levant la tête vers mon *palco*, je vis que le devant avait été garni de fleurs blanches et rouges : je souris. « Du blanc pour la pureté et du » rouge pour le sang, me dis-je : le cadre qui convient. » Et je rentrai chez moi, où je dormis comme un enfant.

» Le lendemain, dans l'arène, je tuai les deux premiers taureaux, l'un dès sa première charge, l'autre après le jeu ordinaire... Puis un autre *espada* me remplaça ; ensuite, ce fut le tour de Juan. Tandis que le taureau soufflait un moment, je jetai un regard vers le *palco*. Elles étaient là, toutes : Clemencia les mains jointes sur les fleurs, les yeux dilatés et fixes ; sa mère, à demi assoupie derrière elle ; à côté de Clemencia, la señorita Liberata, avec ses joues roses, et, penchée sur son épaule, la mère de Juan. Juan, cette fois, était plus nerveux qu'il ne l'avait été le dimanche précédent. Lorsque son taureau entra dans le cirque, il me questionna vite : « Penses-tu qu'il soit bien facile ? » Comme je lui répondis, avec indifférence, que tous les taureaux étaient faciles, sa nervosité sembla s'accroître encore. Le taureau étant prêt, il se tourna vers moi, passant fiévreusement sa langue sur ses lèvres sèches : « Tu restes près de moi, n'est-ce pas, Montes ? » Je lui demandai en riant : « Resterai-je près de toi comme tu es resté près de moi ? — Oui, certes, nous avons toujours été bons amis. — Je serai aussi dévoué pour toi que tu l'as été pour moi ! » fis-je.

Je me plaçai à sa droite et examinai le taureau. C'en était un bon : je ne pouvais tomber sur un meilleur. Dans ses yeux, je vis une ardeur résolue et une froide rage : il ne céderait jamais. J'exultais, et, tenant son regard sous le mien, je lui promis sa vengeance. Tout en baissant ses cornes devant la *muleta*, il me regardait encore et je le regardais ; quand je sentis que Juan avait pointé son épée et qu'il était sur le point

de frapper, je levai la tête avec un mouvement de côté, comme si j'avais été le taureau ; la brave bête fit le même mouvement. Alors... alors toute l'arène sembla tourbillonner de joie avec moi, et pourtant j'avais entendu le cri, et vu la foule se dresser...

» Un peu plus tard, j'allai chez les dames Alvareda ; la mère vint m'ouvrir ; elle pleurait et les larmes ruisselaient au long de ses joues grasses et huileuses. Elle me dit que Clemencia s'était évanouie et qu'on avait dû la ramener chez elle ; que Juan était mort éventré ; que sa mère avait perdu la tête ; que c'était une pitié, lui, un si bel homme, si bon et si généreux ; que *los toros* ne devrait pas être permis et — comme je passais devant elle, plein de dégoût — que Clemencia était dans sa chambre à pleurer.

» Je montai au premier et entrai. Elle était assise là, les coudes sur la table et ses cheveux tombant autour de sa figure et dans son dos : elle me considéra, de ses yeux immobiles. Comme je fermais la porte, et, croisant les bras, la dévisageais, elle se dressa et recula lentement jusqu'au mur, et son regard s'effara de surprise et d'horreur ; puis, sans remuer les lèvres : « C'est vous... Vous l'avez tué... Je le vois dans vos yeux ! » Et mon cœur, sous mes bras, bondit de joie, et je répondis, du même murmure en l'imitant : « Oui, c'est moi ! »

» Au moment où je prononçai ces mots, elle s'élança vers moi, pleine de rage et de haine, et répandit sur moi un torrent d'injures et d'outrages. Elle vomissait ses invectives, comme du vrai fond de son âme : j'étais vil et bas et lâche, j'étais une bête nourrie d'immondices, j'étais... Dieu sait quoi ! Et lui, c'était un homme superbe, fort et bon, avec la figure d'un Dieu, et la plus belle carrure du monde... Et j'avais cru qu'elle pouvait m'aimer, moi, le roquet, laid et boiteux, quand il était là... Elle éclata de rire... Elle n'aurait jamais voulu laisser mes lèvres toucher les siennes si ce n'eût été que sa mère avait quelque amitié pour moi, et pour lui plaire à lui. Et maintenant, je l'avais tué, lui, mon meilleur ami ! Oh ! c'était odieux !... Puis elle se frappa la tête avec les poings, demandant comment il se pouvait que Dieu, Dieu, Dieu me permît de tuer un homme dont le petit doigt valait mille vies comme la mienne !

» Alors je me mis à rire et lui dis : « Vous vous trompez. C'est vous qui l'avez tué, et pas moi. C'est vous qui avez fait de lui un *espada*. C'est vous ! »

» Pendant que je parlais, ses yeux s'agrandirent et sa bouche s'ouvrit... elle parut faire un effort pour parler, mais elle n'eut qu'un gémissement... et elle tomba en avant, la figure sur le plancher.

» Je sortis de la chambre comme sa mère entrait. »

Montes alors se tut. Puis, après une pause, il reprit :

» J'ai su par la suite qu'elle était morte, le lendemain matin, d'une fausse couche... Cette même nuit, je quittai Madrid et vins ici, où j'ai vécu depuis lors, si l'on peut appeler cela vivre... Pourtant, parfois, à peu près satisfait, sauf une chose... Le remords ! Oui ! »

Le vieillard se redressa, tandis que ses grands yeux étincelants de passion tenaient mon regard :

Le remords... d'avoir laissé le taureau le tuer ! J'aurais dû lui déchirer la gorge de mes propres mains. »

FRANK HARRIS

Traduit de l'anglais par HENRY D. DAVRAY.

LES ÉVÊQUES DE FRANCE
ET LES PROTESTANTS

— 1698 —

Le préambule de l'acte par lequel Louis XIV déclarait l'Édit de Nantes révoqué et aboli dans toute l'étendue du royaume portait que l'exécution de cet édit était désormais devenue inutile, « la meilleure et la plus grande partie de ses sujets de la religion prétendue réformée ayant embrassé la religion catholique ». Quelques mois plus tard, Bossuet célébrait à son tour, dans l'oraison funèbre de Le Tellier, la grandeur de l'œuvre accomplie : « Vous avez affermi la foi, disait-il au roi, vous avez exterminé les hérétiques... Par vous l'hérésie n'est plus. » La « réunion » paraissait alors si universelle, si définitive, que le douzième et dernier article de l'Édit de Révocation, considérant comme quantité négligeable les religionnaires qui n'avaient pas encore abjuré, leur laissait une véritable liberté de conscience et stipulait « qu'en attendant qu'il plaise à Dieu les éclairer comme les autres, ils pourraient demeurer dans les villes et lieux du royaume, y continuer leur commerce et jouir de leurs biens sans pouvoir être troublés ni empêchés sous prétexte de leur religion ».

On sait quel prompt démenti les événements donnèrent à ces prévisions. Non seulement les protestants émigrés ne rentrèrent point en France en embrassant la religion catholique comme le nouvel édit les y autorisait, non seulement de nou-

veaux exodes se produisirent, dans des proportions inconnues jusque-là, mais ceux-là même qui, par crainte ou par intérêt, avaient d'abord abjuré, s'empressèrent de profiter de la nouvelle situation qui leur était faite pour s'abstenir dès lors de toute participation aux exercices de la religion catholique et retourner en foule à leur première croyance. Le dernier article de l'Édit de Révocation, destiné à ménager de façon insensible la conversion de quelques religionnaires endurcis, produisait donc des effets tout contraires. Non moins que les mesures de persécution elles-mêmes et pour des raisons différentes, il creusait un abîme, dans le sein même du royaume, entre les anciens catholiques et ceux qui, sous le nom de *nouveaux réunis*, de *nouveaux convertis*, de *mal convertis*, de *nouveaux mal convertis*, devaient dès lors et jusqu'à la Révolution être pour l'Église et pour l'État une source de violentes controverses et de graves préoccupations.

L'unité de foi et l'unité de culte, si ardemment désirées, si hautement célébrées, se trouvaient donc, du fait même de l'Édit, plus compromises que jamais et, à la déception causée par un pareil résultat, se joignait l'embarras d'y apporter un remède efficace. On ne pouvait, en effet, sans proclamer la vanité des efforts tentés jusque-là, tolérer la nouvelle attitude prise par les religionnaires ; on ne pouvait d'autre part entreprendre de la modifier violemment sans rompre les engagements sanctionnés par l'Édit de Révocation et sans aboutir, comme le déclarait Vauban, « ou à exterminer les prétendus nouveaux convertis comme des rebelles, ou à les bannir comme des relaps, ou à les enfermer comme des furieux, projets exécrables contraires à toutes les vertus chrétiennes, morales et civiles ».

Ce fut pourtant à ce dernier moyen que l'on eut d'abord recours. Dès les premiers mois de l'année 1686, de nouveaux édits furent promulgués, d'une rigueur telle qu'ils semblaient devoir triompher de toute résistance : les femmes des nouveaux convertis ainsi que les veuves qui persisteraient dans la religion réformée ne pourraient disposer de leurs biens par testament ; les enfants des nouveaux convertis, de cinq à seize ans, devaient être enlevés à leurs parents et confiés à d'anciens catholiques ; si des religionnaires, après avoir abjuré,

mouraient dans leur ancienne croyance, le procès devait être fait à leurs cadavres, qui seraient traînés sur la claie et jetés à la voirie; enfin, la peine de mort était prononcée contre tout ministre qui serait trouvé dans le royaume, ainsi que contre quiconque « serait surpris faisant des assemblées ou quelque autre exercice de religion que la catholique, apostolique et romaine ». Mais, dès cette même année, le roi, effrayé du zèle déployé dans l'accomplissement de ses instructions, recommandait lui-même d'y apporter des adoucissements. La guerre qui suivit et au cours de laquelle les puissances surent habilement exploiter l'agitation causée en France par la Révocation, le désir d'arrêter autant que possible le flot de l'émigration et d'autre part la crainte que des concessions ne fussent interprétées comme un acte de faiblesse et une sorte de désaveu, contribuèrent encore à augmenter pendant cette période l'incohérence et les contradictions des mesures prises à l'égard des religionnaires.

En 1698, au lendemain de la guerre et treize ans après l'Édit de Révocation, la question des nouveaux convertis restait aussi embarrassante qu'au premier jour. C'est alors que, sur la proposition de Pontchartrain et les instances de madame de Maintenon, le roi décida de consulter, sur la conduite à suivre, les principaux évêques et intendants du royaume. Ce n'était pas, comme le demandait si éloquemment Vauban, la suppression de l'édit de 1685; c'était du moins l'aveu que cet édit n'avait pas donné tous les résultats qu'on en attendait. Le fait d'admettre, de provoquer même la discussion d'une pareille question, avait donc une réelle importance, surtout si l'on se rappelle avec quelle force Louis XIV repoussait encore, quelques mois auparavant, au témoignage même de madame de Maintenon, toute tentative faite pour accorder aux nouveaux convertis la simple liberté de conscience : « Quitter ainsi une entreprise qu'il a poussée si hautement, sur laquelle il a permis qu'on lui donnât tant de louanges, dans laquelle ses ennemis ont toujours publié qu'il succomberait, ce serait avilir sa réputation, ce serait le rendre contraire à lui-même, ce serait démentir la sagesse et la fermeté ordinaire de ses résolutions. » S'il ne renonçait pas encore à l'œuvre entreprise, il voulait du moins trouver dans

l'avis des évêques et des intendants soit la confirmation qu'en dépit des apparences il ne s'était pas trompé, soit la force morale nécessaire pour réparer l'erreur commise.

La correspondance des intendants, les mémoires que, vers le même temps, ils rédigèrent sur l'état des provinces pour l'instruction du duc de Bourgogne, les nombreux écrits du plus célèbre d'entre eux, Lamoignon de Bâville, intendant du Languedoc, nous révèlent clairement leurs sentiments à l'égard des nouveaux convertis ; ils ne nous présentent d'ailleurs le plus souvent qu'une apologie mal déguisée de la conduite qu'ils avaient suivie jusque-là.

En ce qui concerne les évêques, au contraire, nous ne connaissons rien de précis sur leurs réponses [1], et, pour quelques-uns seulement, on pouvait conjecturer avec quelque vraisemblance le sens de ces réponses, d'après les opinions qu'ils avaient émises sur les protestants en d'autres circonstances [2] ; mais on ne saurait faire de rapprochements entre des écrits de ce genre, mandements destinés à l'instruction des fidèles ou traités de controverse religieuse, et les mémoires qui leur furent demandés en 1698, mémoires qui ne devaient être connus que du roi et de son conseil, véritables mémoires politiques où les évêques pouvaient confesser en toute sincérité leurs espérances ou leurs craintes, et, comme le dit Bossuet, exposer à côté « du point de la conscience, les expédients et les moyens de seconder les saintes intentions de Sa Majesté ». D'heureuses recherches nous ayant permis de retrouver récemment dans un manuscrit actuellement conservé à la Bibliothèque du ministère de la guerre les originaux mêmes de ces mémoires, nous avons cru qu'il y a intérêt à dégager de cette vaste consultation les éléments propres à éclairer un point important et encore mal défini de notre histoire religieuse.

*
* *

Ce fut le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, qui fut chargé par le roi de consulter les évêques. Cette consultation

1. Le mémoire de Fléchier a seul été publié.

2. On peut notamment lire avec intérêt sur cette question l'*Histoire de Madame de Maintenon*, par M. le duc de Noailles, et la belle étude de M. Douen sur la *Révocation de l'Édit de Nantes à Paris*.

fut limitée, et les vingt-cinq mémoires que nous avons sous les yeux semblent bien représenter, d'après la teneur même du manuscrit, la totalité des avis demandés et reçus. Si l'on excepte quelques exclusions dues à des considérations toutes personnelles, comme celle de l'archevêque de Cambrai, le choix fait par le cardinal de Noailles était des plus judicieux : il comprenait la plupart des prélats qui, soit par leurs lumières et leur situation dans l'Église de France, soit par leur contact fréquent avec les nouveaux convertis de leurs diocèses, pouvaient présenter des opinions dignes d'intérêt. C'est au premier de ces titres que nous trouvons parmi les prélats Bossuet, évêque de Meaux, Le Tellier, archevêque de Reims, Hardouin de la Hoguette, archevêque de Sens, Gaston de Noailles, évêque de Châlons, Brûlart de Sillery, évêque de Soissons, Godet des Marais, évêque de Chartres et confesseur de madame de Maintenon ; — c'est parce que leurs diocèses étaient « infestés » d'hérétiques qu'on crut devoir ensuite s'adresser aux évêques de la Rochelle, de Saintes, de Luçon, de Nantes, de Grenoble, ainsi qu'à la plupart des évêques du Languedoc, parmi lesquels se distinguaient au premier rang Fléchier, évêque de Nîmes, et Mascaron, évêque d'Agen.

La lettre adressée aux évêques par le cardinal de Noailles déterminait, dans les termes les plus larges, les questions qui leur étaient posées :

Sur ce que j'ai représenté au Roy, leur écrivait-il, qu'il est nécessaire que les évêques soient consultés sur le dessein que Sa Majesté a de régler et de rendre uniforme la conduite qu'on doit garder présentement à l'égard de ce qu'on appelle réunis, elle m'a ordonné de vous écrire de sa part pour vous demander votre sentiment sur la manière que vous jugez qu'on doit prendre avec eux. Envoyez-moi donc, s'il vous plaît, le plus tôt que vous pourrez, un mémoire où vous marquerez en détail toutes les choses que vous croyez utiles pour les convertir, ou du moins pour les retenir dans leur devoir.

C'est aussi sous les aspects les plus divers que les évêques examinèrent le problème qui leur était soumis. Quelques-uns, troublés par le spectacle des violences qu'ils avaient eues sous les yeux, allèrent chercher dans les doctrines de l'inquisition, dans les luttes de saint Louis avec les Albigeois et jusque

dans les controverses de saint Augustin avec les Donatistes des principes ou des exemples; mais c'est surtout dans leur expérience personnelle, dans l'histoire de leurs démêlés avec les nouveaux convertis, que la plupart des prélats prirent les éléments de leurs opinions et de leurs réponses. Malgré la multiplicité des faits ou des principes invoqués, on peut ramener aux trois questions suivantes les enseignements qui se dégagent de cette enquête : Quel était, d'après les évêques, l'état des nouveaux convertis en France en 1698? — Le roi devait-il supprimer l'Édit de Révocation? — S'il devait en conserver au moins le principe fondamental, c'est-à-dire la nécessité de l'union dans une même foi et dans un même culte de tous ses sujets, quels moyens pouvait-il employer à l'égard des dissidents?

* * *

C'est le nombre très restreint des conversions sincères et l'insuccès presque général de l'Édit de Révocation que Vauban invoquait par-dessus tout, pour demander au roi la suppression de cet Édit. Les déclarations des évêques au sujet des résultats obtenus ne sont pas moins caractéristiques:

Ce n'est pas une chose facile, écrit l'évêque de Saintes, d'éteindre l'hérésie de Calvin en France et de donner le dernier coup à cette hydre que le Roy a terrassée. Ceux qui restent dans cette secte se sont entestés de nouveau, et, depuis qu'ils se voient privés des secours qu'ils attendaient du prince d'Orange, il semble que, d'un commun accord, ils soient devenus plus fiers et que, ne trouvant d'espérance que dans leur opiniâtreté, ils l'aient affermie et augmentée.

Et Fléchier :

Ils font comme un corps encore uni par leur ancienne créance, par la dépendance qu'ils ont les uns des autres, par les promesses qu'ils se sont faites de ne se point abandonner, par le souvenir et le récit fréquent de ce qu'ils ont ouï dire de notre foy ou de nos pratiques, par les reproches qu'ils font à ceux qui osent reconnaître la fausseté de leur religion, en un mot par cet esprit de cabale qui règne encore dans leurs consistoires secrets.

Ce même esprit force Bossuet à reconnaître la profonde

différence qui existe entre les anciens catholiques et les nouveaux convertis :

Il serait à désirer qu'il y eût une si parfaite uniformité entre les anciens et les nouveaux qu'on oubliât l'ancienne différence, mais puisque, par malheur, cela n'est pas encore, il faut conformer les lois à l'estat des choses et ne pas nous abuser nous-mêmes.

Si de ces déclarations générales nous passons aux renseignements plus précis que donnent certains évêques sur l'état de leurs diocèses, nous relevons les mêmes expressions de découragement. La Champagne compte moins de nouveaux convertis que beaucoup d'autres provinces, mais leur obstination et le voisinage de la frontière n'y rendent pas la situation moins embarrassante :

Plusieurs dans ce pays, remarque l'évêque de Châlons, se disposent à sortir d'abord après la moisson, ils ne s'en cachent point, ils disent que si on les oblige d'aller à l'église, ils s'en iront, ils vendent ce qu'ils ont de fonds et de meubles pour s'en aller, ils laissent des procurations pour en recevoir les loyers, attitrent des créanciers à qui ils abandonnent leur bien ou laissent quelqu'un de leurs enfants ou parents pour en prendre soin et leur en faire toucher le revenu hors du royaume ; on m'a mandé qu'un homme, accompagné de cinquante ou soixante cavaliers armés, venait de nuit enlever les nouveaux réunis qui voulaient sortir du royaume et les escortait.

Dans le diocèse de Nantes, les nouveaux convertis sont « si opiniâtres, qu'ils ne veulent ni approcher des sacrements, ni aller à la messe, ni même au sermon et au catéchisme ». C'est en vain que l'évêque, attribuant cette résistance au mauvais exemple de la marquise de Courboyé, a entrepris de convertir celle-ci. Cette dame lui « a dit franchement qu'elle n'irait ni au sermon, ni à la messe », et son entourage reste tellement endurci qu' « une demoiselle de vingt-deux ans, appréhendant de se trouver convaincue sur ce que nous pouvions luy dire, se coupa la langue ». Et l'évêque ajoute : « J'ay attribué cela à des vapeurs fortes qui luy ont pris. » Dans certaines villes, comme Montauban, la différence entre les anciens catholiques et les nouveaux est si tranchée que « ce sont comme deux peuples différents qui ne sont liés ni de mœurs, ni de négoce, ni de mariage, ni même de société civile ».

Dans le Dauphiné, l'Édit de Révocation avait produit un

grand nombre de conversions, mais « depuis l'année 1686 les choses ont changé de face, et, à la réserve d'un petit nombre dans Grenoble et dans quelques autres villes, les autres sont pires qu'ils n'étaient avant leur abjuration ». « Je ne peux, ajoute l'évêque de Grenoble, attribuer un changement si prompt et si universel qu'aux lettres circulaires que les hérétiques des Cévennes et du Vivarais et les réfugiés à Genève en Suisse leur ont écrit, les assurant que le prince d'Orange les rétablirait dans le libre exercice de leur religion. » Voici, en effet, quelques-uns des principaux désordres et scandales que le même évêque relève chez les nouveaux convertis :

La plupart ne vont ni à la messe ni aux sermons, et se contentent de lire les sermons de leurs ministres, qui sont imprimés et qu'ils ont gardés, ils font aussi entre eux des prières et des lectures de psaumes dans le temps qu'ils sont assemblés trois ou quatre sous prétexte de se rendre visite. — Ils font les prières matin et soir dans leur domestique, comme on les fait à Genève. — Ils empêchent leurs enfants de fréquenter les églises et les sacrements et de venir aux catéchismes, et leurs mères même les maltraitent quand ils y vont. — Quand ils sont malades, les parents de leur religion les obsèdent, ils n'envoient quérir le curé que quand le mourant a perdu la parole ; si le curé y veut venir d'office, on lui refuse l'entrée de la chambre, disant que le malade repose, et les plus obstinés laissent mourir leurs proches sans appeler le curé et les enterrent la nuit dans leurs jardins à la campagne. — Ils mangent publiquement de la viande les jours défendus, le méchant exemple des magistrats catholiques qui en mangent et le peu de soin qu'on a de la police en ces quartiers, en ne punissant pas les traiteurs et les aubergistes qui en donnent, autorisent beaucoup ce désordre. — Le commerce continuel qu'ils ont avec Genève, et qu'on ne peut empêcher sans ruiner tous les marchands, fait qu'ils vont entendre des prêches et faire la cène tous les ans à Genève. — On leur a permis d'acheter des charges de maires, d'exercer des judicatures des seigneuries, ce qui leur donne beaucoup d'autorité dans ces lieux, où ils protègent ceux de leur religion soit dans les logements des gens de guerre ou dans les impositions. — Enfin, les plus obstinés vendent leurs biens immeubles et mettent leurs effets mobiliers sous le nom de leurs amis et portent de temps en temps leur argent à Genève et à Lausanne, qu'ils confient à leurs femmes si elles y sont ou à leurs plus proches parents, résolus de s'y retirer au moment qu'on les obligera à l'exercice de notre religion ; mais le nombre de ceux-là n'est pas fort grand.

Comme on le voit, l'évêque de Grenoble, tout en reconnaissant l'éloignement presque général des nouveaux convertis pour l'exercice de la religion catholique, estime que tous ne sont pas également obstinés et que des considérations d'intérêt ont pu, autant que leurs convictions, en retenir un certain nombre dans leurs anciennes erreurs. C'est ce sentiment que nous allons retrouver, sous une forme beaucoup plus affirmative, dans les mémoires de plusieurs autres évêques du Midi.

Suivant l'évêque de Périgueux, « on peut diviser les nouveaux convertis en trois classes, La première est des gentilhommes, la seconde des bourgeois et des marchands, la troisième des ouvriers, des paysans et des domestiques ». Parmi les gentilshommes, « il y en a fort peu qui sachent leur ancienne religion, encore moins la nôtre », il y en a également « fort peu qui soient bons catholiques ». — Quant aux marchands et aux bourgeois, « ayant du bien, peu d'ambition et de grandes liaisons avec les Hollandais et les Anglais où ils ont une partie de leur famille, ils sont plus fermés dans leur religion, mais il ne serait pas impossible de les réduire si on trouvait le secret, dans les lieux où les marchands nouveaux convertis font le commerce, de le faire faire par des catholiques ». — Les ouvriers, les domestiques et les paysans sont au contraire tellement attachés à l'extérieur de la religion, « qu'étant privés de l'exercice de celle de Calvin, ils embrasseraient avec plaisir la catholique si la crainte de leurs seigneurs et de ceux qui les emploient et cesseraient de les faire travailler s'ils allaient à l'église, ne les retenait pas ».

L'évêque d'Alais distingue aussi trois classes de réunis :

La première, qui n'est pas la plus nombreuse, de ceux qui sont solidement déterminés à la religion. La seconde, qui est la plus nombreuse, de ceux qui n'y sont pas encore déterminés, mais qu'on peut dire chercher plutôt l'occasion de s'y déterminer que de la fuir. La troisième, qui est la moins nombreuse, de ceux qui sont les chefs des mal-intentionnés, faisant tous leurs efforts pour débaucher les peuples, à mesure qu'on agit pour les rendre catholiques. Le peuple est dans la dépendance des plus riches qui le font travailler et gagner sa vie ou des praticiens qui conduisent ses affaires. Et tous ces chefs

de famille, ces plus riches et ces gens de pratique sont liés entre eux par un engagement de cabale.

Cette tendance à attribuer à un petit nombre de chefs la résistance des nouveaux convertis est à peu près générale parmi les évêques du Midi ; mais nulle part nous ne la trouvons exprimée sous une forme plus précise et en termes plus violents que dans le mémoire de l'évêque de Viviers. Aussi, malgré la passion qu'il respire, ou plutôt, en raison même de cette passion, nous reproduirons plusieurs fragments de ce mémoire : rien n'explique mieux la situation de cette région des Cévennes et du Vivarais, prédestinée pour ainsi dire aux luttes religieuses et qui, après avoir subi dans toute leur horreur le régime des dragonnades, devait, quelques années après, devenir le principal théâtre du soulèvement des Camisards :

J'avais remarqué, écrit cet évêque, que depuis les charitables et infatigables soins du Roi pour les ramener dans le sein de l'Église, nous avions trois espèces de protestants qu'il fallait ménager diversement, savoir les gentilshommes, les peuples et les consistoriaux, c'est-à-dire les choisis parmi eux tous pour former avec leurs ministres ce qu'ils appelaient le consistoire. Les gentilshommes étaient principalement déterminés à leur conversion par les honneurs, les caresses et les faveurs du Roi, les peuples par l'intérêt de leurs affaires ou des charités, mais les consistoriaux, gâtés par le plaisir de gouverner, étaient implacables, orgueilleux, pleins d'une idée de puissance unie à celle des protestants étrangers, et il n'en revenait aucun à l'Église que par la crainte des châtiments ou la perte de leurs biens.

Je trouvai que, lors des abjurations, il n'y eut au vrai que ces consistoriaux d'affligés, tous les autres eurent de la joie de la révocation de l'Édit de Nantes et ne regrettaient que quelque argent que le logement des troupes pouvait leur avoir coûté. Les consistoriaux, au contraire, qui sentirent leur autorité sapée par le fondement, mirent tout en œuvre pour la rétablir *per fas et nefas*. Leur caractère particulier est l'industrie, l'artifice, le déguisement, le mensonge et une application continue. Ils se flattaient de tout mettre en combustion dans le royaume, sans égard pour les lois divines et humaines, sans respect pour le roy et sans considération pour leur patrie.

Dans cet esprit ils s'attachèrent à suborner ceux du dedans du royaume qui étaient contents, et surtout les femmes, leur faisant un sujet de honte de la facilité de leur conversion. Ils semèrent une infinité de libelles de toute façon, déguisaient à point nommé tous les

avantages que le Roi remportait sur ses ennemis, forgeaient à plaisir des nouvelles contraires, remplissaient les peuples de folles espérances, les excitaient à passer en pays étranger, suscitaient et hasardaient des prédicants, et formaient des assemblées partout où ils le pouvaient, toujours jetant la pierre et cachant le bras. C'est le manège qu'on leur a vu pratiquer sans discontinuation depuis le commencement et la durée de cette dernière guerre.

La paix qui suivit les déconcerta un moment, mais ne les découragea pas :

Ils renouvelèrent bientôt leurs menées et leurs artifices. Ils semèrent divers bruits et des libelles pernicieux que le Roi n'exigeait point qu'ils fissent exercice de la religion catholique, qu'en effet on ne les y obligeait ni à Paris ni dans les autres provinces, que ce point avait été réglé dans le traité de paix par un article secret entre Sa Majesté et le Roi d'Angleterre, qu'il leur serait bientôt donné un lieu d'exercice public de leur religion en chaque diocèse, que, pourvu qu'il se tinssent fermes et unis, ils verraient dans peu la religion protestante en France comme elle était ailleurs.

Ils ne se contentèrent pas de ces libelles. Ils détachèrent quelques prédicants en divers endroits. Il en vint un déguisé en habit d'officier dans le Vivarais qui, du Dauphiné, y entra par le Rhône; il eut l'impudence, ayant assemblé plusieurs personnes dans un bois, de leur donner ce qu'ils appellent la cène, leur fit prêter serment de renoncer à la messe et leur laissa un écrit plein d'impostures séditieuses.

Il en survint un autre dans le même canton, il y a environ cinq semaines, qui n'eût pas moins fait de mal, s'il n'eût été arrêté dans une de mes paroisses qu'il eut l'effronterie de venir habiter avec sa femme et ses enfants; mais ayant été découvert par un de nos bons convertis, il fut pris caché dans son lit, avec une belle Bible de Genève et quelques ridicules sermons que j'ay en main.

Nous n'avons pas à rechercher la part évidente d'exagération et d'erreur que renferme ce mémoire au sujet de la prétendue alliance des religionnaires avec l'étranger ni à montrer comment, d'après madame de Maintenon elle-même, « les nouveaux convertis, dans le plus fort de la guerre, ont témoigné conserver dans le cœur la fidélité qu'ils doivent au roi ». Ce qu'il importe avant tout de constater, c'est que, de l'aveu même de l'évêque de Viviers, les religionnaires des Cévennes étaient plus que partout ailleurs et, quelles qu'en fussent les causes, rebelles à tout exercice de la religion catholique. « Les faibles qui assistaient aux offices divins s'en abstien-

nent, les mauvais continuent de jouer leur rôle, plusieurs personnes meurent sans appeler ni consentir de voir leur curé, et on les enterre familièrement dans un champ. » Quant aux circonstances qui pouvaient favoriser le retour des tièdes et des faibles, l'effet produit par le récent passage du prince de Soubise à Annonay indique assez exactement ce qu'on en pouvait attendre :

Cette ville, voisine de Lyon, est comme la Genève du Languedoc, pleine de réunis dont quelques-uns assez riches sont encore plus factieux. M. de Soubise, qui en peut être un digne témoin, leur parla en seigneur vraiment chrétien et fidèle au Roy. Ils en furent touchés, et promirent merveille; tous, sans exception, le suivirent à la messe, qu'ils entendirent à genoux; mais, peu après, ils sont retournés à leur premier vomissement.

* * *

Malgré la tendance naturelle que, suivant l'expression de Bossuet, ils pouvaient avoir « à s'abuser eux-mêmes », les évêques étaient obligés de reconnaître qu'en dépit des promesses comme des menaces, la séparation entre les anciens catholiques et les nouveaux convertis était devenue chaque jour plus profonde. C'est en présence de ces résultats et de la situation troublée du royaume que Vauban demandait avec instance au roi la suppression de l'Édit de Révocation. C'est après avoir retracé le même tableau, sous des couleurs non moins sombres, qu'en 1698 les évêques demandèrent au roi, dans un mouvement unanime, le maintien de ce même édit. Aux raisons politiques invoquées par Vauban ils prétendaient en effet opposer un principe d'un ordre plus élevé. La Révocation et les abjurations qui avaient suivi avaient fait « des nouveaux convertis une partie de leur troupeau »; quelque violents et imparfaits qu'en eussent été les moyens, elles avaient réalisé, au moins dans les lois, cette unité de foi et de culte que, depuis les temps les plus reculés, l'Église propose aux rois et aux peuples comme la règle des États chrétiens. Quelques tempéraments qu'on pût y apporter dans la pratique, c'était donc le principe fondamental qu'il importait avant tout de sauvegarder et c'est cette unité dont ils célèbrent la néces-

sité et les avantages en termes non moins solennels qu'à la veille de la Révocation.

Je présuppose comme un principe incontestable, écrit Mascaron, qu'on doit maintenir ce grand et admirable ouvrage de la réunion d'où il revient tant de gloire à Dieu, qui procure le salut de tant d'âmes, qui établit la paix dans le royaume, et qui sera le monument le plus auguste et le plus durable du règne glorieux de Sa Majesté.

Ce grand ouvrage non seulement ne sera pas soutenu, mais il paraîtra entièrement abandonné et sera détruit infailliblement si l'on ne tient, autant qu'on le pourra, tous les sujets du Roi dans l'unité intérieure de la foi par les instructions qui produisent la persuasion et dans l'uniformité du culte extérieur par une contrainte salutaire. Autrement, ce seront toujours deux peuples différents qui se combattront l'un l'autre dans le sein de l'Église et de la République, et seront deux corps séparés qui agiront par de divers mouvements et dans les affaires de la Religion et dans celles de l'État, et cette distinction serait d'autant plus dangereuse que les faux réunis se persuaderaient que l'indulgence qu'on aurait pour leurs erreurs serait l'effet de la crainte qu'on aurait de leurs forces au dedans et de leurs liaisons avec les étrangers.

Ils prendraient l'indifférence qu'on aurait sur leur conduite pour une espèce de tolérance, et, si j'ose m'exprimer de la sorte, comme un nouvel Édit de Nantes réformé qui les autoriserait dans leur schisme.

Bossuet n'est pas moins affirmatif :

Il doit passer pour constant que le Roy est en droit de faire des lois pour obliger tous ses sujets sans distinction à un seul culte qui est celui de l'Église catholique, apostolique et romaine, qui est la seule religion véritable toujours suivie et observée dans ce royaume très chrétien, et soutenue par les Rois ses prédécesseurs et ses glorieux ancêtres...

On pourrait confirmer cette vérité par la loy de Dieu, par les ordonnances des Empereurs et rois chrétiens depuis Constantin, par celles de Clovis, par celles de Charlemagne et autres rois dans leurs capitulaires, par les ordonnances de François I[er], Henri II, Charles IX, Henri III, Henri le Grand, Louis XIII, et celles du Roy régnant aujourd'hui glorieusement.

L'archevêque d'Albi exprime en termes analogues la même doctrine « appuyée principalement sur la maxime incontestable du pouvoir qu'ont les souverains et que Dieu leur a donné d'obliger les hérétiques à renoncer à leurs erreurs, à

rentrer dans l'Église et à faire profession de la véritable foi, et sur l'exercice que les empereurs et les rois chrétiens ont fait de ce pouvoir dans tous les temps ».

Fléchier, de même que Mascaron, ne veut mettre en doute le maintien de l'Édit de Révocation :

Le Roy connaît sans doute combien il importe à sa gloire et à la gloire de Dieu qu'il considère plus que la sienne, de prendre en cette occasion le parti le plus convenable à sa piété, au salut de ses sujets, et à l'amour qu'il a pour l'Église. C'est dans cette vue qu'il nous demande nos avis pour se déterminer ensuite sur la conduite qu'on doit tenir à l'égard de ceux qu'on appelle Réunis, soit qu'il veuille les abandonner à leurs consciences, soit qu'il juge à propos de les presser un peu du poids de son autorité royale.

Pour obéir à ses ordres, je me sens obligé de lui représenter très respectueusement qu'il s'agit d'achever un ouvrage qu'il a si glorieusement commencé, de conserver à l'Église un peuple que ses soins et ses ordonnances lui ont acquis, et d'abolir une hérésie que la coutume et la prévention retiennent encore dans les cœurs et dans les volontés de ceux qui l'ont abjurée, et qui ne peut s'éteindre que par des déclarations précises des intentions de Sa Majesté, et par une contrainte salutaire, jointe à l'instruction et à la doctrine.

Unanimes sur la nécessité de maintenir l'unité de foi et de culte dans le royaume, les évêques ne le sont plus sur les moyens à employer pour réaliser cette unité. Devait-on obliger les nouveaux convertis à pratiquer tous les exercices d'une religion à laquelle ils avaient adhéré par le fait même de leur abjuration, mais que la plupart reniaient dans leur for intérieur? En cas de refus, pouvait-on employer la violence pour les contraindre, et dans quelles limites? Tandis que les évêques du nord font entendre pour la plupart des maximes de douceur et de charité, ceux du midi, et notamment les évêques du Languedoc, sont d'accord pour déclarer que les exhortations, les instructions et les ménagements ne produiront aucun effet s'ils ne sont appuyés par une intervention constante et efficace de l'autorité royale.

* * *

C'est dans les termes les plus formels que les évêques du nord demandent l'emploi de la douceur à l'égard des nouveaux convertis :

L'esprit de douceur et de modération dans lequel le Roi entre aujourd'hui, déclare l'évêque de Châlons, est celui qu'il faut suivre. Les violences exercées en conséquence des édits et des déclarations du roi, quoique contre son intention, sont un obstacle presque invincible à la conversion des religionnaires. Elles leur ont donné de l'horreur pour la religion, pour l'Église et pour les pasteurs, elles ont fait des parjures et des sacrilèges, et éteint dans la plupart les principes de religion qui auraient pu les faire rentrer dans la bonne voie. Il faut prendre à présent des manières entièrement opposées.

Si l'on peut essayer de ramener les enfants par la persuasion et par les instructions, il n'en saurait être de même des parents, « qu'il faut abandonner à Dieu ».

Si l'on ne songeait qu'à s'épargner de la peine, on conclurait à les laisser sortir du royaume et à garder seulement les enfants qu'on peut plus aisément faire revenir des préventions qu'on leur a inspirées, mais l'État en souffrirait trop. On s'aperçoit aisément du dommage qu'a fait au Royaume l'évasion de tant de familles de toutes conditions qui se sont réfugiées dans les pays étrangers. Dieu veut que nous laissions croître l'ivraie avec le bon grain jusqu'à ce qu'il envoie ses anges pour en faire dans son jour la juste et éternelle séparation, et que cependant nous travaillions avec une vigilance continuelle et sans nous rebuter à faire que la paille produise son épi.

L'archevêque de Reims écrit de son côté :

Ce serait une chose contraire aux règles de l'Église, de contraindre les mal convertis d'aller à la messe, de recevoir les sacrements ou de faire aucun autre exercice de la religion catholique. Le moyen le plus propre à les ramener, après leur avoir ôté toute sorte d'exercice de leur religion, est celui de les tolérer et de travailler à les instruire avec douceur et charité.

Si l'archevêque de Sens hésite à conclure, il n'en expose pas avec moins de force les obstacles presque invisibles que soulèverait l'emploi de la violence :

Quand les pères endurcis auront quelque bien, on commencera par leur enlever leurs enfants qu'on fera élever à grands frais dans des collèges ou dans des monastères, il faudra mettre en prison les plus mutins, en faire reléguer d'autres, faire le procès à la mémoire de ceux qui voudront mourir dans la religion prétendue réformée, interdire les officiers royaux, les médecins, les chirurgiens et apothicaires, et si le nombre de ces opiniâtres est grand, quel remède ou plutôt quelles clameurs !

Je sais bien qu'on dira que les exemples de sévérité se feront par le ministère de l'autorité temporelle; j'en conviens, mais qu'on prenne donc ce parti sans consulter les évêques ni demander leur approbation pour un avis qui les rendra odieux aux nouveaux convertis et qui ouvrira la porte à tant de profanations.

Ce principe de douceur et de charité, que les évêques du nord rappellent au roi, trouve sa première application dans la question de la participation que les nouveaux convertis devront prendre aux exercices du culte catholique, et nous trouvons dans le mémoire de Bossuet ces divers points exposés et discutés avec tant d'autorité et de précision qu'il importe de les reproduire en entier :

Sur la communion. — Tout le monde est d'accord de ne point user de contrainte sur cela, de crainte de sacrilèges et profanations horribles qui attireraient la malédiction de Dieu sur le royaume.

Sur la messe. — Il devrait être constant que l'on ne doit employer aucune contrainte pour obliger les Réunis à la messe, pour deux raisons. La première que notoirement ils font profession de n'y pas croire, de sorte que l'adoration qu'ils y rendraient à Jésus-Christ serait forcée, irreligieuse et idolâtre selon leur croyance. La seconde, qui est encore plus démonstrative, est qu'ils ne font point de communion pascale ni de confession annuelle, contre le commandement exprès de l'Église, c'est un fait constant et public, par où l'Église les déclare indignes de la société des fidèles. On peut donc bien en général ordonner indistinctement à tous les sujets que tout le monde assiste au service public et même à la messe, parce que cette ordonnance générale reçoit toujours l'exception du cas particulier à l'égard de ceux que l'Église est en droit d'exclure par cette contravention à ces préceptes exprès.

Sur le mariage. — Il est bien constant qu'on n'y peut point recevoir les pécheurs publics et scandaleux, comme étant notoirement incapables d'un si grand sacrement, s'ils ne se repentent et ne se confessent.

Tous les Réunis sont de ce genre, puisqu'ils contreviennent publiquement au commandement de la confession et communion annuelle, et encore par un principe d'infidélité.

Ils sont donc bien constamment incapables du sacrement de mariage à moins qu'ils n'expient leurs crimes par la confession et la pénitence, et c'est de quoi tous les évêques sont d'accord.

Il ne semble pourtant pas qu'il faille user avec eux de la dernière rigueur, la douceur étant plus propre à ramener les errants, surtout ceux qui sont de bonne foi.

On ose dire que cette mesure ne souffre aucun expédient et que la piété de Sa Majesté ne lui permettra jamais d'exiger autre chose des évêques, mais seulement, comme elle a fait jusqu'à présent, de se remettre à leur charité et à leur prudence.

Sur les mourants et la sépulture. — On doit très humblement supplier Sa Majesté d'ordonner par tout le royaume l'accès facile aux prêtres et aux pasteurs auprès de tous ses sujets, même réunis, surtout dans la maladie et dans les approches de la mort qui est l'occasion la plus décisive pour le salut.

Quoique la liberté des curés doive être ici très entière, ils en doivent user avec prudence et seulement envers ceux dont ils ont quelques espérances, de peur d'exposer au mépris la parole d'exhortation et de donner lieu aux mal réunis de triompher en mourant, comme s'ils mouraient en quelque sorte martyrs.

Dans le doute, on leur doit parler, mais sans les tourmenter et avec douceur.

Après le refus, on est obligé de les priver de la sépulture ecclésiastique et laisser aux parents et amis enterrer leurs corps où ils voudront, sans cimetière, sans éclat, sans assemblée.

On pourra charger les parents et autres intéressés d'avertir le magistrat ou le curé, afin qu'on tienne registre de ces morts comme des autres pour éviter les inconvénients.

Dans ces registres, on ne marquera que le jour du décès, sans parler d'enterrement ni de sépulture.

Les curés doivent interpréter favorablement les intentions des mourants et croire facilement ceux qui les assurent qu'on les est venu appeler par ordre du défunt, dans quelques moments avant son décès, pourvu que le contraire ne soit pas notoire, car, en ce cas, cela ferait un mauvais effet dans l'esprit des anciens catholiques et diminuerait le respect dû aux cimetières et à la sainteté de la sépulture ecclésiastique.

La coutume de traîner sur une claie cause plus d'horreur contre les catholiques qu'elle ne fait de bons effets pour les réunis.

Cette dernière mesure, qui, suivant l'Édit de 1686, devait être appliquée aux cadavres des religionnaires morts dans l'hérésie, est également réprouvée par l'évêque de Châlons, et les termes même dans lesquels les évêques la mentionnent semblent bien indiquer qu'elle avait été assez généralement mise à exécution dans les années qui suivirent la Révocation de l'Édit de Nantes :

Je voudrais, écrit l'évêque de Châlons, qu'on leur évitât et aux catholiques le spectacle de voir traîner sur la claie ceux qui seraient

morts obstinés, mais que le juge ayant fait son procès-verbal de la mort et de l'obstination, envoyât vers la nuit ou devant le jour un archer qui mettrait le corps sur une charrette et l'irait faire enterrer dans les champs, sans qu'il fût permis à la famille d'y assister ni prendre le deuil du mort avec expresse défense aux catholiques de faire aucune insulte.

Conformément à ces principes, l'intervention du pouvoir civil et l'emploi de mesures violentes se trouveront donc limités à la répression des nouveaux convertis qui contreviendront ouvertement aux ordonnances et règlements touchant la paix publique, soit en sortant du royaume, soit en provoquant des assemblées politiques ou religieuses. Le roi devra de même veiller au respect des exercices du culte catholique :

On ne peut trop spécifier, remarque Bossuet, ce qui regarde la sanctification des fêtes et la cessation du travail, non plus que la prohibition des jeux et tavernes. On ne peut aussi trop sévèrement enjoindre aux juges de police et autres magistrats de tenir la main à l'exécution des ordonnances sur ce point, pour deux raisons : l'une que leur négligence sur ce sujet est extrême, l'autre que cette rigueur édifiera les réunis qui, à notre confusion, étaient plus sévères que nous dans la sanctification des dimanches et fêtes reçues parmi eux, ainsi qu'il se voit encore en Angleterre, en Hollande et dans les autres États protestants.

Quant aux nouveaux convertis, qui resteront fidèles aux ordonnances générales du royaume, mais que la grâce n'aura pas encore touchés, « tous les moyens, déclare Bossuet, se réduisent à l'instruction convenable et assidue », et l'évêque de Meaux expose en détail les dispositions qu'il convient de prendre à cet égard :

Cette instruction dépend des bons évêques, des bons curés et des bons maîtres d'écoles.

On n'a qu'à se louer de l'attention du Roi à donner de bons évêques.

Pour les curés, ce doit être le soin des évêques, et il semble que le seul remède à tous les maux de l'Église, c'est d'étendre le pouvoir des prélats pour l'institution et destitution des curés incapables. L'incapacité consiste dans l'ignorance et dans les mauvaises mœurs. On doit réputer pour ignorance l'incapacité de prêcher la parole de Dieu, du moins dans une honnête médiocrité. Ainsi, on ne peut

jamais faire aucun bien sans étendre la liberté des évêques jusqu'à exclure des cures ceux qui, dans un examen institué pour cette fin, seront trouvés n'avoir pas, au moins dans un dégré médiocre, le talent d'instruire et d'ôter ceux qui manqueront de ce talent nécessaire ou qui seront convaincus de négliger l'instruction de leurs peuples.

Les maîtres et maîtresses d'école ne sont guère moins nécessaires que les curés, mais les expédients pour les établir seraient trop longs à déduire, il suffit quant à présent que Sa Majesté soit bien disposée à écouter les ouvertures des évêques et des intendants.

Un des plus grands soins des évêques pour l'instruction et réduction entière des Réunis, c'est qu'on ne les accable pas de pratiques non nécessaires et qui leur soient odieuses, et c'est pourquoi leur instruction doit être commise aux évêques qui auront plus que les autres les égards et l'autorité qu'il faut pour cela.

Et Bossuet termine son mémoire par cette remarque qui résume assez fidèlement l'esprit des diverses dispositions que nous venons d'analyser :

L'uniformité de la conduite est un des moyens les plus nécessaires, en sorte qu'il ne paraisse jamais qu'on soit à l'égard des Réunis trop austère dans quelques endroits et trop indulgent dans d'autres. Le moyen pour parvenir à cette fin, c'est que le Roi ait la bonté de se réserver les châtiments les plus considérables et *qu'il daigne faire ressentir que, s'agissant de gagner les cœurs et de convertir les âmes, l'esprit de douceur doit prévaloir.*

Nous avons dit que cet esprit de douceur était le trait dominant et véritablement caractéristique des avis exprimés par les évêques du nord. Il convient cependant de relever deux exceptions. L'évêque de Chartres ne croit pas qu'il soit « à propos, en ce temps, d'user de peines violentes pour contraindre les nouveaux convertis, à cause de nos catholiques d'Angleterre auxquels on ferait souffrir apparemment les mêmes traitements », mais il ne saurait condamner en principe l'emploi de ces mesures : « On sait assez comment plusieurs conversions de calvinistes se sont faites il y a dix ou douze ans. On sait que la contrainte y fut employée, on ne s'en est point fait de scrupule, et avec raison. » Il estime donc que l'on doit obliger les nouveaux convertis à participer aux divers exercices de la religion catholique et « interdire toutes sortes de charges publiques à ceux qui ne font pas leur devoir ». Quant à l'archevêque de Sens, après avoir exposé avec beaucoup de

force les raisons qui militent soit en faveur de la douceur, soit en faveur de la violence, il hésite à prendre un parti : « Je conclurai ce mémoire en disant que, quoique ces deux avis soient pleins de difficultés et que personne ne doive répondre du succès ni de l'un ni de l'autre, je crois que le premier sera le mieux reçu du public qui, dans les affaires épineuses et auxquelles il prend peu d'intérêt, se fait honneur d'embrasser les partis les plus humains et les plus mitigés, et que le second pourrait être le plus utile à l'État, et par l'événement même à la religion. »

*
* *

En terminant son mémoire, l'évêque de Chartres écrivait au cardinal de Noailles : « Je suis persuadé que si l'on comptait les avis des évêques, le grand nombre serait pour le sentiment que je viens d'expliquer dans ce mémoire, surtout les prélats de Languedoc où il y a un plus grand nombre de nouveaux convertis. » L'événement devait amplement justifier cette prédiction, et l'examen des avis adressés par les évêques du midi va nous révéler, soit dans l'exposé des principes, soit dans leur application, des maximes entièrement opposées à celles que nous avons rencontrées jusqu'ici :

Je parle selon mes lumières, déclare Fléchier, et plus encore selon mon expérience. Chargé dans mon seul diocèse de quarante mille nouveaux convertis avec lesquels je converse depuis onze ans et dont je vois les dispositions présentes, je reconnais, comme saint Augustin le reconnut de son temps, que la prédication, la raison, la dispute, les conférences et tous les offices de la charité et de la sollicitude pastorale n'avancent guère leur conversion, s'ils ne sont soutenus de la crainte des lois et des ordonnances du Prince...

Je conclus avec saint Augustin que c'est aimer nos frères que de les émouvoir pour leur salut, qu'il ne faut pas regarder si on les pousse, mais où on les pousse ; que la droiture, la charité et l'utilité de la fin justifient abondamment la petite sévérité des moyens et qu'on est heureux quand par des remèdes, quoique amers, on peut les guérir de la maladie de leur habitude invétérée...

Et voici la déclaration de Mascaron :

La contrainte, quand elle est employée pour la vérité, conduit naturellement ceux qui la souffrent à examiner la cause qui leur

attire une peine dont on veut se délivrer, car personne n'aime à souffrir: on est porté à examiner les choses de plus près ; dans cet examen, on s'éclaircit, on se détrompe, on découvre la vérité, on l'aime, on l'embrasse, et la crainte, comme dit saint Augustin, est comme l'aiguille qui pique à la vérité, et qui fait une blessure, mais qui fait entrer dans l'âme le fil d'or de la foi et de l'unité qui réunit les âmes à l'église et qui ne fait qu'un seul peuple et un seul troupeau.

Les peines sous lesquelles on obligera les nouveaux convertis à assister à la messe et au service aussi bien que les anciens catholiques ne sont qu'un pieux exercice de cette grande autorité qu'ont les princes de pouvoir ramener par la force les hérétiques à l'unité de la foi, de leur interdire les assemblées et les exercices de leur fausse religion, de faire démolir leurs temples, de les dégrader de leurs charges, de leur confisquer leurs biens et de prononcer contre eux les arrêts de mort en les frappant de ce glaive que Dieu leur a mis entre les mains, pour conserver la foi et l'unité dans son église.

Dira-t-on, continue le même évêque, que par cette contrainte on autorise la conduite des persécuteurs et qu'on donne l'exemple aux princes infidèles et hérétiques de maltraiter les catholiques de leurs États et de les forcer à entrer dans leur communion?

Il est vrai que ces princes, étant souverains dans leurs États, peuvent user de la même contrainte, mais ils ne peuvent user qu'avec injustice et pour une mauvaise cause de l'autorité dont le Roi use avec justice et pour le soutien de la vérité : car il y aura toujours entre la conduite du Roi et la leur cette différence décisive que la religion catholique romaine est la première du Royaume et même des royaumes protestants; les hérétiques ne sont que des ruisseaux séparés de ce grand fleuve, il faut qu'ils tarissent; ce ne sont que des branches arrachées de ce grand arbre, il faut qu'elles sèchent; ils ne sont que des rayons obscurs et ténébreux séparés de ce grand soleil, il faut qu'ils s'éteignent.

Et d'ailleurs les persécuteurs ont-ils besoin d'exemple pour maltraiter les fidèles? Les princes chrétiens avaient-ils maltraité les païens, lorsque Néron commença la première persécution et que les Dèces, les Maximiens inondèrent tout l'Empire romain du sang des chrétiens? Forçons-nous les Turcs à se faire chrétiens? Point du tout, cependant on emploie souvent la violence contre les chrétiens dans l'Empire ottoman. Ce qui se fait depuis si longtemps en Hollande contre la foi des traités, ce qui vient d'être fait en Angleterre et en Irlande nous doit persuader que ce n'est pas notre exemple qui autorise et anime les persécuteurs. Ils trouvent le principe de ces persécutions dans leur haine pour la religion catholique et dans la crainte qu'inspire l'erreur, toute dominante qu'elle est, contre les lumières et la force de la vérité.

Même avis, de l'évêque d'Alais :

La conversion des familles nouvelles catholiques dépend plus de nous que d'elles-mêmes, et le premier et le principal moyen que nous devons y employer, c'est de nous y consacrer avec un zèle furieux et sans jamais nous rebuter de rien. Car il s'agit du tout. On gagne, si l'on veut, facilement et dans les règles les plus pures plus d'un million d'âmes avec la tranquillité publique, et l'on perdra tout cela sans ressource, si l'on n'y prend garde.

L'archevêque d'Albi est encore plus explicite :

Ou l'on veut que les nouveaux convertis deviennent tous catholiques, ou on ne le veut pas. Si on ne le veut pas, il était inutile de révoquer l'Édit de Nantes. Si on le veut, il faut donc en prendre le seul et unique moyen. Or, l'expérience de tous les temps et de toutes les hérésies qui ont été éteintes fait voir qu'il n'y a que l'autorité du souverain qui puisse, quant aux devoirs extérieurs, affermir la conversion de ceux qui sont rentrés dans l'Église.

Ce fut dans cet esprit d'un zèle brûlant et sage que l'Église redoubla ses soins et son attention à l'égard des hérétiques albigeois. Elle publia contre eux une croisade pour les obliger à se convertir et l'on n'en vint à bout que par la force des armes. Les conversions qui se font de la sorte sont, à la vérité, fort imparfaites dans leur commencement, mais elles se perfectionnent dans la suite. Ce sont des fruits encore verts qui mûrissent avec le temps.

Toutefois, si l'évêque d'Alais déclare de même « qu'il y a dans les statuts de saint Louis sur le fait des Albigeois, des moyens qui seraient aujourd'hui très efficaces », si l'évêque de Condom pense « qu'une compagnie de cavalerie empêchera les irrévérences de toute une province », on doit reconnaître que le souvenir des récents excès commis inspire à la plupart des évêques une répulsion presque invincible pour l'emploi des mesures de rigueur extrêmes.

Comme l'Église est une mère pleine de douceur, remarque Mascaron, nous devons supplier très humblement le Roi de n'user pas de toute son autorité contre les faux Réunis, de n'employer pas les gens de guerre pour ce saint ouvrage et de ne laisser point user de ces manières violentes qui, contre l'intention de Sa Majesté et de ses ministres, éloignent ceux qu'on veut rappeler. Il y a d'autres sortes de contraintes plus douces et plus efficaces et dont Sa Majesté et ceux qui ont l'honneur d'exécuter ses ordres feront le choix.

Et l'évêque de Montauban :

Le logement effectif des gens de guerre et les punitions corporelles seraient des moyens odieux, quoique justes dans le fond, et les obstinés par vanité ou par faux zèle s'attribueraient une vaine idée de martyre.

Après avoir soutenu, contre l'avis de Bossuet, la légitimité et les avantages des mesures de rigueur à l'égard des nouveaux convertis, Mascaron n'expose pas avec moins de force les raisons qui justifient leur participation aux divers exercices de la religion catholique et notamment à la messe :

Peut-on admettre, remarque-t-il tout d'abord, « qu'en obligeant les réunis d'assister à la messe, on les expose à idolâtrer et à blasphémer intérieurement »?

Il est vrai que les actes intérieurs qu'ils peuvent faire contre la présence réelle du corps de Jésus-Christ sont une espèce de blasphème qui les rend plus coupables devant Dieu; mais on doit considérer que ce qu'on veut appeler blasphème n'est qu'une suite naturelle de l'état malheureux où leur incrédulité les met : ils blasphèment en tous lieux et en tous temps de cette manière, et on peut dire de leur cœur et de leur esprit, sur cette négation de croyance, ce que saint Pierre dit des yeux des impudiques, qu'ils sont pleins d'un péché qui ne cesse jamais. Bon Dieu! à quoi nous conduirait cette crainte! Elle n'irait à rien moins qu'à vouloir qu'on les chassât de tous les pays où la foi de l'Église est dominante, car tout ce qu'ils voient pratiquer dans la religion leur donne occasion à ce qu'on appelle blasphème. S'ils voient une croix, s'ils voient une image, s'ils voient la châsse d'un saint, s'ils voient une procession, un enterrement, s'ils entendent parler de jubilé, d'indulgence, de jeûne, de bonnes œuvres, de vœux de religion, ils blasphèment tout cela par l'opposition formelle de leur erreur à ces vérités et à ces saintes pratiques. Il faudrait ne les obliger à rien et les remettre dans la liberté de l'Édit de Nantes, car, en recevant le mariage dans l'Église, ils blasphèment en ne le regardant pas comme un sacrement, mais comme un contrat purement civil accompagné de quelques prières; en recevant le baptême dans l'Église, ils blasphèment, en traitant de superstition et d'une espèce de magie les exorcismes qu'on y prononce et toutes les saintes cérémonies que l'on y fait; en faisant enterrer nos enfants dans nos églises ou dans nos cimetières, ils blasphèment en se moquant des prières pour les morts, des aspersions d'eau bénite, du son des cloches et de tout ce que l'Église pratique.

D'ailleurs, peut-on regarder les Réunis comme des hérétiques et des infidèles? Je ne parle point ici de l'engagement de leur baptême

qui les a rendus enfants de l'Église, laquelle, par ce sacrement, a acquis sur eux un empire de religion qui les soumet à toutes ses lois. Je ne veux faire attention qu'à l'abjuration solennelle qu'ils ont faite de leur hérésie et de leur schisme, par laquelle la muraille qui séparait ces deux communions a été rompue; cette abjuration n'a point été révoquée par aucun acte public et solennel ; ils sont à nous et comme ils ont droit de nous demander les sacrements, on est en droit aussi de les obliger au culte et aux observances de l'Église à laquelle ils se sont réunis.

L'évêque de Condom invoque, en faveur du même sentiment, des motifs moins élevés :

Pour la messe, je ne sais si nosseigneurs les évêques qui sont auprès de Paris voyaient les choses comme nous les voyons, ils jugeraient les choses différemment de nous. Du moment que les nouveaux convertis voient qu'on a attention sur eux, ils deviennent souples; quand on les ménage, ils sont d'une insolence sans égale.

La participation forcée des nouveaux convertis aux exercices du culte catholique impliquait, en cas de résistance, l'emploi de moyens de contrainte. Nous ne pouvons entrer dans le détail des nombreuses mesures proposées par les évêques. Il importe, toutefois, d'insister sur quelques-unes de ces dispositions relatives aux personnes ou aux biens des nouveaux convertis, soit parce qu'elles étaient déjà représentées dans la législation antérieure, soit au contraire parce qu'elles en signalent des lacunes et s'inspirent de circonstances et d'expériences plus récentes.

« Nous ne viendrons jamais à bout des vieux », écrivait l'évêque de Nantes au cardinal de Noailles. Bien que les évêques du midi manifestent la prétention de triompher de toutes les résistances, ils attachent cependant, comme les évêques du nord, une importance particulière à l'éducation des enfants, soit pour les soustraire à l'influence de leurs parents, soit pour leur assurer une solide instruction religieuse :

Pour les enfants, déclare l'évêque de Grenoble, on peut dire avec assurance que tous ceux dont on prendra soin seront aussi bons catholiques que ceux qui sont nés dans notre religion, mais pour cela il sera nécessaire d'ôter de la maison paternelle ceux que leurs pères et mères maintiennent dans leur fausse religion et faire élever ces enfants dans des collèges, dans des monastères d'hommes et de filles,

ou chez les curés des villages, ou dans des maisons de la Propagation de la foi.

L'évêque de Cahors est également d'avis « de leur ôter leurs enfants, les garçons à l'âge de douze ans et les filles à dix, de les placer dans des pensions convenables à leur état pour les faire instruire et ne les point laisser voir à leurs parents ou autres personnes mal converties... Si les enfants sont tout à fait pauvres, on pourrait les faire subsister en les faisant travailler dans les hôpitaux généraux et manufactures établis dans divers lieux du royaume ».

L'évêque de la Rochelle propose de même « de faire mettre peu à peu les filles nouvelles converties qui pourront payer leurs pensions et les jeunes garçons, aussi nouveaux convertis, les unes dans les couvents et les autres dans des collèges ou chez des curés, et les pauvres nouveaux et nouvelles convertis dans les hôpitaux généraux ». Toutefois « il ne faudrait jamais mettre dans les couvents où il y a des jeunes filles nouvelles converties de vieilles filles ou femmes mal converties, parce que je connais par expérience qu'elles pervertissent toutes les jeunes et qu'elles ébranlent même la foi de quelques religieuses ».

Quant aux enfants qui seront laissés à leurs parents, les évêques sont unanimes à demander que les parents soient contraints, sous les peines les plus sévères, de les envoyer aux écoles et aux catéchismes, jusqu'à l'âge de quatorze ou même de seize ans. Dans ce but, il est nécessaire que les curés chargés de l'instruction des enfants soient instruits et vertueux. « Quand même, déclare l'évêque de Grenoble, pendant un an ou deux, on permettrait aux évêques d'ôter les curés vicieux et ignorants, et d'en substituer d'habiles et d'exemplaires à leur place, cela ne pourrait produire qu'un grand bien. »

La question des mariages n'était guère moins importante. Aussi les évêques demandent-ils que les mariages entre nouveaux convertis ne soient autorisés qu'autant que les intéressés auront donné des preuves de la sincérité de leur nouvelle croyance. Quant à ceux qui voudront se dérober aux cérémonies du culte catholique, ils devront être poursuivis avec la dernière rigueur :

On ne peut assez exagérer, s'écrie Mascaron, le scandale et l'insolence des fiancés qui, ne voulant point du tout se soumettre aux lois de l'Église pour parvenir à un mariage légitime, habitent publiquement et impudemment, à la face du ciel et de la terre, avec leurs fiancées. On les soupçonne de faire périr beaucoup d'enfants qui viennent de cette conjonction illégitime : ceux qui leur restent sont des bâtards qui vont remplir toutes les familles, et cette malheureuse postérité déshonore la religion, fait honte à la république et troublera un jour les familles particulières par mille procès. Il faudrait des défenses sous de grosses peines et même corporelles, car la plupart sont des personnes qui n'ont ni bien ni honneur.

S'il s'agit de mariages entre nouveaux convertis et anciens catholiques, ces mariages devront être favorisés ou empêchés suivant les conséquences qui en résulteront pour le bien de la religion. L'évêque de Luçon propose même « qu'il ne soit permis aux nouveaux convertis qui ne font point le devoir de bons catholiques d'épouser d'autres femmes que des anciennes catholiques et que la même défense soit faite aux filles et aux femmes mal converties de n'épouser que des anciens catholiques et, au cas qu'on ne jugeât pas à propos de faire un semblable règlement qui, néanmoins, paraît nécessaire surtout à l'égard à l'égard des filles et femmes mal réunies, qu'il plût à Sa Majesté de donner pouvoir aux intendants de faire de petites gratifications jusqu'à 150 ou 200 livres aux filles nouvelles converties de la campagne qui épouseraient des anciens catholiques; cette dépense n'irait pas loin et cela en ferait revenir un grand nombre ».

A côté de ces mesures générales, il en est d'autres que les évêques proposent contre certaines catégories de nouveaux convertis plus obstinés ou plus influents :

Il est de la dernière conséquence, remarque Mascaron, d'interdire les officiers de justice nouveaux convertis soit royaux, soit des seigneurs, à moins qu'ils ne se distinguent par un grand zèle; ils favorisent en tout leurs confrères, ils ne font point exécuter les ordres du roi, ils donnent un très mauvais exemple dans la vie domestique en n'observant ni abstinences ni fêtes.

Il y a encore un désordre qui non seulement empêche la réunion, mais qui fait perdre beaucoup de personnes à l'Église : c'est le service que les anciens catholiques rendent aux faux convertis ou dans la maison, ou dans le labour de la campagne. On les pervertit, on les empêche de faire les fonctions de catholiques, on leur sert de la soupe

avec de la graisse les jours d'abstinence. Si l'on ne trouve pas à propos de défendre aux serviteurs ou servantes catholiques d'entrer en service chez les nouveaux convertis, il me semble qu'il est absolument nécessaire d'ordonner à leurs maîtres de les envoyer à l'église les jours de dimanches et de festes pour assister aux services et aux instructions et de leur défendre de leur servir des aliments gras les jours maigres.

Les médecins, chirurgiens et apothicaires mal convertis sont très pernicieux par les discours qu'ils font aux malades et aux mourants. Il est important de prendre quelques mesures fortes là-dessus, comme de leur défendre, sous des peines très sévères, de parler de religion aux malades et de ne les visiter qu'en compagnie de quelque catholique.

Mais aucune classe de nouveaux convertis ne provoque chez les évêques autant de colère que celle de ces anciens membres des consistoires qui forment dans chaque localité importante le noyau le plus solide de la résistance :

Il faut donc, conclut l'évêque de Rieux, exiler dans chaque lieu et envoyer le plus loin qu'on pourra quelques-uns de ces vieux piliers de consistoires et les plus opiniâtres aux colonies françaises.

Ce sont des pestes publiques, écrit de son côté l'évêque de la Rochelle, qui empêchent tout le fruit que nous pouvons faire. On pourrait les disperser dans les villes du royaume où il n'y a point de nouveaux convertis, remettre les opiniâtres dans des châteaux, et les vieux les plus obstinés, on pourrait les faire sortir du royaume sans leur permettre d'emporter leur bien, ou leur faire payer de grosses taxes ou leur donner un gros logement de gens de guerre.

Le même évêque propose de comprendre dans la même catégorie les vieilles femmes obstinées et éprises d'un mauvais zèle pour leur religion :

Il serait fort à propos qu'on réduisît toutes les vieilles femmes à des pensions raisonnables, suivant leurs facultés, et qu'on les dispersât dans le cœur du royaume où il n'y a point de nouveaux convertis, afin qu'étant toujours parmi des catholiques, elles pussent peu à peu goûter la religion et s'en faire instruire et surtout pour empêcher que ces vieilles filles et femmes ne continuent à pervertir tous les nouveaux et nouvelles converties et même quelques anciens catholiques. Cet article est très important, sachant certainement qu'elles sont partout un grand obstacle au progrès de la religion par leur opiniâtreté invincible, par la lecture de la Sainte Écriture qu'elles savent fort bien et qu'elles expliquent fort mal et à leur fantaisie, et par les entrées qu'elles ont dans toutes les maisons.

Plusieurs mesures importantes relatives aux biens des nouveaux convertis devaient, d'après les mémoires des évêques, compléter les mesures d'exception prises contre les personnes. C'est ainsi que l'évêque de Montauban fait observer que « la déclaration du roi qui donnait le bien de ceux qui sortaient du royaume au plus proche parent a eu de très mauvaises suites. On sait par mille expériences qu'une famille fugitive laissait toujours quelqu'un qui recueillait la succession, qui faisait souvent très mal son devoir de catholicité et qui envoyait tous les revenus à ses parents, en sorte que par ce moyen ils jouissaient de leur bien comme s'ils eussent encore été dans leurs terres et dans leurs maisons». « Il est certain, dit Mascaron, que laisser les biens des fugitifs à la disposition de leurs plus proches, c'est les abandonner aux fugitifs même et fournir des armes aux ennemis de l'État. »

Certains évêques demandent donc que le roi s'empare de ces biens et que les revenus en soient consacrés à la fondation de petites écoles ou à l'entretien de missionnaires; d'autres, en plus grand nombre, sans vouloir détruire l'effet des anciens édits, estiment qu'on doit à l'avenir confisquer les biens des nouveaux convertis qui mourront dans l'hérésie. «Les parents, observe l'évêque de Périgueux, qui craindraient cette confiscation, appelleraient incontinent le curé et, pour éviter la confiscation des biens du mourant, le porteraient à remplir les devoirs de bon catholique. » Suivant l'évêque de Luçon, « on pourrait déclarer qu'il ne sera permis à aucun particulier d'hériter, même des biens de ses père et mère qu'après avoir justifié par des certificats en bonne forme qu'ils ont fait le devoir de bons catholiques». D'après le même principe, l'évêque de la Rochelle demande « qu'on donne toujours des tuteurs et curateurs anciens catholiques et de bonnes mœurs aux enfants des nouveaux convertis dont les père et mère viendront à mourir; — que les nouveaux convertis ne puissent affermer leurs terres, métairies, borderies à ceux de leur secte, parce qu'ils protègent ceux de leur religion et les retiennent dans leur erreur, en leur prêtant de l'argent, du blé, etc., — que les grand'mères, les vieilles filles et les veuves soient déclarées inhabiles à faire des testaments, donations et à vendre leurs biens meubles et immeubles, parce qu'étant très

obstinées dans la religion, elles empêchent leurs enfants et leurs héritiers de se faire catholiques en les menaçant de les déshériter. »

Enfin plusieurs évêques, et notamment les évêques de Saintes et de la Rochelle, demandent au roi de prendre des dispositions particulières pour le commerce et pour l'industrie, dispositions intéressantes, car, mieux que toute autre considération, elles permettent d'apprécier les conséquences qu'avait produites à cet égard la révocation de l'Édit de Nantes :

Il faudrait, écrit l'évêque de la Rochelle, établir dans les ports de mer des maîtres de langue, surtout à la Rochelle, d'anglais et de hollandais, parce que c'est avec ces deux nations que les Rochelais ont le plus de commerce. Cela empêcherait les pères et mères nouveaux convertis d'envoyer leurs enfants dans les pays étrangers, chez des négociants de leur religion qui les confirment dans leur erreur ou les pervertissent.

Il serait fort nécessaire de faire fermer les boutiques à tous les nouveaux convertis qui ne font point leur devoir de catholiques, de ne recevoir aucun maître dans quelque sorte de maîtrise que ce soit qui ne fasse actuellement son devoir de catholique, et de défendre même aux maîtres anciens catholiques et aux nouveaux convertis de se servir de compagnons ou garçons nouveaux convertis qui ne font point leur devoir de catholique, parce que les maîtres et les garçons, se voyant sans travail et sans pain, seraient engagés à se faire instruire et assurément la plus grande partie se feraient bons catholiques et au plus tôt.

Plusieurs personnes croient, déclare l'évêque de Saintes, qu'il n'y aurait rien qui ruinât davantage ce parti que de leur ôter le commerce et d'y faire entrer des marchands catholiques ; cela n'est pas de notre métier, mais nous voyons bien tout au moins qu'il serait bon que nous eussions quelques marchands catholiques un peu forts sur nos côtes.

*
* *

Telles étaient, dans leurs traits essentiels, les réponses des évêques à la consultation qui leur avait été adressée et l'on comprend aisément l'embarras qu'elles durent produire au premier moment. On leur avait demandé de proposer les principes d'une conduite uniforme à l'égard des nouveaux convertis et leurs avis exprimaient, du moins sur le choix et l'emploi des moyens, les sentiments les plus opposés. En trans-

mettant ces réponses au roi, le cardinal de Noailles croyait devoir insister sur « la variété dans les sentiments des prélats ». Tout en estimant qu'il y avait lieu de « prendre un milieu entre une trop grande douceur et une sévérité trop dure », il ne cachait pas ses préférences pour l'opinion de Bossuet, notamment au sujet de la messe, trouvant « ce sentiment meilleur, parce qu'il est plus conforme aux règles et qu'il y a lieu de craindre que la violence qu'on ferait aux Réunis sur cet article ne les aigrît davantage, par la douleur qu'ils auraient d'assister à une chose dont ils ont une si grande aversion ». Quant aux nombreux moyens de coercition proposés par les évêques du Midi, il jugeait prudemment que « comme cela regarde l'État plus que l'Église, c'est au roi à décider et à ordonner ce qui conviendra mieux au bien de son service et à celui de ses sujets ».

La lettre que madame de Maintenon adressait quelques jours plus tard au cardinal nous fait connaître l'impression qu'avaient produite ces mémoires sur Louis XIV :

Le roi se trouve dans un grand embarras sur la différence des avis de MM. les évêques. Celui de M. de Reims est bien décisif pour ne pas laisser rentrer les mauvais convertis dans les églises. Celui de M. de Sens est bien embrouillé, mais il semble qu'il veut qu'on les force d'aller à la messe. M. de Basville est de même opinion, et il ne fut jamais accusé d'être violent. Il a pour lui beaucoup d'évêques du Languedoc. Je vois des gens de bien de ce sentiment, qui prétendent que ceux qui n'en sont pas se fondent sur ce qu'on ne doit pas assister à la messe quand on est en péché mortel. Vous entendez, monseigneur, ce que cela veut dire; on le rapportera sûrement au roi. Je sais que vous ne suivez que les lumières de votre conscience; mais je dois vous avertir de tout. Vous me pardonnerez de craindre tout ce qui peut s'opposer à la confiance du roi pour vous, si nécessaire pour son salut et pour toutes sortes de bonnes œuvres... Il me semble, au reste, que votre avis est une condamnation de tout ce que l'on a fait jusqu'ici contre ces pauvres gens : on n'aime pas à revenir de si loin, et l'on a toujours cru qu'il leur fallait pourtant une religion.

Toutefois, les divergences signalées, quelque importantes qu'elles fussent, laissaient subsister dans son entier le principe fondamental de l'Édit de Révocation et si, un instant, Louis XIV avait conçu des doutes sur la légitimité de cet

édit, les déclarations unanimes des évêques en faveur de l'unité ne pouvaient que le confirmer dans l'accomplissement de l'œuvre entreprise. Il pouvait même, pour continuer l'application des mesures de rigueur précédemment établies, se fonder sur l'avis favorable du plus grand nombre des évêques consultés. Aussi, l'édit du 13 décembre 1698, pris à la suite de cette consultation et qui en fut comme la conséquence immédiate, confirmait-il solennellement l'acte de Révocation : « Voulons et nous plaît, y est-il dit au début, que notre édit du mois d'octobre 1685 portant révocation de celui de Nantes et autres faits en conséquence soit exécuté ». Une instruction adressée quelques jours plus tard aux intendants en spécifiait avec plus de détail les principales dispositions. Toutefois, si l'orgueil de Louis XIV pouvait lui faire paraître « dangereux de se rétracter en la moindre chose », des articles secrets devaient être joints à ces dispositions et faire connaître aux évêques et aux intendants la véritable pensée du roi :

ARTICLES SECRETS AUX INTENDANTS ET ÉVÊQUES

Il y a des choses qui n'ont pu être mises ni dans l'édit, ni dans l'instruction, ou parce qu'elles doivent être encore plus secrètes que ne le sera même cette instruction, ou parce qu'il est bon de les remettre en un autre temps. Voici en quoi elles consistent :

MM. les évêques observent que l'exécution de la déclaration du 24 mai 1686 portant que les cadavres des nouveaux convertis morts après le refus des sacrements seront traînés sur la claie, a fait partout de très mauvais effets et estiment qu'on doit abolir cette peine. On est très persuadé de la vérité de ce qu'ils disent et de la nécessité d'éviter de donner ces spectacles au public. Mais on n'a pas cru devoir abroger cette partie de la déclaration par une loi contraire ni même en parler dans l'instruction qu'on ne pourra pas empêcher de devenir publique, pour ne pas donner lieu aux nouveaux convertis mal intentionnés de prendre avantage de ce relâchement. Il est certain que dans la disposition où ils sont, rien ne serait plus dangereux que de se rétracter en la moindre chose, ils en tireraient des conséquences et sèmeraient sur cela des bruits capables de renouveler l'esprit de schisme et de rendre inutiles les dispositions et les vues de l'édit projeté. S'il est bon d'un côté d'éviter cette peine qui fait tant d'horreur, il est bon d'un autre côté de la laisser craindre. On a donc cru par ces considérations qu'il fallait non seulement en faire un article

secret et séparé de l'instruction générale pour Messieurs les Intendants, mais encore différer de le leur envoyer pendant quelque temps jusqu'à ce que l'édit ait été publié et qu'on en ait vu les premiers effets. Peut-être même que de la manière dont l'édit est tourné, on n'aura pas besoin d'un article secret et que cette peine s'abolira d'elle-même sans autre précaution.

On estime aussi qu'on doit éviter de répandre le sang autant qu'il se pourra. Un tel remède, en fait de religion, irrite plus qu'il ne retient. On flatte ces misérables et ils se flattent eux-mêmes d'un faux honneur du martyre qui efface la honte et la crainte du supplice. Mais on n'en a rien dit dans l'instruction par les mêmes considérations qui ont été marquées sur l'article précédent. On y a seulement pris des précautions pour que le Roi soit informé des faits graves et sujets à peine capitale qui se présenteront, afin que Sa Majesté puisse donner ses ordres pour en faire surseoir le jugement dans les Parlements ou prendre tels autres expédients qu'elle jugera à propos.

Les mariages entre les familles des anciens catholiques et celles des nouveaux convertis peuvent être très utiles pour réunir tous les sujets du roi dans la même religion et effacer en eux toute idée de schisme et de séparation. Il est important que lesdits sieurs intendants et commissaires de partis s'appliquent particulièrement à procurer, autant qu'ils le pourront par des moyens doux et secrets, ces sortes d'alliances. On a cru néanmoins n'en devoir rien mettre dans l'instruction par les mêmes raisons, sauf à le leur recommander, par un article en lettre séparée.

Les troubles qui, quelques années plus tard, agitèrent plusieurs provinces, la révolte des Cévennes, établirent bientôt l'insuffisance de ces mesures. Mais il n'était pas inutile de montrer que, du vivant même du grand roi, la légitimité et les avantages de l'Édit de Révocation avaient été soumis à une discussion solennelle et que, si la question des nouveaux convertis fut jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle une source de maux pour l'Église et pour le royaume, les évêques de 1698 doivent en partager la responsabilité avec Louis XIV et avec l'opinion publique de leur temps.

J. LEMOINE

THACKERAY[1]

VI

Dans sa belle grande maison de Young Street, où le rire des petites filles mettait une aimable animation, où les amis venaient s'asseoir autour de la table hospitalière, à l'heure où le vin circulait tandis que l'hôte chantait une de ses ballades à la Béranger : l'*Arbre d'Acajou*, la *Chaise cannée* ou la *Bouillabaisse*, Thackeray se réconciliait avec la vie. Nous croyons tomber dans un précipice ; nous sommes étourdis par la chute, l'abîme nous paraît vide, tout noir, effroyable : au bout de peu de temps, nos yeux se font au crépuscule ; nous y distinguons des objets qui deviennent familiers à leur tour : ce n'est plus un abîme, c'est un ravin... Mais non, c'est un vallon : la vie n'y est plus insupportable. Parfois, on finit même par aimer ce triste séjour. Le foyer subitement dévasté de Thackeray s'était reconstruit sans la femme ; c'était le foyer d'un veuf. Et un veuf est encore sensible, Dieu merci, aux plaisirs ordinaires de l'existence, au mouvement des idées, à l'art, à l'amitié. Rien de tout cela ne laissait indifférent William Thackeray. Le satiriste, toujours prêt à chansonner son prochain en dessinant sa caricature, était le cœur le plus délicat, le plus fidèle et le plus tendre.

« Il faut être veuf, et même veuf d'un certain âge, pour apprécier le commerce des femmes. Tant que nous gardons

1. Voir la *Revue* du 1er novembre.

des prétentions à aimer et à nous faire aimer, nous ne voyons dans l'univers qu'une femme à la fois. Soyez donc un bon papa, un pauvre vieux, et vous trouverez des charmes insoupçonnés à la société féminine. Vous ne savez rien, jeune homme, de la bonté, de la délicatesse, de l'esprit des femmes mûres : rien du charmant babil, des secrets naïfs des toutes jeunes filles. Ah ! soyez un veuf grisonnant qui ne veut pas se remarier ! Vous serez l'ami de la maison, vous en aurez l'entrée à toute heure ; vous y apporterez votre sympathie, vous y donnerez carrière à votre humeur badine et plaisante. Madame vous confiera tous ses ennuis et vous demandera des conseils dans des cas intéressants. Mademoiselle vous laissera puiser les délicieux petits secrets de son cœur. Ni l'une ni l'autre ne se gênera pour toi, mon vieux. Tu es admis aux mystères, comme le docteur, comme le directeur de conscience, ou le Kislar Aga...

» Quel privilège ! Si, vous autres jeunes, vous trouvez délicieuse l'intimité d'une seule femme, que doit donc être l'intimité d'un millier de femmes toutes charmantes ! L'une d'elles, par exemple, a des yeux bleus adorables, et des principes protestants orthodoxes. Une autre a de beaux yeux bruns et aime la géologie et la musique. La belle ritualiste a des yeux noisette qu'on voit à peine à travers ses cils immenses, à moins qu'elle ne les lève au plafond, dans une extase indignée. On pourrait aimer n'importe laquelle des trois. Mais il est évident que les yeux bruns resteront toujours bruns, et qu'on pourrait à la longue s'ennuyer de la musique et de la géologie. Sapphira, quand elle vous a bel et bien convaincu que la Haute Église n'est que le masque du catholicisme, ne peut prononcer un seul mot sur aucun sujet qui m'intéresse. Et j'en dirai tout autant de sa belle adversaire. De l'une ou de l'autre, peut-être, on aurait vite assez, si l'on était réduit à leur seule société. Mais quelle variété infinie présente l'espèce entière ! Combien de sympathie, de bienveillance, de curiosité et d'observation éveille en nous le sexe charmant, avec la beauté multicolore de tous ses différents yeux, et la musique exquise de toutes ses voix féminines[1]. »

1. *On the benefits of being a Fogey.*

VII

Après treize années d'un dur labeur et malgré un talent incontesté, à trente-cinq ans, Thackeray n'était pas encore arrivé au premier rang des lettres anglaises. Tout jeune encore, il s'était hardiment mesuré avec Bulwer Lytton ; mais Lytton continuait à le dépasser de toute la grandeur d'une immense célébrité. En 1847, Lytton et Dickens étaient les idoles du monde anglo-saxon. L'un et l'autre, ils avaient cette poésie facile, cette émotion contagieuse qu'adore la foule. Dickens possédait en plus, à un degré incomparable, le don de l'humour : mélange de bouffonnerie, de folie, de pathétique et de philosophie, toujours cher au peuple anglais. En ce temps-là, on arrêta plus d'une fois les diligences, pour les dévaliser, non de leur or, mais des fameux *Numbers*, les feuilletons mensuels des romans de Dickens. Cet homme était une puissance dans le pays. Et Thackeray marmottait tout bas : « S'il a tort, j'ai raison ; si j'ai raison, il a tort », tandis que la voix générale lui renvoyait ce dernier mot comme un écho moqueur. Ou plutôt, le public ne condamnait point Thackeray ; en tant que romancier, il l'ignorait encore.

On connaissait bien Michael Angelo Titmarsh, l'illustre Fitzboodle, le major Gallaghan et le Snob. En dehors du cercle étroit des gens de lettres, on ne savait guère leur identité avec le *reviewer* jouisseur et délicat, très bourgeois et quelque peu bohème, qu'était William Makepeace Thackeray. Cependant le temps passait. S'il apportait au brillant journaliste un public restreint, mais choisi, s'il récompensait largement un long effort, ce n'était pas encore la gloire, ce n'était pas non plus l'avenir assuré, le repos de la vieillesse, la certitude de pouvoir mourir un jour, bien las, sans trop faire tort aux enfants et à la « *poor little wife* ». Il fallait pour cela frapper un grand coup, s'imposer enfin, sortir de ces éternels pseudonymes, de ces habits de Pierrot qui déguisent trop, à la longue, un homme qui ose voir, sentir et penser. Depuis

longtemps déjà, depuis l'époque des *Confessions de Fitzboodle*, Thackeray avait dans la tête certaines idées. Il voyait certains personnages : un homme admirable de patience et de chevaleresque dévouement, mais ridicule par l'extérieur, ne sachant guère s'exprimer; une femme mariée à un snob médiocre et intrigant qu'elle adore, elle-même l'objet des hommages muets et respectueux de l'homme supérieur. Elle l'apprécie. elle a même pour lui une certaine affection, car elle est douce et bonne, mais elle n'est pas assez intelligente pour comprendre l'être qui la place si haut. Puis des scènes de la vie de Londres; des souvenirs de Weimar; toute une conception, presque une philosophie de la société moderne. Une nuit, il s'éveille en sursaut : deux mots lui tintent dans les oreilles. « Je me jetai hors du lit, — écrit-il à Miss Perry, — et trois fois de suite je fis en courant le tour de ma chambre en criant tout haut : *Vanity Fair! Vanity Fair! Vanity Fair!* »

La *Foire aux Vanités* est connue dans toutes les langues. C'est un chef-d'œuvre de vie, de variété, d'observation, d'ironie et de tendresse. Qui ne connaît le noble Dobbin, l'inimitable Becky, la tendre Amelia et cet effrayant portrait du vieil acheteur de plaisir, lord Steyne? On ne trouvera pas de roman anglais où la vie soit saisie d'une main aussi ferme, aussi adroite, aussi respectueuse de la vérité. Il est vrai que l'impression qui s'en dégage est mortellement triste... « Tout le monde est seul, — nous assure l'auteur à chaque page : — on espère triompher de cette solitude par des rêves d'amour, d'action, de gloire, mais ce ne sont que des rêves. Au moment où nous croyons les atteindre, ils s'évanouissent sous notre étreinte et nous laissent seuls et déçus. Tout le monde est égoïste, les bons comme les méchants : les uns veulent satisfaire leur cœur, les autres leur intérêt, mais chacun ne pense qu'à soi. Et personne n'est heureux. Le bonheur n'est qu'un rêve, le plus intangible de tous. La vie est un songe inutile. L'amour, comme l'ambition, aboutit à une déception fatale ».

Thackeray, observateur surtout, n'a pas cette haute morale constructive des Tolstoï et des George Eliot. Il ne tire pas la conclusion de ses prémisses. « Chacun est égoïste, dit-il, chacun est malheureux. Vanité des vanités! » Mais il ne va

pas jusqu'à dire : « Le désir individuel est l'ennemi du bonheur : renonçons au désir. » Il n'a pas eu la vision d'un monde où les hommes chercheront ensemble le bonheur de tous. Il ne s'est pas dit que l'homme qui augmente par l'altruisme la surface sensitive de son âme est incapable de désespoir ou même de déception. Il n'expliquait rien : il se bornait à constater; et là est la valeur et la vérité de son œuvre.

Thackeray, qui se croyait professeur de morale, avait tout conservé de sa première éducation de peintre. Observer avec pénétration et justesse, rendre avec fidélité la chose vue, — voilà un art et une méthode qui détonnaient singulièrement dans ce concert de fantaisie à outrance, d'exagération sentimentale et de poésie amphigourique qu'était alors le roman anglais. Le style de Thackeray, si sobre et si pénétrant, déroutait un public accoutumé aux vivacités d'un Dickens, d'un Bulwer, d'un Lever. Les romans se publiaient alors par « numéros » d'une quarantaine de pages. Les premiers numéros de *Vanity Fair* n'eurent aucun succès ; l'éditeur parla même de discontinuer la publication, quand trois circonstances imprévues changèrent subitement un médiocre succès d'estime en une célébrité de franc aloi qui embrassa à la fois le grand public et les meilleurs esprits parmi l'élite des lettrés.

Presque au même moment, l'*Edinburgh Review* publia une critique fort élogieuse qui promettait à *Vanity Fair* rien moins que l'immortalité ; un petit livre d'étrennes de Thackeray eut un de ces triomphes brillants et légers qui mettent un nom d'auteur sur toutes les lèvres; finalement, Currer Bell, la romancière à la mode, écrit en préface à la seconde édition de *Jane Eyre*, une dédicace à Thackeray, « ce Titan, ce prophète, cet aigle ». Il n'était plus permis d'ignorer l'écrivain de la *Foire aux Vanités*, Et, en effet, Thackeray y donnait enfin toute sa mesure. Jamais il n'a surpassé, ni peut-être égalé, ce premier roman touffu et plein, où il a mis l'amère philosophie d'une expérience cruelle, la bonté d'un cœur resté tendre en dépit des illusions perdues, toute la vie, le mouvement, l'agitation même de cette foire aux vanités qu'est la société humaine. Et pourtant, dans ce gros roman, il n'y

a qu'un seul être qui soit à la fois intelligent et bon : c'est le commandant Dobbin, laid, gauche et malheureux. Pour le reste, les habiles sont dénués de cœur, témoin Becky, lord Steyne, miss Crawley ; les bons sont faibles et surtout ils sont naïfs jusqu'à friser la niaiserie. La bonne Amelia est presque sans cerveau. Les femmes s'indigneront toujours de cet idéal simple outre mesure ; mais on sent l'affection du romancier pour cette femme, purement instinctive, si fraîche : Amelia est une fleur ; et Thackeray l'estima telle : « Je l'ai faite d'après vous (écrit-il à son amie, Mrs. Brookfield), mais non pas seulement d'après vous ; ma mère en est ; et surtout j'y ai mis beaucoup de ma pauvre petite femme. » Et pourtant cette Amelia elle-même est non seulement ignorante et presque sotte, mais injuste, mais jalouse, égoïste même dans son étroit dévouement aveugle et servile. Car les bons comme les méchants ne sont que vanité.

Vanity Fair est un roman historique en même temps qu'il est un roman d'analyse. Stendhal n'a pas surpassé les chapitres qui racontent le séjour à Bruxelles de l'armée anglaise, à la veille de la bataille de Waterloo. Avec quelle vivacité Thackeray nous fait voir cette armée anglaise, sans ordre, aussi pleine de touristes que de soldats, cette armée de sport et de plaisir, qui va à la guerre comme on va à la chasse, qui s'amuse entre deux reconnaissances, danse jusqu'à l'aube de Waterloo et va enfin se battre en laissant toute la colonie anglaise de Bruxelles en proie aux plus fatales prévisions ! C'est cette foule de non-combattants, de flâneurs, de spectateurs affolés, de passants colportant les dernières nouvelles du triomphe du « tyran corse », de femmes demandant à Dieu la vie de leur mari, ladies à la recherche de sensations fortes, stratégistes en chambre : — c'est tous ces voisins enfiévrés de l'armée que Thackeray fait vivre et se mouvoir devant nous. Il ne pouvait guère se rappeler la bataille de Waterloo ; il avait quatre ans en 1816 ; et pourtant ce grand événement l'avait touché de près. Son beau-père y avait combattu, bien d'autres membres de sa famille et de ses relations ; pendant toute son enfance et toute sa jeunesse, on lui en avait dit et redit l'émouvante histoire...

A partir de ces chapitres de Waterloo, qui tiennent à peu

près le milieu du livre, *Vanity Fair* était entré dans la grande gloire. « Ce livre a tous les succès, sauf un succès de librairie, — écrit l'auteur à sa mère ; — ma réputation y gagne énormément, mais quant à ma fortune !... » Cependant, pour les derniers fascicules, on tirait à six mille. C'était peu de chose à côté des vastes éditions de Dickens. Si Saül avait ses six mille, David avait ses vingt-six mille ; et, dans ces conditions-là, Saül n'est jamais satisfait. L'élite était pour Thackeray. Lui qui aimait le monde et qui, pendant tant d'années, s'était vu forcé de s'en priver, le voilà devenu l'auteur favori des ducs, invité dans toutes les grandes maisons de Londres : Devonshire House, Holland House, Lansdowne House. Le *Morning Post* imprima son nom dans le *Fashionable Intelligence*. Et ses anciens amis, un peu jaloux de cette apothéose, se disent tout bas qu'un de ces jours l'historiographe des Snobs, à court de copie, pourrait bien publier les derniers chapitres de son autobiographie.

Mais le métier d'homme du monde est trop dur et il impose une fatigue trop constante pour qu'un homme de lettres l'ajoute impunément à ses occupations journalières. Thackeray avait beau s'amuser quand, au seuil de l'imprimerie de *Punch*, il rencontrait quelque commensal de la veille. — « Comment ça va-t-il... depuis ce matin, quatre heures ? » — son rire hilare, épanoui, ne masquait pas assez sa fatigue. Déjà ses lettres à sa mère fourmillent de petites notes lasses, déçues, aspirent au simple repos comme au meilleur bien. N'oublions pas que Thackeray était en même temps que romancier l'artiste chargé d'illustrer ses propres œuvres, ce qu'il faisait d'un pinceau léger, acéré, incorrect, expressif au possible : on ne comprend guère tout le fonds de volonté chez Becky Sharpe, si l'on n'a pas regardé son image. Ce double labeur épuisait le héros de la saison.

« Je finirai *Vanity Fair* au prochain numéro — écrit l'auteur à madame Carmichael-Smythe. — Quel soulagement ! Je déteste tous mes personnages sauf Dob et la pauvre Amelia... Oui, Amelia est égoïste, vous avez raison... Ils le sont tous, tous odieux, sauf Dobbin. Ce que j'ai voulu représenter, c'est un groupe d'hommes et de femmes vivant de la vie du monde, sans Dieu, — je dis la chose hors de tout *cant*, — parfaitement

satisfaits de leur moralité supérieure. Dobbin et la pauvre Briggs sont seuls à avoir quelque humilité en face d'eux-mêmes. Mais Amelia deviendra meilleure, une fois son odieux mari mort d'une balle dans le ventre ; la souffrance, la maternité, la religion seront son salut. Et déjà elle a une qualité bien rare en ce monde : elle sait aimer. Tout est là. Je n'avais guère pensé à te dire tout cela ; mais c'est de ces idées que mon livre est fait, et Dieu qui me les inspire m'aidera à les mener à bonne fin. » — « 2 juillet 1848. Je viens de terminer la *Foire aux Vanités* à l'instant même ! J'ai tant travaillé et je suis si fatigué que je puis à peine tenir la plume pour dire : « Que Dieu bénisse ma chère vieille mère ! » Je n'ai pas eu le temps d'écouter vos canonnades de Paris. Grâce à Dieu, tu ne vas plus y rester... Que je suis content d'avoir fini mon livre ! Content et très mélancolique et brisé tout à fait [1] ».

Quelques jours plus tard, il quitta Londres pour rejoindre sa mère. Et c'est à Spa qu'il écrit les premiers fascicules de son nouveau roman, *Pendennis*, qui paraissent à Londres dans le courant de novembre. Tout surmené qu'il fût, Thackeray ne s'accorde pas quelques semaines de répit. Le cerveau, les nerfs tendus à se briser doivent commencer une tâche nouvelle. On ne brave pas ainsi la nature. Avant la fin de la publication de *Pendennis*, au mois de septembre 1849, Thackeray tombe gravement malade et pendant trois mois il se débat entre la vie et la mort.

VIII

Il n'était pas destiné à mourir encore, mais l'homme de quarante ans à peine, qui lentement renaissait à la vie aux premiers jours de 1850, était déjà tout blanc et presque vieux. Désormais, pour tous ses amis, il sera « Old Thack ». Pour lui, la jeunesse a disparu : à sa place, il a trouvé une indulgence nouvelle, qui tient peut-être à une grande lassitude. Sa

1. Anne Ritchie, *Introduction to Vanity Fair. Biographical Edition.*

fatigue constante connaît pourtant des coups de collier formidables, des éclairs d'énergie intense, des moments même où elle paraît se détendre dans une sérénité de sage. Mais désormais le sentiment dominant, c'est un sentiment presque romain de l'ennui de vivre.

Thackeray n'écrira plus de *Pendennis*. Entre l'observation acérée de *Vanity Fair* et la mélancolie classique d'*Esmond*, ce roman, conçu par un cerveau surmené à la veille d'une maladie presque mortelle, possède néanmoins une grâce suave, spontanée, charmante. Le romancier y revit ses premières années: il revisite les sentes du Devonshire où il avait tant promené sa belle jeunesse. Les folies de Pen à Cambridge, ses dettes, ses voyages, son amitié pour Warrington (Fitzgerald), sa vie d'avocat, ses expériences de journaliste, son cœur incertain longtemps partagé entre les « sirènes » et les « anges », finalement le salut de cette âme présomptueuse et faible, mais bonne, rachetée par l'amour d'une vierge forte, — tout cela était pour Thackeray ce récit intérieur, familier et d'autant plus délicieux, que sont, pour les gens d'âge mur, les souvenirs de leurs jeunes années. Ils les arrangent un peu, sans doute, ces souvenirs, avant de les conter aux voisins; mais ils en connaissent mieux que personne la vérité foncière. Ces livres-là sont toujours intéressants. *Pendennis* avait passionné toute la famille de l'auteur : on contait le chapitre prochain à madame Carmichael-Smythe; les fillettes de Thackeray s'arrachaient les pages du premier brouillon pour les copier de leur plus belle écriture. Quand Helen Pendennis meurt, la cadette, Minnie, rend son tablier de petite secrétaire de dix ans : « Non, papa, je ne veux pas! qu'elle meure *presque*, avec un médecin ordinaire à son chevet; puis surviendra un homéopathe qui la tirera d'affaire! »

Esmond, le successeur de *Pendennis*, était le fruit d'un enfantement plus douloureux. Le romancier ne parlait pas volontiers de ce livre si triste, si triste! Il avait trouvé le sujet, ou plutôt le milieu, au XVIIIe siècle. De tout temps, Thackeray avait été un classique de par le cœur, un continuateur possible de l'âge auguste de la Reine Anne. Son enfance, passée dans un monde agréablement suranné, ses

études à Cambridge où il préférait Addison et Fielding à Horace et Aristophane, les goûts de toute sa vie. le préparaient à comprendre la grande race et la tradition d'autrefois. A mesure qu'il avançait dans la vie, elles lui plaisaient toujours davantage. « Parfois, écrit-il, je me demande à quel siècle j'appartiens : suis-je du XVIIIe? Suis-je du XIXe? Je passe mes journées dans l'un et mes soirées dans l'autre. » Depuis sa grande maladie de *Pendennis*, malgré le succès de ses romans, Thackeray sentait s'accroître, jusqu'à parfois devenir insupportable, la fatigue d'une imagination toujours tendue, forcée constamment de voir, de peindre et de créer. Dans ses premières heures de vieillesse précoce, il aurait aimé s'asseoir un peu au bord de la route, se délasser, voir passer les autres, leur donner de bons conseils — et même bien souvent, tout simplement, à se recueillir, se souvenir. Car, à mesure que nous sentons l'existence s'écouler, si fluide, entre nos doigts plus faibles de jour en jour, nous nous accrochons au souvenir comme à la seule chose qui demeure... Homme sérieux et railleur, psychologue et moraliste, Thackeray s'ennuyait un peu, à la fin, de toutes ces amours de bons petits jeunes gens et de belles petites jeunes filles qu'il fallait conter sans trève ni relâche. Mais il y avait là une question d'argent. Sa nature libérale, dépensière, amie de ses aises, ne savait pas se priver : il lui fallait ses trois domestiques, son cheval, ses soirées de mondain — bref, un train de vingt-cinq à trente mille francs par an (nous sommes en 1850). Mais tout autant qu'un homme de plaisir, il était un homme de conscience et un père très tendre. L'idée de la mort lui était devenue familière : il ne pouvait disparaître en laissant dans la gêne, presque la misère, sa femme folle, ses deux toutes jeunes filles. Il considérait comme un devoir de regagner au moins le patrimoine si follement dissipé aux premières heures de la jeunesse.

« Je voudrais deux cent mille francs pour chacun de mes enfants, un peu plus, si possible », écrit-il à sa mère. Incapable d'économie, il se sait pourtant capable d'un régime de forçat ; chez lui, comme chez Walter Scott, l'âme résistante se raidit dans la décadence physique. On lui parle de faire une série de conférences, en lui promettant de grosses

sommes. Dickens se contentait de lire, en bon histrion, les passages les plus désopilants ou les plus pathétiques de son œuvre. Thackeray, plus digne, plus « gentleman », compose pour l'occasion une série d'essais admirables de justesse, de finesse, de légèreté à la fois gracieuse et solide, sur les humoristes du XVIIIe siècle. Les travaux de critique et d'histoire l'attiraient et il s'y montre de première force. En outre, ils allaient l'aider, ces travaux, à renouveler son talent de romancier. C'est en lisant les essais de Steele et d'Addison qu'il conçoit l'idée de son roman historique : l'autobiographie imaginaire d'un colonel des armées de la reine Anne, ayant frayé avec le monde des lettres et le monde de la cour. Il avait écrit *Vanity Fair* pour prendre la place qu'il sentait lui appartenir, en ramassant toutes ses forces d'homme dans un immense effort. *Pendennis*, il l'avait écrit en se défendant, pour plaire aux autres et en même temps pour parler de sa propre jeunesse. *Esmond*, Thackeray l'écrit avec son cœur d'homme mûr, pour lui-même, convaincu que le livre, quoique valant bien les vingt-cinq mille francs qu'offre l'éditeur, n'aura pourtant qu'un succès d'estime : « Le livre est si triste, dit-il à sa mère, mais triste à en être ennuyeux, quoique étonnamment bien écrit. » — « Le héros, dit-il encore, est un portrait flatté de votre vilain fils, madame. »

Mais il se trompait quand il affirmait que personne n'aimerait ce roman mélancolique. Tout jeune lecteur a eu son moment d'enthousiasme pour le tendre colonel (l'ancêtre, dirait-on, du commandant Dobbin, comme de sir George Warrington), si durement traité par la vie, orphelin et bâtard, trahi par la femme qu'il adore et le prince à qui il se dévoue; s'estimant encore assez heureux, vers son déclin, d'épouser la mère de sa belle en émigrant aux colonies de sa patrie ingrate... Roman d'analyse et roman d'histoire, visiblement écrit par un homme âgé, roman tout en demi-teintes, comme fanées par le laps du temps, mais justes et délicates, *Esmond* ne ressemble à rien au monde; Montaigne aurait pu écrire un roman pareil. C'est un chef-d'œuvre et mieux qu'un chef-d'œuvre : c'est un livre de chevet.

Esmond, *Vanity Fair*, *Pendennis*, *les Humoristes*, avec une seconde série, déjà un peu moins bien, sur *les Quatre Rois*

George, voilà tout juste trois volumes sur les treize des œuvres complètes Ces trois volumes de Thackeray sont comme l'élixir de son génie. On peut, à la rigueur, négliger le reste : ceux-là, il faut les avoir lus, et ceux-là seuls, je pense, portent le sceau de l'immortalité. Mais cela ne veut pas dire que, dans presque tous les autres, on ne trouve pas des pages, des traits, des figures remarquables ; — et je ne conteste pas la valeur de ce beau roman interminable des *Newcomes*, où Thackeray allait encore donner à l'Angleterre, dans la personne d'un vieux soldat chevaleresque, un peu absurde et tout à fait exquis, son Don Quichotte national, son *gentleman* à outrance, son véritable hidalgo d'outre-Manche.

IX

Les conférences avaient rapporté beaucoup d'argent. Thackeray les avait promenées un peu partout, en Angleterre, en Ecosse, même en Amérique, et, bien que fatigué par tant de voyages, il était content de pouvoir mettre de côté à peu près deux cent mille francs de cette seule provenance. En allant ainsi d'Edinburgh à Baltimore se montrer au public le plus éloigné, Thackeray s'était fait, presque sans le vouloir, le commis-voyageur de sa renommée. On lui avait payée, *Esmond* vingt-cinq mille francs. On lui offre cent cinquante mille pour les *Virginians* qui sont bien loin de valoir leur prédécesseur. Le voilà riche de nouveau. En moins de dix ans, il a pu assurer l'avenir des siens. S'il le veut, il peut désormais se reposer ?

Ç'aurait été d'autant plus nécessaire que la santé du pauvre grand homme surmené menaçait ruine, craquait de toutes parts. Plus d'une maladie organique germait en lui. Depuis *Pendennis*, il souffrait de spasmes horriblement douloureux. « Voici onze fois que j'en ai une crise depuis le jour de l'an », écrit-il à un ami, dans l'automne de 1854. « Ne pas se fatiguer, pas de tabac, pas de liqueurs, pas de dîners en ville », prononcent les médecins. Sa gloire littéraire lui répète leur conseil, mais Thackeray ne pouvait guère se passer de ses délassements accoutumés... Ayant travaillé chez lui le

matin, il allait au cercle pour achever sa copie, entre une conversation et une promenade, sur une des tables de l'Athenæum ou du Garrick Club; il faisait volontiers encore un tour de Parc, avant de s'habiller pour dîner en ville, peut-être à Devonshire House ; après minuit, il sort du monde le plus huppé pour se retrouver bohème, comme à vingt ans ; et le voilà qui achève sa nuit dans quelque Cave d'Harmonie, chez Evans, ou bien au Coal-Hole, tavernes de rapins, de journalistes, de fêtards et de carabins, où notre romancier à la mode passe bien une heure ou deux, au petit matin, à siroter un cognac chaud, à goûter du fromage rôti, à fumer des cigares, pendant que, dans un nuage de fumée et une épouvantable évaporation d'alcool, quelque étoile de café-concert chante l'extravagance à la mode. Y voyez-vous Thackeray avec sa taille de géant, son aimable visage d'enfant sous les cheveux précocement blanchis? C'est un beau régime, n'est-ce pas? pour un homme gravement atteint, qui sait ses jours en danger. Hélas! il se tue plutôt que de s'ennuyer un peu. « Un homme énorme, farouche, les yeux pleins de larmes : pas un homme fort. Mais une vaste masse au moral comme au physique, une sorte d'Hogarth, mâtiné de Sterne, homme d'appétits excessifs; incertain, chaotique même, au fond, sous le vernis parfait du gentleman moderne... De belles qualités sans fiel ni malice. Puis, perdue dans le tout, une délicieuse veine de génie qui se fait jour de temps à autre. Avec ça une perfection de style que pas un auteur de nos jours ne possède. Que deviendra-t-il? Pauvre Thackeray! »

C'est ainsi que le prophétique Carlyle, dans ses lettres à lord Houghton et à d'autres, s'exprime à plus d'une reprise sur le compte du grand romancier dont il voyait, derrière la façade d'ironie, la foncière bonté et l'intime faiblesse. Thackeray était bon, de cette bonté du sceptique, laquelle, au dire de Renan, est la plus solide de toutes. Il était tendre même, mais surtout sentimental, généreux aux pauvres et aux jeunes, souverainement indulgent aux autres et à lui-même : voilà ce qu'était devenu, sur ses derniers jours, le « géant des Cornouailles » dont Carlyle avait fait la connaissance dans les années de faim et de labeur, vingt ans plus

tôt. Il jouissait en paix du fruit de son travail, en regrettant que le plaisir soit si fugitif.

Mais, décidément, ce travail de romancier l'écœurait! Ce qu'il aurait aimé, c'était une bonne sinécure, où, lentement, à sa fantaisie, il pourrait écrire l'*Histoire du règne d'Anne*. Ç'aurait été un beau livre. Mais la sinécure manquait. Sur ce, l'éditeur Smith lance une nouvelle revue : *Cornhill*, et en offre la direction à Thackeray avec des appointements annuels de cinquante mille francs. Il devait toucher, en plus, 250 francs la page pour ses droits d'auteur. Dans les trois années qui suivirent, Thackeray donnait à *Cornhill* deux romans et trente-deux délicieuses causeries : les *Roundabout Papers*. Il pouvait donc dépenser sans remords une centaine de mille francs par an. Bon fils, autant que bon père, il loua pour sa mère une jolie maison à Brompton où, chaque jour, il alla passer une heure avec sa meilleure amie. Mais une maison à Brompton Crescent ne lui suffisait plus, à lui : il se fit construire, à Palace Green, un manoir solide et spacieux, tout en briques rouges, dans le style de la Reine Anne. C'est là qu'il voulait méditer et écrire son histoire, ce chef-d'œuvre *in posse*. Il en parle constamment, il y pense toujours; mais ce qu'il fait, cependant, ce sont des romans pour *Cornhill*, de bons petits romans qui rapportent beaucoup d'argent, mais qui sont devenus si difficiles, oh! si terriblement difficiles à écrire! et peut-être, qui sait? encore plus difficiles à lire, prolixes, incohérents et débiles comme la vieillesse.

C'est là le point noir. Thackeray ne se faisait plus d'illusions. « Je viens de relire *Philip*. Oh! la triste besogne!... Je ne sais qui je plains le plus, de vous ou de moi », écrit-il à son éditeur. Il s'accommode pourtant fort bien de sa prospérité. « Je me sens bien mieux depuis que je suis emménagé », écrit-il de Palace Green à sa mère, au printemps de 1863; et il lui décrit, non sans orgueil, son beau *Palazzo*. « M'y vois-tu, un vieux monsieur dans une belle demeure, tout comme le héros à la fin d'un roman? » Car il y était, à la fin du roman; et il le savait bien. Dans ces *Roundabout Papers* que je viens de relire pour la vingtième fois avec un plaisir toujours nouveau, tant est délicieux leur babil ingénu, sage, spontané à la fois et réfléchi, dans ces

seules pages qui resteront des dernières années de Thackeray, lisez l'histoire du docteur Edinburgh et du docteur London.

« Il y a environ deux ans, il y avait dans nos murs, ou dans les murs d'une ville quelconque, un docteur fort célèbre, qui voyait tous les jours ses salons remplis de gens venus de loin pour qu'il les guérît. Et ce docteur soupçonna chez lui-même une maladie mortelle. Il s'en fut donc à Dublin, ou peut-être bien à Edinburgh, consulter un homme de l'art. Et celui d'Edinburgh examina son camarade, écouta les battements de son cœur et le bruit de son souffle, lui tâta le pouls, j'imagine, inspecta sa langue... « Combien de temps me donnez-vous? dit le docteur London au docteur Edinburgh. — Docteur, vous pouvez durer encore un an », répondit le docteur Edinburgh au docteur London. Et celui-ci rentra chez lui, sachant qu'il avait écouté la voix de la vérité. Il mit ses affaires en règle, avec les hommes et avec le ciel aussi, j'espère. Il recommença tous les jours à recevoir ses clients ; et l'année s'écoula comme à l'ordinaire, en visites à ses malades. Il y en eut des milliers qui lui durent leur santé. Et de tout ce qui s'était passé à Edinburgh, il ne dit jamais un mot ; il vécut dans sa famille, calme et gai, tendre et affectueux, comme auparavant, tout en se disant que la nuit était proche où l'homme ne travaille plus. Cependant vint l'hiver, et un malade, au loin, — bien atteint, mais bien riche, — envoya chercher le docteur London. Et le médecin, qui savait bien que lui-même pouvait mourir d'un jour à l'autre, entreprit quand même le voyage, car il savait que les honoraires en étaient considérables et il pensait à ses enfants... Et il advint qu'il mourut en route, sans que sa famille soupçonnât, du moins jusqu'après sa mort, la connaissance qu'il avait toujours eue du péril qui le menaçait. »

« Old Thack » n'était pas médecin. « Old Thack » n'était pas malade. Sa belle prestance, son humeur vive et généreuse, ses habitudes de bon prince, son faste aimable, ses chevaux de selle et de voiture, ses fêtes pour étrenner le nouveau *Palazzo*, encore à moitié vide, faisaient voir combien « Old Thack » aimait la vie. Le Parc, les salons de l'Academy, les salons du monde, les clubs, Cornhill, Fleet-Street, Pall Mall, il en était comme la synthèse. Il représen-

tait tout ce qu'il y a de plus loyal, de plus digne, de plus droit, de plus humain dans la vie et dans les lettres. On s'insurgeait parfois contre ce qu'il y avait dans ses façons d'involontairement arrogant. Mais on le savait bon, charitable, sincère : on l'aimait, on le respectait. L'insuccès de ses deux derniers romans n'avait même pas effleuré sa souveraineté littéraire. Aussi admirait-on fort son dernier *Roundabout Paper* sans en soupçonner l'application intime. On ne savait pas que déjà, au printemps de 1863, Thackeray, de passage à Paris, avait consulté un spécialiste célèbre. « Si ce qu'il dit est vrai, — écrit-il à George Smith, le 30 avril, — il faut souhaiter le bonsoir à la Reine Anne. Ou pour mieux dire, je verrai Sa Majesté plus tôt que je ne l'aurais cru. »

Dès le mois d'avril 1862, Thackeray avait dû résigner la direction de Cornhill. Le dur métier de directeur est cruel pour un cœur fatigué, pour un cerveau préoccupé par un art personnel. Le grand romancier se persuada qu'il retrouverait son talent tout entier dès qu'il ne serait plus tourmenté par l'importun talent d'autrui, dès qu'il ne passerait plus tout son temps à lire, à relire, à accepter, à refuser, à perdre, à chercher, à retrouver les manuscrits de ses contemporains. Et, en effet, il semblait retrouver un peu d'entrain pour commencer un roman historique : *Denis Duval*. Il y a de bons esprits qui placent très haut ce fragment. J'avoue que je ne comprends pas leur appréciation. Mais pour le biographe, ces dernières pages d'une main déjà lasse ont un grand intérêt, car il est impossible de lire les chapitres consacrés à la folie de la comtesse de Saverne sans réfléchir à l'histoire intime du romancier. Et un critique de l'école de M. Brunetière pourrait remarquer de quelle façon, au moment même où la personnalité de Thackeray s'affaiblit, son génie paraît devenir un précurseur de l'esprit de demain. Autant que le roman oublié de *Lovell the Widower* ressemble aux récentes œuvres de M. Henry James, autant *Denis Duval* fait pressentir la manière de Robert-Louis Stevenson.

Ce dernier roman devait toujours rester inachevé. Pendant l'année 1863, sans être précisément malade, Thackeray était souvent indisposé. « Si souvent que, lorsqu'il allait bien, on aurait dit que nous étions tous en vacances, tant nous étions

gais », écrit sa fille. Son roman le hantait. Il causait avec ses enfants de chaque détail. Parfois, il tirait un chapitre de sa poche, le relisait, leur en lisait quelques pages ; d'autres fois, il avait commandé la voiture pour une promenade, mais il fallait attendre une heure, deux heures, jusqu'à ce que cet accapareur de *Denis Duval* voulût bien lâcher le père de famille. Il y en avait encore huit fascicules à remplir.

Et, vers le milieu de décembre 1863, Thackeray se sentait arrêté par un malaise persistant : une lassitude plutôt qu'une douleur, une constante oppression. « Mon Dieu, avait-il dit un jour, s'il faut mourir, je m'en irai sans regret. Je m'en irai, je ne sais où — mais c'est où Dieu veut, quelque part dans son univers par lui créé... Ceux que nous aimons ne peuvent que nous accompagner au bord de l'infini. Il faut faire le voyage seul. Mais, à moins qu'elles ne soient très jeunes ou très heureuses, je ne puis vraiment dire que je plains les âmes qui nous quittent... »

Donc, la veille de Noël, on entra dans sa chambre. William Thackeray gisait inanimé sur son lit. Il n'avait que cinquante-deux ans et quelques mois ; mais depuis une douzaine d'années déjà, la résignation, la sagesse, et peut-être quelque chose de l'indifférence des vieillards, l'avaient détaché de la vie présente — cette vie qu'il avait trouvée si belle, si cruelle, si riche, mais si fatigante, et au fond si infiniment solitaire.

Requiescat in pace. Son œuvre demeure. — Et cela aussi, eût-il dit, n'est que vanité et pâture de vent. Toutes choses n'aboutissent-elles pas au même terme ? Vanité des vanités, s'écriait-il avec l'Ecclésiaste ; tout est vanité !

MARY JAMES DARMESTETER

L'ESPÈCE

Quand un voyageur arrive pour la première fois au Sénégal, au Tonkin, ou dans tout autre pays habité par une race profondément différente de celle à laquelle il appartient lui-même, il est, pendant quelques jours, exposé à des erreurs souvent fâcheuses. Le portefaix qui a débarqué ses bagages à Dakar, l'hôte qui l'a conduit à son auberge, il les retrouve, à moins que des vêtements très particuliers ne les distinguent, dans tous les nègres qu'il rencontre. Et il confond fatalement tous les enfants nègres, tous les nègres d'âge moyen, tous les vieillards nègres. Petit à petit, cependant, certaines physionomies lui deviennent plus familières ; après un séjour un peu prolongé, il connaît individuellement tous les habitants du village, il découvre à chacun des caractères personnels, comme il en trouvait à ses concitoyens dans sa ville natale, et il s'étonne même d'avoir pu confondre des êtres aussi nettement distincts.

Si ce voyageur était reparti le lendemain de son arrivée, il aurait gardé le souvenir, non de la physionomie d'un individu spécial, mais d'un type de race, du type yolof, par exemple, pour le Sénégal. Au contraire, ayant séjourné longtemps dans le même endroit, il a remarqué les caractères personnels : ce qui ne l'empêchera pas, s'il quitte le Sénégal pour le Tonkin, de retomber dans la même erreur et de confondre, au début, tous les Annamites les uns avec les autres.

Supposons qu'un voyageur doué d'un excellent esprit d'observation traverse successivement tous les pays de la terre, en s'arrêtant peu de temps dans chacun d'eux : il rapportera de ses pérégrinations, non le souvenir précis des quelques individus particuliers qu'il aura rencontrés, mais bien une liste, un catalogue de types de races, dans lesquels il fera rentrer tous les hommes et qu'il réunira eux-mêmes en quelques groupes, le blanc, le jaune. le noir, le rouge, etc. Montrez ensuite à ce voyageur un Yolof, un Annamite quelconques. il y reconnaîtra précisément le Yolof, l'Annamite qui lui ont servi de type, comme s'il n'y avait qu'un Yolof, qu'un Annamite au monde. Nous agissons comme ce voyageur hypothétique lorsque nous nous livrons à l'observation superficielle du monde animal, — à l'observation des animaux sauvages du moins, car il peut en être autrement de ces malheureux êtres, dits domestiques, chez lesquels la fantaisie de l'homme a, pendant une longue suite de siècles, artificiellement développé les monstruosités les plus bizarres.

Nous ne remarquons pas de différences individuelles entre les moineaux, les corbeaux, les rats et les grenouilles. Sauf dans des cas tératologiques exceptionnels, le chasseur ne distingue pas le lapin, le lièvre, le perdreau qu'il tue des autres lapins, lièvres, perdreaux qu'il a tués ; il les définit ordinairement, dans son souvenir, par la blessure qu'il leur a faite ou le pays dans lequel il les a tirés ; un lapin est un lapin et non pas Jean Lapin ou Pierre Lapin. Et, cependant, les lapins se connaissent entre eux, les fourmis se reconnaissent après une longue absence, tout comme les Yolofs ou les Annamites, mieux peut-être ; mais, pour un observateur superficiel, ces différences individuelles n'existent pas ; ce qui existe, ce sont des *espèces*, l'espèce lapin, l'espèce lièvre, l'espèce moineau.

La notion d'espèce est une notion spontanée qui résulte naturellement chez l'homme de l'examen rapide des êtres qui l'entourent. Nos ancêtres ont eu cette notion dès le début ; la Bible nous enseigne que Dieu a créé chacune des espèces qui existent aujourd'hui ; Linné a adopté cette manière de voir et a dit : « Nous comptons autant d'espèces qu'en créa, à l'origine, l'Être infini. » Dans cette hypothèse,

tout est facile : il suffit de décrire séparément chaque espèce ; la définition d'une espèce est sa description rigoureuse. Or, cette conclusion d'une observation superficielle ne résiste pas à un examen approfondi ; le naturaliste chargé de la description d'une espèce donnée se trouvera gêné quand il arrivera aux petits détails d'organisation, puisque ces petits détails sont personnels et diffèrent chez des individus que l'on avait crus d'abord identiques.

Supposons, par exemple, qu'il faille décrire une feuille de chêne ; laquelle choisira-t-on comme modèle ? Dans une forêt contenant des milliers de chênes et des millions de feuilles de chêne, il est impossible de trouver deux feuilles identiques. Comment donc définir la feuille de chêne de manière que, muni de sa définition, un observateur quelconque puisse la reconnaître partout et toujours ? Cette difficulté modifie profondément l'idée d'espèce que nous avait suggérée une observation rapide. Au lieu de cette notion précise d'identité, de reproduction intégrale d'un type primitif créé à l'origine par l'Être infini, on se trouve conduit à adopter une définition vague fondée sur une similitude plus ou moins grande, et à donner le même nom à des choses réellement *différentes*. Toute la précision des sciences naturelles sombre dans ce compromis.

Il peut paraître puéril que l'on s'acharne à donner de la précision aux sciences naturelles ; pour beaucoup d'esprits, les sciences naturelles n'ont, en effet, d'autre objet que de cataloguer d'une manière plus ou moins commode les êtres connus. Cela fut vrai tant que l'on pensa, avec Linné, que toutes les espèces avaient été créées séparément : mais la théorie transformiste est venue donner à l'étude des formes vivantes une portée philosophique nouvelle. Le problème de la parenté des espèces, de leur origine commune, de leur descendance d'ancêtres communs, préoccupe aujourd'hui tous les naturalistes et tous les philosophes.

Chacun prend parti, qui pour, qui contre la théorie transformiste ; mais les plus acharnés adversaires de cette théorie, les plus chauds partisans de la création séparée de chaque espèce sont obligés d'admettre dans l'espèce une certaine variabilité que l'observation de tous les jours permet de

constater. Seulement, disent-ils, cette variabilité indéniable ne va jamais jusqu'à la formation d'espèces nouvelles ; il apparaît seulement des *variétés*, des *races*, jamais des *espèces*. Demandez-leur quelle différence ils établissent entre les variétés et les espèces, ils vous répondront précisément qu'ils réunissent dans une espèce les variétés susceptibles de dériver les unes des autres, de se transformer les unes dans les autres.

Or, c'est là un cercle vicieux qui ne permet pas d'avancer d'un pas. Le lapin et le lièvre sont-ils des espèces différentes? Oui, répondent les partisans de la création distincte, puisque jamais on n'a vu le descendant d'un lapin devenir un lièvre, ou réciproquement. Mais supposez que l'on arrive, d'une manière quelconque, à faire descendre un lapin d'un lièvre ; ne croyez pas qu'ils verront là une transformation d'espèce : « Votre expérience est intéressante, diront-ils ; elle nous prouve que nous nous étions mépris sur les limites de l'espèce dans le genre *Lepus* : le lapin et le lièvre ne sont que des variétés d'une même espèce. » Ainsi, aucune expérience ne pourra résoudre la question, au lieu que, si l'espèce était définie d'une manière *logique* et scientifique, il suffirait d'obtenir, *une seule fois*, *une* variation spécifique, pour donner une base inébranlable à la théorie transformiste.

Darwin lui-même a conclu à l'impossibilité de définir l'espèce : « Nous serons obligés de reconnaître, dit-il, que la seule distinction à établir entre les espèces et les variétés bien tranchées consiste seulement en ce que l'on sait ou que l'on suppose que ces dernières sont actuellement reliées les unes aux autres par des gradations intermédiaires, tandis que les espèces ont dû l'être autrefois. En conséquence, sans négliger de prendre en considération l'existence présente de degrés intermédiaires entre deux formes quelconques, nous serons conduits à peser avec plus de soin les différences qui les séparent et à leur attribuer une plus grande valeur. Il est fort possible que des formes, aujourd'hui reconnues comme de simples variétés, soient plus tard jugées dignes d'un nom spécifique ; dans ce cas, le langage scientifique et le langage ordinaire se trouveront d'accord. Bref, nous aurons à traiter les espèces comme de *simples combinaisons artificielles* inventées pour une plus grande commodité. Cette perspective n'est

peut-être pas consolante, mais nous serons au moins débarrassés des vaines recherches auxquelles donne lieu *la définition absolue, non encore trouvée, et introuvable, du terme espèce.* » — Malgré l'autorité du grand nom de Darwin, essayons cependant d'arriver à cette définition introuvable.

*
* *

Revenons à nos feuilles de chêne. Nous avons remarqué qu'elles sont *différentes* et non identiques ; poursuivons notre étude avec cette nouvelle donnée. La différence constatée nous amène à paraphraser la définition de Linné : Dieu a créé, non pas un certain nombre de types rigoureusement définis, mais des types moyens autour desquels oscillent tous les êtres nés depuis, *sans néanmoins s'en écarter trop*. C'est à cette définition volontairement imprécise que les sciences naturelles doivent de ne pas être des sciences exactes. A la notion rigoureuse de l'espèce définie par un type constamment identique à lui-même, succède la notion nouvelle de la *variabilité dans les limites de l'espèce*. Pour définir une espèce, il ne s'agit donc plus de décrire un type d'animal ou de végétal, mais un certain nombre de types extrêmes entre lesquels devront se placer tous les individus de l'espèce considérée.

Nous voici en présence d'une formule qui semble rendre à la définition de l'espèce, sinon toute la précision primitive, du moins une rigueur qui suffira aux classificateurs, mais elle n'est que spécieuse, et ne résiste pas à l'user. Prenons cinquante feuilles de chêne ; il est très probable que chacune d'elles sera une forme extrême, divergeant dans un sens spécial du prétendu type moyen ; une cinquante et unième feuille, prise au hasard, ne trouvera généralement pas sa place parmi les précédentes, mais manifestera une divergence nouvelle dans un sens nouveau ; d'où il résulte que, pour fixer les limites entre lesquelles peut varier une feuille de chêne, il faudra décrire toutes les feuilles de chêne.

La variabilité dans les limites de l'espèce ne saurait donc être considérée comme une chose suffisamment précise. Au lieu de constater résolument cette défectuosité de la définition, on a essayé de la masquer; puisqu'il est impossible

de fixer les limites de l'espèce, ne peut-on du moins fixer un maximum des variations permises?

Ce raisonnement mène à la définition suivante : Étant données cinquante feuilles de chêne, j'appellerai feuille de chêne un corps qui ne différera pas plus de ces cinquante feuilles de chêne qu'elles ne diffèrent entre elles. Mais il peut y avoir des différences de divers ordres et qui, par conséquent, ne soient pas comparables entre elles, ne puissent pas être rapportées à une commune mesure. Si, par exemple, on a relevé, entre les cinquante feuilles initiales, des différences dans la longueur, la largeur, les sinuosités, le nombre et la disposition des nervures, on pourra comparer une cinquante et unième feuille aux précédentes au point de vue de chacun de ces caractères envisagés séparément, et estimer que les divergences ne sont pas trop grandes ; mais cette cinquante et unième feuille pourra différer encore des premières par la couleur ou l'épaisseur : comment apprécierons-nous ces nouvelles différences ? Telle coloration constituera-t-elle un caractère plus aberrant que telle largeur ou telle longueur ? Une feuille dont le vert tirera sur le rouge vineux sera-t-elle plus éloignée d'une feuille verte que ne l'est une feuille de même couleur ayant des nervures plus souvent bifurquées ?

On ne peut comparer que des propriétés qui sont susceptibles d'une commune mesure. Pour appliquer rigoureusement la précédente définition, il faudrait décomposer la description de la feuille de chêne en un grand nombre de paragraphes, dont chacun correspondrait à un caractère susceptible de mensuration. Il y aurait, par exemple, vingt-cinq paragraphes concernant, le premier la longueur, le second la largeur, le troisième l'épaisseur, les autres les nervures, les sinuosités, la couleur, etc... On ferait, au moyen de ces vingt-cinq paragraphes, la description d'une feuille de chêne, ainsi qu'on fait le signalement anthropométrique[1] d'un cri-

1. Le signalement de notre feuille de chêne devra être *absolument complet*, et par conséquent bien plus complet que la détermination anthropométrique d'un criminel, puisque cette détermination anthropométrique pourrait aussi bien s'appliquer à une statue de cire ou de marbre qu'à un homme formé de substance humaine. Il faudra que ce signalement soit assez complet pour que nous puissions concevoir la possibilité de construire, en s'aidant de lui, une feuille de chêne *identique* à la première.

minel, d'une manière absolument précise, par des coefficients numériques. Dans chaque paragraphe, on pourrait se proposer de fixer une limite supérieure et inférieure des coefficients et l'on aurait ainsi fixé les limites de l'espèce. On ne considérerait comme faisant partie de l'espèce étudiée qu'un corps dont tous les coefficients seraient compris, pour chaque paragraphe, dans les limites conventionnellement admises. Un tel procédé est-il applicable dans la pratique ? Nous allons voir quelles objections il soulève, et j'espère que l'étude de ces objections nous amènera à une définition vraiment précise de l'espèce.

D'abord, cette division en paragraphes, que nous venons de faire, pourra-t-elle être complète ? Une fois établis ces vingt-cinq paragraphes pour la feuille de chêne, pourrons-nous, en nous y rapportant, définir parfaitement n'importe quelle feuille de chêne ? Ne peut-il arriver que nous trouvions par hasard, dans une nouvelle feuille, un nouveau caractère resté jusque-là inaperçu, et qui nous obligerait à ouvrir un nouveau paragraphe ?

Cette difficulté existera d'autant moins que nous aurons étudié un nombre plus grand de feuilles, et l'on peut concevoir un catalogue complet des caractères : pour être sûr qu'on y est arrivé, il faudrait, il est vrai, avoir étudié toutes les feuilles de chêne ; mais pratiquement il suffira d'en avoir étudié un grand nombre. Nous pouvons supposer que, pour chaque espèce, on a établi le catalogue complet des caractères mensurables ; ce catalogue permettra de faire le signalement de tout individu nouveau et, si l'on suppose fixées à l'avance, dans chaque paragraphe, les limites supérieure et inférieure entre lesquelles le caractère donné oscillera dans une espèce donnée, on déclarera que cet individu fait partie de l'espèce quand tous ses caractères signalétiques seront, pour chaque paragraphe, compris entre les limites préalablement assignées.

Ce critérium par le signalement serait ainsi la traduction précise et logique de la définition donnée tout à l'heure ; étant données cinquante feuilles de chêne, j'appellerai feuille de chêne un corps qui ne différera pas plus de ces cinquante

feuilles de chêne qu'elles ne diffèrent entre elles. Cette définition serait mauvaise, car elle préjugerait de la variabilité dont les feuilles de chêne sont susceptibles ; nous n'avons pas le droit de fixer, *a priori*, dans chacun de nos paragraphes, des limites aux dimensions individuelles [1]. Je suppose que l'on ait fait le signalement de *toutes* les feuilles de chêne : dans chaque paragraphe, on prendra comme limites le plus grand et le plus petit des coefficients individuels. Soit, par exemple, 20 centimètres, la longueur maxima de toutes les feuilles étudiées. Toutes les feuilles de chêne devront avoir au plus 20 centimètres de longueur. Et si, cela établi, je viens à rencontrer un objet qui, sous tous les rapports, ressemble à une feuille de chêne, mais qui mesure 21 centimètres, dirai-je que cet objet n'est pas une feuille de chêne? Ce serait parfaitement illogique. Et cependant, c'est *uniquement* à cette fixation de limites que se réduit la définition précédente, qui est adoptée partout.

Il serait absurde de fixer conventionnellement, dans une définition de l'espèce des limites aux dimensions individuelles, puisque, si l'on trouvait par hasard un individu qui dépassât un peu ces limites, on serait obligé de modifier, par cela même, la définition admise. Ce serait absurde : il y aurait là en outre un cercle vicieux évident; car ce serait s'interdire tout examen de la thèse transformiste que d'assigner, *a priori*, des limites à la variabilité dans une espèce donnée. Une définition de l'espèce, établie sur des *inégalités* arbitrairement définies, contient en elle-même la solution des problèmes qu'impose l'idée d'espèce ; elle est donc mauvaise, et il en faut chercher une autre, plus précise, établie sur une *égalité*.

*
* *

Les considérations précédentes sur le signalement des individus nous amènent à une conclusion que beaucoup considèrent comme très importante — et où ils veulent trouver la définition cherchée, — je veux dire la conclusion de la continuité possible dans l'intérieur de l'espèce. Nous avons vu plus

1. Dimension veut dire ici, naturellement, coefficient d'une qualité mensurable quelconque.

haut que Darwin considérait cette notion de continuité comme essentielle. De Candolle en faisait la base de la définition de l'espèce. Elle se présente naturellement à nous par le raisonnement que voici : Supposons que nous ayons décrit deux individus d'une espèce donnée en inscrivant tous leurs coefficients numériques dans les paragraphes de l'état signalétique. Nous pouvons, en changeant arbitrairement les coefficients, créer par l'imagination autant de types que nous voudrons, et qui appartiendront tous à l'espèce donnée. Plus précisément, si, dans chaque paragraphe, nous prenons exactement la moyenne des coefficients correspondants des deux premiers individus, nous aurons fabriqué le signalement d'un troisième individu qui sera rigoureusement la moyenne des deux premiers ; si le premier avait $1^{m},74$ et le second $1^{m},80$, le troisième aura $1,^{m}77$; si le premier avait un nez de $0^{m},04$ et le second un nez de $0^{m},02$, le troisième aura un nez de $0^{m},03$, et ainsi de suite; le troisième individu sera, jusque dans les moindres détails, la moyenne des deux premiers. Ce troisième type existe-t-il? Peu importe : ce que nous pouvons affirmer, c'est que, si l'on nous présentait ce troisième type, nous le classerions immédiatement dans l'espèce définie par les deux premiers. Entre ce troisième et le premier, nous pouvons déterminer un quatrième individu qui soit la moyenne exacte de ces deux derniers types, et ainsi de suite, de sorte que nous pourrons établir, entre nos deux individus initiaux, une série *continue*[1] d'individus intermédiaires et qui sont tous de l'espèce des deux premiers. Ceci est la notion de la continuité de l'espèce, au sens mathématique du mot.

Cette continuité existe-t-elle dans la nature? Tout au moins, elle *peut* exister. Depuis sa naissance jusqu'à sa mort, un homme varie d'une manière continue; or toutes les formes qu'il traverse sont des formes possibles de l'espèce homme ; si donc nous établissons un tableau de toutes ces formes successives, nous aurons déjà un nombre infini de formes humaines, mathématiquement continues. Et ceci

1. Une série continue, c'est-à-dire une série telle que l'on puisse passer *insensiblement* de chaque individu à son voisin le plus immédiat dans la série.

pourra être répété pour chaque homme, de sorte que nous obtiendrons un très grand nombre de séries continues de formes humaines.

Le voyageur hypothétique de tout à l'heure avait, cependant, établi, par un rapide coup d'œil jeté à la surface du globe, qu'il y a plusieurs types nettement définis parmi les hommes, et ces types semblaient séparés par des intervalles considérables, enlevant toute idée de continuité. Si le coup d'œil avait été moins rapide, la séparation des types aurait paru moins tranchée ; si, par exemple, notre voyageur avait observé *tous* les Yolofs et *tous* les Pahouins, en tenant compte de tous leurs caractères, il aurait été obligé de confesser son impuissance à tracer entre ces deux groupes d'hommes une ligne de démarcation nettement tranchée ; il aurait constaté l'existence d'un certain nombre de types de transition, et aurait été bien embarrassé pour classer ces types sous la rubrique Yolof ou sous la rubrique Pahouin. Entre le Yolof le plus Yolof et le Pahouin le plus Pahouin, il aurait pu établir une échelle de raccord composée d'êtres tenant à la fois du Yolof et du Pahouin. Y a-t-il continuité dans cette échelle? Pas au sens mathématique du mot. Le nombre des Yolofs et des Pahouins est limité, et, pour établir une série *continue* entre deux êtres différents, il faut une *infinité* d'échelons[1]. Pratiquement, l'on ne peut donc pas considérer que la continuité existe, au sens mathématique, dans une espèce donnée; la différence entre deux frères est *finie*, et il faudrait une infinité de formes intermédiaires pour combler l'intervalle qui les sépare.

Néanmoins, nous sommes en droit de considérer théoriquement l'espèce comme continue, puisque nous pouvons toujours *imaginer*, entre deux types donnés, une infinité de types de même espèce qui comblent, par une série ininterrompue, l'intervalle des deux premiers. Mais ceci n'est qu'une conception théorique de laquelle nous ne pouvons

1. On pourrait bien trouver ce nombre infini d'échelons en prenant, pour chaque individu, toute la série des formes par lesquelles il a passé depuis son enfance ; mais pour que la continuité entre deux Pahouins existât, il faudrait que leurs courbes évolutives eussent un point commun, c'est-à-dire qu'à un certain âge l'un d'eux fût identique à ce qu'a été l'autre à un âge quelconque. Or, cela n'a pas lieu.

tirer un critérium qui permette pratiquement de définir l'espèce. Toutes les considérations précédentes nous amenaient, en effet, à considérer l'espèce comme la collection des individus qui forment un ensemble continu, séparé par des discontinuités, d'avec les autres espèces[1]. Or, si cette continuité est théoriquement acceptable, pratiquement, il y a discontinuité entre deux individus différents, quelque voisins qu'ils soient l'un de l'autre. La continuité n'existe pas, puisque le nombre des individus est limité ; quant à définir l'espèce par un certain maximum des discontinuités permises, ce serait retomber dans l'imprécision. Du Parisien au Fuégien, vous trouverez, dans l'espèce humaine, des discontinuités évidentes ; seront-elles plus ou moins importantes que celles qui séparent le Fuégien du gorille? On ne saurait comparer des différences qui ne peuvent être rapportées à une commune mesure. La définition de l'espèce par la continuité, outre qu'elle ne serait pas pratique, est donc impossible.

*
* *

Toutes ces incertitudes, en dépit des apparences, nous amènent très près du port. Nous avons été conduits, pour comparer entre eux les divers individus d'une même espèce, à classer tous les caractères de ces individus en un certain nombre de paragraphes. Le caractère inscrit dans chaque paragraphe est susceptible d'une mensuration et, par conséquent, sa valeur dans un individu donné peut être représentée par un nombre. La série de tous les nombres relatifs à un individu, la série des coefficients individuels, constitue une description complète et précise de l'individu. D'autre part, tout individu de l'espèce peut être déterminé complètement au moyen des paragraphes comprenant les divers caractères. Pour passer d'un individu à un autre individu d'une même espèce, il suffit de changer les coefficients.

Ainsi, les différences entre individus de même espèce sont des différences de quantité. Ce qui caractérise une espèce, c'est l'ensemble des paragraphes au moyen desquels on peut

1. C'est la définition de De Candolle.

déterminer numériquement, définir d'une manière complète et précise, un individu quelconque de cette espèce ; c'est, en d'autres termes, l'ensemble des qualités de l'espèce. Donc la définition de l'espèce est qualitative ; la détermination de l'individu est quantitative.

En d'autres termes, étant donnés les éléments constitutifs d'un individu d'une espèce, on pourra, avec des quantités variables de ces éléments *et de ces éléments seuls*, construire n'importe quel autre individu de la même espèce ; réciproquement, si deux individus sont composés des mêmes éléments, et uniquement des mêmes éléments, en quantités différentes, ces deux individus sont de même espèce.

Ainsi nous possédons une définition de l'espèce, définition précise et complète et qui ne préjuge en rien de la solution des problèmes qu'on se pose au sujet de l'espèce. Des êtres sont d'une même espèce quand ils ne présentent entre eux que des différences quantitatives. Il n'est plus question, dans cette définition, d'inégalités comprises entre certaines limites. La définition invoque uniquement l'identité qualitative; peu importe l'amplitude des inégalités quantitatives.

La définition précédente est rigoureuse et générale; elle s'applique aussi bien aux corps bruts qu'aux corps vivants; puisque, dans les déductions que nous avons faites, il n'a jamais été question de vie ou de mort; elle n'est pas autre chose que la définition de l'espèce en chimie. Mais, depuis plus d'un siècle qu'on discute sur l'espèce en biologie, on a si bien entremêlé la question de la définition pure et simple avec celle de la variabilité, de la parenté, etc..., qu'il est devenu presque impossible aujourd'hui d'aborder le problème d'une manière purement logique.

En chimie, on appelle corps de même espèce, des corps qui ne présentent que des différences quantitatives. Un gramme de sel marin et un kilogramme de sel marin sont des corps de même espèce; le sel et le sucre sont deux espèces différentes. Étant donné un morceau de sucre, vous pourrez construire avec du sel un solide qui ressemblera à ce morceau de sucre, qui en aura la longueur, la largeur, l'épaisseur, mais qui en différera par des qualités *spécifiques*, la densité et les propriétés chimiques: ce sera un morceau de

sel et non un morceau de sucre. Un mélange d'eau et de sucre peut se faire dans une infinité de proportions différentes; chaque mélange aura des propriétés individuelles suivant les proportions dans lesquelles il aura été fait, mais ce sera toujours de l'eau sucrée. Ainsi, dans l'espèce *eau sucrée*, nous trouvons des différences quantitatives entre les diverses eaux sucrées, comme nous en trouvons dans l'espèce homme entre les divers individus humains.

Il est plus facile d'analyser une eau sucrée au point de vue quantitatif que d'analyser un homme au même point de vue; les chimistes sont encore bien embarrassés pour doser d'une manière précise les éléments de l'homme, mais ils y arriveront. Les chiens y arrivent dès à présent. Mon chien me reconnaît, à travers une porte, à mon odeur : or mon odeur se compose des mêmes éléments que l'odeur d'un homme quelconque, mais dans des proportions qui me sont personnelles puisqu'elles suffisent à me faire reconnaître par mon chien ; le nez du chien est donc un organe d'une sensibilité extrême pour l'analyse quantitative des odeurs humaines. Notre odorat n'est pas aussi perfectionné que celui du chien, mais, chez certains hommes, le sens du goût est admirable : les maîtres de chais de Bordeaux savent reconnaître, à la dégustation, le cru et l'année d'un vin du Bordelais; or, ces vins du Bordelais sont de même espèce; ce sont des mélanges des mêmes substances en proportions variables ; les dégustateurs sont donc des instruments très précis d'analyse quantitative.

Quant aux caractères qualitatifs, ils sont plus saillants : un dégustateur reconnaît qu'une boisson est du vin avant de savoir quel vin ; mon chien reconnaît l'odeur d'homme avant de savoir que c'est moi qu'il sent. J'ai connu un chien qui détestait tous les chats, sauf un seul, Minet, celui de sa maison. L'odeur des chats le mettait en fureur. Un jour, dans un endroit où il n'avait pas l'habitude de rencontrer Minet, il fut attiré par l'odeur de chat et se précipita...., ce ne fut qu'en s'approchant qu'il reconnut, tout honteux, son camarade qui se moquait de lui. Il avait fait l'analyse qualitative de l'odeur de chat, avant l'analyse quantitative plus délicate de l'odeur de Minet.

*
* *

S'il était si facile de donner une définition rigoureuse de l'espèce — par l'identité qualificative, — comment se fait-il qu'on s'en soit tenu si longtemps à des définitions vagues qui ne permettent pas de poser nettement les problèmes biologiques ?

Cela tient à deux causes. La première, c'est qu'on a toujours abordé cette question avec des idées préconçues sur la fixité ou la variabilité de l'espèce ; on a introduit ces idées dans la définition, et le cercle vicieux dans tous les raisonnements établis ensuite sur cette définition. La deuxième cause est l'erreur morphologique que l'on a commise, depuis l'origine, en s'acharnant à décrire tous les animaux avec les termes qui servent à la description de l'homme : on a trouvé des tibias et des fémurs chez les insectes, un pied chez les escargots, un cœur chez les oursins.

En attribuant ainsi des dénominations communes à des choses essentiellement différentes, on a masqué volontairement les différences qualitatives et l'on a cru pouvoir décrire un poisson avec la série des paragraphes établis pour le signalement d'une hydre ou d'un ver de terre. Si cela était, il n'y aurait dans la série animale que des différences de quantités ; tous les groupes de la classification, variété, espèce, genre, ordre, embranchement, seraient définis par des limites imposées arbitrairement à ces différences de quantité ; ce serait donc tous des groupes conventionnels, fantaisistes, que chacun pourrait définir et limiter à sa guise. Or, un groupe d'êtres ou de corps ne peut être défini d'une manière précise que par une identité, que par quelque chose de commun à tous les êtres considérés, cette propriété commune étant d'une *précision absolue*. On pourra, dans une espèce, définir arbitrairement des sous-groupes que l'on appellera des races, des variétés et qui seront caractérisés quantitativement, mais, la définition de ces sous-groupes étant arbitraire [1], aucune discussion sérieuse ne pourra être entreprise sur leur limitation.

1. Les individus d'une même espèce se groupent néanmoins autour de certains types de race qui ne sont pas quelconques et dont l'origine doit être étudiée avec la question du transformisme.

Reprenons, par exemple, la série des types humains établie par notre voyageur hypothétique de tout à l'heure, et supposons que tous les hommes ne forment qu'une espèce; — je dis *supposons*, car la question est discutée, et. de ce que nous avons défini l'espèce, il ne s'ensuit pas que nous sachions résoudre immédiatement cette question; un problème est plus facile à attaquer quand son énoncé est clair, mais il y a des problèmes dont l'énoncé est clair et qu'on ne sait pas résoudre. — Supposons, dis-je, que l'espèce humaine soit unique; cela revient à dire que, entre tous les hommes, il y a identité qualitative et que les différences sont seulement quantitatives; en d'autres termes, la même feuille de signalement pourra être employée à la description *complète* de chacun d'eux. Faisons toutes ces feuilles de signalement individuel, et ensuite essayons de les répartir en un groupement statistique: nous nous apercevrons bien vite que la distribution des individus dans notre statistique n'est pas homogène, qu'il y a des accumulations plus considérables autour de certains types quantitatifs. Si nous avons, par exemple, tous les signalements des Yolofs, nous créerons, en faisant la moyenne de tous les coefficients dans chaque paragraphe, le signalement du Yolof *moyen* qui, peut-être, n'existe pas, mais autour duquel se grouperont, dans notre statistique, tous les Yolofs, si bien qu'ils s'en rapprocheront plus que du type moyen des Annamites ou des Fuégiens. Chaque type moyen, déterminé par la moyenne arithmétique d'un certain nombre d'individus relativement semblables, sera un type de race: mais la définition de ce type de race n'aura rien de rigoureux; étant donné, par exemple, le type moyen yolof et le type moyen pahouin, nous pourrons rencontrer un nègre qui se trouvera à peu près à égale distance de ces deux types moyens et que nous ne saurons pas à quelle race rattacher.

Voici un exemple plus simple, emprunté au règne inorganique, et qui mettra nettement en évidence le vague des définitions quantitatives. Une lumière blanche se compose d'un très grand nombre de radiations différentes que nous appelons *les couleurs*; chaque couleur résulte d'un mouvement vibratoire d'une vitesse déterminée; il n'y a entre deux cou-

leurs différentes qu'une différence de vitesse vibratoire, une différence quantitative. Toutes les couleurs sont de même espèce. Faisons un tableau de toutes les couleurs contenues dans une lumière blanche donnée, ce qui est bien facile en décomposant la lumière blanche avec un prisme, en réalisant ce qu'on appelle le *spectre* de la lumière blanche considérée ; nous verrons immédiatement qu'il y a sept types principaux de couleurs, que nous appelons :

violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge,

c'est-à-dire que les couleurs se groupent, pour notre œil, autour de ces sept types remarquables ; mais, à mi-distance entre le vert le plus vert et le jaune le plus jaune, quelle couleur rencontrons-nous ? Est-elle verte ou jaune ? nous avons autant de raisons de l'appeler verte que jaune. Ainsi, notre définition quantitative, précise pour chaque couleur simple que nous déterminons par un nombre précis de vibrations, ne nous donne qu'une classification vague, analogue à celle des races humaines. Il en est de même pour d'autres vibrations qui donnent cependant à nos sens l'illusion de choses de *qualité* différente, comme la lumière, la chaleur, les oscillations hertziennes... etc. Il n'y a entre ces mouvements vibratoires que des différences quantitatives ; ce ne sont pas des espèces nettement limitées.

* * *

D'où vient l'intérêt immense qui s'attache à la question de l'espèce en biologie ?

Jusqu'à présent nous avons parlé des êtres vivants au même titre que des corps bruts, sans faire mention d'une manière plus expresse de leur qualité d'êtres vivants ; et cependant, quand on parle d'espèce, c'est toujours aux êtres vivants que l'on pense : « Je ne discuterai pas, dit Darwin, les différentes définitions que l'on a données du terme *espèce*. Aucune de ces définitions n'a complètement satisfait tous les naturalistes, et cependant chacun d'eux sait vaguement ce qu'il veut dire quand il parle d'une *espèce*. Ordinairement le

terme *espèce* implique l'élément inconnu d'un acte créateur distinct. » De cette façon de confondre l'idée d'espèces et celle d'êtres vivants, il est résulté que, dans les ouvrages de Lamarck, de Cuvier, de Darwin, l'idée d'espèce est toujours encombrée de l'idée de parenté, et c'est là, il me semble, une erreur de logique.

Supposez que le monde soit, par une baguette magique, fixé dans l'état où il se trouve actuellement, sans qu'il reste aucun document sur son passé. Il ne subsisterait aucune notion de parenté entre les êtres. Croyez-vous qu'un chimiste idéal, doué d'une connaissance *divine* de la chimie, s'en trouverait empêché de dresser un catalogue parfait des espèces actuelles? Non, évidemment. Pourquoi donc introduire toujours, dans la définition de l'espèce, la notion de parenté, qui, *a priori*, tout au moins, n'a rien à voir avec elle?

L'explication de cette confusion est facile à donner. Les êtres vivants jouissent d'une propriété spéciale, qui les distingue des corps bruts : ils ont la faculté de former des corps semblables à eux; c'est ce qu'on appelle la faculté de reproduction. Pour les êtres inférieurs, cette propriété est la propriété fondamentale : dans des conditions convenables, une bactérie donne naissance à deux bactéries identiques à elle-même; chacune de ces deux bactéries donne, à son tour, naissance à deux bactéries nouvelles. et ainsi de suite; c'est ce qu'on appelle la multiplication par bipartition. Chez les êtres supérieurs le phénomène est un peu plus compliqué; il faut deux êtres différents pour procréer un être nouveau qui ressemble toujours à l'un de ses parents ou à tous les deux.

Le fait de la reproduction chez les êtres vivants est un fait d'observation; que les rejetons soient, dans le cas des êtres inférieurs, *identiques*, dans le cas des êtres supérieurs, *semblables* seulement à leurs parents, c'est ce que chacun peut vérifier facilement. C'est ce fait qui a amené tant de complication dans la notion courante d'espèce.

Il est, le plus souvent, facile de constater que les rejetons sont de la même espèce que leurs parents; bien plus, au cours d'une observation limitée, on voit toujours que les êtres vivants, quels qu'ils soient, dérivent d'êtres de même espèce

qu'eux. On peut affirmer qu'aujourd'hui, il n'y a sur la terre aucun être vivant qui ne provienne d'un être de même espèce que lui ; l'espèce est héréditaire dans le cas normal et il n'est pas d'individu vivant qui ne tienne son *espèce* de l'hérédité. De cette constatation à la confusion entre la notion d'espèce et celle d'hérédité, il n'y avait qu'un pas ; on l'a franchi immédiatement. On a défini l'espèce par l'hérédité, par la parenté, comme si la notion d'espèce n'était pas une notion primitive, une notion logique indépendante des propriétés de reproduction spéciales aux corps que l'on classe dans les espèces. On peut définir rigoureusement l'espèce dans les corps bruts, et les corps bruts ne se reproduisent pas ; si les êtres vivants ne se reproduisaient pas, ils appartiendraient néanmoins à des espèces ; s'il n'y avait pas deux individus qualitativement identiques, il y aurait autant d'espèces que d'individus, c'est-à-dire que la notion d'espèce, applicable aux corps bruts, est indépendante des qualités spéciales des corps vivants. Ce qu'il faut d'abord, c'est définir logiquement l'espèce ; après quoi on *constate* : que les êtres vivants ont la propriété tout à fait caractéristique de donner naissance à des êtres *de même espèce qu'eux ;* mais, je le répète, cela est une *propriété* que l'observation découvre ; c'est, si l'on veut, le premier chapitre de l'hérédité, le premier résultat de son étude : *L'espèce est héréditaire.*

Dans tous les traités d'histoire naturelle on retrouve la confusion entre la question de la définition de l'espèce et le *fait* que les enfants sont de même espèce que leurs parents ; le chapitre sur l'espèce commence toujours par la remarque de l'hérédité spécifique. Cuvier a défini l'espèce : « la collection de tous les êtres organisés descendus l'un de l'autre ou de parents communs et de ceux qui leur ressemblent autant qu'ils se ressemblent entre eux ». Après une série de considérations sur les métis, M. Edm. Perrier écrit, dans son *Traité de zoologie* : « Il est donc bien clair que les individus appartenant à une même lignée, *constituant*, par conséquent, *une espèce absolument authentique*, peuvent différer beaucoup les uns des autres. Or, dans l'impossibilité où sont les naturalistes de savoir quels liens de parenté peuvent unir les individus plus ou moins semblables qu'ils étudient,

ils décrivent comme autant d'espèces distinctes tous les groupes d'animaux entre lesquels ils aperçoivent, au même âge et dans le même sexe, des différences constantes, ou encore les individus entre lesquels ils constatent des différences d'une certaine grandeur. A la notion d'espèce *basée sur l'origine commune*, se substitue donc, en fait, une autre notion basée sur la ressemblance, *considérée comme signe de la communauté d'origine*. Ces deux notions n'étant pas identiques, des variations individuelles, des variétés, des races naturelles sont souvent qualifiées du nom d'espèce. »

Ces deux notions ne sont pas identiques, en effet, mais la notion réellement primitive est celle qui est fondée sur la ressemblance, indépendamment de toute question d'origine. Montrez une petite cuiller à un enfant qui apprend à parler et enseignez-lui le mot *cuiller*, il appliquera naturellement ensuite cette appellation de *cuiller* à une cuiller plus grande que la première, à cause de la ressemblance et uniquement par ce motif. La notion primitive d'espèce est fondée sur la ressemblance, et j'ai montré plus haut que de tous les groupes fondés sur la ressemblance, un seul peut être défini d'une manière précise et indépendante de toute convention : c'est le groupe défini par l'identité qualitative.

C'est donc à ce groupe qu'il faut donner le nom d'espèce; alors. seulement, on aura le droit de discuter la fixité ou la variabilité de l'espèce dans les générations successives d'êtres vivants; on pourra poser la question du transformisme; actuellement on ne la pose pas, ou, si on la pose, c'est avec un cercle vicieux évident : « Nous appelons êtres de même espèce des êtres qui descendent d'un ancêtre commun, et nous voulons démontrer que beaucoup d'espèces actuellement vivantes descendent d'un ancêtre commun, autrement dit, *que des êtres d'espèces différentes sont de même espèce*. » Cela est parfaitement absurde. et c'est pourtant l'état actuel de la question transformiste.

Cette absurdité ne saute pas aux yeux en général parce qu'en biologie on est habitué à l'absence de précision. Quand un naturaliste dit que deux choses sont identiques, cela ne veut pas dire qu'elles sont réellement identiques, il peut y avoir entre elles de petites différences. Ce manque de rigueur

dans le langage est déplorable ; il enlève aux sciences naturelles le droit de cité parmi les sciences exactes. Parlons rigoureusement : le fils est, par définition, de l'espèce de son père ; le père est, par définition, de l'espèce du grand-père, et ainsi de suite ; donc, par définition, le fils est de l'espèce de son ancêtre le plus éloigné ; conclusion : l'espèce n'a pas varié. Le problème est résolu d'avance par la définition même. Et cependant, à cause de l'élasticité du langage naturaliste, ceux-là même qui acceptent la définition de l'espèce par la descendance sont transformistes convaincus.

Concluons donc. L'espèce est susceptible d'une définition logique, indépendante des propriétés spéciales des corps qui constituent telle ou telle espèce ; on peut définir l'espèce rigoureusement ; on constate ensuite qu'il y a beaucoup d'espèces et on étudie chacune d'elles séparément ; le but des sciences naturelles est l'étude des propriétés de chaque espèce prise isolément, puis la recherche de ce qu'il y a de commun à toutes, s'il y a quelque chose de commun, et ce quelque chose de commun, c'est *la vie*. La définition de l'espèce doit être faite avant que l'on commence l'étude des sciences naturelles, la définition de la vie après qu'on a terminé cette étude, ou, du moins, qu'on l'a parcourue dans son ensemble. Voilà la méthode logique. Définir la vie *a priori* et l'espèce *a posteriori*, c'est un contresens.

* * *

Le problème du transformisme se traduit maintenant en langage précis : des variations *quantitatives* se manifestent de la manière la plus nette à chaque génération d'êtres vivants ; peut-il aussi intervenir, au cours des générations, des variations *qualitatives?* C'est-à-dire, peut-il se produire des changements d'espèces? Les transformistes répondent affirmativement à cette question. Je me borne, pour le moment, à donner au problème sa forme logique et précise.

Les travaux de Pasteur ont donné une base nouvelle à la biologie, qui est entrée avec lui dans ce qu'on peut appeler l'ère chimique ou l'ère scientifique. Nous connaissons un grand nombre de corps vivants, les bactéries, les êtres unicel-

lulaires, dont nous pouvons donner, sinon l'analyse qualitative, du moins les propriétés rigoureuses ; la précision entre chaque jour de plus en plus dans la microbiologie. Étant donnée une bactéridie charbonneuse, une cellule de levure de bière, etc..., nous savons réaliser expérimentalement des milieux dans lesquels ces petits êtres se reproduisent *identiques* à eux-mêmes ; dans d'autres conditions expérimentales également précises, nous savons déterminer dans ces petits êtres des variations quantitatives rigoureusement dosées[1]. Par l'étude de leurs propriétés chimiques, nous savons donc si deux de ces microorganismes sont de même espèce ou d'espèces différentes, de même variété quantitative ou de variétés différentes. Chaque jour, on étudie, au point de vue chimique, de nouvelles espèces microbiennes, et il n'y a aucune raison pour qu'on s'arrête en si beau chemin. La détermination des espèces, telles que je les ai définies rigoureusement plus haut, est donc chose possible pour les êtres unicellulaires ; nous devons prévoir l'époque où l'on connaîtra des réactions qualitatives de *toutes* ces espèces.

Au moyen d'expériences fort simples et susceptibles d'une grande précision, les expériences de mérotomie inaugurées par Grüber, Verworn et Balbiani, j'ai réussi à montrer qu'il existe un lien constant entre la forme d'un être unicellulaire et sa composition chimique, ce qui m'a permis de rattacher la description morphologique de l'espèce à sa définition qualitative. Je ne puis m'étendre ici sur ces questions qui sortent du domaine de la logique pure et entrent dans celui des sciences naturelles proprement dites ; je dois cependant dire quelques mots, avant de finir, de la manière dont la définition chimique de l'espèce s'étend aux êtres supérieurs.

Tout être vivant, animal ou végétal, provient d'une simple cellule, œuf ou spore ; dans des conditions données, on peut affirmer que cette cellule initiale, œuf ou spore, détermine

1. Par exemple, avec une bactéridie charbonneuse virulente, on sait faire des bactéridies atténuées aussi peu virulentes qu'on le veut ; on peut en faire qui ne tuent plus un mouton et tuent encore une souris, qui ne tuent plus une souris adulte et tuent encore une souris d'un mois, qui ne tuent plus une souris d'un mois et tuent encore une souris d'un jour.

complètement l'être qui en sortira : un œuf de poule donne toujours un poussin, jamais un caneton. On doit donc pouvoir définir complètement l'espèce à laquelle appartient l'animal adulte par l'espèce à laquelle appartient son œuf; or l'œuf est une simple cellule, et nous avons vu plus haut que nous savons étudier l'espèce des êtres unicellulaires telle qu'elle est définie qualitativement.

Indépendamment de toute autre considération, nous concevons donc, d'ores et déjà, que l'espèce des êtres supérieurs soit susceptible d'une définition qualitative, celle des œufs qui leur donnent naissance; et même, parlant le langage chimique le plus rigoureux, nous constatons de le développement de l'œuf, c'est-à-dire la série des phénomènes par lesquels l'œuf donne naissance à l'adulte, est la réaction la plus précise et la plus caractéristique parmi les réactions chimiques qui nous servent à étudier l'œuf; nous pourrons donc renverser notre proposition et conclure de la similitude des adultes à la similitude des œufs d'où ils proviennent ; tout cela forme un ensemble d'une harmonie parfaite que je me contente d'indiquer.

Enfin, il n'y a pas de différence essentielle entre la multiplication d'une bactérie et le développement d'un œuf. L'œuf, simple cellule, se multiplie comme la bactérie par bipartitions successives en donnant un nombre croissant d'éléments cellulaires qui restent agglomérés et dont l'ensemble constitue l'individu issu de l'œuf. Seulement, au lieu de rester tous semblables, comme il arrive pour les descendants d'une bactérie dans un milieu approprié, ces éléments cellulaires sont l'objet de variations quantitatives analogues à celles que nous savons expérimentalement produire chez les bactéries. De sorte que tous les éléments d'un adulte sont *de même espèce* [1] que l'œuf d'où ils proviennent, mais de variétés différentes (variété muscle, variété nerf, etc.). Donc, l'adulte lui-même, composé d'une agglomération de cellules de même espèce que l'œuf, *est de même espèce que l'œuf*, c'est-à-dire qu'il est formé uniquement de substances de l'œuf avec des coefficients variables. Il est bien entendu

1. Ceci n'est pas admis par tout le monde; c'est une question à étudier avec l'hérédité.

qu'il n'est ici question et ne peut être question que *des substances vivantes qui entrent dans la constitution de l'individu.* C'est la question fondamentale de la biologie, que la détermination de ce qui, dans un être donné, est substance vivante et la distinction de cette substance vivante d'avec les substances alimentaires, squelettiques et excrémentielles.

Ces rapides considérations nous montrent que l'étude de l'espèce, définie qualitativement, est délicate et difficile, mais aussi qu'elle est possible ; l'étude des phénomènes sexuels et des croisements facilite singulièrement cette étude chimique, mais je ne puis dire comment, sans faire appel à des considérations nouvelles et fort complexes.

*
* *

Conservons seulement, de tout ce qui précède, la certitude que l'espèce ne peut avoir qu'une définition logique, la définition qualitative, et que cette définition logique est applicable dans la pratique ; qu'il y ait des difficultés dans cette application, cela n'est pas douteux, mais il n'y a pas d'impossibilités. Les sciences naturelles sont des sciences neuves ; la biologie, née d'hier, ne sera pas finie demain,

Il ne faut pas au reste exagérer les difficultés que soulève la détermination des espèces définies qualitativement. La botanique nous fournit déjà un certain nombre d'exemples élémentaires d'espèces végétales entre lesquelles on connaît des différences qualitatives très faciles à découvrir.

Confiez à un même sol, dans des conditions identiques, une graine de digitale et une graine d'aconit ; la première donnera une digitale, la seconde un aconit. De la digitale vous pourrez extraire un alcaloïde bien défini, la digitaline ; de l'aconit vous pourrez extraire un autre alcaloïde tout différent, l'aconitine.

Vous auriez beau semer mille, dix mille, cent mille graines de digitale, jamais vous ne trouveriez, dans l'ensemble des plantes résultant de votre semis, un milligramme d'aconitine ; c'est donc que les substances vivantes de la digitale et de l'aconit, qui, dans les mêmes conditions de culture, fabriquent des substances différentes, *sont différentes.* Voilà bien les dif-

férences qualitatives caractéristiques des espèces ; il n'y a là aucune considération de quantité, puisque, même avec cent mille pieds d'aconit on ne peut obtenir un milligramme de digitaline.

La digitale et l'aconit sont des plantes très éloignées ; on peut trouver des différences qualitatives entre des plantes plus voisines ; le tabac et la belladone par exemple, plantes de la même famille des solanées, fabriquent le premier de la nicotine, la seconde de l'atropine, alcaloïdes bien distincts l'un de l'autre ; dans toutes les familles végétales, on pourrait signaler plusieurs espèces entre lesquelles on connaît d'ores et déjà des différences qualitatives.

Les différences quantitatives ne sont pas inconnues non plus. soit entre les diverses parties d'une même plante, soit entre des individus différents d'une même espèce. Les pharmaciens savent bien que l'on ne retire pas la même quantité d'aconitine des diverses parties, d'un plant d'aconit, racine, tige, feuille, fleur, graine ; chez certaines plantes, on a pu croire qu'il y avait des différences qualitatives entre les diverses parties de l'individu. mais. dans quelques cas au moins, nous savons que c'est une erreur ; des feuilles de poirier, traitées chimiquement d'une certaine manière. ont fourni le parfum de la poire. Cette question importante doit être discutée en même temps que l'hérédité.

Quant aux différences quantitatives entre individus d'une même espèce, tout le monde en connaît des exemples nombreux ; les diverses betteraves ne donnent pas la même quantité de sucre ; les diverses ciguës ne donnent pas la même quantité de poison. La grande ciguë, par exemple, celle dont le suc a servi à empoisonner Socrate, contient un alcaloïde, la conicine, qui est très abondant dans les individus des pays chauds et très peu abondant dans les individus des pays plus tempérés. Au bord de la Méditerranée, il suffit de manger un morceau de feuille de cette ciguë pour mourir ; en Bretagne il en faut une très grande quantité. Ces différences sont dues aux conditions dans lesquelles les individus correspondants ont poussé ; elles finissent néanmoins par devenir héréditaires, et si l'on sème, dans un même sol, deux graines de ciguë, dont l'une a été récoltée en Bretagne et l'autre en Provence

on obtient deux plantes inégalement vénéneuses ; ce sont des variétés ; mais supposez qu'à force de la cultiver dans des pays de plus en plus froids, vous ayez fini par obtenir une ciguë qui ne fabrique plus *aucune trace* de conicine, vous aurez créé une *espèce* nouvelle qui différera de la grande ciguë actuelle par des caractères qualitatifs.

Il n'y a pas qu'en botanique qu'on trouve des différences individuelles susceptibles d'être *dosées ;* nous avons vu tout à l'heure que le chien, en reconnaissant son maître à son odeur, fait en réalité avec son nez l'analyse *quantitative* de son maître. On pourrait citer bien d'autres cas analogues ; je me contenterai, pour terminer, de rapporter succinctement l'histoire merveilleuse des fourmis.

Les fourmis peuvent reconnaître, après plusieurs mois de séparation, une de leurs sœurs. Cette particularité s'observe facilement chez des espèces qui, comme le *Lasius niger*, dévorent infailliblement celles de leurs congénères qui ne sont pas de leur famille. Étant donné le nombre des fourmis qui peuplent un nid, il est remarquable qu'elles se connaissent individuellement au point de se reconnaître au bout d'une très longue absence. Aussi, sir John Lubbock supposa que toutes les fourmis d'une même communauté ont une odeur particulière ou un mot d'ordre. Pour le vérifier, il institua l'expérience suivante : il prit des fourmis à l'état de chrysalides, puis, quand elles se furent complètement développées, il les remit dans le nid d'où elles provenaient et *elles furent accueillies par les fourmis habitant le nid.* Or celles-ci ne pouvaient les reconnaître, ne les ayant jamais vues, car la chrysalide ne ressemble pas du tout à l'adulte ; de plus, les chrysalides couvées en dehors du nid natal et par des fourmis étrangères ne pouvaient avoir conservé, à l'état parfait, l'odeur caractéristique de ce nid. Il était également impossible que les fourmis de l'expérience eussent appris, d'une manière quelconque, un signe de reconnaissance de la communauté. Il faut donc renoncer à expliquer par l'odeur du nid ou par un mot d'ordre quelconque la reconnaissance extraordinaire des fourmis parentes. Lubbock et Romanes concluent, en effet, que cette reconnaissance est un fait inexplicable...

Cependant, il y a bien là une question d'odeur ! Forel a montré que les *Lasius* les plus féroces, quand on leur coupe les antennes (organe de l'olfaction), ne mangent plus les étrangers qu'on met dans leur nid. Les expériences de M. Béthé sont concluantes ; il lave une fourmi à l'alcool et la remet immédiatement dans son nid ; elle y est attaquée comme le serait une fourmi étrangère. Mais, s'il la conserve vingt-quatre heures après le lavage et la remet ensuite dans le nid, elle y est bien reçue, évidemment parce qu'elle a eu le temps, par le fonctionnement de ses glandes, de récupérer son odeur spéciale. Cette expérience me semble une preuve absolue du fait que l'odeur caractéristique est inhérente au corps même de la fourmi et non au nid d'où elle provient, et cependant M. Béthé appelle cette odeur *parfum du nid*.

Le même auteur fait une autre expérience qui donne la même conclusion que la précédente. Il écrase plusieurs fourmis d'un nid et en obtient un suc ; une fourmi étrangère, enduite de ce suc odorant, n'est pas attaquée quand on l'introduit dans le nid dont elle a ainsi acquis le parfum.

Le résultat de toutes ces observations me paraît être que les fourmis d'un même nid se reconnaissent à leur odeur et que cette odeur, odeur de famille et non odeur du nid, est la même pour toutes ; les fourmis d'un même nid, habituées à leur odeur spéciale, n'y font plus attention, n'en sont plus incommodées et, quand on leur présente une de leurs sœurs séparées d'elle, depuis longtemps, l'odeur de la nouvelle venue leur est indifférente. Elles sont, au contraire, immédiatement choquées et irritées par l'odeur insolite d'une étrangère et elles la punissent de mort.

Il y a ici quelque chose de plus que dans le cas du chien ; mon chien me reconnaît à mon odeur, mais il ne reconnaîtrait pas mon frère ou mon cousin sans les avoir jamais sentis, parce que mon frère et mon cousin n'ont pas la même odeur que moi. Les variations quantitatives individuelles sont trop grandes chez les mammifères ; or, l'odeur personnelle, soumise à une analyse aussi délicate que celle dont est susceptible le nez d'un chien ou l'antenne d'une fourmi, donne la mesure rigoureuse du caractère chimique quantitatif, c'est-à-dire *de la personnalité tout entière*. Les

expériences précédentes prouvent donc que, chez les fourmis, le caractère personnel quantitatif est héréditaire, avec des variations presque nulles, ce qui n'a pas lieu chez l'homme.

*
* *

Je ne prétends pas avoir démontré, par les exemples précédents, qu'on ne rencontrera aucune difficulté dans l'application de la définition logique de l'espèce à l'étude de la biologie. Je crois au contraire que cette application soulève des problèmes dont la chimie actuelle ne se tirerait pas aisément, mais la chimie fait des progrès quotidiens et l'on peut prévoir qu'elle continuera longtemps, Et puisque les chiens et les fourmis nous donnent de si bons modèles d'analyse quantitative, nous devons espérer que nous arriverons un jour à les égaler par des procédés scientifiques.

D'ailleurs, il y a des moyens d'étude indirects ; les biologistes, quand il ne savent pas attaquer de front l'analyse d'une substance vivante, peuvent l'étudier dans ses propriétés et mettre en évidence, d'une manière détournée, certaines identités et certaines différences. C'est par de semblables moyens détournés que Darwin est arrivé à donner de véritables *preuves* de l'hypothèse transformiste, dans son livre immortel « L'origine des espèces ». J'essaierai de démontrer, dans un prochain article, le bien-fondé de cette théorie qu'adoptent aujourd'hui tous les biologistes, et qui peut être considérée comme ayant déterminé le plus grand mouvement d'idées dans l'histoire de l'esprit humain.

FÉLIX LE DANTEC.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

L'HOMME INVISIBLE

I

UN ÉTRANGE VOYAGEUR

L'étranger arriva au commencement de février, un jour brumeux, dans un tourbillon de vent et de neige. Il venait pédestrement, par la dune, de la station de Bramblehurst, portant, de sa main couverte d'un gant épais, une petite valise noire. Il était bien enveloppé des pieds à la tête, et le bord d'un chapeau de feutre mou ne laissait apercevoir de sa figure que le bout luisant de son nez. La neige s'était amoncelée sur ses épaules, sur sa poitrine ; elle ajoutait aussi une crête blanche au sac dont il était chargé.

Il entra, chancelant, plus mort que vif, dans l'auberge et posant à terre son bagage :

— Du feu, s'écria-t-il, du feu, par charité ! Une chambre et du feu !

Il frappa de la semelle, secoua dans le *bar* la neige qui le couvrait, puis suivit madame Hall dans le petit salon pour faire ses conditions. Sans autre préambule, et jetant deux souverains sur la table, il s'installa dans l'auberge.

Madame Hall disposa le feu et alla préparer le repas de ses propres mains. Un hôte s'arrêtant à Iping en hiver, c'était une aubaine dont on n'avait jamais entendu parler. Et encore, un hôte qui ne marchandait pas ! Elle était résolue à se montrer digne de sa bonne fortune.

Dès que le jambon fut bien à point, dès que Millie, la lymphatique servante, eut été un peu réveillée par quelques injures adroitement choisies, l'hôtesse apporta nappe, assiettes et verres dans la salle et commença de mettre le couvert avec le plus d'élégance possible. Quoique le feu brûlât vivement, elle constata, non sans surprise, que le voyageur conservait toujours son chapeau et son manteau, et se tenait de manière à dissimuler son visage, regardant par la fenêtre la neige tomber dans la cour. Ses mains toujours gantées étaient croisées derrière son dos, et il paraissait perdu dans ses réflexions.

Elle remarqua que la neige fondue qui saupoudrait encore ses épaules tombait goutte à goutte sur le tapis.

— Voulez-vous me permettre, monsieur, dit-elle, de prendre vos effets, pour les mettre à sécher dans la cuisine?

— Non, répondit l'autre sans se retourner.

N'étant pas sûre d'avoir bien entendu, elle allait répéter sa question, quand il tourna la tête et, la regardant :

— Je préfère les garder, ajouta-t-il nettement.

Madame Hall observa qu'il portait de grosses lunettes bleues, avec des verres à angle droit, et que d'épais favoris, répandus sur le col de son vêtement, empêchaient de rien voir de ses joues ni de son visage.

— Très bien, monsieur, comme il vous plaira... Dans un moment la pièce sera plus chaude.

Il ne répliqua pas et se détourna de nouveau. Madame Hall, sentant ses avances inopportunes, acheva lestement de dresser la table et s'empressa, en trottinant, de sortir. Quand elle revint, son hôte était toujours là, debout, immobile comme une statue de pierre, faisant le gros dos, le collet relevé, le bord du chapeau rabattu et dégouttant, la figure et les yeux tout à fait invisibles. Elle servit d'un geste important les œufs au jambon et cria, plutôt qu'elle ne dit :

— Votre déjeuner est prêt, monsieur!

— Merci, fit-il aussitôt.

Mais il ne bougea pas jusqu'à ce qu'elle eût refermé la porte sur elle.

Alors seulement il fit volte-face et s'approcha de la table avec une certaine impatience.

Comme elle arrivait à la cuisine, en passant derrière le comptoir, madame Hall entendit un bruit renouvelé à intervalles réguliers : tac, tac. tac, cela se répétait toujours ; c'était le bruit d'une cuiller tournant rapidement dans un bol.

— Ah ! cette fille ! s'écria-t-elle. Là ! j'ai tout à fait oublié la moutarde. C'est sa faute ; pourquoi est-elle toujours si lente ?

Et, tout en achevant elle-même de battre la moutarde. elle lança vers Millie quelques aménités sur les inconvénients de l'indolence. N'avait-elle pas de ses mains préparé les œufs et le jambon, mis le couvert, et tout fait en somme, tandis que Millie, mon Dieu ! mon Dieu ! n'avait réussi qu'à l'empêcher de servir la moutarde ! Et cela, avec un nouvel hôte, qui montrait l'intention de séjourner ! Alors l'hôtesse remplit le moutardier et, le plaçant avec cérémonie sur le plateau à thé, noir et or, elle le porta dans le salon.

Elle frappa et entra tout de suite. Aussitôt l'étranger fit un mouvement rapide : elle n'eut que le temps d'entrevoir un objet blanc qui disparaissait derrière la table ; le voyageur avait l'air de ramasser quelque chose sur le parquet. Ce n'est qu'après avoir déposé son plateau qu'elle remarqua que pardessus et chapeau avaient été ôtés et placés sur une chaise devant le feu. Une paire de souliers mouillés menaçait de la rouille son garde-feu en acier. Elle s'avança résolument vers cette défroque, et, d'un ton qui n'admettait pas de refus :

— Maintenant, sans doute, je puis prendre tout cela pour le faire sécher.

— Laissez le chapeau, répondit le visiteur d'une voix sourde.

En se retournant, elle vit qu'il avait levé la tête et qu'il la regardait. Pendant une minute, elle le considéra fixement, trop surprise pour dire un mot.

Il tenait un linge blanc, une serviette apportée par lui, sur la partie inférieure de sa figure, de façon que sa bouche et ses mâchoires fussent complètement cachées : cela expliquait le timbre assourdi de sa voix. Mais ce n'était pas cela qui étonnait le plus madame Hall. En effet, tout le front du voyageur, au-dessus des lunettes bleues, était couvert d'un bandeau blanc ; un autre bandeau, appliqué sur les oreilles,

ne laissait pas apercevoir le moindre bout de visage, si ce n'est un nez rouge et pointu, toujours aussi rouge et luisant que tout à l'heure, à l'arrivée. L'homme portait une jaquette de velours foncé, avec un large collet noir, relevé autour du cou et laissant passer une ligne de linge. La chevelure, épaisse et brune, qui s'échappait au hasard, en petites queues, en petites cornes singulières, de dessous les deux bandeaux croisés, donnait à la physionomie l'aspect le plus étrange que l'on pût imaginer. Cette tête, enveloppée, emmitouflée, était si différente de ce qu'avait prévu madame Hall que celle-ci, pendant un moment, demeura pétrifiée.

Lui, n'écartait point sa serviette ; il continuait à la tenir sous son nez, ainsi qu'elle le voyait maintenant, d'une main gantée de marron, et, de ses verres impénétrables, il la regardait.

— Laissez le chapeau! répétait-il, parlant indistinctement à travers sa serviette blanche.

Les nerfs de madame Hall commençaient à se remettre de la secousse éprouvée. Elle laissa le chapeau sur la chaise auprès du feu.

— Je ne savais pas, monsieur, que... que...

Et elle s'arrêta, tout embarrassée.

— Je vous remercie, fit-il sèchement.

Ses regards allaient alternativement d'elle à la porte.

— Je vais les faire bien sécher tout de suite, dit-elle en sortant de la pièce avec les vêtements.

Elle lança un dernier coup d'œil vers cette tête emmaillotée de blanc, vers ces lunettes sans expression ; la serviette cachait toujours la figure. Elle frissonna un peu quand elle eut fermé la porte derrière elle, et son visage exprimait bien toute sa surprise, toute sa perplexité.

— Non, jamais je n'ai..., dit-elle tout bas.

Elle retourna tout doucement à la cuisine, trop préoccupée pour demander à Millie ce que celle-ci fricotait juste à ce moment.

Le voyageur s'assit et tendit l'oreille au bruit des pas qui s'éloignaient. Avec inquiétude il observa le dehors, à travers la fenêtre, avant d'écarter sa serviette ; puis il reprit son repas. Il avala une bouchée, jeta vers la croisée un nouveau regard

de méfiance, mangea une autre bouchée ; puis il se leva, et, tenant à la main sa serviette, il traversa la chambre, et abaissa le store jusqu'à la hauteur du rideau de mousseline qui couvrait les carreaux du bas. La pièce fut plongée dans une demi-obscurité. Après quoi, il revint, l'air plus tranquille, à la table et au repas.

« Le pauvre homme a eu un accident, ou une opération, ou quelque chose, se dit madame Hall. Mon Dieu, quelle peur il m'a faite, avec tous ses bandeaux !... »

Elle raviva le feu, ouvrit un chevalet et étendit dessus les vêtements de son hôte.

« Et ces lunettes !... A coup sûr, il avait l'air d'un scaphandrier plutôt que d'un homme ordinaire ! »

Elle pendit le cache-nez à un coin du support.

« Et il tient tout le temps ce mouchoir sur sa bouche ! Il parle à travers... Peut-être aussi a-t-il quelque chose à la bouche. Qui sait ? »

Elle tourna sur elle-même, comme frappée d'un brusque souvenir :

— Que Dieu me bénisse ! s'écria-t-elle en changeant subitement de sujet. N'avez-vous pas encore fait ces pommes de terre, Millie ?

Lorsque madame Hall vint pour desservir le déjeuner de l'étranger, elle fut confirmée dans son idée qu'il devait avoir eu la bouche blessée et déformée par un accident. En effet, il fumait une pipe et, pendant tout le temps qu'elle resta dans la pièce, il ne se sépara point, pour porter le tuyau à ses lèvres, du foulard de soie dont il avait enveloppé la partie inférieure de sa figure. Pourtant ce n'était pas distraction, car elle le vit surveiller le tabac qui allait s'éteindre.

Il était dans un coin, le dos tourné au store, et, — ayant bien mangé et bien bu, s'étant bien réchauffé, — il parlait d'un ton moins bref. Le reflet de la flamme prêtait à ses grosses lunettes une sorte de rougeoiement qu'elles n'avaient pas eu jusqu'alors.

— J'ai des bagages à la station de Bramblehurst, dit-il.

Et il demanda comment il pourrait se les faire envoyer. Très poliment, il inclina sa tête emmaillotée pour remercier madame Hall de ses explications.

— Demain ! dit-il. N'est-il pas possible d'avoir cela plus rapidement ?

Il parut contrarié quand elle lui répondit que non. En était-elle bien sûre ? N'y avait-il pas un homme qui voulût y aller avec une charrette ?...

Madame Hall, sans hésiter, lui expliqua les difficultés du pays, et la conversation s'engagea.

— Il y a, monsieur, une route très montante, par la dune, dit-elle pour écarter l'idée de la voiture.

Puis, allant au-devant d'une confidence : « Une voiture y avait versé, un peu plus d'un an auparavant. Un monsieur avait été tué, sans compter le cocher. Les accidents, monsieur, arrivent si vite, n'est-ce pas ? »

Mais le visiteur n'était pas si commode à mettre en train.

— Oui, en effet ! dit-il à travers son foulard, en observant tranquillement madame Hall à l'abri de ses verres impénétrables.

— Sans compter qu'il faut longtemps ensuite pour se rétablir, n'est-ce pas ? Tenez, mon neveu, Tom, il s'est coupé au bras, en jouant avec une faux, en tombant dessus dans un champ où l'on faisait les foins. Et, Dieu me pardonne, il est resté trois mois, monsieur, sans pouvoir rien faire. C'est à ne pas le croire : j'ai toujours, depuis lors, grande peur des faux.

— Je comprends cela !

— Nous avons craint, une fois, qu'il n'eût à subir une opération. Il était si mal, monsieur !

Le visiteur éclata brusquement d'un rire qu'il parut réprimer et étouffer dans sa bouche.

— Ah ! vraiment !... fit-il.

— Oui, monsieur. Et il n'y avait pas de quoi rire, occupée de lui comme je l'étais, parce que ma sœur avait assez de besogne avec son petit monde. Il y avait des pansements à faire, à défaire. En sorte que, si j'osais le dire, monsieur...

— Voulez-vous me donner des allumettes ? fit brusquement l'étranger. Ma pipe est éteinte.

Madame Hall fut arrêtée net. Cela était vraiment malhonnête de la part de ce monsieur, après qu'elle venait de lui dire tout ce qu'elle avait eu d'ennuis !... Elle le dévisagea un

moment, interloquée ; puis elle se rappela les deux souverains donnés à l'arrivée, et cela fit qu'elle alla chercher des allumettes.

— Merci ! fit-il, quand elle lui en apporta.

Et il se détourna pour regarder de nouveau par la fenêtre. Évidemment il était chatouilleux sur la question des opérations et des pansements. Elle n'osa plus rien dire, mais cette manière de la rudoyer l'avait irritée... Millie eut lieu de s'en apercevoir pendant l'après-midi.

Le voyageur resta dans le salon jusqu'à quatre heures, sans donner à son hôtesse prétexte à y entrer ; il demeura presque continuellement immobile, sans doute assis, dans l'obscurité croissante, fumant à la lueur du foyer, ou peut-être sommeillant. Une ou deux fois, quelque oreille attentive l'aurait entendu tisonner ; après cela, pendant cinq minutes, il arpentait la pièce. Il semblait se parler à lui-même. Puis le fauteuil craquait : il venait de se rasseoir.

II

LES PREMIÈRES IMPRESSIONS DE TEDDY HENFREY

A quatre heures, il faisait tout à fait sombre. Au moment où madame Hall prenait son courage à deux mains pour aller demander à son hôte s'il désirait du thé, Teddy Henfrey, le petit horloger, entra dans le *bar*.

— Vrai, madame Hall, voilà un fichu temps pour des bottines légères !

La neige tombait de plus en plus fort.

Madame Hall acquiesça d'un hochement de tête et remarqua que Teddy avait sa trousse avec lui.

— Pendant que vous êtes là, monsieur Teddy, je vous serais obligée de vouloir bien donner à la vieille pendule, dans le salon, un petit coup d'œil. Elle marche et elle sonne bien, mais la petite aiguille s'obstine à marquer six heures.

Lui montrant le chemin, elle se dirigea vers la porte du salon ; elle frappa et entra.

Son hôte — elle le vit en ouvrant — était assis sur le fauteuil devant le feu, assoupi, à ce qu'il semblait ; sa tête emmaillotée s'inclinait de côté. Pour toute lumière dans la chambre, la lueur rougeâtre qui venait du foyer. Tout était ou violemment éclairé ou tout à fait sombre. Elle avait d'autant plus de peine à rien distinguer qu'elle venait précisément d'allumer la lampe du *bar* et que ses yeux étaient encore éblouis. Mais, pendant une seconde, il lui parut que l'homme qu'elle regardait avait une bouche énorme, béante, une bouche invraisemblable, qui « mangeait » tout le bas de sa figure. Ce fut une image instantanée : une tête enveloppée de blanc, de gros yeux à fleur de front, et, au-dessous, un large four.

Alors il bougea, il se redressa sur son siège, il leva la main. Ayant ouvert la porte toute grande, pour que la chambre fût mieux éclairée, madame Hall le vit plus nettement : il tenait un foulard sur sa figure, tout comme elle l'avait vu auparavant tenir sa serviette. L'obscurité, pensa-t-elle, l'avait trompée.

— Est-ce que vous voudriez bien permettre que monsieur vienne arranger l'horloge ? dit-elle en surmontant son trouble.

— Arranger l'horloge ? répéta le voyageur, jetant autour de lui des regards endormis et parlant par-dessus sa main ; puis, tout à fait réveillé : — Mais, certainement !...

Madame Hall sortit pour prendre une lampe ; lui se leva et s'étira. Alors, la pièce éclairée, M. Teddy Henfrey se trouva face à face avec l'homme aux bandeaux. Il en fut, disait-il, « tout chose ».

— Bonjour ! lui dit l'étranger, en le fixant « avec des yeux de langouste », selon l'expression pittoresque de M. Henfrey qui désignait ainsi les lunettes aux verres fumés.

— J'espère, dit celui-ci, que je ne vous gêne pas.

— Non, pas du tout, répondit l'étranger. Pourtant, j'entends — et il se tournait vers madame Hall — que cette pièce soit bien à moi, pour mon usage particulier.

— Je pensais, monsieur, que vous préféreriez que l'horloge...

— Certainement, certainement... Mais, règle générale, je désire être seul, et que l'on ne me dérange pas.

Il fit volte-face, les épaules à la cheminée, les mains derrière son dos.

— Et maintenant, ajouta-t-il, quand la réparation sera faite, je voudrais avoir du thé... Mais pas avant que la réparation de votre pendule soit terminée.

Madame Hall était sur le point de sortir, — cette fois, elle n'essayait pas d'engager la conversation, pour ne pas s'exposer à être rabrouée devant M. Henfrey, — lorsque le client lui demanda si elle avait pris ses dispositions au sujet des malles restées à Bramblehurst. Elle répondit qu'elle avait parlé au facteur et que le voiturier les apporterait le lendemain.

— Êtes-vous sûre que ce soit le moyen le plus rapide ?

Elle en était sûre, elle l'affirma avec froideur.

— C'est que, voyez-vous... Je vais vous expliquer ce que je n'ai pu vous dire plus tôt parce que j'étais trop gelé et trop fatigué : je suis un travailleur, un homme de laboratoire...

— Ah ! vraiment, monsieur ! fit madame Hall, très intéressée.

— Et mes bagages contiennent des appareils, un matériel...

— Toutes choses bien utiles, sans doute !

— Naturellement, je suis impatient de poursuivre mes recherches.

— Naturellement, monsieur !

— Ma raison de venir à Iping, — continua-t-il d'un ton assez délibéré, — était le désir de la solitude. Je tiens à n'être pas troublé dans mon travail. En plus, d'ailleurs, de mon travail, un accident qui m'est arrivé... (« Je le pensais bien ! » se dit madame Hall.)... exige une certaine retraite. Mes yeux sont quelquefois si affaiblis et si douloureux que je dois m'enfermer dans l'obscurité des heures entières, m'enfermer à clef. Cela, de temps à autre. Pas pour le quart d'heure, toutefois. A ces moments-là, le moindre dérangement, par exemple l'entrée de quelqu'un dans ma chambre, est pour moi une cause de véritable torture... Il est bon que cela soit bien entendu.

— Parfaitement, monsieur. Si j'osais me permettre de demander...

— C'est bien tout, je crois, — dit l'étranger, de ce ton

tranquille et sans réplique qu'il savait prendre pour couper court aux interrogations.

Madame Hall dut garder sa question et sa pitié pour une circonstance meilleure.

Quand elle eut quitté la pièce, il resta debout devant le foyer, attentif — M. Henfrey le rapporta — à la réparation de l'horloge.

M. Henfrey travaillait, une lampe posée tout près de lui : l'abat-jour vert jetait une lumière plus vive sur ses mains, sur le cadran et sur les petites roues de l'horloge, laissant dans l'ombre le reste du salon.

Lorsqu'il leva la tête, sa vue d'abord fut troublée par les reflets colorés. Curieux de sa nature, il avait démonté les pièces, chose parfaitement inutile, avec l'idée de retarder son départ et d'arriver ainsi peut-être à engager la conversation avec l'étranger. Mais celui-ci demeurait silencieux et immobile. Si bien immobile que cela finit par agacer Henfrey. Il eut l'impression d'être seul et regarda : grise et peu éclairée, se dressait l'énorme tête à bandeaux, qui l'examinait avec ses grosses lunettes sombres, obscurcies d'une buée verdâtre. Cela devint pour Henfrey si insupportable que, pendant une minute, ils demeurèrent tous deux à se considérer d'un air confus. Puis Henfrey baissa les yeux. Situation vraiment bien gênante ! Il eût aimé à dire quelque chose. Convenait-il de faire observer que le temps était bien froid pour la saison ? Il se redressa comme pour choisir l'instant de placer cette remarque.

— Le temps..., commença-t-il.

— Pourquoi ne terminez-vous pas et ne partez-vous pas ? — dit la figure rigide, évidemment en proie à une fureur difficilement contenue. — Tout ce que vous êtes parvenu à faire, c'est de resserrer l'aiguille sur le cadran. Vous vous moquez du monde !

— Bien, monsieur... Une seule minute encore. Je revoyais avec soin...

M. Henfrey finit sa besogne et s'en alla. Mais il s'en alla extrêmement contrarié.

« Sacrebleu ! — se disait-il en traversant à pied le village au milieu d'une rafale de neige. — il y a des fois où il faut bien arranger une horloge, tout de même ! »

Puis :

« Un homme n'a-t-il donc pas le droit de vous regarder? Vilain singe ! »

Et encore :

« Non, à ce qu'il paraît... La police serait à ses trousses qu'il ne serait pas mieux enveloppé, mieux entortillé ! »

Au coin de la rue, devant chez Gleeson, il vit Hall, qui avait depuis peu épousé la patronne de l'auberge, et qui maintenant conduisait la « voiture à volonté », de Iping à l'embranchement de Sidderbridge, quand par hasard quelqu'un en avait besoin; Hall se dirigeait vers lui, revenant de la gare. A n'en pas douter, « il s'était arrêté un brin » à Sidderbridge : il suffisait, pour en être sûr, de le voir conduire.

— Comment va, Teddy? demanda-t-il en passant.

— Ah ! vous avez chez vous un drôle de corps !

Hall, sans se faire prier, arrêta son cheval.

— Quoi donc?

— Un client, qui a l'air bien original, est descendu chez vous. Mon vieux!...

Et Teddy commença de faire à Hall une description pittoresque de l'hôte bizarre de sa femme.

— Il a un peu l'air d'un déguisé. Moi, je tiendrais à voir la figure d'un homme si j'avais à le loger dans mon établissement. Mais les femmes sont si pleines de confiance; dès qu'il s'agit d'étrangers! Hall, il s'est installé chez vous, et il n'a même pas encore donné de nom !

— Vraiment? répondit Hall, qui avait l'intelligence plutôt paresseuse.

— Parfaitement! reprit Teddy. Il a loué à la semaine et vous ne serez pas débarrassés de lui avant huit jours. Et il traîne un tas de bagages, qui arriveront demain, à ce qu'il dit. Espérons, Hall, que ce ne sont pas seulement des caisses remplies de pierres !

Il raconta comment sa tante, à Hastings, avait été refaite par un étranger dont les valises étaient vides. Bref, il laissa Hall vaguement inquiet.

— Hue, donc ! fit celui-ci. Il faut que j'y aille voir.

Teddy poursuivit sa route, l'esprit tout à fait soulagé.

Au lieu « d'y aller voir », Hall, à son retour chez lui, fut

sévèrement attrapé par sa femme pour le temps qu'il avait passé à Sidderbridge ; ses questions timides furent accueillies avec aigreur, sans qu'elle répondît à l'objet de ses préoccupations. Mais, en dépit des rebuffades, la graine de méfiance semée par Teddy germait dans sa cervelle.

— Vous ne savez pas tout, vous autres femmes ! dit M. Hall, résolu à être renseigné le plus tôt possible sur la qualité de son hôte.

Dès que l'étranger fut couché, vers neuf heures et demie, M. Hall entra, l'air agressif, dans le salon, et il examina d'un œil soupçonneux le mobilier de sa femme, pour bien affirmer que l'étranger n'était pas maître dans la place ; il reluqua, non sans un peu de mépris, une feuille d'opérations mathématiques oubliée par l'autre. En se retirant, il recommanda à madame Hall de veiller de très près aux bagages, quand ils arriveraient le lendemain.

— Occupez-vous de vos affaires, Hall ! répliqua celle-ci ; moi, je m'occuperai des miennes.

Elle était d'autant plus portée à quereller son mari que l'étranger était évidemment un voyageur extraordinaire, et que, au fond, elle ne se trouvait pas du tout rassurée sur son compte. Au milieu de la nuit, elle s'éveilla en sursaut, rêvant de grosses têtes, blanches comme des navets, montées sur des cous sans fin, avec de gros yeux noirs, qui s'avançaient vers elle en rampant. Mais, femme de bon sens, elle maîtrisa ses terreurs, se retourna et se rendormit.

III

LES MILLE ET UNE BOUTEILLES

C'est le 29 février, au commencement du dégel, que le singulier personnage était tombé des nues à Iping. Le lendemain, on apporta ses bagages, à travers la neige fondue. C'étaient des bagages bien remarquables. Il y avait deux malles, telles que le premier venu peut en posséder ; mais, en outre, il y avait une caisse de livres, — de livres gros et

lourds, dont quelques-uns couverts d'un grimoire manuscrit incompréhensible, — et une douzaine, ou plus, de mannes, de boîtes, de coffres, contenant certains objets enveloppés dans de la paille, des bouteilles de verre, à ce qu'il parut à Hall, lequel, curieux, arrachait la paille comme par hasard.

L'étranger, bien emmitouflé, avec son chapeau, son pardessus, ses gants, son cache-nez, avait manifesté l'intention d'aller au devant de Fearenside et de sa voiture, tandis que Hall risquait quelques mots de bavardage, n'osant pas lui offrir son aide. Il sortit sans prendre garde au chien de Fearenside qui flairait en amateur les jambes de Hall.

— Allons, arrivez donc, avec ces caisses ! Vous m'avez assez fait attendre !

Et il descendit le perron, se dirigeant vers l'arrière du chariot comme pour mettre la main sur la malle la plus petite.

Le chien de Fearenside ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il se hérissa et se prit à grogner d'une manière farouche ; l'autre avait à peine fait les premiers pas que l'animal sauta d'abord de façon inquiétante, puis s'élança bientôt sur la main.

— Oust ! cria Hall, en reculant, car il n'était pas brave.

Fearenside hurla :

— Allez coucher ! — et prit son fouet.

Tous deux virent les dents du chien effleurer la main, la bête exécuter un saut de côté et saisir la jambe de l'étranger : le pantalon se déchira, avec un bruit sec. Alors, la fine pointe du fouet de Fearenside atteignit le coupable, et celui-ci, aboyant de peur, se réfugia sous la voiture. Cela fut l'affaire d'une demi-minute. Personne n'avait parlé, tout le monde avait crié. L'étranger jeta un coup d'œil sur son gant déchiré, sur sa jambe, fit comme s'il voulait se baisser, puis se redressa brusquement et franchit en courant le perron pour rentrer dans l'auberge. On l'entendit traverser précipitamment le corridor et grimper jusqu'à sa chambre l'escalier sans tapis.

— Ah ! la sale bête ! — fit Fearenside, sautant de la voiture avec son fouet à la main, tandis que le chien, sous la voiture, le suivait du regard. — Ici ! ici !...

Hall était resté bouche béante.

— Il aura été mordu, dit-il. Je ferais bien d'y aller moi-même.

Il suivit l'étranger. Dans le couloir il rencontra madame Hall et lui apprit le méfait du chien. Il monta rapidement l'escalier. La porte du voyageur étant entre-bâillée, il la poussa, l'ouvrit et entra sans cérémonie : la nature l'avait fait d'humeur familière.

Le store baissé, la pièce était sombre. Il ne fit qu'apercevoir une chose tout à fait singulière : comme un bras sans main, s'agitant dans sa direction, et une figure à peine indiquée par trois gros points noirs sur du blanc, pareils aux taches marquées sur une pensée jaune. En même temps, il recevait un coup violent à la poitrine, il était rejeté en arrière, la porte lui retombait sur le nez, la clef tournait dans la serrure. Tout cela fut si rapide qu'il ne put rien distinguer : des formes vagues en mouvement, une poussée, un choc, rien de plus. Il resta abasourdi sur le palier obscur, se demandant avec terreur ce qui s'était passé.

Deux minutes, et il rejoignit le petit groupe qui s'était réuni devant la maison. Il y avait là Fearenside racontant pour la seconde fois l'incident du chien ; il y avait là madame Hall disant que ce chien ne mordait jamais les voyageurs ; il y avait là, en curieux, Huxter, le boutiquier d'en face, et, en arbitre, Sandy Wadgers, qui venait de sa forge ; puis des femmes et des enfants, tous parlant à tort et à travers.

— Je ne me laisserais pas mordre, moi, je vous en réponds !

— Il devrait être défendu d'avoir de pareils animaux.

— Pourquoi l'a-t-il mordu ?

Et le reste à l'avenant.

M. Hall, qui les examinait et les écoutait du perron, n'était plus sûr maintenant d'avoir vu là-haut quelque chose de si étrange. D'ailleurs, son vocabulaire était trop limité pour lui permettre de traduire ses impressions.

— Il prétend n'avoir besoin de personne, — répondit-il à une question de sa femme. — Il vaudrait mieux rentrer ses bagages à l'intérieur.

— Il aurait dû cautériser la plaie immédiatement, prononça M. Huxter, surtout si elle est à vif.

— Moi, je tuerais la bête, voilà ce que je ferais ! — dit une femme, dans le groupe.

Tout à coup le chien se mit à grogner de nouveau.

— Venez donc, allons! cria sous la porte une voix courroucée.

L'inconnu était là, bien enveloppé, le col relevé, le bord du chapeau rabattu sur les yeux.

— Plus vite vous aurez rentré tout cela, plus je serai content.

Il est établi par le témoignage universel qu'il avait changé de pantalon et de gants.

— Êtes-vous blessé, monsieur? demanda Fearenside. Je suis tout à fait désolé que cet animal...

— Non, pas du tout. Il ne m'a pas entamé la peau. Allons, vite, dépêchez-vous.

Puis il grommela quelque chose, affirma M. Hall.

Dès que la première manne eut été, conformément à ses ordres, apportée dans le salon, l'étranger se jeta dessus avec une ardeur incroyable et en commença le déballage, éparpillant le foin, sans égard pour le tapis de madame Hall. Il en tira des bouteilles, des bouteilles petites et ventrues contenant des poudres : des bouteilles petites et longues contenant des liquides colorés ou incolores ; des bouteilles clissées, en verre bleu, étiquetées : *poison :* des bouteilles à panse ronde et à col élancé ; d'énormes bouteilles en verre bleu, d'énormes bouteilles en verre blanc ; des bouteilles avec des bouchons de cristal et des étiquettes, des bouteilles avec des bouchons de liège, des bouteilles avec des bondes, des bouteilles à chape de bois, des bouteilles à vin, des bouteilles à huile, etc., etc. Il les mettait en rangs sur le chiffonnier, sur la cheminée, sur la table devant la fenêtre, sur le parquet, sur les rayons à livres, partout, partout. Le pharmacien de Bramblehurst n'aurait pu se vanter d'en posséder moitié autant dans sa boutique. C'était une vraie curiosité. Les mannes, les unes après les autres, produisaient toujours des bouteilles. Enfin, quand tout cela fut vidé, la paille d'emballage montait à la hauteur de la table.

Les seules choses qui sortirent de là, avec les bouteilles, ce furent un grand nombre d'éprouvettes, de tubes et une balance soigneusement empaquetée.

Le contenu de ces paniers n'était pas plutôt déballé que

l'étranger vint à la fenêtre et se mit à l'ouvrage, sans prendre souci le moins du monde ni de la paille sur laquelle il marchait, ni du feu qui était éteint, ni de la caisse de livres ni des malles, que l'on avait aussi montées.

Quand madame Hall lui apporta son dîner, il était déjà absorbé par son travail et occupé à verser dans des tubes quelques gouttes de ses bouteilles; il l'entendit seulement après qu'elle eut balayé le plus gros et posé le plateau sur la table, non peut-être sans quelque mauvaise humeur causée par l'état dans lequel elle voyait son plancher. A ce moment, il remua la tête, et tout aussitôt se retourna. Elle vit du moins qu'il avait ôté ses lunettes; elles étaient à côté de lui sur la table : il lui sembla que ses orbites étaient singulièrement creuses. Il reprit ses verres, pivota et lui fit face. Elle allait se plaindre de la paille qui jonchait le plancher, lorsqu'il la devança :

— Je vous prie de ne jamais entrer sans frapper! — lui dit-il avec une exaspération anormale qui paraissait chez lui caractéristique.

— J'ai frappé... Probablement que...

— Peut-être bien. Mais, dans mes recherches, des recherches vraiment très urgentes et très importantes, le plus léger trouble, le bruit d'une porte... je suis obligé de vous demander...

— Parfaitement, monsieur!... S'il en est ainsi, vous pouvez fermer à clef, n'est-ce pas? Quelquefois...

— Bonne idée, répliqua l'étranger.

— Cette paille... si j'osais faire observer...

— Inutile. Si cette paille vous gêne, portez-la sur la note.

Et il murmura quelque chose entre ses dents, — des mots suspects, comme des malédictions.

Il était là, debout, si bizarre, si agressif, une bouteille dans une main, un tube dans l'autre, que madame Hall eut une sorte d'inquiétude. Mais c'était une femme résolue.

— En ce cas, je désirerais savoir, monsieur, à combien vous estimez...

— Un shilling, mettez un shilling... C'est assez, n'est-ce pas, un shilling?

— Soit! dit madame Hall, prenant la nappe et commençant à l'étendre sur la table.

Il s'assit, le dos tourné, ne montrant plus que le col de son paletot. Il travailla jusqu'au soir, la porte fermée à clef, et, ainsi qu'en témoigna madame Hall, silencieusement presque tout le temps. Une fois pourtant, il y eut un choc de bouteilles, heurtées les unes contre les autres, comme si la table avait été bousculée, suivi d'un fracas de verre brisé sur le plancher; puis, des pas à travers la chambre. Craignant quelque malheur, madame Hall vint écouter à la porte, sans oser frapper.

— Je ne peux pas continuer! répétait-il avec désespoir. Non, je ne peux pas continuer!... Trois cent mille! Quatre cent mille! C'est l'infini!... Volé!... Cela peut me prendre toute ma vie... Patience! patience donc, insensé! insensé!

On entendait en bas, dans le *bar*, un grand bruit de souliers à clous, et, bien à contre-cœur, madame Hall finit par renoncer à la suite de ce soliloque. Quand elle revint, la chambre était de nouveau silencieuse, moins le léger craquement du fauteuil et parfois le choc d'une bouteille. Tout était fini; l'étranger avait repris son travail.

En lui apportant le thé, elle vit des éclats de verre dans un coin, sous le miroir à barbe, et une tache dorée qui avait été sommairement essuyée. Elle la fit remarquer.

— Portez-la sur la note! répondit aigrement le voyageur. Pour l'amour de Dieu, ne m'ennuyez point! S'il y a quelque dégât, vous l'ajouterez sur la note.

Et il se remit à consulter une liste dans le cahier ouvert devant lui.

— Je vais vous dire une chose!... annonça Fearenside d'un air mystérieux.

L'après-midi s'avançait et l'on se trouvait dans le petit débit de bière de Iping.

— Hein? fit Teddy Henfrey.

— Ce gaillard dont vous me parlez, que mon chien a mordu... eh bien! c'est un nègre. Du moins, ses jambes sont noires. J'ai *vu* cela à travers la déchirure de son pantalon, comme à travers la déchirure de son gant. Vous vous seriez attendu, n'est-ce pas, à voir quelque chose de rose? Eh

bien, pas du tout! Tout à fait noir! Je vous affirme qu'il est aussi noir que mon chapeau.

— Parbleu! s'écria Henfrey, c'est un cas étrange, tout de même! Pourquoi donc son nez est-il aussi rose que s'il était peint?

— C'est exact, répliqua Fearenside; je le reconnais. Mais je dis ce que je pense : cet homme est un homme pie, Teddy ; noir ici et blanc là, par taches. Et il en est honteux. C'est une espèce de métis : la couleur lui est venue par plaques au lieu d'être fondue. J'ai déjà entendu parler de ça. C'est d'ailleurs ce qui arrive communément pour les chevaux, comme chacun sait!...

IV

UNE INTERVIEW

J'ai rappelé avec détail les circonstances de l'arrivée de l'étranger à Iping afin que le lecteur puisse comprendre la curiosité qu'excita cet homme. Mais, sauf deux incidents bizarres, son séjour, jusqu'à la fête du village, peut être très brièvement raconté. Il y eut bien quelques escarmouches avec madame Hall à propos de questions domestiques; cependant, chaque fois, jusqu'à la dernière dispute en avril, dès qu'il voyait poindre les premiers symptômes de ladrerie, il lui imposait silence par l'expédient commode d'une forte indemnité. Hall n'aimait point son hôte, et, toutes les fois qu'il l'osait, il parlait de la nécessité de se débarrasser de lui; il dissimulait son antipathie avec soin et le plus possible, évitait l'inconnu.

— Prenez patience jusqu'à l'été, — répétait sagement madame Hall, — jusqu'au moment où les artistes commencent à venir. Alors, nous verrons. Il est sans doute bien arrogant; mais, il n'y a pas à dire. une note ponctuellement payée est une note ponctuellement payée.

L'étranger n'assistait pas aux offices, et ne faisait aucune différence entre le dimanche et les jours de la semaine. Il

travaillait, d'après madame Hall, très irrégulièrement. Quelquefois, il descendait de très bonne heure et il paraissait très affairé. D'autres jours, il se levait tard, il arpentait sa chambre, il s'agitait bruyamment des heures entières, il fumait, il dormait dans son fauteuil auprès du feu. De communication avec le monde, hors du village, il n'en avait aucune. Son humeur demeurait très inégale; le plus souvent, ses manières étaient d'une irritabilité presque insupportable; souvent des objets furent brisés, déchirés, écrasés, broyés dans des accès de violence. Son habitude de se parler tout bas à lui-même allait augmentant; mais, quoique madame Hall écoutât avec soin, elle ne pouvait trouver ni queue ni tête aux discours qu'elle entendait.

Le voyageur paraissait rarement le jour; mais, au crépuscule, il partait, bien enveloppé, la figure encapuchonnée, que le temps fût froid ou chaud, et il choisissait les chemins les plus solitaires et les plus ombragés ou les plus encaissés. Ses gros yeux, dans son visage de spectre, sous le bord du chapeau, émergeaient soudain de l'obscurité, apparition désagréable pour les habitants qui rentraient au logis. Teddy Henfrey, sortant vivement, un soir, à neuf heures et demie, de l'*Habit Rouge*, fut honteusement effrayé par la tête de mort du voyageur (il se promenait le chapeau à la main) qu'une porte ouverte à l'improviste mit en pleine lumière. Tous les enfants qui le voyaient à la chute du jour rêvaient de fantômes; on ne savait pas s'il craignait les gamins plus qu'il n'en était craint, ou inversement; mais, ce qui est sûr, c'est qu'il y avait de part et d'autre antipathie profonde.

Il était inévitable que, dans un village comme Iping, un personnage d'allure si originale et de mœurs si singulières fût souvent le sujet des conversations. Sur l'emploi de son temps, l'opinion était très divisée. Madame Hall était, sur ce point, très susceptible. A toutes les questions, elle répondait que c'était un « faiseur d'expériences ». et elle appuyait à peine sur les syllabes, en personne qui craint de se compromettre. Lui demandait-on ce qu'était un « faiseur d'expériences » ? Elle répliquait, avec un petit ton de supériorité, que les gens instruits savent cela, et elle ajoutait alors qu' « il

découvrait des choses ». Son client, affirmait-elle, avait eu un accident qui, pour un temps, lui avait décoloré le visage et les mains : il tenait à ce qu'on ne le remarquât point.

Malgré ses dires, il y avait une idée généralement admise, à savoir que c'était un criminel s'efforçant d'échapper à la justice et s'enveloppant de mystère pour se dérober à l'œil de la police. Cette idée avait germé dans la cervelle de M. Teddy Henfrey. Pourtant, à la connaissance du public, aucun crime important n'avait été commis vers le milieu ou la fin de février.

Perfectionnée par l'imagination de M. Gould, le maître d'école adjoint, cette croyance prit une autre forme : l'étranger était un anarchiste déguisé qui préparait des matières explosives; et M. Gould résolut d'arriver, autant que ses loisirs le lui permettaient, à le *démasquer*. Ses opérations consistaient surtout à dévisager « le bandit » chaque fois qu'ils se rencontraient, ou à interroger des gens qui, n'ayant jamais vu l'inconnu, ne savaient pas de quoi on leur parlait. Il ne découvrit rien du tout.

Un autre parti suivait M. Fearenside et l'on admettait que le voyageur était pie, ou quelque chose dans ce goût-là. Ainsi, par exemple, Silas Durgan affirmait que, « si le phénomène voulait se montrer dans les foires, il ferait fortune rapidement » ; étant un peu théologien, il le comparait à l'homme de la parabole qui n'avait qu'un seul talent.

Toutefois, une autre opinion encore avait cours : l'étranger était un maniaque inoffensif. Ceci avait l'avantage de tout expliquer.

Mais, entre ces deux principaux groupes, il y avait les esprits hésitants et les esprits conciliants. Les gens du Sussex ont peu de superstition, et ce ne fut qu'après les événements des premiers jours d'avril que le mot de surnaturel fut pour la première fois chuchoté dans le village. Même alors, d'ailleurs, il n'y eut que des femmes pour admettre cette idée.

Quoi que l'on pensât de lui, tout le monde à Iping s'accordait à ne pas aimer cet étranger. Sa nervosité, compréhensible pour des citadins adonnés aux travaux intellectuels, était pour ces placides villageois du Sussex un objet d'étonnement. Ses gesticulations furieuses, qu'ils surprenaient de temps en

temps ; sa démarche précipitée, quand la nuit bien tombée l'invitait aux promenades tranquilles; sa manière de repousser toutes les avances de la curiosité ; son goût pour l'ombre, qui le conduisait à fermer ses portes, à baisser ses stores, à éteindre ses bougies et ses lampes, — qui donc ne se fût préoccupé de pareilles allures? On s'écartait un peu quand il descendait le village, et, quand il était passé, les gamins moqueurs relevaient le col de leur vêtement, rabattaient les bords de leur chapeau, emboîtaient le pas derrière lui, singeant sa démarche mystérieuse. Il y avait à cette époque une chanson populaire intitulée *le Croquemitaine*; miss Satchell l'avait chantée au concert de l'école — au profit de l'éclairage du temple : depuis lors, toutes les fois que plusieurs villageois étaient réunis, si l'étranger venait à paraître, les premières mesures de cet air partaient du groupe, sifflées plus ou moins haut. Aussi, le soir, les enfants criaient-ils sur son chemin : « Croquemitaine ! Croquemitaine ! » quitte à décamper aussitôt, prudemment.

Cuss, l'empirique du pays, était dévoré par la curiosité. Les bandages excitaient son intérêt professionnel ; les mille et une bouteilles éveillaient sa jalousie. Pendant tout avril et tout mai, il souhaita une occasion de parler à l'étranger ; enfin, aux environs de la Pentecôte, n'y tenant plus, il imagina comme prétexte une liste de souscription en faveur d'une infirmière communale. Il découvrit alors avec étonnement que M. Hall ignorait le nom de son hôte.

— Il a donné un nom (affirmation tout à fait gratuite) mais je ne l'ai pas bien saisi, — déclara madame Hall : tant il lui semblait bête de ne pas être mieux renseignée !

Cuss frappa à la porte du salon et entra. Un juron parfaitement net lui répondit de l'intérieur.

— Excusez mon importunité, dit Cuss.

Puis la porte se referma, empêchant madame Hall de saisir la suite de la conversation. Dix minutes durant, elle perçut le murmure des voix ; puis un cri de surprise, un remuement de pieds, la chute d'une chaise, un éclat de rire, des pas rapides, — et Cuss reparut la face blême, regardant par-dessus son épaule. Il laissait la porte ouverte et, sans y faire attention, il passa en courant dans la grande salle et descendit les

marches : elle entendit le bruit de sa course précipitée. Il tenait son chapeau à la main. Elle, restait debout derrière son comptoir, les yeux tournés vers le salon. L'étranger sourit tranquillement, puis ses pas traversèrent la pièce; mais elle ne put voir sa figure de l'endroit où elle était. La porte du salon battit violemment et la scène redevint silencieuse.

Cuss alla tout droit jusque chez Bunting, le pasteur.

— Suis-je fou? — cria-t-il brusquement, en pénétrant dans le pauvre petit cabinet de travail. — Ai-je l'air d'un fou?

— Qu'est-il donc arrivé? interrogea le pasteur, en posant une ammonite sur les feuilles volantes de son prochain sermon.

— Cet individu de l'auberge...

— Eh bien?

— Donnez-moi quelque chose à boire!... continua Cuss. Et il s'assit.

Quand ses nerfs furent calmés par un verre de sherry à bon marché, la seule boisson que pût offrir le brave pasteur, il lui parla de la visite qu'il venait de faire.

— J'entrai, dit-il haletant, et je lui demandai son obole pour l'infirmière que nous voulons avoir. Il avait fourré ses mains dans ses poches ; il se laissa tomber lourdement sur sa chaise : il huma l'air. « J'avais appris, ajoutai-je, qu'il s'intéressait aux choses de la science. » Il fit : « Oui », et il renifla de nouveau. Il continua, d'ailleurs, de renifler tout le temps : évidemment, il venait d'attraper un rhume infernal. Ce n'était pas étonnant, vêtu comme il l'était... Je débitai mon histoire d'infirmière, en même temps que j'observais : partout des bouteilles, des produits chimiques, une balance, des éprouvettes; dans l'air, une odeur de primevère. Consentait-il à souscrire? Il répondit qu'il verrait. Alors, de but en blanc, je lui demandai s'il faisait des recherches. Il me dit que oui. « Longues, ces recherches? » Le voilà qui se fâche : « Des recherches diablement longues »! clame-t-il comme s'il faisait explosion. « Oh! » m'écriai-je. Voilà l'origine de la scène. Mon homme était à bout de patience, ma question le fit éclater. On lui avait donné une formule, formule extrêmement précieuse. Pour quoi faire? Il ne voulait pas le dire. Était-ce une ordonnance médicale? « Que le diable vous

emporte ! Mêlez-vous de vos affaires ! » Je m'excuse. Il prend un air digne, tousse, renifle et se calme. Il va lire sa formule : « Cinq éléments... » Il la pose sur la table ; il tourne la tête. Un courant d'air venu de la fenêtre soulève le papier. Un souffle, un bruissement. « Travailler dans une chambre avec une cheminée allumée ! » dit-il. Je vois une lueur, et voilà l'ordonnance qui prend feu et qui s'envole ! Lui de se précipiter, au moment précis où elle passait dans le tuyau. Alors, dans son émotion, voilà son bras qui sort...

— Hein ? fit Bunting.

— Pas de main ! Rien qu'une manche vide. Seigneur ! Je pensais : « C'est une difformité. Il a, je suppose, un bras artificiel, et il l'aura perdu. » Il y avait là, évidemment, quelque chose de singulier. Pourquoi diable cette manche reste-t-elle en l'air, s'il n'y a rien dedans ? Et il n'y avait rien dedans, vous dis-je. Rien, rien, du haut en bas. Mon regard plongeait jusqu'à l'épaule, et un peu de jour passait par une déchirure du vêtement. « Bon Dieu ! » m'écriai-je. Alors il s'arrêta. De ses gros yeux blancs à fleur de tête, il jeta un regard sur moi, puis sur sa manche.

— Ensuite ?...

— C'est tout. Il ne dit pas un mot. Ses yeux brillèrent et, rapidement, il enfonça la manche dans sa poche. « Je disais donc, reprit-il, que ma formule brûlait, n'est-ce pas ? » Il poussa un grognement d'interrogation. « Mais comment diable, demandai-je, pouvez-vous remuer une manche vide ? — Une manche vide ? — Oui, une manche vide. — C'est donc une manche vide ? Vous avez vu que c'était une manche vide ? » A l'instant même, il se leva. Je me levai aussi. En trois pas, il fut auprès de moi. Il renifla méchamment. Je ne bronchai point. Pourtant je veux être pendu si cette grosse boule, avec ses bandeaux et ses œillères, marchant sur vous tranquillement, n'avait pas de quoi faire perdre contenance à n'importe qui. « — Vous avez dit, je crois, continua-t-il, que c'était une manche vide ? — Oui, je l'ai dit. » Moi, je recule épouvanté devant cet énergumène, la figure découverte, sans lunettes, me dévisageant. Tout doucement, il retire sa manche de sa poche et tend son bras vers moi, comme pour me le montrer de nouveau. Il fait cela très,

très lentement. Je regardais. Cela dura un siècle. « Eh bien, — répétai-je, faisant effort pour parler, — il n'y a rien dedans ! » Il fallait bien dire quelque chose. Je commençais à avoir peur. Je pouvais voir jusqu'au fond de sa manche ; il l'avançait vers moi, lentement, lentement, comme ceci, jusqu'à six pouces de mon nez. C'est une chose étrange, allez, de voir une manche vide, se tendre ainsi vers vous ! Alors...

— Alors ?...

— Quelque chose... comme un index et un pouce... me pinça le nez.

Bunting se prit à rire.

— Il n'y avait rien dedans ! — s'écria Cuss, et sa voix s'éleva en un cri perçant sur ce « dedans ». — C'est facile de rire ! Mais, je vous l'assure, j'étais si affolé que je frappai violemment cette manche ; je me retournai, je m'enfuis de la chambre et je le plantai là.

Cuss s'arrêta. Il n'y avait pas à se méprendre sur la sincérité de sa terreur. Il tournait sur lui-même, dans un état de grande faiblesse. Il but un second verre du mauvais sherry de l'excellent ministre.

— Quand je frappai la manche, ce fut tout à fait comme si je touchais un bras. Et il n'y avait pourtant pas de bras ! Pas l'ombre de bras !

Bunting réfléchit. Il regardait Cuss avec inquiétude.

— C'est une histoire bien curieuse.

Il avait pris un air très prudent et très grave.

— En vérité, — répéta M. Bunting avec l'emphase d'un juge, — c'est une histoire bien curieuse !

V

UN VOLEUR AU PRESBYTÈRE

Les détails du vol commis au presbytère nous ont été rapportés en grande partie par le pasteur et sa femme. Il fut commis à l'aube, le lundi de la Pentecôte, jour consacré, à Iping, à des réjouissances publiques. Madame Bunting s'éveilla tout

à coup, dans le silence qui précède l'aurore, avec la conviction que la porte de leur chambre à coucher avait été ouverte, puis refermée. Elle n'appela pas son mari tout de suite, mais elle s'assit sur son lit et tendit l'oreille. Elle distingua alors le sourd *poum*, *poum*, *poum* de pieds déchaussés, sortant du cabinet de toilette contigu et suivant le corridor dans la direction de l'escalier. Dès qu'elle en fut bien sûre, elle secoua le plus doucement possible le révérend M. Bunting. Il ne frotta point d'allumette. Il mit ses besicles. Il passa la robe de chambre de sa femme, il enfila des pantoufles et alla sur le palier pour écouter. Il entendit très bien remuer en bas, dans son bureau. Puis, un éternuement sonore.

Il rentra dans sa chambre, se munit de la première arme qui lui tomba sous la main, le tisonnier, et descendit l'escalier en prenant mille précautions. Madame Bunting resta sur le carré.

Il était environ quatre heures du matin : ce n'était déjà plus la profonde obscurité de la nuit. Une faible clarté régnait dans le vestibule ; mais le cabinet de travail entre-bâillé était tout à fait noir. D'ailleurs, silence absolu ; rien que le léger craquement des marches sous les pas de M. Bunting et, dans le cabinet, de vagues bruits. Alors un tiroir fut ouvert, on perçut un froissement de papiers. Puis un juron, une allumette frottée, et la pièce fut éclairée d'une lumière blonde. M. Bunting était à ce moment dans le vestibule et, à travers la fente de la porte, il pouvait voir le meuble, le tiroir ouvert et une bougie allumée. Mais le voleur, il ne l'apercevait point. Il restait là, dans le vestibule, ne sachant que faire ; madame Bunting, blême et haletante, s'était glissée jusqu'en bas, derrière lui. Une considération leur donna du courage : la conviction que le voleur était un habitant du village.

Ils entendirent un tintement ; ils comprirent que le voleur avait trouvé leur réserve pour les dépenses du ménage, en tout deux livres et demie. Cela décida M. Bunting à brusquer les choses ayant assuré le tisonnier dans sa main, il s'avança suivi de près par madame Bunting.

— Rendez-vous ! cria-t-il avec colère.

Mais il s'arrêta stupéfait : la pièce semblait parfaitement vide.

Cependant, ils venaient d'y entendre remuer quelque chose,

leur certitude était absolue. Pendant une demi-minute peut-être, ils restèrent ébahis; puis madame Bunting traversa le cabinet et regarda derrière le paravent, tandis que son mari, par une inspiration semblable, regardait sous le bureau. Madame Bunting secoua les rideaux de la fenêtre, M. Bunting inspecta la cheminée, l'explorant avec son tisonnier; l'un fouilla la corbeille à papiers, l'autre le seau à charbon. Enfin ils finirent par s'arrêter et demeurèrent confondus, s'interrogeant mutuellement des yeux.

— J'aurais pourtant juré..., fit madame Bunting.

— Mais la bougie! s'écria M. Bunting. Qui a allumé la bougie?

— Le tiroir! reprit madame Bunting. Et l'argent a disparu!

Elle se précipita vers la porte.

— C'est bien là le cas le plus extraordinaire...

Il y eut un formidable éternuement dans le corridor. Ils y coururent. Au même instant, la porte de la cuisine battit avec violence.

— Apportez la bougie! ordonna M. Bunting.

Et il s'avança.

Il y eut un bruit de verrou rapidement poussé.

Comme il arrivait à l'entrée de la cuisine, le pasteur vit que la porte de l'office s'ouvrait également et que les premières lueurs de l'aurore baignaient les masses sombres du jardin. Il était certain que personne n'était sorti par là. Pourtant la porte s'ouvrit, resta ouverte un moment, puis se referma bruyamment. En même temps, la bougie que madame Bunting avait apportée du cabinet tremblota et jeta un éclat plus vif.

La cuisine était déserte. Ils visitèrent à fond le garde-manger, l'office, et enfin descendirent à la cave. Ils eurent beau chercher : personne dans toute la maison.

Le jour surprit le pasteur et sa femme, au rez-de-chaussée, tous deux bizarrement accoutrés, continuant à ne rien comprendre, éclairés par la lumière bien inutile d'une bougie qui coulait.

— C'est bien le cas le plus extraordinaire!... recommença le pasteur pour la vingtième fois.

— Mon ami, dit madame Bunting, voilà Susie qui se lève. Attendons qu'elle soit dans sa cuisine pour remonter.



CARRIOLE SICILIENNE

La **Compagnie des Messageries Maritimes** *destine à cette croisière le paquebot «* **Le Sénégal** *», ou, à défaut, un autre navire du même type, spécialement aménagé avec le plus grand confort.*

ORGANISATION SCIENTIFIQUE

1° **DIRECTION SCIENTIFIQUE.** — Cette croisière aura lieu sous la direction scientifique de MM. :

Georges PERROT, Membre de l'Institut, Directeur de l'Ecole Normale Supérieure, et **Emile BERTAUX,** Agrégé de l'Université, Ancien Membre de l'Ecole française de Rome,

ET AVEC LE CONCOURS DE MM. :

G. Pitrè, Membre de l'Académie des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Sicile ; **A. Salinas**, Professeur à l'Université et Directeur du Musée de Palerme ; **A. Riccò**, Professeur à l'Université de Catane et Directeur des Observatoires de Catane et de l'Etna ; **P. Orsi**, Directeur du Musée de Syracuse ; **G. de Petra**, Professeur à l'Université de Naples, Directeur du Musée national de Naples ; **A. Sogliano**, Professeur à l'Université de Naples, Inspecteur des fouilles de Pompéi.

2° **CONFÉRENCES.** — Des conférences seront données à bord sur les pays à visiter. Sur les lieux mêmes des sanctuaires archéologiques et dans les musées, les principaux monuments architecturaux et les principales œuvres d'art seront l'objet de commentaires historiques.

3° **BIBLIOTHÈQUE.** — La Direction de la Croisière mettra, à bord, à la disposition des touristes les principaux ouvrages à lire ou à consulter (Géographie ; Histoire et Archéologie ; Ethnographie et Démographie ; Science, Art, Littérature ; Agriculture ; Industrie, etc. ; descriptions spéciales des Villes actuelles, des Musées et des Monuments de l'Art ancien, etc.).

PROGRAMME

Dispositions générales. — Le programme de ce voyage a été combiné de façon : 1° à *épargner toute fatigue aux touristes ;* 2° à leur laisser *tout le loisir nécessaire pour étudier en chaque lieu la Nature et la Civilisation, le Monde ancien et le Monde moderne, la Population, les Musées, les Villes et les Monuments.* A cet effet, des dispositions particulières ont été prises. Non seulement, les trajets maritimes s'effectueront rapidement, mais, de plus, sur les côtes de Sicile et d'Italie, ils n'auront lieu que pendant la nuit, de façon à ce que toutes les journées puissent, du matin au soir, être consacrées à l'observation. Une concordance parfaite a été établie entre les divers services de transport pour les excursions. Des arrangements ont été conclus avec les Compagnies de chemins de fer pour assurer aux touristes, outre des wagons de 1re classe, l'avantage de trains spéciaux partant et arrivant aux heures les plus convenables pour l'agrément et le profit des excursions. Enfin la *Revue générale des Sciences* a obtenu que les monuments dont les jours et heures de visite auraient gêné les touristes, leur fussent, par faveur, rendus accessibles en chaque escale.

La Croisière, ainsi préparée, permettra aux passagers de faire, **sans précipitation ni fatigue**, plus d'observations intéressantes que n'en pourrait recueillir, dans un temps beaucoup plus considérable, un voyageur isolé.

Dimanche 31 mars. — Départ de *Marseille* à 4 heures précises de l'après-midi.

Lundi 1er avril. — En mer.

Castellamare del Golfo. Ségeste.

Mardi 2 avril. — Arrivée à *Castellamare del Golfo* dans la matinée. Excursion en voiture aux ruines de *Ségeste* (Temple et Théâtre grecs). Déjeuner à Ségeste. Retour à Castellamare vers 3 heures. Visite de la ville. Rembarquement à 4 heures du soir. Arrivée à Palerme vers 7 heures. Soirée à Palerme.

Palerme.

(Palais Royal et Chapelle Palatine, Cathédrale, San Giovanni degli Eremiti, la Martorana, San Cataldo, l'Olivella, Musée National, Bibliothèques Nationale et Municipale, Université, la Villa Flora, le Jardin botanique, le Foro Italico, le Jardin anglais. — **Environs** : la Favorite (Parc royal), le Mont Pellegrino, Bagheria, Solunte, Termini, **Cefalù**.)

Mercredi 3 avril. — *Toute la journée :* Visite libre de la ville et des environs.

Jeudi 4 avril. — *Le matin* : Visite libre de la ville et des environs.

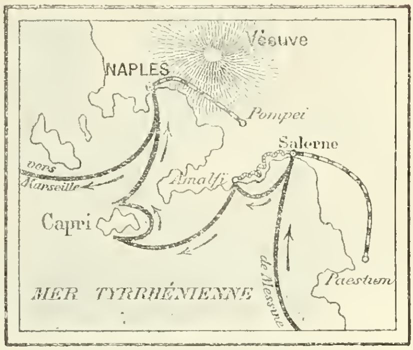
L'après-midi : Excursion en voiture à la *Villa Tasca*, au couvent des *Cappuccini*, aux châteaux arabes de la *Zisa* et de la *Cuba* et à *Monreale* (Cathédrale et Cloître). Départ dans la nuit.

Mazzara del Vallo. Castelvetrano. Sélinonte.

Vendredi 5 avril. — Arrivée vers 7 heures du matin à *Mazzara del Vallo*. Départ par train spécial pour *Castelvetrano*. De Castelvetrano, excursion en voiture aux ruines de *Sélinonte* (Acropole, sept Temples grecs). Déjeuner à Sélinonte. Visite de Castelvetrano (Musée : antiquités de Sélinonte) et de Mazzara (Cathédrale et Château normands). Départ dans la soirée.

Port-Empédocle. Girgenti. Agrigente.

Samedi 6 avril. — Arrivée à *Port-Empédocle* vers 7 heures du matin. Excursion en voiture aux ruines d'*Agrigente* (Temples grecs, Tombeau de Théron, Catacombes, Rocher de Minerve). Déjeuner à Agrigente. Puis visite de *Girgenti* (Cathédrale, Santa Maria dei Greci, Musée) et d'une *mine de soufre* des environs. Retour à Port-Empédocle. Départ à 9 heures du soir.



Syracuse.

[Ruines : Amphithéâtre, Théâtre grec, Oreille de Denys, Belvédère, Catacombes, Latomies du Paradis, des Capucins, de Sainte-Vénère, Voie des Tombeaux ; Ville moderne : [Cathédrale, Musée (Vénus Anadyomène, etc.), Source d'Aréthuse, etc].

Dimanche 7 avril, jour de Pâques. Arrivée à *Syracuse* à 7 h. *Le matin et l'après-midi*, visite libre de la ville antique et de la ville moderne.

Soirée à Syracuse. Départ le lendemain matin.

Catane. Etna.

(Théâtre antique, Odéon, Cathédrale, Couvent Saint-Nicolas, Sainte-Marie-la-Rotonde, Villa Bellini, Université, Observatoire astronomique, météorologique et sismique).

Lundi 8 et mardi 9 avril. — Le 8, arrivée à *Catane* à 7 h. m. : Visite libre de la ville.

Nota : EXCURSIONS FACULTATIVES ET SUPPLÉMENTAIRES : 1° En voiture à Nicolosi, puis à mulet au sommet des monts Rossi ; 2° Ascension du Val del Bove (1.000^m) ; 3° Ascension à l'Observatoire (3.000^m) et, si l'état du sol le permet, jusqu'au sommet de l'Etna (3.313^m).

Soirée à Catane. Départ très tard dans la nuit (bien après minuit).

Messine. Taormine.

Mercredi 10 avril. — Passage le long des Cyclopes. Arrivée à *Messine* à 9 h. m.

Le matin : Visite libre de la ville (Cathédrale, Université, Villa Guelfonia, San Gregorio, Campo Santo).

L'après-midi : Excursion par train spécial et voitures à *Taormine* (Théâtre antique, Panorama de l'Etna et du Détroit). Retour à Messine. Départ dans la soirée.

Salerne. Pæstum. Amalfi.

Jeudi 11 avril. — Arrivée à *Salerne* à 9 heures du matin. Excursion par train spécial aux ruines de *Pæstum* (Temples de Neptune et de Cérès, Basilique, Amphithéâtre). Déjeuner à Pæstum. Au retour, visite de Salerne [la ville neuve, la Cathédrale (du XIe siècle, Parvis, Galeries, Sarcophages antiques, Tombes des princes normands, Portes de bronze), la vieille ville et excursion en voiture de Salerne à *Amalfi* par la *Corniche*, pour jouir du panorama du golfe au soleil couchant. Rembarquement à Amalfi. Départ du bateau le lendemain matin.

Naples. Pompéi.

(Eglises, Musées, Villa Nazionale, Station Zoologique, Aquarium, Château Saint-Elme, Couvent San-Martino, Catacombes, Palais Royal, Palais di Capodimonte, Université. — Environs : Pausilippe, Camaldules, Pouzzoles, Caserte, Herculanum, Baies, Cumes, Castellamare, Sorrente, Ischia, Capri).

Vendredi 12 avril. — Le bateau, parti d'Amalfi à 5 h. m., longera une partie des côtes de *Capri* et arrivera à *Naples* vers 8 h. Le matin et l'après-midi, visite libre de la ville et des environs.

Samedi 13 avril. — Excursion organisée à Pompéi. Déjeuner à Pompéi. Retour à Naples dans l'après-midi.

Visite libre de la ville et des environs.

Nota : Des arrangements seront pris pour faciliter l'ascension du Vésuve aux personnes qui désireraient la faire après la visite de Pompéi, moyennant un supplément de prix.

Dimanche 14 avril. — A *Naples*, Visite libre : Musée, Cathédrale et Camaldules.

Lundi 15 avril. — Départ de très grand matin.

Mardi 16 avril. — Arrivée à Marseille à 4 heures de l'après-midi.



CONDITIONS GÉNÉRALES DU VOYAGE

PRIX DES PLACES

1° A BORD, DE MARSEILLE A MARSEILLE

(TRAJET MARITIME, TABLE ET LOGEMENT A BORD EN MARCHE ET DURANT LES ESCALES)

Cabine A........ 600 fr. par personne
Cabine B........ 525 fr. par personne
Cabine C.. .... 450 fr. par personne

La différence de prix résulte uniquement de la situation des cabines et du nombre des couchettes qu'elles contiennent. **Il n'y a qu'une classe : la 1re classe. La table, vin compris, est la même pour tous les passagers.**

2° PRIX DES DÉBARQUEMENTS ET EXCURSIONS A TERRE

Pour débarquements et rembarquements et pour toutes les excursions générales (voitures, chemins de fer, repas, etc.) :

300 francs à payer en sus.

Nota : Les touristes n'auront à payer ni droits de ports, ni pourboires pour les divers services en dehors du bateau, ni droits d'entrée aux sanctuaires archéologiques et monuments compris dans le programme des excursions générales.

Pour chacune des 3 *Excursions facultatives et supplémentaires à l'Etna,* les prix seront indiqués ultérieurement.

INSCRIPTIONS ET PAIEMENTS

1° **INSCRIPTIONS.** — Au siège de la Direction de la **Revue Générale des Sciences,** 22, rue du Général-Foy, à Paris. (On peut s'adresser directement ou par correspondance).

Les demandes d'inscription peuvent aussi être reçues dans tous les bureaux de la **Compagnie des Messageries Maritimes.**

LE NOMBRE DES PLACES ÉTANT LIMITÉ, LA LISTE D'INSCRIPTION SERA CLOSE AUSSITOT CE NOMBRE ATTEINT.

2° **PAIEMENTS.**— Le paiement du prix des places et des excursions devra être fait comme suit :

20 francs en s'inscrivant (22, rue du Général-Foy) ;

Le solde, du 1er au 15 mars, tous les jours non fériés, de 1 à 5 heures, au bureau des passages de la Compagnie des Messageries Maritimes, 1, rue Vignon, à Paris.

En cas de désistement des passagers, la *Revue Générale des Sciences* ne sera tenue à aucun remboursement sur les versements effectués. — Les personnes qui n'auront pas fait dans les délais fixés les versements indiqués seront considérées comme s'étant désistées.

Dans le cas où, pour un motif quelconque, le voyage n'aurait pas lieu, les personnes inscrites ne pourraient prétendre qu'au remboursement des sommes versées.

Les Compagnies de chemins de fer *de Paris à Lyon et à la Méditerranée, du Nord, d'Orléans et de l'Ouest,* ainsi que *les Chemins de fer de l'Etat,* accorderont, sur leur réseau, aux adhérents à ce voyage, une *réduction de moitié* à l'aller et au retour, sous condition.

AVIS AUX PASSAGERS

Le service de la **Revue Générale des Sciences** *sera fait pendant un an aux touristes.*

Les personnes inscrites à la Croisière pourront, à partir du 2 Janvier 1901, consulter au siège de la Direction de la Revue, une collection d'ouvrages relatifs au voyage.

A bord, une chambre noire sera réservée aux amateurs de photographie.

Bagages. — Chaque passager a droit à bord à 100 kilos de bagages. Chaque touriste est tenu de s'occuper lui-même de son bagage, en toute occasion. La Direction décline toute responsabilité au sujet des bagages, comme, du reste, au sujet de toute circonstance ou de tout incident indépendants de sa volonté.

Escales et Excursions. — La visite des villes, des musées, etc., est laissée à la libre initiative des touristes. Avant chaque escale, une note sera affichée indiquant les heures exactes d'arrivée et de départ, les heures de repas et, en général, toutes les indications relatives aux excursions.

N. B. — La Direction de la Croisière prend toutes les mesures qu'elle juge utiles pour la santé et le bien-être des touristes, d'une façon générale, toutes les précautions qui lui paraissent propres à éviter les accidents. Mais, quant à ces accidents, de quelque nature qu'ils soient et en quelque lieu qu'ils se produisent, elle décline toute responsabilité.

La Direction, soucieuse de conserver à ses Croisières leur bonne renommée, se réserve le droit de refuser toute inscription sans avoir à donner aucun motif. Elle se réserve, en outre, le droit de débarquer, en cours de route, tout passager dont elle jugerait la tenue ou les propos nuisibles au bon ordre. Dans ce cas, la Direction rembourserait au touriste le prix du voyage, sous déduction des frais faits pour lui.

La Direction se réserve la faculté de modifier, s'il y a lieu, suivant les circonstances, les escales et les excursions, dans l'intérêt général de la Croisière.

Renseignements. — Pour tous Renseignements : S'adresser à la Direction de la **Revue Générale des Sciences,** 22, *rue du Général-Foy, à Paris.*

IMPRIMERIES CERF.
12, rue Sainte-Anne, Paris.

VI

LE MOBILIER QUI DANSE

Or, aux premières heures de ce même lundi de la Pentecôte, avant que Millie ait été tirée de son grabat par le jour, M. et madame Hall descendirent à la cave. Affaire d'ordre privé : il s'agissait de baptiser leur bière.

Ils y étaient à peine quand madame Hall s'aperçut qu'elle avait oublié d'apporter une bouteille de salsepareille. Comme c'était elle qui officiait, Hall fut la prendre.

Sur le palier, il fut surpris de voir entre-bâillée la porte de l'étranger. Il entra dans sa chambre, à lui, et trouva la bouteille à la place indiquée. Mais, en revenant, il observa que la porte d'entrée n'était plus verrouillée. Il se souvenait cependant, et très nettement, d'avoir tenu la bougie pour éclairer madame Hall lorsque, le soir, elle avait poussé les verrous. Dans une lueur soudaine d'intelligence, il fit un rapprochement entre ce fait, la chambre de l'étranger ouverte, là-haut, et les hypothèses de Teddy Henfrey. Il s'arrêta, au comble de l'ahurissement ; puis, sa bouteille à la main, il remonta l'escalier. Il frappa chez l'étranger : pas de réponse. Ayant frappé de nouveau, il entra.

Comme il s'y attendait, vide le lit, vide la chambre ! Et, chose inouïe, sur la chaise et sur le bord du lit étaient en désordre les vêtements de l'hôte, les seuls vêtements qu'on lui eût jamais vus, ainsi que ses bandeaux. Et même son grand et lourd chapeau que l'on voyait planté sur la colonne du lit !...

Comme il se tenait là, la voix de sa femme sortit des profondeurs de la cave, avec cette manière d'avaler rapidement les syllabes et de hausser jusqu'à une note aiguë les derniers mots d'une interrogation, par laquelle le paysan du comté de Sussex a l'habitude de marquer son impatience.

— George ! Tu as trouvé?

A cet appel, il tressaillit et sortit précipitamment.

— Janny! lui dit-il par-dessus la rampe de l'escalier, c'est vrai ce que disait Henfrey!... Il n'est pas dans sa chambre, il n'y est pas. Et la porte de la rue n'est plus verrouillée.

D'abord madame Hall ne comprenait pas; mais, dès qu'elle eut saisi, elle voulut voir par elle-même la chambre vide. Hall, tenant toujours sa bouteille, commença par redescendre jusqu'en bas.

— S'il n'y est pas, ses vêtements y sont. Et que peut-il faire sans ses vêtements? Ma foi, c'est bien singulier.

Comme ils remontaient, tous deux, — ce fut reconnu exact, par la suite, — ils crurent entendre la porte de la rue s'ouvrir et se refermer; pourtant, la voyant close (rien n'apparaissait d'anormal), ni l'un ni l'autre, à ce moment-là, n'en dit un mot. Madame Hall dépassa son mari dans le corridor et arriva en haut la première. Quelqu'un éternua dans l'escalier : Hall, qui suivait à six pas, crut que c'était sa femme; elle, étant au-dessus, s'imagina que c'était lui. Elle poussa violemment la porte et s'arrêta sur le seuil de la chambre.

— Ah bien! en voilà une affaire! s'écria-t-elle.

Il lui sembla qu'on reniflait tout près, derrière sa tête : s'étant retournée, elle fut surprise de voir que Hall était encore sur la dernière marche, éloigné d'une douzaine de pas; mais, en une seconde, il l'avait rejointe. Elle se pencha et mit sa main sur l'oreiller, puis sous les couvertures.

— Froid!... Il est levé depuis une heure au moins.

Elle en était là quand se produisit une chose invraisemblable : les couvertures se réunirent d'elles-mêmes, se dressèrent en une espèce de montagne, et sautèrent rapidement par-dessus le pied du lit, tout à fait comme si une main les eût empoignées et jetées de côté. Aussitôt après, le chapeau fit un bond, tournoya en décrivant presque un cercle et s'élança droit au nez de madame Hall. Aussi rapidement vint l'éponge du lavabo. Puis la chaise, laissant tomber habits et pantalon, riant sèchement d'une voix toute semblable à celle de l'étranger, se tourna avec ses quatre pieds dans la direction de madame Hall, parut un instant la viser et fondit sur elle. La pauvre femme poussa des cris et fit demi-tour; alors les pieds de la chaise, s'appliquant avec douceur, mais avec fermeté, contre son dos, l'obligèrent à sortir de la pièce, et son

mari ensuite. La porte battit violemment sur leurs talons et fut refermée à clef. Chaises et lit, pendant une minute, semblèrent exécuter une valse triomphale, et tout brusquement rentra dans le silence.

Madame Hall tomba presque évanouie dans les bras de son mari, sur le carré. Ce fut avec la plus grande difficulté que lui et Millie, qui avait été réveillée par un cri d'alarme, réussirent à la porter en bas et à lui faire prendre le cordial usité en pareil cas.

— C'étaient des esprits! dit madame Hall. Je suis sûre que c'étaient des esprits!... J'ai déjà lu, dans les journaux, des histoires de tables et de sièges qui se soulèvent et qui dansent...

— Encore une gorgée, Janny! Cela vous fera du bien.

— Laissez-le dehors. Fermez la porte. Ne le laissez plus rentrer. Je m'en doutais... J'aurais dû savoir... Avec ses gros yeux, sa tête couverte de bandeaux... Il n'allait jamais à l'église le dimanche. Et sa collection de bouteilles!... Il a introduit des esprits dans le mobilier! Mes bons vieux meubles! C'était juste sur cette chaise que ma pauvre chère maman s'asseyait quand j'étais petite. Penser qu'elle a pu se lever contre moi!...

— Encore une gorgée, Janny! Vos nerfs sont bouleversés.

Vers cinq heures, sous les rayons dorés du soleil levant, ils envoyèrent Millie éveiller M. Sandy Wadgers, le forgeron. Elle devait lui présenter les compliments de M. Hall et lui dire que là-haut les meubles se comportaient de la façon la plus inaccoutumée. Aurait-il l'obligeance de venir?

C'était un homme habile que M. Wadgers, et plein de ressources. Il considéra le cas avec beaucoup de gravité.

— Le diable m'enlève, déclara-t-il, si ce n'est pas de la sorcellerie!... Un homme comme ça n'est pas un client pour vous.

Il s'intéressa très vivement à l'affaire. On lui demanda de passer le premier jusqu'à la chambre; mais il ne paraissait pas très pressé. Il préférait causer dans le corridor. Sur ces entrefaites, arriva l'apprenti de Huxter; il se mit à ouvrir la devanture du bureau de tabac. On l'invita à prendre part à la discussion. Naturellement, M. Huxter parut au bout de quelques minutes. Les habitudes parlementaires de la race

anglo-saxonne se manifestèrent une fois de plus : on bavarda beaucoup et l'on ne proposa aucune résolution.

— D'abord, les faits! dit M. Sandy Wadgers. Assurons-nous que nous sommes dans notre droit en forçant sa porte... Une porte fermée, on peut toujours la forcer; mais ensuite, il n'est pas facile de la remettre en état...

Tout à coup, aventure prodigieuse, la porte de la chambre se poussa d'elle-même et, comme ils la considéraient, muets de surprise, ils virent, descendant l'escalier, la figure emmitouflée de l'étranger, qui roulait des yeux plus noirs et plus blancs que jamais derrière les énormes verres de ses monstrueuses lunettes. Il marchait avec raideur, avec lenteur, toujours farouche. Il traversa le vestibule, et s'arrêta.

— Et ceci? dit-il.

Tous les yeux suivirent la direction de son doigt ganté : on découvrit la bouteille de salsepareille tout auprès de la porte de la cave. Alors l'inconnu pénétra dans le salon et, brusquement, grossièrement, il leur envoya la porte au nez.

Pas un mot ne fut prononcé jusqu'à ce que tout bruit eut cessé de retentir. Ils s'examinaient fixement les uns les autres.

— Eh bien! celle-là est encore plus forte, par exemple!... dit M. Wadgers.

Et il n'acheva pas sa phrase. Il ajouta, s'adressant à M. Hall :

— A votre place, je l'interrogerais. Je lui demanderais une explication.

Il fallut quelque temps pour amener à cette idée le mari de la patronne. A la fin, il frappa, passa la tête et put dire :

— Excusez-moi...

— Allez au diable! cria l'étranger d'une voix terrible. Et fermez la porte derrière vous!

Ainsi se termina cette courte visite.

VII

L'ÉTRANGER DÉMASQUÉ.

L'étranger était entré dans le petit salon de l'auberge vers cinq heures et demie du matin. Il y resta jusqu'à midi, les

stores baissés, la porte close. Personne, après l'expulsion de Hall, ne s'aventura auprès de lui.

Pendant ce temps-là, il dut jeûner. Plusieurs fois il sonna, la dernière fois d'une manière furieuse et prolongée : on ne lui répondit point.

— Avec son « Allez au diable! » vraiment..., disait madame Hall.

Alors arriva une vague rumeur du vol commis au presbytère et l'on rapprocha les événements les uns des autres. Hall, accompagné de Wadgers, sortit pour aller trouver M. Suckleforth, le magistrat, et lui demander son avis. Personne, après lui, ne se risqua dans la place. A quoi l'étranger passa-t-il les heures? On l'ignore. De temps en temps, on l'entendit marcher à grands pas, de long en large; deux fois on perçut des jurons, un bruit de feuillets déchirés, un fracas de bouteilles brisées.

Cependant grossissait le petit groupe des gens effarés, mais voulant savoir. Madame Huxter survint. Quelques jeunes gens très gais, en noir, vêtements confectionnés, cols de celluloïd, cravates de papier, — c'était le lundi de la Pentecôte — se joignirent au groupe, avec des questions confuses qui augmentaient le désordre. Le jeune Archie Harker se signala en traversant la cour pour glisser un regard furtif sous les stores baissés du salon. Il ne put rien distinguer; mais il bavarda, laissant croire qu'il avait vu, et d'autres jeunes gens d'Iping firent cercle autour de lui.

C'était bien le plus beau lundi de la Pentecôte qu'il fût possible de rêver. Tout le long de la grande rue étaient alignées une douzaine de baraques : — un tir; sur le gazon, auprès de la forge, trois roulottes, jaune et chocolat; quelques pittoresques forains des deux sexes dressaient un jeu de massacre. — Les hommes portaient des jerseys bleus, les femmes des tabliers clairs et des chapeaux à lourdes plumes, tout à fait à la mode. Woodyer, du *Faon Rouge*, et M. Jaggers, le savetier, qui vendait aussi des bicyclettes d'occasion, étaient occupés à suspendre, en travers de la rue, des pavillons éclatants qui avaient jadis servi dans le pays à célébrer le premier jubilé de la reine Victoria.

A l'intérieur, dans l'obscurité voulue du salon où n'avait

pénétré ce jour-là qu'un pauvre petit rayon de soleil, l'étranger, affamé, — nous devons le supposer, — craintif, enveloppé de ses vêtements chauds et incommodes, lisait attentivement son journal à travers ses lunettes fumées, ou entrechoquait ses petites bouteilles sales, et, de temps à autre, pestait bruyamment contre les enfants qu'il entendait, sans les voir, en dehors des fenêtres. Dans un coin, auprès du foyer, les morceaux d'une demi-douzaine de bouteilles brisées ; une odeur piquante de chlore empoisonnait l'air. Voilà tout ce que nous savons, d'après ce que l'on devina d'abord et ce que l'on trouva plus tard dans la chambre.

Vers midi, l'étranger ouvrit tout à coup la porte de son salon et apparut, regardant fixement les trois ou quatre personnes qui étaient alors dans le *bar*.

— Madame Hall ! appela-t-il.

Quelqu'un aussitôt alla timidement prévenir madame Hall. Après un moment, celle-ci arriva, un peu essoufflée mais d'autant plus furieuse. Hall était toujours absent. Elle avait préparé la scène et apportait sur un petit plateau la note à régler.

— Est-ce votre note que vous désirez, monsieur ?

— Pourquoi ne m'a-t-on pas donné à déjeuner ? Pourquoi n'a-t-on ni servi mon repas, ni répondu à mes coups de sonnette ? Pensez-vous que je puisse vivre sans manger ?

— Et ma note, pourquoi n'est-elle pas payée ? répliqua madame Hall. Voilà ce que je voudrais bien savoir !

— Je vous ai dit, il y a trois jours, que j'attendais de l'argent...

— Et je vous ai répondu, il y a trois jours, que je n'avais pas à attendre vos rentrées de fonds. Vous ne pouvez pas vous plaindre de ce que votre déjeuner est un peu en retard, puisque ma note est bien en retard depuis cinq jours, n'est-ce pas ?

L'étranger lança un juron bref mais énergique.

— Non ! non ! entendit-on du dehors.

— Je vous serais vraiment obligée, monsieur, si vous vouliez bien garder vos jurons pour vous.

Les yeux de l'étranger prirent une expression de plus en plus irritée. On estima généralement, dans le *bar*, que madame Hall avait l'avantage sur lui. La suite de l'entretien montra qu'on ne se trompait pas.

— Dites donc, ma brave dame, reprit l'autre...

— Il ne s'agit pas de « brave dame ».

— Je vous ai dit que mon argent n'était pas arrivé...

— Votre argent, vraiment !

— Mais je crois bien que, dans ma poche...

— Vous m'avez dit, il y a trois jours, que vous n'aviez plus sur vous qu'un souverain environ.

— Oui, mais j'en ai retrouvé d'autres.

Cris ironiques à l'extérieur :

— Ah ! ah !

— Je serais curieuse de savoir où.

Le mot parut contrarier vivement l'étranger. Il frappa du pied.

— Que voulez-vous dire ?

— Où donc avez-vous trouvé de l'argent ? Et d'ailleurs, avant que je reçoive rien, avant que je vous serve à déjeuner ou que je fasse pour vous quoi que ce soit, vous aurez à m'expliquer une ou deux choses que je ne comprends point, que personne ici ne comprend et que tout le monde est très désireux de comprendre. Je veux savoir ce que vous avez fait à ma chaise, là-haut ; et je veux savoir comment, votre chambre étant vide, on vous y a trouvé pourtant. Mes pensionnaires entrent par les portes, c'est la règle de la maison ; et c'est ce que vous ne faites pas ! Je veux savoir comment vous êtes rentré. Et je veux savoir encore...

Soudain l'étranger leva en l'air ses mains toujours gantées, frappa du pied encore une fois et cria :

— Assez ! — avec tant de violence qu'il fit subitement taire madame Hall.

— Vous ne comprenez pas, dit-il, qui je suis, ni ce que je suis. Je vais vous le montrer. Parbleu ! je vais vous le montrer !

Il mit alors sa main ouverte sur sa figure, et, lorsqu'il la retira, il y avait, au milieu de son visage, un trou noir !

— Tenez !

Et, faisant deux pas en avant, il tendit à madame Hall quelque chose que celle-ci, les yeux en arrêt sur cette face transformée, accepta machinalement. En voyant ce que c'était, elle poussa un grand cri, laissa tomber l'objet et recula en

chancelant. Le nez — c'était le nez rose et luisant de l'étranger — roula sur le parquet avec un bruit sourd de carton creux.

Il ôta ses lunettes, et chacun dans le *bar* demeura bouche bée. Il enleva son chapeau et, d'un geste violent, arracha ses favoris et ses bandeaux. Un pressentiment passa comme l'éclair à travers le *bar*.

— Oh ! mon Dieu ! cria-t-on.

Et tout le monde s'enfuit.

C'était plus épouvantable qu'on ne peut se le figurer. Madame Hall, frappée d'horreur, poussa un gémissement et se dirigea vers la porte de la maison. Jugez donc ! On s'attendait à voir des balafres, des difformités, des horreurs réelles — mais rien, rien ! Les bandeaux et la perruque traversèrent à la volée le corridor et allèrent tomber dans le *bar*, où les gens firent des sauts de carpe pour ne pas être atteints. Et tous de dégringoler le perron, en cohue. En effet, l'homme qui se tenait là, hurlant une explication incohérente, était des pieds jusqu'au col un gaillard solide et gesticulant ; mais, au-dessus du col, néant ! Rien ! rien que l'on pût voir !

Les gens, dans le bas du village, entendirent des cris, des clameurs ; en regardant la rue, ils virent l'auberge vomir au dehors tout son monde. Ils virent madame Hall tomber et Teddy Henfrey sauter pour ne pas culbuter sur elle. Ils entendirent les hurlements d'effroi de Millie, qui, surgissant soudain de la cuisine au bruit du tumulte, s'était heurtée à l'étranger sans tête. Un véritable sauve-qui-peut.

Sur-le-champ chacun, d'un bout à l'autre de la rue, le marchand de confiseries, le propriétaire du jeu de massacre et son aide, l'homme de la balançoire, gamins et gamines, élégants de village, pimpantes jeunes filles, vieillards en blouse et bohémiennes à tablier, commencèrent à courir ; en un clin d'œil, une foule de quarante personnes peut-être fut rassemblée, grossissant d'ailleurs toujours. Et ce furent des allées et venues, des huées, des questions, des exclamations, des suppositions, à n'en plus finir, devant l'établissement de madame Hall. Chacun paraissait pressé de parler en même temps que les autres ; résultat : la tour de Babel ! Un petit

groupe soutenait madame Hall, que l'on avait relevée évanouie. C'était la discussion la plus confuse, coupée par les dépositions incroyables de bruyants témoins oculaires.

— Au revenant !

— Alors, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il n'a pas fait de mal à la fille, hein ?

— Il a couru sur elle avec un couteau, je crois.

— Pas de tête, je vous dis!... Et c'est pas une manière de parler ; je dis bien : un homme sans tête !

— Bah ! c'est une supercherie, un tour de physique.

— Il a envoyé promener ses bandages...

En se bousculant pour l'apercevoir par la porte ouverte, la foule prit la forme d'un coin mouvant dont la pointe, composée des curieux les plus aventureux, était près de l'auberge.

— Il s'est arrêté un instant, j'ai entendu le cri de la fille, puis il a fait demi-tour. J'ai vu des jupons passer rapidement, et il a couru derrière. Cela n'a pas pris dix secondes... Le voilà qui revient, avec un couteau à la main et un pain... Il se met là où il était tout à l'heure, comme s'il regardait... Il n'y a qu'une minute, il a passé par cette porte-ci... Je vous dis qu'il n'a pas de tête du tout ! Vous avez manqué...

Il y eut un mouvement en arrière et l'homme qui parlait s'interrompit pour se mettre de côté et laisser passer une petite procession qui se dirigeait résolument vers la maison. Ouvrant la marche, M. Hall, très rouge et très décidé ; puis M. Bobby Jaffers, l'agent de police du village ; puis le prudent M. Wadgers. Ils venaient maintenant munis d'un mandat d'arrêt.

Le peuple continuait à échanger tout haut des renseignements contradictoires sur les faits récents.

— Qu'il ait oui ou non une tête, dit Jaffers, je dois l'arrêter, et je l'arrêterai.

M. Hall s'avança vers le perron, se dirigea droit sur la porte du salon et la trouva béante.

— Agents, ordonna-t-il, faites votre devoir.

Jaffers entra, Hall après lui, Wadgers le dernier. Dans la demi-obscurité, ils virent le corps sans tête tourné de leur côté, avec une croûte de pain dans une main gantée ; dans l'autre main, un bout de fromage.

— C'est lui, dit Hall.

— Par le diable! qu'est-ce que tout cela signifie ?

Telle fut la question irritée que l'on entendit sortir d'un peu plus haut que le cou de cet homme.

— Vous êtes, ma foi, un drôle de personnage, monsieur! déclara Jaffers. Mais, avec tête ou sans tête, mon mandat dit « prise de corps »... Le service est le service, et...

— Touchez pas! cria le corps en se rejetant en arrière.

Soudain, il jeta par terre pain et fromage, et M. Hall n'eut que le temps de s'emparer du couteau qui était sur la table. Alors la main gauche de l'étranger ôta son gant et le lança à la figure de Jaffers. En un instant, celui-ci, coupant court à la notification de son mandat, eut saisi le poignet sans main, étreint la gorge invisible. Il reçut sur le tibia un coup retentissant et se mit à hurler, mais sans lâcher prise. Hall fit glisser le couteau sur la table jusqu'à Wadgers qui, pour ainsi dire, jouait le rôle de représentant de la force publique; puis il fit quelques pas en avant, au moment où Jaffers et l'étranger, s'étreignant, se frappant, luttaient et se démenaient tout près de lui. Une chaise était sur leur passage: elle fut bousculée avec fracas et ils tombèrent ensemble.

— Prenez les pieds! cria Jaffers entre ses dents.

M. Hall, tandis qu'il s'efforçait d'obéir, reçut dans les côtes un grand coup qui l'immobilisa une minute. M. Wadgers vit que l'étranger décapité avait, en roulant, pris le dessus sur Jaffers : il battit en retraite vers la porte, le couteau toujours à la main, et se heurta ainsi à M. Huxter et au charretier de Sidderbridge qui accouraient prêter main forte à la loi et à l'ordre. Au même instant, tombèrent du haut du chiffonnier trois ou quatre bouteilles d'où se répandit dans la pièce une odeur piquante et âcre.

— Je me rends! s'écria l'étranger, quoiqu'il tînt Jaffers par terre.

Et aussitôt il se releva, haletant, de plus en plus bizarre, sans tête et sans mains, car il avait enlevé son gant droit, après le gauche.

— Ce n'est pas la peine..., ajouta-t-il, d'une voix étouffée.

C'était bien la chose la plus étrange du monde que d'en-

tendre cette parole qui semblait sortir du vide ; mais les paysans du Sussex sont peut-être les gens les plus positifs qu'il y ait sur terre. Jaffers se releva, à son tour, et exhiba une paire de menottes. Mais il ouvrit de grands yeux.

— Dites donc, vous ! — reprit-il, déconfit subitement par l'absurdité de toute la scène. — Sapristi ! je ne peux pas m'en servir, à ce que je vois...

L'étranger fit courir sa manche du haut en bas de son gilet, et, comme par miracle, les boutons que suivait cette manche se trouvèrent défaits. Alors il palpa sa jambe et se baissa ; un autre eût semblé porter la main à ses souliers, à ses chaussettes.

— Mais ! s'écria Huxter, tandis qu'il était ainsi penché, ce n'est pas un homme ! Ce ne sont que des vêtements sans corps ! Regardez : on peut voir, par son col, la doublure des habits. Je pourrais y mettre mon bras...

Il étendit la main, mais il crut rencontrer quelque chose dans l'air et il la retira, avec un cri perçant.

— Je vous prie d'ôter vos doigts de mes yeux ! — disait la voix aérienne du ton d'une prière farouche. — La vérité est que je suis là tout entier, tête, mains, jambes, et le reste ; mais il se trouve que je suis invisible. C'est bien ennuyeux, mais c'est ainsi. Ce n'est vraiment pas une raison, il me semble, pour que je sois mis en pièces par tous les imbéciles de Iping !

Déboutonnés maintenant, et soutenus par un corps invisible, tous ses vêtements restaient debout, avec le geste des poings appuyés sur les hanches.

Plusieurs hommes du peuple étaient entrés ; la salle était tout à fait encombrée.

— Invisible, hé ? dit Huxter, qui ignorait les méfaits de l'étranger. Qui a jamais entendu parler de chose pareille ?

— Cela peut être bizarre, mais ce n'est pas un crime. Pourquoi suis-je attaqué de cette manière par un agent de police ?

— Ah ! cela, c'est autre chose ! riposta Jaffers. Point de doute que vous ne soyez un peu difficile à distinguer en plein jour. Mais je suis porteur d'un mandat, et tout est en règle. Ce que je poursuis n'est pas invisible : c'est le vol

commis au presbytère. On s'est introduit dans une maison : on a pris de l'argent...

— Eh bien?...

— Et les circonstances donnent à penser...

— Balivernes, que tout cela! s'écria l'homme invisible.

— Je le veux bien, monsieur. Mais j'ai reçu des ordres...

— Soit! Je vous suivrai. Je vous suivrai. Mais pas de menottes!

— C'est la consigne! déclara Jaffers.

— Pas de menottes! répéta l'étranger.

— Excusez-moi.

Tout à coup le fantôme s'assit, et avant que personne eût pu se rendre compte de ce qui se passait, les pantoufles, les chaussettes, le pantalon, avaient été poussés du pied sous la table. Puis l'étranger se redressa et jeta loin de lui son habit.

— Là! empêchez-le! criait Jaffers, comprenant soudain ce qui arrivait.

Il saisit le gilet : le gilet se débattit; la chemise, s'en échappant, le laissa flasque et vide aux mains de l'agent.

— Tenez-le bien! criait à tue-tête Jaffers. Si jamais il sort de ses habits!...

— Tenez-le bien! répétait chacun.

Et tout le monde de se précipiter sur cette chemise blanche qui s'agitait et qui était maintenant tout ce que l'on pouvait voir de l'étranger.

Une manche de cette chemise porta un mauvais coup en pleine figure à Hall, qui se trouvait là, les bras ouverts : il tomba à la renverse sur le vieux Toothsome, le sacristain. L'instant d'après, la chemise fut soulevée et s'agita d'une manière désordonnée le long des bras, comme une chemise qu'un homme ôte par-dessus sa tête. Jaffers la saisit : il ne fit qu'aider à l'enlever. Il fut frappé à la bouche avec une violence qui lui fit perdre le souffle. Aussitôt il tira son bâton, et ce fut Teddy Henfrey qu'il atteignit brutalement sur le sommet de la tête.

— Attention! attention!

Tout le monde criait, se garait et tapait dans le vide.

— Tenez-le!

— Fermez la porte!

— Ne le laissez pas échapper!

— Je tiens quelque chose.

— Là!

— Là!

Ils faisaient tous le bruit d'une vraie Babel. Tous, semblait-il, étaient atteints en même temps. Sandy Wadgers, avisé comme toujours et l'esprit particulièrement aiguisé par un coup effrayant reçu en plein nez, rouvrit la porte et abandonna la partie. Les autres, le suivant aussitôt, furent entassés un moment dans l'angle, près de la sortie. Les coups continuaient à pleuvoir. Phipps eut une dent de devant cassée : et pour Henfrey, c'est le cartilage de son oreille qui fut endommagé. Jaffers fut frappé sous la mâchoire; en se retournant, il se heurta à quelque chose interposé entre Huxter et lui, qui les empêcha de tomber l'un sur l'autre; il sentit une poitrine vigoureuse. Bientôt, tous les combattants échauffés gagnèrent la salle déjà remplie de monde.

— Je le tiens! — hurlait Jaffers, bousculé et trébuchant au milieu de la foule, la figure cramoisie, les veines gonflées, luttant toujours contre l'ennemi qu'il ne voyait point.

On s'écarta de droite et de gauche au moment où ces adversaires peu ordinaires, entraînés vers la porte extérieure, allaient en tournoyant dégringoler la demi-douzaine de marches de l'auberge. Jaffers, d'une voix étranglée, poussa un cri; il tenait bon néanmoins et jouait du genou; mais il pirouetta sur lui-même et tomba lourdement, la tête sur le gravier. C'est alors seulement que ses doigts lâchèrent prise.

Il y eut des cris furieux :

— Tenez-le bien!

— On ne le voit pas!... etc.

Un jeune homme, étranger au pays, et dont le nom ne fut pas connu, se précipita d'un trait, rencontra un obstacle, trébucha et vint tomber sur le corps étendu de l'agent. Au milieu de la route, une femme jeta un cri comme si elle se cognait à quelque objet inaperçu; un chien, battu probablement, hurla et se sauva en aboyant dans la cour de Huxter...

Et c'est ainsi que disparut l'Homme invisible.

Pendant un moment, les gens demeurèrent ébahis; puis il y eut tout à coup une panique qui les dispersa à travers tout le village, comme un coup de vent disperse des feuilles mortes. Seul, Jaffers resta sur place, en bas du perron, tout à fait immobile, les genoux ployés, la face tournée vers le ciel.

VIII

SUR LE PASSAGE DE L'HOMME INVISIBLE

Ce chapitre est extrêmement bref. On y apprend l'aventure de Gibbins, le naturaliste amateur de la paroisse. Tandis qu'il était couché, presque endormi, sur les immenses dunes, dans un isolement absolu, il entendit tout près de lui le bruit d'un homme toussant, éternuant et maugréant avec fureur. Il tressaillit et ne vit rien. Pourtant, cette voix résonnait, il n'y avait pas à en douter. Elle continua de maugréer, avec cette ampleur et cette variété auxquelles se reconnaissent les jurons d'un homme bien élevé. Elle monta puis baissa, puis se perdit au loin, vers Adderdean, à ce que crut Gibbins. Elle éclata dans un éternuement nerveux et mourut tout à fait.

Gibbins ne savait rien encore des événements de la matinée; mais le phénomène était si frappant, si troublant, que sa sérénité de philosophe n'y résista point : il se releva précipitamment et descendit au pas de course la pente raide de la côte, dans la direction du village, aussi vite qu'il le put.

IX

M. THOMAS MARVEL

Représentez-vous M. Thomas Marvel sous les traits d'un homme à grosse figure mobile, au nez en forme de protubérance cylindrique, à la bouche lippue et flasque, à la barbe

bizarre et hérissée. Son corps avait une tendance à l'embonpoint et ses membres courts accentuaient encore cette disposition. Il portait un chapeau de soie aux poils rebroussés; et les boutons remplacés trop souvent par des bouts de ficelle, aux endroits de son costume qui avaient le plus besoin d'être soutenus, trahissaient le célibataire endurci.

M. Thomas Marvel était assis sur le bord de la route, à environ un mille et demi d'Iping. Ses pieds déchaussés passaient à travers les trous de ses chaussettes; on voyait ses larges orteils se dresser comme les oreilles d'un chien en arrêt. Nonchalamment, — il faisait tout nonchalamment, — il se disposait à essayer une paire de bottes. C'étaient bien les bottes les meilleures qu'il eût possédées depuis nombre d'années, un peu trop larges seulement; celles qu'il portait, très convenables pour les temps secs, avaient la semelle vraiment trop mince pour les jours pluvieux. Or M. Thomas Marvel détestait les chaussures larges; d'autre part, il redoutait infiniment l'humidité. Jamais, en somme, il ne s'était bien occupé de ses préférences; mais la journée était belle, et il n'avait rien de mieux à faire. Aussi disposa-t-il les quatre chaussures en un groupe harmonieux sur le sable, puis il les examina. En les voyant là, dans l'herbe naissante, il lui vint à l'esprit que ces deux paires étaient très vilaines. Il ne fut pas du tout étonné d'entendre une voix derrière lui.

— En tout cas, ce sont des chaussures! disait cette voix.

— Oui, des chaussures données, — répondit M. Marvel, les considérant, la tête penchée, avec mépris. — Quelle est la paire la moins horrible des deux? Sacristi! je veux être pendu si je le sais!

— Hem! fit la voix.

— Au fond, j'en ai porté de plus mauvaises... il m'est même arrivé de ne pas en porter du tout... mais pas de plus cyniquement laides, passez-moi l'expression!... Dire que j'ai mendié des chaussures pendant des jours, parce que j'étais dégoûté de celles que j'ai!... Celles-ci, évidemment, sont en assez bon état... Nous autres, touristes, nous tenons beaucoup à nos souliers... Vous me croirez si vous voulez, j'ai eu beau chercher, je n'ai pas trouvé autre chose, dans ce sacré pays!... Voyez-moi un peu ça!... Et cependant, en général, un bon

pays pour les chaussures, vraiment! Mais c'est bien là ma chance ordinaire : des hauts, des bas! Je me suis servi dans ce pays dix ans, sinon plus. Et, maintenant, être traité de cette façon-là!...

— C'est un sale pays, dit la voix. Et quant aux habitants : de sales gens!

— N'est-ce pas? dit M. Thomas Marvel. Seigneur! ces bottes, c'est une horreur!

Il tourna la tête, par-dessus son épaule, à droite, pour examiner les chaussures de son interlocuteur, avec l'idée de faire la comparaison. Ah bien, ouiche! Là où auraient dû être les pieds de l'interlocuteur, il n'y avait ni pieds ni jambes. Il se retourna vers la gauche : là non plus, il n'y avait rien. Une lueur d'étonnement lui traversa l'esprit.

— Où êtes-vous? dit-il en se mettant à quatre pattes.

Il vit une certaine étendue de la dune solitaire. Le vent agitait au loin les genêts verdoyants.

— Suis-je donc ivre? se demanda M. Thomas Marvel. Ai-je eu des hallucinations? Est-ce à moi-même que je parlais? Que diable!...

— N'ayez pas peur, reprit la voix.

— Assez de ventriloquie comme ça! — dit Marvel, se dressant vivement sur ses pieds. — Où êtes-vous?... Peur? Plus souvent!...

— N'ayez pas peur, répéta la voix.

— C'est vous qui aurez peur dans une minute, imbécile! Où êtes-vous? Que je vous attrape!...

Après un intervalle :

— Vous êtes donc mort et enterré?

Pas de réponse. M. Thomas Marvel restait là, déchaussé, stupéfait, sa veste posée à terre.

— Piwitt! siffla un vanneau dans le lointain.

— Piwitt, piwitt! fit M. Marvel. Ce n'est pas l'heure de plaisanter.

La dune était désolée, à l'est et à l'ouest, au nord et au sud. La route, avec ses fossés peu profonds et ses poteaux blancs en bordure, courait unie et solitaire au sud comme au nord; et, sauf ce vanneau, le ciel bleu, lui aussi. était vide.

— Que Dieu m'assiste! — fit M. Thomas Marvel, en

remettant sa veste. — C'est ce que j'ai bu... J'aurais dû m'en méfier.

— Non, ce n'est pas ce que vous avez bu, répliqua la voix. Calmez vos nerfs.

— Oh ! s'écria Marvel.

Et son visage devint blême, sous le hâle.

« C'est ce que j'ai bu », répétaient ses lèvres sans faire de bruit. Et il jetait des regards ébahis autour de lui. Et il reculait, à pas comptés.

— Je jurerais bien que j'ai entendu une voix, murmurait-il.

— Certainement !

— La voilà encore ! dit M. Marvel en fermant les yeux et en passant la main sur son front, d'un geste tragique.

Il fut tout à coup saisi au collet, secoué violemment, et resta plus effaré que jamais.

— Ne faites pas la bête ! ajouta la voix.

— C'est bon, mon brave, on s'en va... Tout cela est inutile. Il n'y a pas de quoi discuter pour ces bottes éculées. Je m'en vais... Mais... c'est peut-être des esprits !

— Non. Écoutez.

— Hein, mon brave ?

— Une minute ! fit la voix, vibrante d'énergie.

— Alors ?... demanda Marvel, qui venait d'avoir la sensation d'être touché à la poitrine par un doigt.

— Ainsi, vous croyez que je suis un esprit, rien qu'un esprit ?

— Que seriez-vous, autrement ? dit Marvel, en se grattant la nuque.

— Très bien ! fit la voix avec un ton de soulagement. Maintenant, je vais vous lancer des pierres jusqu'à ce que vous ayez changé d'avis.

— Où êtes-vous donc ?

La voix ne répondit pas, et une pierre, comme venue du ciel, passa en sifflant : il s'en fallut de l'épaisseur d'un cheveu qu'elle n'atteignît l'épaule de M. Thomas Marvel. Celui-ci, se retournant, vit un autre caillou suivre une trajectoire savante, demeurer suspendu un instant, puis tomber sur le sol d'un mouvement si rapide qu'il en était presque

imperceptible. La stupeur l'empêcha de s'esquiver. Une troisième pierre fendit l'air, ricocha sur un de ses orteils nus dans le fossé. M. Thomas Marvel sauta à cloche-pied et hurla bien fort. Il voulut courir, trébucha contre un obstacle qu'il ne voyait point et, ayant fait une culbute, se retrouva assis par terre.

— A présent, — continua la voix, tandis qu'une dernière pierre, décrivant une courbe dans l'air, restait suspendue au-dessus du chemineau, — suis-je encore une hallucination?

M. Thomas Marvel, pour toute réponse, essaya de reprendre son équilibre : roulé de nouveau, il se tint immobile une minute.

— Si vous faites un mouvement, ce caillou vous casse la tête.

— C'est une belle action! — fit M. Thomas Marvel, assis, tenant dans sa main son pied blessé et levant les yeux sur le dernier projectile. — Je n'y comprends rien. Des pierres qui volent toutes seules! Des pierres qui parlent! Descendez donc, allons, vite. Je me rends.

La pierre tomba.

— C'est bien simple. Je suis un homme invisible.

— Dites-moi quelque chose. — répondit M. Thomas Marvel, haletant : — où êtes-vous caché? Comment avez-vous fait? Je l'ignore...

— Je suis invisible. C'est tout. Voilà ce que je vous prie de comprendre...

— Personne ne pourra croire cela!... Vous n'avez pas besoin, monsieur, d'être si furieusement impatient. Voyons, donnez-nous-en une idée : comment êtes-vous caché?

— Je suis invisible, c'est le grand point. Et voilà ce que je vous prie de comprendre...

— Mais où êtes-vous? interrompit Marvel.

— Ici, à six mètres de vous.

— Allons donc! Je ne suis pas aveugle. Vous allez bientôt me dire que vous êtes du vent. Je ne suis pas de ces vagabonds ignorants...

— Soit! je suis l'air subtil : c'est à travers moi que vous voyez.

— Ainsi, vous n'avez rien de matériel? Une voix et, comment dirai-je? des phrases... des mots... Est-ce cela?

— Je suis un être humain, solide, ayant besoin de nourriture, de boisson, de vêtements. Mais je suis invisible. Y êtes-vous? Invisible! invisible!

— Quoi? vraiment?

— Oui, un être très réel.

— Alors, dit Marvel, donnez-moi une de vos mains, si vous êtes réel. Je ne suis pas un loqueteux si bizarre que vous ne puissiez... Seigneur! — ajouta-t-il, — vous me faites sauter, en me serrant ainsi!

Une fois ses doigts dégagés, il palpa la main qui avait étreint son poignet, il suivit timidement le bras, il tapota une forte poitrine, il reconnut une figure à barbe : — avec quel étonnement!

— Je suis confondu! C'est incroyable! Alors, à un mille de distance, je pourrais voir un lapin à travers vous! Il n'y a pas un bout de votre personne qui soit visible, sauf...

Et il scrutait attentivement l'espace vide en apparence.

— N'avez-vous pas mangé récemment du pain et du fromage? demanda-t-il.

— Oui, vous avez raison : cela ne s'est pas encore assimilé.

— Ah! voilà qui est vraiment surnaturel!

— Tout cela n'est pas aussi effrayant que vous le croyez.

— Ça l'est déjà bien assez pour moi... Il ne m'en faut pas tant!... Mais comment vous y êtes-vous pris? Comment diable cela se fait-il?

— C'est une trop longue histoire. Et d'ailleurs...

— Je vous le répète, tout cela est prodigieux!

— Écoutez ce que j'ai à vous dire. J'ai besoin d'aide. Je vous ai rencontré. Je suis tombé sur vous, à l'improviste. J'étais égaré, fou de rage, nu, impuissant... J'aurais commis un meurtre... Et je vous ai vu...

— Seigneur!

— Je me suis approché de vous, j'ai hésité, j'ai poursuivi ma route.

La physionomie de Marvel exprimait la terreur.

— Puis, je me suis arrêté. « C'est, me suis-je dit, un pauvre diable, comme moi-même. C'est l'homme qu'il me faut. » Alors, je me suis ravisé, je suis venu à vous, et...

— Seigneur! gémit de nouveau Marvel. Je suis tout étourdi. Puis-je vous adresser une question? Comment se fait-il?... Qu'est-ce que vous pouvez bien, vous invisible, me demander comme secours?

— Je vous prie de m'aider à trouver des vêtements, un abri, les autres choses indispensables. J'ai abandonné tout ce qui était à moi... Si vous ne voulez pas, soit!... Mais vous m'aiderez, il le faut.

— Je suis trop abasourdi, dit Marvel, Ne me bouleversez pas davantage. Laissez-moi. Il faut que je reprenne un peu de calme. Vous m'avez à peu près écrasé un orteil... Tout cela est insensé! Personne sur la dune. Rien là-haut! Rien de visible à plusieurs milles, que la nature! Voilà qu'une voix arrive à mon oreille, une voix venant du ciel, puis des pierres, puis un coup de poing... Mon Dieu!

— Rassemblez vos esprits, car il faut absolument faire la besogne que je vous ai assignée.

M. Marvel enfla les joues; ses yeux devinrent tout ronds.

— Oui, je vous ai choisi, insista la voix. Vous êtes le seul être, exception faite des quelques imbéciles de là-bas, qui sache l'existence de cette chose invraisemblable : un homme invisible. Il faut que m'assistiez. Aidez-moi. je ferai pour vous tout ce que je pourrai : un homme invisible est un homme puissant.

Il s'interrompit pour éternuer bruyamment.

— Mais si vous me trahissez, si vous négligez de suivre mes instructions...

Il fit une pause et frappa vigoureusement sur l'épaule de M. Marvel.

Celui-ci poussa un gémissement de peur et, s'éloignant du poing redoutable :

— Je n'ai pas l'intention de vous trahir. N'allez pas croire cela. Quoi que vous fassiez, je désire vous aider. Seulement, dites-moi ce que j'aurai à faire... Seigneur!... Tout ce que vous voudrez, je suis disposé à le faire.

H. G. WELLS

Traduit de l'anglais par A. LAURENT.

(A suivre.)

LES PRÉLIMINAIRES

DU

DIVORCE IMPÉRIAL[1]

— 1796-1809 —

Jusque-là, Napoléon n'a pas fourni à ses projets de mariage un objet certain ; à présent, c'est d'en trouver un qu'il s'inquiète. Il fait dresser une liste des princesses d'Europe en âge d'être mariées et de condition à lui convenir. Liste singulièrement courte : deux Russes, deux Autrichiennes, deux Saxonnes, une Bavaroise, une Espagnole, une Portugaise. Ces dernières écartées, car il a ses desseins sur l'Espagne et le Portugal, la liste s'abrège, mais qu'importe, il a son siège fait. L'alliance politique qu'il conclut à Tilsitt avec Alexandre doit être renforcée et doublée d'une alliance familiale. Par là seulement, elle deviendra ferme et stable à jamais ; elle constituera un système. Sur des paroles qui, peut-être, ne sont que de compliment et de politesse, sur une phrase d'Alexandre : qu'il eût été heureux de donner sa sœur à Jérôme, il part et, sans approfondir davantage, il trouve là une avance pour lui-même, la certitude qu'il ne sera point refusé, s'il se présente. Est-ce un leurre que volontairement on lui a tendu ? est-ce un mot de flatterie expansive, échappé sans dessein, dans l'effusion démonstrative des entretiens familiers ? Pour invraisemblable

1. Voir la *Revue* du 15 novembre.

qu'elle est, cette dernière hypothèse paraît la plus probable ; mais Napoléon ne l'envisage pas, du moins ne s'y arrête point. Il embrasse comme un engagement dont, au fait, l'exécution ne dépendra que de lui-même, un projet qui, en admettant qu'Alexandre l'eût exprimé et que, en l'exprimant, il eût été sincère, dépendrait encore, pour être réalisé, de la volonté de l'impératrice-mère, de celle de la grande-duchesse intéressée et de l'opinion de la cour. Ne doutant pas un seul instant de la séduction qu'il croit exercer sur Alexandre, et sûr de l'avoir conquis — comme, ci-devant, il se flattait, la reine de Bavière, comme plus tard il se flattera, l'impératrice d'Autriche, — il le juge d'après lui-même et n'admet pas que, dans l'exécution de la volonté qu'il lui prête, Alexandre puisse s'arrêter à des résistances féminines, et moins encore, à des propos de courtisans. Il paraît ne rien soupçonner, ni des habitudes, ni des formes adoptées en Russie. L'influence décidée de l'impératrice-mère et la puissance de son entourage, le compte qu'il faut tenir, dans ce gouvernement d'apparence autocratique, des éléments aristocratiques, tout lui échappe, soit qu'en fait il n'ait jamais, par Hédouville, pu en prendre aucune connaissance et que même l'assassinat de Paul ne lui ait rien appris, soit qu'il établisse son opinion sur les données *a priori* que fournit à son imagination une similitude purement nominale et apparente de titre et d'autorité.

Quoi qu'il soit des opinions d'Alexandre et de sa cour, Napoléon, dès son retour à Fontainebleau, paraît nettement décidé à en finir avec Joséphine. Autour de lui, deux partis, l'un que mène Fouché, l'autre où combat Talleyrand ; mais, à présent, au contraire de ce qui s'était passé en 1804, c'est Fouché qui provoque et qui prône le divorce, c'est Talleyrand qui s'y oppose : les rôles sont intervertis. Sans doute, l'intérêt que l'un ou l'autre porte à l'impératrice n'y a aucune part, et l'on ne peut même dire que ce soit la politique. Pour que Talleyrand se range du côté de Joséphine, il suffit que Fouché, avec Maret et les Murat, fasse mine de l'attaquer : du résultat de la lutte dépend l'influence à venir. Peut-être pourtant Talleyrand a-t-il déjà quelque machine montée en Russie, quelque projet formé où il lui faut l'appui décidé

d'Alexandre, et pense-t-il se rendre agréable en lui épargnant les embarras d'un refus? Malgré les présomptions qu'autorise sa conduite, on ne trouve, jusqu'à ces dates, que des intrigues où, plus que vraisemblablement, il a la main, qui sont menées par ses habitués et ses complaisants, mais où, lui-même, on ne le saisit pas encore. Il n'est pas à la trahison décidée, seulement aux politesses qui précèdent le marché. Quant à penser que le prince de Bénévent parte, ici plus qu'ailleurs, d'un système général de politique et d'une préférence d'alliance, c'est une naïveté qui le ferait sourire.

Fouché, bien plus ardent, donc bien moins habile, plus aventureux et se compromettant davantage, envisage certes l'influence qu'il tirerait d'un mariage qu'il aurait aidé à conclure, mais il voit aussi l'affermissement du règne et surtout la consolidation au pouvoir des régicides nantis — dont il est. Il s'agit, pour lui, de manœuvrer de façon à forcer les derniers scrupules de Napoléon, à déterminer Joséphine et à précipiter le mariage, en en répandant le bruit, en le rendant presque officiel et en coupant ainsi les ponts derrière l'Empereur. Il prend tout sur lui et joue de verve, en grand acteur. Sans doute, il se tient assuré que Napoléon ne le désavouera point. Bien que l'Empereur ne lui ait point communiqué son dessein, il ne doute pas un instant qu'il l'ait conçu et qu'il n'hésite à le remplir que par une sorte de timidité, par une pitié envers la femme qu'il a aimée, par la crainte de rompre des habitudes de vie qui lui sont chères. Il suffira donc de donner le coup de pouce et nul moment n'est plus favorable. Il sait les aventures de Pologne; serait-il ce qu'il est, s'il ne se faisait écrire ce qui se passe au quartier général? Là où d'autres n'ont vu qu'une passagère fantaisie, il trouve l'argument le plus décisif contre Joséphine : l'amour ancien chassé par un nouvel amour de pareille espèce. Il n'ignore rien de la naissance de Léon et il juge le parti à en tirer. Connaissant Napoléon comme il le connaît, armé des renseignements que lui fournissent ses agents salariés ou volontaires, il n'hésite pas à s'engager à fond.

A Fontainebleau, l'Empereur n'habite plus le même appartement que Joséphine. Celle-ci, déjà touchée au vif par la mort du petit Napoléon, aux bruits qui courent du divorce

prochain dont tout le monde parle, s'inquiète et s'agite. Fouché vient la trouver. Il lui dit que « le bien public et la consolidation de la dynastie exigeant que l'Empereur ait des enfants, elle devrait bien adresser des vœux au Sénat afin qu'il se réunisse à elle pour appuyer près de son époux la demande du plus pénible sacrifice pour son cœur ». Sans doute, selon la forme qu'il a adoptée lors du Consulat à vie, a-t-il cherché à provoquer et à obtenir des sénateurs une délibération conforme à ses projets. Sans doute encore a-t-il rencontré une résistance : le Sénat ne parlera qu'après s'être cru bien assuré de la volonté du maître. Si Joséphine réclame elle-même le divorce, comment ne pas croire qu'elle soit d'accord avec l'Empereur ? C'est un de ces coups où Fouché excelle. S'il avait encore sous la main le Tribunat, bien plus allant, il enlèverait la délibération sans faire parler de Joséphine, mais il se sert de ce qu'il a.

Joséphine, quelque ancienne habitude de confiance qu'elle ait eue en Fouché, a été mise en garde par des indices et des racontars. Elle a cherché des conseils et n'a pas manqué d'en demander à madame de Rémusat. Celle-ci ou Talleyrand, on peut s'y tromper. Talleyrand a deviné le coup, a trouvé la parade et l'a enseignée à l'Impératrice : « Venez-vous de la part de l'Empereur ? dit-elle à Fouché. — Non, sans doute, mais mon dévouement à la dynastie m'oblige à parler comme je fais à Votre Majesté. » Alors, prenant ses avantages, Joséphine riposte : « Je ne vous dois nul compte. Je m'expliquerai avec l'Empereur. »

Mais l'Empereur semble fuir l'explication : il faut précipiter les événements pour sortir d'une situation qui, en se prolongeant, devient inquiétante. Madame de Rémusat risque le coup hardi d'intervenir de sa personne. « Elle attendit, a raconté Napoléon, le moment où je sortais de mon cabinet pour entrer dans ma chambre à coucher. Il était une heure du matin. Elle se fit annoncer au moment où je me mettais au lit... Ma curiosité fut piquée. Je la reçus. La chose était curieuse en effet, car j'appris qu'il s'agissait de me faire répudier par ma femme. Je me rendis immédiatement auprès de Joséphine et la désabusai en lui donnant l'assurance que, si la raison d'État me déterminait jamais à rompre nos

liens, c'est de moi qu'elle en recevrait la première confidence[1]. »

Dans la conversation qu'il a avec sa femme, nul doute que, la bonde ouverte, son cœur ne se soit vidé. Il a parlé de l'impossibilité où est Joséphine de lui donner des héritiers ; peut-être a-t-il envisagé quelque moyen de concilier ses sentiments et ses intérêts? Sur des exemples que la monarchie bourbonienne fournissait à sa mémoire, n'a-t-il pas pensé que, si Joséphine s'y prêtait, il pourrait adopter, légitimer, ou même présenter comme son fils légitime, le petit Léon? Joséphine n'a-t-elle pas hésité avant de répondre et n'a-t-elle pas au moins demandé conseil à Eugène? Une lettre d'Eugène semble bien le prouver. « J'ai été content, écrit-il à sa mère, de ta conversation avec l'Empereur si elle est telle que tu me l'as fait rendre. Il faut toujours parler franchement à Sa Majesté. Faire autrement ne serait plus l'aimer. Si l'Empereur te tracasse encore sur des enfants, dis-lui que ce n'est pas bien à lui de te reprocher des choses semblables. S'il croit que son bonheur et celui de la France l'obligent à en avoir, qu'il n'ait aucun égard étranger. Il doit bien te traiter, te donner un douaire suffisant et te permettre de vivre avec tes enfants d'Italie. L'Empereur fera alors le mariage que lui commanderont sa politique et son bonheur. Nous ne lui resterons pas moins attachés, parce que ses sentiments ne doivent jamais changer pour nous, quoique les circonstances l'aient obligé à éloigner d'Elle *(sic)* notre famille. *Si l'Empereur veut avoir des enfants qui soient à lui,*

1. Telle est la version de Napoléon, la seule vraisemblable. Madame de Rémusat, qui ne parle nullement de son audience nocturne, prétend que c'est de l'Empereur que serait venue l'initiative ; qu'inquiet de la santé du deuxième fils de Louis, préoccupé d'assurer l'hérédité, il serait venu, dans des effusions, parler de divorce à Joséphine, lui demander de l'aider au sacrifice, de décider elle-même sa retraite. Elle s'y serait nettement refusée. Elle obéirait aux ordres, mais n'en préviendrait aucun. « Quand vous m'ordonnerez de quitter les Tuileries, aurait-elle dit, j'obéirai à l'instant, mais c'est bien le moins que vous me l'ordonniez d'une manière positive. » Ce n'est que plus tard, selon madame de Rémusat, que Fouché serait intervenu, et l'Empereur aurait été d'accord avec lui. La scène n'a pu se passer ainsi : outre que Napoléon n'a nul intérêt à inventer la visite de madame de Rémusat et que celle-ci a tout intérêt à la dissimuler, il n'est point assez avancé dans ses projets pour affronter de gaieté de cœur la douleur qu'il va causer à Joséphine. Sans y être provoqué, il ne se risquerait pas à une scène qui ne peut qu'être pénible. Il a adopté un parti de silence : pour l'en faire sortir, il faut un incident, et cet incident, c'est la confidence de madame de Rémusat.

il n'a que ce moyen. Tout autre serait blâmé et l'histoire en ferait justice. D'ailleurs, il a trop travaillé pour elle pour qu'il laisse un seul feuillet à déchirer à la postérité.

» Tu ne dois donc craindre ni les événements, ni les méchants. Ne tracasse plus l'Empereur et occupe-toi de régler tes dépenses intérieures. Ne sois pas si bonne avec tout ce qui t'entoure, tu en serais bientôt la dupe. »

Cette lettre d'Eugène, c'est, dans la répercussion d'une réponse, le sommaire de cette conversation quasi décisive où, pour la première fois, Napoléon a abordé directement avec Joséphine l'hypothèse nécessaire du divorce dynastique : reproches au sujet des dettes, idée, sans doute fugitive, d'une supposition d'enfant, nécessité d'un héritier, regrets de quitter une femme aimée, assurance d'un établissement convenable, tout s'y trouve.

On eût pu penser que, après cette explication entre les époux, qui, au fond, avançait ses affaires, Fouché comprendrait qu'un effort immédiat serait inopportun et qu'il convenait d'attendre. Mais, quelle que soit sa réputation d'homme habile, Fouché manque de tact. Il croit tenir sa proie et rien ne le fera lâcher. A son excuse, on peut croire qu'il ignore la conversation de l'Empereur avec Joséphine, lorsqu'il éprouve le besoin d'écrire à celle-ci ce qu'il lui a dit seulement. Joséphine reçoit la lettre, la porte à l'Empereur que commencent à lasser ces plaintes et ces scènes, qui en est d'autant plus excédé que, s'il gracieuse sa femme, c'est vers Fouché qu'il penche et c'est à lui qu'en conscience, il donne raison. Il est donc très froid et, après beaucoup de reproches sur la susceptibilité et la jalousie que montre Joséphine, « il lui promet de laver la tête à Fouché ». Il s'exécute en effet. « Jamais personne, dans quelque condition qu'il fût, a dit Savary (à la vérité ennemi déclaré de Fouché et partisan de Joséphine à qui, par sa femme, il est allié), jamais personne ne fut traité par Napoléon comme le fut le ministre de la Police dans cette circonstance. » Mais ce n'est que des paroles ; Joséphine veut davantage et, le 5 novembre, elle obtient que l'Empereur écrive : « Depuis quinze jours, il me revient de votre part des folies. Il est temps d'y mettre un terme et que vous cessiez directement ou indirectement de

vous mêler d'une chose qui ne saurait vous regarder d'aucune manière. » Lettres et paroles, c'est pour apaiser sa femme et la tranquilliser. Elle a compté que Fouché serait disgracié, renvoyé du ministère, que la punition aussi serait exemplaire. Il garde son portefeuille. « C'est qu'au fait, a dit Napoléon lui-même, l'Empereur avait déjà arrêté ce divorce et qu'il ne voulait pas, par ce châtiment, donner un contre-coup à l'opinion. »

Malgré cela, au milieu des retours, moraux ou physiques, que Napoléon a vers elle, Fouché pourrait bien périr; car il continue à mener sa campagne. Il a encore renouvelé la charge et, de vive voix, il a répété et développé à l'impératrice ce qu'il avait dit et écrit. Joséphine s'en plaint à l'Empereur : « C'est un excès de zèle, répond-il, il ne faut pas lui en savoir mauvais gré au fond; il suffit que nous soyons déterminés à repousser ses avis et que tu croies bien que je ne pourrais vivre sans toi. » Et il lui prouve, le jour et la nuit, comme elle lui est nécessaire, « car il revient à elle bien plus que par le passé, par de fréquentes visites nocturnes; il est réellement agité, il la presse dans ses bras, il pleure, il lui jure la tendresse la plus vive ». A ces moments, Fouché n'a-t-il pas tout à craindre : mais quoi, Fouché chassé, l'idée le serait-elle?

Et cela, Fouché le sait bien : à peine Napoléon parti (16 novembre) pour l'Italie où, de fait, c'est le divorce qui l'appelle — règlement de la situation d'Eugène, recherche d'une épouse, soit la princesse de Bavière, soit la fille de Lucien, au cas où la combinaison russe échouerait, — Fouché ouvre la cage aux bruits de divorce. Ils volent de tous côtés, emplissent les dépêches des ambassadeurs, font la conversation des salons et reviennent au nid sous forme de bulletins de police; Fouché les transmet alors comme l'expression positive de l'opinion. Cette fois, l'Empereur se fâche : cette pression exercée sur sa volonté, cette prétention de lui imposer, avant l'heure qu'il a fixée, un acte où il a peine à se résoudre, l'irrite réellement : « Monsieur Fouché, écrit-il de Venise, le 30 novembre, je vous ai déjà fait connaître mon opinion sur la folie des démarches que vous avez faites à Fontainebleau relativement à mes affaires intérieures. Après

avoir lu votre bulletin du 19 et bien instruit des propos que vous tenez à Paris, je ne puis que vous réitérer que votre devoir est de suivre mon opinion et non de marcher suivant votre caprice. En vous conduisant différemment, vous égarez l'opinion et vous sortez du rôle dans lequel tout honnête homme doit se tenir. » Plus en détails, huit jours après, le 6 décembre, il écrit à Maret, qu'il charge expressément de calmer Fouché : « Je vois avec peine par vos bulletins, lui dit-il, que l'on continue toujours à parler de choses qui doivent affliger l'Impératrice et qui sont inconvenantes sous tous les points de vue. J'ai écrit fortement là-dessus au ministre de la Police. Il ne serait pas hors de propos que, sans paraître en avoir mission de moi, vous lui en parliez, en lui disant qu'en dernière analyse on excite évidemment la population à se mêler de choses qui ne doivent pas la regarder ; comme tous ces bruits qui s'accréditent si facilement ne peuvent atteindre le but d'influer sur ma manière de voir et de sentir, n'est-il pas à craindre que je ne sois obligé malgré moi à prendre une autre issue, en témoignant publiquement mon mécontentement à ceux qui en sont les auteurs ? »

De fait, il n'y a aucune urgence à préparer ainsi l'opinion : si, par son voyage, l'Empereur a rempli, à l'égard d'Eugène, les promesses faites à Munich, et s'il a satisfait ainsi Joséphine, il n'en a point tiré d'ailleurs les résultats qu'il attendait. La princesse de Bavière lui a paru très inférieure à la vice-reine, et il a réfléchi au ridicule qu'il se donnerait en devenant beau-frère de son beau-fils, au lendemain d'avoir répudié la mère. L'entrevue avec Lucien à Mantoue n'a produit aucun résultat. On lui a promis de lui envoyer Lolotte, mais avec quelle répugnance ! Cette promesse, d'ailleurs, s'accomplira-t-elle ? La jeune fille paraîtra-t-elle dans les conditions requises ? Napoléon, qui la demande pour le prince des Asturies, la gardera-t-il pour lui-même ? Tout cela reste vague et, durant un mois, il y a une sorte d'accalmie.

*
* *

Mais, en février (1808), le bruit se répand de nouveau que le divorce est irrévocablement arrêté. « M. Savary, de retour

de Saint-Pétersbourg, a rapporté tous les articles signés et arrangés pour le nouveau mariage de l'Empereur avec la grande-duchesse *Marie*. » C'est la reine de Westphalie, peu instruite, semble-t-il, des prénoms de ses cousines[1], qui en donne à son père la nouvelle comme certaine. « On annonce l'arrivée prochaine du vice-roi d'Italie qui doit emmener sa mère en Italie. » On sait la date de cette arrivée : ce sera le 2 mars. Le prince Guillaume de Prusse écrit que le prince de Bénévent va se rendre à Pétersbourg pour en ramener la grande-duchesse. Toute l'Europe s'inquiète et s'agite, et, bien que Napoléon n'ait, de la part d'Alexandre, aucun indice de ses intentions, il n'en est pas moins influencé par ces bruits et en prend plus de confiance.

L'ignorance où l'on vit à Paris sur tout ce qui se passe en Russie est complète et paraîtrait prodigieuse si l'on ne se rendait compte de la distance, de l'interruption prolongée des relations, de la nullité des agents diplomatiques, de l'absence de toute information indépendante. Napoléon ne sait rien des projets de l'impératrice-mère; il ne sait rien de la mission de Kourakine à Vienne, des négociations engagées, dès le lendemain de Tilsitt, pour marier la grande-duchesse Catherine, d'abord à l'empereur d'Autriche, puis à l'archiduc Jean, à l'archiduc palatin, au prince de Bavière, au prince de Prusse. Il ne sait pas que ces pourparlers se sont poursuivis durant l'année 1807 tout entière, et ce sera seulement en septembre 1808 qu'il en recevra le premier avertissement. Savary, à son retour de Pétersbourg, lui répète bien ce qu'honnêtement il a déjà écrit : l'influence établie de l'impératrice-mère, « tous les honneurs extérieurs, tous les hommages dirigés sur ce point », tout le prestige qui environne un trône attribué à la cour qui n'est pas souveraine, « toutes les faveurs, toutes les nominations reportées en gratitude à ses pieds »; mais s'il avoue que, à son arrivée, il a trouvé « dans tout ce qui formait la société de l'impératrice-mère une opposition très prononcée contre nous », par un mouvement naturel aux diplomates même improvisés, il dit que, à son départ, il l'a laissée dans des impressions bien meilleures

1. La grande-duchesse Marie avait épousé, dès le 3 août 1804, le prince héréditaire de Saxe-Weimar.

et qu'il n'y a « qu'à achever promptement la tâche commencée ». Il ajoute même « qu'il n'y a nul doute que la conversion de cette princesse ne soit, à la fois, l'effet de la justesse de son esprit et de son attachement pour son fils ». Caulaincourt ira bien plus loin. Qu'il ignore en réalité ou qu'il veuille ignorer, que son aveuglement soit volontaire ou réfléchi, qu'il trouve seulement un intérêt à flatter les projets de l'Empereur, ou qu'il ait pris des engagements avec le gouvernement russe, comme il en a pris avec Alexandre, peu importe le mobile : consciemment ou non, il aggrave la situation en fournissant des données entièrement inexactes sur les intentions de l'impératrice-mère et de la grande-duchesse. Où il y a une haine irréconciliable, un mépris qui ne se contient pas, la volonté affirmée d'abaisser l'ennemi des rois, de le détruire et d'abolir son œuvre, il verra et rapportera des gentillesses et des avances, des désirs d'union, des velléités de mariage, que dire? presque de l'amour!

Et c'est là-dessus que vit Napoléon.

S'il pouvait savoir de quel ton Tolstoï, l'ambassadeur russe à Paris, a dit sa stupeur au premier bruit de ce projet de mariage (novembre 1807)! Et qui le lui a appris? « La reine de Westphalie, née princesse de Wurtemberg, qui n'oublie pas encore ce qu'elle doit à ses augustes parents. » Elle a usé du prince de Mecklembourg-Schwerin « en recommandant la plus grande discrétion, car, si on venait à découvrir que Tolstoï en a été informé, on se douterait aisément que c'est par elle, ce qui entraînerait fatalement sa perte ». Et cette chose « extravagante » que Tolstoï n'a d'abord envisagé que comme « un tripotage » imaginé par le prince de Mecklembourg pour se faire valoir, qu'il ne rapporte que parce que le bruit en est à présent répandu dans toute la ville, produit à la cour impériale une pareille impression de stupeur. « Je serais le plus heureux des hommes, écrit le ministre des Affaires étrangères, Roumiantzoff, si je pouvais épargner à la plus tendre comme à la plus auguste des mères les inquiétudes où ces bruits l'ont jetée. » (mars 1808.)

Tolstoï n'a pas besoin qu'on le pousse ou qu'on l'excite. Comme le ministre, il ignore quels peuvent être les desseins secrets d'Alexandre, mais il partage toutes les opinions de l'impé-

ratrice Marie, et c'est à elle, bien plus qu'à l'Empereur, qu'il a souci de plaire. Qu'il convienne à Alexandre de se dire l'ami et l'allié de Napoléon, c'est affaire à lui, mais c'est affaire à Tolstoï d'enregistrer les nouvelles défavorables, de présenter sous le jour le moins discret les fissures qui se produisent dans l'édifice napoléonien, de susciter des malentendus par qui s'aigrira cette encombrante amitié et, par des critiques ou des apologies, par des craintes ou des regrets, de préparer le retour à la politique que l'oligarchie russe avait imposée à son chef depuis l'exécution de Paul Ier.

Si les Russes paraissent craindre qu'Alexandre, dans sa correspondance particulière avec Napoléon, ne se soit laissé surprendre un engagement, ils sont bien décidés à lutter jusqu'au bout, à ne pas souffrir ce sacrilège : une grande-duchesse de Russie livrée à Napoléon. Et Napoléon qui, de la part d'Alexandre, n'a pas reçu la moindre assurance, n'en demeure pas moins dans la conviction que c'est là une affaire entendue, que, si l'empereur de Russie a quelque scrupule, il lui sera aisé, avec le pouvoir qu'il s'attribue sur son esprit d'en avoir raison dans une entrevue dont il s'agit seulement de déterminer l'époque. Aussi veut-il terminer ce qui touche Joséphine.

Au commencement de mars, un jour qu'il doit y avoir grand cercle aux Tuileries, il voit Talleyrand, lui annonce sa décision prise et en de tels termes que, quelques instants après, Talleyrand rencontrant Rémusat lui parle du divorce comme d'une chose faite, à laquelle il n'y a plus à apporter une résistance inutile. Au dîner, tête à tête avec l'impératrice, tristesse et silence. Joséphine va s'habiller pour le cercle, attend ensuite qu'on l'avertisse que l'Empereur est prêt. Au contraire, on vient lui dire qu'il est malade ; elle monte ; le trouve « souffrant de crises d'estomac violentes et dans un état de nerfs agité. En la voyant, il ne peut retenir ses larmes, » il l'attire sur son lit, la presse dans ses bras. « Ma pauvre Joséphine, dit-il, je ne pourrai point te quitter. » Elle, qui ne s'attendrit pas : « Sire, calmez-vous, sachez ce que vous voulez et finissons de telles scènes. » Il est trop souffrant pour paraître ; il fait congédier le cercle ; il retient

sa femme, il la veut près de lui ; il ne peut se séparer d'elle et c'est une nuit de larmes, de tendresse, d'agitation où tous les nerfs en action ne se détendent que par l'excès de la volupté !

Ainsi ne parvient-il pas à se retirer à cette femme que, physiquement, il aime encore, dont il convoite les pensées au point de rester jaloux, de s'inquiéter si elle paraît s'occuper du jeune Mecklembourg, et d'en faire des scènes : il craint, s'il la quitte, le trouble dans sa vie intérieure, le changement de ses habitudes, l'obligation d'être galant, attentif, empressé près d'une princesse jeune, altière, habituée aux hommages ; il craint l'étrangère venant à Paris, ne connaissant rien de la société ni de la cour, incapable de s'y intéresser et même de s'en instruire ; il craint les salons qui jaseront de lui, la ville qui le chansonnera, le peuple et l'armée auxquels il a présenté Joséphine comme la protectrice des petits et des pauvres, l'impératrice bienfaisante, et qui ne comprendront pas qu'il l'abandonne. Surtout il l'aime : « Si j'avais le malheur de la perdre, a-t-il dit à Champagny, la raison d'État pourrait me forcer à me remarier ; mais alors j'épouserais *un ventre* : elle seule aura été la compagne de ma vie. » Et c'est pourquoi, aux heures où il a paru le plus décidé, il n'a pu matériellement encore se détacher d'elle et, à ces combats que se livrent ensemble sa politique et sa passion, l'on peut juger si celle-ci est puissante puisque, trois années durant, elle tient celle-là en échec.

Joséphine, elle, n'éprouve point de ces sentiments. Ferme en la position qu'elle a prise, nullement gênée par un amour dès longtemps oublié, elle défend seulement *sa position* ; « elle ne se fie point à ces scènes pathétiques ; elle prétend que Bonaparte passe trop vite de ces protestations tendres à des querelles pour des galanteries qu'il lui suppose ou à d'autres plaintes ; qu'il veut la fatiguer, la rendre malade, peut-être pis même, car son imagination aborde tout. Ou bien, elle croit qu'il s'efforce de la dégoûter de lui en la tourmentant sans cesse. » Elle est diverses fois assez incommodée, et alors elle pense au poison, accuse presque l'Empereur : « Si j'arrive à trop le gêner, dit-elle, qui sait ce dont il est capable et s'il résisterait au besoin de se défaire de moi ? » Pour elle-même,

pour sa tranquillité, telle que l'envisagent Hortense et Eugène, elle souhaiterait peut-être en avoir fini, avoir eu le courage de prendre une résolution, mais une femme ne quitte pas un trône comme un amant : si l'un se retrouve, l'autre non. Pour excédée qu'elle se prétend — et qu'elle est — elle ne lâche point sa part. Volontairement, spontanément, elle n'abdiquera point ; elle ne se soumettra que si elle voit clairement l'impossibilité de la lutte. Encore met-elle des armes en réserve dont elle tentera de se servir, comme une maîtresse quittée de vieilles lettres d'amour. Avec l'Empereur, elle conserve l'attitude ponctuelle, l'exactitude empressée, la douceur de formes qui, comme il dit, « répandent un agrément infini sur sa vie intime ». Avec une soumission entière qui n'a pas besoin d'être requise et qui ne laisse jamais deviner la contrariété, elle conforme son existence aux occupations, aux plaisirs, aux caprices du maître. Elle joue s'il lui plaît de jouer ; elle subit ses enfantillages et ses brusques joies ; dans les brutalités subites de ses gaietés d'écolier, elle ne se plaint même pas et ravale ses larmes. A Bayonne, elle fait les honneurs de la captivité aux princes d'Espagne : au retour, elle passe les nuits à voyager, les journées à recevoir les peuples, à les séduire, à en faire la conquête. Elle est adroite, elle parle à propos et ne dit rien qu'il ne faille dire. Dans cette course à travers le Midi, où c'est un supplice de chaleur et de fatigue, elle a constamment aux lèvres, même lorsqu'elle est tenaillée par la migraine, un sourire de bienveillance et d'accueil, si bien étudié qu'il ne semble pas appris. C'est un triomphe pour elle que chaque réception, non qu'elle étonne, surprenne, éblouisse et fatigue comme l'Empereur, mais elle flatte les vanités, séduit les orgueils et charme les résistances. Ainsi, bien mieux que par des scènes et des sanglots, se rend-elle agréable et nécessaire et écarterait-elle le calice, s'il pouvait être écarté.

Mais Fouché veille, il poursuit son travail et, pour l'avancer, il profite cette fois encore de l'absence prolongée de l'Empereur. Il n'hésite pas à sonder directement l'ambassadeur russe, même à le tenter d'argent : « Il ne dépend que de vous de faire fortune, lui dit-il, si vous voulez jouer dans

les fonds. Je sais une nouvelle qui, répandue par vous, les ferait hausser de dix pour cent », et, comme Tolstoï ne témoigne aucune curiosité de savoir quelle peut être cette nouvelle, il dit que c'est celle du mariage qui a déjà tant couru Paris. Tolstoï s'inquiète, se demande si, à côté de la politique qu'il fait à Paris, son maître n'en suit pas directement une autre ; il en avertit le ministre des Affaires étrangères, en devient de plus en plus aigre contre la France. Depuis longtemps il réclamait son rappel ; à présent, il l'exige presque.

Ce n'est point la seule tentative de Fouché, — mais, après celle-là, que ne peut-il oser? Ce bruit du divorce est si bien accrédité partout que, s'il ne s'accomplit pas, tout le monde dira que, dans ses demandes, l'Empereur a subi un échec. Aussi Napoléon se courrouce-t-il bien plus encore qu'à Venise et il écrit à Cambacérès (17 juin) : « Mon cousin, on m'apprend qu'on tient chez Fouché les propos les plus extravagants. Depuis les bruits sur le divorce, on dit qu'on en parle toujours dans son salon, quoique je lui aie fait connaître dix fois mon opinion sur ce sujet. Le résultat de tout cela est de déconsidérer le souverain et de jeter du vague dans les esprits. Prenez des informations, et, si cela est, parlez-en à Fouché et dites-lui qu'il est temps qu'on en finisse de s'occuper de cette manière-là et qu'on est scandalisé de la suite qu'il y met. Est-il étonnant après cela, que des hommes comme Florent-Guyot, Jacquemont et autres, sur ces hypothèses, commencent à tramer des complots? Ce n'est pas que j'aie le moindre doute sur la fidélité de Fouché, mais je redoute la légèreté de sa tête qui, en propageant ces idées, en fait naître d'autres et des projets que, ensuite, par métier, il est obligé de réprimer. »

Fouché, donc, est averti par Cambacérès ; mais est-ce une raison pour qu'il s'arrête? Non seulement il continue à propager la nouvelle, mais il s'en fait faire des rapports qu'il adresse directement à l'Empereur. Alors, le 13 juillet, Napoléon lui écrit : « Je ne conçois plus rien à votre tête. Est-ce qu'il fait trop chaud, cette année, à Paris? Je mande à l'archichancelier de m'expliquer tous ces logogriphes. Tout ce que j'en vois est bien pitoyable : c'est encore pis que les

scènes de l'automne passé. Soyez donc ministre de la Police: réprimez les brouillons et ne le soyez pas. Tranquillisez l'opinion au lieu d'y jeter des brandons de discorde. Soyez le supérieur et non le rival de vos subordonnés. En deux mots, ne me donnez pas, à vous seul, autant d'occupation que toute la police de l'Empire... »

Mais ces bruits, n'est-ce pas Napoléon lui-même qui, en des cas, contribue le plus à les accréditer? Son esprit, au moment même où va avoir lieu enfin l'entrevue décisive avec Alexandre, est-il obsédé par cette idée au point qu'il ne puisse s'en taire? A son passage à Bordeaux (1er août), lors de la réception du clergé, il engage, sur le divorce, une sorte de discussion dogmatique et, comme les théologiens présents lui répondent par le texte de l'Évangile : *que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni :* « C'est bon dans les cas ordinaires de la vie, réplique-t-il: mais lorsque des causes majeures interviennent, lorsque le bien de l'État l'exige... », et comme les prêtres ne se rendent pas aux arguments qu'il tire de Pologne et de Hongrie, il se fâche, les congédie brusquement, se vantant toutefois ensuite « de les avoir mis dans le sac ».

***

Comment aurait-il mieux annoncé la séparation prochaine? Au reste, il va partir pour Erfurt, et là, il compte en finir. Mais comment posera-t-il la question? Va-t-il se jeter à la tête de l'empereur de Russie, s'exposer à un échec? Soumettra-t-il son orgueil à une demande en règle avant d'être certain d'être agréé? Quoi qu'on croie et qu'on dise, dans la correspondance entre les deux souverains, la question n'a jamais été posée, effleurée même. S'il y a eu des bruits répandus à Paris et répercutés à Pétersbourg, Alexandre, dans ses lettres, n'y a jamais fait une allusion qui autorisât une ouverture. Il faut donc quelqu'un qui se charge de mettre l'empereur de Russie sur la voie. Mais qui? Talleyrand! Et peut-être, avec Talleyrand, Caulaincourt.

Or, Talleyrand et Caulaincourt paraissent en ce moment en grande intimité.

Talleyrand part avec l'idée arrêtée de jouer son jeu per-

sonnel et de mettre Alexandre dans ses intérêts pour obtenir le mariage de son neveu avec la jeune princesse de Courlande. Pour cela, il ne manquera pas un soir de venir chez la princesse de la Tour-et-Taxis où il est sûr de rencontrer l'empereur de Russie. « C'est à vous de sauver l'Europe, lui dira-t-il dès la première entrevue, et vous n'y parviendrez qu'en tenant tête à Napoléon. Le peuple français est civilisé et son souverain ne l'est pas. Le souverain de la Russie est civilisé et son peuple ne l'est pas. C'est donc au souverain de la Russie d'être l'allié du peuple français. » De ce peuple, Talleyrand se déclare le représentant. Voilà la complicité établie et l'alliance formée.

Reste à régler la question du mariage. « Il fallait arriver, a écrit Talleyrand lui-même, à ce que l'idée de cette alliance fût assez admise pour satisfaire Napoléon, et à ce qu'il y eût cependant des réserves qui la rendissent difficile. » En d'autres termes, il s'agissait de jouer Napoléon. Or, c'était bien là le but d'Alexandre ; à sa mère qui, quelques jours auparavant, lui a adressé le plus violent des réquisitoires contre « le tyran sanguinaire qui gouverne l'Europe avec un sceptre de fer », qui l'a conjuré de profiter des revers de Dupont pour déclarer la guerre à la France, qui lui a présenté l'entrevue avec Napoléon comme « une tache ineffaçable à sa réputation », il a répondu par un plaidoyer où il dévoile sa politique. « Il faut, a-t-il dit, entrer pour quelque temps dans les vues de la France et lui prouver qu'elle peut rester sans méfiance sur les intentions et les plans de la Russie. C'est à ces résultats que devaient tendre tous nos efforts pour pouvoir respirer pendant quelque temps librement et augmenter, pendant ce temps si précieux, nos moyens, nos forces. Mais ce n'est que dans le plus profond silence que nous devons y travailler et non en publiant nos armements, nos préparatifs, sur les places publiques, et en déclamant hautement contre celui dont nous nous défions... Faut-il, pour un moment de revers qu'éprouve Napoléon, gâter tout notre ouvrage et donner des doutes sur nos vraies intentions ? Le revers qu'il éprouve peut être momentané : ne devons-nous pas être sûrs alors de nous attirer toute sa vengeance et sommes-nous déjà en mesure de la braver ? »

Au premier mot, « il me comprit, dit Talleyrand, et il me comprit précisément comme je voulais l'être : — S'il ne s'agissait que de moi, me dit-il, je donnerais volontiers mon consentement, mais il n'est pas le seul qu'il faut avoir. Ma mère a conservé sur ses filles un pouvoir que je ne dois pas contester. Je puis essayer de lui donner une direction ; il est probable qu'elle la suivra, mais je n'ose pas en répondre. Tout cela, inspiré par une amitié très vraie, doit satisfaire l'empereur Napoléon. »

Même note, à ce qu'il semble, avec Caulaincourt. Mais quoique, dès les premiers temps de son ambassade, Caulaincourt se soit livré en désavouant Napoléon, en se disculpant de l'affaire du duc d'Enghien, en séparant sa cause de celle de son maître, il n'est point établi en la posture de quasi égalité, d'intimité, de complicité où le prince de Bénévent excelle à se mettre ; il n'a point cette superbe et ne jouit pas de cette audace. Talleyrand tient Napoléon pour un homme de rien envers qui un homme né comme lui n'a d'autres devoirs que ceux que lui imposent ses intérêts. Il a pris ses précautions, car la fortune est instable, et, en s'assurant Alexandre, il s'est garanti l'avenir. Caulaincourt, qui ne voit pas si loin, ni si haut, qui peut-être est encore retenu par quelque point d'honneur de soldat, ne vise sans doute que des distinctions banales et des faveurs de cour. Si, d'un clignement d'œil, comme il le prétend formellement, comme le dit Metternich, Talleyrand s'entend avec Alexandre, Caulaincourt est trop petit seigneur et trop imbu des distances pour ne pas regarder l'empereur de toutes les Russies de ses deux yeux écarquillés. D'ailleurs, il s'est mis dans la main du maître en intrigues et il sera désormais, à Pétersbourg, bien plus l'agent de Talleyrand que celui de Napoléon.

Lorsque, tout de suite après la conversation entre Alexandre et Talleyrand, Napoléon se trouve instruit de ce qu'on est convenu de lui dire, il est joyeux, satisfait, assuré de sa fortune :

> L'amitié d'un grand homme est un présent des Dieux.

Mais, soit qu'il ne veuille pas encore pousser les choses à bout, qu'il craigne en se livrant de payer trop cher ce

mariage, qu'il prétende régler d'abord les affaires de la politique, puis, sur des détails, obtenir des concessions; soit que, par une suprême habileté, Alexandre parvienne à éluder les conversations spécialement compromettantes, et à se tenir dans les généralités, on n'aborde point les noms, on n'envisage point les personnes; Napoléon ne pousse pas sa pointe et Alexandre gagne du temps.

La grande-duchesse Catherine a vingt ans : c'est d'elle seule qu'il peut être question : coûte que coûte, on la mariera. Après tant d'époux recherchés ou dédaignés, les plus grands partis d'Europe, on sera heureux de trouver le prince Georges de Holstein-Oldenbourg, « laid, chétif, couvert de boutons, articulant avec peine », sans États, sans fortune autre que celle qu'on lui fera, mais il a l'apparence d'un homme et le titre d'un prince, cela suffit. Dans huit jours, les fiançailles seront officielles. Restera, il est vrai, la grande-duchesse Anne, mais elle a quatorze ans, et le prétexte de l'âge est tout trouvé. Gagner du temps, c'est gagner tout.

« Si Votre Majesté se trompait de voiture ! » dit Talleyrand en *aparté* à Alexandre au moment où les deux empereurs se séparent : cinq ans plus tard, par les soins de Talleyrand, Alexandre trouvera son lit fait à l'hôtel de l'Infantado.

*
* *

Au retour d'Erfurt, Napoléon, tout entier aux affaires d'Espagne, ajourne jusqu'à la conquête, tout au moins jusqu'à une grande victoire remportée sur les Anglais, la question du divorce qu'il n'a pas le temps matériel de pousser à fond. Il part, et alors se produit, en vue de parer à un accident et d'en profiter, l'étrange réconciliation de Fouché avec Talleyrand. Joséphine s'est-elle mêlée de cette intrigue ? A coup sûr, madame de Rémusat. Fouché a compris qu'il ne s'agissait plus d'affermir la dynastie, alors que celui qui la portait encore en puissance, allait affronter des dangers, non plus même collectifs et communs à toute l'armée, comme dans d'autres guerres, mais personnels et uniques ; que, contre une estafilade à la Navarraise ou à la Catalane, qui tuent également leur homme, il fallait prendre ses garanties

en groupant quelques bons esprits et, bien qu'il n'aimât point Talleyrand, Talleyrand avait sa valeur. Après Cambacérès, avec qui il n'y avait pas à s'entendre pour le moment, le prince de Bénévent, le seul grand-dignitaire présent à Paris, pouvait prendre légalement des initiatives que Fouché prévoyait nécessaires. Grand chambellan, il était à même de renseigner mieux que tout autre. De plus, chacun amenait son parti, et Talleyrand, l'impératrice. Au moins, si, à celle-ci, il ne confiait rien des projets formés et qu'il ne l'y introduisît pas, n'en pouvait-il faire un instrument qu'il dirigerait à sa guise? Il est remarquable que, durant cette absence de l'Empereur, à ce moment où Fouché et Talleyrand se réconcilient, pour la première fois, Joséphine sort de ce silence qu'elle a gardé toujours sur les affaires de l'État; en réponse à une adresse du Corps législatif, elle prononce une sorte de discours politique — et tel que Napoléon en prend l'éveil et juge à propos d'en démentir et d'en désavouer, dans *le Moniteur*, le terme essentiel. Surveillant, comme elle fait, tous ses mots, habituée à jeter la banalité de ses remerciements dans les moules que Napoléon lui a préparés, connaissant les défiances dont il est susceptible, Joséphine a-t-elle vraiment, de son chef, laissé échapper l'hérésie constitutionnelle qui lui vaudra une si sévère leçon? N'est-ce pas qu'elle lui a été suggérée et que quelque affidée de Talleyrand s'est trouvée exprès pour la souffler?

Rien n'est indifférent ici, et si, au retour d'Espagne où il a trompé les espérances — ou les craintes — de ses ministres, l'Empereur traite comme il fait le vice-grand-électeur, c'est qu'il a surpris une partie du complot, non certes tous les fils, car ils sont si nombreux, qu'on s'y perd. Au centre de la toile, il a vu Talleyrand, mais Fouché s'est esquivé; il a vu le fil tendu vers Naples et qui passe par Lucques; non celui qui relie Pétersbourg à la rue de Varenne; moins encore ceux qu'il aurait sous les yeux, en se penchant de son trône, et qui s'entre-croisent du quai Voltaire où est le ministère de la Police, au Luxembourg où siège le Sénat, du Palais-Bourbon où le Corps législatif tient séance, à Notre-Dame où s'assemblent les Vicaires capitulaires; qui communiquent les salons des émigrés rentrés aux cabarets des Terroristes

impénitents, pénètrent dans les prisons d'État, s'accrochent dans les casernes de la garde de Paris et, de là, avec le tacite agrément des préfets, s'envolent vers les corps d'armée lointains. La conspiration est partout, dans son ménage, son ministère, sa garde, sa maison, sa famille : elle est dans l'État et dans chacune des administrations de l'État, non pas agissante et formulée peut-être, sauf dans quelques milieux révolutionnaires ou royalistes, mais tacitement consentie par tous et, en cas d'un accident, préparée pour toutes les combinaisons.

Napoléon ne surprend que des indices ; il croit avoir assez puni en retirant à Talleyrand la clef de grand chambellan ; il ne pousse pas sa recherche que Fouché, d'ailleurs, saurait rendre vaine. Le lien lui échappe ; puis, qui frapper ? C'est la même situation qu'au lendemain de Marengo ; mais, comme alors la nécessité de perpétuer le gouvernement, à présent la nécessité de perpétuer la dynastie, s'impose.

Pourtant, si urgent que soit le divorce, la guerre est plus urgente : l'Autriche, moins prudente que n'est la Russie, prétend profiter de l'occasion de l'Espagne et, sur les exemples qu'elle donne, émouvoir à son tour les peuples contre l'ennemi des oligarchies. A l'universalité des politiques et des courtisans qui l'entourent et qui veulent qu'il marche avec l'Autriche, Alexandre résiste, selon la politique qu'il préconisait avant Erfurt : il se réserve pour de plus complets désastres.

Napoléon, cette fois encore, n'aura donc affaire qu'à l'Autriche, mais il sent le mauvais vouloir des Russes ; il l'éprouve tout entier durant cette campagne qu'il a entreprise avec bien moins de moyens que les précédentes, où les lieutenants lui manquent, où les soldats de France lui font défaut, où, pour la première fois, il sent frémir et s'agiter, en Allemagne, des ferments de nations.

*
* *

Pas de temps de réfléchir jusqu'à Essling : il est dans la fournaise : mais, après Wagram, il se reprend et il pense. Le Grand empire insulté en Hollande, à Naples, en Espagne, en Westphalie, chancelle en France au bruit des invasions pos-

sibles. Fouché appelle de partout des gardes nationales, emplit Paris de milices douteuses, impose Bernadotte à l'armée qui doit repousser l'invasion anglaise, lui fournit un état-major de ses créatures, lui prépare un facile triomphe et, dans le cas d'un nouvel échec de Napoléon en Autriche, met en ligne la seule force organisée et un homme. Talleyrand est de l'affaire : un homme à lui, Montrond, est à Anvers, chez le préfet, d'Argenson, et correspond avec les Anglais. Le général Sarrazin, l'ancien secrétaire général de Bernadotte à la Guerre, vient de quitter Cadzaud où il a tout préparé pour la trahison. Louis, au dire des Hollandais même, est suspect : son général, Bruce, a livré le fort de Batz sans brûler une cartouche. A ce qui se passe à Paris et à Walcheren, faut-il relier ce qui s'est passé en Portugal, la conjuration dans l'armée de Soult où l'on a pris — et lâché — Argentou, mais où les généraux Loison, Delaborde, Merle, Quesnel, les colonels Méjan, Laffite, Girardin, Donnadieu ont été plus ou moins compromis ? Ce qu'Argentou demande d'abord à Wellington, c'est trois passeports au nom de trois officiers, « pour communiquer en France aux généraux... et à d'autres mécontents de l'ordre de choses les mesures que les officiers du corps de Soult ont en vue. »

S'il n'aperçoit pas le détail, au moins voit-il l'archichancelier dupé par Fouché, Clarke ne lui refusant rien, l'Intérieur, la Police, réunis presque à la Guerre aux mains du même homme, et, dressé pour la succession, prêt à la saisir, Bernadotte, l'ennemi d'hier, de demain, de toujours, celui-là dont, après chaque bataille, il se demande si ce n'est point un traître !

Il faut donc qu'il divorce.

Ainsi, seulement, mettra-t-il une fin aux incertitudes d'avenir ; ainsi assurera-t-il l'hérédité par la présence réelle d'un héritier ; ainsi terminera-t-il les intrigues ; ainsi, par la vertu du principe monarchique auquel il croit fermement depuis qu'il le pratique pour lui-même, se rendra-t-il tranquille sur les destinées de l'Empire, en laissant à Paris, au cas qu'il soit contraint de s'en éloigner pour de nouvelles guerres, une vivante représentation de lui-même.

Joséphine, condamnée par la politique, l'est plus encore

par l'absence. Une autre femme a pris sa place, une femme qu'on peut dire de l'espèce dont elle est : aussi soumise aux caprices du maître, aussi tendre, aussi douce, une sorte d'épouse morganatique qui n'a nul des défauts de la légitime, point de dettes ni de folles dépenses, point de jalousies subites, point d'entourage qui intrigue. Depuis la mi-avril, Napoléon est séparé de l'impératrice, et l'on est à la fin d'octobre. Les liens de l'habitude, si puissants sur son esprit et sur son cœur, si résistants encore l'année précédente, se sont distendus, et Joséphine ne tente plus rien pour les resserrer. Soit qu'elle se sache condamnée ou qu'elle se sente trop lasse pour continuer la lutte, elle s'abandonne. Elle ne réclame plus sa place et son droit comme elle a fait aux précédentes campagnes. Elle ne demande plus à rejoindre l'Empereur, elle ne sollicite plus de venir à Vienne ; elle reste à Strasbourg, se terre à Plombières, retourne à Malmaison, déjà comme déchue, évitant Paris où elle ne recevrait plus, semble-t-il, à son entrée, le salut du canon et les hommages des autorités. Quelle différence de ce retour à celui de 1807 ! Ses lettres à l'Empereur sont froides et courtes ; les réponses qu'elle reçoit si sèches et si brèves que, pas une fois, il ne s'y glisse un mot d'affection, même d'amabilité ou de complaisance. A la fin, la banalité d'un « Tout à toi » machinal. D'ailleurs, ces billets s'espacent. L'esprit est ailleurs ; le cœur est autrement occupé.

Joséphine, de son côté, ne semble plus porter, en la fortune impériale, la pleine confiance de jadis. Le doute s'est glissé chez elle, et l'inquiétude. Elle en perd son habituelle réserve, et, à Strasbourg, sur la nouvelle d'Essling, se compromet presque en paroles avec Metternich, accuse la défaite, annonce la paix nécessaire. Sa déchéance prochaine semble l'éclairer sur les faiblesses du régime et sur son instabilité. Elle se retire de plus en plus, ne commande plus de service d'honneur, s'entoure plutôt de ses amis que des gens de sa maison ; elle n'agirait pas autrement si, avertie, elle entendait préparer sa retraite.

*
* *

De cette vie de dame de château, non plus de souveraine, qu'elle a menée à Plombières et à Malmaison, il faut qu'elle sorte pour venir à Fontainebleau essuyer les suprêmes orages.

Là, quoi qu'on pense d'elle, il faut la plaindre. A ces portes fermées, condamnées, qui de son appartement menaient à celui de l'Empereur; au silence glacial que Napoléon garde avec elle, aux tiers qu'il introduit dans son intérieur, de façon que lui et elle ne se trouvent jamais tête à tête; aux réticences des courtisans, à l'abandon surtout où ils la laissent, elle devine l'arrêt. A présent, à peine si l'on fait attention à elle, à peine si on la sollicite, à peine si les chambellans et les dames du palais se donnent l'air de faire leur service. A quoi bon? Pendant que, debout, elle tient cercle, on s'assied, on rit, on cause entre soi. Alors, rentrée chez elle, elle pleure, elle écrit lettre sur lettre à Eugène; elle se confie à qui vient la voir; tout lui est bon pour obtenir des renseignements et diminuer ses inquiétudes. Et, à chaque fois, les craintes augmentent, sans que, pourtant, elle se décide à prendre son parti et à prévenir, par dignité, le sort inévitable qu'on lui réserve.

Le divorce est devenu l'unique question, au point qu'à peine si l'on parle de Walcheren; Fouché se tire d'affaire par des protestations et Talleyrand, à son ordinaire, par une pantalonnade : « Si j'avais été tué, qu'auriez-vous fait? lui demande l'Empereur. — Ce que nous aurions fait? ma foi, nous aurions fait caca dans nos culottes! » Pas un mot ni de Bernadotte, ni de madame de Rémusat, ni de madame de Rumford, ni de la princesse de Vandemont. Amnistie pour le passé. C'est Fouché qui l'emporte et, à présent, Fouché et Talleyrand sont d'accord.

*
* *

Jusque-là, Napoléon a paru subordonner l'accomplissement du divorce à la célébration immédiate d'un nouveau

mariage ; à présent, les événements le pressent au point qu'il n'attend plus d'avoir obtenu une sûreté à cet égard. Il divorcera d'abord et, de cette façon, il s'obligera lui-même à faire un choix, en même temps qu'il contraindra les souverains auxquels il s'adressera à lui fournir une réponse positive. Ainsi s'interdit-il à lui-même les délais et les retardements où Joséphine pourrait le reprendre et qui rendraient, sinon sa résolution moins ferme, au moins les préliminaires de l'acte plus pénibles. D'ailleurs, bien qu'il soit toujours tenté par le mariage russe et que, pour le préparer, il comble de ses grâces le nouvel ambassadeur de Russie, Kourakine, l'agent personnel de l'impératrice-mère, bien qu'il multiplie les sacrifices de sa politique pour plaire à Alexandre, il n'a pas été sans envisager d'autres hypothèses et sans reconnaître d'autres cours où une demande de sa part ne serait pas repoussée. Néanmoins, d'aucun côté, il n'a de certitude. Ce qui s'impose, c'est d'en finir d'abord avec Joséphine. On cherchera ensuite.

Mais, si déterminé qu'il soit, il redoute encore la suprême bataille, les larmes, le désespoir qu'il va causer. À cette femme qu'il a aimée de toutes les vibrations de ses nerfs, sa pitié voudrait épargner la cruauté du supplice, comme à lui-même il cherche à s'éviter la signification de l'arrêt. Mais à qui s'adresser ? N'a-t-il pas promis que, seul, il prononcerait les paroles irrévocables, et de qui, hors lui-même, Joséphine pourrait-elle les entendre ? Il pense à Hortense qui, nettement, refuse. Pourtant, les fers sont au feu : le 22 novembre, il a dicté à Champagny la lettre où il charge expressément Caulaincourt de demander à Alexandre la main de la grande-duchesse Anne. Le 26, il a écrit à Eugène de venir à Paris. Il compte donc faire parler Eugène : mais, pour l'aller du courrier et le retour du vice-roi, il faut au moins dix jours, et il ne les a pas. Le 27, il fait une nouvelle tentative aussi infructueuse auprès d'Hortense. Il faut qu'il se décide : la situation est devenue intolérable avec ces dîners tête à tête, repris à la rentrée à Paris : lui, se donnant une contenance en parlant au préfet de service, elle, muette, ne mangeant rien, ravalant ses larmes. Le 30, après un tel dîner de dix minutes, où les plats sont présentés pour la forme, où seulement, dans le silence, il jette à la cantonnade un : « Quel

temps fait-il? » d'un geste, il ordonne qu'on le laisse seul avec Joséphine. Un instant après, du salon de service, on entend les cris qu'elle pousse. Il ouvre la porte, appelle Bausset. Elle est étendue sur le tapis, s'y roule en pleurant, en jetant des « plaintes déchirantes ». Très agité, l'Empereur veut la descendre dans son appartement, demande au préfet s'il est de force à l'y porter par l'escalier dérobé; lui, éclairera : mais l'escalier est trop étroit. Joséphine, à présent, semble évanouie, comme morte, pèse de tout son poids. On appelle le gardien du portefeuille ; on lui donne le flambeau. Bausset prend l'impératrice par la taille, l'Empereur par les jambes. On descend à grand'peine. A un moment, le préfet s'embarrasse dans son épée, manque tomber, et, par un mouvement naturel, se retient au corps inerte qu'il porte : « Vous me serrez trop fort! » lui souffle Joséphine à l'oreille.

Les larmes n'ont rien obtenu, ni l'attaque de nerfs, ni l'évanouissement qui, si souvent, l'ont sauvée. Il n'y a plus à douter : c'est le divorce.

A peine au rez-de-chaussée, après avoir déposé Joséphine sur le lit, Napoléon court aux sonnettes, remet l'impératrice à ses femmes, mande à l'instant Corvisart et Hortense. A Corvisart, il recommande sa femme avec une tendresse qui s'effraie et qui se rend peureuse; mais le premier médecin porte aux évanouissements et à ce genre de crises de nerfs un scepticisme qui a été assez souvent mis à l'épreuve pour qu'il soit irréductible. Lorsque Hortense arrive aux Tuileries, l'Empereur est donc rassuré et, par suite, l'émotion qu'il a ressentie se traduit en irritation. Il craint de s'attendrir de nouveau, élève la voix et force la note. Il dit que son parti est pris, que les larmes et les cris n'y changeront rien et qu'il entend être obéi. Hortense répond qu'il n'a rien à craindre, qu'il ne verra point de larmes, qu'il n'entendra pas de cris, que l'impératrice descendra du trône où il l'a placée: qu'elle et son frère suivront leur mère dans la retraite. A ces mots, Napoléon, qui jusque-là, a comprimé son cœur, éclate : « Quoi! vous me quitterez ainsi! » dit-il, et il pleure, On l'abandonne, on le laisse seul, et, parlant très vite, pressant ses mots, il expose à nouveau tous les mobiles qui le contraignent à agir comme il fait, « il supplie Hortense de

ne pas le quitter, de rester près de lui avec Eugène, pour l'aider à consoler leur mère, à la rendre calme, résignée, heureuse même, en devenant son amie, d'épouse qu'elle ne peut plus être ». Puis, il étale tout ce qu'il compte faire pour elle : rang, titre, train, châteaux, argent, tout l'argent qu'elle voudra. Il s'entraîne à parler : peut-être arrive-t-il à convaincre Hortense; en tout cas, lorsqu'elle descend près de sa mère, elle a promis qu'elle ne quitterait pas la cour.

Dès lors, ce sont des jours terribles pour Joséphine. L'affluence des souverains allemands à Paris exige des réceptions et des fêtes où elle doit paraître, et pourtant le bruit du divorce est à ce point accrédité que tout le monde, cette fois, en est averti. D'ailleurs Joséphine en a parlé à toutes les personnes qu'elle voit : à sa marchande de fleurs, à ses médecins, à ses femmes de chambre. On raconte et l'on commente les paroles qui ont été échangées et qu'on dit tenir d'elle-même. L'Empereur lui a dit positivement qu'il voulait épouser une femme capable de lui faire des enfants. Il a cherché, sans rien obtenir, à la déterminer à demander elle-même le divorce. Elle a refusé. Elle ne regrette point le trône ; son seul chagrin sera d'être pour jamais éloignée de lui. « Ne cherchez pas à m'émouvoir, lui a dit l'Empereur, je vous aime toujours ; mais la politique n'a pas de cœur, elle n'a que de la tête. Je vous donnerai cinq millions par an et une principauté dont Rome sera le chef-lieu. » Elle a supplié alors qu'on la laissât en France, tout en versant des torrents de larmes. « Savez-vous, a repris l'Empereur, qui s'en est laissé arracher la promesse, que ce divorce fera un épisode dans ma vie : quelle scène dans une tragédie ! »

Voilà ce que, d'après Joséphine, on raconte dans le monde de la cour et, dans le faubourg Saint-Germain, on fait courir des chansons et des épigrammes :

> Tyran, ne commet pas un forfait inutile !
> Laisse au destin le soin d'alléger tes États ;
> Le sein le plus fécond pour toi serait stérile,
> Les monstres ne se reproduisent pas !

Dans le personnel révolutionnaire rallié à l'Empire, chez les ministres d'affaires, tels que Mollien, Gaudin, Montalivet,

chez les anciens aides de camp, dans la partie de la Maison qui date des débuts, dans la vieille armée, c'est une tristesse sincère; Joséphine a été gracieuse et affable pour tous ; elle a rendu beaucoup de services, s'est interposée en bien des cas, n'a nui à personne. Elle connaît tous ces hommes; elle s'est élevée en même temps qu'eux : sa fortune est comme la leur. Elle disparue, qui la remplacera? Quelque princesse qui les ignorera, si, d'enfance, elle n'est point élevée à les haïr! En tout cas, c'est pour l'Empire un nouvel aiguillage, une voie inconnue où il se précipite.

On le sent bien chez les gens d'ancien régime déjà ralliés ou prêts à l'être. Ils s'empressent et se réjouissent, car, quelque effort qu'ait fait Joséphine pour les attirer, quelque grâce qu'elle ait portée à se rendre l'intermédiaire de leurs demandes et de leurs prétentions, à solliciter et à interposer ses bons offices, elle est restée pour eux la petite Beauharnais, la nièce de la Renaudin, une personne qui n'est pas de leur monde, qui n'a pas été présentée, qui a couru les aventures révolutionnaires et dont le mari pensait mal; on a agréé ses services, réclamé sa parenté, mais on l'a tenue toujours fort honorée de la peine qu'elle prenait. D'un air dégagé et avec une jolie désinvolture, on l'abandonne à présent à ses larmes et l'on passe à d'autres espoirs : celui de servir une princesse d'ancienne race et « de voir enfin de vrais princes ». Il ne restera plus, pour rendre la cour à souhait, que d'en supprimer l'Empereur.

Et cette joie que manifestent les gens de noblesse, éclate en triomphe chez les Bonaparte. Quelque danger que fasse courir un nouveau mariage à leurs prétentions impériales, tout s'efface devant l'abaissement définitif des Beauharnais, devant la chute de cette femme qui, si elle ne leur a pas fait que du bien, n'a jamais du moins pris contre eux l'offensive. S'ils se contiennent devant l'Empereur, c'est que, par deux fois déjà, leur allégresse prématurée a fait manquer une partie qui paraissait bien liée, mais, hors de vue, comme ils prennent leur revanche!

Elle, sous ces regards avides et froids qui guettent sa pâleur et ses larmes, sous ces regards haineux qui saluent sa déchéance, sous ces regards de pitié compatissante, plus in-

supportables peut-être, il faut qu'elle paraisse, qu'elle fasse son métier comme jadis, aux temps glorieux, qu'elle trouve des paroles d'intérêt, de satisfaction ou de regret, que, dans sa mémoire constamment présente, elle évoque, à chaque visage qui passe, le nom, les dignités, la généalogie et la descendance, que sa grâce demeure éveillée, sa démarche souveraine, son geste coquet, son ton à la fois imposant et charmeur. Chaque jour, des réceptions, chaque soir, des fêtes. Au lendemain de ce 30 novembre, fête à Malmaison pour les rois d'Allemagne ; deux jours après, *Te Deum* pour la paix, ouverture du Corps législatif, banquet impérial aux Tuileries ; le jour ensuite, grande revue, banquet et bal à l'Hôtel de ville, cantates, danses, quinze cents personnes de trop et souper de cinq cents couverts ; après, fête à Grosbois, chez Berthier. Le 7, encore spectacle à la Cour ; mais, ce soir-là, elle ne paraît point, elle succombe, elle est terrassée par la migraine.

C'est que, jusque-là, elle a été soutenue par une sorte d'espoir, par l'absurde conviction que, quoi qu'on en dît, cela ne s'accomplirait pas. Tant qu'Eugène ne sera pas arrivé, tant qu'elle ne l'aura pas vu, tant qu'elle n'aura pas, de sa bouche, reçu l'affirmation que tout est fini, elle imagine que cette fois encore l'intervention, la seule présence de son fils, la sauvera, qu'il trouvera un moyen, qu'elle ignore, d'arranger les choses. Eugène est pour elle une sorte de tuteur qui doucement, affectueusement, lui donne de sages avis et qui, sans s'indigner qu'elle ne les ait pas suivis, s'efforce de réparer le mal qu'il n'a pu prévenir. Il traite sa mère un peu en enfant gâté à qui l'on passe des caprices, mais sa tendresse pour elle est si vive qu'elle demeure respectueuse, même lorsqu'elle se permet des critiques et presque des remontrances. D'Égypte — à dix-sept ans qu'il avait — il veillait sur elle. Déjà, il ne pouvait guère conserver d'illusions, mais, à force d'amour filial, il voilait les fautes qu'il était obligé de connaître. Au retour, il l'a sauvée d'un scandaleux renvoi ; depuis lors, trois fois au moins, il a écarté le péril du divorce en s'interposant résolument, avec sa franchise et sa loyauté de soldat : convaincu pourtant que, quelque jour, il faudrait que sa mère se retirât, il a envisagé les moyens de lui faire

trouver, dans la retraite, une existence honorable, accompagnée des joies familiales dont elle se plaignait toujours d'être privée. Car, il est naïf, et, de fait, il la connaît fort mal, mais c'est d'un fils.

Cette fois, il ne faut qu'elle compte sur lui pour un raccommodement impossible. Il sait, depuis plusieurs mois, que l'Empereur est déterminé à chercher une nouvelle union. Par sa mère, par sa sœur, par Lavallette, par Duroc, il a été instruit de ce qui s'est passé à Fontainebleau. S'il n'est pas fixé sur l'époque précise du dénouement, il le sait imminent. A son départ de Milan, il n'a pas dit à la vice-reine pour quels motifs il se sentait appelé à Paris, mais nul doute qu'il ne les connût. D'ailleurs, sa sœur, venue au-devant de lui à Nemours, le met au courant de tout. Le 5, il arrive à Paris, il voit l'Empereur qui lui expose la situation, la nécessité de donner un héritier naturel à l'Empire. Il n'objecte rien; mais, comme a fait Hortense, il annonce qu'il suivra sa mère dans la retraite. Il le dit, l'affirme, et l'Empereur, de nouveau, s'émeut à l'idée de perdre toute cette famille qu'il a adoptée. Il ne s'agit, répond-il, ni de retraite, ni de disgrâce; tout au contraire. Un tel sacrifice aux destinées de l'Empire honore plus encore Joséphine et ses enfants. Il prétend, par des témoignages qui ne puissent être contestés, affirmer sa gratitude et celle de la nation. Il assurera à Eugène un apanage princier en Italie; il érigera pour lui une principauté de Raab avec une magnifique dotation, et égalera ainsi son beau-fils, pour la gloire des armes, à ses lieutenants les plus illustres, — Masséna, Berthier et Davout. Il assurera l'avenir d'Hortense et la séparera d'un mari avec lequel elle ne peut plus vivre. Quant à Joséphine, non seulement il ne veut pas qu'elle parte, mais il entend que les liens d'affection et de tendresse qu'il a, depuis quinze ans, formés avec elle ne soient pas rompus : elle cesse d'être une épouse, mais elle reste une amie, la première et la seule. Elle cesse de régner, mais elle reste impératrice, et l'on peut s'en rapporter à lui pour l'établissement qu'il lui prépare. C'est ainsi qu'il pense et, parlant comme il fait, il n'exagère rien.

Cette scène qui se prolonge dans le salon de Joséphine, scène d'attendrissement où, dans l'émotion, les mots alors

dépassent la mesure, n'est pas encore décisive. Eugène demande à l'Empereur de permettre que l'impératrice ait une explication positive et loyale en sa présence. Elle a lieu le 7, dans la matinée. Napoléon affirme de nouveau sa résolution ; « Joséphine répond que le bonheur de la France lui est trop cher pour qu'elle ne se fasse un devoir de s'y prêter. Puis, comme elle veut insister pour que l'Empereur assure l'établissement de son fils en lui transmettant la couronne d'Italie, Eugène l'interrompt, repoussant hautement tout ce qui pourrait donner au sacrifice de sa mère l'apparence d'un marché ».

Dans ces conditions, la scène reste haute et digne, sans larmes inutiles, sans cris, sans attaques de nerfs. Joséphine y prend un caractère qui n'est pas de sa nature et qu'elle revêt d'emprunt grâce à son fils. Mais, comme elle a souffert ! et le soir, comment soutiendrait-elle la cour, le spectacle et le cercle? C'est donc devant l'Empereur que les femmes viennent faire leur révérence, c'est l'Empereur qui tient le cercle et c'est lui qui préside la table du souper.

Trois jours après, la nouvelle est comme officielle. En recevant, le 10, la députation du Corps législatif, l'Empereur n'a-t-il pas dit : « Moi et ma famille, nous saurons toujours sacrifier même nos plus chères affections au bonheur de cette grande nation ! » Pourtant, le 11, Joséphine paraît encore à Grosbois, à la nouvelle fête qu'offre Berthier à l'Empereur, aux rois de Saxe, de Wurtemberg, de Bavière et de Westphalie, aux reines d'Espagne, de Hollande, de Naples, au vice-roi d'Italie, à tous les princes de l'Empire. Elle arrive tard, quand la chasse est commencée. Berthier a laissé pour l'attendre un simple aide de camp. Elle s'appuie, pour rejoindre les chasseurs, sur le bras de ce colonel qu'elle connaît à peine et, sur un mot qu'il lui dit, ses yeux se remplissent de larmes ; elle lui presse le bras et la main et lui répète plusieurs fois, de la manière la plus expressive : « N'est-ce pas que vous ne m'oublierez pas?... Quelque chose qui m'arrive... n'est-ce pas? » Et c'est presque d'un inconnu que l'impératrice mendie de la sorte la bienveillance.

Sa venue semble attrister la fête. Après la chasse, on dîne, puis on a la Comédie-Française et les Variétés, Fleury et

Mars, Potier et Brunet. On ne s'y déride point : tout au contraire. *Cadet Roussel, professeur de déclamation*, que Berthier a eu la sottise de laisser choisir aux acteurs, semble une des pièces que Fouché a suggérées pour pousser au divorce : tout y paraît allusion et d'une grossièreté qui étonne. Napoléon en redouble d'attention pour Joséphine, parle longuement avec Hortense, marque des bontés à Eugène.

Encore une fois, semble-t-il, le 14, elle paraît et fait les honneurs de la Cour. Il y a grand cercle et souper ; elle y préside et l'on est « frappé de la parfaite convenance de son maintien en présence de tout ce monde qui l'entoure et qui ne peut ignorer que c'est pour la dernière fois ; que, dans une heure, elle descendra du trône et quittera le palais pour n'y jamais rentrer ».

Déjà, en effet, sont écrites et pliées les lettres que le grand chambellan adressera, à la première heure, à tous les grands officiers de la Couronne et de l'Empire et à la plupart des personnages de la Cour : « J'ai l'honneur de prévenir Votre Excellence que l'Empereur désire qu'elle se rende aujourd'hui, à neuf heures du soir, au palais des Tuileries, dans la salle du Trône. »

En sa banalité officielle, telle pour un bal, une mort ou une naissance, c'est ici l'annonce de la scène finale.

FRÉDÉRIC MASSON

LES FEMMES POLITICIENNES

EN ANGLETERRE

Parmi les combattants de la grande bataille électorale qui vient de finir en Angleterre, dans le camp des conservateurs et dans celui des libéraux, combattaient des bataillons d'amazones. Car il n'y a point que les hommes qui y sont encadrés, dans chaque circonscription électorale, en groupes permanents, dont l'ensemble forme de grandes armées régulières; les femmes anglaises ont, depuis quelque temps, une organisation analogue et, par conséquent, un moyen d'activité et d'influence politiques qu'elles ne possèdent en aucun pays et qui leur avait été refusé jusqu'à nos jours en Angleterre.

Le régime constitutionnel de l'Angleterre, en effet, tenait les femmes à l'écart de la vie politique. C'est en vain qu'à grand renfort d'érudition on a cherché à établir qu'elles jouissaient de la franchise parlementaire au XVIe et au XVIIe siècle. Dans une décision de la Cour du banc du roi, de 1739, il est constaté incidemment que les femmes n'ont pas le droit de voter, car, suivant l'expression de l'un des juges, le « choix des membres du Parlement exige une intelligence développée que les femmes ne sont pas censées posséder ». C'était sans doute l'opinion commune. Ce ne fut que dans la seconde moitié de notre siècle que l'opinion fut sérieusement saisie de la question, qui, depuis, continuel-

lement agitée dans le pays, a été fréquemment discutée à la Chambre, sans qu'elle ait encore reçu une solution.

Mais les femmes n'avaient pas attendu si longtemps pour descendre dans la lice et manifester ou agir d'une manière ou d'une autre. On voit apparaître d'abord les femmes du peuple. Les sociétés populaires fondées vers 1792, sous l'impulsion de la Révolution française, à l'imitation des clubs de Paris, avaient des *citoyens* et des *citoyennes* (*citizennesses*). Dans les associations secrètes, composées principalement d'ouvriers, qui pullulèrent pendant les années 1815-1820, les femmes assistaient en grand nombre aux séances, et elles furent même admises aux votes. Bientôt des Associations, composées exclusivement de femmes, furent fondées avec tout un appareil de *chair-women* (présidentes), *committee-women* (femmes du comité), etc. La *Female Reform Society* de Blackburn, près de Manchester, répandit dans les districts manufacturiers une circulaire invitant les femmes et les filles d'ouvriers à fonder des sociétés *sœurs* à l'effet d'aider les hommes dans leurs revendications politiques et « d'inculquer à leurs enfants une haine profonde pour nos gouvernants tyranniques ». Une députation de cette Société se rendit au Reform meeting convoqué à Blackburn et présenta à l'assemblée un bonnet de liberté et une adresse. Au grand meeting du 16 août 1819 à Manchester, qui donna lieu au « Manchester Massacre », deux clubs féminins arrivèrent en corps avec une bannière de soie blanche. Quelques années plus tard, lors de l'agitation pour le Reform Bill, les femmes de la ville de Birmingham, qui était le quartier général de l'agitation, firent leur petite manifestation. Pour ne pas en être en reste, les Tories de Norwich s'adressèrent également aux femmes en les adjurant d'exercer leur influence contre le Reform Bill. Dans leur appel aux « ladies of Norwich », ils s'exprimaient dans les termes suivants : « Si jamais vous avez été émues par la ruine et le déshonneur de l'Angleterre et par les *misères et la dépravation* de l'odieux Bill de Réforme, vous êtes appeléés, par les liens les plus tendres et les plus affectueux qui existent dans la nature, à exercer *votre* influence persuasive sur les esprits d'un père, d'un frère, d'un mari ou d'un amant : dites-leur de ne pas chercher auprès de vous le devoir filial,

l'attention sympathique, le bonheur matrimonial, ni la *tendre complaisance*, jusqu'à ce qu'ils aient sauvé votre patrie de la perdition et la postérité de l'esclavage[1]... »

Les femmes de l'aristocratie et de la bourgeoisie, pendant longtemps, ne témoignèrent d'intérêt pour la politique qu'en tant qu'elle intéressait les hommes qui leur tenaient de près. On les voit parfois s'employer pour eux auprès des électeurs, en prenant part à cette très importante action électorale qui est désignée par le terme spécial de *canvass*. Le *canvass* consistait en visites que le candidat et ses amis influents de l'endroit rendaient à chaque électeur pour obtenir de lui la promesse de sa voix. Dans les villes, ces visites étaient, pour ainsi dire, obligatoires, et de grands seigneurs eux-mêmes ne dédaignaient pas d'aller voir d'humbles artisans qui possédaient le droit de vote. Le sort des batailles électorales dépendait beaucoup de l'art du *canvasser* à gagner l'électeur populaire à force de bonnes paroles. Déjà au XVIIIe siècle on rencontre des femmes faisant le *canvass*, mais en très petit nombre. La duchesse de Devonshire s'est rendue célèbre par le zèle avec lequel elle pratiquait le *canvass* pour son ami, l'illustre orateur whig Fox ; un jour, elle accorda un baiser à un boucher, en échange d'une promesse de voter pour son candidat.

La révolution politique et sociale, opérée en 1832 au profit de la classe moyenne, n'a pas eu d'effet quant au rôle politique des femmes. Pendant l'agitation contre les lois sur les céréales, les femmes de la bourgeoisie libérale avaient bien prêté leur concours dévoué à l'immense travail de publicité organisé par la Ligue de Cobden, mais elles ne paraissaient pas en public, sauf aux banquets, aux *teas* de la Ligue, où elles accomplissaient leurs fonctions traditionnelles en présidant aux tables de thé. Dans les luttes électorales elles n'interviennent pas beaucoup plus souvent qu'avant 1832 ; c'est à peine si on les remarque dans le *canvass*[2]. A plus forte raison ne les voit-on pas monter à la tribune aux réunions électorales. Plus tard, à une époque assez rapprochée de la

1. Cité dans G. J. Holyoake's *Sixty years of an agitator's life*, L., 1892, I, 29.

2. Du reste, dans les districts ruraux, des châtelaines ou leurs filles allaient bien quêter des votes pour leurs maris ou leurs parents.

nôtre, elles y apparaissent parfois un moment pour présenter à l'auditoire les excuses de leurs maris malades ou empêchés. Le charme que la vie de famille exerce sur les Anglais leur faisait goûter cette manifestation du dévouement conjugal et juger avec bienveillance le petit boniment que l'épouse quelquefois glissait, dans l'innocence de son cœur, en faveur de son mari absent, en se portant, par exemple, garante de son honnêteté politique, car, « le connaissant mieux que personne, elle pouvait dire une chose, c'est qu'il tenait toujours ses promesses ».

Après l'avènement de la démocratie en 1867, la situation changea considérablement par suite de la propagande pour l'égalité politique des femmes qui a fait des progrès marquants grâce à J. S. Mill, et à cause de la vaste extension du droit de suffrage, qui demandait de nouveaux moyens d'action sur les électeurs plus nombreux. Aux élections de 1868, les femmes prirent pour la première fois une part très importante au *canvass*. « La nouvelle classe d'électeurs, lit-on dans une enquête parlementaire de l'année 1869, subit une pression formidable aux dernières élections, surtout de la part de dames », notamment des femmes des classes supérieures qui par leur situation sociale imposaient aux ouvriers, boutiquiers et autres petites gens qui venaient d'être investis du droit de suffrage. Un des témoins cités devant les commissaires parlementaires cita le cas d'une comtesse qui avait passé une demi-journée avec un gardien de passage à niveau pour lui persuader de voter dans son sens. Pour comprendre la ténacité déployée de part et d'autre, il faut ajouter que le fait se passait en Écosse.

En même temps fut inauguré un autre usage : les femmes parlèrent dans des réunions publiques, d'abord pour plaider la cause des droits électoraux de leur sexe, puis sur la politique des partis. Au premier meeting, elles ne se risquèrent pas à regarder en face l'auditoire, qui les aurait peut-être mal reçues, et elles lurent leurs discours, ce qui ne les sauva pas, du reste, du violent reproche qui leur fut lancé de la Chambre des communes, « de s'être déshonorées, elles et leur sexe ». Mais la cause faisait de grands progrès. Les femmes obtinrent le droit de voter aux élections municipales

(en 1869) et aux élections des comités scolaires (en 1870). Aux élections générales de 1880, elles donnèrent avec une grande vigueur comme *canvassers* et comme orateurs de réunions électorales. Gladstone, tout en étant l'adversaire déclaré du vote des femmes, leur adressa un très sentimental appel, leur demandant de l'aider à combattre et à vaincre ses adversaires conservateurs. « Cela serait, disait-il, s'acquitter d'un devoir qui, négligé, deviendrait dans l'avenir une source de souffrances et de mortifications, et qui, accompli, servira à dorer le reste de vos années de doux souvenirs, et vous donnera le droit de croire que chacune de vous dans sa sphère et de sa place a élevé sa voix pour la justice, et s'est efforcée d'atténuer les tristesses et les malheurs de l'humanité. » L'appel fut entendu, mais les Tories aussi trouvèrent des alliés parmi les femmes. De l'un et de l'autre côté les femmes combattaient en francs-tireurs, isolément, sans aucune organisation. Ce furent les conservateurs qui, les premiers, encadrèrent les contingents féminins.

*
* *

Ils y furent amenés, presque par hasard, à la suite du mouvement de révolte que lord Randolph Churchill avait provoqué dans le sein du parti tory. On sait dans quelles circonstances, après des années d'une brillante et bruyante administration tory, présidée par lord Beaconsfield, la fortune du parti subit tout d'un coup une éclipse. Aux élections de 1880 il fut battu par Gladstone. La mort de Beaconsfield acheva le désarroi des troupes. La discipline se relâcha. Quelques mécontents, Randolph Churchill à leur tête, se mutinèrent contre les vieux leaders ; ils les trouvaient trop mous et surtout trop entachés de préjugés aristocratiques et de l'esprit de coterie pour gagner au parti tory les faveurs des masses populaires récemment admises au vote dans les villes. Les révoltés résolurent d'émanciper le torysme de la camarilla aristocratique, qui l'exploitait à son profit, et de lui infuser une nouvelle vie en le rapprochant du peuple. Ils crurent trouver un encouragement à leurs desseins dans les idées de lord Beaconsfield lui-même, qui avait professé dans sa jeunesse le culte du

« torysme populaire ». L'illustre chef défunt leur avait légué, parmi tant de précieux enseignements, la maxime que, pour être victorieux, c'est sur l'imagination du peuple qu'il faut agir, que c'est à ses sentiments, à ses émotions qu'il faut faire appel. Pour donner corps à cette idée, lord Randolph et ses associés imaginèrent de réunir toutes les classes de la nation dans une alliance sentimentale, au moyen d'une ligue fondée en dehors de l'organisation orthodoxe du parti, en faisant appel aux affections et aux émotions populaires.

Communiant dans la même religion d'honneur individuel et d'orgueil national, les membres de la nouvelle association devaient former une nouvelle chevalerie. De même que la chevalerie du moyen âge, animée du sentiment de l'honneur, se vouait à la défense de toutes les bonnes causes, de même les membres de la confrérie tory allaient se consacrer à la défense des principes conservateurs. Ils se lieraient par un engagement et formeraient des compagnies où ils entreraient d'abord comme *écuyers* pour être ensuite admis à la dignité de *chevaliers*. La fleur favorite de lord Beaconsfield, la primevère, serait le signe symbolique de leur alliance, dont le titre serait la *Ligue tory de la primevère* (The Primrose tory league).

Les commencements de la Ligue, fondée avec des visées si hautes, furent modestes. Les recrues ne lui arrivèrent pas en grand nombre. Mais à mesure que ses rangs s'élargissaient, l'esprit d'hostilité contre les leaders aristocratiques, qui animait ses créateurs, loin de se communiquer de proche en proche, s'évaporait. L'atmosphère ambiante était évidemment faite des sentiments de respect et des préjugés traditionnels qui avaient constitué de tout temps l'essence du torysme. Bientôt il n'y eut plus aucune saveur d'hétérodoxie dans la Ligue de la Primevère, et les chefs officiels du parti n'eurent point de raison de lui refuser leur approbation. Sur ces entrefaites, la Ligue s'ouvrit aux femmes. Ce fut sans doute une grave dérogation à la tradition ; mais, se considérant moins comme une association politique taillée sur le modèle stéréotypé que comme une milice « d'ordre moral » dans la société politique de l'Angleterre, elle crut licite et utile de grouper pour le combat toutes les forces vives de la

société. En effet, elle affecta de renoncer, dans le recrutement de ses adhérents, non seulement à la distinction des sexes, mais aussi à celles des classes, des conditions sociales, des religions et même des partis. Fondée pour la propagande des « principes tory », elle effaça dès lors partout l'adjectif *tory* et déclara se vouer à la défense de la religion, des institutions fondamentales du royaume, et de son ascendant *imperial*. Tous les hommes de bonne volonté, tous les patriotes étaient conviés à s'unir pour la défense de l'ordre social qui à plusieurs semblait alors (en 1884-1885) particulièrement menacé par les radicaux avec, à leur tête, M. Joseph Chamberlain, qui inspirait aux Tories des sentiments d'horreur. Par leur instinct conservateur et leur profond sentiment religieux, les femmes étaient naturellement désignées pour prendre part à cette croisade, et, par leur seule présence, elles achevaient l'édification de la nouvelle chevalerie : l'approbation de la dame n'était-elle pas, en effet, la plus haute récompense des exploits du chevalier?

L'entrée des femmes dans la Ligue en fit la fortune. A partir de ce moment (1884), le nombre de ses membres commença à s'accroître avec une rapidité vertigineuse. Les femmes entraînaient les hommes et, en peu de temps, ses ramifications s'étendirent aux quatre coins du royaume, pour former en moins de dix ans une formidable milice tory de plus d'un million de personnes, surpassant l'armée régulière du parti tory non seulement en nombre, mais souvent aussi en force combative.

Je dis milice tory, quoique la Ligue se défende de cette qualification, et souvent ajoute en toutes lettres à son nom : *independently of party politics*[1]. Fondés pour la défense des nobles principes ci-dessus mentionnés, elle devait n'avoir pour tâche que de les faire pénétrer dans les esprits et de les propager. Son œuvre devait donc être simplement *educational*, sans intervention dans la politique militante. Lord Salisbury, à l'une de ses premières réunions annuelles, s'exprimait ainsi : « Vous n'êtes pas enfermés dans les lignes

1. Cf. les nombreuses publications de la Ligue, telles que *The Primrose League Manual* (dernière édition approuvée par le Grand Conseil en juin 1894), *What is the Primrose League* (leaflet n° 83), etc.

rigides d'un parti, vous n'êtes pas attachés aux députés ou aux candidats de localités déterminées. Vous êtes les missionnaires généraux des principes que vous professez, et, si je peux le dire sans irrévérence, vous êtes des moines prêchant la bonne parole que vous avez à répandre plutôt qu'un clergé régulier attaché à chaque district particulier[1]. » En réalité, l'indépendance de la Ligue n'existe pas même sous la forme atténuée que le noble marquis lui attribuait. Dès le premier moment, elle s'est identifiée avec le parti tory dans ses « lignes rigides ». La division du monde politique anglais en deux camps tranchés et, plus encore, le vague des principes généraux que la Ligue a arborés, lui faisaient presque une nécessité de s'attacher à une ligne de conduite particulière et d'en suivre de point en point la courbe sous peine de retomber dans le néant.

Ainsi, par la défense de la religion, la Ligue entend non seulement la lutte contre « l'infidélité et l'athéisme », mais aussi contre la neutralité religieuse de l'école publique[2], fût-elle réclamée, comme c'est le cas en Angleterre, par des millions de *dissidents* animés d'un sentiment religieux des plus profonds, allant même jusqu'à la bigoterie. C'est donc moins pour la religion que pour la religiosité officielle, imposée par le bras séculier, dont les Tories étaient les champions traditionnels, que la Ligue est allée au combat. En fait, ses membres appartiennent presque tous à l'Église Établie, avec un très léger alliage de non-conformistes protestants, de catholiques et d'israélites qui communient avec eux dans la profession de foi tory. Cette alliance étroite de la

1. Réunion annuelle de 1886 (*Times* du 20 mai 1886).

2. En effet, dans le commentaire des principes de la Ligue, dû à la plume d'un de ses hauts dignitaires, il est expliqué que la Ligue s'applique à combattre l'*éducation laïque* « contre ceux qui voudraient priver nos enfants de toute instruction religieuse et de toute connaissance de Dieu, comme le soi-disant parti libéral le fait sur le continent de toutes ses forces ». Il paraîtrait que, pour la Ligue, la laïcité et l'athéisme seraient adéquats et que les chrétiens qui ne sont pas hostiles à l'*éducation laïque* ne seraient pas des chrétiens sincères : « Tous les chrétiens ont un point de doctrine en commun ; ils croient en Dieu le Père Tout-Puissant, Créateur du Ciel et de la Terre, et, s'ils sont sincères, ils sont prêts à défendre ce principe premier contre le Sécularisté et l'athée, et à donner leur vie pour lui. Ils sont tous d'accord pour croire que la religion doit être la base de l'éducation et du gouvernement ». (*The Primrose League,* by G. S. Lane Foxe, Vice-Chancellor Primrose League, p. 6.)

Ligue avec l'Église anglicane a même servi de prétexte à ses adversaires politiques de religion catholique (particulièrement aux nationalistes irlandais) pour demander au pape d'interdire aux catholiques de faire partie d'une organisation qui compte tant d'*orangemen*, professant la haine du papisme avec la virulence qui leur est propre. La curie romaine examina longuement la question et finalement débouta les adversaires de la Ligue.

L'autre grand principe inscrit sur sa bannière, le maintien des institutions fondamentales du royaume, sans définition plus précise, ne se prêtait, pour l'action, à aucune interprétation déterminée, car comment maintient-on des institutions? — En n'y touchant jamais? — Mais ne risque-t-on pas alors de les laisser d'autant plus sûrement tomber en ruines sous les outrages du temps? Si, par contre, pour préserver l'édifice, il faut en renouveler et en changer constamment les parties entamées ou pourries, ce n'est que dans chaque cas particulier que l'on peut se demander si le changement proposé est conservatif ou destructif; et on ne pourrait guère, avant que les cas soulevant ces questions se fussent produits, y donner une réponse anticipée et générale, et l'adopter pour règle de conduite invariable. La politique des hommes d'État tory eux-mêmes n'a-t-elle pas évolué, n'ont-ils pas eux-mêmes présidé à des changements constitutionnels qu'ils déclaraient la veille subversifs et sacrilèges? En fait de notions fixes de conservatisme, il n'y avait et il n'y a, dans l'ordre politique anglais, que la raison sociale du « parti » dit conservateur. Par suite, la Primrose League, désireuse de faire du « conservatisme », n'a pas eu autre chose à faire que de s'attacher à cette raison sociale, en se conformant simplement à la cote du jour établie à la bourse du « parti conservateur », c'est-à-dire de s'appliquer au maintien des institutions qu'il défendra et aussi longtemps qu'il les défendra[1]. — A quelques réserves près, il en était de même du troisième principe, à savoir du maintien du « prestige impérial » de l'Angleterre. Aussi, dès le premier jour, la Ligue emboîta-t-elle le pas, naturellement et spontanément,

1. Un des chefs de la Ligue ne faisait en réalité qu'en convenir quand il me disait : « On ne peut pas prétendre que la Primrose League soit attachée au parti conservateur, puisqu'il n'y a plus de parti conservateur depuis 1867. »

derrière le parti tory; ses sections sont vite devenues une contre-partie de l'organisation régulière du torysme, ayant les mêmes divisions territoriales qu'elle, défendant la même politique qu'elle, et mettant, dans les circonscriptions électorales, leurs efforts au service des mêmes hommes, des députés ou des candidats locaux du parti.

*
* *

L'organisation est savante et curieuse. Elle présente une combinaison bizarre de bric-à-brac de magasin d'antiquités avec de la machinerie moderne bien agencée. Chaque adhérent de l'un et de l'autre sexe, ayant signé un engagement solennel de défendre la religion, les États du royaume et l'ascendant impérial de l'empire britannique, reçoit un titre particulier selon le montant de sa cotisation — celui d'*associé* s'il ne souscrit que le taux minimum, celui de *chevalier* ou de *dame* s'il ou si elle verse une demi-couronne (3 fr. 15) en plus par an, pour le *tribut* porté au trésor central de la Ligue. Entrant dans la chevalerie avec le grade de *knight harbinger* (lors de la fondation, le premier grade était celui de *squire*, écuyer), les membres peuvent, après un stage minimum de douze mois et pour des services distingués, être élevés à la dignité de *knight companion*; les dames qui réunissent les mêmes conditions sont promues à l'*Ordre du mérite*. Ils peuvent, moyennant une guinée (26 fr. 25) par an, être admis: les hommes dans le « Chapitre impérial de la Primrose League » et les femmes dans le « Ladies Grand Council of the Primrose League ». Les membres du « chapitre impérial » qui s'appellent *Knights Imperial* (chevaliers de l'Empire) se gouvernent par un conseil élu, à la tête duquel se trouvent un Prieur et deux Sous-prieurs, tandis que le *Ladies Grand Council* reçoit ses présidents (extra-president et president) et vice-présidents des mains du Grand Conseil de la Ligue. Chacune de ces dignités est certifiée par un diplôme et symbolisée par des insignes particuliers auxquels viennent s'ajouter différentes sortes de breloques, broches et épingles instituées pour l'usage des membres [1]. On porte ces insignes

1. Cf. le catalogue illustré des insignes de la Ligue : *The authorised badges of the Primrose League* (Publication n° 110).

aux réunions de la Ligue et dans d'autres circonstances solennelles; on arbore un bouquet de primevères le jour anniversaire de la mort de lord Beaconsfield. En outre, des décorations spéciales sont conférées aux membres les plus méritants, depuis la « Grande Étoile » avec ses cinq grades jusqu'aux agrafes d'honneur. Les listes des décorés paraissent régulièrement dans l'Officiel de la Ligue. Tous les membres des différentes dénominations sont groupés en une hiérarchie qui s'étend des coins les plus obscurs du royaume jusqu'à Londres. Partout où il y a au moins treize membres, ils peuvent se former en section locale ou *Habitation*, après avoir obtenu à cet effet des lettres patentes de l'autorité suprême, qui s'appelle le *Grand Conseil*. Toutes les *Habitations* d'une circonscription électorale ou d'un comté peuvent se fédérer pour former un conseil de division ou un conseil de comté. Les délégués des *Habitations* locales se réunissent une fois par an à Londres. Cette réunion forme la *Grande Habitation*, qui est censée être une sorte de Parlement en face du pouvoir exécutif de la Ligue, du Grand Conseil, à la tête duquel se trouvent un grand maître, quatre vice-grands maîtres, avec un chancelier et un vice-chancelier. Les Habitations locales possèdent également toute une hiérarchie de dignitaires : conseillers directeurs ou dames présidentes, conseillers exécutifs, trésoriers, secrétaires, gardes (*wardens*) et sous-gardes (*subwardens*), portant chacun et chacune des insignes distinctifs de leur fonction.

Ce sont ces derniers, les *wardens* et les *subwardens*, qui sont la cheville ouvrière de l'organisation. La circonscription territoriale de chaque Habitation est partagée entre eux en districts et îlots qu'ils travaillent systématiquement pour les besoins de « la cause », c'est-à-dire pour le triomphe du parti tory aux prochaines élections. Là où les Associations conservatrices sont faibles ou font défaut, la Ligue prend en mains l'œuvre de l'organisation du parti. Dans tous les cas elle seconde les Associations dans leur tâche, et en ce sens elle est subordonnée à l'Association locale. Dès que la période électorale s'ouvre, l'Habitation est tenue de se mettre en corps à la disposition de l'Association ou du candidat tory. Dans l'intervalle des élections, la Ligue aide l'Association conservatrice

de l'endroit dans ses travaux de tous les jours et particulièrement dans les enquêtes pour servir à la revision annuelle des listes électorales. Ses membres surveillent les départs et les emménagements des électeurs du quartier, fournissent à l'Association des renseignements sur les occupants des maisons, et enfin font un recensement électoral en règle, parallèlement à celui qui est fait par les agents de l'Association. Les membres féminins de l'Habitation sont particulièrement précieux pour le service des renseignements, qui exige souvent de la dextérité et de la légèreté de main. Ayant plus de loisir que les hommes, et profitant du bénéfice de leur sexe qui leur permet de circuler parmi la population sans faire trop remarquer leur qualité d'émissaires politiques, les *dames* travaillent sous main la circonscription électorale d'une manière continue. Chemin faisant, pour ainsi dire, elles sèment la bonne parole destinée à donner aux élections une magnifique récolte. Elles « expliquent les principes de la Ligue » dans leur application aux questions du jour ; à l'électeur populaire récemment appelé à la vie politique elles prodiguent des informations, en jetant la lumière de la vérité sur les « mensonges des radicaux ». Sans doute, il y a parmi les *Primrose Dames* des femmes d'une véritable distinction d'esprit, capables de discuter une question et sachant très bien parler. Mais ce sont des exceptions ; l'immense majorité est bien loin d'être dans ce cas ; ce qui n'est pas étonnant du reste, étant donné le caractère de l'éducation qui était réservée à leur sexe jusqu'à ces derniers temps. Aussi l'argumentation des *Primrose Dames* est-elle nécessairement d'ordre sentimental. Elle est trop souvent renforcée, à ce qu'on prétend, par des arguments *ad hominem*, par de petits dons en effets, en combustibles ou comestibles, et par des promesses de procurer du travail. La distribution de secours par les institutions de charité dont font partie les membres de la Primrose League, est, dit-on, pratiquée et utilisée par eux pour la même fin. La Ligue, bien entendu, repousse ces accusations avec indignation.

La Ligue répand également les lumières au moyen de conférences, de meetings, avec des orateurs locaux ou importés de Londres ou d'autres grands centres, et au moyen de publications, surtout de feuilles volantes distribuées infa-

tigablement et avec beaucoup de méthode par les dames. L'œuvre des conférences est ingénieusement réduite à une grande simplicité. La direction de la Ligue à Londres en a fait rédiger quelques-unes sur deux ou trois sujets (la Primrose League, l'Empire britannique) et en envoie des copies aux Habitations locales, où on n'a qu'à les lire. Souvent c'est le clergyman de l'endroit, presque invariablement une des colonnes de la Ligue, qui s'acquitte de cette tâche. Accompagnées de très nombreuses projections à la lanterne magique, qui en font le principal sinon l'unique attrait pour le public, les conférences s'appliquent à frapper l'imagination par la grandeur de la patrie anglaise, de la monarchie, de ses antiques institutions, de son empire colonial. L'érudition historique doit contribuer à la même fin, en démontrant, par exemple, que la reine Victoria est la représentante directe de la plus ancienne ligne ininterrompue de rois dont on ait connaissance : en effet, elle descendrait de Fergus Ier, prince irlandais et fondateur de la monarchie calédonienne en Iona vers l'an 330 avant l'ère chrétienne, lequel Fergus descendrait à son tour de Heber, un notable Milésien qui aurait conquis l'Irlande et y aurait fondé une dynastie à une date contemporaine du roi David d'Israël.

*
* *

Si considérable que soit le nombre des conférences et celui des orateurs qui parlent aux meetings très fréquents dans les *Habitations*, si nombreuses que soient les publications, distribuées certaines années par millions, ce n'est pas la propagande doctrinale qui est la grande affaire de la Ligue. Sa véritable arme de combat, celle qui porte admirablement, est l'action sociale, qui s'applique à réaliser « l'union des classes », à l'inverse des radicaux qui « soulèvent classe contre classe et homme contre homme ». La Ligue ouvre ses portes à deux battants aux personnes de toute condition jusqu'à la plus humble, aux petits boutiquiers, aux artisans, aux journaliers, aux blanchisseuses, aux bonnes, avec les mêmes grades de *chevaliers* et de *dames*. Une fois ensemble, les membres des classes supérieures et riches leur prodiguent les bons procédés pour leur prouver d'une manière éclatante que les nobles et

les riches « sont les amis des pauvres gens » : ainsi le feu de convoitise allumé dans les cœurs populaires par les agitateurs radicaux s'éteindrait de lui-même.

La Ligue a élaboré toute une liturgie de communion des classes au moyen de fêtes. Chaque Habitation organise le plus souvent possible des réunions récréatives qui vont depuis les simples *teas* (réunions de thé) jusqu'aux *high class entertainments* et *fêtes* (divertissements et fêtes d'ordre élevé). Les *teas*, qui sont les réunions les plus modestes, sont aussi les plus fréquentes. Puis viennent les concerts, les réunions de danse, les bals. Les *fêtes*, qui combinent toutes ces récréations, sont souvent agrémentées de petites représentations dramatiques, tableaux vivants, exercices de ventriloquie, prestidigitation, « marionnettes italiennes », tours de clowns, etc. Les organisateurs des *Primrose League Fêtes* réussissent dans la tâche difficile de varier le programme, comme en fait preuve, par exemple, l'affiche suivante :

PRIMROSE LEAGUE ... HABITATION

GRAND THÉ ET DIVERTISSEMENT

Albert Hall,...

Le thé sera servi par des dames du Conseil Exécutif et leurs amies
à 4 h. 30, 5 h. 15 et 6 heures.
Meeting du soir, à 7 h. 30. Les portes ouvrent à 7 heures.
Des discours seront faits par le marquis de..., M. P., le colonel..., M. P.
Il sera offert un divertissement de premier ordre et très amusant consistant
en tours de jonglerie, de magie, grotesque musical ;
illusions et déceptions ; solos de piano ;
nègre comique joueur au Banjo et danseur ;
âne comique à la Blondin,
l'animal le plus drôle du monde ;
double séance de clowns, etc., etc.
Billets pour le thé et le divertissement : un shilling ;
pour le divertissement seul : 3 d. ;
sièges réservés pour le divertissement, 3 d. en sus.
On trouve des billets chez...
Dieu sauve la Reine!

Dans le programme de toutes les réunions une place est toujours faite à l'éloquence politique, mais on ne lui permet jamais d'accaparer l'assistance, on ne tolère pas de longs discours. A la vérité, les speeches, dans les festins de la

Primrose League, sont plutôt un hors-d'œuvre. Aussi l'orateur, fût-il un membre du Parlement, y occupe un rôle quelque peu effacé. Un membre du Parlement tory donne de ces réunions, dans un livre très amusant, une description fantaisiste et nécessairement chargée, mais dont le fond est vrai : « Je suis invité à faire un discours aux membres d'une certaine « Habitation ». J'apparais à l'échéance, à ce que les hommes de loi appellent le *locus in quo*, et je suis salué par l'actif et intelligent secrétaire (tous les secrétaires ont le droit, établi par la prescription, d'être qualifiés d'actifs et d'intelligents). « Tiens, monsieur Blank, s'écrie-t-il, comment allez-vous? Je suis très heureux que vous soyez venu (comme si ce n'était pas convenu depuis des semaines) ; terriblement occupé, magnifique meeting, ce que nous aurons du monde ! Ils sont venus entendre Melville Jones, vous savez ». « Mais alors, me dis-je, il y aura un autre orateur, une célébrité locale quelconque, sans doute, toute préparée à m'éclipser et à enlever l'assistance ». Je pose, pendant un petit moment, sans but, puisque personne ne croit devoir me témoigner la moindre attention ; et j'entends de derrière quelque part venir quelque chose qui ressemble à des préparations à chanter. Bientôt le secrétaire passe de nouveau. Je le hèle. C'est un homme joyeux à l'esprit plaisant : « Avancez, avancez, ça va justement commencer », dit-il avec un sourire, voulant indiquer, je suppose, que le Conseiller Directeur est en train de monter au fauteuil. Je retiens mes sentiments contre cette profanation de l'occasion où je vais délivrer un discours qui pourrait, métaphoriquement parlant, ébranler l'Angleterre jusque dans ses fondements, et je demande avec tout le calme dont je suis capable : « A propos, quel est l'ordre du jour ? » « Comment, vous n'avez pas de programme? Voyons (il examine le programme qu'il tire de sa poche), je sais que vous y êtes quelque part (je le crois bien, en effet). Oh ! oui, vous voilà, entre Letty Smith et Melville Jones ». « Entre Letty Smith et Melville Jones », répété-je à moi-même avec une amertume dans l'âme et de nombreux points d'exclamation rentrés ; puis, à haute voix, sur un ton d'interrogation et de plainte, car je sens qu'il y a quelque chose qui ne va pas : « Miss Smith? alors il y a des

dames qui parleront, eh? » — « Mais non. Elle chante, et elle est jolie fille par surcroît. C'est une sorte de divertissement mélangé, mélangé pour assortir la compagnie, vous savez (et il sourit avec complaisance en faisant sa misérable plaisanterie), des chansons, des discours, et toutes ces choses-là. » Et c'est pour « toutes ces choses-là » que pendant des semaines je fatiguais mon cerveau pour produire des épigrammes, des antithèses, des fleurs de rhétorique, etc.! Mais je suis pris au piège, aussi je poursuis mes questions, sans y apporter toutefois un réel intérêt. Je demande : « Et Thingummy Jones, qu'est-ce qu'il fait? » « Oh! c'est notre gros canon, garçon chic, chanteur comique, va nous donner une chose de genre, à ce qu'on m'a dit »... J'abandonne toutes les grandes espérances que j'ai conçues de diriger les destinées d'un empire par des paroles ailées, et je débite un discours tohu-bohu, bâclé en un quart d'heure devant un auditoire qui meurt d'impatience d'entendre Melville Jones dans sa célèbre chanson « L'homme qui se mit au lit avec ses chaussures[1] ».

Même en dehors de ces divertissements, les réunions de la Ligue fournissent à l'existence monotone de la petite bourgeoisie et du populaire, jusque dans les modestes *teas*, une distraction rehaussée par plus d'un charme, dont le commerce féminin n'est pas le moindre. Des jeunes gens y trouvent une occasion honnête de se rencontrer avec des jeunes filles et de parfaire dans l'ordre sentimental le rôle de *chevaliers* et de *dames* qui leur a été conféré pour la défense de l'ordre social. L'union des sexes vient ainsi compléter « l'union des classes », qui offre non seulement à la jeunesse, mais à tous les âges, une des satisfactions sentimentales les plus appréciées en Angleterre : le plaisir ému d'entrer en contact avec des gens d'un rang social supérieur.

Moyennant une cotisation d'un shilling ou de six pence on est collègue de personnages titrés ou simplement riches, on obtient accès à leurs salons et à leurs parcs, qu'ils mettent à la disposition de la Ligue pour ses réunions, et là les plus humbles peuvent frôler les puissants de la terre. Pour peu que l'on ait un peu d'aisance, de loisir, et d'intelligence, on

1. *Four years in Parliament with hard labour*, by C. W. Radcliffe Cook, M. P. L., 1890, pp. 125-127.

peut même être associé à l'œuvre de la Ligue et entrer dans son « cercle intime ». On prendra la charge d'un district en qualité de *warden* ou de *subwarden*, pour faire le recensement politique, et on aura l'occasion de rapporter les résultats aux personnages qui sont à la tête de l'Habitation. Un peu plus distinguée ou plus riche, une petite bourgeoise peut prendre place dans les comités, à côté des dames titrées, peut-être de marquises ou même de duchesses, et, assise dans leur salon doré, discuter d'égale à égale les affaires de l'Habitation. Si cette chance lui est refusée, il lui écherra peut-être, aux fêtes innombrables de la Ligue, l'honneur d'aider les grandes dames à préparer le thé et les sandwiches. Son mari ou son frère le *chevalier*, qui passe sa vie à vendre de la moutarde ou de la chandelle, recevra sa tasse de thé des propres mains d'une *dame* qui est une grande *lady*. Les *dames* et les *chevaliers* les plus en vue dans leurs coins de province sont à leur tour hissés jusqu'à l'Olympe de Londres par la chaîne de l'organisation, qui relie les Habitations locales à la Grande Habitation et aux Grands Conseils. Tout délégué local est admis aux réceptions que donnent les très nobles dames du Grand Conseil à l'occasion de la réunion annuelle, et ce sont des duchesses en chair et en os et des ministres ou ex-ministres qui lui font les honneurs. Sans doute, ils étaient plusieurs mille qui se pressaient dans les magnifiques salons, mais il emporte tout de même quelques poignées de main et quelques gracieux sourires.

Ainsi l'amour-propre et la vanité des membres de la Ligue, habilement mis en action, leur font emboîter le pas derrière un parti politique, souvent en dehors ou indépendamment de toute conviction politique. C'est pourquoi les chefs, soucieux du sage emploi de leurs moyens, ne se lassent pas de dire à leurs Dames : *Do not argue, take them in socially* (Ne discutez pas, mais attirez-les socialement). C'est là le mot d'ordre qui résume toute cette stratégie. Certes, les politiciens ont de tout temps spéculé sur le prix immense que l'Anglais attache aux marques d'attention conférées par des personnes d'un rang social supérieur. Pendant la période électorale, ils les prodiguaient au citoyen le plus humble : un lord, comme le marquis de Wharton, le fameux *canvasser* du XVIIIe siècle, venait

voir le cordonnier Dick pour prendre avec lui un petit verre, et demandait à sa femme des nouvelles de Molly et de Jenny, ses enfants; de nos jours également l'ouvrier ou le petit boutiquier était recherché et gratifié de bonnes paroles et de sourires au cours du *canvass* électoral; mais, une fois le scrutin fini, ces humbles n'existaient plus pour les plus ou moins grands personnages qui avaient daigné descendre jusqu'à eux. L'électeur populaire n'en avait que trop conscience, et à la prochaine occasion il regimbait parfois. La Primrose League est venue combler la lacune en assurant par son organisation le service permanent des bonnes paroles et des sourires. Ces procédés aimables représentent désormais une valeur marchande d'autant plus grande que la récente loi de 1883 rend beaucoup plus difficiles et dangereuses les traditionnelles pratiques de corruption; la *considération sociale* que la Primrose League a entrepris de fournir, pour les besoins de la consommation, s'est offerte comme un moyen inattaquable de la corruption électorale.

A en croire certaines accusations, la Ligue emploie encore l'influence sociale comme une arme empoisonnée contre ses adversaires politiques; elle pratique le *boycotting*, qui consiste à faire le vide, dans les rapports sociaux, autour de la personne ou des personnes désignées; on ne fraie pas avec elles, on n'achète pas leurs marchandises, on ne leur fait pas de commandes de travail, on ne les emploie d'aucune manière. Terrorisés de la sorte par la Ligue, de petites gens d'opinion libérale se trouveraient dans la nécessité de choisir entre leurs convictions et leur gagne-pain [1]. Dans le cours de mon enquête à travers le pays, j'ai bien recueilli des doléances à ce sujet en plusieurs endroits, mais ailleurs les adversaires politiques de la Ligue déclaraient sans hésiter qu'ils n'avaient pas à se plaindre du *boycotting*. En tout cas, le *boycotting* est rarement l'effet d'un mot d'ordre. Dans les petits endroits, dans les districts ruraux où la dépendance est plus grande pour les gens qui ont à gagner leur vie, la pression sociale dans un

1. Pour défendre les électeurs libéraux des campagnes contre l'intimidation, une Ligue spéciale a été formée sous la présidence de M. John Morley *(Country Voters' Defence Association)*, mais elle n'a pas eu de lendemain (faute de clients, disent les Tories).

but politique se fait d'elle-même; le terrain y est tout préparé, et une organisation politico-sociale telle que la Ligue le cultive naturellement par le seul fait de son existence. Il n'est même pas improbable que cette situation procure à la Ligue des adhésions peu sincères et qu'il y ait dans ses rangs des loups déguisés en brebis. Mais infiniment plus grand est le nombre de ceux qui, n'ayant pas non plus de sympathies particulières pour la Ligue, y entrent sans subir aucune pression sociale : ils cherchent simplement à s'amuser, et à peu de frais. Par exemple dans le Lancashire, où le goût de la danse est très développé, on paye avec empressement la cotisation de 6 d. ou 9 d. par an pour prendre part aux danses, dont les Habitations sont si prodigues.

Les femmes ont une part prépondérante dans l'œuvre de la Primrose League, d'abord par le privilège de leur sexe, qui fait que le *dignus est intrare*, dans les relations sociales, dépend d'elles ou reçoit son plein effet de leur assentiment, et aussi par les efforts particuliers et la volonté délibérée que les *Primrose Dames* déploient pour gagner les bonnes grâces des gens qu'elles attirent dans la Ligue à l'intention du parti. Ayant préparé le terrain électoral par cette œuvre de tous les jours et de tous les moments, elles fournissent à l'heure même des élections un appoint très précieux de *canvassers* qui battent la circonscription avec une énergie et un zèle sans mesure; les mieux douées, chaque soir, font des discours en faveur du candidat tory; d'autres se chargent de la très fastidieuse besogne des écritures, copient des listes, mettent les adresses sur les circulaires, les distribuent. C'est sur les efforts des femmes que repose la Ligue, ce sont elles qui en assurent la marche et finalement le succès, quoique le nombre des membres du sexe masculin soit quelque peu supérieur.

On se tromperait toutefois si l'on en inférait que l'influence des femmes dans la Ligue correspond à l'importance de leur rôle. Ce sont les hommes qui les dirigent, surtout ceux de Londres. Ils les utilisent avec habileté et fermeté, exploitant chez elles le sentiment sur lequel elles spéculent elles-mêmes, le snobisme qui règne du haut en bas de l'échelle sociale. Le « Grand Conseil des Dames », qui siège à Londres, n'a au-

cune autorité réelle, chacun de ses actes de quelque portée est soumis à l'approbation du « Grand Conseil » composé d'hommes. Le « Conseil des Dames » n'est qu'une institution décorative servant de prétexte à des cotisations, dont une bonne partie passe dans la caisse du « Grand Conseil ».

Au reste, les directeurs de la Ligue gouvernent toute l'Organisation d'une manière quelque peu autocratique. La part des Habitations locales dans la direction est petite, pour ne pas dire fictive. L'assemblée des délégués, qui se réunit tous les ans à Londres (la Grande Habitation), n'est qu'une réunion de parade sans indépendance, sans volonté. Il n'y a pas moyen d'y faire entendre un propos libre, on l'étouffe. Tout le pouvoir est aux mains du Grand Conseil qui, dans une large mesure, se recrute par cooptation. C'est à peine si l'on a réussi récemment à obtenir que la proportion des membres élus fût augmentée. Le Grand Conseil s'oppose à toute extension de la vie propre des Habitations de province, à la création de centres régionaux avec un peu d'autonomie. Il estime qu'une organisation qui ne vit que de concours bénévoles a besoin d'être fortement centralisée.

*
* *

Le succès de la Ligue varie selon les endroits. En règle générale on peut dire qu'elle prospère dans les districts ruraux où l'influence sociale exerce un pouvoir plus grand et où la population est plus sensible aux procédés particuliers de propagande de la Ligue. Toutefois elle trouve, dans les quartiers populaires des villes, parmi les habitants pauvres et ignorants, un sérieux appoint électoral. Le nord de l'Angleterre, avec ses forteresses radicales naguère si nombreuses, et sa population à tête froide, s'était, jusqu'à ces derniers temps, dérobé à la Ligue. Les Tories locaux eux-mêmes, dans le Northumberland par exemple, ne voyaient pas toujours d'un bon œil cette organisation qui faisait de la politique « avec de la danse et de la mangeaille ». Ils craignaient aussi que la Ligue n'absorbât une partie de l'argent qui allait dans la caisse de l'organisation régulière du parti. Mais depuis, la Ligue a réussi à étendre son réseau jusqu'à ces endroits, et

dans telle grande ville où les chefs tory avaient déclaré nettement qu'il n'y avait pas de place pour elle, il y a maintenant six ou huit Habitations.

A l'heure actuelle, la Ligue compte jusqu'à 2 300 habitations, avec plus d'un million et quart de membres.

Ce succès prodigieux ne peut certes pas s'expliquer par le seul goût du peuple anglais pour les distractions et les satisfactions de vanité. Il a des causes plus profondes, que l'on a déjà pu entrevoir. En premier lieu la Primrose League a réellement réussi à abaisser quelque peu les barrières de classes qui s'élèvent encore si haut en Angleterre, malgré les progrès démocratiques déjà réalisés. *The classicism, this curse of England* (l'esprit de classe, cette malédiction de l'Angleterre), comme disait le vieux Bamford[1], faisait du petit boutiquier, de l'artisan, une sorte de paria socia dont le seul contact souillait. Sur cette plaie cuisante la Primrose League est venue verser du baume; peu importe qu'il soit fait d'ingrédients grossiers. De temps en temps « le galeux, le pelé » est introduit dans l'enceinte des « supérieurs », des hommes au « sang bleu », qui le reçoivent avec courtoisie, sinon avec cordialité. Le plat empressement qu'il met à saisir l'occasion de se rapprocher d'eux pour quelques instants, de les regarder de près, de les frôler avec un sentiment de béatitude. à cause de leur rang ou de leur fortune, est sans doute dépourvu de beauté morale. Mais au fond de ce snobisme qu'on peut, si l'on veut, qualifier d'abject, il y a la dignité humaine qui revendique ses droits trop longtemps méconnus.

D'un autre côté, la Primrose League est venue offrir comme centre de ralliement à tous les hommes de bonne volonté des principes plus généraux et plus généreux que la dogmatique étroite et sectaire du parti; elle a écrit sur sa bannière les mots : constitution, patrie, religion, sans épithètes. Les imaginations ne laissèrent pas d'être frappées; les âmes où remuait sourdement un désir de fraternité politique, moins conscient et moins articulé que celui de fraternité sociale, mais non moins réel, furent touchées. Sans doute, ce n'est qu'une illusion, et, en réalité, la Ligue est la servante d'un parti. C'est

1. *Passages in the life of a Radical.*

du plomb vil qu'elle offre au lieu d'or pur; mais, si l'on ne s'en doute pas, la fausse monnaie n'a-t-elle pas la vertu de la vraie? Seulement il est avéré qu'à la longue la fausse monnaie avilit le marché; dans l'ordre moral il n'en est pas autrement; la fausse monnaie morale avilit le caractère national. Et il faut bien se demander quelle est sous ce rapport l'influence de la Ligue de la Primevère.

Les chefs reconnaissants du parti tory, avec lord Salisbury à leur tête, ne se lassent pas de louer son effet bienfaisant sur la vie politique anglaise. Elle a, suivant eux, non seulement fourni le moyen le plus puissant pour réunir les enfants de la patrie commune, mais elle a développé l'esprit public et sauvé la démocratie anglaise de la domination du politicien professionnel, en empêchant l'Angleterre de tomber à l'état d'une démocratie manipulée mécaniquement[1]. Voilà qui demande à être discuté.

Sans doute la Ligue réunit les « enfants de la patrie commune », et le fait même souvent, mais on a vu dans quel but. Le résultat le moins discutable, c'est peut-être un certain adoucissement des mœurs; pour l'homme du peuple anglais, souvent d'un extérieur quelque peu brutal ou rude, les réunions de la Primrose League, présidées par des dames et des « gentlemen », sont une sorte de salon où ses manières se polissent. Mais la Ligue mérite-t-elle qu'on la loue d'avoir développé l'esprit public? Il n'y a point d'esprit public sans la conscience de l'intérêt public, sans le dévouement désintéressé à la chose publique. Or, le nerf moteur de la Ligue est l'égoïsme profond chez les « supérieurs », qui cherchent à y pêcher des votes, et chez les « inférieurs », qui viennent y quêter les bonjours et les sourires de ces personnages. Les organisations régulières de l'un et de l'autre parti, en Angleterre, sont bien loin d'être exemptes d'égoïsme, mais, chez la Ligue, il s'affiche sans vergogne, il appelle les gens au passage comme sur la voie publique. Sans doute, elle a réussi à tirer nombre d'électeurs de leur indifférence politique; elle s'est emparée d'une grande partie des nouveaux électeurs ruraux investis, par l'extension du droit de suffrage en 1885,

1. Cf. les discours de lord Salisbury du 24 avril 1889, à Bristol, et du 20 mai 1889, à l'occasion de la sixième réunion annuelle de la Grande Habitation.

du pouvoir politique, sans y avoir été préparés ; elle continue à mobiliser pour chaque élection des contingents qui, abandonnés à eux-mêmes, n'auraient jamais paru sur le champ de bataille. Mais ceux-ci ne font que suivre aveuglément le mot d'ordre : la partie ignorante du corps électoral que la Ligue amène au scrutin, forme ce qu'on a appelé en Amérique du bétail à voter (*voting cattle*) ; ce dont le parti retire des bénéfices momentanés, mais dont l'honneur et l'avenir du pays pâtissent.

Quant au mérite, attribué à la Ligue, d'empêcher l'Angleterre de tomber à l'état d'une « démocratie manipulée mécaniquement », elle peut d'autant moins y prétendre qu'elle est elle-même une machinerie et, chose nouvelle et inouïe, une machinerie qui fabrique des sentiments. Par le mouvement réglé de son organisation particulière travaillant d'une manière méthodique et continue, elle est capable de fournir au marché de la *considération sociale*, sur commande pour ainsi dire. Et elle peut aisément faire circuler son produit à distance, en exportant, pour les réunions et les fêtes, des *ladies* titrées, mises à la disposition des Habitations qui en manquent.

Il importe de constater que, tout en avançant dans le pays par la seule force acquise, la Ligue commence à manifester des symptômes de déclin (ce double phénomène, contradictoire en apparence, n'est pas inconnu dans les grandes organisations, il marque le point culminant de leur fortune). Les recettes du Grand Conseil, qui consistent surtout en *tributs* des *chevaliers* et des *dames* des Habitations locales, commencent à baisser, tandis que dans mainte Habitation l'ardeur des premiers jours se calme. On a jusqu'ici subvenu libéralement aux frais des Habitations pour leur permettre d'offrir des fêtes et des récréations ; on a fait effort pour traiter d'égal à égal l'homme qu'on était habitué de considérer comme un être inférieur : on s'est imposé ces lourds sacrifices ; mais on commence à se lasser de ce jeu. Toutefois la Ligue de la Primevère a encore devant elle un lendemain et un rôle considérable à jouer dans la vie politique anglaise. Il faudrait une forte élévation du niveau intellectuel et moral des masses électorales et une péréquation réelle dans les sentiments réciproques des classes, — ou un déclin sans espoir de la fortune du parti tory — pour qu'elle perdît sa raison d'être.

*
* *

L'entrée en scène de la Primrose League, apportant au parti tory un secours inattendu et très actif, causa aux libéraux une vive surprise, et bien vite ils se décidèrent à employer contre leurs adversaires la même arme, à opposer aux *Habitations* des Primevères des *Associations des femmes libérales*. Inauguré dans le nord (à York) par des efforts isolés, le mouvement s'étendit peu à peu, et, en 1886, il y avait déjà un nombre suffisant d'Associations de femmes pour qu'on pût en former une fédération. L'organisation est établie sur le mode représentatif, au moyen de délégations successives, avec un self-government complet. L'autonomie est double : non seulement les Associations de femmes ne sont pas dirigées autocratiquement du centre, mais les hommes n'y ont aucun pouvoir, car elles sont composées exclusivement de femmes. Descendant dans la lice des partis politiques, les femmes libérales se sont tracé un idéal plus élevé que celui des *Primrose Dames :* elles ont voulu travailler pour le progrès politique et social, en se plaçant, pour accomplir leur œuvre, à un point de vue non seulement politique, mais moral. Leur propagande n'est donc pas tournée seulement du côté des électeurs, qui, par leur vote, peuvent faire triompher, dans la législation et dans le gouvernement, les principes du libéralisme, mais surtout elle s'adresse aux femmes pour éveiller chez elles le sens civique et l'intérêt pour la chose publique, que le manque d'éducation et aussi les mœurs les ont empêchées jusqu'alors d'éprouver. En fait de moyens d'action, les Associations se sont proposé de ne faire appel qu'à l'intelligence et au sens moral. En conséquence, elles se sont interdit tous ces symboles et ces emblèmes, tous ces titres ronflants, toute la ferblanterie d'insignes et de décorations dont se sont affublées leur rivales tory.

L'importance des Associations formées par les femmes libérales varie beaucoup d'endroit à endroit. Quelques-unes comptent jusqu'à mille ou quinze cents membres, tandis que d'autres n'arrivent pas à la centaine ou n'ont même qu'une existence intermittente. La grande majorité des membres se

compose de femmes d'ouvriers, mais ce sont les femmes de la bourgeoisie qui dirigent et, pour ainsi dire, font vivre les organisations. L'élément aristocratique n'y fait pas absolument défaut, mais il est peu important et ne soutient aucune comparaison avec le cortège de dames titrées et de *ladies* que la Primrose League peut exhiber. Les ressources pécuniaires ne sont pas considérables : fournies par les donations des membres aisés, elles sont augmentées par de très modestes cotisations des membres de la classe ouvrière. Les femmes du peuple, quand elles paient, le font avec une régularité et une conviction qui sont d'autant plus méritoires que les Associations ne peuvent pas leur offrir les mêmes satisfactions que la Primrose League. Il y a chez elles, en effet, beaucoup d'*earnestness* politique, qui rappelle un peu la ferveur religieuse des âmes simples, et plus d'une d'entre elles fait preuve d'un réel désir de s'instruire, de pénétrer d'un regard dans cette région mystérieuse qui s'appelle *politics*. Les moyens servant à l'*éducation politique*, qui est une des principales fins de l'organisation des femmes, sont du type consacré : réunions, conférences et distribution de brochures.

Les meetings ont ceci de particulier que ce ne sont presque jamais de grandes réunions publiques ; ils ont plutôt un caractère privé et un aspect différent selon le milieu, depuis les *drawing room meetings* (réunions de salon) jusqu'aux *cottage meetings* dans les villages. Là, on se réunit dans le vaste salon d'une dame pour entendre des discours et des conférences politiques faites par des personnes de l'un ou de l'autre sexe ; ici, les femmes du village se rassemblent dans un cottage ou dans une cuisine pour entendre une politicienne en mission ou pour faire la lecture en commun d'un journal — interrompue de temps en temps par la turbulence des animaux domestiques qu'il faut réprimer. La politique est souvent combinée avec des travaux de femmes sous forme de *sewing meetings* (réunions de couture), et autres qui ont lieu périodiquement. Mais la combinaison la plus populaire, c'est, comme chez les Primroses, les *tea meetings* et autres *social meetings* agrémentés de musique instrumentale et surtout vocale. On voit que les femmes libérales ont tout de même emprunté à la Primrose League non seulement l'idée de leur

organisation, mais aussi certains de leurs moyens d'action, dans une mesure assez modeste, il est vrai. Leurs *teas* et *conversaziones* ne sont qu'un pâle reflet des fêtes de la Ligue: point de ventriloquie, de danses sur la corde à la Blondin, de mâts de cocagne, point « d'union des classes » opérée par le rapprochement de duchesses et de poissardes.

Mais les Associations de femmes libérales ne sont pas arrivées à élever la propagande politique à la hauteur morale qu'elles avaient conçue. Il est juste de reconnaître que des efforts très sincères et très sérieux ont été faits pour donner suite aux projets d'éducation civique qu'elles avaient formés. Les Associations ou leur Fédération ont organisé des conférences et même des cours systématiques d'instruction civique donnés par des femmes distinguées. Dans maint endroit, des personnes, pleines d'énergie et de dévouement, sont allées au-devant des femmes du peuple pour leur communiquer quelques connaissances politiques des plus rudimentaires; elles se transportent pour cela dans les districts ruraux en pénétrant jusque dans d'humbles hameaux. Toutefois ces efforts ont été paralysés tantôt par les difficultés énormes de la tâche et tantôt par les préoccupations électorales qui — réserve faite pour le *modus operandi* — ont absorbé les femmes libérales presque autant que les Primrose Dames.

Ici encore, en effet, les Associations féminines sont devenues comme un prolongement de la machine du parti. De même que les Primrose Dames, elles prennent une part très considérable au *canvass*, avec cette différence que, dans le camp libéral, ce ne sont pas uniquement des *ladies*, mais aussi les femmes du peuple qui sont mobilisées et envoyées en campagne, et ces dernières ne sont nullement les moins zélées. Elles parlent dans des réunions composées exclusivement de femmes et aussi dans des meetings publics à côté d'orateurs du sexe fort. Dans les élections locales, où les femmes jouissent du droit de suffrage, il est tout naturel qu'on les sollicite, mais souvent on considère comme utile de le faire même quand il s'agit des questions de politique nationale, afin de réagir par leur intermédiaire sur les hommes, notamment quand la question se présente ou peut être présentée sous l'aspect moral encore plus que sous l'aspect poli-

tique (par exemple pour protester contre l'oppression de l'Irlande, ou contre la législation sur le commerce des spiritueux, etc.)

L'éloquence politique est plus développée et mieux représentée chez les femmes libérales que chez les Primrose Dames. L'arme habituelle de celles-ci est le prestige de leur rang social et de leur fortune, de sorte qu'il leur suffit d'exhiber leur personne; tandis que les politiciennes libérales ne peuvent s'imposer que par leur talent, par leur parole incisive, par leur dialectique vigoureuse. Mais même chez les femmes libérales le nombre de personnes sachant bien parler n'est pas considérable; la proportion d'orateurs exercés, rompus à l'art de la « plate-forme » est, bien entendu, encore moindre. Il y en a un tout petit nombre qui approvisionne, pour ainsi dire, tout le marché politique. Sur la demande des Associations locales ou des candidats en instance d'élection, la Fédération envoie de Londres ses meilleurs orateurs aux quatre coins du royaume. Aux élections partielles tant soit peu importantes, elles sont là, arrivant de loin, dans le cortège des orateurs du parti qui envahissent les circonscriptions disputées, et elles partent matin et soir pour aider à enlever la place aux Tories. Aux élections générales, celles de ces dames orateurs qui n'ont pas de mari candidat courent également le pays en se transportant sur les points les plus menacés. Les autres circonscriptions ont à se contenter d'orateurs de réputation locale, dont plusieurs sont du reste importées aussi des régions voisines. Les Primrose Dames vont rarement loin de chez elles; elles opèrent de préférence dans le voisinage où elles sont connues et où leur nom, à lui seul, est une force.

Le concours que les politiciennes libérales prêtent ainsi à leur parti par le *canvass*, par la parole, ou par l'assistance qu'elles fournissent dans les travaux pour la revision des listes électorales, n'est pas du tout une quantité négligeable, et il prend d'année en année une extension plus grande. Toutefois, comparée à l'œuvre de la Primrose League, la leur est beaucoup moins efficace; les femmes libérales incorporées dans les Associations sont infiniment inférieures aux Primevères, en nombre et en influence sociale. En outre, elles sont divisées contre elles-mêmes sur la grave question du vote des femmes,

devenue naturellement toute actuelle, depuis que les partis ont appelé les femmes à prendre part à leurs combats politiques. Étant à la peine, maintes d'entre elles demandent à être aussi à l'honneur et réclament avec énergie le droit de vote politique. Lors de la formation de la Fédération libérale des femmes, les plus ardentes voulurent en faire une base d'opération pour leurs revendications politiques, mais la majorité, soucieuse uniquement des intérêts du libéralisme et du parti libéral, réussit à refouler la question à l'arrière-plan en la cachant sous une formule générale et vague qui inscrivait dans les statuts, parmi les « objets » de la Fédération, la « promotion des lois justes pour les femmes ».

La Fédération avec ses sections s'est vouée en effet tout entière au parti et, comme une servante fidèle, elle a fait docilement pour lui toute la besogne dont elle était capable. Mais quand, en 1892, Gladstone se prononça énergiquement contre la propositien soumise au Parlement et ayant pour objet de conférer aux femmes la franchise parlementaire, la révolte éclata. Les champions des droits politiques de leur sexe, qui réussirent sur ces entrefaites à « capturer » le Conseil de la Fédération et à y obtenir la majorité, estimèrent que le parti et son chef, Gladstone, ne faisaient que les exploiter pour leurs fins. La minorité modérée du Conseil, ou plutôt *loyale* au parti, se retira en corps pour fonder bientôt une organisation indépendante, sous le titre d'*Association libérale nationale de femmes*, sans préoccupation aucune des droits politiques féminins. Un certain nombre d'Associations locales passa du côté des dissidentes, mais la très grande majorité (plus de 400 Associations avec près de 80 000 membres) resta affiliée à la *Fédération*. De telle sorte qu'il y a désormais deux organisations de femmes travaillant pour le parti libéral.

La divergence sur la question du vote n'est pas la seule qui sépare les sœurs ennemies. Dirigée par des femmes de l'aristocratie et de la bourgeoisie aisée, pleine d'ardeur combative, la *Fédération* compte dans ses sections locales un grand nombre de femmes de la petite bourgeoisie non-conformiste, qui y apportent souvent avec les meilleures intentions du monde le tempérament de vertu exaspérée dont les sectes non-conformistes sont la serre chaude. La *Fédération*, qui se

considère non seulement comme une organisation de parti, mais aussi comme un parlement de sexe, se plaît à « passer des résolutions » sur tout sujet et à soulever des questions relatives au sexe, sans s'arrêter devant les plus scabreuses; elles se livrent, par exemple, à des débats publics sur la nécessité d'édicter une loi contre l'inceste, de mettre fin au régime des maisons de tolérance à l'usage des troupes stationnées dans l'Inde; elles passent ensuite à la question de la vivisection, ou à celle de mesures législatives contre l'affichage rural, contre les immenses affiches qui « dégradent notre campagne anglaise ».

L'*Association nationale* des femmes libérales a groupé autour d'elle des éléments plus pondérés. Elle fait moins de bruit, ne se livre pas ou presque pas à l'exercice qui consiste à « passer des résolutions » exhortatives, comminatoires et autres, mais pense davantage à l'éducation politique de ses adhérentes et, ce qui vaut encore mieux, à celle de son propre état-major. Elle accomplit cette dernière tâche dans les meilleures conditions en organisant dans ses bureaux de Londres des discussions périodiques entre ses membres, des conférences sur les questions à l'ordre du jour faites par les hommes les plus compétents, ministres auteurs de projets de loi soumis au Parlement, membres éminents des assemblées où le problème est soulevé, publicistes qui ont attaché leur nom à l'étude de la question.

Le troisième parti qui s'est formé à la suite du schisme libéral provoqué par le Home Rule irlandais, le parti des *Libéraux Unionnistes*, qui a dans plusieurs circonscriptions une organisation indépendante avec un bureau central à Londres, possède également une Organisation de femmes (*Women's Liberal Unionist Association*) avec une soixantaine de sections affiliées. Elle est construite sur la même base et fonctionne à peu près de la même manière que l'Association nationale libérale que l'on vient de décrire.

Ainsi, dans la lutte continue que se livrent les différentes nuances de l'opinion publique ou les différents intérêts organisés, aucun des combattants qui veulent tenir rang de parti ne croit pouvoir se passer de l'appoint des femmes. Exclues

par la constitution de toute participation aux affaires politiques, tenues à l'écart du forum par la tradition et les mœurs, elles sont maintenant sollicitées à l'envi de descendre dans la lice en dépit de la constitution et malgré la tradition. Il a fallu tout l'acharnement des partis pour qu'on ait eu recours à cette extrémité. Telles les levées exceptionnelles, quand les belligérants, décimés et épuisés, mais toujours âpres au combat, vont chercher de la nouvelle chair à canon.

Les uns, pour tenir tête aux adversaires, encouragent, les autres, par piété de parti, tolèrent l'intervention des femmes dans la politique militante, mais le nombre des hommes qui y sont nettement opposés, ou au moins l'envisagent avec scepticisme, est encore bien grand. Elle choque les *old fashioned politicians* (politiciens de vieux jeu), tories et libéraux, et ne soulève pas toujours l'enthousiasme de la nouvelle génération. Combien de fois ai-je entendu de la bouche des conservateurs et des radicaux la phrase : « *There is no good in women's electioneering* » (il n'y a rien de bon, aucun bénéfice à ce que les femmes se mêlent d'élections). Maints représentants des Organisations partagent cet avis en le motivant souvent par le manque de tact dont feraient preuve les femmes politiciennes qui, par excès de zèle, se laisseraient facilement aller à des pratiques de menue corruption électorale, tant chez les Tories que chez les libéraux, ou qui, dans leur *canvass*, s'acharneraient au point de rebuter l'électeur. Beaucoup d'électeurs, non encore émancipés des anciennes conceptions et des préjugés relatifs au rôle de la femme, considèrent même comme quelque peu humiliant pour eux d'être *canvassés* par une femme qui vient leur faire au pied levé une conférence politique. D'autre part, les maris, dans les classes populaires, par exemple, n'envisagent pas toujours d'un bon œil l'activité politique de leurs femmes, tantôt par une certaine jalousie de sexe, tantôt en raison du temps que la politique absorbe. Les ouvriers acceptent avec résignation ou approuvent même que leurs femmes fassent du *canvass* aux élections générales où la destinée de leur parti se joue pour quelques années, mais ils ne voient pas la nécessité pour elles de faire continuellement de la politique. Dans la bourgeoisie, où les femmes ne travaillent pas, le temps dé-

pensé ne présente pas la même importance, mais le va-et-vient perpétuel occasionné par l'activité politique des femmes, la série des séances de comités, des meetings, des préparatifs des fêtes, tout cela peut être fort énervant pour le mari d'une « dame-president » et le conduire à être « *disgusted with all this business* » (dégoûté de tout cela). Il ne manque pas non plus de gens qui sont choqués par l'énergie exagérée que les femmes mettent parfois à payer de leur personne dans les campagnes électorales. En effet, le désir qu'ont certaines politiciennes de faire flèche de tout bois, dans l'intérêt de leur parti et du candidat — parfois un proche parent — leur a fait introduire dans la tactique électorale des procédés jusqu'alors inconnus.

Telle la femme qui accompagne son mari dans toutes les réunions électorales et qui, dans les entr'actes des discours, chante des couplets pour amuser la foule; en y récitant de la poésie de café-concert, elle remporte souvent un succès plus grand que tous les orateurs, et gagne réellement des voix pour le scrutin. Si elle sait manier la rime, elle va quelquefois jusqu'à chansonner le compétiteur de son mari de réunion en réunion. Il y a quelque temps une dame, belle-fille d'un lord libéral, qui aidait son mari dans sa campagne électorale en charmant les électeurs par ses chansons, introduisit dans son répertoire un couplet à l'adresse du candidat tory. Celui-ci, naturellement vexé, écrivit au mari : « Je suis informé que madame Z... a récemment chanté à... ce qui suit : « Nous mettrons les Tories en déroute et nous » pousserons le vieux X... à l'égout ». L'héroïne de l'incident prit sur elle de répondre elle-même : « J'ai chanté à... et ailleurs, avec beaucoup de succès, le couplet suivant : « Nous avons empêché X... de passer et nous avons poussé » les Tories à l'égout. — Votre bien dévouée Y. Z. »

Les femmes ont mis, à répondre à l'appel des partis, beaucoup plus d'empressement qu'elles n'en avaient manifesté à occuper la place que le législateur leur avait faite dans l'administration locale en leur conférant le droit électoral pour les différents conseils et pour les comités scolaires (avec le droit d'éligibilité à quelques-unes de ces assemblées). La politique de partis, même dans ses voies extraconstitutionnelles,

leur offrait évidemment un champ d'action plus attrayant, plus émouvant dans tous les sens de ce mot, jusqu'au plus élevé. L'imagination de la femme d'attaches libérales, animée du désir, peut-être bien vague et nébuleux, du plus grand bonheur pour le plus grand nombre, et de la foi dans le progrès indéfini dont le « libéralisme » serait le véhicule, l'a poussée vers l'action dans le « parti libéral ». La *Primrose Dame* a saisi l'occasion bienheureuse de sauver des âmes de la damnation radicale, et d'arracher au monstre de la révolution et de l'athéisme les victimes qu'il guettait. La broderie ou la peinture des bannières pour l'*Habitation* et les séances de ses comités offrent à la langueur mystique de son âme confuse et à l'ennui du désœuvrement ce refuge que la broderie des ornements sacerdotaux et les vêpres fournissent aux dévotes catholiques. Dans la vie publique, les femmes anglaises trouvent le moyen de donner plus d'intensité à leurs vertus domestiques : voici une femme qui, sans relâche, chaque jour, travaille pour gagner à son mari la faveur de ses futurs électeurs ; en voici une autre qui, dès l'ouverture de la période électorale, abandonne tout, sa maison, ses plaisirs, fait discours sur discours et, de haute lutte, emporte un siège au Parlement pour son mari ; voici une mère qui court le pays du nord au sud pour parler devant les électeurs pour son fils qui fait ses premières armes politiques ; là, une femme combat pour son frère. Beaucoup d'autres femmes cèdent à des mobiles moins élevés : l'éblouissement du feu de la rampe, le désir de s'exhiber. Un nouvel aliment est donné au *cabotinage* qui envahit de plus en plus la société anglaise et voile comme d'une ombre ce type fier et noble entre tous de la femme anglaise, professant la maxime *humani nihil a me alienum puto*. On se laisse d'autant plus facilement aller à des exagérations que l'intérêt de la bonne cause, c'est-à-dire du parti, les couvre de son autorité morale.

M. OSTROGORSKI

LE COLLIER DE LA REINE

I

LE CARDINAL DE ROHAN, LA REINE MARIE-ANTOINETTE ET L'IMPÉRATRICE MARIE-THÉRÈSE

La célèbre affaire du Collier, que le Parlement de Paris instruisit et jugea en 1785-1786, a été, de tous les procès dont l'histoire de France a gardé le souvenir, celui qui a exercé l'action la plus profonde sur les destinées de notre pays. Les passions s'en emparèrent. Il fut entre les mains des politiciens un bélier dont ils ébranlèrent la monarchie. Avec raison, Mirabeau pouvait dire : « Le procès du Collier a été le prélude de la Révolution[1]. »

Marie-Antoinette y perdit joie et repos. « A cette époque, écrit madame Campan, finirent les jours fortunés de la reine. Adieu pour jamais aux paisibles et modestes voyages de Trianon, aux fêtes où brillaient tout à la fois la magnificence, l'esprit et le bon goût de la cour de France; adieu surtout à cette considération, à ce respect, dont les formes accompagnent le trône, mais dont la réalité seule est la base solide. »

Gœthe fut passionné par cette intrigue. Il voulut se mettre en rapport direct avec Breteuil qui y joua un rôle important.

1. Opinion rapportée par le comte de la Marck. *Correspondance entre le comte de Mirabeau et le comte de la Marck pendant les années 1789, 1790 et 1791*, publiée par M. de Bacourt.

Il étudia l'affaire dans les pièces mêmes de la procédure et en découvrit les conséquences, de son esprit clairvoyant : « Ce procès, dit-il, fit un ébranlement qui secoua les fondement de l'État; il détruisit la considération que le peuple avait pour la reine, et, généralement, pour les classes supérieures, car — hélas! — chacun des acteurs ne faisait que dévoiler la corruption où se débattaient la Cour et les personnes du plus haut rang. » Gœthe ajoute : « L'événement me remplit d'épouvante comme la tête de la Méduse. Ces intrigues ensevelirent la dignité royale et, par avance, la détruisirent. L'histoire du Collier constitue la préface immédiate de la Révolution. Elle en est comme le fondement. La reine, si étroitement liée à cette fatale affaire, y perdit sa dignité, sa considération : elle y perdit dans la pensée populaire l'appui moral qui faisait d'elle une figure intangible[1]. » Jugement confirmé par le plus éminent des historiens de Marie-Antoinette, M. Pierre de Nolhac : « A partir de l'affaire du Collier, la France se hâte vers la Révolution. La royauté a perdu son dernier prestige, Marie-Antoinette est, par avance, découronnée[2]. »

En raison de leur importance, les faits ont été déformés par l'esprit de parti, chacun s'efforçant d'y trouver des arguments à sa cause; ce qui n'était d'ailleurs pas difficile dans l'amas de documents, mémoires et dissertations des avocats, brochures, libelles, pamphlets, plaquettes au rouleau, articles de journaux, nouvelles à la main, petits vers et brevets à la calotte, sarcelades et pasquinades, commérages et papotages, où l'affaire fut, dès les premiers moments, submergée.

De nombreuses pièces du procès demeurées ignorées et

1. Gœthe, *la Campagne de France*, éd. Arthur Chuquet, p. 159. — Gœthe a essayé de reconstituer l'intrigue du Collier dans une comédie en cinq actes, *der Gross-Kophta*, très intéressante à étudier, car on y voit l'opinion qu'il se faisait des différents personnages en action. Le caractère du cardinal de Rohan (*der Domherr*) est tracé de la manière la plus heureuse. Cagliostro (*der Graf*), la comtesse de la Motte (*die Marquise*), le comte de la Motte (*der Marquis*), mademoiselle d'Oliva (*die Nichte*), sont figurés par leurs traits essentiels. Mais Gœthe a réuni en une seule personne mademoiselle d'Oliva et mademoiselle de la Tour, nièce de madame de la Motte. Le seul personnage que le poète ait inventé pour les besoins de la pièce est le chevalier (*der Ritter*); encore ce rôle paraît-il lui avoir été inspiré par la personnalité du baron de Planta.

2. Pierre de Nolhac, *la Reine Marie-Antoinette* p. 78.

dont M. Campardon lui-même n'a pas cru devoir faire usage[1], et puis la correspondance des principaux acteurs du drame, jusqu'à ce jour non seulement inédite, mais inconnue[2], offrent une base très large pour y asseoir des conclusions. Ce qui est à nos yeux le plus digne d'attention, c'est que nous pouvons, grâce à ces informations directes et abondantes, contourner les caractères des personnages. Leurs physionomies en ressortent toutes vivantes. Et finalement il apparaît, ainsi qu'il arrive toujours quand on approfondit les événements humains, que c'était dans le fond des caractères que se trouvait la raison d'être, partant l'explication des faits qui semblaient — chacun jugeant instinctivement les autres d'après soi-même — extraordinaires et mystérieux.

*
* *

Le 19 avril 1770, l'archiduchesse Marie-Antoinette, fille de de l'impératrice-reine Marie-Thérèse, épousait par procuration, en l'église des Augustins de Vienne, Louis, petit-fils de Louis XV, devenu par la mort de son père héritier de la couronne de France. Elle n'avait pas encore quinze ans. Le 21 avril, elle quitta l'Autriche, accompagnée du prince de Starhemberg. Passant à Strasbourg, le 8 mai, elle y fut haranguée par un jeune prélat, l'évêque coadjuteur du diocèse, le prince Louis de Rohan. Sous le haut portail de la cathédrale, Louis de Rohan s'avança au devant de la dauphine avec un salut d'une grâce souple et légère. Derrière lui se tenaient les dignataires laïques et ecclésiastiques du chapitre : le prince Ferdinand de Rohan, archevêque de Bordeaux, grand prévôt ; le prince de Lorraine,

1. M. Émile Campardon a publié, sous le titre : *Marie-Antoinette et le procès du Collier*, l'ouvrage le plus important et le mieux documenté dont ces événements aient été l'objet ; mais le savant archiviste n'a cru devoir insérer parmi ses pièces justificatives que les interrogatoires des principaux accusés, négligeant les témoins secondaires dont les dépositions, bien que de deuxième plan, sont les plus pittoresques. En outre, M. Campardon a laissé de côté toutes les confrontations où les caractères apparaissent avec le plus de vivacité. Ces pièces se trouvent aux *Archives nationales* dans le carton X, 2 b/1.417.

2. *Archives nationales*, F, 7/4445, B, Papiers du Comité de Sûreté générale. — Nous sommes redevables à M. Alfred Bégis, l'érudit secrétaire général de la Société des Amis des livres, non seulement de l'indication, mais de la copie de ces précieux documents.

grand doyen; l'évêque de Tournai, les deux comtes de Truchsess, les comtes de Salm et de Manderscheid, les trois princes de Hohenlohe, les deux comtes de Königseck, le prince Guillaume de Salm; puis le groupe des chanoines en camail et en rochet, sortis de ces petites maisons, qui entourent la cathédrale comme les anges assis aux pieds de la vierge dans les tableaux des primitifs.

Louis de Rohan dessinait une silhouette svelte et élancée. Dans son port et sa démarche, chaque mouvement trahissait l'aristocratie de sa race. Les traits du visage étaient très fins, fins comme le regard d'un bleu limpide où il y avait à la fois de la réserve et des caresses. Il avait presque la beauté d'une femme dans sa longue robe de moire violette, tombant en plis à la Watteau, sous la mousse légère du point d'Angleterre. Il tenait la mitre étincelante dans ses mains longues et délicates où brillait l'anneau épiscopal.

La haute flèche de la cathédrale portait dans la clarté du ciel les dentelles de ses pierres rouges. Par les portes grandes ouvertes flamboyait du fond de la nef la joaillerie des vitraux. En vagues sonores, comme par bouffées, l'harmonie bruyante des orgues roulait sur le parvis. Elle s'engouffrait dans les rues, se mêlant aux acclamations de la foule, car, jusqu'aux marches de l'église, le peuple se pressait, accouru de tous les points de la province en costumes du pays, costumes de fête: masse animée, bariolée, où le vert des corsages était d'un ton franc et frais comme les prairies; où les cheveux blonds des filles brillaient d'un doux éclat sous les larges rubans noirs.

Les orgues se turent et le prélat dit d'une voix claire, pénétrante, que la solennité de la circonstance faisait frissonner légèrement: « Vous allez être parmi nous, madame, la vivante image de cette impératrice chérie, depuis longtemps l'admiration de l'Europe comme elle le sera de la postérité. C'est l'âme de Marie-Thérèse qui va s'unir à l'âme des Bourbons [1]. » La petite princesse eut un moment d'émotion. Deux larmes coulèrent sur ses joues qui étaient devenues plus roses, une lumière lui passa sur le front. Elle avait encore l'angoisse des

1. La harangue a été publiée par Le Roy de Sainte-Croix, *les Quatre Cardinaux de Rohan*, p. 72-74.

derniers embrassements, les derniers embrassements de sa mère laissée si loin. Elle l'avait quittée, pour toujours peut-être, et elle était encore une enfant. Marie-Antoinette adorait sa mère qui avait veillé sur son éducation avec la force de son intelligence et toute la tendresse de son cœur, et, subitement, par ce prélat inconnu. d'une figure si jolie, claire et comme transparente dans la gloire de sa parure, parmi les chants sacrés et les fumées blanches des encensoirs, cette image vénérée était placée devant elle. Marie-Antoinette, la tête penchée sur sa poitrine qui se soulevait plus fort, entra sous les hautes nefs, où le tonnerre des grandes orgues avait repris son fracas.

La troupe formait la haie sur son passage. Elle arriva au grand chœur au bas duquel se tenaient les Cent-Suisses en uniformes brillants. Au pied de l'autel de Saint-Laurent. qu'entouraient les gardes du corps, un prie-Dieu l'attendait. Elle s'y agenouilla tandis que les dames de sa cour se rangeaient autour d'elle sur des tabourets. Et Rohan, avant de se placer sous le dais pontifical, se tournant vers l'enfant inclinée, la bénit d'un geste large et tranquille. Les harpes du haut du chœur faisaient pleuvoir sur les dalles des notes argentines. La messe commença.

* * *

A la cour de France, la jeune et gracieuse dauphine fut reçue avec magnificence: mais de Compiègne ou de Versailles elle s'informa plus d'une fois du beau prélat d'Alsace qui, à son arrivée en terre de France, avait éveillé en elle une si vive émotion. Ce qu'elle en apprenait fut d'ailleurs pour la surprendre. Dans son palais de Saverne, près de Strasbourg, entouré de la noblesse et des plus jolies femmes de la province, Rohan menait la vie d'un prince féodal. A cheval, suivi des meutes hurlantes, par les plaines, dans les bois, il chassait le renard et le sanglier. Dans les salles du palais, les vins du Rhin et de Hongrie coulaient à flots et des chevreuils entiers étaient servis sur les tables.

Le duc d'Aiguillon, appuyé par la toute-puissante favorite du roi Louis XV, Jeanne Bénéditte Vaubernier, comtesse du Barry, venait d'être nommé premier ministre. Il était dévoué

à l'illustre famille des Rohan-Soubise, si influente à la cour, principalement à cause de la situation de madame de Marsan, gouvernante des Enfants de France. Le 9 juin 1771, Marie-Antoinette écrivait à sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse : « L'on dit que c'est le coadjuteur de Strasbourg qui doit aller à Vienne comme ambassadeur. Il est de très grande maison, mais la vie qu'il a toujours tenue ressemble plutôt à celle d'un soldat qu'à celle d'un coadjuteur. » Le comte de Mercy-Argenteau, représentant de la couronne d'Autriche auprès du roi de France — le très fidèle conseiller de Marie-Thérèse et qui allait devenir celui de Marie-Antoinette — mandait de son côté : « Cet ecclésiastique est entièrement livré à la cabale de la comtesse du Barry et de d'Aiguillon, et je crains que ce ne soit pas le seul inconvénient qui le rende peu propre à la place qui lui est destinée. »

Les Rohan se déclaraient issus de l'ancienne maison souveraine de Bretagne, arrivés en France avec Anne, la petite « duchesse en sabots » qui épousa Charles VIII. Ils tenaient à la branche de Valois par Catherine de Rohan, femme du comte d'Angoulême, aïeul de François Ier; ils étaient alliés aux Bourbons eux-mêmes par Henri IV, petit-fils d'une Rohan, qui avait épousé le duc d'Albret, roi de Navarre. Les Rohan faisaient corps avec les princes de Lorraine, marchant de pair avec eux, immédiatement après les princes du sang.

Louis de Rohan était né en 1734. En 1760 il avait été nommé coadjuteur de l'évêque de Strasbourg et sacré la même année évêque de Canopes *in partibus*. C'était une nature très douée, fine fleur d'aristocratie, comme en produisent les civilisations raffinées en leurs plus délicats épanouissements. Il avait beaucoup de cœur et beaucoup d'esprit et une élégance subtile dont sa dignité ecclésiastique rehaussait le charme singulier, « une galanterie et une politesse de grand seigneur, dit la baronne d'Oberkirch, que j'ai rarement rencontrées chez personne ». Il avait été reçu membre de l'Académie française à vingt-sept ans et, parmi tant de noms illustres, figurait avec honneur. Personne n'avait une conversation plus agréable et les Immortels se déclaraient charmés de sa compagnie. Un cœur « sensible », comme disaient les contemporains, et une grande fortune lui permettaient de faire le bien largement. Il le faisait

avec bonne grâce et d'un esprit joyeux. Plus tard, après qu'une catastrophe terrible l'eut terrassé, il trouva dans l'adversité des personnes qui se souvinrent de ses qualités charmantes et des écrivains pour les rappeler. Manuel, dans son *Garde du corps*, un pamphlet qui fit grand bruit et fut poursuivi à la requête des Rohan, trace son portrait : « Il a vraiment bon cœur. Il est fier, pas trop. En le monseigneurisant on a de lui tout ce qu'on veut. Généreux au possible, il a par devant lui mille traits qu'on devrait bien publier. Il en est temps ou jamais. Mais on se taira. La reconnaissance est muette, la calomnie a cent voix. Obliger est une belle chose : mais qui? — toujours des ingrats. Et puis, faites le bien : et voilà pourquoi si peu de gens se soucient d'en faire ! »

De ces traits « qu'on devrait bien publier », citons-en un.

Rohan tenait à Saverne table ouverte. Un pauvre chevalier de Saint-Louis venait s'y asseoir, mais il n'avait pas, comme les autres, des pièces d'argent à glisser sous la serviette pour le valet servant, d'où rancune de ce dernier. Il signala au prince cet hôte minable qui venait sans invitation. Rohan ordonna de le faire asseoir auprès de lui : honneur qui surprit le chevalier; mais celui-ci ne tarda pas à deviner la malice à la figure de l'officier servant. Au milieu du repas, le prince, qui s'occupait de magie, demanda brusquement à son hôte combien de diables il connaissait :

— Trois, Monseigneur.

— Trois?

— Un pauvre diable qui trouve à manger chez un bon diable, mais qu'un mauvais diable a voulu mettre dans l'embarras.

Rohan, charmé de la réponse, fit savoir que le couvert du chevalier serait désormais mis chez lui chaque jour.

On accusait Louis de Rohan d'être léger, défaut de son rang et de son éducation, et d'où résultait d'ailleurs l'agrément de son caractère. « Il devrait se chausser de bonnes semelles de plomb, poursuit Manuel, et se couvrir la nuque d'une bonne calotte de plomb — c'était la précaution du léger Philotas pour ne pas tourner à tout vent. » — « Il était affable et poli, dit un autre pamphlétaire, mais il lui arrivait

trop souvent, comme à un grand, de ne pas se plier aux manières d'attention qu'on lui témoignait. D'un esprit actif et prompt, saisissant les idées avant qu'on les eût exprimées, imaginant déjà tout ce que la langue pesante d'un harangueur avait à peine commencé de prononcer, et par conséquent fatigué de l'attention qu'on exigeait de lui, déplaisant par le peu de poids qu'il donnait aux choses auxquelles on en donnait le plus et qu'on croyait mériter le plus de combinaisons, toujours taxé par ses inférieurs de juger trop légèrement parce qu'il jugeait vite et que les conclusions les plus justes n'étaient pas favorables à tous, il voyait ses qualités brillantes, auxquelles il ne s'était pas occupé de donner la forme qu'il fallait pour séduire par elles-mêmes, contribuer à le décrier et servir d'armes contre lui. »

*
* *

Pour équiper son ambassade, Rohan avait dépensé des sommes immenses. Deux carrosses de parade du prix de quarante mille francs : on eût dit de grandes lanternes empanachées, ciselées par des orfèvres, suspendues sur des ressorts d'acier. La caisse tout entière, et jusqu'à la coquille où le cocher posait ses pieds, étaient peintes d'armoiries et de fleurs sur les laques brillants. Une écurie de cinquante chevaux, dont le premier écuyer était brigadier des armées du roi, un sous-écuyer et deux piqueurs ; six pages tirés de la noblesse de Bretagne et d'Alsace, vêtus de soie et de velours, avec un gouverneur pour le métier des armes et un précepteur pour le latin ; deux gentilshommes pour les honneurs de la chambre : le premier était chevalier de Malte, et le second capitaine de cavalerie ; six valets de chambre, un maître d'hôtel, un chef d'office, tout de rouge habillés et galonnés sur les coutures ; deux heiduques qui avaient des brandebourgs et des plumets ; quatre coureurs chamarrés de broderies d'or et pailletés d'argent : chacun de ces costumes avait coûté quatre mille livres et faisait au soleil un étincellement de féerie ; douze valets de pied ; deux suisses, dont l'un, le plus maigre, pour les appartements, et l'autre, très ventru, pour le service de la porte. Pour accompagner les repas, six musi-

ciens habillés d'écarlate, les boutonnières filigranées d'or fin; puis un intendant de maison, un trésorier, quatre gentilshommes d'ambassade nommés et brevetés par la Cour; pour secrétaire d'ambassade un Jésuite et, pour seconder le Jésuite, quatre secrétaires adjoints[1].

Marie-Thérèse n'avait pas accueilli d'une manière favorable le nom du nouvel ambassadeur. « J'ai tout lieu d'être mécontente du choix que la France a fait d'un aussi mauvais sujet que le coadjuteur de Strasbourg, écrivait-elle à Mercy-Argenteau. Je l'aurais peut-être refusé si je n'avais été retenue par la crainte des désagréments qui auraient pu en rejaillir sur ma fille. Vous ne laisserez pas de faire comprendre à la Cour de France qu'on fera bien de recommander à cet ambassadeur une conduite sage, conforme à son état. Je vous avoue que je crains nos femmes d'ici. »

Rohan arriva à Vienne le 6 janvier 1772. Il présenta ses lettres de créance le 10 février. Marie-Thérèse fut surprise d'une première impression favorable. Elle en écrit à son représentant à Versailles : « Rohan est tout uni dans ses façons et tout simple dans son extérieur, sans grimace ni faste, très poli avec tout le monde. D'abord il déclara ne pas vouloir fréquenter les spectacles; mais bientôt il changea de sentiments. »

Malheureusement, Marie-Thérèse, elle aussi, changea bientôt de sentiments à l'égard du représentant du roi de France, pour revenir aux préventions que sa correspondance avec Mercy-Argenteau lui avait inspirées. L'impératrice était une nature très simple et très droite, profondément allemande, prenant les choses au sérieux. Les façons légères du prélat, son élégance mondaine, ses propos aimables où perçait une pointe de cette galanterie qui faisait alors le dangereux éclat de la Cour de France, l'étonnèrent d'abord, puis l'effrayèrent, et bientôt lui firent horreur. Un évêque, qui se rendait aux invitations de la noblesse du pays en costume de chasse — juste-au-corps vert à brandebourgs d'or, plumes de faucon en aigrette sur la coiffe; — qui, dans son château des bords

1. Voy. les détails donné par l'abbé Georgel, secrétaire de l'ambassade du prince Louis de Rohan à Vienne, dans ses *Mémoires*, II, 218-19.

du Danube — cadeau royal de la reine de Hongrie à l'ambassadeur de France — recevait en tumultueuses parties de chasse les plus illustres familles de Vienne; — un prélat qui, à l'ambassade même, organisait des soupers par petites tables pour les dames de la Cour, et, à ces dames, ne laissait pas de tourner, le plus agréablement du monde, les compliments les plus séducteurs, — semblait à la pieuse souveraine un représentant du diable plutôt que du roi très chrétien. Avait-on, au point de vue moral, un grief sérieux, précis, à formuler contre lui? Marie-Thérèse eût été embarrassée de le dire, et, qu'elle qu'ait été jusqu'à ce jour l'opinion des historiens, nous ne le croyons pas; mais les apparences semblaient à l'impératrice tellement abominables qu'avec son esprit de femme, elle ne pouvait douter que le fond n'y fût aussi. « L'ambassadeur Rohan, écrit-elle quinze jours après son arrivée, est un gros volume farci de bien mauvais propos, peu conformes à son état d'ecclésiastique et de ministre, et qu'il débite avec impudence en toute rencontre: sans connaissance des affaires et sans talents suffisants, avec un fond de légèreté et de présomption et d'inconséquence. La cohue de sa suite est de même un mélange de gens sans mérite et sans mœurs. » Une exécution en règle, comme on voit, et le temps ne fera qu'accentuer cette opinion défavorable, au point que l'antipathie deviendra peu à peu chez l'impératrice une sorte de haine violente et passionnée.

L'incident des soupers faillit dégénérer en querelle.

C'était une innovation de Rohan qui avait eu le plus grand succès. Le jeune prélat réunissait à l'ambassade des sociétés de cent à cent cinquante personnes choisies parmi les meilleures familles de l'Autriche. Des tables de six ou huit couvert au plus se multipliaient dans les salons du palais Lichtenstein dont les jardins étaient illuminés. Les convives s'y groupaient à leur guise, et quel joyeux babillage dans le cliquetis de la porcelaine, de l'argenterie et des cristaux! Notre ambassadeur évitait ainsi la monotonie compassée et silencieuse des longues tables officielles, où tout le monde jusqu'alors, en ces agapes diplomatiques, s'était si solennellement et diplomatiquement ennuyé. Aussi ne doit-on pas s'étonner si, parfois, la gaieté devenait un peu bruyante. Elle

était toujours, assurait Rohan, du meilleur aloi. Les soupers étaient suivis de jeux, de danses, de concerts, « où la jeunesse, dit l'abbé Georgel, jouissait sous les yeux des parents d'une honnête liberté ». Rohan y présidait, avec quelle grâce, on l'imagine. Les jeux et les ris autour du prélat charmé nouaient les jolies intrigues d'amour. Et comme la compagnie s'amusait infiniment, elle ne se séparait que fort avant dans la nuit. Les invitations aux gais soupers de l'évêque furent de plus en plus recherchées et Marie-Thérèse fut de plus en plus convaincue que l'ambassadeur de France « corrompait sa noblesse ». Elle chargea le prince de Saxe-Hilburghausen, « aux conseils de qui l'âge, le rang, la considération étaient faits pour donner du poids », de présenter des observations. Rohan répondit avec infiniment de politesse que la plus grande décence ne cessait de présider à ces réunions, qu'elles étaient annoncées pour toute l'année et qu'on ne saurait les suspendre sans donner prétexte aux plus mauvais bruits aussi bien sur les invités que sur lui-même. « Sa Majesté, dit-il, est suppliée de peser ces raisons dans sa sagesse et de ne rien exiger qui pût porter atteinte à la réputation de l'ambassadeur comme à celle des premières maisons de Vienne qui lui font l'honneur de fréquenter ces assemblées. » Et les « assemblées » continuèrent comme par devant.

Marie-Thérèse s'irritait d'autant plus de ces discussions, qui devenaient fréquentes, que Rohan y apportait l'avantage de ses manières de grand seigneur et les armes blessantes de son esprit. Au cours d'une dispute, les gens de l'ambassadeur avaient malmené un secrétaire de la Couronne nommé Gapp. Marie-Thérèse exigea qu'ils fussent mis aux arrêts. « Mais leurs confrères, écrit-elle, devaient leur faire visite pour les amuser dans leur prison. De plus, un des arrêtés étant tombé malade, Rohan a demandé de le reprendre chez lui en le faisant remplacer par deux autres qui devaient rester aux arrêts en place du coupable. Tout cela est accompagné de persiflage, d'ironie, d'impertinences intolérables. Mais on lui a fait répondre que ce n'est pas la coutume d'ici de faire subir aux innocents le châtiment du coupable et qu'au reste le malade serait encore mieux soigné aux arrêts. »

Encore si, parmi les entours de l'impératrice, on eût par-

tagé ses antipathies! Mais ce diable d'évêque avec ses « turlupinades » charmait les gens et gagnait les cœurs. La correspondance de l'impératrice avec Mercy-Argenteau en est pleine de dépit. « Nos femmes, dit-elle, jeunes et vieilles, belles et laides, en sont ensorcelées. Il est leur idole, il les fait radoter, si bien qu'il se plaît fort bien ici et assure y vouloir rester même après la mort de son oncle », l'évêque titulaire de Strasbourg. L'empereur Joseph II lui-même, que sa mère a associé au trône, paraît conquis : « L'empereur aime à la vérité à s'entretenir avec lui, mais pour lui faire dire des inepties, bavardises et turlupinades. » Jusqu'au chancelier Kaunitz qui se déclare enchanté de cet ambassadeur. L'impératrice voudrait s'en consoler en pensant que c'est « parce que celui-ci ne l'incommode pas et lui montre toute sorte de soumission ». Propos de femme irritée. Elle comprenait que l'action du jeune prélat était plus sérieuse. « Ce même Rohan, écrit-elle à Mercy le 6 novembre 1773, ayant été à la Saint-Hubert avec l'empereur, celui-ci l'a fait mettre à table à côté de lui et a jasé deux heures de suite, je ne sais de quoi ; mais il en est résulté une envie très marquée d'aller à Paris dès après Pâques. La tournée, les visites, la vie à mener, tout a été concerté ; on a donné des avertissements pour les gens. Vous voyez par cet échantillon ce qu'un homme hardi et qui s'énonce bien peut sur l'esprit de l'empereur. Et voilà ce qui rend ma situation désagréable. Un misérable peut renverser avec un mot tout ce que des travaux continuels ont produit. »

Les rapports se tendirent enfin à l'extrême quand Rohan, dévoilant les manœuvres de Mercy à la Cour de France — où celui-ci s'était procuré, jusque dans les plus hautes sphères, des intelligences par lesquelles il se renseignait sur ce qui se passait dans les Conseils — recourut à Vienne à des moyens semblables. Prenant résolument son parti, Marie-Thérèse demanda à Mercy-Argenteau d'obtenir son rappel. Jusqu'alors elle avait eu la raison et le bon droit de son côté; elle commit de ce moment la faute très grave de mêler sa fille, Marie-Antoinette, à son ressentiment, en lui demandant de travailler, elle aussi, au retour du coadjuteur et en s'efforçant de lui faire partager son aversion pour lui.

*
* *

On peut dire que Marie-Antoinette a été la victime de sa tendresse pour sa mère. Quel sentiment eût été plus légitime s'adressant à une mère comme Marie-Thérèse, de qui le génie était agrandi par le cœur. A Marie-Antoinette, venue en France à quinze ans, auprès d'un mari lourd, gauche, renfermé, qui ne pouvait alors la comprendre et qui ne la comprit d'ailleurs que peu à peu, à mesure que son esprit à lui-même se développa; — jetée à quinze ans dans cette Cour où le vice trônait avec une hardiesse impudente en la personne de la Du Barry; — abandonnée en toute inexpérience aux passions ambitieuses qui s'arrachaient son influence, se disputaient son appui, point de mire des intrigues les plus basses, les plus méchantes souvent, — qui au monde pouvait servir d'appui et de guide? Elle n'en avait et ne pouvait en avoir d'autre que sa mère. Son mari ne voit ni ne sent; Louis XV est corrompu et indifférent; ses tantes, Mesdames Adélaïde, Sophie et Victoire, sont des vieilles filles au cœur sec, à la pensée étroite, aigries, désagréables, ennuyées. C'est la Du Barry qui désigne à la dauphine sa dame d'atours.

Marie-Thérèse en profita pour faire de sa fille un instrument de sa politique. L'impératrice ne présageait pas, évidemment, combien cette complicité deviendrait funeste à « la pauvre innocente reine », comme elle l'appelait parfois: et celle-ci, de son côté, élevée dans la pensée que l'union indestructible de la France et de l'Autriche assurait le bonheur du monde, ne pouvait imaginer en la bonté, simplicité et naïveté de son être, qu'en servant les intérêts de sa mère, elle s'exposerait un jour aux reproches d'avoir desservi ceux de sa nouvelle patrie.

Pour agir sur sa fille, Marie-Thérèse avait non seulement les lettres qu'elle lui écrivait d'une plume si forte et autorisée, elle entretenait auprès d'elle un agent d'un tact et d'une adresse incomparables, le comte de Mercy-Argenteau. « Sur le point de Rohan, écrit-elle à son représentant, je touche un mot à ma fille, en lui commettant de n'en parler qu'à vous. Sans porter des plaintes formelles, je souhaiterais et compte

que le roi voudra me complaire en me délivrant de cet indigne représentant. » Et Mercy répond : « J'ai demandé à madame la dauphine trois ou quatre jours de temps pour bien combiner la démarche que Son Altesse Royale aura à faire vis-à-vis du prince de Rohan. Je lui exposerai quels moyens elle pourra employer. »

Pressée des deux parts, Marie-Antoinette se découvrit. Elle parla directement à madame de Marsan, tante du prince Louis, lui conseilla de faire demander par sa famille même le rappel du jeune ambassadeur. A ce moment Marie-Thérèse semble avoir entrevu le danger qu'elle faisait courir à sa fille : « Comme les parents de Rohan sont nombreux et assez puissants, il y en a qui craignent qu'ils ne vengent sur ma fille les torts qu'ils prétendent leur avoir été faits par mes démarches. Ils le craignent d'autant plus qu'ils supposent que ma fille ne garde pas toute la réserve sur les lettres que je lui écris et qui concernent la personne de Rohan. Vous saurez au mieux juger de la valeur de ces suppositions. Je vous répète seulement que Rohan est toujours plus inconséquent et insolent. Je serais fâchée si l'on voulait retarder ou éluder tout à fait son rappel, pour m'obliger à une démarche plus forte, pour être à la fin délivrée d'un homme aussi insupportable. »

Une circonstance avait fait partager à Marie-Antoinette les plus vifs ressentiments de sa mère. Rohan, qui se savait vivement attaqué par l'impératrice, trouvait dans son esprit mordant les répliques nécessaires. C'étaient des traits cruels. Dans une lettre au ministre des affaires étrangères d'Aiguillon, il écrivait, non sans justesse d'ailleurs : « J'ai effectivement vu pleurer Marie-Thérèse sur les malheurs de la Pologne opprimée; mais cette princesse, exercée dans l'art de ne se point laisser pénétrer, me paraît avoir les larmes à son commandement : d'une main elle a le mouchoir pour essuyer ses pleurs, et de l'autre elle saisit le glaive pour être la troisième partageante. » Par étourderie ou méchanceté peut-être, car d'Aiguillon détestait Marie-Antoinette, le ministre porta la lettre à la Du Barry, qui trouva plaisant d'en donner lecture à l'un de ses soupers. Et tous les courtisans d'applaudir et l'un d'eux de redire, sans tarder, l'épigramme à Marie-Antoi-

nette. On imagine l'irritation de la dauphine. Elle ne doute plus que Rohan ne soit directement en correspondance avec la maîtresse du roi, avec la favorite aux mœurs honteuses, pour livrer à ses moqueries les vertus et l'honneur de sa mère[1].

Ce ne fut que deux mois après la mort de Louis XV, Louis XVI étant monté sur le trône et l'influence de Marie-Antoinette étant devenue prépondérante, que l'impératrice d'Autriche fut débarrassée de cette « vilaine honteuse ambassade », pour reprendre ses expressions. La rancune de Marie-Thérèse était si forte que, lorsqu'il s'agit d'un retour momentané, — Rohan, désirant revenir à Vienne pour y prendre congé de la Cour et de ses amis, — elle en écrivit à Mercy : « Je serais très fâchée de l'exécution de ce projet comme d'une insulte faite à ma personne. » Rohan fut remplacé par le baron de Breteuil. « Breteuil pourrait trouver à son premier début ici quelque embarras, observe Marie-Thérèse, tant on est prévenu en faveur de son prédécesseur. Ses partisans, cavaliers et dames, sans distinction d'âge, sont fort nombreux, sans même excepter Kaunitz et l'empereur lui-même. » A tous ses amis, Rohan envoya son portrait ciselé sur une mince plaquette d'ivoire, et tel était leur enthousiasme qu'ils firent monter l'ivoire en bague, le cerclant de perles et de brillants. Le chancelier Kaunitz, lui aussi, portait cette bague à son troisième doigt. « J'aurais eu de la peine à le croire, dit Marie-Thérsèe, si je n'en avais été convaincue par mes propres yeux. »

Louis de Rohan vit dans son rappel un outrage. Il ne pardonna pas à Breteuil de lui avoir succédé et le soupçonna d'avoir contribué à sa disgrâce. Il le poursuivit à son tour de son esprit railleur. Breteuil, homme de tout autre trempe, ne lui répondit que par le silence et par une haine vigoureuse que, plus tard, en de terribles circonstances, il devait brutalement faire agir.

Dans son ressentiment, Rohan ne parvint cependant pas à

1. L'anecdote de la lettre au mouchoir est contestée par MM. le chevalier d'Arneth et Geffroy (*Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau*, t. I, p. xxxiv) ; mais sans aucun argument. Le fait paraît établi, d'une part, par le témoignage de madame Campan, qui le tient de Marie-Antoinette ; d'autre part, par celui de l'abbé Georgel, qui le tient du cardinal.

comprendre la jolie petite souveraine qu'il avait naguère, à son entrée en France, accueillie en un jour de fête et d'espoir, sous le portail tendu de velours grenat de la haute cathédrale en pierres rouges.

***

Dès son entrée à Strasbourg, la petite dauphine avait eu un mot que la ville entière avait répété. Comme le chef du magistrat, c'est-à-dire du conseil de la ville, dans la pensée de lui être agréable, entamait une harangue en allemand : « Ne parlez pas allemand, monsieur, à dater d'aujourd'hui je n'entends plus que le français. »

Nous devons à la plume d'Edmond et de Jules de Goncourt le meilleur portrait de Marie-Antoinette qui ait été tracé :

« Un cœur qui s'élance, se livre, se prodigue, une jeune fille allant, les bras ouverts, à la vie, avide d'aimer et d'être aimée : c'est la dauphine. Elle aimait toutes les choses qui bercent et conseillent la rêverie, toutes les joies qui parlent aux jeunes femmes et distraient les jeunes souveraines : les retraites familières où l'amitié s'épanche, les causeries intimes où l'esprit s'abandonne, et la nature, cette amie, et les bois, ces confidents, et la campagne et l'horizon, où le regard et la pensée se perdent, et les fleurs et leur fête éternelle. Par un contraste singulier, la gaieté couvre le fond ému, presque mélancolique de la dauphine. C'est une gaieté folle, légère, pétulante, qui va et vient, remplit tout Versailles de mouvement et de vie. La mobilité, la naïveté, l'étourderie, l'expansion, l'espièglerie : la dauphine promène et répand tout autour d'elle, en courant, le tapage de ses mille grâces. La jeunesse et l'enfance, tout se mêle en elle pour séduire, tout s'allie contre l'étiquette, tout plaît à la princesse, la plus adorable, la plus femme, si l'on peut dire, de toutes les femmes de la Cour. Et toujours sautante et voltigeante, passant comme une chanson, comme un éclair, sans souci de sa queue ni de ses dames d'honneur. »

En tête des dames d'honneur vient madame de Noailles, duègne grave et solennelle, pénétrée de l'importance de son emploi. La dauphine, rieuse, l'a baptisée : madame l'Étiquette. Quand la dauphine fut devenue reine et mère, et que, tenant son enfant dans ses bras, elle voulait le poser dans le berceau,

madame de Noailles s'y opposait, car ce n'était pas conforme à l'étiquette. Il arriva qu'un jour, Marie-Antoinette étant montée à dos d'âne, la bête, d'un coup d'arrière-train, la jeta sur le gazon. La voilà assise dans l'herbe haute, les jupes retroussées et battant des mains : « Vite! allez chercher madame de Noailles, qu'elle nous dise ce que veut l'étiquette quand une reine de France est tombée d'un âne! » Ce trait caractérise l'esprit de Marie-Antoinette, son ironie faite de gaieté et de bon sens; ironie charmante par laquelle elle fut bien de son temps, mais qui lui suscita des inimitiés irréconciliables. Dans sa bouche de souveraine, les mots avaient un poids plus grand. Les traits qu'elle lançait pénétraient plus avant, et les blessures faites étaient d'autant plus douloureuses que, le plus souvent, la malice portait juste.

Quand elle était venue à la Cour de France, Marie-Antoinette était encore une enfant. Louis XV en fait la remarque. Ses plus grands plaisirs à elle, épouse de l'héritier du trône, sont des parties de jeux avec les enfants de sa première femme de chambre, déchirant ses robes, détériorant le mobilier, mettant le salon sens dessus dessous. On s'attend à voir entrer par la porte la maman grondeuse. Et, en effet, le courrier de Vienne apporte les gronderies : « On prétend, lui écrit sa mère, que vous commencez à donner du ridicule au monde, d'éclater de rire au visage des gens. Cela vous ferait un tort infini, et à juste titre, et ferait même douter de la bonté de votre cœur. Ce défaut, ma chère fille, dans une princesse n'est pas léger. » Louis XV fait appeler madame de Noailles. Il désire causer de la dauphine. Assurément ses qualités et son charme méritent tous les éloges, mais elle a trop de vivacité dans son maintien public et trop de familiarité, à la chasse par exemple, quand elle distribue des provisions aux jeunes gens réunis autour de sa voiture. Futilités, dira-t-on. Louis XV, esprit clairvoyant, lisait peut-être dans l'avenir.

L'abbé de Vermond, qui avait été envoyé à Vienne pour veiller à l'éducation de la future dauphine, n'avait pas cru devoir combattre les tendances de son caractère. Il les avait au contraire, accentuées. Vermond était, lui aussi, un homme de son temps : un abbé XVIIIe siècle, qui aimait l'esprit, les reparties vives, le bon sens et la bonne humeur. Au loin

l'ennui, l'étiquette, le cérémonial encombrant, dont une tradition séculaire a embarrassé la reine de France! « L'abbé de Vermond, disent les Goncourt, voulait par l'éducation mettre Marie-Antoinette plus près de son sexe que de son rang. » C'est la doctrine de Jean-Jacques. L'auteur d'*Émile* n'eût pas éduqué son élève différemment.

S'il était permis de supposer que Rousseau eût admis dans un État une souveraine, on dirait que Marie-Antoinette eût réalisé son idéal. Qu'est-ce qui la caractérise? L'amour de la nature, l'horreur des conventions et la sensibilité du cœur. Y a-t-il autre chose dans les doctrines morales de Jean-Jacques?

Elle concevait la vie comme une petite demoiselle sentimentale le rêve à son printemps : aller le matin, du haut de la colline, voir se lever le soleil. courir dans les gazons verts, parmi les fleurs des champs, se promener dans les bois ou le soir au clair de lune. Sa résidence favorite est un séjour qu'elle a rapproché de la campagne autant qu'elle a pu, Trianon. Trianon n'a pas été le village d'opéra-comique que les Goncourt encore se sont figuré, mais un petit village réel, avec une exploitation rurale sérieuse, une vraie laitière et de véritables fermiers. « Ce séjour de campagne, écrit M. de Nolhac, augmente la familiarité et l'abandon. La reine de France y tient moins de place que madame de Montesson ou la maréchale de Luxembourg dans leur cercle à Paris. C'est une maîtresse de maison sans prétention, qui laisse volontiers ses invités se grouper autour d'une femme. madame de Polignac, par exemple, et qui se réserve les soins de l'hospitalité. Son unique plaisir est de plaire à des hôtes qui sont tous ses amis, à des amis choisis par son cœur et dont elle se croit aimée. » Quand elle entre, les femmes ne quittent pas l'épinette ou leurs métiers de tapisserie; ni les hommes le billard ou le tric-trac.

On connaît les traits de sa sensibilité. C'était la reine qui, assise sur un fauteuil, au haut d'une estrade où madame Vigée-Lebrun la peignait, se précipitait pour ramasser le pinceau de l'artiste, dans la crainte que celle-ci, en état de grossesse avancée, ne se fît mal. On a, de madame Vigée-Lebrun, de jolis détails sur les « séances » de son modèle. Quand on

était fatigué de peindre et de causer, la reine et l'artiste chantaient au clavecin les duos de Grétry[1]. C'était la reine qui, soucieuse des jeunes filles de sa domesticité, lisait le matin les pièces du soir — elle qui s'astreignait si difficilement à la lecture — pour savoir si le spectacle leur en pouvait être permis. Le postillon du carrosse, où se trouve Marie-Antoinette, tombe et se blesse. Elle refuse de continuer son chemin et ne veut repartir qu'une heure après que tous les bandages ont été posés. Elle a organisé les secours, dans son émotion appelant tout le monde : « Mon ami ». — pages, palefreniers, postillons. Elle leur disait, les tutoyant : « Mon ami, va chercher les chirurgiens ; mon ami, cours vite pour un brancard ; vois s'il parle, s'il est présent ! »

Nous touchons au trait saillant de son caractère, à celui qui lui fera le plus de tort : l'irrésistible besoin de témoigner son affection à ceux qu'elle aime et de recevoir les témoignages d'affection de ceux dont elle se croit aimée. D'abord sa mère. Celle-ci connaît sa fille. Elle sait la puissance de la tendresse qu'elle lui a inspirée, et qu'en Marie-Antoinette la tête n'est pas capable de lutter contre le cœur. Elle en use et abuse. Après avoir obtenu d'elle ce qui lui semblait le plus dur, ce qui révoltait tout son être, qu'elle fît bon visage à la Du Barry, — à l'époque où celle-ci, maîtresse de Louis XV, dominait la cour, — Marie-Thérèse et Joseph II pèsent sur Marie-Antoinette et parviennent à faire d'elle leur auxiliaire dans l'affaire du partage de Pologne, dans celle de la succession de Bavière, dans celle de l'ouverture de l'Escaut. La seule idée politique que la reine ait reçue étant enfant et qui, avec le temps, a pris en elle plus de force, est que l'union étroite de la famille de sa mère avec celle de son mari, cimentant l'alliance des couronnes de France et d'Autriche, est la base nécessaire de toute politique salutaire aux deux pays. Elle écrit à sa mère en termes touchants : « Mercy m'a montré sa lettre qui m'a donné fort à penser. Je ferai de mon mieux pour contribuer à la conservation de l'alliance et bonne union. Où en serais-je s'il arrivait une rupture entre nos deux familles ? J'espère que

1. Les mémoires de madame Vigée-Lebrun n'ont pas été rédigés par elle, mais sur des notes et des souvenirs strictement recueillis, qu'elle a laissés.

le Bon Dieu me préservera de ce malheur et m'inspirera ce que je dois faire. Je l'en ai prié de bon cœur. » Elle ne croit pas trahir les intérêts de la France. — Au reste, les trahit-elle? — Mais son attitude parviendra, grossie, dénaturée, dans la pensée populaire. Son règne finira aux cris de : « A bas l'Autrichienne! » qui l'accompagneront jusqu'à l'échafaud; tandis que sa mère et son frère, irrités de trouver en elle des résistances de Française, l'accusent de leur côté d'ingratitude, nonobstant ses complaisances, et de ne pas être vis-à-vis d'eux la fille et la sœur dévouée qu'ils avaient espérée.

Poussée par son besoin d'affection, Marie-Antoinette crut que, étant souveraine, il lui était possible, il lui était permis d'avoir des amis. Nous savons ses affections cordiales, primesautières, charmantes de forme et d'expression. Deux noms en sont devenus célèbres : ceux de la délicieuse princesse de Lamballe et de la jolie comtesse Jules de Polignac. « La comtesse de Polignac, dit le duc de Lévis, avait la plus céleste figure qu'on pût voir. Son regard, son sourire, tous ses traits étaient angéliques. Elle avait une de ces têtes où Raphaël sait joindre une expression spirituelle à une douceur infinie. » Le timbre de sa voix était pur et captivant. Elle chantait d'une manière simple et suave et avec le plus gracieux abandon. Ses mouvements souples et presque négligés avaient le charme de la nature. Sa parure était toujours des plus simples, une rose dans les cheveux, une robe de linon, de mousseline légère, blanche, flottante, bien en harmonie avec ce caractère naturel, tendre, affectueux. Ses paroles semblaient des caresses, son sourire était un baiser. Dès les premiers jours, Marie-Antoinette fut conquise. Et ce fut une de ces jolies amitiés de jeunesse faite de familiarités et d'étourderie, de confidences et de badinage : « Des jeux où les deux amies n'étaient plus que deux femmes, et, se lutinant et se battant, se décoiffant presque, avec mille grâces animées, se disputaient entre elles à qui serait la plus forte. »

L'affection de madame de Polignac pour la reine était sincère et désintéressée. Son détachement des honneurs et de la fortune avait été un de ses principaux attraits aux yeux de la reine et un stimulant à la combler de faveurs. Avec quelle joie elle avait appris un jour que son amie était chargée de

famille et sans fortune, logeant à Versailles dans un médiocre hôtel de la rue des Bons-Enfants! Et voici des places, des pensions, des titres. Peu ambitieuse pour elle-même, madame de Polignac, semblable à son amie, était remplie d'affection et de dévouement pour les siens. Ce fut un vrai parti qui se groupa autour d'elle, d'abord ses parents, puis ses amis, puis des courtisans. Autour de cette amitié fraîche et gracieuse, enlacement de deux roses sous la clarté du ciel, les intrigues se nouent et les cabales se forment, des manœuvres et des menées. Marie-Antoinette devient prisonnière de son amitié. Les lianes et les ronces étouffent les fleurs dans leur fragile éclat. A son amie, la reine ne peut rien refuser, et l'on voit peu à peu par elle s'élever aux honneurs et à la fortune une famille avec son cortège d'amis, de créatures et de clients, — la fraction des Polignac. Cependant la misère publique se fait cruellement sentir. Les banqueroutes sont retentissantes, les impôts semblent plus lourds, et, dans la gêne générale, la prospérité rapide, injustifiée, des Polignac paraît un défi provoquant. A la cour, la noblesse s'en irrite, le mécontentement gagne Paris, la France entière. Il grandit, devient plus âpre par l'éloignement. « Depuis quatre ans, écrit Mercy, on compte que toute la famille de Polignac, sans aucun mérite envers l'Etat et par pure faveur, s'est procuré, tant en grandes charges qu'en autres bienfaits, pour près de cinq cent mille livres de revenus annuels. Toutes les familles les plus méritantes se récrient contre le tort qu'elles éprouvent par une telle dispensation de grâces et, si l'on en voit encore ajouter une qui serait sans exemple, — il s'agissait de la donation de la terre de Bitche en Lorraine, — les clameurs et le dégoût seront portés au dernier point. »

Encore si, dans ce commerce d'amitié, qui lui semblait l'essence de la vie, Marie-Antoinette eût trouvé des natures sincères et dévouées comme elle-même. De sa chère Polignac, elle ne douta pas; mais elle vit un jour que l'amie préférée n'avait été dans ses mains, depuis des années, qu'un instrument à procurer des faveurs. Et, d'autre part, que de désillusions! La reine voulait être aimée pour elle, et elle ne tarda pas à comprendre qu'on n'aimait en elle que la reine. Le douloureux mouvement de recul! Mouvement qui peu à peu la

rejette vers les étrangers, ceux qu'elle rencontre chez madame d'Ossun, ou dans les salons des ambassades, les Staël-Holstein, les Strathoven, les Fersen, les Esterhazy, le prince de Ligne. Si bien qu'à la Cour, autour d'elle, le mécontentement grandit encore. Comme on lui montre les inconvénients de cette préférence nouvelle pour les étrangers, elle répond, avec un sourire triste, d'un mot poignant : « Vous avez raison, mais c'est que ceux-là ne me demandent rien. »

Et alors, parmi ceux qui demandent sans trêve ni merci, que de colères! Elles se traduisent par des plaintes, des récriminations, bientôt des épigrammes, des satires. Jusqu'au sein de la Cour, on chante d'un ton moqueur :

Petite reine de vingt ans,
Qui traitez mal ici les gens,
Vous repasserez la barrière,
Lan laire!

Par étourderie, sans la moindre malveillance, le plus souvent en voulant obliger ses amis, la reine s'est aliéné, l'une après l'autre, les plus puissantes familles de la cour : les Rohan-Marsan-Soubise, qui avaient acquis une situation prépondérante, les Clermont-Tonnerre, les Civrac, les La Rochefoucauld, les Noailles, les Crillon, les Montmorency. Rivarol a une remarque très profonde. Louis XVI aimait sa femme d'un amour que les derniers Bourbons n'avaient accordé qu'à leurs maîtresses. Marie-Antoinette hérita des haines que soulevait autour d'elle la maîtresse du roi. Elle avait en outre contre elle les médisances des femmes arrivées à la Cour par la Du Barry. Sa vertu même, sa pureté, leur étaient une insulte, et c'est cette pureté qu'elles s'efforcent de ternir. La reine ne veut plus autour d'elle de demi-monde. Les femmes qui ne sont pas veuves ne paraîtront qu'avec leurs maris ; ce qui raie des listes une foule de noms. Affronts qui ne pardonnent pas.

Au clan des courtisanes ne tarde pas à se joindre celui des dévots. La piété de la reine est franche, simple, droite, primesautière. Cérémonies et pratiques lui semblent devoir plaire à Dieu beaucoup moins que les élans de l'âme et la bonté du cœur. Et cela encore, les dévots ne le pardonnent

pas. D'autant que ces dévots, la Vauguyon et sa suite, la comtesse de Marsan et sa coterie, avaient été les plus cyniques flagorneurs de la Du Barry et des vices du vieux roi. Infiniment bonne. Marie-Antoinette n'eût pas pris sur elle de faire un tort réel à la personne qu'elle eût estimée le moins, mais cet entrain qu'elle apportait dans ses affections, elle le mettait aussi dans ses antipathies. Les deux traits sont inséparables dans un caractère. Son cœur était également franc et vif, qu'il s'agît d'amitiés ou d'aversions. Celles-ci se traduisaient en brusqueries, boutades, en mots cinglants comme des coups de fouet qu'elle faisait claquer d'une main légère. Et c'est ainsi qu'autour d'elle, encore enfant alors qu'elle était déjà mère, s'élèvent et s'entassent haines, rancunes et rancœurs. A ses propos railleurs, mille bouches invisibles, dans des coins obscurs, mais où elles sont d'autant plus à redouter, répondent par des traits qui portent du venin. « C'est dans les méchancetés et les mensonges répandus, de 1785 à 1788, par la Cour contre la reine, écrivait le comte de La Marck, qu'il faut aller chercher les prétextes des accusations du tribunal révolutionnaire en 1793 contre Marie-Antoinette. »

La reine, il est vrai, était d'humeur joyeuse, légère si l'on veut. « Elle aimait la vie, disent les Goncourt, l'amusement, la distraction, ainsi que l'aime, ainsi que l'a toujours aimée la jeunesse et la beauté. » La comtesse de La Marck, dans sa description de la Cour de France, en parle à Gustave II : « La reine va sans cesse à l'Opéra, à la Comédie, fait des dettes, sollicite des procès, s'affuble de plumes et de pompons et se moque de tout. » La note n'est pas encore trop méchante, elle va s'envenimer. Au bal chez M. de Vitry, Marie-Antoinette entre incognito, en masque, avec la duchesse de La Vauguyon. Le marquis de Caraccioli, ambassadeur de Naples, ne la reconnaît pas et lie conversation avec elle, sur un ton de badinage. L'intrigue amuse la reine qui y répond. Mais voici que le marquis rougit de confusion : avec un éclat de rire, la reine s'est démasquée. Le lendemain, la chronique s'est emparée de l'anecdote et déjà l'on sent combien peu de chose suffirait pour la retourner contre la réputation de la jeune femme. La familiarité de Marie-Antoinette a d'ailleurs

été exagérée. « Son tact, dit le prince de Ligne, en imposait autant que sa majesté. Il était aussi impossible de l'oublier que de s'oublier soi-même. » Elle s'est rendue à l'Opéra avec la princesse d'Hénin. L'essieu de sa voiture se brise. Elle monte en fiacre et arrive ainsi. Nul ne saurait l'aventure si, franche et insouciante, elle ne la disait la première, dès son entrée : « Moi, en fiacre à l'Opéra, n'est-ce pas plaisant? ». Le lendemain se murmuraient à l'oreille de sales propos sur on ne sait quelle aventure louche où la reine aurait été mêlée. La jolie expédition par une matinée d'avril, sur les côteaux de Marly, d'où l'on verra le soleil monter à l'horizon, se développe en tout un pamphlet, une ordure, le *Lever de l'Aurore*, que les courtisans se passent sous le manteau. Par les chaudes soirées d'été, sur les terrasses de Versailles, Marie-Antoinette aime se promener. Des orchestres dans le feuillage font entendre des accords que la douceur de la nuit rend plus harmonieux. Marie-Antoinette, qui aime le peuple et n'a pas de plus chère émotion que de sentir chacun autour d'elle partager son plaisir, veut que la foule entre librement. Au bras du comte d'Artois ou de la comtesse de Polignac, elle y heurte le premier venu. Les gazettes de Londres se remplissent de détails infâmes sur les « nocturnales » de Versailles. Les Anglais sont friands des détails scabreux qui transforment ces promenades familières en immondes orgies. Les feuilles passent la Manche, sont traduites, se répandent dans Paris.

Les nouvellistes imaginent des folies à propos des constructions de Trianon. Mazières y a fait dans une salle une décoration peinte sur toile avec enchâssement de verroterie. On parle de murailles de diamants. Ceux-ci ont bientôt un tel scintillement dans l'imagination populaire que, lorsque les députés aux États généraux, en 1789, visitent Trianon, ils demandent obstinément à voir la salle aux diamants. Et comme il était impossible de leur en montrer aucune, ils partent avec la conviction que ce témoignage des folies royales leur a été caché.

Les dépenses et les dettes de la reine furent la plus redoutable des armes dont on l'accabla. Son étourderie l'y avait exposée. Louis XVI dut un jour acquitter pour trois cent mille

livres de dettes que la reine avait faites personnellement. Les nouvellistes en parlèrent : « En lui remettant ces trois cent mille francs, disent les *Mémoires secrets* de Bachaumont, le roi lui a fait sentir que ceux qui l'entouraient, de crainte de lui déplaire, lui déguisaient la vérité. Il la priait de réfléchir que cet argent provenait de la substance la plus pure des peuples et ne devait pas être consacré à des dépenses frivoles. » Le trait, qui se répandit, eut des conséquences. En 1777, une dame Cahouet de Villiers fut arrêtée pour avoir escroqué d'énormes sommes d'argent en se servant du nom de la reine. A un banquier qui désirait des honneurs à la cour, elle avait fait croire que la reine voulait contracter cet emprunt sans en faire part au roi qui la grondait de ses trop grandes dépenses. Elle montrait de faux reçus. L'argent fut donné. « La reine, écrit le comte Beugnot, avait alors une réputation de légèreté que, sans doute, elle n'a jamais méritée. On la supposait aux prises avec des besoins d'argent que provoquait son goût pour la dépense. On citait d'elle des traits, des paroles, qui la faisaient descendre du rôle de reine à celui de femme aimable. On se familiarisait avec elle à ce dernier titre par la pensée. »

Quelques mois après l'affaire Cahouet de Villiers, le 19 décembre 1778, Marie-Antoinette mettait au monde le premier de ses enfants. Il était attendu depuis huit ans. « Ma santé est entièrement remise, écrit-elle peu après à sa mère. Je vais reprendre ma vie ordinaire et, par conséquent, j'espère pouvoir bientôt annoncer à ma chère maman de nouvelles espérances de grossesse. Elle peut être rassurée sur ma conduite et je sens trop la nécessité d'avoir des enfants pour rien négliger sur cela. Si j'ai eu anciennement des torts, c'était enfance et légèreté; mais à cette heure ma tête est bien plus posée et elle peut compter que je sens bien tous mes devoirs sur cela. D'ailleurs je le dois au roi. »

Ces paroles sont sincères et furent mises en pratique. Une profonde et durable réforme se fait dans toute la vie de la souveraine. Mais est-il encore temps d'arrêter la médisance? Marie-Antoinette veut donner par elle-même l'exemple de l'économie. Au Salon de 1783 est exposé son portrait par madame Vigée-Lebrun en robe longue, blanche, tout unie.

Elle s'habille comme une femme de chambre, disent les uns; elle veut, affirment les autres, ruiner le commerce de Lyon et enrichir les Belges de Courtrai, sujets de son frère. Et l'on doit enlever le portrait. A ce seul trait on voit la profondeur de l'action qui a été exercée. « Les accusations contre la reine, dit M. de Nolhac, on les lit dans les brochures obscènes qui courent les cercles et passent de mains en mains, du boudoir à l'antichambre; on les retrouve dans ces recueils manuscrits où l'on rougit de reconnaître de nobles armoiries et des *ex-libris* de femmes. Les immondices que remuera la Révolution, les allusions à Messaline et à Frédégonde, s'étalent en couplets piquants, aux rimes élégantes et poudrées, et les grandes dames les chantent sur les airs à la mode, dans l'intimité des fins soupers. Mais les fenêtres sont ouvertes; les passants de la rue écoutent, répètent, et, du salon, la chanson descend au cabaret. Ce peuple, à qui l'on enseigne le mépris des reines, des femmes et des mères, n'oubliera aucune des leçons qu'il a reçues, et ce sont les refrains des gens de Cour qui les accompagneront à la guillotine. »

Et cependant, si une femme eût dû être sympathique aux hommes de la Révolution, c'était bien Marie-Antoinette. Elle se rapprochait du peuple par son affection pour lui, par la manière dont elle en était émue, par la manière dont elle s'efforçait de le comprendre. Elle se rapprochait des hommes de la Révolution par les idées qui leur étaient communes. N'est-ce pas elle qui obtint l'autorisation du *Mariage de Figaro*; elle, qui fit ses efforts pour que Voltaire fût reçu à la Cour? Marie-Antoinette fit rentrer Necker au ministère. Elle soutint la double représentation pour le Tiers. En 1788, elle supprimait pour 1 200 000 livres de charges dans sa maison.

Le 8 juin 1773 avait eu lieu l'entrée solennelle de Louis XVI, encore dauphin, dans la ville de Paris, avec la dauphine. L'enthousiasme de la foule allait au délire. Les maisons étaient en fleurs, les chapeaux volaient dans les airs. Des acclamations ininterrompues: « Vive monseigneur le dauphin! vive madame la dauphine! » se répétaient en mille échos. « Madame, disait le duc de Brissac, vous avez là deux cent mille amoureux. » Marie-Antoinette voulut descendre dans les

jardins, se mêler directement à la foule. remercier de plus près, serrer les mains qui se tendaient à elle. Et elle écrit à sa mère une lettre où bat son cœur :

« Pour les honneurs, nous avons reçu tous ceux qu'on peut imaginer; mais tout cela, quoique fort bien. n'est pas ce qui m'a touché le plus ; mais c'est la tendresse et l'empressement de ce pauvre peuple, qui, malgré les impôts dont il est accablé, était transporté de joie de nous voir. Lorsque nous avons été nous promener aux Tuileries, il y avait une si grande foule que nous avons été trois quarts d'heure sans pouvoir avancer ni reculer. Nous avons recommandé plusieurs fois aux gardes de ne frapper personne. Au retour, nous sommes montés sur une terrasse découverte. Je ne puis vous dire, ma chère maman, les transports de joie, d'affection qu'on nous a témoignés dans ce moment. Qu'on est heureux dans notre état de gagner l'amitié du peuple à si bon marché! Il n'y a pourtant rien de si précieux. Je l'ai senti et je ne l'oublierai jamais. »

Marie-Antoinette et les Français de la Révolution étaient faits pour s'entendre; mais entre la reine et le pays s'était glissé Basile : il est l'homme du jour. Beaumarchais, qui a laissé de son temps une pittoresque peinture, l'a merveilleusement défini : « La calomnie!... il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreur, pas de conte absurde qu'on ne fasse adopter en s'y prenant bien... D'abord un bruit léger rasant le sol comme l'hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure et file et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano, piano,* vous le glisse adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, *rinfforzando*, de bouche en bouche, il va le diable; puis, tout à coup, ne sais comment, vous voyez la calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne; et devient, public, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo*, un *chorus* universel de haine et de proscription[1]. »

1. Il importe ici d'observer qu'en 1774 Beaumarchais avait été envoyé à Londres par Louis XVI et Sartine, pour y acheter l'édition entière d'un affreux pamphlet contre Marie-Antoinette. Beaumarchais part, se met en rapport avec le juif Angelucci, chargé de la publication. Il achète l'édition à Londres, la fait détruire,

Les Goncourt ont écrit ces lignes d'une vérité profonde : « La vie particulière, ses agréments, ses attachements, sont défendus aux souverains. Prisonniers d'État dans leur palais, ils ne peuvent en sortir sans diminuer la religion des peuples et le respect de l'opinion. Leur plaisir doit être grand et royal, leur amitié haute et sans confidence, leur sourire public répandu sur tous. Leur cœur même ne leur appartient pas et il ne leur est pas loisible de le suivre et de s'y abandonner. Les reines sont soumises comme les rois à cette peine et à cette expiation de la royauté. Descendues à des goûts privés, leur sexe, leur âge, la simplicité de leur âme, la naïveté de leurs inclinations, la pureté et le dévouement de leurs tendresses, ne leur acquièrent ni l'indulgence des courtisans, ni le silence des méchants, ni la charité de l'histoire. »

Toute de son temps, dont elle fut l'expression vive et pittoresque, imbue de la philosophie sentimentale et naturiste qui, du bourgeois au gentilhomme, avait pénétré tous les esprits, Marie-Antoinette crut qu'étant reine elle pouvait être femme.

Comment ne comprit-elle pas, le jour où elle accoucha que la femme, en elle, devait s'oublier et disparaître?

Ce jour, le garde des sceaux, les ministres et secrétaires d'État attendaient dans le grand cabinet avec la maison du roi, la maison de la reine et les grandes entrées. Le reste de la Cour emplissait le salon de jeu et la galerie. Tout à coup une voix domine : « La reine va accoucher! » La Cour se précipite pêle-mêle avec la foule. L'usage veut que tous entrent en ce moment, que nul ne soit refusé; le spectacle est public. On envahit la pièce si tumultueusement que les paravents de la tapisserie entourant le lit de la reine en sont presque renversés. La place publique est dans la chambre. Des Savoyards montent sur les meubles pour mieux voir. Une masse compacte emplit la pièce, la reine étouffe. De l'air! crie l'accoucheur. Le roi se jette sur les fenêtres calfeutrées et les ouvre avec la force d'un furieux. Les huissiers, les valets de chambre sont obligés de repousser les badauds qui se bousculent. L'eau

puis une seconde à Amsterdam. Il allait revenir triomphant, quand il apprend qu'Angelucci s'est sauvé avec un exemplaire soustrait à la destruction. Voyez *Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Merey-Argenteau*, publiée par le chevalier d'Arneth et A. Geffroy, II, 224.

chaude que l'accoucheur a demandée n'arrivant pas, le premier chirurgien pique à sec le pied de la reine. Le sang jaillit. Deux Savoyards, debout sur une commode, se sont pris de querelle et se disent des injures. C'est un vacarme. Enfin la reine ouvre les yeux, elle est sauvée[1].

Tel était le cérémonial de la Cour de France quand la reine donnait un héritier à la couronne. La femme qui devait accomplir de pareille façon les actes suprêmes de sa vie, aurait dû comprendre que son cœur n'avait pas le droit d'aimer et que sa bouche n'avait pas le droit de rire.

Elle ne le comprit pas, et fut guillotinée.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO

(A suivre.)

1. Edmond et Jules de Goncourt, *Histoire de Marie-Antoinette*, édition de 1884, p. 131-132.

L'ŒUVRE

DE

GUSTAVE MOREAU

Gustave Moreau offre un exemple achevé du créateur solitaire et du précurseur méconnu de son temps. Ame fièrement repliée sur elle-même, penseur profond, peintre de génie, il travaille sans relâche pendant un demi-siècle. Disciple fervent des maîtres, il arrive par degrés, sans heurt ni soubresaut, à l'expression d'un art à la fois personnel et synthétique. Sa puissance de conception égale le raffinement de ses moyens techniques. Mais il se tient en dehors de toute coterie mondaine, de toute protection gouvernementale. Il professe un dédain absolu du vulgaire aussi bien que de l'intrigue et poursuit son but avec la tranquille audace d'un passionné de l'art, d'un croyant de l'idéal. Qui n'a entendu jadis des bruits étranges courir les ateliers et les salons? Moreau, disait-on, passait sa vie avec un ou deux amis à dénigrer tous ses confrères, il cachait ses tableaux dans une arrière-boutique comme un Shylock qui tremble pour ses trésors. Plusieurs confrères ajoutaient avec un sourire de pitié indulgente que le sombre rêveur était devenu fou d'orgueil.

Accusations ridicules dont les événements firent justice. Loin de s'inquiéter de ces calomnies, Gustave Moreau en souriait avec un malin plaisir et une certaine satisfaction, car elles défendaient sa chère solitude. Après tout, il ne faisait que se garer des sots et des jaloux pour achever son œuvre en paix. Il n'exposait que rarement, ne voulant livrer au public que des chefs-d'œuvre. A la suite d'une mort qui le touchait au cœur, il se retira même complètement de la lutte sans cesser de produire. Malgré tout, la grande renommée était venue avec l'âge. A plusieurs expositions, telle de ses toiles avait jeté comme un coup de lumière fulgurante et soulevé une onde d'émotion. *Le Jeune Homme et la Mort*, *Hercule et l'Hydre*, *l'Apparition* firent époque. Déjà les amateurs au flair délicat se disputaient ses tableaux. Enfin l'Ecole des Beaux-Arts l'appela dans son sein et le nomma professeur. Il s'acquitta de sa tâche avec une conscience et une modestie qui étonnèrent tout le monde, ne parlant jamais de lui-même et ne cherchant à développer que deux choses chez ses élèves, l'intelligence des maîtres et l'originalité personnelle. Il leur disait : « Exercez votre cerveau, pensez par vous-mêmes. Que m'importe que vous restiez dix heures assis devant votre chevalet, si vous dormez. Tenez-moi tête, morbleu ! Tâchez d'avoir une opinion. » Par ses merveilleuses improvisations devant les chefs-d'œuvre du Louvre, où les peintres fatigués des trucs d'atelier venaient l'entendre, il imposa l'estime à ses adversaires, la vénération à ses élèves, l'enthousiasme à ses disciples. Avec Puvis de Chavannes, il fut le promoteur d'une renaissance idéaliste dans la peinture française en ces dix dernières années.

En 1898, on apprit que le grand solitaire était mort brusquement à l'âge de soixante-douze ans, en pleine activité. Si, de son vivant, il s'était dérobé à la curiosité de la foule, du moins voulut-il garantir intégralement à la postérité le noble fruit de son travail acharné. Il léguait à l'État ou à la Ville de Paris son hôtel, sa maison paternelle, sous clause de la transformer en un musée de son œuvre complète. Ce n'est pas à lui-même, c'est à la pensée de toute sa vie que cet héroïque amant de la Vérité sublime, que cet alchimiste de la Beauté pure voulut élever un temple. Pour être certain que l'œuvre

serait accomplie scrupuleusement, il choisit comme exécuteur testamentaire le compagnon de ses jeunes années, le soutien de son âge mûr, le confident de ses peines et de ses joies, l'ami sûr et infaillible, éprouvé par un demi-siècle de fidélité. M. Henri Rupp s'est royalement acquitté de sa tâche. Il a fait du musée Gustave Moreau un musée modèle, qui par l'ordre, l'élégance et la clarté glorifie l'œuvre d'un grand artiste, érige à son génie un asile inviolable au cœur de Paris.

Quittons la place bruyante de la Trinité, où la foule charriée des boulevards se heurte au flot humain qui tombe incessamment des hauteurs de Montmartre. Prenons la rue Saint-Lazare et engageons-nous dans la paisible rue de La Rochefoucauld. Cent pas de montée, nous voici au numéro 14, en face d'un élégant hôtel en retrait derrière sa grille. Un hôtel? non; plutôt un sanctuaire d'art, asile souriant et serein, qui s'isole et s'élève un peu au-dessus des autres pour se recueillir. Deux hauts étages sur un modeste rez-de-chaussée en font presque une tour du Silence et du Rêve. Les deux grandes salles du premier et du second étage occupent la largeur de l'édifice et contiennent les grandes toiles. Les cabinets du rez-de-chaussée renferment les dessins et les copies. 7 000 dessins, 800 tableaux à l'huile et à l'aquarelle, voilà le legs stupéfiant de ce peintre à sa patrie. L'œuvre se déroule en somptueux cadres d'or sous le plein jour de l'ouest versé par un large vitrage. Les dessins superbes, montés sous verre, peuplent les lambris en châssis mobiles. Panneaux sur panneaux, on feuillette les murs comme des albums. Une ingénieuse bibliothèque tournante, véritable pavillon à surprises, contient la fleur des aquarelles, de merveilleuses Lédas, l'admirable Centaure portant le cadavre d'Orphée, et ce poète persan, d'une fraîcheur matinale, qui évoque l'arrivée d'un Hafiz dans une oasis du Turkestan, des trésors de paysages et de fantaisies.

Mais jetons un coup d'œil aux scènes grandioses qui tapissent jusqu'au plafond les deux étages du musée. On reste d'abord ébloui et déconcerté. L'œuvre est immense, mais inégale et houleuse. Des tableaux de toute grandeur, beaucoup de toiles inachevées, une variété prodigieuse de com-

position et de coloris, donnent une première impression de discordance. Il n'y a pas deux tableaux conçus dans la même tonalité, pas deux gammes de couleurs qui se ressemblent, pas deux attitudes qui se répètent, et cependant toutes les figures sont nobles, tous les gestes expressifs. Peu à peu, le jour se fait dans ce chaos apparent, et majestueusement s'en dégage une épopée de l'humanité héroïque à travers la mythologie classique et quelques rares épisodes de l'histoire sainte. Les formes ont l'harmonie de l'art grec, le sentiment qui les anime est tout moderne. On y reconnaît un homme qui a traversé les affres du cœur et les tourments de la pensée, mais qui ne veut montrer à ses semblables que sa foi conquise, revêtue de cette beauté qui, selon Platon, est la splendeur du vrai. Au premier plan, règnent en maîtres les héros mystiques de l'Hellade, dompteurs de monstres et conquérants de lumière, Hercule, Jason, Orphée, Œdipe. Au-dessus d'eux apparaissent çà et là, auréolés de foudres et d'éclairs, quelques grands Olympiens, symboles des puissances transcendantes de l'Univers, Jupiter Apollon, Athéné, et près d'eux, ces femmes qui devinrent déesses, sous l'étreinte d'un dieu, Léda, Sémélé. A ces fiers lutteurs, à ces grandes initiées, se mêle un cortège de femmes séduisantes, tentatrices dangereuses, enchanteresses perfides ou nobles inspiratrices, les Omphale, les Pasiphaé, les Muses pensives et les Vierges sages, au suave profil, qui reposent chastement près des blanches licornes. Autour des héroïnes et des héros, tournent les monstres de la fable, sphinx, griffons et chimères. Ils blasonnent de leur faune étrange les royaumes de l'inconnu. Et ce ne sont pas de vains fantômes, copies exsangues de froides sculptures. Non, ils respirent, ils vivent, ces animaux terribles. Un sang chaud rosit leur chair ou hérisse leur poil fauve. Ils aiguisent leurs griffes, ils dressent leurs ailes, tandis que les oiseaux bleus de la légende sillonnent les ténèbres pourprées et que les cygnes d'argent s'essorent en des ciels d'outremer. Pareils aux porte-flambeaux des mystères d'Éleusis, ces gardiens du seuil ont l'air de crier aux visiteurs : *Eskato bébèloï !* Arrière aux profanes ! Mais leurs yeux, qui rutilent de pensées innommables, disent à quelques-uns : « Entrez, vous qui savez les signes et qui devinez l'âme des choses, entrez dans

les cavernes de la passion, montez par les forêts et les lacs du rêve aux cimes blanches de l'Idée pure! » — Tentons ce voyage. Il en vaut la peine.

I

LES DÉBUTS. — LE CYCLE DU POÈTE. — LA PEINTURE PSYCHIQUE

Gustave Moreau, né en 1826, était le fils d'un architecte distingué. Nous ne savons presque rien de ses premières années. Sa nature méditative, dont la vigueur ne devait éclater que plus tard, comportait un développement tardif, mais continu et sûr. Il montra une vocation précoce pour la peinture. Loin de l'entraver, son père l'encouragea de toutes ses forces. Vers 1848, Moreau entra à l'atelier de Picot, professeur médiocre, peintre nul, fabricant du poncif d'école sec et vide. L'élève s'en dégoûta vite, et, sans quitter l'atelier de son maître officiel, il s'enthousiasma pour Eugène Delacroix, qui passionnait alors toute la jeunesse. Trois *Hamlet* de cette époque montrent le disciple s'inspirant du maître. On y surprend toutefois un trait personnel dans le besoin d'approfondir et d'affiner l'expression des physionomies. L'auteur de *la Barque du Dante*, de *la Barricade* et du *Massacre de Scio* apporta dans la peinture un nouveau sentiment de la vie par la vibration du coloris et la fougue des mouvements. Il révéla à Moreau le sens du drame dans la vision des choses. Mais cette vision plus extérieure qu'intérieure ne répondait qu'imparfaitement à l'idéal encore inconscient du jeune admirateur. Devant ces gesticulations violentes, devant ces tempêtes de couleur, le disciple dut éprouver plus d'une fois la sensation que nous donne Baudelaire de ce puissant génie dans son poème des *Phares* :

> Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges,
> Ombragé par un bois de sapins toujours vert,
> Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges
> Passent comme un soupir étouffé de Weber.

Le jeune Moreau se sentait à la fois attiré par de telles impressions et bouleversé d'une lourde angoisse. Auprès des orgies picturales de Delacroix, il demeurait pensif comme Orphée devant les rondes des Bacchantes. Malgré son inexpérience, le jeune homme ne croyait pas, avec Baudelaire, que « ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes, ces extases, ces cris, ces pleurs, ces *Te Deum* » fussent « le meilleur témoignage que nous puissions donner de notre dignité ». Il rêvait d'un autre art, aussi intense, aussi dramatique, mais plus recueilli, plus profond, où l'âme humaine se traduirait elle-même en ses luttes intimes avec la mesure et la grâce incisive de l'art grec.

Entre vingt et trente ans, on ne se devine guère qu'à travers les autres. Moreau se découvrit dans un émule, dans un ami de choix, son aîné de dix ans : Théodore Chassériau lui montra la voie par son exemple. Les deux peintres, qui s'éprirent d'amitié vers 1860, crurent à une synthèse du classique et du romantique par un principe supérieur, à un art émotionnel, où la passion violente serait contenue par la beauté et ennoblie par la force de l'idée. Moreau s'y jeta résolument et comprit en avançant que l'âme moderne doit se créer son expression selon les mêmes lois que l'art antique, mais avec des moyens nouveaux. De 1858 à 1860, Moreau séjourna en Italie. Ce fut pour lui la dernière initiation et, par suite, la grande révélation de lui-même. Il n'avait aucune préférence marquée pour telle ou telle école ; son sens universel lui ouvrait toutes les routes du beau. Mais il y eut, dans ses admirations, une progression lente qui le conduisit à l'intuition de son propre idéal. Des Vénitiens, ces maîtres du coloris et de la beauté physique, des Primitifs, ces dessinateurs de l'âme naïve dans le geste hiératique et précis, il s'éleva à Michel-Ange, évocateur colosse des archétypes, pour en venir aux peintres subtils de l'âme profonde et consciente, aux Botticelli, aux Corrège, aux Vinci.

Quand Gustave Moreau revint d'Italie, son œuvre n'était pas faite, mais il avait trouvé sa voie. Deux génies y traçaient leurs sentiers de lumière et lui faisaient signe en se retournant : l'*Ame et la Beauté*. Oui, l'Ame et la Beauté furent les

sœurs divines, l'une voilée, l'autre radieuse, qui entraînèrent ce nouvel Argonaute vers des terres lointaines, par delà les hautes mers de la passion et de la vie.

Si l'on compare un des tableaux de Moreau d'avant son voyage en Italie à l'un de ceux qui le suivirent de près, on verra la différence entre l'artiste qui se cherche et celui qui s'est trouvé. Prenons. dans la première catégorie, *Ulysse et les Prétendants*. C'est un sujet épique, traité à l'ancienne manière, d'un dramatique violent et tout extérieur. Ces corps de jeunes gens qui agonisent sur un pêle-mêle d'armures, d'amphores et de sièges renversés ne produisent qu'une sensation physique. Il y a cependant un jeune poète qui attend la flèche mortelle en s'appuyant sur sa lyre. Son œil, désorbité d'épouvante, voit la déesse terrible, invisible aux autres. Ce rhapsode hagard est la seule âme pensante dans ce massacre de bétail humain. — Regardez ensuite *les Muses quittant Apollon.* Une harmonie intime et supérieure préside à la composition et enveloppe toutes les lignes d'une même cadence. Le tableau est en hauteur et donne l'impression d'un fleuve de femmes qui tombe lentement d'une source sacrée. Apollon, auréolé comme un Christ, est assis sur un tertre élevé qu'ombragent de sveltes lauriers. Les Muses. vêtues de robes orientales, avec des fronts et des cheveux de madones, descendent les degrés abrupts du trône et marchent vers le spectateur en portant leurs précieux instruments de musique. Les plus hautes et les plus proches du dieu tournent vers lui leurs têtes inspirées. Celles qui les précèdent et qui l'ont perdu de vue, regardent le ciel avec mélancolie. Il y en a une qui baisse les paupières en inclinant la tête. Elle écoute la mélodie sortir sous forme de fleur d'une grande flûte qu'elle presse sur son sein. Celle-là pourrait dire à son maître comme la douce Nichdali à Krichna : « Je ferme les yeux pour mieux voir ton image au dedans de moi. » Sur le devant, la plus fière des neuf Muses élève dans sa main une branche de laurier, qu'un griffon au bec crochu regarde avidement. Dans cette grave descente des sœurs mélodieuses, tout exprime l'inspiration divine qui s'atténue et se matérialise en s'éloignant de sa source. Le peintre accentue l'idée par la gamme des couleurs, qui va du bleu pâle, dans le haut, en un ruissel-

lement de jaunes et de violets sur les robes des Muses, jusqu'au pourpre foncé du sol, qui rougeoie au soleil couchant. L'œil glisse de l'éther de la pensée au sang chaud de la vie.

Une idée parallèlement inverse éclate dans le pendant de ce tableau, *Hésiode et les Muses*. Le jeune berger s'est éveillé par une fraîche matinée près d'une source de l'Hélicon, aux accents délicieux de voix cristallines, mêlées au frémissement de la cithare. Il se lève ébloui. Neuf jeunes filles, d'une grâce et d'une audace virginales, l'entourent de leurs jeux adorables et de leurs voix sonores comme d'une guirlande vivace et parfumée. Les unes cueillent des narcisses près de la source ; une autre agenouillée lui tend une couronne de roses ; une autre lui offre la lyre. Toutes ont l'air de lui dire : « Prends ces trésors, tu es le poète élu des Dieux ! » Hésiode lui-même rayonne de tout le charme de la jeunesse, de la force et de l'innocence. Dans ce chœur de jeunes filles, ivres d'un dieu invisible, lui-même a l'air d'une grande vierge déguisée en adolescent, *virginius inter virgines*. La tête inclinée, les bras ouverts, il regarde la Muse agenouillée qui lui présente la couronne et n'ose la prendre, inconscient encore de sa haute mission, tandis qu'une autre Muse le pousse par derrière. Pendant ce temps, Pégase piaffe sur un tertre et Cupidon, à califourchon sur son aile dressée, s'agite d'impatience. Le mouvement ascensionnel de ce tableau s'oppose au rythme descendant de l'autre. Après l'élégie où palpite le regret de l'Olympe, voici l'ode fougueuse qui veut le reconquérir. Il y a convergence de tous les gestes, de tous les regards des Muses, vers le corps neigeux du bel adolescent dressé d'admiration et d'extase ; il y a une fusée de lumière du bas en haut, depuis les oiseaux qui s'ébattent sur la source jusqu'aux ailes de Pégase, blanches comme la foudre, et aux deux cygnes qui s'élancent, le cou tendu, vers le ciel rosé, dans les hautes branches du peuplier. Et tout cela donne l'impression d'une envolée de l'âme au matin de la terre, dans la fraîcheur de la jeunesse.

Gustave Moreau avait du poète la plus haute idée. Il le considérait comme le voyant des vérités supra-terrestres, prophète des hommes, excitateur des mâles vertus. Ainsi apparaît son *Tyrtée* rythmant son ode aux cris du combat, à côté du

jeune guerrier qui tombe percé d'une flèche. Néanmoins, le type, qu'il revêt généralement d'une forme mythologique ou fantaisiste, est bien le poète inquiet, errant et tourmenté de notre siècle, âme orageuse, à la fois puissante et faible, sublime et misérable, ballottée entre le doute et la foi, allant des splendides extases aux noirs découragements. Ce poète du XIXe siècle, qui a conçu l'infini de l'univers et l'immensité de Dieu, a des solitudes et des terreurs que n'ont pas connu ses émules des âges précédents. Il cherche éperdument le divin dans toute la nature, mais il ne croit à son dieu que lorsque ce dieu le possède. Que l'inspiration l'abandonne, et il retombera dans son néant. Ce poète-là n'est qu'une lyre fragile, aux accords intermittents. Le colloque secret entre l'homme et sa voix intérieure, le drame entre l'inspiré et son génie invisible, voilà les thèmes subtils et hautement psychiques qu'évoque le Cycle du poète de Gustave Moreau.

Voyez *la Muse et le Poète*, peinture sur émail de la collection Hayem. Un jeune homme au profil d'Éros regarde dans le vide et songe. Derrière lui, la Muse pensive lui pose gravement la main sur l'épaule et lui insuffle sa pensée. Il écoute dans un indicible ravissement. — C'est l'heure cristalline de l'inspiration première. — Regardez ensuite *les Plaintes du Poète*, l'exquis lavis en camaïeu du Luxembourg. Deux figures, nettes comme un bas-relief et pâles comme des rêves, se détachent sur une vapeur violette où serpente un fantôme de laurier. Le poète confie son profond chagrin à sa Muse chérie. De quel geste adorable il s'abandonne, le corps cambré, la tête rejetée en arrière, les bras inertes posés sur les genoux de la consolatrice ! Et de quelle tendresse maternelle la sœur céleste enveloppe avec sa main la tête de l'adolescent et rouvre sa paupière, fermée par l'excès de la douleur, pour regarder au fond de ses yeux ! — C'est l'heure suave de l'effusion divine. — Mais voici que, dans un grand tableau à l'huile du musée Gustave Moreau, nous apercevons *le Poète voyageur*. Il est las, le visage endeuillé par les ombres de la vie, sa lyre en bandoulière, accablé devant un gouffre, pendant que Pégase le regarde avec une pitié sévère. — Et le voici, un peu plus loin, à moitié endormi et dompté, dans

une torpeur voluptueuse, au fond d'une grotte purpurine, tapissée d'algues et de madrépores, où la sirène au corps opulent, à la queue squammeuse, le tient sous son œil glauque et sous sa main fatidique. — Nous ne suivrons pas le poète dans toutes ses phases, où son génie tantôt le conforte et tantôt s'envole. Mais arrêtons-nous devant la plus belle toile de cette galerie, devant *Orphée au tombeau d'Eurydice*. On dit que Moreau la peignit après la perte d'une amie très chère, compagne de sa vie et confidente de son labeur. Dans cette scène, d'un coloris audacieux et superbe, éclate toute la puissance émotive du peintre et le rôle intensément pathétique qu'il sut donner au paysage.

Au fond de la toile, le tombeau d'Eurydice s'appuie à l'épaisseur d'un bois ténébreux. La lueur jaunâtre d'une lampe sépulcrale éclaire à peine la porte ouverte du blanc mausolée. Sur le devant, Orphée hâve, les traits creusés par la douleur, est à genoux devant une flaque d'eau lugubre et suspend sa lyre à un tronc d'arbre brisé. Cette lyre est à jamais muette — et lui-même plus flétri que ce tronc. Le silence l'accable avec le crépuscule. La rosée tombe goutte à goutte du calice des fleurs dans l'étang immobile ; la lampe du sépulcre vacille et va s'éteindre — tout est fini. Mais quel incendie éclate dans la couronne des chênes et fait brûler leurs feuilles rousses ? Les torches des Bacchantes ont-elles allumé les forêts de la Thrace ? Ou bien les arbres ont-ils pris feu d'eux-mêmes à la mort d'Eurydice ? On dirait que leurs crêtes rouges surplombent l'infortuné d'un brasier de désespoir. Que ne peuvent-elles le consumer ! Hélas ! ces flammes ne sont qu'un cercle de torture, barrière infranchissable. Et derrière elles, des nuages nacrés bouillonnent dans le ciel violâtre comme la fumée d'une prière. Ils montent et se dissolvent dans l'azur sans bornes où s'est évanouie l'âme d'Eurydice !...

Ce tableau nous induit à définir le caractère essentiel de la peinture de Gustave Moreau. Dans la philosophie naturaliste, dont Taine a donné la formule précise, l'homme est un produit fatal de la nature ambiante, de la race et du moment historique. Telle une monnaie qu'un pilon frappe à son effigie. Cette formule simpliste nous montre, en un raccourci

puissant, une des faces de la vérité, mais la face inférieure seulement. Serait-il défendu de regarder le monde par l'autre bout de la lorgnette? N'est-ce pas plutôt le privilège de l'art comme de la philosophie de surprendre les marques de l'Esprit dans tous les règnes de la nature et de reconnaître le sceau de sa maîtrise dans l'action de l'homme sur la matière, qu'il transfigure à son image? En ce cas, selon le mot heureux de M. Paul Flat, « l'art d'imitation devient un art d'expression[1] », c'est-à-dire que le monde extérieur ne sert plus qu'à exprimer le monde intérieur de l'âme et de la pensée, norme et clef suprême du tout. La peinture de Gustave Moreau correspond à ce degré supérieur de l'évolution naturelle et de la conscience humaine. Ici, nous voyons le monde d'en haut, par le côté de l'Esprit. L'ordre des causes et des effets se renverse. L'Ame humaine apparaît en reine du monde, créatrice de son cadre et de ses destinées. Fille divine de l'Idée, elle moule son corps à son image et s'environne d'un décor qui reflète ses émotions comme un miroir fidèle. Pétris de sa substance, les êtres et les éléments cessent de l'opprimer, obéissent à ses impulsions et la traduisent en la diversifiant. Devant tel tableau du maître, nous avons l'intuition d'un monde plus homogène, où les éléments plus dociles et plus fluides revêtiraient les formes et les couleurs de nos pensées. Le paysage joue ici un rôle analogue à celui de l'orchestre wagnérien. Par ses nuances et ses harmonies, il module les émotions du drame intérieur et les prolonge en arrière et en avant, dans un prodigieux au-delà du temps et de l'espace. Baudelaire a dit : « Un tableau fidèle et égal au rêve qui l'a enfanté doit être produit comme un monde. » C'est ainsi que travaille Gustave Moreau. C'est du centre vivant de l'âme qu'il crée son monde, c'est selon les lois de l'âme qu'il le modèle et qu'il l'achève. Son art mérite donc à tous égards le nom de *peinture psychique*.

1. *Le Musée Gustave Moreau, l'artiste, son œuvre, son influence*, 18 héliogravures hors texte par Paul Flat. 1900. (Société d'Édition artistique.) — Étude remarquable. — Voir aussi le beau livre d'un disciple distingué du maître, M. Ary Renan, *Gustave Moreau*, 1826-1898 *(Gazette des Beaux-Arts)* 1900, et l'ouvrage de M. Bénédite, *Gustave Moreau et Burne Jones*, 1899.

II

LE CYCLE DE LA FEMME. — DE MESSALINE A LÉDA

Toute l'épopée humaine raconte l'histoire de l'âme. Avec son tempérament d'intuitif et de voyant. Gustave Moreau la condense et l'individualise en deux groupes distincts, qui forment deux galeries parallèles : le Cycle de la femme et le Cycle de l'homme. Partis l'un et l'autre de l'animalité et de l'inconscience pour s'élever à une spiritualité et à une conscience toujours plus hautes, l'homme et la femme montent par des chemins divers jusqu'au sommet lumineux, où une harmonie grandiose succédera à leurs conflits passés. Voilà la double et périlleuse ascension tentée par l'artiste. Nul autre ne l'osa. Qui donc l'y poussait? Quelle pensée obsédante? Quel impérieux désir? La soif des Centaures et des héros, le désir de dompter le monde par la force ou par l'idée. Pareil à l'un de ses héros, Œdipe, luttant poitrine contre poitrine, regard contre regard, avec le Sphinx qui le déchire, le peintre-penseur voulut prendre corps à corps l'énigme de la nature et de l'homme. Pour en savoir le fond, il fallait l'embrasser tout entier. C'est pour cela qu'il dut parcourir toute l'évolution humaine, gravir infatigablement tous les degrés de la longue échelle. C'est pour cela qu'il fouilla l'âme féminine, avec une inlassable passion, de la courtisane jusqu'à la sainte, c'est pour cela qu'il voulut conduire l'homme du Centaure au héros et du héros à l'initié.

Sur la tortueuse route, aux labyrinthes décevants, aux pertuis étroits, aux vertigineux abîmes, aux apparitions multiples, l'artiste ne choisit que les épisodes frappants, les crises décisives qui marquent un échelon franchi, un horizon gagné. Chacun de ses tableaux nous peint un état aigu de ses personnages familiers, une illumination intérieure, une révélation terrible ou rassurante, par où ils furent avertis ou sollicités de descendre en quelque gouffre inconnu ou de reprendre le chemin des cimes. De ces épisodes, épars aux

murs de son musée en un pêle-mêle troublant, je ne choisirai que les plus incisifs en suivant l'ordre ascensionnel des zones psychiques.

Arrêtons-nous d'abord devant un tableau bizarre et inachevé. C'est un dessin minutieux, à l'encre, sur toile blanche. *Les Chimères* nous offrent une conception gigantesque dans une composition complexe et touffue. Imparfaite au point de vue de l'art, elle n'en occupe pas moins une place importante dans l'œuvre du maître, parce qu'elle ramasse dans une vision unique sa pensée totale sur la femme. Le peintre lui-même nous la dira, car il a laissé une précieuse interprétation de ce tableau. « Cette île des rêves fantastiques renferme toutes les formes de la passion, de la fantaisie, du caprice chez la femme. La femme, dans son essence première, l'être inconscient, folle de l'inconnu, du mystère, éprise du mal sous la forme de séduction perverse et diabolique. Rêves d'enfants, rêves des sens, rêves monstrueux, rêves mélancoliques, rêves transportant l'esprit et l'âme dans le vague des espaces, dans le mystère de l'ombre, tout doit ressentir l'influence des sept péchés capitaux, tout se trouve dans cette enceinte satanique, dans ce cercle des vices et des ardeurs coupables, depuis le germe d'apparence encore innocente, jusqu'aux fleurs monstrueuses et fatales des abîmes... Ce sont des théories de reines maudites venant de quitter le serpent aux sermons fascinateurs ; ce sont des êtres dont l'âme est abolie, attendant sur le bord des chemins le bouc lascif monté par la luxure qu'on adorera au passage; des êtres isolés, sombres dans leurs rêves d'envie, d'orgueil inassouvi, dans leur isolement bestial : des femmes enfourchant des Chimères qui les emportent dans l'espace, d'où elles retombent perdues d'horreur et de vertige[1]. » Ce commentaire suggestif omet un point capital. A la cime de l'île, où les Chimères se démènent avec leurs victimes, se dresse une cité aux flèches aiguës. Vers sa porte haute s'acheminent, en file serrée, les vierges sages, les saintes et les initiées. Toute l'évolution de la femme se meut entre ces deux extrêmes. Comme en un cauchemar prophétique, Gustave Moreau a

1. Cahiers inédits de Gustave Moreau. — Cité par M. Paul Flat.

entrevu dans cette œuvre les multiples manifestations de l'Éternel Féminin. Il a très bien vu que la femme, essentiellement réceptive et plastique, demeure, dans la région inférieure de l'instinct, la proie aveugle des passions les plus mauvaises, l'instrument docile de toutes les perversités. Dans ce monde des éléments, elle apparaît elle-même comme un élément, le plus dangereux de tous, parce que le plus malléable aux mains des méchants et le plus subtil à corrompre les simples. Mais dans la sphère des sentiments et des idées, la femme peut devenir aussi l'interprète le plus pur et le plus transparent du divin. Dans le bien comme dans le mal, elle surpasse l'homme, car elle se donne sans réserve à l'enfer comme au ciel. Dès sa jeunesse, le peintre a subi la fascination de la femme comme celle d'un abîme de bestialité et de divinité, où tous les secrets de la nature se jouent sous les masques innombrables des passions. Avec lui, plongeons au fond du gouffre d'où il saura tirer sa perle.

Voici la *Messaline*. Une scène de Juvénal repensée par le maître. — Nous sommes dans un mauvais lieu de Rome, au quartier de Suburre. Une cellule étroite, pareille à celles du lupanar de Pompéi, que les cendres du Vésuve ont conservé dans sa cynique intégrité. Une grande femme nue, au corps élancé, au profil droit de patricienne, couronnée d'une coiffure savante comme d'une tiare, se dresse d'une jambe sur un tabouret et pose le genou sur un lit sordide. Cette femme, d'une si fine élégance, qui ne peut abdiquer sa race dans ses plus inouïs déportements, c'est l'impériale prostituée qui représente dans l'histoire le *nec plus ultra* de la frénésie sensuelle et de l'abjection où elle peut conduire. Un jeune homme du peuple, au corps de gladiateur, à la peau brunie par le soleil d'Afrique, aux cheveux crépus, la saisit par la taille, d'un geste avide. Son œil écarquillé dévore sa proie superbe. Elle détourne la tête. Pendant qu'une de ses mains effilées caresse voluptueusement le cou du jeune homme, l'autre serre contre sa joue une gaze précieuse comme pour voiler son infamie d'un reste de pudeur. Sinistre contraction de ce visage hautain. Ses hontes passées, sa fin lugubre l'obsèdent, et pourtant elle va se livrer comme elle s'est livrée mille fois. Elle ferme la paupière pour ne plus voir, elle

serre les dents pour ne pas trahir son nom, et son corps spectral, glacé d'un frisson de luxure, a un mouvement de recul qui exprime l'horreur de la dégradation. Au fond, la vieille servante, aux seins pantelants, détourne sa face ignoble d'entremetteuse en tenant une torche dont la fumée s'écrase de peur. Derrière la porte ouverte, le maître du bouge, aux bras de boucher, dort la tête sur ses genoux d'un sommeil de brute. Par une suprême ironie, le peintre montre, dans un coin du tableau, au-dessus d'une muraille, une statue équestre de César et une colonne vaguement éclairée par la lune qui porte l'apothéose d'une impératrice au-dessus du silence nocturne de la Ville éternelle. — Quoique inachevée, cette Messaline est une merveille de force et de délicatesse, de dessin et de psychologie. Sans heurter la décence, sans irriter nos nerfs, sans écorcher notre épiderme, le peintre nous a secoué d'épouvante en soulevant devant nous la chaîne du vice invétéré. Son tableau excite la terreur et la pitié pour la gouge impériale et nous fait sentir le dernier tressaillement de la pauvre Psyché humaine, qui gémit et se tord et se révolte malgré tout dans ce corps de damnée et de femelle inassouvie.

Si avilissante qu'elle soit, la servitude des sens est un moindre degré dans le mal que la perversité du cœur et de l'esprit. La première, sans doute, obscurcit la conscience en corrompant le corps, mais la seconde détériore l'être humain dans sa source et son centre. En *Pasiphaé* l'origine du mal apparaît, dans l'âme féminine, par un renversement de l'idée de la force, qui, au lieu de se porter sur les nobles attributs de l'homme, s'attache à la puissance physique. Les conséquences se montrent dans l'influence délétère de la femme sur l'homme avec les *Omphale* et les *Dalila*, charmeuses sans amour, qui décomposent la force mâle par la ruse et par la volupté. Mais allons droit au chef-d'œuvre de la perversité, à la fleur vénéneuse, à la fameuse *Salomé*, qui fit la réputation du peintre, au point de rejeter dans l'ombre ses créations d'un ordre bien plus élevé. Ce serait pour moi une raison de l'omettre. Mais elle forme un chaînon nécessaire dans l'œuvre grandiose dont je voudrais montrer la logique intime et l'harmonieux ensemble.

Regardons l'aquarelle du Luxembourg qui s'appelle l'*Apparition*, reproduite à l'huile au musée du peintre. Nous sommes dans le harem obscur et somptueux d'Hérode. Des colonnes moresques, une couche royale se perdent dans les ténèbres d'une haute niche voûtée, sanctuaire du plaisir, alcôve de la volupté qui se raffine en contemplation et en extase. Les objets s'y distinguent à peine et des reflets y miroitent comme dans la pénombre des mosquées. Les colonnes incrustées de pierres précieuses scintillent vaguement; l'encens des cassolettes se mêle au parfum des fleurs qui jonchent le sol; une guitare, touchée par une femme accroupie, bourdonne dans l'ombre. Assis sur son trône, la tête couverte d'un haut turban, Hérode ressemble au spectre décharné d'un tyran, usé de vices, hypnotisé par ses crimes. Son œil atone regarde dans le vide. Une chose l'effraye : il a promis la tête du saint et ne peut reculer. Autre spectre, le bourreau se tient à droite, appuyé sur son glaive. Inflexible, il attend l'ordre de l'exécution. Le plat fatal est à ses pieds. Sur le devant, Salomé exécute la danse discrète et savante qui sera payée par la tête du Baptiste. En elle s'épanouit le lys du mal, la rose de l'enfer, langoureuse et froide, instinctive et perverse. Son corps blanc, onduleux et mou, se dessine tout entier, sous les écharpes constellées de rubis, et transparaît sous le corselet ajouré de turquoises qui enferme sa taille. Sa jambe repliée marque le pas de la danse, mais pourquoi l'orteil du pied s'est-il crispé sur le tapis? Pourquoi le masque souriant s'est-il contracté de peur? Pourquoi l'œil aux subtils effluves s'est-il désorbité? Quelle est la vision que désigne son bras tendu? Pourquoi l'éblouissante libellule du désir est-elle immobilisée et comme figée dans sa danse? C'est qu'elle est là, dans l'air, au-dessus d'elle, la chose terrible, la tête coupée du prophète qu'elle a voulue!... Elle flotte, rigide, dans une auréole de sang, dans un soleil de gloire, et la regarde... Oh! ce regard d'acier, ce regard qui la cherche, elle voudrait l'écarter. Mais elle a beau fermer les yeux; il l'atteint, il la transperce et jamais plus elle ne l'oubliera! Prodigieux éclair du monde spirituel dans l'âme jusqu'à ce jour inconsciente de la courtisane, dont l'effrayante lumière la fouille jusqu'au fond — et la tue. Je ne connais pas un seul tableau qui ait rendu

avec cette puissance le phénomène de l'hallucination. C'est le remords matérialisé.

Gustave Moreau, qui sut évoquer si sûrement la sensuelle déchaînée et la perverse criminelle, ne nous montre ni repentantes illustres ni grandes expiatrices. Une seule fois il touche à ce genre, avec sa *Madeleine devant le Christ ressuscité,* tableau en possession de M. Hayem. On y voit Marie de Magdala à genoux devant Jésus, la tête prosternée, les bras étendus horizontalement, à l'heure où le Maître lui dit : « Ne me touche pas. » Le geste, qui exprime une soumission passionnée, est d'une vérité admirable. Grave et doux, le Maître la bénit d'une main et lui montre le ciel de l'autre. La couleur est pétrie, à larges coups de brosse, dans une pâte grise et jaunâtre qui semble un nimbe d'outre-tombe dans un sépulcre. Nous voilà bien au delà de la repentance et de l'expiation, dans la félicité de l'amour divin. La contrition n'était ni du domaine, ni du goût de Moreau. Par contre, il a représenté, dans une série captivante, les nobles rêveuses, les souffrantes du désir, les vierges du silence qui s'épurent et progressent par la méditation.

En tête de cette série et en manière de transition, nous placerons *Bethsabée,* la belle pécheresse. Elle est assise sur une terrasse et se déshabille pour le bain. Un esclave mignon lui ôte son manteau. Elle se sait regardée par le vieux David, qui apparaît, minuscule, au haut d'une tour et se penche sur l'abîme. Déjà elle se sent la reine d'Israël. Les parfums d'Arabie ruissellent sur son corps de sultane, et, tandis qu'elle détache lentement son dernier bracelet, elle rêve, voluptueuse et triste. Il y a dans ce tableau la sombre poésie et l'oppression de l'adultère. Par la disposition des édifices qui surplombent la terrasse et ne laissent voir, en haut, qu'un bout de ciel sur un massif de cyprès, Bethsabée se trouve comme au fond d'un puits ténébreux, séquestrée du monde et de la lumière. L'inquiétante attirance de la femme est augmentée par le turban en forme d'as de pique qui couronne sa tête de fière odalisque d'une double auréole noire et blanche. Cela donne à la future mère de Salomon quelque chose d'à la fois fatal et sacré.

Elle rêve aussi, *la Fée au griffon,* elle rêve sous sa couronne

de clématites, dans sa grotte retirée. Elle rêve, ou plutôt elle médite. Car son corps est chaste dans sa beauté parfaite et ses yeux de véronique sourient à la pure lumière reflétée par un lac merveilleux qui s'étend à l'issue de la caverne, lumière argentée comme celle de la grotte d'azur à Capri, où l'on ne voit le ciel qu'à travers les jeux de l'onde. Liszt a nommé l'adagio d'une sonate de Beethoven « la fleur entre deux abîmes ». On pourrait appeler la fée au griffon « la charmeuse entre deux mondes », — le monde des sens et de la passion avec ses courtes joies et ses longues tortures, le monde de l'âme et de l'esprit avec ses épreuves poignantes et ses joies infinies.

Elles ne méditent pas seulement, elles se promettent d'agir et de lutter, *les Vierges aux licornes*, en chapeaux de princesses et en robes moyenageuses. Ces nonnes élégantes et laïques seront aussi redoutables à l'ennemi masculin qui voudrait les insulter que les bêtes blanches qu'elles caressent si tendrement et dont la corne combative les protège. — Mais voulez-vous contempler, dans une peinture, la surprenante révélation de la sympathie qui fait tomber les barrières entre les êtres, ouvre les sources cachées du cœur et perce les lourdes brumes des sens, regardez *la Jeune Fille thrace portant la tête d'Orphée*. Voyez cette figure de vierge, si chastement moulée dans sa robe phrygienne brodée de palmettes ; voyez sa tête penchée sur la tête livide du poète qui repose sur la lyre ensanglantée. Repaissez vos yeux du geste tendre de ces bras qui portent avec tant d'amour leur précieux fardeau, et plus encore de ces paupières qui retiennent leurs larmes, mais dont on devine le regard tiède et velouté. Écoutez alors la mélodie muette qui enveloppe la tête morte et celle qui la pleure, de sa ligne suave, pour s'élargir aux méandres du fleuve — et dites si Gustave Moreau n'a pas fait vibrer une fois encore la lyre d'Orphée — après Virgile et après Glück.

La vierge a frémi de tendresse pour le poète déchiré par les Bacchantes. Ainsi la sympathie est pour l'âme féminine la première révélation de l'Ame universelle. Cette émotion compréhensive la fait vivre déjà d'une vie nouvelle, plus vaste, plus haute et plus profonde. L'océan des passions gronde encore sous ses pieds, mais un autre océan l'appelle, celui des douleurs humaines. Qu'elle s'y jette, qu'elle s'y plonge à

cœur perdu en s'oubliant elle-même, et elle renaîtra métamorphosée. Le renoncement passif est stérile ; le renoncement actif est fécond. Se renoncer pour se détruire est un crime; se renoncer pour se créer librement à nouveau est la suprême vertu. Ainsi la femme élue et s'élisant elle-même pénètre au stade héroïque et surhumain. Alors lui viennent les forces guérissantes qui lui font aider ses semblables, et même une sorte subtile de pouvoir, qui lui permet de féconder spirituellement l'intelligence et la volonté masculines par sa voyance et par son amour. Intuitivement, Gustave Moreau a représenté ce phénomène dans *le Miracle des roses*, traduction magistrale d'une légende exquise. Sainte Élisabeth de Hongrie est debout sur le perron de sa chambre. La cordelière se noue à sa taille, sur la riche robe damassée et sous le manteau margravial, qui voile les formes de son corps. Mais on lit son âme de bienfaitrice royale dans son visage extatique, encadré de deux nattes blondes et douces comme la pitié. Une auréole nimbe sa tête. Un chevalier très jeune et très naïf, à genoux devant elle, la regarde dévotement avec un geste de prière timide. De ses deux mains Élisabeth touche son sein, et, des plis de sa robe, les roses merveilleuses tombent sur le chevalier, roses de l'Amour éternel, qui s'échappent avec un doux frémissement de ce sein comprimé où brûle un feu céleste. Elle a l'air de lui dire : « C'est tout ce que je puis vous donner, mais ces roses valent plus que celles de la terre. »

Si Gustave Moreau n'avait été qu'un sensitif de génie, il se fût arrêté là, mais il fut aussi un intellectuel transcendant. C'est pourquoi il voulut couronner l'évolution féminine en nous montrant, au-dessus de la sainte, l'initiée, j'entends, la femme qui joint au suprême développement de l'âme l'initiation suprême de l'intelligence. De l'aveu du peintre, la grande *Léda*, qui se trouve à gauche de l'escalier, dans la salle du premier étage, représente cette pensée dans son œuvre. Un simple coup d'œil sur ce tableau nous suffit pour constater à quel degré il s'éloigne de la conception traditionnelle de Léda. Il ne s'agit plus d'une scène suggestive de volupté, mais de l'infusion de l'Idée divine dans l'Ève nouvelle. — Léda est assise au bord de la forêt inextricable de la vie, adorable de grâce et de recueillement, suspendue en un songe divin. Son

bras gauche levé s'enlace à un lys qui pousse derrrière elle. Rien de plus fin et de plus pur que son profil de camée. La tête s'incline lègèrement, les cils projettent l'ombre de la pensée sur l'œil qu'on devine d'un bleu sombre. Le corps est d'une Vénus chaste, mais fluide et transparent comme Psyché. Le maître lui-même va nous dire le mystère étrange qui s'accomplit en elle et dans l'univers environnant. « Le dieu se manifeste, la foudre éclate : l'amour terrestre fuit au loin. Le cygne-roi, auréolé, au regard sombre. pose sa tête sur celle de la blanche figure toute repliée en elle-même, dans la pose hiératique d'initiée, humble sous ce sacre divin. L'incantation se manifeste. Le dieu pénètre, s'incarne en cette beauté pure. Le mystère s'accomplit, et devant ce groupe sacré et religieux se dressent deux génies accompagnés de l'aigle porteur des attributs divins, la tiare et la foudre. Ils tiennent devant Léda cette offrande divine, officiants de ce dieu s'oubliant dans son rêve. Et la Nature entière tremble et s'incline : les Faunes, les Dryades, les Satyres et les Nymphes se prosternent et adorent ; tandis que le grand Pan, symbolisant toute la nature dans un geste de prêtre, appelle tout ce qui vit à la contemplation du mystère. »

Mais quel est donc le mot de ce mystère ? Quelle est la pensée intime qui s'incarne dans cette femme, que le peintre appelle lui-même « l'Initiée » ? Le drame d'Éleusis l'exprimait dans le mythe de Dionysos, de Dèmètèr et de Perséphone, mais elle ne se trouve formulée dans aucune des parties officielles de la philosophie grecque. Dans un âge antérieur, les hymnes védiques et les penseurs des Oupanischads l'avaient annoncée clairement. Elle se résume ainsi. « La création est un sacrifice du Créateur qui se manifeste en s'incarnant dans les créatures. Tout est sacrifice, la naissance, la vie et la mort des créatures et des mondes. L'âme, en s'associant à l'œuvre du Créateur par le don entier de soi, atteint la perfection et la félicité. » Tel le secret de l'Éternel Féminin au cœur de la création, répercuté par la femme. Si les peintres de la Renaissance l'ont rendu à leur manière, selon le dogme chrétien, dans leurs Madones, Gustave Moreau l'a exprimé, dans sa *Léda*, d'une manière plus philosophique, qui a le double mérite de s'accorder avec la plus antique sagesse et avec la

grande idée de l'évolution, mise en lumière par la science moderne.

III

LE CYCLE DU HÉROS. — DU CENTAURE A JASON

Gustave Moreau nous a fait voir toute l'évolution de la femme. Amoureusement, le peintre a suivi ses nuances fuyantes, ses étranges avatars. Incarnations équivoques et grossières au bas de l'échelle, plus belles, plus affinées à mesure qu'elle monte les degrés de la vie. Il semble qu'en s'élevant des zones de l'instinct aux altitudes de l'idée, elle revête des corps toujours plus subtils, toujours plus diaphanes, pour laisser tomber successivement ses enveloppes imparfaites, et se mouler à la fin, sous nos yeux, en pure Psyché, luisant de sa propre lumière.

Mais la Femme n'est que la moitié de la vie, et l'Éternel Féminin qu'une des faces de Dieu. L'artiste consumé par la double et terrible soif d'aimer et de savoir, qui sont les tourments divins, se condamne à suivre l'ascension de l'Homme vers la Vérité, comme il a suivi celle de la Femme. Le cœur de la Femme se nomme Passion ; son signe est l'Amour. Le cœur de l'Homme se nomme Volonté ; son signe est le désir de Créer. C'est pourquoi le peintre insatiable de l'Ame quitta les sentiers fleuris de la Femme et s'engagea sur les rudes chemins de l'Homme. Ici, plus de grottes délicieuses, plus de frais ruisseaux, plus d'ombreux méandres. La route monte à pic vers le sommet. Il s'agit, après avoir vaincu les monstres qui en défendent les abords, de grimper droit à la cime escarpée ou de tomber au précipice. Voilà l'aventure que réclamait du peintre sa virilité puissante et solitaire. Il la tenta résolument.

Dans l'évolution de l'homme, Moreau nous montre quatre étapes : 1° *le Cycle du Centaure* représente la lutte de l'animalité et de l'intelligence ; 2° *le Cycle d'Hercule* magnifie le combat du héros avec les forces du mal ; 3° *Jason* exalte la

conquête du secret magique ou de la vérité divine ; 4° *le Jeune Homme et la Mort* fait pressentir la suprême révélation qui attend le héros accompli, moissonné dans sa fleur, au seuil de l'autre monde.

1. *Le Cycle du Centaure.* — « O Macarée, toi qui veux connaître la vie des Centaures, sais-tu qu'aucun homme n'a pénétré l'énigme des choses ? Les Dieux ont posé leur lyre sur une pierre en y laissant deux ou trois sons. La pierre les murmure encore à l'oreille qui s'y penche, mais les Dieux ont emporté le secret du monde avec la lyre. » Ainsi parle le vieux Centaure à l'homme qui l'interroge, dans l'admirable poème de Maurice de Guérin. Moins que l'homme le Centaure peut deviner le grand secret. Car il réalise, dans la mythologie grecque, l'idéal de la vie fougueuse au milieu de la nature sauvage. Élément aveugle et dangereux, âme trouble et trouble-fête des rites graves, il est le désir déchaîné qui veut tout étreindre et jouir de tout. Il s'élance et galope, il fatigue les monts de son dur sabot, il étreint tour à tour de ses bras nerveux les roches et les chênes, les vents et les feuillages, les fleuves et l'espace, la vigne et la femme. Mais il voit toutes ces choses lui résister, impénétrables, ou, fugaces et trompeuses, couler entre ses mains et s'échapper comme les flots et l'écume. Sa force saisit tout, mais ne possède rien. Lui, l'indomptable, ne dompte personne. Le centaure est l'homme accouplé au cheval, lié à l'instinct, dominé et conduit par son corps. Il incarne l'impuissance morale dans le débordement de la vie physique. Ainsi l'a conçu Gustave Moreau, soit qu'il nous montre les Centaures troublant de leur galop subit *les Sources* qui veillent aux fontaines sacrées de la Sagesse et de la Poésie, soit qu'il surprenne l'un d'eux au passage d'un fleuve sombre et encaissé, étreignant avec ivresse une belle femme qui proteste contre le rapt en levant un bras au ciel, soit qu'il peigne *la Mort du Centaure*. Nessus a emporté Déjanire à travers le fleuve. Il a grimpé comme une chèvre sur la rive escarpée. Au moment où il gagne le sommet de la falaise, l'atteint la flèche d'Hercule. Blessé à mort, Nessus s'affaisse. Mais, arc-bouté sur ses jambes chevalines, il ne lâche pas la femme qui déjà glisse de ses bras

alourdis et paraît s'envoler du geste vers l'époux sauveur. Agonie cruelle du Centaure. Il ne pourra pas violer sa proie, mais son regard mourant la couve encore et projette sur elle le venin d'un désir inassouvi et d'une jalousie furieuse. Comme une goutte de sang corrompu, le poison de ce regard s'instille dans l'âme de la fidèle épouse. La tunique de Nessus sera la vengeance posthume du Centaure. — Peut-on exprimer avec plus de force, par l'image plastique, l'impuissance du désir, qui n'est que sensuel, à posséder son objet? Il corrompt, il empoisonne ; il ne possède pas.

En regard de ce tableau, il faut placer l'exquise aquarelle du *Centaure portant Orphée mort*. Le Centaure a trouvé le cadavre du poète qui a charmé son cœur et enchaîné ses passions. Pieusement il l'emporte en quelque lieu sacré, et vient de gagner un sommet désert. Un soleil rouge, strié de brumes blanches, monte sur la plaine violette. Le mince corps d'Orphée flotte, dans une position verticale, et semble dormir, comme une vierge confiante, sur l'épaule athlétique du Centaure, qui courbe sa tête attristée. Il sait le prix de son divin fardeau. Car son être, accordé à nouveau, rythme un pas adouci par les chants du poète qui n'est plus. Le Centaure pleure la mort d'Orphée et la tête d'Orphée mort pleure sur le Centaure. — Ainsi le soleil d'une vie nouvelle se lève dans l'homme instinctif. Comprendre le poète, c'est vouloir le héros.

2. *Le Cycle d'Hercule*. — Par sa naissance, le héros est toujours un demi-dieu. La mythologie grecque comme toutes les mythologies en fait un homme né d'un dieu et d'une femme mortelle. En quoi le génie hellénique affirme clairement que le héros est un homme qui développe en lui-même la partie divine, consciente, éternelle de son être pour asservir la partie matérielle, instinctive, périssable à ses desseins supérieurs. Le héros ne vit pas pour lui-même. Il sert un dieu, c'est-à-dire un idéal. D'après ce modèle, il se sculpte en beauté et en force pour lutter contre les ennemis de l'humanité. Telle la pensée maîtresse qui ressort du mythe d'Héraklès. Car, à travers ses douze travaux, le fils de Jupiter et d'Alcmène ne cesse de grandir en se purifiant, et, seul

entre tous, finit par être reçu dans l'Olympe parmi les Immortels. Gustave Moreau, qui interprète les légendes avec son esprit original, a esquissé une série d'épisodes de la vie d'Hercule. Il l'a peint tuant les dangereux oiseaux du lac Stymphale, monstres à plumes roses, à bustes de femmes, à pattes crochues de harpies, ou poursuivant la biche merveilleuse au crépuscule hyperboréen. Mais il a concentré toute son énergie sur un tableau capital : *Hercule et l'hydre de Lerne.*

Entre des rochers à pic, troués et saccadés, l'hydre aux anneaux tortueux se dresse au milieu d'un charnier de victimes humaines. Lentement, le reptile monstre a quitté sa pâture de cadavres, et maintenant il gonfle son corps énorme, visqueux, repu de chair, et se love à la triple hauteur d'un homme. Ses écailles chatoient comme une cuirasse d'acier bleu, ses yeux rutilent et ses neuf têtes de serpent se balancent sur leurs cous avec une ubiquité inquiétante. Car en face de lui s'est posé le roi des héros. Hercule, nu comme un athlète, beau comme Adonis, et tranquille comme un dieu, le regarde. Sa main gauche serre l'arc et les flèches contre sa poitrine, son bras pendant laisse traîner la massue à terre. Pas un muscle ne bouge dans ce corps agile, à la peau nacrée, où le sang ambrosien des dieux bat les rythmes de la jeunesse. Mais l'œil fulgurant lance un rayon qui va droit au cœur de l'hydre. Comment la terrassera-t-il ? Nous l'ignorons ; mais nous sommes sûrs qu'il vaincra. La force, l'intelligence et la beauté, ramassées dans le verbe vivant de l'homme, auront raison du serpent à neuf têtes. Devant cette assurance, devant ce regard qui la mesure et la traverse, l'horrible bête pressent qu'elle a trouvé son maître. Une sourde inquiétude soulève son ventre de saurien et tord ses anneaux enchevêtrés. Hercule l'observe et la fascine. Un rameau de laurier orne son front comme une aigrette posée par la Victoire, et le vent du matin joue avec les nattes blondes de sa chevelure dorienne.

Ici encore Moreau a conçu le sujet comme aucun peintre ne l'avait fait avant lui. Du domaine physique il l'a transposé dans le domaine intellectuel. De là le choix du moment de l'action. Le point culminant de la vie d'un héros n'est pas la lutte matérielle, mais la lutte intérieure de sa

volonté contre les forces du mal, qui essayent de le terroriser avant même qu'il ait tenté de combattre. C'est alors qu'il doit rassembler tous ses pouvoirs et les projeter d'un seul coup sur l'ennemi pour le paralyser en le désorganisant. Le recueillement avant le combat, voilà ce qui intéresse le peintre de l'âme. Il l'a rendu par des moyens frappants : d'un côté, la noblesse d'une figure masculine, dont le regard dynamise et irradie la volonté ; de l'autre, le monstre effrayant dont la discordance hideuse sera vaincue par cette unité active ; enfin, la couleur du paysage strié de sang, convulsé d'épouvante, livide d'horreur. J'ai vu exactement ces nuances en Égypte, dans une gorge sablonneuse qui borde le Nil, à Spéos Artémidos. C'est la couleur cendrée et violette du désert, avant et après le lever du soleil. L'intuition aiguë de l'artiste a rejoint la nature.

La plus terrible lutte qu'ait à soutenir le héros n'est pas toujours le combat contre les hydres, qui se livre au grand jour. C'est quelquefois le combat contre la femme, qui se livre dans le secret de son cœur, dont les victoires et les défaites demeurent à jamais inconnues, et qui décide pourtant de sa victoire ou de sa défaite finale. — Moreau nous fait deviner ce combat multiple dans un de ses plus curieux tableaux, qui forme une grande composition d'une symétrie classique, *Hercule chez les filles de Thestius*.

Nous sommes dans un gynécée vaste et splendide comme un temple, d'architecture semi-grecque, semi-égyptienne. Par de larges dalles descendantes, ce magnifique atrium aboutit sur le devant à une piscine. Hercule est assis au fond, sur un banc de marbre, entre deux cippes dont l'un porte la boule du soleil et l'autre le disque de la lune. En le plaçant entre les deux signes qui symbolisaient dans les temples antiques les puissances génératrices de l'univers, on dirait que la destinée impose, à cette heure, au héros de réconcilier l'Éternel Masculin et l'Éternel Féminin dans la vie humaine. En d'autres termes, elle lui demande : « Qu'est-ce que la Femme? Qu'en vas-tu faire? Et que fera-t-elle de toi? » Cependant, curieuses ou défiantes, rêveuses ou tristes, les cinquante filles de Thestius se pressent autour de lui, debout, assises ou couchées, les unes nonchalantes comme des déesses

au bain, les autres solennelles comme des prêtresses. Elles forment quatre groupes principaux, étagés sur trois plans avec une savante ordonnance. Au fond, du côté gauche, se tiennent les sensuelles instinctives, qui couvent Hercule comme une proie. A sa gauche, les tentatrices le frôlent avec des dédains hypocrites, de sourds désirs, de mauvaises colères. Les six femmes du premier plan sont les plus attachantes, parce qu'elles représentent la noblesse féminine. A gauche, les renonciatrices, dont une Intellectuelle, une Pythonisse et une Vestale. La première renoncera à l'homme par orgueil et par esprit de domination; la seconde et la troisième n'auront de ferveur que pour leur dieu. Vis-à-vis, se groupent les épouses élues. Leurs nobles attitudes, leurs yeux rayonnants disent les forces conjugales, maternelles, l'amour, la foi, le sacrifice. Elles seules sauront aimer et comprendre le héros, agir et créer avec lui. Il semble que le peintre ait marqué ses préférences pour ces vierges conscientes et fortes, graines d'héroïnes, en plaçant près d'elles les oiseaux sacrés, les cygnes d'Apollon.

Ainsi, comme dans un rêve, le peintre-poète montre à son héros la capiteuse théorie de tous les genres de femmes et lui dit : « Choisis! » Mais il ne s'en tient pas là. Il sait qu'il est des problèmes plus complexes, des situations plus troublantes. Il a voulu mettre l'homme en face d'une femme exquise et puissante, qui résumât en elle les qualités et les défauts, les pouvoirs et les périls de son sexe, une quintessence d'Ève. Ce sera l'épreuve suprême du héros.

3° *Jason et Médée.* — Dans ce tableau, un chef-d'œuvre de sa maturité, Moreau nous montre la conjonction de l'homme et de la femme à l'apogée de leur vie. Le héros y apparaît dans sa pureté juvénile et la femme accomplie avec tout son charme et tout son danger. Jason vient de trancher en deux la guivre qui gardait la toison d'or. Ses deux pieds sont posés sur la tête d'aigle et sur l'aile encore frémissante du dragon. Sa main levée, qui tient un poignard, va faire tomber, d'un geste gracieux, la tête du bouc merveilleux qu'une chaîne de perles retient au sommet de la colonne. Par ce trophée — ainsi le veut la légende argonautique — il

sera possesseur du secret magique et maître du monde. Mais la belle Médée, sa conseillère et sa complice dans l'œuvre hardie, est debout derrière lui. Sa main, aux doigts fuselés, pose sur l'épaule du jeune homme : l'emprise est d'une douceur dominatrice. L'autre main offre au vainqueur une fiole qui contient le philtre d'amour enivrant. Médée a l'air de lui dire : « Avant de prendre ce trophée, bois cette liqueur qui nous lie à jamais. Car sans moi tu n'aurais jamais trouvé le chemin de la Toison d'or, et sans moi tu ne peux vivre, sans moi tu ne peux régner ! » L'éphèbe accompli et la vierge savante sont d'une grâce morbide et d'une beauté séduisante. Lui, visible en plein, elle, au tiers cachée, leur double contour imite la forme d'une lyre, par la saillie des hanches et le parallélisme des deux têtes qui se rapprochent sans se toucher. L'homme et la femme harmonisés, fondus, n'est-ce pas la vraie lyre, toute la lyre, la lyre humaine? La divergence de leurs âmes éclate cependant dans le visage et le regard. Jason a le menton ferme, la bouche pure, le regard levé, les yeux illuminés par la splendeur de son idéal. Médée a le vaste front, l'ovale ambigu et le menton subtil de la Joconde. Ses yeux mi-clos enjôlent et veulent dominer. Il y a dans ce visage toute la femme, la science dangereuse du bien et du mal, une égale capacité de monter aux sublimes harmonies et de descendre aux violences de l'ambition, à la perfidie du crime. Par son idéal, le héros conscient aspire aux cimes ; par sa passion, la femme conduit au gouffre. Qui des deux l'emportera? Bien habile qui le dirait. Le peintre nous laisse dans l'incertitude, mais nous montre les deux routes ouvertes dans ces deux regards.

4. *Le Jeune Homme et la Mort.* — Fermons le cycle du héros par ce pur chef-d'œuvre, dédié à la mémoire de Théodore Chassériau. La lutte avec le mal a trempé le héros ; la rencontre de la femme le complète ; la mort le couronne et le transfigure.

Où va-t-il, d'un pas si rapide, ce jeune triomphateur qui marche vers nous dans ce bosquet mystérieux et sombre, sur lequel se détache la sveltesse de son corps, la fierté de son geste et l'ovale allongé de son visage, d'une noblesse, d'une

radiance surhumaines? Vient-il du soleil d'Olympie ou de la nuit sainte d'Éleusis? Il marche d'un pas léger, il s'élance hors du cadre, souriant et grave, lumière de beauté et flambeau d'enthousiasme, sous l'ébène de ses cheveux noirs. Quel rayon surnaturel sort de ses yeux d'azur? Oh! ce regard! Il ne voit pas seulement son dieu, il le possède, il en est saturé. De son bras gauche, le vainqueur va poser la couronne de lauriers sur sa tête. De sa main droite, il tient un bouquet de narcisses, la fleur de Perséphone. Pour quelle fiancée? Des roses nuptiales tombent sur ses pieds, une hirondelle le précède. Un Éros enfant semble appeler quelqu'un de sa torche. Est-ce l'épouse parfumée? Est-ce le char de triomphe? Est-ce la Vérité sublime et rayonnante? C'est tout cela, et c'est plus encore. Car ce jeune homme est beau comme l'Espérance et fort comme la Certitude. Tout en lui le proclame et le crie : « A moi l'Amour, à moi la Victoire, à moi la Vie! »

Mais quelle est cette femme merveilleuse qui apparaît derrière le vainqueur et qu'il ne voit pas? Larve, ombre ou génie? Ce n'est pas une femme mortelle. Car elle flotte obliquement au-dessus du sol, aérienne et diaphane, sous une écharpe transparente et sous le voile de sa chevelure d'or. Des fleurs d'asphodèle étoilent sa tête ; son profil pensif est d'une mélancolie divine ; une larme s'échappe de sa paupière baissée. Car, avec la longue épée qui dort suspendue à son épaule, dard invisible comme elle-même aux yeux de chair, elle va percer celui qu'elle aime!... Cette femme mystérieuse et belle est la Mort, terrible au commun des hommes, mais douce aux héros. A l'oreille de l'Aimé, elle murmure des paroles étranges qu'il n'entend pas, mais dont le sens ineffable le pénètre ineffablement. Les mots glissent de son oreille à son cœur comme une musique et comme un baiser : « Viens! dit-elle, je suis l'Inconnue qu'on ne rencontre jamais et qu'on poursuit toujours. Je suis la Fiancée qui sourit derrière toutes les épouses. Je suis la Vérité qui brille derrière tous les mensonges. Qu'est-ce que l'amour que tu veux, auprès de mon amour? Qu'est-ce que la gloire que tu rêves, auprès de mes splendeurs? Qui t'a possédé jamais comme je vais te posséder? Encore un pas, et tu vas m'étreindre au delà des fan-

tômes de la vie. Je suis Celle que tu cherchais sans la connaître, que tu écoutais dans tes silences. Je ne viens pas de la terre, mais du ciel. Je ne suis pas la femme mortelle, mais l'Ame-Sœur. Je ne suis pas la Mort, mais l'Immortalité! »

Pour Gustave Moreau, ce tableau était plus qu'un rêve *d'euthanasie*, il exprimait une croyance, la foi vivante, instigatrice de son labeur, lumière de sa pensée et flambeau de ses créations. Il ne la confiait qu'à ses intimes, il l'affirma sur son lit de mort, devant son meilleur ami, qui veille aujourd'hui à sa mémoire et à l'exécution de ses volontés dernières. Dans l'œuvre de ce spiritualiste transcendant, il était juste que la divine Psyché, entrevue par le poète sous la figure de la Muse, vînt accueillir le héros au seuil d'un autre monde sous la figure de la Mort.

IV

LE CYCLE DES GRANDS SYMBOLES — PROMÉTHÉE

L'évolution de la femme et de l'homme se rejoignant au-dessus de la vie passionnelle dans la vie héroïque, sous l'inspiration du poète; leurs erreurs, leurs défaites, leurs victoires successives sur les troubles des sens, par l'Amour; — sur la fatalité, par la volonté consciente du bien; — sur la mort, par l'affirmation de leur être dans le sacrifice; — la double ascension qui les conduit jusqu'au seuil de la vie divine, dans le vertige d'une fusion nouvelle, — voilà l'épopée humaine qui s'est déroulée devant nous en un cortège hautain de figures légendaires. Elle forme déjà une œuvre complète, qui porte en elle-même sa raison d'être et sa conclusion. Elle est assez vaste pour défrayer plusieurs existences d'artistes; mais elle ne pouvait suffire à Gustave Moreau. Son esprit ardent le poussait à sonder les arcanes redoutables de cette vie divine, au seuil de laquelle il était parvenu. Le problème métaphysique, celui qui brûla d'une fièvre féconde la jeunesse du siècle, le tenait au cerveau, le poignait jusqu'au fond des

entrailles. Il voulut — avec son art — le regarder en face. Tandis qu'une génération d'ingénieux dilettantes jonglait avec le symbolisme comme une troupe d'enfants, qui, ayant trouvé une couronne, s'en servirait pour jouer au cerceau et à la raquette, il osait — lui — dans le silence de son atelier, s'attaquer aux Idées-Mères avec les grands symboles. A cette époque, il écrivait dans son journal intime : « Nous allons vers un art qui rend la pensée par la ligne. »

J'appelle grands symboles les rares tableaux où, quittant le domaine terrestre et purement humain, Moreau aborde les idées mystiques et transcendantes dont les plus grands osèrent seuls s'approcher. Une telle tentative mérite une attention digne d'un si noble effort. Dans cette œuvre, les Cycles du poète, de la femme et du héros forment la base, les colonnes du temple et la frise avec les métopes. Le Cycle des grands symboles lui donne un frontispice, où les dieux apparaissent au-dessus des héros. Après avoir retracé l'architecture du temple, il me reste à montrer son couronnement.

Il y a dans la vie des grands artistes, que tourmente la soif de l'Inconnu, un moment où ils s'écrient : « Je me suis mesuré avec l'homme éphémère et borné ; or donc, mesurons-nous avec l'Éternel et l'Infini ! » La transition de l'héroïsme humain, que bouleversent encore les orages de la passion, à l'héroïsme divin, où la force s'élève et se concentre dans le calme de la pensée, est marquée dans l'œuvre de Moreau par un tableau saisissant : *Jacob et l'Ange* [1]. Conception puissante, dessin vigoureux. Jacob, arc-bouté sur ses jambes, les mains projetées en avant, lutte de tout son corps avec une puissance invisible qu'il cherche à renverser mais qui l'arrête comme un mur. Il ne touche que le vide, et cependant ce vide le repousse et le balayerait comme une feuille roulée par la tempête, si quelqu'un de plus fort que lui-même ne le tenait par le bras. Ce quelqu'un est l'Ange gigantesque, rayonnant, auréolé, dont la beauté calme et sublime domine le lutteur furieux et impuissant. L'Ange du Seigneur lui dit : « On ne lutte pas avec l'Éternel. Voir

1. Voir le magnifique dessin, enchâssé dans un panneau mobile, dans un des cabinets du rez-de-chaussée, au musée Gustave Moreau.

Jéhovah, c'est mourir. Mais égale ton calme à mon calme, hausse ta pensée à ton désir, et tu contempleras son image dans son messager. L'auréole qui ceint mon front est le reflet de son soleil. Regarde son Ange, et tu verras la lumière du Seigneur. » On ne saurait exprimer plus clairement en peinture cette pensée que Dieu échappe à l'homme comme l'Éternel et l'Infini, mais qu'il peut le percevoir à travers ses attributs, les Idées-Mères qui règnent sur la création.

L'homme obéit sans se résigner. Car, s'il veut connaître la cause de la nature et la sienne, il faut bien qu'il remonte à la cause première. Il ne renonce donc à la lutte avec l'Éternel que pour la reprendre par un détour. Voilà l'homme en face de trois énigmes, la Nature, l'Ame et Dieu, problèmes éternels de toutes les religions et de toutes les philosophies. Gustave Moreau aborde hardiment ces trois arcanes en trois tableaux. Voyons ce que son art a su en tirer.

1. *Œdipe et le Sphinx.* — Appuyé sur sa lance, le dos au roc, un pied au bord de l'abîme, l'athlète-penseur, maigre et musclé, est aux prises avec la Sphinge. Car c'est un sphinx femelle qu'a conçu la légende thébaine. Elle s'est agrippée à lui. Ses griffes de derrière s'accrochent à ses cuisses, ses griffes de devant labourent sa poitrine. Sa croupe de lionne se cambre, ses deux ailes se dressent, son sein de femme est pointé vers le cœur du héros et son profil fuyant, ironique, agressif, l'interroge, lui pose la question. Elle porte une couronne. Car, depuis des temps immémoriaux, la Nature terrible, séduisante, insondable, est reine de l'homme. De tous ceux auxquels elle a dit : « Quel est le mot de mon énigme? » personne n'a su répondre. Tous elle les a déchirés, et ils sont tombés dans l'abîme. Mais Œdipe, au masque tragique, au regard aigu, répond : « Le mot de ton énigme, c'est l'homme, c'est moi! Car tout ce que tu es, je le suis. Je te porte en moi-même avec un dieu en plus : ma conscience et ma volonté. Avec ce dieu, je te mesure de la croupe à la chevelure et des yeux jusqu'au fond des entrailles. » Et la Sphinge vaincue par l'Homme n'a plus qu'à se jeter dans son gouffre. — Ainsi la Nature, pénétrée dans la hiérarchie de ses forces, est vaincue par l'Homme qui la résume et la surpasse en la

pensant. Voilà ce que dit l'Œdipe de Moreau avec la netteté incisive d'un bas-relief antique.

2. *Phaéton*[1]. — Nous ne sommes plus dans les montagnes du Cithéron, mais dans l'espace sans bornes. L'audacieux qui a voulu conduire le char du soleil dégringole entre les constellations du Lion et du Serpent. Ses chevaux ont pris peur, le char s'est renversé. La main du conducteur essaye de s'accrocher aux rênes, mais tout s'effondre sous lui. Ses jambes roidies, ses bras étendus ne touchent plus rien. D'épouvante, ses yeux lui sortent de la tête. Échevelé, il tombe — il tombe dans le vide. Les deux constellations, le Lion et le Serpent, changées en monstres, le poursuivent dans sa chute. D'en haut, un lion de feu, un lion-soleil fond sur lui pour le brûler. D'en bas, une salamandre noire se dresse pour l'engloutir. Ainsi, dans la chute éperdue, l'abîme ténébreux et le ciel étoilé ont pris corps et hallucinent l'infortuné. Car il tombe — il tombe toujours dans l'espace vertigineux et sans fond. Et sous lui, ses chevaux affolés, déchirant les harnais, piaffent dans l'éther enflammé. Le coursier blanc se cabre vers le ciel, le coursier noir se précipite tête baissée dans l'abîme comme pour écarteler le char avec son maître. — Une page de Platon serait le seul commentaire digne d'une telle peinture. Rappelez-vous, dans *Phèdre*, le passage sur l'Ame et son attelage. Rappelez-vous encore celui où le maître parle du voyage cosmique de l'Ame, qui, après avoir contemplé les pures essences du Vrai et du Beau, à la suite des dieux, est forcée de se réincarner dans un corps terrestre. Chute effrayante ! Quoi, toujours descendre pour remonter et toujours monter pour redescendre encore ? Si l'âme n'est qu'un souffle éphémère, pourquoi la conscience qu'elle a de Dieu ? Si elle est immortelle, où commence, où finit son voyage ? Pour évoquer, à travers un mythe, de telles pensées, il faut une singulière puissance plastique. Ici, Moreau nous donne à la fois l'ivresse et le vertige de l'Infini, le désir et l'effroi de la vie éternelle.

1. Ce tableau se trouve au musée du Luxembourg, dans la belle collection que l'État doit à la générosité de M. Charles Hayem, l'un des premiers qui aient reconnu le génie de Gustave Moreau.

3. *Jupiter et Sémélé.* — La légende thébaine raconte que Sémélé, fille de Cadmus, aimée de Jupiter, lui demanda de se révéler à elle dans sa majesté divine. Le dieu consentit. Sémélé mourut foudroyée de l'étreinte; mais de leur union naquit Dionysos, l'enfant des saints mystères, l'initiateur des célestes renaissances. — Dans l'œuvre de Moreau, Jupiter, porté sur l'aigle de son désir qui franchit le temps et l'espace d'un vol égal, trône dans la pénombre du ciel étoilé. Le serpent du feu astral ceint sa tête d'un triple anneau; les signes du zodiaque gravitent autour. Sa droite, élevée à la hauteur du front, tient le sceptre; sa gauche est posée sur la lyre qui règle l'harmonie des sphères. Sa face rayonne de majesté; sa bouche respire la volupté créatrice; ses yeux fixes, remplis du rêve des mondes, sont doux comme l'amour et terribles comme la foudre. Une femme nue gît renversée sur le genou droit de Jupiter. Sa taille est d'une enfant auprès de celle du dieu gigantesque, mais sa beauté est d'une déesse. D'un geste et d'un regard extasiés elle mesure son époux prodigieux. Mais déjà un torrent de feu l'enveloppe; ses pieds et ses mains ne sont plus que des flammes et son corps lumineux va se dissiper dans l'espace comme une comète. Cependant du regard de l'Ineffable, qui la fait mourir, un enfant est né. Il dort sur le flanc de sa mère évanescente — et déjà porte une auréole.

Il n'est pas nécessaire d'avoir lu les fragments orphiques pour comprendre qu'il ne s'agit point ici de noces humaines. Le peintre a voulu figurer le mariage de l'Esprit créateur avec l'Ame universelle. Dans son sein fluidique, il moule à son gré nébuleuses, soleils, mondes, humanités. Mais le but secret de ses créations est le petit enfant, le fils conscient de Dieu, le Messie libérateur, qu'il se nomme selon les temps, Krichna, Horus, Dionysos, Jésus. En plaçant le symbole sauveur de *Jupiter et Sémélé* au centre de son frontispice, entre les deux symboles tragiques d'*Œdipe* et de *Phaéton*, le peintre semble dire au visiteur de son Temple, comme un sage de l'Inde : « Voilà ton origine et voilà ton but. Marche vers le soleil de l'Ame et de l'Esprit — et tu échapperas à la roue du Temps. »

*
* *

J'ai montré à quelle profondeur d'âme, à quelle hauteur d'idée atteint l'art de Moreau. Quelques esprits timides ou chagrins me diront : « Tout cela est fort bien dans un livre, mais non pas sur une toile. Après tout, Gustave Moreau n'est qu'un *peintre littéraire*. » Cette objection, avec son faux air de supériorité professionnelle, a effrayé bien des gens, mais elle ne résiste pas à une sérieuse analyse. Vu de près, ce cliché n'est que jargon d'atelier ou malice de confrère. Est-ce que des tableaux pourraient suggérer des idées aux gens de lettres, s'ils manquaient des qualités techniques indispensables pour donner la sensation de la vie? Quel plus beau triomphe pour l'art pictural que de susciter en nous des émotions profondes et des pensées sublimes? Et, parce qu'il n'est donné qu'à de rares élus, faut-il le proscrire? — D'autres esprits, à la fois dogmatiques et négatifs, me reprocheront d'avoir négligé certains tableaux, où paraissent au grand jour les défauts qui sont le revers de ce beau génie. J'entends parler de l'exubérance de son imagination, qu'il savait refréner quand il le voulait par la rigueur de sa pensée, et de sa manie d'ornementation, qui a bien sa raison d'être dans un symbolisme savant et réfléchi, mais qu'il exagère parfois et qui l'a fait comparer à un joaillier. Pour les critiques de cette espèce, la découverte d'un ratage est d'un prix inestimable ; et la compréhension d'un chef-d'œuvre, de peu d'importance. J'avoue que pour moi c'est l'opposé. Dans la production volcanique de cette vaste épopée, il devait y avoir inévitablement une certaine inégalité et des imperfections partielles. L'artiste, qui sentait bouillonner un monde en lui, devait craindre toujours de ne pas l'exprimer tout entier. De là un certain nombre de toiles inachevées, d'ébauches fantasques, d'élucubrations obscures. Mais une trentaine de tableaux portent le sceau de la maîtrise. Ils sont d'un dessinateur impeccable, d'un coloriste magicien, d'un inventeur fougueux et toujours puissant. Gustave Moreau est le musicien de la ligne, le peintre de l'âme, le symboliste de l'idée pure. C'est pourquoi il fallait ranimer en une fresque d'ensemble son épopée hu-

maine et divine, en révéler la vivante unité. Il s'en dégage une esthétique neuve et toute une philosophie. Chacun sera libre de la formuler à sa manière, mais il me semble que l'avenir dira de ce voyant : « Il peignit l'âme du XIX[e] siècle avec la conscience du XX[e]. »

Nous ne doutons pas que la France, par la décision officielle du Conseil d'État n'accepte le splendide musée que lui légua le peintre. Un tel créateur est l'honneur de son siècle, l'orgueil de sa patrie : le reconnaître en adoptant son œuvre est un devoir national. Il s'agit de montrer à la jeunesse qu'au-dessus de l'art qui plaît et divertit, il en est un qui élève et qui libère, qui console et qui fortifie, un art éducateur et initiateur de l'esprit. Les anciens aimaient à placer des Victoires sur leurs édifices publics et sur leurs colonnes. Ils entendaient par là les victoires de la patrie. Nous autres modernes, nous les voulons aussi pour la nôtre, mais nous savons qu'elles n'ont de prix et ne sont durables que si nous y joignons les victoires de l'Ame et de l'Humanité. Ce sont celles-là qu'a célébrées notre peintre. Pour finir, j'en voudrais montrer une, la plus belle de toutes et qui fut aussi la sienne. Au sommet du temple idéal de son œuvre, plaçons donc son *Prométhée*.

Par-dessus les pics hérissés du Caucase, à son dernier sommet, le Titan, les mains liées au dos, est rivé à une colonne d'azur qui supporte le ciel comme sa pensée superbe supporte l'infini de sa douleur. Deux vautours insatiables lui rongent le flanc. Quand l'un dort repu, l'autre veille et replonge son cou chauve et son bec vorace dans la blessure toujours ouverte. Mais Prométhée ne sent plus sa torture, ne voit plus ses bourreaux. Le pied crispé à l'angle du rocher, la tête penchée en avant, son profil de Christ et d'athlète regarde... au loin... l'horizon. Il voit par delà l'espace et le temps. Que voit donc son œil lucide derrière la houle des nuages qui bat les cimes désolées ? De joyeux lutteurs ? De sveltes acropoles ? Des moissons d'hommes libres ? — On ne sait ; mais la flamme immobile qui brûle sur sa tête nous prouve que sa vision lui fait oublier son supplice.

Le peintre, qui passa un demi-siècle à créer son œuvre

dans sa tour du Rêve et du Silence, a senti lui aussi le tourment de ce grand mouleur d'hommes dont Eschyle nous a légué le torse immortel — le tourment qui résume tous les autres — le tourment de créer dans la solitude et de voir sa pensée incomprise. Plus d'une fois l'ignorance ou l'envie la déformèrent. Mais rien ne troubla la sérénité du maître, rien ne put éteindre la flamme de son génie. Il savait que son travail n'était point inutile, il savait qu'un jour son œuvre parlerait au monde avec son verbe vivant. Dans ses heures les plus tristes, par delà l'horizon noir, il voyait poindre un temps où l'art conscient serait l'interprète de la noble Psyché humaine — et cette vision le soutint jusqu'à son dernier souffle.

ÉDOUARD SCHURÉ

ANGLAIS ET FRANÇAIS

EN ARGENTINE

Depuis dix ans il n'est plus de mode de se souvenir de la République Argentine. Après s'être beaucoup occupé d'elle, après avoir recherché, avec engouement, toutes les valeurs, à gros rendement, qu'elle émettait, lui avoir offert plus de capitaux qu'elle n'en pouvait employer, on lui a retiré tout crédit. Sur le livre noir des débiteurs insolvables, les prêteurs français ont inscrit toutes leurs créances contre elle; ils ont liquidé leur portefeuille et porté d'un autre côté les rêves de leur imagination. On avait eu le tort assurément de ne pas étudier les conditions économiques de ce pays avant de lui expédier, en espèces sonnantes, des millions par centaines cherchant aventure. On a eu le tort, depuis, de ne pas examiner les causes des pertes que cette imprudence fit subir et de ne pas chercher les remèdes.

Un souvenir est resté, c'est que les valeurs émises étaient garanties par l'État et qu'il a laissé protester sa signature. Il fallait cependant remarquer que la constitution de la République Argentine, imitée de celle des États-Unis, avait créé une fédération, donnant rang d'États souverains à chacune de ses quatorze provinces. Les financiers s'étaient simplement laissé prendre à cette étiquette trompeuse: ils avaient même excité ces gouvernements de façade qui, de loin, sont quelque chose

et de près ont à peine l'envergure d'un chef-lieu de canton, à engager leurs signatures, à faire acte de souverains, à émettre des monnaies de papier, à concéder des chemins de fer garantis, à entreprendre, sous leur haute protection, de grands travaux publics. Les sociétés se constituaient, les souscripteurs absorbaient tous les papiers offerts : ils ne pouvaient supposer que tous les groupes financiers, à la fois, étaient si mal renseignés sur les ressources précaires de ces États embryonnaires, à peine nés à la vie sociale, sans capitaux, sans industrie, à qui leurs richesses latentes, inexplorées, ne permettaient encore que des budgets minuscules, toujours en déficit. Cette erreur fut une première cause de désastres.

Cependant, la République Argentine prenait sa place au soleil. Depuis un quart de siècle, sous un régime constitutionnel respecté, elle avait achevé la conquête et l'étude de tous les territoires occupés jusqu'en 1878 par les Indiens, et pris possession de ses frontières nationales. Elle avait ouvert et assuré à la colonisation cent millions de plus d'hectares de plaines fertiles, jusque-là négligées et inexplorées. En quelques années, quatre voies de fer de mille kilomètres chacune, vers le sud, l'ouest et le nord, avaient relié ces régions au littoral. Les terres nouvelles, ainsi entrées dans le commerce, avaient enrichi le trésor national et préparé la fortune rapide des particuliers qui pouvaient les acquérir à bas prix.

A l'intérieur, les querelles politiques qui divisaient le pays depuis 1810 avaient perdu leur prétexte, le jour où, en 1880, la capitale étant fixée à Buenos Aires, l'unité était, par cela même, cimentée. A l'extérieur, un traité, signé en 1881 avec le Chili par le général Roca, déjà vainqueur des Indiens, et en possession de la présidence de la République, assurait aux peuples du Pacifique la libre circulation du détroit de Magellan, et au Chili la possession de la rive du nord et des terres qui y confinaient. C'était une royale libéralité que la République Argentine, assez riche en territoires, avait octroyée à sa sœur chilienne reléguée jusque-là loin du monde, derrière le rempart de la Cordillère des Andes.

Tout cet éclat nouveau d'un pays naissant à la vie économique, offrant, en même temps que d'immenses zones à coloniser, de grands travaux à entreprendre, attira l'attention des

capitaux européens, qui ne songeaient, alors, ni à l'Afrique, ni à la Chine, à peine à la Russie. Ce que l'on savait de cette grande région sud-américaine, c'est qu'elle était un pays de plaines et de pâturages, jouissant dans toute son étendue, du 20ᵉ au 55ᵉ degré de latitude sud, d'un climat varié mais partout tempéré et sain, permettant toutes les cultures et surtout l'élevage, la plus sûre des industries rurales. Ces avantages encourageaient aussi bien les capitaux que les émigrants. Le nombre de ceux-ci s'élevait à 30 000 en 1880. à 250 000 en 1888, dépassait 300 000 en 1889; presque mille travailleurs nouveaux, par jour, venaient demander une place au soleil, et prendre rang dans une population qui ne dépassait pas trois millions d'habitants, répandus sur un territoire sept fois grand comme la France. Ce furent les mirages d'un Alaska sans neiges; l'or monnayé, venant d'Europe, remplaçait les gisements cachés dans le sol.

Cependant la terre ne pouvait rien rendre qu'à longue échéance, à force de travail, de capitaux et d'économie; il sembla plus simple — et ce fut la seconde grande erreur — d'en faire une matière à spéculation, de supputer ce qu'elle pourrait valoir quand le pays, tout entier, serait cultivé et peuplé comme la France, et de payer d'avance les prix qu'elle pourrait atteindre après un siècle. C'était, du reste, un moyen rapide d'enrichir tout le monde. En décuplant le prix de la terre, on décuplait, fictivement, la fortune de tous les propriétaires et du pays ; c'étaient là des capitaux nouveaux, magiquement créés, vite mobilisés et jetés en masse sur le marché : les droits de transmission étant insignifiants, les actes de vente très simplifiés, rien n'empêchait les domaines petits ou grands de changer de mains et d'augmenter de valeur dans l'imagination des hommes. Les capitaux naissaient ainsi des transactions, et de nouvelles transactions des capitaux.

Il fallait les employer. On créait des sociétés anonymes, des banques de spéculation et d'agiotage ; le prêt hypothécaire, à long terme, était alimenté par les ressources inépuisables de l'Europe : on en réalisait, en deux ans, pour deux milliards ! Les banques locales, même les banques anglaises les plus sérieuses, prêtaient, chaque jour, des sommes colossales sur des titres, à qui cette confiance seule suffisait à donner une

valeur. C'était à la fois le Pactole et le Mississipi de Law qui venaient s'unir dans l'estuaire de La Plata... Du pays à coloniser, des produits que l'on en pouvait tirer, qui donc se souciait?

Brusquement, il vint un jour, à la fin de 1889, où, sans que le sol se fût effondré, sans qu'aucun volcan l'eût couvert de sa lave, sans que les habitants eussent fui ces régions, sans que le bétail eût diminué de nombre et de valeur, toutes les hypothèques consenties, tous les privilèges de vendeurs, toutes les valeurs engagées dans les banques, les cédules émises, les dépôts en comptes courants, la monnaie en circulation, cherchèrent vainement, pour s'échanger, l'or, hier abondant, tout à coup disparu. Rien ne valait plus rien; le ballon était dégonflé, la ruine de la spéculation était générale. Personne ne se l'expliquait; on continua, par la force acquise, à remuer, à échanger les papiers émis; à chaque transaction c'était un écroulement nouveau.

On fit une révolution, procédé bien usé. On mit dehors à coups de canons, en couvrant la ville de projectiles meurtriers, le président Juarez Celman qui avait présidé à ces folies financières. Le remède fut insuffisant; quelques mois après, en juin 1891, le mal, aggravé, causa la ruine du marché de Londres, celle de la haute banque de Lombard Street; un peu plus, on eût vu crouler la Banque d'Angleterre elle-même, qui ne résista que grâce à l'appui de la Banque de France. Londres se souvient de ces désastres.

Au milieu de ces ruines, y avait-il intérêt à reconstruire?

La France semble, dès le premier jour, y avoir renoncé. L'Angleterre a vite pensé autrement. L'expérience de dix années suffit à établir que ce n'est pas elle qui a eu tort, et quelle erreur nous avons commise en laissant nos concurrents, les Anglais, faire de la République Argentine, à l'heure où nous la considérions comme ruinée, une de leurs plus belles colonies financières, celle où les capitaux trouvent le plus vaste, le plus libre, le plus rémunérateur des marchés.

***

La République Argentine n'était pas ruinée : au contraire, elle construisait sa fortune sur des bases solides. Cela au

moment où l'Europe l'abandonnait. Depuis dix ans, en effet, l'Europe a changé d'orientation dans l'œuvre colossale d'expansion qu'elle a entreprise. Elle semble faire fi des pays neufs et peu peuplés ; elle se tourne vers les pays à innombrables habitants, afin d'y trouver vite des consommateurs pour ses produits, et qui sait? peut-être, des manœuvres, presque des esclaves, d'une intelligence suffisante pour assister au travail de machines perfectionnées sous la direction d'habiles contremaîtres européens. Elle abandonne à eux-mêmes les pays où jusqu'ici elle avait envoyé des colons pour frayer la route à ses capitaux et à ses produits.

L'application de ces principes par tous les peuples à la fois, même par les Italiens qui sont depuis quarante ans les colons par excellence, a réduit la République Argentine à sortir seule, sans l'aide de l'Europe, de la crise dont celle-ci était auteur aussi bien que victime. Délaissée par l'immigration, elle est arrivée à perdre, dans le monde, la grande situation qu'elle avait conquise comme consommateur; mais elle en a acquis comme producteur une plus sérieuse, de tout premier rang, que les plus optimistes même au temps du *boum* de 1889 n'avaient jamais rêvée, qui, après le recensement de 1895, paraît en disproportion avec le petit nombre d'habitants : quatre millions au lieu de six que la République croyait avoir.

Nous ne sommes plus au temps où l'immigration jetait sur les quais de Buenos Aires jusqu'à 300 000 immigrants dans l'année la plus favorisée, 1889. Deux ans après, les nouveaux débarqués cherchaient qui les rapatriât. Depuis, ces découragés ont fait leur œuvre de propagande, et c'est à peine si, peu à peu, par une progression lente, le courant d'immigration tari se reprend à amener annuellement 40 000 individus. Le grand élément de progrès du pays, le peuplement rapide, ne se fait donc plus. Cependant, la production augmente ainsi que l'exportation des blés et des farines, sans que l'on se soit jamais plaint du manque de bras. Le secret de ce progrès est dans l'emploi chaque jour plus étendu des machines agricoles et dans les conditions spéciales de l'industrie pastorale qui, grâce au développement et à la multiplication des clôtures, se passe de l'aide de l'homme.

Le gouvernement national a eu beau prendre à sa charge

les obligations de tous les États provinciaux en déconfiture, toutes les garanties promises aux chemins de fer nouveaux, consolider tous les emprunts et les intérêts en retard, unifier la dette et la monnaie, reprendre le paiement des annuités, suspendu pendant de longues années: — il continue à ne pas trouver en Europe qui lui prête une piastre. Cependant, il a pu vivre sans contracter d'emprunts nouveaux, se mettre en garde contre les menaces de guerre venues du Chili, acheter un matériel considérable d'armes et de munitions, former des escadres en état de défier la redoutable flotte chilienne; pour cela il a eu recours à la seule ressource de l'impôt, que le pays, produisant toujours plus, est arrivé à supporter.

Entre temps, la population des villes s'est accrue, assez vite pour atteindre 850 000 habitants à Buenos Aires, et 150 000 au Rosario, groupant ainsi le quart de la population totale dans ces deux seules villes, sans que les autres en aient souffert, et sans que la production des campagnes ait été entravée dans sa marche ascendante. La production du blé dépasse de trois millions de tonnes les besoins de la consommation du pays; celle du sucre atteint 100 000 tonnes quand le consommateur n'en prend que 70 000; celle du vin en 1900 a dépassé 800 000 hectolitres, assez pour fermer les portes aux provenances de France, d'Italie et d'Espagne, qui n'importent plus que des vins fins ou des vins de coupage.

Les industries agricoles ont progressé de même; la meunerie, la distillerie, les liqueurs, les tanneries, les mégisseries cherchent déjà des marchés à l'extérieur, sans que l'exportation des matières premières, la laine, le cuir, qui ont, de tous temps, constitué les grandes fortunes du pays, soit aucunement diminuée.

Le réseau des chemins de fer s'est accru, pendant dix ans, de trois à quatre kilomètres par jour, soit plus de dix mille pour cette période ; l'électricité a pris possession des villes et des usines ; les ports de Buenos Aires, de Rosario, de La Plata, de Santa Fé, de Bahia Blanca sont terminés et reliés à cet immense réseau par des voies d'accès qui amènent tous les produits de régions souvent éloignées de mille à quinze cents kilomètres.

La colonisation continue à pénétrer partout. Les forêts du

Chaco, au nord, sont exploitées et traversées par une voie ferrée, la seule française. De ce point situé par 20 degrés de latitude, on peut traverser toute la région anciennement occupée, visiter celle de l'ouest, qui était, il y a dix ans, hors frontières, descendre jusqu'au 55e degré de latitude et trouver partout une population non pas très dense, mais très active. Même la région froide du sud de la Patagonie, qui, hier encore, semblait loin des ambitions du monde, passe pour une région d'élection que les éleveurs se disputent, depuis que les Anglais des îles Malouines y ont fait, sans permission, des établissements, et s'y sont enrichis. A l'étroit chez eux, ils ont passé la mer, amenant le trop plein de leurs troupeaux de moutons, qu'ils ont épandus sur cette côte, distante de cinq cents milles du domaine insulaire que nos Malouins, à l'époque des découvertes, ont les premiers occupé pour le laisser prendre et débaptiser par nos éternels rivaux.

J'écrivais, il y vingt ans, que lorsqu'il n'y aurait plus rien de nouveau sous le soleil, il resterait la Patagonie ; je confesse mon erreur : cette région froide est occupée par des Européens, des Italiens même en grand nombre, quand d'autres régions, de climat tempéré, ne le sont pas encore. On y trouve des établissements le long de la côte de l'Atlantique ; on en trouve aussi dans les vallées des Andes, dont une partie est reliée au littoral par une voie ferrée de huit cents kilomètres.

On s'imaginera facilement quelle peut être la variété des productions d'un pays qui s'étend entre ces régions extrêmes et va des tropiques vers le pôle. Buenos Aires, point géographique prédestiné, en occupe le centre. Port fluvial, d'eau douce, il reçoit les deux grands fleuves de l'Amérique du Sud, le Parana et l'Uruguay, qui lui amènent les eaux du haut Brésil, de la Bolivie et du Paraguay; il domine en même temps l'Océan du haut d'une situation incomparable au point de vue commercial et politique, dans l'estuaire aux énormes proportions.

Si c'est là que prend pied le nouveau débarqué venant d'Europe, c'est là aussi que viennent jouir de la vie les familles riches de toutes les provinces ; celles aussi de la Bolivie, du Pérou, du Paraguay et du Brésil, qui ne reculent

pas devant de longs voyages par terre ou de longues traversées. Ici, en outre, trouvent l'asile désigné tous les exilés des turbulentes républiques de ce continent, que les révolutions continues forcent à quitter leur pays, en attendant que d'autres vaincus viennent les remplacer.

C'est donc là que se sont groupés tous les éléments d'action, politiques, financiers, industriels et commerciaux, centralisés à l'excès, absorbant toute la vie nationale. Énorme transit, pullulement d'ouvriers, de courtiers, d'intermédiaires de toutes sortes, de fonctionnaires et d'employés de commerce ; assemblées politiques, cours et tribunaux, corps diplomatique, bourse de commerce, banques de toutes nationalités, anglaise, française, espagnole, italienne, brésilienne, belge, nationale, banques d'émission, banques hypothécaires, mettent, dans ce coin du globe, une intensité de vie qui ne permet à personne de se laisser aller à la nonchalance créole reléguée à la campagne. La ville couvre déjà une superficie assez vaste pour qu'un tramway électrique, partant de la rive à l'est et atteignant, en ligne droite, la limite ouest, ait un parcours de dix-huit kilomètres à travers les rues.

Ici, près de la rive, des maisons de sept étages, des édifices somptueux, construits par de grandes Compagnies ; là-bas des huttes, aux parois faites d'estagnons hors d'usage, rongeant peu à peu les restes des grands domaines que le câble électrique traverse, où paissent encore des troupeaux troublés dans leur sommeil par les globes opales et incandescents.

Palais et chaumières parlent, de même, de la prospérité croissante de la fortune publique et privée, comme encore toutes ces usines où tout se travaille, bien que le bois, le fer, le cuivre, le charbon, le pétrole, le sel même soient tous des matières d'importation amenées d'Europe ou des États-Unis ; le sol les recèle, sans doute, mais trop loin du littoral pour être utilement exploités.

*
* *

Dans le labeur général, chaque peuple d'Europe s'est choisi une place et la remplit.

Au premier rang, l'Anglais domine le marché financier :

il a, depuis dix ans surtout, gagné tout ce terrain que nous avons perdu, et fait du pays une colonie anglaise, soumise à un véritable servage, quelque chose de plus qu'un protectorat. Il impose la loi de l'argent, élimine toutes les initiatives privées qui ne sont pas anglaises, absorbe les affaires industrielles créées en dehors de lui ; il néglige un peu le commerce d'importation et d'exportation, qui ne lui semblent pas offrir de si vastes horizons que la grande usure, dont le centre est à Buenos Aires, qu'il applique à sa guise à l'État et aux particuliers.

Le temps est loin où, pour la première fois, les Anglais traitaient d'un emprunt avec cette république. Cela date de 1826. Vingt ans auparavant, ils avaient fait une tentative de conquête militaire. Avant même que Joseph Bonaparte fût roi d'Espagne, ils avaient envoyé des Malouines et du Cap une flotte qui prit Buenos Aires sans provocation, et le garda un an. Il fallut toute l'énergie et la valeur d'un officier français, Jacques de Liniers, attaché à la marine espagnole et résidant à Buenos Aires, seul à peu près de notre race, pour grouper les créoles et jeter les Anglais à la rivière.

Les armes n'ayant pas réussi, les Anglais revinrent, l'argent à la main ; ils n'ont pas eu, depuis, d'autre élément de conquête et ont tout lieu de s'en féliciter. Non pas que les emprunts qu'ils ont souscrits aient été toujours religieusement servis ; il s'en faut ; mais ayant toujours, en fin de compte, même après de longues suspensions, revu capital et intérêts, ils ont fait entre temps de si nombreux placements qu'ils ont absorbé, depuis un siècle, la majeure partie de la production du pays.

Jamais ils n'ont réussi avec autant de désinvolture que durant ces dix dernières années. Cependant, au cours de cette période, ils n'ont fait à l'État aucun prêt apparent ; ils l'ont soutenu par des escomptes de lettres de Trésorerie, dont les échéances, pesant toujours comme une menace, le tiennent sous une demi-servitude et mettent les ministres, périodiquement, à la merci de quelques représentants de cette entité formidable que l'on appelle le marché de Londres. D'abord les emprunts successivement réalisés, depuis 1869 jusqu'à celui de *Moratoria* conclu en 1892, constituent à son

profit un ensemble de redevances annuelles dues par l'État national, s'élevant à 125 millions de francs pour la dette extérieure et à 160 millions de plus pour la dette intérieure, dont les titres sont tous à Londres. A cette somme, déjà énorme, s'ajoutent les intérêts atteignant quelquefois 8 p. 100 l'an, des lettres de trésorerie, dette flottante toujours en augmentation. C'est ainsi que 318 millions de francs sont inscrits pour 1901 au budget. qui absorbent les deux tiers du budget des recettes, au profit de l'Angleterre.

Le créancier britannique semble lui-même envisager avec une certaine crainte le butin énorme qu'il prélève sur le travail du pays et la production de son sol : c'est pourquoi il s'est abstenu les dernières années de faire à l'État de nouvelles avances ; il cherche dans les industries locales et l'entreprise des travaux publics qu'il exploite lui-même le placement de capitaux plus considérables encore. L'inquiétude de l'Europe à la suite de la crise argentine a été par lui habilement exploitée ; — il a pris la place de tout le monde.

Le besoin d'outillage industriel d'un pays toujours en croissance depuis 1880 lui offrait un incomparable champ d'exploitation. Quelles que soient, en effet, les erreurs de la politique, le bétail n'en poursuit pas moins son œuvre de colonisation, préparant les produits que l'homme recueille : la laine. les cuirs, et, depuis quelques années, en quantité chaque jour plus considérable, la viande, que le producteur lui-même a toujours pris la peine de porter sur ses quatre pieds à la station ou au port, quelque éloignés qu'ils soient. Le chemin de fer, poussé dans ce désert, a développé les cultures et le peuplement : les Anglais, en construisant partout, ont complété un réseau de 25 000 kilomètres, qui leur appartient en propre, merveilleux domaine d'une valeur de plus de deux milliards et demi. Aux agriculteurs qui veulent produire beaucoup de blé, de lin, de maïs, ils ont fourni à crédit toutes les machines agricoles. Ainsi l'impôt, l'intérêt des sommes prêtées et le prix surfait des transports prélèvent la plus forte part des produits agricoles.

Rien ne se fait sans le capital anglais. La banque anglaise, plus puissante ici qu'en aucun lieu du monde, surveille toutes les opérations et tous ceux qui les font : c'est

elle qui ouvre les crédits aux acheteurs de laine ou de blé pour la consommation et pour l'exportation, elle qui escompte leurs traites sur l'extérieur et les remet à Londres en paiement de tout ce qui est dû au marché de Londres; elle qui concentre en ses mains jusqu'aux opérations des banques locales et des autres nationalités, si bien que la terre, ce qu'elle donne, le labeur du colon, ce que produit l'ensemble du pays, ce qu'il exporte, sont transformés annuellement en sacs de guinées. Aujourd'hui, dans la République Argentine, la terre cultivée paie aux Anglais, par les mains des éleveurs et des agriculteurs, en impôts destinés à couvrir les intérêts des emprunts, en transports, en droits de ports, en agio de traites, plus que le locataire ne paie au propriétaire, plus que la dîme que, dans les années néfastes, la sauterelle prélève sur la production. L'indépendance laissée par l'État aux compagnies de chemins de fer, l'autorisation de fixer les tarifs à leur guise, tant que les actionnaires ne touchent pas 8 p. 100 de leur capital, écrase le producteur. Les dépenses de luxe, les constructions de lignes nouvelles dans des régions encore peu productives, ne causent aucun préjudice aux compagnies anciennement constituées; ces dépenses sont portées à un compte de *debentures*, ainsi que les intérêts, et l'intervention de l'État dans les tarifs est reculée d'autant.

Aussi les voies ferrées de ce pays ne laissent rien à désirer : la voie est luxueusement installée, les édifices élégants, le matériel fixe solide et le matériel roulant très confortable. Le long de ce domaine de 25 000 kilomètres de chemins de fer on parle anglais; seuls les produits de l'industrie anglaise sont connus : on dit même que les pierres employées dans les constructions sont apportées d'Angleterre.

C'est là ce qui se voit. Ce qui ne se voit pas prouve mieux encore la puissance d'absorption du capital anglais. En effet, dans les pays qui ne sont pas, comme celui-ci, des colonies d'exploitation dans la main d'étrangers, tout ce que dépense l'habitant retourne au bien-être général; ce qu'il paie comme contribuable, il le retrouve comme rentier, industriel, actionnaire; le prolétaire lui-même en bénéficie en facilités de vie, en institutions de secours. Dans la République Argentine c'est tout autre chose. Les impôts que le particulier paie, les frais

de transport dont les produits de la terre sont surchargés, les intérêts des capitaux employés, des hypothèques constituées sur la propriété, sont intégralement exportés. Le blé, qui épuise la terre, le cuir, les laines, le bétail sur pied et congelé, constituent l'or que le pays produit et qu'il exporte pour payer sa dette au dehors : par une anomalie étrange, l'Angleterre, qui reçoit tout cet or sous forme de traites représentant la valeur des produits, se soucie fort peu de ceux-ci; elle les laisse aux autres pays d'Europe et consomme ceux de ses propres colonies.

Chaque semestre, les revenus de tous les capitaux, les produits journaliers des tramways, des chemins de fer, des compagnies de gaz, d'électricité pour la lumière ou la traction, des assurances, des hypothèques, sont drainés et exportés ; jusque-là ils restent déposés dans les banques anglaises. Celles-ci, munies de ces énormes ressources et de tous les capitaux anglais dont elles disposent, font de la Bourse de Buenos Aires un terrain de spéculation qu'elles dominent sans partage : la monnaie de papier acquiert ou prend une valeur suivant qu'il leur plaît de l'ordonner.

C'est, du reste, là le seul travail que fournissent les colons britanniques, dont aucun, depuis que l'Irlande envoie peu d'émigration, ne vient courber l'échine sur la charrue. On voit, par contre, débarquer des nuées d'employés destinés à constituer l'outillage humain des entreprises anglaises. Ils vivent, sans économie, de leurs traitements relativement élevés ; dédaigneux de la langue du pays, très exclusifs en tout, qu'il s'agisse de vie de famille, d'unions conjugales ou d'enseignement : ils se mêlent peu à la vie de la nation, semblent poser sur une estrade comme des modèles qu'il faut essayer de copier de loin. C'est un double privilège que nous sommes les premiers à concéder aux Anglo-Saxons, d'être à la fois à imiter et inimitables.

*
* *

Après avoir passé en revue l'œuvre d'envahissement, dans tous les sens, complétée par les Anglais au cours de ces dix

dernières années, on se demandera, avec quelque inquiétude, ce qui reste à la France.

Le domaine financier n'est, certes, pas demeuré le nôtre. Il a semblé, à une époque, que les banques françaises se disposaient à conserver, de pair avec l'Angleterre, dans les grandes affaires financières, l'influence que la France partageait avec elle depuis la première moitié du siècle dans le domaine commercial. On a vu se constituer, vers 1888, des syndicats où les capitalistes français étaient représentés ; on a même vu des banques d'émission souscrire des emprunts de province, acquérir des concessions de chemins de fer, des sociétés industrielles françaises en entreprendre la construction. Tout cet entrain d'un jour est tombé vite. Les emprunts souscrits ont été malheureux ; les constructeurs ont interrompu leur œuvre à mi-chemin, et ont revendu concession et construction. De tout le mouvement provoqué en France par quelques hommes d'initiative, il n'est resté qu'un énorme découragement et, dans des mains attristées, des valeurs mal cotées.

On en est resté là. Tout le monde a abandonné la partie : non seulement personne n'a songé à courir après son argent, mais personne même ne semble avoir observé le travail d'ensemble méthodique que les Anglais poussaient pendant cette période, et comment, prenant le dessus sur le trouble de la première heure, ils redemandaient au pays ce que le pays leur avait enlevé.

Si nous avions fort peu participé au mouvement financier, à l'époque où il était actif, du moins n'avons-nous pas lâché pied sur le terrain commercial ? — Nous n'avons malheureusement pas, ici non plus, conservé la place que nous occupions.

Notre influence commerciale à La Plata est très ancienne, presque aussi ancienne que celle des Anglais. Pendant que ceux-ci importaient des cotonnades, nous prenions, dès 1830, possession du marché des vins, liqueurs, sucres, farines, conserves alimentaires et de tous les produits de nos manufactures nationales, plus recherchés que les articles anglais. Déjà, en 1830, notre colonie naissante était assez importante pour fêter dans un banquet la nouvelle des Glo-

rieuses Journées : on y comptait des émigrés de 1815 ; quelques-uns avaient pris part, en quittant l'armée impériale, aux guerres de l'indépendance hispano-américaine et y avaient conquis des gloires historiques. Artisans et commerçants, capitaines au long cours, dont quelques-uns avaient fait la course pendant la guerre entre Brésiliens et Argentins, avaient créé le cabotage dans le Parana et l'Uruguay, et un commerce international, par la voie des voiliers, avec la France.

Depuis 1830, la colonie s'était toujours accrue ; elle avait, en 1846, amené, malgré l'opposition de M. Thiers, l'intervention française contre Rosas. Après 1852, elle s'était augmentée de nombreux exilés d'un ordre nouveau, lettrés en général ; l'un d'entre eux, Amédée Jacques, avait été bientôt chargé par le gouvernement argentin de l'organisation de l'enseignement, et y avait brillé si bien que cet enseignement resta le monopole de professeurs français jusqu'en 1878.

Pendant ces diverses périodes, l'immigration basque et béarnaise avait, chaque année, envoyé de nombreux contingents ; tellement qu'aujourd'hui le nom de La Plata est intimement lié à l'idée d'une population française d'origine basque, comme celui du Mexique à l'idée d'une population d'origine dauphinoise. Les Basques de cette époque ont créé de grandes fortunes, parce qu'ils ont acquis la terre et l'ont gardée ; mais ils savaient rarement le français en débarquant, et n'apprenaient, après, que l'espagnol. Il est donc souvent difficile de les distinguer des Basques de l'autre côté des Pyrénées. Cependant leur présence et leur nombre contribua pendant longtemps à l'extension du commerce français qu'ils alimentaient par leur établissement dans les régions les plus éloignées, tout en laissant, le plus souvent, le labeur commercial aux Béarnais, qui ont des aptitudes spéciales, et avec lesquels on les confond souvent, très à tort.

Ce n'est que depuis 1880 que l'immigration française a été alimentée par toutes les provinces de France ; elle en est venue en nombre jusqu'en 1890, et s'est à peu près complètement arrêtée depuis. On peut dire que, pendant ce demi-siècle, plus de cent cinquante mille Français se sont groupés ou sont nés à La Plata, et l'on peut estimer encore leur

nombre réel, en y comprenant leurs fils nés dans ce pays, à plus de cent mille individus.

Le commerce français, pendant le dernier quart de siècle, a été victime d'un concours de circonstances qui l'ont privé de la plupart de ses avantages. La République Argentine a produit son blé, sa farine, son vin, son sucre, ses eaux-de-vie, ses alcools, en quantités dépassant ses besoins. Une industrie locale très active, très ambitieuse, s'est créée : mobilier, confection, toutes les parties du vêtement, la carrosserie, les machines agricoles, les industries du fer et du cuivre. Tout en empruntant leurs matières premières à l'Europe, elle fournit le marché intérieur de tous les produits, ou tout au moins de toutes les apparences de produits, qu'il peut exiger. Les besoins du Trésor, déguisés sous les théories protectionnistes, élevaient entre temps des droits prohibitifs contre les produits manufacturés à l'étranger; ces droits ne permettent plus que la consommation des articles de luxe à quelques rares privilégiés.

Notre activité et notre initiative, pendant cette période, ont été fort médiocres. Les grandes industries françaises qui se sont créées sont rares ; nous ne dominons dans aucune branche. On ne cite qu'un nom français dans l'industrie du sucre, un dans la viticulture, un dans l'industrie de la bière ; ils sont plus nombreux dans la meunerie et la distillerie ; mais, dès qu'une industrie affirme sa vitalité, elle est vite acquise par les Anglais. Beaucoup d'efforts individuels, après avoir triomphé de nombreuses difficultés, n'ont pas attendu ce succès final, ont dû même renoncer à la lutte, parce que notre colonie manque d'outillage financier.

Il y a bien une banque française, mais elle a eu des heures très difficiles, et, devenue modeste à l'excès, semble vouloir conserver le dernier rang parmi les banques. Elle voit petit, ne s'occupe que de choses minuscules, et démontre trop clairement que la France, ne possédant pas assez de financiers pour sa consommation intérieure, ne peut songer à en exporter.

Mais, au moins, notre commerce français, représenté par de nombreuses maisons, pourrait-il espérer que les producteurs de France se souvinssent de son existence. Cependant toutes

les grandes marques de l'industrie française ne choisissent que par exception leurs représentants parmi les Français. Ce sont des maisons allemandes, qui ont charge d'en répandre dans le pays les produits, et nous pourrions en donner ici une liste fort longue : elle prouverait que nous faisons plus pour enrichir nos concurrents en leur montrant les moyens de nous supplanter que pour défendre nos positions.

Le commerce français à l'étranger, ainsi dédaigné, voyant les vins de France vendus par des Allemands, les grandes marques de Champagne par des Allemands encore et par des Anglais, les conserves, les apéritifs confiés à des Hollandais ou même à des Italiens, ne se font pas scrupule de se faire les agents et les propagateurs, des marchandises allemandes. Ils vont en Allemagne chercher les articles à bon marché qui imitent les nôtres, et par pudeur patriotique, sans doute, en dissimulent l'origine, en les présentant comme d'origine française. Entre temps, si des capitaux français créent à Buenos Aires quelque entreprise, comme il arrive pour l'unique Société d'électricité, fort importante du reste, le gérant est italien et le directeur technique allemand. On a vu une grande Compagnie de navigation française, à qui la loi ne permettrait pas de prendre un matelot ni d'engager un maître coq qui n'appartînt pas à l'inscription maritime, garder pendant de longues années comme agent général dans la République Argentine un Suédois. Ainsi en est-il dans toutes les branches d'industrie, au grand préjudice de notre œuvre de colonisation et de la situation sociale de notre colonie.

Il est cependant un domaine que nous détenons à peu près seuls, c'est celui de l'exportation des grands produits du pays : la laine, les peaux de moutons, le blé, le maïs, le lin. La France achète à peu près les six dixièmes de ce que produit le pays, et ce commerce se chiffre par plus d'un demi-milliard. C'est de France que sont venus les premiers acheteurs de laines, envoyés de Mazamet, de Tourcoing, de Roubaix, de Reims, traitant directement avec les producteurs ; puis sont venus les acheteurs de blés, supprimant les intermédiaires ; l'importance rapidement accrue et devenue si imposante du port de Dunkerque vient de cette initiative.

Nous achetons donc dans la campagne presque tout ce

qu'elle produit, mais l'argent, puisque nos importations sont au-dessous de nos achats, que le pays nous doit très peu de chose et qu'il paye tout en Angleterre, c'est l'Angleterre qui le détient ; les produits sont employés d'avance à couvrir l'énorme redevance annuelle que celle-ci prélève. Les maisons françaises réalisent donc, de septembre à avril, des opérations considérables qui comportent des voyages, des avances de fonds importantes aux éleveurs et aux agriculteurs, des transports, à longue distance, jusqu'aux ports, par de longs chapelets de wagons anglais, des lettres de crédit, des traites sur Londres, plus rarement sur Paris. Cet énorme travail se fait sans bruit, et se résume dans la présence de quelques employés français dans un bureau que signale modestement une plaque de cuivre posée sur la porte. Quelques coups de crayons de courtiers suffisent à traiter et à clore des millions d'affaires, pendant qu'au loin, dans la plaine, le blé est coupé et battu par des machines anglaises, la gerbe attachée par du fil des États-Unis, et que le grain, mis dans des sacs anglais, passe des wagons anglais aux élévateurs anglais et de là sur des navires anglais. Aussi presque tout le monde ignore l'importance de notre commerce d'exportation ; et l'on ne sait guère le nombre des affaires qu'il traite avec les meuneries, les distilleries, les huileries, les tanneries, les lavoirs de laines et les filatures, depuis Elbeuf, Reims, Roubaix, Mazamet jusqu'à Dublin et Breslau.

Les nombreuses et élégantes boutiques de détail, qui, le long des rues les mieux fréquentées, étalent les dernières modes, les derniers livres, les dernières inventions du bibelot et des industries de luxe, tout l'outillage de la vie moderne, attirent plus les regards, occupent beaucoup plus le monde, mais font moins grande besogne. Elle perpétuent, à tort, la réputation de notre futilité, chez les peuples étrangers, qui se gardent d'avouer que c'est leur propre puérilité que notre art s'ingénie à satisfaire.

Entre temps, l'influence sociale de notre esprit national subsiste, bien que celle de notre littérature s'affaiblisse. Nos écrivains, nos penseurs, nos savants, nos dramaturges sont victimes de la traduction, du plagiat, du démarquage. Tout

ce qui se lit, s'enseigne, ce qui se joue au théâtre, vient de France, travesti sous des déguisements; les troupes italiennes présentent l'ensemble de notre œuvre dramatique sous des titres méconnaissables et sans jamais rappeler la provenance ou le nom des auteurs; les grandes fabriques de livres traduits à Barcelone inondent toute l'Amérique espagnole de nos œuvres de science ou d'imagination, démarqués, présentés comme originaux par des auteurs espagnols. Les œuvres même de nos statuaires sont mises dans le commerce par l'Allemagne. Le pillage est audacieux, et le résultat ruineux. La valeur de nos productions intellectuelles est ignorée de ceux qui les vendent, et de ceux qui les achètent, des professeurs qui y cherchent la matière de leur enseignement, des élèves et des étudiants qui ne lisent plus rien de français qu'au travers des traductions dissimulant l'origine.

Le télégraphe, cet élément du progrès dont nous laissons à l'Angleterre l'exploitation sous-marine, est encore, contre notre influence à l'extérieur, un moyen d'action très puissant, dont il est fait un usage déloyal et quotidien. Toutes les énergiques et verbeuses protestations ne prévaudront jamais contre les affirmations brèves et malveillantes, en style lapidaire. des câblogrammes, que tous les journaux reproduisent inconsciemment sans en soupçonner, au passage, la perfidie.

Ainsi bloqués dans leur isolement, et entourés de concurrents parfaitement armés, les colons français ont tant de difficultés à vaincre que l'on ne saurait trop admirer ceux qui réussissent.

Ils sont heureusement nombreux. C'est à la campagne que nous devons les chercher; c'est là que, après de longues années de séjour, après avoir pratiqué la pauvreté pampéenne, derrière un modeste troupeau, beaucoup sont devenus de puissants propriétaires. La terre les sauve en ce pays où elle enrichit tous ceux qui croient en elle, savent l'acquérir et la garder. Elle produit, sans autre travail que la facile surveillance d'un troupeau, qui croît rapidement et incite à acheter de nouveaux domaines. Cet enrichissement est, sans doute, à longue échéance, mais il est sûr; la seconde génération en recueille les fruits quand le père disparaît. Cette seconde génération, née dans le pays, figure sur les statistiques et les recensements, avec son titre de citoyen argentin,

de par la loi ; il faut bien dire qu'elle l'est aussi par le cœur. et se souvient rarement de ses origines françaises.

Elle démontre par son attachement au sol qui l'a vu naître qu'elle a bien hérité du caractère de ses aïeux. Le fils du Français, né à l'étranger, d'esprit aussi casanier que son père, résiste, comme l'a fait celui-ci, à s'éloigner de son pays natal. Il se souvient de l'isolement contre lequel son père a eu à lutter à l'arrivée, du peu de solidarité qu'il a trouvé chez ses compatriotes. Il n'a aucun désir de tenter une émigration à rebours, de sacrifier les camaraderies acquises pour aller en France à la recherche d'illusoires affections qui ne reviennent guère à l'exilé oublié, moins encore à sa descendance : celle-ci ne prive-t-elle pas les collatéraux de l'héritage, toujours rêvé, d'un oncle d'Amérique ? Le pays de son père, dans un lointain vague, apparaît au fils américanisé comme défendu contre son retour par des lois sociales qu'il ignore et une loi militaire qu'il redoute aussi, comme un pays où l'on parle une langue qu'il a mal apprise.

Car la langue, même dans les familles les plus françaises d'esprit, est à la merci de tous les jeux de l'enfance qui se font naturellement en langue espagnole ; c'est la seule que l'enfant emploie ; l'école la perfectionne, et le cours de français, s'il lui apparaît comme une pieuse station dans la chapelle de ses pères, est aussi pour lui l'enseignement d'une langue étrangère peu utile.

* * *

Si, à présent, en conclusion de cette comparaison entre le succès des Anglais et le médiocre résultat de nos efforts dans la République Argentine, nous cherchons la cause de notre infériorité, nous la trouverons dans ce manque absolu de solidarité qui fait notre faiblesse, crée autour de nos efforts individuels des obstacles sans nombre, et nous oblige à acquérir pour les vaincre une force exceptionnelle dont les Anglais n'ont que faire.

Aux Anglais, la médiocrité suffit pour parvenir ; l'entraînement des sports n'y est pour rien, — ce n'est qu'une apparence offerte à l'ingéniosité des observateurs super-

ficiels ; — ce qui vaut, ce qui produit des résultats et leur assure l'empire du monde, c'est la pratique de la solidarité ; c'est la science de confier au meilleur le soin d'utiliser toutes les forces, et de lui conserver son poste malgré les échecs partiels qu'il peut subir. Eux, ne sont pas, comme nous, avides de gloire individuelle ; ils consentent à n'être qu'une parcelle d'un groupe triomphant.

L'Anglais ne s'expatrie pas ; non pas que le monde soit anglais, ou que, lui, soit citoyen du monde ; mais, précédé, accompagné, suivi à l'étranger de capitaux anglais, il continue, au dehors, sa vie et sa carrière, telles qu'il les a conçues et tracées dans son pays ; il ne fait que les élargir et hausser ses ambitions.

Pour l'Anglais, quand il arrive avec sa femme, ses enfants, sa boîte à thé et son coffre à tennis, pas de contact avec les difficultés et les misères de la transplantation. Son milieu social l'enveloppe. Il est membre d'une puissante association, travaillant à l'unisson, en vertu d'un plan général. Aujourd'hui un Anglais, dans aucun pays, n'arrive le premier et seul. Enfonceur de portes ouvertes, il entreprend facilement son œuvre, muni de tout l'outillage nécessaire pour la mener à bien ; il est un rouage dans l'œuvre commune, commencée avant lui, pour être continuée par ses successeurs.

Le Français a toujours cette illusion qu'il va, le premier, mettre le pied sur une rive déserte. Ceux qui l'ont, au départ, accompagné de leurs vœux sont aussi bien renseignés que lui. Héritier classique de tous les Robinsons, il se soucie peu de s'encombrer de provisions : une tente, une arme quelconque, des vêtements légers, — car tout pays exotique est, pour lui, pays chaud, — c'est assez. Aussi, tous, laboureurs, artisans, ou inévitables bacheliers, ont à supporter, à l'arrivée, des épreuves un peu rudes. Ceux qui savent se servir de leurs bras s'en tirent le plus souvent ; les autres ont peine à sortir de l'antichambre de la vie américaine. Il leur faut dépouiller le vieil homme, changer d'allure, d'aspect, de tenue : d'intellectuel, devenir manœuvre ; d'apprenti notaire, colleur d'affiches; d'avocat, laveur de vaisselle ; d'ex-juge de paix, infirmier, pour ne citer que ces cas, parmi des centaines, pris sur le vif. Ces exemples connus, la facilité des

communications, l'abondance des renseignements, rien n'y fait. L'innocence des partants reste la même, et l'endurance des arrivants est toujours mise à l'épreuve. A ceux qui ont réussi, il a fallu une vie entière d'effort dans l'isolement : s'ils ont fondé une famille, comment s'étonner qu'elle cesse d'être française à la première génération, et qu'à la seconde elle oublie la même langue maternelle ?

L'esprit français aime les difficultés, peut-être parce qu'il a, plus que tout autre, l'entrain pour les vaincre. N'est-ce pas, du reste, ce goût national qui nous oriente, depuis vingt ans, vers les climats les plus antipathiques à notre race, où l'œuvre de colonisation est le plus pénible, et où, cependant, nous semblons réussir si bien que les autres peuples, après de longues années d'hésitation, nous suivent à l'envi avec la pensée de profiter de tous nos efforts, pour en confisquer le résultat ?

Notre enthousiasme colonial, à coups d'épée, a remanié la carte, à la fois, sur plusieurs continents. Il n'y a plus de Français qui ne rêve de missions dans l'inconnu, à la tête d'une brillante escorte, d'un groupe de porteurs vigoureux et souvent traîtres ; qui ne songe à pénétrer, le premier d'entre les blancs, au centre d'une vallée africaine. Les régions coloniales ou à coloniser sont devenues, pour nous, Français, les pays où l'on meurt courageusement, à la française, sous l'habit militaire ou civil, dont les rares revenants portent sur leur visage les traces de leur vertu et s'excusent, en rentrant, de n'être morts qu'à demi au champ d'honneur.

Gardons nos vieilles vertus, mais tâchons d'acquérir les qualités nécessaires pour soutenir la lutte contre les concurrences étrangères, partout où elle est engagée. Il n'y a pas au monde qu'un continent noir ou un continent jaune. N'oublions pas que notre activité peut s'exercer sur des régions plus favorisées que celles que nous conquérons, et que là aussi nous travaillerons pour la grandeur de la France.

ÉMILE DAIREAUX

LA BECQUÉE[1]

XI

« ENTREZ ! ENTREZ !... TANT QU'IL Y AURA DU PAIN DANS LA HUCHE... »

La résignation de Félicie nous effraya plus que sa colère.

Elle jouait aux cartes avec Casimir !

Ils étaient assis l'un vis-à-vis de l'autre, à une petite table ovale ; le matin, l'après-midi, le soir, tous les jours de la semaine hormis celui où venait M. Laballue. Les termes du besigue et du piquet s'élevaient seuls dans le salon d'utrecht, avec les gazouillements des jetons d'ivoire. Grand'mère et ces demoiselles osaient à peine regarder les deux partenaires, et tremblaient.

On était presque plus à l'aise quand la douleur physique faisait crier Félicie. Alors, elle jetait les cartes et allait se tordre sur le canapé. On avait descendu le paravent, malgré l'été ; elle dissimulait sa torture derrière les images grotesques, et elle se piquait à la morphine. On entendait s'amollir sa plainte, et ses soupirs se régulariser et décroître, puis se relever en un souffle de bien-être ou d'extase. Et elle reprenait le jeu qui lui trompait l'attente de la mort.

1. Voir la *Revue* des 15 octobre, 1er et 15 novembre.

Il n'était plus question de rien. Il semblait que la vie morale nous manquât totalement. Ce qui eût, autrefois, retourné la maison, ne parvenait pas à soulever une onde sur l'accalmie plus inquiétante, à vrai dire, que la tempête.

Un jour, l'oncle Planté surprit Casimir qui pinçait Valentine, dans le corridor. Il jura si fort que tout le monde accourut, même Félicie ; et l'on comprit. Personne ne dit mot. L'oncle lui-même se tut.

On laissait parler Casimir à table ; on lui permettait de prendre la voiture pour aller au moulin ou chez son notaire. Un de ses créanciers sonna, un matin. Il le reçut sous les noisetiers. De son fauteuil, Félicie apercevait les deux hommes qui discutaient.

— Quand le ciel croulerait, soupirait-elle, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?

— Félicie ! voyons, tu ne dis pas ce que tu penses !

— Moi? Ah bien ! je vous prie de vous imaginer qu'à mon âge, les illusions sont tombées ! Je l'ai déjà répété cent fois : je ne crois plus à rien de rien.

Elle n'avait pas mis le pied hors des murs, depuis son retour de Paris. Ses jambes la trahissaient ; à cause de ses crises fréquentes, elle redoutait même une sortie en voiture. Adieu les tournées dans les fermes, les promenades sous les noyers, les haltes sous les vieux sapins ou au dolmen ! Elle pouvait marcher jusqu'aux abeilles, et revenir. C'est là qu'elle allait volontiers :

— Bonjour, leur disait-elle, vous me reconnaissez donc encore? Allons, travaillez bien... Et puis, ne vous étonnez pas trop si vous ne me voyez plus.

Quel regard, lorsque, penchée sur la canne fourchue, elle considérait l'allée fuyant au fond du jardin, sous les lilas, où il fallait s'abstenir de risquer un pas de plus, sous peine de se faire traîner pour revenir, comme une bourrée de bois mort!

— Écoute, mon petit, écoute !

Elle entendait la pluie que répandaient les arrosoirs de Fridolin, et en même temps le bruit d'une bêche :

— Va voir, mon petit, si c'est ton oncle Planté qui bine les poiriers. J'espère bien qu'ils ne m'ont pas pris encore un homme de journée...

Elle prétendait ne plus croire à rien !

Un des secrets tourments de ces dames était de n'avoir pas su contraindre la malade à retourner à Paris. Peut-être eût-il été encore temps de l'opérer, bien que le chirurgien eût déclaré la chose urgente : « Quand on pense qu'à l'heure qu'il est, Félicie serait sauvée !... » Une lettre alarmée arriva de Paris. La croissance d'Adrienne nécessitait une opération nouvelle : « Oh ! un rien ! Mais, avec ces satanées histoires-là, est-on jamais parfaitement tranquille ? Et les frais, grand Dieu !... » Deux jours après, une dépêche : « Ange succombé dans nos bras. Fous de douleur. » Cette fois-ci, Milwaukee avait échoué.

— Vous voyez ce que c'est ! dit Félicie. Mourir pour mourir, autant s'en aller à son heure.

Elle envoya des secours à Paris et oublia, dans sa lettre, son dernier ressentiment contre Philibert. Le malheureux écrivit des pages éperdues, à donner des inquiétudes pour sa raison. On l'invita à venir se remettre à Courance. Il télégraphia : « Avec ma femme ? » Félicie fit répondre : « Avec ta femme. » Ils arrivèrent. Leur chagrin était indescriptible, leur détresse complète. Le tableau du Salon, vendu trois cents francs au brocanteur, pour les honoraires du médecin ; les études, la dernière pochade, pour les frais de l'église. Au moins, la petite chérie avait eu un enterrement convenable ; quant au monument, on verrait plus tard.

Philibert et sa femme furent installés au premier étage de la maison neuve. Marceline était une femme commune, que la timidité, la peine, et aussi l'ivresse de se voir à Courance, excitaient à parler beaucoup, de tout, sans cesse, à tort et à travers. On ne pensa presque pas à s'en choquer ; pas plus qu'on ne songea qu'on s'était battu, une année entière, à propos de l'admission de cette femme à la maison. On n'en était plus à faire la petite bouche.

Félicie avait adopté quelques phrases qu'elle répétait : « Quand le ciel croulerait... » « Entrez ! entrez... ! tant qu'il y aura du pain dans la huche... », allusion à l'hébergement forcé de Casimir, du ménage parisien, de la future famille de mon père. Lorsqu'elle causait toute seule avec M. Laballue, elle parlait souvent de « faire la part du feu ».

Mon père annonça que son mariage était fixé au 1er septembre.

— C'est un excellent moment, dit Félicie, pour le voyage de noces.

— Oh! nous n'irons pas loin. Comme la cérémonie doit avoir lieu à Paris, nous nous contenterons d'y séjourner un peu.

— A Paris?

— M. Pope, oncle et tuteur, a conservé son domicile légal à Paris. Je préfère, d'ailleurs, à tous égards...

— Parfaitement! parfaitement!

Après mille précautions oratoires, il demanda la permission de présenter sa fiancée. Félicie jeta un : « Ma maison est ouverte! » qui lui coupa la respiration.

Ces manifestations de libéralisme affecté faisaient courir des frissons sur les épaules. L'intransigeance de jadis nous eût paru bien préférable.

Mon père tournait son chapeau, comme un paysan. Il hésitait; il balbutia :

— Mais... c'est que...

Elle vint à son aide :

— C'est qu'elle ne peut pas venir toute seule?... Que les Pope l'amènent! Entrez! entrez!...

La veille du jour fixé pour la visite, Félicie commanda d'ouvrir le grand salon, et Fridolin parut, les bras en croix, entre les persiennes repliées. La mine de ce serviteur dévoué s'effondrait en même temps que la figure altière de Courance. Il avait vieilli plus que Félicie. Il prononçait à tout propos des jugements sombres. Il aspira l'air par sa brèche, et dit :

— Il me semble que je livre les fortifications de la ville de Metz.

— Plaît-il? dit Valentine qui battait déjà les meubles.

— Suffit, jeunesse!

Malgré le mal que l'on se donnait pour être calme, la prochaine entrée des Pope à Courance causait de violentes palpitations. Grand'mère me prit par la main et me mena devant la photographie :

— Mon enfant, te rappelles-tu ta maman?

— Oui.

— Eh bien ! mets-toi cela dans la tête : quoi qu'il arrive, et quoi qu'on te dise, tu n'auras jamais qu'une maman ; c'est celle-là. Il n'y en a pas de meilleure ni de plus belle. C'était une sainte ; elle est au ciel ; elle te voit. Allons ! promets-lui que tu l'aimeras toujours.

Je joignis les mains et je dis :

— N'aie pas peur, maman : l'autre, c'est bon pour papa, mais moi...

— Ce n'est pas comme cela qu'il fallait t'exprimer, dit grand'mère, mais enfin, c'est bien. Allons, tiens-toi propre, et sois poli quand *on* t'embrassera.

Ce fut vers quatre heures que fut signalé le roulement de la voiture. Valentine courut à la grille, pour être bien sûre, et elle remonta l'allée en hurlant :

— V'là les Pope ! V'là les Pope !

Chaque pas du cheval trottant sous les ormes nous heurtait la poitrine. Au sortir de l'allée, on reconnut la victoria de mon père. A côté de lui : du rouge et des cheveux noirs. Point de Pope.

La voiture, évitant les communs, vint par l'esplanade sablée, et s'arrêta devant le perron. Mon père sauta, mais un peu tard pour présenter la main, et la robe rouge, prise au marchepied, découvrit une jambe, fine et longue, jusqu'au genou.

Nous vîmes cela du petit salon. Quelqu'un fit : « Aïe ! aïe ! » comme lorsqu'on est piqué d'une aiguille, et une grimace passa sur les visages.

— C'est heureux, dit grand'mère, que le marchepied ne soit pas plus haut !

Mon père monta le perron, ému, pâle comme son gilet.

Les Pope avaient dû partir pour Paris, en vue des préparatifs urgents. Mademoiselle les rejoindrait sous peu ; elle s'était soumise à un désir d'escapade, d'une incorrection !...

— Un enlèvement ! dit-il.

Les lèvres murmuraient :

— Charmant ! charmant !

On fut tout de suite sans façons. *On* m'embrassa, avec force compliments. C'était la deuxième femme, pour moi,

qui sentît si bon. Le salon fut promptement imprégné de son parfum. Elle avait des cheveux luisants, épais, bouillonnants, débordants ; des yeux deux fois plus grands que les nôtres ; un petit front ; une bouche tout en dehors, étroite, écarlate. Quand elle souriait, ses dents étaient plus claires que le jour.

Elle avait un brimborion d'accent étranger, un rien, une résonance ancienne demeurée à la voûte du palais, une musique entendue d'au delà de l'eau. C'est elle qui parlait le plus, car elle était le moins embarrassée. Évidemment, on lui trouvait « mauvais genre », mais le trouble qu'elle répandait par son étrangeté nous gagnait. Je ne voulais plus m'en aller de ses jupes ; je la respirais de toutes mes forces ; je me laissais asseoir sur ses genoux, et, quand elle me pressait, je restais le nez contre son corsage. En m'embrassant, elle me causait un plaisir extraordinaire.

Mon père triomphait, et les couleurs lui revenaient, quoiqu'il eût un regard d'homme ivre. Les pauvres figures de ces dames faisaient peine à voir.

On se leva pour passer à la salle à manger, où des rafraîchissements étaient préparés. On s'étonnait que la créole fût si peu prodigue de détails sur la Nouvelle-Orléans. Car on se la figurait élevée au milieu des rizières, des nègres, des serpents boas. Elle avait vécu vingt-deux ans à Paris.

— Cela ne me rajeunit pas ! disait-elle.

Elle connaissait beaucoup les peintres ; pas Philibert, toutefois. Mais il ne s'en froissa point, et ils parlèrent ensemble d'expositions.

— Et vous ne regrettez pas Paris?

— On y est si méchant ! dit-elle.

Félicie s'excusa de ne point nous accompagner au jardin ; grand'mère tint à rester près de sa sœur : les vieilles tantes s'étaient éclipsées ainsi que l'oncle Planté. Ce fut Casimir qui assuma le rôle de cicérone ; et il semblait montrer sa propriété.

La créole ondulait devant nous, ployant la taille pour éviter les branches, ou tendant la joue, soudain, à la caresse d'une pointe de feuille. Elle se retournait et abusait de son rire facile. Près des abeilles, elle ramena des deux mains sa robe en avant, et courut comme une fillette. Félicie et

grand'mère, assises sous les noisetiers, la regardaient de loin. Mon père me dit :

— Dans quelques jours, elle sera ta maman. Est-ce que tu l'aimeras?

J'avais envie de dire oui, à cause de sa bonne odeur ; mais je me souvins de la leçon de grand'mère. Il en eut le soupçon et reprit d'un ton impératif:

— Il faut que tu l'aimes. C'est moi qui te le dis. Je suis ton père, sacrédié !...

Nous ne les vîmes plus avant le mariage. Mais grand'père Fantin, qui consultait M. Clérambourg, nous donna des nouvelles. Les Pope, partis pour Paris, ne devaient plus revenir à Beaumont. Le château de la Roche était en vente, — le pays, entièrement exploré, n'offrant plus d'attraits à madame.

— Ces insulaires, disait M. Clérambourg, ont du mal à s'acclimater dans nos petits endroits ; il leur faut du neuf tous les matins. Nadaud va perdre une bonne maison...

— Il en a pris la fleur, dit Casimir.

— Elle lui coûtera cher, dit M. Clérambourg.

On sut, en effet, que non seulement le marquis de la Frelandière, mais la plupart des maisons nobles, et plusieurs propriétaires catholiques lui avaient retiré leur clientèle. La valeur de son étude s'en trouvait singulièrement diminuée. De dépit, n'affichait-il pas des opinions démocratiques?

— Parfait, disait M. Clérambourg, quand vous avez la bonne fortune de trouver des capitalistes assez excentriques pour vous soutenir ; mais, dans l'état actuel de la propriété foncière, les idées avancées sont incompatibles avec le notariat.

Casimir développait ce sujet avec complaisance, car c'était détourner l'attention de ses affaires personnelles. La table, augmentée d'une rallonge pour les trois bouches nouvelles, restait silencieuse ; on baissait le nez dans son assiette et relevait un œil furtif sur Félicie. Elle ne bronchait pas.

Une seule chose semblait la préoccuper désormais : la morphine et le nombre des piqûres autorisées. On avait dû lui arracher la seringue, ainsi que le petit flacon de baume souverain et mortel, car elle en abusait. Cette exécution s'était faite, un mercredi soir, Sucre-d'Orge étant monté sur ses

grands chevaux et ayant parlé à sa vieille amie comme à un animal indompté, l'oncle Planté, Philibert et toutes les femmes formant cercle autour d'elle et frappant du pied. Scène affreuse. On avait vu, pour la première fois, Félicie pleurer. Elle avait cédé à la force, et remis entre les mains de sa sœur l'étui plat en maroquin noir. Depuis lors, elle pleurait quelquefois, pareille à une enfant privée de sa poupée, et redemandait la chose avec des minauderies gentilles et puériles, plus atroces que des cris. Grand'mère allait avec elle derrière le paravent et la piquait. Dans la griserie du soulagement, il arrivait que Félicie embrassât sa sœur.

Le paravent prenait l'aspect d'une clôture sacrée derrière laquelle se passaient des scènes mystérieuses. Je n'osais plus en déchiffrer les légendes. Les messieurs au bain, les curés de village, les mamans-canards, ne donnaient plus envie de rire.

Félicie m'envoyait avec Philibert dans les fermes. L'application du malheureux à s'initier à l'agriculture était touchante. Il interrogeait les femmes dans les champs ; il faisait causer les enfants au bord des chemins, afin de surprendre les notions par trop élémentaires dont il n'osait avouer l'ignorance : l'époque où l'on sème le blé, où l'on fume la terre, où l'on taille la vigne, où l'on doit rentrer les regains. Mais son cerveau était rebelle à tout cela ; souvent il écoutait mal ce qu'il s'était donné tant de peine à demander, et il demeurait absorbé par quelque particularité pittoresque de la personne qui lui parlait. Bien des fois aussi, tout en marchant, tout en causant, quelque chose comme un flot lui montait à la gorge, et il détournait la tête : c'était le regret d'Adrienne, qui se gonflait dans son cœur. Il restait maladroit dans les rapports que nous faisions à Félicie, et il était humilié parce qu'elle m'écoutait de préférence.

Quand elle nous ordonnait de lui ramener Pénilleau, Cornet, ou le père Moreau, elle humait sur les épaules du paysan, par-dessus le livre de comptes, l'odeur de chacune de ses terres, de chacune de ses étables, et elle en évoquait avec une précision minutieuse les plus infimes détails, comme un exilé qui pense au jardin de son père. Elle ne congédiait plus ses hommes sans leur dire :

— C'est peut-être la dernière fois que nous comptons ensemble ; mais, que j'y sois ou que je n'y sois plus, il n'y aura rien de changé.

On interprétait de différentes façons ces paroles ambiguës. L'interroger sur l'avenir semblait encore prématuré et de mauvais goût. Elle-même ajoutait parfois ce commentaire :

— Qu'est-ce que je suis, moi? rien. Qui est-ce qui vous nourrit? c'est Courance.

On le savait bien ; et c'était Courance que tous convoitaient.

Cet appétit naturel se dissimulait à peine depuis que Félicie baissait. Casimir était certain de prévoir la teneur du testament, à un legs près. Il s'interdisait d'être trop optimiste : les parents âgés ne devaient compter que sur une petite rente... à moins que la nécessité, surgissant des affaires du moulin de Gruteau, ne forçât la main à la testatrice : « Avec le tiers d'une ferme, elle comblerait le trou !... » Selon lui, « Courance serait partagé en deux moitiés divises ou indivises, attribuées aux deux neveux : Philibert, d'une part, et le petit, de l'autre, venant en représentation de feu sa pauvre mère ».

— Du petit, n'en parlons pas : Nadaud sera là qui prendra les intérêts de son fils et qui, personnellement, aura faim pour plusieurs. J'ai tout lieu d'espérer que Philibert se conduira bien avec nous...

— Mais, l'oncle Planté? disait grand'mère.

En effet ! on l'oubliait toujours. Cependant, il était probable qu'il garderait, sa vie durant, la jouissance de toute la fortune.

— La mort de sa femme, quoi qu'on en pense, sera pour lui un grand coup.

— Il a toujours eu l'habitude de vivre dans son ombre.

La plus acharnée à connaître son sort à venir était la vieille tante Gillot, la centenaire. Elle venait fréquemment, depuis le voyage de Paris, sous prétexte de demander des nouvelles, et la peur qu'elle avait que l'on touchât à la rente que lui servait Félicie, perçait sous toutes ses interrogations. Elle eut plus d'audace que les autres et ouvrit la brèche en parlant presque nettement. Tout le monde s'y précipita :

— Un malheur est si vite arrivé ! Félicie, vois-tu, il n'est jamais trop tôt pour mettre ordre à ses affaires...

— Tout est en ordre, nous le savons bien. Ah! certes, ce n'est pas la confiance en toi qui nous manque!

— Mais c'est précisément cette confiance aveugle que nous avons en toi, qui nous fait redouter de tomber entre les mains de Dieu sait qui!

— Il est bien évident que nous pouvons tous disparaître avant toi, mais, notre chandelle éteinte, à nous, personne ne s'en apercevra: tandis que...

Félicie regarda une à une toutes les bouches, et dit :

— Vous aurez à manger.

XII

LA TERRE EST SAUVE!

Félicie s'alita dans les premiers jours de septembre.

On ne la vit pas descendre, un matin; au moment de se mettre à table, ces dames s'interrogèrent en désignant la place vide, et grand'mère fit signe de la tête : « Non. » Pendant quelques jours encore, on posa son couvert, à la place habituelle, devant la cheminée, sous la photographie et le Cupidon. L'oncle Planté regardait, en face de lui, la serviette sanglée dans le rond d'ivoire.

La femme de Philibert se révéla promptement une garde-malade incomparable. Elle, grand'mère et la Boscotte montaient et descendaient tout le jour; on les rencontrait dans le corridor, faisant du vent à leur passage. Et Félicie ne voulait point que les autres personnes entrassent dans sa chambre, car elle avait honte de se montrer si délabrée.

Une après-midi, je l'aperçus, du dehors. La fenêtre ouverte, au-dessus de la salle à manger d'acajou, laissait voir un bonnet blanc et le bras d'une camisole à dessins mauves. Le bonnet tourna, et les yeux bleus parurent dans une chair couleur de paille d'avoine. Ils se fixèrent à distance. Ils devaient, au delà du parc, caresser le coteau où mûrissait la vendange. Ils restèrent là, longtemps. Peut-être voyaient-ils plus loin encore... Le jour était magnifique; un air doux

soulevait le parfum des héliotropes autour du perron ; la jolie rouille de l'automne commençait de gagner les touffes d'arbres; l'oncle Planté, au bout de la pelouse, mettait en place les bulbes des jacinthes ; contre le mur, entre les tamaris et un grand bouleau blond, Fridolin passait aux grappes de chasselas, comme à de belles chevelures dorées, des filets de crin ; et, de l'autre côté de la clôture, on entendait un homme qui poussait la charrue en nommant tour à tour ses bœufs : « Brun » et « Rosé ». Çà et là, un cri d'oiseau, une voix dans la campagne. Tous les bruits étaient familiers et charmants. Et, au-dessus de cela, dans le grand désert du ciel immobile, qui dira jamais ce qu'il y avait, pour qu'un enfant, qui ne recevait que l'impression confuse des choses, en ait frémi?

Philibert, étonné de me trouver si attentif, frappa dans ses mains. Je sautai, et, là-haut, la face jaune abaissa les yeux sur nous.

Elle était prise! On l'avait vue; ne pouvait-on l'approcher? Philibert demanda la permission de monter. Elle branla sa pauvre tête désespérée. Nous insistâmes. Alors elle nous dit :

— Eh bien! attendez un peu, que je fasse un brin de toilette.

Marceline parut au bord de la fenêtre, tenant à deux mains la veilleuse, un tablier bleu à la ceinture. Toujours en train, tuant son chagrin à force d'agir, elle travaillait plus que les bonnes, veillait la malade, la changeait, lui cuisinait des plats légers, connaissait tous les soins subtils. Félicie, humiliée d'abord, la boudait sans tiédir son zèle, mais, vaincue par son courage, elle la prenait en affection et ne permettait plus qu'aucune autre personne la touchât. Grand-père Fantin en augurait beaucoup de bien pour les dispositions testamentaires.

Derrière nous, tout le monde pénétra dans la chambre et, de ce jour là, Félicie, qui ne comptait plus les défaites, laissa voir sa décrépitude.

Elle était assise dans un grand fauteuil garni de toile de Jouy à vignettes, et sa personne semblait tassée, réduite, ainsi que sa figure, comme si « le crabe » l'eût mangée tout entière. La table de nuit portait des fioles ; un guéridon, les

six livres des fermes, en toile noire élimée aux angles ; une armoire de noyer qu'on ouvrait souvent exhalait une odeur de lavande et d'iris.

Elle parut étonnée de nous voir si nombreux tout à coup autour d'elle :

— Mon Dieu ! dit-elle, mais combien donc est-ce qu'il y en a ?

On se compta, en riant, sans en avoir envie. On lui dit qu'il y aurait demain une tête de plus, si elle le voulait bien : madame Leduc réclamait la faveur de venir l'embrasser.

— Oh ! oh ! dit Félicie, cela sent mon enterrement.

Elle demanda à grand-père Fantin s'il voyait un inconvénient à se rencontrer avec sa sœur, malgré le tour qu'elle lui avait joué. Il n'en voyait aucun.

— Allons ! vous n'êtes pas susceptible.

Trois jours après, le frère et la sœur se faisaient mille tendresses et ils se promenaient, bras dessus, bras dessous, dans les allées de Courance : les meilleurs amis du monde.

La première conséquence du séjour de madame Leduc fut que Félicie témoigna le désir de voir un prêtre. Elle ne voulait point entendre parler de l'abbé Fombonne, curé de sa paroisse : mais elle dit qu'elle recevrait monsieur le curé de Beaumont.

Le curé de Beaumont était un vieillard sec, très distingué et très digne. Originaire d'une grande famille, en dix années de ministère, il avait distribué sa fortune. Il prêchait le renoncement au monde et vivait conformément à sa parole. C'est pour cela qu'on parlait peu de lui.

Quand il vint, on le laissa avec sa pénitente, et leur entretien dura longtemps. Félicie en sortit maussade.

— Je gage que monsieur le curé vous a reproché votre attachement aux biens terrestres ?

— Peu importe ! dit-elle ; mais, quand j'aurai besoin d'un conseil, ce n'est pas à lui que je m'adresserai.

— Je vois qu'il n'a pas été de votre avis.

Ce petit incident causa des inquiétudes. On soupçonna qu'elle avait consulté le curé à propos de son testament. Pourquoi n'approuvait-il pas ses intentions ? Et l'inquiétude s'accrut, parce que Félicie se préparait décidément à la mort.

et ne parlait pas d'ajouter le moindre codicille à ses dispositions déjà anciennes.

Grand'mère blâmait ceux qui doutaient de sa sœur :

— A vous entendre, en vérité, on la croirait inhumaine : mais, depuis quinze ans, vingt ans, qui est-ce donc qui nous a donné la becquée? Elle ne nous laissera pas mourir de faim ; elle nous l'a promis ; moi, je ne lui demande pas autre chose.

Madame Leduc fut un ferment nouveau au milieu du groupe de ceux que la réserve de Félicie commençait à aigrir. Des conciliabules secrets se reformaient autour d'elle. Grand-père Fantin parlait très haut et accusait Sucre-d'Orge d'être le mauvais conseiller de Félicie. Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde, elles-mêmes, étaient assez tapageuses.

Philibert, lui, dessinait des projets pour le monument de sa fille. Sa femme se dépensait sans mot dire. L'oncle Planté abandonnait le jardinage, négligeait Valentine, s'enfermait tout seul, ou errait sur les routes avec Mirabeau. En son absence, Casimir annonça :

— Je vais frapper un grand coup.

— Oh ! je t'en supplie, dit sa femme, ne fais rien !

Madame Leduc avait imaginé de nous réunir chaque soir auprès du lit de la malade afin d'y réciter la prière en commun. Elle y joignait une lecture pieuse que l'on écoutait en silence. C'étaient ordinairement de noires méditations où le nom de la mort revenait fréquemment ainsi que le « vanité des vanités » que la lectrice prononçait sur un ton lamentable, et de préférence en latin. Félicie, le nez levé vers le ciel du lit, donnait l'exemple de la patience. Un soir, comme on se retirait, elle me retint par la main et me dit :

— Mon petit, tu es bien jeune pour comprendre les termes bizarres qu'on emploie devant toi ; mais tu as de la mémoire et tu te souviendras plus tard de ce que tu auras entendu. Crois-en ta vieille tante qui est tout près d'aller se faire juger par le bon Dieu : ce n'est pas vrai !... tout n'est pas vain. Leur *vanitas vanitatum*, c'est un charabia de gens qui n'ont jamais été bons à rien. Méfie-toi toujours des grands mots ; c'est comme pour les fruits trop poussés : ça n'a aucun goût.

» Rappelle-toi quand nous nous promenions ensemble : tu

allais te pencher sur la terre pour distinguer le blé tout petit; quelque temps après, nous l'apercevions de la route; un beau jour il était aussi haut que toi; une autre fois, le vent le couchait comme si les troupeaux s'étaient vautrés dessus et je me faisais des cheveux blancs!... enfin on le voyait battre, au milieu de nuages de poussière, et on comptait le nombre des boisseaux de grain. Est-ce que c'était une plaisanterie? Est-ce que nous avions tort d'épier les brins d'herbe dans les champs, et de nous intéresser à eux, et de croire en eux comme en des amis? Est-ce qu'ils nous ont jamais trompés? Est-ce qu'ils se sont jamais lassés de devenir le pain que Fridolin met au four? Est-ce que ce pain — que mange madame Leduc comme les autres — est une vanité? Et le beau vin qui sent la framboise et que ton oncle Planté regarde à contre-jour, par plaisir, en clignant des yeux? Et nos sapins? Et les souches qui font les flambées d'hiver? Et nos moutons? Et nos bonnes bêtes de vaches? Et les jolis fromages bleus, dont les paysans se nourrissent? Des vanités, sans doute? Imbéciles! Pourquoi ne parlent-ils pas de cela dans leurs prières, au lieu de nous donner la frousse avec leurs histoires apocalyptiques? Moi, mon enfant, je remercie le bon Dieu de m'avoir permis de voir toutes ces vanités-là renaître sous mes yeux, tous les ans, bien régulièrement, — avec des hauts et des bas, — soixante-cinq années bien comptées.

» Retiens ceci : c'est qu'il faut s'attacher à quelque chose et s'y cramponner comme s'il n'y avait rien au monde de plus important; il faut regarder près de soi, et non pas dans les étoiles; autrement, tu feras des mots et point d'ouvrage. Va te coucher, mon petit bonhomme.

Dorénavant, Félicie me prit fréquemment la main, au bord de son lit, ou sur ses genoux, quand on l'asseyait dans le fauteuil. Et elle me parlait de Courance :

— Ton père, ta grand'mère, tes oncles, tes tantes, c'est très bien, disait-elle, mais regarde cette terre-là : c'est elle qui les fera vivre tous.

Elle achevait parfois ses phrases entre ses dents, soit parce que la douleur lui poignardait l'estomac, soit parce qu'elle les jugeait au-dessus de mon âge. J'entendais souvent :

— On n'y touchera pas ! Non, non ! pas une motte de terre !...

Je restais des heures avec elle, un grand livre ouvert, près de la fenêtre. Le temps se maintenait au beau ; c'était la splendide sérénité de septembre. On apercevait jusqu'à la ligne sinueuse des peupliers dans les prés ; et jusqu'aux vignes rouges dont les sarments épamprés, relevés soigneusement autour de l'échalas rigide, faisaient de chaque cep un petit soldat de bronze rangé pour la bataille. A l'extrême droite, autour du caillou gris du dolmen, descendaient les rangs plus clairs des vignes blanches. Sous les noyers des routes, au loin, un homme, haut comme une quille, passait, et l'œil de Félicie le suivait. D'un champ de chaume s'élevait tout à coup une lourde volée de perdreaux. Devant la maison, Mirabeau, couché dans le sable, les quatre pattes en l'air, se roulait et modulait des vagissements de bonheur. Félicie se dressait ; ses narines transparentes battaient, et j'avais peur qu'elle ne se jetât par la fenêtre pour aller embrasser la surface de la terre.

Son mal empira vers la fin du mois. On ne pouvait plus la lever ni la toucher. Le buste était dévoré, les jambes gonflées de vaisseaux douloureux. Elle poussait une petite plainte monotone et continue. Grand'mère défendait sa porte contre Casimir et contre madame Leduc qui voulaient sans cesse lui parler affaires ; et cela nous valait des chamailleries, des disputes, étouffées sur le palier, à grands gestes, et qui reprenaient dans l'escalier et dans le corridor pour se prolonger en bourdonnement dans la maison tout entière. Un jour, l'oncle Planté ouvrit la porte de son pavillon, près de l'horloge ; il tenait à la main son fouet à manche court, et il cria dans le long boyau sonore :

— N... de D... ! allez-vous vous taire !

Ses mots étaient rares. Ceux-ci furent entendus jusque des communs ; et les domestiques les répétèrent longtemps.

Grand'mère nous raconta, le soir, qu'elle avait trouvé l'oncle à la porte de chez sa femme et n'osant frapper ; qu'elle l'avait fait entrer, qu'il s'était mis à genoux au pied du lit, et que, sans pouvoir se rien dire, — comme toute leur vie, — Félicie et lui étaient demeurés cinq minutes la main dans la main.

Il ne quittait plus son fouet, car depuis quelque temps son rôle consistait à chasser Pidoux qui, chaque jour, venait s'informer de ce que « la bourgeoise » avait décidé « rapport aux affaires ». On avait dû embobeliner de linge le battant de la sonnette, à la porte jaune, à cause des créanciers de Casimir qui ne se privaient plus d'approcher. Ils cognaient contre la porte ; ce bruit sinistre, du moins, ne parvenait pas jusqu'à Félicie ; et ils déambulaient avec leur débiteur, dissimulés sous la voûte des ormes.

Le médecin les y croisait tous les jours ; le curé de Beaumont les y rencontra ; mon père, lors de sa première visite, après le mariage, passa au milieu d'eux, en voiture, avec sa femme.

Grand'mère en profita, dès qu'il eut mis pied à terre, pour l'engager à tenter une démarche près de Félicie :

— D'un trait de plume, elle pourrait expulser de sa maison tous ces corbeaux!... Un petit sacrifice, et mon pauvre mari est sauvé!... Elle s'est déjà tant de fois montrée généreuse...

Il n'osa pas refuser, mais ne dissimula point le peu d'espoir qu'il avait de réussir. Il nous laissa sa femme et monta chez la malade.

Quand il redescendit, madame Leduc lui demanda :

— Eh bien! vous a-t-elle parlé?

— Oui.

Il n'y eut qu'un bond vers lui. Sa femme resta toute seule en arrière.

— Qu'est-ce qu'elle a dit?

— Que toutes ses dispositions étaient prises depuis longtemps, qu'elle n'avait pas à y changer un *iota* ; que son testament se trouvait chez M. Laballue ; qu'il serait ouvert après sa mort.

— Elle n'ajoutera rien à son testament?

— Pas un *iota*!

On savait à peu près la date du testament. Il avait dû être composé au moment où Félicie s'était résolue au voyage de Paris. A peine convertie à l'idée de la dignité du mariage de Philibert, elle ignorait alors et les mérites de la mère et les grâces de la petite Adrienne ; et elle ne soupçonnait pas l'étendue des désastres de Casimir.

— Ainsi, elle n'ajoutera rien? répétait-on.

— Pas un *iota*! répétait mon père.

— Mais, lui avez-vous rapporté ce que vous avez vu sous les ormes?

— Ce que j'ai vu sous les ormes?...

— Sa maison envahie? La menace planant sur la tête de son beau-frère, du père de Philibert, du grand-père de l'enfant?...

— Elle m'a dit : « Je m'en vais... il est grand temps... parce qu'on serait capable de me faire commettre des sottises. »

— Vous voyez bien! elle sent qu'il y aurait quelque chose à faire!

— Oui : des sottises.

Casimir, ayant congédié ses souscripteurs, rentra. Il écrasait sous l'aisselle un mince rouleau de papier orange. Il baisa la main de la jeune mariée, lui adressa un compliment et s'adossa à la cheminée. On tremblait toujours quand on le voyait revenir de ses réunions d'affaires. Cependant il avait l'air vainqueur.

Il prit le rouleau; entre le pouce et l'index, il pinça le haut de la feuille, et, d'un mouvement preste, déroula comme un étendard une affiche d'un ton éclatant. On lut: *Moulin de Gruteau... Vente par autorité de justice...* Cela suffisait.

Ses yeux étaient à demi clos; il indiquait du doigt les lettres capitales, et il souriait comme un grand-papa qui montre la lanterne magique aux petits enfants.

— Cette fois, dit-il, c'est pour de bon.

Le notaire s'écria :

— Comment! Mais je croyais que vous aviez fait surseoir à six mois!...

— A huitaine!

Grand'mère se précipita sur le papier orange :

— Cache ça! dit-elle.

— Nenni! fit Casimir.

Nous sortîmes presque tous, car on ne savait que dire de l'événement.

Le jour tombait. Vers la rivière, sous un ciel de lilas, les courlis à la voix plaintive annonçaient la nuit. Quelque chose

remuait soudain dans les fourrés de lauriers-cerises ou de fusains, et un oiseau fuyait. Des chats passaient, pareils à de l'ouate légère que le vent soulève. L'un d'eux miaula, au loin, et mademoiselle Adélaïde fit : « Ah ! mon Dieu ! » parce qu'elle croyait reconnaître la chouette. La tante Gillot l'avait entendue, disait-elle, et n'en dormait plus. L'ombre épaisse du jardin nous repoussait sur l'esplanade sablée : l'entrée des allées couvertes semblait l'ouverture de puits profonds, tandis que la maison neuve gardait de la lumière sur ses murs blancs. Des éclairs, très espacés, soudain changeaient l'aspect des choses. Quand la chauve-souris voletait au-dessus de nous, ces dames ramenaient leurs épaules en avant.

Un grand bruit de voix d'hommes, venu de l'intérieur, nous arrêta net. On prêta l'oreille. Un murmure dans la chambre de Félicie ; trois pas sur le parquet ; une porte ouverte : et l'éclat d'une querelle nous arriva. Puis on distingua l'organe brisé de Félicie :

— Mais, qu'est-ce qu'il y a ? Marceline, Marceline !...

Une main dut tâtonner sur la table de nuit, un chandelier tomba et roula. Tout se tut. On entendit refermer la porte, et Marceline qui disait :

— Ne vous tourmentez pas, ce n'est rien. C'est votre mari et Casimir qui ne se voyaient pas dans l'obscurité.

Un simple gémissement de Félicie nous parvint. Elle était assez exténuée pour ne pas s'enquérir de ce que son mari et Casimir faisaient là, à sa porte !...

Le silence s'étala de nouveau. La douce lumière de la veilleuse teinta l'ombre dans la chambre de Félicie, et la femme de Philibert avança le buste au dehors pour fermer les volets. La lampe s'allumait aussi dans le pavillon, et l'on apercevait Valentine racontant quelque chose avec des gestes désordonnés. Une de ces demoiselles se détacha du groupe et y alla : puis l'autre ; madame Leduc les rejoignit. Quand nous arrivâmes à notre tour, chacun faisait : « Ch...t, ch...t, ch...t ! » et nous ne sûmes encore rien.

On se mit à table. Marceline descendait ; elle nous dit en branlant la tête :

— Le pouls est si faible... si faible !...

— Envoyez chercher le prêtre ! dit madame Leduc.

— Montons ! dit Casimir.

L'oncle Planté exécuta un bond, de sa place à la porte. Il se campa contre l'issue du corridor :

— Tonnerre ! dit-il, vous n'irez pas !

— Vous séquestrez votre femme ! dit Casimir.

— Quand je devrais, jour et nuit, faire la sentinelle à la porte de ma femme, je vous empêcherai de pénétrer chez elle !

On se regardait. Valentine s'écria :

— V'là que ça recommence ! ils vont encore se colleter !

Quelqu'un poussa la porte dans le dos de l'oncle Planté, et la Boscotte parut. Elle demanda pardon, bredouilla, s'excusa de nouveau et dit enfin :

— La peur nous a pris, là-haut... Si c'était un effet de votre bonté que quelqu'un monte...

— Un prêtre, un prêtre ! cria de toutes ses forces madame Leduc.

Et elle passa comme une balle sous le bras de l'oncle Planté. Il la suivit. Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde coururent après lui dans le corridor. Casimir s'y engouffra. Tous disparurent.

J'étais resté tout seul. J'entendais Fridolin parler très fort à la cuisine. De temps en temps dans le corridor, une femme en chaussons courait, et ses jupes faisaient autant de bruit qu'un vent d'orage qui surprend la lessive étendue.

Puis, Fridolin déposa ses sabots ; il devait marcher en chaussettes, et chacun de ses pas était marqué par le poids de son corps ; il fit siffler l'air par sa brèche, aux premières marches de l'escalier.

Valentine descendit essoufflée : elle entra et m'empoigna :

— Venez vite, venez vite !...

La chambre de Félicie était imprégnée d'une odeur de sucre brûlé. Tous les gens de la maison s'y trouvaient. Madame Leduc, en l'absence du prêtre, approchait un crucifix en cuivre du creux de l'oreiller où gisait quelque chose comme un foulard de soie jauni et froissé : c'était la tête de Félicie. Madame Leduc récitait les prières ; et Casimir, qui savait tous les psaumes par cœur, marmottait les réponses, à genoux sur la descente de lit. Il voulut me faire avancer pour embrasser

la mourante ; mais grand'mère se jeta sur moi et me retint :

— C'est de la folie ! tu ne sais pas comme cet enfant est sensible !

Je fus rejeté en arrière. Madame Leduc vint à la commode chercher un chapelet. Elle se lamentait à haute voix :

— Allez donc vivre à la campagne, pour mourir sans le secours des sacrements !

Et elle mit le chapelet aux mains inertes de Félicie, qui ne l'avaient guère touché, sa vie durant.

On ouvrit les volets pour donner de l'air. Des éclairs illuminaient la campagne. Un instant, on distingua les vignes rouges comme si elles eussent été à trente mètres, et Fridolin dit :

— Madame aurait donné le paradis pour avoir l'œil une fois de plus à ses vendanges.

L'oncle Planté qui se tenait en arrière, près du domestique, grommela :

— Sacré bougre ! c'est vous qui avez dit la vérité.

Et les larmes lui montèrent à ce moment.

Les lumières attiraient les bêtes de nuit ; la chauve-souris entra et agita ses petits oripeaux aux quatre coins de la pièce. La créole poussa un cri. Son mari lui conseilla de sortir. Grand'mère me dit :

— Va-t'en toi aussi, mon petit, va-t'en !

La jeune femme me donna la main. Nous descendîmes tous les deux à la salle à manger. Elle ne trouvait rien à dire. De temps en temps, elle m'embrassait.

Au bout de vingt minutes, Valentine ouvrit sans frapper et nous annonça :

— C'est fini.

Alors, on entendit les gens descendre et passer dans le corridor. La cuisinière et la Boscotte sanglotaient. Fridolin rechaussa ses sabots.

Casimir vint manger une croûte et dit à mon père :

— Il s'agit de prévenir M. Laballue.

— Je m'en charge.

— Et la lecture du testament pourrait avoir lieu ?...

— Mais demain.

Le lendemain, M. Laballue vint, avec une serviette de

maroquin sous le bras. Tout le monde s'enferma dans le salon. La créole et moi restâmes seuls dehors.

Elle m'emmena au jardin. Elle mangeait des grappes de raisin dorées. Elle mordit à même une pêche d'espalier, sans la cueillir ; et on pouvait compter ses fines dents régulières sur la chair du fruit blessé.

J'étais tellement accoutumé à l'ordre en toutes choses, et au respect des moindres objets de Courance, que je restai stupéfait devant cette fantaisie :

— Si on voyait ça !

Elle me répondit aussitôt :

— Qui voulez-vous que cela regarde ?

Je lui montrai, près de la pompe, les choux-fleurs et, un peu plus loin, les deux plates-bandes de petits pois de Clamart et de flageolets nains, qui poussaient, et que Félicie n'avait jamais vus hors de terre.

Nous remontâmes par l'allée des abeilles. Chaque ruche était entourée d'un crêpe noir. Cet usage du pays la fit sourire : et, parce qu'elle avait peur des piqûres, elle se sauva. Les abeilles en deuil me bourdonnaient toutes sortes de choses aux oreilles : j'avais envie de leur parler, en me rappelant les paroles que Félicie leur adressait si souvent, mais je sentais que je me mettrais à pleurer si j'ouvrais la bouche. La jeune femme me cria :

— Oh ! vous voulez faire le petit homme brave, mais vous avez les joues blanches comme un pierrot.

La famille déboucha soudain de la maison neuve, et noircit le perron. Mon père s'en détacha vivement et accourut. A dix pas de sa femme, il annonça :

— C'est le gamin qui est légataire universel !

Et il m'embrassa beaucoup plus tendrement qu'à l'ordinaire. Les groupes discutaient. Madame Leduc élevait une voix aigre au-dessus des autres :

— Tout ne sera pas rose pour l'héritier, disait-elle : les rentes à payer aux parents absorberont le plus clair des revenus...

On entendit M. Laballue qui héritait du chapeau de paille de Félicie et de la canne qu'il lui avait donnée :

— Les intentions de madame Planté, dit-il, n'ont jamais

été d'avantager celui-ci au détriment de celui-là, mais de sauvegarder l'intégrité de la terre. Le veuf, usufruitier, ne vendra pas la propriété de son fils, et le jeune légataire, à l'abri du besoin et non endetté, respectera les volontés de sa tante...

On hurlait autour de lui :

— Mais tout le monde les eût respectées !

— Pourquoi ne pas rétablir le droit d'aînesse ?

— Et les majorats, pendant que nous y sommes ?

Philibert était le plus malheureux et le plus frustré de tous ; il ne récriminait pas. Il disait à sa femme :

— Ah ! pour sûr, que j'aurais bazardé ma part !

Madame Leduc, demeurée sur les marches du perron, lançait :

— Tout cela n'est rien : les intérêts matériels pèsent peu dans la balance du véritable chrétien ; mais les sentiments ! mais l'honneur ! Or, que vois-je ? Un aïeul infortuné, vieilli dans les entreprises, usé par les déboires, d'une part réduit à grignoter la rente de sa femme, et d'autre part poursuivi par des créanciers voraces auxquels il ne pourra opposer que cette triste fin de non-recevoir, tare du galant homme : l'insolvabilité ! Les héritiers de cette riche propriété ont beau jeu ! Capital par-ci, pain sous la dent par-là, c'est parfait ! Mais qui d'entre eux ne rougira en voyant passer près de soi, le regard louche et le poing menaçant, le prêteur impayé, le souscripteur confiant qui, un jour, ouvrit sa bourse à votre grand-père, à votre père, à votre frère, à votre époux ? Non !...

M. Laballue coupa le discours :

— Madame Planté, dit-il, professa toute sa vie un égal mépris pour les filous et pour les imbéciles, et elle ne se fût fait, et ne s'est fait, aucun scrupule de passer la tête haute vis-à-vis des personnes qui, dans une pensée de spéculation, ont escompté sa générosité débonnaire. Elle a pourvu aux premières nécessités sans en oublier aucune et elle a sauvegardé l'avenir. Le reste eût été un luxe qui dépassait ses moyens. « Quant à mon légataire, m'a-t-elle dit cent fois, je suis bien tranquille : celui qui possédera la terre sera toujours respecté. »

Les éclats de voix de Valentine appelèrent l'attention vers le berceau de chèvrefeuille, et on la vit qui sautait au cou de son père. Elle accourut et embrassa les vieilles tantes, grand'-mère et l'oncle Planté. On dut la faire taire en lui montrant, au premier, la fenêtre aux volets clos. Elle remerciait tout le monde des cinq mille francs que lui laissait Félicie pour sa dot. Pidoux, à distance, mais de la voix des paysans qui porte loin, disait :

— Avec les deux mille que j'y suis de ma poche, ça fait un cadeau de trois mille francs, pour celui qui compte juste. Enfin !...

Il reprit, le lendemain, le service de la carriole interrompu depuis la brouille ; et les trois voitures montèrent l'allée de noyers, derrière le corps de Félicie porté à bras par des femmes de son âge, qui se relayaient souvent. Des retardataires couraient à travers les chaumes. Les chiens aboyaient à l'agitation de la campagne. Une longue file de voitures se joignit à nous au croisement de la route de corail. Et tout le long du trajet, à chaque embranchement, notre fleuve de deuil se grossissait de sombres ruisseaux. A la bifurcation de la Ville-aux-Dames, madame François se faufila dans le cortège.

Le curé de Beaumont donna l'absoute, et l'abbé Fombonne prononça quelques paroles. On descendit Félicie dans le grand trou voisin de la tombe de ma mère. Ma pauvre grand'mère tomba sur les genoux, au bord de la fosse, quand on lui mit le goupillon à la main ; et elle ne s'en allait plus. On dut la pousser, car beaucoup d'autres personnes avaient à faire le même signe d'adieu. Privée du seul caractère solide qu'elle eût rencontré le long de sa vie, elle s'en allait à la dérive, et elle ne reconnaissait plus les gens qui lui tendaient la main.

Courance parut dépeuplé. L'oncle Planté alla à la chasse, un jour, et ne revint pas. On le trouva, la nuit, sous les sapins d'Épinay que vénérait sa femme, et grâce à Mirabeau qui faisait retentir le bois de ses hurlements. Son fusil lui était parti dans la figure. Ceux qui avaient compris le muet amour de cet homme timide pour sa femme, ne s'étonnèrent pas outre mesure de l'accident.

Un mercredi, la voiture de Sucre-d'Orge monta l'allée des Ormes comme autrefois. On crut rêver ; on se demanda si le temps avait coulé. Le fidèle ami venait réclamer, selon son droit, le chapeau et la canne. Quelqu'un les avait déposés sur le canapé d'utrecht ; et personne n'osait y toucher. A les voir là, on eût dit que Félicie était sur le point de sortir. M. Laballue fit une courte visite et prit les objets, pieusement. Il les tint à la main, de la porte du pavillon à sa voiture, et les déposa à côté de lui sur le coussin. On les regarda s'en aller, tant qu'on put, jusqu'à la grille.

RENÉ BOYLESVE

LA FRANCE ET LES PUISSANCES EN CHINE

Avant même que le plan de l'action commune des puissances en Chine fût complètement arrêté, l'armée internationale est entrée à Pékin. Ce fut une surprise heureuse, mais une surprise. Et pendant plusieurs semaines on a piétiné sur place, comme si, avant d'aller là-bas, on n'avait vu qu'un sauvetage immédiat à opérer et non une œuvre à accomplir. L'œuvre, chacune des Puissances alliées l'envisageait différemment, suivant ses intérêts particuliers, et l'on comprend que les Cabinets européens, nord-américain et japonais aient eu de la peine à définir l'objet de leur entente. Mais pour aucune les difficultés n'étaient aussi grandes que pour la France.

Devant l'Angleterre et l'Allemagne notre situation était singulièrement délicate. Nos matelots et nos soldats n'ont pas été entraînés à considérer nos voisins d'Outre-Manche et d'Outre-Vosges comme des frères d'armes. Un tel rapprochement, si nécessaire qu'il fût sous la menace d'un danger commun, ne pouvait s'effectuer et ne peut se prolonger qu'à condition d'une extrême prudence. L'opinion publique française ne pouvait manquer de s'en émouvoir. Or l'opinion publique d'une grande démocratie est un élément avec lequel la diplomatie doit compter. Et l'opinion publique française, impressionnable, nerveuse, fébrile, a toute la présomption de l'ignorance. Les journaux, d'ordinaire, la renseignent fort mal, enregistrant pêle-mêle, sans ordre ni contrôle, les nouvelles de l'extérieur les plus contradictoires, souvent les plus invraisemblables; ils la trou-

blent, la harcèlent et la surexcitent par des violences de parole irréfléchies. — Nous allier en Chine à nos adversaires d'hier, à nos rivaux de tous les jours, c'était chose très délicate. Il n'était pas beaucoup plus aisé de nous y trouver constamment d'accord avec nos alliés. Étroitement liée à la politique russe, la diplomatie française est obligée de se concerter avant d'agir, et de chercher sans cesse des accommodements. Tracer une esquisse de la politique russe, de ses ambitions et de ses intérêts, définir les ambitions et les intérêts des autres puissances, c'est révéler toutes les difficultés de la politique française en Extrême-Orient.

*
* *

La conquête de la Sibérie et du Turkestan, la construction des chemins de fer Transcaspien et Transsibérien ont déplacé l'objectif de la politique russe jadis tournée vers les Balkans et Constantinople. Dans les Balkans, elle se heurtait à de rudes obstacles depuis la constitution de la Triple-Alliance et l'évolution de la Roumanie vers l'Allemagne. Dans cette région, l'activité allemande se déploie avec la supériorité d'un outillage industriel et d'une organisation commerciale remarquables. Au lieu de s'épuiser dans une lutte plus qu'incertaine, la force d'expansion russe se porte tout entière vers l'Asie. Au reste, il y a déjà plus de deux siècles que sans interruption a commencé le travail de russification du continent asiatique, qui doit conduire fatalement à l'ambition de conquérir la Chine. Admirablement instruite par une si longue expérience des moyens les plus propres à établir sa domination sur les peuples de race asiatique, la Russie tantôt emploie la force et frappe de grands coups, tantôt pratique une politique débonnaire jusqu'à la faiblesse. Et l'on ne sait ce qui la sert le mieux, de cette douceur ou de cette violence.

L'activité de la politique russe s'est surtout révélée au lendemain de la guerre sino-japonaise, lorsque la Russie entraîna l'Allemagne et la France dans une action commune pour empêcher le Japon de porter atteinte à « l'intégrité du territoire chinois ». Cela fait, elle a avancé à la Chine les cinq cents millions nécessaires au paiement du premier acompte au Japon. Puis, à la fin de l'année 1896, elle s'est entendue avec le Gouvernement chinois, par l'intermédiaire de la Banque Russo-Chinoise, pour la construction et l'exploitation de la section mandchoue du chemin de fer Transsibérien. Cette convention conférait au Gouvernement russe la faculté d'exploiter les houillères et autres richesses minérales de la contrée et d'organiser des entreprises industrielles et commerciales; elle stipulait la franchise de transit, la réduction d'un tiers sur les droits de douane à l'entrée et à la sortie de la frontière russe, la franchise absolue pour l'importa-

tion des céréales et du matériel nécessaire à la construction de la ligne. L'importance de cet acte fut accentuée encore par la mission dont fut chargé le Prince Oukhtomsky, ami personnel de l'empereur Nicolas II et président de la Banque Russo-Chinoise. Ce personnage se rendit en 1897 à la cour de Pékin, sous le prétexte d'apporter des présents à l'empereur de Chine.

Ayant éprouvé l'effet des résistances anglaises à son projet de diriger une ligne ferrée de Niou-Tchouang sur Pékin, la Russie s'efforça d'obtenir la concession d'un embranchement direct de Sin-Ming-Tun, station du Transmandchourien, à la capitale chinoise. Ces avantages furent complétés par l'acquisition de deux positions maritimes de premier ordre. Par le traité du 27 mars 1898, la Russie obtenait la cession des deux ports de Ta-lien-Ouan et de Port-Arthur qui terminent la presqu'île du Liao-Toung. Le même traité garantit les communications de ces deux stations maritimes avec le Transsibérien. Enfin, en 1899, la Russie a obtenu de la Chine l'engagement de ne pas aliéner les îles Miao-Tao qui gardent l'entrée du Pe-Tchili. L'investissement de la Mandchourie était un fait accompli.

Ainsi la Russie avait sauvé la Chine du danger japonais ; elle lui avait donné la garantie de son crédit pour hâter la libération de son territoire ; elle s'était implantée elle-même dans les mêmes régions que le Japon avait occupées, et finalement elle avait obtenu la quasi possession des territoires qu'elle convoitait. Elle s'acheminait ainsi par un rapprochement de plus en plus étroit avec la Chine à une sorte de protectorat qui se serait imposé le jour où le Transsibérien aurait été en mesure d'amener en quelques semaines une armée russe sous les murs de Pékin.

La crise du mois de mai dernier devait donc troubler profondément les combinaisons de la diplomatie russe. Tout faire pour atténuer cette crise, en diminuer la portée et en éluder les conséquences, sauver le Gouvernement de l'Impératrice signataire des traités avantageux, préserver l'intégrité de l'Empire : telles furent, dès le début, les préoccupations de la chancellerie de Pétersbourg et les mobiles de sa politique.

*
* *

A la poussée du peuple russe débordant sur l'Extrême-Orient, et à ces ambitions immenses soutenues par une action prudente et méthodique, l'Angleterre oppose des ambitions et des forces égales.

La lutte « de la baleine et de l'éléphant », qui s'est transportée successivement du Bosphore en Afghanistan et au Pamir, a désormais pour champ l'immense Empire du Milieu. L'Angleterre a poussé les frontières de l'Inde jusqu'à leurs extrêmes limites du côté de la Perse

et de l'Afghanistan. En Perse, elle a renoncé à la lutte. Le chemin de fer Transcaspien et les raccordements projetés avec les lignes intérieures russes ont réglé le problème persan au profit de la Russie. De ce côté, l'Angleterre est sur la défensive. Aussi porte-t-elle tout l'effort de son empire indien vers l'est. Elle n'y rencontre que des obstacles matériels, fleuves et montagnes, mais, par delà, elle aperçoit l'immense débouché chinois. A la grande pensée russe d'un transsibérien de Moscou à Pékin, elle oppose la grande pensée anglaise d'une ligne joignant Calcutta et Shanghaï. L'empire britannique des Indes a besoin d'une route directe vers l'intérieur de la Chine, seul marché ouvert désormais à la surproduction indienne. Si l'on considère les cartes les plus récentes, on peut voir l'effort énorme fait dans cette direction. Deux lignes de chemin de fer se rapprochent à travers la Birmanie des frontières de la Chine, l'une par Moulmeïn, l'autre par Kunloon-Ferry. Deux routes de terre s'ajoutent aux deux voies ferrées en construction, la route de Bhamo à Talifou et celle de Sudia au Setchouen par Batang et Tatsienlow. Ces routes tendent vers le haut Yang Tsé Kiang et mettraient en contact, le jour où elles seraient exécutées, l'Inde et la Chine, aujourd'hui séparées par d'infranchissables massifs montagneux. Ce jour-là, l'Angleterre, maîtresse par sa flotte de la partie maritime du Yang Tsé Kiang, depuis Shanghaï jusqu'à Han-Kéou, comme elle le serait du haut fleuve par ses lignes ferrées, aurait réalisé un de ses rêves impériaux, et créé le pendant de la grande ligne du Caire au Cap : la ligne Calcutta-Shanghaï.

Ce serait le partage de la Chine entre la Russie et l'Angleterre. A côté d'un empire russe absorbant la Sibérie, la Mongolie, la Mandchourie, le Petchili, le Chansi, le Kansou, en un mot toute la région au nord de la vallée du fleuve Bleu, s'étendrait un empire britannique embrassant, avec l'Inde et la Birmanie, le Yunnan, le Setchouen, le Kouang Toung et tout le bassin du fleuve Bleu. Au milieu resteraient quelques enclaves françaises, allemandes et japonaises.

Tout en caressant ce rêve « impérial », l'Angleterre poursuit en Chine une politique où elle espère trouver en cas d'insuccès de ses propres desseins une sérieuse entrave aux desseins de sa rivale. Cette politique tend à la réorganisation administrative et gouvernementale de la Chine et à sa transformation économique. Tandis que la Russie s'efforce de conserver la Chine avec ses préjugés, ses tares, ses faiblesses, tout ce qui en fait une nation faible et impuissante, l'Angleterre suscite et encourage les réformateurs ; elle organise ses administrations ; elle lui offre des instructeurs, des armes, des machines. Elle sent bien que la Russie a plus de chance qu'elle d'établir sa prédominance sur ce pays, et elle s'efforce par avance de rendre aussi difficile et aussi lourde que possible la tâche du futur conquérant.

Mais, en organisant et en armant ainsi la Chine contre sa rivale, l'Angleterre n'organise-t-elle pas le péril jaune dont l'Europe tout entière et l'Angleterre elle-même, tout autant que la Russie, auront à souffrir un jour? C'est à elle que devraient s'en prendre tous ceux qui dénoncent le péril jaune. Pour développer son commerce, pour vendre ses produits manufacturés, l'Angleterre ouvre toutes les portes, abaisse toutes les barrières derrière lesquelles s'endormait la routine chinoise : pour pouvoir opposer un jour à la Russie une puissance militaire, elle organise et arme la Chine. Tel est le fléau que l'Angleterre prépare à l'Europe insouciante ou complice.

***

Car l'Angleterre a malheureusement trouvé des complices pour cette tâche funeste.

L'Allemagne et les États-Unis ont abordé le problème chinois avec une véritable inconscience. L'Allemagne a vu d'abord dans la Chine un admirable champ d'exploitation commerciale. Depuis vingt ans son commerce en Extrême-Orient a pris un essor admirable. Sa marine marchande, depuis Singapoore jusqu'à Shanghaï, se substitue peu à peu à la marine anglaise, ses produits aux produits britanniques, et de véritables colonies d'employés allemands envahissent les concessions étrangères, où il y a peu de temps encore l'Anglais était en majorité.

Assurer des débouchés à ses marchandises et à sa population, provoquer la consommation par tous les moyens, vendre tout, même des armes et des munitions qui se retournent un jour contre nous, telle est la politique de l'Allemagne en Chine, aussi imprévoyante et aussi dangereuse dans ce pays qu'elle l'a été en Turquie et au Japon, qu'elle a instruits et armés. Les États-Unis suivent la même voie avec un peu plus de réserve peut-être, mais avec la même insouciance du danger. Le jour où ils seront assurés de la paisible possession des Philippines, ils iront en nombre disputer aux Anglais et aux Allemands le marché chinois, où leur commerce tient déjà une place considérable. Déjà les Américains occupent un des premiers rangs dans le nombre des blancs établis sur les côtes de Chine.

La similitude de certaines tendances a rapproché l'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis. L'Angleterre a dû, d'ailleurs, pour grouper autour d'elle ces deux puissances, abandonner une partie de son programme. Préoccupée avant tout de barrer la route aux ambitions russes, françaises et japonaises, elle se confine dans un désintéressement apparent ; elle n'a plus que des ambitions économiques ; elle veut servir la civilisation et l'humanité en ouvrant la Chine plus largement au commerce international et en la dotant d'une organi-

sation politique et administrative plus solide. De ses projets sur Canton, de ses prétentions sur Shanghaï, si audacieusement affirmées au regard de la France il y a deux ans, il n'est plus question aujourd'hui.

Ainsi, à la conception russe du maintien de la vieille Chine, inorganique, mal outillée, mal administrée, débile et routinière, s'oppose la conception anglo-saxonne d'une Chine modernisée, ouverte, outillée, organisée économiquement et financièrement. Tandis que la Russie, n'ayant nul besoin d'ouvrir avant un siècle peut-être de nouveaux débouchés à son commerce et à son industrie, ne se préoccupe que d'affaiblir le plus possible un voisin qu'elle se réserve d'absorber un jour, l'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis ne cherchent qu'à s'ouvrir le plus tôt possible ce même marché et à le défendre contre les lointaines, mais redoutables convoitises russes.

*
* *

En dehors de ces deux groupes dont les intérêts sont bien tranchés, les autres puissances évoluent suivant leurs intérêts ou leurs ambitions, mais ne sauraient prétendre au rôle principal.

Malgré le brillant essor de ces dernières années, malgré les remarquables qualités qu'il a montrées pendant la guerre de 1894, le Japon, dans une partie où sont engagées des puissances telles que l'Angleterre, la Russie, l'Allemagne et les États-Unis, ne peut que servir d'appoint. Vers lequel des rivaux le porteront ses intérêts? Il semble que ce soit, malgré la rivalité très réelle qui sépare les deux pays, vers la Russie que le Japon doive s'orienter. On a souvent dit que les Japonais rêvaient d'entreprendre la rénovation de la Chine pour aboutir à une sorte d'union des peuples de race jaune. Mais la réalisation d'une pareille idée ne serait-elle pas funeste au Japon tout le premier? Que pèseraient dans les destinées de la race jaune quarante millions de Japonais au regard de quatre cents millions de Chinois? Ne semble-t-il pas au contraire que le Japon, puissance limitrophe de la Chine, comme la Russie, ait comme cette puissance un intérêt de premier ordre à ce que ce voisin n'acquière jamais une puissance dangereuse? Mais s'il est d'accord avec la Russie pour ne pas permettre à l'Angleterre, à l'Allemagne ni aux États-Unis de transformer la Chine, le Japon garde vis-à-vis de la Russie une défiance bien justifiée d'ailleurs par les événements qui suivirent la guerre de Chine et par les empiètements russes dans le nord de la Chine et en Corée. Cette double préoccupation a placé le Japon et le maintiendra sans doute dans une situation d'attente et de réserve parfaitement conforme, du reste, à l'état précaire de ses finances.

*
* *

Quelle est dans ce conflit d'intérêts et d'ambitions la situation de la France? — Quels sont ses intérêts? Quelles sont ses ambitions d'avenir?

Notre situation en Extrême-Orient découle d'un passé long et honorable. Alors que les autres nations européennes n'existaient pour ainsi dire pas aux yeux des Célestes, les troupes françaises jointes à celles de la Grande-Bretagne avaient pénétré dans Pékin et y avaient infligé, par l'incendie du Palais d'Été, une leçon à l'orgueil du Fils du Ciel. Si nous n'avons pas immédiatement vengé, après 1870, les massacres de Tien-Tsin, nous avons, en 1885, exercé contre la Chine d'efficaces représailles. La campagne de l'amiral Courbet a fait époque dans les mers d'Extrême-Orient. Les puissances alliées, à court de moyens pour réduire la cour impériale fugitive, pourraient se souvenir utilement du fameux blocus durant lequel le riz fut considéré comme contrebande de guerre. Les Chinois sont fort sensibles à ce procédé. Ventre affamé n'a plus de roueries.

Le protectorat religieux des missions catholiques, malgré les embarras qu'il peut nous causer, est sans conteste un moyen d'influence. L'Allemagne n'a pas sans raison tenté, depuis une dizaine d'années, d'entamer ce privilège que le Vatican, toujours conservateur des anciennes traditions, ne cesse pas de nous reconnaître. Il est possible que le protectorat général de tous les catholiques étrangers nous échappe ; il ne nous en restera pas moins une clientèle de près d'un millier de missionnaires français et d'environ cinq cent mille catholiques chinois.

Enfin l'important empire colonial qu'a valu à la France l'opiniâtre courage de Jules Ferry est limitrophe du Céleste Empire. Si le Tonkin possède une valeur intrinsèque qui relègue au second plan l'utilité problématique du fleuve Rouge comme voie de pénétration au Yunnan, il n'en est pas moins vrai que nous possédons, au sud de la Chine, une base d'opérations vaste et solide, tant pour notre développement économique que pour une intervention militaire. Traditions historiques, proximité de notre domaine colonial, protectorat religieux, moyens matériels et influence morale, nous avons de sérieuses raisons de ne point nous désintéresser des événements d'Extrême-Orient.

A la vérité, notre mouvement commercial en Chine est inférieur à celui de nos concurrents ; nous n'y avons qu'un nombre infime de maisons françaises, pas de marine marchande ; mais, à la suite de notre intervention dans les négociations sino-japonaises, nous avons obtenu certaines concessions favorables à notre industrie : prolongement de nos voies ferrées du Tonkin vers l'intérieur de la Chine et

privilèges concernant les mines. L'entreprise franco-belge du chemin de fer Han-Kéou-Pékin est en grande partie alimentée par des capitaux français; un groupe de financiers et d'industriels français a obtenu l'entreprise du chemin de fer du Chansi ; enfin nos nationaux ont apporté leur activité à l'arsenal de Fou-Tchéou.

Cependant, tandis que la Russie, l'Allemagne et l'Angleterre s'assuraient la cession à bail de stations maritimes sur le Petchili, la France se confinait à l'extrémité des provinces méridionales, à Kouang-Tchéou, et s'interdisait en quelque sorte les moyens de coercition directe contre le gouvernement chinois.

Si l'on compare la politique de la Russie en Chine à celle de la France, on ne trouve que divergences, oppositions et contrastes. La Russie s'établit fortement dans le nord et dirige un chemin de fer sur Pékin même, — la France se replie de plus en plus vers le sud et perd tout moyen de pression efficace sur le gouvernement chinois. La Russie s'assure une complète liberté d'action en Mandchourie et donne à l'Angleterre une complète liberté dans le Yang-Tsé, — la France se lie les mains dans le sud par ses conventions avec l'Angleterre relatives au Yunnan et aux provinces méridionales. La Russie s'abstient soigneusement de propagande religieuse et le nombre est insignifiant des Chinois convertis à la religion orthodoxe, — la France est la protectrice des missions catholiques. La Russie profite de la faiblesse et de la décrépitude du gouvernement chinois, elle veille avec sollicitude au chevet du mourant, escomptant d'avance les bénéfices de la succession. Elle vise au maintien du *statu quo*, car le temps travaille pour elle ; elle profite de la vénalité d'une administration corrompue pour établir sans bruit sa propre autorité qui sera réformatrice à son heure. — La France, recherchant la sécurité pour ses missions, doit souhaiter une administration locale honnête et capable qui offre des garanties d'ordre et de tranquillité. Ayant des capitaux à placer dans des entreprises industrielles, elle doit souhaiter l'établissement d'un gouvernement fort et équitable.

Ainsi les buts sont différents, les moyens sont opposés. De même que, dans une famille, un deuil survenant, de même, entre alliés, une catastrophe subite met à jour des divergences d'intérêts et des oppositions demeurées latentes. Les événements de Chine et les négociations encore en cours ont pu donner quelque inquiétude au sujet de l'union franco-russe.

* * *

Ce n'est pas un des moindres faits de cette histoire que cette union se soit maintenue et fortifiée au cours de la crise.

Les deux pays ont su se faire les concessions nécessaires pour

ménager leurs intérêts différents. Ils ont compris dès le premier jour qu'il fallait écarter toute idée de conquête et que, dans l'action militaire contre l'insurrection des Boxers, il fallait se garder de dépasser la limite des répressions nécessaires, si l'on ne voulait pas disperser sur toute la Chine, au lieu de le détruire sur place, ce nid de guêpes. Après avoir fait connaître les règles de leur politique, elles s'y sont exactement conformées. La Russie a étouffé l'insurrection de Mandchourie, et aussitôt après elle a demandé à la Chine d'envoyer un gouverneur prendre en mains le gouvernement de la province pacifiée et où ses troupes ne restent que pour assurer l'ordre et garder les stations du chemin de fer. Peu à peu elle retire ses forces du Petchili, et semble abandonner la place à ses rivales l'Allemagne et l'Angleterre. La France pouvait, sans que personne pût le lui reprocher ni l'en empêcher, entrer au Yunnan et en occuper au moins les principaux points stratégiques. La situation périlleuse de ses nationaux retenus prisonniers à Yunnan-Sen et menacés dans leur vie par les mandarins eux-mêmes justifiait une intervention armée. Elle a voulu donner un gage de sa sincérité, et elle a ordonné l'évacuation du Yunnan, retenant sur sa frontière les troupes de l'Indo-Chine.

Lorsque les Anglais résolurent d'occuper Shanghaï, on put craindre un moment que ce ne fût là un acte de prise de possession. Le gouvernement français envoya un corps de débarquement sur la concession française de Shanghaï, prenant ainsi une précaution utile contre la politique de démembrement ou des zones d'influence. Enfin, il apparaît clairement que la France, secondée par la Russie, a travaillé à maintenir l'accord des puissances jusqu'au jour où, saisissant habilement l'heure favorable, elle a présenté aux puissances un programme sur lequel l'entente semble faite aujourd'hui.

Assurément à cet accord momentané survivront les oppositions d'intérêts, et la rivalité entre les deux colossales puissances asiatiques, l'Angleterre et la Russie. De grands événements sont à prévoir au cours du siècle qui vient. Il faut nous féliciter que la France ne soit pas engagée à fond dans ces conflits dont l'issue est impossible à prévoir. Et, justement parce qu'elle est la plus désintéressée dans les affaires chinoises, le rôle qui semble lui revenir est celui d'arbitre et de modérateur. En tout cas, elle le remplit honorablement aujourd'hui. A chaque jour suffit sa peine.

★★★

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

DIALOGUES

ENTRE

LOUIS XIV ET COLBERT[1]

Lorsque Louis XIV était en voyage ou bien à la guerre, il recevait de Colbert des mémoires, des notes et des billets auxquels il répondait très simplement, le plus souvent en marge. Il arrivait aussi que le Roi et le ministre, se trouvant ensemble à Paris, à Saint-Germain ou à Versailles, ne pouvaient ou n'osaient se dire certaines choses et se les écrivaient. Cette correspondance intime est précieuse à l'historien, qui préférerait à la lecture des papiers d'État quelques heures d'une conversation entre ceux qui les ont signés, entendue de derrière un rideau; il surprendrait ainsi la vie au naturel, ce qui est son désir jamais contenté. Or, cette correspondance entre Louis XIV et Colbert est une conversation, et très variée, où de grandes et de petites affaires se succèdent et parfois s'emmêlent curieusement. Les deux causeurs y parlent avec sincérité, je veux dire sans mentir davantage que ne fait en pareilles circonstances le commun des hommes.

1. Les documents cités sont épars dans les volumes des *Lettres, Instructions et Mémoires de Colbert*, publiés par Clément. Consulter, à la table analytique de la collection, l'article COLBERT. Voir aussi la correspondance de Louis XIV au tome V des *Œuvres de Louis XIV*. Paris, 1806.

*
* *

La nuit du 18 au 19 décembre 1663, Colbert recevait ce billet du Roi : « Faites en sorte que Boucher ne sorte guère ; on a commencé d'avoir des douleurs. » Colbert s'était préparé depuis longtemps, suivant sa méthode habituelle, qui était prévoyante et précautionneuse, à l'événement dont l'approche lui était annoncée. Il avait donné à mademoiselle de la Vallière, pour l'assister, une fille de chambre sûre. Il avait conté une histoire à un « ménage » d'anciens domestiques de sa famille : un sien frère ayant commis un méfait avec une fille de qualité qu'il ne fallait pas compromettre, il voulait se charger de l'enfant et leur confier « la nourriture ». Au dernier moment, il avait « fait préparer tous les linges et généralement toutes les choses nécessaires pour cela ». « Cela » arriva sur les trois heures du matin ; Colbert, averti par un billet du médecin Boucher : — « La mère et l'enfant se portent bien. Dieu mercy » — se rendit avec le ménage à une porte du jardin du Palais-Royal, où Louise de la Vallière était logée dans le Palais Brion. On lui apporta l'enfant qu'il alla tout de suite faire baptiser dans une église.

Colbert était l'intermédiaire de la correspondance entre le Roi absent et mademoiselle de la Vallière. Louis XIV ne la nommait pas dans ses lettres. En 1663, écrivant à Colbert, de Lorraine où il fait campagne, il le charge de porter des lettres à la Reine mère et à la Reine, et en même temps une, « celle qui est sans adresse », à « la personne que vous savez ». Il gardait, dans ces commencements du premier amour défendu, une timidité de débutant et une retenue que commandait la modestie de la délicieuse personne aimée. Mais les enfants se succédèrent ; les deux premiers moururent en bas âge ; un troisième naquit en octobre 1667, qui parut vouloir vivre. Le secret du Roi était su de tout le monde, et Louis s'était enhardi à croire qu'un acte de lui ne pouvait être un scandale ; c'était seulement une chose qu'il avait faite.

Conformément aux vieilles traditions de sa famille, il résolut de légitimer son enfant et de lui donner un grand office.

Colbert fut chargé de composer le titre de M. le comte de Vermandois, amiral de France ; il proposa le choix entre :

« Louis, bâtard de Bourbon, comte de Vermandois, amiral de France ;

« Louis, bâtard de France, amiral de France ; »

mais, objecte-t-il, « les deux termes de France ne sonneraient pas bien ; on pourrait dire :

« Louis, bâtard, comte de Vermandois, amiral de France ;

» Louis, légitimé de France, comte de Vermandois, amiral de France, »

ou bien seulement :

« Louis, comte de Vermandois, amiral de France. »

Finalement on s'arrêta au titre : « Louis de Bourbon, comte de Vermandois, amiral de France. »

Pour arriver à ces propositions, Colbert avait ordonné des recherches dans l'histoire de la bâtardise, comme il en faisait faire, avant de conseiller quelque grande résolution politique, dans l'histoire du Parlement ou des relations de l'Église et de l'État.

Cependant, l'astre doux et voilé descendait à l'horizon, d'une chute lente douloureusement ; un soleil parut qui, dès son aurore, voulut éblouir les regards : madame de Montespan fut une reine de France, avouée et proclamée. Dans les billets du Roi écrits au cours de la guerre de Hollande, son nom, en toutes lettres, apparaît en des compagnies inattendues. En 1675, Colbert souffre cruellement de l'embarras d'argent ; il cherche des ressources extraordinaires, et il attend un gros subside de l'Assemblée du clergé : « Je n'ai qu'à approuver ce que vous faites sur tout, lui écrit le Roi, le 5 juin, et à me réjouir de l'argent que vous trouvez... Je vois, par ce que vous me mandez et par ce que m'écrit M. l'archevêque de Paris, que l'Assemblée du clergé commence fort bien et paraît très bien intentionnée. Faites ce qui dépendra de vous pour qu'elle finisse bientôt ; continuez à faire ce que madame de Montespan voudra. » Trois jours après, du camp près de Huy, à la veille d'une action de guerre : « Je crois que la scène s'ouvrira bientôt en ce pays-ci... J'espère que Dieu m'assistera comme il a fait jusqu'à cette heure ; il sait que mes intentions sont droites et que je souhaite la paix comme je dois. Madame de

Montespan m'a mandé que vous vous acquittiez fort bien de ce que je vous ai ordonné et que vous lui demandez toujours si elle veut quelque chose; continuez à le faire toujours. Elle me mande aussi qu'elle est allée à Sceaux[1] où elle a passé agréablement la soirée. Je lui ai conseillé d'aller un jour à Dampierre[2] et je l'ai assuré que madame de Chevreuse et madame Colbert la recevraient de bon cœur. Je serai très aise qu'elle s'amuse à quelque chose. Je suis bien aise de vous le faire savoir afin que vous apportiez les facilités, en ce qui dépendra de vous, à ce qui pourra l'amuser. » La semaine suivante, après avoir parlé de l'Assemblée du clergé et d'un sermon déplaisant de M. l'évêque d'Agen : « Je suis très aise que vous ayez acheté des orangers pour Clagni[3]; continuez à en avoir de beaux, si madame de Montespan le désire. »

Le hasard amenait quelquefois dans le dialogue une rencontre singulière de noms et de choses.

COLBERT. — Je fais mettre entre les mains de Bontemps[4] trois mille pistoles et trente-sept mille cinq cents livres d'autre part pour madame de Montespan.

LE ROI. — J'approuve que vous ayez fait remettre les deux sommes à Bontemps pour madame de Montespan.

COLBERT. — La Reine m'ordonna hier de lui envoyer deux mille pistoles, à quoi j'ai satisfait aujourd'hui.

LE ROI. — Vous avez bien fait de donner à la Reine ce qu'elle vous a demandé[5].

La surintendance des amours royales, ajoutée à toutes les charges que Colbert portait sans faiblir, comprenait le soin des enfants, où madame Colbert avait part : « Ma fille de Blois, écrit Louis XIV, m'a demandé permission de quitter la bavette; j'y consens, si madame Colbert le juge à propos. » Elle valait au ministre des commissions délicates. M. de Montespan s'étant permis de vouloir rappeler qu'il existait un mari de madame de Montespan : « C'est un fou, dit le Roi,

1. Chez Colbert.

2. Chez la duchesse de Chevreuse, fille de Colbert.

3. Maison de madame de Montespan.

4. Le premier valet de chambre du Roi.

5. Les deux notes de Colbert sont du 6 août 1679; les deux notes du Roi du surlendemain.

capable de faire de grandes extravagances... Il a menacé de voir sa femme et, comme il en est capable, je me repose encore sur vous pour qu'il ne paraisse pas. » Montespan ayant un procès au Parlement qui lui était un prétexte pour rester à Paris, Colbert ira voir le président Novion, afin qu'on « se hâte au Parlement ».

Ces billets ne nous apprennent rien que nous ne sachions, mais, mieux encore qu'une conversation, décidément, ils nous introduisent dans l'intime conscience du Roi. S'ils avaient causé ensemble, dans le cabinet, Colbert aurait mis un temps entre les trois mille pistoles plus trente-sept mille cinq cents livres de madame de Montespan et les deux mille pistoles de la Reine, et le Roi marqué quelque distance entre ses affaires et ses amours. Madame de Montespan ne serait pas revenue en refrain, où l'obsession se révèle, après l'Assemblée du clergé, un sermon d'évêque, et Dieu pris à témoin de la droiture des intentions royales. Que ces choses graves et augustes, où s'ajoutent encore la Justice et le Parlement, soient ainsi confondues sans précaution avec les amusements de la dame, c'est un témoignage que Louis XIV avait une étonnante égalité d'âme. Il mettait sur le même plan des choses entre lesquelles il nous semble qu'il y ait des espaces.

***

De ses camps, en Belgique ou en Franche-Comté, la pensée du Roi chaque jour allait à son Versailles, où s'aménageaient les beautés du jardin et des appartements. Il recevait une fois par semaine la relation des ouvrages, et l'étudiait de près, avant de donner son avis et ses commandements. Colbert insinuait que la dépense allait par delà les prévisions, mais le Roi répondait : « Pourvu qu'elle ne passe pas de beaucoup ce que j'ai projeté et que vous la croyiez nécessaire, il faut la faire. » Prendre Colbert pour juge de la nécessité de ces dépenses, c'était un ingénieux artifice, car il ne les croyait pas nécessaires, et même il les déplorait et les détestait; le Roi le savait mieux que personne.

Louis réglait minutieusement tous les détails. Averti que la Reine veut avoir une cheminée dans un de ses petits cabi-

nets, il consent, « si cette cheminée se peut faire sans rien gâter ». Il dit la couleur à donner aux chambres, et marque la place des portes qui feront communiquer son appartement avec celui de la Reine et l'appartement de madame de Montespan avec la salle des Gardes.

L'avenue percée vis-à-vis de sa chambre, bien que très large, lui paraît trop étroite : il ordonne qu'elle soit élargie de huit toises. Il s'enquiert avec insistance des étangs et des rigoles qui doivent amener l'eau, et des pompes et des fontaines. « Il faut faire en sorte que les pompes de Versailles aillent si bien, surtout celles du réservoir d'en haut, que lorsque j'arriverai, je les trouve en état de ne pas me donner de chagrin en se rompant à tout moment[1]. » — « Ce que vous me mandez des pompes me fait grand plaisir. » — Il veut qu'elles aillent leurs douze heures par jour : « Examinez bien ce que je vous mande, afin que je trouve tout cela juste en arrivant[2] »; et, sur la route du retour, il ordonne une épreuve des fontaines « afin que je règle là-dessus le temps qu'elles devront aller et la grosseur des jets[3] ». On n'arriva pas tout de suite à la perfection de ces machines capricieuses. Quatre années après, le Roi écrivait encore au moment de rentrer : « Je voudrais bien trouver les pompes en état pour que les fontaines qui sont en face du château allassent toujours. »

Loin de Versailles, il avait comme le mal du pays : « Je me prépare de sentir quelque plaisir quand j'y arriverai. Ce ne sera pas de sitôt. Je m'attends à trouver beaucoup de fleurs tardives ou avancées; mon frère m'a dit que le jardin n'en était pas si plein qu'à l'ordinaire et que Le Bouteux en avait en réserve. Je crois que c'est pour cela. Prenez-en un peu connaissance[4] ». Et Colbert, comme attendri, répond — mais c'était du bout des lèvres : — « J'espère que tout ce que Votre Majesté a ordonné sera prêt pour lui donner quelque plaisir et quelque relâche après ses grandes et glorieuses conquêtes. »

1. Août 1673.

2. Septembre 1673.

3. Octobre 1673.

4. Octobre 1673.

Si Louis XIV aimait sa maison, c'est qu'elle était bien de lui et pour lui. Jamais époque, règne ou personne n'a traduit si fidèlement son caractère par un monument.

Pourquoi veut-il que ses fleurs soient tardives ou avancées? N'est-ce pas que la fleur elle-même ne suffit pas et qu'il y faut de l'extraordinaire pour qu'elle lui plaise? De Besançon, un jour, il veut savoir « l'effet que font les orangers dans le lieu où ils doivent être[1] ». L'oranger, sous le ciel de Versailles, planté en sa caisse, produit péniblement son fruit sec souffreteux après sa fleur pâle, mais il est une royale rareté. — Et si Louis XIV avait aimé à voir couler l'eau, comme nous, tout simplement, il n'aurait pas pris domicile en un endroit dont une des tristesses est de n'en pas avoir. Il aime l'eau, mais canalisée et pompée, jaillissant de la bouche des bêtes aquatiques, luisant à la descente des gradins de marbre, et qui verdit l'épaule de bronze des dieux marins. Versailles ne se prêtait point à cette profusion d'ondes coulant « toujours »; n'importe, ou plutôt tant mieux! Le Roi suppléerait à la nature. De la grandeur, de la majesté, les perspectives au bout des longues lignes parallèles, les massifs ordonnés, les arbres en formes géométriques, l'eau de très loin acconduite, un triomphe de volonté sur la nature, — voilà Versailles et aussi la monarchie de Louis XIV. Mais toute volonté, à la fin, se lasse, au lieu que la nature demeure; les pompes se rompent et « donnent du chagrin »; l'eau des fleuves coule toujours.

***

Les billets militaires sont charmants et curieux. On y découvre l'application du Roi, et quelle sorte de plaisir il prend aux choses de la guerre.

Il visite attentivement, avec entrain, avec joie, les places fortes du Nord et de l'Est, et partout il donne ses ordres · « J'ai dit à Rocroi ce qu'il y avait à faire, et à Verdun aussi. » Il veut être exactement renseigné sur les travaux et les dépenses. A propos d'une augmentation de fonds que d'Apre-

1. Mai 1674.

mont réclame pour deux places de Bourgogne : « Mandez à Apremont de venir me trouver et de m'apporter tous les dessins, afin que je décide sur lequel il y aura à faire et qu'on puisse régler les fonds... Quand j'aurai vu Apremont et que je serai instruit, j'espère que je prendrai le bon parti[1]. »

Les notes et rapports qu'il reçoit en grand nombre ne lui suffisent pas ; il veut regarder de ses yeux : « Pour avoir un repos entier sur les places les plus avancées, je m'en vas les visiter et les mettre en état de ne pas craindre les ennemis. » A Ardres, il trouve qu'on a mal employé l'argent : « J'ai dit ce qui m'en semble ; j'en ai fait faire un mémoire à votre fils pour en parler à Vauban aussitôt que je le verrai. » — « J'ai vû le fort de Nieulay ; j'ai dit ce qu'il fallait faire en attendant que j'eusse vu Vauban. » A Calais, on a beaucoup travaillé, « mais tout est en fort méchant état et surtout la citadelle qui est insultable en quelques endroits[2]. » L'année d'après, nouvelle tournée. Toul lui paraît la plus méchante place du monde : « J'ai fait marquer sur un plan mes pensées pour les faire voir à Vauban, et après, quand il les aura vérifiées, on commencera à travailler au plus pressé. » A Metz, tout va bien : « Dans peu, je pourrai être en ce qui la concerne tout à fait en repos[3]. » Il écrit d'Arras : « Je verrai demain Doullens et après il n'y aura plus aucune de mes places sur cette frontière que je n'aye vues[4]. » Il retourne à Calais, et cette fois il est satisfait : « J'ai été très content de Calais ; j'ai réglé tout ce qu'il y avait à faire pour quatre ou cinq années ». A Dunkerque, il ordonne des changements : « Mon voyage me coûtera quelque chose, mais mon argent sera bien employé, car j'aurai plus de pièces qui regarderont la rade et les attaques à revers... Votre fils vous expliquera le détail... Je crois que tout ira à merveille et qu'après cela Dunkerque sera le plus beau lieu du monde[5]. »

Chemin faisant, il admire l'architecture de grande mine : « La tête de faubourg de Péronne est une des plus belles

1. Août 1673.
2. Avril 1677.
3. Février 1678.
4. Mars 1678.
5. Juillet 1680.

choses qui se puisse voir; elle surprend par un air de magnificence qu'elle a. » Les fortifications du temps ont en effet un bel air de magnificence froide.

Louis XIV annonçait à Colbert ses victoires — des prises de villes toujours — en de courtes notes, avec une sorte de naïveté dans l'expression de sa joie. De Marienbourg, à l'ouverture de la guerre de Hollande, il annonçait : « Je trouve une grande partie de mes troupes dans le meilleur état du monde, j'espère que bientôt elles feront parler d'elles et de moi »; et de Rheinberg, après les premiers succès : « Les nouvelles que j'ai mandées à la Reine vous surprendront; j'espère que les suites seront plus heureuses et que je n'aurai pas lieu de me repentir des grosses sommes que j'ai déboursées[1]. » — Il prenait volontiers cette précaution de regretter les dépenses quand il parlait à Colbert qui ne les aimait pas. — « Vous n'avez pas été fâché d'apprendre la prise de Maëstricht. J'ai pris beaucoup de peine à ce siège, mais ma peine est bien récompensée[2]. » « Vous n'avez pas été fâché », expression gentille et d'air modeste, revient souvent à sa plume : « Je crois que vous ne serez pas fâché d'apprendre la reddition de la citadelle de Besançon. C'est une grande affaire faite et plus difficile qu'elle ne paraissait. Je m'en vas travailler sous peu de temps à prendre les autres places[3]. » Les opérations bien réglées, et qui se présentent en un bel ordre, le charment : il est content que Le Brun voit le siège de Cambrai, parce que « la disposition en est fort belle ». Et, de temps en temps, d'un mot bien dit, il laisse voir sa joie d'être à la guerre : « Mon canon commence à tirer aujourd'hui et fait grand bruit. Le temps est admirable; tout ira bien et les ennemis ne remuent rien pour s'approcher de moi. Voilà tout ce que j'ai à vous dire en peu de mots[4]. »

Mais il ne parle pas toujours sur ce ton, aimable comme un sourire. Du camp, près de Huy, en mai 1672, il avait envoyé à Colbert une solennelle dépêche :

« Il m'a paru si important à la réputation de mes armes de

1. Juin 1672.

2. Juillet 1673.

3. Mai 1674.

4. Devant Valenciennes, mars 1677.

commencer ma campagne par quelque chose de grand éclat, que je n'ai pas jugé que l'attaque de Maëstricht suffît pour cela... J'ai estimé plus avantageux à mes desseins, et moins commun pour la gloire, d'attaquer tout à la fois quatre places sur le Rhin et de commander actuellement en personne aux quatre sièges. J'ai choisi pour cet effet Rheinberg, Wesel, Buric et Orsoi. » S'il a choisi Rheinberg, c'est parce qu'il est « le mieux fortifié », le plus difficile à prendre, par conséquent. De là, il pourra visiter chaque jour les travaux des autres sièges : « Mon frère aura le détail de celui d'Orsoi, M. le Prince de celui de Wesel, M. de Turenne de celui de Buric. »

Ici, Louis XIV parle pour la France et pour la postérité. Colbert avait aussi la surintendance de la gloire du Roi; il était, comme on dit aujourd'hui, chargé de la publicité. Louis XIV lui donne le ton pour la cour et les gazettes. Deux personnes qui sont en lui apparaissent par ce contraste entre les billets et le message : l'une, appliquée aux devoirs de son métier, prenant de la peine, s'informant, regardant, voyant, capable de se former un avis, de tirer des ordres de son propre fonds, point infatuée pourtant, attendant que ses pensées aient été vérifiées par Vauban, « un homme dont je suis très satisfait », comme il dit un jour à Colbert, — et il y avait de quoi en effet; — l'autre, solennelle, élargissant le geste, sonnant sa gloire, abaissant les autres de toute la hauteur où elle se hausse. A-t-il pu croire vraiment qu'il a trouvé le plan de cette entrée en campagne et que le commandement réel est en lui, pendant qu'il laisse le détail à M. le Prince — à Condé, — le détail à Turenne? Sans doute, il ne s'est pas expliqué avec lui-même sur ce point, mais certainement il a cru qu'on le croirait. On ne demandait qu'à le croire; la France, en ce temps-là, ne vivant plus qu'en son Roi et par lui, le voulait grand et glorieux, pour se sentir glorieuse et grande.

* * *

Colbert n'aimait pas la guerre sur terre; toute la politique du Roi, s'il l'avait pu diriger, aurait regardé la mer. Nulle œuvre d'État en aucun temps ne dépasse en énergie et en intelligence dépensées ni en succès obtenus sa création de la

marine. Il lui fut très difficile d'y intéresser son maître; on le voit bien par des lettres de lui à son fils Seignelay : « Sa Majesté témoigne être fort dégoûtée des affaires de la marine... » — « Le Roi pourrait par un petit succès prendre plus de goût aux affaires de la marine... » — Sa Majesté commence à se dégoûter des grandes dépenses qu'elle fait. »

Pourtant, peu à peu, par l'effet de l'insistance de Colbert et du rapide progrès de la marine, le Roi arrive à remercier et à complimenter son ministre. En mai 1670, après avoir lu l'énumération de ses vaisseaux, dont dix-huit sont devant Tunis, et neuf sur la route d'Orient : « Le détail que vous me faites de mes vaisseaux et galères, écrit-il, me donne du plaisir à voir. » Il a plaisir aussi à penser, comme il dit un jour à l'officier qui commande une escadre dans les eaux indiennes, qu'il « parviendra à faire connaître sa puissance dans un pays où on en avait à peine entendu parler ».

Pendant la guerre de Hollande, Colbert soigneusement multiplie « les avis de la mer ». Le Roi remercie : « Continuez... et me faites avertir de toutes choses. » Il attend en 1672 la nouvelle d'une bataille : « J'espère que nous serons heureux; au moins, j'en ai bonne envie. » La bataille est livrée à Sole Bay, heureuse en somme pour nos armes. Le rapport en arrive au Roi, qui avait alors auprès de lui Seignelay. Colbert avait recommandé à son fils, avec des instances très vives, les intérêts de la marine, qui étaient un peu ceux de la famille, car le crédit de Louvois, l'homme de la guerre sur terre, grandissait. Le Roi lui écrit que Seignelay « était hors de lui quand la nouvelle arriva et fut ravi après ». Il ajoute : « Je crois qu'il fut surpris, ne me voyant pas si aise, car je n'ai pas trouvé la victoire parfaite, et il me paraît que, hors la retraite, tout est assez égal. Ce qui me donne beaucoup de joie, c'est ce qu'ont fait mes vaisseaux, car, du consentement universel, il ne se peut rien faire de mieux. Il y a pourtant eu de la différence entre eux, et il faut que je la fasse comme ils le méritent, quand je serai bien informé [1]. » Chaque année revient le témoignage de son contentement : « Je suis content des capitaines de mes vaisseaux qui ont fait

1. Juin 1672.

leur devoir. Je suis assuré que vous en avez autant de joie que moi. C'est beaucoup dire, car la mienne est très grande, et j'espère que cela ira de mieux en mieux [1] ». Il a l'œil sur la guerre navale comme sur l'autre; il commande ou du moins il s'en donne l'air. Lorsqu'à la fin de 1673, il prévoit que l'Espagne va lui déclarer la guerre : « Je dirai à votre fils assez à temps ce qu'il y aura à faire pour mes vaisseaux et mes galères », mais il ajoute, et sans voir la naïveté du propos : « Mandez-moi votre pensée sur ce que l'on pourra faire contre les Espagnols par la mer. » — Comme s'il disait : Mandez-moi ce que vous voulez que j'ordonne. — Du moins, il est ici, comme partout, attentif et informé. De jour en jour, il paraît plus sensible à la gloire de sa marine; après un succès de d'Estrées dans les eaux de Cayenne : « J'ai été très aise de ce que d'Estrées a fait. L'action est très belle, mais j'ai grand regret à tant de braves gens qu'on a perdus et à mes quatre vaisseaux; mais, malgré cette perte, cette affaire est fort glorieuse pour la France [2]. »

Mais il faut lire avec attention ce billet daté de Dunkerque, 29 juillet 1680 :

« J'ai voulu attendre que j'eusse tout vu, devant que de vous écrire. J'ai été très content des travaux du port et du vaisseau *(l'Entreprenant)* que j'ai examiné de toutes manières... J'entendrai présentement les lettres de marine bien mieux que je ne faisais, car j'ai vu le vaisseau de toutes manières et fait toutes les manœuvres, tant pour le combat que pour faire route... Je n'ai jamais vu d'hommes si bien faits que sont les soldats et les matelots; si je vois jamais beaucoup de mes vaisseaux ensemble, ils me feront grand plaisir... Les travaux de la marine sont surprenants, et je n'imaginais pas les choses comme elles sont; enfin, je suis très satisfait. »

Il a donc attendu jusqu'en 1680, c'est-à-dire dix-neuf ans depuis qu'il a commencé à gouverner, pour se mettre en état de bien comprendre les lettres de marine, et pour aller voir ce que sont les travaux de la marine.

Pourquoi? Nous rencontrerions, à chercher la réponse de

1. Juin 1673.

2. Mai 1677.

ce pourquoi, une des questions essentielles de notre histoire. Il s'agirait de savoir par quelle suite d'accidents historiques, et par quels effets de sa complexion naturelle, la France fut conduite à donner toujours, dans son action politique et militaire, la préférence à la guerre et à la politique continentales. Mais cette recherche nous mènerait loin. Louis XIV, lui, ne savait pas l'histoire et il n'était point curieux de causes profondes. Il avait deux motifs de ne pas aimer la guerre de mer et il les a dits en toute simplicité, à l'endroit de ses Mémoires où il rapporte qu'en 1666 il s'est résolu, de mauvais gré, à faire la guerre sur mer seulement. La guerre de terre, dit-il, est « une matière à la valeur plus avantageuse que la guerre maritime, dans laquelle les plus vaillants n'ont presque jamais lieu de se distinguer des plus faibles ». Ce qui est une erreur manifeste, mais il est vrai que le courage plus brillamment se déploie dans les charges héroïques, au large front d'une bataille rangée, et ce courage était celui dont nous avions la grande habitude. Était-ce une suffisante raison pour déterminer une politique? Assurément non. Mais voici l'autre motif du Roi : « Dans mon intérêt propre, je considérais que, le bien de l'État ne permettant pas qu'un roi s'expose aux caprices de la mer, je serais obligé de commettre à mes lieutenants tout le destin de mes armes, sans jamais pouvoir agir de mon chef. » — « Caprices de la mer » est un mot amusant ; l'on ne voit pas en effet Louis XIV, qui « aimait la régularité », s'exposant au désordre de ces flots qui remuent à tort et à travers, et aux impertinences des coups de vent. — « Dans mon intérêt propre » est un mot grave. Si l'intérêt de la France lui avait paru commander de porter son effort sur mer, aurait-il sacrifié son « intérêt propre », et vaincu sa répugnance à laisser ses lieutenants mériter la gloire? Il a bien l'air de dire que non, et c'est cela qui est grave.

*
* *

Dans un mémoire sur le commerce, au mois d'août 1664, Colbert présentait un petit programme où se trouvent ces articles :

« Recevoir tous les marchands qui viendront à la cour

avec des marques particulières de protection et de bonne volonté. » En marge, le Roi écrit : « Bon ».

« Les convier tous à députer quelques-uns d'entre eux pour être toujours à la suite du Roi. » En marge, le Roi écrit : « Bon ».

« Donner ordre au maréchal des logis de leur marquer toujours à la suite du Roi, un logis honnête. « En marge, le Roi écrit : « Bon ».

Puis, par une lettre aux principales villes du royaume, le Roi leur annonce qu'il « fera loger commodément à sa cour et suite tous et chacun des marchands qui y auront des affaires » ; leur logis s'appellera « la maison du commerce ».

D'autre part, en mai 1670, au moment où Louis XIV visite les villes que la paix d'Aix-la-Chapelle lui a données, Colbert, timidement, lui disait : « Je ne sais si Votre Majesté trouvera à propos, dans la réponse qu'elle voudra bien faire aux magistrats des villes conquises, de leur parler de leur commerce et de leurs manufactures, de toutes les grâces qu'elle leur fait et veut continuer en tous rencontres, et qu'elle leur dise de s'adresser à moi pour tout ce qui concerne cette matière. » Et gracieusement le Roi répondait : « Je leur parlerai à propos dans le sens que vous dites. » Trois jours après, en effet, de Tournai, il annonçait : « J'ai fait tout ce que vous désirez à l'égard des marchands, et j'ai parlé ici touchant le commerce à ceux qui m'ont harangué, de la manière que j'ai cru la meilleure, en leur commandant de vous envoyer des mémoires sur ce qui concerne le commerce. » L'inspection des villes conquises terminée, quand il approche d'Abbeville et de Beauvais, Colbert lui rappelle que les deux plus considérables manufactures fondées par Sa Majesté sont celle d'Abbeville pour les draperies et celle de Beauvais pour les tapisseries : « L'une et l'autre ont quelque chose de grand et digne de la bonté que Votre Majesté a pour ses peuples. Je sais bien qu'il est difficile et même impossible qu'elle les visite. Si néanmoins, en visitant les villes, et, sur son passage, elle pouvait y entrer, ce serait un grand avantage. En tout cas, si elle a pour agréable d'en parler aux maires et échevins de ces villes, les faire visiter, s'en faire rendre compte, en parler elle-même, ces marques de la bonté de Votre Majesté et

qu'elle sait et connaît toutes choses, donneront de la vie et du mouvement à toutes ces manufactures, qui sans cela languissent et peuvent s'anéantir. » Le Roi : « J'irai aux manufactures d'Abbeville et de Beauvais et je parlerai comme je crois devoir le faire et comme vous me le demandez. »

On est donc bien d'accord entre Roi et ministre sur tous les points. « Bon », dit le Roi, et aussi : « J'irai. » « Je parlerai ». Mais Louis XIV distinguait-il, dans sa cour et suite, les marchands, et se plaisait-il à les entretenir? Et même des marchands s'y trouvaient-ils à demeure, et le maréchal des logis vraiment marquait-il la maison du commerce? Je ne sais pas, mais je ne crois pas. Et l'on voit bien que le ministre, d'ordinaire plus bref et de propos plus direct, hésite, s'excuse, recule, et subtilement revient, quand il s'agit de demander au Roi une visite dans les manufactures. Il le sent bien : il n'a pas gagné sa cause, qui était de convaincre son maître que les marchands et les ouvriers étaient des personnes très utiles et même très honorables. Il se rappelait tristement que, dans la longue lignée des rois de France, c'était à grand'peine si un ou deux avaient daigné s'intéresser aux manufactures. Ils étaient de trop hauts et trop puissants seigneurs, et le soin du commerce passait pour une marque « des états faibles », disait-il. Cependant le Roi lui répondait gentiment, car il était l'homme le plus poli de son royaume, et personne n'a aimé plus que lui être aimable. Il savait d'ailleurs, en gros, l'importance du commerce et qu'elle comptait dans sa puissance. C'est pourquoi il ne se refusait pas aux visites ni aux harangues désirées par Colbert. Mais le cœur n'y est pas, comme dans les billets sur Versailles ou sur l'inspection des forteresses.

*
* *

Le sujet de conversation qui revient le plus souvent, ce sont naturellement les finances, desquelles tout procède et où tout retourne.

Un premier dialogue s'engage en 1663, lors de la petite expédition en Lorraine, pendant que Louis XIV assiège Marsal. Colbert veut apprendre au Roi à compter. Inquiet que

des ordonnances lui arrivent « de toutes parts », il réclame un projet de dépenses « aussi exact qu'il se pourra »; cela est « absolument nécessaire », afin que, « Votre Majesté étant informée comme elle est de toute la recette, elle juge ce qui se peut et ce qui ne se peut pas »; et il avertit qu'il est impossible de trouver à emprunter: la misère des peuples est extrême, l'année ayant été mauvaise; même il faut, pour sauver les peuples de la disette, acheter du blé. Le Roi paraît mal au courant et un peu embarrassé : « Je ne sais pas si on vous parle beaucoup d'ordonnances, mais je sais bien que je n'en ai pas fait donner beaucoup, et je prendrai garde à l'avenir plus que par le passé de commander qu'on en expédie, à moins qu'il soit tout à fait nécessaire. » Interrogé de nouveau sur le chiffre de la dépense : « Il n'y a rien à ajouter à ce qu'on vous en a dit. Pour ce qui est de l'artillerie, M. Le Tellier vous le fera savoir, car je ne le saurais savoir bien au vrai. » D'ailleurs, il signe très exactement les ordonnances envoyées par Colbert, qui ne veut rien payer que sur le vu de son nom, et, lui mettant sous les yeux à tout instant le prix des choses et la médiocrité des recettes et la misère publique, essaie de lui donner des habitudes d'ordre et d'économie.

Au moment où reprend la correspondance pendant le voyage de l'année 1670, les habitudes d'ordre sont acquises. Le Roi réclame à Colbert le mémoire qu'ils ont fait ensemble de la dépense de l'année prochaine : « Envoyez-le-moi aussitôt afin que je repasse toutes choses et que je voie s'il n'y a rien à épargner de plus. » Des notes prouvent qu'il n'a pas signé sans lire : « Je ne sais pas pourquoi il y a une ordonnance pour Bernin, car il me semble qu'on ne lui devait plus rien donner : dites-m'en la raison[1]. »

Pendant la guerre de Hollande, son exactitude à renvoyer la signature et à répondre aux lettres de Colbert est parfaite : à une lettre partie de Paris le 4 mai, il répond de Tournai le 6 : à une autre, partie de Paris le 1er août, il répond de Nancy le 3, et ainsi toujours. Il se met donc au travail sitôt le courrier arrivé. S'il ne le peut pas, il s'excuse : « Je n'ai pas eu un moment à pouvoir vous écrire, » et il dit

1. Mai et octobre 1670.

vrai certainement. Chaque mois, il reçoit et il examine les comptes du trésor. Il s'informe de toutes les opérations de finances : « J'attends les nouvelles de l'adjudication des fermes avec impatience. » Colbert l'avertit que, par la faute de la guerre, les fermes des entrées et sorties diminuent beaucoup : « Si Votre Majesté veut être informée des détails, je la supplie de me le faire savoir » ; et le Roi, tout aussitôt : « Faites-moi savoir en détail pourquoi les fermes des entrées diminuent[1]. » Colbert demande un jour s'il ne faudrait pas qu'il ajoutât une note aux ordonnances qui « méritent quelque application ». Réponse : « Vous ferez ce que voudrez sur les ordonnances. Quand je m'y applique, je vois pourquoi elles sont expédiées. » Une autre fois, le ministre a peur d'ennuyer et d'encombrer le Roi : « J'hésite fort d'interrompre Votre Majesté dans une si terrible application que celle qu'elle se donne à présent » : mais Louis, de Besançon, dont il assiège la citadelle, réplique : « Les choses sont dans un bon train ici et j'espère que bientôt j'aurai plus de relâche que je n'en ai eu jusqu'à cette heure, pour songer à ce qu'il y a à faire de tous côtés. C'est pourquoi, ne vous retenez pas et me mandez tout ce que vous croirez nécessaire[2]. »

Parmi les « affaires extraordinaires » auxquelles il avait fallu recourir, se trouvait un impôt sur le papier. Colbert, après les très vives remontrances des manufacturiers, est contraint d'y renoncer ; il propose au Roi de le remplacer par des « formules », c'est-à-dire par un droit de timbre sur les transactions. De Besançon encore, le Roi envoie cet avis fort sage : « J'ai lu avec application la lettre que vous m'avez écrite sur la marque du papier et sur les formules... Je trouve des inconvénients à quelque parti qu'on puisse prendre... mais, comme je me fie entièrement à vous et que vous connaissez mieux que qui que ce soit ce qui sera plus à propos..., je me remets entièrement à vous et vous ordonne de faire ce que vous croyez qui sera le plus avantageux. Il me paraît qu'il est important de ne pas témoigner la moindre faiblesse et que les changements dans un temps comme celui-ci sont fâcheux.

1. Juin 1672.

2. Mai 1674.

Si on pouvait prendre quelque tempérament, c'est-à-dire diminuer les deux tiers de l'imposition du papier, sous quelque prétexte qui serait naturel, et rétablir les formules en mettant un prix moindre... Je vous dis ce que je pense et ce qui paraîtrait le meilleur; mais, après tout, je finis comme j'ai commencé, en me remettant tout à fait à vous. »

Il est donc certain que Louis XIV faisait bien son métier de roi et qu'il s'y donnait de la peine. On a dit que Colbert, prenant pour lui les réalités du gouvernement, laissait au maître le ministère de la signature et l'apparence de régner; mais Colbert voulait en conscience tenir Louis XIV au courant de toutes choses, et le mettre en état de commander. Quant au Roi, il était très curieux d'informations, et il entendait tout voir et tout savoir.

Il apparaît aussi que ce prince assidu, exact, ponctuel, et qui comprend bien et même est capable de donner un avis judicieux, n'a pas d'idées à lui. « Il est nécessaire, écrit le ministre, de résoudre le brevet de la taille, qui doit être envoyé dans les provinces; je supplie Votre Majesté de me faire savoir ses volontés »; et le Roi : « Je crois qu'il faut faire le brevet de la taille comme celui de cette année, à moins que vous ne jugiez, par les connaissances que vous avez, qu'il y faille changer quelque chose[1]. » Il en va toujours ainsi; les notes marginales qui se succèdent répètent : « Comme vous jugerez à propos », ou « C'est à vous de juger le mieux. » Si bien que les ordres reviennent à peu près à dire : « Je vous ordonne de faire ce que vous voudrez. »

*
* *

En ces dialogues sur les matières de finances, Louis XIV met une grâce charmante à commander. Sans doute, il veut être obéi : « Il est de la dernière conséquence que vous fassiez passer les sommes que je demande dans le temps que je marque, car je ne vous l'ordonne que lorsque je crois qu'il est tout à fait nécessaire pour le bien de mon service[2]. » Mais le

1. Mai 1677.

2. Septembre 1673.

ton habituel a des douceurs de caresse. Colbert lui ayant écrit, le 1er janvier 1673, que ses finances sont en bon état, vite, il remercie : « Je vous assure que vous m'avez fait commencer l'année gaiement. Demain vous me rendrez compte plus en détail de toutes choses. En attendant, croyez que, comme vous m'avez donné le premier plaisir de l'année, pendant son cours je vous ferai paraître la satisfaction que j'ai de vos services et de vous. » Malheureusement, c'était une rare aubaine que le ministre fût content, et, sans doute, il s'était fait un air de jour de l'an, car, à cette date, il était déjà très inquiet pour l'avenir.

Il avertit Louis XIV que les revenus sont, pour l'année, de soixante-quinze millions seulement et que les dépenses iront à cent millions ; il faudra trouver vingt-cinq millions en affaires extraordinaires, ce qui ne se pourra faire sans une grande application de Sa Majesté. « La dépense me fait peur, réplique le Roi, mais j'espère que, par votre application et votre travail, vous trouverez tout ce qu'il me faudra. J'ai une grande confiance à votre savoir et à l'action que vous avez pour mon service et pour moi. » A force de soins, de peines et d'expédients, bien qu'il y ait « beaucoup de misère parmi le peuple et une grande rareté d'argent », Colbert arrive à espérer qu'il mettra les deux bouts ensemble, et le Roi admire : « Vous ferez une grande affaire si vous pouvez m'acquitter[1]. » Colbert craint de ne pouvoir trouver une grosse somme pour l'année 1677 ; le Roi se refuse à le croire : « Un autre que vous serait embarrassé, mais je suis assuré que vous ferez en sorte que rien ne manquera. »

Cependant, la guerre est terminée ; des années de paix se succèdent, et Colbert n'arrive pas à mettre son budget en équilibre. Peu de temps avant sa mort, en juin 1683, il envoie au Roi l'état des paiements à faire pour le mois. Il rappelle que les dépenses passent les recettes de 3 100 000 livres.

LE ROI. — La dépense me fait beaucoup de peine, mais il y en a de nécessaires.

COLBERT. — Quelque application que j'aie eue jusqu'à présent, je n'ai pu encore trouver que 1 400 000 livres à emprunter.

1. Juin 1673.

LE ROI. — Je sais que vous faites tout ce qui est possible.

COLBERT. — Les intendants visitent les généralités et en rendent compte par toutes leurs lettres qui sont pleines de beaucoup de misères des peuples.

LE ROI. —La misère me fait grand'peine. Il faudra faire tout ce que l'on pourra pour soulager les peuples. Je souhaite de le pouvoir bientôt.

Puis, après avoir parlé des bois pour la marine qu'il a vus, — c'était une délicate attention pour Colbert — et de la cavalerie, qui est admirable : « J'ai fait des gratifications à plusieurs capitaines pour leur témoigner la satisfaction que j'ai d'eux. Je ne vous demande pas de me rien envoyer pour cela. » Cela voulait dire : Voyez, j'ai dépensé quelques centaines d'écus et je ne vous demande rien. Vous auriez mauvaise grâce à ne pas trouver les 3 600 000 livres.

On croit voir, l'un en face de l'autre, les deux personnages : Colbert avec sa froide figure, sa face de « Nord », comme l'appelait madame de Sévigné, ses épais sourcils tendus à se joindre, l'air d'inquiétude d'un homme qui mène tant de grandes affaires par des chemins barrés d'obstacles et creusés de fondrières, et qui craint de ne pas arriver au but et qui n'y arrivera pas en effet, humble d'apparence, déférent, incliné, retenant la protestation sur ses lèvres, car il enrage; l'autre arrête la plainte par un compliment, détourne le reproche par un remerciement, superbe même dans sa bonne grâce, épanoui en majesté tranquille ; il sait bien qu'il faut qu'on lui obéisse, un jour plus tôt, un jour plus tard ; il est patient comme l'Éternel.

Cependant ces deux hommes voulaient trop fortement des choses trop différentes pour n'en pas venir à rompre par moments la politesse de leurs entretiens. Ils eurent des querelles dont quelques-unes furent très vives.

ERNEST LAVISSE

(La fin prochainement.)

ÈVE VICTORIEUSE[1]

I

Il n'est guère de femme du monde, en Amérique, qui n'ait un dada artistique ou une spécialité d'élégance. Les unes recherchent les bronzes, les ivoires; les autres, les tapisseries, les étoffes anciennes. Celle-ci est renommée pour son service de table ou pour son argenterie, celle-là pour ses bijoux ou ses dentelles. Presque toutes sont des collectionneuses passionnées qui, sans remords, viennent dépouiller le Vieux Monde de ses reliques. Le Nouveau, grâce à elles, voit son trésor d'art s'accroître avec une rapidité prodigieuse, et le vil dollar se transforme en objets rares et précieux.

Hélène Ronald, la femme d'un des futurs grands hommes des États-Unis, était considérée comme une autorité en matière de décoration et d'arrangements intérieurs. Elle se flattait elle-même de pouvoir, au besoin, refaire une fortune en mettant son goût au service des nouveaux riches.

Sa maison de New-York était située dans cette partie de la Cinquième avenue où sont les résidences des plus notables millionnaires. Elle donnait sur le Parc Central et avait la vue de ses pelouses veloutées, de ses arbres superbes. A côté des palais Gould et Vanderbilt, elle paraissait petite et assez modeste, mais elle n'en était pas moins une merveille de

goût et de confort. Hélène y travaillait sans cesse, la retouchant comme une œuvre d'art, enlevant ici un meuble, là un tableau ou un bibelot. Et elle la montrait avec orgueil, de la cuisine au grenier. La pièce dont elle tirait surtout vanité était son cabinet de toilette. Elle avait mis tout son génie féminin dans ce décor intime. D'aucuns l'eussent voulu plus sobre et plus simple; un artiste pourtant l'eût trouvé délicieux. Les murs, entre les hautes glaces, étaient tendus de brocart gris bleu à reflets irisés et le parquet recouvert d'un de ces tapis Morris qui sèment comme des fleurs vivantes sous les pieds. Sur les panneaux des meubles, d'un bois blanc, poli et chaud comme l'ivoire, étaient incrustés des salamandres, des oiseaux exotiques, des papillons diaprés, dont les couleurs s'harmonisaient avec les soies jaunes, bleues, roses, des sièges, des coussins et des rideaux. Sur ce fond, d'une tonalité très douce, se détachaient des aquarelles de maîtres, la garniture de vieux Dresde qui ornait la cheminée, des baguiers, des coupes anciennes, des vases de formes curieuses, enfin la large table, surmontée d'un miroir, où les ustensiles de toilette en or, en argent, en écaille blonde, parsemaient avec ordre un merveilleux dessus en vieux point de Venise.

Un Européen, transporté subitement au seuil de ce sanctuaire, n'eût pas manqué, d'abord, de se croire chez une grande demi-mondaine parisienne : mais, pour peu qu'il eût été doué de ce sixième sens qui pénètre les gens et les choses à la manière des rayons Rœntgen, il eût vite reconnu, malgré cette recherche et ce raffinement suspects, l'atmosphère saine de la femme honnête. Et madame Ronald était bien la figure qu'un coloriste eût placée dans ce cadre ultra-moderne. Il fallait là son corps élégant, toujours délicieusement déshabillé ou habillé, ses cheveux chatoyants, nuancés de divers tons d'or, sa blancheur mate, ses grands yeux bruns qui promenaient autour d'elle une caresse inconsciente, ses belles lèvres bien dessinées, dont le sourire découvrait des dents parfaites. Il fallait là cette tête qui donnait une impression de « blondeur » et de lumière, ce visage de charmeuse ennobli par un air d'intelligence et de supériorité.

Un soir, vers la fin de mars, Hélène s'habillait pour l'Opéra. Vêtue d'une robe d'un jaune très doux, dont le décol-

leté laissait voir toute la perfection de ses épaules, elle était assise devant son miroir. Pendant qu'elle refrisait avec soin, elle-même, quelques mèches folles, une seconde figure se refléta dans la glace, celle d'un homme de haute taille, aux cheveux noirs, aux yeux bleus.

— Ah! Henri! — s'écria la jeune femme sans interrompre sa frisure ; — vous êtes en retard, il me semble.

— Oui, j'ai eu une après-midi très chargée.

Les époux échangèrent une poignée de main et un regard affectueux, puis le nouveau venu se jeta dans un fauteuil à bascule, qui avait l'air d'être sa propriété, auprès de la table de toilette, mais à contre-jour.

— Eh bien, ma chérie, vous êtes-vous amusée aujourd'hui? demanda-t-il avec une expression de grande bonté.

— Assez. Le déjeuner de madame Barclay a été très brillant, très gai... un succès...

— Vous avez dit beaucoup de mal des hommes?

— Nous n'en avons pas parlé.

— C'est pire! fit M. Ronald en souriant.

— Nous avons discuté une foule de questions intéressantes... Des Européennes ne sauraient imaginer comme c'est agréable, un déjeuner de femmes.

— Elles n'ont pas encore appris à se passer de nous.

— Tant pis pour elles! répliqua Hélène avec une expression qui tempérait l'impertinence de sa réponse.

— Nous avons eu une belle séance d'ouverture, à notre congrès.

— Ah!

— Rauk, de Boston, a prononcé un discours remarquable. Il a passé en revue les découvertes de la chimie moderne et fait pressentir celles de l'avenir; il a retracé le rôle et la mission des hommes de science. Je n'ai jamais rien entendu de plus magistral.

Hélène avait tranquillement suivi le fil de ses pensées.

— Imaginez, dit-elle, que madame Barclay, à son déjeuner, inaugurait un service en cristal de Bohême taillé sur ses propres dessins, une nappe et des serviettes brodées à Constantinople par des femmes syriennes.

— C'était joli?

— Oui, original, byzantin... un peu trop riche.

— Vous savez que je dois parler, au congrès, la semaine prochaine, — fit M. Ronald revenant de son côté à ce qui l'intéressait. — Je me propose de dire leur fait aux philosophes et aux littérateurs.

— Qu'est-ce qu'ils vous ont fait?

— A moi, personnellement, rien; mais leur ignorance m'exaspère. Ils ne voient pas que la science est la nature, et la nature la science même. Ils affectent de la mépriser. Ils ont proclamé sa banqueroute! Ils l'accusent d'avoir augmenté la somme des maux de l'humanité. Ils applaudissent aux échecs des savants, se moquent de leurs tâtonnements, de leurs erreurs. C'est idiot! Ils devraient plutôt s'associer à leurs travaux, propager leurs découvertes, faire accepter la vérité. Ils rendraient ainsi l'évolution présente moins douloureuse, — car toute évolution est douloureuse!... Ils vont jeter les hauts cris, lorsqu'un de ces jours nous leur prouverons, à ces fameux idéalistes, que l'amour n'est autre chose qu'un fluide comme la lumière, comme l'électricité.

Hélène, tout occupée à bien placer dans ses cheveux de petits peignes d'écaille ornés de diamants, n'avait prêté qu'une oreille distraite à ce qui précède. Ces dernières paroles arrivèrent pourtant à son esprit et, de saisissement, son bras demeura en l'air.

— L'amour, un fluide comme la lumière! — répéta-t-elle avec une petite grimace d'horreur, — vous vous moquez de moi!

— Pas le moins du monde.

— Ah! ils ont bien raison de détester la science, les poètes! N'a-t-elle pas déclaré que le baiser est un véhicule de germes infectieux?... Et maintenant, elle viendrait proclamer que l'amour est un fluide!... Pourquoi pas un microbe, pendant qu'elle y est?

— Parce que c'est un fluide... un fluide perceptible, enregistrable peut-être, un de ces jours, qui va touchant ici une cellule inactive, là une fibre insoupçonnée, une corde muette, pour produire chez l'individu les effets nécessaires.

— Et le libre arbitre, qu'en faites-vous?

— Le libre arbitre! Ils n'ont jamais passé dans nos laboratoires, ceux qui ont l'orgueil d'y croire. Nous sommes les créa-

tures de Dieu entièrement, ses collaborateurs dociles. Nous ne sommes ici-bas que pour travailler à son œuvre, à l'œuvre universelle.

— L'amour, un fluide! — redit encore Hélène, mal revenue de sa surprise. — En tout cas, j'espère que ce n'est pas vous qui démontrerez cela! Je ne me soucierais pas d'être la femme de l'homme qui attachera son nom à cette abominable découverte.

— Pourquoi abominable? Nous commençons à connaître le rôle des infiniment petits. Grâce à l'électricité, nous allons pouvoir étudier ces fluides qui sont nos moteurs et parmi lesquels se trouve l'amour. La vérité est plus belle que la fable. Il y aura pour les dramaturges et les romanciers des effets puissants à en tirer; c'est la science qui leur ouvrira une source nouvelle, inépuisable, d'émotions et de sentiments... Qu'est-ce qu'ils ont fait pour l'humanité, vos philosophes et vos poètes? Ils l'ont leurrée d'utopies, bercée de fausses espérances: ils ont mis un biberon vide à ses lèvres. Et c'était nécessaire, puisque cela a été. Mais le rôle des hommes de science va devenir de plus en plus grand. Ils perfectionneront et embelliront le corps humain, prolongeront la vie. Ils inventeront de nouveaux moyens de locomotion. Grâce à eux, on pourra dire dans quelques siècles: « L'homme est un être qui a marché. » Ils feront plus, eux qu'on accuse d'impiété: ils révéleront à l'humanité le vrai Dieu, et ils l'amèneront purifiée, ennoblie, croyante, au pied de ses autels.

La physionomie d'Hélène eût indiqué clairement à un observateur qu'elle n'avait point suivi son mari dans son ascension intellectuelle, mais qu'elle l'avait lâché en route; cela lui arrivait souvent, du reste.

— Henri, — fit-elle en polissant avec un fin mouchoir de batiste les pierreries de ses bagues, — j'ai envie de fonder une ligue contre le luxe. C'est une intempérance comme une autre, après tout!

— Vous dites?

— Que je veux fonder une ligue contre le luxe et mettre la simplicité à la mode.

— Cela ne manquerait pas d'originalité, venant de vous surtout!

— Sérieusement, si une réaction ne se fait pas, nous tom-

berons en plein dans l'extravagance et le mauvais goût. Pourvu que nous n'y soyons pas déjà ! Cette orgie de richesses commence à m'écœurer. Il me vient parfois l'envie d'habiter un cottage meublé du strict nécessaire, et de n'avoir que du linge uni et des robes de bure.

— Un cottage, du linge uni, des robes de bure !... Ma chère amie, vous m'effrayez : il faut que vous soyez malade pour avoir de semblables fantaisies.

— Moquez-vous, mais, en vérité, j'éprouve la fatigue d'une personne qui aurait regardé trop longtemps une surface brillante. J'ai besoin de voir des choses vieilles, douces, laides même, de sortir de cette ronde effrénée que nous menons, pour respirer un peu... Oh ! je suis lasse, lasse à pleurer... L'Europe nous fera du bien, à tous les deux, car vous aussi vous êtes surmené.

— Moi ? pas du tout ! — protesta M. Ronald, — je ne me suis jamais mieux porté.

Puis, arrêtant le balancement de son fauteuil :

— Hélène, — dit-il d'un air embarrassé, presque timide, — il faut que vous me rendiez ma parole. Il m'est absolument impossible de quitter l'Amérique avant quelques mois.

La surprise fit tomber des doigts de la jeune femme la grosse perle qu'elle était sur le point d'attacher à son oreille.

— Quoi ? — s'écria-t-elle avec une flambée de colère dans les yeux, — vous voulez que, maintenant, je renonce à mon voyage en Europe ?

— Non, ma chérie, je ne suis pas aussi égoïste que cela. La preuve, c'est qu'en sortant du congrès, je suis allé retenir votre cabine pour le 8 avril, à bord de la *Touraine*.

— Oh ! Henri, y pensez-vous ? Nous ne nous sommes jamais séparés depuis neuf ans que nous sommes mariés ! fit la jeune femme avec un joli regard tendre.

— Ce sera dur pour moi qui resterai, mais qu'y faire ? Il y a longtemps que mon préparateur n'a eu de congé. Si je ne le mets pas tout de suite au vert, il va tomber malade. En outre, je suis sur la voie d'une importante découverte, je ne puis interrompre mes travaux... Il y a encore le mariage de Dora. Elle n'a plus de père et, comme tuteur, je suis obligé de remplacer son père en cette circonstance.

— Le mariage de Dora ! Vous croyez donc qu'elle a l'intention de tenir sa parole?

— Je l'espère.

— Eh bien, elle travaille justement à la reprendre. Elle veut remettre la petite fête à l'automne et venir avec nous en Europe.

— Ce serait abominable de désappointer Jack pour la seconde fois! Sa maison et son yacht sont tout prêts.

— Oh! si je ne me trompe, yacht et maison attendront quelque temps encore leur maîtresse. Vous savez que Dora se vante de n'avoir jamais fait à personne le sacrifice de sa volonté ou d'un plaisir.

— Oui, pour l'égoïsme féminin, elle détient le record !...

— Voyons, Henri, vous ne me laisserez pas aller seule en Europe !

— Vous aurez tante Sophie et votre frère.

— Et vous ne serez pas jaloux ?

— Non, car j'ai une confiance absolue en votre affection et en votre honneur.

— Vous avez bien raison... Mais cela bouleverse tous mes arrangements : je comptais envoyer les domestiques à la campagne et fermer la maison.

— Fermez-la. Il me serait impossible de l'habiter sans vous. Ma mère me donnera l'hospitalité.

— Ah! je vois que vous avez déjà fait tous vos plans! dit Hélène un peu piquée.

— Oui, afin que vous n'ayez ni soucis ni regrets.

— Et ce que l'on va me critiquer dans votre famille !... Votre sœur s'élève sans cesse contre les Américaines qui abandonnent leurs maris pour aller s'amuser en Europe.

— Du moment que je le trouve bon, personne n'a rien à dire. Partez en paix, ma chérie.

— Oh ! si je n'avais pas un réel besoin de changement, je remettrais le voyage à l'automne; mais j'ai les nerfs dans un état !...

— Je m'en suis aperçu! fit M. Ronald avec un léger sourire.

— Vous ne savez pas, vous autres hommes, ce qu'est la tenue d'une maison dans ce pays de toutes les libertés. Les

Européennes s'étonnent de ce que, de temps à autre, nous nous délivrons de nos ménages! Je voudrais les voir à notre place... Oh! le luxe de manger des dîners dont on n'a pas discuté le menu, de s'asseoir à table sans avoir à craindre quelque manifestation de mauvaise humeur de son chef ou de sa cuisinière, sous la forme d'un plat manqué!... Et le plaisir d'être servie par ces gentilles filles de chambre en bonnets blancs!... Voilà ce dont nous jouissons le plus en Europe, voilà ce dont j'ai besoin.

— Eh bien, mon amie, allez vous reposer un peu. Faites une bonne provision de santé et de gaieté. Achetez de jolies choses, pendant que vous y êtes... Pas de linge uni, pas de robes de bure. Cela ne vous siérait pas du tout.

— Vous croyez? — fit la jeune femme, se regardant à la glace d'un air sérieux.

— J'en suis sûr. Vous êtes une créature brillante : il vous faut de la soie, des dentelles, des bijoux... Ne songez plus à fonder une ligue contre le luxe. Achetez, entassez; nos petits-enfants feront la sélection. Nous n'avons pas encore droit à la simplicité et au loisir: nous devons acquérir, travailler, créer. Nous sommes des ancêtres! ajouta-t-il avec un accent de fierté.

A ce moment, on frappa à la porte et, avant que le mot : « Entrez » fût prononcé, une jeune fille en toilette d'Opéra, une de ces jeunes filles femmes, dont l'Amérique a la spécialité, fit son apparition.

— Dora! — s'écria madame Ronald en se tournant vers la nouvelle venue. — Il n'est pas encore sept heures et demie, j'espère!

— Oh! je n'en sais rien, — répondit mademoiselle Carroll avec un petit rire nerveux. — Je viens de livrer une grande bataille et de remporter une victoire. Mon mariage est remis à l'automne: ma mère et moi, nous partons pour l'Europe avec vous tous.

— Là!... que vous disais-je? fit Hélène en regardant son mari.

— J'aime à croire que vous plaisantez! dit Henri Ronald devenu subitement sévère,

— Non, mon cher oncle : ma mère a besoin des eaux de

Carlsbad; je ne puis l'y laisser aller seule. Il n'est personne qui ne m'approuverait de vouloir l'accompagner : eh bien, Jack, lui, le trouve mauvais et j'ai eu grand'peine à lui faire comprendre que mon devoir filial m'oblige encore à retarder son bonheur! conclut mademoiselle Carroll avec son ironie habituelle.

— C'est indigne, vous n'avez pas plus de parole que de cœur!

Dora se laissa tomber dans un fauteuil :

— Je m'assieds, pour ne pas être renversée par toutes les gentillesses que vous allez me lancer à la tête.

— Jack est d'une faiblesse stupide! Il n'aurait jamais dû céder à ce nouveau caprice.

— Oh! il n'a pas cédé de bonne grâce, allez! Nous avons eu une de ces querelles!... J'ai été sur le point de lui jeter sa bague à la figure. Il l'a bien vu, et, plutôt que de risquer de me perdre, il a baissé pavillon et consenti à ce que voulais. Il aime mieux épouser Dody tard que jamais... Je comprends cela!

— Pas moi.

— Je le regrette pour vous... Alors, j'ai été bien gentille : nous avons fait la paix, et je l'ai amené dans ma voiture. Il est là, au salon, tirant probablement sur sa moustache, dompté, sinon tout à fait calmé.

— Et c'est ainsi que vous autres femmes américaines, vous vous jouez de l'affection et de la dignité de l'homme. Vous vous imaginez, ma parole d'honneur, qu'il a été fabriqué pour vour servir de pantin! Vous le harassez de vos exigences, vous le torturez par votre coquetterie, et, quand vous en avez fait un imbécile, vous le plantez là et il cherche l'oubli dans l'ivresse.

— Bravo, mon oncle! — fit mademoiselle Carroll, — quel dommage que vous ne soyez pas entré dans les ordres! Vous auriez sûrement pris place parmi les grands sermonnaires.

Un peu de couleur monta aux joues d'Henri Ronald.

— C'est vrai, reprit-il, vous traitez vos montres avec plus de respect que vous ne traitez ces cerveaux d'hommes créés pour de si hautes besognes et auxquels vous devez tout. Vous les détraquez avec moins de regret que vous ne feriez

d'une pièce d'horlogerie. Vous êtes par trop égoïstes, par trop indépendantes! Croyez-moi, ce n'est pas le droit de vote, ce n'est pas le savoir qui élèveront la femme à notre niveau, mais le dévouement et l'abnégation. Et voulez-vous que je vous dise? Ce sont ces vertus qui donnent son charme à l'Européenne et qui font sa supériorité.

— Ah bah! vous croyez? Si j'en étais sûre, je me mettrais bien vite à les pratiquer.

— Cela vous serait difficile, car vous êtes absolument gâtée par trop de liberté et trop de bonheur. L'automne dernier, vous avez pris le prétexte de votre santé — qui ne laissait rien à désirer — pour remettre votre mariage; ce printemps, vous trouvez celui de la santé de votre mère. Si vous n'aimez pas assez Jack pour l'épouser, rompez avez lui. Soyez honnête, que diable!

— C'est bien ce que je m'efforce d'être, mon bon oncle. J'aime M. Ascott, je n'ai jamais rencontré personne qui m'ait plu davantage; je ne voudrais le céder à aucune femme, mais voilà!... je ne me sens pas tout à fait mûre pour le mariage. Il me faut encore un petit tour en Europe. J'y vais uniquement pour atteindre le degré de perfection nécessaire au bonheur de Jack, Si ce n'est pas de l'amour et de l'honnêteté, cela, je ne m'y connais pas!... Une fiancée retour d'Europe, c'est comme du bordeaux retour des Indes... Plaisanterie à part, je n'aurais jamais pu me résigner à me marier en votre absence; j'aurais eu l'air trop orpheline.

Hélène se mit à rire.

— Ah! vous êtes bien bons tous les deux!... Henri vient de m'annoncer qu'il ne peut s'absenter cet été, et une des raisons qu'il me donne pour ne pas m'accompagner est justement votre mariage.

— Quoi! Henri ne vient plus en Europe! — s'écria mademoiselle Carroll avec un subit rayonnement, —ah! tant mieux! nous allons joliment nous amuser!

— Merci, — fit M. Ronald d'un ton sec. — Je vais retrouver Jack, — ajouta-t-il en se levant, — et lui dire qu'il fera bien de vous accompagner.

Dora sauta sur ses pieds, et, après un bond de chatte, elle arrêta son oncle.

— Non, non, je vous en prie! — dit-elle en le retenant par les revers de son habit. — Ce serait une vengeance mesquine, indigne d'un grand homme comme vous. — Je vous aime tout plein, vous savez, mais vous êtes un peu un empêcheur de danser en rond et je veux jouir de mes derniers mois de liberté. Après cela, je reviendrai me placer dans le harnais du mariage. Vous verrez comme je trotterai droit et sans broncher aux côtés de M. Ascott!

L'image de Dora trottant droit et sans broncher aux côtés de M. Ascott amena un sourire sur les lèvres du savant. Il ne résistait pas mieux qu'un autre aux bouffonneries de sa nièce.

Elle vit qu'il était à demi désarmé et, pour achever sa victoire, elle lui passa son bras droit autour du cou.

— Soyez bien gentil, — dit-elle en l'accompagnant jusqu'à la porte ; — allez pacifier Jack et tâchez de le remettre de bonne humeur. Faites-le pour l'amour de Dody! — murmura-t-elle, en appliquant sur sa joue un baiser sonore de petite fille. — Et de deux! — fit-elle en se jetant dans le fauteuil de son oncle. — Ah! que la vie est dure!

— C'est Jack qui aurait le droit de dire cela, — répondit madame Ronald en souriant, — vous agissez mal avec lui. Je ne crois pas que vous ayez l'intention de l'épouser jamais.

— Si, si, je l'épouserai quelque jour, mais que voulez-vous? le mariage me fait l'effet d'un nœud coulant où je n'ai nulle hâte de passer la tête. Je suis certaine de n'être jamais aussi heureuse que je le suis maintenant. Alors, à quoi bon me presser?

— Si vous aimiez M. Ascott, vous ne feriez pas tous ces raisonnements.

— Oh! je n'éprouve certainement pas pour lui cet amour dont il est parlé dans les romans français. Je me demande même s'il existe en réalité. En tout cas, nos hommes sont trop positifs pour l'inspirer, et nous, trop occupées pour le ressentir.

Madame Ronald parut réfléchir.

— Non, dit-elle, je ne crois pas que nous ayons le tempérament des grandes amoureuses.

— Tant mieux! elles ne font que des sottises... Quant à moi, j'ai pour Jack une affection solide, à durer toute la vie ; mais,

depuis deux ans que nous sommes fiancés, nous nous sommes vus presque chaque jour. Je suis trop habituée à lui. Après cinq ou six mois de séparation, il aura l'air plus nouveau et me fera plus d'effet. Les hommes ne savent jamais ce qui est bon pour eux!

— Oh! Dody! Dody! — s'écria Hélène en riant, — vous ne vous doutez pas de ce que vous dites.

— Si, si, parfaitement! Honni soit qui mal y pense!... A propos, je suis joliment étonnée qu'Henri vous envoie seule en Europe. C'est contre les principes de la famille Ronald, cela!

— Oh! il est si peu égoïste!... Il paraît qu'il est sur le point de faire une grande découverte : si je refusais de le quitter, il m'accompagnerait pour ne pas me priver de ce voyage; mais je le connais, il aurait tout le temps l'esprit dans son laboratoire et ne jouirait de rien. D'autre part, je suis réellement fatiguée, énervée au dernier point, je me sens devenir tout à fait désagréable. Pour ce mal-là, il n'y a que l'Europe.

— Évidemment! Toutes les deux, nous nous porterons beaucoup mieux quand nous aurons dépensé quelques milliers de dollars en bibelots et en chiffons, visité quelques églises, quelques musées, passé cinq ou six mois dans des appartements d'hôtel plus ou moins laids, plus ou moins inconfortables... Je compte bien, pourtant, que nous varierons un peu le programme. D'abord, nous emporterons nos bicyclettes pour faire des excursions à droite et à gauche; puis votre frère nous conduira dans les petits théâtres, au café-concert, au Moulin Rouge, chez Loiset! Toutes nos amies y sont allées. Il paraît que c'est l'endroit le plus choquant de Paris,.. et ce que j'ai besoin d'être choquée!

— Il n'est pas dit que Charley veuille nous conduire dans ces endroits-là.

— Eh bien, nous l'y conduirons, nous! répondit bravement la jeune fille.

— J'espère que cette fois-ci, — fit Hélène, — les Kéradieu et les d'Anguilhon seront à Paris. A mes voyages précédents, je les ai toujours manqués. Cela a été comme un fait exprès. Avec deux amies mariées au faubourg Saint-Germain, je n'ai jamais vu l'intérieur d'un hôtel français.

— Et moi qui ai eu le guignon de ne pas me trouver à Newport, l'été dernier, pendant que ce fameux marquis d'Anguilhon y était!... Croyez-vous qu'Annie nous invitera?

— Sûrement.

— Quel bonheur! Mais, pour l'amour de Dieu, ne dites pas devant Jack que nous avons la perspective d'aller un peu dans le monde : il s'imaginerait que je suis capable de me laisser entortiller par quelque Français et je n'aurais plus un moment de tranquillité.

Madame Ronald avait tiré, d'un coffre-fort dissimulé dans un meuble élégant, sa boîte à bijoux. Elle promena, pendant quelques instants, ses doigts effilés parmi les gemmes étalées sur le velours blanc, puis elle choisit un splendide collier composé de perles et de diamants. Lorsqu'elle l'eut attaché à son cou, elle se tourna vers mademoiselle Carroll :

— Suis-je bien ainsi? demanda-t-elle.

— Vous êtes adorable! — répondit la jeune fille avec un accent de sincérité. — A côté de vous, j'ai l'air d'une araignée! ajouta-t-elle en venant se placer devant une des grandes glaces.

Et la glace refléta un corps mince et élégant aux lignes bien modernes, vêtu de soie blanche, une tête fine et brune, un visage aux traits un peu aigus, un teint un peu noiraud, mais embelli par des yeux merveilleux, où la vie rayonnait en des prunelles claires d'un bleu gris et dont le regard filtrait entre des cils presque noirs, épais et frisés.

— Je ne devrais jamais me risquer dans votre voisinage! fit Dora en remontant son haut collier de petites perles.

— Ne dites pas de sottises : vous ne voudriez changer de physique ni avec moi, ni avec personne... et vous auriez bien raison!... Allons rejoindre ces messieurs. J'espère que Jack ne sera pas de trop méchante humeur et ne gâtera pas notre soirée.

Au premier coup d'œil, les deux femmes devinèrent que M. Ronald n'avait pas réussi à infuser la résignation dans l'esprit du jeune homme : celui-ci avait une expression de chagrin qui ne fut pas sans causer un fugitif remords à sa fiancée. Et c'était un très beau garçon que M. Ascott. Son visage n'était pas d'un type très élevé, mais ses yeux noirs,

vifs, intelligents, son sourire joyeux, son air de bonté le rendaient sympathique à tous, et son entrain infatigable faisait de lui un des favoris de la société de New-York,

— Eh bien, on vous traite mal, mon pauvre Jack ! — dit madame Ronald en lui tendant la main. — Croyez que je ne suis pour rien dans ce nouveau caprice de Dora.

— J'en suis sûr. Elle est de ces Américaines qui ne peuvent voir une amie faire ses malles sans être tentées de l'imiter !... L'Europe est la perdition de nos femmes, la destruction de nos foyers.

— Mais non, mais non... ne soyez pas injuste !... Pour ma part, je suis contente que votre mariage soit ajourné à l'automne. Cela me permettra d'y assister.

— S'il se fait jamais !

— Oh ! il se fera bien assez tôt pour votre tranquillité ! — dit M. Ronald en posant affectueusement sa main sur l'épaule du jeune homme.

— C'est justement ce que j'ai dit à Jack ! fit mademoiselle Carroll, imperturbablement.

A ce moment, le dîner fut annoncé.

— Pressons-nous un peu, dit Hélène, je ne veux pas perdre l'entrée de Tamagno et cette première phrase d'Othello qui est comme un cri de triomphe et donne le frisson de la victoire.

II

Il y a quelques années seulement, en Amérique, la femme mariée avait une vie sérieuse, plutôt cachée ; elle passait au second plan et y demeurait avec plus ou moins de résignation. C'était le temps où les divorces étaient rares et les scandales plus rares encore ; mais, dans ce pays d'évolutions rapides, les mœurs changent presque aussi vite que les modes. Les jeunes filles, de plus en plus désireuses de se soustraire à la surveillance maternelle, ont demandé aux femmes mariées de les chaperonner au bal, à l'Opéra, sur les mails, sur les yachts de leurs amis et dans toutes ces dangereuses parties de plaisir, excursions, pique-niques, soupers, qui leur sont

permises. Et les femmes mariées ne se sont pas fait prier. Sous prétexte de sauvegarder les convenances par leur présence, elles sont rentrées en scène. Elles exhibent maintenant les plus jolies toilettes. Elles veulent des hommages, des offrandes, des fleurs, des tributs d'admiration. Elles flirtent avec une audace, une science qui rendent redoutables leurs prétentions rivales. Elles commencent à patronner les jeunes filles, elles réussiront peut-être à les détrôner. Elles l'ont déjà fait à Washington.

Les salons sont la synthèse d'une époque. Il n'y en a plus en Europe, il n'y en a pas encore en Amérique. Cependant quelques femmes ont déjà un certain pouvoir individuel : madame Ronald était de ce nombre. Elle recevait avec un luxe de bon goût, un luxe qui peut-être eût paru excessif à Paris, mais qui, à New-York, était modeste. Ses invitations étaient convoitées comme des faveurs. Elle avait besoin de sympathie et d'admiration et rien ne lui coûtait pour se les attirer. Par un don ou par une règle de conduite assez rare chez ses compatriotes, elle avait l'accueil toujours égal et gracieux. Et par là surtout elle avait triomphé comme maîtresse de maison, elle était devenue l'une des puissances féminines de New-York. Madame Ronald pouvait décider du succès d'un artiste, lancer une mode, changer un usage, tenir en respect une parvenue trop envahissante, mettre au ban de la société une divorcée trop heureuse. Elle était l'esprit dirigeant de plusieurs belles œuvres et, pour comble d'honneur, elle avait été élue présidente des *Colonial Dames*, — une association caractéristique, s'il en fut !

Les cadets de familles anglaises, les Hollandais, tous ceux qui jadis vinrent chercher en Amérique la liberté et la fortune, avaient rompu sans désir de renouer avec la mère patrie. Devenus riches et indépendants, ils eussent volontiers laissé leurs ancêtres dormir en paix sous les voûtes des cathédrales et des églises d'Europe et dédaigné de se prévaloir d'eux. Les femmes ne l'ont pas permis. Une fois de plus, elles ont manqué l'occasion de prouver leur supériorité. Au lieu de créer dans leur pays l'aristocratie de l'intelligence, du savoir et du talent, elles ont ambitionné celle de la naissance. Au moyen des reliques emportées dans l'exode, des

vieilles bibles sur les premiers feuillets desquelles étaient inscrits les mariages et les naissances, elles ont retrouvé les traces de leurs aïeux et se sont réclamées de leurs familles existantes. Elles tirent plus de vanité d'être les branches d'arbres vieux et pourris que d'appartenir aux souches nouvelles et vigoureuses qui ont poussé en Amérique. Elles se montrent plus fières de l'ancêtre inconnu, un homme inutile souvent, mauvais parfois, que de l'aïeul à qui elles doivent tout. Et, saisies de cette douce folie, bon nombre de parvenues vont feuilleter les archives du British Museum, les registres des églises: pour peu qu'elles aient quelque habileté, elles ne manquent pas de rapporter des preuves d'origine ancienne, des armoiries même.

Pour défendre l'intégrité de leur caste, les femmes de l'aristocratie américaine ont imaginé de fonder l'association des *Colonial Dames*, où sont admises les seules personnes qui peuvent montrer deux cents ans de filiation et prouver qu'elles ne descendent pas d'émigrants, mais d'émigrés! La présidence de ce clan d'élite revenait en quelque sorte à madame Ronald, car elle était incontestablement bien née. Sa mère avait appartenu à une des meilleures familles de la Nouvelle-Orléans et son père, le commodore Beauchamp, faisait remonter son origine jusqu'au Beauchamp venu en Angleterre avec Guillaume le Conquérant, dont le nom se trouve inscrit sur le portail de la cathédrale de Caen. Hélène était non seulement bien née, mais elle avait été bien élevée. Sa mère étant morte quelques semaines après son arrivée en ce monde, une sœur de son père, une de ces délicieuses vieilles filles qui ont l'instinct de la maternité, l'avait prise dans ses bras et dans son cœur et s'était donnée toute à elle et à son frère Charley. La petite Hélène avait été une de ces enfants qui, par leur beauté, par un précoce pouvoir de séduction, désarment parents et instituteurs. Mademoiselle Beauchamp, elle, puisait dans le sentiment du devoir une force de volonté par où elle avait réussi à discipliner la fillette, à lui enseigner le bon ton, de jolies manières. Si elle ne put empêcher le développement de sa vanité, de sa coquetterie innée, elle sut lui donner les principes qui pouvaient y faire contrepoids, et elle imprima au caractère de l'enfant sa propre droiture.

Hélène fit de brillantes études. On craignit même qu'il ne lui prît fantaisie de devenir doctoresse en droit ou en médecine. Sa beauté la sauva. Elle comprit vite qu'il y avait plus d'agrément à être une femme qu'une féministe.

A dix-sept ans, au sortir de pension, pour ainsi dire, elle eut une cour d'admirateurs, des invitations plus qu'elle n'en pouvait accepter. Tout à coup, elle fut saisie d'un de ces dégoûts qui devaient souvent l'assaillir encore et qui témoignaient de sa supériorité. Elle déclara alors à son père et à sa tante qu'elle voulait aller passer une année à Paris, dans un couvent, pour perfectionner son français, sa musique et sa voix. « Si je ne m'éclipse pas pendant quelque temps, — ajouta-t-elle avec ce sens pratique qui n'abandonne jamais l'Américaine, — mes débuts dans le monde seront manqués. On m'aura trop vue, je ne ferai aucune sensation. »

M. Beauchamp et sa sœur jetèrent d'abord les hauts cris, puis ils finirent par reconnaître que la jeune fille avait raison et par convenir entre eux que ses succès précoces ne pouvaient que lui être nuisibles. Ils consentirent donc à ce qu'elle voulait, s'opposant toutefois au séjour dans un couvent. Hélène tint bon. Les pensionnats bourgeois de Passy et de Neuilly ne lui disaient rien. Un couvent *chic*, aristocratique autant que possible, voilà ce qu'il lui fallait! La vie religieuse lui avait toujours semblé si extraordinaire qu'elle en avait une curiosité excessive. L'idée de s'emprisonner entre de hauts murs, d'obéir au son d'une cloche, de se soumettre à une discipline sévère, de se trouver dans un milieu français avec des jeunes filles d'une race et d'une éducation différentes, tentait son imagination chercheuse de nouveau.

En conséquence de cette fantaisie, assez étrange chez une mondaine comme l'était déjà Hélène, mademoiselle Beauchamp et elle partirent pour Paris. Après bien des recherches, elles donnèrent la préférence au couvent de l'Assomption à Auteuil, où il y a de l'air, de l'espace et de la verdure. Tante Sophie était résolue à ne pas quitter sa nièce. A aucun prix, elle n'eût voulu la laisser en des mains étrangères et catholiques. Dominée, comme toujours, par le sentiment du devoir, elle fit taire ses répulsions de protestante et prit un appartement dans ce que l'on appelle le « Petit Couvent », une

maison de retraite où des femmes du monde viennent souvent chercher le repos et l'oubli. Hélène eut sa chambre dans le couvent même.

Les Américaines, qui ont passé quelque temps dans les pensionnats de Paris, déclarent les Françaises mal élevées, corrompues, hypocrites. De leur côté, les Françaises considèrent les Américaines comme des païennes en religion et en morale. Ces méprises viennent de ce qu'elles ont de la vie une conception différente.

Depuis des siècles, le catholicisme a tourné l'âme latine vers l'au-delà. Il persuade à la jeune fille qu'elle a été mise en ce monde uniquement pour gagner le ciel. Il s'efforce de lui inculquer le mépris du bonheur humain, des vanités de la terre, le dédain de son corps, l'amour de la souffrance. Il a obtenu ainsi des renoncements sublimes, des puretés exquises. Cet idéal favorise chez la femme naissante la vie intérieure, et l'espèce de claustration à laquelle nos mœurs la condamnent fait d'elle un être concentré, — en qui la sève refoulée produit parfois des rêves dangereux, toute une végétation folle d'idées malsaines, de désirs morbides, de sentiments bizarres.

L'Américaine, au contraire, croit qu'elle a été créée pour jouir des biens d'ici-bas, pour développer son intelligence et prendre part à l'activité universelle. Elle n'a aucune préoccupation d'outre-tombe, aucune ambition de bonheur éternel. Elle se sent entre les mains d'une grande Providence et s'y abandonne joyeusement; son esprit est ouvert à toutes les idées, son corps est fortifié par la vertu de l'eau, du plein air, du mouvement. Ses sens ne sont pas aiguisés par des pudeurs apprises. Elle se placera devant son miroir dans une nudité absolue, sans éprouver un frisson de volupté. Elle se félicitera d'être belle, s'ingéniera à diminuer ses imperfections, indiquera tranquillement à la masseuse le membre à repétrir. Son innocence faite, non pas d'ignorance, mais d'honnêteté, a moins de charme et plus de valeur. Ce que nous appelons *mal* et *péché*, elle le nomme *infériorité* ou *grossièreté*. Dans cette distinction réside toute la différence qui existe entre la psychologie du Vieux Monde et celle du Nouveau, entre la psychologie du passé et celle de l'avenir peut-être.

Les élèves du couvent de l'Assomption appartiennent en

général à l'aristocratie de province et à la haute bourgeoisie. Hélène se sentit singulièrement dépaysée dans la société de ces jeunes filles. Elles lui furent un continuel sujet d'étonnement. Les libertés que la plupart prenaient avec la vérité la scandalisaient. Leur avidité à pénétrer les mystères de la vie la choquait. L'amour, qu'elle considérait comme une des belles choses de la nature, qu'elle attendait paisiblement, semblait être pour ces Françaises un fruit défendu, une sorte de péché, autour duquel, cependant, tournaient toutes leurs pensées, toutes leurs conversations. Elles se plaisaient même à lire et à relire dans leur livre d'heures, les quelques versets du Cantique des Cantiques qui y sont insérés et rêvaient de ce « Bien-Aimé qui arrive bondissant par-dessus les collines ». Les dévotes priaient avec une ferveur mystique, s'imposaient des privations pour être agréables à Dieu. Ceci paraissait à l'Américaine le comble de l'enfantillage. Et il y avait chez toutes ces pensionnaires des besoins de dévouement, de sacrifice, des aspirations, qui en faisaient à ses yeux des créatures extravagantes et romanesques, mais auprès desquelles, par moments, elle se sentait une véritable enfant.

A son tour, Hélène fut incomprise et critiquée sans merci. On prit sa franchise pour de la rudesse; son indépendance de caractère parut une preuve de mauvaise éducation. Son élégance précoce, ses dessous de soie et de batiste, qui excitaient bien des envies, furent considérés comme des indices de coquetterie coupable. Sa beauté lui valut des admirations passionnées qui ne laissèrent pas que de la flatter; mais, pendant son séjour au couvent d'Auteuil, elle ne s'y fit pas une amie vraie.

Dans ce milieu français et catholique, Hélène, à son insu, enregistra une foule d'impressions qui, plus tard, bien plus tard, devaient reparaître et aider à l'accomplissement de sa destinée. Tous les dimanches, avant déjeuner, elle allait à l'église protestante de l'avenue de l'Alma; l'après-midi, avec son bel éclectisme américain, elle assistait aux vêpres et même chantait à l'orgue. Les cérémonies du culte catholique n'étaient pour elle qu'un spectacle; elle avait toutefois la conscience que ce spectacle l'élevait spirituellement, — *was elevating.* — L'odeur de l'encens, les mots mystérieux de la langue liturgique, la bénédiction du Saint-Sacrement lui plaisaient

particulièrement. De temps à autre, le frisson religieux passait à la surface de son âme, mais sans la remuer. La chapelle de l'Assomption avait pour elle un attrait curieux. Elle demandait souvent qu'il lui fût permis d'aider la religieuse à décorer l'autel. Elle le faisait comme une profane, avec des mouvements vifs, le rire aux lèvres, la voix un peu trop haute, insensible à la grande Présence qui rendait la sœur si craintive et si respectueuse. Les jours du marché de la Madeleine, elle revenait à Auteuil, sa voiture remplie de fleurs ; elle allait déposer les plus belles aux pieds de la Vierge. C'était un hommage qu'en vraie Américaine elle voulait rendre à son sexe. Elle aimait le catholicisme parce que, disait-elle avec son sans-gêne d'hérétique, il possède une déesse et que, seul de toutes les religions chrétiennes, il a élevé des autels aux femmes.

Hélène s'était promis de bien employer son temps à Paris, et elle se tint parole. Elle suivit les classes de français, de littérature et d'histoire, prit des leçons de diction, des leçons de chant d'un grand professeur italien. Elle avait la voix extrêmement belle et pure, à laquelle cependant manquait encore la chaleur de l'âme. Elle le sentait et s'en désespérait. Elle avait beau évoquer successivement la figure de ses admirateurs, aucun ne la « dégelait », comme elle le disait plaisamment, et à dix-huit ans, elle était obligée de forcer l'articulation pour donner aux paroles d'amour un peu d'expression.

Mademoiselle Beauchamp chaperonna si habilement sa nièce qu'elle n'eut pas l'occasion de faire la connaissance d'un seul Français. Elle ne put voir que de loin ces comtes et ces marquis dont elle avait entendu dire tant de mal et qui, à cause de cela, excitaient sa curiosité.

Cette année d'étude et de repos fit le plus grand bien à la jeune Américaine. Elle rapporta d'Europe quelque chose d'indéfinissable qui ajoutait à sa beauté un charme nouveau.

Les débuts dans le monde d'Hélène Beauchamp furent un succès dont on parla longtemps. Elle devint une des plus triomphantes « belles » de la société de New-York. — Une « belle », c'est une de ces créatures brillantes, jolies, possédant le secret pouvoir qui fait les conquérants : c'est à

elle que vont tous les hommages ; on la couvre de fleurs, on mendie ses sourires, les maîtresses de maison se disputent sa présence, les hommes, par vanité, deviennent ses courtisans et ses esclaves. Cette royauté dure une ou deux saisons mondaines, pendant lesquelles il faut gagner le Grand Prix : position ou fortune. La « belle », qui n'y réussit pas, est considérée comme un « insuccès vivant », — *a living failure*. — Elle vieillit vite et passe pour toujours au rancart. *Sic transit gloria mundi !*

La fortune d'Hélène n'était pas en rapport avec ses goûts : aussi avait-elle déclaré qu'elle ferait un mariage riche ou qu'elle resterait vieille fille. Elle avait été créée, disait-elle, pour avoir des voitures, des chevaux, des toilettes élégantes, une maison luxueuse ; il lui fallait tout cela. Elle fut demandée par plusieurs parvenus milliardaires, elle les refusa haut la main. Elle n'était pas ambitieuse à demi : elle voulait encore un homme de bonne famille, intelligent, qui fût ou pût devenir quelqu'un. L'Américaine, en général, tient à ce que son mari lui fasse honneur, soit par ses capacités, soit par sa puissance commerciale. S'il possède une haute stature, elle s'en montre particulièrement fière et répète avec une vanité un peu sauvage : « Il a six pieds sans ses souliers. »

Henri Ronald semblait être le rêve d'Hélène fait homme. Il réunissait tout ce qu'elle désirait rencontrer : beauté physique, capacités de premier ordre et fortune ! Quoiqu'il ne fût pas aussi bien né qu'elle, il avait derrière lui trois générations de bourgeoisie riche et honnête, ce qui dans tout les pays du monde peut constituer une petite noblesse. Henri était le grand parti de la saison où mademoiselle Beauchamp fit ses débuts.

La vue d'Hélène éveilla tout ce qu'il y avait en lui de poésie et de jeunesse. Ces cheveux d'un coloris si merveilleux, ces yeux bruns rayonnant de vie, cette personne élégante se photographièrent instantanément dans le cerveau du jeune homme et ne s'effacèrent plus. Dès le premier moment, mademoiselle Beauchamp sentit qu'il était en son pouvoir. Elle commença par jouer un peu cruellement avec lui, mais elle était trop réellement intelligente pour ne pas sentir sa supériorité et en éprouver le respect. Comme il arrive souvent chez la femme, l'amour suivit de près.

La mère et la sœur de M. Ronald, deux bourgeoises austères, essayèrent de le détourner de la brillante jeune fille dont la mondanité et la frivolité les effrayaient. Les forces du Destin se trouvaient contre elles : pour la première fois, leurs paroles et leurs remontrances furent sans effet sur Henri ; à la fin de la saison, il était fiancé à Hélène.

Le mariage, retardé par la mort du commodore Beauchamp, n'eut lieu que dix-huit mois plus tard.

Et jusqu'alors, ce mariage avait été des plus heureux, M. Ronald était devenu le propriétaire d'une des grandes revues scientifiques de l'Amérique, et ses travaux en toxicologie l'avaient rendu célèbre, même hors de son pays. En Europe, savants et littérateurs sortent, pour la plupart, du peuple et de la petite bourgeoisie, où se trouvent les forces vives des nations. Ils n'ont pas reçu cette éducation qui raffine et polit l'individu. Ils sont à la fois au-dessus et au-dessous des gens du monde. Aux États-Unis, ils appartiennent, de plus en plus, à la classe riche et ils en ont les habitudes. S'ils ne les avaient pas, du reste, leurs femmes auraient tôt fait de les leur donner.

M. Ronald avait un laboratoire comme on a une écurie de courses. Il était un de ces athlètes de l'université d'Harvard, dont les muscles et tous les sens sont exercés par un entraînement continuel, au moyen de ces sports qui décuplent la force de l'homme, qui le rendent gracieux au repos, redoutable à l'heure du combat et qui, quoi qu'en disent les éducateurs français, peuvent se concilier avec l'étude, comme on le voit en Angleterre et en Amérique. Entre deux expériences de chimie, Henri Ronald allait faire une partie de cricket ou de foot-ball et, à trente-huit ans, l'âge qu'il avait maintenant, son corps était d'une vigueur, d'une agilité qui, en quelques jours, pouvaient faire de lui un soldat de premier ordre.

Hélène aimait son mari, non pas passionnément peut-être, mais aussi profondément qu'elle croyait pouvoir aimer, et elle était, elle, la joie de cet homme, son orgueil, sa vanité, son amour unique.

Aux États-Unis, chez les gens riches, il y a peu de vie de famille. Les femmes qui se sentent quelque intelligence se

font un devoir de la cultiver : à la manière des héroïnes d'Ibsen, elles veulent développer leur individualité et rêvent de se séparer de l'homme : elles se jettent éperdument dans l'étude, passent leur temps dans les clubs littéraires ou scientifiques et abandonnent maisons et enfants à la grâce de Dieu. Les mondaines ne songent qu'au plaisir. Les maris des unes et des autres sont pris toute la journée par les affaires. Quand ils rentrent chez eux, ils n'y trouvent pas l'intimité du foyer. On ne leur permet pas de dételer, mais seulement de changer de harnais, et le plus lourd souvent n'est pas celui du travail.

M. Ronald, lui, sacrifiait son club pour venir assister à la toilette de sa femme. Il aimait à la voir au milieu de toutes les choses jolies, soyeuses, brillantes, qui servaient à sa parure. Dans cette heure de tête-à-tête, chacun parlait de ce qui l'intéressait, conjugalement. Lui, causait art, science, politique; elle, à son tour, racontait sa journée de mondaine, les potins recueillis çà et là. Hélène eût été très froissée que son mari ne l'associât pas à sa vie intellectuelle; cependant elle ne l'écoutait guère que d'une oreille. Ni l'un ni l'autre ne remarquait, heureusement, combien était rare et léger le contact de leurs esprits.

Madame Ronald avait l'activité de toutes ses compatriotes. Plus elle pouvait accumuler, dans sa journée, de visites, de plaisirs et d'actions, plus elle était satisfaite. Malgré cela, elle avait parfois la conscience qu'elle vivait à vide.

Après une longue fréquentation des Américaines, on peut reconnaître au premier coup d'œil celles qui ont du sang latin ou celte. Il y a plus de rêve dans leurs yeux. Elles possèdent plus de charme et de sensibilité physique. Leur caractère a plus de nuances et moins de fermeté; leur moralité n'est pas aussi soutenue. L'arrière-grand-père de madame Ronald était un huguenot de Toulouse. Il y avait en elle des éléments étrangers à la race saxonne, et ces éléments, non utilisés, produisaient une certaine agitation intérieure, un mécontentement sans cause qu'elle appelait nervosité. Les plaisirs mondains ne l'avaient jamais entièrement satisfaite. Elle avait étudié les choses les plus extraordinaires : le bouddhisme, les sciences occultes, les questions sociales. — étudié à la manière

des femmes, s'entend! — Quand elle lisait dans un roman français l'analyse de quelque grande passion, et c'était toujours ce qu'elle recherchait, elle se dépitait de n'avoir jamais rien éprouvé de pareil. Il lui semblait qu'elle était lésée, traitée comme une enfant. Elle se demandait si l'âme européenne avait plus de cordes que la sienne, ou si, chez elle, ces cordes n'avaient pas vibré. L'amour que lui avait inspiré son mari lui paraissait banal. Elle lui en voulait, à son insu, de n'avoir jamais remué la lie de son être; elle se disait avec un haussement d'épaules : « Il est trop parfait! »

Chez une Française, semblable curiosité eût été toute sensuelle et une bonne catholique n'aurait pas manqué de s'en confesser. Chez l'Américaine, quand elle s'éveille, et elle s'éveille souvent, ce n'est qu'une curiosité de l'esprit. Hélène désirait savoir, tout simplement; elle ne se souciait pas de sentir. Elle regrettait de n'avoir pas connu les tortures de la jalousie, le combat des tentations: elle se croyait si forte, si incapable d'une chute, qu'elle aurait voulu jouer avec toutes ces choses dangereuses. Après deux ou trois ans du surmenage auquel la condamnait sa mondanité, il se déclarait chez Hélène une fatigue morale, un immense dégoût, un besoin de repos et de simplicité. Alors, il lui fallait la vieille Europe maternelle et douce. Elle en revenait toujours renouvelée et guérie.

Jusqu'alors, M. Ronald avait accompagné sa femme, mais ces voyages périodiques, sans grand intérêt pour lui, commençaient à lui devenir pénibles. Les quelques entretiens qu'il avait avec ses confrères étrangers ne le dédommageaient pas suffisamment de la privation de ses livres et de son laboratoire. Il ne pouvait s'empêcher de frémir quand il se rappelait les promenades sans but à travers Paris, les déjeuners retardés par les essayages, les soirées dans les théâtres les plus mal ventilés du monde, l'invasion matinale de son appartement par les fournisseurs, l'étalage des robes et des chapeaux sur tous les meubles. Les mille choses désagréables auxquelles un mari américain est soumis en Europe étaient encore si présentes à son esprit qu'il ne fut pas fâché d'avoir un bon prétexte pour rester à New-York.

Hélène, elle, avait depuis longtemps l'envie secrète, si

secrète qu'elle ne se l'avouait même pas, d'aller seule à Paris. Il lui semblait que ce serait très amusant — *great fun* — de s'y sentir tout à fait libre et émancipée. Le péril de l'expérience la tentait sans qu'elle s'en doutât. Le puritanisme de M. Ronald ne laissait pas que de lui imposer quelque contrainte. Il ne s'amusait jamais dans les petits théâtres. Bien qu'il eût une connaissance assez particulière du français, les finesses de la langue parlée lui échappaient. Par l'expression des physionomies, il devinait les allusions grossières ; il en ressentait une sorte de malaise que la jeune femme devinait à son tour et qui l'empêchait de rire.

Quoi qu'on en dise, le niveau moral de la généralité des Américains est au-dessous du niveau moral des Européens ; mais on trouve, parmi eux, des hommes d'une austérité de mœurs, d'une pureté d'esprit incroyables, et qui ont, dans leur conversation, infiniment plus de retenue que les femmes. M. Ronald appartenait à cette élite. Son élévation inspirait à Hélène un respect involontaire. Devant lui, elle était plus réservée dans ses propos. Au théâtre, à Paris, il lui était arrivé souvent d'arranger pour ses oreilles, en les lui traduisant, les phrases un peu raides de certaines pièces, ce qui, à des Français, eût sans doute paru d'un haut comique. Elle n'eût jamais osé lui demander de la conduire au Moulin Rouge, dans les cafés-concerts, et, naturellement, elle mourait d'envie d'y aller. Aussi, la perspective d'un séjour à Paris avec sa tante, mademoiselle Beauchamp, et cet indulgent mentor qu'était son frère Charley lui causait-elle une joie qu'elle avait peine à dissimuler.

Elle ne regrettait pas, au fond, que mademoiselle Carroll eût remis son mariage : elle la considérait comme un appoint peu négligeable d'entrain et de gaieté.

Dora était la nièce de M. Ronald par une demi-sœur. Elle appartenait à ce type, particulier à l'Amérique, que l'on nomme *the society girl*. Aucun mot français ne saurait traduire exactement cette dénomination.

The society girl — la jeune fille mondaine — est en général assez mal élevée, brillante plutôt qu'intelligente. Tour à tour polie et impolie, généreuse et mesquine, bonne et méchante, amie dévouée, ennemie impitoyable, flirteuse enragée, elle est

une vivante macédoine américaine de défauts et de qualités. Signes particuliers : elle joue du banjo. — la mandoline nègre, — et sable le champagne à la manière d'une demi-mondaine parisienne; plus tard, elle entretiendra sa verve avec des *cocktails*. La *society girl* ignore la ponctualité, la correction sous toutes ses formes, Il manque toujours un bouton ou une agrafe à sa toilette et, en dépit des meilleures femmes de chambre, elle est souvent habillée avec des épingles et semble faite pour créer le désordre.

Mademoiselle Carroll offrait un assez grand nombre de ces caractéristiques, mais elles se détachaient pour ainsi dire sur un fond d'honnêteté et de droiture qui les rendait supportables. De plus, elle avait été élevée à la campagne; le plein air avait laissé en elle quelque chose de sain que les succès, le plaisir à outrance, le flirtage n'avaient pu altérer.

Dès son enfance, elle avait eu la bride sur le cou. On avait cédé à toutes ses volontés, ses parents d'abord, puis ses amis et le monde. Était-ce faiblesse chez son entourage ou force supérieure chez elle? Toujours est-il qu'elle était devenue égoïste par simple habitude de tout attendre des autres et de ne leur rien sacrifier. Elle jouait bien du banjo et en artiste, mais elle ne buvait que modérément du champagne, se flattant de n'avoir pas besoin de lui demander la gaieté. Elle semblait vraiment en avoir une source inépuisable ; et, de cette source, l'esprit jaillissait en boutades, en saillies, en traits aigus, dont l'originalité désarmait ceux mêmes qu'ils atteignaient. Mademoiselle Carroll n'était pas jolie, mais, comme elle le disait plaisamment, elle était née « chic ». Elle avait une de ces ossatures élégantes, nettes, qui défient plus tard la maternité et l'âge; elle était une merveilleuse écuyère. Son unique rêve de jeune fille avait été de perdre sa fortune et d'aller exhiber son talent de haute école sur l'arène des grands cirques d'Europe, moyennant des cachets fabuleux. A la voir en selle, formant avec sa monture une ligne impeccable, un roi homme de cheval s'en fût épris follement. Il n'y avait pas à s'étonner qu'elle eût tourné la tête à M. Ascott et à bien d'autres.

Jack s'était montré le plus dévoué, le plus persévérant de ses admirateurs et il avait réussi à éveiller en elle quelque chose qui ressemblait à l'amour, d'assez loin, il est vrai. Lui

seul savait ce que cette conquête lui avait coûté d'angoisses et de sacrifices. Possesseur d'une grande fortune, il avait cru pouvoir se dispenser de choisir une carrière. A sa sortie de l'université de Harvard, il avait mené la vie d'un mondain; vie plus inepte encore en Amérique qu'en Europe. Il avait exhibé des voitures de tous les modèles, promené à deux et à quatre chevaux les plus jolies jeunes filles, colporté de réception en réception mille petites histoires qu'il disait bien, — talent très apprécié des femmes, — et passé le reste du temps au club, à ressasser les questions politiques entre plusieurs *cocktails* ou autres « remontants ».

L'Américaine est trop active elle-même pour souffrir l'homme oisif: elle le méprise hautement et, dans son pays, elle le trouve déplacé et ridicule. Mademoiselle Carroll ayant déclaré à M. Ascott qu'elle ne serait jamais la femme d'un inutile, il s'était associé avec un banquier de ses amis et, les qualités héréditaires aidant, s'était révélé au bout de quelques mois ce que l'on appelle aux États-Unis *a splendid business man*, — un grand homme d'affaires. — Dora, touchée de cette conversion au travail, lui avait finalement accordé sa main. Puis, comme furieuse d'avoir été entraînée à aliéner sa liberté, elle ne manqua pas de lui faire payer cher cette victoire. Elle était avec lui exigeante, capricieuse, fantasque. Quand elle sentait qu'elle l'avait poussé aux dernières limites de la patience, elle venait lui dire, comme une petite fille, avec un joli air pénitent qu'elle savait irrésistible : « Jack, je suis sage maintenant, je suis sage... *Jack, I am good now, I am good...* » Elle ne lui faisait pas même la grâce de dire : « Je serai sage », pour ne pas engager l'avenir, sans doute. Et le bon garçon pardonnait quand même. Comme elle l'avait déclaré à son oncle, Dora n'avait rencontré personne qui lui plût davantage et elle n'eût voulu céder son fiancé à aucune autre femme : en deux phrases, elle avait donné la hauteur et la profondeur de son amour. Un amour semblable pouvait attendre. De fait, lorsqu'elle apprit que son oncle et sa tante allaient en Europe, le regret lui vint aussitôt d'avoir fixé son mariage au mois de juin. De ce regret au désir de le remettre une seconde fois, il n'y avait pas loin. Elle résista pendant quelque temps à cette fantaisie; un jour, même, elle se mit en devoir de

commander sa toilette à Doucet. Mais, par un de ces phénomènes qui servent à nous conduire où nous devons aller, une série d'images se développa instantanément dans son cerveau : elle vit la rue de la Paix avec ses vitrines étincelantes de joyaux et de pierreries, ses étalages d'artistiques chiffons... Fascinée irrésistiblement par cette vision tentatrice, elle jeta sa plume loin d'elle, déchira en petits morceaux la lettre commencée et, tout haut, de son ton le plus résolu, elle dit :

— J'irai choisir ma robe de mariage!

Afin de ménager l'amour-propre de M. Ascott, plutôt que par crainte d'être blâmée, Dora déclara que la santé de sa mère l'obligeait de l'accompagner aux eaux de Carlsbad. Madame Carroll ne demandait pas mieux : l'Américaine, pour qui le joug conjugal est cependant si léger, préfère toujours voir sa fille y échapper et rester libre.

Jack fut profondément blessé du nouveau caprice de sa fiancée. Il eut le tort de s'emporter, l'accusa d'aller chercher en Europe un mari titré. Elle, en vraie femme, se montra aussitôt offensée d'un pareil soupçon et finit même par l'amener à lui en demander pardon.

Hélène et Dora croyaient aller à Paris uniquement pour s'amuser, pour acheter des chiffons. En réalité, elles y étaient envoyées par la Providence, l'une afin de recevoir le baptême du feu, l'autre afin d'apprendre une grande leçon, — toutes deux, pour donner la floraison entière de leurs êtres et vivre leur destinée.

III

Madame Ronald avec sa tante et son frère, mademoiselle Carroll avec sa mère étaient à Paris depuis quinze jours. Elles occupaient un des grands appartements de l'Hôtel Continental, et le magnifique salon qui donne sur les rues de Castiglione et de Rivoli était tout décoré de fleurs et déjà rempli de jolies choses découvertes çà et là.

En se séparant de son mari pour la première fois, Hélène avait éprouvé un petit déchirement intérieur très douloureux.

Pendant qu'elle faisait ses préparatifs de départ, elle avait eu le cœur soudainement serré comme par un pressentiment de malheur. Son âme avait été traversée de regrets, de craintes, et, comme prise de remords, elle avait même dit à M. Ronald :

— Est-ce bien sûr que ce voyage ne vous contrarie pas ?

Et lui, de répondre avec sa grande bonté :

— Parfaitement sûr, ma chérie, puisque vous le faites pour votre santé et votre plaisir.

Au moment de quitter le compagnon aimable et tendre de sa vie, elle s'était cramponnée à son cou comme une enfant effrayée de quelqu'un ou de quelque chose. Henri, très ému, l'avait pressée fortement contre sa poitrine, puis détachant doucement ses bras :

— Au revoir, en septembre... N'allez pas me demander une prolongation de congé ! — avait-il dit en s'efforçant de sourire, — je ne pourrais pas vivre plus longtemps sans vous.

— Je l'espère bien ! — avait répondu Hélène, et, avec un dernier serrement de mains : — Je voudrais déjà être au moment du retour !

Dora, de son côté, avait eu quelque regret de sa conduite envers Jack. Elle avait même été tentée de lui dire, comme tant d'autres fois : « Je suis sage maintenant, je suis sage... *I am good now, I am good...* » et de renoncer à son voyage, mais le leurre des plaisirs qu'elle s'était promis avait agi, comme il le devait, sur son imagination, — et elle était partie.

Toutes ces impressions d'adieu s'étaient vite effacées chez les deux femmes et rien ne les troublait plus. Chaque courrier emportait de longues lettres où elles racontaient, l'une à son mari, l'autre à son fiancé, tout ce qu'elles faisaient, scrupuleusement, et, ce devoir accompli, elles se sentaient en paix avec leur conscience. La saison parisienne était commencée, elles n'avaient que l'embarras du choix des plaisirs. Charley Beauchamp les conduisait partout où elles voulaient aller.

Le frère d'Hélène était un de ces célibataires comme il n'en existe qu'aux États-Unis et dont les Américaines peuvent revendiquer la création.

En Europe, un homme riche et non marié a généralement une maîtresse en titre, une femme qu'il a découverte et lancée

ou qu'il a enlevée à un autre. Il l'entretient plus ou moins luxueusement et s'en glorifie autant que de ses chevaux ou de ses voitures. Les femmes de son monde ne lui en font pas un crime, au contraire. Elles regardent curieusement la « favorite », admirent ou critiquent sa beauté et ses toilettes. La générosité, dont témoignent bijoux et équipages donne même à cet heureux du prestige et du relief.

L'Américaine, elle, n'autorise pas ces « à côté ». Elle ne souffre de rivales ni dans sa maison ni sur le pavé. Selon elle, les fleurs rares, les bijoux, les dentelles de prix, les plus belles choses de ce monde doivent revenir de droit aux femmes honnêtes. C'est un principe dont elle exige l'application autant que possible. L'audacieux qui étalerait une liaison se verrait fermer toutes les portes et serait impitoyablement mis au ban de la société. Faute de pire, la vanité masculine est obligée de se rabattre sur les bonnes grâces des jeunes filles et des femmes comme il faut, et ces bonnes grâces coûtent cher.

Certains hommes dépensent chaque année une fortune en fleurs, en bijoux, en loges de théâtre, en parties fines offertes aux femmes de la société. L'Américain, bien que plus chevaleresque et plus désintéressé que l'Européen, n'est pas parfait. Une paie pour toutes, en général, et, par les autres, ces pachas en chapeau de soie sont choyés, fêtés, portés aux nues. On fait bonne garde autour d'eux. D'un accord tacite, on ne leur laisse pas le loisir de songer au mariage et, sans s'en apercevoir, ils deviennent de vieux garçons.

Charley Beauchamp était une de ces « bêtes à bon Dieu ». Il avait tout un essaim brillant d'amies qu'il promenait dans ses voitures, sur son yacht, auxquelles il offrait d'exquis dîners dans sa garçonnière, dîners correctement présidés par mademoiselle Beauchamp, sa tante, ou par sa sœur. Il aimait à être entouré de jolies femmes. C'était là sa faiblesse, son unique vanité. Sa générosité princière lui avait fait une popularité qui le rendait très heureux.

Charley était un homme de trente-huit ans, aux cheveux bruns déjà grisonnants, au corps maigre et musclé, aux traits fins, réguliers, fermes. Toute sa personne donnait une impression d'énergie, d'activité, de volonté. Son visage un peu sec de

lignes était adouci par des yeux bleus, merveilleusement enchâssés, — une caractéristique du peuple américain, — des yeux qui avaient toujours fait l'envie d'Hélène. Dans sa physionomie comme dans celle de sa sœur, il y avait un peu de ce charme latin que tous deux tenaient de leurs ascendants.

M. Beauchamp était en train de faire une de ces fortunes colossales qui sont l'étonnement de notre vieux monde. La lutte qu'il soutenait depuis une dizaine d'années, et dont il ne pouvait se retirer, n'avait pas été sans altérer sa constitution. Comme la plupart de ses compatriotes, il ne venait guère en Europe que lorsqu'il était à bout de forces et sentait son cerveau près d'éclater. Alors il jetait quelques hardes dans une malle et fuyait par le premier transatlantique. Il aimait passionnément la peinture. L'air ambiant, le silence de nos musées, causaient chez lui une détente soudaine qui le délassait merveilleusement. Il ne recherchait pas les tableaux connus et cotés; c'était son plaisir d'aller à la découverte. Sa collection prouvait un véritable sentiment de l'art et de la beauté.

Le séjour à Paris, avec sa sœur qu'il adorait et mademoiselle Carroll qui le divertissait comme personne, était pour lui une joie de toutes les minutes, et son visage en reprenait une physionomie juvénile.

Quant à Hélène et à Dora, elles s'amusaient comme deux petites filles en vacances. Chaque beau matin, escortées par Charley, elles partaient à bicyclette, — « sur leurs roues », selon la si graphique formule américaine, — filaient sur quelque bourg ou village des environs de Paris et revenaient déjeuner au pavillon d'Armenonville.

Le soir, tandis que tante Sophie et madame Carroll restaient sagement à l'hôtel, M. Beauchamp les menait dîner dans l'un ou l'autre des grands restaurants, puis les conduisait au théâtre. En sortant, on soupait ou l'on entrait dans un des bars à la mode, soi-disant pour entendre la musique des tziganes. Le grain de perversité qui était dans les deux Américaines leur faisait trouver un agrément qu'elles n'analysaient pas dans cette atmosphère alourdie par la fumée des cigares, l'odeur des alcools et les parfums des femmes. Tout en grignotant les pommes de terre frites des petites corbeilles, elles

ne se lassaient pas de regarder les demi-mondaines, et de détailler leurs toilettes. Elles estimaient leurs bijoux, leurs fourrures, et s'efforçaient à deviner le charme qui pouvait leur valoir toutes ces richesses... Et ces études de mœurs parisiennes se prolongeaient jusqu'à deux ou trois heures du matin. C'était là le repos que madame Ronald était venue chercher.

Entre temps, elle assistait aux concerts Colonne et Lamoureux, visitait les expositions de peinture, y trouvait de véritables jouissances. A Paris, du reste, tout l'intéressait. L'Américaine, en général, n'est encore qu'une visuelle; Hélène, elle, était déjà mieux que cela : le modelé de son front l'indiquait bien. Comme la majorité de ses compatriotes, elle connaissait le goût français, l'esprit français, celui qu'on sert volontiers au théâtre, mais l'âme française lui était aussi étrangère que l'âme orientale : ce qu'elle en avait vu naguère, ou entrevu, étant jeune fille, au couvent de l'Assomption, lui revenait maintenant à la mémoire et lui donnait le désir d'y pénétrer plus avant. Elle ne manquait jamais de causer avec les ouvriers et les ouvrières qui travaillaient pour elle. Elle était charmée de leur affinement. Elle démêlait chez tous des sentiments délicats, exquis souvent, comme elle n'en avait jamais rencontré en Angleterre ou en Allemagne chez des personnes de même condition. Elle avait remarqué la façon gentille, presque tendre, dont modistes, couturières, lingères maniaient l'ouvrage, de leurs doigts, — façon qui révélait l'artiste. Les femmes de chambre d'hôtel même semblaient mettre quelque orgueil à bien faire leur service; elles avaient des soins, des attentions que le pourboire seul ne pouvait payer. Aux Champs-Élysées, Hélène s'arrêtait souvent pour voir jouer les enfants : elle les trouvait moins beaux que les bébés anglais ou américains, mais elle demeurait toujours frappée de la profondeur de leur regard. Elle sentait, sans pouvoir lui donner un nom, cette puissance d'idéalité, cette étincelle du feu divin qui est la force occulte de la France.

Les mondains, que madame Ronald voyait dans la rue de la Paix, au Bois ou au théâtre, l'intriguaient singulièrement. L'expression de leurs visages, quand ils causaient avec une femme, lui faisait toujours désirer de savoir ce qu'ils lui disaient. L'un d'eux surtout avait éveillé sa curiosité. Elle

le rencontrait à chaque instant. Elle l'avait vu au Bois, à plusieurs expositions de peinture, au restaurant, chez Voisin, chez Joseph. C'était un homme d'une soixantaine d'années, de haute taille, de large carrure, avec une tête presque blanche, des yeux noirs qui avaient dû être d'une éloquence dangereuse et qui ne reflétaient plus qu'une grande tristesse ou un ennui profond, et, de temps à autre, un fin sourire, un sourire relevé et moqueur. A l'observer de près, on devinait que ses ancêtres avaient porté de la soie, des plumes et des dentelles, commandé des armées, servi le Roi et les femmes. Ce quelque chose de rare, ce quelque chose d'autrefois qui distinguera toujours les hommes de l'aristocratie, — de la vraie, — se reconnaissait dans toute sa personne, et lui donnait un charme particulier qui agissait sur madame Ronald, irrésistiblement. Elle l'avait surnommé « le Prince ». Elle était ravie quand le hasard l'amenait dans le restaurant où elle dînait. Elle l'épiait à la dérobée, fascinée par sa haute allure. De son côté, le vieux gentilhomme la regardait avec un plaisir visible. Charley avait tiré de là quelques taquineries, déclarant que, si cet admirateur avait vingt ans de moins, il se croirait obligé d'avertir son beau-frère.

Un soir, M. Beauchamp eut l'inspiration de conduire Hélène, Dora et un de ses amis, Willie Grey, un jeune peintre américain, élève de Jean-Paul Laurens, au Café de Paris. « Le Prince » y était justement. On plaça les nouveaux venus à une table toute proche de la sienne. Il leur tournait les épaules, mais il pouvait les voir dans la glace qui lui faisait face. Il venait d'arriver, sans doute, car Hélène l'entendit commander son dîner, un vrai dîner de gourmet, fin et léger.

— Notre voisin sait manger ! dit-elle en anglais.

— Avec un dos comme le sien, cela ne m'étonne pas ! répondit mademoiselle Carroll dans la même langue. A voir ce dos-là, j'aurais pu deviner son menu.

— Qu'est-ce que le dos peut avoir à faire avec la façon de manger ? demanda Willie Grey.

— Tout ! — répliqua Dora d'un air entendu. — Le dos a beaucoup de physionomie. Celui-ci, — désignant d'un mouvement de menton le dos du « Prince », — appartient à... comment dirai-je?... à un viveur *(to an old sinner)*.

— Est-ce que mon dos rentrerait dans cette catégorie? fit M. Beauchamp, tournant la tête avec effort comme pour apercevoir cette partie de son individu.

— Non, non, mon bon Charley, rassurez-vous, vous avez un dos vertueux! répliqua mademoiselle Carroll avec une nuance de dédain.

A ce moment, madame Ronald, ayant jeté un regard oblique vers l'inconnu, rencontra ses yeux dans la glace et surprit sur ses lèvres un sourire qui la fit rougir violemment.

— Taisez-vous! — dit-elle alors à la jeune fille; — je suis sûre que notre voisin comprend l'anglais.

— Pas de danger! Il n'y a que les Français mariés à nos compatriotes qui le parlent un peu... Quand ce monsieur était jeune, l'Amérique était bien découverte, mais pas l'Américaine.

Hélène ne fut point rassurée : pour changer la conversation, elle parla au jeune peintre de son tableau exposé au Salon des Champs-Elysées et qu'elle avait vu la veille. Pendant ce temps-là, Dora promenait les yeux autour d'elle, les fermant légèrement à la manière des chats, puis les rouvrant de toute leur grandeur, quand l'impression était prise : — une grimace qui lui était particulière, une grimace pas déplaisante du tout, et qui avait même un certain attrait.

— Ah! je sais enfin pourquoi les Français ont l'air si drôle! dit-elle tout à coup, avec un accent de triomphe.

— « L'air drôle! » se récria Willie Grey. Je les trouve intéressants, moi!

— Oui, sûrement, ils sont intéressants... N'empêche qu'ils ont l'air drôle, et cela vient de ce que leurs moustaches appartiennent à une autre époque.

— Ah bah!

— Oui, elles sont moyen âge, dix-huitième siècle, royalistes, impérialistes, fanfaronnes, héroïques, spirituelles. Elles ont toujours l'air de s'insurger contre quelqu'un ou quelque chose. Ce sont les plus jolies moustaches du monde, mais elles ne vont pas du tout avec le costume moderne, non, pas du tout! — répéta la jeune fille, après avoir examiné de nouveau les dîneurs qui se trouvaient là.

— Il y a du vrai, dans ce que vous dites, mademoiselle Carroll, — fit le jeune peintre; — ajoutez que les Français ont d'assez mauvais tailleurs.

— Vous avez raison, — dit madame Ronald, — leurs habits n'ont jamais l'air d'être faits pour eux. En Angleterre, c'est le contraire : les hommes sont admirablement habillés, et les femmes très mal. Je me demande pourquoi.

— Parce que l'Anglais, généralement bien taillé, inspire l'ouvrier, tandis que l'Anglaise... hem! On dirait que le Créateur a employé toute l'argile à faire l'homme et qu'il n'en est pas resté suffisamment pour elle. Il lui manque toujours quelque chose.

— Eh bien, ne vous gênez pas, monsieur Grey! dit Dora, on voit que vous êtes devenu Parisien.

— Je vous ai choquée? Je croyais que vous étiez venue en Europe pour cela; du moins, c'est vous qui l'avez avoué.

— J'aime à être choquée par des étrangers, mais pas par mes compatriotes.

— Cette distinction me plaît, — fit M. Beauchamp d'un ton moqueur. — A nous, on ne nous passe rien, on ne nous permet rien.

— Oh! il fait bien meilleur être homme en Europe qu'en Amérique! ajouta Willie Grey.

— C'est flatteur pour les femmes de votre pays! — dit mademoiselle Carroll. — Si je répétais cela à New-York, vous seriez joliment reçu à votre retour!

— Savez-vous, — reprit madame Ronald, — ce qui, selon moi, ne va pas à la France? C'est la république. A chacun de mes voyages, j'y trouve moins d'élégance et d'urbanité.

— Il est impossible de nier qu'une cour ait une influence considérable sur le goût et sur les manières, dit le peintre. Ainsi, dans les petites villes de province où il y a un château royal, comme à Fontainebleau, par exemple, l'intérieur des maisons est moins banal, moins bourgeois. J'ai trouvé là des femmes du peuple qui, enrichies dans un tout petit commerce, n'ont acheté que des meubles de style, non par « chic », mais par sens artistique, modèles que leurs grands parents ou elles-mêmes avaient eu sous les yeux.

— Je suis comme Hélène, dit M. Beauchamp, je ne puis

m'empêcher de regretter que la France ne soit pas un royaume ou un empire.

— Sûrement, un de ces régimes serait plus décoratif, aurait plus de prestige; mais je crois après tout que la France avait la république dans le sang, comme on dit, puisqu'elle y est revenue trois fois. Quand on lit son histoire, on est étonné qu'il se trouve encore des candidats à la royauté. Allez, la France, quoique ou parce que républicaine, est bien puissante !

— Moins que l'Angleterre, cependant! fit madame Ronald.

— Non. La grandeur de l'une est en largeur, et la grandeur de l'autre est en hauteur : voilà toute la différence.

— Savez-vous, dit Charley, je crois que la force de la France réside surtout dans sa raison d'être. Si certaines nations étaient rayées du globe, on s'en apercevrait à peine; mais qu'elle vînt à disparaître, il y aurait joliment moins de lumière, de gaieté, de beauté en ce monde!

— Parbleu!... Je suis un fidèle de la rue de la Paix, elle a pour moi une séduction toujours nouvelle. Je m'arrête comme une femme devant toutes ses vitrines. Telles pièces d'orfèvrerie, telles parures, exposées chez Boucheron, me ravissent. Il a fallu des siècles d'efforts, de recherches, pour obtenir cette invraisemblable douceur de contours, pour arriver à idéaliser ainsi la matière. Je me rends compte du chemin qu'il nous reste à faire pour atteindre à cette perfection. Je me dis alors : tant que la France produira ces petits chefs-d'œuvre, elle ne périra pas, car elle est destinée à maintenir le goût, à lancer les idées de la Providence même. Le peuple qui a reçu cette mission peut, sans crainte d'être anéanti, passer sous tous les engins de mort : il porte en lui l'Indestructible.

— Monsieur Grey, — fit Dora avec sa malice ordinaire, — on voit que votre tableau a été reçu. Continuez à louer les Français, et il sera acheté par l'État.

— La réception de mon tableau n'a pas modifié mes impressions, faites-moi l'honneur de le croire! Je vis ici depuis trois ans et j'ai eu le temps et l'occasion de prendre une idée plus nette de la valeur des gens. Tenez, il y a quelques mois, je me trouvais dans un restaurant de Bruxelles. A une table voisine de la mienne dînaient quatre Français, d'appa-

rence commune, habillés par le mauvais faiseur et cravatés à la diable. La serviette sous le menton, ils suçaient leurs côtelettes et semblaient ignorer l'art de manger avec élégance. Tout à coup, je fus empoigné par leur conversation. L'un, dans une langue délicieuse, parla des nouvelles découvertes astronomiques. Il avança qu'il devait y avoir un moyen de communication entre les planètes d'un même système solaire : « Nous le trouverons, nous le trouverons ! » affirma-t-il. Puis, le regard étincelant, il dit comme un poète l'émotion qu'il ressentait, lorsque, le télescope braqué sur le ciel, son œil se promenait parmi les étoiles et qu'en présence de l'infini, dans le silence, il entendait le tic-tac de l'horloge sidérale, égrenant les secondes : « Quelles émotions ! fit-il ; on a le vertige, la respiration vous manque, on a peur, positivement peur !... Vrai, — conclut-il, en frappant la table du plat de sa main, — il n'y a pas de nuits d'amour... » C'est un Français qui parle, mademoiselle Carroll ! « Il n'y a pas de nuits d'amour qui vaillent ces nuits d'observatoire. » Ses compagnons parlèrent à leur tour des agents chimiques récemment inventés : « Nous ralentirons la destruction, nous transformerons le sol, nous découvrirons l'origine de l'homme, la vraie ! » disaient-ils. Je les écoutais, ébloui et charmé. Et, d'abord, je m'étonnais bêtement que des hommes d'apparence si négligée pussent remuer des idées si grandes... En écoutant ces bourgeois qui venaient de représenter leur pays à un congrès scientifique, j'ai compris, comme je ne l'avais jamais fait, pourquoi, en France, les hommes de l'aristocratie ont cessé d'être la classe dirigeante.

— Oh ! eux, ils n'ont plus que la moustache ! fit Dora avec son inconsciente brutalité.

De nouveau, madame Ronald jeta un coup d'œil dans la glace. Elle vit passer comme une flamme d'émotion sur le visage du « Prince » et, convaincue qu'il avait entendu, elle marcha sur le pied de mademoiselle Carroll.

— Faites attention, je vous en supplie ! dit-elle à voix basse ; je suis sûre qu'il comprend l'anglais.

— Tant pis ! il ne devait pas écouter.

— Franchement, vous me semblez encore plus mal élevée en Europe qu'en Amérique.

— Merci... Eh bien! parlons politique.

Et, pour rompre les chiens, la jeune fille lança la conversation sur les affaires de son pays.

« Le Prince », après avoir achevé son dîner, savouré une tasse de café turc et allumé un cigare, se leva. En passant devant la table des Américains, il appuya sur mademoiselle Carroll un regard où il y avait une telle sévérité, une telle hauteur, qu'elle en fut toute décontenancée et ne put s'empêcher de rougir.

Hélène pria son frère de demander au garçon le nom de leur voisin.

— C'est M. le comte de Limeray, — répondit-il — un vrai comte, un de ceux qu'il fait bon servir.

— Le comte de Limeray, — répéta Hélène. — Je le savais bien, que c'était un gentilhomme!... Pourvu que nous ne le rencontrions pas chez madame d'Anguilhon ou chez les Kéradieu! Je mourrais de honte.

— Pas moi! répliqua Dora, qui avait déjà retrouvé tout son aplomb.

IV

Hélène était liée depuis l'enfance avec Annie Villars, la riche héritière qui avait épousé le marquis d'Anguilhon.

Ce mariage avait été blâmé, déploré par toute la haute société américaine. Il enlevait au pays une immense fortune, une jeune fille de bonne maison : ces deux pertes avaient été vivement ressenties. Hélène, elle, en avait eu un réel chagrin.

Pendant quatre ans, on avait attendu vainement la visite de la marquise et de son mari. L'été précédent, ils avaient cependant fait leur apparition à Newport : ce fut l'événement de la saison. Madame Ronald vit alors le jeune ménage dans l'intimité ; beaucoup de ses craintes et de ses préjugés disparurent. Elle fut séduite aussitôt par la figure et les manières de Jacques d'Anguilhon, le déclara *fascinating* — fascinant — et créa tout un courant de sympathie en sa faveur. La marquise, secrètement reconnaissante à Hélène, l'engagea à venir

à Paris au printemps et lui promit de la présenter à ses amis français. Et c'est un peu pour cela qu'Hélène avait fixé son voyage au mois d'avril, car elle avait le plus vif désir de pénétrer dans ce faubourg Saint-Germain qui lui semblait une arche sainte.

La marquise d'Anguilhon et la baronne de Kéradieu ne rentrèrent que dans la première semaine de mai. Le lendemain de son retour, Annie vint faire visite à ses compatriotes et les invita d'emblée à son dîner du jeudi, à ce dîner franco-américain qui était devenu comme une institution chez elle. Madame Ronald, Dora et M. Beauchamp acceptèrent seuls; madame Carroll et tante Sophie, qui n'aimaient pas les étrangers, prirent le prétexte de leur santé pour refuser.

Madame Ronald n'avait pas revu le marquis depuis Newport; elle était désireuse de connaître ses impressions d'Amérique et de causer de nouveau avec lui. Il l'avait vivement intéressée et elle avait été flattée des attentions toutes particulières qu'il avait eues pour elle.

En se rendant à l'hôtel d'Anguilhon, Hélène recommanda pour la dixième fois à Dora de s'observer, de ne pas dire tout ce qui lui passerait par la tête. La jeune fille, qui avait cependant assez bon caractère, finit par se fâcher :

— A vous entendre, dit-elle, on croirait que je viens du Far West !

— Non, mais vous êtes un peu étonnante, vous savez, et des Français pourraient s'y tromper. Il faut toujours tâcher de faire honneur à ses amis. Annie ne serait pas contente, si l'on venait à vous trouver vulgaire !

Mademoiselle Carroll haussa les épaules, comme c'était son habitude quand elle ne pouvait rien répondre.

La marquise d'Anguilhon était enchantée que madame Ronald la vît dans son intérieur, dans ce cadre ancien. Elle savait qu'une fidèle description en serait envoyée à New-York et arriverait sûrement par Hélène au clan aristocratique des *Colonial Dames*. Avec les Kéradieu, le prince de Nolles, le vicomte de Nozay et deux autres amis, elle invita le marquis et la marquise Verga, — lui, un Romain qui occupait une haute situation à la cour d'Italie; elle, une Américaine remarquablement jolie. Ce dîner de douze personnes seulement fut

un de ces repas comme Annie avait appris à en donner. Madame Ronald et mademoiselle Carroll s'étaient attendues à plus de splendeur, mais elles étaient trop habituées aux belles choses pour ne pas reconnaître, au second coup d'œil, la recherche, le grand luxe qu'il y avait dans la simplicité apparente du service et du décor. Madame d'Anguilhon avait confié Dora aux soins du vicomte de Nozay, sûre que ces deux esprits indépendants et originaux tireraient l'un de l'autre tout l'amusement imaginable. « C'est la jeune fille du monde dernier modèle, — avait-elle dit. — Ne la jugez pas mal : au fond, elle en très comme il faut. »

Au grand soulagement de madame Ronald, et au désappointement du vicomte, mademoiselle Carroll parla peu, occupée qu'elle était à observer ses hôtes. D'une autre volée qu'Annie, elle ne l'avait que fort peu connue, mais leurs mères étaient très liées : elle avait beaucoup entendu parler d'elle. En voyant son élégance sobre, sa dignité, elle se dit que cette marquise-là faisait honneur à l'Amérique. Le maître de la maison l'intéressa plus encore. C'était la première fois qu'elle voyait de près un homme de race ancienne, et, chose curieuse, elle, si moderne, en subit le charme tout de suite. Le marquis, avec son type affiné, ses yeux brun doré au regard lointain, était bien fait pour l'étonner. Ce soir-là, il était nerveux, singulièrement distrait ; sa femme fut souvent obligée de lui répéter la même question. Elle le fit avec une douceur charmante, et lui, revenant à elle, eut toujours un sourire affectueux, un joli mot d'excuse. Rien de tout cela n'échappait à Dora.

Après le dîner, madame Ronald prit Jacques à partie :

— Vous savez, lui dit-elle, qu'on ne vous a pas encore pardonné d'avoir quitté Newport aussi vite. Est-ce que vous ne l'avez pas aimé ?

— Franchement non ; il y a trop de luxe, trop de bruit, trop d'éclat. Les Indiens, qui le nommaient « Ile de Paix », l'avaient mieux compris. Une île de paix, voilà ce qu'il devrait être. La vie mondaine m'y a semblé déplacée. Ces châteaux, ces palais de marbre sans espace, entourés de murs et sur une plage aussi fréquentée qu'une rue, m'ont fait l'effet d'un non-sens. Quand je pense qu'à quelques milles de là

on aurait eu un décor merveilleux, de beaux ombrages et du silence !...

— Du silence ! — interrompit le baron de Kéradieu, — tu oublies que les Américains n'ont pas encore besoin de silence.

— C'est vrai, je suis absurde ! confessa Jacques, de bonne grâce.

— Est-ce que Newport n'est pas quelque chose comme Trouville ? demanda le vicomte de Nozay.

— Oui, mais il est infiniment plus brillant, — répondit Henri de Kéradieu. — C'est la grande « foire aux vanités » des États-Unis, l'endroit de notre planète où l'on s'amuse et où l'on flirte le plus.

— Et où l'on voit le plus de jolies femmes ! ajouta le marquis Verga.

— D'accord. En Europe, Brighton seul pourrait lui être comparé ; et encore, à Brighton, il y a la foule des gens pauvres, mal habillés, tandis qu'à Newport tout est de première classe, pas une ombre au tableau.

— Si ce n'est, dit Jacques, la vue des travailleurs qui fournissent à tout ce luxe et dont l'air harassé fait peine !

— C'est vrai, mais qui diable y pense ? Pour ma part, quand j'ai passé quinze jours à Newport, j'éprouve la fatigue d'une grande personne qui aurait supporté longtemps le bruit des jeux d'enfants. L'été dernier, d'Anguilhon et moi, nous avons été heureux de fuir au Canada. Il nous a semblé délicieux comme un verre d'Apollinaris après un dîner trop succulent.

— En vérité, reprit Jacques, le Canada m'a donné une inoubliable sensation de repos. Québec, avec ses grands toits, ses couvents, ses églises, m'a fait l'effet d'un coin de notre vieille France provinciale.

Annie se mit à rire :

— Vous entendez ? dit-elle. Est-ce assez Français, cela ! Ces messieurs font sept jours de mer pour voir quelque chose de nouveau et, au bout d'un mois, ils recherchent les endroits qui ressemblent à leur pays.

— C'est vrai ! Et rien ne m'a fait plaisir comme de retrouver l'accent normand chez les Canadiens et de les entendre prononcer « poëvre », au lieu de « poivre ». J'ai été ému plus

d'une fois en voyant combien le culte de la France est encore vivant parmi eux.

— Nous avons eu, un jour, une délicieuse surprise, dit M. de Kéradieu. Dans une de nos promenades à cheval, assez loin de Québec, nous sommes arrivés devant la grille d'une assez belle propriété et nous avons poussé un cri en voyant sur les piliers de l'entrée, inscrit en grosses lettres, le nom de « Milly ». Milly, la terre de Lamartine! Sûrement, une femme devait demeurer là qui aimait et comprenait le poète. Ceci nous a montré de combien le Canada retarde sur la France d'aujourd'hui. Il en est encore au sentiment... Jacques et moi, mus par une même pensée, nous avons levé nos chapeaux à l'inconnue et au souvenir de notre compatriote. On se serait probablement moqué de nous, de l'autre côté du Saint-Laurent, mais que voulez-vous? nous sommes bien Français! fit le baron avec un sourire à l'adresse d'Annie.

— J'espère, monsieur d'Anguilhon, — dit Charley Beauchamp, — que vous n'avez pas seulement admiré le Canada et que l'Amérique ne vous a pas fait une trop mauvaise impression.

— Une mauvaise impression? Au contraire!... Mon séjour aux États-Unis m'a aidé à comprendre la vie moderne mieux que tous les livres que j'aurais pu lire. Si je n'ai pas été charmé toujours, j'ai toujours été émerveillé. Chicago, entre autres, m'a stupéfait. La hauteur de ses maisons, la hardiesse de ses bâtisses m'ont donné une idée unique de grandeur et de fragilité. Vingt fois, il m'est arrivé de m'écrier : « Comme c'est beau et comme c'est laid ! »

— Êtes-vous allé dans le Far West ?

— Oui, et c'est là que j'ai été le plus vivement frappé. Le déploiement de force et d'activité que j'y ai vu m'a si bien secoué moi-même que j'ai voulu essayer mes muscles: j'ai jeté la cognée dans les arbres, aidé au lancement de quelques radeaux... Pendant plusieurs mois, j'en ai eu les mains calleuses, et ces marques-là m'ont rendu très fier.

— Je ne serais pas étonnée, dit Annie, qu'un de ces jours mon mari eût un *ranch* quelque part. Ce serait plus nouveau qu'une écurie de courses.

— Et plus sain, surtout! dit Jacques. Les quinze jours que

nous avons passés, Kéradieu et moi, dans l'État de Nevada, chez un compatriote, resteront un de mes meilleurs souvenirs. Nous avons partagé la vie frugale de notre hôte, fait des kilomètres à la poursuite des chevaux. Le soir, quand je fumais mon dernier cigare sous les étoiles, dans le silence de la prairie, l'existence mondaine, le Bois, le club, m'apparaissaient si bêtes et si mesquins ! Dans cet air pur du large, comme chargé de sève, on se sent renouvelé physiquement et moralement. C'est bien l'air dont nous aurions besoin, nous autres ! Pour mon compte, j'irai aussi souvent que possible m'y retremper.

— Et nos villes de l'Est, quel effet vous ont-elles produit ? demanda M. Beauchamp qui, comme la plupart de ses compatriotes, était curieux de l'opinion des Européens.

— Excellent ! Vos universités, vos collèges, vos hopitaux, les institutions dues à l'initiative privée vous font le plus grand honneur. En vérité, votre œuvre est colossale.

Le visage de l'Américain rayonna de satisfaction.

— Il y a bien peu d'étrangers qui nous rendent cette justice !

— Parce qu'on a le tort de chercher dans votre pays ce qu'il n'a pas encore, au lieu de voir ce qu'il a.

— Ah ! il y a deux grandes belles choses en Amérique, dit le marquis Verga : les femmes de Baltimore et les chevaux du Kentucky.

— Voilà qui est bien italien ! fit sa femme.

— Que voulez-vous, ma chère amie, il ne faut pas demander à un homme né entre le Vatican et le Quirinal de comprendre un pays aussi étonnant que le vôtre. Pendant les trois mois que j'y ai passés, j'ai eu à chaque instant la respiration coupée comme dans vos terribles ascenseurs, ces ascenseurs qui ne vous montent pas, mais qui vous enlèvent !... Tout le temps, je me suis senti bousculé moralement et j'ai eu le sentiment qu'on me marchait sur les pieds.

— Voilà au moins une impression nouvelle ! — dit M. Beauchamp avec bonne humeur.

— Par exemple, — reprit le marquis d'Anguilhon, — je n'ai pas été édifié de vos mœurs politiques. Elles sont pires que les nôtres, et ce n'est pas peu dire.

— C'est que chez nous, comme chez vous, les honnêtes gens ont le tort d'être égoïstes, — répondit Annie avec son franc parler habituel. — Au lieu de lutter contre les intrigants, les ambitieux sans scrupules, ils leur laissent le champ libre : alors, la corruption et la concussion entrent partout.

— Vous avez raison, avoua M. Beauchamp ; mais voilà ! il est peut-être impossible de trouver chez des gens arrivés, indépendants, le moteur nécessaire pour donner l'impulsion aux affaires d'un grand pays.

— Eh bien, c'est triste ! fit Hélène. L'honnêteté devrait être une force motrice plus puissante que celle de l'ambition personnelle.

— Ah ! madame Ronald, vous demandez trop à la nature humaine, plus que ne fait la Providence ! dit Jacques. C'est incroyable comme vous avez toutes l'instinct de la combativité.

— A propos, monsieur d'Anguilhon, que pensez-vous des Américaines en masse ? Vous m'avez promis de me le dire.

— Elles m'ont semblé faites pour leur pays admirablement. Elles ont les qualités qui le caractérisent : la jeunesse, l'audace, la vitalité.

— Comme c'est vrai ! dit Charley Beauchamp.

— De plus, elles sont bien jolies, continua Jacques. A ma grande surprise, j'ai retrouvé aux États-Unis le type féminin du dix-huitième siècle, qui a disparu en Europe. J'ai vu nombre de visages ressemblant à ceux qu'ont peints Latour et Greuze. En toute sincérité, je n'ai rencontré nulle part autant de beauté, ou serré des mains aussi petites et aussi fermes.

— Sûrement, — fit Dora, d'une voix provocante, — après toutes ces choses flatteuses, nous pouvons nous attendre à un « mais » correctif... et c'est « ce mais » qui m'intéresse.

— Eh bien, mademoiselle, j'ajouterai : mais... pour que les Américaines aient le charme et le fini, l'harmonie suprême, enfin, il leur faut un siècle de plus.

— Je préfère l'avoir de moins ! répliqua mademoiselle Carroll.

— Vous avez raison, la jeunesse est un beau défaut.

— Si vous n'avez que celui-là à nous reprocher, — dit madame Ronald, — nous ne nous plaindrons pas. Et vous,

Annie, quelle impression l'Amérique vous a-t-elle faite après six ans d'absence?

— N'allez pas croire à une affectation de ma part, mais je vous avoue que beaucoup de choses m'ont choquée. J'ai été frappée de la nervosité universelle. Le niveau moral m'a semblé considérablement baissé. De mon temps, il y avait des jeunes filles «vites», — *fast*, — j'en ai trouvé de «rapides», — *rapid*, — et je me suis aperçue qu'on parlait de divorces autant que de mariages. Le bruit et l'activité excessifs, dont je suis déshabituée, m'ont causé une fatigue réelle. Les maisons de nos milliardaires m'ont fait apprécier certains intérieurs français. Je suis rentrée dans notre vieux Blonay avec un plaisir inimaginable. Je n'aurais jamais cru cela possible.

Puis, avec un joli air de sagesse :

— Je crois, après tout, que la vie n'est qu'une suite de leçons... et j'en ai déjà, pour ma part, appris ou reçu quelques-unes. Ah! M. de Limeray!

A ce nom, Hélène, qui avait le dos à la porte, se retourna vivement. C'était bien « le Prince »; elle échangea un regard de détresse avec son frère et Dora.

— Je craignais de ne pas vous voir — dit Annie au nouveau venu. — C'eût été dommage, car, aujourdhui, le poker sera sérieux: l'Amérique est en force.

Et, là-dessus, la jeune femme présenta le comte de Limeray à ses compatriotes. En retrouvant là, dans ce salon ami, les étrangers qui, la veille encore, avaient retenu son attention, « le Prince » eut un air de surprise et de plaisir.

— Je ne me doutais pas de la bonne fortune qui m'attendait ce soir, — dit-il en s'inclinant profondément devant Hélène, — mais je l'avais un peu espérée. J'ai remarqué déjà que l'on finit par connaître, un jour ou l'autre, les gens que l'on rencontre souvent.

— Vous avez rencontré souvent madame Ronald? fit madame d'Anguilhon tout étonnée.

— Oui, plusieurs fois. Le hasard... est-ce le hasard?... nous a menés dans les mêmes restaurants... Pas plus tard qu'hier, au Café de Paris nous avons dîné à des tables voisines.

L'embarras d'Hélène augmenta, au point de devenir visible.

— Vous comprenez l'anglais? demanda tout à coup et assez crânement mademoiselle Carroll.

— Parfaitement! Et je ne m'en suis jamais autant félicité qu'hier soir, — dit le comte avec un sourire un peu moqueur.

Guy de Nozay, un de ces terribles myopes à qui rien n'échappe, le remarqua et devina que la jeune fille s'était rendue coupable de quelque indiscrétion.

— J'espère pour vous, mon cher, que vous n'avez entendu que des choses agréables, — dit-il malicieusement. — C'est assez rare, lorsqu'on surprend une conversation qui n'est pas pour votre oreille.

— J'en ai entendu d'agréables... de sévères... de bien instructives, surtout. J'ai appris que l'on peut deviner le caractère d'un individu, le menu même de son dîner, par la seule vue de son dos, et que les moustaches des Français sont d'une autre époque qu'eux-mêmes, ce qui les rend drôles comme des anachronismes vivants.

— Ah bah!... Je parie que c'est mademoiselle Carroll qui a découvert cela! — fit Guy de Nozay avec un pétillement de malice derrière son monocle.

— Oui, c'est bien moi, — répondit Dora qui ne se laissait pas déconcerter pour si peu. — Sans doute, en France, une jeune fille comme il faut ne parlerait pas de dos ou de moustaches, mais je suis étrangère: il m'est permis de dire ce que je veux, et j'en profite.

— Vous avez raison, fit M. de Limeray. Je ne m'en plains pas, pour ma part; vos remarques originales m'ont beaucoup amusé.

— J'en suis bien aise!

— Est-ce dans les pensionnats américains que l'on apprend à connaître la physionomie du dos et des moustaches? demanda le vicomte, emporté par son amour de la taquinerie.

— Non, non... on n'y enseigne rien d'aussi utile. C'est une connaissance que j'ai acquise toute seule, le fruit de mes observations.

M. de Nozay s'inclina en souriant, comme battu par la franchise de la jeune fille.

— Vous avez un ami, monsieur, — dit le comte de Limeray en s'adressant à Charley Beauchamp, — qui a bien compris

notre pays. Je n'ai jamais entendu d'appréciations aussi justes de la part d'un étranger.

— Oh ! il vit à Paris depuis trois ans.

— On peut y vivre vingt ans, toujours même, et ne pas sentir l'âme française comme le fait votre ami,

— C'est que Willie Grey est un artiste, lui ! Je ne serais pas étonné qu'un de ces jours l'Amérique fût très fière de son talent. Il a un tableau au Salon des Champs-Élysées, *la Méditation de Jésus*, qui révèle une grande puissance. Si j'avais la place nécessaire, je l'achèterais.

— J'irai le voir. J'ai moi-même un goût très sincère pour la peinture. Je serais charmé de faire la connaissance de M. Grey.

— Je puis vous conduire à son atelier, si vous le désirez.

— Vous me ferez grand plaisir.

Annie ayant invité ses hôtes à prendre place à la table de jeu, le poker commença. Il fut des plus animés : Américains, naturellement, y apportèrent une véritable passion.

Après la partie, le comte de Limeray vint causer avec Hélène :

— Vous avez l'air de vous amuser à Paris, dit-il.

— Immensément.

— Monsieur Ronald est resté en Amérique ?

— Oui ; il n'a malheureusement pas pu m'accompagner.

— Et vous le regrettez beaucoup ? — demanda le comte, d'un ton où perçait l'impertinence d'un doute.

A son extrême dépit, Hélène se sentit rougir.

— Assurément !

— Excusez-moi, mais, comme tous les Européens, je ne puis m'empêcher d'être étonné de la confiance des maris américains, qui laissent leurs femmes, de très jolies femmes souvent, venir seules à Paris.

— Oh ! ils savent que nous sommes honnêtes.

— Et que vous n'avez pas de tempérament ! dit assez brutalement le marquis Verga.

— Mais j'aime à croire que, même avec un tempérament, une femme bien élevée ne manquerait pas à ses devoirs.

— Vous pensez que la bonne éducation est une sauvegarde contre la tentation ? demanda M. de Limeray.

— J'en suis sûre ! répondit Hélène d'un ton positif.

Le comte la regarda d'un air où il y avait de la curiosité, de l'étonnement, le regret de ne pouvoir la mettre à l'épreuve.

— Je voudrais bien savoir ce que l'on entend par « tempérament » ? dit Dora. Personne n'a su me l'expliquer, et le dictionnaire même ne m'a pas renseignée.

Il se fit un de ces silences terribles que produisent les indiscrétions et les impairs.

— Le tempérament est un défaut selon les uns, une qualité selon les autres... une chose très dangereuse, en somme ! — répondit le vicomte de Nozay du ton le plus sérieux : — et il est impossible de l'expliquer aux jeunes filles.

— C'est dommage, car cela doit être intéressant ! fit étourdiment mademoiselle Carroll.

Puis, ayant conscience tout à coup de ce qu'elle venait de dire, elle rougit légèrement et lança une question étrangère au sujet, ce qui était sa façon de se rattraper.

Comme on allait se séparer, le comte de Limeray s'approcha de Dora :

— Mademoiselle, — fit-il en appuyant sur elle ses yeux tristes, — depuis que j'ai le plaisir de connaître madame de Kéradieu et madame d'Anguilhon, je sais que la vérité ne fâche jamais une Américaine ; c'est pourquoi je vais me permettre de vous dire qu'hier soir vous avez porté sur l'aristocratie française un jugement sévère et injuste. A tort ou à raison, ma génération s'est tenue à l'écart ; mais nos enfants rentrent peu à peu dans la lutte et ils n'ont pas seulement la moustache d'autrefois, croyez-le : ils ont aussi l'audace, l'héroïsme, qui lui donne ce tour hardi et particulier que vous avez remarqué. Mon fils aîné est allé se faire tuer en Afrique pour une idée... pour donner, en un certain point, l'avance à la France sur l'Angleterre. D'autres suivront son exemple, je n'en doute pas.

Dora se sentit couverte de confusion et singulièrement petite devant ce vieux gentilhomme si digne.

— Je parle souvent sans réfléchir, — dit-elle, surmontant assez rapidement son embarras, — mais je le regrette toujours lorsque j'ai dit une sottise et fait de la peine à quelqu'un.

— Je le crois. Quant à moi, je suis heureux d'avoir eu

l'occasion de modifier votre opinion. Vous ne m'en voulez pas?

— Au contraire.

Le comte tendit la main à mademoiselle Carroll, qui lui donna la sienne avec la vivacité du repentir.

A peine en voiture et en route pour l'Hôtel Continental. madame Ronald demanda à Dora ce que « le Prince » lui avait dit. La jeune fille répéta exactement ses paroles.

— N'est-ce pas jouer de malheur? ajouta-t-elle en riant. M. de Limeray est peut-être le seul Français de cet âge, dans tout le Faubourg, qui comprenne l'anglais et il faut qu'il se trouve notre voisin de table!

— Quelle délicieuse soirée! — dit Charley Beauchamp. — C'est étrange, j'ai eu dans cette société, dans ce vieil hôtel, la même sensation de repos que je trouve dans une salle du Louvre. Et j'ai remarqué dans les yeux de ces hommes de l'aristocratie cette lueur particulière qu'ont les portraits anciens. Ah! non, ils ne sont pas faits pour le costume d'aujourd'hui, et pour la vie moderne encore moins!... Je ne m'étonne plus qu'Annie se soit éprise de M. d'Anguilhon; il m'a absolument charmé.

— Oui, il est très curieux... très intéressant, — fit mademoiselle Carroll comme si elle parlait d'un bibelot. — Cependant je ne me sentirais jamais bien à l'aise avec lui. Il ferait un mari des dimanches, mais, pour tous les jours, je préfère Jack... Et puis, si j'étais sa femme, je voudrais savoir à qui il pense quand il est distrait comme ce soir.

V

— Chez Loiset, rue Royale.

Cet ordre, donné à son cocher par M. Beauchamp, au sortir du Théâtre de la Renaissance, représentait encore une victoire de la femme sur l'homme.

Charley avait, non sans protester, conduit sa sœur et mademoiselle Carroll au Moulin Rouge, à l'Olympia, dans tous les cafés-concerts excentriques. La pensée que, pas plus que lui, elles ne comprenaient les grossièretés qui se débitent sur les

tréteaux à la mode rassurait sa conscience. Il s'étonnait naïvement qu'elles voulussent entendre à Paris des choses auxquelles, à New-York, elles eussent vertueusement bouché leurs oreilles. Plusieurs fois, elles lui avaient demandé de les conduire au fameux restaurant de nuit de la rue Royale, mais il avait toujours trouvé un prétexte pour refuser.

A la prière d'Hélène, il avait loué ce, soir-là, une avant-scène à la Renaissance et invité le marquis et la marquise Verga, avec Willie Grey. Au dernier entr'acte, les trois femmes déclarèrent qu'elles voulaient aller souper chez Loiset. C'était bel et bien un complot organisé entre elles et force fut de céder à leur persistante fantaisie.

Comme les voitures arrivaient devant la porte du restaurant, deux messieurs qui avaient fait les cent pas s'arrêtèrent pour échanger quelques dernières paroles. A ce moment, Hélène, mettant le pied sur le trottoir, se trouva, à sa grande consternation, face à face avec « le Prince ».

Celui-ci, ayant reconnu les amis de la marquise d'Anguilhon, prit hâtivement congé de son compagnon et s'approcha d'eux.

— Vous n'allez pas chez Loiset? dit-il vivement.

— Si fait! répondit la baronne,

— Mais c'est un endroit où ne vont pas les honnêtes femmes!

— Les honnêtes femmes françaises. dit madame Ronald, peut-être... mais nous autres Américaines, nous avons une honnêteté robuste, nous pouvons tout voir, tout entendre. N'ayez crainte.

— Enfin, Hélène, si ce restaurant est impossible!.,. fit M. Beauchamp.

— Impossible! mais toutes nos amies y ont soupé! Il est connu à New-York comme la tour Eiffel.

— Eh bien, moi, je n'y ai jamais mis les pieds et il est à la porte de mon club.

— Alors, venez avec nous manger les *welsh rarebits*... Vous savez que ce sont de vulgaires croûtes au fromage, un plat d'après-minuit; il paraît qu'ici elles sont délicieuses.

— Va pour les *welsh rarebits!* dit le comte. C'est assez piquant de voir un vieux Parisien comme moi conduit pour la première fois chez Loiset par des Américaines.

Un des garçons s'empara des arrivants et, les ayant reconnus pour des étrangers, il les conduisit tout au fond du restaurant, à une sorte de plate-forme élevée de deux marches, séparée par une balustrade du reste de la salle. Au bas de cette plate-forme, à droite, se trouvait un orchestre de tziganes.

— Mettez-vous là! — dit l'employé gracieusement en désignant une des tables, — vous verrez tout.

Ces mots firent dresser l'oreille à M. de Limeray. Il se demanda ce qu'ils pouvaient signifier.

M. Beauchamp commanda le souper. Les trois femmes jetèrent aussitôt un regard curieux autour d'elles et eurent une même déconvenue à voir les proportions mesquines et le décor banal du célèbre cabaret.

— Pas beau, Loiset! fit le marquis Verga.

Les habitués arrivèrent peu à peu, les fêtards jeunes et vieux, accompagnés de femmes plus ou moins jolies, plus ou moins élégantes. Et la salle s'anima. Il y eut bientôt un scintillement d'yeux, des fusées de rire, des éclats de joie fausse et vulgaire. L'atmosphère se chargea de fumets, d'odeurs diverses, de parfums violents. Elle devint lourde et mauvaise. M. de Limeray sentit arriver jusqu'à lui comme une marée montante de lie humaine. Et tout cela, vu de la hauteur de ses soixante ans, lui parut hideux et écœurant. Il regarda ses compagnons. Charley Beauchamp et Willie Grey s'amusaient du spectacle sans en paraître troublés. Quant aux trois Américaines, elles détaillaient les toilettes des femmes, échangeaient quelques remarques à voix basse, babillaient gaiement, visiblement enchantées de voir des choses choquantes. Dans ce milieu surchauffé de sensualité, elles demeuraient froides, l'œil limpide, la physionomie sereine.

Le marquis Verga, surprenant l'air étonné de M. de Limeray, se pencha vers lui :

— Vous les voyez, fit-il, pas pour un sou de tempérament!

— Tant mieux pour elles!

— Et pour leurs maris donc!

Le regard de Dora avait été attiré par une vieille femme vêtue de noir, dont les cheveux grisonnants étaient recouverts d'un fichu de dentelle espagnole et qui dormait dans un coin, entourée de paniers remplis de fleurs. Son sommeil résista

quelques moments encore au bruit croissant des voix et à la musique même; elle finit par se réveiller et, avec des mouvements las, commença à trier ses fleurs, à les arranger en touffes.

— Voyez donc le charmant visage de cette pauvre femme! dit mademoiselle Carroll. Je suis sûre qu'elle a une histoire.

« Le Prince » se retourna.

— Mais c'est Isabelle! s'écria-t-il, une vieille amie.

La bouquetière, entendant son nom, leva les yeux: des yeux bleus qui avaient encore du charme et de la beauté. Elle regarda le comte, un moment, puis le souvenir épanouit tout à coup sa figure et, obéissant au signe qui lui était fait, elle vint sur la plate-forme.

— Comment, je te retrouve ici! dit M. de Limeray. Je croyais que tu vivais de tes rentes dans quelque village des environs de Paris.

— Des rentes! moi, monsieur le comte! et d'où me viendraient-elles? Je n'ai que ce que je gagne. Je travaille pour élever une nièce qui étudie au Conservatoire et pour achever de payer les vingt pour cent que j'ai promis à mes créanciers.

— Où demeures-tu?

— A Sannois.

— Et tu passes toutes les nuits dans cet enfer?

— Oui, jusqu'à l'heure du premier train qui me ramène chez moi.

— C'est dur.

— J'aime mieux cela que d'être clouée dans un fauteuil. Il me faut la vie de Paris, même celle-ci... et des fleurs. Je ne pourrais pas m'en passer.

— Fais-tu de bonnes affaires, au moins?

— Non. Autrefois, quand les jeunes gens avaient été heureux au jeu ou en amour, ils vous jetaient un louis pour une fleur. Aujourd'hui, ils sont mesquins, jusque dans le bonheur. Oh! ils sont rats! rats! — répéta Isabelle avec une intense expression de mépris.

Le comte ne put s'empêcher de sourire.

— Eh bien, va... fleuris-nous tous ce soir, dit-il: nous ne serons pas rats.

Puis, se retournant vers Dora :

— Vous avez deviné, mademoiselle. Cette brave femme a une histoire. Elle était, sous l'Empire, la bouquetière du Jockey-Club et portait toute l'année les couleurs du cheval qui avait gagné le Grand Prix. Elle était jolie, passait pour honnête, gagnait de l'argent à pleines mains. Cela excita l'envie dans sa famille. Sa mère, sur le conseil d'une parente, je crois, l'accusa de la laisser mourir de faim et lui intenta un procès qui fit beaucoup de bruit. Le Jockey la répudia et lui retira ses honneurs. Elle ouvrit alors une boutique de fleuriste et fit faillite. Je l'avais complètement perdue de vue.

Isabelle revint, apportant des touffes de roses adroitement arrangées, qu'elle présenta aux trois Américaines ; puis, s'approchant de M. de Limeray, elle mit à sa boutonnière un superbe œillet blanc.

— En souvenir d'autrefois! dit-elle gentiment.

Le comte lui glissa un billet de cent francs dans la main.

— Je viendrai de temps en temps prendre de tes nouvelles, ajouta-t-il avec bonté.

— C'est un fait exprès, — dit la marquise Verga en promenant les yeux autour d'elle, — il ne se passe rien d'extraordinaire. L'autre soir, paraît-il, une princesse russe a dansé sur les tables.

— Une princesse russe? — répéta le comte de Limeray. — Vous m'étonnez.

— Quelle belle chose que l'éducation! — fit Dora avec la plus drôle de mine. — Vous pensez, je suis sûre, qu'une princesse américaine serait seule capable de se livrer à de tels exercices. Mais voilà! par politesse, vous ne le dites pas.

— Eh bien, vous vous trompez, mademoiselle. En compagnie d'Américaines comme vous, une pareille pensée ne me viendrait pas.

— Allons, il est dit que j'aurai toujours tort avec vous! confessa gaiement la jeune fille.

A ce moment, quatre couples entrèrent bruyamment et vinrent s'asseoir à une longue table, dressée en face de la plate-forme où l'on avait placé les étrangers. On servit un homard énorme et l'on remplit les coupes de champagne.

Bientôt, les voix s'élevèrent, des interpellations joviales se croisèrent. La musique des tziganes se fit plus sauvage, plus endiablée, comme pour servir d'excitant et d'accompagnement à la débauche. Une des femmes porta aux lèvres de son voisin la coupe où elle venait de boire, et lui en ingurgita de force le contenu. Une autre passa son bras autour du cou de l'individu qui était à sa gauche et frotta sa joue contre la sienne.

Les trois Américaines jubilaient intérieurement de voir que la scène se corsait. Madame Ronald prenait un joli air de sévérité et, par un mouvement de dignité instinctif, redressait la tête comme pour se mettre au-dessus de ces choses grossières.

Au premier coup d'œil, M. de Limeray avait deviné à quelle catégorie appartenaient ces hommes vêtus avec une certaine élégance, le gardénia à la boutonnière, et ces filles flétries, parées de bijoux faux. Après quelques instants d'observation, il se mit à rire :

— Ah! la bonne farce! la bonne farce! s'écria-t-il : mais ces gens-là jouent la comédie! Ils sont payés pour être inconvenants, pour faire du potin! Elle était payée, votre princesse russe, madame Verga! Je comprends maintenant le « Vous verrez tout » du garçon.

— Ma parole d'honneur, je crois que vous avez raison! dit Willie Grey stupéfait.

— Et tous ces gens, — ajouta le comte en faisant des yeux le tour de la plate-forme. — des Anglais, des Américains, des Hollandais, des Norvégiens... il y a même des Norvégiens!... s'en iront persuadés qu'ils ont assisté à une scène de la vie de Paris, de la grande vie encore! Ils affirmeront que notre ville est la plus immorale du monde, qu'il y a des restaurants où l'on s'embrasse publiquement; et la petite représentation de débauche est pour eux seuls, pour satisfaire aux goûts qu'on leur prête! Voyez, les Parisiens qui sont ici ne s'occupent pas de cette table, ils connaissent le truc, probablement... Je me félicite d'être venu et d'avoir pu vous éclairer, vous!

— Vous croyez vraiment, — dit Hélène d'un air penaud, — que ces messieurs...

— De jolis messieurs! interrompit le comte. Regardez ce qui se passe.

Une des soupeuses semblait avoir jeté son dévolu sur un jeune Anglais à figure rasée, de physionomie très pure, qui fumait son cigare et buvait de la bière à une table voisine. Elle lui lançait, une à une, les fleurs d'une corbeille qui se trouvait devant elle.

— Si son compagnon payait le souper, — dit M. de Limeray à Charley Beauchamp, — il ne souffrirait pas cette provocation.

— Assurément non! Vous ne vous êtes pas trompé, nous sommes volés. Sur cette certitude, nous n'avons rien de mieux à faire qu'à nous en aller.

— Oh! attendons de voir comment cela finira avec cet Anglais! pria la marquise.

Les fleurs continuaient à pleuvoir sur l'étranger; quelques-unes l'atteignirent à la tête, d'autres en plein visage, sans le tirer de son impassibilité. Il prit, tour à tour, une rose, un œillet, une tubéreuse, les respira longuement, les froissa entre ses doigts; son regard demeura vague et lointain, un sourire erra sur ses lèvres minces, un sourire où il y avait du défi. On eût dit qu'il avait fait un pari avec lui-même et qu'il le tenait.

La femme qui l'avait provoqué, exaspérée de cette indifférence, se leva brusquement, vint s'asseoir à ses côtés et, le coude sur la table, elle lui parla de près. Le champagne avait redonné un éclat passager à son visage; elle était belle encore à tenter quelqu'un. Le jeune homme l'écouta sans sourciller, puis après l'avoir examinée un instant, avec des yeux froids comme l'acier, il se leva.

— Je ne comprends pas votre langage, dit-il en anglais.

Et, la plantant là, il se dirigea vers la porte.

Suffoquée, humiliée, la fille le regarda s'éloigner avec une expression effrayante. On pouvait craindre qu'elle ne s'élançât sur lui.

— Mufle! cria-t-elle de toute sa voix.

Et, soulagée par cette injure, dissimulant la colère de sa défaite sous un sauvage éclat de rire, elle alla reprendre sa place.

— Cette fois, nous en avons eu pour notre argent! — dit Willie Grey en riant. — Nous pouvons partir, je crois.

— Êtes vous suffisamment édifiées, mesdames? demanda le marquis.

— Oui, oui! répondirent les trois Américaines.

— Ce n'est pas malheureux!

Au sortir du restaurant, tous eurent une aspiration profonde.

— Comme c'est bon, l'air propre! fit Hélène.

— La vie propre aussi! — ajouta Charley Beauchamp, d'un ton où perçait le regret d'avoir cédé à la fantaisie de sa sœur.

Les Verga, qui demeuraient aux Champs-Élysées, hélèrent une voiture.

— Rentrons à pied, — proposa Hélène, — et aussi lentement que possible : cette nuit est divine.

— Et quel contraste avec ce que nous quittons! dit le comte de Limeray, s'arrêtant au milieu de la rue Royale. Voyez.

Sous un ciel infiniment pur et très haut, dans la lumière douce de la lune, la place de la Concorde paraissait immense et étrange. A cette heure, ce n'était plus un carrefour de Paris. Avec son obélisque aux lignes hiératiques, la voie blanche du pont menant à un palais d'architecture grecque, la large avenue des Champs-Élysées fuyant mystérieusement sous la verdure, les terrasses désertes et les jardins silencieux des Tuileries, elle ressemblait à l'agora de quelque ville de rêve sur laquelle planait le sommeil et qui donnait une délicieuse sensation d'immobilité, d'apaisement et de repos.

— En effet, dit Hélène, quel contraste! Savez-vous? ce que nous nommons le mal et le laid, ce n'est que les ombres nécessaires pour mettre en relief le bon et le beau. Sans ces ombres, nous ne les verrions peut-être pas.

M. de Limeray regarda cette jolie femme avec surprise. Elle continua :

— Cette idée m'est souvent passée par la tête. Ce soir, elle me revient forcément. Il fallait que j'allasse dans ce vilain restaurant pour sentir toute la beauté de cette nuit de printemps. J'ai pour mari un savant doublé d'un philosophe. Il cause volontiers avec moi. Je ne lui prête pas toujours une attention bien soutenue, mais nombre de ses paroles se fixent

dans mon cerveau, je ne sais comment. Cela me fait des pensées, des pensées qui vont et viennent à travers mes plaisirs, mes préoccupations de toilette... Il faut croire que je ne suis pas aussi frivole que j'en ai l'air.

— Alors, vous ne regrettez pas d'avoir été chez Loiset?

— J'en suis ravie!

— Et toutes vos compatriotes ont la curiosité de ces endroits-là?

— Oh! non, — rectifia honnêtement madame Ronald. — La majorité même des Américaines ne mettrait pas le pied dans un restaurant de nuit... Les mondaines de ma génération, par exemple, ont toutes de ces curiosités! C'est amusant de jeter, de temps à autre, un coup d'œil sur l'abîme quand on se sent la tête solide.

— Vous aimez le danger?

— Je l'adore.

— Vous l'avez bravé souvent?

— Souvent, oui... Le flirtage a cela de bon qu'il finit par rendre réfractaire, et comme, en Amérique, nous le pratiquons dès l'enfance, nous sommes à peu près incombustibles. Quant à moi, j'ai pris pour emblème une salamandre. Je l'ai mise sur les panneaux de mon cabinet de toilette, fait graver sur mon cachet, et tenez!...

Hélène, entr'ouvrant son collet, montra du doigt, piquée à son corsage, tout contre sa gorge et brillant d'un éclat froid et cruel, une petite salamandre en diamants avec des yeux d'émeraude.

— Ne dites jamais cela à un Européen jeune. Vous lui donneriez une terrible tentation... Vous me faites regretter de n'avoir pas trente ans de moins.

— Oh! je ne crains rien, ni personne! — répliqua madame Ronald avec un beau rire de défi.

— Eh bien, c'est plus fort que moi, je ne puis croire à votre insensibilité.

— Pourquoi?

— Je ne saurais vous l'expliquer, c'est une impression, et, avec la liberté d'un vieil ami, je vous dirai : « Prenez garde! Il ne faut pas tenter Dieu, il faut encore moins tenter l'homme : il pourrait avoir son heure! »

Madame Ronald ne répondit rien. Ces mots jetèrent en elle un vague malaise et elle changea brusquement la conversation.

Dora marchait devant et babillait gaiement avec Charley Beauchamp et Willie Grey.

— Enfin, vous vous êtes amusée, ce soir, chez Loiset? demanda Willie.

— Énormément! Puis j'ai eu ces belles roses... J'ai vu l'ex-bouquetière du Jockey-Club sous l'Empire et appris son histoire qui m'a vivement intéressée. Ensuite j'ai assisté à la victoire de la vertu britannique sur la perversité parisienne et j'ai appris qu'on se moque de nous chez Loiset. Je n'ai pas perdu ma soirée! Mon courrier de demain fera venir l'eau à la bouche à toutes mes amies.

Willie Grey ne put s'empêcher de sourire :

— Parlez-moi d'une Américaine pour savoir tirer parti des gens et des choses!

— Mufle!

— C'est à moi que vous dites cela? fit le jeune peintre, suffoqué.

— Non, non! — répondit mademoiselle Carroll en riant de tout son cœur. — Je répète ce mot pour ne pas l'oublier.

Comme la jeune fille finissait sa phrase, tout le monde se trouva devant la porte de l'Hôtel Continental.

On échangea les adieux et les poignées de main.

Et dans l'ascenseur, au grand ahurissement du garçon, Dora avançant, arrondissant les lèvres, haussant comiquement la tête, lança tout à coup :

— Mufle! mufle!... Ah! non, je n'ai pas perdu ma soirée!

PIERRE DE COULEVAIN

(*A suivre*)

UN NOUVEAU DICTIONNAIRE

DE LA

LANGUE FRANÇAISE[1]

Ce dictionnaire est l'œuvre de deux esprits qui ne se ressemblaient nullement. L'un, raisonneur subtil, fin connaisseur de nos classiques, curieux amateur de beau langage ; l'autre, élève de notre nouvelle école philologique, phonéticien déterminé, chercheur enclin à voir dans les langues un quatrième règne de la nature. Un libraire entreprenant eut l'idée de les atteler ensemble à un nouveau dictionnaire de la langue française. Comme il y avait à observer deux choses, la forme des mots et le sens des mots, les auteurs se partagèrent la besogne : le premier, le logicien, Adolphe Hatzfeld, se voua à l'analyse des significations ; l'autre, le linguiste, Arsène Darmesteter, se chargea de la forme et de l'historique.

On ne peut pas dire que le livre ne se ressente point de cette dualité : les deux intelligences se sont associées, mais non fondues. A passer de l'une à l'autre, on éprouve chaque fois une secousse. Mais il est impossible de ne pas constater que nous avons ici une œuvre considérable.

On avait déjà Littré. Mais Littré, savant de premier ordre, sorte d'encyclopédie vivante, prodige de travail et de vertu, ne pouvait donner que la science de son temps. Trente-

1. *Dictionnaire général de la langue française, du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours*, par Adolphe Hatzfeld, Arsène Darmesteter et Antoine Thomas.

huit ans se sont écoulés : beaucoup de choses ont changé en ces années singulièrement bien remplies. Des textes nouveaux ont été mis au jour, les textes anciens sont mieux édités, la phonétique est devenue plus rigoureuse. Tout travailleur désireux d'exactitude voudra vérifier désormais par Darmesteter les étymologies de Littré.

D'autre part, en ce qui concerne les définitions, en ce qui touche la succession des sens, il sera toujours intéressant de voir ce qu'a pensé un dialecticien aussi exercé que Hatzfeld. Nous ferons tout à l'heure quelques comparaisons avec Littré, pour montrer les différences et le caractère propre des deux ouvrages.

*
* *

Tout dictionnaire est une œuvre paradoxale, puisque l'office du dictionnaire est de mettre pêle-mêle devant nous ce qui devrait être ordonné selon quelque principe raisonnable. Quoi de plus superficiel, de plus incohérent, qu'un rangement selon la première lettre du mot ! On plaint le travailleur appliqué à un tel labeur. — qui ressemble à quelque bizarre gageure, — ne pouvant jamais suivre les mêmes idées, constamment transporté d'un ordre de faits à un autre. Beaucoup ne résistent point à ces perpétuels soubresauts. « O mes amis, ne faites jamais de dictionnaire ! » disait Littré, moitié plaisantant, moitié sérieux, à ses visiteurs, qui d'ailleurs, n'y pensaient guère, car c'étaient en général des gens fort simples, ses voisins, les habitants pauvres du quartier. Et pourtant les dictionnaires sont nécessaires. Comme ils suivent l'ordre le plus extérieur qu'il soit possible d'imaginer, ils rendent les recherches faciles, ils découpent la science, ils la mettent sans effort au service du lecteur le plus pressé.

Un dictionnaire de la langue a encore un autre intérêt. Il met à nu les nerfs, les muscles et les tendons. C'est un écorché. On voit comment les parties du langage se combinent, se nouent et s'attachent les unes aux autres, quand il y a un cerveau pour les mouvoir. En outre, on y retrouve, avec la plénitude de leur sens, avec leur acception matérielle et concrète, des mots que la fréquence de l'usage a peu à peu

vidés, réduits à l'état de simples abstractions. Cette promenade à travers les matériaux du langage présente un peu l'imprévu d'une visite dans le magasin d'accessoires ou dans le hangar aux décorations d'un théâtre. On rencontre là, mais hors de leur place et superposés selon le classement le plus fortuit, ce qu'on était habitué à voir dans un milieu qui en déterminait et en transfigurait le caractère.

* * *

De leur côté, les étymologies fournissent une ample matière à la réflexion. Elles ne montrent pas seulement la parfaite régularité avec laquelle le mot français sort du mot latin, comme le ver à soie du cocon, mais elles sont encore, à leur manière, un abrégé de l'histoire de la civilisation, les mots populaires représentant cette partie de la culture antique qui, de l'empire romain, a passé sans interruption aux peuples modernes, les mots savants rappelant ce que le moyen âge et la Renaissance ont, à tête reposée et en pleine conscience de ce qu'ils faisaient, été emprunter à l'antiquité.

Reste un troisième stock de mots qui n'est pas le moins curieux à étudier, car il a eu souvent les aventures les plus diverses.

Je prends, par exemple, le mot *rail*, qui nous vient, avec le *railway*, de l'Angleterre. L'anglais *rail* est identique au bas-allemand *regel* ou *riegel*, qui désignait une barre. Il semble donc que le mot soit d'origine germanique ; et les auteurs du *Dictionnaire général* ne remontent pas plus haut. Mais l'histoire du mot ne s'arrête pas là : le premier chapitre en doit être cherché dans l'Italie ancienne, ce *regel* n'étant pas autre chose que le latin *regula*, qui désignait la tige de métal ou de bois aux mains de l'arpenteur — la règle.

Quand un mot est une fois sorti du milieu qui lui a donné naissance, quand il n'a plus pour se maintenir le voisinage de mots apparentés, il est, plus que d'autres, exposé à toutes sortes de vicissitudes. Ceci me rappelle la destinée d'un vocable qui, en passant du français à l'anglais, a singulièrement changé de valeur.

Au moyen âge, on appelait *geste* une histoire, un récit, principalement un récit héroïque :

Grant fut la geste, bien en doit on parler.

Tout le monde a entendu parler de cette chronique plus ou moins fabuleuse qui avait pour titre : *Gesta Dei per Francos*. Ce beau mot, après avoir été appliqué aux plus hauts faits, s'est réduit peu à peu à une signification plus humble. Il a désigné une simple anecdote, un conte plaisant, et, transporté en Angleterre, il survit aujourd'hui, chez nos voisins, dans le mot *jest*, « un badinage, une raillerie ».

De telles surprises ne sont pas rares. La rigueur croissante de la méthode, qui n'avance rien sans preuve, fait que nous pouvons suivre ces transformations sans craindre de nous égarer. Cependant ne nous imaginons pas qu'il ne reste plus rien à faire : il existe encore un bon nombre de mots français, et non des moins usités, pour lesquels la question étymologique demeure enveloppée de doute. Ainsi nos romanistes n'ont encore pu se mettre d'accord sur l'origine d'un verbe aussi fréquemment employé que le verbe *trouver*. Tandis que Grimm en cherchait l'origine du côté du gothique et du vieux haut-allemand, d'autres, avec plus de vraisemblance, se sont adressés au latin. Mais quel mot latin? On a pensé à *turbare*, parce qu'en troublant l'eau, selon certains pêcheurs, d'accord en ceci avec un vieux proverbe, on aurait plus de chance de prendre le poisson. La métaphore viendrait donc de la pêche. — Elle viendrait de la musique, selon d'autres savants. En effet, l'on désignait sous le nom de *trope* (latin *tropus*, grec *tropos*) certaines compositions musicales. Nous aurions ici un souvenir laissé à la langue française par l'aimable compagnie des troubadours... Où est la vérité?... Même dans un champ aussi remué en tous les sens que la philologie romane, il reste donc encore des découvertes à faire.

*
* *

L'autre partie du dictionnaire, celle qui traite du sens des mots pourrait, à son tour, fournir une ample matière au phi-

losophe. Mais nous rencontrons ici quelque chose de plus grave que la simple variation des sens.

Rien ne montre plus clairement qu'un dictionnaire les limites de notre savoir, rien ne prouve mieux que le cercle vicieux est l'élément où d'habitude se meut notre pensée. Les plus instruits en sont quelquefois au même point que les plus ignorants. Je veux seulement en donner un exemple très simple.

Je consulte Littré pour apprendre ce que c'est que la *chaleur*. Il me répond : « Qualité de ce qui est chaud. » Je vais alors à l'article *chaud*, et je trouve : « Qui a ou donne de la chaleur. » Ce n'est pas au livre, simple résumé de nos connaissances, qu'il faut que je m'en prenne : il ne peut que nous redire ce que les physiciens lui ont appris.

Le nouveau dictionnaire essaie d'en dire un peu plus. « *Chaleur*, température élevée d'un corps. » Cela sonne mieux ; mais que faut-il entendre par *température*? Je cherche et je trouve : « Degré de chaleur d'un corps... » C'est ce qui s'appelle reculer la difficulté.

Si de la physique nous passions au monde moral, et si nous posions des questions sur le bien et le mal, sur le droit et le devoir, nous nous trouverions en présence de bien autres tautologies. Il n'en faut accuser personne... Le langage nous rend déjà service en remplissant par quelques vocables bien formés ces profondes lacunes de la science humaine.

On reconnaît la marque imprimée par Hatzfeld à un certain effort, très louable en son principe, pour classer nos conceptions et nos sentiments, pour les mettre en un ordre qui satisfasse la raison. Il y a là une psychologie dispersée en quantité d'articles, et qui a dû demander à son auteur une assez forte dose de réflexion. Mais peut-être elle risque de rendre le langage plus rationnel et moins spontané qu'il ne l'est en effet.

Ce défaut devient surtout sensible quand on prend les mots les plus ordinaires, ceux qui ont dû être les premiers créés, ceux qui ne cessent d'être sur les lèvres des hommes. Je prends comme exemple le terme qui revient constamment sur notre théâtre et dans nos romans : le mot *amour*.

Écoutons d'abord Littré : « *Amour*. Sentiment d'affection

d'un sexe pour l'autre. *Épris d'amour. Brûler d'amour. Un amour partagé. Lettres d'amour*, etc. Et ensuite, les exemples : « Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison » (Racine). — « L'amour est un tyran qui n'épargne personne » (Corneille). Il continue ainsi longtemps et c'est seulement bien tard, après une grande colonne, qu'il arrive à dire qu'entendu dans un sens général, *amour* peut aussi désigner toute espèce d'affection profonde. L'amour des parents pour leurs enfants... L'amour des sujets pour leur prince... L'amour de soi...

Consultons maintenant le psychologue Hatzfeld. Il va retourner les choses et commencer par où finit Littré. C'est que nous avons affaire ici à l'ordre logique : « *Amour*. Attachement pour quelqu'un. L'amour de l'humanité. L'amour de la famille, de la patrie. L'amour de Dieu. » Et après ces différentes variétés, nous lisons enfin : « Spécialement. Attachement passionné pour une personne d'un sexe différent. »

Je laisse aux connaisseurs des deux sexes le soin de décider laquelle de ces dispositions est la vraie.

Si nous voulons mettre de l'ordre et de la méthode dans nos idées, il vaut mieux nous laisser conduire par Hatzfeld. Ayant une fois dans l'esprit que l'amour est « un attachement pour quelqu'un », nous ferons, selon la nature et la dignité des personnes, le rangement de ces différentes sortes d'amour. Mais je crains bien que cet ordre ne soit pas celui que l'humanité a suivi quand elle a improvisé l'édifice de son langage. Elle n'a pas ainsi étagé ses sentiments. Où le mot *amour* aurait-il pris la signification violente et impérieuse qu'il a déjà en latin (*furor amoris, torqueri amore*), s'il était de cette paisible famille et s'il avait dû passer par toute cette filière? Je suis plutôt porté à croire que les autres sortes d'affection ont emprunté indûment le nom d'*amour*, en l'appliquant à ce qu'il ne désignait pas d'abord, et en lui faisant subir les transpositions et les adoucissements nécessaires.

Le dialecticien opère un peu à la manière de nos législateurs de la Révolution ; il prend les mots comme s'ils venaient de naître, et comme si toute leur façon d'être et de se comporter n'était pas influencée par une longue existence antérieure, dont une partie se dérobe à l'observation. Quand certains faits démentent trop visiblement ses idées, il les enregistre à

l'état d'exceptions, mettant en vedette comme principe et comme point de départ initial ce qui est souvent la dernière étape d'un long voyage.

Il m'est venu l'idée de chercher ce que dit à ce sujet l'Académie française. « *Amour*. Sentiment par lequel le cœur se porte vers ce qui lui paraît aimable, et en fait l'objet de ses affections, de ses désirs. » L'Académie distingue ensuite entre l'amour de bienveillance, l'amour de charité, l'amour d'intérêt et l'amour de concupiscence. Ceci nous reporte en plein dix-septième siècle. Je suis loin de m'en plaindre et il n'est pas mauvais qu'un livre consacré par le temps nous garde ces distinctions familières aux contemporains de Bourdaloue. Mais il faut bien convenir que la définition de la docte compagnie n'est pas des plus satisfaisantes. Dire que l'amour est le sentiment qui nous porte vers ce qui est aimable... l'abbé d'Olivet, ce jour-là, ne s'est pas mis en frais d'imagination.

*
* *

C'est pourtant en ces mots appartenant à la vie de l'âme que réside, pour une bonne partie, la richesse de la langue française. Elle excelle à marquer des nuances qui ailleurs restent incertaines ou non exprimées. Il y faut voir le propre d'une littérature qui compte une longue suite de moralistes. Il y faut voir aussi l'effet d'une vie de société plus anciennement développée. Ce n'est pas pour rien que dans les salons du dix-septième siècle on se divertissait au jeu des synonymes, Des hommes comme La Rochefoucauld prenaient part à ces discussions qui faisaient l'occupation et la distraction des gens du monde. Corbinelli, à propos d'une certaine maxime, écrit à Bussy-Rabutin pour le prier de montrer la différence qu'il faut voir entre la *bonne grâce* et le *bon air*, entre *un homme d'honneur* et *un honnête homme*. « Ne vous amusez pas, lui écrit-il, à me dire que ce sont des synonymes ; c'est le langage ou des paresseux, ou des ignorants[1]. »

On sait que ce goût s'est transmis au siècle suivant et

1. Cité par Lafaye, *Dictionnaire des Synonymes*, préface.

que pareille occupation n'était pas dédaignée des contemporains de d'Alembert. Mademoiselle de Lespinasse avait même composé un recueil de synonymes qui n'a pas été perdu, car il passa aux mains de madame de Meulan, la belle-mère de M. Guizot, lequel l'incorpora au dictionnaire qui fut son début dans la littérature.

Le hasard fait qu'ici nous connaissons les noms. Mais telle est, proportions gardées, toute l'histoire du langage. Il profite du travail intellectuel d'une élite: Les esprits les plus clairvoyants aperçoivent des différences qui finissent par être vues de tous. Ils les impriment sur la matière malléable du langage. Comparés à d'autres peuples, il se peut que nous ayons un vocabulaire moins abondant; mais il semble bien que le nôtre soit plus riche, s'il est vrai que la richesse consiste dans la variété et dans l'heureuse distribution des ressources. Il ne faudrait pas croire que la délimitation des synonymes soit une gêne pour l'écrivain : au contraire. Elle lui permet des mélanges et des combinaisons d'un effet plus sûr. Il peut corriger par un second mot ce que le premier a d'excessif. Il peut spécifier par une épithète ce que le substantif a de trop général. Il peut oser de ces rapprochements qui résument toute une page. Plus les couleurs seront nettes et pures, plus il sera à son aise pour les adoucir, les assombrir, les graduer ou les opposer.

***

Le *Dictionnaire général* n'embrasse pas autant de matière que celui de Littré. Certaines conditions de l'éditeur, en bornant l'historique au XVIe siècle, en mettant une limite au nombre des exemples, ont eu pour effet de réduire les dimensions de l'ouvrage. Il est permis de regretter l'abondance, le charme de Littré, dont on se surprend à lire certains articles d'un bout à l'autre, comme des biographies, au lieu que le nouveau dictionnaire affecte la brièveté et la sécheresse d'un passeport. Mais chacun de ces deux livres possède son genre d'utilité spécial. Nous allons tâcher d'expliquer où est l'utilité du nouveau recueil.

Au dictionnaire proprement dit est adjoint un *Traité de la*

formation de la langue française, qui ne compte pas moins de trois cents pages, et qui est la véritable clé de l'ouvrage. C'est un traité théorique, distribué en paragraphes, contenant tous les faits relatifs à la dérivation, à la phonétique et à la grammaire. Dans le corps du dictionnaire, pour chaque point un peu notable, pour chaque assertion pouvant laisser place à quelque doute, on renvoie à ce traité. Là le lecteur trouve le moyen de vérifier, de contrôler et de compléter; là il a les explications et les exemples. Je prends comme spécimen le mot *merveille*. Littré nous dit : « Du latin *mirabilia*, choses merveilleuses, pluriel neutre de *mirabilis*, admirable. » Cela est vrai : mais il y a dans cette dérivation des particularités qui ont besoin d'être expliquées, il y en a même qui inquiètent encore à l'heure qu'il est, et qui intriguent le phonétiste. Faisons donc parler Darmesteter, et voyons s'il nous aidera à comprendre ce qui s'est passé.

On peut d'abord être étonné de voir un singulier féminin comme *merveille* sortir d'un pluriel neutre comme *mirabilia*. Mais Darmesteter, par l'exemple du pluriel latin *arma* qui a fait *une arme*, de *gaudia* qui a fait *une joie*, de *insignia* qui a fait *une enseigne*, et par quelques autres, nous montre que ce fait s'est produit plus d'une fois. Il y a eu évidemment confusion avec les noms féminins en *a*. Passons à un second point. Est-il certain que le *b* de *mirabilia* soit devenu un *v*? On nous montre par des mots comme *hiver*, *cheval*, *cerveau*, qui représentent *hibernum*, *caballum*, *cerebellum*, que le fait est ordinaire, et qu'un *b* placé entre deux voyelles non seulement *peut*, mais *doit* se changer en *v*. Un troisième point concerne la finale *eille*. Il est vrai que l'auteur ne peut nous donner d'exemples tout à fait semblables; mais il nous rappelle que la finale *alia* a donné *aille* : c'est ainsi qu'on a *funeralia* qui a donné *funérailles*, et pareillement *fiançailles*. *accordailles*, *limaille*, qui représentent d'anciens adjectifs en *alia*. Faisons-lui donc crédit pour *merveille*. Il ne reste plus qu'une seule difficulté : la seconde syllabe du mot *mirabilia* n'aurait pas dû disparaître, car un *a* long ainsi placé se maintient ordinairement, et l'on aurait dû avoir *mereveille*. L'auteur confesse cette difficulté, dont nous ne nous serions peut-être pas avisés par nous-mêmes. Il faut donc admettre

que dans la langue populaire *mirabilia* s'était déjà altéré, et qu'on disait *meribilia*.

La démonstration est complète et les plus difficiles doivent être satisfaits... On voit maintenant le caractère du nouveau livre : c'est un livre d'enseignement. Œuvre de professeur, il a en vue ceux qui veulent s'instruire. Si, avec Hatzfeld, le lecteur refait sa rhétorique, avec Darmesteter il est à la Sorbonne, en première année de vieux français. De fait, ce dictionnaire nous promet un peuple de philologues. Pour celui qui veut connaître les origines du français, point n'est besoin désormais d'aller s'inscrire à des cours. Prenez ce livre, feuilletez-le, choisissez un certain nombre d'articles, ayez la patience de vérifier tous ces numéros qui vous indiquent chaque fois le paragraphe à consulter, et vous apprendrez, plus sûrement que par la théorie, tous les mystères de l'étymologie française.

*
* *

Il se pourrait qu'à ce nom de Darmesteter l'un ou l'autre de mes lecteurs ait été pris d'un scrupule. Le petit monde grammatical a été trop remué par de récentes émotions pour qu'on n'éprouve pas le besoin de se demander si l'on a affaire ou non à un réformiste. Darmesteter l'était à ses heures.

Il aimait à montrer les imperfections et les inconséquences de notre orthographe. Mais de cette disposition rien ne se montre dans le présent ouvrage : il savait trop la distance qu'il y a du simple observateur, qui peut se donner le plaisir de la critique, au législateur qui commande et dont la responsabilité augmente en raison de la docilité qui lui est due. D'ailleurs, comme tous les linguistes, il avait au fond du cœur une secrète indulgence pour ces irrégularités dont il connaissait trop bien l'origine et la cause. Pour appliquer à la grammaire une main réformatrice, il lui eût fallu cette tranquillité d'esprit qui est l'heureuse compagne de l'inexpérience. S'il avait vécu, il aurait donc probablement gardé l'attitude de la réserve.

Il est rare qu'en ces sortes de travaux l'artisan ait la satisfaction de voir son œuvre finie et achevée. Littré a été, sous

ce rapport, une exception favorisée du sort. Il a raconté lui-même, en un précieux et admirable opuscule[1], avec quel sentiment de reconnaissance et de joie il écrivit les mots *Bon à tirer* sur la dernière feuille. Moins heureux, Darmesteter, encore peu avancé en âge, mais usé par le travail, comme devait l'être plus tard son frère James, mourut avant même qu'eût commencé l'impression de son ouvrage. Par pur dévouement à la science, un jeune professeur de la Sorbonne, M. Antoine Thomas prit sa place. Il a revu, complété et mis à jour toute la partie étymologique. Le traité théorique, qui ajoute tant à l'intérêt du livre, a été écrit, sur les notes de l'auteur défunt, par M. Sudre. Enfin le travailleur de la première heure. M. Hatzfeld, vient lui-même de succomber, dans le moment où l'Académie des Inscriptions lui donnait la récompense qu'il avait si bien méritée.

Les deux ouvriers sont morts ; mais l'œuvre est achevée. Elle a déjà pris place sur nos rayons. Mais ne croyons pas qu'avec ces deux dictionnaires, ni même en y joignant le grand répertoire de l'ancienne langue composé par Frédéric Godefroy, nous ayons payé notre dette au passé linguistique de la France. L'exemple des nations voisines serait là pour nous avertir. L'Angleterre peut nous présenter son James Murray, immense travail auquel tout le monde littéraire anglo-saxon a envoyé des contributions : déjà parvenu à moitié de son achèvement, il sera le plus rapidement terminé et le mieux ordonné des ouvrages de ce genre. L'Allemagne peut montrer le dictionnaire de Grimm, plus détaillé et plus complet encore, et qui a le seul tort de sembler aujourd'hui, après dix volumes, aussi éloigné de son terme final qu'au jour lointain (il y a de cela quarante-six ans) où il a commencé. Même de petits pays, avec des ressources restreintes, ont su élever à leur langue des monuments tout à fait dignes de la science d'aujourd'hui : je citerai en première ligne la Suisse, qui, avec son *Idiotikon*, présente un modèle difficile à surpasser. N'oublions pas, quoiqu'il s'agisse d'une œuvre d'une tout autre sorte, n'oublions pas notre vieille Provence, qui, sans appui officiel, sans sociétés savantes, sans encouragement

1. *Comment j'ai fait mon Dictionnaire.* Une brochure, chez Delagrave.

d'aucune espèce, a pourtant recueilli, autant que les circonstances le permettaient, les glorieux trésors de sa langue. C'est le poète Mistral, à lui seul, qui s'en est chargé, et qui, son œuvre finie, a eu le droit de dire :

Pèr lou noum de Prouvènço ai fa ço que poudiéu.

La littérature française étant, avec l'italienne, la plus ancienne en date, les vieux monuments de notre langue étant aujourd'hui les mieux connus et les plus étudiés, notre littérature moderne présentant ses richesses à qui veut les cueillir, il ne serait pas difficile de recruter, dans nos centres universitaires et dans ceux de l'étranger, depuis Christiania jusqu'à Baltimore, l'armée de travailleurs nécessaire pour le Dictionnaire historique dont l'Académie française eut jadis la vague idée, et qui, pour l'honneur de notre pays, ne doit pas être édifié ailleurs que chez nous. A cette armée notre Académie des inscriptions n'aurait pas de peine à fournir un chef. On verrait se réfléchir en ce livre, comme dans un miroir, tout le passé intellectuel de la France : ce qu'elle a cru et ce qu'elle a pensé, ses systèmes de philosophie et ses chimères, ses découvertes et ses erreurs. On verrait ce qu'elle a emprunté à ses devanciers et à ses voisins, et ce qu'à son tour elle a fourni aux nations du monde entier, ce qu'elle transmet aux générations futures. Il faut espérer que les premières années du XXe siècle verront jeter les bases de cette grande œuvre : plus d'un savant, depuis les temps déjà lointains de La Curne de Sainte-Palaye, y avait songé.

A chaque nouvelle tentative, on se rapproche un peu du but. Avec Littré, ce fut un pas de géant. Darmesteter, Hatzfeld se sont encore avancés dans la même voie. Rien, au fond, n'est plus digne d'approbation : assurer l'immortalité à sa langue est pour un grand peuple l'une des ambitions les plus naturelles et les moins trompeuses.

MICHEL BRÉAL

de l'Institut

LE COLLIER DE LA REINE[1]

II

L'ENFANCE DE MADAME DE LA MOTTE

On était en mars et il faisait encore froid. Se collant vite contre les murailles au brusque passage des voitures, se blottissant dans l'embrasement des portes, la pauvre petite grelottait dans ses haillons, pieds nus, les traits tirés, les lèvres bleuies de froid et de faim. Elle tendait une main fine, frêle, murmurant d'une voix tremblotante, et que secouaient par moments comme des frissons de colère : « Prenez pitié d'une pauvre orpheline du sang des Valois ! » Les passants, pour la plupart, ne l'écoutaient pas ; d'autres jetaient distraitement quelque monnaie ; ceux qu'arrêtaient ses paroles « ... une petite orpheline du sang des Valois », répondaient des injures : « Oh ! la petite friponne ! » et la repoussaient durement. Alors elle s'asseyait quelques instants sur les bords de la route, lasse, les coudes sur ses genoux, le menton au creux des mains. Ses lèvres frémissaient. Le vent agitait ses cheveux châtains dont il caressait son visage. Ses yeux prenaient un éclat effrayant. Elle regardait les carrosses, passant comme un vent de tempête sur le pavé du roi, de Paris à Versailles, les chevaux au poil luisant, les cochers galonnés d'or, la livrée

1. Voir la *Revue* du 1er décembre.

brillante des laquais, les chapeaux à plumes des gentilshommes, les dames dans leurs robes de satin, où les dentelles faisaient comme une écume légère que les diamants étoilaient de leurs scintillements. Mais quel regard dur dans les yeux de la petite mendiante, dans ses yeux brillants de haine et d'envie !

Le soir, elle regagnait un affreux taudis, grimpant, épuisée, un escalier de bois, ouvert à la pluie, que le lierre, la vigne-vierge, le chèvrefeuille avaient fini par tapisser. Tremblante elle poussait la porte. Dans la pièce, c'était la misère sordide. Un homme l'accueillait par des jurons ; une femme, qui était sa mère, ne l'embrassait pas. Tous les jours l'enfant devait rapporter une somme fixée ; et, quand elle ne l'avait pas atteinte, sa mère lui arrachait ses haillons pour la frapper jusqu'au sang avec des poignées d'orties.

La petite était dans sa septième année. Parfois elle emmenait sa sœur plus petite encore, qu'elle portait sur son dos, après avoir fait de son tablier une écharpe pour la maintenir, et ses genoux, quand elle avait marché quelque temps, pliaient sous le poids.

En avril, par une matinée claire et joyeuse, elle s'était arrêtée hors d'haleine à mi-côte du village de Passy, quand elle vit poindre au loin sur la route un carrosse qui allait lentement. Elle l'attendit, et, quand elle fut auprès, approchant et tendant la main : « Faites l'aumône, pour Dieu, à deux pauvres orphelines du sang des Valois. — Que dis-tu là, petite ? » fit une dame, richement parée, assise dans le fond du carrosse auprès d'un gros homme couvert de broderies qui, déjà, commençait à gronder. Il était absurde d'arrêter sa voiture pour écouter les mensonges d'une petite gueuse. Mais la dame voulait entendre, car déjà l'enfant avait entamé son histoire. « A merveille, répondit la marquise, et je vous promets, ma bonne petite fille, que, si votre récit se trouve véritable, je vous servirai de mère ; mais prenez bien garde à vous, ajouta-t-elle, vous vous repentiriez de m'en avoir imposé [1].

1. Les sources pour reconstituer cette partie du récit sont très nombreuses et permettent, non seulement une certitude, mais d'entrer dans de minutieux détails. Ce sont les *Souvenirs* de la comtesse de la Motte et son interrogatoire du 20 janvier 1786 par les commissaires du Parlement ; les *Mémoires* du comte de la Motte ;

C'était la marquise de Boulainvilliers, qui se rendait à sa terre de Passy en compagnie de son mari, le prévôt des marchands. La marquise, ainsi qu'elle l'avait dit, prit des informations auprès des voisins du logis qui servait d'abri aux petites mendiantes, et, plus particulièrement, auprès de l'abbé Énoque, curé de Boulogne, sur la paroisse duquel elles demeuraient. Le prêtre, homme de bien, d'une charité féconde, avait pris ces malheureux en compassion. Il s'était entouré au sujet de la mère et des enfants de renseignements précis, qu'il avait fait venir de leur pays, le Bar-sur-Aubois, et il s'empressa de les mettre à la disposition de la marquise.

L'enfant s'appelait Jeanne: elle était la fille aînée[1] de Jacques de Saint-Rémy, baron de Luze et de Valois, lequel était né dans son château de Fontette, à cinq lieues de Bar-sur-Aube, le 22 décembre 1717, et venait de mourir en l'Hôtel-Dieu de Paris, le 16 février 1762. Quand elle disait qu'elle était du sang des Valois, l'enfant disait vrai. Elle descendait réellement en ligne directe, par les mâles, de Henri II, de la branche de Valois, aînée de celle de Bourbon alors sur le trône. La généalogie fut certifiée exacte par le juge d'armes de la noblesse française, d'Hozier de Sérigny, et par le savant Chérin, généalogiste des ordres du roi. Henri II avait eu, de Nicole de Savigny, Henri de Saint-Rémy, qu'il reconnut; Henri de Saint-Rémy avait eu, de Chrétienne de Luz, René de Saint-Rémy, qui avait eu, de Jacquette Bréveau, Pierre de Saint-Rémy de Valois, qui avait eu, de Marie de Mullot, Nicolas-René de Saint-Rémy de Valois, qui avait eu, de Marie-Élisabeth de Vienne, Jacques de Saint-Rémy, baron de Luze et de Valois, le père de la fillette en haillons que la marquise de Boulainvilliers avait accueillie sur le marchepied de sa voiture. Les armes étaient d'argent à une fasce d'azur, chargée de trois fleurs de lis d'or. Et elle connaissait ses

les *Mémoires* du comte Beugnot; un récit très curieux intitulé *Histoire véritable de Jeanne de Saint-Rémi*, publié en 1786, écrit par quelqu'un qui était particulièrement renseigné sur cette partie de la vie de notre héroïne; les *Mémoires secrets* de Bachaumont; des correspondances, entre autres une lettre de Jacques de Saint-Rémy de Valois, en date du 16 mai 1776, au comte de Vergennes, où il parle de ses années d'enfance (Ministère des Affaires étrangères, Archives, vol. 1383, f. 86).

1. Née au château de Fontette, département de l'Aube, le 27 juillet 1756.

armes, la petite; c'était même la seule chose qu'elle parût savoir dans son affreuse indigence. La face d'azur, les fleurs de lis d'or : sa petite tête en était comme tapissée. Et quand elle en parlait avec une précision singulière, ainsi que de l'aïeul, le royal bâtard de Nicole de Savigny, tout son corps, que la misère avait incliné, se redressait dans un mouvement de révolte et d'orgueil.

Depuis plusieurs générations, les Saint-Rémy de Valois menaient, dans leurs domaines de Fontette, ce que le comte Beugnot appelle la vie héroïque : agriculteurs et chasseurs, ou plutôt braconniers, la vraie existence, dirait-on, qui convenait à des fils de rois du moment qu'ils n'étaient pas sur le trône, si, parfois, on ne les voyait aussi faux monnayeurs. Le château, immense, dressait sa construction plate et carrée, sans style, datant de la fin du XVIe siècle, à mi-côte, dominant une plaine ondulée où les champs de luzerne et d'avoine alternaient avec les vignobles champenois. Des noyers séculaires l'entouraient, au feuillage luisant, aux troncs noueux. En bas, un second château d'aspect féodal, de grosses tours rondes plongeant dans des fossés où croupissait une eau fangeuse, servait de grenier à foin, d'abri aux récoltes de fruits, et de logement au concierge. Il était délabré, la toiture défoncée; les étages du haut étaient ouverts à la pluie. « Mon père, écrit le comte Beugnot, avait vu le chef de cette triste famille — il s'agissait de Jacques de Saint-Rémy, le père de la petite Jeanne ; — il le peignait comme un homme de formes athlétiques, qui vivait de la chasse, de la dévastation des forêts, de fruits et même de vol de fruits cultivés. Les Saint-Rémy menaient depuis deux ou trois générations cette vie héroïque qu'enduraient les habitants et les autorités, les uns par crainte, les autres par quelque retentissement d'un nom longtemps fameux. » La société du baron n'était composée que de paysans avec lesquels il s'enivrait et aimait à se battre quand il avait bu. Il vendait lopin par lopin ce qui restait du patrimoine familial, pour subvenir à ses débauches. Enfin, il séduisit une nommée Marie Jossel, fille du concierge de son château, et, après que celle-ci lui eut donné un enfant, l'épousa.

Cette femme acheva de le ruiner. Elle était adonnée aux

vices les plus dégradants, et Jacques de Saint-Rémy, avec sa force d'Hercule, avait un caractère faible, une nature indolente. Entre les mains de sa femme, il n'était plus qu'une loque qu'elle tordait à son gré. « Mon père, écrit le comte Beugnot, se souvient que, il y a quinze ou vingt ans, il se transportait chaque année dans le canton d'Essoyes pour la répartition des tailles. Lorsqu'il passait dans la paroisse de Fontette, le curé ne manquait pas de lui couper la bourse pour les pauvres enfants de Saint-Rémy. Ces enfants étaient au nombre de trois, abandonnés dans une chétive masure, percée sur la rue d'une petite trappe par où les habitants, chacun à son tour, leur apportaient de la soupe ou quelques aliments grossiers. « J'en ai été témoin, disait mon père, et » le curé n'osait pas ouvrir la porte dans la crainte de m'af- » fliger par le tableau de ces enfants nus et nourris comme » des espèces de sauvages ; il me disait que mon aumône » contribuerait à les habiller. » Quand ils eurent épuisé les ressources provenant du dernier carré de terre vendue à d'anciens fermiers, vendu leur château morceau par morceau à plusieurs familles du pays[1] et lassé la patience de créanciers, qui se préparaient à faire exercer contre eux la contrainte par corps, le baron et sa femme résolurent d'aller chercher fortune à Paris. On se mettrait en route, le père, la mère et trois des quatre enfants : Jacques et Jeanne, les deux aînés, et la quatrième, Marguerite-Anne, qui venait de naître et qu'il était facile de porter. Plus embarrassante était Marie-Anne, âgée d'une année et demie. On se décida à partir de nuit et à l'accrocher, la pauvrette, enveloppée de langes, qui formaient maillot, à l'auvent d'un brave homme de paysan, nommé Durant, ancien fermier du baron de Saint-Rémy, qui avait gardé avec lui de bons rapports. Disons immédiatement que cet excellent homme eut grand'pitié de l'enfant délaissée et, se chargeant d'elle, l'éleva en lui donnant tous ses soins et en y mettant tout son cœur.

1. Les descendants de ces familles occupent aujourd'hui encore les différentes parties du château, où chaque famille est séparée de ses voisins par de simples cloisons. Ces familles sont au nombre de huit. Une partie du château a malheureusement été anéantie par un incendie, il y a quelques années. Quant à l'ancien château, aux tours rondes, il est entièrement détruit; mais on retrouve le bas des tours à l'intérieur des maisons construites sur l'emplacement.

On était au printemps de 1759. « Il n'arriva rien de remarquable sur la route, dit un contemporain fort bien renseigné[1]. Ils allaient à petites journées. Après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent à Paris. Ne trouvant pas d'occupation dans cette ville, ils échouèrent à Boulogne dont ils connaissaient le curé. Celui-ci les visitait de temps à autre et fournissait charitablement à une partie de leur dépense. » L'autre partie était défrayée par la petite mendiante. La baronne mettait aussi à profit sa beauté de paysanne robuste et avenante. Elle finit par jeter son mari à la porte — le baron était presque toujours malade à présent — pour le remplacer par un soldat aux gardes, un nommé Jean-Baptiste Raimond, natif de l'île de Sardaigne. Jacques de Saint-Rémy mourut à l'Hôtel-Dieu, comme il a été dit, de misère et de chagrin. La vie de la petite Jeanne devint atroce. Elle était le souffre-douleur de ce couple dépravé et méchant, enfant martyr sur laquelle la débauche et le remords faisaient retomber leurs violences. « Insensible à mes pleurs, écrit Jeanne, mon impitoyable mère fermait la porte et, après m'avoir forcée à me dépouiller de mes misérables haillons, qui me servaient à peine à me couvrir, elle tombait sur moi avec furie et m'enlevait la peau à grands coups de verge. Ce n'était pas tout. Raimond me liait au pied du lit et si, pendant cette opération cruelle, j'osais jeter des cris, elle recommençait de me frapper à coups redoublés. Souvent sa verge se brisait entre ses mains, tant sa brutale fureur s'apesantissait sur moi. »

C'est alors, en 1763, que Jeanne se trouva sur le chemin de la marquise de Boulainvilliers. Celle-ci la recueillit et la mit avec sa petite sœur Marguerite-Anne, qu'elle avait vue attachée sur son dos, chez une dame Leclerc, qui tenait une maison d'éducation pour jeunes filles, à Passy. Marguerite-Anne mourut peu de temps après de la petite vérole.

Cependant la baronne de Saint-Rémy, qui avait abandonné son mari, ne tarda pas à être abandonnée de son amant. Elle retourna avec son fils Jacques, demeuré près d'elle, dans le Bar-sur-Aubois. Des adorateurs rustiques l'aidèrent à y subsister tant que ses charmes conservèrent des

1. L'auteur anonyme de l'*Histoire véritable de Jeanne de Saint-Rémi*.

attraits. Peu à peu, avec l'âge, ceux-ci se perdirent, et la misérable femme mourut dans le dernier dénuement. A peine sorti de l'enfance, son fils Jacques était parti avec un peu d'argent en poche. Il avait cheminé jusqu'à Toulon, où il s'était engagé comme mousse sur le premier navire qui avait bien voulu le recevoir. C'était une nature d'énergie et de valeur. Il fit dans la marine une carrière honorable[1].

Jeanne demeura chez la dame Leclerc jusqu'aux années qui suivirent sa première communion. Quand elle eut quatorze ans, la marquise de Boulainvilliers la plaça à Paris, chez une couturière, mademoiselle La Marche, d'où elle passa chez madame Boussol, couturière dans le faubourg Saint-Germain, d'où elle entra en condition. Son caractère inquiet, agité, ne lui permettait pas de demeurer en place. C'était comme une fièvre qui la dévorait. Elle supportait impatiemment l'obligation de servir. De temps à autre, madame de Boulainvilliers la prenait chez elle pour lui égayer l'humeur, remettre sa santé. Elle fut, de la sorte, tantôt en apprentissage, tantôt en service, s'irritant de plus en plus. « Je devins, dit-elle, blanchisseuse, porteuse d'eau, cuisinière, repasseuse, lingère; tout enfin, excepté heureuse et considérée. » Une petite-fille des rois de France était-elle faite pour demeurer en domesticité? elle ne laissait pas d'en glisser un mot parfois, avec grâce et câlinerie, à sa protectrice, si bien que madame de Boulainvilliers s'occupa de faire vérifier officiellement la descendance de Henri II. Sentant la jeune fille malheureuse, elle la prit enfin chez elle où elle la garda deux ans.

Jeanne était devenue belle fille, dans la fleur de ses dix-huit ans, quand madame de Boulainvilliers fit venir de Fontenette Marie-Anne qui, jadis, avait été accrochée en maillot à l'auvent du fermier Durant, pour les placer toutes deux au couvent de l'abbaye d'Yerres, près sa terre de Montgeron, où l'on terminait l'éducation des demoiselles. Elle subvenait aussi aux premiers besoins de Jacques de Saint-Rémy, qui s'était engagé comme mousse et lui procurait la protection du

1. Enseigne de vaisseau, à Brest, le 1er octobre 1776; lieutenant de vaisseau le 4 avril 1780; capitaine de fusiliers au corps de la marine le 1er novembre 1782. Il commandait la frégate *la Surveillante*, et était chevalier de Saint-Louis quand il mourut au Port-Louis (Ile de France), le 9 mai 1785, à l'âge de trente ans.

duc de Penthièvre. Le 6 mai 1776, elle pouvait enfin faire authentiquer officiellement par d'Hozier la fameuse généalogie, le seul bien des enfants, et, en faveur de cette origine royale, obtenait à chacun d'eux, par brevet du 9 décembre 1776[1], une pension de huit cents livres sur la caisse du roi. En mars 1778, elle retira les deux sœurs de l'abbaye d'Yerres, pour les placer en celle de Lonchamp où n'étaient admises que des filles de qualité.

Jeanne a vingt et un ans. Par son habileté à manier la sympathie de sa protectrice, elle a transformé son existence. En fut-elle dans la suite plus heureuse? Elle était la proie d'un orgueil sans mesure. C'était en elle, disait-elle, le sang des Valois. Ce sang des Valois, chacune de ses pensées, chacun de ses écrits en est comme imprégné. Quelle que soit la situation de sa fortune où, par moments, elle parviendra, il lui semblera qu'elle est toujours la pauvre délaissée, qui répète sur le bord du chemin, en haillons, les yeux allumés de haine et d'envie : « Prenez pitié d'une petite mendiante du sang des Valois! » — « Tyrannisée par un orgueil indomptable, écrit-elle elle-même, que j'ai reçu de la nature et que les bontés de madame de Boulainvilliers, en me faisant entrevoir un avenir plus brillant, avait rendu plus irascible, je n'arrêtais qu'en frémissant mes réflexions sur mon état. Hélas! me disais-je, pourquoi suis-je issue du sang des Valois? O nom fatal, c'est toi qui as ouvert mon âme à cette fierté qui n'eût jamais dû y trouver place ; c'est pour toi que je répands des larmes; c'est à toi que je dois mes malheurs! »

*
* *

Pour aristocratique que fût la vie que menaient à l'abbaye de Longchamp nos jeunes demoiselles qui grandissaient en âge et en beauté — sinon en sagesse — elles en vinrent à la trouver monotone et bientôt même fort ennuyeuse. La marquise de Boulainvilliers les faisait « sortir » de temps à autre. En son domaine de Passy, les jolies pensionnaires se

1. Archives nationales, O,1199.

trouvaient en contact avec la vie mondaine, elles s'y laissaient caresser par les propos parfumés des jeunes gens élégants et sémillants, et trouvaient, rentrées à l'abbaye, d'un ton inélégant et fruste, la robe grise et noire des religieuses. Les noces magnifiques de mademoiselle de Passy, fille de la marquise de Boulainvilliers, qui épousait le jeune vicomte de Turenne, où mesdemoiselles de Saint-Rémy de Valois avaient été priées, déroulèrent sous leurs yeux un spectacle enchanteur. Aussi, quand Jeanne eut regagné son couvent et que l'abbesse, chargée de sonder ses intentions, lui demanda si elle se sentait de la vocation pour la vie religieuse, la dame abbesse fut-elle bien reçue!

Un jour de l'automne de 1779 [1], écrit le comte Beugnot, on annonce chez madame de Surmont, — femme du prévôt, juge civil et criminel de la Châtellenie et président des greniers à sel de Bar-sur-Aube, — que deux princesses fugitives sont tombées à l'auberge de la *Tête Rouge*, c'est-à-dire à la plus misérable auberge de la ville, où il n'y en a pas une de passable. Et nous tous de rire de princesses ainsi logées. On apprend que ces dames sont échappées du couvent de Longchamp et qu'elles se sont dirigées sur Bar-sur-Aube comme sur un point central où elles vont réunir tous leurs efforts pour rentrer dans les biens considérables qui forment l'antique patrimoine de leur Maison. Ces biens sont les terres de Fontette, d'Essoyes et de Verpillière. L'une porte le nom de mademoiselle de Valois — c'est notre petite Jeanne, — l'autre de mademoiselle de Saint-Rémy — c'est Marie-Anne, sa plus jeune sœur.

Elles avaient franchi les haies de clôture, un léger paquet sous le bras et douze écus dans leur poche. Le coche d'eau les avait conduites jusqu'à Nogent, d'où la diligence les avait menées à Bar-sur-Aube. De leurs trente-six livres tournois, elles en avaient dépensé vingt-quatre.

Toute une jeunesse gaie et vive papillonnait à Bar-sur-Aube autour de l'énorme et majestueuse Présidente de Sur-

1. Le comte Beugnot parle de l'automne de 1782. L'acte de mariage de Nicolas de la Motte et de mademoiselle de Saint-Rémy de Valois, en date du 6 juin 1780, dans les registres de l'état civil de Bar-sur-Aube, prouve qu'il faut lire 1779.

mont[1], en sa belle demeure de la rue de l'Aube, entourés de jardins fleuris[2]. C'étaient des parties de campagne en chars à bancs, avec des provisions dans des paniers que l'on allait étaler sur la mousse et les nappes de fougères, dans le fond des bois; c'étaient des comédies, où jeunes gens et jeunes filles se donnaient la réplique sur une estrade garnie de tapis, construite dans l'une des plus hautes salles en boiseries blanches de l'hôtel et où les spectateurs applaudissaient un dialogue d'autant plus animé et naturel que Frontin et Lisette avaient plus longuement répété leur rôle, bras dessus bras dessous, en toute solitude — car il fallait ménager la surprise — sous les voûtes épaisses et discrètes des profondes allées du parc.

« Madame de Surmont avait quelque temps résisté, écrit le jeune Albert Beugnot, avocat en herbe; mais nous étions parvenus à lui persuader que sa position dans la ville lui imposait l'obligation de protéger des demoiselles de qualité fugitives, persécutées peut-être, et que la noblesse délaissait d'une manière honteuse. Nous avions fait vibrer la corde sensible. » La bonne dame prit donc les deux jeunes filles sous son toit, nonobstant la mauvaise humeur de son mari qui n'avait pas laissé de bougonner et protester contre cet envahissement dérangeant ses habitudes. Comme ces demoiselles étaient dans le plus grand dénuement, madame de Surmont leur prêta, le jour de leur arrivée, deux robes blanches, mais sans trop d'espoir qu'elles pussent leur servir, car les robes étaient à sa taille et cette taille était des plus volumineuses. Aussi, quelle ne fut pas sa surprise, quand elle vit le lendemain que les corsages allaient parfaitement. On avait passé la nuit à les découper et recoudre, si bien qu'elles convenaient à ravir. « Elles procédaient pour tout

1. « J'ai peint de quelques traits la société un peu libre qui se réunissait dans la maison de madame de Surmont », écrit le comte Beugnot (I, 6). Il est regrettable que cette partie de ses Mémoires n'ait pas été publiée.

2. La maison de Surmont est conservée à Bar-sur-Aube, 16 et 18, rue d'Aube. Les salles, style Louis XVI, sont, pour la plupart, du temps. Par une coïncidence intéressante, la maison est aujourd'hui habitée par une descendante directe de Henri II et de Nicole de Savigny, mademoiselle Olivia de Valois, appartenant à la branche aînée de la famille dont la branche cadette s'est éteinte en l'héroïne de ce récit, ses deux sœurs et son frère. — Voyez Émile Socard, *Table généalogique de la Maison de Valois Saint-Rémy*. Troyes, 1858, in-8°.

avec la même liberté, et madame de Surmont commençait à trouver le sans-façon des princesses poussé trop loin. »

L'aînée, Jeanne de Valois, avait un esprit actif, impétueux, mettant tout sens dessus dessous, dans la vieille demeure où, du jour au lendemain, elle s'était trouvée chez elle. Elle n'avait pas tardé à faire quitter au président du grenier à sel sa mauvaise humeur. Elle le charmait de sa vivacité gracieuse, de ses espiègleries enjouées, de mille et une flatteries et câlineries, dont le bonhomme se trouvait tout farci. « Les demoiselles de Saint-Rémy, dit Beugnot, qui ne devaient passer tout au plus que la semaine chez madame de Surmont, y demeurèrent un an. Le temps s'écoula comme il s'écoule dans une petite ville de province : en querelles, en raccommodements, en propos, en justifications, en épouvantables intrigues et qui ne franchissaient jamais les murs de la cité. Toutefois le génie de mademoiselle de Saint-Rémy, l'aînée, trouvait à se développer dans un cercle aussi étroit. Elle préludait en attendant partie. Elle s'était emparée de l'esprit de M. de Surmont, et recouvrait de l'attachement aveugle que lui portait cet homme de bien, les noirceurs qu'elle distribuait à tout venant, à madame de Surmont elle-même. Cette dernière m'a souvent répété que l'année la plus malheureuse de sa vie était celle qu'elle avait passée dans la société de ce démon. »

Parmi les personnes que nos deux sœurs voyaient à Bar-sur-Aube, figurait une dame de la Motte, veuve d'un officier de gendarmerie, compagnie des Bourguignons, en garnison à Lunéville. Elle avait un fils engagé dans la compagnie même où avait servi son mari. Le jeune Marc-Antoine-Nicolas de la Motte venait souvent dans la maison de Surmont. Il avait du talent pour la comédie, tenait des rôles avec mademoiselle Jeanne, et lui donnait, dit-elle, des leçons de déclamation. « Ces moments, observe Jeanne, n'étaient pas perdus pour l'amour. » On déclama tant et si bien qu'il fallut se marier en grande hâte[1]. L'union de Nicolas de la Motte écuyer, gendarme du roi de la compagnie des Bourguignons, et de Jeanne de Saint-Rémy de Valois de Luze, fut bénie le 6 juin 1780, en

1, L'*Histoire véritable de Jeanne de Saint-Rémi* donne sur les amours de Nicolas de la Motte et de mademoiselle de Valois des détails d'un tel réalisme qu'il est impossible de les reproduire.

la paroisse de Sainte-Marie-Madeleine de Bar-sur-Aube, les fiançailles ayant été célébrées la veille, « sous l'autorisation de messire Joseph-Henri Arminot, écuyer, seigneur de Fin-et-bon-chemin, élu tuteur *ad hoc* par assemblée de parents en date du 20 mai 1780, à cause de la longue absence de la dame Jossel, mère de la demoiselle ; — à la célébration du dit mariage ont assisté: Nicolas-Clausse de Surmont, conseiller du roi, président, prévôt, juge civil et criminel de la prévôté et châtellenie de Bar-sur-Aube, lieutenant général de police et président du grenier à sel, oncle maternel du mari ; messire Joseph-Henri Arminot, écuyer, seigneur de Fin-et-bon-chemin, parent et tuteur de la mariée, demeurant au dit Bon-chemin, et Jean Durand, receveur des aides, demeurant à Fontette. » Ce Jean Durand était sans doute l'ancien fermier de Saint-Rémy qui avait recueilli et élevé la petite Marie-Anne. Un mois après, jour pour jour, à la même paroisse, étaient baptisés Jean-Baptiste et Nicolas-Marc, fils jumeaux de Nicolas de la Motte, gendarme du roi, et de Jeanne de Valois. Les parrains étaient les domestiques de madame de Surmont. Les deux enfants moururent quelques jours après[1]. Nicolas de la Motte avait alors vingt-six ans et Jeanne de Valois en avait vingt-quatre. Les deux époux usurpèrent le titre de comte avec assez d'adresse pour que les contemporains, et, depuis lors tous les historiens qui se sont occupés de leur histoire y aient été trompés. Dans les actes d'état civil qui les concernent et qui nous ont passé sous les yeux, La Motte est simplement qualifié d'écuyer. Son oncle, frère de son père, était marchand. La confusion fut d'ailleurs d'autant plus facile qu'il existait dans le Bar-sur-Aubois deux familles de la Motte, l'une, dont le mari de notre héroïne, de petite gentilhommerie, l'autre de noblesse ancienne et plus considérable, était autrefois établie à Braux-le-Comte.

« M. de la Motte, dit Beugnot, était un homme laid, mais bien fait: habile à tous les exercices du corps, et, en dépit de sa laideur, l'expression de sa figure était aimable et douce. Il ne manquait pas entièrement d'esprit; mais ce qu'il en avait était tourné vers les aventures subalternes. Il était gentilhomme et

1. Ces faits, d'après les registres de l'état civil de Bar-sur-Aube.

le troisième de son nom qui servait dans la gendarmerie. Son père, chevalier de Saint-Louis et maréchal des logis dans ce corps, avait été tué dans la bataille de Minden. Dénué de toute espèce de fortune, il avait cependant eu le talent de se noyer de dettes. » — « Gendarme assez dispos pour bien porter sa botte de foin du magasin de fourrage au quartier, disait de lui son beau-frère M. de la Tour, mais ne lui en demandez pas davantage. » — « Il n'est pas beau de figure, écrit Manuel dans son pamphlet, mais du reste il promettait. Mademoiselle de Valois fit cas du reste. »

Quand madame de Surmont apprit à quel point elle avait été trompée par Jeanne de Valois et par son neveu, irritée de l'insulte faite à sa maison, elle pria la demoiselle de sortir et congédia le galant. Ils allèrent se réfugier chez madame de la Tour, sœur de M. de la Motte ; mais celle-ci, fort gênée elle-même, ne put les héberger longtemps. Jeanne aliéna pour mille francs deux années de la pension de huit cents livres qu'elle avait obtenue, La Motte vendit pour six cents livres un cabriolet et un cheval qu'il avait achetés à crédit à Lunéville. Telles furent les ressources pour se mettre en ménage.

Jeanne ne tarda pas à faire partager à son mari les rêves d'ambition qui la hantaient. Certes, avec le nom qu'elle portait, son intelligence, son activité, on parviendrait à reconquérir une situation digne d'une fille des Valois. La Motte était une nature banale et bornée sur laquelle sa femme exerça dès l'abord une entière domination. Ce qui, pour le moment, dans la médiocre existence que pouvait mener un gendarme en garnison à Lunéville, devenait gênant et irritant, c'était les créanciers dont La Motte était harcelé. Songeant à chercher fortune ailleurs, il sollicitait un certificat de service ; mais celui-ci lui fut refusé. C'était l'usage du corps. La gendarmerie formait une arme d'élite où l'on voyait des gentilshommes servir sans grade. On perdait tout droit à l'avancement ou à la croix si l'on se retirait sans certificat de service, et l'on n'obtenait de certificat qu'en payant ses dettes.

A ce moment, en septembre 1781, madame de la Motte apprit que sa bienfaitrice, madame de Boulainvilliers, était

de passage à Strasbourg. Elle décida son mari de s'y rendre. A Strasbourg, ils entendent que la marquise est, au château de Saverne, l'hôte du prince cardinal de Rohan : ils vont à Saverne. Madame de Boulainvilliers, qui s'était d'abord fâchée, quand elle avait entendu la folle équipée de ses petites protégées franchissant les murs de l'abbaye de Longchamp, ne leur en a pas tenu rigueur pendant longtemps. Elle accueille les jeunes époux avec sa bonté coutumière. Ils lui content leur détresse, elle en est touchée et consent à les présenter au cardinal.

Le prince de Rohan est demeuré tel que nous l'avons connu à Vienne, si ce n'est que les années, avec leur expérience, et les dignités de plus en plus grandes dont il a été revêtu, lui ont donné un air plus grave — pas beaucoup. Il est à présent cardinal, titulaire de l'évêché de Strasbourg, le plus riche de France, prince-État d'Empire, landgrave d'Alsace, abbé de la grande abbaye de Saint-Vaast et de celle de la Chaise-Dieu, proviseur de Sorbonne, grand aumônier de France, ce qui est la première charge de la cour, supérieur général de l'Hôpital royal des Quinze-Vingts, et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Nous avons son portrait à cette époque : un homme d'une belle figure, mais toujours une figure d'enfant, rondelette, gracieuse et poupine, haute en couleurs, les cheveux d'un gris blanc et le devant de la tête dégarni ; d'une grande taille, se tenant fort droit et bien fait. Il porte ses cinquante ans. Quoique avec l'âge il se soit chargé d'un peu d'embonpoint, la démarche est toujours noble et aisée, trahissant dans son allure à la fois l'homme d'Église et l'homme de Cour[1]. Il est toujours affable, aimable, d'une grâce avenante, ouvert et accueillant, méritant encore le nom qu'on lui donnait : *la Belle Éminence*.

Rohan a fait reconstruire, avec faste et dans un beau style, par l'architecte Salins de Montfort, le palais de Saverne, résidence des évêques de Strasbourg, qu'un incendie, où il a

1. Bette d'Étienville, *Défense à une accusation d'escroquerie*, éd. originale, p. 12. On a un portrait de Rohan par Rossin (1768), gravé par Cathelin (1773), un autre portrait gravé par Campion de Tersan d'après le dessin de Ch.-N. Cochin (1765), ceux de Capellan, Chapuy, Klauber, François et des estampes anonymes.

failli périr lui-même, a anéanti le 8 septembre 1779 : perte de plusieurs millions. L'œuvre réalisée est admirable. Il y installe des collections de physique, d'histoire naturelle ; une nombreuse bibliothèque aux belles reliures portant sur les plats, frappées en or, les armoiries cardinalices avec cette mention : *Ex bibliotheca Sabernensi*[1]. A Paris, il occupe l'admirable hôtel de Rohan, rue Vieille-du-Temple, qui a pris le nom d'hôtel de Strasbourg. De grands jardins le font communiquer avec le palais Soubise[2]. On y admire encore le *salon des Singes*, d'un goût bizarre, paysanneries chinoises par Christophe Huet, mais dont l'ornementation est harmonieuse et délicate ; les trumeaux mythologiques de J.-B.-Marie Pierre, les pittoresques paysages de Boucher, et, avant tout, au fronton des vastes écuries où le prince Louis nourrissait ses cinquante-deux juments d'Angleterre, l'admirable bas-relief de Le Lorrain, les chevaux d'Apollon,

Un bas-relief en pierre et qui semble d'airain.

dit un merveilleux érudit qui fut un grand poète ; Anatole de Montaiglon[3].

Rohan réunissait les livres d'heures anciens, les missels aux brillantes enluminures : il lui répugnait d'avoir entre les mains, durant les offices, de vilains livres imprimés.

D'autre part il a pris à cœur la faillite de son cousin, le comte de Guéménée, la retentissante faillite de trente millions qui a accumulé ruines et misères. Les plus atteints sont les petites gens, boutiquiers, portiers, domestiques, qui confiaient leurs épargnes au prince. Rohan n'y est ni mêlé, ni compromis en rien ; mais, dans la mesure de ses forces, il veut atténuer le désastre. Chaque année, sans que rien l'y

1. Ces trésors artistiques et scientifiques ont été transportés par le Directoire du Bas-Rhin en la bibliothèque de Strasbourg, où l'incendie de 1871 les a détruits. (Le Roy de Sainte-Croix, *les Quatre Cardinaux de Rohan*, p. 89 et suivantes).

2. Aujourd'hui palais des Archives nationales. A l'hôtel de Rohan notre Imprimerie Nationale a trouvé un somptueux abri.

3. Sur l'hôtel de Rohan voir Henry Jouin, *Ancien hôtel de Rohan affecté à l'Imprimerie Nationale*, Paris, 1899, in-folio.

oblige, il contribue pour une somme considérable à la liquidation des dettes de son cousin[1].

Rohan a fait un pèlerinage à Salzbach au champ où Turenne trouva la mort. « La pensée m'est venue, dit-il, d'élever un monument à ce grand homme. J'ai donc acheté le champ où un boulet le frappa et, avec lui, la fortune de la France, pour y faire construire une pyramide. Je ferai bâtir à côté une maison pour y établir un gardien, un vieux soldat invalide du régiment de Turenne, je désire que ce soit de préférence un Alsacien. » Le monument fut élevé, la maison fut construite[2], un vieux soldat y fut logé.

Et, de la sorte, l'argent filait. Aussi tous les contemporains, Marie-Antoinette la première, — et avec quelle âpreté : « Un besogneux », dit-elle — puis tous les historiens jusqu'à ce jour, sans exception, ont-ils reproché à Rohan sa fortune obérée. Un évêque qui a des dettes : quelle horreur ! il devait entretenir des femmes. Aussi bien sait-on que ce que l'homme pardonne le plus difficilement à son semblable est de ne pas avoir d'argent.

Madame de la Motte était une petite créature fine et souple, d'une grâce ondoyante et alerte. Des cheveux châtains, de ce châtain si fin qui a la nuance des noisettes, avec des reflets plus clairs, ondulaient sur son front. Ses yeux étaient bleus, pleins d'expression, sous des sourcils noirs bien arqués. La bouche, grande, pouvait paraître ce qu'il y avait de défectueux dans son visage au point de vue du dessin ; cependant elle en était le charme, par les dents fines et d'une blancheur parfaite, mais surtout par le sourire qui était enchanteur. « Son sourire allait au cœur », dit Beugnot, qui en parle d'expérience. Sa gorge eût été à souhait s'il y en avait eu davantage ; mais, comme l'observe encore Beugnot, « la nature s'était arrêtée à moitié de l'ouvrage et cette moitié faisait regretter l'autre ». L'éclat si pur de son teint, sa physionomie spirituelle et son allure vive, si légère, qu'en la voyant se

1. Déclaration du baron de Planta en date du 28 novembre 1785 (*Archives nationales*, X, 2. B, 1417,) et son interrogatoire (*Ibid.* F, 7, 4445 B.) *Mémoires de la baronne d'Oberkirch*, II, I. — Le baron de Planta, qui était l'homme de confiance du cardinal, était protestant.

2. Le monument et la maison ont été détruits en 1796.

transporter d'un point à un autre il semblait qu'elle ne pesât rien, ajoutaient à son agrément. Enfin c'était la voix, douce, insinuante, d'un timbre agréable, qui caressait. Avec une instruction négligée elle avait l'esprit prompt et naturel, elle s'énonçait facilement, et avec un grand air de facilité. « La nature, dit Bette d'Étienville, lui avait prodigué le dangereux don de persuader[1]. » Quant aux lois morales et à celles de l'État, elles formaient un domaine dont, très simplement, avec infiniment de naturel, et sans autre intention mauvaise, madame de la Motte ne soupçonnait pas l'existence. Elle allait ainsi tout droit devant elle, avec les armes redoutables que son sexe, sa beauté et son esprit mettaient dans ses mains, tout droit, sans voir d'obstacle, au gré de ses fantaisies impétueuses. « Tout cela, conclut Beugnot, composait un ensemble effrayant pour un observateur et séduisant pour le commun des hommes qui n'y regardait pas de si près[2]. »

Telle était madame de la Motte. Nous connaissons le cardinal de Rohan.

On a vu comment Jeanne de Valois avait rencontré pour la première fois madame de Boulainvilliers sur le chemin qui montait au village de Passy. C'est sur la grand'route encore, qui va de Strasbourg à Saverne, qu'elle fut, pour la première fois, présentée au cardinal. « Il rencontra la dame de Boulainvilliers, dit celui-ci, qui se promenait sur la grand'route ; elle fit arrêter, il s'approcha de sa voiture et elle lui présenta une personne qu'elle lui dit s'appeler mademoiselle de Valois[3]. » M. et madame La Motte furent reçus au château de Saverne. Rohan se montra empressé d'entendre les aventures qui pouvaient se trouver dans la vie d'une aussi jolie femme. Il était d'ailleurs impossible d'imaginer une histoire plus intéressante et qui fût mieux contée.

1. Bette d'Étienville, *Second mémoire*, dans la *Collection complète*, II, 32. — Georgel dit de son côté : « Un air de bonne foi dans ses récits mettait la persuasion sur ses lèvres. » *Mémoires*, II, 36.

2. Nous pouvons reconstituer la physionomie de madame de la Motte d'après le témoignage, d'une part, du comte Beugnot, d'autre part de Bette d'Étienville qui l'observa avec son œil de romancier. Les deux témoignages, en se complétant, concordent d'une manière parfaite.

3. *Interrogatoire du cardinal de Rohan*, du 11 janvier 1786, publié par M. Campardon, p. 207.

Tandis que Jeanne, assise sur un tabouret, la taille légèrement pliée en avant, parlait de sa voix claire et pénétrante, animée de son sourire enchanteur, son mari, dans un fauteuil, l'air digne et grave, opinait du bonnet, et la marquise de Boulainvilliers, affectueusement, soulignait les bons endroits. Rohan promit sa protection. La Motte obtint un brevet de capitaine à la suite des dragons de Monsieur, frère du roi. Notre homme y est titré « comte », erreur à laquelle il a contribué, mais il peut désormais en faire état aux yeux des incrédules. Madame de Boulainvilliers de son côté payait les dettes à Lunéville. Le certificat de service, tant désiré, est obtenu, et le jeune couple prend la diligence pour Paris.

L'aurore de la fortune semble s'être levée devant Jeanne de Valois.

*
* *

LE SEIGNEUR CAGLIOSTRO [1]

A l'époque même où le cardinal de Rohan faisait la connaissance de madame de la Motte, il entrait en relations avec

1. Les documents pour servir à l'histoire de Cagliostro sont très nombreux. La difficulté est de faire un choix critique pour écarter ceux qui ne sont pas exacts. On placera en première ligne les renseignements recueillis par la justice, lors du procès du Collier. On les trouve aux *Archives nationales :* X 2, B/1417 — F 7/4445 B — Y, 13125. Une partie en a été publiée par M. Campardon, mais l'intéressant rapport du commissaire Fontaine est demeuré inédit. Ces indications seront complétées par le livre intitulé : *Vie de Joseph Balsamo* (Paris, 1791), traduit sur l'original italien que la Chambre apostolique venait de publier l'année même, d'après la procédure du procès fait à Cagliostro par les magistrats du Souverain Pontife. On y joindra les interrogatoires et confrontations du procès du Collier, les mémoires rédigés dans cette affaire par les avocats, par Me Thilorier pour Cagliostro, par Me Polvérit pour Lorenza Féliciani, sa femme ; puis les pièces de l'action intentée en juin 1786 par Cagliostro au marquis de Launay, gouverneur de la Bastille, et au commissaire Chesnon, et les répliques de ces derniers. Un fervent adepte, le fermier général J.-B. de Laborde, publia à Genève, en 1784, des *Lettres sur la Suisse en 1781*, où il parle beaucoup de son héros. — Voir aussi les *Lettres du comte de Mirabeau sur Cagliostro (1786)*. — Dans le *Courrier de l'Europe*, rédigé à Londres, Morand entreprit en 1786-87 (numéros 15-22) une vive campagne contre le célèbre aventurier et publia les résultats de l'enquête minutieuse qu'il fit sur ses faits et gestes en Angleterre. Les mémoires de l'époque, ceux de l'abbé Georgel, du comte Beugnot, de madame d'Oberkirch, de Casanova, les *Mémoires secrets* de Bachaumont, la *Correspondance* de Métra, et, outre le *Courrier*

un personnage qui remplissait alors le monde du bruit de ses prodiges, le comte de Cagliostro. Celui-ci venait d'arriver à Strasbourg[1] précédé d'une renommée qui, dès les premiers jours, s'y était encore accrue. Il guérissait toutes les maladies possibles sans daigner accepter la moindre chose de ceux de ses clients qui étaient riches et en donnant de l'argent à ceux d'entre eux qui étaient pauvres. Le prince de Rohan se trouvait dans sa résidence de Saverne, où il accueillait madame de la Motte ; il vint à Strasbourg pour y entrer en relations avec un homme aussi extraordinaire.

Une audience fut demandée pour le cardinal-évêque ; mais elle fut refusée. « Si M. le cardinal est malade, répond Cagliostro, qu'il vienne et je le guérirai ; s'il se porte bien, il n'a pas besoin de moi, ni moi de lui. » Rohan trouva cette réponse sublime et son désir de voir le héros en fut accru. On ne parlait d'ailleurs que de lui dans la ville. Un jour qu'il se promenait sur la place, dans son habit de taffetas bleu galonné sur les coutures, ses cheveux en nattes poudrées réunis en cadenettes, suivi d'une bande de gamins qui regardaient, émerveillés, ses souliers en velours avec des boucles de pierreries, ses bas chinés à coins d'or, les rubis et les diamants qui brillaient à ses doigts et à sa jabottière, les breloques bizarres qui pendaient aux trois chaînes de montre étalées sur son gilet à fleurs, et son chapeau mousquetaire orné de plumets blancs — Cagliostro s'arrêta avec un cri de surprise devant le grand crucifix en bois sculpté. Car il ne pouvait comprendre comment un artiste qui, certainement, n'avait pas connu le Christ personnellement, avait pu atteindre à une ressemblance aussi complète.

de l'Europe, la *Gazette de Leyde*, la *Gazette d'Utrecht*, le *Courrier du Bas-Rhin*, ont été dépouillés. Enfin, dans le journal du libraire Hardy (Bibl. Nat., ms. franç. 6685) et de nombreuses lettres particulières, on voit l'opinion des contemporains sur Cagliostro et ses prodiges. Il est question en détail de la franc-maçonnerie égyptienne, dont Cagliostro fut le promoteur, et de ses rapports avec les loges écossaises et les Philalèthes, dans les livres de Thory, *Annales originis magni Galliarum Orientalis* (Paris, 1812) et *Acta Latomorum* (Paris, 1812) en français sous les titres latins. Sur la maison de Cagliostro à Paris, 1, rue Saint-Claude, conservée de nos jours, on lira les jolies pages de M. G. Lenôtre, *Vieux papiers, vieilles maisons*, p. 161-71.

1. Le 19 septembre 1780. (Mémoire pour Cagliostro, dans la *Collection Bette d'Étienville*, I, 19.)

— Vous avez donc connu le Christ?

— Nous étions ensemble du dernier bien, répondait Cagliostro. Que de fois nous nous promenâmes sur le sable mouillé, au bord du lac de Tibériade! Sa voix était d'une douceur infinie. Mais il ne m'a pas voulu croire. Il a couru les rivages de la mer; il a ramassé une bande de lazarons, de pêcheurs, des loqueteux! Et il a prêché. Mal lui en est advenu.

Et, se tournant vers son domestique :

— Tu te souviens du soir. à Jérusalem, où l'on crucifia Jésus?

Mais le domestique, avec une profonde révérence :

— Non, monsieur. Monsieur sait bien que je ne suis à son service que depuis quinze cents ans.

Cagliostro débitait une liqueur qui avait la vertu de « fixer » pour toujours ceux qui en buvaient dans l'âge où ils se trouvaient au moment même. Un autre élixir, dans des flacons plus petits, rajeunissait de vingt-cinq ans. Les journaux racontaient le plus sérieusement du monde :

« Une vieille coquette entend dire à Cagliostro qu'il possède la véritable eau de Jouvence. Elle prie, elle supplie tant, qu'il consent enfin à lui en envoyer une petite fiole. Son domestique quinzecentenaire apporte la petite bouteille étiquetée : « Eau pour rajeunir de vingt-cinq ans ». La dame étant absente, la femme de chambre nommée Sophie, âgée de trente ans, a voulu goûter le breuvage qui lui a paru délicieux et elle a vidé la fiole. Aussitôt ses membres diminuent, ainsi que sa taille, sa tête devient plus petite, enfin Sophie n'est plus qu'une petite fille de cinq ans qui se perd dans les hardes d'une grande personne. La dame rentre, appelle Sophie, qui, enveloppée, embarrassée dans ses jupons, accourt à la voix de sa maîtresse. Surprise de la métamorphose, elle demande la fiole, qui est vide. Furieuse, elle prend la pauvre petite et lui donne cruellement le fouet. Elle est allée ensuite chez Cagliostro qui a beaucoup ri, mais qui n'a pas voulu donner une seconde potion[1]. »

« Cet homme, écrit cette année même Labarthe à l'archéologue Séguier, cet homme qu'on soupçonne marié à une

1. *Gazette d'Utrecht*, 2 août 1787.

sylphide, est de race juive et arabe d'origine. Personne n'a les mœurs plus pures. Ses plaisirs sont l'étude et le dîner, quelquefois la comédie. Il ne soupe jamais et se couche à neuf heures en toute saison. Après le dessert il prend du moka, et, à la suite, une cuillerée d'une liqueur qu'il ne permet pas que l'on goûte. On ignore quelle est sa religion; mais il parle de Jéhovah dans les termes de la plus grande éloquence et avec le plus profond respect. C'est cet homme que je veux consulter l'an prochain. Je suis bien sûr que mon estomac deviendra celui d'un jeune homme de vingt-cinq ans et que mon asthme et mon rhumatisme goutteux disparaîtront. Je suis sûr que vous n'aurez plus de douleurs et que vos jambes vous permettront de courir les montagnes. Madame Augeard, jeune et très jolie femme de Paris, que je connais beaucoup, très riche par les emplois de son mari, fermier général, attaquée d'une maladie incurable, a été le trouver. Elle a reçu en présent un élixir qui a fait disparaître tous ses maux. Et je tiens de son frère qu'elle jouit de la plus brillante santé. »

« Des guérisons subites, dit l'abbé Georgel qui ne l'aimait pas, des maladies jugées mortelles et incurables, opérées en Suisse et à Strasbourg, portaient le nom de Cagliostro de bouche en bouche et le faisaient passer pour un médecin véritablement miraculeux. Ses attentions pour les pauvres et ses dédains pour les grands donnaient à son caractère une teinte de supériorité et d'intérêt qui excitait l'enthousiasme. Ceux qu'il voulut bien honorer de sa familiarité ne sortaient d'auprès de lui qu'en publiant avec délices ses éminentes qualités. » Aussi cinq ou six cents personnes se pressaient-elles certains jours autour de sa maison à Strasbourg en se bousculant pour y entrer.

Cagliostro paraissait, en 1781, âgé d'une quarantaine d'années. Il était petit, trapu, d'une taille épaisse. Il avait le cou gros et court, le teint brun, le front chauve. De gros yeux à fleur de tête, très vifs et brillants, dont le regard « perçait comme une vrille », le nez ouvert et retroussé, une large bouche et de fortes mâchoires, un rire sarcastique et bruyant et une voix sonore et cuivrée marquaient sa physionomie de hardiesse, d'effronterie et de bonne humeur. Il semblait moulé, dit Beugnot, tout exprès pour jouer le rôle du *signor Tulipano*

dans la comédie italienne. Casanova lui trouva en somme, avec « sa hardiesse, son effronterie, ses sarcasmes et sa friponnerie », une figure fort « revenante ». La plupart de ceux qui le voyaient — et ceux même qui ne l'aimaient pas — le trouvaient très imposant. « J'avais de la peine, écrit madame d'Oberkirch, à m'arracher à une fascination que je comprends difficilement aujourd'hui, bien que je ne puisse la nier[1]. »

Il s'énonçait couramment en italien. Le français dont il se servait était un baragouin inimaginable. Mais dans sa bouche, avec sa vivacité, son énergie d'expression, sa flamme, ce charabia ne laissait pas de produire une assez grande impression. Un de ses ennemis a apprécié ainsi sa manière de parler : « Si le galimatias peut être sublime, personne n'est plus sublime que Cagliostro. Il fait entendre de grands mots dans des phrases inintelligibles et excite chez ses auditeurs d'autant plus d'admiration qu'ils l'entendent moins. Ils le prennent pour un oracle, parce qu'il en a l'obscurité. Son art est de ne rien dire à la raison, l'imagination des auditeurs interprète. La raison est claire et n'a de puissance que sur les sages. L'imposture se rend inintelligible et exerce son empire sur la multitude. » Pour guérir, il avait trois grands remèdes : des bains où dominait l'extrait de Saturne, une tisane dont la recette n'était confiée qu'à un apothicaire de son choix, enfin des gouttes de sa composition dont les effets miraculeux et souverains faisaient en tous lieux éclater sa renommée. A tous ceux qui le pressaient de questions pour savoir qui il était, il répondait d'une voix grave, en ramenant ses sourcils et en levant son index vers le ciel : « Je suis celui qui est » ; et comme on ne pouvait objecter qu'il était celui qui n'était pas, on s'inclinait d'un air de profonde déférence.

Il possédait la science des anciens prêtres de l'Égypte. Sa conversation d'ordinaire roulait sur trois points : 1° la méde-

1. Outre les gravures du temps représentant Cagliostro et que les contemporains disent très ressemblantes, il a été décrit par le comte Beugnot; par Casanova, qui le rencontra à Aix-en-Provence ; par madame d'Oberkirch, qui le vit à Strasbourg en 1780 (*Mémoires*, t. I, p. 135) ; par un nommé Bernard, qui écrivit, le 2 novembre 1786, de Palerme au commissaire Fontaine, et dans le *Courrier de l'Europe*, 3 avril et 15 juin 1787. Ces différents portraits concordent entre eux.

cine universelle dont il connaissait les secrets ; 2° la maçonnerie égyptienne, qu'il voulait restaurer et dont il venait d'établir la loge mère à Lyon, — car la maçonnerie écossaise, alors prédominante en France, n'était à ses yeux qu'une mauvaise dégénérescence ; 3° la pierre philosophale dont il allait donner la formule par la fixation du mercure et qui devait assurer la transmutation de tous les métaux imparfaits en or fin.

Il apportait ainsi à l'humanité, par sa médecine universelle, la santé du corps ; par la maçonnerie égyptienne, la santé de l'âme ; et par la pierre philosophale, des richesses infinies. C'était ses grands secrets, car il en avait d'autres, très intéressants également, bien que de moindre importance : celui de prédire les numéros gagnants aux loteries, celui de donner au coton le lustre et la finesse de la soie, de faire avec le chanvre le plus commun du fil aussi beau que celui de Malines, d'amollir le marbre et de lui rendre ensuite sa première dureté, — ce qui devait, comme on imagine, être d'une grande commodité aux sculpteurs, qui pourraient dorénavant modeler leurs statues directement dans le marbre au lieu de la terre glaise ou de la cire. Il avait le secret de faire enfler les rubis, les émeraudes, les diamants, en les enterrant sous terre, et de leur conserver ensuite leur nouvelle grosseur ; le secret d'imiter à s'y méprendre toutes les écritures, et enfin celui d'engraisser un cochon avec de l'arsenic de manière à en transformer la graisse en un poison foudroyant. Cagliostro proposa même un jour à un journaliste de Londres, qui l'attaquait dans le *Courrier de l'Europe*, un duel au cochon arseniqué — car il était lui, naturellement, au-dessus de toute atteinte. Mais le journaliste manqua de cœur et la rencontre n'eut pas lieu.

Cagliostro parlait de Dieu avec respect et ne manquait jamais d'en faire le plus grand éloge. Quant à la doctrine laissée aux hommes par le Créateur, elle n'avait pas dépassé, dans son intégrité, l'ère des patriarches, Adam, Seth, Énoch, Noé, Abraham, Isaac et Jacob. Ces patriarches avaient encore été dépositaires de la vérité, laquelle s'était altérée dans la bouche des prophètes, et plus encore dans celle des apôtres et des Pères de l'Église. Sa tâche à lui, Cagliostro, était de

rendre aux idées de Dieu leur pureté première. Les délégués des loges françaises qui l'entendirent déclarèrent dans leur rapport « avoir entrevu en lui une annonce de vérité qu'aucun des grands-maîtres n'a aussi complètement développée, et cependant parfaitement analogue à la maçonnerie bleue dont elle paraît une interprétation sensible et sublime ».

Cagliostro avait une femme qui, par ses charmes, produisait une émotion aussi grande que lui-même. Elle était toute jeune, déjà femme et encore enfant. On l'aurait crue Italienne à son accent, aux traits fins et précis de son visage, une Italienne blonde, qui avait de grands yeux bleus, profonds et doux, ombragés de longs cils; des yeux dont Mæterlinck eût dit qu'ils étaient un lac frais et tranquille pour y baigner son âme. Le nez était petit, finement aquilin; les lèvres arquées à l'antique, d'un carmin vif dans la blancheur du teint, étaient toujours immobiles, semblant ne devoir s'éveiller qu'aux caresses de l'amour.

« Elle affichait la noblesse. dit Casanova, la modestie, la naïveté, la douceur et cette pudeur timide qui donne tant de charmes à une jeune femme. » Aussi, quand elle passait sur Djérid, sa cavale noire, la taille cambrée, la gorge saillante, les hommes la suivaient du regard. On était amoureux d'elle à distance, sans l'avoir vue. « Ses plus chauds partisans, dit un historien, ses enthousiastes les plus exaltés étaient précisément ceux qui n'avaient jamais aperçu son visage. Il y eut des duels à son sujet, des duels engagés et acceptés à propos de la couleur de ses yeux que ni l'un ni l'autre des adversaires n'avait jamais contemplés, à propos d'une fossette à sa joue droite ou à sa joue gauche. » Quand, dans la suite, elle fut mêlée à l'affaire du Collier et mise à la Bastille, un avocat du barreau de Paris, Me Polverit, présenta sa défense au Parlement : « On ne sait pas mieux, dit-il, d'où elle vient que d'où vient son mari. C'est un ange sous des formes humaines qui a été envoyé sur la terre pour partager et adoucir les jours de l'homme des merveilles. Belle d'une beauté qui n'appartint jamais à une femme, elle n'est pas un modèle de tendresse, de douceur, de résignation; non, car elle ne soupçonne même pas les défauts contraires; sa nature nous offre, à nous autres pauvres humains, l'idéal d'une perfection que

nous pouvons adorer mais que nous ne saurions comprendre. Cependant cet ange, à qui il n'est pas donné de pécher, est sous les verrous. C'est un contresens cruel qu'on ne peut faire cesser trop tôt. Qu'y a-t-il de commun entre un être de cette nature et un procès criminel? » Cette argumentation parut au Parlement de Paris juste et concluante et il fit immédiatement mettre en liberté madame de Cagliostro.

Le prince cardinal de Rohan, qui n'avait cessé de prendre un vif intérêt à la botanique et à la chimie, ne se laissa pas décourager par son premier échec. Il revint à la charge, se fit humble et petit, tant et si bien que, finalement, il fut admis dans le sanctuaire d'Esculape. En sortant il confia ses impressions à son secrétaire intime, l'abbé Georgel, qui nous les a rapportées : « Je vis sur la physionomie de cet homme si peu communicatif, une dignité si imposante que je me sentis pénétré d'un religieux saisissement et que le respect commanda mes premières paroles. Cet entretien, qui fut assez court, excita en moi plus vivement que jamais le désir d'une connaissance plus particulière. » Et la joie de Rohan n'eut plus de bornes quand, un jour, Cagliostro lui dit : « Votre âme est digne de la mienne et vous méritez d'être le confident de tous mes secrets. » De ce jour la liaison devint étroite et publique. Cagliostro s'installa au château de Saverne, dont les larges cheminées se noircirent à la fumée de ses fours alchimiques. Sur la terrasse du château, à la clarté des étoiles, les entretiens de l'alchimiste avec le cardinal se prolongeaient fort avant dans la nuit. Rohan écoutait, le front penché, les bras aux appuis de son fauteuil, tandis que la blanche lumière des astres mettait des chatoiements d'opale aux plis soyeux de la moire cardinalice.

La baronne d'Oberkirch vit en 1780 Cagliostro chez l'évêque de Strasbourg. A son entrée, l'huissier ouvrait la porte à deux battants et annonçait : « Son Excellence M. le comte de Cagliostro ! » Comme la baronne exprimait au prince de Rohan sa surprise de tant d'égards :

— En vérité, madame, vous êtes trop difficile à convaincre.

« Et il me montrait un gros solitaire qu'il portait au petit doigt et sur lequel étaient gravées les armes de la maison de Rohan.

» — C'est une belle pierre, monseigneur, et je l'avais déjà admirée.

» — Eh bien, c'est lui qui l'a faite, entendez-vous ? Il l'a créée avec rien. Je l'ai vu, j'étais là, les yeux fixés sur le creuset, et j'ai assisté à l'opération. Qu'en pensez-vous, madame la baronne ? On ne dira pas qu'il me leurre, qu'il m'exploite ! Le joaillier et le graveur ont estimé le brillant à vingt-cinq mille livres. Vous conviendrez au moins que c'est un étrange filou, celui qui fait de pareils cadeaux.

» Je restai stupéfaite. M. de Rohan s'en aperçut, et continua :

» — Ce n'est pas tout, il fait de l'or. Il m'en a composé devant moi pour cinq à six mille livres, là-haut, dans les combles de mon palais. Il me rendra le prince le plus riche de l'Europe. Ce ne sont point des rêves, madame, ce sont des preuves. Et toutes ses prophéties réalisées, et toutes les guérisons opérées, et tout le bien qu'il fait ! Je vous dis que c'est l'homme le plus extraordinaire, le plus sublime, et dont le savoir n'a d'égal que sa bonté. »

Rohan plaça le buste de l'alchimiste dans son palais, après avoir fait graver sur le socle en lettres d'or : « Le divin Cagliostro. » Quand le prince revint à Paris, dit Georgel, il laissa en Alsace un de ses gentilshommes, le confident de ses pensées, le baron de Planta, pour procurer à Cagliostro tout ce qu'il désirait.

Quand notre alchimiste eut plongé les populations alsaciennes dans une stupéfaction suffisante, il crut devoir élargir la scène de son théâtre et, à son tour, venir à Paris. Il prit congé des nombreux amis qu'il s'était faits à Strasbourg, du maréchal de Contades, du marquis de La Salle[1], et se mit en route à grand bruit, avec une suite considérable, des courriers, des laquais, des valets, des gardes armés de hallebardes et des hérauts drapés de brocart qui soufflaient dans des clairons. En le voyant partir, de vieilles bonnes femmes pleuraient en disant que c'était le bon Dieu qui s'en allait.

1. Interrogatoire de la comtesse de Cagliostro en date du 24 août 1785, Archives nationales, F,7/4450.

*
* *

L'époque semble faite pour Cagliostro. « Il nous fallait des distractions à tout prix. dit Beugnot, et on voyait un vertige général s'emparer des esprits. On courait à ce baquet de Mesmer, autour duquel des gens bien portants se tenaient pour malades et des gens mourants s'obstinaient à se croire guéris ! » Marat faisait-il le procès du soleil, et lui disputait-il d'être le père de la lumière, des gens l'applaudissaient. Bliton apercevait des sources à cent pieds sous terre et les faisait jaillir à sa volonté. La Cour et la ville étaient blasées, lassées : il fallait du neuf et du piquant. La scène française était délaissée pour les tréteaux et les bouis-bouis où des niaiseries vulgaires et sales soulevaient les applaudissements. « L'ennui conduisait à l'extravagance. » Les esprits étaient agités en sens contraires, les liens sociaux brisés. L'opinion était préparée aux aventures.

Aux convulsions des sectateurs du diacre Pâris avaient succédé celles des somnambules et des magnétiseurs. L'hystérie était cultivée en formules scientifiques. Les découvertes véritables de Mesmer avaient peu à peu donné lieu à ces scènes que l'on voit encore aujourd'hui, mais qui, dans leur nouveauté, faisaient fureur : cris, convulsions et invocations. La sorcellerie n'était plus sanglante. comme à la fin du siècle précédent, mais beaucoup plus dangereuse pour les nerfs[1]. Les Illuminés, les Martinistes, les Théosophes, les Philalèthes racontaient de toutes parts des histoires étonnantes. « Il serait difficile, disent les rédacteurs du *Bachaumont*, de rendre compte du fond de la doctrine de ces enthousiastes. qui est un grand galimatias à en juger par les livres qu'ils publient. » Nombre de ces « enthousiastes » vont jouer un rôle considérable dans les événements les plus importants.

Depuis la grande crise de l'Affaire des Poisons, les alchimistes avaient été poursuivis avec rigueur; mais, avec la tolérance du nouveau règne, les lettres de cachet tombant

1. Voir *Mémoires* du comte Beugnot. I, 65; — *Mémoires secrets* de Bachaumont, à la date du 24 mars 1786; — *Journal du libraire Hardy*, Bibliothèque Nationale, manuscrits français, 6685, p. 106.

hors d'usage, ils avaient repris leur industrie. Un contemporain a tracé d'eux une peinture pittoresque. « C'est dans le faubourg Saint-Marceau que se retirent les alchimistes inconnus. Les uns font de l'or, les autres fixent le mercure (on sait que c'était le problème de la pierre philosophale), ceux-ci soufflent et doublent la grosseur des diamants; ceux-là composent des élixirs. Les uns fabriquent des poudres, les autres distillent des eaux, tous possèdent des trésors et tous meurent de faim. Leur langage est inintelligible, leur extérieur celui de la misère; leur habitation est sale et obscure et, lorsque la curiosité vous attire un moment dans un de ces tristes réduits, vous apercevez dans un certain coin une malhonnête créature qui a l'air d'une sorcière et qui garde le laboratoire. — Quant aux adeptes connus, ils ont de superbes laboratoires garnis d'instruments coûteux et de vases bien étiquetés. Deux ou trois garçons ont l'air de travailler et, lorsque le grand seigneur arrive, le directeur fait briller à ses yeux l'espoir de réaliser les plus beaux secrets; il lui montre les plus heureux commencements, il lui promet qu'à la troisième lune on verra. « Voir » est le grand mot des alchimistes[1]. »

Cagliostro loua à Paris l'hôtel de la marquise d'Orvillers. « Il existe encore aujourd'hui, dit M. G. Lenôtre, et l'on s'imagine sans grand effort l'effet que la maison devait faire dans la nuit, avec ses pavillons d'angle, alors dissimulés par de vieux arbres, ses cours profondes, ses larges terrasses, quand les lueurs — les lueurs vives des creusets de l'alchimiste — filtraient des hautes persiennes. La porte charretière s'ouvre rue Saint-Claude à l'angle du boulevard Beaumarchais. La cour paraît aujourd'hui, quand on y pénètre, sombre et sévère, toute solennelle avec ses cordons de larges pierres que le temps a noircies. Dans le fond, sous un porche dallé, monte l'escalier de pierre dont les pas ont peu à peu creusé les marches vers le milieu, que le temps a tassé, encore fier de sa rampe de fer forgé vestige du temps. » Du jour au lendemain Cagliostro l'anima d'un bruit joyeux, d'un entrain éclatant. C'était, du matin au soir, le va-et-vient bariolé des

1. *Mémoires authentiques pour servir à l'histoire de Cagliostro*, II, 47.

gens de toute livrée; la cour pleine de carrosses laqués, les chevaux piaffant, les cochers criant et les petites femmes élégantes montant et descendant l'escalier de pierre, salissant leurs gants à la rampe de fer forgé, émues, effarées, craintives [1].

A Paris, Cagliostro se montra tel qu'il avait été à Strasbourg, digne et réservé. Il refusa avec hauteur les invitations à dîner que lui firent parvenir le comte d'Artois, frère du roi, et le duc de Chartres, prince du sang. Il se proclamait chef des Rose-Croix qui eux-mêmes se regardaient comme des êtres élus, placés au-dessus du reste des mortels. Il donnait d'ailleurs à ses adeptes les plus rares satisfactions.

« Ceux-ci, lisons-nous dans la correspondance parisienne de la *Gazette de Leyde*, soupaient avec Voltaire, Henri IV, Montesquieu; ils voyaient à côté d'eux, dans une maison du Marais, des femmes qui étaient en Écosse, à Vienne, etc. Un homme d'un grand sens fut voir une de ses amies il y a environ un mois. On se met à table. Surpris de voir quatre couverts de plus et des chaises auprès, il demande quelles sont les personnes que l'on attend. On lui dit que ces places sont remplies, qu'il a le bonheur de dîner avec des intelligences, avec des êtres bien supérieurs à la faible humanité. Jamais son amie ne fut d'ailleurs plus aimable, jamais elle ne mit autant d'esprit et d'affabilité pour bien traiter ses convives et pour que les intelligences invisibles fussent contentes de son dîner. Au sortir du repas on passe au jardin : autre enchantement. Chaque arbre a une hamadryade, chaque plante est cultivée par un génie. Il n'est pas jusqu'au bassin qui ne soit la retraite d'une nymphe. L'homme prudent ne voulut pas se brouiller avec la maîtresse du logis et la quitta sans vouloir détruire une illusion qui fait le charme de sa vie. »

Cagliostro ne tarda pas à avoir dans tous les coins de Paris des adeptes de cette sorte. A ceux qui ne voyaient pas se réaliser les merveilles, il répondait durement en accusant leurs péchés, leurs murmures, leur incrédulité.

Il entreprit de réformer la franc-maçonnerie sur le rite égyptien, d'après les détails qu'il avait trouvés à Londres,

1. Mémoire pour la comtesse de la Motte, dans la *Collection complète de tous les Mémoires qui ont paru dans l'affaire du Collier*, formée par Bette d'Étienville, I, 39-40.

dans le manuscrit d'un nommé Georges Coston. Il avait des caisses remplies de statuettes représentant des Isis, des chameaux et des bœufs Apis, couverts de signes hiéroglyphiques, qu'il distribuait à ses disciples. Les francs-maçons furent d'ailleurs émerveillés de sa personnalité et voulurent traiter avec lui. Mais, avec eux aussi, il le prit de très haut, exigeant qu'avant toute conversation ils brûlassent leurs archives qui n'étaient, disait-il, qu'un amas de niaiseries. Il comprit le parti qu'il pourrait tirer de l'indifférence des francs-maçons pour les femmes. Celles-ci n'étaient admises parmi eux qu'aux fêtes. Dans ses loges du style égyptien, les femmes avaient un rôle actif. Le succès fut prodigieux, et dans les premières classes de la société. La loge d'Isis, dont madame de Cagliostro était grande-maîtresse, comptait en 1784, parmi ses adeptes : les comtesses de Brienne, Dessalles, de Polignac, de Brassac, de Choiseul, d'Espinchal, mesdames de Boursenne, de Trevières, de La Blache, de Montchenu, d'Ailly, d'Auvet, d'Évreux, d'Erlach, de La Fare, la marquise d'Avrincourt, mesdames de Monteil, de Bréhant, de Bercy, de Baussan, de Loménie, de Genlis, d'autres encore. Le fanatisme fut poussé au point que son portrait se voyait partout : les femmes le portaient à leurs éventails et à leurs bagues, les hommes, sur leurs tabatières. En 1781, il retourne pour quelques jours en Alsace. « Jamais, dit madame d'Oberkirch, on ne se fera une idée de la fureur, de la passion avec laquelle tout le monde se le jetait à la tête. » Une douzaine de femmes de qualité et deux comédiennes l'avaient suivi de Paris pour ne pas interrompre leur cure. Une guérison quasiment miraculeuse d'un officier de dragons venait d'achever de le diviniser.

L'illustre Houdon, le plus grand sculpteur de l'école française, voulut faire son buste. Le portrait était publié avec ces vers :

De l'ami des humains reconnaissez les traits :
Tous ses jours sont marqués par de nouveaux bienfaits
Il prolonge la vie, il secourt l'indigence,
Le plaisir d'être utile est seul sa récompense.

Le cardinal de Rohan ne pouvait plus se passer de lui. Il

l'avait incessamment dans son palais et plusieurs fois la semaine passait avec lui ses soirées. Sous les auspices du cardinal, le comte de Cagliostro et madame de la Motte firent connaissance. Nous devons à cette circonstance une page charmante de Beugnot qui obtint de son amie, madame de la Motte, de dîner chez elle avec le grand homme. « Cagliostro, dit Beugnot, portait ce jour-là un habit à la française gris de fer, galonné en or, une veste écarlate brodée en larges points d'Espagne, une culotte rouge, l'épée engagée dans les basques de l'habit et un chapeau brodé avec une plume. blanche. Cette dernière parure était au reste encore obligée pour les marchands d'orviétan, les arracheurs de dents et les autres artistes médicaux qui pérorent et débitent leurs drogues en plein vent. Mais Cagliostro relevait ce costume par des manchettes de dentelles, plusieurs bagues de prix et des boucles de soulier, à la vérité d'un vieux dessin, mais assez brillantes pour qu'on les crût d'or fin. Il n'y avait au souper que des personnes de la famille, car on ne tenait pas pour étranger un chevalier de Montbruel, vétéran de coulisses, mais encore beau parleur, affirmatif, qui se trouvait par hasard partout où se trouvait Cagliostro, témoignait des merveilles qu'il avait opérées et s'en offrait lui-même en preuve comme guéri miraculeusement de je ne sais combien de maladies dont le nom seul portait l'épouvante. Je ne regardais Cagliostro qu'à la dérobée et ne savais encore qu'en penser. Cette figure, cette coiffure, l'ensemble de l'homme m'imposait malgré moi. Je l'attendais au discours. Il parlait je ne sais quel baragouin mi-partie italien et français, et faisait force citations qui passaient pour de l'arabe, mais qu'il ne se donnait pas la peine de traduire. Il parlait seul et eut le temps de parcourir vingt sujets parce qu'il n'y donnait que l'étendue de développement qui lui convenait. Il ne manquait pas de demander à chaque instant s'il était compris. Et l'on s'inclinait à la ronde pour l'en assurer. Lorsqu'il entamait un sujet, il semblait transporté et le prenait de haut du geste et de la voix. Mais tout à coup il en descendait pour faire à la maîtresse du logis des compliments fort tendres et des gentillesses comiques. Le même manège dura pendant tout le souper. Je n'en recueillis autre chose sinon que le héros avait parlé

du ciel, des astres, du grand arcane, de Memphis, de l'hiérophante, de la chimie transcendante, de géants, d'animaux immenses, d'une ville dans l'intérieur de l'Afrique dix fois plus grande que Paris, où il avait des correspondants, de l'ignorance où nous étions de toutes ces belles choses qu'il savait sur le bout des doigts, et qu'il avait entremêlé le discours de fadeurs comiques à madame de la Motte, qu'il appelait sa biche, sa gazelle, *sa cygne*, sa colombe, empruntant ainsi ce qu'il y avait de plus aimable dans le règne animal. Au sortir du souper il daigna m'adresser des questions coup sur coup. Je répondis à toutes par l'aveu de mon ignorance et je sus depuis de madame de la Motte qu'il avait conçu l'idée la plus avantageuse de ma personne et de mon savoir. »

Sous le chapeau rouge du cardinal, Cagliostro et madame de la Motte étaient faits pour lier partie étroitement, ou, au contraire, pour entrer en rivalité violente. C'est la seconde hypothèse qui se réalisa. « Madame de la Motte, écrit l'abbé Georgel, ne trouvait pas assez considérables les bienfaits qu'elle tirait du cardinal de Rohan, elle présumait qu'ils eussent été plus abondants encore si Cagliostro, qui possédait la confiance du prince et dirigeait pour ainsi dire toutes ses actions, ne lui avait conseillé de mettre des bornes à ses largesses vis-à-vis d'elle. Ce n'était qu'un simple soupçon de la part de la comtesse; il suffit néanmoins pour lui faire concevoir l'antipathie la plus forte contre Cagliostro. Elle fit l'impossible pour le perdre dans l'esprit du cardinal; mais, voyant qu'elle n'y pouvait réussir, elle renferma et nourrit dans son cœur des projets de haine et de vengeance en cherchant toujours l'occasion de les faire éclater. »

FRANTZ FUNCK-BRENTANO

(A suivre.)

L'HOMME INVISIBLE[1]

X

VISITE DE M. THOMAS MARVEL A IPING

Après que la première panique se fut dissipée, Iping se mit à discuter. Le scepticisme tout à coup dressa la tête, un scepticisme un peu inquiet, pas du tout intrépide, scepticisme néanmoins. Rien n'est plus facile que de ne pas croire à un homme invisible. En somme, ceux qui avaient vu notre héros s'évanouir dans l'espace ou qui avaient éprouvé la vigueur de son bras, on pouvait en faire le compte sur les doigts. De ces témoins, M. Wadgers manquait pour l'instant, puisqu'il s'était prudemment mis en sûreté derrière les verrous et les barreaux de sa propre demeure ; Jaffers, lui, était couché, étourdi, dans le salon de l'auberge. Et de grandes idées étranges, qui dépassent l'expérience, ont parfois moins d'effet sur les hommes et les femmes que de petites considérations plus prochaines.

Iping était joyeux et paré. Chacun avait revêtu ses habits de fête. Les réjouissances de ce lundi de la Pentecôte étaient attendues depuis un mois et plus. Dans l'après-midi, les gens même qui croyaient à l'homme invisible commencèrent à reprendre leurs petites distractions ou du moins essayèrent d'y revenir, supposant qu'il était définitivement parti. Quant aux sceptiques, toute l'histoire n'était pour eux qu'une farce.

1. Voir la *Revue* du 1er décembre.

Ce qui est sûr, c'est que tout le monde, crédules et incrédules également, fut extrêmement gai ce jour-là.

Le pré de Haysman était décoré d'une tente, où madame Bunting et d'autres dames préparaient le thé, tandis que les enfants faisaient des courses et jouaient à divers jeux sous la direction bénévole et bruyante de mesdemoiselles Cuss et Sackbut. Sans doute, il y avait dans l'air une certaine inquiétude ; mais les gens, pour la plupart, avaient le bon esprit de dissimuler tout ce que leur imagination leur faisait éprouver de malaise. Sur la place du village était en grande faveur, surtout auprès des jeunes gens, un câble incliné le long duquel, en se suspendant à une poulie pourvue d'une poignée, on glissait rapidement jusqu'à un gros sac placé à l'autre extrémité. Grand succès aussi pour les balançoires et les jeux de massacre. Il y avait encore un orgue à vapeur, attaché à un petit manège de chevaux de bois, et qui remplissait l'air d'une âcre odeur de graisse chaude et d'une musique non moins désagréable. Les membres du club, qui avaient assisté à l'office dans la matinée, étaient superbes sous leurs insignes roses et verts ; les plus joyeux avaient orné leur chapeau de rubans aux couleurs éclatantes. Le vieux Fletcher n'avait sur la manière de célébrer les fêtes que des idées plutôt graves : soit à travers le jasmin, soit par la porte ouverte de son jardin, on pouvait le voir, auprès de la fenêtre, dressé avec précaution sur une planche que supportaient deux chaises, et badigeonnant à la chaux le plafond de sa chambre.

Vers quatre heures, un étranger entra dans le village, venant du côté des dunes, un petit homme, court, vigoureux, sous un chapeau tout à fait râpé. Il paraissait hors d'haleine, ses joues se gonflaient très fort. Sa figure colorée semblait craintive. Il s'agitait avec la vivacité de quelqu'un qui se débat. Il tourna l'angle de l'église et se dirigea vers l'auberge que nous connaissons. Par parenthèse, le vieux Fletcher se rappelle l'avoir vu : il fut même si frappé de cette agitation anormale que, par inadvertance, tandis qu'il le regardait, il laissa une quantité de son lait de chaux lui descendre le long du pinceau jusque dans la manche.

L'étranger, selon l'observation du propriétaire du jeu de massacre, sembla se parler à lui-même ; M. Huxter en fit

aussi la remarque. Il s'arrêta devant le perron de l'auberge et, d'après M. Huxter, parut en proie à une lutte intérieure avant de pouvoir se décider à entrer. Finalement, il gravit les marches ; M. Huxter le vit tourner à gauche et ouvrir la porte du salon. M. Huxter entendit même des voix qui, de l'intérieur de la pièce et du *bar*, avertissaient l'homme de son erreur.

— Salle réservée ! cria Hall.

L'étranger referma la porte gauchement et pénétra dans le *bar*.

Au bout de quelques minutes, il reparut sur le seuil de l'auberge, s'essuyant les lèvres du revers de la main et avec un air de satisfaction et de calme qui, d'après M. Huxter, était affecté. Il demeura un moment à regarder autour de lui ; puis M. Huxter le vit marcher d'une manière furtive et suspecte vers la grille de la cour, — sur laquelle donnait la fenêtre du salon. — Après un peu d'hésitation, il s'accota contre un des montants de la grille, tira de sa poche une petite pipe en terre et se mit à la bourrer. Ses doigts tremblaient. Il l'alluma gauchement et, croisant les bras, commença de fumer dans une attitude languissante que démentaient d'ailleurs des coups d'œil rapides jetés de temps à autre sur la cour.

Tout cela, M. Huxter le suivit par-dessus son étalage de marchand de tabac ; la singularité de ces allures l'engagea à continuer ses observations.

Tout à coup l'étranger, se redressant, fourra sa pipe dans sa poche ; puis il disparut dans la cour. Aussitôt M. Huxter, s'imaginant être le témoin de quelque menu larcin, fit en courant le tour de son comptoir et se précipita dans la rue pour couper la retraite au voleur. Au même instant, M. Marvel reparaissait, le chapeau de travers, un gros paquet enveloppé d'un tapis de table bleu dans une main, et, dans l'autre main, trois volumes ficelés ensemble, comme on le reconnut plus tard, avec les bretelles du pasteur. Dès qu'il eut aperçu Huxter, il poussa une sorte de soupir convulsif et, tournant vivement à gauche, il se mit à courir.

— Au voleur ! arrêtez-le ! — cria Huxter, en s'élançant à sa poursuite.

Les sensations de M. Huxter furent vives, mais brèves. Il

vit l'homme, juste devant lui, bondir avec agilité vers l'angle de l'église, dans la direction des dunes ; il le vit dépasser les drapeaux et les oriflammes du village en fête : deux ou trois figures seulement s'étaient tournées vers lui. De nouveau M. Huxter brailla : « Arrêtez-le !... Au voleur !... » et le pourchassa vaillamment. Mais il n'avait pas fait dix enjambées que sa cheville fut saisie par une étreinte mystérieuse : il ne courut plus, il fendit l'espace avec une incroyable rapidité ; soudain sa tête se rapprocha du sol, et, du monde, il ne vit plus que trente-six chandelles, indifférent dès lors à tout ce qui pouvait arriver.

XI

DANS L'AUBERGE

Pour bien comprendre ce qui s'était passé dans l'auberge, il faut revenir en arrière jusqu'au moment où M. Marvel fut aperçu de M. Huxter, par sa fenêtre.

A ce moment précis, M. Cuss et M. Bunting se trouvaient dans le salon. Ils en étaient à passer sérieusement en revue les événements bizarres de la matinée et, avec la permission de M. Hall, ils se livraient à un examen minutieux des affaires de l'homme invisible. Jaffers était à peu près remis de sa chute ; il était rentré chez lui, aidé par ses amis. Les vêtements éparpillés de l'étranger avaient été enlevés par madame Hall ; on avait remis en ordre la chambre à coucher. Sur la table, devant la fenêtre où l'étranger avait ordinairement travaillé, Cuss avait trouvé trois gros livres manuscrits intitulés *Journal*.

— *Journal!* — répéta Cuss, en s'asseyant et en plaçant deux des volumes de manière à supporter le troisième, qu'il ouvrit. — Hem! Pas de nom sur la feuille de garde; c'est ennuyeux!... Des chiffres... Et des figures...

Le pasteur vint regarder par-dessus son épaule. Cuss tourna les pages, le visage subitement désappointé.

— Sapristi ! rien que des chiffres, Bunting.

— N'y a-t-il pas des figures, des dessins qui jettent quelque lumière?...

— Voyez vous-même... Il y a, d'une part, des signes mathématiques et, d'autre part, des caractères, du russe, ou quelque autre langue de ce genre-là... Il y a aussi des lettres grecques. Pour ce qui est du grec, je pense que vous...

— Sans doute, sans doute!... fit Bunting, en ôtant et en essuyant ses lunettes.

Il était subitement très gêné : car, pour ce qui lui restait de grec dans la tête, ce n'était pas la peine d'en parler.

— Oui, le grec, évidemment, peut nous fournir un fil, une piste...

— Je vais vous en trouver un passage.

— J'aimerais mieux auparavant jeter un coup d'œil sur les trois volumes, — reprit M. Bunting, en essuyant toujours ses verres. — D'abord une impression générale, Cuss, et alors, vous comprenez, nous pourrons chercher le fil...

Il toussa, remit ses lunettes, les assujettit avec soin, toussa de nouveau... et fit des vœux pour qu'un incident quelconque vînt empêcher la fâcheuse épreuve qui paraissait inévitable. Il prit avec de lentes précautions le volume que lui tendait Cuss. A ce moment, l'incident souhaité se produisit.

La porte s'ouvrit tout à coup. Les deux hommes tressaillirent, regardèrent autour d'eux... Ils eurent presque du plaisir à voir une figure d'un rose de corail au-dessous d'un chapeau à la soie rebroussée.

— Ce n'est pas ici le *bar*? — demanda le personnage, immobile, les yeux fixes.

— Non, répondirent ensemble ces deux messieurs.

— De l'autre côté, mon brave! ajouta M. Bunting.

— Et veuillez fermer cette porte! cria M. Cuss d'un ton irrité.

— Parfait! — dit l'intrus d'une voix profonde, tout à fait différente, semblait-il, de la voix rauque de sa première question.

Puis, avec sa voix de la première fois :

— C'est bon! fit-il... Larguez!

Il s'en alla et ferma la porte derrière lui.

— Un matelot, je pense! dit Bunting. Ce sont de braves

gens. « *Larguez...* », oui, c'est un terme de marine, s'appliquant, je pense, à son départ de cette pièce.

— Sans doute! fit Cuss. J'ai les nerfs tout à fait ébranlés aujourd'hui. Cela m'a fait sauter, cette porte s'ouvrant de cette façon.

M. Bunting sourit, comme si lui-même n'avait pas sauté aussi.

— Et maintenant, reprit-il avec un soupir, à nos livres!

— Une minute! — fit Cuss, qui alla fermer la porte à clef. — Comme cela, nous serons à l'abri de toute invasion.

Il en était là, lorsqu'il y eut un reniflement.

— Une chose est indiscutable, — déclara Bunting en attirant un siège auprès de celui de Cuss. — Il s'est certainement passé des choses étranges à Iping pendant ces derniers jours, des choses très étranges. Je ne puis pas ajouter foi, évidemment, à cette histoire absurde d'un homme invisible...

— C'est incroyable, en effet, vraiment incroyable. Mais ce fait subsiste que j'ai vu, j'ai certainement vu jusqu'au fond de sa manche...

— Mais avez-vous vu? En êtes-vous bien sûr? Supposez, par exemple, un miroir... Les hallucinations se produisent si facilement! J'ignore si vous avez jamais vu un physicien vraiment habile...

— Je ne veux pas recommencer à discuter. Nous avons épuisé cette question-là, Bunting. Maintenant il s'agit de ces volumes... Ah! voici quelques lignes de ce qui me paraît du grec. Ce sont des lettres grecques, certainement.

M. Cuss avait le doigt sur le milieu de la page. M. Bunting se pencha légèrement pour regarder de plus près : ce grec était écrit en caractères des plus fins. Il songea que tous ses paroissiens croyaient à sa connaissance des textes grecs et hébreux : fallait-il donc avouer? ou bien retrouverait-il des bribes de sa science?... Tout à coup il éprouva une singulière sensation à la nuque; il essaya de remuer la tête : il rencontra une résistance invincible. C'était une compression extraordinaire, l'étreinte d'une main solide et lourde qui lui portait irrésistiblement le menton vers la table.

— Pas un mouvement, mes petits messieurs, — murmura une voix, — ou je vous casse la tête à tous les deux!

Bunting regarda la figure de Cuss, alors toute rapprochée de la sienne : il y vit le reflet de sa propre épouvante.

— Je suis fâché de vous traiter avec rudesse, — reprit la voix ; — mais je ne peux pas faire autrement... Depuis quand avez-vous appris à fureter dans les notes secrètes d'un savant ?

Deux mentons heurtèrent la table en même temps, et deux mâchoires claquèrent.

— Depuis quand avez-vous appris à envahir le domicile privé d'un homme dans le malheur ?

Et le choc se renouvela.

— Où a-t-on mis mes vêtements ?... Écoutez ! la fenêtre est fermée, et j'ai pris la clef de la porte. Je suis passablement fort, et j'ai le tisonnier sous la main... et je suis invisible. Il n'y a pas à en douter, je pourrais vous tuer tous les deux et, si je le voulais, m'en aller le plus facilement du monde. M'entendez-vous ? Parfaitement. Eh bien, si je vous laisse aller, me promettez-vous de ne pas faire de bêtises et d'exécuter ce que je vous dirai ?

Le pasteur et le médecin se regardèrent l'un l'autre, et le docteur fit la grimace.

— Oui, dit M. Bunting.

Et le docteur répéta :

— Oui !

Alors leur cou échappa à l'étreinte ; ils se redressèrent, la figure très rouge, faisant aller leur tête de droite à gauche et de gauche à droite.

— Veuillez rester assis où vous êtes, — dit l'homme invisible. — J'ai là le tisonnier, vous savez... — Quand je suis entré dans cette pièce, — poursuivit-il après avoir mis le tisonnier sous le nez de chacun de ses visiteurs, — je ne m'attendais pas à la trouver occupée ; et je m'attendais, par contre, à trouver, avec mes livres de notes, toute ma garde-robe... Où est ma garde-robe ?... Non, ne vous levez pas. Je vois très bien qu'elle n'est plus ici. Or, en ce moment, quoique les journées soient assez chaudes pour qu'un homme invisible puisse aller et venir, les soirées sont froides : j'ai besoin de vêtements et de quelques autres petites choses. Il me faut aussi ces trois livres.

XII

L'HOMME INVISIBLE SE FACHE

Il est inévitable que, arrivé à ce point, le récit s'interrompe de nouveau, pour une certaine raison très pénible que l'on saura tout à l'heure.

Tandis que cela se passait dans le salon, tandis que M. Huxter guettait M. Marvel fumant sa pipe contre la grille de la cour, M. Henfrey et M. Hall, dans le *bar*, continuaient à discuter le seul sujet possible ce jour-là, à Iping.

Soudain on entendit un coup violent contre la porte du salon, un cri perçant, puis plus rien.

— Hé là-bas! fit Teddy Henfrey.

— Hé là-bas! fit-on aussi derrière le comptoir.

M. Hall rangea tout, d'une main lente, mais sûre.

— Il y a quelque chose! dit-il en quittant le comptoir pour se diriger vers le salon.

Teddy et lui s'approchèrent ensemble de la porte, attentifs, les yeux écarquillés.

— Il y a quelque chose! reprit Hall.

Et Henfrey fit un signe d'acquiescement.

De désagréables bouffées d'une odeur chimique vinrent jusqu'à eux, puis le bruit indistinct d'une conversation très rapide, à voix très basse.

— Dites donc, vous n'avez besoin de rien? demanda Hall en frappant à la porte.

Les chuchotements cessèrent; il y eut un moment de silence, puis encore des chuchotements, puis encore un cri: « Non, non, vous ne ferez pas ça!... » Alors on entendit des mouvements, une chaise renversée, une courte lutte. Puis, de nouveau, le silence.

— Que diable!... s'écria Henfrey entre ses dents.

— Vous n'avez besoin de rien? demanda encore Hall, d'une voix plus forte.

Le pasteur répondit, d'une voix curieusement saccadée:

— Non... merci... Ne nous... dérangez pas.

— Bizarre! dit M. Henfrey.

— Bizarre! répéta M. Hall.

— Il a dit : « Ne nous dérangez pas!... »

— J'ai pas entendu.

— Puis il a reniflé.

Ils restèrent là, l'oreille tendue. De l'autre côté, la conversation était rapide et sourde :

— Je ne peux pas, — déclarait M. Bunting en élevant la voix. — Je vous dis, monsieur, que je ne ferai pas cela...

— Qu'est-ce que ça signifie? demanda Henfrey.

— Il dit qu'il ne veut pas. Ce n'est pas à nous qu'il parle, hein?

— C'est honteux! cria M. Bunting à l'intérieur.

— « Honteux! » répéta M. Henfrey. Je l'ai entendu distinctement... Qui est-ce qui parle, à présent?

— M. Cuss, je pense, — répondit M. Hall. — Entendez-vous quelque chose?

Un silence. Les bruits, à l'intérieur, étaient confus et indistincts.

— On dirait qu'ils secouent le tapis de la table! dit Hall.

Madame Hall apparut derrière le comptoir. Son mari lui fit des signes pour l'inviter à se taire. Cela réveilla en elle l'esprit conjugal d'opposition.

— Qu'est-ce que vous écoutez là? N'avez-vous donc rien de mieux à faire, un jour de fête comme aujourd'hui?

Hall essaya de se faire comprendre par des grimaces et des gestes muets; mais sa femme était obstinée, elle éleva la voix. Hall et Henfrey, découragés, se retirèrent sur la pointe des pieds dans le *bar*, continuant à gesticuler pour la mettre au courant.

Tout d'abord elle refusa d'ajouter foi à ce qu'ils avaient entendu. Puis elle exigea que Hall se tût pendant que Henfrey lui racontait l'histoire. Elle était disposée à ne voir en tout cela que des sottises : sans doute, on avait remué les meubles...

— Je l'ai entendu crier : « C'est honteux! » J'en suis sûr, dit Hall.

— Je l'ai entendu aussi, affirma Henfrey.

— Cela ne prouve rien.

— Chut! fit M. Teddy Henfrey. Il me semble que j'ai entendu la fenêtre?...

— Quelle fenêtre?

— La fenêtre du salon.

Chacun se tenait attentif, l'oreille au guet. Les yeux de madame Hall, dirigés droit devant elle, voyaient, sans voir, le rectangle lumineux de la porte d'entrée, la route blanche et animée, la façade de la boutique de Huxter, chauffée par le soleil de juin. Soudain, sur le seuil de sa boutique, Huxter parut, les yeux agrandis par l'émotion, les bras battant l'air :

— Au secours! criait-il. Au voleur!

Il passa en courant dans le rectangle lumineux, allant vers la grille de la cour, et il disparut.

En même temps venait du salon un éclat tumultueux, un bruit de fenêtre que l'on ferme.

Hall, Henfrey et tous les clients du *bar* se précipitèrent dans la rue en se bousculant. Ils virent quelqu'un tourner vivement le coin, allant vers les dunes, et M. Huxter faire un bond qui se termina aux dépens de son nez et de son épaule. Dans le bas de la rue, les gens demeuraient immobiles d'étonnement ou accouraient.

M. Huxter gisait là, étourdi par sa chute : Henfrey s'arrêta pour regarder; mais Hall et deux ouvriers sortis du *bar* continuèrent ensemble jusqu'au coin, en poussant des cris inarticulés, et virent M. Marvel disparaître derrière l'église. Il leur vint cette idée singulière que cet homme était l'homme invisible devenu subitement visible, et ils se précipitèrent tous à la fois à sa poursuite. Mais Hall avait à peine franchi une douzaine de mètres qu'il poussa un grand cri de surprise et tomba de côté, la tête la première, se raccrochant à l'un des ouvriers et l'entraînant par terre dans sa chute. Il avait été bousculé tout à fait comme au *foot ball*. L'autre ouvrier fit demi-tour, regarda, et, croyant que Hall était tombé par accident, il reprit la chasse : ce ne fut que pour recevoir un croc-en-jambe, tout comme Huxter. Puis, tandis que son camarade se débattait à ses pieds, il reçut de côté un coup à renverser un bœuf.

Au moment où il tomba, la foule affluait de la place

et tournait le coin. La première personne qui parut fut le propriétaire du jeu de massacre, un grand et gros homme vêtu d'un jersey bleu. Il fut étonné de voir, dans cette rue vide, trois hommes couchés par terre, tout de leur long, sans raison apparente. Mais quelque chose heurta le pied qu'il avait en arrière : il tomba, la tête en avant, et roula de côté, juste de façon à embarrasser les jambes de son frère et associé, qui le suivit dans la poussière. Et tous deux furent frappés, piétinés, couverts d'injures par quantité de gens trop pressés.

Lorsque Hall, Henfrey et les deux ouvriers étaient sortis en hâte de la maison, madame Hall, instruite par des années d'expérience, était demeurée dans le *bar*, auprès de la caisse. Brusquement, la porte du salon s'ouvrit, M. Cuss parut, et, sans la regarder, dégringola les degrés du perron, courant vers le coin de la rue.

— Arrêtez-le! criait-il. Ne le laissez pas jeter son paquet! Vous pourrez le voir aussi longtemps qu'il tiendra ce paquet!

Il ne se doutait pas de l'existence de Marvel : l'homme invisible avait saisi les livres et le paquet et les avait lancés dans la cour. Les yeux de M. Cuss exprimaient la colère et la résolution; mais son costume était insuffisant : une sorte de petit jupon blanc, fripé, à peine convenable au pays des Palikares.

— Arrêtez-le! criait-il. Il m'a volé mon pantalon! Et il a déshabillé le pasteur de la tête aux pieds!

— Courez après lui tout de suite! ordonna-t-il à Henfrey, en passant auprès de Huxter étendu la face contre terre.

Mais, comme il tournait le coin pour rejoindre la foule en émoi, un coup imprévu le fit choir, lui aussi, dans une posture inconvenante. Quelqu'un en pleine course lui marcha lourdement sur un doigt. Il hurla, fit effort pour se remettre sur pied, fut frappé derechef et jeté à quatre pattes : il fut bien obligé de comprendre qu'il était, non le chasseur, mais le chassé. Tout le monde s'en retournait en courant vers le village. Il se releva encore et fut atteint fortement derrière l'oreille. Il chancela, puis, sans demander son reste, battit en retraite vers l'auberge, sautant par-dessus Huxter abandonné qu'il trouvait maintenant assis en travers de sa route.

Déjà il était sur les marches de l'auberge, lorsqu'il entendit,

derrière lui un cri de rage, dominant tout le brouhaha, et une claque retentissante qui s'abattait sur la joue de quelqu'un. Cette voix, il la reconnut, c'était celle de l'homme invisible.

Une seconde après, M. Cuss était de retour dans le salon.

— Le voilà qui revient, Bunting! — dit-il en s'élançant à l'intérieur. — Prenez garde à vous!

M. Bunting se tenait dans l'embrasure de la fenêtre, tout entier à la tâche entreprise de se composer une tenue décente avec le tapis de foyer et un numéro de la gazette du comté.

— Qui revient? demanda-t-il, en tressaillant si fort que son costume faillit se défaire.

— L'homme invisible! — répondit Cuss en se précipitant à la fenêtre. — Nous ferions mieux de vider les lieux. Il se bat comme un enragé!

Une seconde après, M. Cuss était dans la cour.

— Juste ciel! — s'écria M. Bunting, hésitant entre deux alternatives épouvantables.

Il entendit alors une lutte terrible dans le corridor de l'auberge. Sa résolution fut aussitôt prise. Il sauta par la fenêtre, ajusta son costume à la hâte et s'enfuit à travers le village aussi vite que le lui permirent ses petites jambes grasses.

Depuis le cri de rage poussé par l'homme invisible et la fuite mémorable de M. Bunting, il est impossible de donner un compte rendu suivi des événements. Il se peut que l'intention première de l'homme invisible ait été de couvrir simplement la retraite de Marvel, porteur des vêtements et des livres. Mais son caractère, qui n'était jamais bien égal, semble avoir ressenti quelque saute de vent : il se mit à frapper, à renverser tout le monde, pour le plaisir, par amour de l'art.

Figurez-vous la rue pleine de gens qui courent; les portes se ferment avec violence; on se bat pour trouver un refuge. Imaginez les envahisseurs qui rencontrent l'échafaudage, en équilibre instable, la planche et les chaises du vieux Fletcher : imaginez-vous le cataclysme! Ailleurs, c'est un couple épouvanté, cruellement surpris sur une balançoire. Le flot tumultueux a passé : la grande rue d'Iping, avec ses jeux et son pavoisement, est déserte : seul, du moins. le fléau invisible continue d'y sévir. Çà et là, les débris du jeu de

massacre, des lambeaux de toile déchirée, des marchandises éparses d'une boutique de sucreries. Partout, le bruit de volets qui se ferment, de verrous qui se tirent ; du genre humain on n'aperçoit plus, par-ci par-là. qu'un œil sous une paupière clignotante, dans le coin d'une vitre.

L'homme invisible s'amusa quelque temps à casser tous les carreaux de l'auberge ; puis il lança l'une des lanternes de la rue dans la fenêtre du salon de madame Grogram. Ce fut lui encore, sans doute, qui coupa le fil du télégraphe d'Adderdean, un peu au delà du cottage de Higgin, sur la route d'Adderdean. Après quoi, en vertu de son essence particulière, il échappa tout à fait à la perception des hommes; il ne fut jamais plus ni vu, ni entendu, ni touché même, à Iping. Il s'évanouit complètement.

Il se passa bien près de deux heures avant que personne osât s'aventurer parmi la désolation dont la grande rue offrait le spectacle.

XIII

M. MARVEL DISCUTE SA SOUMISSION

A l'heure du crépuscule, Iping commençait à peine à ouvrir les yeux, timidement, sur ce qui restait de la fête.

Un homme, petit, trapu, coiffé d'un chapeau de soie râpé, marchait péniblement, dans la demi-obscurité, entre les hêtres, sur la route de Bramblehurst. Il portait trois volumes, attachés ensemble par une sorte de lien élastique élégant, et un paquet enveloppé dans un tapis de table bleu. Sa figure rubiconde exprimait la consternation et la fatigue ; il marchait d'un pas pressé, à perdre haleine. Il était accompagné par une voix autre que la sienne et, de temps à autre, il tressaillait sous l'atteinte de mains que l'on ne voyait pas.

— Si vous me lâchez encore une fois, disait la voix, si vous essayez encore de me lâcher...

— Seigneur ! s'écria M. Marvel, mon épaule n'est plus qu'une plaie !

— Ma parole, je vous tuerai !

— Mais je n'essayais pas de vous lâcher ! — répondit Marvel, d'un ton où l'on sentait que les larmes étaient proches. — Je ne connaissais pas ce satané tournant, et voilà tout ! Comment diable l'aurais-je connu, ce tournant ? La vérité vraie, c'est qu'on m'a bousculé...

— Je vous bousculerai bien davantage, si vous ne prenez pas garde !

M. Marvel redevint soudain silencieux. Il enfla les joues, et ses yeux eurent l'éloquence du désespoir.

— C'est déjà bien assez de laisser ces rustres-là toucher à mon petit secret, sans que vous filiez avec mes ouvrages. Il est heureux pour quelques-uns de ces lourdauds d'avoir fui, d'avoir couru comme ils l'ont fait. Ici, je suis... Personne ne me savait invisible. Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire ?

— Et moi, donc ? demanda Marvel entre ses dents.

— Tout est perdu. L'histoire va être dans les journaux. Tout le monde me guettera. Tout le monde sera en éveil.

Ce discours se continua par des imprécations violentes, puis la voix se tut. Le désespoir s'aggrava sur le visage de M. Marvel, et son pas se ralentit.

— Avancez donc !

La face du pauvre Marvel prit une teinte grise entre deux taches rouges.

— Tenez bien ces livres, imbécile ! — fit la voix avec rudesse. — Le fait est que j'aurai à me servir de vous... Vous êtes un pauvre instrument, mais quoi ! faute de mieux, il faut que je m'en serve.

— Oh ! je suis un instrument misérable ! gémit Marvel.

— Oui, certes !

— Je suis bien le plus mauvais instrument que vous puissiez avoir... car je ne suis pas fort, — ajouta-t-il après un silence découragé, — je ne suis pas bien fort.

— Vraiment ?

— Puis, je défaille. Cette petite affaire, mon Dieu, je m'en suis tiré, sans doute ; mais, faites excuse, j'aurais pu avoir le dessous.

— Vous dites ?

— Je n'ai pas les nerfs, je n'ai pas la vigueur qu'il faudrait pour ce que vous désirez.

— Je vous remonterai, moi !

— J'aimerais mieux que vous n'ayez pas à le faire... Je ne voudrais pas compromettre vos projets, vous pensez ; mais cela pourrait arriver... par crainte et par faiblesse.

— Je ne vous le conseille pas ! dit la voix avec une tranquille assurance.

— Ah ! je voudrais être mort !... Il n'y a vraiment pas de justice... Vous devriez pourtant bien admettre... Il me semble que j'ai bien le droit...

— Marchez donc !

M. Marvel pressa le pas, et, pour un moment, ils retombèrent dans le silence.

— C'est diablement dur ! déclara Marvel.

N'ayant obtenu aucun succès, il changea ses batteries.

— Qu'est-ce que j'y gagne ? reprit-il sur le ton d'un homme auquel on fait une injustice intolérable.

— Oh ! taisez-vous, — cria la voix avec une force soudaine et surprenante. — Je pourvoirai à vos besoins. Contentez-vous de faire ce qu'on vous dit. Vous pouvez très bien le faire. Vous êtes un imbécile, mais vous ferez très bien cela.

— Je vous dis, monsieur, que je ne suis pas l'homme qu'il vous faut. Je le dis respectueusement, mais c'est ainsi.

— Si vous ne vous taisez pas, je vais encore vous serrer le poignet ! — dit l'homme invisible. — J'ai besoin de réfléchir.

Bientôt deux carrés de lumière jaune parurent à travers les arbres, et la tour d'un clocher se profila dans l'obscurité.

— J'aurai la main sur votre épaule pendant toute la traversée du village, — dit la voix. — Tâchez de filer droit ; n'essayez pas de faire des bêtises. Le cas échéant, ce serait tant pis pour vous...

— Je sais, soupira Marvel, je sais tout cela.

L'homme à la mine si malheureuse sous son chapeau hors d'usage remonta avec ses paquets toute la rue du petit village et s'enfonça dans la nuit au delà des dernières fenêtres éclairées.

XIV

A PORT-STOWE

A dix heures, le lendemain matin, M. Marvel se trouvait, la barbe non faite, sale, couvert de poussière, les mains enfouies dans les poches, l'air très las, mal à l'aise, agité, enflant les joues à chaque instant, assis sur un banc devant une petite auberge des faubourgs de Port-Stowe. Auprès de lui étaient les fameux livres, mais attachés maintenant avec une ficelle. Quant au paquet, il avait été abandonné dans les bois, à la sortie de Bramblehurst : c'était la conséquence d'une modification apportée aux plans de l'homme invisible. Personne ne faisait attention à M. Marvel, assis sur ce banc ; pourtant son agitation continuait à tenir de la fièvre ; ses mains ne cessaient de se porter successivement à ses diverses poches, qu'elles fouillaient avec une curiosité nerveuse.

Il était resté là bien près d'une heure lorsqu'un marin d'un certain âge sortit de l'auberge avec un journal à la main et vint s'asseoir à côté de lui.

— Il fait beau aujourd'hui! dit le nouveau venu.

M. Marvel lui lança un regard qui semblait chargé d'effroi.

— Oui, très beau.

— Le vrai temps de la saison! ajouta l'autre d'un ton qui ne permettait pas la contradiction.

— Oui, en effet...

Le marin tira un cure-dents de sa poche et commença de s'en servir avec méthode. Ses yeux, cependant, avaient toute liberté d'examiner les vêtements poudreux de son voisin et les livres placés auprès de lui. Au moment où il s'était approché de M. Marvel, il avait entendu comme un bruit de pièces de monnaie tombant dans une poche, et il avait été frappé du contraste entre l'extérieur de M. Marvel et cet indice d'une opulence relative. Aussi revenait-il obstinément à une idée qui s'était d'abord, d'une manière bizarre, emparée de son imagination.

— Vous avez des livres !... dit-il tout à coup en cessant la manœuvre du cure-dents.

M. Marvel tressaillit et le regarda.

— Oui, oui, fit-il... des livres.

— Il y a des choses extraordinaires dans les livres.

— Je crois bien !

— Mais il y a aussi des choses extraordinaires ailleurs que dans les livres.

— C'est encore vrai !

M. Marvel leva les yeux sur son interlocuteur et l'observa.

— Il y a, par exemple, des choses extraordinaires dans les journaux.

— Sans doute !

— Et même dans ce journal...

— Ah !

— Il y a une histoire, — dit le marin en fixant sur M. Marvel un œil assuré, — il y a, par exemple, une certaine histoire d'homme invisible...

M. Marvel eut une moue de dédain, se gratta la joue et sentit ses oreilles en feu.

— Qu'est-ce qu'ils vont raconter bientôt ! — soupira-t-il d'une voix molle. — En Autriche ou en Amérique, cet homme invisible ?

— Non, non... ici.

— Seigneur ! s'écria M. Marvel en se levant vivement.

— Quand je dis ici, — reprit le marin, au grand soulagement de Marvel, — je ne veux pas dire ici, dans l'endroit où nous sommes, je veux dire près d'ici.

— Un homme invisible ! Et qu'est-ce qu'il a pu faire ?...

— Toute espèce de choses ! — dit le marin, qui surveillait son voisin du coin de l'œil. — Oui, toute espèce de choses !

— Je n'ai pas vu le moindre journal depuis quatre jours.

— C'est d'Iping qu'il est parti.

— Vraiment !

— C'est là qu'il a commencé. D'où venait-il alors ? Personne ne paraît le savoir. Tenez, là : *Une singulière histoire à Iping*. Et il est dit, dans l'article, que les preuves sont extrêmement fortes, extrêmement.

— Bon Dieu !

— C'est une histoire vraiment extraordinaire. Il y a un pasteur et un médecin comme témoins. Ils l'ont vu eux-mêmes... Ou plutôt, non, ils ne l'ont pas vu!... Il était descendu, dit le journal, à l'auberge du pays, et personne ne semble s'être avisé de son infirmité jusqu'au jour où, dans une altercation, — c'est le journal qui le dit, — les bandages qu'il avait sur la tête se trouvèrent arrachés. On s'aperçut alors que sa tête était invisible. Aussitôt on tâcha de s'emparer de lui : « Rejetant ses vêtements, — dit toujours le journal, — il réussit à s'échapper, mais seulement après une lutte désespérée dans laquelle il avait infligé de sérieuses blessures à notre digne et excellent agent, M. J.-A. Jaffers... » L'histoire est assez précise, hein? Les noms, et tout.

— Bon Dieu ! — répéta M. Marvel, promenant tout autour de lui des regards effarés, essayant de compter sa monnaie dans sa poche du bout des doigts, à tâtons, et plein d'une nouvelle idée étrange.

— C'est une histoire tout à fait étonnante.

— N'est-ce pas? Extraordinaire, j'ose le dire. Jamais auparavant je n'avais entendu parler d'homme invisible; mais, par le temps qui court, on entend des choses si invraisemblables que...

— Et c'est là tout ce qu'il a fait? demanda Marvel d'un air dégagé.

— Eh bien, ce n'est pas suffisant, peut-être ?

— Et il ne s'est pas échappé, par hasard? Oui, il s'est échappé, et voilà tout, hein?

— Voilà tout, en effet... N'est-ce pas suffisant?

— Oh ! si !

— Je crois bien, dit le marin, je crois bien !

— N'avait-il pas de complices?... Le journal ne dit point qu'il eût des complices, n'est-ce pas? demanda M. Marvel, anxieux.

— N'est-ce donc pas assez pour vous d'un bonhomme de ce genre-là ? Non, Dieu merci, peut-on dire, il n'en avait pas.

Et le marin courba la tête lentement.

— Cela me met vraiment mal à mon aise, l'idée que ce gaillard-là court le pays... Pour l'heure, il est en liberté; et,

d'après des témoignages certains, on suppose qu'il a pris la route de Port-Stowe. Vous voyez que nous sommes parfaitement dans la zone. Ce ne sont pas là des tours de charlatan. Pensez un peu à tout ce qu'il pourrait faire ! Que deviendriez-vous, s'il buvait un coup de trop et s'il lui prenait fantaisie de vous tomber dessus ? Supposez qu'il veuille voler : qui pourrait l'en empêcher ? Il peut entrer, il peut forcer les serrures, il peut passer à travers un cordon de *policemen* aussi facilement que vous et moi nous pouvons fausser compagnie à un aveugle. Plus facilement encore : car les aveugles, à ce qu'on m'a dit, ont l'ouïe extrêmement fine...

— Il a un terrible avantage, certainement ! opina M. Marvel. Et alors...

— Oh ! oui, un avantage !...

Pendant ce temps-là, M. Marvel n'avait cessé de regarder autour de lui, tendant l'oreille aux plus légers bruits, s'efforçant de percevoir des mouvements imperceptibles. Il parut sur le point de prendre une grande résolution. Il toussa derrière sa main ; il guetta de nouveau alentour, prêta l'oreille, se pencha vers le marin et, baissant la voix :

— Il m'est arrivé par hasard de connaître, au sujet de l'homme invisible, un ou deux détails. Cela, de source particulière.

— Allons donc ! vous ?

— Oui, moi.

— Vraiment ? Et puis-je vous demander ?...

— Vous serez étonné, — dit Marvel derrière sa main. — C'est une chose terrible.

— Vraiment !

— Hélas ! oui, — commença Marvel avec empressement, sur le ton de la confidence.

Tout à coup, sa physionomie changea :

— Oh ! fit-il, en se redressant avec raideur sur son siège.

Et sa figure exprima clairement une douleur physique.

— Oh ! dit-il encore.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit le marin, très intéressé.

— J'ai mal aux dents ! répondit Marvel en portant la main à son oreille.

Il reprit ses livres et prétendit qu'il était obligé de conti-

nuer sa route. Il se leva et longea le banc, d'une curieuse manière, en s'éloignant peu à peu de son interlocuteur.

— Mais vous alliez justement me raconter quelque chose à propos de cet homme invisible ?

M. Marvel parut se consulter.

— Quelle blague ! dit une voix.

— C'est une blague ! répéta M. Marvel.

— Mais c'est dans le journal ! objecta le marin.

— C'est une blague tout de même. Je connais le gaillard qui a inventé l'histoire. Il n'y a pas d'homme invisible le moins du monde...

— Mais comment expliquer que ce journal ?... Allez-vous me dire ?...

— Rien du tout ! fit M. Marvel avec force.

Le marin ouvrit de grands yeux, son journal à la main. M. Marvel le regarda en face.

— Attendez donc, dit l'autre en se levant à son tour.

Et d'une voix lente :

— Vous allez me soutenir ?...

— Oui, fit Marvel.

— Alors, pourquoi m'avez-vous laissé vous raconter bonnement toutes ces balivernes, hein ? Qu'est-ce que cela signifie de laisser un homme se donner ainsi l'air d'un imbécile ?

M. Marvel enfla les joues. Le marin devint cramoisi et serra les poings.

— Voilà dix minutes que je parle. Et vous, petit pot à tabac, avec votre figure tannée, vous ne pouviez pas avoir la politesse élémentaire de...

— Vous n'allez pas me chercher chicane, à moi !

— Chercher chicane ! J'ai vraiment bonne envie...

— Venez-vous ? dit une voix.

Soudain quelqu'un fit faire demi-tour à M. Marvel, qui s'éloigna décidément d'une démarche bizarre, d'un pas saccadé.

— Vous faites bien de filer ! criait le marin.

— Filer ! Qui ? Moi ? dit Marvel.

Et il s'en allait obliquement, à grandes enjambées, avec, de temps à autre, de violentes poussées en avant. Une fois

à quelque distance, il commença à marmotter tout seul des protestations, des récriminations.

— Stupide animal ! — grognait le marin, les poings sur les hanches, les jambes écartées, suivant du regard l'individu qui s'en allait. — Je vous apprendrai, triple imbécile, à vous moquer de moi... quand c'est là, dans le journal !

Il ne distingua pas la réponse de Marvel qui, s'éloignant toujours, fut bientôt caché par un coude de la route. Mais il demeura superbe, au beau milieu du chemin, jusqu'au moment où l'arrivée d'une voiture de boucher le força de se déranger. Alors il repartit pour Port-Stowe. Il grommelait tout seul :

— Quels fous on rencontre !... Il croyait m'y prendre ! Cette bêtise !... Puisque c'est dans le journal...

Un peu plus tard, il apprit qu'un autre fait extraordinaire s'était produit non loin de là. C'était l'apparition « d'une poignée d'argent » — ni plus ni moins — de l'argent passant tout seul, et sans qu'on vît qui le tenait, le long du mur, au coin de la ruelle de Saint-Michel.

Un de ses camarades avait vu ce prodige, le matin même. Il avait tout de suite voulu prendre l'argent ; mais il avait été frappé et renversé, et, lorsqu'il s'était remis sur ses pieds, plus d'argent : le singulier papillon avait disparu. Notre marin « ne demandait pas mieux, disait-il, que de croire n'importe quoi ; mais cela, c'était tout de même un peu trop raide !... » Pourtant, il se mit à y réfléchir.

Or, l'histoire de la monnaie volante était exacte. Partout dans le voisinage, depuis la fameuse *Banque de Londres et des Comtés* jusqu'aux comptoirs des boutiques et des auberges — les portes restant volontiers ouvertes par ce beau soleil — de l'argent avait été tranquillement et adroitement subtilisé, par poignées, par rouleaux ; on en avait vu flotter doucement le long des murs, dans les endroits ombragés, puis échapper rapidement aux regards de ceux qui approchaient. Il avait, d'ailleurs, quoique personne ne lui marquât la route, invariablement terminé sa course mystérieuse dans la poche de ce monsieur agité, au chapeau de soie râpé, qui s'était assis devant la petite auberge du faubourg.

Ce fut dix jours plus tard — et seulement lorsque l'histoire

de Burdock était déjà vieille, — que notre marin rapprocha les faits et comprit avec terreur qu'il avait été le voisin de l'homme invisible.

XV

L'HOMME QUI COURAIT

A l'heure où le jour commençait à baisser, le docteur Kemp était assis dans son cabinet, dans le belvédère qui, du haut de la colline, dominait Burdock. C'était une petite pièce agréable : trois fenêtres, au nord, à l'est et au sud ; des rayons couverts de livres et de publications scientifiques ; une grande table de travail ; devant la fenêtre du nord, un microscope, des plaques de verre, de menus instruments, quelques cultures et, çà et là, des flacons de réactifs. La lampe du docteur était allumée déjà, quoique le ciel resplendît encore du soleil couchant, et les stores étaient levés : il n'y avait pas à craindre que les gens du dehors pussent regarder au dedans.

Le docteur Kemp était un jeune homme, de haute taille, svelte, aux cheveux blonds, à la moustache presque blanche. Le travail auquel il s'appliquait devait, il l'espérait bien, lui valoir son élection à l'Académie royale.

Ses yeux, pour le moment détachés de son ouvrage, contemplaient le soleil qui se couchait derrière l'autre colline, en face de lui. Depuis une minute peut-être, il était resté, la plume aux lèvres, à admirer la magnifique lumière d'or, quand son attention fut attirée par la petite tache que faisait un homme, noir comme de l'encre, accourant de son côté par-dessus le sommet de la colline. Cet individu, tout petit, portait un énorme chapeau haut de forme, et il courait si vite que l'on distinguait à peine le mouvement de ses jambes.

« Encore un de ces ânes, — pensa le docteur Kemp, — comme celui qui s'est jeté contre moi, ce matin, au coin de la rue, avec son : « M'sieur, l'homme invisible arrive !... » Je ne peux pas concevoir ce qui tourne la tête de ces gens-là. On se croirait encore au XIIIe siècle ! »

Il se leva, s'approcha de la fenêtre et regarda, sur le flanc obscur de la colline, le petit homme noir qui descendait ventre à terre.

« Il paraît furieusement pressé... Mais il n'a pas l'air d'avancer! Certes, il ne courrait pas plus lourdement si ses poches étaient pleines de plomb... »

Bientôt la plus haute des villas qui peu à peu, prolongeant Burdock, avaient escaladé la colline, eut caché le coureur. Il reparut un instant, puis s'éclipsa, pour redevenir visible trois fois entre les maisons isolées qui venaient ensuite: enfin la terrasse le couvrit.

— Quels ânes! s'écria le docteur Kemp en pivotant sur les talons pour retourner à sa table de travail.

Les personnes qui, étant elles-mêmes sur la grande route, virent de plus près le fuyard et purent observer la terreur bestiale répandue sur sa figure en sueur, n'eurent pas le même détachement que le docteur Kemp. Au passage, en courant, l'homme rendait un bruit d'argent, comme une bourse pleine qu'on secoue. Lui ne regardait ni à droite ni à gauche; ses yeux dilatés ne cherchaient au bas de la colline que les maisons où les lampes étaient allumées, les endroits, dans la rue, où les gens étaient en groupe. Sa bouche mal fendue tombait d'un côté; il avait de l'écume aux lèvres; sa respiration était rauque et bruyante. Tous ceux qu'il frôla s'arrêtèrent, et le suivirent du regard le long de la route, se demandant avec un certain malaise la raison de sa précipitation.

Cependant là-haut, sur la colline, un chien qui jouait hurla tout à coup et courut se réfugier sous une porte; on en était encore surpris lorsqu'il passa quelque chose, tout près, comme un coup de vent, avec le bruit d'un souffle précipité : han!... han!... han!...

Les gens poussèrent des cris, on quitta en hâte le pavé de la route. Cela devint une clameur générale qui se propagea naturellement jusqu'au bas de la colline. On criait dans la rue avant que Marvel fût seulement à mi-chemin; et l'on se verrouillait dans les maisons, et l'on claquait les portes derrière soi... Marvel entendit tout cela; il fit un dernier effort désespéré. La terreur le dépassait, le devançait, envahissait la ville.

— L'homme invisible! l'homme invisible!... Il arrive!

XVI

« AUX JOYEUX JOUEURS DE CRICKET »

Aux Joyeux Joueurs de Cricket! L'auberge est tout juste au bas de la colline, à la tête de ligne du tramway. Le garçon, ses gros bras rouges appuyés sur le comptoir, parlait chevaux avec un cocher anémique, tandis qu'un homme à barbe noire mangeait des biscuits et du fromage, buvait de la bière de Burton et causait en américain avec un *policeman* qui n'était pas de service.

— Pourquoi donc crie-t-on ainsi? — demanda le cocher anémique, changeant de conversation et s'efforçant de jeter un coup d'œil sur la hauteur, par-dessus le rideau jaune sale de la fenêtre basse. — Quelqu'un vient de passer là, dehors, en courant.

— Il y a le feu, peut-être? dit le garçon.

Des pas se rapprochèrent, rapides et pesants; poussée avec violence, la porte s'ouvrit et Marvel entra éploré, échevelé. sans chapeau, le col de son vêtement déchiré; il se retourna d'un mouvement convulsif et chercha à fermer la porte : elle était retenue par une courroie.

— Il vient! — s'écria-t-il avec terreur, d'une voix perçante. — Il arrive! l'homme invisible! Derrière moi! Par pitié! au secours, au secours!

— Fermez les portes! dit le policeman. Qui est-ce qui arrive? Pourquoi tout ce tapage?

Il alla enlever la courroie qui retenait la porte; celle-ci retomba bruyamment. L'Américain ferma l'autre porte.

— Laissez-moi entrer là-dedans! — fit M. Marvel chancelant et suppliant, mais étreignant toujours ses livres. — Laissez-moi entrer là-dedans! Enfermez-moi quelque part. Je vous dis qu'il est à mes trousses! Je lui ai échappé. Il a promis de me tuer, et il me tuera.

— Vous êtes en lieu sûr, dit l'homme à la barbe noire. — La porte est fermée. De quoi s'agit-il?

— Laissez-moi entrer là-dedans ! reprit Marvel.

Il poussa un cri aigu lorsque soudain la porte s'ébranla sous un grand choc, bientôt suivi de coups précipités et de cris proférés au dehors.

— Eh ! fit le *policeman*, qui est là ?

M. Marvel se mit à donner de la tête comme un fou contre les panneaux qu'il prenait pour des portes.

— Il me tuera ! Il a pris un couteau ou quelque chose... Par pitié...

— Tenez ! dit le garçon. Entrez là.

Et il souleva la planche du comptoir. M. Marvel se jeta derrière, juste au moment où l'appel du dehors était répété.

— N'ouvrez pas ! gémissait-il. Je vous en supplie, n'ouvrez pas ! Où vais-je me cacher ?

— Alors, c'est l'homme invisible ? — demanda l'individu à barbe noire, une main derrière le dos. — Il est temps que nous le voyions !

Tout à coup, les vitres volèrent en éclats, et il y eut dans la rue des cris et des courses en tout sens. Le policeman, monté sur le canapé, regardait au dehors et tendait le cou pour voir qui était devant la porte. Il descendit, les sourcils hérissés.

— C'est bien cela, dit-il simplement.

Le garçon se tenait debout, devant la porte du salon, qui était maintenant fermée à clef sur M. Marvel ; stupéfait, il jeta les yeux sur la fenêtre, et fit le tour du comptoir pour rejoindre les autres. Tout rentra subitement dans le calme.

— Je voudrais bien avoir mon bâton ! — dit le *policeman*, se dirigeant irrésolu vers la porte. — Dès que nous ouvrirons, il entrera. Et pas moyen de l'arrêter !

— Ne vous pressez donc pas d'ouvrir ! dit avec inquiétude le cocher anémique.

— Otez les verrous, — dit l'homme à la barbe noire. — Et, s'il entre...

Il montra un revolver qu'il avait à la main.

— Ah ! non, pas cela ! — fit le *policeman*. — Ce serait un meurtre.

— Je sais dans quel pays je suis : je tirerai aux jambes. Otez les verrous.

— Non, ne tirez pas derrière moi ! — fit le garçon, qui s'efforçait de voir par-dessus le rideau.

— Très bien ! répondit l'homme à la barbe noire.

Et, penché en avant, le revolver tout prêt, il ôta les verrous lui-même. Le garçon, le cocher et le *policeman* se tenaient en garde.

— Entrez ! — dit-il à demi-voix, en reculant, toujours face à la porte déverrouillée, avec son pistolet derrière lui.

Personne n'entra, la porte demeura close. Lorsque, cinq minutes plus tard, un autre cocher, du dehors, passa la tête avec précaution, ils étaient toujours là, en arrêt. Une figure inquiète sortit du salon :

— Toutes les portes de la maison sont-elles fermées ? Il fait le tour, il rôde tout autour... Il est rusé comme le diable !

— Oh ! Seigneur ! — s'écria le garçon. — Il y a par derrière... Faites attention aux portes, mon Dieu !

Il regardait autour de lui d'un air découragé. La porte du salon se referma bruyamment et l'on entendit tourner la clef.

— Il y a la porte de la cour et l'entrée particulière. Celle de la cour...

Il sortit en hâte du *bar*. Une minute après, il reparut, tenant un grand couteau à découper.

— La porte de la cour était ouverte ! dit-il.

Et sa grosse lèvre inférieure s'abaissa.

— Il est peut-être déjà dans la maison, fit observer le cocher anémique.

— En tout cas, il n'est pas dans la cuisine, — répondit le garçon. — Il y a là deux femmes qui n'ont rien entendu ; et, d'ailleurs, j'ai porté des coups dans tous les sens avec ce petit tranchelard. Elles ne pensent pas qu'il soit entré. Elles ont remarqué...

— Avez-vous bien verrouillé la cuisine ? demanda le cocher.

— J'en suis bleu ! fit le garçon.

L'homme à la barbe rentra son revolver. Juste à ce moment, la planche du comptoir retomba, et, sous un coup furieux, la porte du salon fut enfoncée. On entendit Marvel crier comme un chat qu'on étrangle ; tout de suite on passa par-dessus le comptoir pour aller à son secours. Le revolver

du grand barbu partit, la glace adossée au salon fut étoilée et vint se briser à terre avec fracas.

En entrant dans la pièce, le garçon vit Marvel, bizarrement accroupi, lutter contre la porte qui menait à la cuisine et à la cour. Tandis que le garçon hésitait, la porte s'ouvrit soudain et Marvel parut être traîné jusque dans la cuisine. On entendit un cri de terreur, un grand tapage de casseroles. Marvel, tête baissée, résistant obstinément, fut poussé de force jusqu'à l'autre porte de la cuisine, qui donnait sur la cour, et dont les verrous furent tirés.

Le *policeman*, qui avait essayé de passer devant le garçon, se précipita, suivi de l'un des cochers, saisit le poignet de la main invisible qui étranglait Marvel, reçut un coup de poing en pleine figure et faillit tomber à la renverse. La porte s'ouvrit et Marvel fit un effort frénétique pour se réfugier derrière. Et le cocher, alors, attrapa quelqu'un par le collet.

— Je le tiens ! criait-il.

Les mains rouges du garçon empoignèrent l'ennemi qu'on ne voyait point.

— Là ! il est là !

M. Marvel, relâché, se laissa choir et essaya de se glisser entre les jambes des uns et des autres. Le groupe des combattants oscilla pêle-mêle autour de la porte ouverte. C'est alors que, pour la première fois, on entendit la voix de l'homme invisible : une plainte aigüe... Le *policeman* lui avait marché sur le pied : il hurlait furieusement, et ses poings battaient l'air comme des fléaux. Le cocher, lui aussi, poussa un cri de douleur et se cassa brusquement en deux : il avait été atteint au creux de l'estomac. La porte donnant de la cuisine dans le salon se referma et couvrit la retraite de Marvel, tandis que, dans cette cuisine, les gens étreignaient l'air et luttaient avec le vide.

— Où est-il passé ? — demandait l'homme à la barbe. — Dehors ?

— Par ici ! dit le *policeman*, faisant un pas dans la cour et s'arrêtant.

Un morceau de tuile vola en sifflant tout près de sa tête et alla s'écraser au milieu de la vaisselle sur la table de cuisine.

— Je vais lui faire voir !... s'écria l'homme à la barbe.

Tout à coup un canon d'acier brilla par-dessus l'épaule du *policeman* et cinq balles se suivirent, coup sur coup, dans l'obscurité d'où était venu le projectile. En tirant, l'homme fit décrire à sa main un mouvement circulaire horizontal, de façon que ses balles rayonnassent dans la cour étroite comme les rais d'une roue.

Puis il y eut un silence.

— Cinq cartouches, — dit l'homme à la barbe noire, — c'est encore ce qu'il y a de mieux. Quatre as et un roi! Apportez une lanterne, quelqu'un, et à tâtons, mettons-nous en quête du cadavre.

XVII

L'HOTE DU DOCTEUR KEMP

Le docteur Kemp avait continué à écrire dans son cabinet jusqu'au moment où les coups de revolver le firent sauter. Pan! pan! pan! Ils se succédaient à intervalles réguliers.

— Oh! oh! — fit-il, en mettant de nouveau sa plume entre ses dents et en prêtant l'oreille. — Qui est-ce qui tire ainsi, à Burdock?... Que font maintenant ces ânes-là?

Il se dirigea vers la fenêtre du sud, leva le châssis et, penché en dehors, parcourut des yeux le réseau que faisait la ville dans la nuit, avec ses espaces noirs, cours ou toitures, piqués de lumières, fenêtres, boutiques et lanternes. — « On dirait un attroupement, au pied de la colline, auprès des *Joueurs de cricket.* » Il continua d'observer. Ses yeux se portèrent au delà de la ville, jusqu'à l'endroit lointain où brillaient les feux des navires et les réverbères de la jetée, jusqu'au pavillon qui la terminait, comme une topaze lumineuse dans la nuit. La lune, à son premier quartier, était suspendue au-dessus de la colline, à l'ouest; très claires, les étoiles avaient presque le même éclat que sous les tropiques.

Après cinq minutes, pendant lesquelles son esprit s'était laissé aller à de vagues méditations sur les conditions sociales de l'avenir et s'était égaré dans l'immensité de l'espace et du

temps, le docteur Kemp se reprit, avec un soupir, ferma la fenêtre et revint à son pupitre.

C'est environ une heure plus tard que retentit la sonnette de la porte d'entrée. Depuis les détonations, il avait écrit mollement, l'esprit souvent distrait. Ayant écouté, il entendit la servante répondre au coup de sonnette et attendit le bruit de ses pas dans l'escalier ; mais elle ne vint point.

« Je serais curieux de savoir ce que c'était ! » se dit le docteur.

Il essaya de se remettre au travail ; puis, n'y parvenant pas, il se leva, descendit de son cabinet jusqu'au palier, sonna et, par-dessus la rampe, interpella la femme de chambre, juste comme elle arrivait dans le vestibule, en bas.

— Était-ce une lettre ?

— Non, monsieur. Un passant qui a sonné, puis qui s'est enfui.

— Je suis agité, ce soir ! se dit-il à lui-même.

Il remonta dans son cabinet et, cette fois, se remit à l'ouvrage résolument. Au bout d'un instant, il y était tout entier et les seuls bruits dans la pièce étaient le tic-tac de l'horloge et le grincement clair de sa plume se hâtant au centre du cercle de lumière que projetait l'abat-jour sur la table.

Le docteur n'eut pas fini avant deux heures sa tâche de la nuit. Il se leva, bâilla et alla se coucher. Déjà il avait ôté son habit et son gilet, lorsqu'il se sentit altéré. Il prit un bougeoir et descendit à la salle à manger, en quête de soda et de whisky.

Les études scientifiques avaient développé ses facultés d'observation. En retraversant le vestibule, il remarqua une tache noire sur le linoléum, tout près du paillasson, au pied de l'escalier. En remontant, il se demanda tout à coup ce que pouvait bien être cette tache. Évidemment, il se passait quelque chose d'étrange. Il revint, avec ce qu'il portait, dans le vestibule, posa par terre son soda et son whisky et, se baissant, mit son doigt sur la tache. Sans grande surprise, il s'aperçut qu'elle avait la couleur et la viscosité du sang qui sèche.

Il reprit ses bouteilles et remonta de nouveau, regardant autour de lui, essayant de s'expliquer cette tache. Sur le palier, nouvelle remarque ; il s'arrêta stupéfait : le bouton de porte de sa chambre était souillé de sang.

Il regarda sa main : elle était propre. D'ailleurs, il se rappelait que la porte de la chambre était ouverte lorsqu'il était descendu de son cabinet; il n'avait donc pas eu à toucher le bouton. Il entra tout droit, la figure parfaitement calme, peut-être un peu plus résolue seulement qu'à l'ordinaire. Son regard, errant avec curiosité, tomba sur le lit : le couvre-pieds était taché de sang, les draps avaient été déchirés... Kemp n'avait pas remarqué tout cela en entrant la première fois, parce qu'il était allé directement à la toilette. D'autre part, draps et couvertures étaient enfoncés comme si quelqu'un s'était tout récemment assis dessus.

Alors le docteur éprouva l'impression étrange d'avoir entendu une voix qui disait tout bas : « Juste ciel!... Kemp! »

Mais le docteur Kemp ne croyait pas aux voix.

Il resta debout, les yeux en arrêt sur ses draps écroulés. Était-ce vraiment une voix? De nouveau il regarda autour de lui, mais sans remarquer autre chose que le lit en désordre et souillé de sang. A ce moment, il entendit très distinctement quelque chose qui remuait à l'autre bout de la chambre, du côté du lavabo. Tous les hommes, même les plus éclairés, gardent certaines idées superstitieuses : Kemp fut envahi par cette sensation qui s'appelle la peur des revenants. Il ferma la porte, s'avança jusqu'à la toilette, et y posa ses flacons. Tout à coup il aperçut, non sans tressaillir, une bande roulée, faite d'un lambeau de linge ensanglanté, qui flottait dans l'air entre lui et le lavabo.

Il resta là, stupéfait, à la contempler. C'était une bande vide, une bande convenablement serrée, mais bien vide. Il allait faire un pas pour s'en saisir, quand un léger coup l'arrêta ; en même temps, une voix parlait tout près de lui :

— Kemp!

— Eh? fit-il, la bouche ouverte.

— Maîtrisez vos nerfs... Je suis un homme invisible.

Pendant un instant, les yeux fixés sur le bandage, Kemp ne répondit pas. A la fin :

— Homme invisible? répéta-t-il.

— Oui, je suis un homme invisible.

L'histoire dont il s'était moqué tout le premier, ce matin

même, revint à l'esprit de Kemp. On ne saurait dire s'il fut, à ce moment, plus effrayé ou plus surpris. Ce n'est que plus tard qu'il put s'en rendre compte.

— Je croyais que tout cela n'était qu'une invention! (Ce qui dominait en lui, c'était encore ses raisonnements du matin.) Est-ce que vous avez un pansement?

— Oui, répondit l'homme invisible.

— Oh! fit Kemp.

Il reprit son sang-froid :

— Voyons, c'est absurde! C'est quelque tour...

Il avança soudain, et sa main étendue vers le bandage rencontra des doigts invisibles. Il recula, au contact, et changea de couleur.

— Rassurez-vous, Kemp, pour l'amour de Dieu!... J'ai besoin de secours, un besoin urgent. Attendez!

Une main lui saisit le bras. Il donna un coup sur la main.

— Kemp, cria la voix, Kemp, rassurez-vous!

Et l'étreinte se resserra. Un désir furieux de se délivrer s'empara de lui. Mais la main du bras bandé l'empoigna par l'épaule; il fut secoué à perdre l'équilibre et jeté à la renverse sur le lit. A peine avait-il ouvert la bouche pour crier, que le coin du drap lui fut enfoncé entre les dents. L'homme invisible le maintenait sous lui d'une manière inquiétante; mais, du moins, Kemp avait les bras libres, et, des pieds comme des mains, il s'efforçait de donner des coups.

— Soyez raisonnable, n'est-ce pas? — dit l'homme invisible, en s'attachant à lui, sans s'inquiéter des bourrades qu'il recevait dans les côtes.

— Par le ciel! vous allez me rendre fou!

— Demeurez là, imbécile! — hurla l'homme invisible dans l'oreille de Kemp.

Celui-ci lutta encore un moment, puis resta tranquille.

— Si vous criez, je vous écrase la figure... Je suis invisible. Il n'y a là ni sottise, ni magie. Je suis bien réellement un homme invisible. Et j'ai besoin de votre aide. Je ne veux pas vous faire de mal; mais, si vous vous conduisez comme un rustre forcené, j'y serai contraint. N'avez-vous pas gardé souvenir de moi, Kemp?... Griffin, de l'*University College*.

— Laissez-moi me redresser... Je resterai où je suis... Laissez-moi m'asseoir tranquille une minute.

Kemp s'assit et se tâta le cou.

— Je suis Griffin, de l'*University College*. Je me suis rendu invisible. Je ne suis qu'un homme comme les autres, un homme que vous avez connu, devenu invisible.

— Griffin ?

— Oui, Griffin!... — répondit la voix, — un étudiant plus jeune que vous, presque albinos, haut de six pieds, de forte carrure, avec des yeux rouges dans une figure rose et blanche.... qui obtint la médaille de chimie.

— Je suis abasourdi... Ma tête éclate... Qu'est-ce que tout ceci a à voir avec Griffin ?

— Mais... c'est moi qui suis Griffin !

Kemp réfléchit.

— C'est horrible ! fit-il. Mais par quelle sorcellerie un homme peut-il devenir invisible ?

— Il n'y a pas là de sorcellerie. C'est un procédé scientifique, et assez facile à comprendre.

— C'est horrible !... Comment, diable....

— Horrible, si vous voulez. Mais je suis blessé, je souffre, je suis éreinté... Bon Dieu ! Kemp, vous êtes un homme. Un peu de calme. Donnez-moi à boire et à manger et laissez-moi m'asseoir là.

Kemp regardait le bandage se mouvoir à travers la pièce ; il vit un fauteuil d'osier, traîné sur le parquet, venir se placer auprès du lit. Le fauteuil craqua sous le poids d'une personne et le siège en fut abaissé d'un quart de pouce environ. Le docteur se frotta les yeux et de nouveau se tâta le cou.

— C'est plus fort que les histoires de revenants ! dit-il.

Et il se mit à rire machinalement.

— Cela va mieux, Dieu merci ! Voilà que vous devenez raisonnable.

— Ou idiot ! répondit Kemp.

Et il se frotta encore les yeux.

— Donnez-moi du whisky. Je suis à peu près mort.

— Sapristi ! il n'y paraissait pas tout à l'heure... Où êtes-vous ? Si je me lève, ne tomberai-je pas sur vous ? Là !... Fort bien. Le whisky ? Tenez ! Où faut-il vous le donner ?

Le fauteuil cria et Kemp sentit qu'on lui prenait le verre des mains. Il dut faire un effort pour le lâcher : son instinct était en révolte. Le verre s'éloigna et resta en équilibre, à vingt pouces au-dessus du bord antérieur du fauteuil. Kemp le regardait avec une perplexité infinie.

— Cela est, cela ne peut être que de l'hypnotisme ! dit-il. Vous devez m'avoir suggéré que vous étiez invisible.

— Allons donc !

— Mais cela est fantastique !

— Écoutez-moi.

— J'ai démontré, ce matin même, d'une manière concluante, que l'invisibilité...

— Peu importe ce que vous avez démontré ! Je meurs de faim, et la nuit est froide pour un homme qui n'a pas de vêtement.

— Vous voulez manger ? demanda Kemp.

Le verre de whisky se pencha de lui-même.

— Oui, — répondit l'homme invisible, en le reposant avec un bruit sec. — Avez-vous une robe de chambre ?

Kemp eut une sourde exclamation. Il se dirigea vers sa garde-robe et en tira un vêtement d'étoffe rouge sombre.

— Cela fait-il votre affaire ?

Le vêtement lui fut pris des mains ; il flotta en l'air, flasque, pendant un moment ; puis il s'agita d'étrange façon, se dressa, moulant un corps, se boutonna de lui-même et s'assit dans le fauteuil.

— Un caleçon, des chaussettes, des pantoufles, tout cela me ferait bien plaisir, — dit l'homme invisible brièvement. — Et de quoi manger !

— Oui, quelque chose... C'est bien l'aventure la plus insensée qui me soit jamais arrivée !

Kemp retourna ses tiroirs pour y trouver ce qu'on lui demandait ; puis, étant descendu fouiller l'office, il revint avec du pain et des côtelettes froides, et mit le tout sur une table légère devant son hôte.

— Pas besoin de couteau, dit celui-ci.

Et une côtelette se trouva suspendue en l'air ; on entendit un bruit de mastication.

— J'aime toujours être vêtu pour manger, — dit l'homme

invisible, la bouche pleine, et dévorant avec avidité. — Drôle de manie !

— Ce poignet va tout à fait bien, je pense ?

— Fiez-vous-en à moi.

— Tout de même, il est bizarre...

— Je ne dis pas non. Mais il est singulier aussi que je me sois jeté justement dans votre maison, à vous, pour avoir mon pansement : c'est ma première bonne fortune !... Quoi qu'il en soit, je me proposais de dormir ici cette nuit : il faut que vous y consentiez. Il est bien fâcheux que du sang ait révélé ma présence, n'est-ce pas ? Il y en a un caillot là-bas. Mon sang devient visible en se coagulant. Ce n'est que mon tissu vivant que j'ai transformé, et seulement pour la durée de mon existence... Je suis depuis trois heures déjà dans votre maison.

— Comment cela se fait-il ? — demanda Kemp d'un ton irrité. — Du diable si... En cette affaire, tout est extravagant d'un bout à l'autre.

— Tout est logique, parfaitement logique ! — répliqua l'homme invisible, en étendant la main pour prendre la bouteille de whisky.

Kemp regardait avec ébahissement cette robe de chambre dévorer. Un rayon de la bougie, pénétrant obliquement par une déchirure, à l'épaule droite, projeta un triangle de clarté sous les côtes gauches.

— Qu'était-ce que ces coups de feu ? Comment la bataille a-t-elle commencé ?

— C'est une espèce d'imbécile, une manière d'associé à moi... maudit soit-il !... qui a essayé de me voler mon argent. Et il y a réussi.

— Est-il, lui aussi, invisible ?

— Non.

— Alors ?

— Ne pourrais-je pas avoir autre chose à manger avant de vous dire tout cela ?... Je suis affamé, je souffre, et vous me demandez de vous raconter des histoires !

Kemp se leva :

— Mais vous, vous n'avez pas tiré ?

— Moi, non. Un idiot que je n'avais jamais vu tirait à tort

et à travers. Ils ont tous pris peur à mon arrivée. Que le diable les emporte!... Dites donc, je voudrais autre chose à manger, Kemp.

— Je vais voir ce qu'il y a encore en bas. Pas grand'chose, je le crains!

Après qu'il eut achevé son souper, un souper copieux, l'homme invisible réclama un cigare. Il mordit le bout avec impatience avant que le docteur eût pu trouver un couteau ; et, la feuille extérieure s'étant défaite, il jura.

C'était chose bien curieuse de le voir fumer : sa bouche, son gosier, son pharynx, ses narines devenaient visibles sous la forme d'une colonne tourbillonnante de fumée.

— C'est un présent du ciel que le tabac! — dit-il en lâchant une grosse bouffée. — J'ai de la chance d'être tombé sur vous, Kemp : vous allez m'aider. Quel bonheur de vous avoir précisément rencontré! Je suis dans un embarras du diable ; j'ai été fou, je crois. Quelles aventures j'ai traversées! Mais, croyez-moi, nous ferons quelque chose, à nous deux, maintenant!

Il s'offrit à lui-même un peu plus de whisky et de soda. Kemp se leva, regarda autour de lui et alla chercher un verre dans la chambre voisine.

— C'est insensé!... Mais vous permettez que je boive?...

— Vous n'avez pas beaucoup changé, Kemp, depuis une douzaine d'années. Vous autres, hommes blonds, vous ne changez point. Froids et méthodiques... Je vais vous dire : nous allons travailler ensemble.

— Mais comment tout cela s'est-il fait? Comment en êtes-vous arrivé là?

— Pour Dieu, laissez-moi fumer en paix une minute! Ensuite je vous le dirai.

L'histoire, pourtant, ne fut pas racontée cette nuit-là. Le poignet de l'homme invisible devenait douloureux. Il avait la fièvre, il était épuisé. Son esprit se reportait sans cesse à la chasse qu'on lui avait donnée du haut en bas de la colline, à la lutte soutenue dans l'auberge. Il commença son récit, et l'abandonna. Par moments, il parlait de Marvel : alors il fumait plus vite et sa voix trahissait sa colère. Kemp recueillait ce qu'il pouvait.

— Il avait peur de moi, je voyais bien qu'il avait peur de moi, — répéta l'homme invisible à plusieurs reprises. — Il voulait me lâcher ; il guettait sans cesse autour de lui... Que j'ai été sot ! Le mâtin !... J'étais furieux, je l'aurais tué...

— Mais où aviez-vous eu cet argent? demanda Kemp brusquement.

L'homme invisible demeura silencieux un instant.

— Je ne peux pas vous le dire ce soir.

Il gémit tout à coup et se pencha en avant, sa tête invisible appuyée sur des mains invisibles.

— Kemp, dit-il, je n'ai pas dormi depuis bientôt trois jours. Je n'ai fait que m'assoupir une heure ou deux. Il va falloir que je dorme.

— Soit, prenez ma chambre, prenez cette chambre.

— Mais comment puis-je dormir? Si je dors, il s'en ira... Bah ! qu'est-ce que cela fait ?

— Et votre blessure? Qu'est-ce que c'est?

— Rien, une égratignure. Oh ! Dieu, comme j'ai sommeil !

— Eh bien, pourquoi ne pas dormir?

L'homme invisible parut considérer Kemp.

— Parce que j'ai des raisons particulières de tenir à n'être pas pris par mes semblables.

Kemp ouvrit de grands yeux.

— Imbécile que je suis ! — s'écria l'autre, en frappant sur la table violemment. — Je viens de vous souffler une idée !

XVIII

L'HOMME INVISIBLE DORT

Épuisé et blessé comme il l'était, l'homme invisible ne voulut pas s'en rapporter à la parole de Kemp, l'assurant que sa liberté serait respectée. Il examina les deux fenêtres de la chambre à coucher, leva les stores et ouvrit les châssis pour vérifier s'il pourrait, au besoin, comme le disait Kemp, s'esquiver par là. Au dehors la nuit était calme et silencieuse; la nouvelle lune se couchait de l'autre côté des dunes. Griffin

passa en revue les serrures de sa chambre ; il inspecta les deux cabinets de toilette pour se convaincre qu'il avait là encore une double voie de salut ; finalement, il se déclara satisfait. Il était alors debout, sur le tapis de foyer ; Kemp entendit le bruit d'un bâillement.

— Je suis fâché, — lui dit son hôte, — de ne pouvoir vous raconter dès ce soir tout ce que j'ai fait ; mais je suis à bout de forces. C'est ridicule, sans doute !... Croyez-moi, Kemp, en dépit de vos raisonnements de ce matin, la chose est parfaitement possible. J'ai fait une découverte. J'avais l'intention de la garder pour moi. Je ne peux pas. Il faut que j'aie un associé. Et vous... Nous pouvons faire des choses... Mais à demain ! En ce moment. c'est pour moi le sommeil ou la mort.

Kemp se tenait au milieu de la chambre, les yeux fixés sur ce mannequin sans tête.

— Je vais vous laisser, n'est-ce pas ?... C'est incroyable... Ah ! il ne faudrait pas trois aventures de ce genre-là, bouleversant toutes mes idées, pour me rendre fou. Et c'est pourtant vrai !... Y a-t-il encore quelque chose que je puisse faire pour vous ?

— Rien, rien, que de me dire bonsoir.

— Eh bien, bonsoir ! répondit Kemp, en étreignant une main invisible.

Il se dirigeait obliquement vers la porte, quand tout à coup la robe de chambre vint sur lui à grands pas :

— Écoutez-moi bien. Pas de tentative pour me ligotter, pour s'emparer de moi ! ou...

Le visage de Kemp prit une expression particulière :

— Je croyais, répliqua-t-il. vous avoir donné ma parole.

Puis il ferma la porte doucement derrière lui, et aussitôt il entendit tourner la clef à l'intérieur. Des pas rapides allèrent à la porte du cabinet de toilette. et celle-ci fut également fermée à clef.

Kemp se frappa le front :

— Est-ce que je rêve ? Est-ce le monde qui est devenu fou, ou moi ?

Il éclata de rire, et, mettant la main sur la porte close :

— Être chassé de ma propre chambre par une absurdité manifeste !

Étant monté jusqu'au haut de l'escalier, il se retourna pour regarder toutes ces portes fermées.

— C'est pourtant vrai ! fit-il.

Il porta les doigts à son cou légèrement meurtri.

— Oui, c'est un fait indéniable, mais...

Il secoua la tête avec désespoir, revint sur ses pas et descendit l'escalier. Il alluma la lampe de la salle à manger, prit un cigare et se mit à faire les cent pas, en se parlant à lui-même. De temps en temps il discutait.

— Il a dit « invisible » ! Cela existe donc, un animal invisible? Dans la mer, oui. Des milliers, des millions! Toutes les larves, les petites nauplies, toutes les espèces de *tornaria*, les bêtes microscopiques... les méduses. Dans la mer, il y a plus de choses invisibles que de visibles ! Je n'avais jamais pensé à cela... Et dans les étangs aussi ! Toutes ces petites bêtes qui vivent là, simples petits points de gélatine transparente et incolore. Mais dans l'air, non. Cela ne peut pas être !... Après tout, pourquoi non ?... Mais quoi ! Si un homme était de verre, il serait encore visible.

Sa méditation devint profonde. Trois cigares se répandirent en cendre blanche sur le tapis avant qu'il parlât de nouveau. Mais alors ce fut simplement une exclamation. Il sortit de la pièce, entra dans son cabinet de consultation, alluma le gaz. Ce cabinet était tout petit : le docteur ne vivait pas de sa science. Les journaux étaient là. Négligemment jeté sur la table, et déplié, le journal du matin : Kemp le saisit, le retourna vivement et se mit à lire *Une singulière histoire à Iping*, — celle-là même que le marin, à Port-Stowe, avait si péniblement ânonnée à Marvel. Kemp la parcourut rapidement.

— Enveloppé ! dit-il. Déguisé ! Se cachant !... Personne ne semble avoir été au courant de son cas... Quel diable de jeu joue-t-il donc ?

Il laissa tomber le journal et son regard erra, de-ci de-là. Il prit la *St. James's Gazette*, qui était là pliée, comme elle était arrivée.

— Ah ! nous allons enfin avoir la vérité !

Il ouvrit le journal. Deux colonnes lui sautèrent aux yeux, avec cet en-tête : *Un village entier du Sussex atteint de folie.*

— Juste ciel ! — s'écria Kemp, en lisant avec avidité le

compte rendu sceptique des événements arrivés la veille à Iping.

De l'autre côté de la page, le récit du matin avait été reproduit. Kemp le relut : « Il courait à travers les rues, frappant à droite et à gauche... Jaffers sans connaissance... M. Huxter souffrait beaucoup... encore incapable de dire ce qu'il avait vu... Douloureuse humiliation... le pasteur... Une femme malade de frayeur... Les fenêtres brisées... Cette histoire extraordinaire est sans doute un *canard*, mais trop drôle pour qu'on ne l'imprime pas... A chacun d'en prendre et d'en laisser. »

Kemp rejeta la feuille et resta planté devant, tout pâle.

— Sans doute un canard !

Il reprit le journal et relut encore toute l'affaire.

— Mais quand ce vagabond est-il entré en scène ? Pourquoi le diable courait-il après ce vagabond ?

Il se laissa tomber sur le lit à opérations.

— Il n'est pas seulement invisible. C'est un fou ! Un fou dangereux !...

Lorsque l'aube vint mêler ses premières lueurs, dans la salle à manger, à la lumière de la lampe et à la fumée du cigare, Kemp en était encore à arpenter la pièce en cherchant le mot de l'énigme.

Il était trop surexcité pour pouvoir dormir. Ses domestiques, en descendant, les yeux encore gros de sommeil, le trouvèrent là et inclinèrent à penser que c'était le travail, le surmenage qu'il fallait accuser. Il leur donna l'ordre extraordinaire, mais tout à fait formel, de servir à déjeuner pour deux personnes dans le cabinet du belvédère et de se confiner ensuite dans le sous-sol et le rez-de-chaussée. Puis il continua de marcher dans la salle à manger jusqu'à l'arrivée du journal du matin.

Celui-ci avait beaucoup de choses à raconter ; mais pas grand chose de neuf : il confirmait simplement le récit de la veille et donnait le compte rendu, fort mal écrit, d'une autre aventure étrange, survenue à Burdock. Le docteur connut ainsi le plus gros de ce qui s'était passé aux *Joueurs de cricket*, et le nom de M. Marvel.

« Il m'a obligé à passer avec lui vingt-quatre heures »,

déclarait M. Marvel. Certains détails nouveaux étaient ajoutés à l'histoire d'Iping, notamment la rupture du fil télégraphique. Mais rien qui pût jeter quelque lumière sur les relations de l'homme invisible et du vagabond, car Marvel n'avait donné aucun renseignement ni sur les trois livres qu'il portait ni sur l'argent dont ses poches étaient pleines. Le ton sceptique avait disparu, et une nuée de reporters et d'enquêteurs était déjà à l'œuvre, travaillant le sujet avec soin.

Kemp lut tout ce qui avait trait à l'affaire et envoya la femme de chambre lui chercher tous les journaux qu'elle trouverait. Ceux-là, de même, il les dévora.

— Il est invisible ! Et il a des colères qui tournent à la folie furieuse !... Quelles choses il peut faire !... Et dire qu'il est là-haut, libre comme l'air ! Quel parti prendre ?... Par exemple, serait-ce lui manquer de parole si... Non !

Il alla vers un petit pupitre en désordre, dans le coin, et commença une note. A moitié faite, il la déchira et en écrivit une autre. Il relut celle-ci, la regarda en réfléchissant ; puis il prit une enveloppe et l'adressa au « colonel Adye, à Port-Burdock ».

L'homme invisible se réveilla juste au moment où Kemp en était là. Il se réveillait en méchantes dispositions : Kemp, attentif au moindre bruit au-dessus de sa tête, entendit tout à coup des pas pesants se précipiter à travers la chambre à coucher. Puis une chaise fut renversée, le verre du lavabo fut brisé : Kemp se hâta de grimper l'escalier et frappa vivement à la porte.

XIX

PREMIERS PRINCIPES

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda Kemp lorsque son hôte lui eut ouvert.

— Rien...

— Mais, que diable ! ce vacarme ?

— Simple accès de mauvaise humeur, — répondit l'homme invisible. — Je ne pensais plus à mon bras, et il me fait mal.

Kemp traversa la pièce et ramassa les morceaux du verre brisé; puis debout, avec ces éclats dans la main :

— On a publié dans les journaux toute votre affaire, dit-il, tout ce qui est arrivé, soit à Iping, soit au bas de la colline. Le monde est averti qu'il a un citoyen invisible; mais nul ne sait que vous êtes ici.

L'autre lâcha un juron.

— Oui, reprit le docteur, le secret est découvert. Je comprends que c'était un secret... J'ignore quels sont vos projets; mais, bien entendu, je suis désireux de vous servir.

L'homme invisible s'assit sur son lit.

— Le déjeuner est servi là-haut, — ajouta Kemp, d'un ton aussi aisé que possible.

Il fut ravi de voir que son hôte bizarre se levait volontiers, et il monta devant lui l'étroit escalier qui menait au belvédère.

— Avant tout, dit Kemp, je voudrais bien en savoir un peu plus long sur votre invisibilité.

Il s'était assis, après un regard impatient jeté par la fenêtre, de l'air d'un homme qui veut causer. Les doutes qu'il avait eus la veille sur la réalité de l'aventure ne lui revinrent que pour s'évanouir de nouveau quand il regarda l'endroit où s'était assis Griffin, devant la table : une robe de chambre sans tête, essuyait des lèvres qu'on ne voyait pas, avec une serviette soutenue miraculeusement.

— C'est bien simple, — répondit Griffin, en posant sa serviette à côté de lui.

— Pour vous, sans doute; mais...

Et Kemp se mit à rire.

— Oui, certainement, à moi-même, cela me semblait d'abord merveilleux. A présent, bon Dieu!... Mais nous allons faire de grandes choses!... Je m'occupai de la question, pour la première fois, à Chesilstowe.

— A Chesilstowe?

— J'y étais allé en quittant Londres. Vous savez que j'ai abandonné la médecine pour me consacrer à la physique? Non, vous ne le saviez pas. Eh bien, c'est ainsi. L'étude de la lumière m'attirait.

— Ah!

— La densité optique !... C'est un réseau d'énigmes, une série de problèmes, avec des solutions qu'on n'entrevoit que vaguement... Je n'avais que vingt-deux ans. J'étais plein d'enthousiasme. Je me dis : « Je vais vouer ma vie à cette question-là ; elle en vaut la peine. » Vous savez bien comme on est bête à vingt-deux ans !

— Bête alors ou bête plus tard...

— Comme si, de connaître, de savoir, cela pouvait procurer quelque satisfaction à un homme !... Je me mis à travailler comme un nègre. Et j'avais à peine travaillé et réfléchi six mois que la lumière se fit et passa par une maille du réseau, aveuglante. Je découvris un principe général des pigments et de la réfraction, une formule, une expression géométrique comportant quatre dimensions. Les sots, le commun des mortels et même les mathématiciens vulgaires ne savent pas ce qu'une expression générale peut signifier pour qui étudie la physique moléculaire. Dans mes livres, — les livres que ce chenapan m'a volés, — il y a des merveilles, des miracles. Ce n'était pas une méthode, c'était une idée capable de conduire à une méthode par laquelle il serait possible, sans changer aucune des propriétés de la matière (excepté, en certains cas, la couleur), de réduire l'indice de réfraction d'un corps solide ou liquide à celui de l'air, autant que peuvent l'exiger toutes les applications pratiques.

— Fichtre ! dit Kemp, cela est très curieux. Pourtant je ne vois pas encore tout à fait... Je comprends bien que, par ce moyen, vous pouvez ôter son éclat à une pierre précieuse ; mais de là à rendre invisible une personne, il y a loin.

— Précisément. Mais considérez que la visibilité dépend de l'action des corps visibles sur la lumière. Laissez-moi vous exposer les notions élémentaires comme si vous ne les connaissiez pas du tout. Mon explication en deviendra plus claire.

» Vous savez très bien qu'un corps absorbe les rayons lumineux, ou il les réfléchit, ou il les réfracte, — ou il en absorbe, et il en réfléchit, et il en réfracte tout à la fois. — Supposez qu'un corps ne réfléchisse, ni ne réfracte, ni n'absorbe aucun rayon : ce corps ne peut pas être visible par lui-

même. Par exemple, vous voyez une boîte rouge opaque. parce que la couleur absorbe une partie des rayons lumineux et réfléchit les autres, c'est-à-dire vous renvoie tous les rayons rouges. Si elle n'absorbait pas une partie des rayons lumineux, si elle les réfléchissait tous, c'est une boîte éclatante de blancheur que vous verriez, une boîte d'argent!... Une boîte en diamant n'absorberait pas beaucoup de rayons et n'en réfléchirait pas non plus beaucoup par sa surface : mais çà et là seulement. aux endroits où les surfaces sont favorables, la lumière serait réfléchie et réfractée, de sorte que vous auriez l'impression de réflexions brillantes et de transparences : une façon de squelette de lumière, si je puis dire. Une boîte en verre ne serait pas aussi brillante ni aussi visible qu'une boîte en diamant, parce qu'il y aurait moins de réflexion et de réfraction. Vous comprenez? Sous un certain angle, vous verriez parfaitement au travers... Certaines espèces de verre seraient plus transparentes que d'autres : une boîte en cristal serait plus limpide qu'une autre en verre de vitre ordinaire. Une boîte en verre commun, très mince, serait difficile à distinguer dans une mauvaise lumière, parce qu'elle absorberait à peine quelques rayons, en réfracterait et en réfléchirait fort peu. Si vous plongez dans l'eau une plaque de verre blanc commun, — bien mieux! si vous la plongez dans quelque liquide plus dense que l'eau, elle disparaît presque complètement, parce que le rayon qui passe de l'eau dans le verre n'est que légèrement réfracté ou réfléchi, c'est-à-dire modifié dans sa direction. Il est presque aussi invisible qu'un jet de carbone ou d'hydrogène dans l'air ; et précisément pour la même raison!

— Oui, dit Kemp, cela va tout seul. Il n'y a pas d'écolier aujourd'hui qui ne sache tout cela.

— Voici maintenant un autre fait que tous les écoliers connaissent de même. Si l'on brise une plaque de verre, si on la réduit en poudre, elle devient beaucoup plus facile à voir dans l'air ; elle devient, du moins, une poudre opaque et blanche. Ceci, parce que la pulvérisation multiplie les surfaces sur lesquelles s'exercent réflexion et réfraction. Dans une plaque de verre, il n'y a que deux surfaces ; dans le verre pulvérisé, la lumière est réfractée ou réfléchie par chacun des

grains qu'elle traverse, et très peu de rayons passent droit. Mais ce verre blanc pulvérisé, si vous le mettez dans l'eau, sur-le-champ il cesse d'être visible. C'est que le verre pulvérisé et l'eau ont à peu près le même indice de réfraction ; c'est-à-dire que la lumière subit à peine une petite réfraction ou réflexion en passant de l'un dans l'autre.

» Donc un corps transparent, le verre par exemple, est rendu invisible si vous le mettez dans un liquide qui ait à peu le même indice de réfraction. Raisonnez seulement une seconde ; vous comprendrez que la poudre de verre pourrait être rendue invisible même dans l'air, si son indice de réfraction pouvait être rendu égal à celui de l'air : car, alors, il n'y aurait plus ni réfraction ni réflexion au passage des rayons lumineux du verre dans l'air et inversement.

— Oui, sans doute. Mais un homme, ce n'est pas du verre pilé !

— Non, en effet, répondit Griffin. C'est bien plus transparent !

— Allons donc !

— Et c'est un docteur qui parle !... Comme on perd la mémoire !... Avez-vous donc oublié déjà votre physique, en dix ans ?... Songez à toutes les choses qui sont transparentes et d'abord ne semblent pas l'être. Le papier est fait de fibres transparentes : s'il est blanc et opaque, c'est pour la même raison qui fait que le verre pulvérisé est opaque, et blanc ! Huilez du papier blanc ; que l'huile s'introduise bien dans tous les vides, entre les molécules, de telle sorte qu'il n'y ait plus de réfraction ni de réflexion que sur les surfaces : il devient transparent comme verre ! Et cela n'est pas vrai seulement du papier, mais des fibres du coton, du lin, de la laine, du bois, aussi des os, Kemp, de la chair, Kemp, des cheveux, Kemp, des ongles et des muscles, Kemp ! En réalité, l'organisme tout entier d'un homme — à l'exception des cellules rouges de son sang et des pigments foncés de ses cheveux — est fait de tissu transparent, incolore : tant il faut peu de chose pour nous rendre visibles les uns aux autres ! Pour la plus grande part, les fibres d'un être vivant ne sont pas plus opaques que l'eau.

— Évidemment ! évidemment ! s'écria Kemp. Je n'avais songé cette nuit qu'aux larves de mer et aux méduses.

— Maintenant vous me comprenez! Vous êtes au courant de tout ce que je savais, de tout ce que j'avais dans l'esprit, un an après avoir quitté Londres, — il y a six ans. Mais je gardais tout pour moi. Il me fallait poursuivre mon travail dans des conditions désavantageuses et effrayantes. Hobbema, mon maître, était de ces savants qui vous fixent une limite dans la science ; et, de plus, un voleur d'idées, sans cesse à fouiller la pensée des autres... Vous connaissez la fourberie ordinaire du monde scientifique! Moi, je ne voulais rien publier ; je ne voulais pas que cet homme vînt partager ma gloire... Je continuai à travailler. Parti de ma formule, j'approchai peu à peu de l'expérience, de la réalité. Je n'en parlais à âme qui vive, parce que je voulais lancer ma découverte sur le monde avec une force écrasante et devenir célèbre d'un seul coup. Je repris la théorie des pigments pour combler certaines lacunes, et soudain, — sans dessein arrêté, par accident, — je fis une découverte en physiologie.

— Vraiment?

— Vous connaissez la matière colorante du sang : elle est rouge. Eh bien, on peut la rendre blanche, incolore, sans troubler aucunement ses fonctions normales.

Kemp poussa un cri de surprise et d'incrédulité. L'homme invisible se leva et se mit à arpenter le cabinet.

— Oh! vous pouvez vous récrier! Je me rappelle ce jour-là. Il était tard, le soir (dans la journée, on était assommé par les élèves sots et paresseux) ; je travaillais là quelquefois jusqu'à l'aurore. La lumière se fit tout à coup dans mon esprit, complète et splendide. J'étais seul. Le laboratoire était tranquille, éclairé en silence par ses hautes lampes éclatantes... On pouvait rendre transparent un tissu, un animal! Exception faite des pigments, on pouvait le rendre invisible! « Je pourrais devenir invisible! » me dis-je à moi-même. Et soudain je me rendis compte de ce que peut un albinos possédant un secret semblable. C'était renversant! Je laissai le liquide que j'étais en train de filtrer et j'allai contempler le ciel et les étoiles par la grande fenêtre. « Je pourrais être invisible! » me répétais-je.

» Réaliser cela, ce serait dépasser la magie. J'apercevais déjà, dégagé des ténèbres du doute, le tableau magnifique de

tout ce que l'invisibilité pouvait représenter pour un homme : le mystère, le pouvoir, la liberté. D'inconvénients, je n'en voyais aucun. Songez donc ! Moi, un pauvre physicien de quatre sous, professeur de jeunes sots dans un collège de province, moi, je pourrais instantanément devenir ce prodige! Je vous le demande, Kemp, si vous... N'importe qui, je vous dis, se serait jeté à corps perdu dans cette étude... Je travaillai trois ans, et il n'est pas de montagne de difficultés qui, soulevée, ne m'en ait laissé voir une autre. La minutie infinie des détails ! Et l'exaspération ! Et un collègue, un de ces provinciaux, toujours furetant : « Eh bien, quand allez-vous enfin publier votre travail ? » C'était là son éternelle question. Et les élèves ! Et la gène ! Mille entraves ! Je supportai trois années de ce régime... Et, après trois années de réserve et d'angoisses, je reconnus que d'aller jusqu'au bout de mon affaire, c'était impossible, impossible.

— Pourquoi ? demanda Kemp.

— L'argent ! l'argent ! — répondit l'homme invisible.

Et il se leva pour regarder par la fenêtre. Puis il se retourna brusquement :

— Alors, je volai le vieux, je volai mon père... Mais l'argent n'était pas à lui... Il s'est tué.

H. G. WELLS

Traduit de l'anglais par ACHILLE LAURENT.

(A suivre.)

LA MISSION

FOUREAU-LAMY[1]

Un arrêté du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, en date du 5 mars 1898, confiait à M. Fernand Foureau, correspondant du ministère de l'Instruction publique, et au commandant Lamy, du 1er régiment de tirailleurs algériens, une mission « à l'effet de poursuivre l'exploration scientifique du Sahara entre l'Algérie et le Soudan ».

La traversée du Sahara, de l'Algérie au Soudan, par le pays targui, avait déjà été tentée. En 1879, le lieutenant-colonel Flatters, à la tête de trente méharistes et de cinquante chameliers chambba, fit un premier essai. Devant les dispositions hostiles des Touareg Adzjer, il dut rebrousser chemin. L'année suivante, il repartit avec une troupe plus solide et mieux organisée ; mais il fut imprévoyant et accorda trop de confiance à ses guides. On sait de quelle lugubre façon la mission finit. Le prestige de la France avait reçu une rude

1. Cet article a été écrit d'après les notes adressées à la Société de Géographie de Paris par M. Foureau, au cours de son voyage, et insérées dans les Bulletins de cette Société; les interviews de M. Ch. Dorian, publiées dans *la Liberté* de juin 1899; les renseignements que M. Foureau a bien voulu me fournir personnellement depuis son retour; deux correspondances privées du commandant Lamy; enfin, plusieurs lettres d'officiers de l'escorte de la mission.

atteinte dans le désert. Ahitarhen, le chef des Touareg Hoggar, n'écrivait-il pas ; « Je vous informe de ce qui est arrivé à ces chrétiens, c'est-à-dire au colonel Flatters, qui est venu chez nous avec des hommes armés de mille cinq cent cinquante canons, dans l'intention de traverser le pays des Hoggar ; mais les gens de cette contrée les ont combattus pour la guerre sainte de la manière la plus énergique, les ont massacrés, et c'en est fini. » Pour la renommée du nom français, il importait de venger Flatters et de passer là où il avait été arrêté. C'est la mission Foureau-Lamy qui devait avoir l'honneur, vingt ans après le drame de Tadjenout, de rétablir notre réputation dans le Sahara central.

Elle avait pour but de « poursuivre l'exploration scientifique du Sahara ». Cette contrée, dans une grande partie du trajet à fournir, avait déjà été visitée et décrite par Henri Barth et Erwin de Bary. Mais leurs relations laissaient encore place à bien des observations. Voyageant, l'un avec une faible escorte, l'autre sous une fausse qualité qu'il lui importait de ne pas laisser surprendre, ils n'avaient eu ni l'un ni l'autre pleine liberté de mouvement. Mais la mission Foureau-Lamy n'avait pas qu'à parcourir des régions déjà traversées ; elle devait s'engager sur des territoires encore inexplorés. Son programme était ample : étudier la topographie, l'orographie, l'hydrographie du Sahara central pour l'établissement d'une carte définitive ; procéder à des observations magnétiques et météorologiques ; étudier la botanique, la zoologie, l'entomologie, la géologie, l'histoire, l'archéologie, l'ethnographie de ces contrées ; vérifier et compléter ce qu'on en savait déjà ; en un mot, donner à la science un Sahara nouveau.

Par ce but scientifique, un autre devait être atteint. Tout d'abord, prouver enfin aux Touareg, en traversant les régions qu'ils prétendent interdire aux Européens, que la France est chez elle dans cet hinterland algérien et qu'elle peut y imposer sa loi. Puis, une fois atteintes « les marches du Soudan », se diriger vers le Tchad, s'y réunir avec d'autres missions envoyées par le ministère des Colonies, la mission Voulet-Chanoine et la mission Gentil, qui devaient converger vers ce point, venant l'une de l'ouest, l'autre du sud, du Soudan et du Congo ; « accomplir » — comme l'écrivait

Foureau — « les destinées de la France d'Europe au sud de la France algérienne, vers la France tropicale »; lier d'une manière réelle, afin de n'en former qu'un tout, nos possessions algéro-sahariennes, soudanaises et congolaises.

***

Pour mener à bien une telle œuvre, le chef de la mission et le commandant de l'escorte étaient bien les hommes qu'il fallait. M. Fernand Foureau est né en 1850 sur le granit limousin. Il se préparait à l'École centrale quand éclata la guerre de 1870. Il s'engagea et combattit dans les équipages de la flotte. La campagne finie, il renonça à son premier projet d'avenir et se mit à voyager, par la France d'abord, puis en Algérie. Une excursion à Ouargla, en 1876, avec son ami Louis Say, enseigne de vaisseau, décida de sa vocation d'africain. Depuis lors, pas un hiver ne s'écoula sans qu'il retournât dans le Sud algérien. En 1878, il fonda la compagnie, aujourd'hui prospère, de l'Oued-Rirh pour l'exploitation des palmiers dans la région de ce nom. Les nécessités de l'entreprise, comme ses goûts naturels, lui firent sillonner en tous sens le pays, étudiant les lieux, les habitants, leurs usages, leurs coutumes, leur religion, et peu à peu naissait et se formait en son esprit le dessein d'aller au Tchad à travers le désert. En 1881, se jugeant suffisamment armé, il sollicita du ministère de l'Instruction publique une mission pour reprendre l'œuvre de Flatters. On hésita à lui confier tout d'abord une tâche si difficile, mais on lui donna les moyens de préparer pour l'avenir la réalisation de cette grande entreprise. A partir de ce moment, presque chaque année, M. Foureau fut chargé de diverses missions dans le Sahara. Chaque fois, il avança un peu plus loin, liant des rapports avec les chefs touareg, devenant pour les habitants du désert une figure familière; bien plus, comme il apportait souvent la pluie avec lui, sa venue était généralement accueillie avec joie, et on lui donna le surnom que porte dans le Coran celui qui fait pleuvoir : *l'Homme aux éperons verts*. Grand, d'une maigreur musclée comme les gens du désert, le port digne, la stature majestueuse, on comprend qu'il en impose à ces hommes sur

qui la prestance humaine a tant de pouvoir ; sa longue figure émaciée, dont la structure vigoureuse apparaît sous la peau tannée, allongée encore par une barbiche noire, et où se lisent la volonté, l'énergie, la patience, le calme, la maîtrise de soi, la loyauté, inspire le respect et la confiance. Vrai conducteur d'hommes, il a la parole froide, brève, précise. le geste vif et décidé. Il attache à lui. Cet homme réfléchi et posé, inaccessible aux enthousiasmes irraisonnés, comme aux découragements stériles, est fait pour réussir dans ses desseins.

Le commandant Lamy était né en 1858, à Mougins, près de Cannes. Élevé par un père et une mère rigides dans le devoir, il était entré à Saint-Cyr, et du jour où il en sortit, en 1879, comme sous-lieutenant au 1er tirailleurs, il alla partout où nous eûmes à combattre, en Tunisie, au Tonkin, et partout il se distingua. Lorsqu'on créa le poste d'El-Goléah, le capitaine Lamy en demanda et en obtint le commandement : il le garda trois ans. Ce qu'il fit d'El-Goléah, on le sait : un poste modèle. admirablement organisé, merveilleusement desservi par ses méharistes. Lui-même, constamment en route, explorait le pays, nouant, comme le faisait Foureau, des relations avec les chefs du Sud, acquérant lui aussi prestige et autorité parmi les indigènes, par son habileté énergique et conciliante. En 1893, il partit pour le Congo avec un de ses amis; il y resta un an, et là lui poussa plus forte l'idée qu'il avait déjà eue à El-Goléah de relier, par le Sahara et le Soudan, l'Algérie au Congo. Quand fut décidée l'expédition de Madagascar, il tenta en vain de partir : son bataillon ne fut pas désigné. Mais peu après, Lamy fut chargé de recruter des convoyeurs kabyles, et de les diriger pendant la marche sur Tananarive. La campagne achevée, il resta encore deux ans à Madagascar. Devenu chef de bataillon et commandant de cercle, il se montra administrateur de premier ordre. A son retour en France, retour qu'il effectua, pour compléter son instruction, par le Transvaal et le Cap, il fut attaché à la maison militaire du Président Faure. Il n'avait sollicité ce poste qu'avec la pensée que là il serait mieux pour faire aboutir ses projets.

Le commandant Lamy, qui avait une grâce parfaite dans la

brillante tenue des tirailleurs, était un charmeur. Grand, blond, portant toute sa barbe, le front haut et large, il abritait derrière un lorgnon des yeux d'un bleu magnétique. Très bon, au fond très tendre, c'était, dans un corps de fer et sous la rigidité du commandement, un sensitif et un imaginatif; il avait emporté et il portait sur son cœur quelques franges du drapeau de son régiment, et, jusqu'au jour de sa mort, il resta persuadé que ce talisman protégeait la mission. Patriote dans l'âme, il ne songeait qu'à son pays, jamais à lui-même : dans ses lettres les plus intimes, il n'exprime qu'un désir : une fois la mission achevée, se reposer quelques mois, puis aller reprendre « tranquille et ignoré le commandement d'un bon bataillon de tirailleurs, prêt à partir pour où on l'enverrait ». Soldat loyal et brave, d'une bravoure souriante, comme l'a dit un de ses officiers, c'était un chef admirable. Dur à lui-même comme aux autres, réfléchi au conseil, ardent à l'action, ferme dans ses desseins, il savait trouver les paroles et les gestes qui attirent et entraînent. Il eût mené ses officiers et ses soldats au bout du monde. Un instant, alors qu'on ignorait si la mission, parvenue dans l'Aïr, pourrait pousser à l'Est jusqu'au Tchad, et réaliser le grand dessein, il en conçut un autre, qui était de ramener sa troupe de l'Aïr à Tombouctou, de Tombouctou au Touat, du Touat à Alger, par un circuit immense, tout en pays targui, et il l'eût fait comme il le disait.

Foureau et Lamy, avant 1897, ne se connaissaient que de nom. Ce fut un de leurs amis, M. Le Châtelier, ancien camarade de Lamy aux tirailleurs, qui, sachant leurs projets communs, les aboucha. Les deux hommes se plurent, s'entendirent, et l'événement prouva que leur conjonction était heureuse. Il la fallait pour accomplir ce qu'isolément chacun avait rêvé.

*
* *

La mission fut organisée avec les plus grands soins. Avant tout, il fallait de l'argent. Le fonds principal fut constitué à l'aide du legs fait par M. Renoust des Orgeries à la Société de Géographie de Paris, à charge pour cette compagnie « de favoriser des missions qui, à l'intérieur de l'Afrique, peuvent

contribuer à faire un tout homogène de nos possessions actuelles de l'Algérie, du Soudan et du Congo ». La mission Foureau-Lamy était toute désignée pour profiter de cette libéralité. Le surplus de la somme nécessaire fut parfait à l'aide de subventions du ministère de l'Instruction publique, du ministère des Colonies, du comité de l'Afrique française, du Gouvernement général de l'Algérie et de dons particuliers.

M. Foureau, qui avait la direction suprême de la mission, s'occupa d'en constituer le personnel scientifique et civil, et d'en préparer les approvisionnements en vivres et en marchandises. Il s'adjoignit tout d'abord son jeune collaborateur, M. Villatte, attaché à l'Observatoire d'Alger, qui, depuis six ans, l'avait accompagné dans ses différents voyages. M. Pinetou de Chambrun, sous-lieutenant d'artillerie de marine, fut mis à sa disposition par le ministre de la Marine, pour collaborer, avec M. Villatte, aux observations astronomiques. Un naturaliste, M. du Passage, partit aussi avec la mission; mais, aux environs de Temassinin, la fatigue le contraignit à retourner en arrière. M. Foureau emmenait encore avec lui un personnage religieux fort connu des Touaregs, Abd-en-Nebi, targui lui-même, mokhaddem de la zaouïa des Tidjania de Ouargla, puis El-Hadj-Abdul-Hakem, ben Cheikh, khalifa du Caïd des Chambba, de Ouargla, et cinq autres Chambba. La fidélité de ces indigènes ne se démentit pas un seul instant et, durant toute la route, ils rendirent les plus grands services. M. Charles Dorian, député de la Loire, accompagnait M. Foureau avec une mission du ministère du Commerce.

Du désastre de la seconde mission Flatters ressortait un enseignement : la traversée du pays targui n'était possible qu'à une troupe compacte, homogène, bien armée, qui pût, par la seule apparence de sa force, décourager toute velléité d'attaque. L'expédition scientifique devait donc être accompagnée d'une telle escorte. Tandis que M. Foureau procédait plus spécialement à l'organisation scientifique et matérielle de la mission, le commandant Lamy préparait cette escorte. Il eût pu la composer à l'aide d'engagements volontaires, comme avait fait Flatters; il préféra la former avec des hommes qu'il connût et en qui il eût confiance, qui le connussent et qui

eussent confiance en lui. Il prit donc dans son bataillon du 1er tirailleurs une compagnie choisie parmi les hommes de tout le bataillon; et tel était son ascendant, que tout le monde voulait le suivre. Il dut faire une sélection, et obtint de la sorte une troupe remarquable par sa solidité, son endurance, sa cohésion, son homogénéité. Le cadre comprenait le capitaine Reibell, les lieutenants Métois, Verlet-Hanus, Britsch, le lieutenant indigène Oudjari, qui déjà avaient fait campagne avec Lamy; les médecins-major Fournial et Haller. Un détachement de tirailleurs sahariens, sous les ordres du lieutenant Rondeney, et douze spahis commandés par un maréchal des logis complétèrent l'effectif. En cours de route. à In-Azaoua, trente autres spahis. venus avec le lieutenant de Thézillat pour ravitailler la mission, furent retenus par le commandant qui redoutait pour eux les périls du retour. Les hommes, armés du fusil Lebel, partaient en tenue de campagne, avec la charge réglementaire de cent vingt cartouches; cent cinquante mille cartouches étaient transportées à dos de chameaux ainsi que deux canons Hotchkiss approvisionnés chacun à deux cents coups. Le 14 octobre 1898, les différents éléments de la mission étaient concentrés à Sedrata. à côté de Ouargla.

* * *

M. Foureau et le commandant Lamy attendirent quelques jours pour laisser à ces éléments le temps de se bien amalgamer; et, le 23 octobre 1898, le signal du départ fut donné.

L'escorte entière était montée à méhara; seuls les officiers, les civils et les spahis étaient à cheval. Un convoi de mille deux cents chameaux portait les vivres, les munitions et les marchandises. L'ordre de marche était le carré : en tête une section de front sur un seul rang; en queue, une autre section dans la même formation; entre les deux le convoi, protégé sur chacun de ses côtés par une section. En outre, une pointe d'avant-garde précédait la colonne et des flancs-gardes marchaient à une centaine de mètres des sections latérales. De la sorte on était à tout instant et en tout sens prêt à faire face au danger. Chaque soir, au campement, les hommes établissaient

un premier retranchement à l'aide d'abatis, quand on trouvait du bois, avec une partie des bagages quand on n'en trouvait pas; une seconde enceinte, formée de bagages, complétait une fortification presque inexpugnable; les hommes couchaient à côté de leurs armes, des sentinelles veillaient, des patrouilles battaient le terrain autour du camp.

La route que suivit tout d'abord la mission était connue : c'est à peu près la bissectrice de l'angle formé par l'itinéraire de Flatters en 1880, et celui de Foureau en 1896. La direction, presque rectiligne du nord au sud jusqu'à El-Biodh, s'infléchit alors vers le sud-sud-est jusqu'à Temassinin, pour reprendre ensuite franchement vers le sud jusqu'à Aïn-El-Hadjadj. Ce furent les bons jours de la mission : point trop de souci à l'endroit de la nourriture et de la boisson. Les dunes, hautes parfois de trois cents mètres, portaient une végétation suffisante pour la pâture des chameaux et, au pied des monts de sable, s'étalaient des nappes d'eau amassées à la saison des pluies; hommes et animaux pouvaient boire à leur soif. D'El-Biodh à Temassinin, changement de terrain : c'est sur un plateau pierreux, âpre, rugueux, dur à la marche, que la colonne se développa. Aussi était-elle fatiguée quand la petite oasis de Temassinin, plantée d'environ deux cents palmiers, lui offrit un lieu de repos. Elle y resta six jours, pendant lesquels hommes et bêtes se refirent. La nourriture des nombreuses montures et bêtes de somme était d'un gros souci pour les chefs de l'expédition. Si, jusqu'à Tebalbalet, ils purent sans trop de peine nourrir et abreuver toute cette chamellerie, à partir de Tebalbalet, il n'en fut plus de même. Aucune trace de végétation, aucune nappe d'eau. Au dire des indigènes rencontrés en route, il n'avait pas plu depuis trois ou quatre ans. Il fallut donc charger sur les bêtes, en outre de leur faix habituel, nourriture et boisson pour plusieurs jours. En même temps, on entrait dans un pays de montagne; l'escalade de la chaîne du Tassili commençait : marche pénible dans un terrain accidenté, aux pentes rapides, où l'on ne pouvait défiler qu'un à un, où l'on devait redoubler de précautions. Les Touareg se montrèrent; mais la force de la mission leur fit impression, et ils n'osèrent rien tenter. Le 3 décembre, l'expédition arrivait en bon ordre et en bon

état à Aïn-El-Hadjadj. A partir de là, elle allait abandonner les régions explorées pour entrer dans l'inconnu.

***

Avant de quitter Alger, M. Foureau avait écrit aux chefs touareg, avec qui il était en rapport, pour leur donner rendez-vous à Aïn-el-Hadjadj : il ne les y trouva pas. Il fallait des guides. Pendant que la mission séjournait à Aïn-el-Hadjadj, des groupes d'Azdjer se montrèrent autour d'elle. Dès le premier contact, M. Foureau prit soin de déclarer que l'expédition venait avec les desseins les plus pacifiques; que son appareil militaire n'était destiné qu'à la protéger en cas d'attaque; qu'elle ne ferait pas usage de ses armes la première, mais que, si on l'y contraignait, elle anéantirait ceux qui l'attaqueraient. Et pour montrer le pouvoir de ses armes, le commandant Lamy fit tirer sur les montagnes quelques salves et quelques coups de canons. Édifiés par les ravages que causèrent dans les roches balles et obus, les Touareg se tinrent pour avertis; habilement sollicités par les Chambba de la misson, ils consentirent à fournir deux guides.

A Aïn-el-Hadjadj, une partie seulement du Tassili avait été franchie; il fallut cinq journées encore pour en achever la traversée. Le Tassili, qui dans cette seconde partie prend le nom de Tindesset, varie de quatre cents à mille quatre cents mètres d'altitude. Formé de roches volcaniques et de grès, la végétation y fait défaut, l'eau y est très rare. Suffisants pour une caravane ordinaire, les puits ne l'étaient pas pour un convoi de plus de mille chameaux. Il fallait les déblayer, les creuser davantage, et encore n'en tirait-on qu'une très petite quantité de mauvaise eau. La marche y était fort difficile, par des sentiers de chèvres où bêtes et hommes ne pouvaient avancer qu'en file indienne. En outre, la température présentait d'énormes écarts; elle s'élevait le jour à 25° au-dessus de zéro; et la nuit, elle descendait à 10° au-dessous : « L'encre gèle au bout de ma plume », écrivait le commandant Lamy. Malgré toutes ces difficultés, la mission poursuivait sa route avec entrain et gaieté, militaires et civils rivalisant de

zèle et de bonne humeur, et, le 9 janvier 1899, elle franchissait dans le Djebel Ahorrene, par mille trois cent vingt-six mètres d'altitude, la ligne de partage des eaux entre le bassin de la Méditerranée et celui de l'Atlantique. Durant ces pénibles étapes, la mission n'avait cessé d'être tenue en contact avec l'Algérie par le capitaine Pein, commandant du poste de Ouargla.

Le Tassili franchi, il fallut recommencer les escalades dans un nouveau plateau granitique, également stérile, encore plus dépourvu d'eau, celui de l'Anahef. Cette montée à travers des roches rugueuses dura dix jours. Les hommes supportèrent sans grands dommages fatigues et privations ; il n'en fut pas de même des chameaux ; ils commencèrent à tomber sur la route et c'est avec un convoi déjà diminué que la mission parvint à Tadent. Cette oasis offrit heureusement dans ses alentours des pâturages assez abondants ; les bêtes purent se nourrir et, en dix jours, s'abreuver deux fois.

On approchait de la région où Flatters avait été massacré. Les chefs de la mission songeaient à l'aller reconnaître. D'après les récits algériens, le lieu du drame s'appelait Bir-el-Gharama. Où était au juste ce Bir-el-Gharama? Les Touareg interrogés au cours de la route prétendaient ne pas même connaître ce nom. On avançait donc sans renseignements certains. A Tadent, la mission fut rejointe par un convoi de ravitaillement escorté de trente méharistes chambba sous les ordres de Kaddour-ben-Mohammed, caïd des Chambba Ouled-ben-Saïd. Le commandant le chargea de chercher un guide qui connût l'endroit du massacre, et pût y conduire. Kaddour ben Mohammed parvint à en découvrir un. Le commandant Lamy, M. Foureau et M. Ch. Dorian partirent avec lui et vingt-cinq méharistes du convoi de ravitaillement, pendant que la mission demeurait à Tadent.

Pour prévenir les Touareg, au cas où ils auraient voulu renouveler l'attentat, la petite troupe marche à toute allure. En trois jours, à travers un pays semé de rochers, dépourvu d'eau et de végétation, elle arrive à l'oued Tadjenout, à l'ouest-nord-ouest de Tadent. C'est un long ravin, étroit, sinueux, encaissé profondément entre des collines escarpées, d'aspect sinistre. Dans la partie nord du lit de l'oued, presque

toujours à sec, se trouve un puits, entouré de quelques maigres tamarins. C'est là, c'est à ce puits de Tadjenout, que, d'après le récit du guide targui, Flatters a été massacré. Dans ce coupe-gorge, le guet-apens avait été préparé de main de maître. Pendant que Flatters, confiant dans ses guides, les suivait avec une partie de son escorte, les Azdjer, prévenus par eux, avaient garni toutes les issues de postes invisibles, et, quand le colonel fut parvenu au puits, ils tombèrent sur lui de toutes parts. Ce fut fait en un clin d'œil. Le guide targui, qui avait entendu maintes fois le récit de l'événement, le refit sur place. Il ajouta que quelques années plus tard, le bruit s'étant répandu qu'une expédition allait partir d'Algérie pour venger Flatters, les Touareg brûlèrent tout ce qui se trouvait au puits de Tadjenout, ossements et débris. De fait, des cendres étaient encore là. M. Foureau et le commandant Lamy y recueillirent quelques fragments de crâne et un talon de chaussure européenne. C'est tout ce qui reste de la seconde mission Flatters. Ce devoir rendu à la mémoire de Flatters et de ses compagnons, la petite troupe se remit en marche pour regagner Tadent. Arrivée par le sud, elle repartit par le nord. Pendant deux jours, elle fut sans eau, mourant de soif. Le soir du troisième jour, elle ralliait à Tadent le gros de la mission. Là, deux jours encore se passèrent à établir les charges, à constituer des approvisionnements d'eau, de fourrage et de bois, et la marche vers le sud reprit le 27 janvier. Le point où l'on tendait était Assiou.

*
* *

La mission mit sept jours à l'atteindre. Ce furent de rudes journées, les plus rudes peut-être de tout le parcours. Au départ de Tadent, par douze cents mètres environ d'altitude, la marche commença sur un terrain analogue à ceux qu'on avait rencontrés jusqu'alors; bientôt, à mesure qu'on avançait vers le sud, les pentes s'infléchissaient, et à six cent cinquante mètres d'altitude s'ouvrit la plaine redoutée du Tanezrouft. Littéralement Tanezrouft veut dire : « Désert de la pierre blanche »; le nom est inexact, car, dans cette région, la pierre est noire ou grise; mais c'est bien le désert, le désert absolu :

une plaine unie, couverte d'un gravier pointu où affleurent des dalles de grès, « une mer de rochers », a écrit Barth. Rien de vivant : pas un quadrupède, pas un oiseau, pas un insecte ; pas un arbre, pas un buisson, pas une herbe ; pas un puits, pas une goutte d'eau ; rien que du sable et des rochers, à perte de vue, et, comme signes de la vie qui a passé par là, mais n'a pu aller plus loin, des carcasses de chameaux. Ce qu'était la marche sur un pareil sol, on le devine. Accablés sous le faix, les chameaux succombaient ; pour les alléger et les sauver, et, en les sauvant, sauver la mission, le commandant fit mettre pied à terre à toute l'escorte, lui-même et ses officiers donnant l'exemple, et, cinq jours durant, ce furent des étapes quotidiennes de quarante-cinq kilomètres. Promptement, les chaussures furent coupées ; les hommes marchaient toujours, les pieds nus, souvent en sang. Et le soir, après avoir marché tout le jour, sous un soleil de feu, il fallait, au campement, sous une lune glaciale, décharger les bêtes, établir le retranchement, fournir les gardes, et, pour supporter ces fatigues surhumaines, tout le monde était à la ration : deux litres d'eau par jour et par homme, pour tous les usages. Grâce à l'énergie indomptable des chefs, le moral de tous se maintint ferme. Il n'y eut qu'une défaillance, ou plutôt un coup de folie : un tirailleur indigène, à bout de forces, se suicida. Marche vraiment épique et sans précédent. « J'avais souvent visité des pays inhospitaliers, écrivait le commandant Lamy, exécuté des marches forcées sous un soleil de plomb ; mais jamais on n'a vu, à aucune période de l'histoire, une troupe régulière de deux cent soixante fantassins et treize cavaliers franchir une distance de deux cent cinquante-deux kilomètres en six jours consécutifs de marche à pied, et cela au delà du tropique ! »

Dans le Tanezrouft, la mission avait rejoint l'itinéraire de Barth qu'elle ne devait plus quitter jusqu'à son arrivée dans l'Aïr. Après cinq jours de marche sur les pistes déjà parcourues par Barth, elle arriva à Assiou où trente-neuf ans auparavant il avait campé. A cette époque, la vallée d'Assiou, « couverte d'une maigre verdure, avec quatre puits », avait une grande importance comme point d'eau pour les caravanes de Ghadamès au Touat. Elle ne l'a plus aujourd'hui, car ses

puits sont épuisés. En y arrivant, la mission ne put recueillir qu'une centaine de litres d'eau; force fut donc de s'établir à quelques kilomètres plus au sud, à In-Azaoua, dont les puits ont remplacé ceux d'Assiou. Si les hommes avaient résisté, il n'en était pas ainsi des bêtes. Plus de cent cinquante chameaux étaient tombés sur la route, et les autres étaient épuisés. Pendant que la mission campait à In-Azaoua, pour les refaire un peu, on les conduisit à une trentaine de kilomètres à l'est, où de maigres pâturages leur fournirent quelque nourriture. Les choses commençaient à se gâter. M. Foureau et le commandant Lamy, examinant froidement la situation, s'accordèrent à penser qu'avec des montures et des bêtes de somme en nombre insuffisant et si affaiblies, il ne serait pas possible d'emporter d'un seul coup toutes les charges du convoi. Ils firent construire par les tirailleurs une redoute en pierres sèches, « le fort Flatters », pour y laisser une garnison avec les charges et les bagages que l'on ne pourrait emporter tout d'abord, et qu'on reviendrait chercher plus tard. Pendant qu'on y travaillait, arriva un dernier convoi de ravitaillement conduit par le lieutenant de Thézillat avec trente spahis sahariens. Le commandant, jugeant que ce serait folie et mort certaine de leur laisser tenter le retour par le Tenezrouft, les retint avec lui.

*
* *

A partir de ce moment et pour de longs mois, toute communication était rompue entre l'Europe et la mission. On reçut en avril des lettres de M. Foureau et du commandant Lamy, datées d'In-Azaoua, 9 février. Puis, ce fut le silence. Pendant ce temps, des bruits alarmants, partis de l'ouest et de l'est, d'In-Salah et de Tripoli, commencèrent à se répandre, gagnant peu à peu en précision, en vraisemblance. Tout d'abord, une rumeur venue du Touat : la mission avait été massacrée près d'un lac aux environs d'In-Salah; c'était impossible, In-Salah se trouvant à plusieurs centaines de kilomètres du trajet suivi par la mission. Plus tard, des caravanes, venues du Soudan à Tripoli par Ghadamès, racontaient les unes que les Touareg de l'Aïr coalisés avaient anéanti la

mission aux portes d'Agadès ; d'autres, que la mission, après avoir séjourné quelque temps dans l'Aïr, avait été trahie par ses guides, et massacrée sur la route de Zinder. Et les mois s'écoulaient sans qu'il arrivât de nouvelles directes. Que s'était-il passé depuis In-Azaoua? Y avait-il eu combats, trahison, massacre? Était-il donc écrit que ce pays targui était infranchissable, même à une troupe aussi forte, aussi solide, aussi héroïque, aussi admirablement commandée? Ceux qui connaissaient le commandant Lamy n'avaient pas perdu confiance. Ils se souvenaient qu'à son départ de France, il avait dit : « Vous serez peut-être un an sans nouvelles de nous. Pendant ce temps on vous dira que nous avons été massacrés ; n'en croyez rien. » Enfin, le 30 décembre 1899, un télégramme signé de lui parvenait à Paris, par Lagos. Il annonçait que « la mission au complet, en bon ordre, en bonne santé » était arrivée à Zinder au commencement de novembre.

Qu'était-il advenu de février à novembre? Quand, à In-Azaoua, les chameaux revinrent du pâturage, M. Foureau et le commandant Lamy avaient jugé qu'il n'était pas possible de faire partir toute la troupe en une seule colonne ; les bêtes harassées et débilitées n'auraient pu porter les charges. Ils laissèrent donc le lieutenant Rondeney avec soixante hommes et une partie des bagages au « fort Flatters ». Les autres partirent pour le sud le 11 février. Douze jours plus tard, par un pays où les montagnes sont coupées par les lits de rivières à sec, où poussent des graminées et des gommiers, où les antilopes et les gazelles sont nombreuses, ils arrivaient à Iferouane, le premier village de l'Aïr. L'Aïr, dans les espérances de la mission, était la terre promise. Ce fut la terre maudite, où, après avoir triomphé de la nature, il fallut lutter contre les hommes.

*
* *

Dès l'arrivée à Iferouane, le commandant avait fait construire un camp solidement défendu par des abatis de gommiers. Bien lui en prit, car, peu de jours après, il allait être attaqué. La grosse affaire était de manger. Le pauvre pays d'Iferouane, cultivé par quelques centaines de nègres esclaves, ne pouvait

nourrir la mission que pendant sept ou huit jours. Les provisions et les vivres de conserve étaient restés à In-Azaoua. Pour les aller chercher, il fallait des chameaux, autant que possible des chameaux frais. On cherchait vainement à en acheter aux nomades Keloui qui sont, dans cette région, les convoyeurs du désert. Un d'eux finit par en promettre quatre cents. Les quatre cents chameaux arrivèrent en effet, mais montés par les guerriers des tribus voisines, avec une troupe nombreuse de fantassins. C'était l'attaque : elle fut repoussée vigoureusement, victorieusement, sans perte d'hommes pour l'escorte. Mais il fallait renoncer à l'espoir de trouver des chameaux. « Je décide alors, écrit le commandant Lamy, de profiter de la terreur produite sur les Touareg par leur défaite, et du dernier souffle des chameaux qui nous restent, pour aller chercher notre matériel et notre personnel à In-Azaoua. Je pars le 16 mars avec une centaine d'hommes et tous nos animaux; je suis à In-Azaoua sans incident le 26 mars, et en repars le soir même avec tout ce que je peux enlever, brûlant les vivres et le matériel que le manque de chameaux ne nous permet pas d'emporter; et je rentre le 7 avril ayant parcouru 547 kilomètres en vingt-deux jours. Les Touareg, toujours sous l'impression de leur défaite, ne se montrent plus; ils se contentent de faire le vide autour de nous. Toutes nos démarches pour louer des animaux sont vaines; on nous promet toujours des chameaux, mais ils n'arrivent pas, Pendant ce temps, nous essayons de sauver ce qui nous reste de notre ancien troupeau, en le menant sur les meilleurs pâturages. Rien n'y fait; nos anciens chameaux continuent à mourir, et les Keloui restent invisibles et insaisissables. »

Pendant ces longs mois d'attente, les vivres s'épuisèrent, et c'était, à brève échéance, la famine et la détresse. Sous peine de mourir de faim, il fallait sortir de là. On résolut donc de refaire ce qu'on avait déjà fait au départ d'In-Azaoua. Un premier échelon quitta Iferouane le 25 mai, et un poste y resta sous les ordres du capitaine Reibell pour garder la partie du matériel qu'il était impossible d'emporter. Les gens du pays avaient assuré qu'à Aguellal la mission pourrait trouver des vivres. Elle n'y trouva rien. C'est de ce village qu'était partie l'attaque du mois de mars. Craignant des représailles,

les habitants avaient fui. Quelques reconnaissances aux environs permirent de se procurer un troupeau de bœufs et quelques bêtes de somme. C'était la vie pour quelques semaines. Au commencement de juin, le commandant retourna à Iferouane avec toutes les bêtes disponibles. Là encore, faute de chameaux assez nombreux pour tout porter, il a le crève-cœur d'être réduit à brûler une grande partie du matériel, des marchandises, des biscuits, des viandes de conserves, les bagages et les tentes des officiers.

A peine revenu à Aguellal, il apprend que les Touareg organisent contre lui une nouvelle agression. Il se porte à leur rencontre avec cent cinquante fusils, et les met en déroute. Mais la faim reparaît. Il faut de nouveau partir. Pour faciliter la marche, on détruit encore une partie du matériel déjà considérablement réduit, et l'on s'avance vers Aoudéras par des vallées boisées où des singes se jouent dans les arbres. Mais sur tout le parcours on ne trouve pas de vivres; on ne trouve que très peu d'eau. On en est réduit à se nourrir de la chair des chameaux impotents, avec quelques poignées de mil ou de sorgho, mangés parfois en grain, faute d'eau pour en faire des galettes. Malgré toutes ces fatigues, malgré toutes ces privations, cette troupe admirable, toujours solide, toujours disciplinée, reste en bon état, sans défaillance, sans découragement, sans désordre. Partie d'Aguellal le 25 juin, elle est à Aoudéras le 4 juillet; elle y demeure dix-sept jours. Le 13 juillet, le commandant rassemble l'escorte, la passe en revue et, en quelques mots vibrants, dit à ses hommes la grandeur de leur tâche, la gloire de leur œuvre, la fierté que la France en aura; puis on tire quelques salves, et l'on vide quelques bouteilles de vin de France conservées précieusement en vue de ce jour.

A Aoudéras, comme à Aguellal, comme à Iferouane, le temps se passe à chercher des bêtes de somme, mais toujours en vain : offres, promesses, rien n'y fait. Enfin, M. Foureau reçoit du sultan d'Agadès Mili-Menzou, son vizir, ce « serki-touraoua » dont parle Barth, chargé des rapports avec les étrangers. Il accompagne un convoi de mil, et vient dire que le sultan conseille à la mission de ne point passer par Agadès, car elle n'y trouverait ni vivres, ni animaux. Tant que dure le

mil de Mili-Menzou, on reste à Aoudéras; mais, quand il est épuisé, il faut bien repartir. On marche quatre jours dans des montagnes couvertes de gommiers et de palmiers d'Égypte. On atteint Agadès, et on établit le camp sur un petit mamelon isolé d'où l'on commandait la ville et les puits.

La population de l'Aïr est misérable ; son sol ne lui fournit guère que du mil ; et, s'il ne renfermait en abondance le sel que les caravanes du Soudan viennent échanger contre des marchandises et des denrées, « il ne resterait, a dit Erwin de Bary, aux gens de l'Aïr qu'à mourir de faim ou à émigrer au Soudan ». L'accueil fait par le sultan n'est pas mauvais; mais la population reste défiante. Le temps s'écoule en palabres pour acheter des vivres et louer des bêtes de somme. On obtient assez facilement les vivres ; mais on ne peut se procurer qu'une douzaine de chameaux et une trentaine de bourricots. Ayant épuisé tous les moyens, M. Foureau se résout à pousser coûte que coûte vers Zinder, avec le convoi réduit dont il dispose.

*
* *

Le 10 août, la colonne quittait Agadès sous la direction d'un guide nommé Khelil, qui prétendait connaître parfaitement la route. Le soir, on campa au puits d'Aballakh, que le guide disait plein d'eau. Grande déception, il était à sec. Le lendemain, partie de très bonne heure par une chaleur brûlante, la mission, après une étape de quarante kilomètres, atteignait le puits d'Irhaiene : lui aussi était à sec. Le guide et les Chambba de la mission partent en reconnaissance à la recherche de points d'eau. Au bout de quelques heures, des coups de fusil tirés par eux annonçaient qu'ils en avaient trouvé. Par petits paquets, car la température torride et tant de privations avaient fini par amollir les hommes les mieux trempés, on gagne péniblement les puits, où l'on s'abreuve enfin. Le lendemain, on se remet en route. Le guide, qui jusque-là avait dirigé la colonne droit au sud, semble alors la faire marcher à l'est; on s'inquiète, on vérifie la direction, on s'aperçoit qu'elle n'est plus au sud. M. Dorian s'approche de Khelil et constate que son âne est chargé de sable et non

de grain; provision suspecte pour un homme qui entreprend un long voyage dans un pays sans ressources. On surveille le guide de plus près, et bientôt, on constate que de nouveau il marche vers le nord. La trahison n'était plus douteuse. On ficèle l'homme sur sa monture; on revient à Irhaiene où le traître est fusillé. Puis on donne à trois Touareg rencontrés l'avant-veille l'ordre de guider la marche vers Zinder. Ils obéissent en tremblant; mais dans la nuit ils se perdent, involontairement cette fois, semble-t-il. Que faire? On regagne encore Irhaiene; puis, suprême et chanceuse ressource, on remonte vers Agadès.

« Le 18 août, écrivait plus tard de Zinder le commandant Lamy, nous sommes à quelques centaines de mètres d'Agadès. Dans la ville, prévenue seulement quelques heures auparavant de notre brusque retour, retentissent le tambour et les cris de guerre. Notre petite colonne s'arrête dans une position où elle peut faire face à toutes les attaques, et attend le jour avant de s'approcher davantage. Au petit jour, nous nous avançons dans la formation de combat. Les murs et les maisons sont garnis de gens armés, mais l'on n'entend plus les cris de guerre, ni le tambour. Un parlementaire vient à notre rencontre, puis nous conduit sur l'emplacement de notre ancien camp, à mille cinq cents mètres de la ville. Il nous est promis de faire droit à nos réclamations. » Promesses vaines : des semaines et des semaines se passent en pourparlers. Le sultan d'Agadès ne fournissait pas de bêtes : seuls les prisonniers touareg épargnés à Irhaiene amènent quelques chameaux. Il était impossible de s'éterniser là et de s'exposer à y périr à petit feu. On se résolut à en venir à une mesure efficace. On occupa les bons puits, et on prévint le sultan que les habitants n'y puiseraient pas tant qu'ils n'auraient pas procuré à la mission les bêtes qu'elle demandait à louer depuis si longtemps. Cette résolution énergique fut suivie d'effet. Les gens d'Agadès amenèrent chameaux et bourricots, et sans perdre un instant, le 17 octobre, la mission put enfin reprendre sa route avec un convoi « hétéroclite de chameaux médiocres et d'ânes récalcitrants ». Le sultan d'Agadès, qui l'avait pourvue de nouveaux guides, la fit en outre accompagner par Mili-Menzou.

On traversa d'abord le Tagama, région entièrement inhabitée: c'est un plateau parfois ondulé, tout recouvert de halliers épais où s'ébattent antilopes, girafes, gazelles, pintades et sangliers. Mais, à cette époque de l'année, l'eau manquait: de place en place une petite mare offrait une boisson rare et médiocre. Après le Tagama, le Damergou. Là, plus de halliers, mais des champs de millet et de sorgho fort bien cultivés par les Moussoura, tribu de couleur chocolat, aux mœurs pastorales, hospitalières et paisibles; établis dans des villages formés de cases serrées les unes contre les autres, et entourées d'une enceinte qui en fait de petites places fortes, ils accueillirent fort bien la mission; peut-être aussi sa force et la présence de Mili-Menzou ne furent-elles pas étrangères à cet accueil. A Bakimarane, on quitta le Damergou pour entrer dans la région de Zinder. Là les halliers font place à des bois de grands arbres, au milieu de cultures de bechna. Enfin, le 2 novembre, la mission entrait à Zinder.

***

Il y avait neuf mois qu'elle avait quitté In-Azaoua, qu'elle avait été ravitaillée pour la dernière fois, qu'elle avait perdu tout contact avec l'Europe et avec les blancs, neuf mois qu'elle endurait les plus dures fatigues, les plus pénibles privations. Le 20 septembre, à Agadès, M. Foureau et le commandant avaient reçu des lettres du lieutenant Pallier les informant du terrible drame de la mission Voulet-Chanoine, et leur annonçant la présence des Français à Zinder. Le commandant avait tenu ces nouvelles secrètes, et c'est seulement à quelques kilomètres de Zinder qu'il les fit connaître aux officiers par la voie de l'ordre.

A Zinder, la mission trouvait installé le sergent Bouthel, de la mission Voulet-Chanoine, avec cent tirailleurs sénégalais. Le lieutenant Pallier était reparti pour la côte avec les plus mauvais éléments de la bande; avec le reste, les lieutenants Joalland et Meynier, après avoir vainement attendu M. Foureau jusqu'au 12 octobre, avaient poussé vers le Tchad. La mission Foureau-Lamy arrivait dans le meilleur état moral. «Le temps, au lieu de désagréger notre petite troupe, écrivait

le commandant, n'a fait qu'augmenter sa cohésion et son union. » Mais son état matériel était lamentable. Des bagages, il ne restait que des cendres à In-Azaoua et à Iferouane ; « l'hétéroclite » convoi rassemblé à Agadès était incapable d'aller jusqu'au Tchad. Car c'était bien par le grand lac qu'on allait revenir. M. Foureau avait en effet trouvé à Zinder des dépêches du ministre de l'Instruction publique qui lui laissaient « toute liberté sur le choix de son itinéraire de retour, soit par le Soudan, soit par le Tchad et le Congo, sans autre préoccupation que sa sécurité et l'état des régions ». S'il se décidait à revenir par le Tchad, et qu'il rejoignît les autres missions, parties du Soudan et du Congo, le commandant Lamy, mis à la disposition du ministre des Colonies, devait prendre le commandement des forces réunies, sans cesser de protéger la marche de Foureau. M. Foureau n'hésita pas : on reviendrait par le Tchad et le Congo : ainsi allait se réaliser son rêve et celui du commandant. Mais, avant de partir, il fallait se mettre en état de partir.

« Zinder est un centre très important, a écrit le commandant Lamy ; c'est la seule ville réellement digne de ce nom que nous ayons rencontrée depuis notre départ d'Algérie. Zinder elle-même est entourée d'une très haute muraille de huit à dix mètres de hauteur, en bon état. C'est une ville de huit à dix mille habitants, ayant des faubourgs presque aussi peuplés qu'elle-même. Tout le pays, aux alentours, est couvert de mil et de sorgho ; aucun pouce de terrain n'est perdu ; de très beaux arbres, gommiers et essences indigènes, couvrent presque tout le pays et lui donnent un faux air de verger. » Mais une mission avait déjà passé par là, s'y était approvisionnée et remontée. Il fallut deux grands mois pour se mettre en mesure de continuer la route. Entre temps, le commandant poussait une pointe vers l'ouest, à Tessaoua, dont le sultan refusait de reconnaître l'autorité d'Ahmidou, le nouveau sultan de Zinder, installé par le lieutenant Pallier. Quelques salves de lebels suffirent pour le persuader, et, l'ordre rétabli, le commandant rentra ; du même coup il recueillit près de trois cents chevaux. On annonçait de l'ouest l'arrivée prochaine d'une troupe de blancs, sans doute la relève attendue du Soudan par le sergent Bouthel.

Mais les jours passaient et personne n'arrivait. On alla à Dankori chercher les restes du colonel Klobb, et on les inhuma solennellement, avec ceux de Casemajou et de son interprète Olive, au pied de la fortification française.

Enfin, las d'attendre, on se décida à partir. Le 26 décembre, un premier échelon de cent cinquante hommes à cheval quittait Zinder sous les ordres de Lamy; trois jours plus tard, M. Foureau partait à son tour avec le reste de la mission également à cheval. M. Dorian demeurait à Zinder. Il y resta trois mois, espérant toujours, la relève venue, gagner la côte avec le sergent Bouthel. La relève ne venant pas, il obtint du sergent vingt hommes d'escorte et partit à travers un pays encore troublé par le sanglant passage de la mission Voulet-Chanoine. Il parvint, non sans difficulté, à Say, puis à Porto-Novo, ayant accompli en cinquante jours le long trajet de Zinder à la mer.

Une première marche de quinze jours, pendant lesquels on couvrit quatre cent quarante kilomètres, porta la mission sur les bords de la Komadougou Yobé : autant que possible, on suivit la route assignée par les traités aux possessions françaises. La route se déroula tout d'abord dans un pays cultivé, couvert de palmiers d'Égypte, parsemé de petits lacs à natron.

En arrivant au Bornou, le spectacle changea. Partout les traces d'une dévastation méthodique et barbare: villages en cendres, terres en friche, squelettes d'hommes répandus sur le sol. Rabah, l'ancien marchand d'esclaves, devenu maître du Chari, avait passé par là, et où cet Attila africain avait passé l'herbe ne devait pas repousser de longtemps. La mission se tenait sur ses gardes. Mais Rabah, informé de la présence de blancs sur le Chari, s'était replié sur Dikoa, sa capitale, après avoir ravagé le Bornou. La marche fut reprise; on descendit le long de la Komadougou jusqu'à Yo, et toujours les ruines succédaient aux ruines. Le fils de l'ancien sultan de Kouka, qui accompagnait le commandant, ne cessait de se lamenter sur la dévastation de son empire. Partout la mission fut saluée avec joie: nos soldats étaient accueillis en libérateurs, et, sur leur passage, la région se réveillait comme d'une torpeur. Cependant on était toujours sans nouvelles du lieutenant

Joalland et du commissaire Gentil. Soucieux de ne pas aventurer sa troupe, le commandant longe la rive occidentale du Tchad jusqu'à Kaoua. Là, il apprend que le lieutenant Joalland est dans le Kanem et M. Gentil sur le Haut-Chari. Il faut donc remonter au nord. On regagne Yo en passant par Kouka, cette capitale du puissant empire du Bornou. Cette cité de plus de cent mille habitants, aux innombrables guerriers célébrée par Barth, Nachtigal, et plus récemment par Monteil, qui y reçut l'inoubliable salut des lances, n'est plus qu'un amas de ruines grandioses et lugubres. « La douleur de notre pauvre cheikh de Kouka, venu à notre suite de Zinder, faisait peine à voir, écrivait Lamy ; il avait laissé ici une grande ville, et il ne trouve plus qu'un désert désolé et sinistre. »

Après quelques jours de repos à Yo, la mission repartait pour le nord, en suivant la rive du Tchad. A l'ouest, au nord, les bords du lac furent rigoureusement suivis, et de cette exploration sont résultées d'importantes corrections aux cartes existantes. Mais, une fois passé à l'Orient, il ne fut plus possible de suivre la rive ; des lagunes piquées de roseaux, s'étendent inégalement dans le sol, et ce fut à une assez grande distance du lac que la colonne se développa. De temps à autre on apercevait au loin l'immense nappe d'eau. On parvint ainsi à Neguéléoua. La rive du lac presque perpendiculaire à l'équateur, de l'instant où elle quitte la direction ouest-est, reprend ici franchement cette direction sur une centaine de kilomètres. Le Tchad n'a donc point la forme triangulaire qu'on lui attribuait jusqu'alors : sur sa côte orientale, il est étranglé vers son milieu. Enfin, le 18 février 1900, à Déguénemdji, près de Ngouri, on rencontrait le lieutenant Joalland avec trente fusils. Les missions « Saharienne » et « Afrique centrale » étaient rassemblées ; elles perdaient chacune son individualité et le commandant Lamy prenait le commandement des deux pour le compte du ministère des Colonies. Une nouvelle période, la période militaire, allait commencer.

* * *

La troupe rencontrée à Ngouri n'était qu'une fraction de l'ancienne mission Voulet. Le gros, soit cent vingt hommes,

aux ordres du lieutenant Meynier, occupait devant Goulfeï la rive droite du Chari; en face, sur la rive gauche, séparées des nôtres par les six cents mètres du fleuve, les troupes de Rabah, nombreuses et bien armées. M. Gentil était encore sur le Haut-Chari; quelque temps auparavant, le lieutenant Meynier, avec une poignée de tirailleurs, avait tenté de le rejoindre en une marche d'une audace et d'une rapidité incroyables. Il n'avait pu toucher que le capitaine Rebillot, par qui il fit dire au commissaire du Gouvernement de se hâter au secours de la garnison de Goulfeï. Instruit de ce fait, le commandant résolut de se porter immédiatement à Goulfeï; il y arrivait le 24 février, ayant parcouru cent quatre-vingt-seize kilomètres en quatre jours et demi. Les deux missions réunies pouvaient mettre en ligne quatre cent soixante fusils et deux canons. Mais c'était un effectif insuffisant pour tenter un effort décisif contre Rabah.

Il fallait attendre M. Gentil, et pour hâter son arrivée, lui faciliter la descente du Chari en déblayant les rives des bandes de Rabah. Le 30 mars, le commandant écrivait : « Il y aurait une solution bien simple; se serait de lever le camp de devant Goulféï, et de remonter le cours du Chari à la rencontre de Gentil. Cette solution, outre qu'elle serait peu honorable, parce qu'elle laisserait croire aux partisans de Rabah que nous n'avons pas osé nous attaquer à eux, aurait l'inconvénient de nous éloigner du Bas-Chari, où nous serions obligés de revenir pour aider M. Gentil à détruire les places du bord du fleuve, dont l'occupation par les troupes de Rabah serait une menace perpétuelle pour nos possessions de la rive droite. Donc, aussi bien au point de vue moral qu'au point de vue politique, il ne faut pas nous éloigner de la région dans laquelle nous nous trouvons. »

Rabah occupait une ligne de places fortes le long du Chari et du Logone, couvrant ainsi sa capitale Dikoa : Goulféi d'abord, tenue par une solide garnison sous les ordres de Fadel-Allah, fils de Rabah; un peu plus au sud, Mara enlevée une première fois par les Soudanais de Meynier, puis reprise par les gens de Rabah; un peu plus haut, au confluent du Chari et du Logone, Koussri, position tres importante, car elle commande les vallées du Chari et du Logone; enfin, à une cinquantaine de kilomètres en amont, Karnak-Logone, solidement for-

tifiée et défendue. Bien renseigné sur la valeur respective de ces quatre points, le commandant résout de franchir le Chari, de transporter hommes et bagages sur la rive gauche et de tomber sur Koussri dont l'importance lui paraît supérieure. Dans la nuit du 26 au 27 février, il lève le camp, remonte le Chari, sur la rive droite, à travers un pays difficile, où il faut à tout instant s'ouvrir un chemin à la hache, traverse le fleuve, occupe Mara abandonnée par sa garnison, et le 2 mars arrive devant Koussri. « Le 3 mars, dans la matinée, nous enlevons cette place d'assaut, après avoir ouvert une brèche dans le rempart avec nos canons. Cette opération a été si rapidement menée, que la garnison de Koussri n'a pas eu le temps de s'y reconnaître, et, poursuivie l'épée dans les reins par nos tirailleurs, elle s'est précipitée dans le Logone où, au lieu de trouver le salut, elle a été vouée à une mort à peu près complète, soit sous une pluie de balles qui lui tombait des berges, soit noyée dans les flots de la rivière qui n'était pas partout guéable à ce moment-là. Le jour même, la population, qui n'avait pas eu le temps de s'enfuir, faisait sa soumission. »

Quelques jours plus tard, Fadel-Allah quitte Karnak-Logone avec un millier de fusils, et marche sur les missions. Il se heurte à une reconnaissance dirigée par le lieutenant Rondeney. Avisé de ce qui se passe, le commandant fait renforcer Rondeney et se porte de sa personne au-devant de Fadel-Allah. On avance péniblement à travers une brousse épineuse. « On se trouve tout à coup en présence de douze à quinze cents hommes armés de fusils, de lances, qui nous fusillent nos hommes à bout portant. Après une lutte homérique d'une heure et demie, dans ces fourrés inextricables, nous finissons par atteindre le camp ennemi, caché au milieu de cette brousse impénétrable, et nous l'enlevons de haute lutte. » La poursuite, reprise le soir, ramenait le commandant à Koussri.

Pendant ce temps, Rabah lui-même s'était solidement établi à cinq kilomètres de Koussri : son plan était d'affamer le commandant. Celui-ci écrivait le 30 mars : « Un de ces quatre matins, la faim fera sortir le loup du bois, et je jouerai à Rabah quelque tour de ma façon. » Enfin, le 2 avril, arrivaient des

nouvelles de M. Gentil : alourdi par son convoi, il ne pouvait pas être à Koussri avant le 15. A ces nouvelles, M. Foureau, dont la tâche était terminée, se décida à partir. Le soir même, avec M. Villatte et ses quatre Chambba, il s'embarquait sur le Chari, et le remontait en pirogue. Neuf jours plus tard, à Mandjafa, il rencontrait M. Gentil, l'informait de tous les événements, et, après deux jours passés ensemble, chacun reprenait sa route, l'un vers le nord, l'autre vers le sud. Le 21 avril, M. Gentil opérait sa jonction avec le commandant Lamy. En l'attendant, la vaillante garnison de Koussri avait rongé son frein.

Dès le lendemain matin, après la nuit passée à mettre en charges, sur les chameaux, les munitions d'infanterie et d'artillerie, les trois missions réunies se portaient à l'attaque du camp de Rabah. Ce camp « se composait d'une enceinte en palanques servant d'appui à un mur en terre ; cette enceinte était dissimulée par des cases en paille qui formaient un village autour du tata ». Rabah avait rassemblé là environ huit mille hommes, dont deux mille cinq cents armés de fusils ; il avait en outre cinq canons. Le commandant Lamy forma sa petite troupe en trois colonnes bien homogènes, chaque mission constituant une unité : à droite, le lieutenant Joalland avec la mission « Afrique centrale » ; au centre, le capitaine Rebillot et les troupes du Chari ; à gauche, le capitaine Reibell avec les tirailleurs algériens et sahariens de la mission Foureau-Lamy ; l'artillerie marchait avec la colonne du centre, où s'était placé le commandant. Le sultan du Baguirmi, Gaourang, venait avec son contingent en arrière de la mission saharienne. Au dire d'un témoin oculaire, « le combat du 22 avril avait la physionomie d'une grande bataille ». L'action principale dura trois heures ; les colonnes furent successivement engagées de la droite à la gauche, soutenues par un feu d'artillerie admirablement dirigé. A peine les derniers éléments de la colonne Reibell entraient-ils en ligne que l'assaut était sonné. Il fut irrésistible et le camp de Rabah fut emporté d'un coup. Le commandant y pénétrait à cheval, quand un retour offensif de l'étendard de Rabah porta quelque trouble dans nos troupes. Le capitaine de Cointet fut tué raide ; le commandant reçut deux balles, l'une dans la poitrine,

l'autre dans le bras: le lieutenant de Chambrun eut le bras cassé.

Le commandant fut aussitôt porté dans la tente de Rabah, et les médecins lui prodiguèrent leurs soins. Quand le capitaine Reibell, revenant de poursuivre les fuyards, arriva auprès de lui, le premier soin de Lamy fut de s'enquérir des pertes et de prescrire un appel immédiat. Il put encore connaître la mort de Rabah, tué par un tirailleur sénégalais. On le porta sur un chaland pour l'emmener à Koussri; il expira dans le trajet. Le capitaine Reibell a raconté sa mort dans une très belle lettre publiée récemment par le *Journal des Débats*. « Nous nous refusions encore à admettre que cette nature si vigoureuse, que ce tempérament de fer pût être abattu d'un seul coup. Nous aurions donné notre vie si volontiers pour sauver la sienne. Mais la mort avait frappé en aveugle, et maintenant elle demeurait sourde à nos prières. La dernière fois que je le vis vivant, il était assoupi, et ses traits détendus semblaient indiquer un soulagement. Indice trompeur! Premier symptôme de cette beauté suprême que devait revêtir dans le suprême repos le visage de cet homme si actif qui ne se reposait jamais... A la lueur de la bougie, son visage nous apparut pour la dernière fois. Je ne saurais dépeindre l'incomparable beauté dont il était revêtu dans la mort. On eût dit un beau marbre, tant les traits étaient calmes. reposés, tant les lignes sculpturales du visage exprimaient de majesté et de noblesse, comme si l'âme de ce héros s'y fût empreinte tout entière avant de quitter sa demeure mortelle. »

Par la mort de Rabah. on n'en avait pas fini avec ses bandes : ses deux fils, Fadel-Allah et Niébé, tenaient encore la campagne. Sans perdre de temps, le derniers honneurs rendus aux morts, le capitaine Reibell, à qui revenait le commandement, marche sur Karnak-Logone, remonte à Koussri, en repart sans arrêt, atteint Dikoa, la trouve abandonnée, et, laissant à peine souffler ses hommes, en repart le soir même sur les traces de Fadel-Allah, tombe le lendemain sur sa smalah, l'enlève après un vif combat, s'empare des bagages, des étendards, du trésor, du harem et de centaines de fusils. Par malheur, Fadel-Allah échappe; la chasse ne peut être reprise qu'après

deux ou trois jours de repos; elle recommence, ardente, rapide, vertigineuse; Fadel-Allah est rejoint, taillé en pièces; son frère, Niébé, tombe mort, et lui-même s'enfuit avec une centaine de cavaliers.

Cet engagement fut le dernier. Le capitaine Reibell, estimant que le fils de Rabah était désormais hors d'état de nuire, reprit le chemin de Dikoa, ramenant avec lui des milliers d'indigènes qui saluaient nos soldats en libérateurs. De Dikoa, il rentra à Koussri, où M. Gentil prononça la dislocation des trois missions. Laissant la mission « Afrique centrale » rentrer au Soudan par Zinder, et la mission du Chari opérer avec son chef, le capitaine Reibell fit prendre aux troupes de la mission saharienne la route de France par le Chari et le Congo. Elles débarquèrent à Bordeaux le 26 octobre 1900, deux ans et trois jours après le départ d'Ouargla. M. Foureau avait débarqué à Marseille le 2 septembre.

***

Telle fut cette odyssée africaine d'un explorateur français et d'une troupe française. Il appartient à M. Foureau de nous en dire les résultats scientifiques et économiques. Ils sont certainement considérables. Mais, sans attendre, il est un résultat moral et national qui saute aux yeux. La jonction de la France d'Algérie, de la France du Soudan, de la France du Congo est un fait accompli. Flatters a été vengé, et les Touareg ont dû laisser passer le drapeau français qu'ils avaient arrêté jusqu'ici. Rabah a été tué et sa puissance anéantie; l'obstacle que ce barbare nous opposait au sud et à l'orient du Tchad a disparu. L'effet a été grand, sur la population africaine, de ces trois missions françaises venant de points si divers de l'horizon, par des itinéraires si différents, et se rejoignant presque mathématiquement, en un point et à un instant donnés. De Ouargla au Tchad la mission saharienne a eu son rôle personnel; au sud du Tchad, dans les événements de Koussri, une fois la jonction faite avec les autres missions, elle a eu le rôle prépondérant, le rôle sauveur. Et, pendant cet interminable voyage de deux années, au milieu de fatigues inouïes, de privations sans précédents, toujours elle a donné l'exemple

de l'énergie physique et de l'énergie morale, sans perdre un seul instant l'équilibre. Certainement, elle a bien mérité de la patrie, et ce sera justice que les noms de son chef civil et de son commandant militaire restent accouplés dans l'histoire, comme furent associées dans l'action leurs intelligences et leurs volontés. Ce serait justice aussi, puisque quelque part, au parc de Montsouris, il y a un monument commémoratif du désastre de la mission Flatters, qu'en face s'élevât prochainement un monument commémoratif du succès de la mission Foureau-Lamy, avec l'image du soldat admirable qui en conduisit les troupes, pacifiquement, tant que l'emploi des armes ne fut pas nécessaire, victorieusement, quand il fallut abattre un ennemi, et qui mourut, à leur tête, dans sa victoire.

ANDRÉ LIARD

LES HEURES VIVANTES

I

RÊVE

Une nuit, dans la brusque absurdité du rêve,
Par l'abîme entr'ouvert d'une minute brève,
Je vis, je *vis* Hugo comme s'il était là.
Il vivait ; il ouvrit la bouche ; il me parla.
Je me souviens : c'était par un soir de novembre ;
Je le voyais soudain près de moi, dans ma chambre,
Assis au coin du feu, doux, grave, et devisant.
C'était bien lui, pensif, « mis comme un paysan »,
C'était le grand vieillard souriant et robuste,
Le Héros dont Rodin a taillé l'âpre buste.
C'étaient, comme tordus par des doigts violents,
Sa rude barbe blanche et ses drus cheveux blancs ;
Sous son front escarpé, rugueux comme une pierre,
C'étaient ses yeux petits, mouillés par la paupière,
Ses yeux qui capturaient la forme et la couleur,
Petits, mais où tenait le monde en son ampleur.
Et moi, dissimulant mon trouble en un sourire :
« Quel prodige !... Plus tard, songez, je pourrai dire
Qu'un jour le grand Hugo s'assit dans ma maison... »
Car le rêve est parfois traversé de raison.

Il parlait : « J'ai suivi l'éternelle chimère !
Tout art est périssable et toute gloire amère,
Hélas ! J'aurai donc pu soixante ans travailler,
Pour qu'on vienne du coin de la bouche railler
Le vieil homme blanchi dans le labeur austère.
J'emporte chez les morts mon rêve solitaire,
Et l'ombre immense vient sur mon œuvre et mon nom ! »
Et, lui prenant les mains, je lui disais : « Non, non !
Si vous pouviez savoir !... Une ardente jeunesse
Grandit et veut qu'enfin votre rêve renaisse,
Votre rêve d'un art vivant, profond, humain,
Amoureux d'aujourd'hui, prophète de demain :
Une jeunesse aux yeux levés qui, grave, espère,
Et vous aime, et vous nomme ingénument le Père.
Ah ! laissez bavarder quelques pédants moqueurs :
La beauté de votre œuvre est debout dans nos cœurs ! »

Moi qu'émeut l'aspect seul des hommes que j'admire,
Tant je vois en leurs traits leur âme vivre et luire,
Je me sentais trembler devant le grand vieillard.
Je scrutais, à son front, les rides que fait l'art,
Creux d'ombre élus parmi la matière infinie
Pour être les sillons augustes du génie.
Je songeais qu'en ce front habitaient ses pensers
Avant de s'être d'âme en âme dispersés,
Et que ces yeux, brillants sous les sourcils moroses,
Avaient vu, plus que tous, le divin dans les choses.
Devant ce vieillard triste et doucement amer,
J'avais ces pleurs aux yeux qu'on a devant la mer,
Quand on sent palpiter mille douceurs fécondes
Sous la mystérieuse amertume des ondes.
J'oubliais ce qu'on dit, j'oubliais tout le mal,
Son égoïsme dur, naïf, comme animal,
Son rude amour du gain, son ambition morne,
Son intrigue, surtout son vaste orgueil sans borne ;
— Mais par l'orgueil, hélas ! le poète défend
Son œuvre, comme fait le père son enfant ! —
Et je ne songeais plus qu'à cette longue vie,
Journée au midi clair qu'un beau soir a suivie,

Toute vouée aux saints travaux de la beauté ;
A ce respect de l'art, à cette probité
Qui des hasards du sort n'a jamais été lasse ;
A ce mépris serein du médiocre, qui passe,
Du jaloux, malheureux autant qu'il est méchant,
Dont par moments les voix avaient couvert son chant;
A cet amour sincère et pur de la patrie,
Qui la plaignit esclave et la pleura meurtrie ;
A ce culte profond pour l'âpre vérité
Qui le fit tant de fois bellement irrité,
A cet ardent besoin de prodiguer son âme
Qui jusqu'au bout, en lui, veilla comme une flamme,
Et par quoi le poète, enchanteur douloureux,
Souffre en charmant le mal des autres, trop heureux
S'il a, très tard, la vaine gloire qu'il souhaite ;
A cet amour profond qui vit dans tout poète
Et fait de chaque vers un obscur dévouement,
— Et je lui disais : « Maître », humblement, tendrement.

II

A LA VIE

Je t'ai naguère demandé,
Naïf, toute la joie humaine;
Tu ne m'as alors accordé
Que fatigue, hélas! et que peine.

Et, jusqu'en ma douleur léger,
Je criais contre toi sans trêve,
Et je voulais te corriger
Et te plier selon mon rêve.

Que ce temps est déjà lointain!
A force de souffrir, ma tête
En elle a doucement éteint
Mes belles rages de poète;

Et j'ai dû m'avouer tout bas,
Vieille et jeune vie éternelle,
Que l'on ne te corrige pas,
Qu'il faut t'accepter telle quelle...

J'ai compris que tu es un tout,
Un indivisible mélange,
Un fruit mystérieux, au goût
Amer, exquis, profond, étrange;

Un vin âcre et doux à griser,
Un parfum indéfinissable,
Un sourire en pleurs, un baiser
D'une bouche pleine de sable...

J'ai vu que le bon et vieux sort
Était plus changeant que les nues,
Qu'il nous conduisait à la mort
Par mille douceurs ingénues;

Qu'il n'avait pas à s'amender,
Qu'il voulait simplement qu'on l'aime,
— Et qu'il ne faut te demander
Rien, ô vie, autre que toi-même,

Que toi-même, marâtre et sœur,
Rose qui fleuris de l'épine,
Que toi-même, deuil et douceur,
Chose humaine et presque divine!

Aussi maintenant tu peux bien
Frapper encor, je te défie;
Je ne m'étonnerai de rien,
Tu ne me fais plus peur, ô vie!

Je t'ai comprise, et c'est pourquoi,
D'avance, va, je te pardonne;
Même encor cruelle avec moi,
Je répéterai : tu es bonne!

III

ENFANTS

Leurs pieds suivent, au vol, leurs désirs vagabonds ;
Habiles à sauter dix mètres en trois bonds
Quand il s'agit de fuir loin des justes taloches,
La peur des gifles noue à leurs grosses galoches
En hiver, à leurs pieds nus dans l'herbe en été,
Des ailes de mystère et de vélocité.
Ils ont d'étranges mœurs, coutumes et manières :
Ils se creusent le jour de profondes tanières
Pour se mettre à l'abri des tigres affamés,
Et dorment dans leur lit, le soir, à poings fermés.

Or ils sont dans le parc immense, vague, et jouent.
Ni les fruits tombés verts des branches qu'ils secouent,
Ni les cygnes qu'ils font s'enfuir le bec sifflant,
En leur jetant des vols de cailloux dans le flanc,
Ni le banc vermoulu, hanté par le cloporte,
Qui se chauffait au bon soleil devant la porte
Et que, pour voir grouiller ses habitants hideux,
Ils ont fini de fendre à coups de pied en deux,
Rien n'abreuve leur soif immense de ravage ;
Et maintenant, coiffés à la mode sauvage
De plumes, ayant pris des flèches pour leur arc
Aux touffes d'osiers verts qui bordent le vieux parc,
Très graves, accroupis parmi l'herbe et la menthe,
Ils criblent les poissons rouges dans l'eau dormante :
Car, chez Gustave Aymard, les Indiens des monts
Visent ainsi, dans l'eau des criques, les saumons.

Cependant autour d'eux lentement la nuit tombe.
Le couchant dans son vol empourpre une colombe
Qui leur semble un étrange ibis rentrant au nid,
Et qui, rose, et ramant dans le soir infini,

Traverse un grand morceau du ciel entre les arbres;
Des creux d'ombre se font dans les gestes des marbres;
L'herbe se mouille, l'air est plus frais à leur peau;
On entend s'égoutter la flûte d'un crapaud;
Et dans le bassin noir où leur fuite erre encore.
La bande des cyprins, lente, se décolore.
Ils s'arrêtent; la brise où flotte une lueur
Colle leurs cheveux bruns à leur front en sueur;
Et, respirant l'odeur profonde de la terre,
Ils se sentent baignés de l'immense mystère.
Ils ont tu lentement leurs doux rires moqueurs;
Un incertain effroi fait battre un peu leurs cœurs;
Sous les vents alternés comme de molles vagues,
Ils regardent s'évanouir les lointains vagues
Et bleuir les massifs palpitants du jardin,
Et l'âme de la race en eux revit soudain...
L'horreur religieuse et douce qui vers l'homme
Montait le soir de l'eau des grands lacs glauques, comme
Une brume où sombrait sa légère raison,
Vers eux s'exhale aussi du bleuâtre horizon.
Aux jours douteux d'une existence antérieure
Il leur semble qu'ils ont déjà vécu cette heure;
Et dans leur petite âme, émus, un peu craintifs,
Ils sentent s'assombrir de grands soirs primitifs!

IV

LE VENT PASSE

Le vent passe, effeuillant dans l'herbe les pivoines;
Le vent passe, argentant la houle des avoines,
                    Le vent des soirs de juin...
Le vent voluptueux et tiède qui rejoint
Les lèvres des amants dans l'ombre et dans l'espace,
                    Le vent silencieux,
                    Le vent délicieux,
                        Le vent passe...

Il s'en va, voyageant au ciel avec les nues
Qui font que tour à tour la lune meurt ou luit ;
Il s'en va, caressant les bouches ingénues
Qui doucement vers lui se tendent dans la nuit...

Le vent des soirs de juin passe sur la prairie,
À travers l'ombre diaphane,
Dans la senteur du foin qu'on fane
Et le parfum ténu de la vigne fleurie...

O vent qui fais s'ouvrir les étoiles aux cieux
Sous ton souffle nocturne,
O vent qui fais venir les larmes à nos yeux,
O doux vent taciturne,

Si tu vas caresser plus loin d'autres visages,
Porte-leur les baisers que tu prends au passage
Sur nos lèvres de solitaire,
O vent, doux vent d'été qui caresses nos joues,
Vent profond et léger qui dans l'ombre te joues
Comme une âme dans le mystère...

V

TRISTESSE

Ils ont injustement parlé de moi : je souffre.
La vie était un clair chemin... Elle est un gouffre
Soudainement, où je me sens descendre et choir,
D'âme en âme, de rêve en rêve, dans du noir.
Je ne me souviens pas même de leurs paroles ;
Qu'elles aillent au vent, les mauvaises, les folles...
Non, je ne souffre pas de ce mal qu'ils ont dit :
Ma fierté me compare à d'autres, et sourit ;
Et d'ailleurs sous le vain orgueil de mon sourire,
Je pense plus de mal de moi qu'on n'en peut dire.

Non. Mais ils croient — hier pourtant je les aimais ! —
Que j'aurai de la haine envers eux désormais ;
Ils croient qu'il est fatal que moi, je leur en veuille...
Et de cela, mon âme en moi comme une feuille
Se crispe, et tremble au mal comme une feuille au vent.
Ils ne peuvent savoir que j'ai compris souvent
Leurs dépits, leurs courroux, leur humaine faiblesse ;
Que je m'explique aussi ce qui de moi les blesse,
Et que parfois, prenant leur place, pour un peu
Je les approuverais de me haïr, mon Dieu !
Que je sais, eux et moi, les pauvres que nous sommes,
Les riens mystérieux qui séparent les hommes ;
Qu'au reste l'on m'entend sans haine les nommer,
— Et que je suis tout près encor de les aimer.

VI

SOMNOLENCE

L'ombre du lierre noir au mur fou de soleil,
Sous un souffle de vent, parfois, palpite et bouge,
Et l'éclat d'un lys blanc près d'une rose rouge
M'éblouit et me verse un indolent sommeil.

Le noir sur quoi mes yeux se ferment est vermeil ;
Je vois des champs, de l'eau, des buveurs dans un bouge,
Des femmes, l'une brune avec un air de gouge,
L'autre dont les cheveux sont d'un or non pareil.

Au travers d'une ardente et lumineuse nuit,
Les secondes en moi dansent, les instants fuient
Comme des points d'argent dans des ombres dorées ;

Et je crois, quand mes yeux s'ouvrent sur le jardin,
Entendre au loin vibrer, ainsi qu'un cri soudain,
L'épanouissement des pivoines pourprées.

VII

HUMORESQUE

Qui dira votre tristesse
Que tous ne comprennent pas,
Dominos Noirs et *Zampas*
Des casinos en détresse,

Quand bal, théâtre et régate
A l'équinoxe ont pris fin,
Et qu' « on est déjà le vingt »,
A Dinard comme à Houlgate!

Le froid des soudains septembres
A pâli le bleu de l'air ;
Le soleil meurt sur la mer,
On fait du feu dans les chambres ;

Seul, en son kiosque peu sobre,
L'orchestre finit le mois,
Et dans un décor chinois
Bruit jusqu'au premier octobre.

Parfois volent des feuillages
Sur les pupitres moisis ;
L'alto de ses *Airs Choisis*
Un soir a perdu deux pages;

Le vent brusque, par bouffées,
Emporte cuivres et bois,
Très loin, en notes parfois
Brutales, puis étouffées;

Et, phrase ample ou caressante,
Air de gloire ou de bonheur,
Tout a l'air d'être en mineur
Dans la lumière baissante.

Quand la valse de *Poète*
Et Paysan tait son bruit,
Sur la mer où croît la nuit,
On entend crier la mouette ;

Et quand l'accord final sonne
De l'air du Toréador,
Soudain, dans le beau soir d'or,
On sent l'hiver qui frissonne

— O joyeuses ouvertures
Des Hérold et des Auber !
O des autres Meyerbeer
Pompes et fioritures !

Airs sacrés comme des rites,
Si j'étais Roi, Comte Ory,
O *Chasse du Jeune Henri,*
O *Normas, ô Favorites !*

Et toi, vieux *Cheval de Bronze,*
A t'ouvrir trop entêté,
Qu'on entendit cet été
Au moins dix fois, peut-être onze,

Qui dira sous votre joie
Solennelle ou bon enfant,
Les pleurs secrets où souvent
Votre allégresse se noie ?

Vous que d'instinct l'on marie
A certains coins de Paris,
Répertoires favoris
Des orgues de Barbarie,

O musiques presque feues
Qui vaguement unissez
Au charme des jours passés
La tristesse des banlieues,

O singulières musiques,
Airs falots et fatigués
Qu'on sent tristes d'être gais
Et, d'être en pleurs, ironiques :

Où, malade qui se berne
Et ne sait pas trop pourquoi,
Pleure en se moquant de soi
Notre pauvre âme moderne !

— Parmi l'air chargé d'automne,
La musique par instant
Semble faire en s'arrêtant
Le silence plus atone.

Voici que s'est terminée
La romance en *mi* du cor :
Avec le dernier accord
On entend mourir l'année...

Ah ! qui dira combien germent
De pleurs qu'on ne comprend point
Sous les airs joués au loin,
Dans les casinos qui ferment !

VIII

SOIR D'ÉTÉ

Le soir envahissait le jardin vague et bleu.
Dans les massifs, éteints par l'ombre peu à peu,
Les parfums s'endormaient autour des roses calmes.
Une étoile naissait dans la pâle clarté
Que traînent après eux au ciel les soirs d'été,
Et le vent sur nos fronts berçait de lentes palmes.

Longtemps, dans la douceur du crépuscule exquis,
Parmi la blonde odeur des tilleuls alanguis

Dont les fleurs nous frôlaient en pleuvant, nous parlâmes.
Puis la nuit, dans le vent plus frais, tomba soudain,
Et toute la lumière alors dans le jardin
Parut réfugiée au groupe blanc des femmes.

Leurs gestes frissonnaient mollement dans le noir;
Quand leurs mains remuaient un peu, l'on croyait voir
S'allumer des lueurs de bagues autour d'elles.
Nous nous tùmes. Leurs voix douces semblaient un bruit
De ramiers amoureux et tristes dans la nuit,
Et leurs robes avaient des palpitements d'ailes.

Nous, pleins de mille soins émus et diligents,
Avec ce doux respect tendre des jeunes gens
Pour les femmes déjà moins neuves à la vie,
Jeunes, mais dont le cœur ingénu, vite ouvert,
A plus tôt que le nôtre aimé, senti, souffert,
Nous écoutions d'une âme attendrie et ravie.

Elles parlaient. Mais l'ombre et l'étoile qui point
N'entraient pas dans leurs yeux, elles n'en parlaient point :
Elles parlaient d'amour, elles étaient des femmes.
Comme on ne voyait pas leurs visages, parfois
Dans l'ombre, au seul murmure entrecroisé des voix,
On aurait cru qu'on entendait parler des âmes.

Elles parlaient d'amour, et pleuraient le bonheur;
C'était comme un long chant monotone et mineur
Qui disait l'homme faux et léger et perfide;
Elles parlaient d'amour, et toutes se plaignaient,
Et les mots, sur leur bouche invisible, saignaient
Que l'amour est amer et que la vie est vide.

Et longtemps, dans la nuit plus fraîche par moment,
Le doux bruit de leurs voix fut un gémissement
De blancs oiseaux blessés qui se plaindraient sans cesse,
Ou comme, en un jardin où le soir est venu,
Un jet d'eau qui sanglote un sanglot continu,
Une fontaine intarissable de tristesse.

Puis leur plainte qui voix à voix diminuait
Parmi notre silence et dans le vent muet,
Se tut, lassée enfin, mais non pas assouvie ;
Et pour d'autres, dans l'ombre où défaillaient les fleurs,
De ces beaux yeux coulaient peut-être de longs pleurs,
— Dont un seul nous aurait enivrés pour la vie.

IX

SOUS LA LAMPE

Repos sur le chemin ardu, moment de halte,
Paisible gravité loin du monde moqueur,
Long silence que vient rythmer le bruit du cœur,
Où l'âme dans le vide indéfini s'exalte...

O tiédeur du foyer, les premiers soirs d'hiver,
Dans le charme soudain rappris de la famille!
O clarté de la lampe innocente, qui brille
Sur la page encor blanche où vont fleurir les vers!

O toute la douceur, ô toute la bonté
Du calme songe où meurt la colère et l'envie!
O charme étrange et simple, ô vague de la vie
Où l'ennui lentement devient de la beauté...

X

NOSTALGIE

D'ici l'on croirait voir la ville
Comme dans une ancienne estampe :
Les tilleuls, le long de la rampe,
Semblent dessinés à la file.

On dirait, fine et copieuse,
Quelque image montrant, naïve,
Dans une immense perspective
Une ville minutieuse.

On voit les murs gris, la rivière
Qu'enjambent lentement les arches,
La Maison de Ville aux cinq marches
Dont les pas ont creusé la pierre.

On voit, à Sainte-Catherine,
Dans la tour à jour, mince et haute,
L'énorme et vif bourdon qui saute
Comme un cœur dans une poitrine.

On voit une petite place,
Entre deux rangs d'ormes déserte,
Où, dans l'ombre tranquille et verte,
Tous les quarts d'heure un passant passe.

Enfin, lorsque l'œil accompagne
La fumée au loin sur la ville,
On voit les derniers toits de tuile,
Et puis, par dessus, la campagne...

Calme cité du moyen âge
Attardée au siècle où nous sommes,
Devant tes murs je pense aux hommes
Dont l'âme était à ton image.

Oui, libres, à l'abri des guerres
Dans tes remparts pleins de silence,
T'ayant faite à leur ressemblance,
Des hommes ont vécu naguères...

Oh! qu'alors on était tranquille,
Loin des campagnes trop ouvertes,
Entre les profondes eaux vertes
Qui ceignent l'étroite presqu'île!

Ignorant presque l'autre rive,
On vivait en ce coin du monde,
L'aimant d'une amour plus profonde
D'être unique, et plus attentive.

On ornait la ville chérie,
A coup d'équerre et de truelle;
On nommait la moindre ruelle,
On savait par cœur sa patrie.

On reconnaissait chaque cloche,
Chaque angélus, au crépuscule ;
On se disait : « C'est Sainte-Ursule...
Non, Saint-Jean : le son est plus proche. »

Et quand tombait la nuit mauvaise,
Et que, par les échos sans borne,
Le veilleur soufflait dans sa corne,
On se mettait au lit, plein d'aise.

Croyant en la grande Promesse,
On s'en allait, chaque dimanche,
En veste rouge ou robe blanche,
Communier à la grand'messe.

Et quand, au bout de mainte année,
Venait le seul instant tragique,
Dûment muni du viatique,
On partait, l'âme résignée ;

On s'en allait au cimetière
Porté tout près, à bras de moine,
Béni du diacre et du chanoine,
Pleuré par la paroisse entière ;

Et, tandis que l'âme ravie
Montait vers le Père invisible,
On dormait une mort paisible
Comme on avait vécu sa vie,

Aux plis de la terre natale,
Bercé par les doux chants des prêtres,
Entre le foyer des ancêtres
Et l'ombre de la cathédrale!

*
* *

... Que veux-tu de moi, nostalgie?
Tu sais bien que je ne t'écoute
Plus jamais, de peur que le doute
N'abatte ma pauvre énergie;

De peur que le regret sans trêve
Des vieilles douceurs disparues
Ne nuise aux croyances bourrues
Qu'il faut pour agir, hors du rêve;

De peur de quitter l'âpre tâche
Pour mieux pleurer, mollement triste,
Et qu'en moi l'incertain artiste
Ne rende le citoyen lâche.

— Et puis, d'ailleurs, ils étaient sombres,
Ces temps tout dorés à distance!
Temps de gibet et de potence!
Leurs rayons même étaient pleins d'ombres.

La force y régnait en maîtresse:
On y vivait, pillé des hordes,
Soûl de haines et de discordes,
Dans l'ignorance et la détresse;

Et si même on suivait le prêtre
En foule, à la Maison divine,
C'était pour fuir guerre et rapine,
Et se sauver, en Dieu, du reître.

— Et puis quand même nos pensées
Vers ces temps faussement magiques
Voudraient revenir, nostalgiques,
Toutes ces choses sont passées...

Les morts sont les morts, et la vie
Est là, simple, forte, éternelle,
Qui sent tout l'avenir en elle
Et loin du passé nous convie ;

La vie inlassable et féconde,
Tandis qu'aux pleurs vains l'on s'attarde,
Et qui, sans même y prendre garde,
Sereine, enfante un autre monde.

Allons, trêve au regret stérile !
Au lieu de t'attendrir, travaille !
Fais ton devoir, vaille que vaille,
Accomplis ton œuvre virile.

Engendre, produis, trouve, crée,
Homme, ouvrier, savant, poète ;
Sur la terre que l'on t'a faite,
Poursuis la grande œuvre sacrée.

Toi, poète, ne crois point terne
Le siècle où ta vie humble habite :
Une âme nouvelle y palpite,
Tires-en la beauté moderne.

Tous, soyons hommes de notre âge !
Nous avons telle tâche à faire,
Tel jour, sur tel coin de la terre ;
Faisons-la donc, avec courage !

Loin des fripiers sots ou baroques,
Que chacun, dans l'infini, taille
Un bon vêtement à sa taille,
Et jette les vieilles défroques !

L'âme au passé non asservie,
Forgeons un chaînon à la chaîne ;
Au lieu d'en refondre une ancienne,
Créons notre forme de vie ;

Ayons nos saints et nos apôtres,
Et notre foi, s'il en faut une,
Ayons notre maison commune,
Notre Dieu meilleur que les autres ;

Mettons nos âmes à leur aise
Dans un monde selon leur rêve ;
Que la vie aille ainsi sans trêve
De forme en forme moins mauvaise ;

— Et qu'un jour peut-être un poète
Au fond de lointaines années,
Songe à ces heures fortunées
Où nous vivions, et nous regrette,

Et, devant nos petites villes
Telles qu'aujourd'hui demeurées,
Rêvant, par le lointain dorées.
Les choses qui nous semblent viles,

En voyant nos pauvres demeures
Qui lui paraîtront alors belles
De tout le passé clos en elles,
Et d'avoir vu mourir tant d'heures,

Se dise, en y trouvant ces charmes,
Ces nuances d'apothéoses
Que le temps donne aux vieilles choses,
Se dise, les yeux pleins de larmes :

« Les tilleuls le long de la rampe
Semblent dessinés à la file ;
D'ici l'on croirait voir la ville
Comme dans une ancienne estampe... »

FERNAND GREGH

L'INDUSTRIE DES JOUETS
EN FRANCE

Le succès obtenu à l'Exposition universelle de 1900 par la classe des jouets anciens et modernes et l'approche du Jour de l'An font une actualité de l'industrie des jouets en France. C'est un sujet rarement et mal exploré; il vaut mieux que ce dédain. Le jouet fait vivre toute une population éparse dans les usines et dans les mansardes; cette industrie plonge d'obscures et lointaines ramifications dans tous les autres métiers, comme aussi dans les quartiers populeux et excentriques, refuges de ces petits artisans qui peinent dans l'ombre des substructions de la société, ignorés, invisibles, introuvables, sauf les jours de « livraison ». Une foule de malheureux vivent ainsi de la joie des petits.

Au milieu de ces pauvres taudis où travaillent les petits « façonniers à la pièce », se dressent — à Montreuil, à Ménilmontant — les fières et grandes usines, toutes neuves, forteresses récentes qui ont surgi sur les terrains de bataille. La nécessité de produire à bon marché a imposé celle de produire en grande quantité, de diviser le travail, de faire agir des machines et des moteurs. La petite industrie ne résiste plus, la grande industrie est née. A l'Exposition, pour garnir le panneau gratuit des Exonérés, on a pu à peine trouver trois fabricants en chambre.

Les petits ont été dévorés par les gros. Pour faire des

jouets, il faut toujours de l'ingéniosité, comme jadis ; mais il faut aussi des capitaux, et c'est une nouveauté! Derrière le lapin qui bat son timbre, une feuille de choux aux lèvres, et la poupée aux yeux de verre, il y a une question économique.

Au point de vue moral, le jouet n'est pas moins intéressant. Il est le premier ami et le premier conseiller de l'enfant ; il exerce chez lui l'imagination, l'invention, la curiosité, le besoin d'enquête, l'attachement, le sentiment de la protection, l'instinct de sociabilité, le sens moral même, par les mérites ou les fautes qu'il prête à l'objet de ses jeux. Montaigne avait raison : pour l'enfant, les jeux ne sont pas jeux, mais bien leurs plus sérieuses actions.

Une industrie, dont le rôle est de fournir à l'enfance la matière de ses premières impressions, a charge d'âme. Nulle part ailleurs qu'en France, elle ne porte avec plus d'aisance heureuse une telle responsabilité.

*
* *

Il convient d'abord de définir ce qu'on appelle l'industrie des jouets et jeux. Il ne faut pas la confondre avec la bimbeloterie, qui comprend une infinité d'articles de bazar, dits articles de Paris, peignes, miroirs, étuis, etc...

Aucun ouvrage d'ensemble n'ayant été écrit et la matière étant fort complexe, une classification des jouets et jeux reste encore à faire. Les nomenclatures des douanes énumèrent sans répartir avec logique. Il est vrai que la variété est grande, et trop fondue pour comporter des divisions bien nettes. Les classes chevauchent les unes sur les autres. Le même jouet peut appartenir à l'industrie du bois, du métal, de l'horlogerie, de la musique, de la peausserie ; le même fabricant fait des « articles » de divers genres. Voyez les poupées : elles tiennent à tout, céramique, pâte moulée, verrerie (yeux), modes, couture, lingerie, cordonnerie, coiffure. Comment classifier la confusion même? Les rapports des Expositions offrent des répartitions ou trop prolixes, ou trop courtes, car, dans ces deux derniers cas, la rubrique des *Divers* aurait elle-même besoin d'un nouveau classement. Nous essaierons de tout faire tenir en douze titres.

D'abord, les *Armes et Équipements militaires pour enfants*, les fusils, pistolets, uniformes, képis, cuirasses, panoplies de chasse. Le Français est belliqueux et chasseur. Il l'était déjà au temps de César et de Sidoine Apollinaire. L'instinct a persévéré et, aujourd'hui, les petits Français sont déjà de petits généraux, car c'est généralement par ce grade qu'ils débutent. Ils consomment par an pour deux millions de fournitures militaires.

Vient ensuite la rubrique *Cartonnages, Jeux, Boîtes de couleurs*. Elle comprend un certain nombre d'industries qui ont pour caractère commun de *présenter* agréablement de menus objets de ménage; des articles de mercerie, de parfumerie, de tapisserie, de papeterie ; des perles, des appareils de physique amusante, des jeux variés. C'est l'art des belles boîtes. Il ne s'en fait qu'à Paris. Nos petites ouvrières excellent à arranger, à disposer, à nouer, à agrémenter les bibelots de ces jolis nécessaires. A regarder ces petites merveilles d'agencement, on comprend l'importance de la forme et la vérité de l'adage : « La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. »

Le cartonnier ne fabrique pas les mille objets qui garnissent ses boîtes ; mais il fait, il « crée » sa boîte, l'orne lui-même de glaces. de papiers de style. Il sait, d'ailleurs, disposer aussi ses bibelots sur des supports ou dans des paniers de vannerie, ou sur les planchettes d'une boutique, épicerie, parfumerie, dont il est l'architecte. Il en fabrique d'autant plus qu'il fait moins de théâtres et de guignols, qui sont aussi de son département. Mais l'art dramatique puéril est comme celui des grandes personnes. Il traverse une crise. On vend moins de théâtres pour enfants. Ceux-ci préfèrent le foot-ball et la bicyclette ; et ils n'ont peut-être pas tort. Aussi, le théâtre de l'adolescence est-il conservateur et retardataire. Ses personnages, en carton moulé, sont encore ceux de la comédie italienne au temps de Gherardi. Dans la boîte des « acteurs », pour enfants, qui reconnaît-on ? Pierrot, Arlequin, Cassandre, le Docteur, Trivelin, Colombine. Ajoutez-y la Fée nuagée de tulle, le vieux Marquis et la Marquise accorte de Sedaine, le Juge tout de rouge habillé, le Garde française, le Marié, la Mariée et Gros-Blaise ; tout est prêt

pour jouer du Dominique, du Romagnesi, du Piron ou du d'Orneval.

Par les boîtes de jeux, dominos, jacquets, damiers, ce commerce confine à la tabletterie, à la menuiserie fine, qui fabrique les jeux de précision, petits chevaux, billards de tous genres.

La catégorie suivante est celle des *chevaux*, *animaux*, *voitures* d'enfants, voitures des poupées. On fait le cheval en bois ou en carton monté dans deux matrices qui donnent deux moitiés : on les colle ensuite l'une contre l'autre, car ici, l'Hudibras eût fait erreur, lui qui ne portait jamais qu'un seul éperon,

> Sachant que si la talonnière
> Pique une moitié de cheval,
> L'autre moitié de l'animal
> Ne restera pas en arrière.

Dans le monde des poupées, les deux moitiés de l'animal, si on ne les soudait pas, iraient chacune de leur côté.

Ces corps de bêtes sont moulées dans les chambrettes de Ménilmontant ; le petit poêle, chauffé à rouge, fait une chaleur humide au-dessus des seaux de colle où trempent de vieux papiers d'emballage. C'est de là que part le cheval pour le tattersall, qui est dans l'espèce le bazar à dix-neuf sous, d'où le petit cavalier l'emmènera pour le rosser de coups, le crever et le disloquer. Mais la brave bête ne bronchera pas, et restera jusqu'à la fin pareille aux coursiers de Penthésilée, le pied levé, prête à partir.

Chevaux, éléphants, ânes, moutons, chèvres, sortent ainsi de l'arche populaire. L'article cher est recouvert de peau. On habille les chevaux avec du veau, les chameaux avec de la chèvre, les éléphants avec du chamois. Il règne un aimable socialisme entre toutes ces créatures. Les animaux moins privilégiés et « meilleur marché » sont seulement « drapés » ; sur leurs flancs enduits de colle on saupoudre du drap réduit en poudre — travail mortel, qui force l'ouvrier à boire plusieurs litres de lait par jour, jusqu'à ce que ses poumons engorgés lui imposent le repos.

Des charrons, ferronniers, selliers, des capitonneuses, garnisseuses, font tous les genres possibles de voitures, cabs,

brouettes, fourragères, charrettes anglaises, tricycles, automobiles de toutes marques.

Cette catégorie représente trois millions d'affaires.

La quatrième série comprend tous les *instruments de musique*, et c'est une justice à rendre à cette industrie qu'elle a épuisé tous les moyens d'obtenir du bruit avec le cuivre, le verre, le bois, les tubes, pianos, pistolets, mirlitons, bigophones, caisses, tambourins, timbres, tambours. Certes, nous tenons les ânes de leur vivant en un fâcheux discrédit ; après leur mort, leur peau les venge bien par le tintamarre assourdissant des bambins, semblables à Tubalcaïn,

> Père de ceux qui vont dans les faubourgs
> Soufflant dans les clairons et battant les tambours.

Dans tout petit Français, il y a un petit tambour d'Arcole, qui ne sommeille pas.

Cinquièmement, voici les *jouets en caoutchouc et en baudruche*, dont l'industrie est jeune, et déjà prospère. En baudruche, on fait des personnages et des animaux volants destinés à étonner le Tityre de Virgile, car *leves pascuntur in aethere cervi*. Quant au caoutchouc, on le travaille soit durci, épais et blanc, soit soufflé en ballons et en formes de bêtes à *ouioui*, qui est la petite musique fixée à l'abdomen. Ensuite, ce sont les *jouets électriques et scientifiques*, fort à la mode en ce siècle qui aura vu le triomphe de la science. Les enfants sont de jeunes savants. Une bonne qui arrive de sa province, et même la jeune mère la plus parisienne, ne sont plus en état de comprendre ce que leur veut l'enfant quand il demande ses hochets pour jouer : « Je voudrais mon phénakisticope, avec mon métallophone et ma boîte d'électrostatique ; si ma machine de Wimshurst ne marche pas, si le récepteur et les piles sèches de mon télégraphe Bréguet ne vont plus, donne-moi, du moins, mon électrophore et mes tubes de Geissler, avec le voltamètre et ma bobine Rhumkorff. »

Ouvrez en ce moment les catalogues de jouets des magasins de nouveautés, tous ces articles y figurent, faits en petit pour les enfants, sans parler des moteurs à alcool, locomotives à piles hermétiques, cuirassés et torpilleurs à véritable vapeur.

La sixième série est celle des *jouets mécaniques*, automates, oiseaux chanteurs. Vaucanson est dépassé. Les poupées d'aujourd'hui fument, soufflent des bulles de savon, jouent de la musique comme père et mère. Nos automates sont de petites merveilles, et, quant aux oiseaux, les rossignols des bois pourraient prendre auprès d'eux des leçons de solfège.

La huitième catégorie est fort importante : c'est le *Jouet en métal*, ménages, montres, soldats, chemins de fer. Il exige un gros outillage, cisailles, moutons, machines à estamper, à détourer. Ce sont de grosses usines qui fabriquent ces petits bibelots peints, bonshommes Martin comme le violoniste, le Boxer, le Boer, le faucheur, la portière, railways à voies Decauville, bateaux, voitures, automobiles à trajets variables, soldats de fer, soldats de plomb, — un article pour lequel l'Allemagne conserve une supériorité incontestable par le souci de chercher une utilité et un enseignement dans le jeu mal compris chez nous. Cette industrie du métal demande une installation importante, de gros capitaux, et surtout une ingéniosité toujours en éveil. Le jouet est un objet éphémère; il cesse d'être dès qu'il arrive entre les doigts curieux de l'enfant; il faut le renouveler sans cesse, et c'est un des traits de l'industrie moderne, cette nécessité de faire vite, beaucoup, à bon marché, pour remplacer aussitôt ces fragiles bibelots. Il y faut une invention infatigable, à l'épreuve de la fatigue, de la durée et des plagiaires.

Cette invention artistique ne se manifeste pas moins dans la neuvième série, les *Jouets en carton moulé*, masques, accessoires de cotillon. Ici, l'outillage est simple : de la colle et du carton détrempé. Mais quelle imagination pour créer les sujets de tous ces articles, personnages, quilles, passeboules, décors, paysages, forteresses, masques innombrables qui constatent souvent autant d'observation que d'humour! Les accessoires de cotillon sont le triomphe des ouvrières parisiennes, qui, de leurs doigts de fée, font avec rien de petits chefs-d'œuvre de fantaisie et de grâce. Quelques plumes, quelques chiffons, il n'en faut pas plus, et, comme sous une baguette magique, voici sortir de pleines hottes de jolies et délicates choses aux couleurs tendres, à l'aspect vaporeux et léger. C'est le royaume de la jeunesse, de la gaieté, de la

beauté ; tout y concourt à parer la femme, la jeune fille, et à les rendre plus charmantes pendant les temps que dure un cotillon.

Dixièmement, voici le coin des *Meubles-jouets*, petits mobiliers de poupées et d'enfants. Jadis, dans la corporation des menuisiers, le compagnon, pour passer maître, présentait comme chef-d'œuvre un *diminutif*, un meuble aux proportions réduites. De là, cette grande quantité de meubles très finis et très artistiques dans les collections de vieux jouets. Aujourd'hui, la tendance au bon marché domine toute autre préoccupation. Il n'y a plus autant de jolis petits meubles. L'influence de l'Art Nouveau s'y fait très peu sentir. Les poupées sont conservatrices. Elles préfèrent le vieux style de leurs pères.

Il nous reste encore deux catégories de jouets à nommer. La première est celle des *Poupées*. Elle est considérable. Elle produit pour cinq millions par an à elle seule. Quelle est la fillette qui n'a pas eu ses poupées ? Leur fabrication comporte une diversité égale à la variété des conditions sociales, depuis le poupard à un sol jusqu'aux belles élégantes qui savent parler, chanter, marcher, remuer la tête et couler des regards en coulisse. Dans la vie, les femmes riches et pauvres disposent des mêmes jeux de paupières. Selon sa situation, la poupée varie ses effets. Pauvre, elle garde dans le regard l'impassible immobilité des anciens dieux d'Égypte ; elle regarde en face le destin et ne baisse jamais les yeux. Riche, elle a le regard mobile et sa tête est faite du plus pur kaolin.

Ce sont de colossales usines qui fabriquent, cuisent, articulent les poupées, et les habillent de leurs chemises découpées à la grosse dans des paquets de toile, par des scies circulaires à vapeur. Quel étonnement qu'une visite à l'usine des jolies et gracieuses poupées de Paris ! C'est là-bas, au bout de Paris, à Picpus ou à Montreuil. Des camions encombrent la cour, chargés de caisses où sont pressés des bottes de poupées nues, c'est-à-dire en chemise, tassées et ficelées à la douzaine. Quel vacarme, dès qu'on entre ! Au pied de la colossale cheminée en briques, la chaudière fume et gronde, le régulateur siffle, les bielles ronflent, les courroies grincent et actionnent des hélices qui remuent une pâte

sale, jaune, épaisse, dans les godets boueux des malaxeurs; le sol, les murs sont éclaboussés de pâte gluante; des ouvriers au torse nu, en sueur, vident des seaux de ce magma sur des tables de fer le long desquelles d'autres ouvriers bourrent des matrices et les soumettent au martèlement des lourds balanciers d'acier pour les estamper et les modeler. Dans les corbeilles qu'emportent des escouades de femmes aux jupes retroussées, aux sabots sonores, tombent des bustes, des membres épars, des mains, comme après quelque horrible carnage; une fade odeur de colle de poisson, de raclures de peau de gant, charge l'air chaud et humide, dans les frissons sonores des arbres de couche, des courroies et des poulies qui grondent en tremblant. Que de force, quel effort brutal pour créer tant de grâce fragile!

On pousse une porte: c'est alors la série des ateliers où s'achève la transformation du bébé. Des assembleuses clouent des caoutchoucs aux membres et aux bustes, pour les réunir, comme dans le dogme d'Anaxagore. Des tourneurs insèrent aux jointures des boules qui sont les rotules et les apophyses de l'anatomie spéciale à cette petite race. Des perceuses percent les trous des yeux et collent les orbites de verre avec une touche de cire chaude; des décoreuses mettent le vermillon aux lèvres; d'autres peignent en noir les cils et les sourcils, en petits traits parallèles et réguliers. Le lundi, les cils ne valent rien. L'ouvrière est sortie la veille, elle a été se promener, elle est fatiguée, la main tremble et la touche manque de régularité. Défiez-vous des cils du lundi. Des friseuses retirent du four les bottes de thibet, et en un tour de main ont fait une perruque, qu'elles fixent avec deux clous sur le crâne de la poupée, nullement scandalisée de cette façon un peu brutale de lui faire des cheveux.

Est-ce tout? Mais nous n'avons pas visité l'atelier de peinture où on passe les bustes et les membres bruts dans la sauce crevette, où ils sèchent, piqués au bout de piques sur des planches à bouteilles, où on les putoise; l'atelier où des verrières font au chalumeau les yeux de verre, celui où des cordonnières, des couturières, des lingères, des modistes, travaillent à la grosse pour les nouvelles nées; celui où des artistes modèlent des types de têtes; celui où le kaolin coule

dans les moules et où les têtes, rangées sur des plateaux appelés *gazettes*, sont mises au four pour être cuites à point comme de vulgaires assiettes. C'est tout un monde qui travaille à la naissance de ces petites personnes; encore n'avons-nous pas trouvé les emballeuses, décoreuses, habilleuses, empaqueteuses. La fillette qui berce ou qui gronde sa poupée dans un coin ne se doute pas de tous les bienfaits qu'a déjà répandus son enfant, en donnant à tant d'artisans le pain quotidien, avant de lui procurer la joie de lui ouvrir le corps pour voir ce qu'elle a dans le ventre.

Cette fabrication présente en France ce cas particulier, qu'elle est tout entière entre les mains d'associés, groupés en une *Société générale et anonyme du bébé français*. C'est un véritable monopole. Aucune maison ne pourrait lutter contre cette puissante association. C'est là encore un phénomème économique à constater. Il marque la tendance de l'avenir, qui tuera la petite industrie et établira sur ses ruines les grosses usines fondées à gros capitaux.

Dans la dernière catégorie, nous réunissons les jeux de plein air, appareils de gymnastique, billes, agrès, attirail de tennis, de foot-ball, de sports. Cette industrie suit le développement de l'éducation physique dans nos programmes scolaires. Elle est jeune; elle représente déjà, actuellement, un million et demi d'affaires.

***

Tel est le domaine du jouet. Nous avons énuméré, de la façon la plus complète qu'il nous a été possible, les « articles » qui sont de son ressort, en les groupant par familles. Nous avons délimité le terrain. Une question s'impose. Quel chiffre d'affaires représente le jouet dans l'état général de notre industrie nationale? Le jouet, comme on dit, va-t-il ou ne va-t-il pas? La réponse n'est pas douteuse. Aujourd'hui, si l'on veut faire une estimation aussi exacte que possible pour une corporation dont le dénombrement est malaisé, en tenant compte des statistiques de la douane, des indications de la chambre syndicale des fabricants français de jouets et jeux, et des annuaires spéciaux, c'est aux environs de 46 à 50 mil-

lions que peut être portée la production annuelle des jouets chez nous. Elle est inférieure à celle de l'Allemagne, qui accuse, dans le rapport officiel de son Exposition, en 1900, une fabrication de 50 millions de marks, soit 62 500 000 francs. Mais elle constate le progrès incessant et croissant de notre industrie. D'après le rapport officiel de l'Exposition universelle de 1878, il y avait alors 550 patrons occupant 5 845 ouvriers qui fabriquaient pour 18 155 500 francs de jouets par an. Ce chiffre a plus que doublé en trente années. C'est une avance prise de 30 millions environ.

On sait bien que rien n'est rare comme un commerçant qui ne se plaint pas. Il faut apprécier à leur juste valeur les doléances des fabricants de jouets, et espérer qu'ils exagèrent leur malheur. Ils constatent pourtant que les nouveaux tarifs douaniers, ayant rompu les anciens traités de commerce, leur ont fermé bien des marchés étrangers. Par suite, la production étant supérieure aux besoins de la France, et n'ayant plus de débouchés, l'avilissement des prix de vente a rendu les affaires plus lentes. Un ancien président de la Chambre syndicale des Fabricants français de Jouets et Jeux, M. Alexis Chauvin, a fait, il y a quelques années, un curieux et sérieux travail qui résume les droits d'entrée que nous devons payer aux portes des différents pays. Ils sont tous supérieurs au droit acquitté par les jouets étrangers pour entrer chez nous.

Les tableaux de statistique qui nous ont été fournis par la Direction générale des Douanes accusent une baisse dans notre exportation, même en tenant compte que, depuis 1895, les chiffres ne représentent plus la bimbeloterie entière, mais particulièrement les Jouets et Jeux. Aussi, la réforme capitale réclamée par cette corporation est-elle relative aux tarifs protecteurs et à l'abandon des anciens traités de commerce. « Nous sommes d'avis qu'il y a lieu d'établir pour chaque pays avec lequel il serait possible de négocier, un nouveau traité de commerce. » Voilà le cri de revendication. C'est la Déclaration des Droits de la Poupée.

Aux difficultés d'ordre douanier ajoutez la cherté des transports. Un excellent rapport a été rédigé par M. Th. Lamargnère en juillet 1896 sur *les Transports des Jouets par chemins de fer*. Il y signale des abus regrettables que le Président de

la Chambre syndicale déplorait publiquement : « En Allemagne, 1 000 kilos de jouets expédiés de Furth à Petit-Croix (frontière française) paient 69 francs pour un parcours de 490 kilomètres, tandis qu'en France, pour le même poids et la même distance, il faut payer 111 francs, soit 42 francs de plus. Autre exemple : 100 kilos de jouets expédiés de Paris à Nancy paient, pour ce parcours de 349 kilomètres, 8 fr. 09 c. ; les mêmes poids et articles partant de Lichtenfels sur Nancy paient 5 fr. 30 c. pour cette distance de 550 kilomètres, soit 2 fr. 79 c. en *moins* pour faire 207 kilomètres de *plus*[1]. »

D'après une note que me communiquait ces jours-ci le président actuel de la Chambre syndicale des Fabricants de Jouets, M. Fernand Martin, un tarif réduit est appliqué « aux jouets venant sur Paris seulement et d'une distance d'au moins 300 kilomètres. Ce tarif n'étant pas réciproque, la fabrication du jouet, en grande partie parisienne, ne peut en profiter. » Si les fabricants de l'Est français en profitaient seuls, il n'y aurait rien à reprendre; mais par un jeu de tarifs combinés, les Allemands, qui avaient déjà tant de facilités pour entrer chez nous, y viennent plus facilement encore. Autrefois, les jouets de Nuremberg venaient sur Paris de quatre façons différentes, dont la plus avantageuse était par la frontière française de Batilly, à raison de 83 fr. 80 c. par wagon. A présent, les Allemands ne paient plus que 77 fr. 30 c. Ils bénéficient de 8 p. 100 sur le transport. Ce n'est pas une amélioration pour nous.

Les tarifs de transport, les droits d'entrée à l'étranger ne sont pas les seuls chagrins des fabricants de jouets. Ajoutez d'ailleurs cette considération malheureuse, que, les traités de commerce seraient-ils renouvelés avantageusement dès demain, il est trop tard : le mal est irréparable. Les pays qui étaient autrefois nos clients et nos tributaires, réduits à leurs propres ressources, s'en sont servis. Ils ont appris à faire le jouet, et ils le font à présent de façon telle, qu'ils peuvent se passer de nous. A Barcelone, à Milan, à Moscou, à New-York, des usines se sont ouvertes et prospèrent; on l'a suffisamment vu à l'Exposition universelle de 1900. La seule ressource qu'aient

1. A. Chauvin, discours du 20 février 1897.

nos industriels est d'envoyer là-bas leurs contremaîtres pour que ces usines étrangères demeurent, si possible, des annexes et des succursales des leurs.

*
* *

Nous venons d'exposer quelques difficultés. Il y en a d'autres. Et d'abord le chômage.

L'industrie du jouet a contre elle son irrégularité, qui prolonge et aggrave la morte-saison, pour lui faire succéder une période de presse, d'activité fébrile et hâtive, de précipitation qui parvient à peine à fournir aux commandes. Cette condition particulière explique encore comment la petite fabrication sera anéantie par les grosses usines, les clients importants ne se souciant pas de donner des ordres à des maisons dont le matériel, l'outillage, le personnel, les réserves, l'emplacement ne seraient pas une garantie suffisante pour l'exactitude de la livraison.

Une autre nécessité gêne le libre exercice de ce commerce, c'est celle de résider à Paris. En Allemagne, les usines sont installées au fond de l'Erzgebirge, de la Forêt de Thuringe ou du Jura franconien, à Nuremberg, à Furth, à Sonneberg; la vie y est bon marché, les salaires des ouvriers y sont peu élevés; les forêts attenantes aux usines fournissent sur place le bois à la fabrication. De même, en Hongrie, il existe une fertile industrie rurale, dont les ouvriers ont peu d'exigences. En Russie, les jouets sont faits par les laboureurs, en hiver, par ces *Koustari* que le gouvernement protège, patronne et même subventionne. Mais à Paris, la vie coûte cher, et l'ouvrier veut être payé en conséquence. Le salaire moyen y est de 5 francs pour les hommes, de 1 fr. 50 à 3 francs pour les femmes. Le terrain, le loyer exigent des dépenses considérables; pour établir l'usine, ses magasins, ses réserves, il en coûte beaucoup; et le fabricant n'a même pas les facilités de crédit qu'ont ses concurrents d'Allemagne, grâce à l'ingérence du gouvernement dans leurs affaires, et l'intérêt qu'il y prend.

On dira : « Pourquoi l'industrie du jouet ne s'établit-elle pas en province? » Pourquoi? Quelques industriels l'ont fait, ceux qui le peuvent, c'est-à-dire ceux qui ne fabriquent pas ce qu'ils appellent « la nouveauté », et dont les modèles ne

varient guère. C'est l'infime minorité. Pour les autres, l'air de Paris leur est aussi nécessaire qu'aux artistes et aux littérateurs. Il leur faut être au courant de l'actualité, du goût du jour, sentir autour d'eux ce frisson de la vie parisienne qui passe dans leurs créations et qui donne à l'article de Paris ce cachet particulier si goûté et si apprécié du monde entier. Ils y trouvent en outre cet autre avantage, qu'ils ont sous la main les matériaux innombrables de leur fabrication, dont ils n'ont pas besoin d'avoir des réserves. Un coup de téléphone leur permet de recevoir chez eux en quelques heures les matières premières si variées dont ils ont l'emploi. En province, il leur serait difficile et coûteux d'avoir chez eux des approvisionnements assez vastes pour être toujours réassortis. Du moins, à Paris, ils peuvent établir, sans frais, leur réserve dans les magasins de leurs nombreux fournisseurs. C'est qu'aucune économie n'est négligeable, et ce n'est pas aux bimbelotiers qu'on l'apprendrait, — eux qui savent, dans certains cas, faire de jolis petits jouets en métal avec de vieilles boîtes à conserves, nettoyées et flambées, ou mettre aux petits lapins battant du tambour des roues d'ébène qui proviennent — le devineriez-vous? — des trous percés dans les planchettes des huiliers de table.

Il faut ajouter à ces embarras les expédients dont use la concurrence étrangère pour lutter contre nous sur notre propre marché. Des fabricants étrangers expédient en France des parties de jouets démontés, comme quincaillerie; on les assemble en deçà de notre frontière et on les vend comme jouets français, puisqu'ils ont vu le jour sous notre ciel. Mais la fabrique est loin du lieu de cette seconde naissance.

Nos industriels ont cherché à parer à ce danger, notamment par une mesure récente qui peut devenir fort utile. Une des décisions les plus intéressantes qui aient été prises dans ces dernières années par la Chambre syndicale a été la création d'une marque de fabrique nationale française. Afin d'avertir le public, dont ce n'est point l'affaire de discerner la nationalité de ses achats, la Chambre a déposé au greffe du Tribunal de Commerce de la Seine, le 15 novembre 1897, sous le nº 55 457, une marque de fabrique dont elle délivre le droit d'usage à tout fabricant de jouets pouvant justifier de

sa nationalité française. Cette marque a été portée à la connaissance du public par voie d'affiches et de journaux; elle est aisément reconnaissable sur tous les jouets parisiens.

On est en droit d'espérer qu'au moins à égalité de prix, la clientèle donnera sa préférence à ses compatriotes. Elle se décernera par là même un double brevet de bon goût et de patriotisme.

*
* *

On voit par là combien la corporation du jouet est vaillante, active, ingénieuse. Au demeurant, ses desiderata ne sont pas tous irréalisables : réduction de tarif sur les chemins de fer pour les commis-voyageurs; création de journaux en langues étrangères pour solliciter la clientèle dans son pays et dans son langage; établissement des droits de la propriété industrielle.

Le commerce français éprouve quelque difficulté à joindre ses clients à l'étranger, et même dans nos propres colonies. Les Allemands, fabriquant nombre d'objets de petite valeur, y envoient des échantillons gratuits, ce que nous ne pouvons pas faire; nous le faisons d'autant moins que les échantillons, admettant même qu'on les y envoyât, arriveraient chez des négociants qui ne sont pas français et qui favorisent le commerce de leur métropole.

Il serait à souhaiter qu'à l'exemple de l'Allemagne, de la Hongrie, de la Russie, le gouvernement fondât ou patronnât en province des écoles techniques du jouet. Cette industrie devient de plus en plus spéciale, de plus en plus complexe. Le perfectionnement et la variété de l'outillage nécessitent des connaissances plus étendues en mécanique, en horlogerie, en machinerie; une école où l'enseignement serait une perpétuelle consultation du passé et de l'étranger, une incessante revue des nouveautés et des modèles récents, une étude des publications spéciales, des procédés d'autrefois et des possibilités de l'avenir, détournerait avec profit une partie de la jeunesse arrêtée aux portes de tant de carrières, et enrichirait les ressources ainsi rajeunies de notre industrie.

Je voudrais aussi un musée permanent du jouet, assez vaste pour contenir et retenir parmi les nouveaux modèles

ceux qu'une commission spéciale aurait jugés dignes de cette faveur. Ce serait comme une école pratique où les fabricants trouveraient, non pas des originaux à copier, mais des sollicitations à des inventions et à des imaginations neuves.

Une autre institution encore serait utile, et la Chambre syndicale a été saisie de ce projet. (Rapport des travaux de l'année 1898.) On connaît la foire de Leipzig, ce grand marché d'échantillons qui se tient deux fois l'an et qui attire les acheteurs du monde entier. Elle fait tort à la bimbeloterie française, à tel point que des maisons françaises, l'an dernier, y ont envoyé leurs modèles. Aussi a-t-on songé à la fondation d'une foire annuelle de l'article de Paris, à Paris. Elle aurait plus d'un attrait. Elle prolongerait la période de fabrication, faible pendant dix mois, effrénée quand approche la Noël. Surtout, elle arrêterait à Paris l'acheteur, qui pour l'instant va directement à Leipzig où il trouve tout ce dont il a besoin. Quand il repasse par Paris, il n'a plus rien à acheter ni à dépenser. Il déserte notre marché, d'autant plus que celui-ci est incommode : pour avoir nos modèles, il faut perdre beaucoup de temps en courses à travers plusieurs quartiers, préparer une liste d'adresses, courir d'une maison à l'autre. A Leipzig, en une demi-journée, il a fait son choix. Il faut savoir regarder, écouter, prendre partout ce qui est bon à garder, adopter les idées utiles consacrées par l'expérience. Sainte-Beuve avait raison de dire : « Il faut avoir voyagé ; cela étend les idées et rabat l'amour-propre. »

*
* *

En dépit des complications, notre industrie du jouet fournit avec aisance et éclat la plus belle carrière. Que les derniers obstacles s'aplanissent, et le jouet français continuera d'émerveiller le monde par sa grâce, son esprit, sa simplicité ingénieuse, sa légère élégance, son cachet parisien, sa mutine et espiègle allure. Car le jouet reflète la race, et l'on peut dire aux peuples : « Montre tes jouets, je te dirai qui tu es. »

A part les « articles scientifiques », qui exigent moins de charme que de scrupuleuse et exacte patience, qualités que l'esprit germanique applique à merveille dans sa fabrication,

et qui conviennent à une race de savants et de philologues, on peut dire que le jouet parisien n'a pas de rival. Il reçoit partout l'accueil que le monde fait aux Français eux-mêmes, à leurs artistes, à leurs comédiens, à leurs auteurs, à leurs toilettes, à leurs modes, à leurs tableaux, à leurs bibelots d'art.

Il fait partie de notre patrimoine artistique ; à ce titre il doit forcer notre attention, notre sollicitude. Comme les pandores du règne de Louis XV, il va porter au loin le charme piquant et l'élégance séduisante de notre goût. Mais au siècle dernier, les poupées-modes de la rue Saint-Honoré n'étaient que deux ; elles ont fait souche et multiplié ; leur descendance a été plus prolixe encore que celle de mère Gigogne, et Paris seul fournit au monde, annuellement, pour cinq millions de leurs petits enfants, le dixième de la fabrication totale.

C'est au Gouvernement, au Parlement, et c'est aussi au public qu'il appartient d'aider nos fabricants dans cette âpre lutte contre l'étranger. Qui le jouet n'intéresse-t-il pas? Il amuse l'enfant, il tranquillise les parents, il donne aux amis, même célibataires, aux grands-parents, à toute la famille, l'occasion de fêter les petits ; il procure aux malheureux, aux ouvriers, le pain quotidien. Que de gens intéressés à sa prospérité !

Il la mérite. Le jouet n'est peut-être pas ce qu'un vain peuple pense, et jamais une pareille futilité n'a eu, en réalité, une telle importance économique, commerciale, sociale. Le Hollandais Cats avait écrit, en tête de ses *Kinderenspel* ou « Jeux d'Enfants », cette épigraphe : *Seria nugis*. Nous estimons comme lui qu'il y a des choses sérieuses à dire à propos de ces bagatelles ; nous souhaitons de ne pas vous avoir donné l'idée qu'on peut même en écrire d'ennuyeuses.

LÉO CLARETIE

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre 1900

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE